



acheté 56 francs chez Vandale,
le 12 Janvier 1844

LES

LECONS DE

Gentil-homme de Seuile.

François, par Claude Gruget Parisien.

l'Autheur., dont les quatre derniers ont

quatriesme Edition.

Reueu de nouueau en ceste derniere Editio



A

Chez [illegible] dans

la Cour du Palais.

M. DC. XXXXIII.



TABLE DES CHAPITRES.

Et premierement de la premiere partie.

Table de la seconde partie.

Table de la troisiesme partie.

Table de la quatriesme partie.

Table de la cinquiesme partie.

TABLE DES DIALOGVES.

Fin de la Table, tant des Chapitres, que des Dialogues.

VNE DAMOISELLE PARISIENNE AVX LECTEVRS.

Dans les forests aucuns ieunes chasseurs
(Sy foy nous faict l'histoire fabuleuse)
Furent changez en bestes, ou en fleurs,
Tesmoin le fils de Myrrhe incestueuse,
Tesmoin l'amant de son ombre trompeuse,
Tesmoin celuy qui fut proye & curée
A son Vautour par l'ire de Pherée:
Ceste forest de tels dangers est vuide:
Et pour monstrer qu'elle est bien asseurée,
Claude Gruget vous seruira de guide.

O QVELL' ENVIE I'AY.

LES



LES DIVERSES LEÇONS DE PIERRE MESSIE, GENTIL-HOMME DE SEVILLE.

PREMIERE PARTIE.

Pourquoy les hommes viuoient iadis plus long-temps qu'ils ne font en cét aage.

CHAPITRE I.

TOVTE personne studieuse des lettres diuines, doit auoir leu, que lors du premier aage, & auparauant que pour le peché le general deluge vint sur terre, la vie des hommes estoit plus longue qu'elle n'est pour le present. Il est certain qu'Adam a vescu neuf cens trente ans, Seth neuf cens douze, Cainam neuf cens dix. Ainsi descendant de l'vn en l'autre, leur viure le plus brief estoit de sept cens ans. Et auiourd'huy nous en voyons peu atteindre octante,

ou nonante, & si quelqu'vn les passe, cela est rare & fort esmerueillable. Tellement que ne pouuant paruenir au dixiesme de la premiere vie. Les doctes soient Theologiens, ou Philosophes naturels, qui ont discouru là dessus, oyans que la Nature, qui nous produit, est celle mesme du temps passé, & que ces premiers hõmes viuoient ainsi longuement par nature, & non miraculeusement : se sentans estonnez de cela, en ont curieusement cherché les causes & raisons. Si qu'à Marc Varron, & à nombre infini d'autres, telle chose s'est monstrée tant difficile en nature, qu'ils ont pensé les ans du temps ancien, n'estre point tels que les modernes. Laquelle opinion & creance, est folie & erreur trop grande & vaine, comme nous monstrerons par le Chapitre suiuant, apres qu'aurons dit en cestuy, quelques causes & aduis pris de plusieurs Autheurs. A la verité quand ie lis les œuures d'autruy, & que ie vien à mon opinion, il me semble la principale raison pour laquelle les hommes ne viuent ainsi longuement que jadis, estre que les anciens n'auoient point en leur temps les causes qui engendrent en nous maintenant les maladies, & d'où nous viennent si tost vieillesse & mort. Donc nous faut-il considerer que les premiers peres de tout l'humain lignage, Adam & Eue furent créez de la main de Dieu, sans aucun autre moyen ny aide : partant est à presumer qu'il les crea de tres-excellente complexion, parfaicte sympathie, & proportion d'humeurs, cause qu'ils vesquirent sains si longues années. Au moyen dequoy les enfans procreez de peres ainsi pleins de santé, &

pareillement leurs nepueux, qui auoient naturellement si longue vie, deuoient ressembler leurs primogeniteurs en la mesme bonne & saine complexion, comme estans hommes descendus d'excellente matiere : iusques à ce que par la mutation des siecles (le propre desquels est changer & ruiner toute chose.) L'humanité commença à s'affoiblir, & à rendre les iours des hommes plus briefs. Or de ce temps y auoit vne chose qui leur aydoit beaucoup à viure, & qui de present nous est fort nuisible & contraire. Ce fut la grande temperance du boire, tant en qualité que quantité, & le peu de varieté des viandes : car ils n'en auoient en tant de sortes que nous, ny auec tant d'inuentions. Il ne se trouue point qu'auparauant le deluge, les hommes sceussent que c'estoit de manger chair. Outre ce l'on tient par opinion commune, & pour certain, que les fruicts, & les herbes d'alors estoient de trop plus grande vertu & substance, sans comparaison, que maintenant : pour ce qu'ils procedoient de terre neufue, & non pas comme elle est aujourd'huy, debile, lasse, & en friche. Car le deluge fut cause de luy oster sa gresse : la rendant plus infertile, & demeura salnitrée & moins parfaite, par l'inondation de la mer, qui flota par maintes sepmaines sur elle. Toutes ces raisons sont si grandes, que chacune d'elles est suffisante (combien donc plus y estans toutes ensemble) pour prouuer que ce ne fut chose esmerueillable ; ains naturelles, que l'homme vescut plus alors, qu'en ce temps-cy. D'auantage est à noter, que (comme nous le tenons pour certain) Adam sçauoit

toutes les vertus des herbes, plantes, & pierres; & ses enfans en apprindrent de luy, plus qu'homme n'en a peu entendre depuis. C'estoit en partie pour le salut, & support de la vie, & de la santé de l'homme, & pour guerir les malades, si d'auanture quelqu'vn l'estoit, en vsant des remedes simples & parfaits, & laissant en arriere les compositions venimeuses du temps present: lesquelles au lieu de purger & nettoyer, affoiblissent & tuent le plus souuent ceux qui le prennent. Qui plus est, en ces premiers ans, la vie & la santé des hommes estoit fort soustenuë, & aydée du cours du Ciel, & des influences des estoilles, & planettes, plus beneuoles alors, qu'elles ne sont maintenant: pource qu'ils n'auoient passé tant d'aspects, de conionctions, éclipses, & autres impressions celestes, d'où sont procedées ses alterations, variations, & changemens sur la terre, & parmy les élemens, principale occasion de la vie & de la santé de ce temps-là: & au contraire, & d'infirmité & de mort en cestuy-cy. Mais par dessus tout ce que nous auons dit & fondé sur raison naturelle, ie soustien la cause de la longue vie des hommes d'alors proceder de la prouidence de Dieu, qui voulut leur viure estre tel, & que ces occasions predites s'aydassent l'vne l'autre. Afin que de deux seuls hommes, en nasquissent plusieurs, que la terre fust habitée, & que l'humain lignage multipliast. Aussi nous voyons que n'ayans les hommes à viure autant apres le deluge, comme auparauant, Dieu permit qu'il entrast dedans l'arche, & se sauuast plus d'hommes & de femmes, qu'il n'en auoit premierement

crée, afin que le monde fust habité plus facilement, Sainct Augustin parlant de ces choses, dit, que nos peres eurent aduantage sur nous, non seulement en santé & longue vie, mais aussi en la stature, cõme il est éuident en maints liures, sepulchres, & os qui ont esté trouuez sous les grandes montagnes; tellement que l'on croit à la verité, iceux estre ces hommes viuans deuant le deluge. Le mesme sainct Augustin afferme, que luy estant en Vtique, ville d'Afrique, il vit les os d'vn corps humain, qui auoit les machoires aussi grandes, & pesantes que celles de cent hommes de nostre aage. Et toutesfois encor' que nostre vie soit si briefue, si n'en deuons nous faire plainte, pource que l'appliquant en mal, & au mespris de Dieu, le Seigneur nous fait misericorde de l'accourcir: car nous ne le recognoissons plus, & encor si nous le voulons seruir, si auons nous assez de temps pour ce faire, d'autant que la bonté de Dieu est si grande, qu'il prend en payement le bon desir & humble volonté.

Le 15. de la Cité de Dieu.

Que l'opinion de ceux qui pensent, les ans du temps passé auoir esté plus cours que ceux de maintenant est fausse: quelle fut la premiere ville du monde, & que nos anciens peres ont eu plus d'enfans que ceux qui sont nommez en la saincte Escriture.

CHAP. II.

POVR ce qu'il a semblé à aucuns que la vie de neuf cens ans aux premiers hommes estoit impossible, d'autant qu'ils ne pouuoient comprendre ny receuoir les causes & raisons naturelles, que nous auons alleguées au premier chapitre, & qui estoient occasion de ceste longue vie. Et qu'ils n'õt osé nier le nombre de tels ans, certifiez clairement par l'Escriture, & ainsi specifiez, ils disent que les ans de ce temps-là estoient plus cours que ceux de maintenant: tellement que cét aduantage qu'on leur donne de longue vie par dessus nous, n'est point si grãd qu'on le crie. Mais aucuns d'entr'eux ont voulu asseurer, qu'vn de nos ans dure autant que dix du temps passé. Plusieurs ont dit que châque Lune fait vn an, & les ont nommez ans lunaires. Quelques autres ont eu opinion, trois de nos mois faire vn de leurs ans, & qu'à ce moyen quatre ans des leurs, n'esgaloient qu'vn des nostres: Pour ce qu'en ceste sorte des Calendes, les Arcadiens partissoient leurs années, comme le recite Lactance. Marc Varron, tres-docte Romain, en beaucoup de choses (forts en ceste-cy) fut d'opinion que les ans lunaires se nombroient de la conionction de l'vne à l'autre Lune: Qui consiste

en vingt-neuf iours, & quelques heures. Pareillement Pline tient pour fable la longue vie des premiers hommes: & dit que ceux d'Arcadie faisoient leurs ans de trois de nos mois. Il y a encor entre nous Chrestiens, vn liure des aages du monde, duquel est autheur Eliconiense, où il semble qu'il soit de cét aduis. Neantmoins c'est chose toute claire, que les ans qui sont cottez en la saincte Escriture, estoient tels que ceux du iourd'huy : & qu'encor qu'il y eust quelque cas à dire, ce n'estoit chose notable. Ce que Iosephe maintient & prouue, aussi fait Lactance Firmian, & encore mieux, & plus distinctement S. Augustin : de l'authorité & raison desquels seront confonduës toutes les fausses opinions, qui ont senti le contraire. Quant à la premiere qui est, que toute Lune faisoit lors vn an, à prendre d'vne conjonction à l'autre, c'est vne erreur manifeste : parce que nous sçauons bien telle espace ne contenir trente iours entiers, en sorte que cent ans de maintenant, en monteroient plus de douze cens de ceux d'alors. De là viendroit, contre l'opinion de tout le monde, que les hommes viuroient plus à ceste heure qu'ils ne faisoiẽt: d'autant qu'il ne se trouuoit lors homme qui vesquist douze cens ans, qui ne montent pas vn de nos siecles, & toutesfois il s'en trouue qui viuent iusques à cent, & cent douze ans: qui feroient plus de treize cens ans, à conter les ans par les Lunes. N'est-ce pas aussi folie, à ceux qui afferment dix ans du passé, ne valoir qu'vn des presens: car si leur dire estoit vray, les hommes eussent eu lors puissance d'engendrer à sept, huict, & dix ans, qui est contre toute naturelle Philosophie.

Li. 1. des Antiquitez. Li. 2. & 15. de la Cité de Dieu.

1.ch. Qu'ainsi soit, nous lisons en Genese, que Seth, fils d'Adam, engendra Enoc en l'aage de 105. ans. Si donc les dix ans d'alors, n'en eussent fait qu'vn de maintenant, il s'ensuyuroit que les hõmes du premier aage eussent engendré à dix ans & demy du temps present : Ayant aussi Cainam engendré à 70. ans, il auroit à ce compte esté pere à sept ans de nostre aage : & toutesfois ce seroit beaucoup moins, si vn de nos ans en faisoit douze d'alors, ainsi que le disent aucuns. Plus clairement encore sera monstrée la faussété de leurs opinions, par la deduction suiuante, & telle. Si l'an n'estoit que la dix, ou douziesme partie du nostre, il s'ensuiuroit l'an n'auoir eu douze mois, ou que le mois estoit
1. 7. de trois iours, qui est abuser : pour ce que le mesme texte de l'Escriture dit que le deluge general commença le 17. iour du second mois : par ainsi l'on cógnoist éuidemment, que les mois d'adonc estoient pareils aux nostres. Quant à l'autre opinion de ceux qui disent, que le vieil an faisoit la quarte partie du moderne, & que l'an estoit de trois mois, la mesme Escriture l'a declaré pareillement fausse, d'autant qu'au mesme lieu il est dit que l'Arche de Noé voguoit sur les eaux, & que le vingt-septiesme iour du septiesme mois, elle s'arresta, pour ce que les eaux s'abbaissoient, & se trouua arrestée sur les montagnes d'Armenie.
ip. 8. Peu apres est escrit que l'eau diminuoit tousiours iusques au dixiesme mois, & que le premier iour de ce mois, les hauteurs & sommitez des montagnes commencerent à se descouurir. Par ainsi appert l'opinion abusiue de ceux qui disent l'an n'estre que de trois mois, veu qu'il nomme le sept

& dixiesme. On peut donc voir l'an ancien auoir eu douze mois, puis qu'en nommant le dixiesme, il ne dit point le dernier. Et aussi peu pourroit-on dire, que les mois n'auoient que trois iours : car le texte porte expressément, le 27. iour du mois: moins encor' peut-on dire, le iour n'auoir que deux ou trois heures, pour ce que le mesme texte dit, qu'il plut, & que les ventailles du Ciel furent ouuertes, par l'espace de 40. iours & 40. nuicts. Ainsi est-il tout notoire, que les iours estoient naturels, de 24. heures, & les mois, & les ans aussi longs que maintenant, ou peu moins. Ie le di, pour ce que l'on tenoit conte du cours du Ciel comme nous faisons, tellement que cét ordre a tousiours esté tenu entre les gens doctes, tant Hebreux, qu'Egyptiens : entre lesquels fut nourri Moyse, historiographe, & autheur des saincts liures, où sont escrites ces longues vies. Et ores que nous voulussions accorder l'opinion de plusieurs, qui tiennent que les Hebreux mesuroient les mois par les Lunes, & que l'an fut de douze mois lunaires, & que chacun mois auoit vingt-neuf iours, & quatorze heures, peu plus, ou peu moins, & que partant l'an fust plus court de douze iours, que celuy que nous mesurons au cours du Soleil, qui est de trois cens soixante cinq iours & six heures. Si est-ce que ceste difference ne rendra point douteuse, & incertaine la vie de nos vieux peres: car ce seroit peu de chose, qu'en neuf cens ou mil ans, il s'en falut vingt ou trente, pour n'estre le mois lunaire accompli de trente iours. Par ceste authorité donc: nous sommes certains, que les neuf cens trente ans qu'Adam vesquit, & les neuf

cens des autres estoient tels, que les 175. d'Abraham, & que les septante, ou octante, que viuent les hommes du iourd'huy. Qui croiroit autrement seroit en erreur & folie. Il y a semblablement vne autre consideration à noter, alleguée par S. Augustin à ce propos, c'est que posé le cas, que l'Escriture ne face mention qu'Adam & les siens eussent eu d'autres enfans, auparauant ceux qui y sont nommez, si est-il à croire, que deuant & apres, ils en eurent plusieurs : de sorte qu'en plus grande ieunesse, que ne dit l'Escriture, ils auoient eu enfans. Et pour en faire plus ample preuue, quand il est dit que Caïn auoit edifié vne ville, la premiere qui fut au monde (de laquelle parle Iosephe, disant qu'il y auoit des Tours & qu'elle estoit enuironnée de muraille, & qu'il la nomma du nom de son fils Henoc, qui luy estoit nouuellement né:) il n'est vray semblable, qu'il n'y eust au monde que trois ou quatre hommes seulement, encor que l'Escriture ne face mention de dauātage: pour ce qu'à edifier vne ville, il estoit besoin de l'ayde de grāde quantité d'hōmes : & toutesfois le texte ne nomme que les principaux chefs qui l'edifierent : cōme il appert, en disant que leurs fils, & leurs filles en engendrerent d'autres, qui ne sont point nōmez. Nous voyons les saincts Euangelistes en auoir fait ainsi, en leur histoire Euangelique : car S. Matthieu traittant du lignage de Christ selon la chair commence à Abraham, & voulant nombrer iusques à Dauid, dit, Abraham engendra Isaac, taisant Ismaël, tost apres, Isaac engendra Iacob, ne parlant d'Esaü, encor qu'ils fussent les premiers nez : pour ce qu'ayant intention de venir de de-

15. de Cité Dieu.

Ioseph. 1. des Antiq.

ré en degré iusques à Dauid, qui n'estoit point de la lignée d'Ismaël, il ne conte Ismaël, ny Esaü. Apres, Iacob engendra Iuda, & ses freres, n'estant Iuda le premier né. De sorte que traitant de la generation, il compte ceux, par lesquels il descend à Dauid : preuue suffisante pour inciter nos aduersaires à croire que Moyse en ait fait ainsi, en son histoire, & que nos premiers parents ont eu d'autres enfans que ceux qui sont nommez & declarez en l'Escriture saincte.

Que le signe de la Croix estoit estimé, deuant que nostre Sauueur Iesus Christ y fust crucifié.

CHAP. III.

LONG-TEMPS au parauant que nostre Sauueur Iesus Christ souffrit en la Croix, ce signe de Croix fut estimé & honoré, comme par signe prognostic & fatal : mesmement par les Egyptiens & Arabes. Les Egyptiens l'ont engrauée sur la poictrine de l'idole Serupis, qu'ils adoroient pour leur Dieu. Or pour mieux declarer comment ceste figure estoit ainsi venerée, il faut entendre que les anciens Arabes, tres-sçauans en la cognoissance du ciel, & en la force des estoilles, faisoient pour plusieurs causes, des images & figures insculpées en pierres, metaux, anneaux & autres choses, en obseruans certains poincts & certains iours, dõt nous pourrons parler en autre lieu. Entre lesquels signes, cestuy de la Croix estoit par eux le plus estimé, luy attribuant plus de vertu, & d'efficace, qu'à

nul de tous les autres, & le tenoient reueremmen
en leurs maisons, & autres lieux priuez. Or laissã
à part le respect que nous pourrions auoir en c
qu'en elle s'est faite nostre redemption (comme l
descrit Marsille Ficin) & considerans ceste figur
de Croix par soy-mesme, en contemplation d
Geometrie, elle sera trouuée figure excellente &
parfaite, pour ce qu'elle contient esgale longueu
& largeur. Elle est cõposée de deux lignes droite
& esgales, la iointure desquelles, prises par son
centre, forme par ses poincts & extrémitez, vn
rond parfaict. Elle contient en soy quatre coins
droits, & partant en elle sont les plus grands ef-
fects des estoilles: pour ce qu'elles ont plus grãde
force & vertu, lors qu'elles sont aux extremitez,
& coins d'Orient, Occident, Midy, & Septentrion:
& ainsi assises, forment par la splendeur qu'elles
dõnent, la figure de la Croix, toutes lesquelles cho-
ses sont considerables. En outre il est bon de noter
la raison pourquoy les Egiptiens l'estimoient entre
les autres marques & figures, & ce qu'ils signi-
fioient par icelles. Mais i'espere premieremẽt par-
ler de quelques vnes de ces images, & lettres hie-
roglyphiques d'Egypte, & leurs significations.
Auant que les Egyptiens eussent lettres, ils escri-
uoient leurs conceptions par figures, caracteres &
chiffres de diuerses choses, comme arbres, oyseaux
& bestes, ou par aucuns de leurs particuliers mẽ-
bres: en quoy ils s'estoient tant rusez & habilitez,
que desia ils auoient appris à cognoistre que si-
gnifioit toute chose, par la grãde experience qu'ils
en auoient faite: ce qui s'aprenoit du pere au fils,
& de succession en autre: comme le tesmoignent

Corneille Tacite, Strabon, & Diodore Sicilien, desquels & de Pline en quelques endroits i'ay pris garde à vne partie de ces raisons. Premierement par la figure du Vautour, ils entendoient Nature: pour ce (disent-ils) qu'en ceste espece d'oyseau ne se trouue point de masle, cõme aussi l'escrit Amian Marcelin. Par l'Espreuier ou Faucon, il signifioit la chose qui se fait en grande diligence: à cause de la promptitude & legereté de ces oyseaux. La mouche à miel signifioit le Roy, pource qu'vn Roy doit auoir le miel & l'aiguillon. Par le Basilic Serpent, qui tenoit sa queuë en la bouche, s'entendoit l'an reuolu, pour ce qu'il finit par où il commence. La teste du Loup monstroit le temps passé, pour ce que ceste beste n'a point de souuenance. La teste du Lyon, le temps present, pour sa force & pouuoir. Ils mettoient la teste d'vn chien qui leche, & fait accueil, pour signifier le temps futur: car tousiours nous le caressons par esperance. Le Bœuf signifioit la terre, pour le grand trauail de ceste beste. Iustice estoit signifiée par la Cicogne: pour ce qu'on dit cét oyseau soustenir & alimenter son pere en vieillesse, pour recognoissance d'auoir esté esleué par luy en son nid. Ils demonstroient l'enuie par l'Anguille, pour ce qu'elle ne s'accompagne des autres poissons. L'hõme liberal estoit monstré par la main droitte ouuerte: & au contraire l'auaricieux par la main gauche close. Le Crocodile, qui est vne beste fort mauuaise, signifioit l'homme malin. L'œil ouuert denotoit l'homme bien obseruant iustice. Par l'aureille ils entendoient la memoire. Pour monstrer vn homme de grande memoire, ils peignoient vn liure, ayant

Liu 14. Liu. 17. Liu. 4. Lettres hieroglyphiques.

les oreilles ouuertes. Et ainsi discourant de toutes choses, ils pratiquoient ces figures, comme si elles leur eussent esté lettres escrites. Or retournons à nostre propos de la Croix, c'est merueille qu'entre tant de signes, c'estoit le plus éuident & cogneu charactere, voire iusques a estre mis en la poictrine de leur Dieu, pour signifier l'esperance de l'heur qui en deuoit venir : & comme quasi prognostiquant le salut vniuersel, qui nous est succedé. Ainsi en a parlé Rufin en son Histoire Ecclesiastique, Pierre Crinit le repete en son 7. liure d'honneste discipline, & Marsile au lieu préallegué. Voila cõme la Croix estoit en estime parmy ceste nation. Mais au contraire entre les Iuifs, Romains, & autres peuples, la mort de la Croix estoit reputée ignominieuse. Et fut l'Empereur Constantin le premier qui deffendit que les condamnez à mort ne fussent plus crucifiez, pour l'honneur de ceste saincte Croix: ains ordonna au contraire, qu'elle fut honorée & reuerée de tous: pour ce que Dieu luy auoit monstré miraculeusement vne Croix en l'air, auec promesse de victoire: tellement que souz ce signe, & attente du promis, il combatit son ennemy Maxence, persecuteur des Chrestiens, & le vainquit. Ce qui est recité par Eusebe. Aussi l'Empereur Theodose ordonna (encor qu'il ne soit obserué auiourd'huy) que ce signe de la Croix ne fust insculpé en pierre, ou metail, pour estre apres mis en lieu, où il peut estre rompu & desbrisé, pour ce que tels corps sont subjects à rompre, & il se vouloit perpetuer en nous.

Rufin li. 11.

Euse. li. 9 de l'hist. Eccles.

De l'excellence du secret, & comme il se doit garder, auec aucuns bons exemples à ce propos.

CHAP. IIII.

L'VNE des principales parties qui fait cognoistre l'homme sage, c'est qu'il sçache bien garder le secret qu'il luy a esté declaré par autruy, & tenir ses propres affaires couuertes. Ceux qui liront les histoires anciennes trouueront infinité de fort bonnes entreprises n'auoir peu atteindre leur desiré but, fust en paix, ou bien en guerre, par faute de celer le secret, & s'en estre ensuyui vne infinité de maux. Mais entre tous les exemples nous en considerons vn grandement notable sur tous, comme procedant de Dieu : lequel conserue si bien son secret, qu'il ne laisse sçauoir à aucun quel qu'il soit ce qui doit aduenir demain: ny ceux du temps passé ne sceurent iamais cognoistre ce qui deuoit aduenir à ceste heure. Aussi à la verité il est bien aisé à voir que Dieu a fort aimé le secret: Car encor qu'il en ait declaré quelque chose, si est-ce qu'il n'a esté possible à aucun de destourner sa volonté : Pour ceste cause les sages ont tousiours aimé faire leurs œuures secrettement. Nous lisons que Caton Censorin disoit souuent à ses amis, y auoir trois choses dont il se repentoit tousiours, s'il luy aduenoit de les faire: La premiere, quand il auoit manifesté son secret à quelqu'vn, & principalement à femme : La Nota Caton.

second d'auoir nauigé sur mer, ayant peu cheminer par terre : Et la troisiesme d'auoir passé vn iour ocieusement, & sans auoir fait quelque vertueux acte. Les deux dernieres meritent bien estre notées, & la premiere fait à nostre propos. Alexãdre auoit receu de sa mere quelque lettre d'importance, & apres l'auoir leuë en la presence d'Ephestion, luy approcha de la bouche l'anneau du cachet de ses plus secrettes lettres, voulant monstrer par là que celuy à qui on se fie de son secret doit auoir la bouche close. Quand le Roy Lisimaque offrit au Poëte Philippides tout ce qu'il luy demanderoit, le Poëte luy respõdit : le plus grand bien que vous me pourriez faire, est que ie n'aye point communication de vostre secret. Antoine Sabellicq escrit à ce propos, vn notable & merueilleux exemple: Du temps du Pape Eugene, dit-il, le Senat de Venise auoit vn capitaine nõmé Carmignol, par la trahison duquel, & à son occasion l'armée fut desconfite. Au moyen dequoy ayãs les Sénateurs mis en termes ce qui estoit de faire sur ce poinct, aucuns furent d'opinion qu'il le falloit mander & prendre, puis en faire briefue iustice: autres opinerent au cõtraire. Finalement fut conclu, que pour lors on feindroit ne rien sçauoir des fautes, attendant meilleure occasion, proposans neantmoins qu'on le deuoit executer. Ceste cõclusion fut differée iusqu'à huict mois, voire si secrettement qu'il n'en fut aucune nouuelle pendant ce temps, chose fort esmerueillable, veu qu'il y auoit tant de Senateurs, dont plusieurs estoient grands amis de Carmignol, & grãdé partie d'eux pauures, qui eussent reçeu de luy grands dons & riches-

ses

ces pour l'en aduertir. Toutesfois telle chose fut tousiours tenuë fort secrette, iusqu'à ce que les huict mois passez, fut ordonné qu'il iroit à Venise, où le Senat le receut auec grandes caresses & embrassemens, & le lendemain fut pris & condamné à estre decapité, ce qui fut fait. Telle chose deuroit bien seruir d'exemple à tous nos modernes Senateurs, Iuges & Conseillers, afin qu'il ne leur aduint comme à aucuns qui descouurent incontinent le secret qu'ils deuroient celer. A la cõfusion desquels ie veux faire vn plaisant discours recité par Aulugelle dedans ses nuicts Attiques, & par Macrobe en ses Saturnales, qui est tel : Les Senateurs de Rome quand ils entroient au Senat, auoient accoustumé de mener chacun vn de leurs enfans, dés lors qu'ils pouuoient marcher : & auoient les enfans des nobles ce priuilege iusqu'à l'aage de dix-sept ans, afin qu'estans accoustumez à voir le bon ordre que leurs peres y tenoient, pour apres venans en aage de gouuerner ils fussent mieux instruts aux affaires publiques : Ces enfans neãtmoins estoient si bien enseignez, qu'ils gardoient curieusement le secret des choses qui s'y traitoient. Aduint vn iour qu'au Senat fut mis en conseil vn affaire de grande consequence, tellement qu'ils sortirent plus tard qu'ils n'auoient accoustumé, encores falut-il que la deliberation en fut remise au lendemain, auec deffence cependant d'en parler en aucune sorte. Or entre autres enfans qui y furent ce iour menez, y estoit vn jeune enfant fils du Senateur Papirius, la famille duquel fut à Rome l'vne des plus illustres & fameuses. L'enfant de retour au logis, sa mere le prie luy dire qu'elle chose auoit esté

traictée ce iour-là au Senat, veu qu'ils auoient tant arresté : A quoy le ieune fils respondit, que ce n'estoit chose qui se deust dire, & qu'il auoit esté deffendu d'en parler. Ceste responſe ouye (comme c'est la coustume des femmes) la mere eust encor plus grand desir de le sçauoir, tellement que par douceur & promesses elle essaya premieremẽt d'en tirer quelque chose de luy, & finalement par menaces & coups, l'y voulut contraindre, pour lesquelles éuiter, cét enfant s'aduisa d'vne bonne finesse, & luy dit que ce qui auoit esté mis en deliberation, & qu'on deuoit terminer le iour ensuiuant estoit, qu'il sembloit bon à plusieurs des Senateurs tant pour le bien public que pour l'augmentation du peuple, que chacun homme eust deux femmes, & qu'il y en auoit d'autres qui estoient de cõtraire opinion, soustenant que chacune femme deuoit plustost auoir deux maris, & que le lendemain il en seroit resolu. Ce qu'entendu, elle y donna foy, s'en esmeut grandement, qui fut cause qu'elle en aduertit les autres Dames Romaines, afin d'y pouruoir & empescher, que les hõmes n'eussent deux femmes, mais plustost les femmes deux maris. De fait le iour ensuiuant grand nombre de matrones de Rome se trouuerent à la porte du Senat, prians & requerans affectueusement les Senateurs de ne faire vne si iniuste loy, que de marier vn homme auec deux femmes, & qu'il seroit meilleur de faire le contraire. Les Senateurs qui ne sçauoient à quel propos ceste femme disoit telles choses, estoient tous esbahis, de sorte qu'entrãs au Senat l'vn apres l'autre s'entre-demandoient d'où procedoit ceste deshonneste inciuilité de leurs femmes : mais nul

deux n'en sçachant rendre raison, en fin le petit Papirius les en tira de peine, recitant en plein Conseil ce qui luy estoit aduenu auec sa mere, & que pour la crainte qu'elle luy auoit donné, il auoit esté contraint d'vser enuers elle de ceste tromperie, le propos ouy par les Senateurs : ils loüerent grandement la constance de ce ieune enfant. Toutesfois ils conclurent que de là en auant les peres ne meneroient plus leurs enfans au Senat, fors ce ieune Papirius qui seul y entreroit, afin que par ces moyens le secret du Senat ne fust découuert. Certainement les vieillards de maintenant deuroient prendre exemple sur ceste sage ieunesse, & cõsiderer que si vn secret priué est digne d'estre gardé, plus encor l'est le public, & principalement entre gens d'âge & de iugement. M. Brutus Cassius, & tous ceux qui auoient cõspiré la mort de Iules Cæsar, pour ce qu'il leur sembloit expedient pour le profit & liberté de la patrie : ayant fait leur deliberation, n'en voulurent rien dire à Ciceron l'vn de leurs plus grands amis, & qui desiroit plus que nul autre de Rome l'abolition de la tyrannie, non pour défiance qu'ils eussent de luy, mais pour ce qu'il n'estoit reputé bon Secretaire. Secret certainement digne d'admiration, veu qu'ils estoient tant de coniurez, & neantmoins ils le celerent si longuement à cestuy leur singulier amy. Fuluius declara vn grãd secret à sa femme, qui luy auoit esté communiqué par l'Empereur Octauius, ce que descouuert par la femme, & estant paruenu aux oreilles du Prince, le Senateur fut fort asprement repris de grande legereté par son Seigneur : Dont estant desesperé, ~~delibera lors se tuer~~ : parquoy re-

Papirius.

Fuluius

prochant à la femme le tort qu'elle luy faisoit, elle luy respondit, qu'il n'auoit raison de s'en courroucer à elle, veu que pendant le long-temps qu'ils auoient vescu ensemble, il n'auoit sçeu cognoistre sa legere complexion : ou l'ayant cogneuë auoit abusé de telle cognoissance, se confiant en elle. Parquoy, encore que son mary fut cause de la faute, si est-ce qu'elle se delibera d'en porter la premiere peine, & de fait se tua incõtinent, aussi fit son mary aupres d'elle. Nous lisons en la vie de l'Empereur Neron, qu'estans faite dedans Rome la conspiratiõ de sa mort, celuy qui auoit la charge de faire le coup rencontra d'auanture quelqu'vn qu'on menoit prisonnier par l'ordonnance du tyran; & considerant en luy-mesme que la peruerse nature de l'Empereur estoit telle, qu'aucun qu'il fist prendre n'eschappoit la mort, & que partant ce pauure prisonnier (qui ploroit à grosses larmes) ne la pouuoit esuiter, s'approcha de luy, & ne se souuenant de quelle importance luy estoit vn bon celer, luy dit : prie Dieu qu'il te garde iusqu'à demain, car si tu passes aujourd'huy, ie t'asseure que Neron ne te pourra faire mourir : Ce qu'entendu par le prisonnier qui soupçonna que la cause fut telle qu'elle estoit, cherchant le moyen de sauuer sa vie, declara le fait à Cæsar, & luy dit qu'il se donnast de garde, au moyen dequoy Neron fit prendre incontinent celuy qui auoit conforté le prisonnier, & à force de tourmens luy fit confesser la conjuration, de sorte qu'il en perdit la vie ; & tel dessain fut destourné. Pline raconte tout le contraire d'Anaxarcus : car estans pris pour semblable chose, il se trancha la langue

Neron.

Li.7.c.23.

auec les dents, afin de ne declarer le ſecret, & la cracha en la face du Tyran. Les Atheniens firent eſleuer en bronze la ſtatuë d'vne Lyonne, en l'honneur d'vne femme publique, nommée Lyonne, pour memoire de la conſtance qu'elle eut à tenir ſecrette vne conjuration, & ceſte ſtatuë n'auoit point de langue pour demonſtrer le ſecret. Les ſeruiteurs & eſclaues de Plancus, ſont auſſi fort eſtimez, de ce qu'il n'y eut tourmens ſuffiſans pour leur faire cõfeſſer aux ennemis de leur maiſtre qui le cherchoient & vouloient tuër, en quel lieu il eſtoit caché. Le valet de Caton l'Orateur, ayant veu faire à ſon maiſtre quelque faute, fut mis auſſi au tourment pour en parler, & neantmoins il ne fut onc poſſible luy faire porter tel teſmoignage. Quinte Curſe, raconte que les Perſes tenoient pour loy inuiolable de punir griefuement (& plus que pour nul autre delict) celuy qui reueloit quelque ſecret, pour confirmation dequoy, il dit qu'eſtant le Roy Daïre vaincu par Alexandre, & ne ſçachant où fuir, ſe cacha : mais il n'y eut torture qu'on baillaſt à ceux qui le ſçauoient, ny eſpoir de recompenſe, qui peut leur faire declarer à perſonne: & dit que les Perſes auoient opinion, qu'on ne ſe deuoit fier de choſe de cõſequence à homme peu ſecret. Le ſecret donc eſt neceſſaire en toutes choſes, & principalement en la guerre : ce que les excellens Capitaines anciens obſeruoient fort bien. Philippe fils d'Antigone ſucceſſeur d'Alexandre, demandoit à ſon pere, en la preſence de quelques vns, quand l'armée marcheroit, auquel le Roy reſpondit par deſdain : Es-tu ſi ſourd que tu craignes n'oüyr la trompette cõme les autres? voulant

Placus Valera lib. 6. cap. 8.

Lib. 4.

par cela luy donner à entendre, qu'il auoit failly par telle demande, qui ne meritoit respõce en presence de témoins. Il y eut vn Tribun de l'armée de Cecilius Metellus capitaine Romain, qui luy demãda ce qu'il auoit deliberé pour le fait de la guerre: auquel Metellus respondit: Si ie sçauois que ma chemise sçeut ce que i'ay deliberé, ie la brusserois maintenant. Horace entre les loix conuiuiales, veut que chacun tienne secret les choses qui s'y font & dient. Pour ceste cause les Atheniens auoient accoustumé quand ils se trouuoient en festin, que le plus ancien d'eux monstroit à tous les autres la porte par où ils estoient entrez, leur disant: Gardez que de ceans ne sorte vn seul mot de ce qui s'y fera. La premiere chose que Pythagoras enseignoit à ses disciples estoit le taire: pour ce les tenoit-il quelque temps sans parler, affin qu'ils apprinssent à conseruer le secret, & ne parler sinon quand il en seroit temps: qui est bien pour monstrer la vertu du secret estre la plus rare de toutes. Qu'il soit vray, quand Aristote fut enquis de la chose qui luy sembloit plus difficile, il respondit que c'estoit le taire. A ce propos Sainct Ambroise en ses Offices, met entre les principaux fondemens de vertu, la patience du taire. Les Romains entre les vanitez de leurs Dieux, auoyent vne Deesse de silence, nommée Angeronne, qu'ils peignoient le doigt en la bouche, en signe de silence. Et dit Pline qu'ils luy sacrifioyent le vingt-vniesme de
Plin. li. 3. Decembre: dequoy font mention Marc, Varron,
h. s. Solin, & Macrobe. Le Dieu de silence estoit pareillement adoré par les Egyptiens, & le despeignoient le doigt en la bouche. Catulle & Ouide

en ont pareillement escrit. En cela cógnoit-on en quelle reuerence ils auoient le secret, puis qu'ils l'adoroient pour Dieu. Salomon en ses Prouerbes dit qu'vn Roy ne deuroit point boire de vin, non pour autre raison, que là où est yurongnerie, ne se peut tenir le secret, estant à son aduis celuy indigne de regner, qui ne peut garder son secret. Dit encor dauantage, que celuy qui descouure le secret, est traistre: & qui le cele est fidele amy.

Combien est loüable le peu parler.

CHAP. V.

LE peu parler, & en ce peu, estre succinct & brief, est chose tres-vertueuse, & fort loüée de tous hommes de sçauoir. Salomon dit le beaucoup parler ne pouuoir estre sans vice, & celuy qui refrene sa langue, est prudent: & encore, qui garde sa langue & sa bouche, garde son ame, & au contraire, qui parle inconsiderément, se donne en proye à plusieurs maux. On y pourroit amener le tesmoignage de plusieurs doctes hommes: mais il nous suffira d'auoir le texte Euangelique, où il est dit: que nous seront tenus rendre conte de toute parole oyseuse. Les Lacedemoniens, entre toutes les nations Grecques, se delectoyent le plus, à parler briefuement: en sorte que si quelqu'vn estoit succinct en son parler, on disoit, il parle Laconien. Le Roy Philippe, pere d'Alexandre leur manda qu'il vouloit passer par leur pays, auec son exercice, & qu'ils disent de

quelle façon ils vouloient qu'il y passast, ou amy, ou ennemy : à quoy ils respondirent briefuement & sans longue suitte de parole : Ny en l'vn, ny en l'autre. Artaxerxes Roy d'Asie leur manda semblablement qu'il vouloit les aller saccager & piller, ausquelles menaces ils respondirent : Vien, & fay ce que tu voudras. Il m'est aduis qu'ils n'eussent peu auec beaucoup de paroles respondre plus grauement. Les Ambassadeurs des Samiens parlerent longuement en leur consistoire, tellement que les auditeurs ennuyez de si long propos leur dirent pour response : Nous auõs oublié la premiere partie de ce que vous nous auez exposé, & quant au reste nous ne l'auons sçeu entendre. Encores à d'autres Ambassadeurs des Abderites, pour auoir esté trop affectez en l'expedition de leur Ambassade, & demãdans leur dépesche pour s'en retourner, leur fut respondu par Agis Roy des Lacedemoniens : Vous direz aux Abderites, que nous vous auons escoutez tout le long du temps qu'auez voulu parler. Quelquefois vn homme parloit à Aristote, & tenoit son propos si prolixe, que l'Orateur mesme cognoissant son vice, fit sa conclusion par excuse, disant qu'il luy pleust luy pardonner s'il auoit vsé de tant long propos, auec vn si sage Philosophe. Aristote luy fit response fort gracieuse, & telle: Mon frere, vous n'auez point occasion de me demander pardon de ce, car ie n'y pensois pas, ains à autre chose : en quoy Aristote donna bon payement, & response bien à propos. Nous auons vn autre exemple de trop parler, en ceux qui volerent & tuërent le Poëte Ibique : car ainsi qu'ils le saccagerent emmy les chãps, esloignez de tous, & sans

Aristo-te.

e Poëte bique.

pouuoir estre veus de personne, il vid passer par l'air les Gruës, ausquelles il dit tout haut: O Gruës vous serez tesmoins de ce que ceux-cy me font. Apres sa mort on fut long-temps sans sçauoir qui en estoit coulpable, & iusques à ce qu'vn iour il se faisoit vne solemnité aux champs, où se trouuerent les deux meurtriers, d'Ibique: adonc ils oüyrent des Gruës faisans bruit en l'air, dequoy s'apperceuant l'vn d'eux, dit à son compagnon en riant (pensant n'estre ouy de personne.) Escoute compagnon, voila les tesmoins de la mort d'Ibique qui s'en-vont: mais d'auanture quelqu'vn qui estoit aupres d'eux l'entendit, & ne pouuant considerer que c'estoit à dire, il y soupçonna mal: au moyen dequoy il aduertit les Iuges de ce qu'il en auoit ouy. Pour abreger, les deux galans furent prins, & confesserent la verité: dont fut fait iustice, procedant de leur trop parler sans esgard. A ceste cause l'homme doit bien regarder ce qu'il veut dire, auant que parler, & considerer deuant qui, & en quel temps. Hecatos Orateur Grec, fut vne fois repris, de ce qu'estant en vn banquet il ne disoit mot: ce qu'entendu par Archimidas, il respondit pour luy: ne deuez vous pas sçauoir que ceux qui sçauent bien parler, cognoissent le temps de se taire: On pourroit alleguer infinité d'exemples de diuerses histoires recitées en diuers temps, des perils, ignominies, & morts, esquelles sont tõbez les hommes par trop parler, Partant l'homme doit bien regarder auant qu'ouurir sa bouche, si ce qu'il dira luy pourra tourner à prejudice. Le grand Caton, nommé Censorin, dés son enfance fut naturellement sobre en parole, dequoy estant re-

Hecata *Archimidas.* *Caton Censorin.*

prins de plusieurs, ausquels il estoit aduis qu'il tenoit trop extréme taciturnité, leur fit responce: Ie n'ay point desplaisir d'estre reprins de me taire, pourueu que l'on n'ait point occasion de me reprẽdre de ma maniere de viure, car alors (& non plutost) ie rompray mon silence, & sçauray dire ce que ie ne pourray taire. Isocrates au liure à Demonique, dit qu'il y a deux temps pour parler : l'vn quand c'est chose necessaire : & l'autre, quand l'homme parle de ce qu'il sçait. Plutarque cõpare ceux qui parlent, sans sçauoir dequoy, aux vaisseaux vuides, qui sonnent plus que ceux qui sont plains. Il nous est demonstré par le Philosophe Zenon, que nature ne nous a donné deux oreilles, & vne seule lãgue, pour autre cause que pour ouyr beaucoup, & parler peu. Horace nous conseille fuyr ceux qui demandent beaucoup, pource qu'ils sont causeurs & babillards. Suetone raconte, en confirmant quelque autre, que la principale occasion qui esmeut Octauius à tant fauoriser Mecenas, fut pource qu'il estoit taciturne, & peu parlãt. Ciceron afferme Caton l'Orateur, n'auoir iamais voulu rediger oraison par escrit, disant que s'il se repentoit de ce qu'il auoit dit, qu'il ne vouloit point que son escriture luy fut reprochée, car il ne la pourroit nier. Et afin qu'en reprenãt le trop parler, il ne semble que ie tombe en cette mesme erreur, ie me tais auec le Philosophe, concluant que ie me suis repenti maintefois d'auoir parlé, & non oncques de m'estre teu.

Isocrates. Plutarque. Zenon. Horace. Suetone. Octauiã. Mecenas. Ciceron.

Lettre notable de Plutarque, à Traian Empereur.

Chap. II.

PLutarque fut l'vn des plus excellens Philosophes moraux, & fort veritable historiographe. Il estoit pedagogue de ce bon Empereur de Rome Trajan, natif d'Espagne, au temps duquel l'Empire Romain fut plus grand en terres & puissances qu'il n'a esté deuant, ny apres. Si estoit cét Empereur le plus juste de tous & le meilleur, & qui escoutoit volontiers le conseil de son maistre: lequel craignant que l'Empereur éguillonné de quelque vice ne fist chose indigne de la bonne discipline qu'il luy auoit donnée: vn iour entre les autres, luy enuoya vne lettre où estoit contenu ce qui s'ensuit: Ie sçay-bien que vostre modestie & simplicité vous ont empesché de desirer l'Empire, encore que vous ayez tousiours pourchassé à le meriter, par la perfection de vos mœurs, & duquel vous estes tant plus estimé digne, quād moins vous auez cherché le moyen de l'acquerir: de sorte que ie l'attribuë à vostre vertu & bonne fortune: en quoy i'auray plus de contentement lors que ie vous verray bien administrer, ce que vous auez bien merité: pour ce que faisant autrement, ie ne fay doute que vous n'en tombiez en danger, & que ne donnez occasion de mesdire de moy. Le danger de vous est que Rome ne peut souffrir vn Empereur qui soit mauuais & cruel; Et quand à moy le peuple est fort coustumier d'attribuer la faute des disciples aux maistres. Nous en auons exemple en Seneque, contre lequel fut murmuré pour la mes-

chanceté de Neron : & à Quintilian fut donné la charge des excez & audaces de ses disciples. Ie sçay bien si vous ne vous oubliez vous-mesmes, & si vous ordonnez de vous premierement, referant toutes vos œuures à vertu, que vous ne ferez rien, qui ne soit bon & parfaict. Les reigles que vous deuez obseruer, afin que les mœurs de vostre Empire s'amendent vous sont enseignées par mes liures, si vous les ensuiuez. Plutarque sera autheur de vostre vie: si au contraire i'appelle ceste mienne lettre en témoignage, que ce n'est par mon conseil & aduis qu'il se fera chose au prejudice & dõmage de la Republique de l'Empire Romain : Dieu vous vueille garder. Cette lettre eut tant de puissance sur Trajan (aydé de sa bonne inclination) qu'il deuint fort excellent Prince. Vray est qu'auparauant qu'il fut appellé à l'Empire, il estoit homme de bonnes mœurs & vertus, tellement qu'encores que ceste principauté n'eust esté iamais permise aux estrangers, si est-ce que Neron son predecesseur, bien qu'il eust en Rome plusieurs parens, & que Trajan fust Espagnol, l'esleut neantmoins pour succeder à son Empire: En quoy Nerua eut bonne & loüable opinion: Car Trajan s'y gouuerna si bien, & fut si vertueux personnage, qu'apres son decez quand on venoit à eslire, & instituer nouueau Empereur, le peuple requeroit Dieu qu'il luy donnast la bonté de Trajan, & la fortune d'Octauius. Plutarque donc, homme de rare & grande vertu, à remply ses œuures de bons exemples & doctrine, si que tout homme (pour docte qu'il soit) en pourra tirer des reigles, & instructions pour conduire sa vie bien & vertueusement. Il a

fort grande grace en les comparaisons, entre lesquelles sont celles-cy: celuy qui s'aneantit, & laisse la vertu pour quelque déplaisir qu'il luy en puisse venir, ressemble à l'enfant, lequel voyant qu'on luy a osté des mains quelque chose dont il se ioüoit, iette par dépit ce qui luy reste, encores qu'il soit friand & delicat à manger. Tout ainsi que celuy qui est amoureux d'vne femme ne laisse de la trouuer belle, jaçoit qu'elle ait vne marque au visage qui la difforme: aussi celuy qui est amy de la vertu, encores qu'il voye les vertueux mal traittez, ne doit trouuer le chemin de vertu ennuyeux. Ny plus ne moins que les Vautours & corbeaux ne se fondent point sur corps vifs, ains empietent les morts: aussi celuy qui hayt quelqu'vn ne regardera qu'à ses vices, sans se souuenir des bonnes œuures & vertus. Comme l'eau modere la chaleur & fureur du vin: aussi en vne Republique ses vieillards temperent les conseils & fureur des ieunes. Tout ainsi qu'vn esclaue est tres-joyeux quand il sort des mains d'vn Seigneur aspre & furieux: aussi se doit le vieillard resiouyr d'estre eschappé des affections & inclinations mauuaises, qui accompagnent la ieunesse. Et comme on voit qu'vn aueugle se courrouçant, appelle aueugle celuy qui sans y penser l'a rencontré & heurté: aussi nous nous plaignons de nostre infortune, encore qu'elle vienne par nostre faute, & luy en donnons la coulpe. Tout ainsi que par faute d'esteindre vne estincelle, il s'allume vn grand feu qui brusle la maison: Aussi par faute de pouruoir à la sedition de quelques particuliers, aucunesfois les Republiques en sont ruinees. Dit outre-plus que celuy qui est suject à

seignée, purgations & medecines, ressemble celuy qui bannit de sa cité les hommes nais en icelle, pour y faire demeurer des estrãgers. Celuy qui demande conseil & aduis sur son erreur, & ne s'en amende, est tel que celuy qui se fait ouurir vne apostume sans vouloir endurer qu'elle luy soit medecinée ny purgée. Celuy qui enseigne la Philosophie morale & Politique, & ne sçait comme il en faut vser, est cõme celuy qui allume vne lãpe sãs y remettre puis apres d'autre huyle. Tout ainsi que le ver s'engendre au pied de l'arbre, & qu'il croist auec luy, & le destruit à la fin: aussi l'homme mauuais s'augmente par faueur du Prince, & puis il luy est ingrat & traistre. Les nouuelles racontées par vn sot ou gaudisseur, sont comme le grain mis en vn vaisseau humide, dedans lequel il croist en grandeur competente, puis apres se corrompt en peu de temps.

De l'estrange opinion des Egyptiens touchant le temps de la vie de l'homme, la iugeans par la proportion du cœur.

CHAP. VII.

CE que ie veux dire semblera nouueau à quelques-vns, & fabuleux à plusieurs, pour ce que c'est chose difficile à prouuer: Aussi ne pretens-je m'obliger de la prouuer vraye: si est-ce que il me semble que l'authorité de ceux qui l'ont escrite la rendra veritable, ou vray semblable. Pline & Marc Varron parlant du temps de la vie humaine, afferment les Doctes Egyptiens auoir cogneu par experience que l'homme ne peut selon l'ordre de nature viure plus de cent ans: & si

quelqu'vn vit d'auantage, c'est par particuliere influence & force des astres, chose esmerueillable en nature. De ce, prenoient leur fondement sur le cœur de l'homme : dedans lequel par anatomie, plusieurs fois experimentée, ils ont entendu de merueilleux secrets : car ils disent que quãd l'homme est en l'aage d'vn an, son cœur poise deux de leurs dragmes : quatre, quand il a deux ans, & que autant d'années qu'il vit, d'autant se croist le cœur de couples de dragmes : en sorte que paruenu à cinquante ans son cœur poise cent dragmes : de là en auant il diminuë son poix proportionnément chacun an de deux dragmes, selon qu'il auoit augmenté : tellement qu'à cent ans le cœur vient à s'aneantir, & par consequent l'homme meurt, si par autre accidentale occasion sa mort n'est aduancée: pour ce qu'il y a tant de telles causes qui peuuent & sont coustumieres de faire mourir, qu'il arriue peu d'hommes à mi-chemin, pour en faire l'experience. Si ceste chose semble estrange à aucuns de nous, si est-ce que les Egyptiens l'ont tenuë pour certaine, selon que disent ces autheurs. Et encores de nostre temps † Louys Celie Rodigin alleguant Dioscoride, en a parlé entre beaucoup d'autres choses notables : aussi a fait Pierre Crinet, en son liure d'honneste discipline, Galiot de Narny au liure de l'homme, & Corneille Agrippa. I'ay voulu prendre tous ces tesmoins, pour ce que c'est chose fort à croire : que chacun donc y donne telle foy que bon luy semblera. Et afin que parlant du cœur de l'homme, & de tant d'excellence qu'il a, nous n'en traittons point vne seule, il faut entendre selon ce qu'en dit Aristote, que l'homme seul a le

† Au 10 des leçons antiques Corn. Agripp. liu. 1. de la secrete Philosophie.

cœur du costé gauche, & que tous les autres animaux l'ont au milieu de la poictrine : ce qu'il afferme en son premier liure de la nature des bestes: Aussi est la commune opinion des Philosophes naturels, que la premiere partie qui se forme en l'hõme c'est le cœur, comme la racine de tous les membres du corps humain, fontaine de chaleur naturelle, & dernier membre qui meurt en l'homme, & qui perd son mouuement. C'est vn membre si delicat & si noble, qu'il ne peut estre touché que l'hõme ne meure. Pline en recite vne autre merueille qui aduient quelquefois, disant qu'il s'est trouué homme auoir le cœur pelu, & que celuy qui l'a ainsi est vaillant & fort dispos. Ce qui fut experimenté en Aristomenes, qui auoit fait mourir de sa main en la bataille, trois cens Lacedemoniens, lequel depuis ayant eschappé plusieurs perils par le moyen de sa grande force, & venant à mourir, fut ouuert, & trouua-on qu'il auoit le cœur pelu: Suetone Tranquille en la vie de Calligule, & le mesme Pline, disent que si vn homme meurt de venim, son cœur ne pourra brusler, encore qu'il soit ietté au feu : ce qui fut verifié au cœur de Germanicus pere de Calligule : autant en aduient à ceux qui meurent de la cardiaque. Encores faut-il sçauoir que parmy les pellicules du cœur est la place & demeure du ris, & à ce propos les antiques Historiens escriuans des gladiateurs Romains, disent que ceux par les playes desquels estoyent sorties les toilles & pellicules du cœur, mouroyent en riant. Mais tout ainsi que le ris de ioye procede du cœur, aussi la melancolie en deriue, & pareillement les bonnes & mauuaises pensées : les paroles s'engendrent

Pli. l. 11. chap. 37.

Aristomenes.

Germanicus.

drent en luy: & sont plusieurs d'opinion, que c'est le principal siege & residence de l'ame: ce qui semble estre confirmé par la sentence de Christ, disant: que les mauuaises & méchantes pensees sortent du cœur, & que ce qui entre par la bouche ne soüille point, pour ce que ce sont choses indifferẽtes. Aussi le venerable Beda en ses commentaires sur S. Marc, dit le premier lieu de l'ame n'estre point le cerueau comme le soustient Platon, ains le cœur, comme le monstre Iesus Christ. Beda.

De l'origine de l'Art militaire, qui furent ceux qui premiers occuperent les regnes d'autruy, & des inuenteurs de plusieurs sortes d'armes, mesme de l'artillerie.

CHAP. VIII.

C'EST chose assez manifeste que la guerre & discorde d'entre les hommes a prins son estre du peché de nos premiers peres: & si nous est assez notoire que l'vn des premiers fils d'Adam tua l'autre, & pour ce perdit il ceste iustice originelle: mais depuis n'y a eu faute de discorde & debat parmy les hommes, tellement que l'inimitié & la guerre commencerent auec les premiers peres. Mais la science & Art militaire, & la maniere de faire la guerre, ordonnée de plusieurs, contre plusieurs, pour ce que son origine vient de peché, & que son milieu, & bien souuent sa fin, sont cruauté, sang & impietez, & en telle reputation, que l'Art, & les entendus en icelle, sont preferez par les hommes, sur toutes les autres industries & prudences, & les ont colloquez par dessus les

plus hauts degrez de tous les autres degrez. Diodore Sicilien & autres autheurs disent, que Mars fut le premier maistre de cét Art, & que pour cette cause les Poëtes le nommerent fabuleusement le Dieu de la guerre: Ciceron donne l'honneur de cette inuention à la Deesse Pallas & dit qu'à ceste cause elle fut nommée Bellone. A l'opinion duquel s'accorderent plusieurs Poëtes. Pour ce contrarient-ils à l'ancienne origine que luy attribuë Iosephe, lequel asseure qu'au premier aage, & auant le deluge, Tubal fut le plus adextre de son temps, & que par le grand exercice qu'il faisoit, il s'instruisit en l'Art militaire, à l'opposite ce que les autres en disent, est tost apres le deluge: il seroit par ainsi difficile à sçauoir qui en fit le particulier autheur: Quel qu'il soit, toutesfois il semble qu'au commencement que les guerres & querelles s'émeurent entre les Roys & Princes, elles naissoient plus pour l'ambition & desir d'honneur, que pour oster les biens l'vn à l'autre. Iustin & Troge Pompée disent que Ninus Roy des Assyriens fut le premier qui mit armée hors de son pays, pour l'auarice, & pour conquester le regne d'autruy. Fabien Preteur en certifie autant au commencement de ce peu que nous auons de son Histoire: aussi fait Sainct Augustin. Ce Roy Ninus se gouuerna si bien en cette armée, qu'il subjugua plusieurs villes & pays, les laissant à ses successeurs: & dura ce regne en sa posterité: selon la computation de Sainct Augustin, d'Eusebe, & Diodore Sicilien, treize cens ans descendant de pere en fils, sans que deffaillissent heritiers par le cours de trente trois Roys, voire de trente six, selon plu-

Lib 3. de la nature des dieux.

Lib. 1. des Antiquitez

Lib. 4. de la cité de Dieu.

sieurs autres autheurs : & iusques à ce que ce regne paruint en la puissance du lubrique Sardanapale, au temps duquel se perdit cét Empire, & entra és mains des medes. Ce mesme Ninus fut le premier conquerant, selon ces autheurs, encore que nous lisons qu'il y auoit eu des gens de guerre auparauãt luy : mais comme nous auons dit, il semble que ce n'estoit pour conquerir le bien d'autruy, ains pour l'honneur & pour la gloire du monde, comme il est escrit de Vessor Roy d'Egypte, qui sortit de son Royaume comme Tanays Roy des Scytes, lequel luy venant à l'encontre, demeura victorieux, sans toutefois oster au vaincu Roy d'Egypte, ne bien ne Seigneurie, comme fit le Roy Ninus. Partant il semble qu'il a esté le premier donnant loy sur les armes, & voulant que le vainqueur eust le bien du vaincu. Quãd aux armes desquelles ils se deffendoient, vengeoient, & mettoient à execution leur cholere, il est aisé à croire, qu'au commencement ils combattoient auec esgalles armes, & que (comme dit le Poëte Lucrece) ils commencerent auec les ongles & les dents, & qu'apres ils vindrent aux bostons & aux pierres, ainsi que font encore aujourd'huy aucunes nations barbares, n'ayant pas la haine & malice des hommes encore tiré le fer des entrailles de la terre, pour arracher celles de leur prochain. Pline escrit, que aux premieres guerres des Mores contre les Egyptiens, ils combattoient seulement auec des hantes & baguettes, & puis peu à peu l'vsage est venu au point que nous les voyons auec la multitude des grãds appareils d'armes, que les hommes ont inuentez pour s'entre-tuer. Des inuen-

teurs desquelles choses l'opinion est diuerse. Les Poëtes & les fables dient, que Mars Dieu des armes en a esté inuenteur. Pline maintient que les Ætoliens ont esté les premiers qui ont porté lãce en guerre, & là mesme il dit, les Lacedemoniens auoir inuenté l'armet, l'espée & la hache, mais Herodote attribuë l'inuention de Salade, & de l'Escu aux Egyptiens: & la cotte & le halecret à vn nommé Midas de Misene: & à vn autre d'Etolie, les dards. Ils disent que Pantasilée Royne des Amazones fut la premiere qui combattit auec la hache & la masse: & que Scite fils de Iuppiter trouua le dard & les sagettes: mais selon quelques autres ce fut Persée: Diodore maintient auoir esté Apollo. Les habitans des isles Baleares (qui sont aujourd'huy la Majorque & Minorque) selon Vegece en son Art militaire, ont esté les inuenteurs des frondes. Par ainsi les hommes, selon le temps, le besoin, & la varieté des esprits ont cherché diuerses armes, & si est aduenu maintefois (selon mon opinion) qu'en vn mesme tẽps & en diuers lieux mesme, les armes ont esté trouuées, sans que l'vn ait rien sçéu de l'autre. Parquoy (afin de n'ennuyer le lecteur) ie laisse les variables opinions qui se pourroient bien amener à ce propos, qni ont esté semblablement sur les inuenteurs des variables sortes d'instruments & machines belliques, pour combattre les murs & forteresses. Eusebe escrit que Moyse a esté inuenteur des instruments de guerre. Plutarque asseure Architas Tarentin, & Eudoxe auoir reduit & remis ces Arts en leur profession, & qu'ils trouuerent plusieurs instruments pour abbatre murs &

Marginal notes: l. 7. ch. 6. — [M]idas. — [P]antasilée. — [S]agette. — [V]ute 9. la [pre]paration [e]uan[gel]ique.

maisons. Les Beliers (selon Pline) furent de l'inuention d'Epée, au siege de Troye : & selon Vitruue, des Atheniens. Le Scorpion, ou Arbaleste, jettans gros moles de pierre, selon l'aduis de Pline, furent inuentez par ceux de Grece, & Syrie. Ceux de Phenice s'aiderent premierement des rebuts & engins à lancer : mais toutes ces choses estoiẽt inuentions legeres : car elles ont esté surmontées de cruauté, par l'inuention de la poudre à canon, & artillerie, qu'on dit auoir esté trouuée par vn Allemand, duquel on ne sçait le nom, & meritoirement certes, comme indigne d'aucune memoire. A ce que disoient Blond, & Raphaël Volaterrã, les premiers qui s'en aiderent furent les Venitiens contre les Geneuois, en l'an 1380. Combien qu'à mon jugement ceste inuention doit estre plus ancienne, à cause qu'en la Chronique d'Alfonse onziéme Roy de Castille, qui conquist Algazare, il se trouue qu'estant au siege d'icelle ville, en l'an 1343. les Mores assiegez tiroient certains tonnerres, auec des mortiers de fer, & cela fut quarante ans deuant ce qu'en dit Blond : Encor long-temps auparauãt en la Chronique du Roy Alfonse, qui conquist Tolette, le Seigneur Dom Petre Euesque de Leon, escrit qu'en vne bataille de mer, qui fut entre le Roy de Tunes, & le Roy More de Seuile, auquel le Roy Alfonse fauorisoit, les Tunigeois auoyent certains tonneaux de fer, ou bombardes, & qu'auec ce ils jettoient force tonnerres de feu : ce qui deuoit estre artillerie, bien qu'elle ne fust en la perfection de maintenant, & ce fut il y a quatre cens ans & plus.

De deux femmes lesquelles par grand artifice obtindrent deux grands Empires.

CHAP. IX.

LE moyen duquel Semiramis se seruit pour se rendre Dame & Princesse des Assyriens, est d'aussi grande merueille que les parterres penchans qu'elle dressa sur les tours, & bouleuars de Babylone, que pour leur rareté ont trouué place entre les sept miracles du monde, elle estoit de son estoc de basse & vile condition, la nature toutesfois l'auoit doüée d'vne si grãde beauté, que Ninus Roy des Assyriens la prit en affection, laquelle Semiramis sçeut si bien mesnager, que dans peu de temps elle posseda tellement le credit & volonté du Roy, qu'elle impetroit facilement tout ce qu'elle desiroit, & rien ne luy estoit refusé : de sorte qu'vn iour trouuant le Roy en ses ioyeuses humeurs, elle luy fit entendre d'estre extrémement desireuse de pouuoir faire l'espace d'vn iour seulement ce que le Roy faisoit, sçauoir est, d'estre assise en son throsne, rendre Iustice aux parties, commãder absoluëmẽt à tous, & estre obeye en Royne; le Roy se soubs-riant luy interine sa requeste, & ordonne par Edict public, qu'au iour qui fut assigné, Semiramis seroit recogneuë pour Royne en la place de Ninus, & que ses commandemens fussent effectuez sans aucune exception. Ce iour estant venu, elle s'habille à la Royalle, se met en la chaire de Ninus, & pour faire preuue de son authorité commande quelques choses de petite con-

sequence, & voyant que l'on luy obeïssoit prõptemẽt, & sans difficulté, elle fait saisir au corps le Roy Ninus par ses propres gardes, fait cõmãdement qu'il soit garrotté & occis, ce qui est tost executé, & ainsi de Royne d'vn iour se rendit Dame absoluë de tout le pays. Sabellicus Emeade premier, liure premier, sur la fin le raporte autrement, disant qu'elle demanda cinq iours pour gouuerner en Royne, durant lesquels elle se mõstra si accorte aux affaires & liberalle enuers les Assyriẽs, qu'eux d'vn commun accord ayant emprisonné le Roy, la choisirent, & recogneurent pour leur Princesse. Diodorus Siculus liure 2. chap. 2. raconte qu'elle fut nourrie d'vne façon du tout extraordinaire, & qui approche plus vne narration fabuleuse qu'à vne vraye histoire, sa mere, dit-il, l'ayant conceuë hors de legitime mariage, honteuse de sa faute, ne la voulut pas nourrir, ains la jetta en certains lieux pierreux & deserts, l'exposant à la mercy des bestes plus piteuses que cette mere inhumaine. Car certains oyseaux nommez des Syriens, Semiramides, la voyant la nourrirent l'espace d'vn an de caillé qu'ils alloient prendre aux prochains hameaux des bergers, la couurans & eschauffans de leurs aisles : ce qu'estant en fin apperçeu des Pasteurs, ils enleuerent ceste petite creature & luy dõnerent le nom de Semiramis tiré des oyseaux qui l'auoient entretenuë.

Sabellicus au lieu cy-deuant preallegué raconte vn beau traict de cette mesme femme, son fils estant demeuré Orphelin de son Pere, Semiramis se trouua en grande perplexité : car d'vn costé elle voyoit que son fils à cause de

son bas aage n'estoit capable de tenir les renes du gouuernement, d'autre part elle n'osoit prendre la regence & maniement des affaires, d'autant que les Assiriés hommes belliqueux & farouches ne ployeroient iamais soubs le gouuernement d'vne femme, elle s'aduise d'vn expedient du tout admirable. Le fils & la mere se rapportoyent de visage & façons de faire comme deux gouttes d'eau, sur ceste semblance elle bastit son dessein, prenant les habits de son fils, & habillant son fils en femme, & sçeut si bien soubs ceste robbe d'hōme couurir son sexe qu'elle trompa tous ses subjects, & les gouuerna fort paisiblement quelques années. A la verité sa prudence est esmerueillable en ce, mesmement qu'en tant d'années, & en tel estat elle sçeut si bien se couurir & maintenir. Mais ce que fit Theodosie Imperatrice de Constantinople n'est de moindre admiration: pour ce que l'esprit que l'vne monstra pour se feindre homme: l'autre le fit cognoistre sçachant chacun qu'elle estoit femme: car vaquant l'Empire par la mort de son frere Zoé, & de son mary Cōstantin, lors s'estant fait Moyne elle sçeut si bien s'employer aux affaires qu'elle deuint Imperatrice, & pour telle fut crainte & obeye : car sans ayde de pere, de mary, ny frere, elle gouuerna l'Empire en paix & prosperité, par l'espace de deux ans, & non plus : pour ce qu'elle ne vesquit pas d'auantage, & mourut au grand regret de tous ses subjects, au temps du Pape Leon neufiesme, en l'an de nostre Seigneur mlile cinquante.

Du commencement des Amazones, & de plusieurs choses notables qu'elles ont mises à execution.

CHAP. X.

ENCORES que ie ne sois tenu garder l'ordre & la suitte de mon propos en cét œuure, ains escrire les choses comme elles se presentent, ou bien comme il me plaist : si est-ce que par ce Chapitre ie ne me delibere esloigner du subiect dernier, auquel i'ay traitté de deux femmes fort hardies : & pour ceste cause il me semble bon, suiuant ce propos, parler des Amazones. qui le furent plus que nuls autres du monde. Cõbien donc qu'il se treuue plusieurs hommes qui prennent plaisir d'abbaisser la perfection des femmes, les taxans de legereté, delicatesse, & mainte autre imperfection : si est-ce que les hommes encourent beaucoup plus en telles defectuositez : car à vray dire elles precedent les hommes en toutes sortes de vertus, ou du moins, elles ne leur cedent en rien, soit en amour, en loyauté, en charité, en deuotion, pitié, douceur, temperance, misericorde, & toutes autres vertus qu'ils voudroiẽt alleguer. Et si entr'elles s'en rencontrent quelques-vnes qui soyent mauuaises, il s'en treuuera beaucoup plus entre les hõmes, chose si éuidente qu'il n'est besoin d'en donner exemple prefix. D'vn seul cas (comme il me semble) les hommes se doiuent estimer par dessus elles, c'est qu'ils ont l'aduãtage aux armes, & qu'elles n'y sõt pas propres: pour ce qu'à tel exercice est besoin d'auoir fierté, cruauté, & maintes autres meschancetez, dont elles ne

veulent vser, aussi n'a-il pas pleu à Dieu (s'il est licite de le croire) les y rendre promptes & adextres. Et toutesfois afin que les hommes puissent cognoistre qu'encores en cela (quãd s'y voudroiẽt bien employer) elles se pourroient esgaler à eux, voire peut estre les passer & surmonter. Il s'est trouué plusieurs femmes qui ont fait de singulieres choses en armes. Et pour autant que le reciter des histoires loüables d'icelles seroit vn discours trop long, il suffira parler seulement des Amazones, qui furent femmes tres-belliqueuses, & fort vaillantes: lesquelles (sans conseil d'aucun hõme) vainquirent en batailles de grosses & diuerses armées, conquirent de grands pays, Citez & Prouinces, & si durerent fort long-temps en leur Seigneurie & puissance. Plusieurs hommes doctes, antiques, & modernes en ont approuué les histoires pour certaines: Diodore Sicilien les maintient auoir eu deux Prouinces au monde, les vnes furent en la Scitie Asiatique, Prouince Septẽtrionale d'Asie, & qui est fort grande, & contient plusieurs Prouinces. Ptolomée l'a diuisée en deux par le mõt Imaus, & est aujourd'huy (à mõ aduis) la Tartarie, Scitie Asiatique, à la difference de Scitie qui est en Europe. Les autres furent en Lybie Prouince d'Afrique, & dit-on qu'elles estoient auparauant celles de Scitie. Mais pource que plus communément les autheurs parlans des Amazones, entendent celles d'Asie, c'est de celles-là que ie desire parler, & suiure principalement Iustin & Diodore, qui en ont escrit le plus distinctement. Les Scites furent hommes belliqueux, dont nous auons bons tesmoignages d'autres historiens: ils

auoient de leurs premiers ans deux Roys, ausquels ils prestoient toute obeyssance, & se gouuernoient par eux. Toutesfois estant la proprieté de regner si superbe, qu'elle ne veut de compagnon, ou esgal, il s'esmeut entre ces deux Roys si grande contro-uerse & question, que depuis le tout fut reduit en guerre ciuile. En laquelle venant vne partie à demeurer victorieuse, deux hommes des plus apparens de la faction contraire, dont l'vn estoit nommé Pline, & l'autre Scolopith, furent bannis auec vn fort grand nombre de leurs adherans, qui tous se retirerent aux limites de Capadoce en Asie mineur : & là malgré les paysans de la contrée, habiterent le long de la riuiere de Thermodon, qui entre en la mer Euxine, autrement nommée Pont. Et s'estans faits Seigneurs du pays, & des lieux voisins y regnerent par quelques ans, iusques à ce que tous les paysans, & leurs confederez se sentans fort offensez, firent conspiration cōtr'eux, & s'assemblerent secrettement, & en les abusant par leur finesse, en fin ils les tuërent tous. Les nouuelles de leur mort venuës aux oreilles de leurs femmes demeurées aux pays, leur causerent tres-grande tristesse, & douleur extréme: tellement que combien qu'elles fussent femmes, si est-ce que d'vn viril courage delibererent pour venger la mort de leurs maris, de mettre la main aux armes, auec lesquelles elles s'exerçoient souuent. Et afin qu'en ceste fortune elles fussent toutes égales, & la douleur commune, elles tuërent quelques maris, qui estoyent demeurez lors que les autres auoient esté bannis : puis s'estans mises toutes ensemble firent

vn gros exercite, & laisserent leur habitation, refusans mariage à beaucoup qui les auoient requises : & arriuez aux terres de leurs ennemis (qui en faisoient peu de cas, jaçoit qu'ils en eussent esté aduertis) les surprindrent despourueus & mirēt tous au fil de l'espée. Ce fait, ces femmes prindrent la Seigneurie du pays, demeurans pour le commencement le long de la riuiere de Thermodō, où leurs maris auoient esté tuez : dequoy porterent tesmoignage Pomponius Mela, Properce, & Claudian au rauissement de Proserpine. Et combien que plusieurs Autheurs soient differens en l'assiette du lieu où ces Amazones habitoient, toutesfois la verité est que le commencement de leur regne & de leur habitation fut sur ceste riuiere : mais de ce que depuis elles surmonterent plusieurs Prouinces, sont engendrées les diuerses opinions qui y sont mises par Strabo & autres. Or elles se fortifierent en ces lieux-là & gaignerent d'autres contrées prochaines, eslisans entre elles deux Roynes : l'vne nommée Marresie, l'autre Lampedon : Ces deux diuiserent l'exercite & gens-d'armerie en deux parts auec grande concorde, chacune d'elles deffendant par grande hardiesse les terres qu'elles auoiēt conquises. Et afin de se faire encores plus redouter (telle estoit la creance & vanité des hommes de ce temps là) elles feignirent estre filles de Mars, selon que recite Iustin & Seruius sur les Eneïdes, & Valere Flaque, en quelque lieu de son quatriesme des Argonautiques. Depuis ces merueilleuses femmes viuans en ceste sorte, en paix & bonne iustice entr'elles s'aduiserent que par succession de tēps, à faute de filles qui leur succedassent, la guerre &

le temps les pourroit tost aneantir. A ceste cause elles traitterent mariage auec aucuns de leurs voisins nommez Gargariens (cõme le dit Pline) sous cõdition qu'en vn certain temps leurs maris s'assembleroiẽt en vn lieu arresté, & qu'ils demeureroient auec elles quelques iours, iusques à ce que elles se sentiroient enceintes: ce fait, qu'ils s'en retourneroient en leurs maisons. Si elles enfantoiẽt des filles, elles les nourrissoient & adextroiẽt aux armes, & autres virils exercices, cõme à dompter cheuaux: leur apprenoient aussi le vol & la chasse: mais si c'estoient masles, elles les enuoyoient aux peres: & si d'auãture en retenoient quelques vns, Diodore dit qu'elles leur meurtrissoient & tordoient bras & iambes, en sorte qu'ils n'auoient puissance de porter armes en aucune maniere: & ne s'en seruoiẽt qu'à filer & tisser, & faire autres œuures de seruice feminin. Et pour autant que ces Amazones s'aydoient fort en guerre d'arcs & de fléches, & qu'il leur sembloit qu'à cela & autres exercices des armes, les mammelles leurs faisoiẽt grand empeschement, elles brusloient la mãmelle d'extre à leurs fillettes: cause pour laquelle elles furent nõmées Amazones, qui signifie en langue Grecque, sans mammelles: combien que quelques-vns dõnent à ce nom vn autre etymologie. Depuis croissans par le cours du temps en nõbre & puissance firent grand appareil d'armes & machines belliques: & laissant leur terre (qui leur sembloit petite) en la garde de quelques-vnes d'elles, sortirent hors, cõquerans & dominans tout ce qu'elles trouuoient rebelle: & ayant passé le fleuue Thamis entrerent en l'Europe, où elles subju-

guerent quelques contrées, dressans leur chemin vers Thrace, d'où elles retournerent puis apres auec grãdes proyes & victoires, & r'entrãs en l'Asie, mirent plusieurs Prouinces d'icelle en leur subjection: & tant qu'Amian Marcellin dit qu'elles allerent iusques à la mer Caspie. Elles édifierent & peuplerent infinité de bõnes villes: entre lesquelles est comprinse (selon l'opinion de quelques-vns) la tant celebrée Ephese: pour ce qu'elle fut tousiours le chef de leur Empire, & principalle ville des riues Thermodon. Elles s'aidoient en guerre de certains targues, qui (à ce qu'en dit Virgile) estoient faites en demie Lune. Martian Capelle recite qu'elles entrans en bataille, vsoient d'aucunes sortes de fleutes pour donner à leurs gens courage de combattre, comme souloient faire les Lacedemoniens. Aussi croissoit de plus en plus la renommée des femmes & iusques au temps que Hercules, Thesée, & plusieurs autres vaillans hõmes viuoient en Grece: Auquel Hercules, le Roy Euristée d'Athenes, cõmanda (le pensant impossible) qu'il allast auec grande force de gens contre les Amazones, & qu'il luy apportast les armes de leurs deux Roynes, qui estoiẽt pour lors deux sœurs, sçauoir Antiope & Oritie. A ce commandement Hercules poussé du desir d'honneur & de gloire, accompagné de Thesée & de ses autres amis, monta sur mer, & nauigeant par la mer Pontique, print port dans la plus commode des riuieres de Thermodon, auquel il entra si à couuert, & en temps si propice, qu'Oritie l'vne des deux Roynes estoit allée hors du pays auec la plus grand' part de ses femmes, pour faire guerre & conquerir nouueaux pays, tellement qu'il

trouua Antiope ne se doutât, ny sçachant le moindre bruit de sa venuë. Au moyen dequoy Hercules & ses gens prindrent les Amazones à l'improuiste, & cōbien qu'elles prinssent leurs armes & se missent en deffence, auec telle diligence que le temps leur administroit, si furent elles neantmoins vaincuës, mises en route, beaucoup d'elles tuées, & le reste prins, entre lesquelles estoient deux sœurs de la Royne, dont l'vne nōmée Menalippe fut esclaue d'Hercules, & l'autre nōmée Hypolite de Thesée. Quelques historiens disent que elles furent vaincuës en bataille rangée. Et que du depuis les deux sœurs furent conquises au cōbat d'vn à vne : mais en cela ie tien l'opiniō de Iustin & Diodore. Voyāt donc la Royne Antiope ceste défaite, & la prinse de ses sœurs, vint à composition auec Hercules, auquel elle bailla ses armes pour les porter à Euristée, à la charge qu'il luy rendroit sa sœur Menalippe : mais Thesée pour quelque offre qu'on luy fist, ne voulut bailler Hyppolyte, de laquelle il s'estoit fort énamouré, qu'il l'emmena, & depuis la print à femme, & en eut vn fils nōmé Hyppolite. Ayāt donc Hercules satisfait à son intention, s'en retourna ioyeux de la victoire auec sa cōpagnie. Ce que venu à la cognoissāce d'Oritie absente du pays (cōme nous auons dit) ne receut de ces nouuelles, moins de honte que de douleur: en sorte que craignāt vn plus grād dōmage, retourna soudainement auec ses Amazones. La plus grand' part desquelles estās de son opinion, persuaderent à Antiope de se vāger des Grecs. Pour ce firent-elles grand appareil de guerre: & apres auoir assemblé le meilleur nombre d'Amazones qu'elles peurent, enuoyerent

prier Sigile Roy des Scytes, de leur donner secours lequel leur enuoya son fils Peasagoras, auec grand nombre de gens de cheual, à l'ayde desquels les Amazones passerent en Europe, & paruenuës aux limites d'Athenes y firent de grands dommages, mais Peasagoras entra en querelle contre la Royne & ses fẽmes. Au moyen dequoy les Scytes ne voulurent combattre: ains se retirerent à part, qui fut cause que les Amazones ne pouuans supporter l'effort des Grecs, furent surmontées & vaincuës: & la plus grande partie d'elles mises en pieces. Celles qui peuuent échapper eurent recours au camp des Scites, qui les deffendirent. Puis retournées en leur pays y vesquirent moins fortes, qu'auparauant. Apres par les laps du temps, les Grecs estans passez en Asie, ou ils firent la memorable conqueste de Troye, regnant Pantasilée sur elles: & se souuenans de l'injure receuë par les Grecs, allerent en grande compagnie au secours des Troyens, où la Royne fit armes de grande memoire: mais estans les Troyens vaincus en plusieurs de leurs saillies, où se trouuerent les Amazones, elles y moururent presques toutes. Pantasilée entre autres y demeura par la main d'Achilles: parquoy celles qui resterent, retournerent en leurs pays, auec si peu de puissance (au prix de ce qu'elles auoient auparauant) qu'à peine peurent elles soustenir & deffendre leurs antiques possessions: & vesquirent ainsi iusques à ce qu'Alexandre le Grand alla en Asie, faire guerre aux Hircaniens, auquel temps vne de leurs Roynes, nommée Talistris, accompagnée de grand nombre d'Amazones, sortit de son pays, auec desir de voir & cognoistre ce grand Seigneur. Et appro-

approchant du lieu où il estoit, elle enuoya vers luy son Ambassade, affin d'obtenir sauf-conduit pour l'aller voir, luy faisant entendre combien la renommée d'vn si grand personnage auoit eschauffé son desir de le voir. Ce qu'entendu par Alexandre, luy octroya le sauf-conduit. Au moyen dequoy apres qu'elle eût esleu quelques vnes des principales de ses Amazones, & laissé le reste en vn certain lieu, en fort bon équipage, elle s'en alla vers Alexandre duquel elle fut gracieusement receuë, auec fort bon visage, luy fit offre de tout ce qui estoit en sa puissance, & la pria de luy dire si elle auoit desir de luy demander quelque chose, & que rien ne luy seroit refusé. Sa responce fut, qu'elle n'estoit venuë pour luy demander terre ne dominations, dont elle auoit en suffisance: ains pour cognoistre vn Roy tant renommé, duquel elle auoit ouy dire choses si merueilleuses, qu'elle venoit encore plustost pour le receuoir en lieu de mary, iusques à ce qu'elle fust enceinte, afin d'auoir heritiere de lignage d'vn si excellent Prince, luy donnant à entendre qu'elle estoit de lignée tant genereuse, & de si haute parenté qu'il ne la deuoit dédaigner: luy promettant que si les dieux vouloient qu'elle eust vne fille de luy, qu'elle la nourriroit aupres d'elle, & la feroit son heritiere vniuerselle, & si c'estoit vn fils, elle luy enuoyeroit. Alexandre luy demanda si elle voudroit aller auec luy en guerre, & qu'il luy tiendroit bien bonne compagnie: mais elle s'excusant respondit, qu'elle n'y pourroit aller sans grande honte & danger de perdre son Royaume: parquoy le pria derechef d'obtemperer à son vouloir. Finalement elle tint compagnie à Ale-

xădre par l'espace de traize iours, en pudique & secrette conuersation : lesquels expirez, & le congé prins, se retira en sa Prouince. Mais comme c'est le propre du temps de consumer toutes choses : aussi le regne de la puissance de ces Amazones est venu depuis à se diminuër, en sorte que de rabais en decadence il a esté totalement ruiné. On tient pour vraye histoire ce que i'en dy, & pour telle ie la presente. Troge Pompée l'afferme, aussi font Iustin Diodore, Orose, Marcian Capelle, Quinte Curse, Herodote, Solin, Pōponius Mela, Seuius & Amian Marcellin, auec plusieurs autres anciens autheurs, sans tous les modernes. Le seul Strabō apres auoir raconté ceste histoire semble de difficile creance. Mais quiconque aura leu l'histoire de Boëme, que le Pape Pie a escrit si au vray, & auec tant de grāde diligence, & veu comme les femmes ont seigneurié par long-temps le pays de Boëme, & fait les guerres necessaires, ceste histoire des Amazones ne luy semblera incroyable. Nous lisons aussi en la vie de l'Empereur Claude II. qui triōpha des Gots qu'en la bataille qu'il eut contr'eux, furent prins dix soldats combattans vaillamment, lesquels depuis depoüillez, furent trouuez estre femmes, & eut-on opinion qu'elles estoient descēduës du lignage des Amazones. Qu'est-il de celle de France, que les François nommerent la Pucelle? Il n'y à celuy qui ne sçache quantes batailles elle a faites, ayant la charge de Capitaine, & combien de fois elle à combattu comme font les plus vaillans hommes du monde. Ie pourroy bien nommer encores plusieurs autres femmes dequoy ie me tais, pour obseruer la briefueté que i'ay promise.

Iust l. 2. Diod. li. 3. & 4. Oros. 15. Marciā Capelle 9. Quin. Curs. Herod. 4 Solin. 65. & 77. Pape Pie en l'histoire de Boëme. La Pucelle de Vaucou leur.

De l'antiquité de Constantinople, & comme elle fut conquise par les Turcs.

CHAP. XI.

ENTRE toutes les fameuses villes de la terre habitable, n'y en a point eu depuis Rome, qui ait esté veuë en si grande force & honneur que Constantinople, tant celebrée des Grecs & Latins. Strabon la nomme illustre, Pline & Iustin la disent noble & située en terre excellente & fertile, ennoblie de grãds personnages, & somptueux edifices: elle a esté long-temps le chef & siege de l'Empire: en elle furent celebrez plusieurs Cõciles generaux, & destruites & extirpées plusieurs heresies. Plusieurs cas notables luy sont aduenus en prosperité, & des tribulations aussi: tellement qu'elle est tombée en la captiuité que nous sçauons, dont nous reciterons l'histoire briefuemẽt. Ceste ville est en Europe, assise au pays de Thrace, qui est fertil, grand, & fort puissant en armes: son assiette est sur le destroit de la mer d'entre l'Asie & Europe, à l'entrée du Pont, ou mer Euxine, nommée la grand' mer. A ceste cause Ouide l'appelle Port de deux mers, pour ce qu'elle est au destroit. Constantinople, selon Ptolomée, contient 43. degrez de latitude: c'est à dire pour ceux qui ne l'entẽdent, qu'elle est esloignée de l'Equinoxe de 43. degrez, là où le Pole s'esleue: & au cinquante-sixiéme degré de la longitude du Meridien, qui passe par l'isle de Canarie. Les fondateurs de ceste ville (par l'opinion commune & des meilleurs autheurs) furent les Lacedemoniens. Orose dit, les Spartans, auec Pausanie *Liu. 3. ch. 13.*

leur Capitaine & Roy : combien qu'Eustache, selon ce que recite Volaterran, dit qu'elle ait esté fondée par vn Capitaine des Megariens, nommé Bizes, & du nom duquel elle fut appellée Bizãce: & toutesfois Pline dit, qu'au commencement on l'a nommée Ligos, & non Bizance : Diodore & Polibe disent, qu'elle estoit appellée Bizance, du nom du Capitaine ainsi nommé, qui la fonda. Mais qu'il soit vray que Pausaline l'ait fondée, Iustin le recite, aussi fait Orose, & tous les Modernes, asseurans que la cause de la bastir, vint de ce que Pausanie estant auec ses gens vagabond par le monde, se consulta à l'Oracle d'Apollo, pour sçauoir où ils feroient leur demeure : à quoy fut respõdu, qu'ils deuoient s'arrester vis à vis des aueugles, ce qu'il entendit pour les Megariens, qui habitoient Calcedonie, assise à l'opposite, en vn lieu sterile & mauuais, ayant laissé la coste de Constantinople fertile & bonne. Cela mesme est declaré par Strabon, encor qu'il ne nomme le fondateur. Or en quel temps ce fut, Eusebe l'exprime, disant qu'elle fut edifiée bien prés du temps de la 30. Olimpiade, lors que Tule Hostile regnoit à Rome : au cõmencement ce fut peu de chose comme ont accoustumé d'estre toutes autres nouuellement erigées, & pour certain elle fut quelque espace sujette aux Lacedemoniens, & autres, aux Atheniens, iusques à ce que contendans ces deux Republiques ensemble, & elle demeurant riche, & croissant en force & pouuoir moyennant leur discorde, & commença à s'agrandir. Depuis elle florit tellement auec la liberté qu'elle auoit, & la fertilité du pays, que Philippes Roy de Macedoine, pere de ce grand

Iust. lib. 9. Pol. Oros. 3.

Strabon liu. 7. Euseb l. du tẽps.

Alexandre, s'enamoura de sa beauté & grande richesse, & se delibera de la conquester, pour à quoy paruenir il y tint le siege long-tẽps sans la pouuoir prendre. Vn iour Leon Sophiste luy en dit vn notable propos, qui fut depuis escrit par Philostrate en l'histoire des Gimnosophistes: car comme Philippe alloit en cette entreprinse auec gros exercite de gens esleus, Leon Sophiste qui estoit habitant de Bizance luy alla au deuant, & luy dit ainsi: Or ça Philippe, di-moy, qu'elle injure as-tu reçeuë de Bizance, veu que tu t'es meu à luy faire la guerre auec tant de courroux : Ie n'ay receu de la ville (respondit Philippe) aucune injure qui m'ait prouoqué à luy contrarier : mais pource qu'elle me semble plus belle que nulle autre de Thrace, estant deuenu amoureux d'elle, ie la veux cõquester. Les Roys amoureux, respondit Leon, qui veulent estre aymez de leurs amies, taschent à les gaigner auec douce Musique, dons, & autres semblables choses: & ne cherchent point de les endommager auec les armes & la guerre. Aussi en aduint-il mal à ce Roy: car (cõme nous auons dit) il ne peut l'obtenir, ains la laissa en plus grãd pouuoir & liberté que deuãt. Depuis par succession de tẽps quand les Romains commencerent à faire guerre en Grece, ils firent ligue & amitié auec les Bizantois, & par plusieurs fois se fortifierent de leur aide & amitié, en beaucoup de guerres & batailles, prosperans tousiours de plus en plus en augmentation de richesses & bastimens. Long-tẽps apres, estant l'Empire Romain gouuerné par Empereurs, regnant adonc Seuere, le tyran Pessennie ennemi de l'Empereur, s'empara de ceste ville de Bizãce. Au moyẽ dequoy Seuere

enuoya gros exercite pour l'assieger : mais n'ayant assez de force pour la prendre d'assault, il la contraignit par famine : & quand il l'eut entre ses mains, la fit ruiner, & jetter par terre tous les murs & edifices : bref, il leur osta leurs publiques & priuées possessiōs, lesquelles il bailla aux Perintiens, ne demeurant autre chose en estat, qu'vne pauure ville, où nul ne vouloit habiter. Les pieces des edifices & murs qui demeurerēt de ces ruines, estoiēt d'vne si excellēte pierre, taillée & assemblée en tel edifice, qu'à peine voyoit-on les jointures. Ceste calamité passée, & regnant à Rome l'Empereur Constantin, fils de saincte Helene, qui trouua la croix de nostre Seigneur, il delibera de passer en Orient, estant poussé des augures d'vn Aigle, qui luy porta (comme on dit) vne corde entre les serres, auec laquelle cét oyseau mesuroit vne nouuelle habitation en autre contrée : & de fait il cōclud de faire reedifier Bizance, luy dōner vn nouueau nom & la faire chef du monde. Par ainsi elle fut restaurée en sa premiere forme, auec telle augmentation d'edifices & maisons, qu'elle contendoit à Rome. Il y fit bastir des somptueux Palais, Eglises & hautes tours, & y transporta l'Empire, auec sa Cour, ses Consuls, Senateurs, & tous autres Officiers, & Magistrats. Et combien qu'il l'emplifiast en telle forme & grandeur, qu'elle sembloit vne nouuelle Rome, & qu'il eust ordonné qu'elle fust ainsi nommée, ce neantmoins la voix du peuple eut tant de force, que le nom de l'Empereur luy fut donné, & fut nommée Constantinople. Les historiens qui vindrent tost apres ce tēps-là, disent que la grandeur, & somptuosité d'icelle estoit telle, qu'on ne

le pourroit escrire sans grande prolixité. L'Empereur Constantin y vescut maintes années en grãde prosperité: Aussi les autres Empereurs qui luy succederent, y continuerent leur Empire, les vns par Paix, les autres par guerre. Et iusques à ce qu'apres grand nombre d'ans, par le peché que les citoyens commettoient, au moyen de la prosperité & grosse oysiueté de cét Empire, & par la debilité & nonchalance des Empereurs, la grandeur & Puissance vint à decliner: tellement qu'ayant souffert maintes infortunes du feu & de pestilence, & de tremblemens de terre, dont l'histoire seroit longue à reciter: Et passez vnze cens nonante ans, que les Chrestiens l'auoient tenuë, elle (qui souloit seigneurier tant de Peuples, qui estoit riche d'or & d'argent, & honorée de Reliquaires approuuez & Eglises fort excellentes,) Par la permission de Dieu au temps d'vn autre Empereur nommé Constantin, fils aussi d'vne Helene Imperatrice, fut assiegée par Mahomet Roy des Turcs, Seigneur de la petite Asie, (& de maintes autres Regions & Prouinces) bisayeul de ce grand Soliman, qui vit encores aujourd'huy. Les Predecesseurs duquel Mahomet auoient auparauant conquis la plus grande part de la Grece. Et fut le Siege mis deuant ceste ville, auec si grande Puissance & obstination, qu'apres maintes cruelles batailles, & par le cours de plusieurs mois que le Siege auoit tenu, & encores apres la mort d'vne infinité de grands Personnages tant d'vne part que d'autre, le Turc assigna le dernier iour de la Bataille au vingt-neufiesme iour du mois de May, l'an mil quatre cens cinquãte trois, aucuns disent cinquante deux, regnant pour

lors à Rome l'Empereur Federic III. de ce nom, & leur donna la bataille au point du iour. En laquelle ne pouuant plus ceux de dedans supporter l'impetuosité & multitude des ennemis, finalemēt la ville fut emportée d'assaut: & disent aucuns, que la prinse aduint en ceste maniere. Estant l'Empereur aduerty que le Turc auoit abandonné le pillage de la ville par l'espace de trois iours. Apres auoir fait plusieurs oraisons, tira hors des murs la plus grāde partie de ses gens, pour deffendre les Barbacanes qui estoient quasi aussi hautes & fortes que les murs de la ville : & luy-mesme y alla en personne, pour conseiller & ordonner de ce qu'il y auroit à faire: puis fit fermer les portes de la ville, afin d'oster à ses gens l'esperance de fuyr. Adonc y eust en cét endroit la plus fiere & cruelle bataille qui eust iamais esté veuë depuis l'inuention de combattre, auec toutes sortes d'armes & instrumēs de guerre, tant pour deffendre qu'assaillir. Il sembloit que les cieux se deussent rompre au cry, & à la voix des combattants: & si estoit la terre toute couuerte du sang des morts & des naurez. L'empeur & le Turc chacun de son costé incitoient le courage de leurs gens à virilement combattre, les aduançans & retirans selon l'occasion & le besoin. Entre les plus vaillans gens-d'armes qui fussent à la deffence des Barbacanes, y auoit vn Geneuois de nation nommé Iustinian, en vertu & vaillance duquel, ceux de dedans mettoient leur appuy, à cause de sa force: Pour ce qu'aux precedentes batailles il auoit esté la principale occasiō de la deffence de la ville. Toutesfois, apres longue resistance, estant nauré, & sentant grande abondāce de sang sortir de sa playe,

abandonna la place qu'il deffendoit, pour s'en aller faire medicamenter en la ville. Quoy voyans ses gens cõmencerent à s'affoiblir & perdre courage. Ce que venu à la cognoissãce de l'Empereur, il courut apres en grande diligence, le priant vouloir retourner à la deffence de son lieu, luy remonstrãt de quelle importance estoit de sa departie : mais pour aucune promesse ou condition que ce fut, n'y voulut retourner: soit ou qu'il plaisoit à Dieu, que le courage luy faillist, ou bien qu'il n'en pouuoit plus pour la douleur de sa playe, & qu'il pensoit retourner incontinent : & luy fut la porte ouuerte, affin qu'il entrast dedans pour se faire penser. Ce pendant, les siens qui deffendoient son quartier, ne l'ayans auec eux, commencerent à perdre place. Dequoy s'apperceuans les Turcs, renforcerent leur assaut de plus grande impetuosité, & au contraire, les Chrestiens furent si affoiblis & debiles, que ne pouuans plus resister, se mirent en fuite, cherchant chacun d'eux le moyen d'entrer en la porte, qui estoit ouuerte pour Iustinian. Parquoy les Turcs ayans gagné la muraille, se meslerent parmy eux, & entrerent en la ville, où ils firent merueilleux meurtre de Chrestiens : l'Empereur (selon que disent aucuns) ayant changé d'habit, affin de n'estre cogneu, fut tué par les ennemis. Autres disent (entre lesquels est le Pape Pie second) que voulant se retirer en la ville, de peur qu'il auoit, voyant ses gens ployez, il fut ietté à terre par la multitude des fuyans, & qu'il mourut deuant la porte de la ville, entre les pieds de ses propres hommes. Quoy qu'il en soit, son corps fut recogneu des Turcs, qui luy trencherent la

teste, & la ficherent au bout d'vne lance : puis la porterent parmy le camp, & par dedans la ville. Et quant à Iustinian (la fuitte duquel fut la principale occasion de si lamentable infortune) luy voyant la ville prinse s'enfuit par mer, & mourut en vne petite Isle, ou de la playe qu'il eut, ou de quelqu'autre maladie : ayant esté en son choix de mourir honorablement au lieu où il auoit vescu auec tant d'honneur. Les Turcs entrez en la ville, ne laissèrēt en arriere aucune espece de cruauté, dont homme se peust aduiser. Toute la maison & lignée de l'Empereur, hommes & femmes, furent mis au fil de l'épée : autant quasi en firent-ils à tout le demeurant du peuple, si qu'il n'eschappa que ceux qu'ils retindrent pour les seruir. Encor ne se contentoient-ils pas d'exercer leur vengeance seulement sur les hommes : Car ces mal-heureux prindrent l'Image de Christ, & la crucifierent en vne croix toute fangeuse & embrenée, representans vne autrefois la Passion de nostre Seigneur, & mettant sur sa teste vn tiltre qui disoit; Cestuy-cy est le Dieu des chrestiens, auec plusieurs injures & blasphemes. En cette sorte la noble Constantinople est tombée entre les mains des disciples de Mahomet, ennemis de Iesus Christ, qui y demeurent encores. Or plaise à Dieu, que tout ainsi qu'il y a eu en elle beaucoup de mutation, à son grand mal-heur, il s'en fasse à l'aduenir à son grand bien.

De quelle race, & nation fut Mahomet, & en quel temps sa secte print son origine.

CHAP. XII.

IL y a entre les historiens quelque variation, à sçauoir de quel lignage, & de quel pays estoit ce faux Prophete Mahomet. Platine dit qu'il estoit de noble lignée. Pomponius Letus, autheur tres-diligēt, lequel ie veux suiure en ce chapitre, & encor assez d'autres escriuent qu'il estoit de race ignoble, vile & obscure : & ainsi le deuons nous croire, pource qu'vn homme si meschant, n'ayant en luy rien digne de memoire, que sa malice & iniquité, ne pouuoit estre issu de noble sāg. Aucuns disent qu'il estoit Arabe, autres de Perse, mais cela est peu de chose, & peuuent tous deux auoir raison : d'autant qu'en ce temps-là les Perses dominoient l'Arabie. Quant au pere, soit qu'il fust noble ou vilain, si estoit-il Gentil & idolatre, & non Chrestien, ny Iuif, au moins selon Platine, & tous les autres. Quant à sa mere, par la plus grāde opinion, elle estoit descenduë d'Abraham, par la lignée d'Ismaël son fils, qu'il auoit eu de sa chambriere Agar, par ainsi elle estoit Iuifue, & obseruoit la loy des Iuifs : car chacun pere se delecte d'endoctriner ses enfans en sa loy. Ce Mahomet auoit l'esprit vif, & apprenoit tout ce qu'on luy enseignoit : mais luy estant ieune & demeuré orphelin, fut par cas d'auanture prins esclaue des Scenites, qui estoient lors en son pays, comme auiourd'huy sont les Arabes en Afrique, pour ce qu'ils n'auoient point de lieu ny de possession arrestée, ains

Platine. Pomponius Letus, en l'abregé de l'histoire Romaine.

viuoient en commun ſous tentes & fueilles, faiſans plusieurs brigandages. Depuis fut vendu à vn riche marchand nommé Abdimoneple, lequel pour le plaiſir qu'il auoit de le voir ainſi jeune, diſpos & bien accompli ne le voulut traitter cõme eſclaue, ains comme ſon propre fils. Eſtant donc Mahomet ainſi recueilli, il manioit le train de ſon maiſtre en grand ſoin & diligence, & gagnoit fort par la trafique qu'il faiſoit auec les Iuifs & Chreſtiens, outre ce que par leur conuerſation il apprint beaucoup de la loy de l'vn & de l'autre. Pendant ces choſes, le marchand ſon maiſtre mourut ſans enfans, laiſſant ſa vefue fort riche, aagée de cinquante ans, & qui ſelon ce que i'ay trouué és Chroniques de Conſtantinople eſtoit (par l'opinion de quelques-vns) parente de Mahomet, & nommée Ladigue, laquelle ayant fait eſpreuue de la perſonne du galand, & de ſa ſuffiſance, le print à mary, le faiſant de pauure eſclaue, riche Seigneur. D'auanture en ce temps-là s'en alla en ces parties d'Arrabie vn moine Chreſtien défroqué, nommé Sergie, homme de mauuaiſe nature, fort cauteleux, & qui pour ſon hereſie eſtoit fugitif de Conſtantinople. Là paruenu il s'accointa, & eut l'amitié de Mahomet, qui deſia cõmençoit comme remply d'ambition à penſer grandes choſes, par voyes neantmoins obliques, car il auoit l'eſprit aigu, plein d'art magique, tellement qu'auec l'aide & cõſeil de Sergie, il delibera perſuader aux Gentils qu'il eſtoit Prophete, & à cette fin leur faiſoit des tours de Magie, dont ſa femme & ceux de ſa maiſon furent les premiers abuſez. Or auoit-il vne maladie qui le faiſoit tomber du mal caduc-

que : dequoy sa femme toute estonnée, luy demanda que c'estoit, & il luy respondit que l'Ange de Dieu venoit souuent parler à luy, & que ne pouuãt (comme homme) soustenir sa Diuine presence, il entroit en cette agonie & alteration d'esprit, & que par telle visitation il sçauoit ce qu'il deuoit faire suiuant le vouloir Diuin. Aussi estoit-il si cauteleux & subtil, que par le moyen de sa femme qui luy prestoit foy, & qui en faisoit ses contes à ses voisines, & à quelques-vns de ses parens, on commença petit à petit à croire en luy, de sorte qu'enuers les Gentils il paruint en grande reputation. Depuis sa femme mourut, tellement qu'il demeura son heritier vniuersel en beaucoup de biens & grands deniers, au moyen dequoy il entra en plus grande audace qu'auparauant. Par ainsi auec l'aide du moyne Sergie, il se publia Prophete à tous, disant qu'il estoit enuoyé de Dieu au monde, pour donner la Loy : & pour ce qu'il estoit fort docte en toutes les loix, il fut si industrieux qu'il s'accorda partie auec les Iuifs pour les attirer à soy, partie auec les Chrestiens, afin de ne les auoir pour ennemis. Encor fut-il d'accord en beaucoup de choses auec les heretiques qui regnoient, pour acquerir leur faueur. Il nioit la Trinité auec les Sabellins. Auec Macedoine il nioit que le S. Esprit fust Dieu. Et approuuoit la multitude des femmes auec les Nicolaites. D'autre costé il cõfessoit que nostre Sauueur Iesus Christ estoit S. & Prophete, & qu'il auoit l'esprit de Dieu, & si cõfessoit que la Vierge estoit saincte, & l'exaltoit beaucoup. Il acceptoit auec les Iuifs la Circoncision, & autres ceremonies. Et puis en general permettoit en sa

fausse loy tous les vices de la chair, auec toute liberté. Ainsi s'estant fait fort puissant il commença à faire garder par force sa loy nommée d'Alcoran. Or pour ce qu'il se defioit de son peu de droit, il deffendit à tous generalement de disputer de sa loy sur peine de la vie, disant qu'il falloit plustost la faire obseruer par force d'armes par tout le mõde. Au commencement de ces choses il estoit accosté du vulgaire, & des hommes grossiers abusez de ses fausses persuasions. Aussi s'accointerent de luy, & luy fauoriserent tous ces hommes charnels & vicieux, desquels estans lors en grand nombre parmy le monde, il fit vne grosse secte, & par leur moyen & ayde il assaillit les confins d'Arabie, & s'en fit Seigneur de beaucoup. Cela se faisoit en l'an de nostre Seigneur enuiron six cens vingt, estãt lors Heraclie Empereur de Rome, & tenant son siege à Constantinople. Et Boniface cinquiesme, grãd Euesque de Rome, & depuis luy Honoré son successeur. Venant donc ces premiers mouuemens aux oreilles d'Heraclie, ainsi que tesmoigne Platine, il y prepara le remede, & le fit en partie, entretenant par promesses de solde les Scenites d'Arabie, gent belliqueuse, & qui souloit fauoriser Mahomet, & les assit cét Empereur en plusieurs endroits, de sorte que cette nouuelle secte demeura pour quelque temps assoupie: toutesfois il erra grandement qu'il ne poursuiuit sa pointe, & qu'il ne chercha moyen de coupper & arracher ceste mauuaise racine, qui produisoit si dangereuse semence. Car ne passant outre en son entreprise, ce fut plus grand mal de l'auoir commencée, pour ce qu'à faute de tenir promesse aux Scenites & leur

payer la solde accoustumée, ils se ioignirẽt par dépit auec Mahomet, l'eslisant pour capitaine, à cause qu'il estoit en grande reputation, & tenu pour prophete, puis assaillirent les gens & pays de l'Empire de Rome, & entrans en Syrie, conquirent la cité de Damas, auec toute l'Egypte, la Iudée & les terres circonuoisines persuadans aux Sarrazins peuple d'Arabie, que la terre de promisiõ leur appartenoit, comme legitimes successeurs d'Abraham. Voyant donc Mahomet que les choses luy venoiẽt en prosperité (quant au monde) il se meut de faire guerre contre les Perses qui estoient puissans: mais pour le commencement il y fit mal ses besongnes, pour ce qu'il fut vaincu, & disent quelques vns que ce fut dés sa premiere bataille. Depuis ayant restauré son armée & augmenté son exercite, il les subjuga & vainquit, & leur fit prendre sa secte. Et combien que l'Empereur Heraclie en fut assez aduerty, si est-ce que il n'y mit la resistance qu'il deuoit, encor qu'auparauant il eust (chose plus difficile) vaincu Cosdroé tres-puissant Roy de Perse, luy ostant la Croix de nostre Seigneur, qu'il auoit emportée de Ierusalem en Perse, mettant seulemẽt remede que elle ne vint és mains de Mahomet, & des Agariens ses complices. Ie dy Agariens à cause que tous ceux qui suiuoient Mahomet & tenoient son party, appelloient les Chrestiens Agariens par derision & mocquerie, disant, que ny eux ny Mahomet n'auoient point pris leur origine de la lignée de Sarra, femme d'Abraham, pourquoy on les deust appeller Sarrasins, comme on les nommoit, ains qu'ils deuoient estre appellez Agariens, comme prenans leur source d'Agar

chambriere d'Abraham. Conclusion apres que Mahomet eut fait de grandes & horribles choses, il fut emprisonné, & mourut en l'an quarantiesme de son aage ; quelques-vns disent en l'aage de trente quatre ans, en l'an de nostre Seigneur selon Sabellique, six cens trente deux. Et pour ce que souuent Mahomet disoit qu'apres sa mort il monteroit au Ciel, ses disciples tindrent son corps sur la terre, quelques iours apres son trespas, & iusqu'à ce que son corps puant & corrompu comme son ame, fut mis dedans vne caisse de fer, & le porterent dans la ville de Meque en Perse, où il est adoré de tous les peuples d'Orient, voire de la plus grande part du monde, & ce par nos pechez. Caliphe succede à Mahomet en l'Empire, & Hali à Caliphe. Ces deux augmenterent fort la puissance & secte de Mahomet, & ainsi de temps en temps, par diuers moyens & successions, & principalement par les pechez & coüardises des Empereurs Chrestiens de ce temps là, ceste peste c'est espanduë par le monde iusqu'à nostre aage, que par le soing & bonne diligence de Charle le Quint Empereur, nous en auons esté vne fois deliurez : Lors que le Grand Turc Soliman vint auec vne exercice d'enuiron six cents mille hommes, pour entrer és pays de Hongrie & Austruche, auec desir de conquester toute la Chrestienté : Contre laquelle entreprise Charles se presenta en personne, n'ayant auec luy la moitié tant de gens que le Turc, toutesfois bien esleus, au moyen de quoy le Turc laissa son entreprinse, auec perte de beaucoup de gens, comme il fit pour la seconde fois l'an mil cinq cens trente sept, quand il vint par mer & par terre contre l'Italie,

l'Italie, & qu'il print quelques lieux du Royaume de Naples. Il y a aucuns autheurs qui escriuent l'origine de Mahomet beaucoup differéte à celle que i'ay alleguée, & disent qu'il fut guetteur de chemins, & que par le moyen de ses volleries il se fit grãd. Toutesfois la plus part, & les meilleurs s'accordent au premier. Platine en est l'vn en la vie des Papes. Blond au liure du declin de l'Empire de Rome. Baptiste Ignace en son abregé des Empereurs: Les Annales de Cõstantinople: Naucler, Antonin, & autres.

Platine en la vie des Papes. Blond au declin de l'Empire de Rome

---

Le commencement de la Seigneurie du Turc, & des Princes qui y ont regné.

CHAP. XIII.

LE puissant regne des Turcs, qui est aujourd'huy si grand & redouté: & le lignage & famille des Ottomans & Roys, sont nouueaux & peu anciens, bien que la gẽt Turque soit de long temps; tellement que c'est chose émerueillable, comme en si peu de temps elle est si augmentée: car il n'y a pas 250. ans qu'on commence à les cognoistre & nommer. Voila pourquoy il est à croire que ce soit vn fleau & permission de Dieu, pour chastier le peuple Chrestien: ainsi que Dieu enuoya jadis vn Antiochus, vn Nabuchodonosor, vn Cyrus, & tels autres qui opprimoient & fouloient son peuple esleu. Et pour ce que l'Eglise Chrestienne a receu par eux vne des plus memorables persecutions & pertes qu'elle ait iamais eue, il m'a semblé fort à propos, mesmement pour auoir fait mention de

* Eneas Syluius en sa cosmographie. Raphael Volaterran. Nicolas Secõdin. Frãçois Filelfe Anthoine Sabellique Paul Iouius. Plin.l.6 Pom. Mela.li. 1.

l'origine de ceste secte, d'en toucher quelque chose, au moins briefuement. Ce que pareillement ont fait † Eneas Syluius, Raphaël Volaterran, & Nicolas Secondin plus distinctement, aussi François Filelfe, en vne lettre qu'il écrit à Charles huictiesme Roy de France, & Anthoine Sabelique en son histoire : desquels i'ay briefuement amassé ce que i'en diray, suyuant principalement Paul Iouius en vn particulier traitté, que il a fait de cette gent & nation Turque. Pline, & Pomponius Mela en la fin de son premier liure, disent que leur origine vient des Sarmates, qui sont és confins de la Scytie, aux extremitez de l'entrée de la mer Caspie, & qu'ils viuoient sauuagement en la campagne ; & chassans pour leur viure. Desquels Sarmates ou Scytes est certain (toutes autres opinions laissées) que les Turcs de maintenant ont prins leur origine : & tous ceux qui disent ou pensent qu'ils sont descendus des Troyens, s'abusent : Il leur semblera que pour ce que les Turcs ont Seigneurié Troye, & que les Troyens ont este nommez Teucres, que les Turcs en ont prins leur source : mais somme toute ils sont issus des Sarmates, que les anciens nommoient Scytes, & desquels le propre nom qu'ils auoient iadis estoit Turaces. Pline & Pomponius Mela les nõment ainsi: depuis qu'ils ont esté nommez Turcs, & si sont communément ainsi appellez par tout: lesquels (selon ce qu'afferme l'Archeuesque Orto en son histoire) enuiron huict cens ans apres la natiuité de nostre Seigneur (encor que d'autres escriuent que ça esté auparauant) descendirent de la Scytie en l'Asie mineur: qui est pour le iourd'huy à cause de leur nom ap-

Origine des Turcs.

Pli.l.6. chap. 7.

pellée Turquie, là où ils pillerent & conquirent quelques Prouinces, (& encor' comme gens barbares & sans foy) ils receurẽt la malheureuse secte de Mahomet, comme la premiere qui se presenta deuant eux, & qui leur sembla plus conforme à leurs meschãtes coustumes. Ainsi ceste gent à cause de sa grande multitude & fierté, espouuenta fort le monde, si qu'ils prindrent en peu de temps beaucoup de villes. Les vns soustiennent qu'ils vindrẽt sur la Perse, Armenie, & Mede : mais en quelque sorte que ce soit, il est éuident entr'autres choses qu'ils habiterent la petite Asie, non par le moyen du Roy, ou autre chef notable qu'ils eussent, ains par compagnie qui se couplerent ensemble, se soustenans les vns les autres par longs jours en ce pays : aucuns desquels des plus apparens, auec quelques gens qu'ils appellerent auec eux, prindrent & occuperent certaines villes & contrées. Or parmy eux vn nommé Soliman s'estoit emparé du Royaume de Cilicie, & de partie de ses limites, au tẽps que le Duc Godefroy de Boüillon accompagné d'autres Princes Chrestiẽs passa la mer auec le plus de gens qu'ils auoyent peu assembler, pour conquester la terre Saincte : contre lesquels se presenta le Turc Soliman, auec les siens, qui furent tous vaincus, rompus, & mis en pieces, au moyen dequoy les Turcs se trouuerent assez lõgue espace de temps sans auoir Capitaine de nom entr'eux, & partant peu craints & redoutez, iusques en l'an mil trois cens, qu'vn d'entr'eux nõmé Ottoman (homme de bas lignage) commença peu à peu à gaigner reputation entr'eux, comme homme fort vaillant qu'il estoit, de grande force de corps, bien for-

Godefroy de Boüillon

Soliman Roy des Turcs.

Ottoman.

tuné en guerre, & de vif & de subtil esprit. Cestui-cy print l'occasion de s'aduancer pour les discords qui estoient entr'eux-mesmes, puis faisant amas de fort grand nombre de Turcs, se mit à conquerir & se faire Seigneur de plusieurs contrées, tant des siens que des voisins, & s'estant fait en ceste sorte grand & puissant, il laissa à ses successeurs le regne & la domination qui dure encor aujourd'huy, par ligne masculine entre les Turcs. Lequel apres auoir regné vingt-huict ans, mourut en l'an mil trois cens huict, au temps de Benoist onziesme, Pape de Rome. Par la mort duquel Ottoman, succeda vn sien fils nommé Orcan, non moins vaillāt & fort que son pere, & encor plus industrieux & aduisé en ses conquestes. Outre ce, il fut grand inuenteur d'instrumens de guerre, magnanime & liberal à tous. A cette cause il augmenta tellement le regne de son predecesseur, & le nombre des gens de guerre, que, outre le pays que son pere seigneurioit en Asie, il vsurpa la Bithinie sur le regne de Constantinople, & en la petite Asie il subjugua Hircanie, Frigie, Carie, & autres terres. Puis ayant regné vingt-deux ans, en assaillant vne ville il y fut navré, dont il mourut en l'an mille trois cens cinquante, au temps du Pontificat de Clement sixiesme. Il eut pour son successeur Amurat fils d'vne Chrestienne qu'il auoit espousée, qui estoit fille du Roy de Cilicie, maintenant nommée Caramanie. Cét Amurat fut fort different à son ayeul & pere : car il estoit mocqueur, hōme double, & faux : debile de sa personne & de mauuaise inclination, ambitieux, & fort desireux d'augmenter son Empire : dequoy il eut belle occasion,

Amurat. 3.

lors que l'Empereur de Constantinople estoit en querelle auec aucuns Princes ses subjets, ausquels fauorisoit le Seigneur de Bulgarie, qui est portion de l'ancienne Misie la basse, là où l'Empereur fut si contraint qu'il luy fallut demander secours à cét Amurat Roy des Turcs, qui luy enuoya quinze mille hõmes d'eslite, par le secours desquels l'Empereur vainquit ses ennemis. Et il laissa partie de ces quinze mille Turcs en ses terres, & renuoya le reste. Amurat fut aduerti de la disposition du pays, à cause dequoy il determina d'aller en Grece, sous couleur à la verité de vouloir aider à l'Empereur contre ses ennemis. Et de fait il passa soixante mille hommes de pied, & grand nombre de cheuaux, auec lesquels il se fit Seigneur de la ville de Galipoli, que ie nommeray plus librement ville Gauloise, pour auoir esté bastie par les Gaulois, & d'autres forteresses estans aux enuirons: pareillement de la ville d'Andronopole. D'autre costé ce grand Maistre de Bulgarie, nommé Marc apres auoir mis sus le plus gros exercite qu'il peut, auec l'aide de Lazare Despot de Seruie, qui est vne Prouince sur les limites de Thrace, anciennement nommée Misie la haute, & encore aidez d'aucuns Princes d'Albanie, allerent contre le Turc, où il y eut grande bataille, mais en fin les Chrestiens furent vaincus & desconfits, & y moururent quasi tous. Ainsi Amurat malgré l'Empereur demeura Seigneur de grande portion de Thrace, & de Grece. Et ayant vescu vingt & trois ans, vn esclaue, qui estoit seruiteur de Lazare, Seigneur de Seruie, le tua traistrement en l'an 1373. Il laissa deux enfans, l'vn nommé Soliman, & l'autre Bajazet, qui

tua son frere Soliman, & demeura Seigneur & Prince de singuliere prudence, & hautain courage. Il estoit tres-diligent & de grand conseil en fait de guerre, & si prest de mettre à effect ce que luy-mesme commandoit, que pour ceste cause il fut nommé Roy du Soleil. Aussi tost que ce Bajazet cõmença son regne, il détermina de faire la guerre aux Chrestiens, pour vanger la mort de son pere, & auec incredible diligence assembla vn tres-gros exercite qu'il passa en Grece : & s'attacha à Marc Seigneur de Bulgarie, contre lequel venu à la bataille il le rompit & tua, auec la plus grande part de la noblesse de Bulgarie & de Seruie. Trois ans apres telle victoire, il retourna de nouueau sur les Chrestiens, & fit tres-cruelle guerre en Hongrie : mais premierement en Albanie, puis en Valachie, qui est vn grand pays, anciennement nommé Dace, lequel s'estend depuis Thrace iusques en Hõgrie, d'où il emmena en Turquie vn grand nombre de Chrestiens esclaues. Et s'estant saysi de la plus grande partie de la Grece, sçauoir est, l'ancien pays d'Athenes, de Boëtie, & d'Harcanie, il mit le siege deuant la grande ville de Constantinople : qui fut cause que l'Empereur en personne vint prier les Princes Occidentaux de luy donner secours & ayde, pour à quoy obtemperer le Roy Charles septiesme, le secourut de deux mille lances, entre lesquels y auoit deux Gentils-hommes François de grande apparence, qui se joignirent auec Sigismond Roy de Hongrie, qui depuis fut Empereur : & lequel auoit aussi leué grande armée pour la mesme entreprise : auec eux s'assemblerent le Despot de Seruie, le grãd Maistre de Rhodes, &

fort grand nombre d'autres Princes Chreſtiens. Parquoy Bajazet laiſſant l'entreprinſe de Conſtantinople, marcha ſoudainement auec trois cens mille hommes ſur les Chreſtiens, qui eſtoient enuiron cent mille, dont y auoit vingt mille de cheual : & venus à la iournée ils eurent vne merueilleuſe & ſanguinolente bataille, en laquelle les chreſtiens furent vaincus, & y en mourut vne grande partie: Parquoy le Roy Hongre, & le grand maiſtre de Rhodes s'enfuirent; Quant aux François ils y furent tous que morts que prins, & fut fait ceſte bataille en 1395. la vigile de Sainct Michel. Apres laquelle victoire Bajazet retourna encore à ſon premier ſiege de Conſtantinople, laquelle il reduit en telle extremité qu'il l'euſt prinſe ſans doute : Mais nouuelles luy vindrent que le Grand Tamburlam eſtoit entré auec vn merueilleux exercite, en ſon pays d'Aſie & de Turquie, & que deſia il luy auoit prins pluſieurs de ſes bonnes villes, Citez & Prouinces: Parquoy trouſſant ſon bagage il paſſa en Aſie, & mettant aux champs le plus grand appareil qu'il peut, & s'en alla trouuer ſon ennemy. Adonc les deux plus puiſſants Princes du monde prindrent journée, où Bajazet fut vaincu & prins, & y endura la plus vile & dure priſon qui iamais fut entenduë : Car Tamburlam le conduiſoit auec ſon Armée en vne grande cage de fer, & toutes les fois qu'il vouloit monter ſur ſon cheual, il luy mettoit le pied ſur l'eſpaule. Outre plus quand il prenoit ſon repas, il le faiſoit mettre deſſous la table, affin qu'il mangeaſt ſeulement ce qu'il luy plairoit jetter, comme ſi c'euſt eſté vn chien, & en ceſte ſorte finiſt ſa vie ce Prince

Calamité de Bajazet déconfit par Tamburlam.

qui auoit esté le plus aduãtureux, plus redouté, & le plus craint, que nul autre qui fut de son temps. Tamburlam print Pont, Galacie, & Capadoce, auec plusieurs autres pays de la domination & Seigneurie du Turc : & de là s'en alla faire la guerre au Soudan d'Egypte. Les enfans de Bajazet, qui estoiét eschappez de la bataille, où leur pere auoit esté pris, en fuyant vers la partie qu'ils tenoient de la Grece, furent pris sur la mer par quelques Galleres Chrestiennes : mais si on leur eust tenu la rigueur qu'on deuoit faire, peut-estre qu'on eust éuité le mal, qui depuis en est aduenu : Pour ce qu'estant Calapin l'vn d'eux deliuré, & se nommant Seigneur dedans l'Empire de son pere, il se fit fort
p. 5 vaillant, & commença à rassembler ses gens, & à fortifier ce qu'il tenoit en Grece & Thrace : Ce que voulant empescher l'Empereur Sigismond, affin qu'il ne se renforçast, aussi pour se venger sur luy de la bataille qu'il auoit perduë contre le pere, fit grand amas de gens de guerre, & s'en vint contre luy. Calapin venant auec les siens pour luy resister, & prenant journée, Sigismond fut derechef vaincu & s'eschappa fuyant de la bataille. Ce qui estoit trois ans apres la premiere desfaite. Depuis ayant Calapin beaucoup endommagé le pays de Seruie, il se retira en ses terres, où regna six ans, & mourut au temps du Pape Alexandre cinquiesme. Il laissa deux fils, le plus grand nommé Orcan, & l'autre Mahomet : Orcan fut tué par vn
ho. sien oncle, à fin de se faire seigneur : Mais Maho-
. 6. met se gouuerna si bien qu'il tua le meurtrier de son frere, & se fist maistre de l'Empire. Apres il mena forte guerre aux Chrestiens en la Valachie,

& de là passa en Turquie, ou petite Asie, où il reconquit les terres & prouinces gaignees par Tamburlam sur son ayeul, en laquelle conqueste il consomma bien 14. ans de son regne, & mourut en l'an 1420. durant le Pontificat du Pape Martin V. A Mahomet succeda vn sien fils nommé Amurat, qui fut vn Prince bien fortuné, car luy estant à la mort de son pere en Asie, il assembla grand nombre de soldats, & en despit de l'Empereur de Constantinople, qui luy vouloit resister, entra fort auant en la terre des Chrestiens, print aucunes villes en Seruie, conquit le pays d'Epire, aujourd'huy nommé Romaine, & fit plusieurs courses en Hongrie, puis en Albanie, qui est portion de l'ancienne Macedoine. Esquelles entreprises, bien qu'il y receut quelque dommage, si est-ce qu'il y demeura tousjours victorieux, & en tira grands profits & force cheuaux. Il assiegea pareillement la ville de Belgrade en Hongrie sur le Danube : Toutesfois il ne la peut prendre, ains leua le siege auec grande perte de ses gens. Depuis Ladislas Roy de Pologne & de Hongrie, vint auec bonne trouppe contre luy : Quoy voyant, il enuoya au deuant vn de ses plus excellens Capitaines, auec tres-grandes forces, & s'estans les deux armées ioinctes ensemble Ladislas apres forte resistance demeura victorieux par grande occision des Turcs : au moyen dequoy, & pource qu'Amurat fut aduerty que le Roy de Camarie luy faisoit guerre en Asie, fut contraint faire paix auec Ladislas, laquelle (pendant qu'Amurat faisoit resistance en Turquie) il rompit, à la persuasion de l'Empereur de Constantinople, du Pape Eugene, des Venitiens, & de Philippes

Desfait des Turcs par Ladislas Roy de Polog.

Duc de Bourgongne: lesquels vnanimément s'obligerent de garder & deffendre tellemẽt le destroit de la Mer d'entre l'Europe & l'Asie, qu'Amurat ny pourroit passer auec ses gens, pour secourir ses terres: Pourtant Ladislas auroit tout loisir de les conquerir, & s'en faire Seigneur. Esmeu donc de ce desir, il le mit en effect: Mais Amurat fut certain de telle entreprinse retourna court, & malgré l'armée des Chrestiens passa le destroit, puis vint presenter la bataille à Ladislas, où l'aduanture fut si douteuse pour Amurat, qu'il se vid en propos de fuir; toutesfois vn de ses Bacchas le retint, dont en fin il eut victoire, & Ladislas y perdit la vie le iour sainct Martin 1440. Apres ceste victoire, & grand dommage par luy fait en Hongrie, il vint sur la Morée, anciennement nommee Peloponnese, où souloient estre les antiques villes de Lacedemone & Corinthe, & ayant fait rompre le mur qui est à l'entrée de la Prouince contenant six mil, entre la mer Ionique & la mer Egée, il la conquist toute, excepté quelques lieux maritimes: cela fait, ayant regné trente & vn an, mourut l'an mil quatre cens cinquante. Ce fut luy qui premier ordonna la bande des Ianissaires Chrestiens reniez, qui est la principale force de Turquie. Par sa mort son fils Mahomet vint à succeder à l'Empire, aucuns disent que le Pere y renonça de son viuãt, se sentant vieil & caduque. Ce Mahomet fut excellent en toutes choses, fors qu'il fut cruel. Au commencement de son regne, affin de faire entreprinse conforme à son grand cœur, il conclud de conquerir premierement la ville de Constantinople, & pour ce faire assembla fort gros nombre d'hommes, tant

Origine des Ianissaires

Sabo. 8

par mer que par terre, & l'assiegea & print ainsi que nous l'auons cy deuant raconté, & aussi toutes les places subjettes à cét Empire. Ce fait, vint sur la ville de Belgrade, qui fut deffenduë par le moyẽ & force d'vn excellent capitaine Hongre, nommé Iean Vaiuode, qui en plusieurs batailles vainquit quelques capitaines Turcs, tellement qu'il fut cõtraint leuer le siege auec grãde honte & playes, & si luy fut force d'y laisser son artillerie : Apres ces choses il enuoya vn sien Bachas pour ruiner la Morée, qui luy estoit rebelle, par la faueur des Venitiens, & pour ruiner encor l'Isle de Negropont, anciennement nommée Euboée, aussi Mitilene, & Lemne, Isle de l'Archipelague, qui est en la mer Egée. Puis il entra en la Prouince de Bossine, qui est partie de l'ancienne Misie la haute, comme Seruie, & en print le Roy, auquel il fit trancher la teste. Ayant obtenu ces victoires sur les Chrestiens, il passa en Asie contre Vsancasan tres-puissant Roy de Perse, auec lequel il eut deux batailles, en la premiere desquelles il fut vaincu, & victorieux en la seconde. Cela expedié, delibera d'aller sur l'Empereur de Trebisonde, qui est en l'vne des costes de l'ancienne Capadoce, en la riue de Pont, ou mer Euxine, où il occupa toutes les places & pays de l'Empire, & vainquit & tua l'Empereur : ainsi finit la Seigneurie que les Chrestiens auoient en ce pays-là. Il enuoya semblablement vne grosse armée auec vn vaillant capitaine en Italie qui passa en Carinthie, & Istrie, iusques aux terres des Venitiens, qui enuoyerent à l'encontre vne autre grosse armée : mais au conflit les Chrestiens furent desconfits & tuez, & y mourut grande

I. Vaiuode.

Euboée.

noblesse d'Italie. Il enuoya encore depuis vn autre armée contre l'Isle de Rhodes, mais n'y pouuant rien faire, la fit retirer, & enuoya au Royaume de Naples vn autre gros exercite, conduit par vn sien Bachas, nommé Aconiat, qui print la ville d'Ottrante, laquelle fut occupée plus d'vn an par les Turcs, au grand scandale & dommage de toute l'Italie. Puis auec vne armée de trois cens mil hommes par terre, & deux cens galleres accompagnées de trois cens nauires armées, se mit en voye pour aller faire guerre au grand Soudan d'Egypte: mais il fut preuenu de mort par les chemins: au moyen dequoy son entreprinse fut incontinent destournée: & ayant regné trente-deux ans, mourut de la douleur d'vne colique, en l'an mil quatre cens octante & vn, par la mort duquel la ville d'Ottrante fut reconquise, & fut la Poüille deliurée des Turcs, qui donna vne bonne relasche à l'Italie, de la peur & extresmité où elle se trouuoit qui fut telle, que le Pape Sixte, au temps duquel ces choses aduindrent, estoit deliberé de se retirer au Royaume de France, ancien recours de l'Eglise Romaine, & n'ayant nulle esperãce de pouuoir deffendre Rome. Et dit-on qu'aux guerres que ce mal-heureux Mahomet a faites, qu'il y est mort (tant par fer qu'autres violences qui se sont commises & executées à cesdites guerres) plus de trois cens mil hommes. Deux fils demeurent heritiers de ce Mahomet, l'vn estoit nõmé Bajazet, & l'autre Zizim, pour ce que leur frere aisné estoit mort auparauant le pere. Chacun de ses deux enfans chercha le moyen & le pouuoir de se saisir du Royaume: Zizim estoit aidé du Soudan &

de quelques Bachas : aussi vne autre partie des Bachas, & les Iannissaires fauorisoient Bajazet : & d'autre costé l'vn des fils de ce Bajazet, nommé Corcut, fut creé grand Seigneur en Constantinople : pour ceste cause Bajazet y courut en toute diligence, & auec grande force, où il besongna si bien que son fils luy quitta l'Empire, qui fut cause qu'il retourna derechef en Turquie cōtre son frere, auquel ayant bataillé le fit fuir, & venir en la puissance des Chrestiens, & finalement mourut au pays d'Italie, demeurant Bajazet seul Seigneur: lequel trois ans de là vint par terre auec grosse armée le long du Danube, où ayant fait de grands dommages se retira, & enuoya vn puissant exercite sur le Soudan d'Egypte, cōtre lequel il estoit grandement courroucé, pour la faueur qu'il auoit portée à son frere Zizim : le Soudan pareillement enuoya au deuant vne armée qui n'estoit moindre en nombre que celle du Turc, sur lequel il eut victoire, faisant de ses gens grande destruction. Ce que voyāt Bajazet fit trefues auec le Soudan, pour mener guerre aux Chrestiens, sur lesquels il print la ville de Duras en Albanie, & celle de Valone qui est en la coste & au front de la Pouille. Il enuoya grand nombre de gens en Hongrie, contre lesquels les Princes d'enuiron s'esleuerent, mais ils furent vaincus à leur grande perte & dommage. En ce mesme temps il fit de grands maux en autres terres des Chrestiens, & luy estant demandé secours par Louys Duc de Milan, qui faisoit guerre aux Venitiens qui s'estoient joints auec Louys Roy de France, il luy enuoya vn capitaine accompagné de dix mil cheuaux, lesquels passans par le Friol sans resi-

stance, prindrent, bruslerent, & mirent le pays en proye iusques aux montagnes qui sont vis à vis de Venise. L'année ensuiuant, il conquit en personne la ville de Modon, en Morée, auec autres lieux maritimes, que tenoient les Venitiens, & cherchant le moyen de les ruiner du tout, son intention fut empeschée par le Duc de Sesse, capitaine Espagnol, lequel par l'aide de bonne compagnie d'Espagnols luy donna iournée, & le vainquit: & conquit pour les Venitiens l'Isle de Cesalonie: au moyẽ dequoy le Turc leur accorda tresues & paix, qui ont duré iusques à nostre temps. Et en cét endroit cessa la furie de ce Bajazet; car il delaissa ses guerres se voyant vieil, afin de se reposer & estudier. En son temps commença en Perse l'Empire du Sophy, qui est aux Turcs vn frein & vn empeschement de faire tel dommage aux Chrestiens, qu'ils eussent bien peu faire: car ces deux puissans Princes sont tousiours ennemis l'vn de l'autre. Ce qui aduint par vn homme appellé Ismaël, qui se disoit Prophete, publiant vne nouuelle guise d'Alcoran, contraire à celle de Mahomet, & par ce moyen il assembla plusieurs gens, auec lesquels il vainquit quelques Bachas, que Bajazet auoit enuoyé contre luy, & se mit en possession de la Perse, & autres Prouinces, & tousiours depuis est allé en augmentant. Retournant à nostre propos, ce Bajazet auoit trois fils, le premier nommé Acomat, le second Corcut, lequel (comme nous auons dit cy deuant) auoit renoncé à l'Empire, le troisiesme nommé Selim, pere du Turc, qui vit encore pour le iourd'huy: & bien que ce Selim fust plus ieune que les deux autres, si estoit-il le plus vaillant. Cestuy

cy voyant son pere ja vieil & decrepit, delibera de luy oster l'Empire pour s'en faire seigneur: & pour y paruenir plus aisément s'accointa du grand Tartare, prenant sa fille à femme. Ce qu'entendu par ses deux autres freres, chacun d'entre eux voulut faire le semblable. Il sembloit bien à Acomat que pour ce qu'il estoit l'aisné, la succession luy deuoir venir par raison : d'autre costé Corcut alleguoit qu'il auoit baillé l'Empire entre les mains de son pere, & que depuis qu'il estoit inhabile à le gouuerner, il luy deuoit restituer. Voyant le vieillard ces altercations, il se trouua en bien grande perplexité, principalement pour la desobeïssance de ses enfans. Pendant ces entrefaites il y eut entr'eux vn grand murmure & tumulte, qui fut cause de la mort de plusieurs de leurs adherans d'vne part & d'autre. Et toutesfois la partie de Selim (encores qu'il fut plus jeune que les autres) fut la plus forte: pource que sous couleur de chercher pardon enuers son pere & de le deffendre contre Acomat son fils aisné, qui luy faisoit la guerre, se retira vers luy, & fit si bien en peu de temps qu'il gaigna le le cœur des Ianissaires & autres gens de guerre, par le secours desquels il osta la Seigneurie à son pere, luy faisant renoncer par force, puis le bannit de Constantinople, & à la fin estant encore en son exil, le fit emprisonner. Ainsi mourut Bajazet en l'an 1512. En ceste sorte vint l'Empire des Turcs entre les mains de Selim traistre & parricide. Il se fit couronner en grande solemnité, le mesme iour que fut faite en Italie la cruelle & sanguinolante iournée de Rauene. Si tost qu'il se vid paruenu à son entente, il commença à distribuer

Selim I. Selim parricide pour paruenir à l'Empire.

les richesses & joyaux de son Pere aux Iannissaires & gens de guerre, au moyen dequoy il en fut encor mieux venu, & en deuint plus puissant. Tost apres il passa en Turquie contre ses freres, où il tua premieremẽt quelques enfans de ses freres decedez auparauant son voyage, & poursuiuit son frere Corcut iusqu'à ce qu'il l'eut entre ses mains, & le tua. Acomat l'aisné s'estant accointé du Sophy & du Soudan, auoit par leurs secours assẽblé grosse armée, auec laquelle il presenta la bataille à son frere, qu'il vainquit & print, & depuis le fit estrangler. Ayant donc ce meschant tué tous ceux de son sang, demeura seul, sans ialousie de son Empire. Et pour ce qu'il auoit le Sophy & le Soudan en dédain, fit paix auec Ladislas lors Roy de Hongrie, & confirma la paix auec les Venitiens, puis auec gros exercite, & bon nombre d'artillerie s'en alla contre le Sophy, lequel se confiant en son heur & prosperité, luy fit teste auec vne armée tres-puissante, & gens bien équippez. Toutesfois venus à la bataille, qui fut aspre & fort grande, le Sophy fut en fin vaincu & navré, à ceste cause se retira fuyãt: ce qui augmenta merueilleusement l'honneur & la reputation que le Turc auoit gagnée. Et fut ceste déconfiture le vingt-quatriesme d'Aoust, mil cinq cens quatorze. L'année ensuiuant il se disposa du tout de faire la guerre à vn autre grand Seigneur, qui seigneurioit en la montagne de Taurus, lequel bien qu'il fut tres-puissant Prince, fut neantmoins poursuiuy, de sorte que finalement le Turc l'eut entre ses mains, & le fit mourir, se mettant en la possession de tout son pays. Ce fait determina encore faire le semblable contre le Soudan, &

appro-

approchant son armée sur la coste du Surie, faisoit courir le bruit qu'il vouloit derechef mener guerre contre le Sophy, mais le Soudan qui n'estoit point sans quelque soupçon, tenoit vne puissante garde toute preste, mesmement pour aller sur vn fort grand Seigneur qui se vouloit rebeller en Surie. En fin venās ces deux puissans seigneurs à s'accoster, & s'affrōtans prés la ville de Damas en Surie, apres maintes escarmouches faites d'vne part & d'autre, se baillerent iournée le 24. d'Aoust, l'an 1516. à pareil iour que le Sophy auoit esté vaincu deux ans auparauant. Ceste bataille fut par vn long-temps vaillamment soustenuë de part & d'autre, en fin de laquelle les Turcs emporterent la victoire, par le moyen de la grande destruction que fit l'Artillerie parmy les gens du Soudan, & encore pour ce qu'vn Capitaine gouuerneur d'Alep se ioignit à la partie aduerse, & ne combattit point ne luy ne ses gens. Et en ceste bataille le Soudan fut trouué mort sans aucune playe, ains seulement de la foule des cheuaux, ayant attaint l'aage de septante & six ans: Le Turc s'ensaina de toute la Surie, aussi la Palestine & la Iudée, & tirant vers Egypte en la poursuitte de sa victoire, il reposa quelques-iours dans Ierusalem, visitant le sainct Sepulchre. Puis passant outre, fit faire grande prouision de peaux de chévres pleines d'eau, pour passer le desert. Or s'estoient retirez en Egypte les Mammelus, & autres gens de guerre, qui auoient peu eschapper de la bataille, & auoient esleu pour Soudan vn Gouuerneur d'Alexandrie, nommé Tamonuey, qui se presenta contre les Turcs auec bon nombre d'hommes, & entrerent

en bataille rangée, laquelle (comme on dit) fut l'vne des plus cruelles & dangereuses qui fut iamais: toutesfois à la fin à cause de la grande puissance & multitude des Turcs, Tamonuey fut vaincu, & se retirant au grand Caire fut combattu par deux iours & deux nuicts sans repos, tellement que perdant la ville il s'enfuit & passa le Nil. Depuis cherchant moyen de se renforcer & leuer gens, fut par quelques traistres mis en la puissance du Turc qui le fit tuër. Apres la mort de Tamonuey, le Turc print possession en peu de temps de ce tres-ancien & puissant Royaume d'Egypte, où il laissa, & pareillement en Surie, tel ordre qu'il y conuenoit. Puis se retira en grand triomphe à Constantinople où se tenoit son fils qui regne maintenant, & là mourut d'vne apostume, au moys de Septembre mil cinq cens vingt, ayant regné huict ans, & vescu quarante six. Et fut tyran de si grand cœur, que iamais on ne cogneut en luy crainte d'aucune chose. Il ne demeura de ce Selim autre fils que celuy qui regne aujourd'huy: qui fut couronné le mesme iour & an que Charles le Quint fut couronné Empereur à Aix la Chapelle. Or incontinent que la mort de Selim fut sceuë en Surie, vn grand personnage nommé Gazelle qui estoit gouuerneur, se rebella, & se fit Seigneur de Tripoli, & Barut, auec autres villes prochaines, attirans plusieurs Mammelus & autres nations à sa faction. Contre lequel Soliman enuoya vn Bacchas nommé Ferat, qui vainquit Gazelle, & le fit mourir reduisant la Surie, & pareillement l'Egypte qui commençoit à se rebeller. L'année ensuiuant, Soliman vint en personne faire la guerre aux Chrestiens, & mit le

siege deuant la ville de Belgrade, porte & deffense du Royaume de Hongrie, qui auparauant auoit esté tentée en vain par ses predecesseurs: mais estāt le Roy Louys fort jeune, & gouuerné par les Princes de son pays, ne pensa point à se deffendre, en sorte que par force d'armes la ville fut prise par le Turc, encor que ce fust auec grand perte & dommage de ses gens. Et s'estant retiré de ceste entreprise, il alla en personne (contre l'opinion de ses Bachas) mettre le siege deuant Rhodes, auec vne innumerable quantité d'hommes & d'artilleries par mer & par terre, & ayant conquis l'Isle, mit le camp deuant la ville, en l'an mille cinq cens vingt-deux, à la fin du mois de Iuin: pendant lequel siege y fut acheué de si nobles & notables faits d'armes, qu'il seroit impossible de l'abbreger, & loüer suffisamment les vaillances que les assiegez executerent vertueusement: mais finalement au bout de six mois le grand Maistre de Rhodes nommé Philippes de Villiers de l'Isle Adam de nation Françoise, fut contraint la rendre au Turc, ne la pouuant plus aucunement deffendre. Lequel Turc retourné en Constantinople, glorieux de si grande entreprise, trois ans apres, qui fut cinq cens vingt-six, entra en Hongrie auec merueilleuse armée, contre lequel le Roy Louys mal conseillé, se presenta entre Bude & Belgrade, auquel lieu auec peu de gens, & se trop fiant en soy-mesme, il presenta la bataille en laquelle il fut vaincu, & trouué mort estant noyé dans vn fossé. La bataille fut donnée en ceste mesme année le vingt-huictiesme d'Aoust, & passa le Turc plus auant prenant Bude, & autres places voisines, puis retourna victorieux. Encor

depuis ces choses il reuint en Hongrie, où Charles le Quint Empereur luy fit resistance.

Pourquoy l'homme va droit, pourquoy il pese plus à ieun qu'apres auoir pris son repas, & la cause pour laquelle il pese plus mort que vif, auec autres belles disputes.

CHAP. XIIII.

Les choses contemplatiues de la composition de l'homme sont infinies. Lactance Firmian en fait vn liure à part, aussi ont fait d'autres doctes hõmes. A la verité il y a vne chose outre beaucoup d'autres, qui merite particuliere consideration en sa cognoissance. C'est pourquoy Dieu a fait que tous les autres animans, fors l'hõme, naissent le chef enclin, dont les yeux de la pluspart regardent en terre, & non seulement les animans sensitifs : mais aussi les vegetatifs, comme nous voyõs des arbres qui ont la teste & leur fondement en terre, & leurs rameaux & bras en haut. Quant à l'homme il l'a creé seul les yeux vers le ciel, la face haute, & le corps droit & esleué. Et combien que pour toute raison de ces choses il suffiroit alleguer la volonté de Dieu : si est-ce qu'il semble que cela soit fait par mystere, & partant digne d'estre contemplé. Aussi à la verité nostre disposition nous mõstre par signe manifeste, que ne sommes nais pour la terre, ains creéz pour contempler les choses hautes & celestes, qui ne sont point cõmuniquées aux autres animans, non capables d'icelles, & n'y a que le seul hõme qui en soit digne. Dieu a creé toutes bestes la teste basse, pour demonstrer que l'homme nes-

me commande dessus. L'vne de ces raisons est élegámment notée par Lactáce Firmiã, disant que Dieu ayant determiné de faire l'homme pour le Ciel, & les autres animans pour la terre, fit l'animant raisonnable droit & esleué, dispos à la cotemplation celeste, afin qu'il en admirast les effets, & eust en reuerence le lieu de son origine, & le pays de sa natiuité, faisant les autres animãs bas & courbez vers la terre, pour ce qu'ils n'ont aucune participation au ciel. Aristote qui n'auoit point de lumiere de la foy, dit que seulement l'homme entr'autres creatures va droit, d'autant que sa substance & sa partie sont celestielles, & non terrestres, & que l'office des diuins esprits est d'entendre & sçauoir : en quoy l'homme n'eust sçeu bonnement s'exercer s'il eust esté de corps grossier & pesant, pour ce que la charge & pesanteur corporelle rend le sentimẽt paresseux. Le docte S. Thomas n'ayant oublié aucune chose à discuter & examiner, ne laissa pas cette question sans estre determinée : car en l'exposition du liure d'Aristote de la jeunesse, & de la vieillesse, il dit que pour deux causes l'homme a esté formé droit vers le ciel. L'vne pour estre le plus parfait de tous les animaux, & celuy qui plus participe & approche de la qualité du ciel. L'autre, pour ce qu'en la proportion de son corps il est plus chaud que nulle autre beste, & que le naturel du chaud est de se dresser. Les autres animaux tiennent le moyen, comme moins participans de la qualité celeste, & moins ayant de ceste chaleur qui s'esleue: pour ceste cause ils ne sont de la taille & dispositiõ de l'hõme, Il sẽble qu'en cela S. Thomas ait voulu suiure l'opinion des Platoniciens, soustenans que

Lactãce liu. 8. de l'ouurage de Dieu.

Arist. li. 2. des bestes.

le chaud & les esprits de l'hõme (en quoy il abonde plus que nulle autre chose animée, eu égard à la proportion du corps) sont cause que l'hõme marche droit & leué, comme il fait, pour ce qu'auec la force & vigueur des esprits & du sang il se leue & dresse, à quoy il est encor aidé par la composition & armonie des Elemens, desquels l'hõme est composé auec telle égalité & pesanteur, qu'il se peut dresser & esleuer. Or quelque chose qu'il en soit, puisque par la partie de l'ame, & par celle du corps les hommes sont poussez à l'amour & contemplation du Ciel, ils deuroient donc penser choses hautes, spirituelles & bonnes, & au contraire despriser & fuyr les basses & terrestres : & toutesfois nous nous laissons tellement surmonter de la vie terrestre en consideration, que le plus du temps nous tenons les yeux au ciel, mais l'esprit est en la terre. A propos de la proprieté des esprits de l'homme dont nous auons parlé, Pline en allegue vne autre chose, laquelle bien qu'elle ne soit de telle importance que les autres, si est-ce qu'elle ne laissera de donner goust à qui ne la sçait, ou qui n'y aura pensé, encor que l'experience nous la manifeste chacun iour. Il dit que l'homme mort pese plus que le vif, qu'il en est autant de toutes especes d'animaux, & que celuy qui a repeu pese moins que celuy qui est à jeun. Erasme en vn sien problesme en dit autant, auec d'autres choses notables, ayãt mesmes raisons qu'à Pline, lesquelles sont fondées en l'essence des esprits & l'air qui les soulage, comme nous l'auons desia dit, aussi semblablement l'homme à jeun pese plus que celuy qui a mangé, encor qu'il semble qu'il doiue moins peser, d'autant que le refection-

Erasme

né à plus grande charge. Et toutesfois il est ainsi, & si ne s'en doit émerueiller, car le boire & manger augmente les esprits qui soulagent l'homme, faisant croistre & multiplier la chaleur naturelle. De là vient que quād vn homme assaye d'enleuer vn autre, si l'enleué veut il se rendra plus pesant en poussant son air interieur dehors : retenant lequel il se fait plus leger : aussi vn qui court ne respire point, afin d'estre plus viste, pour ce que l'air estant element fort leger desire s'esleuer en haut, où est sa naturelle demeure, cōme nous voyōs qu'vne peau de chévre iettée en l'eau va au fond : mais si elle est emplie d'air, elle vague sur l'eau. Au mesme lieu Pline dit qu'vn corps mort en l'eau venant dessus, si c'est vn homme il aura la face vers le Ciel : mais si c'est vne femme elle viendra le visage dessous : à quoy a esté pourueu par la sage nature, afin de couurir les parties honteuses de la femme. Encore y a il vne autre raison naturelle : c'est que la femme en la partie deuant pese plus à cause des mammelles, & l'homme par derriere, à cause des espaules.

De l'excellence du chef entre les autres membres. Qu'il est mauuais d'auoir petite teste, & poictrine estroitte, & pourquoy c'est courtoisie & honneur de leuer le bonnet en saluant.

Chap. XV.

SI c'est excellente chose que l'homme entre les autres creatures ait le corps droict & la face esleuée, vrayement le chef qui est le plus loüable, & le plus haut entre les autres membres, doit

auoir par raison aduãtage & preéminence sur tous les autres : aussi à la verité tous le gardent & luy obeyssent, en sorte que si tost qu'il aduiẽt quelque mal ou peril à la teste, incontinent le pied, la main, le bras & tous les autres membres cherchent naturellement à l'aider & deffendre : car en elle consiste la seureté d'eux tous: pour ce que si la teste est malade, tous les membres s'en sentent. S. Ambroise donne souueraine loüange à la teste, disant que la facture & composition du corps est quasi vn exẽple du monde, & que comme le ciel est plus éminent & principal, & que l'air & les autres essemens sont inferieurs : aussi la teste de l'homme est superieure aux autres membres, & dame & maistresse: Tout ainsi qu'vn chasteau & citadelle estãt au dessus d'vne roche au milieu de la ville: car en elle sont logées l'industrie & la sapience qui gouuernent le reste du corps : d'elle deriue & la puissance & la prudence : & comme dit Salomon, les yeux du sage sont en sa teste. Lactance Firmian dit, que le Seigneur à ainsi colloqué la teste de l'homme, afin qu'en elle fust l'Empire & gouuernement des bestes. Galien luy donne la principauté sur tous les membres de l'homme. Et Platon en son Timée la nomme tout le corps. Estant donc de si grande importance, & l'arrest de tous leurs sentimẽs & puissances, il est necessaire que sa grandeur & forme soit conuenable & proportionnée. De là vient que Paul Eginete en son premier liure de medecine, dit la fort petite teste de l'homme estre signe qu'il est de peu de iugement, & auoir faute de bon cerueau. Ceste mesme raison est alleguée par Iean Alexãdrin, disant la petite teste estre aussi mal saine

Lactãce in. de l'ouurage de Dieu.
Galien li. 1. des ligues pala-ies.
Platon en son Timée.
Paul Eginete li. 1.
Iean Alexandrin au commẽtaire sur les pestilẽces de Hippocrate.

que la poictrine estroitte & serrée, pource que cõme la poictrine est le logis du Cœur, & du poulmon, qui ne peuuent (sans dommage) souffrir estre estroittement logez, d'autant que le cœur estant en lieu serré, ne se peut conuenablement mouuoir, ains se pert, & diminuë la chaleur naturelle, & encore affoiblit la digestion: Aussi en pareil cas il faut que la teste, où demeurent les organes de tant de sentiments & puissances, soit de proportion competente. Galien afferme le semblable, & maintient que la petite teste est signe de peu d'intelligence, & de cerueau peu ferme: tellement que la teste de bonne grosseur signifie bon entendement. Les Philosophes naturels disent que l'homme ayant la teste tranchée ne peut marcher ne mouuoir, encore qu'il n'ait point faute de respiratiõ, pour ce qu'on luy a couppé tous les nerfs, qui sont les instruments & voyes de toutes les motiõs des animaux: Et toutesfois Auerrois dit auoir veu vn pauure patient, lequel ayant la teste tranchée & hors de dessus les espaules, alloit çà & là. Il est aussi escrit de Sainct Denis Areopagite, que depuis qu'on luy eut couppé la teste, il chemina encore quelques pas: Mais ce fut vrayement miracle, & non pas chose naturelle. Entre toutes les creatures animées (selon que dit Pline) l'homme seul, & le cheual deuiennent chanus, & l'homme qui a le test plus esleué, solide, & moins porreux est de plus seure & forte teste: au contraire, qui l'a plus porreux, & est de petite complexion. Quelques vaillans hommes ont esté si sains & forts de la teste, qu'ils la portoient quasi tousiours descouuerte, comme entre autres, Iules Cæsar, Anni-

Auerrois sur le 7. de la Physique.

Pli. l. 11

bal de Cartage, & Massinisse Roy de Numidie, qui iamais ne se couurit pour vieillesse qu'il eust, pour eau, pour neige, pour vents, ou pour soleil. Nous lisons quasi le semblable des Empereurs Adrian & Seuere, & de plusieurs autres. Or puis que nous auõs tant parlé du chef, il sera bon de sçauoir pour quelle raison, & d'où viẽt cela, qu'on repute courtoisie quand vn homme oste son bonnet deuãt l'autre, en signe de reuerence, & qu'il se découure la teste: ce que nous ne laisserons de traicter, encore qu'il soit de peu de consequence. Plutarque dit en ses problémes, qu'à son aduis cela vient de ce qu'ãciennement celuy qui sacrifioit aux dieux auoit le bonnet en la teste, & qu'il sembla aux Princes & grands Seigneurs, que pour vser de courtoisie & faire honneur à ce sacrificateur, ils se découuroient deuant luy, afin qu'il ne semblast point qu'ils voulussent s'équiparer à luy à cause de sa dignité, ny aussi s'égaler aux dieux en ne faisant hõneur à leur sacrificateurs. Encore dit que c'estoit l'vsage, que quand vn homme rencontroit son ennemy, ou autre qu'il hayssoit, il se couuroit la teste, par ainsi c'estoit chose conuenable que deuant son Prince & son amy on la découurist. Marc Varron, selon Pline dit & maintient que ce ne fut point au commẽcement pour reuerence qu'on se descouuroit deuãt les Magistrats, ains pour se faire sains & robustes, & afin de se monstrer tels, on se tenoit descouuert. Caliot de Narni est d'opinion que descouurir sa teste pour faire honneur, est dõner à entendre que descouurant la principale partie & le plus digne membre de l'homme, on s'offre & met-on au pouuoir de celuy qu'on saluë, se disant & confessant

Plutarque en ses problémes.

Pl. l. 28

Caliot de Narni au liure de l'homme.

ſon inferieur. Celie Rhodigin allegue & donne quaſi la meſme raiſon, diſant, que comme ainſi ſoit que le chef eſt le principal de tous les autres membres, & auquel ils obeyſſent, & ſeruent pour ſa deffence : auſſi eſt-ce ſigne d'honneur & reuerẽce, quand il eſt deſcouuert & humilié. Et toutesfois laquelle que ce ſoit de ſes cauſes, c'eſt à la verité grande peine de leuer le bonnet deuant pluſieurs gens : & ſeroit meilleur qu'on fiſt les reuerences & ſalutations auec paroles ſeulement. *Louys Celie liu. 1de*

D'vn different qui fut entre le maiſtre & le diſciple, ſi ſubtil, que les Iuges ne le peurent decider.

CHAP. XVI.

IL y a d'autres choſes eſcrites, leſquelles (encor qu'elles ſemblent de peu d'importancẽ) ſont ingenieuſes, & viande des bons eſprits, partãt meritent eſtre racontées, afin que les hommes s'y exercent ; entre leſquelles y en a vne que ie veux reciter, eſcrite par Aulugelle : Apulée la raconte pareillement. En Athenes eſtoit vn homme nommé Euatole, lequel deſireux d'eſtre orateur & aduocat plaidant, afin de poſtuler en la maniere pour lors accouſtumée én Athenes, accorda de prix auec vn Orateur bien renõmé appellé Protagoras, qui luy deuoit enſeigner l'art pour le prix cõuenu entr'eux, à charge que l'eſcolier aduãceroit la moitié de l'argent au maiſtre, & le reſte lors qu'il ſeroit deuenu bon Aduocat, & ſi bien inſtruit qu'à la premiere cauſe qu'il plaideroit, il obtiendroit ſentence à ſon profit : mais que ſi la ſentẽce eſtoit dõnée cõtre luy, il ne ſeroit tenu de luy payer le reſte du prix con- *Aulugelle és nuicts Attiques* *Euatole* *Protagoras.*

uenu. Suiuant cét accord le maiſtre monſtre auec toute diligence tout ce qu'il ſçauoit en cét art, & le diſciple apprend & retient en grande promptitude : de ſorte que Protagoras ne ſçachāt, ny pouuant plus rien luy monſtrer, le diſciple delibera n'aduocaſſer iamais, pour fruſtrer le maiſtre du reſte de ſon payement. Protagoras conſiderant la fineſſe de ſon diſciple, le fit conuenir deuant le Iuge, pour luy faire raiſon, où comparans enſemblement, le maiſtre dit ainſi. Euatole, tu dois bien ſçauoir la conuention qui eſt entre nous deux, c'eſt qu'apres t'auoir enſeigné comme i'ay fait, qu'à la premiere cauſe que tu plaiderois, ſi tu auois ſentence en ta faueur, tu paracheuerois de me payer, & maintenant pour fuyr la ſatisfaction, encores que tu cognoiſſes bien que ie t'ay ſuffiſamment enſeigné, tu ne veux prendre la charge d'aucune cauſe : mais ie te fais ſçauoir que ta penſée en ſera vaine, & que tu es dans les rets, deſquels tu n'eſchapperas, que premier, par l'vn, ou par l'autre moyen tu ne me payes. Car ſi le Iuge ſuiuant ma demande, te condamne à me payer, tu y ſeras contraint vueilles ou non : & ſi d'auanture la sentēce eſt en ta faueur, tu ſeras ſemblablement tenu de me payer ſuiuant la conuention : veu que tu es obligé de me payer à la premiere cauſe que tu auras, ſi tu obtiens ſentence. Fais donc tant que tu voudras, ſi ſeras-tu en toutes ſortes preſsé de me payer. Il ſembla bien à tous les aſſiſtans que Protagoras auoit raiſon : toutesfois Euatole, auec face haut eſleuée, luy reſpondit ainſi : Maiſtre, il te ſemble que ie ſuis conuaincu: mais attens vn peu, & tu te verras fort loing de ce que tu penſes, pour ce

que ie te confondray de ton mesme argument: mais si i'en suis absous par Messieurs les Iuges, & qu'ils me tiennent quitte, leur iugement me seruira de quittance, & me rendra seur de ta demãde. Tu m'as mis en procez, & toutesfois quand le contraire aduiendra, & que tu auras sentence à ton profit, si est-ce que par la paction, qui est entre nous deux, i'en seray rendu quitte, pour ce que venant à prendre le premier procez, ce que nous auõs conuenu, ne sera point accompli: car il te faudroit pour te payer que ie gagnasse: en sorte que par quelque moyen que ce soit, ie seray tousiours absous de ta demande. Apres le plaidoyé les Iuges peserent tellement les argumens & de l'vn & de l'autre, & leur sembla la cause si douteuse, que n'y sachans donner sentence furent cõtraints de pendre le procez au croc. Le mesme Aulugelle racõte vne autre semblable question, la referant à Pline pour l'auoir premier recitée. Il y auoit vne loy en vne ville, que quiconque feroit en armes vn certain acte vertueux y declaré, il luy seroit concedé la chose qu'il demanderoit telle qu'elle peust estre. Aduint que quelqu'vn fit cét acte vertueux, & requist qu'on luy donnast la femme d'vn hõme qu'il aimoit fort, laquelle luy fut deliurée par la force & vertu de la loy: mais depuis ayant le mary (à qui la femme auoit esté ostée) fait ce mesme acte, & demandant que sa femme luy fust renduë, disoit à celuy qui l'auoit: Si tu te veux tenir à la loy, il est force que tu me rendes ma femme, & si la loy ne te semble bonne, encores me la dois-tu rendre cõme mienne. L'autre luy respondit au semblable: Si tu te tiens à la loy, cette Dame est mienne, car ie l'ay

gagnée par la loy, & si tu ne l'approuue, tu n'as aucun droit à la demãder estant maintenant mienne.

Que la mort se doit iuger bonne ou mauuaise, selon l'estat auquel on meurt, auec exemple de la mort de plusieurs.

CHAP. XVII.

De mourir vne fois est chose à tous commune, mais sçauoir quand, ou comment, ny de quelque maniere de mort, il n'est nullement reuelé à aucun : & en consiste le tout d'estre trouué en bon ou mauuais estat, de maniere que la mort ne se doit nõmer infortunée, sinon celle qui ne trouue l'homme en tel estat qu'il deuroit estre. Elle se tient le plus souuent cachée aux lieux & maisons, où on s'en doute le moins : pour ceste cause on ne deuroit viure sans la considerer tousiours. A ce propos les exemples de la mort sont infinis, & toutesfois i'en reciteray quelques vns notables, considerant les effects d'icelle peu admirables, d'autant qu'ils aduiennent de iour en iour. Aulugelle escrit, & Valere le Grand le recite apres luy, qu'il y a en Italie vne ville nommée Crotone en la Calabre, de laquelle estoit vn nommé Milon, qui fut si puissant & adextre, qu'en tous jeux, festes, & luites publiques, iamais ne trouua son pareil, & le plus souuẽt en rapportoit la victoire : de sorte qu'il fut en estime & commune reputation d'estre plus fort & vaillant que nul autre qui de ce tẽps-là se trouuast. Cestui-cy d'auanture cheminant la coste d'vne montagne, & s'estant retiré hors du grand chemin pour se rafraischir, vid entre plusieurs arbres vn

Aulugelle. Valere le Grãd.

Chesne ayant deux grandes branches qu'on auoit accommécé à ouurir quelque peu à force, auec des coings qu'on y auoit laissé, dont luy desireux d'en acheuer l'ouuerture, mit les mains aux deux branches à l'endroit de l'ouuerture, & tira tant qu'il les ouurit quelque peu plus, tellement que les coings tomberent par terre, mais ou pour ce que (peut estre) les forces luy defaillirent, ou que il ne pensoit pas que ces branches eussent si grande puissãce, il cessa quelque peu de tirer, au moyen dequoy l'arbre se réjoignit en telle soudaineté, que ses deux mains demeurerent prinses dedans, en façon que ne se pouuant eschapper, & ne passant aucun par là, pour luy ayder, il y mourut de douleur & de faim, par la plus miserable & mal-heureuse mort que iamais fut imaginée, car il fut fait proye aux bestes sauuages, par ainsi ses propres forces le tuërent. Si la mort de Milon fut estrange, celle d'Echilus le Poëte ne le fut pas moins: car vn iour il sortit hors d'vne ville de Sicile, où il demeuroit, pour aller par les champs prendre vn peu de chaleur du Soleil, pour ce qu'il faisoit lors froid. Et luy qui estoit vieil & chauue, & à qui la teste blanchissoit, s'assit sur vn lieu haut, où le Soleil battoit, & luy ayant la teste nuë, vn Aigle voloit d'auanture par dessus luy en l'air, tenant de serres vne Tortuë, & voyant la teste blanche d'Echilus luy fut aduis que c'estoit vne pierre, parquoy la laissa tõber de bien fort haut, à fin que la Tortuë se rompist contre, & qu'elle en peust apres manger la chair de dedans, ainsi cheut cette Tortuë sur le chef du Poëte, & le luy fendit par le milieu, dont il mourut incontinent, chose fort esmerueillable, veu qu'il

s'estoit assis si haut & à découuert, qu'il sembloit impossible que chose quelconque luy pûst tomber d'enhaut dessus la teste. Baptiste Fulgose en vn moult beau liure qu'il a fait des exemples, recite la mort infortunée d'vn Roy de Nauarre, nommé Charles. Ce Prince estoit vieil & fort malade, sentant douleur en tous ses nerfs : A laquelle malade ne trouuant par le conseil des excellents Medecins autre remede qu'vn, ils le firent enuelopper dedãs du linge, tout baigné en eau de vie, & coudre le linge de tous costez : & voulant celuy qui l'auoit cousu coupper le reste du filet, n'ayant rien prés de luy pour ce faire, en approcha vne chandelle ardãte, dont la flamme se print à l'eau auec telle soudaineté qu'auparauant que ce Roy pûst estre secouru il fut bruslé parmy ses flammes : Ainsi il fut guery de la douleur qu'il auoit aux nerfs, & pareillement de tous les autres maux. La mort aussi de Philemon fut fort facecieuse, pour ce que luy voyant vn asne s'approcher d'vne table, & manger des figues qui estoient dessus, s'en print si fort à rire que la fin de son ris fut accompagné à celle de sa vie. Or voyons donc quand c'est qu'on peut estre asseuré de la mort, si en riant les hommes meurent. On raconte encore que Philistion Poëte Comique mourut en riant : Aussi s'est-il trouué plusieurs hommes morts de ioye, du nombre desquels sont Denys tyran de Sicile, Diagoras, & la Dame Romaine, voyant son fils reuenu, qu'elle pensoit estre mort à la bataille. L'aduenture du pasteur Cratis fut pareillement fort estrange : Car luy estant endormy en la montagne parmy ses chévres, vn bouc le tua par ialousie qu'il auoit d'vne

d'vne chéure, auec laquelle Cratis peruertissoit abominablement l'ordre de nature. Louys Celie Rhodigin & Volaterran la racontent, alleguant quelques autheurs Grecs. Ie laisse derriere plusieurs autres sortes de morts comme du Pape Boniface qui mourut de rage affamée en prison : de Richard le second Roy d'Angleterre : de l'Archeuesque de Magonce qui fut tué & mãgé d'vne grãde multitude de rats : de Decius Empereur, duquel Emilie Victor écrit, qu'estãt victorieux il fut trouué mort & noyé dedans vn lac. En ceste sorte est mort de nostre temps Louys Roy de Hongrie : & Sforce, pere de ce bon Capitaine le Duc François Sforce, se noya pensant secourir vn de ses Pages. André Roy de Frouence, mourut par la main de sa femme, qui aydée de quelques autres femmes, le pendit & l'estrangla. L'Empereur Tybere fut aussi empoisonné par sa femme Agrippine. Par ainsi les Roys, Princes & grands Seigneurs sont aussi bien subjects aux infortunes & malheureuses morts, comme sont les pauures & petits : encore que quelquesfois ils y pensent, & en vain.

De l'estrange nature de Thymon Athenien, ennemy de l'humain lignage.

CHAP. XVIII.

TOVTES les bestes du monde s'accommodent aux autres de leur espece, & conuersent auec elles, fors le seul Thymon Athenien, de l'estrange nature, duquel Plutarque s'estonne en la vie de Marc Anthoine : Platon & Aristofanes racontent sa merueilleuse nature, pour ce qu'il n'estoit Plutá. Platon Aristofanes.

homme que la figure, au demeurant ennemy capital de tous les humains, ce qu'il confessoit librement & clairement, & les hayssoit tous. Il demeuroit seul en vne maisonnette aux champs, separé de tous voisins & compagnie, & iamais n'alloit à la ville n'y en autre lieu habité s'il n'y estoit cõtraint ny ne pouuoit souffrir conuersation de personne. Il ne se trouue point que iamais il ait visité aucun, & si ne vouloit que personne entrast en sa loge. En ce temps y auoit en Athenes vn autre homme nommé Apemat, qui estoit quasi de ceste mesme nature, aspre & inhumain, & logé pareillement emmy les champs. Vn iour estans eux deux seuls ensemble à vn disner. Apemat luy dit : O Tymon, que ce conuiue est doux , & ceste conuersation sauoureuse, puis que il n'y a que nous deux icy. A quoy Tymon luy respondit, il seroit doux à la verité s'il n'y auoit que moy : en cela se monstroit-il vrayement fort estrange , quand il ne pouuoit souffrir non pas vn autre, mais seulement celuy qui estoit de nature pareille. Le peu qu'il alloit en Athenes estoit pour parler à Alcibiades, qui depuis fut excellent capitaine , dont plusieurs s'esmerueilloyent. Au moyen dequoy, Apemat luy demanda pourquoy il ne parloit qu'à Alcibiades : ie parle (dit-il) quelquefois à Alcibiades, preuoyant que par son occasion les Atheniens auroient grand mal & beaucoup à souffrir., & encore bien souuent le disoit-il à luy-mesme. Il auoit vn jardin prochain de sa maison aux champs , où estoyent plantées des fourches, ausquelles plusieurs desesperez alloient ordinairement se pendre. Auint que pour faire vn bastiment au lieu où estoit ce

gibet, il luy estoit force de le faire coupper : pour ceste cause il s'en alla à Athenes, où estant en lieu public comme place de marché, il se mit à conuoquer & appeller le peuple, disant, qu'il leur vouloit dire quelque nouuelle. Quand le mõde entendit que cestuy-là qui n'estoit coustumier de parler à personne, vouloit faire quelque discours au peuple, chacũn en fut esmerueillé, & y accoururent de toutes parts les habitans, ausquels il dit qu'il auoit deliberé, coupper ses fourches pour vn edifice qu'il vouloit faire, afin que si quelqu'vn d'entr'eux auoit volonté de s'y pendre, qu'il s'en depeschast auant qu'elles fussent abbatuës. Ayant fait cette charité, il s'en retourna en son logis, où il vescut quelque temps apres, sans muër de nature, & tant s'en faut qu'il se chãgeast, non seulement en sa vie, que la mort ne le peut faire varier : car il semble qu'il eut desir de l'exercer à son pouuoir apres sa mort, en sorte qu'afin que mort il ne fust entre les hommes : il se fit enseuelir & enterrer sur la riue de la mer, pour estre tousiours couuert des vagues qui là battoyent, & s'il eust peu se faire enseuelir au profond de la mer, il l'eust fait, non content de ce, il fit escrire sur son sepulchre cette Epitaphe. Plutarque en a escrit vn autre, que Callimach luy auoit fait quasi semblable.

EPITAPHE DE THYMON ATHENIEN.

Apres ma miserable vie,
Ie suis enterré sous cette onde :
De sçauoir mon nom n'aye enuie,
(O Lecteur) que Dieu te confonde.

Combien il y a eu de Papes depuis S. Pierre, & pourquoy on muë le nom des Papes, & aussi par qui ils souloyent estre esleus.

CHAP. XIX.

VNE des plus excellentes histoires, & que les Chrestiens doiuent plustost sçauoir, est la vie des souuerains Euesques successeurs de S. Pierre, & Vicaires des Romains. Ce sont ceux qui ont esté Euesques de Rome, depuis que le premier Vicaire S. Pierre y mist le siege & la marque pour ses successeurs, auquel lieu elle a tousiours esté iusques à ce iourd'huy. Et posé le cas que quelquesfois aucuns de ces souuerains Euesques ayt esté absent du siege, & de la ville, si est-ce que Rome ne laissoit d'estre l'Eueschê & principal siege de tel Euesque absent : car S. Pierre la fit premiere de tous, comme tousiours depuis a esté. Mais retournans à nostre propos, il y a eu en Rome deux cens vingt & vn Euesques & Papes vniuersels, cōme i'ay peu recueillir iusques aujourd'huy, qu'en icelle preside Iules 3. de ce nom : entre lesquels il y en a plusieurs martyrs, tres-excellents, saincts & grands docteurs. Et toutesfois ce n'est sans grande merueille, & n'est sans consideration de grand mystere, que nul d'eux n'a point regné si long temps que S. Pierre y a vescu : car il a pleu à Dieu que comme il a precedé tous les autres en saincteté, aussi en la longue possession de ceste dignité il les passa tous, car il a vescu 25. ans apres la mort de Iesus Christ, les sept premiers desquels

Nota qu'il y a icy de l'additiō par traducteur.

il demeura en Antioche, & les dix-huict ensuiuans à Rome, où il a mis le siege. Encores est-on d'opinion que nul de ses successeurs pour l'aduenir n'y paruiendra non plus que ceux qui ont par cy-deuant passé. Il y a aussi vne autre chose dequoy ie me suis aduisé en lisant les vies des Papes, c'est que depuis luy iusques à maintenant, ne s'en est trouué vn seul qui au changement de son nom ait esté appellé Pierre, ne qui l'ait eu auparauant changé, tellement qu'il semble que Dieu voulut mettre ce nom de Pierre pour fondement de l'Eglise, & non ailleurs.

Encores est-il bon de sçauoir d'où procede ceste mutation des noms. Sçachez qu'estãt mort le Pape Gregoire IIII. en l'an 842. on esleut pour Euesque de Rome vn Romain de noble sãg & de bonnes mœurs, qui se nommoit Viz de porc, & pource que ce nom luy sembla sale, & mal conforme à telle dignité, & se souuenant que le Seigneur auoit mué le nom à S. Pierre, voulut aussi changer le sien, & se fit nõmer Sergius, qui estoit le nom de son pere: De là fut pris l'vsage, qui est encor obserué aujourd'huy, que celuy qui est esleu Pape, peut choisir à sa volonté tel nom qu'il luy plaira le mieux: & encore toutesfois qu'ils ont mué le nom, ils ont eu ceste coustume de prendre le nom d'vn de leurs predecesseurs. De ces choses sont autheurs Platine, Matthieu, Palmier, & autres. Or faut-il entendre que iusqu'au temps de Constantin le Grand, (qui donna tant de biens & de priuileges à l'Eglise Romaine) pour ce que les souuerains Euesques tous presques auoyent esté martyrisez, il n'y auoit point de brigue à qui le seroit, & nul ne desiroit à

Ie ne sçay en quel lie[u] l'autheur prins ceste dernier opinion car il s'en trouue[nt] sept (pour moins) qui a[u]parau[ant] estoyent nomm[ez] Pierre. Qui I[n]nocẽt, Iean X[...] Gr[e]g[oi]re XI Bonif.

x. & lexã- e V. ns y pren- e vn tui- pe.

l'estre : au contraire par force ou par priere on les contraignoit d'accepter la charge, par ainsi iusqu'à ce temps-là, ils estoyent esleus à cette dignité, seulement par les Prestres qui estoyent en l'Eglise Romaine : mais depuis que les Empereurs furent Chrestiens, & pareillement beaucoup de citoyens de Rome, on les esleut par le Clergé, auec la voix & consentement du peuple. Ce fait on enuoyoit par deuers les Empereurs, qui lors se tenoyent à Constantinople, en demander la confirmation, & semble que ce fut pour leur complaire, ou pour ce qu'ils le vouloient ainsi : quelquesfois cette confirmation estoit faicte par le Gouuerneur qu'ils auoyent à Rome, qu'on nommoit Hiparque, & qui seul auoit l'authorité de l'Empire. Or estoit cette coustume de confirmer par les Empereurs les souuerains Euesques si ferme & stable, ou fut par leur tyrannie ou permission de l'Eglise, qu'apres la mort de Benoist premier, Pelagius second fut esleu : mais pource qu'en ce temps-là Rome estoit assiegée des Longobards, desquels sont descendus les Lombards, & aussi qu'il pleut si abondamment que les fleuues & riuieres en estoyent toutes desbordées, en sorte que (comme dit Platine) il y eut vne infinité de personnes noyées & peries, & tenoit-on pour certain que c'estoit vn deluge general. Ce Pelagius fut le premier qui administra le Pontificat sans le faire sçauoir à l'Empereur : Ce neantmoins craignant que Maurice Empereur de Constantinople se faschast de cela, il luy enuoya son Ambassadeur pour l'excuser, & donner les raisons que nous auons dit. Depuis ayant

passé quelques années que ceste coustume estoit obseruée sans discontinuër, & venant Benoist II. à estre creé souuerain Euesque, l'Empereur Constantin IV. de ce nom, aduerty de sa singuliere saincteté & doctrine, eu esgard à son authorité, enuoya à ce Pape vne chartre & lettre patente, par laquelle il renonçoit pour soy, & pour ses successeurs à toutes les causes & raisons qu'il pourroit pretendre en la cōfirmation de l'esleċtiō Papale, que de là en auant si tost que le Clergé & le peuple Romain auroit esleu vn souuerain Euesque, qu'il fust tenu pour Vicaire de Dieu, sans autre confirmation ou ampliation. Cela fut obserué pour quelque temps: mais depuis venant l'Eglise Romaine a estre affligée, & son patrimoine molesté par les Lombards qui regnoient en ce pays-là, & estant secouru par Charles Martel du temps du Gregoire troisiesme, & par Pepin son fils, du temps d'Estienne secōd, & encores par quelques autres, sans auoir peu trouuer secours és Empereurs de Constantinople. Finalement le Pape Leon troisiesme de ce nom, apres grands discours & causes, consideré le secours & grand aide qu'il auoit eu de Charlemagne Roy de France, le fit & nomma Empereur, & repassa le siege de l'Empereur aux parties Occidentales, où il a demeuré iusques à maintenant. Au moyen dequoy on peut cognoistre, que, ou par priuilege special, ou par vsurpation des successeurs de Charlemagne à l'Empire, on commença à remettre sus la confirmation du Pape en confirmant par les Empereurs, & approuuant l'eslection qui se faisoit des souuerains Euesques lesquels recognoissoient pour Empereurs les occidē-

taux, ayans recours à eux en leurs necessitez & affaires. Par succession de temps apres, & en l'an 817. Pascal I. fut esleu par la mort d'Estienne IV. & obeyssans attendre la confirmation de l'Empereur Louys, fils de Charles le Grand: parquoy il enuoya son Ambassadeur vers l'Empereur pour l'excuser, & dit qu'il auoit esté cõtraint par le peuple à n'attendre sa confirmation. L'Empereur Louys accepta ceste excuse, & neantmoins mãda qu'il vouloit que les anciennes coustumes fussent entretenuës & gardée. Long-temps apres, & pendant lequel la malice des hommes croissoit, il se trouua plusieurs scandales & discords és elections, pour à quoy remedier, le Pape Nicolas II. de ce nom, en l'an 1079. estant en public, le Concile fit vn decret qui commence: *In nomine Domini*, en la distiction 23. par laquelle il donne l'authorité d'eslire seulement aux Euesques, Prestres & Cardinaux. Suyuãt laquelle ordonnance, encores aujourd'huy se fait l'election condignement & canonicalement, sans chercher ny attendre la confirmation Imperiale, car ce priuilege ne procede tant de raison que de la grace & permission de l'Eglise & du Pape: auquel tous Empereurs & autres Roys se sousmettent & humilient comme au superieur & chef de tous, Vicaire & Lieutenant de Christ, duquel cessant la volonté & permission, cessent pareillement aux Roys & Empereurs l'vsage & la raison s'ils en auoyent quelqu'vne.

ting
.59.

La cause des iours Caniculaires, & pourquoy ils sont ainsi nommez, auec plusieurs choses notables à ce propos.

CHAP. XX.

IL n'est personne qui ne parle à tous coups des iours Caniculaires, & ce pour la grande chaleur qui est durant ce temps, & toutesfois tous ne sçauent pas la raison pourquoy ils sont ainsi nommez : Et encore que parauenture il y en ait peu qui ne le sçachent, nous en dirõs à ce peu la raison manifeste, selon la doctrine des Astrologues anciens & modernes. Or est-il vray qu'entre plusieurs autres cõstellations & images que les anciens Astronomes cogneurẽt & marquerent parmy les estoilles fixes, il y en a deux nomée les chienes : l'vne la grande chiene, l'autre la petite : la petite à deux estoilles, l'vne de la premiere grandeur, l'autre de la quarte, & sont de la nature de Mercure & vn peu de Mars. Ceste constellation de la Canicule estoit du temps de Ptolomée au signe des Iumeaux : & en ce temps du iourd'huy (à cause du mouuement de la huictiesme Sphere) l'vne de ces deux estoilles se trouue au quinziesme degré, & l'autre au dix-neufiesme & demy, du signe de Cancer. De ceste constellation parlant Pline, Iules Farmique, Manile, Egine, & Ptolomée. Et pour ce que ceste-cy n'est point l'occasion de nos iours Caniculaires, venons à l'autre nommée la grãde chiene, qui est vne image celeste ayant dix-huict estoilles, que Ptolomée met aussi lors de sõ tẽps au signe des Iumeaux fors vne, à cause du mouuement qui le fait par la

Pli l. 6. Iules Firmin liure 6 Manile liure 5. Egine liure 2 Ptolomée en son Almegeste

huictiesme Sphere d'Occident en Orient : & se trouuent toutes aujourd'huy au signe de Cancer, excepté vne ou deux qui ne sont pas encore sorties du signe des Iumeaux, entre lesquels y en a vne qu'on dit estre en la gueule de ladite chiene, que les Arabes nomment Alsabor, & les Grecs Seirios: elle est de la premiere grandeur & la plus luisante & claire que nulle autre des estoilles fixes, laquelle du temps de Ptolomée (comme appert par ses tables) estoit à dix-huict degrez & dix minutes des Iumeaux. Depuis, Alphose Roy de Castille verifia lesdites tables, & trouua ladite estoille au quatriesme degré quarante-huict minutes du Cancer : & aujourd'huy nous la trouuons au huictiesme degré du mesme signe du Cancer: sa latitude est meridionale (selon les anciens) de seize degrez & dix minutes, & est inuariable, nonobstant l'opinion des modernes touchant le mouuement de trepidation: car encor qu'elle soit certaine, si est-ce que la mutation de ladite estoille n'est point notable. Sa declination est meridionale de quinze degrez cinquante minutes. Et combien que toute la constellation de ceste image celeste ait grande force & grãde influence, si ne parlerons-nous principalement que de la plus grosse estoille, pour ce que tous les autres anciens & modernes en font grand' estime, & à son occasion sont nommez les jours Caniculaires. Elle est de telle efficace & force que pendant le temps qu'elle & le soleil sortent ensemble d'Orient, les vapeurs & rais du soleil, s'échauffent tellement auec la force de sa proprieté, qu'elle cause vne esmerueillable alteration & chaleur en terre, en mer, & en toutes autres choses. Ce que Pline

note entierement, aussi fait Auicenne. Hypocrate en ses Aphorismes deffend par exprés, que pendant que le Soleil va en ceste constellation nul homme prenne medecine pour estre le temps pestiferé & de dangereux effects : lesquels sont si éuidens & certains que tout le mõde les cognoist, & en ont les anciens Autheurs fort parlé, specialement Pline, disant que pendant ce temps le vin se trouble & gaste. En quelques endroits de la mer on voit les poissons morts sur l'eau, & que les chiens viennent à enrager. Pareillement Columelle cõseille aux pasteurs de faire paistre leurs troupeaux de brebis pendant ces jours Caniculaires, depuis le matin iusques à midy, en les conduisant tousiours de l'Orient en Occident, afin qu'elles ayent le Soleil aux espaules, & depuis midy vers le soir les remenant de l'Occident en Orient, afin qu'elles n'ayent iamais le Soleil sur les yeux : Car il dit que tels iours sont fort dommageables, & causent aux hommes de tres-grands inconueniens. Encores Iules Firmique est d'opinion que ceux qui naissent pendant ceste saison Caniculaire doiuent estre hommes de mauuaise inclination, fort prompts à faire des grãds maux, superbes, cruels, furieux, & dangereux, plains de vantance, seditieux, & redoutez. Ce que Marc Manile afferme. Ciceron pareillement dit que les habitans de l'Isle de Cée voisine de Neprepont, voyant la cognoissance de ceste estoille, iugeoient de tout le reste de l'année, & si la saison deuoit estre saine ou maladiue : car si elle sortoit hors obscure ou nebuleuse, ils iugeoient l'air deuoir estre humide, gros & mauuais, & que telle seroit toute l'année, & si

Pli. li. 1. Auicenne liu 6. Hyp. 5. Colum. li. 7. de l'Agriculture. Iules Firmiq. Marc Manile. Ciceron liu. 1. de deuination.

elle naissoit claire, illustre, & reluisante, elle signifioit l'air pur, sain & net, & de là prognostiquoient salut aux hommes. Ces choses sont escrites par Ciceron, encore que tel iugement ne soit suffisant, pour ce qu'vne seule estoille ne suffit à prognostiquer de toute l'année. Vray est que quelquefois en ses jours Caniculaires il fait froid, & le temps est pluuieux, ce qui vient de la conjonction du Soleil auec Saturne, ou de quelqu'autre estoille froide, dequoy parle S. Thomas d'Aquin. Encore pourroit Saturne estre cause de ceste indisposition du temps, estant opposite au Soleil, ou en quart aspect auec ledit Soleil. Voila les effects de ceste estoille & de sa constellation qui durent quelques iours qui commencent lors que le Soleil monte auec elle sur l'horison, ce qui merite bien estre notté, pour sçauoir en quel temps de l'année c'est. Et pour l'entendre, il faut sçauoir que chacune estoille est dite saillant ou naissant, & aussi qu'elles se mettent en plusieurs sortes, les aucunes ayant l'aspect à l'horison, les autres au Soleil qui par fois s'esloigne d'elles, & par fois s'approche : mais nous parlerons de celles qui sont à nostre propos, lesquelles vne fois l'an montent auec le Soleil sur l'horison, ainsi qu'en ont écrit cogneu & senty ceux qui en ont traicté, & lors commencent les jours Caniculaires. Or ce mouuement de naissance, n'est pas commun en tous lieux ny en tout temps, pour ce que le mouuement (comme nous auons dit) qui se fait selon la succession des signes, ceste estoille sortit jadis en vn certain temps de l'an, & maintenant en vn autre : car estant l'estoille en moindre degré de lõgueur, ainsi comme le Soleil va selon l'or-

S. Thomas d'Aqu. liu. 6. de sa Metaf.

ctre des signes, il venoit plustost au poinct du Zodiaque qui sortoit quand & luy vers Orient, en quelque part que nous le voulions considerer. Par ainsi en vn mesme lieu, & vn mesme horison, l'apparition de ceste estoille estoit plus auancée au temps passé qu'elle n'est maintenant, & aussi par la diuersité des finiteurs ou bornes de la veuë, elle commẽçoit plustost à sortir en aucuns lieux qu'aux autres, & partant les jours Caniculaires commençoient plustost aux prochains de l'equinoxe qu'aux plus Septentrionaux, selon l'assiette des horisons plus obliques : ainsi est-il à noter, qu'encore que ceste estoille soit au huictiesme degré du Cancer, si est-ce qu'elle montera ou naistra d'vne seule paralelle en ce mesme degré : mais à tous les autres diuersement plus ou moins, selon qu'elle s'esloignera de l'equinoxe, elle sera plus tardiue. Dont nous prendrons pour exemple Seuile, qui est à la fin du quatriesme climat en trente-sept degrez de largeur. Du temps d'Auicenne, selon qu'il en a escrit, qui fut il y a enuiron quatre cens ans, les jours Caniculaires y commençoient le quinziesme Iuin, & toutesfois en ce temps-cy quand le Soleil aura fait deux degrez & vingt-cinq minutes du signe du Lyon, ceste estoille sortira de l'horison quand & le Soleil. Ce que i'ay esgalé par la direction de Iean de Mont Royal, grand Astrologue & Mathematicien, & se peut voir & cognoistre par l'Astrolabe. Ce qui aduient ordinairement le dix-septiesme iour de Iuillet, & lors commenceront veritablement les jours Caniculaires en nostre ville de Seuile, tellement que c'est erreur de dire qu'ils commencent communément le 10. de Iuil-

let, bien qu'il fust veritable en quelque temps, & que pareillement il soit à croire que par quelques iours en aucuns de ces effects se monstrent à la terre auparauant que le Soleil soit parfaitement esleué en l'horison auec les estoilles. A ceux qui se tiendront en lieu plus esloigné de la ligne equinoxiale, & qui seront plus prochains du Septentrion, les jours Caniculaires commenceront plus tard, pour ce qu'il montera auec plus de degrez du signe du Lyon, & partant plus de iours de Iuillet seront passez. Aussi au pararelle de quarante & vn degré où sont Rome, Tolete, & autres lieux, cette estoille montera auec le Soleil : lors qu'il arriuera au sixiesme degré du Lyon, qui sera le vingt & vniesme de Iuillet, & lors leur commenceront les jours Caniculaires. Et à ceux qui seront soubs le quarante-sept, quarante-huict, ou quarante-neufiesme degré, comme sont Paris, Strasbourg, & Vienne en Austriche, auec autres villes, cette estoille montera sur l'horison auec le Soleil, lors qu'il entrera au douze, onze, & dixiesme degré du Lyon, qui sera le vingt-quatriesme ou vingt-cinquiesme iour de Iuillet. De là faut conclure que les jours Caniculaires ne commencent pas tousiours en tous lieux & en toutes années en vn mesme temps de l'an. C'est donc erreur de dire qu'ils ont leur commencement par tout le dixiesme de Iuillet. Car ceux qui sont sous le dix-septiesme degré declinant, l'ont ce iour là, & ceux qui sont sous le vingt-neuf & trentiesme, l'ont le 17. dudit mois, pour ce (cõme nous auons dit) cette diuersité procede de la differente esleuation en diuers horisons ou limites d'œil. A

ceste cause tout homme qui lira les Poëtes & historiens doit estre aduerty, que quand il trouue en diuers autheurs diuerses naissance de ceste estoille, & diuers commencemens de ces jours Caniculaires, il luy faut considerer en quel temps & en quel climat l'Autheur a escrit ces choses afin de confrõter la verité, autrement il luy sera souuent aduis qu'ils se contrediront. La longueur du temps des jours Caniculaires, qui est le temps que le soleil tarde passer ceste constellation (selon l'opinion des Medecins) est quarante iours, desquels les vns sont plus dangereux que les autres, selon les aspects qui sont en ceste estoille, & le Soleil auec les autres planettes, pour ce si tels aspects sont bons, les bonnes planettes temperent en partie & corrigent sa malice, mais les mauuaises planettes font le contraire. Or il me semble qu'en tant que touche les jours Caniculaires, nous en auons (selon mon aduis) assez dõné de cognoissance, & combien qu'on en peut dire dauantage : si est-ce que n'estant matiere pour tous, ie suis d'aduis de m'en taire. Plusieurs autres ont assez escrit des forces & des effects de ceste estoille, comme * Pline, Ptolomée & presque toute l'escole des Poëtes. A sçauoir, Perse (qui la nomme chiene enragée, & dit qu'elle brusle les semences) Ouide, Virgile, Macrobe, Iules Firmique, Marc Manile, & plusieurs autres autheurs, tant vieux que modernes que ie ne nomme point.

* Pline Ptolomée. Perse. Ouide 4 des festes. Virgile en sa premiere Georgique. Macrobe songe de Scipion. Iules Firmique 8. Marc Manile 5.

De l'Art de nager d'vn homme, & l'origine de la fab. du poisson Colas, auec quelques histoires.

CHAP. XXI.

PLusieurs de bon iugemēt, disent que les hommes ne doiuent s'arrester à escrire choses es merueillables, pour ce qu'on fait doute de croire la plus grande part d'icelles. Toutesfois quand de ce qu'on allegue, ou dōne témoings d'authorité, l'hōme le peut asseurer franchemēt, il me souuient que dés mon enfance i'oyois parler aux vieilles, du poisson surnommé Colas, qui auoit vraye proportion & figure d'homme, & alloit nageant par la mer, duquel on recitoit maintes merueilles fabuleuses, que i'ay tousiours iugées telles, iusques à tant que par la lecture de plusieurs liures, i'ay trouué par escrit des choses aussi pleines d'ambition, de sorte que si ie les eusses apprises d'hommes de peu d'authorité, ie les eusses tenuës pour vaines & mensongeres. Quand à ce que les vieilles & le vulgaire en content fabuleusement, ie pense que ce soit ce qu'en disent deux excellens hommes, de non moindre authorité que doctrine : l'vn est Pontan grand humaniste, orateur & Poëte, & l'autre est Alexandre d'Alexandrie Iurisconsulte, excellent & bien consommé aux lettres humaines, qui en parle en son liure nommé, Des iours geniaux. Tous deux écriuent que de leur temps en Catanie ville de Sicile, y auoit vn homme que chacun nommoit le poisson Colas, lequel dés son enfance fut si enclin à s'aller baigner en la mer, qu'il n'auoit nul plus grand plaisir, fut de iour ou de nuict : ce-

Pontan. Alexā. d'Alexandrie au liure des iours geniaux.

ste co

ste coustume creut en luy de petit en beaucoup, & depuis en telle extremité, que quand il estoit vn iour sans estre la plus grande partie d'iceluy en l'eau, il disoit souffrir tant de mal & passion en l'estomach, qu'il pensoit mourir. Continuant donc en cét exercice, & paruenu à l'aage viril, sa force & dexterité fut telle en l'eau, qu'encore qu'il y eust grande tempeste sur la mer, si la transnoüoit-il sans crainte ou peril aucun, & si racontent ces deux autheurs, qu'vne fois il luy conuint nager par force bien cinq cens stades, sans trouuer terre, ny pouuoir se reposer, lesquelles stades montent seize ou dix-sept lieuës : & quelquefois il s'en alloit noüant par la mer vn iour ou deux, ainsi qu'vn poisson, vaguant d'vne part & d'autre par la coste de la mer : où il estoit rencontré le plus souuent des nauires, criant à ceux qui estoient aux vaisseaux, lesquels le tiroient à mont, & apres qu'ils s'estoient enquis de son voyage, luy donnoient à manger & à boire : ainsi se tenoit quelque peu de temps auec eux en soulas & plaisir : puis ressautoit en la mer pour retourner d'où il estoit venu : tellement que par ce moyen il portoit souuet aux villes prochaines des nouuelles de ceux qu'il auoit rencontré en la mer. En ceste façon vescit cét hõme long-temps sain & dispos, iusqu'à ce qu'à vne feste & solemnité que le Roy Alphose de Naples faisoit à Messine (notable port de mer en Sicile) lequel pour esprouuer le nager de tel homme & d'autres aussi qui se vantoient d'estre bien experimentez nageurs) fit ietter en la mer vne couppe d'or d'assez grande vertu, la donnant en prix à celuy, qui plustost la trouueroit, pensant bien y ietter

encore d'autre choses apres qu'on l'auroit retirée. Il y auoit en l'assemblée plusieurs excellens nageurs pour s'éprouuer, entre lesquels estoit ce Colas, qui auec les autres se coulans au fond de la mer, en l'endroit où la couppe estoit tombée, mais onc puis il ne fut veu, ny ne fut ouy nouuelles de luy : l'on pense que par son desastre il entra en quelque fosse, qui (peut estre) estoit au fõd de la mer, & que ne pouuant en sortir il y mourut. Ceste histoire recitée par deux autheurs si approuuez, me fait croire que c'estoit la mesme chose que les vieilles racontent pour fable du poisson Colas. Le mesme Alexandre en ce mesme chapitre, dit auoir cogneu vn autre homme qui estoit pauure marinier, & ne viuoit quasi que de pescherie. Cestuy-cy, comme il dit, estoit si bon nageur qu'en vn iour il alloit & retournoit d'vne Isle, qui estoit vis à vis de Naples, nommée Ænarie iusques à Prochite, qui est en terre ferme, & y a de l'vn à l'autre distance de cinqnante stades, & qu'vn iour aduint d'auanture qu'ainsi qu'il se jettoit en mer pour faire son voyage, il y auoit d'autres hommes qui estoient en vn basteau pour passer aussi iusques là, mais il ne leur fut possible (encore qu'ils eussent de bons rameurs) d'atteindre cét homme nageant. Telles choses sont veritablement merueilleuses, & disent les Astrologues, que cela procede de l'influence des estoilles en la naissance des hommes, & que ceux qui ont le signe des Poissons en ascendant, sont forts bons nageurs. Les Philosophes naturels soustiennent que l'homme qui aura les bras fort petits sera bien adroit & agile à nager. L'habilité d'aller sous l'eau est fort es-

Ænarie

merueillable en quelques hommes des Indes Occidentales d'où viennent les perles: car on dit qu'ils vont au fond de la mer, & y demeurent si long-tẽps qu'il semble chose impossible. Les anciens ont nommé ces gens là Vrinateurs, & maintenant sont nommez Gusans. Tous les historiens racontent choses merueilleuses d'vn nommé Delie, tellement que c'est vn commun prouerbe de dire, le nageur Delie. Et combien qu'à la verité le nager ne soit vertu, & que l'homme n'est point obligé à l'apprendre, si est-ce que le sçauoir faire n'est vituperable. Aussi les anciens Romains, comme le descrit Vegece, les gens nouueaux à la guerre que l'on nommoit Tritons, ils les efforçoient d'apprendre à nager. Il y auoit aussi vne coustume en Rome, que les ieunes enfans apprenoient à nager en vn certain lieu situé à la riue du Tybre, prés du chãp appellé Martius, & là s'exerçoient iugeans le nager agreable passe-temps, & necessaire pour des cas qui peuuẽt suruenir en guerre, tãt pour passer des riuieres & des lacs, que pour resister aux infortunes de la mer.

Vegece liu. 1. de l'art militaire.

Des hommes marins, & d'aucunes choses notables.

CHAP. XXII.

C'EST vne chose merueilleuse, & qui tire l'homme en grande contemplation des faicts de Dieu, que la tres-grande diuersité des poissons de la mer, & aussi pareillement des animaux terrestres. Pline, Albert le Grand, Aristote, & plusieurs autres Philosophes naturels en traictent beaucoup. Ie sçay bien que l'homme

raisonnable ne se trouue que sur la terre, & les hommes n'habitent point en l'eau: toutesfois selon que i'ay leu, il y a des poissons en la mer qui ont forme d'homme: entre lesquels y a masle & femelle, & la femelle a la mesme forme de femme, & sont nommées Nereïdes, & les masles Tritons: dequoy ie ne reciteray plusieurs choses qu'en disent grand nombre d'hommes legers & de peu d'authorité, desquels i'ay ouy à ce propos dire choses fort estranges & variables: ce neantmoins ie diray ce qu'en escriuent plusieurs Autheurs, grãds & dignes de foy. Entre lesquels Pline disoit que du temps de l'Empereur Tibere, les habitans de Lisbonne ville de Portugal, lors fameuse, & encore à present: enuoyerent Ambassadeurs à l'Empereur, pour le certifier qu'ils auoient veu vn de ces Tritons, ou hommes marins, se retirer & cacher quelquesfois en vne cauerne assez proche de la mer, & que là il chantoit auec vne coquille de mer. Et dit Pline encor dauantage, qu'Octauian Auguste fut certifié qu'on auoit veu en la coste de Frãce plusieurs Nereïdes, ou femmes marines, lesquelles neantmoins estoient mortes au riuage de la mer: & aussi à Neron, qu'entre plusieurs poissons que la mer auoit ietté sur la greue, il y fut trouué des Nereïdes, & autres especes de bestes marines, à la semblance de plusieurs bestes terrestres. Elian en escrit tout autant. Et outre que les anciens recitent ces choses, & beaucoup d'autres sẽblables, les modernes en disent d'aussi merueilleuses: comme entre autres Theodore Gaza, homme fort docte en diuerses sciences, & qui estoit du temps de nos peres, duquel quelques-vns ont escrit, & par spe-

Pline. Albert le Grãd. Aristote.

Pli. li. 6.

Elian liure des bestes.

cial Alexandre d'Alexandrie, qui dit, qu'estant Theodore en Grece sur la coste de la mer, il vid qu'apres forte tempeste elle jetta sur la riue grande quantité de poissons, entre lesquels estoit vne Nereïde, ou poisson de face parfaitement humaine, & de femme fort belle iusques à la ceinture: & quand au reste par bas estoit forme de poisson, finissant en queuë comme vne anguille, & tout en la sorte que nous voyons despeindre celle qu'on nõme Sereine de mer, & que ceste Nereïde estoit sur l'arene, monstrant en son geste qu'elle estoit en grande peine & tristesse. Dit plus Alexandre, que ce Theodore Gaze la print, & au mieux qu'il peut la mit en l'eau, où n'estant quasi entrée, elle commença à nager fort gentiment, se disparoissant de luy, en sorte qu'oncques puis ne la vid. George Trapesonce, homme de non moindre doctrine & authorité, afferme pareillement auoir veu eu passant sur la riue de la mer vn poisson s'esleuer sur l'eau, que tout ce qu'on en voyoit depuis le milieu en amont estoit vne femme fort belle, dequoy il demeura non moins espouuenté qu'esmerueillé, & ainsi se cachoit & descouuroit iusques à ce qu'elle s'apperçeut qu'on la voyoit, au moyen dequoy elle se remit en l'eau, & oncques puis ne fut veuë. Tout cela est esmerueillable: & toutesfois qui est-ce qui ne croiroit tels hommes, estans encore fortifiez de ce que iien diray: Alexandre d'Alexandrie dit, que de son temps il a esté aduerty de certaine asseurance, qu'en Epire, maintenant nõmée la Romanie, y a vne fontaine prés la mer, en laquelle les enfans alloient querir de l'eau, & que de là aupres sortoit vn Triton, qui se cachoit dedãs vne cauerne,

George Trapezonce.

Alexandre d'Alexãdr. li. 3. des iours generaux chap.

tenant en aguet iusques à ce qu'il vid quelque fillette seule, laquelle il prenoit & emportoit quand & luy en la mer, ce qu'il fit plusieurs fois: dequoy aduertis les habitans, ils mirent des espies en telle sorte qu'il fut prins & conduit deuant la iustice du lieu, où l'on le trouua en tous ses membres semblable à l'homme : & pour ceste cause ils essayerent de le garder, luy donnant à manger, mais il ne gousta de chose quelconque qui luy fust presentée: parquoy il mourut, tant de faim, que pour estre par trop de iours en élement à luy estrāge, du tout diuers, & contraire à son propre naturel. Ceste histoire est aussi racontée par Pierre Glie autheur moderne, és liures qu'il a fait des bestes, & dict plus, que demeurant à Marseille, il ouyt dire à vn vieil pescheur, homme fort veritable, que son pere luy auoit affermé pour verité, qu'il auoit veu homme Marin pareil à ceux que nous auons dit, qui fut presenté au Roy René de Prouence. Par ainsi donc vne chose approuuée de tāt d'autheurs, & que le monde tient pour certaine, ne doit estre reputée mensonge, ains tenuë pour veritable.

ierre lie.

En quelle sorte on parloit au commencement du monde & la diuision des langues.

Chap. XXIII.

LORS du premier aage du monde, & auparauant le Deluge, & encor quelque temps apres, les hommes generalement parloient vne seule langue, car il n'y auoit point diuersité de langage, ny homme qui n'entendist le langage de

l'autre quand il parloit. La diuersité & confusion des langues, qui a fait tant de dommage, causé tant tant de trauaux, & qui les allecte continuellement, par les pechez des hommes leur a esté enuoyez de Dieu. Ce que Moyse recite en l'histoire de Genese, & raconte, que croissant la malice & presomption des hommes, nasquit Nembrot arriere-nepueu de Noé par la lignée de Champ & assez d'autres audacieux de la mesme nature, lequel determina faire vne tour qui ioindroit au Ciel, & cela faisoit-il pour la souuenance du deluge : car il auoit ouy dire, que Dieu l'auoit enuoyé en terre, par ainsi il pensoit resister au vouloir de Dieu. Iosephe en parle aussi disant qu'il trouua tant de gens qui luy ayderent à bastir ce merueilleux edifice, que l'œuure creut haut & superbe, & si escrit Iosephe, qu'ils en firent les fondemens si profonds & si larges, bien qu'encore qu'elle fust de ceste incredible hauteur (dont font mention les lettres) si est-ce qu'elle sembloit beaucoup plus large que haute. Mais Dieu voulant chastier ceste outrageuse entreprise, non toutesfois auec la peine meritée, leur donna incontinent tant de maniere de parler, & tant de langues confuses, que ceux qui premierement s'entendoient en vne seule langue, furent diuisez en septante deux : Au moyen dequoy, tel & si grand discord s'esmeut entr'eux tous, par faute de s'entendre, que non seulement l'œuure encommencé demeura du tout imparfait, mais chacun se retirant auec ceux qui les entendoient s'en allerent habiter en diuerses contrées : & pour ceste cause fut nommée tour Babel ; c'est à dire confusion. Isidore aussi

Iosephe liu. 1. des Antiquitez.

dit, qu'elle estoit haut de cinq mil cent soixante & quatre pas, toute faite de pierre de brique, liée auec argille au lieu de ciment : de laquelle argille y a de beaucoup de sortes en ce pays-là. En ce lieu là mesme où fut bastie la tour selon Iosephe, Isidore, S. Augustin & Osee, fut aussi edifiée la tres-fameuse cité, de laquelle sont racontées tant de grandes choses, nommée Babylone, sur la riuiere d'Eufrates, de laquelle prindrent leurs noms, les terres & contrées circonuoisines, comme Caldée & Mesopotamie. L'Escriture saincte mesme en est d'acord disant que le commencement du regne de Nembrot fut en Babylone, parquoy il faut estre de mesme opinion auec ces autheurs, que Nẽbrot edifia ceste renommée cité de Babylone, laquelle fut depuis emmuraillée & fort ennoblie par Semiramis, & Ninus : Or pour rrtourner au propos des langues, la question est digne d'estre mise en dispute, à sçauoir laquelle estoit celle que tous les hommes parloient auparauant la confusion & diuision d'icelles. Sainct Augustin meut l'argument, & determine que la premiere langue estoit l'Hebrayque & celle mesme que les Iuifs tiennent encore, laquelle selon ce qu'on peut tirer de la Bible, & que Sainct Augustin en iuge fut conseruée en Eber, de qui vint Abraham & les Hebrieux : pour ce que luy ny pas vn seul de son lignage ne se voulut trouuer à l'edification de ceste tour : au moyen dequoy sa famille qui n'auoit voulu consentir à tel peché, ne sentit point de la peine : partant est à presumer qu'en Eber, & en sa famille demeura saine & entiere l'ancienne & premiere langue nullement confuse, & qu'elle demeura ferme en ceste maison-

[Margin notes: Isidore ...15 des ...timologies. / Iosephe. / August. / ...rose. / Genes. 7.]

nette, estant perduë en tous les autres: de là vient que d'Eber fut depuis nommée la langue Hebrayque. Plusieurs Hebrieux ses successeurs l'affermẽt: tellement que ceste langue est celle que parloit Adam & ceux du premier aage, conseruée en Eber, & ses successeurs Abraham & Iacob, & celle-là mesme en laquelle écriuoit Moyse. Telle est l'opinion de Sainct Augustin & d'Isidore, qu'on doit plustost croire, que ceux qui disent le Caldayque estre la premiere, & desquels neantmoins peuuent estre excusez, pour ce que ces deux langues sont fort voisines & conjoinctes, ayant grande conformité aux carracteres de leurs lettres, & en beaucoup d'autres choses. Encores est-on en doute, si deux enfans, ou plus grand nombre venans de naistre estoient nourris & éleuez en lieu où personne ne parlast, quelle langue ils parleroient, les vns disent que ce seroit en Hebrieu, autres, que ce seroit en Caldéen: mais Herodote dit que l'experience en a esté faicte sur la contention aduenuë entre les Egyptiens & les Frigiens: pource que chacune nation se pretendoit premiere, & plus antique que l'autre, & estre les premiers qui habiterent les villes. Pour vuider lequel different, ils accordent qu'on nourriroit deux enfans en la sorte cy dessus declarée, & en lieu où ils n'oüissent aucunement parler, & que la langue en laquelle ils commenceroient à proferer naturellement fust reputée la premiere: & par consequent ceux qui la parloient les plus anciens: il dit apres, qu'vn Roy d'Egypte leur fit nourrir deux enfans en desert, ausquels nul homme ne parla en quelque sorte que ce fust: & paruenus à l'vsage de quatre ans, il

les fit amener deuant luy, & ils dirent en sa presence par plusieurs fois ce mot Ber, qui signifie pain en langue Frigienne : pour cette cause, ceux de Frigie furent de tous appellez les plus anciens. Herodote l'escrit, & plusieurs autres l'approuuent & recitent : toutesfois si la chose est tenuë pour veritable, il peut estre que ce seroit, que par accident ces deux enfans auroient entendu, & ouy la voix de quelque brebis : ou autre beste par les champs ainsi bellant & prononçant, & qu'ils l'auroient appris de là. Mais quant à moy, ie suis d'aduis que quãd deux enfans seroyẽt ainsi nourris, qu'ils parleroyeut la 1. langue du monde, qui est l'Hebraïque : en quoy oserray-je bien dire qu'ils feroient naturellement & deux-mesmes vn langage nouueau, & donneroient noms estranges aux choses, comme nous voyons que les enfans de leur propre naturel l'imposent à ce qu'ils demandent : en sorte qu'il semble que leur naturel les enseigne à former vn langage tout neuf, auparauãt que d'apprendre celuy de leurs peres : par ce moyen l'experience nous pourroit bien tirer de doute, si quelque homme trop curieux le vouloit faire. Non pourtant, chacun se peut arrester à l'opinion qui luy semble meilleure, puis que cela n'importe.

Les diuisions des aages du monde, & choses notables aduenuës en iceux, Et aussi du commencement des regnes.

CHAP. XXIV.

COMBIEN que chacun prenne plaisir à parler des aages du monde, & des choses adue-

nuës en l'vn, & de ce qui a esté veu en l'autre : si est-ce qu'il y en a beaucoup qui ne sçauent pas comment s'en fait la diuision, ny quels ans se donnent à chacun d'iceux. L'aage & la vie du monde iusques aujourd'huy est diuisée par la plus grande partie des Autheurs en six parts ou âges : encore que quelques-vns se persurdent qu'il y en ait sept, qui est la diuision qu'en ont fait les Hebrieux. Mais ie suiuray Eusebe, & la commune opinion de tous les historiens qui en mettent six. En apres sur la diuision de ces âges, il y a encore si grande confusion & difference entr'eux, qu'on ne s'y peut asseurément resoudre. Il semble principalement que les Autheurs les diuisent en deux parts, l'vne desquelles suit la computation des 72. Interpretes, qui ont traduit le vieil Testament de la langue Hebraïque en la Grecque, les autres suiuent les Hebrieux, & le texte commun de la saincte Bible. De tous lesquels ie reciteray les opinions. Le premier aage du monde se compte par l'opinion commune, depuis que Dieu le crea, iusques au Deluge vniuersel, qui fut l'enfance du monde, lequel aage dura long-temps : & si est à croire que pendant ce temps il est aduenu entre les hômes beaucoup de choses notables, encore que n'en ayons histoire ne memoire aucune, sinon en ce que l'Escriture Saincte dit, qu'apres que Dieu eut crée Adam & Eue, & auparauant luy, toutes autres choses, & qu'il luy eut donné la seigneurie de tous les animaux de la terre, & poissons de la mer, Adam engendra deux enfans qui furent Caïn, & Abel, lesquels mirent sur terre plusieurs autres enfans, dont sortirent grand nombre de peuples,

Le premier aage du monde.

Edification de la premiere ville du monde, & son nom.

Moyse escrit apres que Caïn edifia en Orient vne ville qu'il nomma Henoc, comme vn fils qu'il auoit portant ce nom. En ce temps Lameth fut le premier bigame, & celuy aussi qui eut la hardiesse de prendre deux femmes, de l'vne desquelles il eut vn fils nommé Tubal, qui trouua la Musique des voix, des Violes, & des Orgues. Caïn trouua l'art de forger, & d'engrauer. Pendant cette aage furent les Geants, duquel plusieurs Autheurs escriuent, & disent qu'ils estoient de merueilleuse grandeur & force, malins & robustes outre la puissance humaine : & finalement pour le peché des hommes, vint le grand & general Deluge sur la terre, par lequel tout l'hxmain lignage fut noyé, excepté Noé, & ceux qu'il reserua quant & luy en l'Arche. Et dura cét aage, selon les Hebrieux, mille six cens cinquante six ans, à quoy s'accordent Philon, Beda, sainct Hierosme, & le commun texte de la Bible : selon les septantes interpretes, Eusebe, & autres historiens, il dura deux mille deux cens quarante-deux: Sainct Augustin dit deux mille cent septante deux : & Alfonse Roy d'Espagne deux mille huict cens octante deux.

Contrarieté d'opiniõs sur la lõgueur du temps du premier aage.

L'aage second.

Le second aage commença en Noé apres qu'il fut sorty hors de l'Arche, & dura iusqu'à la naissance d'Abraham, qui eut de durée selon les interpretes, Eusebe, Isidore, & la plus grande partie des Chroniques, neuf cẽs quarante deux ans : mais les Hebrieux en disent beaucoup moins, & ne le font que de deux cens nonante deux ans : de laquelle opinion sont Philon & Iosephe ; S. Augustin le fait de mille septante deux ans. Il nous est pareillement demeuré bien peu de cer-

titude des choses aduenuës en ce temps, & ne s'en trouuent point d'histoire particuliere, ains seulement d'aucunes choses en general, touchant le commencement des regnes, & des habitateurs des Prouinces. Noé sortit de l'Arche & plãta la vigne, & luy aduint ce que chacun sçait : il engẽdra, & ses enfans aussi, plusieurs autres hommes, de sorte que le monde cõmença fort à se peupler. Cham second fils de Noé engendra Cus, duquel sont descendus les Ethyopiens : il engendra aussi Mesraïn, duquel sont venus les Egyptiens : & Canaan d'où sont venus les Chananeens. L'autre fils nommé Iaphet engendra Gomet & Magog, desquels sont descẽdus autres peuples, ce qui seroit long à reciter. La Tour de Babel fut en ce temps edifiée, & aduint la confusion des langues, par le moyen de laquelle est aduenu (selon Iosephe) que les hommes se separerent en diuerses Prouinces & Isles pour y demeurer. Durant cét aage, Tubal fils de Iaphet vint habiter en Espagne, qu'il erigea en Royaume, & y commença son regne : & quelques-vns disent qu'il auoit nom Subal, ou Tubal fils de Falec neueu d'Eber. Le regne des Scites commença aussi en ce temps-là és parties Septentrionales, & ont tousiours pretendu leur regne preceder tous autres en antiquité, ainsi que recite Troge Pompée & Iustin : tellement qu'entr'eux & les Egyptiens il y eut pour raison de ce, fort grande controuerse. Dés lors fut trouué l'art magique & les enchantemens par Cham, qui encores fut nommé Zoroastres. Sur la fin de cét aage, & peu auparauant la naissançe d'Abraham, selon Eusebe, & Beda, le tres-puissant regne des Assiriens se

Liu. 2. des antiquitez.

Commencement du regne des Scites.

Troge Pompée Iustin.

Cham surnõmé Zoroastres, inuenteur de l'art magique

Le regne des Assiriens. commençoit à esleuer, ayant pour le premier Roy Bellus, qu'aucuns disent estre Iupiter : & le second Ninus, au temps duquel nasquit Abraham, lequel Ninus, conquit grande quantité de Villes & Prouinces. Encor y auoit-il en Egypte vne autre sorte de regne nommé Diuastie, où le premier regnant fut nommé Veyor, ou Vezor, selon Eusebe, lequel met pareillement sur la fin de cét aage le regne des Sicions en Peloponese, maintenant appellée la Morée, d'où Agesilaus fut le premier Roy. En ce mesme temps commença l'Idolatrie & Gentilité. Voylà ce que nous pouuons confusément sçauoir du second aage, en la fin duquel la tres-renommée cité de Niniue fut edifiée en admirable grandeur : car selon l'Escriture elle auoit trois iournées de circuit. Incontinent apres commença le troisiesme aage, en la naissance d'Abraham, continuant iusques à Dauid, & dura sans contrarieté d'Autheurs, neuf cens quarante-deux ans, ausquels le seul Isidore en adjouste deux, lequel aage, nous pouuons bien nommer adolescence du monde, pour ce qu'en iceluy toutes choses alloient en grande augmentation. Au commencement se faisoient les memorables actes de Semiramis, femme de Ninus, laquelle se feignant estre le jeune Ninus son fils, & ayant mué son habit feminin ragna long-temps, & conquit auec les armes, grandes terres & Prouinces, elle reedifia & enuironna de murs la fameuse cité de Babylone. En ce mesme temps fut la peregrination d'Abraham par le commandement de Dieu, & la victoire qu'il eut sur quatre Roys, pour sauuer Loth qu'ils emmenoient prisonnier. On

Edification de Niniue.

Le tiers aage.

Semiramis.

met aussi en ce temps-là le commencement des Amazones. Et pareillement florissoient en Egypte les Roys appellez Pharaons. Aussi furent destruites Sodome & Gomorre. Au temps d'Isaac commença le regne des Argiues en Thessalie, & du temps de ses enfans Iacob & Esaü commencerent à regner les Roys de Celse, dont le premier se nommoit Acie. En apres Ioseph fut vendu aux Egyptiens, ainsi l'histoire le recite : & pareillement, comme son pere & ses freres, & leurs enfans allerent en Egypte, où le peuple d'Israël qui estoit descendu d'eux, vescut quatre cens trent ans selon Beda, * & sainct Augustin durant cét aage. Hercules de Libie passa aux Espagnes, où il regna, apres que Iuër Brige, Taga Betó, Gerion & autres y eurent regné, désquels Berose & autres autheurs font mention. En ce temps fut fondée la ville de Seuile qui n'en recognoist au monde vne seule plus ancienne, selon ce qu'on peut recueillir de Berose, & autres. Premierement elle estoit nommé Ispalis, du nom d'Ispale, fils ou nepueu d'Hercules, qui regna en icelle, & lequel comme on dit, la fit edifier, combien que Isidore die qu'elle fut nommée Ispalis, pour auoir esté bastie en lieu marescageux, & que pour l'edifier il falut faire des palis : quoy qu'il en soit, toutesfois cette ville d'Ispalis, fut depuis nommée Espagne, ainsi le certifient Troge Pompée, Iustin & plusieurs autres. Vray est que depuis Iules Cæsar la nomma Seuille, & l'ennoblit grandement, & si fut faite Colonie, & demeure des Romains : ce neantmoins, elle estoit auparauant grande & noble. Mais pour reuenir à nostre propos, par succession de temps, Moyse vint

Commencement des Amazones

*S. Au[gustin] és liure de la Ci[té] de Dieu

à naistre, sous la conduite duquel les Hebrieux sortirent d'Egypte. En ce temps fut aussi Iob le juste: puis apres vint le deluge de Thessalie, & commença à croistre beaucoup de regnes en diuerses prouinces. En Ethyopie regna premierement Ethyope: en Sicile, Sicule: en Boëcie Boëce, ainsi les contrées receurent les noms de leurs Princes: vn autre nommé Sarde, se fit Seigneur de Sardagne. Lors florissoit la ville de Troye, & fit Iason la conqueste de la Toyson d'Or, d'où procede l'Histoire de Medée. Les Amazones estoient lors en leur grande force: & commençoit le regne des Latins en Italie. En ce mesme aage Paris rauit Helene, qui fut cause de la guerre & destruction de Troye, & de la venuë d'Enée en Italie, auec plusieurs autres choses qui ne peuuent supporter briefueté, & adonc faillit le tiers aage, qui ceda au quatriesme, entrant au commencement du regne de Dauid, second Roy des Hebrieux: Lequel quatriesme aage dura iusques à la transmigration & peregrination des Iuifs en Babylone, & fut de quatre cens octante cinq ans: Beda dit quatre cens septante & quatre. Cét aage se peut nommer la jeunesse du Monde, pendant laquelle sont aduenuës vne infinité de choses, dont les Histoires sont pleines. Là eurent leur origine les Victoires du bon Roy Dauid: Il vainquit les Philistins: Il se vengea des Amoniens, pour l'injure qu'ils firent à ses Ambassadeurs, & si il tua le Capitaine des Assiriens. Apres luy, succeda au regne le Sage Roy Salomon, qui édifia le riche Temple de Ierusalem: luy mort son regne fut diuisé, & succeda Ieroboam à dix familles, & Roboam son

Le deluge de Thessalie.

Les quatre aages.

Nota de bien entendre ce mot aduenemens.

fils

fils à deux. Depuis l'Empire des Assyriens, qui auoit duré douze cens ans, fut ruiné par la mort de Sardanapale, qui en estoit Seigneur, & le plus puissant Roy du monde, lequel fut tué par Arbaces, & vint l'Empire aux Medes. En ce mesme aage entrerent en regne les puissans Roys de Macedoine, & commencerent les Grecs à conter leurs ans par Olympiades, qui estoient festes, & luites, lesquelles se faisoient de cinq en cinq ans auec certains prix, pour le mieux faisant. Aussi fut edifié par Didon la puissante Cité de Carthage, & peu apres Rome, par Romulus & son frere Remus, où commencerent les Roys à regner. La grande ville de Bizance fut aussi edifiée en ce temps-là qui depuis a esté nommée Constantinople. Encores aduint-il de grandes guerres & mutations de Seigneurs en plusieurs parties du monde, dequoy les histoires sont pleines, & principalement en la fin de cét aage. Nabuchodonozor Roy des Medes & de Babylone, alla sur Ierusalem qu'ils destruisit, & le Temple pareillement puis emmena le peuple de Iudée prisonnier auec luy : & de là est nommée la transmigration de Babylone. A laquelle commence le cinquiesme aage du monde, qui va iusques à la Natiuité de Iesus Christ, Dieu & homme, nostre Sauueur & Redempteur : & dura tel aage cinq cens octante neuf ans, par la computation de tous. Durant ce temps y eut des puissans Roys, & grandes Republiques au monde, en sorte que c'est merueille de lire & contempler les choses grandes qui y sont aduenuës, les mutations, les ruines des estats, les ordres des grosses armées, bref, il est meilleur s'en taire que les tant abbre-

Les cinq aages.

La monarchie des Perses.

ger. Quasi à la venuë de cét aage commença la monarchie des Perses, desquels le regne fut lors le plus puissant de tous, par le moyen des victoires de ce grand Cirus, qui regna trente ans, pendant lesquels il vainquit & déconfit le riche Roy Cresus de Lidie, puis fut desconfit & mis à mort par Tomiris Royne des Scites. Septante ans accomplis de cét aage, les Hebrieux sortirent de leur captiuité, & fut fait & réedifié le Temple, qui auoit esté destruit. En l'Europe les Romains chasserent leurs Roys, & se gouuernerent par consuls: dont le premier fut, L. Iun. Brut. & puis L. Colatin. En Grece aussi florissoient les armes & les lettres, qui amenerent tant de Philosophes & d'excellens capitaines. Xerxes y vint auec vn exercite innumerable, mais il fut contraint se retirer auec grande perte & & vergongne. Depuis vint à florir en Macedoine le Roy Philippe, qui subjugua la Grece, mere des lettre & des armes: & laquelle en ce temps-là produisoit les Demostenes, les Temistocles, les Epaminondas, les Agisilas, les Zenons, les Platons, les Aristote, & autres semblables. Apres la mort de Philippe, son fils Alexandre sortit hors de Grece & entra en Asie, que il conquesta, destruisant l'Empire de Perse, & par la victoire qu'il eut sur le Roy Daire, il demeura le reste de sa vie Monarque du tout le monde: mais luy mort, ses capitaines diuiserent entr'eux les Seigneuries: en quoy faisant, discort s'y mesla, qui suscita des guerres & batailles par toute l'Asie, & en grande partie de l'Europe. Semblablement creut outre mesure la puissance des Romains & des Carthaginiens, car chacun d'eux contendoit & pretendoit commander à tout l

monde, & s'attribuer l'Empire. Ces deux forces combattirent par pluſieurs fois l'vne cõtre l'autre: en ſorte que chacune de ces deux villes produit des Capitaines fort excellens en armes. Carthage mit en auant Aſdrubal, Hanon, Annibal: Rome les Fabiens, les Scipions, les Marcels, les Emiles, & tels autres. Finalement apres grande quantité de ſang reſpandu, Rome demeura victorieuſe, & Carthage deſolée, deſtruite, & l'Afrique tributaire. Cette victoire obtenuë, les Romains ſuperbes & enuieux de la Grecque proſperité, cercherent occaſion de guerre, en laquelle la Grece fut prinſe & faite tributaire. Non contens de ce, leur auarice les fit paſſer en Aſie, où ils vainquirent Antiochus, puis Mithridates, ſe faiſans Seigneurs de toute l'Aſie Mineur, comme auſſi ils firent de Syrie, de la Paleſtine, & d'Egypte: & du coſté de deçà de France, d'Eſpagne, d'Angleterre, & de la plus grande partie d'Alemagne. Deſquelles conqueſtes eſtans Miniſtres Metellus, Sylla, Marius, Lucelle, Pompée, Cæſar, & maints autres ſemblables, il aduint que les enuieuſes ambitions leur enflerent les cœurs dont s'eſmeurent les guerres ciuilles, voulant chacun d'eux commander aux autres: mais à la fin l'Empire demeura à Cæſar: auquel, apres maintes fortunes aduenuës, ſucceda ſon neueu, ou fils adoptif, Octauian, qui apres auoir vaincu tous ſes ennemis, en ioüit pacifiquement, de maniere que ſe voyant en paix & concorde auec tous les Roys & Republiques du monde, il ſe fit ſerrer les portes de ſon Dieu Ianus, qui iamais ne furent fermées en temps de guerre. Puis venant l'accompliſſement du temps, finit le cinquieſme aage du monde, &

nasquit le Sauueur & Redempteur Iesus Christ, vray Dieu, & vray homme, en l'an de la creation du monde selon les Hebrieux, trois mil neuf cens cinquante deux ans, & selon les 70. Interpretes, Eusebe, & la plus grande partie des historiens, cinq mille cent nonante neuf, selon Orose cinq mille vingt ans, selon Isidore vn peu moins, & selon Alphonse six mille neuf cens octante quatre, qui est beaucoup plus que nul des autres. A ceste naissance du Seigneur est commencé le sixiesme aage, qui a duré iusques aujourd'huy, & durera iusques à la fin du monde. Et pendant lequel, grande partie des hommes s'est gouuernée par vn seul homme Empereur des Romains. Ces Empereurs se sont maintenus en prosperité par quelque tẽps, de succession en autre : mais depuis sont venus les Goths, & autres nations, & encores Mahomet, qui ont donné tant de trauerse à cét Empire, qu'il est beaucoup diminué, en sorte qu'il s'en est fait en maints endroits des Royaumes & seigneuries particulieres, par lesquelles discordes & refroidissement de foy, les ennemis de l'Eglise de Christ, ont eu moyen de molester les fidelles Chrestiens, leur ostant plusieurs de leurs terres & Prouinces. Ces computations du temps des aages, que i'ay recitées, sont prinses des autheurs alleguez, S. Augustin, Isidore, Beda, Eusebe, Philon, Orose, singuliers historiens, Vincent Historial : & pour modernes, Pierre d'Aliaque, & par dessus tous Iean Driedon sur les escritures Ecclesiastiques. Les Poëtes donnent au monde quatre aages, & non plus : Le premier, d'or : le second, d'argent : le tiers, d'airain : & le quart, de fer : monstrant par là, que

Les six aages.

venant la malice des hommes à croistre, se diminuoit aussi l'excellence des metaux, ausquels ils comparoient le monde : & ainsi en parle Ouide au premier de ses Metamorphoses.

De l'estrange vie de Diogenes le Cinique, & de ses sententieuses propositions & responses.

Chap. XXV.

Il y a eu cinq Diogenes, qui tous ont merité, qu'on fist mētion d'eux : toutesfois nous parlerons seulement de Diogenes le Cinique, qui fut excellent en vie & doctrine, les mœurs & cōditions duquel, furent estranges, & neantmoins estoient fondées en vertu & bonté. Il vesquit tousiours en paureté volontaire, exposant son corps en toute peine & trauail. En Esté il se couchoit sur le sable à la veuë du Soleil, pour se rēdre patient à supporter le chaud : & en Hyuer il embrassoit les statuës de neige, pour s'accoustumer au froid : il mangeoit grosses viādes & mauuaises, afin de n'auoir iamais faute de viures : il n'auoit point de lieu arresté pour sa demeure en quelque lieu que ce fust, il beuuoit, mangeoit, & dormoit : il ne parloit qu'il n'en fust besoin : & ne vestoit le iour que la mesme robbe, dont il se couuroit la nuict : il auoit vne poche où il mettoit sa viāde telle quelle, & vn bastō qui luy seruoit de cheual : quand il estoit malade, il auoit vne escuelle de bois en laquelle il beuuoit allant par les champs : mais il la rompit voyant vn enfant boire en sa main, & la mettant en pieces dit : il n'estoit besoin cercher instrument pour boire, puis

que nature m'en auoit donné vn : autant en fit-il d'vn tailloüer de bois, voyant qu'vn autre en auoit fait vn de son pain. Ce Philosophe passa la plus grãde part de sa vie en Athenes, où il s'estoit retiré pour auoir esté banni de son païs. Pour logis, il eut par longue espace de temps vn tõneau défonsé, il ne se prisoit de chose quelconque, fors de la vertu, & de n'auoir cõmis peché: tout le reste des honneurs & richesses ne luy estoient rien, il les déprisoit, & aussi ceux qui les possedoient : il estoit coustumier de dire qu'il s'esmerueilloit fort de ce que les hommes querelloient & se tuoient l'vn l'autre pour l'honneur d'vn salut, & d'vn pas, mais de contendre à qui seroit plus vertueux il n'en estoit aucune memoire. Il comparoit le riche ignorant à la brebis d'or : & quand il demandoit quelque chose qui luy estoit necessaire, il disoit qu'il ne demãdoit pas, mais repetoit, donnant à entendre, que ce qu'à le riche procede du pauure. Il faisoit vne autre chose laquelle pour apparence qu'elle eut de folie, si auoit elle en soy quelque mistere. Car maintesfois il alloit aux Images de pierre leur demãder l'aumosne, comme si elles eussent esté personnes viues : & disoit faire telle chose pour s'accoustumer à patience, lors que les hommes luy refuseroient. Et quand il demandoit l'aumosne en quelque sorte que ce fust, il vsoit de ces termes, si tu es coustumier de donner aux pauures, baille moy quelque chose, car ie suis le plus necessiteux de tous, & si tu n'as encore donné à personne, cõmence à me faire present. Vn iour il entra au logis d'vn homme, qui autresfois auoit esté fort riche & prodigue, & neãtmoins estoit deuenu pauure, si qu'alors il ne se

souppoit que de laictuës ameres : au moyẽ dequoy luy dit, si tu eusses tousiours ainsi mãgé, tu ne soupperois pas maintenant de telle sorte : voulant luy donner à entendre, que le trop qu'il auoit fait auparauãt l'auoit reduit à ce peu. Vne autre fois quelqu'vn demanda qu'elle morsure de beste estoit la plus dangereuse, & il luy respondit : Quant aux bestes furieuses, celle du médisant : & quant aux douces, celle de l'adulateur. On luy demanda encor pourquoy l'or estoit jaune, ou bien autremẽt passe, pour ce, dit-il, que chacun l'assaut, & tiẽt en aguet. Quelqu'vn l'enquit, deuisant auec luy : s'il auoit point de seruiteur, il dit que non : & l'autre luy repliqua, qui l'enseueliroit apres sa mort, celuy, dit-il, qui voudra demeurer en ma maison. Interrogué d'aucun quãd on se deuoit marier; Le jeune, dit-il, se mariera bien tost à temps: quand au vieil, il n'en est plus de besoin. Par là vouloit-il inferer qu'il estoit bon ne se point marier : toutefois on pensoit qu'il le dit, plus par mocquerie, que pour opinion qu'il en eust. Or tout ainsi que Diogenes estoit libre de sa vie, aussi l'estoit-il en propos : car passant vn iour par vne ruë, où estoit vn fort beau logis, appartenant à vn Seigneur de mauuaise vie, & mal renommé, & voyant en escrit sur le portail ces mots: Que rien de meschant n'entre par cette porte : il se retourna par deuers plusieurs personnes, là presens ausquels il demanda : Par où est-ce que le maistre de leans entre en son logis ? Allant vn iour par les champs, il arriue en vne fort petite ville, & moins peuplée, les portes de laquelle estoient fort grandes : au moyen dequoy, il se print à escrier, en disant, Citoyens, fermez les portes de peur

que la ville ne sorte hors. Il voyoit vn iour des arbaletriers qui tiroient à vne butte, entre lesquels y en auoit vn qui tiroit tres-mal, & donnoit tousjours fort loin du blanc, venant le tour duquel Diogenes se mit contre la butte à l'endroit du but, dont chacun s'esbahissoit, & il dit, ie me mets icy afin que cestuy-là ne me frappe, pour ce qu'il tire si loing du lieu où vous visez, que ie ne sçay où me tenir plus seurement, qu'à l'endroit mesme de la butte. A vn jeune fils qui estoit beau & bien dispos, mais malin & deshonneste, il demanda pourquoy il portoit vne si meschante espée en vne si belle gaine. Quelques vns loüoient vn homme de ce qu'il auoit fait vn certain don à Diogenes, & Diogenes leur dit : mais que ne me loüez-vous plustost moy qui ay merité de l'auoir, voulant ce sage Philosophe, monstrer par sa response qu'il est meilleur meriter le benefice, que le faire. Vne fois il demandoit contre sa constume (car il ne requeroit iamais argent en don) à vn qui estoit fort prodigue, vne aumosne de grand prix : parquoy l'autre s'enquit pourquoy il demandoit à luy seulement vne si grande somme : C'est, dit-il, pource que des autres j'en pourray auoir plusieurs fois, mais de toy, ie n'en auray iamais plus : taxant par là, sa despense démesurée. Estant vn iour enquis d'où procedoit que les hommes donnoient plustost aux boiteux, borgnes, bossus, gouteux, & estropiats, qu'aux Philosophes & hommes de sçauoir, il fit responce fort arduë, & de vif esprit, disant : Ils le font, pour ce qu'ils craignent de venir plustost boiteux, & maleficiez, que Philosophes, & sçauans : & partant ils secourent

plustost ceux qui sont en l'estat où ils pensent quelquesfois estre. Les sentences & sages responses de ce Philosophe sont infinies, lesquelles nous taisons pour estre assez vulgaires. Il estoit fort sage & docte en toutes sciences : il fut disciple d'Antistenes, du temps de Platon & d'Aristote : Il desprisoit les arts & sciences qui estoient sans profit, & ceux qui estudioient plus pour sçauoir, que pour exercer la vertu. Il reprenoit les Astrologues qui se trauailloient à contempler le ciel, & cependant ne regardoient à ce qu'ils auoient entre les mains. Il disoit aux musiciens qu'ils sçauoient bien moderer les instrumens, & non pas les affections & inclinations mauuaises, A vn Astrologue qui parloit fort asseurément du cours des estoilles, il demanda combien il y auoit de temps qu'il estoit reuenu du ciel. A vn Logicien, qui auec ses Sophistiques arguments vouloit prouuer qu'il n'y auoit ancun mouuement, il ne fit autre response en commençant à cheminer: Cela te semble-il point mouuement : Or estoit la renommée de ce Philosophe desia tant espanduë par le monde que venant Alexandre le Grand en Athenes, il voulut le voir & visiter, & deuisa auec luy de quelques poincts concernans la vertu, puis Alexandre luy dit : Ie voy bien, Diogenes, que tu es pauure, & as besoin de beaucoup de choses, pour ce demande ce que tu voudras, ie le te donneray. Auquel Diogenes respondit : lequel te semble de nous auoir le plus de necessité : ou moy qui ne desire que ma tasse de bois auec vn petit de pain : ou toy qui estant Roy de Macedoine, t'expose à tant de perils pour estendre ton Royaume, tant qu'à peine le monde suffit à ton

auarice. Diogenes fut vne fois prins de certains corſaires Atheniens, toutesfois il ne perdit iamais le cœur ny le parole en la priſon, & eſtant conduit en la place pour eſtre vendu au plus offrant, quelqu'vn ſe trouuant là, demanda au tompette qui auoit charge de vendre, quelle authorité il auoit de l'expoſer & mettre en vente, & s'il eſtoit ſerf ou nom. Diogenes dit adonc au trompette, reſpons luy que tu vens vn ſeruiteur qui ſait commander aux maiſtres & les gouuerner. Aulugelle & Macrobe diſent qu'il donna ceſte reſponſe à Geniades qui fut celuy qui l'achepta, & le fit pedagogue de ſes enfans. Le iour qu'il l'achepta, en le menant en ſon hoſtel, Diogenes luy diſoit (comme s'il euſt eſté l'acheteur :) Regarde Geniades, il faut que tu m'obeiſſes en tout ce que ie te conſeilleray & commanderay. A quoy luy reſpondit Geniades, ce ſeroit contre droit & raiſon que le ſeruiteur commãdaſt au maiſtre : & Diogenes luy dit, ne te ſemble il point ſi vn malade acheptoit vn docte Medecin, qu'il feroit bien de luy obeyr & ſuiure ſon conſeil: & tout en pareil cas vn marinier s'il acheptoit vn Pilote ? Si donc cela eſt veritable pour la maladie & infirmité corporelle, combien plus celuy qui a beſoin de doctrine & de conſeil pour l'ame, doit il obeyr au Philoſophe & ſçeuant. Toutes ces choſes obſerua Geniades : car il prenoit l'aduis de Diogenes ſon ſeruiteur en toutes ſes affaires, & le fit maiſtre de ſes enfans, leſquels depuis il inſtruiſit & enſeigna. En ceſte ſorte & auec ces exercices Diogenes veſcut nonante ans. Quelques vns diſent qu'il mourut par la morſure d'vn chien : autres diſent que ſe voyant vieil & caduques, ſans

force & ennuyé de viure auec ceste mesme cõstance qu'il auoit vescu, il se causa la mort le mesme iour que mourut Alexandre le Grand. Vn peu deuant qu'il rendist l'ame, ses disciples le voyant fort vieil & prés de son trespas, luy demanderent par la bouche de l'vn d'eux, où il vouloit estre enseuely: ausquels il respondit, qu'il vouloit qu'on le laissast sur la terre : dequoy eux tous esmerueillez, luy dirent qu'il estoit mal conseillé, pour ce que le laissant ainsi les oyseaux & les bestes le mangeroient: & il leur fit response, que pour empescher que les oyseaux & les bestes ne s'approchassent, on mist son baston aupres de luy. De laquelle responce ils se prindrent tous à rire, luy disant que c'estoit folie de faire telle chose, car les morts ne voyent ny ne sentent : & si n'ont ne veuë ny sentiment : dit encore, que me chaut-il si plustost les oyseaux me bequetent, & les bestes me mangent, que d'estre deuoré des vers de la terre ? Diogenes n'auoit point desir d'employer son thresor en sepulchre, comme font aujourd'huy les hommes aueuglez.

Des variables natures des hommes, outre les naturelles inclinations, & d'où procede la cause.

CHAP. XXVI.

LA diuersité des complexions & inclinations des hommes est chose esmerueillable, & moult à considerer : car entre tant qu'il y en a, il ne s'en voit point, ou bien peu, qui soient conformes de nature l'vn à l'autre. On trouuera vn homme qui aura en horreur vne sorte de viande, & les autres diront n'y en auoir point de plus

sauoureuse. Les vns disent ne pouuoir manger qu'en compagnie, & les autres n'auoir plaisir en leur repas, s'ils ne sont seuls. Toutes lesquelles choses rendent tesmoignage de la grande puissance de Dieu, & de son infiny sçauoir, qui a sçeu & voulu donner tant de variables complexions entre tant de multitude. Pareillement on cognoit combien grande est la force des estoilles & corps celestes, comme secondes causes sur l'inclination des hommes. Car posé le cas que l'hôme ait tousiours son liberal arbitre, si est-ce, que les diuerses dispositions & actions, les variables promptitudes, complexions, & conditions sont causées, apres la volonté de Dieu, par l'influence des Estoilles & Planettes, comme causes secondes & instrumens, auec lesquels Dieu est seruy, parce qu'ils operent és corps inferieurs. Et pour ce qu'en ceste infinie multitude il y a des choses plus notables & apparentes que les communes, nous traicterons d'aucunes choses tirées d'Autheurs bien approuuez. Seneque escrit d'vn nommé Senecé, qui estoit riche, mais de complexion fort estrange: car tout ce qu'il vouloit pour son seruice, il le cherchoit excessiuement grand, & n'en vouloit point autremēt. Les tasses en quoy il beuuoit, il les acheptoit si grandes, qu'à peine les pouuoit-il soustenir à deux mains; il cherchoit cheuaux de monstrueuse grandeur, & ce qui estoit encore plus ridicule, c'est qu'il chaussoit des souliers plus grands de quatre ou 5. poincts que ses pieds. Il alloit à grand pas, & sur le bout des pieds, pour sembler plus grād qu'il n'estoit. Il auoit en horreur les petites femmes, aymoit & cherchoit celles qui estoiēt de hauteur des-

mesurée. Il ne mangeoit iamais de figues, oliues, poix ciches, & semblables petits fruicts : il auoit ceste mesme fantasie en toutes autres choses. Il portoit ses robbes si longues, qu'elles trainoient en terre : le sẽblable faisoit-il en licts & en tables : en sorte qu'il estoit surnommé Senecé le grãd. Pline escrit de Marc Crasse ayeul de l'autre Marc Crasse Triumuir, qui fut occis par les Parthes, & le nomme Agelaste, pour ce qu'il ne fut iamais veu riant : Nous trouuons de Socrates, que iamais on ne le vid ny ioyeux, ny melancolique, plus à vne fois qu'à l'autre. Et de Pomponius le Poëte, que iamais il ne rota. De Marc Anthoine, qu'il ne cracha oncques. C'est aussi chose contre toute cõmune nature, ce que de soy-mesme dit le docte Pontan, qu'il ne sentit oncques aucune pointure, ou douleur en sõ corps : & quelquefois il se laissoit chaoir tout expres, & neantmoins n'en sentoit rien. Au mesme lieu, qui est dãs le liure des choses celestes, il recite auoir esté vn homme, qui ne beut iamais ny vin ny eau : & qu'vne fois le Roy Ladislas de Naples luy en fit boire, mais il sentit bien que cela luy faisoit grand mal. Ie ne sçay s'il est plus esmerueillable, que ce que Theophraste escrit d'vn nommé Penin, que tout le temps de sa vie ne mangea, ny ne beut autre chose que de l'eau. Aristote escrit d'vne fille, laquelle ayant esté en enfance nourrie de venin, s'en nourrit tout le reste de sa vie, comme nous de viandes naturelles. Albert le grand asseure auoir veu à Cologne en Allemagne vne ieune fille, qui s'accoustuma de tirer les araignées des murailles, & les mangeoit, tellement que le reste de sa vie elle en vescut. C'est aussi chose digne de

grande merueille que S. Augustin escrit auoir veu en son temps vn homme qui remuoit les oreilles ainsi qu'vn cheual, maintenant l'vne, tantost l'autre, & ores toutes deux ensemble, cõbien qu'Aristote maintienne l'homme seul entre tous les animans ne pouuoir remuër l'oreille. Il dit encore plus que sans remuër la teste, & sans y toucher des mains, il sousleuoit tous ses cheueux, & les jettoit sur sa face, puis les releuoit & retournoit derriere son chef: chose certainement estrange, & de merueilleuse dexterité. Raconte d'auantage, qu'il y auoit des hommes qui contrefaisoient le chant des oyseaux auec telle perfectiõ que les mesmes oyseaux estoient trompez, tesmoin le Viscotin moderne. Aussi recitoit-il encore estrange dexterité, assez sale toutesfois, d'vn homme, qui auec le vent inferieur, & sortant des parties basses de l'homme, faisoit tel son qu'il vouloit, & auec telle mesure, qu'il sembloit qu'il chantast. Bref, on lit vne infinité de choses contre le commun vsage, soit ou au sens de l'ouye, de la veuë, ou en legereté de course. Solin & Pline escriuent d'vn qui estoit nommé Strabon, lequel (du temps de la guerre Punique) voyoit d'vn des promontoires de Sicile partir les nauires du port de Carthage en Afrique, & les contoit toutes l'vn apres l'autre, encor qu'il y eust plus de cinquante cinq lieuës de distances. Et de Anistis Lacedemonien luy estãt opposé Philonide nourry & esleué d'Alexandre le Grand, ils coururent mil deux cens stades, qui sont plus de cent soixante mille pas. Ils racõtent encore d'vn laquais de l'âge de neuf ans, qui du temps de Pline auoit couru depuis midy iusques à la nuict, la distãce de

septante cinq mil pas. Quinte Curse en l'histoire d'Alexandre, escrit d'vn nommé Philippe, qui estoit frere de Lisimaque, lequel estant armé suyuit sans repos Alexandre qui cheuauchoit à grande haste iusques à 200. stades, qui sont vingt-quatre mil pas en Geometrie. Platon escrit de Socrates, que homme viuant ne pouuoit supporter tant de peine que luy, ny iamais ne se reposoit, encore qu'il le peust faire : au contraire il supportoit sans peine la faim & la soif qui tuoient les autres, & quelquesfois alloit à la guerre sans se trouuer las ny debile, & quand il auoit abondance de viande, il ne mangeoit point plus que les autres. Au temps des grandes froidures & gelées, que nul n'osoit sortir hors des tentes & des loges sans estre bien fourré, Socrates sortoit seulement vestu de la mesme robbe qu'il portoit en Esté, & si marchoit sur la neige à pieds nuds, sans souffrir plus que ceux qui estoient bien chaussez. Aucunefois il se tenoit tout vn iour debout sur pieds sans bouger de la place, ny se remuër : & passoit puis apres toute la nuict ensuiuāt sans faire vn seul semblant de sommeil. Pline fait mention d'vn homme ayant la veuë si excellēte, & la main si subtile, qu'il escriuit toutes les Iliades d'Homere en vne carte si tres petite & desliée qu'on l'enfermoit entierement dedans vne coque de noix. Le mesme Pline & Solin disent d'vn nommé Calicrates, qu'il estoit si bon Graueur & Sculpteur qu'il faisoit en Yuoire des mousches & des fourmis entieres & parfaites, & si petites qu'il falloit auoir la veuë bien subtile pour les voir. C'est encore chose fort esmerueillable de la proprieté & qualité de

Excellence du Sculpteur Calicrates.

plusieurs hommes, soit en bien, soit en mal. Car il est tout notoire, qu'il y a des hommes & des femmes en certains endroits qui ont les yeux venimeux & que seulement en regardant ententiuement quelque chose, moyennant l'acuité de la veuë la rendent infecte, y font dommage manifeste, ce qui s'appelle ensorcellement pour le regard des enfans. Aussi Solin & Pline disent qu'il y a eu en Afrique vne famille qui auoit ce priuilege que regardant vn pré par courroux, il se sechoit incontinent, & pareillement les arbres, & si faisoient mourir les enfans. Il y auoit aussi en Scitie des femmes de ceste mesme qualité. Les Medecins antiques afferment y auoir des hommes au monde qui sont venimeux, non seulement de la veuë, mais aussi de la saliue. Et que le sang d'vn homme rousseau, s'il est tiré luy estant en courroux, c'est venin: & au contraire, Dieu a donné priuilege à quelques hommes de guerir la morsure d'vn chien enragé. Ces proprietez se cognoistront encore en cas de moindre efficace: car c'est chose certaine, que telle personne tuëra vne piece de volaille, qui viendra soudain à si grande putrefaction qu'on n'en pourra manger: encore sera-il telle heure, que telle personne salera de la chair qui ne prendra sel, ains se corrompra incontinent: ce qui n'aduiendra pas à d'autres. Le mesme Pline asseure que de son temps il y auoit prés de Rome vne lignée, dont les hommes passoient par dedans le feu sans brusler, & vne autre famille qui estoit nommée Marses, qui guerissoit les morsures des serpēs, auec le seul toucher de la main: dequoy sont d'accord plusieurs autheurs. Et si est chose asseurée, quand Pline afferme

Pli. li. 7. chap. 2.

Bon tesmoignage de Pline.

quelque

quelque chose pour certaine, que chacun luy preste foy, encore qu'il die maintefois des choses qui meritent peu de creance: mais si faut-il noter que iamais il n'afferme ce qu'il auoit ouy dire à autruy, ains seulement ce qu'il a veu & experimenté. C'est aussi chose esmerueillable ce que Suetone escrit de Tybere Empereur: il dit, que quand il se leuoit de nuict, bien qu'il fust en lieu obscur & sans lumiere, il voyoit clair par longue espace de temps, comme s'il y eust eu vne chandelle allumée, puis apres il perdoit la veuë entierement. Quinte Curse & plusieurs autres disent que quand Alexandre le Grand suoit, la sueur rendoit vne odeur douce & suaue. Beaucoup d'autres escriuent de plusieurs autres hommes qui furẽt ainsi priuilegez en aucunes choses: mais pour ce que i'ay tousiours protesté d'estre bref, ie m'en tais, presupposant que pour monstrer la diuerse proprieté des hommes il suffira des exemples alleguez qui sont vrais, & témoignez par anciens Historiens dignes de foy: & non par Poëtes, dont ie ne fais conte, pour en tirer verité, car ils ne recitent que choses trop merueilleuses: cõme Virgile escrit de la legere promptitude de Camille Royne des Volsques: Catule, d'Achile: Ouide d'Atlante: & ce qu'escrit Stace de Fidin: Sidonie, d'Olfet, marinier d'Alexandrie: Igine, d'Orion fils de Neptune: Claudian de Licaste, & plusieurs semblables de maints autres.

K



De la grandeur de l'Empire Romain, & comme, & en quel temps il commença à decliner.

Chap. XXVII.

IL ne semble point qu'il y ait consideration qui donne cognoissance plus certaine & entiere de l'instabilité des choses mondaines, que celle de la grãdeur, en laquelle estoit jadis l'Empire de Rome l'accomparant à ce que les Empereurs Romains en possedent maintenant. Car anciennement la plus-part de ce qui est contenu & habité en Europe & Afrique, estoit subject à l'Empire Romain, & pareillement grande partie de l'Asie. Ils auoient sousmis à eux, France, Espagne, Angleterre, Alemagne, auec toutes les Prouinces d'Italie, & Isles Mediterrannées, toute la Grece, Thrace, Macedone, Hongrie, Poulongne, Dace, & comme nous auõs dit la plus grande part de l'Afrique, Mauritanie, Numidie, Carthage, Libye, & beaucoup d'autres Royaumes & Prouinces, Egypte, & tous ses confins : En Asie, l'Arabie, Syrie, Iudée, la Palestine, Mesopotamie : Et si passerent & estendirent leur Seigneurie iusqu'aux renommez Fleuues de Tygris & Eufrates : Ce qui fut au temps de l'Empereur Trajan, qui estendit ses limites iusqu'aux Indes Orientales, ayant subjugué les villes de Seleucie, Cresiphonte & Babylone, & reduit en Prouinces l'Armenie, & l'Albanie. Auparauãt ils auoiẽt toute l'Asie mineur, le Pont, Pamphilie, Cicilie, Galacie, Bitinie, Cappadoce, & plusieurs autres Regions. Toute laquelle longueur & largeur d'Empire s'est restrainte (Par la pusillanimité de quelques Empereurs) en vne seule & petite par-

tie d'Alemagne & d'Italie, dont nous dirons comme, en quelle sorte, & quand s'est commencé à diminuer l'Empire. La principale donc & plus notable playe qu'ait reçeu l'Empire de Rome, & le commencement de sa ruine proceda des Goths, gens fort renommez en armes, descendus de la Scitie Septentrionale pour destruire & ruiner tout le reste du monde : & pour en dire la forme, ie retourneray quelque peu en arriere pour reciter briefuement l'histoire : car vouloir amplement escrire combien de fois les Goths ont molesté & affronté cét Empire, quantes Prouinces ils ont destruites, & par quantesfois ils ont esté repoussez, quelles victoires ils ont euës, & aussi qu'ils ont esté vaincus par les Empereurs & Capitaines Romains, le discours en seroit trop long, parquoy suffira d'atteindre seulement l'endroit qui nous enseignera la fin de nostre propos commencé. Ie laisseray aussi (pour fuyr la confusion des opinions) à disputer, de quelle part de la Scitie ils descendirent, & pareillement à declarer lesquels furent qui se nommoient Ostrogots, & quels les Visigots, pour ce qu'en cela n'y a autre difference, fors que les Ostrogots tirent plus vers Orient; Conclusion ils estoient tous Goths, & ainsi les nommeray-je sans faire difference entr'eux. Or laissant donc plusieurs choses sans en faire mention, Corneille Tacite escrit que du temps de l'Empereur Domitian les Goths prindrent l'audace de mener guerre à l'Empire Romain, contre lesquels fut vne fois enuoyé Oppie, Sabin, & apres luy fut enuoyé Corneille Fusan : qui tous deux vainquirent les Goths, & les chasserent de toutes les

terres de l'Empire. Et quelque peu de temps apres, l'Empereur Trajan leur accorda la paix, ayant premierement reçeu asseurance d'eux, auec promesses qu'ils se tiendroient en leur pays en repos : ainsi demeurerent nonante ans. Mais ce terme expiré, recommencerent à s'esmouuoir, & entrerẽt derechef és terres de l'Empire, à quoy s'opposa l'Empereur Antonin, & les vainquit. Vingt ans apres ils s'esmeurent encore, essayans passer le Danube, ce qui fut empesché par l'Empereur Gordian. Dix ans passez aduertis de sa mort, & au temps de l'Empereur Philippe ils leuerent vn exercite de trois cens mille hommes, & subjuguerent le pays de Thrace & de Misie, sans qu'on peust leur faire resistance. Enorgueillis de ceste victoire, & long-temps apres la mort de Philippe renouuellerent la guerre lors du regne de Decius son successeur : & entrans par le pays de Rome, Decius alla au deuant en bon equipage, & leur donna bataille, en laquelle (apres cruelle effusion de sang) les Romains perdirent : & y demeura Decius, qui oncques puis ne fut veu, ny vif, ny mort, & y mourut pareillement son fils. Depuis quasi tous les successeurs de ce Decius se sont tousiours foiblement portez és guerres qu'ils ont euës contre eux : en sorte que du temps de l'Empereur Valerian, qui fut vaincu de Sapor Roy de Perse, les Goths conquirent la Thrace & Macedone, & pareillement en Asie la Bitinie & Nicomedie. Depuis ils furent vaillamment combattus & desconfits en Achaïe par Macrin. Apres ces choses, vint à succeder à l'Empire Claude II. de ce nom, qui leur presenta bataille, voire l'vne des plus

cruelles & mortelles dont les histoires fassent mention : car on tient pour certain qu'il y mourut trois cens mille Goths, du reste desquels l'Empereur fut victorieux, & les chassa hors de tous les pays qu'ils auoient gaigné auparauant : Outre ce qu'il print si grande quantité d'eux, qu'il n'y auoit maison en l'Empire où il n'y eust vn Goth esclaue. Ce qu'ils se sont tant de fois restaurez & assemblez en guerre, apres tant de desfaictes receuës par plusieurs Empereurs, est vn clair argument & tesmoignage de leur grande multitude & puissance: car tousiours apres leur destruction on les voyoit retourner les armes en main, tout ainsi que s'ils n'eussent eu aucune aduersité. Aduint quelque temps apres que l'Empereur Emilian se presenta contre eux en bataille, où fut tué Canobie leur Roy auec cinquante mille Goths, qui auoient voulu commencer la guerre, tellement qu'ils furent quasi du tout ruinez : mais s'estans commencez à repeupler par la reuolution de trente années, ils recõmencerent à refaire nouueaux amas de gens, pour se venger des ruines passées, & leuans grand nombre de combattans occuperent la Sarmacie. Au moyen dequoy l'Empereur Constantin le grand, qui estoit passé en Constantinople pour y tenir son siege Imperial, chemina contre eux, les vainquit, & desfit, en sorte que les Goths las de vaincre & d'estre vaincus, demanderent à Constantin la trefue, puis la paix, & le vindrent seruir en la guerre contre Licinie, ainsi qu'ils auoient fait auparauant auec Maximian Empereur contre les Partes : & ainsi par plusieurs fois cõme confederez & amis des Romains, ils en receurent solde,

pour ce qu'ils estoient reputez hommes vaillans & aguerris. Depuis ceste derniere route ils se reposerent plus de 60. ans en la Scitie, dont ils estoient premierement partis, & ne les craignoit-on plus, à cause qu'ils estoiēt encores rompus des trauaux passez : parquoy ils viuoient là en paix & repos. A la fin duquel temps, aduint que quelques autres peuples nommez Huns, qui estoient pareillement de la Scitie, & plus prochains des monts Rifées que les Goths, ayans guerre & haine contr'eux, pour ce qu'ils estoient voisins en furent finalemēt victorieux, & comme les plus forts chasserent les Goths de leurs terres, lesquels se voyans chassez & en grande multitude, contraints par necessité, enuoyerent leurs Ambassadeurs vers l'Empereur Valens, le prier qu'il leur voulust dōner quelques pays où ils peussent habiter & comme ses vassaux luy faire obeyssance. Ce que l'Empereur leur accorda, & leur faisant passer le Danube leur laissa le pays de Misie, ainsi que l'escrit Orose, où ils se tindrent en paix, iusqu'à ce que deux Capitaines de l'Empereur Valens, nommez Maxime, & Licinie, qui leur auoient diuisé & party les lieux où ils deuoient demeurer, & qui estoit là pour la garde du pays, les traicterent mal, les pillans tyranniquement, & les faisans souffrir, par leur extréme auarice vne faim intolerable. Pour ceste cause furent ils contraints prendre les armes pour occuper par force ce qui leur estoit denié par amour. Et passant plus outre que ne s'estendoit leur demeure, ils entrerent par la Thrace, destruisans le pays, & saccageans bourgs, & villes. Contre laquelle impetuosité l'Empereur Valens s'opposa, leur presentans ba-

taille, en laquelle il fut vaincu, & estant frappé d'vn dard, se mit en fuitte, & se cacha en vne maison de village, où les Goths victorieux l'attaignirent, & le bruslerent là dedans. Puis suiuans leur ctoire assiegerent la ville de Constantinople, qui fut vaillamment deffenduë par l'Emperiere Dominique, femme de Valens. A cét Empire succeda son nepueu Gratian, pendant le regne duquel les Goths glorieux d'vne telle victoire assaillirent l'Empire Romain, & y firent la guerre en tant de lieux, qu'il fut en grand danger d'estre perdu. Ce que voyant Gratian, & cognoissant le danger & la peine où il estoit, aduerti de la renommée de Theodose natif d'Espagne, qui estoit tres-vaillant homme, en paix, & en guerre: l'esleut pour compagnon en l'administration de l'Empire, & le fit capitaine contre la furie & fierté des Goths. Et comme l'Empereur Nerua successeur de Domician, se voyant vieil, & l'Empire aller en decadence, auoit iadis appellé pour succeder apres luy, le bon Trajan natif de la mesme ville d'Espagne, lequel auec sa Prudence & valeur, non seulement deffendit l'Empire, mais l'augmenta en grandeur de terres & de richesses, plus que nul autre. En ceste sorte Gratian esleut Theodose, que plusieurs estimoient estre du lignage de Trajan, & lequel deuint si excellent Capitaine, & depuis si sage Empereur, qu'il eut maintes victoires sur les Goths, desquels il fit mourir si grand nombre qu'il les contraignit à demander Paix, & les rendit tributaires à l'Empire, en leur ostant ce qu'ils auoient vsurpé, & tellement les abbatit, que tout le temps de sa vie ils luy furent paisiblement subjects,

& prenoient solde de lui pour le seruir en ses guerres, & si n'eurent pendant ce temps Roy ou Capitaine qui ne leur fust donné par luy. Ainsi demeura l'Empire de Rome en paix, qui fut restauré par luy en sa premiere authorité, bien que ce ne fust sans peril de sa personne, & sans grands trauaux. Mais apres la mort de Theodose, telle seigneurie retõba encore qu'elle se fust tousiours augmentée depuis vnze cens ans, & depuis ce temps vint en telle decadence qu'onques puis elle n'a peu se releuer: ains par la nouuelle recheute qu'elle a euë par Mahomet elle est quasi retournée en celle pauureté, en laquelle sa grandeur print son origine.

L'assaut & prinse de Rome par les Goths.

CHAP. XXVIII.

THeodoze mourant laissa deux fils, l'vn nommé Honorius, & l'autre Arcadius, auec vne fille appellée Placide: entre lesquels il diuisa l'Empire: & pour ce qu'ils estoient encore fort ieunes & incapables de regner, il leur laissa deux notables tuteurs, l'vn nommé Rufin, & l'autre Stilicon: Rufin pour la partie d'Orient, & Stilicon en Italie & Occident. Ce Stilicon estoit fort bon capitaine & sage & l'autre pareillement tres-vaillant, & homme de grande entreprinse. Au moyen dequoy l'ambition & enuie de dominer se mit entr'eux, lesquels voyãs les enfans trop petits determinerent chacun d'eux de pratiquer l'Empire: Rufin pour soy-mesme, & Stilicon pour son fils: Et pourtant que cela ne se pouuoit faire facilement, & à cause que ceux de

l'Empire portoient affection aux enfans de Theodose, se souuenās de la vertu & bonté du pere, chacun d'eux le plus couuertement qu'il pouuoit, desiroit & cherchoit le moyen que l'Empire fust en guerre & necessité, à fin qu'eux estans hommes de grand fait, peussent tousiours commander & auoir authorité sur tous : & que par l'eslection qu'on feroit d'eux, comme autrefois on auoit fait de cōsuls & capitaines, ils peussent (venant l'occasion) s'immiscer en la domination de l'Empire. Le premier d'eux qui se découurit fut Rufin : Car ayant par quelque moyen suscité les estrangers à faire guerre, & estant esleu capitaine, essaya se faire nommer Empereur, à quoy il faillit : & pour ceste cause fut mis à mort par l'ordonnance d'Honorius, qui estoit desia grandelet. Stilicon qui estoit plus accord, sçeut mieux prendre le temps, mariant Arcadius auec vne de ses filles, ce qui deuoit estre occasion de luy oster ce mauuais propos. Ce neantmoins cerchant par tous moyens de mettre son entreprise à fin, solicita secrettement les Goths, les Wandales, les Huns & autres gens barbares, à s'émouuoir contre l'Empire, en les assaillant luy-mesme quelquefois, & prouoquant à guerre : & encore leur enuoyant des gens, qui leur donnoient esperance de pouuoir conquester quelque pays sur l'Empire. Ce qu'il faisoit sous espoir d'estre esleu capitaine, se sentant le plus excellent en armes qui fut en ce temps-là : Car encore qu'Honorius & Arcadius fussent desia adolescens, si est-ce qu'ils n'estoient gueres ententifs au gouuernement de l'Empire. Or venans les Goths à main armée, & estant Stilicon esleu Capitaine contr'eux, il eut

quelques victoires, mais c'eſtoit en telle ſorte quẽ elles n'eſtoient generales, afin que la guerre ne fuſt ſi toſt finie: en quoy faiſant il s'acquit telle reputation, que tout ce qu'il faiſoit eſtoit approuué. Cependãt les Goths eſleurent Alaric pour leur Roy qui auec groſſe armée vint en Italie, contre lequel ſe preſenta Stilicon en grande puiſſance, & bien qu'il euſt beaucoup endommagé le Roy des Goths, ſi eſt-ce que l'on voyoit appertemẽt, qu'il euſt peu leur faire beaucoup plus de dõmage. Au moyen dequoy Alaric homme de bon entendement & bien preuoyant, s'apperçeut que Stilcon ne vouloit du tout finir la guerre pour ne perdre le moyen de commãder, diſant, que pour vaincre du tout il n'attendoit que la deſcente de quelques autres nations Barbares, nommées Wandales qu'il diſoit, pour certain venir contre l'Empire, du lignage toutesfois deſquels il eſtoit deſcendu, tellement qu'il eſperoit par leur fauenr & ſecours s'emparer facillement de l'Empire, & y mettre ſon fils. Par ainſi eſtant Alaric deuëment certifié des menées de Stillicon il en aduertit Honorius, le priant de luy accorder la paix, pour ce qu'il ne cherchoit qu'vn petit de pays pour y demeurer auec ſes gens, offrant luy faire fidelle ſeruice, l'Empereur aduerty de cette entreprinſe & de pluſieurs autres menées, auec les ſoupçons qui luy ſuruindrent à propos, commença à cognoiſtre clairement l'intention de Stillicon, toutesfois il fit ſemblant de ne s'en eſtre apperceu pour l'heure, accordant la demãde d'Alaric, auquel il permit d'habiter en vne portion de la Gaule. Durant que ces choſes ſe faiſoient, ſe paſſerent pluſieurs iours, eſquels fut deliberé & conclu

contre l'intention de Stilicon. Et combien que suiuant l'accord, Alaric se fust remué auec son armée, pour aller prendre possession du lieu qui luy estoit assigné pour sa demeure. Ce neantmoins Stilicon practiqua secrettement auec vn Capitaine de sa gens-d'armerie qui estoit Iuif, nommé Saul, lequel feignant auoir quelque particuliere querelle contre les Goths trouua moyen qu'vn iour de Pasques auquel les Goths (cõme Chrestiens qu'ils estoiẽt) celebroient la feste, il les print au despourueu, les assaillit, & en tua ce qu'il peut, pensant que par ce moyen la guerre renouuelleroit, & qu'il seroit de nouueau remis en son office & dignité, qui finissoit en temps de paix. De fait le Iuif en assouuit son desir, & assaillant les Goths en fit grande boucherie, mais à la fin il en paya l'amende, par la perte qu'il y fit de sa vie: car s'estans les Goths assemblez se ruërent sur luy & ses gens, & le tuërent auec la plus grand part des siens. De laquelle tromperie Alaric fort animé ramena ses bandes contre celles de Stilicon, qui fit semblãt d'en auoir peur, & ne vouloit en quelque sorte que ce fut, prendre iournée: partant depescha vne trompette pour demander plus grand secours à l'Empereur: lequel aduerty des façons de faire de Stilicon, & ayant crainte de luy, enuoya au camp, auec grosse armée telles gens qui le tuërent, & son fils aussi, oubliant par tout la raison de sa mort, & la trahison qu'il auoit deliberée. Et combien que Honorius eut bien pourueu à ce scandale, & danger, si ne peut-il mettre bon ordre à la creation d'vn nouueau Capitaine assez excellent, & digne de son camp: tellement qu'Alaric pensant, peut

estre, que cela fut aduenu par la propre volonté de l'Empereur, ou plustost pour auoir cogneu le tẽps luy estre propice auec opportunité, s'en alla droit vers Rome sans trouuer aucun empeschement, & mettant à feu, & à sang tous les pays par où il passoit, mit le siege deuant la ville, en l'an de sa fondation, onze cens soixante quatre ans : mais ayant troué au premier assaut que par la bonne deffence des Romains il ne l'auoit peu prendre, il l'assiegea de toutes parts, fort estroittement, & y dura ce siege deux ans entiers. Plusieurs autheurs ont ainsi escrit de l'assaut & prinse de Rome par Alaric, & toutesfois ils ont si briefuement descrit les actes & armes qu'on y fit, qu'il ne s'en trouue quasi rien. Ceux qui en ont escrit, sont Paul Orose au septiesme liure, & Paul Diacre en l'histoire d'Honorius. Iornandes en l'histoire des Goths, sainct Augustin au premier & septiesme liure de la cité de Dieu, S. Hierosme au commencement de son Epistre, comme chose aduenuë de son temps: Isidore aussi en parle en l'histoire des Goths, auec autres modernes, lesquels s'accordans ensemble disent qu'il aduint ainsi. Encore dit-on, que comme Alaric alloit marchant contre Rome, ainsi que Chrestien, bien que furieux & cruel, au deuant de luy vint vn moine de grande authorité, & de saincte vie, toutesfois n'a esté possible de sçauoir de quel lieu il estoit, qui ayant audience d'Alaric, l'admonesta & conseilla de laisser ce mauuais propos, luy disant qu'il se souuint d'estre Chrestien: que pour l'amour de Dieu il moderast sõ ire : aussi qu'il ne deuoit prendre plaisir à voir espãdre tant de sang Chrestien, veu que Rome ne l'auoit en rien

offensé. Auquel Alaric respondit: Tu dois sçauoir homme de Dieu, que ce n'est point de ma propre volonté que ie vay contre Rome: au contraire ie t'asseure que chacun iour il me vient vn homme au deuant qui m'y contraint & m'en importune, me disant aduance-toy, va contre Rome, destruis la toute entierement, & la mets en desolation. Dequoy le Religieux estonné ne luy osa plus repliquer: par ainsi ce Roy suiuit son entreprise. I'ay trouué cela escrit aux Annales de Constantinople: de sorte qu'il semble que ceste aduersité de Rome soit vne speciale verge de Dieu. Paul Orose l'afferme aussi, disant, que tout ainsi que Dieu tira Loth de Sodome, qu'il auoit deliberé d'abismer: aussi deliura-il le Pape Innocent I. qui quelques iours auparauant le siege, estoit sorti dehors pour aller voir l'Empereur Honorius qui estoit à Rauenne, toutefois Platine dit que ceste aduersité aduint à Rome au temps du Pape Zozime, mais il peut estre qu'elle commença durant la Papauté de l'vn, & se finit au temps de l'autre. Saint Hierosme estoit aussi en ces ans là hors de Rome, & faisoit penitence és deserts d'Egypte. Estant donc Rome assiegée, où les Goths & Romains firent de grãds exploits d'armes: Les Romains tindrent si bien que la famine les assaillit en sorte que S. Hierosme dit, que quand la ville fut prinse, il s'y trouua peu de prisonniers, pour ce que la famine enragée les auoit consommez & fait mourir quasi tous, iusques à leur faire manger des viandes infectes, & que l'vn mangeoit l'autre: la mere ne pardõnoit pas à l'enfant qu'elle nourrissoit: car la faim la contraignoit de le remettre en son ventre, d'où il estoit

sorti peu auparauant. Il y a entre les Autheurs varieté, en quelle sorte Rome fut prinse. Procopie Grec, dit, que voyant Alaric ses forces ne suffire à la prendre, se determina de l'auoir par tromperie, parquoy feignant vouloir leuer le siege, fit vne certaine maniere de tresues, & enuoya dans Rome trois cens prisonniers de la ville, qu'il auoit pratiqué pendant leur prison, & ausquels il se confioit, leur ayant donné l'instruction de ce qu'ils auroient à faire par le moyen de leur promise liberté, auec grandes promesses: & venu le temps designé, les prisonniers qui estoient en liberté en la ville, en nombre de trois cens, prindrent l'vne des portes, malgré les gardes d'icelle, & y entra dedans Alaric auec ses gens en grande impetuosité. Autres disent, que par le commandement & industrie d'vne grande Dame de Rome, cette porte fut mise entre les mains des Goths, & que ce qu'elle en fit procedoit de la pitié qu'elle auoit, de voir souffrir si extresmes maux aux pauures gens: jugeant en soymesme que les ennemis ne pourroient tant faire de mal en la ville, que faisoient les mesmes Romains. Il y en a d'autres qui disent qu'elle fut prinse à force d'armes, ne pouuant plus ceux de dedans resister contre les Goths, Mais quoy qu'il en soit, ils sont tous d'accord qu'auparauant que personne y entrast, le Roy Alaric fit crier sur peine de la mort, que nul de ses gens fust si hardi de toucher à creature viuante de ceux qui s'en seroient fuis dans les Eglises, principalement de celles de sainct Pierre, & sainct Paul, ce qui fut obserué, tout le reste de la ville fut saccagé & pillé: & y mourut plusieurs milliers d'hõmes, & beaucoup qui furẽt

prins prisonniers : entre lesquels fut la sœur de l'Empereur nommée Placide, laquelle fut prinse en la puissance d'Attaulfe vn des principaux de l'armée, & parent bien prochain d'Alaric lequel Attaulfe quelque temps apres, la print à femme. Le iour ensuiuant ils se firent entierement Seigneurs de la ville : & pour faire plus d'ignominie à l'Empire, & pour leur passe-temps, les soldats firent Empereur vn nommé Attale, & le menerent par la ville en habit d'Empereur, & le lendemain le firent seruir en esclaue. Ainsi demeurerent les Goths trois ou quatre iours dans Rome: Puis ayant mis le feu en ceraains endroits de la ville, en sortirent d'autre costé. Et l'Empereur Honorius, auec ces piteuses nouuelles estoit à Rauenne, sans se soucier de la misere en laquelle estoit la ville, dont il portoit le tiltre d'Empereur. C'est la premiere fois que Rome depuis qu'elle fut en sa force, a esté sousmise aux estrangers, car de ce que les François entrerent du temps de Brenne, ie n'en fais point de conte, pource que ce fut au temps que Rome ne faisoit que cõmencer, & qu'elle n'estoit pas si forte qu'elle a depuis esté. Mais apres ce tẽps des Goths, la ville & Empire ont tousiours tourné en decadence, & maintes autresfois depuis, elle a esté destruite & assujettie, dont nous en conterons briefuement les plus notables succez, afin que le lecteur cognoisse la fragilité des regnes & Puissances mõdaines, & comme Rome jadis Dame des nations vniuerselles, a esté faite serue, & subjette de toute manieres de gens. Peu de iours apres qu'Alaric fut sorty de Rome, il voulut faire voile vers Sicile, mais la fortune le repoussa en Italie, & mourut

à Concence ville de Calabre : par la mort duquel les Goths esleurẽt pour leur Roy cét Attaulfe, qui auoit prins à femme Placide fille de l'Empereur Theodose : lequel se voyant Roy, retourna à Rome en intention de l'acheuer de ruiner iusques aux fondemens, luy oster son nom, & la dépeupler entierement : ce qu'il eust fait, si les larmes de sa femme ne s'y fussent entremeslées par intercession. Ces choses executées auec maintes autres, les Goths sortirent d'Italie, mais quarante ans apres les Wandales, qui sont aussi peuples Septentrionaux y suruindrent, sous la conduite de leur Roy, nommé Genseric, & entrerent en Italie, auec force gens d'Afrique, sur lesquels ils auoient dominé : & venans à Rome, y entrerent sans aucune resistance, pour ce que la plus grande partie des habitans s'en estoit fuye : Là dedans demeurerent les Wandales & leur Roy Genseric par l'espace de quatre iours, pendant lequel temps, ils la pillerent & saccagerent, puis mirent le feu dedans en plusieurs endroits. Vingt-sept ans ensuiuans la prinse faite par les Wandales, qui fut en tout septante & deux ans apres que les Goths estoient entrez sous Alaric, le Roy des Erules & des Toringues nommé Odoacre, vint auec grande puissance contre la ville de Rome : quoy voyant les citoyens, & qu'ils ne pouuoient resister à si grande force, sortirent dehors, & le receurent amiablement, & en paix : si que, se se faisant nommer Roy de Rome, il y regna par quatorze ans. Depuis venant Zenon à succeder à l'Empire, enuoya de Constantinople, où il demeuroit, Theodoric Roy des Goths, qui en ce temps estoient amis de l'Empire Romain, & vint

Theodoric

Theodoric cõtre Odoacre auec grosse armée pour recouurer Rome: ce qu'il fit, & ayant victoire contre Odoacre, le chassa non seulement de Rome, mais aussi de toute l'Italie: & print pour luy le nom & le Royaume, & s'en fit Seigneur par l'espace de trente ans en paix, & sans contredit: luy mort, son fils Alaric y regna encore huict ou dix ans auec sa femme Amalasonte. Depuis & apres quelque trauaux de guerre, ayant Iustinian succedé à l'Empire, les Goths retournerent derechef en Italie, sous l'enseigne de leur tres-cruel Roy Totile, estans Bellisaire & Narsés hommes tres-excellens, & de supréme valeur en armes, & Capitaines en Italie pour l'Empereur Iustinian, lesquels vainquirent les Goths par diuerses fois, en l'an de nostre Seigneur cinq cens octante. Ce Totile apres auoir par plusieurs fois assiegé Rome : & en maintes cruelles batailles, finalement par la trahison de quelques-vns qui estoient dedans, il l'obtint: estant Pelage souuerain Euesque, qui fut trouué dedans : par les prieres duquel, fut esmeu Totile à faire moderer l'occision & cruauté dont ses gens vsoient enuers le peuple. Cela fait, le cruel Roy enuoya ses Ambassadeurs demander paix à Iustinian, & pour ce que il ne luy accorda librement, ains le remettoit à Bellisaire, qui lors estoit Capitaine general en Italie contre luy, en fut grandement despité, à cause de quoy il executa ce qu'il auoit mandé à l'Empereur, qui luy refusoit sa demande : Car il destruisit quasi entierement la ville, & ne resta pas seulement la tierce partie des murs : il fit brusler le Capitole & la plus grande partie de la ville, voire tout ce qu'il peut, commandant aux

habitans de vuider dehors. De fait, apres les auoir diuisez en plusieurs villes circõuoisines, il emmena quand & luy plusieurs des Senateurs, & des plus apparents de Rome, laissant la ville du tout inhabitée : & les plus beaux & somptueux édifices entierement desolez: & en fut telle la ruine & destruction, que oncques puis on ne la peut remettre en sa premiere forme : encore que Bellisaire (apres y auoir entré) reparast grande partie des murs & des logis, & donnast ayde aux Princes Romains, fortifiant leur ville au mieux qu'il pouuoit, & faisant retourner en Italie les habitans dispersez aux lieux voisins pour y demeurer de nouueau : Aussi fut Rome tellement reparée, qu'elle estoit forte assez pour resister à la seconde fois, que Totile y retourna mettre le siege : Mais pour ce qu'au partir que Bellisaire fit d'Italie, il auoit emporté quand & luy le courage, par lesquels ils s'estoient efforcez de se deffendre, y suruenant Totile pour la seconde fois, il la print, vsant neantmoins d'effects contraires aux premiers: car au lieu de la destruire, il se trauailla de la restaurer en ce qu'il l'auoit ruinée, & y fit retourner les Citoyens, qui s'en estoient fuis, ausquels il fit grande chere, & bien venuë. Quelques Autheurs disent, que la cause de ceste mutation proceda de ce qu'il auoit enuoyé en France demander en mariage vne des filles du Roy, qui lui fit responce qu'il ne la luy vouloit point donner, pour ne le recognoistre Roy d'Italie : Car s'il en eust esté Roy, il ne l'eust pas destruite, ains se fust efforcé de la maintenir en ses droicts. Autres afferment que se repentant de sa cruauté passée, il auoit voüé à Saint Pierre & Saint Paul de restau-

rer Rome : mais quoy qu'il en soit, il en aduint ainsi, & fut cette la derniere fois que les Goths entrerent à Rome : laquelle ils perdirent bien tost apres, estans vaincus par l'excellent Narses, Capitaine de l'Empereur Iustinian, qui les jetta totallement d'Italie, où oncques puis ils ne r'entrerent. Toutesfois ils monstrerent aux autres nations, que Rome pouuoit estre vaincuë & prinse : Car peu apres les Longobards suruindrét en Italie, lesquels se faisans seigneurs de la Gaule Cisalpine, qui à leur occasion est maintenant nommée Lombardie, trois ans apres la ruine de Totile vindrent sous le Roy Clouis, & tindrent le siege deuant Rome, faisans de grands dommages aux lieux circonuoisins, encores qu'ils ne prinssent la ville. Quelque temps apres, & viuant le Pape Gregoire troisiesme, Lieutfrande leur Roy l'assiegea pareillement, & estant pres de la prendre, il en laissa l'entreprinse, à la priere de Charles Martel. Depuis lequel, & en l'an sept cens cinquante deux, vn autre Roy de ces Longobards, nommé Attaulfe, l'assiegea encore, au temps du Pape Estienne second ; & combien qu'il n'entrast en la ville, si fit-il aux enuirons la plus cruelle enuahie qui eust esté depuis le temps de Totile, ne que luy-mesme eust faite. Et si Pepin Roy de France, & pere du grand Charlemagne, n'y fust allé au secours, certainement ils fussent entrez dedans, & l'eussent entierement destruite, ainsi qu'ils auoient desià commencé par dehors. Cette calamité passée, Rome eut quelque respir par la faueur de Charlemagne, & aussi pour ce que l'Empire passa en Occident. Toutesfois par succession de téps, & en l'an de nostre Sei-

gneur huict cens trente trois, estant Pape Gregoire 4. & Empereur Louys : les Mores, Sarrazins, disciples de Mahomet, auec gros exercite descendirent en Italie, & ayans destruit Cécelles (à present nommée vieille ville) allerent contre Rome qu'ils assiegerent, & la prindrent, profanās le temple de S. Pierre : puis ayans faict maintes ignominies, & bruslé tout ce qu'ils peurēt, retournerent en leurs nauires, chargez de plusieurs prisonniers, proyes, & despoüilles. Rome ayant enduré toutes ces infortunes, Gregoire 7. vint à succeder au Pontificat, qui eut de grandes guerres contre Henry Empereur d'Allemagne : lequel poursuiuant sa haine amena ses gens deuāt Rome, en laquelle il assiegea le Pape : mais les Romains se deffendirent courageusement, & luy resisterēt, auec telle obstination, que le siege dura long tēps. Toutesfois en vne bataille qui se fit, il print la ville, au moyē dequoy le Pape se retira au chasteau S. Ange, auquel lieu estant assiegé il eut pour secours grand nombre de Normands, & voyant l'Empereur qu'il ne les pouuoit bonnement attaindre, il destruisit premierement plusieurs edifices de Rome, puis s'en partit laissant en la ville la plus grande part de son armée, pour la deffendre auec quelques Romains, qui estoiēt de sa faction. Estans donc les Normands arriuez auec quelques autres du parti du Pape, ils entrerent en la ville, où les deux armées cōbattirent ensēble par plusieurs fois : & en fut tel le dommage, que la ville receuoit de chacun costé, que la plus grande partie en fut bruslée : car par special tout ce que les Normands pouuoyēt attrapper de leurs ennemis, fussēt mai-

sons, ou autres choses, il estoit bruslé, abbatu, & mis par terre. Le Capitole mesme, qui auoit esté refait de nouueau, & où les gens de l'Empereur Henry s'estoient fortifiez, fut derechef bruslé. Finalement les Normands, & la partie du Pape furent victorieux, estant Rome tellement ruynée & desolée, que oncques depuis elle ne fut restaurée, ny ne sera iamais en son premier estat. Ceux qui en ont escrit afferment que Totile, ny iamais aucune autre nation, ny firent oncques si grand dommage, qui soit à comparer à celuy qu'elle reçeut pour lors. Qu'il soit vray, on y voit pour le iourd'huy des vignes, des iardins, & autres places vuides, où il y auoit en ce temps-là des Eglises, & autres choses fort notables, la grande ruyne desquelles, est aduenuë en l'an mil octante deux. Partant quiconque considerera bien ces infortunes, trouuera qu'il n'y a quasi nation au monde, ayant iadis esté subiette à Rome, qui ne soit venuë en diuers temps la saccager. Et pour dernier exemple en nostre temps, à cause de nos pechez, & particulierement de ceux qui habitoyent leans, l'exercite Imperial, qui estoit des Espagnols, & Allemands par secret iugement de Dieu, s'en alla deuant cette ville qui fut prinse & saccagée: & pour ce qu'au premier assaut, feu Charles Duc de Bourbon, Prince François, & l'vn des plus braues hommes de son temps, qui pour lors estoit Capitaine general de l'Empereur y fut tué: estans les soldats en liberté, ils firent des cruautez enormes: voire toutes celles qu'on pouuoit péser, excepté de mettre le feu aux Eglises. Ce qui proceda (cõme il est à presumer) par la iustice de Dieu, encore que les

executeurs d'icelle ne fussent sans grand peché: car il est besoin qu'il vienne scandale ; mais malheur à qui le commettra.

L'excellence, & les loüanges du trauail, & du dommage qu'engendre oysiueté.

Chap. XXIX.

Novs auons par la loy & commandement de Dieu, qu'il faut trauailler en ce monde : car le premier homme ayant enfraint le commandement de Dieu, fut chassé du Paradis terrestre, & la terre luy fut baillée pour en joüir, à la charge neantmoins de la labourer en continuel trauail, qui ne luy fut point limité à tēps, ains tant qu'il viuroit: & encore non seulement au premier homme, mais aussi à toute sa posterité. Et toutesfois encore que par la saincte Escriture ce trauail soit donné à l'homme pour penitence, si est-il propre medecine pour remedier au mal passé : pour ce que par son trauail on vient à ragagner ce qui a esté perdu en mangeant : & de tant plus (bien que ce fust pour chastiment) que Dieu n'a point commandé chose qui ne fust bonne de soy, tellement qu'il a donné à l'homme le trauail pour joüir de la terre : Iob dit que l'homme est né pour trauailler. Voyez nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ, qui à l'exemple de nous tous, a trauaillé continuellement en penible exercice iusques à la mort. En vne de ses paraboles il reprend & blasme les Vierges qui dorment, & sont oysiues parmy la place, & fauorise celles qui trauaillent, disant en vn autre passage : Venez vous tous qui estes chargez, &

ie vous soulageray : Si nous nous mettons à lire, nous trouuerons que les anciens Saincts ont tousiours employé le temps en continuels exercices & labeurs. Qui plus est, le trauail est non seulement salutaire à l'ame : mais sain aussi au corps, car il rend agile, dispos, & fort : il accroist les bons esprits, & pareillement consume les mauuaises humeurs. Et quand à l'ame, il luy oste l'occasion de mal faire, la destournant des mauuaises pensees. Cela est certain que iamais de chose de grande cõsequence ne sortit bon effect sans peines, & si les aises qu'on obtient moyennant la peine, en semblent meilleurs. Qui prend le trauail, prend aussi le repos, pour ce qu'à l'homme las, toutes choses sont douces & aggreables : Le manger luy est sauoureux, le dormir luy est facile, & si reçoit tous autres plaisirs en bonne affection. A celuy qui ne se trauaille, & ne se lasse, le repos ne peut donner parfait contentement. Or le trauail rend l'homme discret, esueillé, bien aduisé & sage, toutes bonnes choses en procedent. C'est le trauail qui rend habile l'homme, luy fait des logis pour demeurer, voyes pour cheminer, Navires pour nauiguer, Armes pour se deffendre : bref, les biens qui en viennent sont innumerables. Par trauail, les terres steriles sont faictes fructueuses & abondantes : à celles qui sont seiches, il donne de l'eau, ouurant le ventre de la terre par où passe l'humeur : il hausse la terre où il en est besoin, & abbaisse les montagnes qui nous empeschent : il fait contourner les fleuues droicts, & couler par terres seiches, & sans eau ; & si il a puissance d'orner & farder nature, & la contraint quelquesfois d'engen-

drer ce qu'elle ne feroit de sa propre volonté : Il appriuoise les bestes furieuses: il rẽd les esprits des hommes prompts & subtils, & pareillemẽt les autres sentimens & puissances de l'homme : Chacun qui s'employe sçait quel grand guerdon s'obtient par trauail. Dieu n'a voulu que les siens paruinsent au Ciel sans peine. Si les somptueux Edifices, les grands Palais, & les villes peuplées te semblent grandes choses, sçache que c'est du labeur, & de la sueur de tes Predecesseurs. Si pareillement les Arts & Sciences te contentent, souuienne-toy que c'est le spirituel trauail des Doctes hommes du temps passé, quand tu verras de beaux champs, jardins delectables, & vignes accoustrées, sois seur cela proceder de l'œuure du trauail : Pour ce qu'oysiueté ne fait rien faire, ains plustost desfait les choses faictes. Par trauail les hommes attaignent à ceste grande & notable renommée. C'est ce qui a fait sages, Platon, Aristote, Pitagoras, & le reste de tous les hommes Doctes, qui ne cesserent oncques de trauailler leurs corps & leurs esprits, estudians, escriuans, enseignans, disputans, ne se soucians de dormir, de manger, ny de vestir leurs corps: & encore quand ils en prenoient, il leur estoit de beaucoup plus sauoureux qu'aux oysifs & paresseux gloutons. Qui est-ce qui fit Hercules tant illustre & renommé, sinon ces douze trauaux ? Qui est-ce qui a rendu tant fameux Alexandre le Grand, Iules Cæsar, & tous ces excellens Roys & Capitaines, sinon l'exercice & trauail ? Et au contraire Sardanapale, & autres semblables Princes lascifs & ocieux, ont esté ruinez & oppressez, & sont morts infames. Par là on peut aysément cognoi-

ftre que si le trauail estoit osté du mõde, tout seroit aneanti : les offices tomberoient en décadence : les arts mecaniques, les lettres, les estudes, les biẽs, les souuenances, la Iustice, les Loix, la Paix ne pourroient estre soustenuës sans le trauail. Toutes les vertus se tiennent par son moyen, & sans luy ne se peuuent exercer: Pour ce que celuy qui veut administrer Iustice, doit trauailler. Pour cõclusion, nulle vertu ne se peut mettre en œuure sans trauail. C'est pourquoy Hesiode dit qu'il faut acquerir la vertu par sueur. Si nous voulons exactement contempler toutes les choses que Dieu a creé, nous trouuerons que de tant plus elles sont parfaites en vn certain moyen, tant plus pouuons nous dire qu'il leur a donné grand trauail. Voyons pour les Superieurs: le Soleil se meut continuellement : La Lune n'est iamais arrestée: Les Cieux & les Planettes ont esté sont, & seront tousiours en continuel mouuent: Le feu ne se peut tenir sans faire quelque operation: L'air va tousiours d'vne part ou d'autre. Des parties basses, l'eau, les fontaines, les riuieres, fluẽt incessamment, & la mer se meut sans cesse. De la terre (bien qu'elle soit immobile, car il le faut & est necessaire, à fin que les hommes puissent aller & venir sur elle & s'y reposer) toutesfois elle n'est iamais en repos : Ains produit continuellement Herbes, Arbres & Plantes, comme celle qui est tenuë de maintenir & nourrir tant d'hommes & de bestes. Par ainsi donc, si nous mettons toutes ces choses en consideration, nous trouuerons que Nature n'est ententiue à autre chose qu'au continuel trauail, pour créer, former, faire, desfaire, produire, corrompre, alterer, organizer &

besongner, sans s'arrester ny reposer en quelque sorte que ce soit. Que ce que ie dy soit vray, les Sages Philosophes du temps passé le donnerẽt à entendre, quand iamais ils n'ont esté las de loüer le trauail & exercice corporel. Virgile dit que le labeur continuel surmonte toutes choses. Horace en ses Satyres, dit que Dieu n'a rien donné aux hõmes sinon auec peine & labeur, Euripide dit que le trauail est pere de renommée : que Dieu ayde à celuy qui trauaille : que le voyage de vertu se fait par le trauail: & que sans iceluy il n'y a renõmée, loüange, ny bonne aduanture. Menandre escrit, & sagement que l'homme sain qui est oysif, est de pire condition que celuy qui à la fiévre. La sentence de Democrite me semble fort spirituelle : quand il disoit, le labeur volontairement prins ne donne point de peine aux forces. Hermicon enquis de qui il auoit apris la science qu'il auoit, respondit de trauail & d'experience. C'estoit la sentence du grand Pitagoras, que l'homme deuoit eslire bonne vie, & l'executer en trauail, qui rend la coustume douce & aisée. Salomon dit aussi que le paresseux doit prendre exemple aux fourmis. S'il me faloit raconter les exemples de tous ceux qui ont trauaillé, ie n'aurois iamais fait. Il suffira donc de dire qu'onques homme ne fut Illustre par armes, par lettres, par exemple de bonne vie, ny encores par autres arts, sans se trauailler grandement, & qu'à la verité iamais gens ocieux ne furent grands, ny cogneus; & si d'auanture quelqu'vn estant né grãd a vescu oysif, il est certain que par oysiueté son estat a esté ruyné, ou il a perdu son renom, sa vie, ou son repos, estant la perte le vray fruict de pa-

resse, par laquelle les vices se multiplient, comme le tesmoigne l'Ecclesiastique, disant oysiueté enseigne beaucoup de malices. Aussi Ouide afferme que Cupido n'a de force sinon sur les oysifs, & à bon droit : car en oysiueté se songent les malices, s'inuentent les trahisons, & s'executẽt les pechez. Ezechiel nombre oysiueté entre les iniquitez, pour lesquelles Sodome fut destruite. Quant à moy ie ne sçay chose quelconque qui ne soit ruynée par oysiueté quand elle s'y fourre. Nous voyons du feu s'il n'est entretenu qu'incontinent il s'esteint; l'air pareillement veut estre tousiours mouuant, & s'il est enfermé & retenu il se corrompt : l'eau retenuë en lieu où elle ne puisse courir se gaste & putrefie. Si la terre n'est labourée & ouuerte, elle ne peut produire que ronces, espines, chardons & autres herbes inutiles. Nous voyons euidemment que l'or n'estant mis en œuure, ny esclarcy, ne monstre sa beauté, & le fer & autres metaux s'enroüillent, si on ne les fait seruir. Les Prouinces & terres non habitées ny labourées, sont pestilentieuses & steriles : de maniere qu'il semble que l'vsage les purge & guerisse. Les maisons & logis s'ils ne sont habitez se gastent & ruinent. Les chemins non vsitez se refermẽt & reserrent : au moyen dequoy on peut cognoistre que les choses qui ne sont employées & mises en labeur se desfont & perdent : voire iusqu'aux esprits des hommes, s'ils ne s'exercent ils demeurent paresseux, & l'ame & le cœur se consument : toutes les forces du corps s'en affoiblissent, & s'en trouuẽt flasques. N'ay-je pas dit par cy deuant que le trauail rend l'homme agile & dispos, & maintenant ie dy que par le

contraire, oysiueté gaste la complexion, corrompt les bonnes humeurs, & les mauuaises viennent à maistriser. Galien dit qu'il est impossible que l'homme se puisse tenir sain s'il ne trauaille. Auicenne tient la mesme opinion, auec Corneille Celse, & autres excellens Medecins. Les cheuaux & telles manieres de bestes, en les tenant oysifs deuiennent inutiles. Les nauires qu'on tient arrestées aux Ports & Haures se pourrissent, & en nauigeant se conseruent. Les gens de guerre s'aneantissent quand on les tient en repos. Encore dit-on que l'oysiueté d'Annibal en Capuë fut cause que les Romains eurent victoire sur luy. Il est aduis aux paresseux que toutes choses donnent peine. Celuy qui marche le mieux en guerre, combat à plus grande seureté : mais à celuy qui s'arreste en vn lieu aduient plus d'inconuenient, & le Soleil le brusle d'auantage. Aussi nous voyons que l'Archer ne tire à l'oyseau volant, cõme à l'arresté. L'on voit encore ordinairement que les voix & les instrumens qui ne sont mis en œuure, se diminuent, & deuiennent enroüez & discordans : & au contraire, l'vsage les affine, accorde, & adoucit. Il y a quelque sorte de vins qui veulent estre remuez & maniez pour les conseruer & rendre meilleurs. Les pierres precieuses si elles ne sont polies & fardées ne monstrent point leur beau lustre, mais accoustrées & mises en œuure on void leur perfection : voire iusques au fer mesme, que plus il est employé, plus est resplendissant & clair. Entre les bestes brutes, celles qui plus portent de peine sont plus estimées des hommes. L'on pourroit en cét endroit amener tant d'authoritez de Poëtes & Philosophes qui

blasment l'oysiueté, que par le moyen d'icelles on pouuoit accomplir ce qui deffaut à rendre parfait ceste remonstrance. Les Saincts la maudissent, les Philosophes la condamnent, Ouide, Platon, Horace, Claudian, Virgile, & tous les autres Poëtes chãtent contre elle: toutes les histoires sont pleines des maux qui en deriuent. Platon & Aristote condamnans oysiueté, exaltent fort l'art qui se nomme Gimnastice, par lequel toutes les choses necessaires à la guerre sont enseignées. L'Empereur Adrian auoit esleué & nourri vn homme Turbe tres diligent & laborieux negociateur: vn iour l'Empereur voyant qu'à son aduis ce Turbe trauailloit trop, il luy dit qu'il ne se tua pas, & qu'il eût plus de soin de sa santé: auquel Turbe respondit: Monseigneur, l'homme nourri, esleué, & fauorisé d'vn Empereur, doit mourir sur les pieds en trauaillant. Quinte Curse recite que les maladies d'oysiueté, se guarissent par trauail. Les Romains auoient accoustumé commencer le iour à minuict, afin qu'à l'apparition & sortie du Soleil ils commençassent tous à trauailler, & que par ce moyen il leur fust aduis que desià la moitié du iour fust passée sans auoir rien faict. Vn Romain persuadoit au Senat qu'on ne destruisist point Carthage, afin que les Romains deuenans asseurez par la defectuosité d'icelle, ne deuinssent oyseux. A ce propos Scipion Nasique, voyant que quelques vns disoient Rome estre en seureté, puis que Carthage estoit desolée, & Grece saccagée: il leur dit, mais au contraire, nous sommes maintenant en plus grand peril, d'autãt que nous ne doutons plus personne, Par là ce docte homme vou-

loit inferer oysiueté estre cause de plus grand peril que la guerre, ny les voisins ennemis : & que la peur asseure dauantage, que d'estre sans pensemēt: auquel propos de Scipion, nous auons le commun Prouerbe : Il vaut mieux perdre que chommer. Apulée dit, que rien ne luy sembloit plus loüable que les escrimeurs, qui auoient oysiueté en telle abomination, que les maistres ne donnoient iamais à manger à leurs disciples, qu'ils n'eussent premierement fait quelque vertueux exercice. A ce mesme propos Ciceron recite, que les hommes estoient veritablement nais à bonnes operations : dequoy nostre ame nous est argument suffisant, car iamais n'est arrestée : Le renommé Draco Legislateur d'Athenes, entre les plus notables loix qu'il donna, & dignes de plus grande loüange, c'est qu'il punissoit de mort ceux qui estoient trouuez oysifs, ou qui s'en alloient à leur plaisir & passetemps. Il est bien à presupposer, combien le trauail estoit en estime enuers les Gentils : veu qu'ils en auoient trois Idoles, l'vne nommée Strenua, c'est à dire dexterité : la seconde Agenoria, qui signifie verilité : la tierce Stimula, qui vaut autant qu'esguillon d'honneur, ou de vertu : ainsi leur estoit le trauail si recommandé, qu'ils en formoient des Idées en l'eternité. Mais afin de ne trop nous arrester à l'opinion des Gentils, venons à la saincte Escriture, qui ne nous oblige moins au trauail, que de nous deffendre des choses profanes. Salomon en ses Prouerbes entre les autres lieux par lesquels il blasme tant oysiueté, dit: que le paresseux qui delaisse de labourer en Hyuer, sera mēdiant. S. Paul ne se glorifie de rien plus que n'estre point oyseux,

par tout il louë le trauail. Il escrit aux Thessaloniciens, qu'ils sçauent bien, qu'ils le doiuent imiter: car il ne fut oncques oysif parmy eux, ne prenoit son repas qu'il ne l'eust gaigné : il trauailloit iour & nuict, pour ne les incommoder, ains pour leur donner exemple : & si disoit, que celuy qui ne veut trauailler ne doit manger. Il fait le semblable aux Corinthiens, leur racontant ses trauaux pour leur donner exemple, & autant en fait-il en maints autres lieux. Employons donc d'oresnauant le temps en bons & honnestes exercices, & fuyons oysiueté, qui iamais ne sçeut faire chose qui vaille. Si ne faut-il pourtant exposer ces choses auec telle rigueur que d'en laisser le boire, manger, dormir, & prendre honnestement son repos: car l'honneste repos & recreation est quelquefois licite. Pour ceste cause Ciceron exalte & prise Scipion qui disoit n'estre iamais moins en repos que quād il se reposoit : & dit Ciceron, que ceste parole estoit notable, pour ce que par icelle il monstroit qu'en son oysiueté il pensoit à ces affaires : & que lors de sa solitude il se conseilloit auec soy-mesme. Le moral Seneque allegue, qu'oysiueté sans lettre ou estude, est la mort ou sepulthure de l'homme, & que ceux-là seulement qui s'exercent en sapience, sont ceux qui sçauēt & ont la vraye oysiueté. Plutarque veut que le Sage despense son temps en l'exercice de science & prudence. Que les hommes donc considerent bien comme ils font employ de leur temps, qui va si viste, veu qu'ils rendrōt conte iusqu'à vne seule parole oysiue. Caton tout Payen qu'il estoit, disoit que les hōmes grands & Illustres, sont aussi bien tenus de rendre conte de leur temps perdu,

que celuy qu'ils ont bien employé. Pour cōclusion nous deuons faire si bōne mise de nostre temps en honnestes exercices. que nous en ayons le fruict, & nous soit alloüé au Royaume des Cieux, qui est appresté à ceux qui sont appellez en la vigne du Seigneur pour trauailler : car apres ils seront payez de leurs salaires. Aussi à ce propos S. Iean dit: Bien heureux sont ceux qui meurent au Seigneur, pour ce que leurs esprits se reposent de leurs labeurs, & emportent quant & eux leurs œuures & leurs trauaux. Ceste authorité preuue bien que le trauail est la marchandise de ce monde qui se vend, s'achepte & liure au Ciel: comme S. Paul mesme l'approuue, disant que chacun receura son salaire, & payement selon qu'il aura trauaillé icy bas.

Pourquoy la Palme est attribuée aux victorieux, & le Laurier signe de victoire.

CHAP. XXX.

C'Est chose asseurée, qu'anciennement les Romains donnoient la Palme aux victorieux en signe de triomphe : & cela est si vray que écriuant en latin ce mot Palme, il est entendu pour victoire: & comme dit Plutarque au traicté des cōputatiōs, à chacune sorte de victoire estoit designée vne espece de couronne, auec lesquelles estoient couronnez ceux qui les obtenoient, les vnes faites de Rameaux d'oliuier, autres de Lauriers, de Chesnes & autres arbres, entre lesquels la Palme estoit le signe general de victoire. Et disent les anciēs que la cause de luy auoir attribué ceste significatiō plus qu'aux autres,

autres, procede de la merueilleuse proprieté de ce bois : laquelle sans estre autrement esprouuée, & renduë certaine par l'authorité de ceux qui en escriuent: comme sont Pline, Aristote, Theophraste, Aulugelle & Plutarque : tous lesquels afferment que tant plus ce bois de Palme, ou l'vne de ses branges est chargée de grand fardeau, de tant plus il resiste à la pesanteur : & qu'au lieu que tous les autres bois ployent sous la charge, & sont surmõtez du fais, ceste Palme au cõtraire resiste: pour ce que plus la charge est grande & plus elle se dresse contremont. Pour ceste cause disent Plutarque & Aulugelle, que celuy qui vient à vaincre vn autre ne le laisse surmonter de peur du peril : ny s'affoiblit, mais plustost en trauaillant, & resistant poursuit sa victoire: & pourtant vn tel hõme est accomparé à cét arbre qui a la mesme nature de vaincre & resister au fardeau ; c'est pourquoy il est donné en signe de victoire. Autres disent que ceste chose a esté pratiquée par les Gẽtils, pour ce que la Palme fut consacrée à Phœbus premierement que le Laurier, & qu'elle est tres-ancien signe de victoire, aussi Pline & Theophraste en escriuent maintes autres proprietez lesquelles ie ne tairay ceste-cy affermée de tous: c'est que comme la Palme a contraires effects à tous les autres arbres, aussi y en a-il des masles & des femelles : & que les femelles sont celles qui produisent les Dattes, & les masles seulement fleurissent: ou bien quãd il aduiẽt qu'ils portent fruict, il est petit, & sans goust, ny profit. Et si faut noter que les femelles en quelque lieu qu'elles soient, si elles n'ont des masles aupres, ne portent aucun fruict ; & si d'auanture le masle est

Plin. l. 6.
Aristote en ses Problemes.
Th. l. 5.
Aul. l. 3.
Plutarque en ses Simposes.

couppé ou esbraché, la femelle (comme vefue) ne portera de là en auant aucun fruict. Or laissant à part la Palme, il faut noter qu'aux triomphes de Rome, les triomphateurs estoient couronnez de Laurier, & le capitaine qui triomphoit, en portoit en la main vne branche. Ainsi est décrit le triomphe de Scipion l'Afriquain par Appion Alexandrin, & de plusieurs autres: dont Pline en donne quelques raisons: & dit que le Laurier est consacré à Apollon ou Phœbus: pour ce que sur le mont de Parnasse il y en a grande abondance, & qu'il croit que pour ceste raison les triomphateurs se couronnent de Laurier: encore dit-il vne autre raison de sa merueilleuse proprieté: c'est qu'il est naturellemẽt ennemy du feu, & que les foudres & tonnerres ne le peuuent toucher: & que pour ceste cause, si tost que l'Empereur Tybere oyoit tonner, il prenoit vne fueille de Laurier qu'il mettoit sur sa teste, iugeant par ce moyen estre hors du danger de la foudre, ainsi que l'escrit Suetone en sa vie. Les Prestres deuinateurs de Rome se couronnoient pareillement de Laurier, puis en le faisant brusler, deuinoient par le son qu'il faisoit, ce qui estoit à venir: c'est pourquoy Claudian appelle cét arbre deuinateur des choses futures. Pline & Suetone au commencement de la vie de l'Empereur Galba, racontent vne chose fort estrange, disans que Liue Drusille, qui depuis fut mariée auec l'Empereur Auguste, allant de Rome en vn lieu hors la ville nommé Vejetan, s'assit sous vn Laurier, ou tost apres vn Aigle volant par l'air laissa tomber en son giron, à trauers les branches de l'arbre, vne poule blanche comme neige, qui por-

toit en ſon bec vne branche verde de Laurier : dequoy Liuie fort eſtonnée, fit nourrir la poule, qui depuis en fit tant d'autres, que pour ceſte cauſe la grange où elle fut nourrie fut nommée Gallina. Elle fit pareillement planter le rameau qui deuint ſi beau, & produiſit ſi bien, que ce fut choſe eſmerueillable à voir les arbres qui en ſortirẽt, tellement que touſiours depuis Octauius Aug. & ſes ſucceſſeurs par vne certaine couſtume & ſuperſtitieuſe religion, quand ils vouloyent triompher en couppoient des rameaux qu'ils portoiẽt en leurs mains, puis apres le triomphe paſsé, les faiſoient replãter aupres de ceux, d'où ils auoient eſté couppez, & tous croiſſoient comme les autres. Voila ce qu'en eſcriuent ces deux Autheurs : auſſi fait Suetone, de qui l'authorité eſt en grande reputation : & s'il adjouſte encore vn autre choſe qui m'eſtonne : C'eſt que toutes les fois qu'il ſe mouroit vn Empereur, ſe ſechoit auſſi la plante, & les brãches qui eſtoiẽt ſorties de ce rameau qui auoit eſté planté lors de ſon triomphe. Et quand Neron mourut, qui eſtoit le dernier du lignage des Cæſars, ſe ſecherent tous les Lauriers qui auoient eſté produits du premier apporté au bec de la poule, & planté par Liuie, & auſſi moururent toutes les poules qui eſtoient venuës de la premiere branche : & qu'au Palais Imperial cheurent quelques tonnerres qui firent tomber les teſtes des ſtatuës des Empereurs qu'on auoit là miſes : & pareillement tomba par terre le ſceptre qu'Auguſte Cæſar portoit en la main. Il y auoit continuellement vne couronne de ces Lauriers ſur la corniſſe des maiſons des Empereurs. Ouide entre les autres dit en ſes Metamor-

phoses, que les Romains tenoient le Laurier pour vn arbre sacré, & ne s'en aidoient en choses viles, sales & prophanes, ains le tenoient pour signe de paix, le nommant Laurier pacifique. Pline dit que le Laurier a proprieté contre la peste, & contre serpens venimeux. Ouide recite que Daphné fut conuertie en cét arbre, & que pour ceste cause il fut consacré à Phœbus, lequel estoit de ces vieux Romains adoré pour Dieu.

Combien est detestable le vice de cruauté, auec plusieurs exemples à ce propos.

Chap. XXXI.

Entre tous les vices qui plus repugnent à l'humanité, & qui plus rendent les hõmes monstrueux & abominables, il me semble que cruauté est le souuerain : veu que l'homme qui est animal noble, fait à l'image & similitude de Dieu, & né pour faire douceur, est rendu par cruauté, ainsi qu'vne beste brute, terrible, furieux, mal voulu & ennemy de Dieu, qui est souueraine clemence : & encore tel homme se resioüit du mal d'autruy. Aristote dit que cruauté, fierté & inhumanité, est vice de beste sauuage & furieuse. Senecque au second liure de Clemence la nomme felonnie de l'ame, & de là il conclud, qu'elle est contraire & opposite à la vertu de clemence. Cruauté est grande ennemie de iustice & de raison : & est ce vice beaucoup pire qu'orgueil & ire : pour ce qu'il semble que le courroux procede d'vn desplaisir de voir faire mal à autruy. Mais des cruels, nous en trouuons beaucoup, qui en

rient, & sans aucun desdain, ains seulemẽt de pure malice & cruauté donnent tourment aux hõmes; & les font mourir : par ainsi elle est ennemie capitale de iustice, qui deffend & ne permet qu'aucun reçoiue dommage, ou mal sans coulpe : & si veut qu'aux coulpables on donne temperée & douce correction. Seneque au liure des mœurs dit, que si on nõme bourreaux ceux qui ont la correction des vices, non mesurée : que doit-on dire de ceux qui oppriment & tuënt les innocens : Les exẽples des cruels sont infinis: entre lesquels fut Herodes Roy des Iuifs, regnant au temps de la naissance de nostre Seigneur Iesus Christ. Car apres la mort de tant d'Innocens, pensant tuër, parmy eux, celuy qui estoit venu pour nostre redẽption, voulut monstrer sa cruauté, non seulement pendant sa vie, mais aussi en sa mort: & pour ce se sentãt prochain d'icelle, il appella tous les principaux de Hierusalem : lesquels venus il fit prendre, & enfermer en vn lieu où il estoit, donnant charge à sa sœur qu'au poinct qu'il rendroit l'ame, elle les fist tous mourir: à quoy il faillit, car Dieu y pourueut au contraire. Or faisoit-il ces choses (ainsi qu'il le confessa lors de son trespas) pour ce qu'il sçauoit bien que le peuple de Hierusalem seroit fort ioyeux de sa mort : & afin qu'il succedast au peuple autrement qu'il n'esperoit, luy esmeu de vouloir malin, pour faire que chacun receust tristesse en ce iour là, deliberoit de faire faire ceste occisiõ & horrible meurtre. Les cruautez d'Abimelech fils du grand Gedeon furent aussi merueilleuses, car pour auoir seul le Royaume, il fit mourir 60. de ses freres, & n'en eschappa qu'vn seul nommé

Ionathas, qui s'enfuit par la volonté de Dieu, pour faire que le traistre ne fust iamais sans soupçon. Mais ie ne sçay si à ceste-cy, l'autre suiuãte fut plus grande ou moindre qu'il exerça contre les Sichimites, en vengeance de ce qu'ils l'auoient chassé de leur ville : en laquelle estant r'entré par force & de nuict, il tua tous ceux qui y estoient, hõmes & femmes, & grands & petits : & pour ce que quelques vns s'en estoient fuis aux temples, ils les fit enuironner de tant de bois, qu'y ayant mis le feu, la chaleur fut si grande auec la fumée, qu'il en moururent tous, destruisant la ville, puis apres y mettant la charruë la fit semer de sel. Fort grande aussi fut la cruauté des Carthaginiens enuers Attile Regule, lequel estant prisonnier, l'enuoyerent sur sa parole par deuers les Romains, pour moyẽner la paix, sous la permutation des captifs & prisonniers : & à son retour vers eux (où il se rendit de sa propre volonté pour conseruer sa foy) le mirent dedans vn tonneau, qui estoit enuironné de cloux de fer fort agus, tellement que ne se pouuant aucunement appuyer ny reposer en aucun endroit, le firent ainsi mourir miserablement. Tous les tyrans sont coustumiers d'estre cruels de nature, mais dessus tous est execrable le sanguinaire Phalaris tyran de Sicile : qui tua infinité d'hõmes sans aucune coulpe, & si estoit plus cruel (à bien le considerer) en affection, qu'en effet : pour ce qu'il auoit vn taureau de bronze, que Perillus luy auoit fait, dedans lequel estant celuy qu'il vouloit faire mourir, & allumé le feu autour, le patiẽt prononçoit sa voix par dedans, cõme si ce fust le mugissement d'vn taureau ; & cela se faisoit afin que

par le cry de la voix humaine il ne fust esmeu à cõpassion. Vne seule chose a esté faicte bonne par luy : c'est que Perillus, inuenteur de ce supplice, y fut mis le premier. Si ne sçay-je toutes-fois auec quelle cruauté se pourroit esgaller à celle de Tullie fille de Tarquin Roy de Rome, qui fit tuër son propre pere, afin d'heriter le Royaume, que luy-mesme de bõne volonté luy eust donné, si elle eust quelque peu attendu, & ce qui est encore plus à noter de sa crûauté : c'est que gisaut le pere mort en terre elle estant montée sur son chariot, passa par dessus : & combien que les cheuaux qui la menoient espouuentez de la personne morte, refusassent de passer, & que le cocher qui les conduisoit sentant l'aiguillon de pitié, voulut les faire tourner de l'autre part, afin que le Roy mort ne fust despecé, si print-elle plaisir en sa cruelle affection, ce que les bestes meuës de pitié fuyoient de faire : où en despit des cheuaux elle les fit dresser à son vouloir, & passer par dessus le corps de son pere. Les Scites, gens furieux & vaillans à la guerre, sont aussi notez par les historiens pour fort cruels : mais entre leurs cruautez admirables, ceste-cy est l'vne : Ils tuoyent les bestes grandes, comme cheuaux & taureaux, & mettoient dedans les hommes qu'ils vouloient tourmenter : & les lyoient en telle sorte qu'ils ne pouuoient remuër ny sortir hors, & là leur donnoient à manger à fin qu'eux viuans, la chair de ces bestes mortes se corrompist & les vers sortans d'icelle mangeassent les hommes vifs, & qu'ils mourussent en ce cruel tourment. Nous lisons que Maximin Empereur de Rome en fit autant ; Ayant pensé la plus horrible

cruauté que cœur d'homme peust deuiner : il faisoit lier les hommes vifs auec les corps des morts, & les laissoit ainsi, iusques à ce que le mort eust tué le vif. Virgile en écrit autant de Maxẽce. Nous lisons aussi des cruautez fort estranges d'Alexãdre Pheréen, qui faisoit enseuelir les hommes vifs, liez face à face l'vn contre l'autre. Il en faisoit vestir d'autres de peaux d'Ours, & autres bestes sauuages : puis les jettoit emmy les champs parmy les mastins, afin qu'il les dechirassent & mangeassent. Ie ne sçay si on pourra ouyr la cruauté d'Astiages Roy des Medes, euuers Harpale, l'vn des principaux & plus grands amis de son Royaume, sans en estre grandement esbahy. Cét Astiages ordonna qu'on fist mourir vn sien petit fils, à cause d'vn songe qu'il auoit fait, & qui seroit fort long à racõter & en donna la charge à Harpale, lequel meu de la pitié que luy faisoit cét enfant innocent (qui depuis fut nommé Cyrus le grand) & aussi pour la crainte de la mere de Cirus, qui estoit fille d'Astiages ne le voulut point tuër, ains fit diligence qu'il fust bien nourry. Long-temps apres Astiages fut aduerty que l'enfant n'estoit pas mort, pourquoy sans en faire mauuais visage le retira auec luy : toutesfois en payement de la pitié que Harpale auoit exercée en la salutation de la vie de Cyrus, le Roy fit secrettement tuër vn sien enfant : & le iour ensuyuant le conuia à disner, auquel entre autres viandes luy fit seruir la chair de son propre enfant, dont le pere mangea de bõn appetit, n'ayant en horreur sa propre chair, & ce pour-autant qu'il n'en sçauoit rien. Astiages encore non content de si cruelle tromperie,

fit vn autre tres-cruel acte : car au lieu du dernier fruict, il fit mettre en plats la teste, les pieds & les mains de l'enfant, & presenter deuant le pere, afin qu'il sceust que tel descert procedoit du corps de son fils. Entre ces deux capitaines Marius & Silla capitaux ennemis, fut fait tant de tyrãnie qu'il sembloit qu'ils ne pensassent autre chose qu'à regarder lequel des deux la feroit plus grande. Silla fit tuër en vn iour quatre legions de soldats. Aussi les Prenestins, peuple d'Italie, qui luy demandoient misericorde, de ce qu'ils auoient receu le capitaine Marius à sauueté, ne furent pourtant exempts de sa tirannie: car il les fit tuër & jetter aux champs, pour estre viande aux Vautours & Corbeaux. Autant en fit Marius; par ainsi furent tous deux esgaux en cruauté. Ie ne sçay s'il s'en trouuera vn au monde qui se puisse esgaller à l'Empereur Tibere, successeur d'Octauius. Car apres sa feinte clemence, au commencement de son regne, il ne laissa passer iour qu'il ne respandist le sang humain des innocens. Dauantage, il imagina vne sorte de cruauté, dont iamais n'auoit esté ouy parler, il deffẽdit sur peine de mort que nul fust si hardy de plorer, ny faire semblãt d'auoir douleur de ceux qu'il faisoit mourir innocẽment. Cruauté veritablement estrãge: car ie ne pense point qu'il y ait plus grãde peine que celle qui empesche le cœur affligé, d'adoucir & décharger sa douleur par larmes. Ce qu'il faisoit apres aux filles, est pour faire clorre les oreilles à chacun, à fin de ne l'entendre : auparauãt que les faire mourir, il les faisoit déflorer & violer par les bourreaux, à fin qu'auec la mort elles perdissent l'honneur & la Palme de victoire. Il

estoit si affectionné à faire mourir, que sçachant qu'vn qu'il auoit condãné à mort, s'estoit tué soy-mesme, il souspira à haute voix, disant : O comme ce Cornulie m'est eschappé (ainsi se nõmoit le condamné :) car il faut entendre qu'il tourmentoit les patiens en sorte, auparauant que les faire mourir, qu'ils reputoient la mort leur estre vne grãde grace. Il n'y a personne qui ne s'ébahisse de l'inuention qu'il auoit des tourmens & des morts. Il faisoit beaucoup boire ceux qu'il vouloit faire mourir, puis incontinent apres qu'ils auoient bien beu, leur faisoit fort estroittement lier les conduicts de l'vrine, en sorte qu'ils ne pouuoient pisser, & les laissoit ainsi iusques à tant qu'ils mouroient d'excessiue douleur. Encor pour son plaisir seulement d'vne haute riue, qui estoit en vne isle, nommée Capraire, pres Naples, il faisoit jetter les hommes en la mer, & pour ce qu'il luy sembloit que mourir en l'eau, estoit vne mort douce & agreable, il faisoit descendre & mettre en bas des mariniers, & autres qui auoient des picques & autres armes, auec lesquelles ces pauures hommes ainsi jettez estoient rompus, & mis par pieces, auparauant qu'ils fussent tombez en l'eau. Apres la mort de ce Tybere, telle qu'il la meritoit, Cajus Caligula eut l'Empire, lequel suiuit ses predecesseurs, voire les deuança en affection. Il souhaittoit que tout le peuple de Rome n'eust qu'vne teste, afin que d'vn seul coup il le peust tuër. Il se sentoit infortuné, & se plaignoit de la felicité de son temps, & de ce que pendant ses iours il n'y auoit de famine, de pestilences, de deluges, de ruynes, & subuersion de pays, & autres grandes

malheurtez. Quelqu'vn se presenta deuant luy, qui auoit esté banny par Tybere, auquel il demanda, qu'il faisoit pendant son ban : l'autre luy respondit par adulation, qu'il prioit Dieu sans cesse que Tybere mourust, afin qu'il succedast à l'Empire : quoy entendu par Caligula, & d'autant que tant de milliers d'hommes qu'il auoit bannis & releguez n'en fissent autant de luy, commanda qu'on les cherchast tous, & fussent mis à mort. Il vouloit que ceux qu'il condamnoit mourussent petit à petit, & qu'on commençast par petites playes, afin que la peine durast plus long-temps: & si auoit accoustumé de dire à ces bourreaux, faites en sorte qu'ils se sentent mourir : Il disoit aussi, ce que les autres estoient coustumiers de dire, les gens me veulent mal, pource qu'ils me craignent. A ce Caligula, succeda Neron à l'Empire, & non moins en la cruauté & fierté, pour ce qu'il en fit vne : en laquelle seroient encloses les autres, que tous les hommes pourroyent imaginer : car sans auoir esgard aux choses sacrées, ny aux personnes, fussent priuées ou publiques, il fit mettre le feu en la ville de Rome, auec deffense à tous de l'esteindre. & si ne permit à aucun de sauuer son bien : ainsi demeura le feu sept iours & sept nuicts bruslant la ville : & luy estant en vne haute Tour quelque peu loin de là, il s'esioüissoit du spectacle de telle inhumanité : il tua sa propre mere, & fit mourir les maris d'Octauie & Sabine, auec lesquelles il se maria puis apres leur fit semblablement perdre la vie. A la verité, ce fut celuy qui paruint au plus haut degré de cruauté : car il fut le premier qui persecuta les Chrestiens, & de son ten ps

fut la premiere, & plus grande persecution de l'Eglise, il monstra bien qu'il passoit tous autres en meschanceté, & qu'il estoit Prince de toute brutalité furieuse, veu qu'oyant prononcer vn vers Grec qui disoit ainsi : Apres ma mort le Ciel & la terre puissent confondre ensemble : Et moy, dit-il, ie voudrois plustost que telle chose aduint pendant ma vie. Ie serois bien content de prẽdre les exemples des peuples Barbares, sans plus toucher les Empereurs Romains : mais les successeurs de ceux cy, & qui les imiterent ne me permettent, pour ce qu'ils furent tels en tyrãnie qu'il n'est besoin d'en chercher ailleurs, & neantmoins ie laisseray celles de Domitian, Vitellius, Commodus, Maximinus, & autres semblables : mais celles que Diocletion vsoit contre les Chrestiens, & lesquelles sont recitées par Eusebe en son histoire Eclesiastique, ie ne me puis garder d'en dire quelques-vnes : afin que les blasphemateurs & mauuais Catholiques de maintenant, voyent ce que les Chrestiens de la premiere Eglise souffroyẽt peur de nier le nom de Iesus Christ. Ce meschant en faisoit trainer quelques-vns par les ruës aux queuës de leurs cheuaux, puis ainsi rompus & brisez, ordonnoit qu'ils fussent remis en prison sus des licts faits de pots cassez, & autres vaisseaux de terre rompus, afin que le repos leur fust plus cruel que le martyre. Autresfois il faissoit abbaisser à grand' force les branches des arbres : & à l'vne lier vne jambe, & l'autre jambe à l'autre branche : puis au lascher & à l'impetuosité des arbres qui retournoyent en leur naturel, estoiẽt les bien heureux martyrs mis en quartiers. En la ville d'Alexandrie il fit à plu-

ſieurs coupper les oreilles, le nez, les mains & les orteils des pieds, leur laiſſant ſeulement les yeux pour leur faire endurer plus de peine. Il faiſoit menuiſer des échardes de bois, & leur mettre entre la chair & les ongles. Il faiſoit encor fondre du plomb, ou de l'eſtain, & ainſi ardant qu'il eſtoit leur faiſoit jetter ſur le dos nud, & ſur les parties honteuſes: & par ce moyen en affligeãt & deſtruiſant les corps, ſans ſçauoir ce qu'il faiſoit, il enuoyoit au Ciel grande quantité d'ames, ſainctes & belles enuers Dieu, qui bien ſouuent prend les meſchans pour luy ſeruir d'inſtrumens à glorifier les bons, & les rendre parfaits. Toutes ces cruautez ſont éſcrites par fideles Autheurs, dont nous auons la plus grande part en la ſaincte Eſcriture, le reſte eſt recité par Ioſephe en ſes Antiquitez, en ſa guerre Iudaïque, & par Suetone, Tranquil, Plutarque, Tite-Liue, Iuſtin, Valere le Grand, Euſebe, Paul Oroſe, Iules Capitolin, & autres de non moindre authorité.

Comme ſouuent les Roys mauuais & tyrans ſont miniſtres de Dieu, & que neantmoins ils font touſiours mauuaiſe fin.

Chap. XXXII.

Cevx qui ont eſté & ſont ſubjets à ces tyrãs mal-heureux, doiuent conſiderer pour leur conſolation, & que bien ſouuent encore qu'ils ſoyent tres-meſchans, ils ſont neantmoins miniſtres de Dieu. En pluſieurs lieux l'Eſcriture les nomme ſeruiteurs de Dieu, pour ce que par eux Dieu chaſtie les mauuais, & approuue & rend

parfaits les bons. Les Hebrieux ayans esté gouuernez par Iuges & Anciens, & Samuël deuenu vieil, aussi croissant au peuple les malices & mespris de Dieu, il leur fut donné des Roys, & fut le peuple mesme qui demãda le chastiment qu'il meritoit, requerant vn Roy, qui luy fut donné: & fut Saül bon du commencement, mais depuis tyran & cruel, car il leur ostoit leurs biens & leur liberté, & combien qu'il fust entaché de si meschãs vices, si est-ce qu'il estoit nommé l'Oingt du Seigneur, par le moyen duquel Dieu les mit tous en esbahissement & crainte: mais laissons à part cestuy-cy, & les autres qui ont vescu dessous la Loy de Dieu, & le cogneurent: & venons aux idolatres, lesquels sont aussi nommez par la saincte Escriture Ministres de Dieu: ainsi dit le Seigneur par la bouche d'Esaye: *Que les Capitaines entrerent par la porte de Babylone, i'ay commandé à mes sanctifiez, i'ay appellé mes hommes forts & dispos en mon ire, afin qu'ils se glorifient en ma gloire.* Le Prophete disoit ces mots pour le Roy Cyrus, & pour le Roy Daire. Voyez donc comme il appelle les Medes & les Perses ses sanctifiez, qui neãtmoins n'estoiẽt ne Saincts ne Iustes, ains seulement executeurs de la volonté de Dieu, pour chastier Babylone. Et en autre lieu par Ezechiel. *Ie meneray mon seruiteur Nabuchodonozor, & pour ce qu'il m'a bien seruy prés de Tyr, ie luy donneray aussi Egypte.* Si n'estoient-ils pourtant seruiteurs de Dieu, puis qu'ils ne le cõgneurent ny le seruirent, ny creurent en luy: & toutesfois ils estoient executeurs de sa iustice, & auec ceste intelligence furent nommez seruiteurs. Le cruel Totila Roy des Goths, estoit nommé fleau de

Dieu, & pour tel reputé. Le grand Tamburlam, qui regnoit au temps de nos ayeuls, tres-puissant & cruel Capitaine, & qui vainquit & subjugua tant de Prouinces : enquis pourquoy il estoit si furieux & inhumain enuers les hõmes qu'il vainquoit, respondit en grande cholere : Pensez-vous que ie sois autre chose que l'ire de Dieu ? De là faut conclurre que bien souuent les cruels & mauuais sont instrumens, auec lesquels Dieu chastie les pechez & approuue les vertus : & toutesfois ils ne delaissent pour cela d'estre meschans & dignes de punition de ce qu'ils font : pour ce que selon la parole de nostre seigneur il est necessaire qu'il viẽne scandale, mais mal-heur à ceux par l'occasion desquels il vient. Aussi est-ce chose asseurée que iamais Dieu ne les laisse impunis en ce monde, outre la punition perpetuelle de l'autre vie, & ne s'est point veu qu'vn cruel soit mort autrement que cruellement. Phalaris tyran de Sicile mourut malheureusement dans le taureau où lui-mesme faisoit mourir ses subjets, rendant à sa mort ceste mesme harmonie qu'il auoit prins plaisir d'oüir par la mort des deffuncts. Plutarque recite que Sylla fut villainement mangé des poux, qu'il ne fut possible d'y remedier en nulle maniere : & encore Pline dit qu'il mourut en se rongeant & mordant, & s'arrachant luy-mesme sa chair : Marius son capital ennemy, & aussi cruel, inhumain & mauuais que luy, fut reduit en tel desespoir, s'enfuyant pour se cacher, alla mettre sa teste entre les mains de Ponce Teselin, afin qu'il la luy coupast. L'Empereur Tibere, suffoqué auec vn oreiller, mourut entre les siens. Suetone dit, toutesfois que sa mort fut

causee du venin. Caligula ayãt receu trente playes par les mains de Cherea, Corneille Babin, & de plusieurs autres leurs conjurez, perdit finalement la vie. Le cruel Neron auant que mourir se vid priué de l'Empire, & jugé ennemy de Rome, & s'estant caché en des cauernes toutes infectes d'excremens humains, se tua soy-mesme : encore luy defailloient les forces à executer ceste volõté, & eut besoin d'ayde, & là faisans de tres-vilains gestes de visage, selon ce que dit Suetone, rendit l'ame à tous les diables. Diocletian ayãt aussi laissé l'Empire, mourut du venin que luy-mesme s'estoit donné. Domitian aussi mourut ayant receu sept playes par Estienne, Saturne, Maxime & autres. Tullie dont nous auons parlé, estant banny de Rome, mourut pauure miserable. Astiages ayeul de Cyrus qu'il auoit voulu faire mourir par l'aide d'Harpale, auquel il fit manger son propre fils, fut depoüillé de son Royaume par Cyrus. Herode aussi & tant d'autres semblables, dont le recit seroit trop long, moururent de pareilles morts. Que ceux donc qui commandent au monde fuyent cruauté, & embrassent la clemence, afin qu'ils soyent bien aymez de leurs vassaux: car la plus grande asseurance d'vn Roy est d'auoir l'amitié des siens.

De l'estrange cas aduenu à vn des fils de Cresus Roy de Lybie, & à l'enfant d'vn autre Roy. Parmy lesquels il y à vn discours, à sçauoir si le parler est chose naturelle à l'homme, & si l'homme seul à la parole.

CHAP. XXXIII.

HERODOTE escrit vn merueilleux cas aduenu à vn fils du Roy Cresus de Lybie, & pour

pour tel est aussi repeté par Aulugelle. Ce Cresus fut vn riche Roy, que Cirus destruisit, lequel cependant qu'il viuoit prosperémẽt en son pays, eut d'vne siẽne femme legitime vn fils, beau sain & accomply de tous ses membres & sentimens, lequel paruint à l'âge conuenable de pouuoir former la voix & parler: toutesfois par le moyen de quelque incogneu lien ou empeschement de la langue, il ne parloit point ny long-temps apres, encores qu'il fust jà grand, & dispos à toute bonne entreprise: au moyen dequoy on le reputa muët & empesché de sa langue, combien qu'il oüist & cogneust, ce qui est contre l'ordre de nature: car iamais on ne vid muët qui ne fust sourd. Or aduint que Cresus fut vaincu, & la ville de Sardes prinse des ennemis tellement que les soldats allerent iusqu'au Palais, dedans lequel estant cét enfant muet, caché auec son pere en vn coin, & trouuez d'vn soldat qui ne les cognoissoit, le soldat tira son espée, & s'approcha de Cresus pour le tuër; dont le fils espouuenté de tel spectacle, print si fort passion en soy, & fut l'efficace, qu'il mit à parler si grande, que moyennãt l'extréme seigneurie que l'ame eut sur le corps, incontinent les organes corporels obeyrent à la forte détermination de la volonté: en sorte que rompant les liens qui tenoyent la langue, il prononça vne forte voix, & parla, disant, Hé ne le tuez pas, regardez, c'est le Roy Cresus mon pere. Quoy entendu par le soldat, retira son coup & ne frappa le Roy, qui pour l'heure eschappa la mort, & de là en auant parla tousiours cét enfant, comme si tout le precedent de sa vie il eust parlé. Ce qui est chose esmerueillable, & si ne sçay qu'elle raison

naturelle y pourroit estre suffisamment donnée ?
Aristote dit que tous les hommes naissent communément sourds & muëts, pour ce qu'ils ne sortent point auec telle disposition de ces deux sentimens, ny en telle perfection qu'il est besoin : & qu'apres en croissant ils se disposent & efforcent à commẽcer premierement à oüir, & apres qu'ils ont oüi plusieurs iours, ils commencent à parler. Pline dit
Pli.l. 1. aussi que celuy qui naistra & demeurera sourd, il est force qu'il soit muët : car c'est chose certaine que si le sourd oyoit, il apprendroit à parler, & qu'il est impossible d'enseigner celuy qui est entierement sourd. Dit aussi Aristote, qu'il peut bien aduenir que quelque enfant prononce quelque parole auparauant le temps ordinaire, & toutefois il recõmencera à prendre ceste parole, iusques à ce
Pl.l. 15 que le temps concedé aux enfans pour parler soit venu, & auquel cõmunément ils parlent. A ce propos Pline raconte de cét enfant de Cresus, & dit qu'à cinq mois il prononça quelques paroles, qui furent reputées pronostication de la ruine du pere & s'il semble que tel pronostic soit sorti effect, car il ne parla oncques depuis, sinon aduenant les cas que nous auons allegué. Il me souuient d'vne autre aduenture en pareil cas, recitée par Alben Ragel en son judiciaire, auquel il parle comme tesmoin d'auoir veu qu'vn Roy, en la Cour duquel il demeuroit, eut vn enfant, qui dedans les vingt-quatre heures de sa naissance, commença à parler parfaitement, & à remuer les mains, dequoy tous les assistans esmerueillez, entendirent qu'il dit à haute voix : Ie suis né mal-heureux, veu que ie viens annoncer que le Roy mon pere doit perdre

son sceptre, & que sõ Royaume doit estre destruit. A la fin desquelles paroles, il eut aussi fin de sa vie, telle chose fut aussi espouuentable, & toutesfois il me semble plustost que ce fut aduertissemẽt enuoyé de Dieu, que œuure merueilleuse de la nature. Les Astrologues certifient que celuy qui à sa naissance aura Mercure ascendant & Oriental, parlera plustost que les autres, qui ne parlent que selon le cours ordinaire de nature. Il me souuient encore d'vne autre chosa conforme à ce que nous auons dit : c'est qu'il y en a quelques-vns d'opinion, que le parler n'estoit chose naturelle en l'homme, ains acquise & apprinse comme les autres arts & sciences. Autres disent que ce que nous parlons naturellement, n'est chose propre & parriculiere à l'homme seulement. Les premiers qui eurent opinion que le parler n'estoit point chose naturelle, s'efforçoient de la prouuer, en disant que c'est force que ce qui conuient naturellement à vne espece, soit conuenable à tous ceux de ceste espece : tout ainsi comme nous voyons l'abbayer à tous les chiens, le bugler aux taureaux, & aussi en pareil cas à toutes les autres especes de bestes : & neantmoins nous voyons aux hommes les vns parler d'vne maniere, autres d'vne autre, en sorte qu'ils ne s'entendent point naturellement : partant il semble que la parole vienne plustost d'arc que de nature. Encore selon Pline s'est trouué des peuples qui ne parloyent point, ains estoit leur parler plustost vne forme de hurlemẽt que de parole : ce qui ne fust pas aduenu, si tous parloyẽt par don de nature, car si ainsi estoit ils eussent tous parlé d'vne mesme sorte. Quant

à l'opinion des autres qui disent que la parole n'est particulieremẽt propre à l'homme, ils se sont fondez sur ce que dit Lactance Firmian, que nous auons aucunes parties, qui nous semblent propres seulement en l'homme, & neãtmoins nous les trouuons és autres animaux, comme la diuersité des vuix aux oyseaux : par le chant desquels nous discernons l'vn de l'autre, & si voyons qu'ils s'entreentendent, tellement qu'il semble que ce ne soit qu'vne mesme forme de ramage. Encore prennent ils leur argument sur ce qu'ils voyent plusieurs oyseaux parlans, comme Papegays, Pies, & autres semblables. Mais la verité de ceste chose est (bien que leurs opinions ayent quelque apparence de vray) que la parole a esté donnée de Dieu à l'homme, non pas qu'il se l'acquiere par art, & qu'elle luy est propre & peculiere, & non point à autre animal. Vray est que les autres animaux ont voix, & toutesfois ils n'ont pas parole, & telle en est l'opinion de Quintilien, & pareillemẽt d'Aristote. Aussi auons nous bonnes responces aux raisons contraires : quand au premier argument, l'on respondra qu'vne chose peut estre naturelle vniuersellement, mais en particulier elle se peut exercer à la volpnté. C'est naturellement mal fait, & celui-là merite oeine, qui tuë vn autre, ou luy desrobe son bien : & neantmoins luy donne plustost vne peine qu'vne autre, procede de la volonté des Iuges. Partant combien que les hommes parlent diuerses langues, si n'est-ce pas à dire que la parole ne leur vienne de nature, & de tant plus en est fort l'argument, que telle diuersité, & confusion des langues, a esté pour les peines de l'orgueil de

ceux qui edifierent la Tour de Babel : car il n'y auoit qu'vn langage au monde qui encore estoit naturel. Et quant aux Troglodites qui ne parloient quasi point, on dit que cela procedoit de ce qu'ils auoient la langue trop barbare, & imparfaite, & ne sentoient quasi rien d'humanité, & neantmoins c'estoit vne langue par laquelle ils s'entendoyent l'vn l'autre. Et à ce que l'on dit encore, qu'il y a quelques oyseaux qui parlent, comme le Papegay, que recite Louys Celie, qui estoit au Cardinal Ascanio, lequel en sa presence prononça mot apres mot tout le Credo en Latin, sans faillir d'vne seule syllabe. On respondra que cela n'est parler, car ils ne sçauent qu'ils disent, ains est vne certaine coustume enseignée par beaucoup de iours pour former telles voix : & puis la vraye parole auparauant que d'estre prononcée, se conçoit en l'ame, dequoy les oyseaux ont deffaut. Et aussi à cét argument qui dit, que nous cognoissons les animaux par la diuersité de leurs voix, & qu'ils s'entẽdent, & appellent l'vn l'autre entr'eux : si n'est-ce pas à dire que telle voix soit parole formée, car comme dit Aristote, la voix se perd : aussi pouuons nous sans parole former, signifier & donner à entendre la ioye, ou le desplaisir, & toutes autres vniuerselles passions : comme nous voyons par la voix qui se fait en riant, & auec plaisir, & par les gemissemens & cris, qui se font par les douleurs. Et pour le respect des bestes brutes qui ont difference, ou en leur chant, ou en la voix, on cognoist quand elles sont mal contentes, ou allaigres par vn remuëment d'aisles, ou par voler haut, ou elles font quelque autre signe selon l'effect. Par ainsi le

parler, & la parole, par lesquels on monstre particulierement le proffitable, le necessaire, le dommage, la malice, le iuste, l'injuste, l'honnesteté, le bon, & par lesquels encore on raconte le passé, & preuoit l'on aux autres choses dont s'ensuiuent les profits de la parole, ils sont donnez seulement à l'homme, & si les a de sa propre nature.

D'vne femme qui fut mariée beaucoup de fois; & d'vn homme qui auoit eu plusieurs femmes, lesquels à la fin se marierent ensemble; & de l'incontinence d'vne autre femme.

CHAP. XXXIV.

IL semble que communément on taxe l'honneur des vefues, qui se remarient deux ou trois fois. Et combien qu'il semble exterieurement, que ceux qui ainsi les blasment ayent raison: si est-ce pourtant que nul doit iuger de la secrette conscience d'autruy. Le mariage est Sacrement de l'Eglise, saint & permis de droit: & partant il ne doit, ny peut iamais estre repris: encore que l'on ne puisse nier que la chaste, & non sujette au mariage, est plus parfaite, & qu'on la déuroit eslire comme la meilleure: toutesfois sa bonté ne diminuë en rien celle de l'autre, qui n'est si bonne. Si donc la vefue se marie elle n'offense point Dieu en cela: & encore, quant au monde, l'on peut dire que c'est la moindre faute qu'elle pourroit faire. Et afin que le lecteur ne s'esbahisse de ce que ie veux amener à ce propos, ie ne diray d'vne vefue que ce que S. Hierosme en recite, & auquel nous deuons prester foy, à cause de sa grande

saincteté & religion. Il dit, qu'au temps du Pape Damase, il vid & cogneut à Rome vne femme qui auoit esté legitimement mariée auec vingt deux hommes: & qu'elle estant vefue du vingt deuxiéme, il se trouua vn homme qui auoit aussi eu vingt femmes, & estoit lors vef de la derniere: & ainsi se trouuans tous deux libres, estãs esgaux en estat & de basse condition ils cõtracterent mariage ensemble, qui fut chose fort notable, & qui rẽdit vn chacun de Rome tres desireux de voir lequel des deux mourroit le premier: ce qui aduint finalement à la femme: aux obseques de laquelle, tout le peuple Romain courut, & pour congratuler le mary, cõme victorieux d'vne grãde bataille, luy mirent vne couronne de Laurier sur la teste, le faisant aller apres le corps de sa femme, tenant vne Palme en la main, en signe de victoire, & vne infinité de peuple l'accõpagna en son triõphe. Ce bien-heureux sainct raconte vne autre chose notable, qu'il disoit luy auoir esté recitée pour vraye, par personnes dignes de foy: C'est qu'vne femme pour faire aumosne, print vn petit enfant de ceux que l'on expose à l'hospital, qu'elle nourrit comme son fils, le faisant manger à sa table, & coucher en son lict: lequel paruenu à l'aage de dix ans, elle fut incontinente, qu'elle se conjoignit à luy, tellement qu'au bout de six mois elle deuint enceinte, contre l'ordre & reigle de nature, qui ne permet que l'homme puisse engendrer à dix ans: ce qui sembla auoir esté permis de Dieu, à fin que la turpitude & deshõnesteté de ceste femme fust découuerte. En sorte que combien que l'autre femme eust esté mariée vingt-trois fois, si peut-il estre qu'elle n'y pecha point: au

moyen dequoy il euſt eſté meilleur à cette autre femme de faire ainſi, que de commettre vn ſi desordonné peché : car comme dit Sainct Paul, il vaut mieux ſe marier que bruſler.

D'vn grand cas qui aduint à deux Princes de Caſtille.

CHAP. XXXV.

Chacun ſçait qu'vn ſoudain déplaiſir, peut faire ſoudainement mourir l'homme. A ce propos ayant regné en Caſtille Dom Alphonſe onzieſme, qui fut pere du Roy Dom Petro : ce Dom Petro demeura Roy fort ieune : au moyen dequoy le Royaume fut gouuerné par deux Princes du pays, oncles du Roy, l'vn nommé Dom Petro, & l'autre Dom Iean, & auſſi de la Royne Marie ſon ayeule. En l'an 1316. ces deux Princes qui eſtoient oncle & nepueu, ayans par pluſieurs fois comme vaillans hommes mené guerre aux Mores pour exalter la foy : & rapporté pluſieurs victoires, auec maintes eſpreuues de notables Capitaines, delibererent enſemble mener guerre au Royaume de Grenade, & faire courſes & dommages aux pays des Mores, ayans auec eux Alcantar & Galatrane grands maiſtres de S. Iacques en Galice, & l'Archeueſque de Tolete. Venus donc à l'effect auec grande quantité de gens de cheual & pied, commencerent à enuahir le pays, & firent ſi bien qu'auec bonne execution ils paruindrent deuant Grenade, combattans, & prenans aucuns Chaſteaux, entre leſquels ils eurent Elior: & venu le temps que il eſtoit bon ſe retirer, retournerent en arriere

par la terre des Chreſtiens, & cheminans en bon ordre, Dom Petro eſtoit en l'auant-garde, & le ſeigneur Iean en l'arriere-garde, où il fut chargé de telles multitudes de Mores qui s'eſtoiẽt aſſemblez de toutes parts, que force luy fut de mãder à Dom Petro qu'il retournaſt en arriere pour le ſecourir: ce que voulant faire Dom Petro, & marchand auec grand courage, trouua ſes gens tant aneantis qu'il ne luy fut poſſible de les faire retourner: au moyen dequoy il entra en telle alteration & deplaiſir, que voulant de nouueau eſſayer à faire marcher, tant ceux de pied que de cheual, & ne pouuant en auoir raiſon, tira ſon eſpée pour en frapper quelques-vns, afin d'intimider le reſte, & que la crainte les rendiſt obeyſſans: mais ſon troublement & déplaiſir fut exceſſif, voyant qu'il ne pouuoit ſecourir ſon oncle, que ſans pouuoir manier l'eſpée, il perdit tout ſoudain la parole, & auſſi tout le ſentiment, & cheut de ſon cheual mort en terre, ſans ſe remuer ne parler à perſonne. Ceſte pauure aduanture fut ſoudainement rapportée par quelques vns de ſes gens au Prince Iean qui combattoient fort vaillamment contre les Mores: lequel cognoiſſant l'occaſion de telle mort ſi ſoudaine print à ſoy vn ſi grand deſplaiſir, & en receut ſi grande alteration, qu'il cheut tout incontinent, perdant la force de ſes membres, ny oncques puis ne peut parler: pourquoy il fut prins de ſes gens, & ainſi tenu depuis midy quaſi iuſques au ſoir. Pendant lequel temps, voyant les Mores que les Chreſtiens eſtoient ainſi r'aſſemblez, n'en ſçachant l'occaſion, commencerent à craindre, penſans qu'ils ſe fuſſent ainſi reünis pour les aſſaillir

de nouueau, & peu apres qu'ils eurent recommẽcé à marcher en bataille, & que le corps de Dom Petro fut mis sur le trauers d'vn cheual, le Seigneur Iean donna le dernier souspir : chose dont iamais n'auoit esté ouy parler, & fort notable pour monstrer que l'homme peut mourir de déplaisir.

Des estranges & diuerses complexions de deux Philosophes, dont l'vn pleuroit, & l'autre rioit, de l'estat & gouuernement du monde.

CHAP. XXXVI.

AV recit que fait Diogenes Laërcien sur la vie & diuersité des Philosophes, il raconte particulierement de deux, l'vn nommé Heraclite, & l'autre Democrite, pour ce que chacun d'eux eut la cõplexion & nature fort estrãge. Heraclite auoit accoustumé de pleurer toutes les fois qu'il sortoit pour aller parmy les ruës, & incessamment répandoit larmes, pour la compassion qu'il auoit de l'humaine nature : car il luy estoit aduis que toute nostre vie ne consistoit qu'en misere, & tous les trauaux à quoy les hommes s'exerçoient, luy sembloient digne de compassion, tant pour les peines que pour les pechez par eux commis. Ce qui est mieux & plus amplemẽt certifié par vne lettre qu'il enuoya au Roy Daire, comme le recite Diogenes, où il dit ces mots. Tous les hommes qui vont sur la terre, sont esloignez de iustice : ils seruent tous auarice & vaine gloire, auec trop de cupidité & paresse perduë : & moy ie n'ay iamais pensé chose mauuaise, & à fin d'éuiter la peine que ie sens en

Voyant & cognoissant ces choses, ie voudrois me tenir en lieu où ie ne visse les hommes, veu aussi que ie me contente de ce qui m'est necessaire seulement. Nous lisons de ce Philosophe chose toute conforme à cét aduis : c'est qu'il viuoit la plus grande partie du temps en solitude, & par les champs, se nourrissant d'herbes, & de viandes de peu de substance : cependant qu'il estoit ieune enfant, il disoit ne rien sçauoir, & depuis qu'il fut grand il disoit sçauoir tout, & que nulle autre chose ne l'auoit enseigné que la contemplation. La complexion de Democrite ne fust pas moins estrange que ceste-cy : toutesfois qu'il sortoit de son logis, & qu'il frequentoit les hommes, il se rioit desmesurémēt de toutes les œuures & actiōs humaines : disant la vie des hommes estre vanité & folie, & que tous appetits, & desirs estoiēt fols, vrays subjects & matiere de risée. Et fut telle l'imagination de ce Philosophe, que c'estoit assez pour le faire aller riant par les ruës, cōme l'autre alloit pleurant. Et cōsiderant les peines & trauaux des hōmes, il sembloit que chacun d'eux eust raison suffisante de faire ce qu'ils faisoient. Seneque au liure de la trāquilité de la vie, parle de ces deux Philosophes, approuuant plus l'opinion de ce Democrite riant, & si conseille d'imiter plustost son ris, que le pleur d'Heraclite. Il sēble que Iuuenal soit de ceste mesme opinion, quand il parle de ces deux, disant qu'il s'esbahit d'où, & comment cét Heraclite peut auoir pris tant d'humeurs, pour satisfaire à tant de larmes. Aussi à la verité de ces deux folies (car ie iuge ces deux complexiōs estre telles) Democrite s'est le mieux trouué, parce que

comme homme, qui ne prenoit desplaisir de chose quelconque, il a vescu cent neuf ans. Ie trouue de luy qu'il mangeoit fort souuent du miel, & qu'vn iour estant enquis quelle chose estoit bonne pour conseruer l'homme en santé, il respondit, le miel dedans, & l'huile dehors : donnant à entendre par cela, qu'il estoit bon manger du miel, & s'oindre d'huile. Laërtien raconte plusieurs choses de luy, par lesquelles est demonstré combien son sçauoir estoit grand en la cognoissance des choses naturelles. Il dit qu'vn iour entre les autres, on luy porta du laict, & apres qu'il l'eust regardé, dit, le laict est de chéure qui a fait ses petits, & si est la premiere portée, & la verité estoit telle. Vne autre fois rencontra vne ieune fille en son chemin, à laquelle (en luy faisant la reuerence) il dit Dieu te gard fillette, & l'autre iour ensuyuant la rencontrant encore, il luy dit : Dieu te gard femme. Dequoy esmerueillez ceux qui auoient ouy l'vne & l'autre salutation, sçeurent que ceste nuict elle auoit eu compagnie d'hôme, ce que Democrite cogneut au visage seulement. Tertullian dit aussi de ce Democrite qu'il se creua les yeux, afin de n'estre tenté des concupiscences charnelles, qui sont ordinairement causées par la veuë des femmes : & Aulugelle dit, que ce fut pour mieux s'addonner à la contemplation des choses naturelles, pour lesquelles ce Philosophe fut fort recommãdé des doctes. Ciceron escrit de luy, aussi fait Pline, & beaucoup d'autres. Pline dit en plusieurs endroits, qu'il estoit grand Astrologue & Magicien, & que pour en apprendre tous les arts, & les pratiquer auec les sçauans, il chemina par toute l'Asie,

l'Arabie, & l'Egypte, & beaucoup d'autres Prouinces. Et fait Solin mention de ses disputes cõtre les Magiciens. Quant à moy auec vne merueilleuse chose, ie mettray fin à parler d'vn tel homme, qui par le seul moyen de la lumiere naturelle, cercha & creut l'immortalité de l'ame, & la resurrection de tous les morts, en laquelle cõtemplation, & assez d'autres semblables il despensa la longue vie que nous auons dite. Mais Heraclite, par sa complexion mauuaise, & pour ne manger que des herbes, & autres viandes, qui tousiours le tenoient affamé, mourut ethique & tout plein de gouttes, estãt enueloppé en vne peau de bœuf, où il s'estoit fait mettre pour se medeciner. Et disent aucuns qu'estant ainsi enueloppé, il fut mangé des chiens, qui ne le cognoissoient pour homme. Il fit neantmoins des liures de grande doctrine, esquels il se rendit si obscur, que peu de gens le peurent entendre : qui est vn vice, où plusieurs grands personnages ont failly par presomption & arrogance.

D'aucunes choses notables qui sont aduenuës en vne mesme sorte, plustost en vn lieu qu'en vn autre.

CHAP. XXXVII.

CE que nous auons dit au chapitre precedent donna grande merueille en la consideration des hommes desquels les conditions & opinions sont si extrémement alienées les vnes des autres, que la mesme chose qui incessamment faisoit plorer l'vn, faisoit rire l'autre sans cesse. Mais c'est aussi chose digne de contemplation, de voir qu'en telle varieté des choses humaines, & entre

tant de difference, il s'en trouue aucunes qui sem-
blẽt estre forcées : & qu'il faille de necessité qu'en
aucuns endroits les aduentures aduiennent parti-
culierement, comme nous verrons par le propos
suyuant. Premierement c'est chose esmerueillable
ce que nous auons dit de la ville de Constãtinople,
que le premier Empereur qui l'edifia, & y fit sa de-
meure, se nommoit Constantin, & sa mere Helene:
& si est aduenu depuis que le dernier qui y a re-
gné, & pendant le temps duquel la ville a esté per-
duë, se nommoit aussi Constantin, & sa mere estoit
pareillement nommée Helene. C'est aussi chose
digne d'admiration, qu'il y ait eu deux hommes
tres-vaillans, Hercules & Samson : & que tous
deux encommencerent leurs grands faits d'armes
par la victoire que chacun d'eux fit d'vn Lyon, &
que tous deux furent trompez & surmontez par
femmes, comme si l'vn estoit obligé d'auoir for-
tune pareille à l'autre. C'est encore chose nota-
ble, qu'en l'Arabie heureuse, Cham fils de Noé,
& ses successeurs abandonnerent l'adoration du
vray Dieu, pour prendre l'idolatrie des hommes,
& que de la mesme Prouince, apres grandes & lon-
gues reuolutions d'années est né & sorti Maho-
met, persecuteur de la vraye foy, & doctrine don-
née par Iesus Christ, Dieu & homme. La ville de
Carthage tres-puissante Republique, eut tant de
force en armes que nul Roy, ny Capitaine luy pou-
uant resister, ce nonobstant par deux fois elle a
esté suppeditée par deux Capitaines Romains, por-
tant vn mesme nom, & appellez Scipions: tellemẽt
qu'il semble qu'en ce nom consistoit la puissance
de la vaincre. Il est pareillement noté en l'histoire

des souuerains Euesques, que quasi tous les Papes nommez Alexādre ont eu des Antipapes, & qu'en leur temps il y eut des schismes, comme du temps d'Alexandre second, troisiesme, cinquiesme & sixiesme. Vne autre chose esmerueillable a esté veuë en Espagne, que communément tous les Roys, nōmez Ferdinans, ou Alphonses, ont esté Roys bons & excellens. Cæsar & Pompée furent deux Capitaines de Rome fort fameux & tres-puissans, grans ennemis & competiteurs l'vn de l'autre : Or est-il aduenu que tous deux moururent à pareil iour de leur naissance, de mort violente & par armes. Ce furent aussi d'excellens capitaines qu'Annibal de Carthage, le Roy Philippe, pere d'Alexandre, le Roy Antigone, pere de Demetrie, Sertorie Romain, Viriat Espagnol, & de nostre temps Federic Duc d'Vrbin, & quelques autres, lesquels se sont ressemblez aux façons de faire, & gouuernement de guerre : mais en vne chose ils ont voulu estre tous esgaux, car ils furent tous boiteux. & si perdirent tous chacun vn œil par infortune: L'Empereur Charles cinquiesme nasquit le iour sainct Matthias Apostre : & à pareil iour fut en bataille le Roy François prins par ses gens : eut la victoire de la Bicoque : fut esleu & couronné Empereur de Rome, & luy sont aduenuës plusieurs bonnes Fortunes. Ie ne laisse pourtant de reprendre ceux qui en leurs œuures prennent garde à ces iours & à ces noms, pour commencer leurs besongnes, toutesfois puis que telles choses se lisent & considerent ie ne m'en estonne point tant. Nous voyons que plusieurs nations tiennent quelques iours pour infortunez, & que pour rien du monde

ils ne s'y mettoient au combat, pour ce qu'à tels iours il leur est coustumierement suruenu quelque infortune: se reputant heureux en quelques autres, pour ce que iamais il ne leur y aduint perte, ny aucun mal-heur. Toutes ces choses nous donnent esbahissement, d'autant que nous n'en sçauons pas la cause, si est-ce pourtant qu'il y en a reigle & raison: mais Dieu le sçait & en ordonne. Des choses qui sont aduenuës, & des faits notables succedez par mesme moyen aux Romains & aux Grecs, Plutarque a fait vn traicté appellé Parallele, où il met infinité de beaux exemples, que les curieux d'histoires pourront voir.

Que beaucoup d'hommes se sont tellement ressemblez, que bien souuent l'vn a esté prins pour l'autre.

CHAP. XXXVIII.

L'Occasion s'offre à faire mention de quelques vns qui en la figure & aux gestes ont esté fort ressemblans les vns aux autres. Or est-ce vn des grands secrets & merueille de nature, de voir en telle infinité d'hõmes, la varieté de leurs gestes, & que tous n'ont qu'vne mesme forme, & neantmoins l'vn ne resseble à l'autre, toutesfois il semble que ce soit encore cas plus estrange quand en telle varieté il s'en trouue deux qui se ressemblent bien: desquelles deux choses nous dirõs les causes naturelles, apres auoir amené pour exẽple quelque-vns qui se sont bien ressemblez. Et pour le premier, nous parlerõs d'vn nõmé Artemia, qui estoit en la Cour du Roy Antiochus de Syrie, lequel selon Pline & Solin estoit de basse condition, combien que

Valere

Valere le grand dit qu'il estoit parent du Roy, auquel il ressembloit si fort, que la Royne ayant fait mourir Antiochus, cela sa meschãceté par le moyen de cét Arthemie, qu'elle auoit accointé par quelques iours: puis le mit coucher au lict du Roy, disant estre son mary qui estoit malade: & pour tel fut visité de tous les Princes de son Royaume, cõme si vrayement c'eust-il esté: Ainsi sous l'effigie, & figure du Roy il fit son testament nommant pour son heritier au Royaume celuy que la Royne voulut, en quoy il fut obey, car chacun pensoit obeyr à son Roy naturel, qui fut vn cas fort estrange. Mais à ce propos, l'aduanture de la Royne Semiramis d'Assirie est bien plus estrange, de laquelle tant de loüables autheurs ont escrit de si grands faits. Iustin & plusieurs autres disent, que son fils Ninus luy ressembloit si bien, tant en paroles & aux gestes, qu'à la disposition du corps, qu'apres la mort du Roy son mary, elle se vestit en habit d'homme: & representant la personne de son fils, tint & gouuerna le Royaume par l'espace de quarante ans, auec croyance de tous qu'elle estoit Ninus son fils pour ce qu'ils se ressembloient eux deux, en sorte que chacun y fut abusé. Du temps de Pompée il y auoit à Rome deux hommes, l'vn nommé Biblie, & l'autre Publicie, qui ressembloient tant à Pompée, que s'il n'y eust eu autre difference que de la figure, il eust esté fort difficile (comme le recite Pline) de pouuoir cognoistre lequel d'eux eust esté Pompée: & si iugeoit chacun ceste ressemblance venir de pere en fils par succession. Et du temps du pere de Pompée, il y auoit aussi à Rome vn cuisinier nommé Menogenes qui luy res-

sembloit en sorte, que pour ceste cause le peuple imposa le nom de l'vn à l'autre : ce qui est asseuré pour vray par Pline & Solin. Il y eut aussi vn nommé Turannie, qui mena dans Rome deux enfans esclaues, d'vn mesme aage, qui en gestes, & en toutes autres choses estoient semblables, si bien que chacun les alloit voir par grande merueille, aussi Turannie disoit qu'ils estoient freres bessons, ce qui estoit faux, car l'vn estoit d'Asie, & l'autre d'Alemagne. Et pour ce qu'ils auoient telle ressemblance, Marc Anthoine cousin du grand Octauius les achepta: mais apres qu'il fut aduerty de la tromperie, & qu'ils n'estoient freres, il manda le vendeur, & luy dit qu'il rendist le prix de l'achet, qui estoit vne grande somme, d'autant qu'il l'auoit trompé luy faisant accroire que ces esclaues estoiēt freres: dequoy Turannie se desueloppa subtilemēt disant que pour ceste cause il deuoit les achepter dauantage, veu que c'estoit plus grande merueille, que ces deux enfans nais en diuerses nations fussent ressemblans, que s'ils estoient nais en vn mesme iour & d'vne mesme mere: laquelle deffence fut acceptée de Marc Anthoine, luy semblant la raison estre bonne, & s'en tint pour content. Il aduint aussi à l'Empereur Octauius vne petite gaudisserie, sur ce propos de ressemblance : car d'auanture alla demeurer dans Rome vn jeune fils qui auoit les traits de la face, & le corps semblable à Octauius, qu'aucun Romain ny trouuoit rien de difference : ceste chose venuë à la notice de l'Empereur, il le manda, & lors fut encore mieux cōgneu le portraict de l'vn à l'autre. Ce que voyant l'Empereur qui estoit fort recreatif & affa-

ble, & qui volontiers disoit le petit mot pour rire, dit au jeune homme : dy moy frere, ta mere vint-elle iamais à Rome ? Voulant par là inferer que son pere la pourroit auoir cogneuë : dequoy le jeune homme s'apperceuant & cognoissant l'industrie & facecie de l'Empereur, luy respõdit aussi facecieusemẽt : De ma mere, Seigneur, elle ne vint iamais à Rome, mais mon pere y est venu maintesfois. Pline escrit d'vn nommé Surra Proconsul de Sylla, qui estoit de Sicile, de la semblãce duquel vn pescheur approchoit en façons de faire, & en paroles, car tous deux estoient fort begues, & en toutes autres choses, en maniere que s'ils se fussent vestus d'vne mesme sorte, il n'eust esté possible d'en faire aucune distinction, & n'eust-on sçeu dire lequel eust esté pescheur, ou le Proconsul, qui est chose merueilleuse. Si est-ce que celle qu'Albert le Grand escrit en son liure des bestes, l'est encore plus. Il dit auoir veu & cogneu en Allemagne deux enfans jumeaux, qui se ressembloient en sorte, que quand ils estoient separez on ne pouuoit discerner l'vn de l'autre : & encore outre les gestes & actions, ils auoient telle conformité au demeurant, qu'ils ne pouuoient viure l'vn sans l'autre : tellement que s'ils se venoient quelquesfois à separer, ils en enduroient merueilleuse peine : ils parloient d'vne mesme maniere, & quand l'vn estoit malade, aussi l'estoit l'autre : par ainsi il sembloit que ce fussent deux corps en vne mesme nature & complexion. Quant à moy, ie dy aussi que cela doit proceder de ce qu'ils auoiẽt esté engendrez en vn mesme instant, & d'vne mesme matiere estant fort disposée : & que tous

tes parties estoient esgalement & parfaitement conditionnées. Sainct Augustin au liure de la cité de Dieu en recite vn de mesme. Et combien que ces choses semblent merueilleuses, si ne doit-on laisser de les croire, consideré la puissance de nature, & l'authorité de ceux qui l'afferment. Encore pouuons-nous reciter ce qui est aduenu de nostre temps. En Espagne le Seigneur Comte Iean Giron ressembloit en telle maniere à son frere, le grand maistre de Galatrane, lequel fut tué par les Mores, que bien souuent leurs mesmes parens & domestiques prenoient l'vn pour l'autre. Il me souuient auoir leu en l'histoire des Ducs de Milan, que François Sforce auoit en sa gend'armerie vn Gentil-homme de la compagnie des cheuaux legers, qui luy ressembloit si fort que pour ceste seule cause il estoit nommé Duc. Ie pourrois amener assez d'autres exemples que ie laisse pour n'ennuyer le lecteur. Seulement ie diray l'occasion de ceste ressemblance, dont y en a trois principales. La premiere, que nature se pene & force tousiours de faire le mieux qu'il luy est possible, & ceste raison est l'opinion de tous les Philosophes naturels. De là vient que quand elle essaye faire plustost masle que femelle, & la rendre plus semblable au pere qu'à la mere, à la similitude du peintre qui pourtraict vne chose sur le naturel de l'autre : & si quelquesfois nature est veuë defaillir en cela, ou bien en partie, c'est tousiours par le deffaut & debilité de la matiere : car quād l'homme n'a en soy du tout sa perfection necessaire à engendrer, il forme vne femelle. Aussi aux gestes & en la figure, quand la vertu qui fait la forme

(que les Philosophes appellent vertu informatiue) est plus forte & puissante en la partie de l'homme, l'enfant ressemble plus au pere qu'à la mere, mais quand en ceste vertu il a quelque grande indisposition, & defaillance de force, & que la vertu & partie de la femme est plus forte, les enfans luy ressemblent. Il y a encore d'autres causes comme nous dirons cy aprés: & principalement en cela sert beaucoup la bonne, ou mauuaise disposition de la matiere de deux parties generatiues. En premier lieu il faut que la femme soit comme la partie souffrant, & l'homme comme l'agent, qui fait toute l'œuure: pour ce que selon la disposition nature besongne en la similitude: & n'ont seulement la vertu de la partie paternelle, ou maternelle, en la similitude des gestes, & des mẽbres: mais aussi en la complexion, & la disposition & force, & encore en aucunes passions, & maladies, & autres choses, comme souuent nous voyons que les enfans des hommes chauues, deuiennent chauues: & des sourds, sourds. Et bien souuent (ainsi que dit Galien) les enfans sont heritiers des maladies des peres, comme de podagre, de goutte arthritique: Auicenne y adiouste aussi la lepre, & la pthisique. Et qui est encore plus esmerueillable, nature en se trompant soy-mesme, baille quelquesfois aux enfans les marques des playes, que les peres ont euës, qui est pour nous monstrer que tousiours elle essaye de faire son semblable. Columelle * soustient aussi ceste mesme chose: & pareillement Pline le jeune, en vne Epistre qu'il a fait, parlãt de la fẽme de Corneille, dit qu'elle mourut des gouttes, qui

* Columelle li. 8. des choses rustiques.

Plin le ieune [illegible]

estoit la maladie de son pere, & de sa lignée : & dit cét Autheur que les infirmitez descendent de pere en fils, & bien souuent aux enfans des enfans, comme il aduint à Nicée le Poëte, natif de Constantinople, duquel Pline escrit, que ses pere & mere estans blancs, il nasquit noir, pour ce que son
1. 3. ayeul de par sa mere estoit noir. Nous voyons ces choses par espreuue en cheuaux, & autres animaux, qui ressemblent le plus souuent à leurs peres, tant en couleur qu'en grandeur, & disposition. C'est la raison d'Aristote, & d'Empedocles. En ceste sorte se forme la varieté des gestes des hommes : & la disposition, & taille des membres, selon celle du pere, & de la mere, lors de l'action generatiue. La secõde raison est pareillement prise d'Aristote & de Pline : qui disent que c'est l'imagination des peres en cét instant : & aussi l'affection, ou passion qu'ils ont en l'ame : car la veuë, ou imagination presente, importe beaucoup en cela : & est tres-forte occasion estant jointe à la premiere, pource que le pere, ou la mere pensant à quelque beauté est grande occasion d'engendrer de beaux enfans, & les rendre semblables au subject imaginé. Et pour ce que bien souuient il aduient que les peres ont diuerses imaginations, aussi engendrent-ils diuersité, & difference des gestes : tellement que l'enfant ressemble à diuerses personnes. Et est ceste chose reputée de telle importance, qu'Empedocles dit qu'il s'est trouué des femmes qui ont conçeu & fait des enfans qui ressembloient à des statuës, & figures qu'elles tenoient en leurs châbres, lors de la conception. Que ceste chose aduiéne aux bestes, il est assez probable

Aristo-
au li.
l'air,
& de
l'eau.
Empe-
docles
declaré
par Plu-
tarque
au liure
De pla-
citis
h.
Albert
n. 18.
ét
effets.

par l'histoire de Iacob , qui mettoit les verges pelées estans blanches & verdes , au lieu où les brebis conceuoient , dont il naissoit des aigneaux bigarrez. Et si est encor à noter , que non seulement ceste imagination à force és membres corporels; mais aussi en l'ame des enfans. Pour ceste cause les Philosophes naturels ont conseillé que quand vn homme est en courroux, ou melancolique, ou yure, il n'habite auec la femme : pour ce que communément les enfans sont de la complexion en laquelle estoit le pere, lors de l'action generatiue : en sorte que bien souuent vn pere ioyeux, & deliberé de nature, engendrera vn enfant melancolique. Sur ce propos Alexandre Afrodisée dit vne chose fort notable : que quelquefois les enfans bastards, & adulterins sont mauuais & vicieux , à cause de la mauuaise imagination, & crainte qu'auoient leurs peres, lors qu'ils engendroient. Et de ceste mesme raison sera prise la responce de la suiuante demande : D'où vient qu'entre les hommes seulement y a tant de difference en la figure , ce qui n'est pas aux bestes : Là dessus dit Aristote , que c'est pour ce que les bestes n'ont soucy , pensement ou imagination, fors seulement en leur action presente : & pour autant que les hommes ont leurs pensees en plusieurs lieux, & plusieurs choses, aduient que les enfans qui naissent ne ressemblent à pere ny mere. Le mesme Aristote donne quasi ceste responce à telle question , pourquoy c'est que de peres sages naissent enfans fols : Il dit que les hommes qui sçauent peu (comme nous auons parlé des bestes) sont fort ententifs en cét acte generatif , par ainsi estant la matiere disposée,

& sans alteration aucune, les enfans en naissent parfaits, d'autant que nature n'est en ce mesme instant occupée à autres choses: mais aux gens doctes il n'aduient pas tousiours ainsi: pour ce qu'ayans communément l'esprit plus subtil, & penetratif, ils sont la pluspart du temps occupé en plus de pensees, qui les empesche de se pouuoir totalement employer à telle œuure. De là vient que n'estant sa matiere parfaitement disposée, nature ne peut parfaictement besongner. La troisiéme raison qui se baille pour respódre à ce doubte, est d'Astrologie, causée de l'influence des estoilles, selon l'opinion que dit Ptolomée: car par la disposition du ciel, & l'image, ou signe qui monte, & les aspects qu'ont les Planettes, lors de la conception, & naissance de l'homme, les mœurs s'influent: se rendans semblables, ou differens au pere, selon la proportion, & conformité du pere, ou de l'enfant au temps de la generation. Nous pourrions icy reciter les influences de ces Planettes par leur proprietez, mais ce seroit vne grande longueur: & puis Ptolomée en parle amplement, aussi font Iules Firmique, Aliben Raselle, Guy, Bonat & autres: & puis raison est si forte qu'elle ne peut estre niée, voyant, & sçachát l'influxion, & puissance que les corps superieurs ont sur les inferieurs auec leurs effets. Or puis que cela procede du mouuement, qui est cause de la generation & corruption, & est celuy qui premier dispose la matiere, & puis la forme, il s'ensuit que comme le mouuemét des temps n'a iamais cessé, & qu'il y a diuers temps & diuers mouuemens, & qu'encore (comme nous auons dit) ils ont diuerses natures, aussi la matiere se dispose diuer-

Ptolo- ...ée en ...n Cen- ...loque.

Ptolo- ...ée en ...n qua- ...ripar- ...it.

sement, & se causent variables faits & dispositions és creatures, quelquesfois ressemblans l'vne à l'autre, selon la conformité qui est au ciel, en vn temps & en vn autre. Aussi quelquefois ces causes & occasions sont toutes ensemble occurrentes: aucunefois vne, ou deux, & bien souuent l'vne est contraire à l'autre : d'où procedent ces diuers effects qui se voyent. Par ces mesmes occasions nous voyõs d'où viennent les beaux enfans aux peres laids, & semblablement le contraire: & pareillement qu'elle est la bonne, ou mauuaise disposition de la matiere, & l'imagination de ceux qui engendrent, & l'influence celeste en cét instant, tout cela nous l'auons demonstré comme les autres choses douteuses.

D'vn estrange cas aduenu en vne mesme sorte, & en diuers temps, à deux Cheualiers Romains.

Chap. XXXIX.

Les principaux chefs des conspirateurs de la mort de Iules Cæsar (selon Plutarque & autres qui ont escrit) furent Brutus Cassius : lesquels depuis auec leurs adherans furent persecutez, & declarez ennemis du peuple de Rome, par Octauius, Lepidus, & Marc Anthoine, qui s'estoient emparez de la ville. Entre les complices de Brutus, & Cassius estoit Marc Varron, l'vn des principaux, lequel se trouuant en la bataille que Octauius & Marc Anthoine eurent contre les conjurez: & où fut Octauius victorieux, luy pour se sauuer la vie, changea d'habit, à fin de n'estre prins que pour Soldat : & feignant estre vn des

prisonniers, se mit parmy eux, & fut vendu auec les autres ainsi confusément, en sorte que d'auanture il fut achepté par vn autre Cheualier Romain nommé Barbulas: qui quelque peu de temps apres voyant sa bõne nourriture, & façon de faire, soupçonna qu'il estoit Romain, encore qu'il ne le cogneust point. Vn iour estant en ce doute, il le retira à part, & le pria tres-instamment qu'il lui dist quel il estoit, luy promettant de poursuiure son pardon enuers Octauius & Marc Anthoine : mais Marc Varron ne se voulut aucunement manifester, ains se dissimula : tellement que Barbulas se persuada le contraire de sa premiere opinion, disant en soy-mesme, qu'il n'estoit point Romain comme il auoit pensé. Peu apres Octauius & Marc Anthoine retournerent à Rome, & Barbulas aussi auec son esclaue, qui (peut-estre) estoit plus que luy-mesme: Aduint vne autre iournée que Maac Varron estant à la porte du Consul, attendant son Seigneur qui estoit leans pour quelques affaires, fut recogneu d'vn Romain, qui en aduertit incontinent Barbulas, lequel (sans faire semblant d'en rien sçauoir, & sans luy en dire vn seul mot) fit tant enuers Octauius (qui dominoit dans Rome) qu'il obtint son pardon: au moyen dequoy il le mit en liberté, & le mena vers Octauius, qui le reçeut benignement, & de là en auant, le tint du nombre de ses amis. Quelque temps apres, Octauius & Marc Antoine, furent en discord ensemble, qui fut cause que Barbulas se tira du party de Marc Anthoine, lequel estant vaincu, & Barbulas d'outant Octauius, eut recours au mesme remede, dont auoit vsé Marc Varron, c'est à sçauoir changer d'habit,

& se feindre vn autre: Marc Varron qui ne le recognoissoit, tant à cause du long temps qu'ils ne s'estoient veus, que principalement pour le changement d'habit, l'acheta. Mais quelque temps apres venant à le recognoistre, il fit si bien enuers Octauius, qu'il luy pardonna l'offence, le remettant en liberté: tellement qu'en satisfaisant à ce qu'il estoit tenu, & payant le bien qu'il auoit receu, ils nous laisserent exẽple de l'incõstance des estats de ceste vie auec doctrine, & reigle à tout hõme, que pour quelque prosperité en quoy on se voye, on ne doit laisser de craindre la cheute, ny en aduersité, pour grande qu'elle soit, ne desesperer du remede.

De la distinction de l'aage de l'homme, selon la doctrine des Astrologues.

CHAP. XL.

PAR la commune diuision des Astrologues Arabes, Caldées, Grecs, & Latins: & particulierement de Procle autheur Grec, Ptolomée, & Alben Raselle, la vie humaine est diuisee en sept aages, sur chacune desquelles regne, & domine vn des sept Planettes. Le premier aage se nomme Enfance, contenant l'espace de quatre ans, durant lesquels maistrise le plus prochain Planette de la terre, qui est la Lune: par ce que les qualitez d'Enfance, les contraignent dire, que l'influence de cette Planette est du tout conforme à cét aage, duquel le corps est humide, delicat, tendre, foible, mobile, & du tout semblable à la Lune: car pour peu de chose il s'altere: *Lune.*
ses membres pour vn bien petit de trauail s'affoi-

blissent: & croissent leur corps en peu de temps, & & à veuë d'œil. Ces choses aduiennent en general à toutes personnes, à cause du gouuernement de la Lune: toutesfois plus aux vns qu'aux autres, & nõ esgalement: pour autant que les autres qualitez particulieres, qui ne tiennent rien de la Lune, se doyuent prendre ainsi que l'enfant vient au monde selon l'estat, & disposition des autres Planettes. Le second aage dure dix ans, en sorte qu'il vient iusques à quatorze, lequel les Latins ont nommé *Pueritia*, qui donne fin à l'Enfance, commencement à l'Adolescence. En cét aage regne vn autre Planette nommé Mercure, assis au second Ciel, cestuy a vn corps celeste, aisé à changer, estant bon auec les bons, & mauuais en l'aspect des mauuais, Pendant ce temps donc nature se compose à la qualité de ce Planette: Car lors les jeunes enfans font quelque principe de la monstre de leurs esprits, soit en lisant, escriuant, ou chantant: & sont lors traictables, & dociles, toutesfois legers en leurs propos, inconstans, & muables. Le tiers aage est de huict ans, nommé par les anciens, Adolescence, & se continuë depuis quatorze iusques à vingt-deux accomplis, durant lesquels domine le tiers Planette nommé Venus. Car l'homme alors commence à estre prompt par la nature, habille, & puissant pour engendrer: estant enclin à l'amour, & aux Dames, adonné à la musique, au jeu, aux voluptez, banquets, & plaisirs mondains. Et cecy se doit entendre, si le naturel prouocque l'hõme à ce faire: car on doit croire que l'homme retient tousiours son liberal arbitre, pour laisser, ou prendre telles inclinations, & influences: & entendez, que ny la

Mercure.

Venus.

force des Planettes, ny la puissance des Estoilles n'ont que mordre sur telle liberté, encor qu'elles enclinent l'appetit sensitif, & les membres, & organes du corps humain. Le quatriesme aage se poursuit iusques à ce que l'homme ait 42. ans accomplis, & s'appelle jeunesse, le cours de laquelle dure dix-neuf ans : & a pour son gouuerneur, & maistre le Soleil, qui est au 4. Ciel, nommé par les anciens Astrologues, la fontaine de lumiere, l'œil principal de tout l'vniuers : Roy des Planettes, & cœur de tout le monde. Semblablement cét aage est le prince de tous les autres, & fleur de la vie, durant laquelle, les sentimens, & puissances du corps & de l'esprit tiennent, & acquierent leur entiere force : & lors estant l'homme bien entẽdu, & hardy, sçait cognoistre, & eslire le bien : il desire & pourchasse richesses, d'estre excellẽt & renommé, tousiours enclin à bien faire : bref en toutes choses generales, il monstre éuidemment que le Soleil regne sur luy. Le cinquiesme aage nommé Viril, a quinze ans de durée : par ainsi va sa pourfuitte iusques à l'an cinquãtesixiesme, sujet au Planette de Mars : qui est de soy-mesme mauuais, dãgereux, & chaud, inclinant les hõmes à l'auarice, & les rendant coleres, maladifs, temperez au boire & manger, & constans en leurs faits. Puis en adjoustant douze à cinquante six, vous trouuerez soixante-huict ans, qui font la fin du sixiéme aage nommé Vieillesse, dont Iupiter est le grãd gouuerneur : qui est vn Planette noble, significateur d'equité, religion, pieté, temperance, & chasteté, prouoquant les hõmes à fuyr toute peine, & hazards, & à chercher repos. Les hommes en ce temps

Soleil.

Mars

Iupiter.

font toutes œuures ſaintes, ayment la temperance, & la charité, appetent l'honneur, accompagné de louange : ſont honneſtes, & craignans honte, & deshonneur. Le ſeptieſme, & dernier des ſept aages, a eſté limité depuis ſoixante-huict, iuſques à quatre-vingts & huict, & peu de gens ſe treuuent qui y paruiennent : Il ſe nomme caduc & décrepit, à cauſe dequoy Saturne commãde ſur luy, comme le plus tardif, & auſſi le plus haut Planette, & qui enuironne tous les autres ſuſdits : ſa complexion eſt froide, ſeiche, & melancolique, faſcheuſe, & ennuyeuſe : Par ce moyen il attire les vieilles gens à ſolitude, colere, chagrin, deſdain, & deſpit. Il affoiblit leur memoire, & leur force, puis les charge d'ennuis, longues triſteſſes, maladies langoureuſes, penſees profondes, & d'vn grãd deſir d'entreprendre choſes ſecrettes & cachées. Et qui plus eſt, ils veulent touſiours eſtre maiſtres, ſupperieurs, & obeïs. Et ſi quelqu'vn ſe trouue, qui paruienne au deſſus de cét aage (dequoy on ſe doit eſbahir aujourd'huy) vous cognoiſtrez qu'il deuiendra, & retournera comme en enfance, & aura encore vn coup la Lune pour Planette, qui fut le gouuerneur de ſes premiers ans : à cauſe dequoy ces bonnes gens font le ſemblable que vous voyez faire aux petits enfans, enſuiuans leurs meſmes conditions & inclinations. I'ay allegué cy-deſſus, telle diuiſion d'aagees eſtoit de l'inuention des Aſtrologues, mais vn chacun en croit ce qui luy plaiſt. Or venons à la diuiſion des Philoſophes, Medecins, & Poëtes, qui ſont de diuerſes opiniõs : & pour ce qu'en ce diſcours, il y a des choſes notables, nous en

Saturne

traitterons quelques-vns, à fin que les esprits s'y puissent exercer. Le grand Philosophe Pitagoras pour longue que soit la vie de l'homme, n'en fait que quatre parts, la comparant aux quatre temps de l'année : disant que l'enfance est le Printemps, auquel toutes choses sont en fleur, commence à croistre & s'augmenter: la Ieunesse s'accompare à l'Esté par l'ardeur, & force que les hommes ont en cét âge : l'âge Viril à l'Automne, pour ce qu'en ce temps l'homme à l'experience, est meur, de bon cõseil, auec cognoissance certaine de toutes choses, Et se presente la Vieillesse par l'Hyuer, temps sans fruict, ennuyeux, & qui n'a le bien d'aucuns fruicts, sinon qu'ils soyent procedez des autres temps. Marc Varron, homme fort docte entre les Romains, diuise la vie de l'homme en cinq parties, attribuant à chacune d'icelles l'espace de quinze ans: en sorte qu'il nomme les quinze premiers, Puerilité, les seconds, Adolescence, c'est à dire accroissement, pour ce quen ce temps les hommes croissent: les autres quinze vont iusques à quarãte cinq ans, & se nõme Ieunesse, qui vient de ce verbe Latin (*iuuare*) pour signifier temps d'aide, pour ce qu'en tel, on se sert des hommes en fait de guerre, & affaires de repuplique, & est cest aage la fermeté de la vie. Depuis quarante cinq iusques à soixante se nomme l'aage d'homme meur, pour ce qu'en Latin tels hommes sont nommez (*Seniores*) c'est à dire vieillissans, au respect des autres precedens, pour ce qu'en ce temps les hommes vont en declinant, & cheminent vers la vieillesse, qui accõplit tout le reste de la vie, apres les soixante ans. Voilla comme Varron diuise la vie humaine selon

Hippocrates au liure du iour de la natiuité.

que recite Cenſorin. Hippocrates l'a diuiſee en ſept âges : Le premier & le ſecond de chacun ſept, qui ſont quatorze : Le troiſieſme da quatorze, & va iuſques à vingt huict : Les autres deux de chacun ſept, & vont iuſques à quarante deux : le ſixieſme de quatorze ans, iuſques à cinquante ſix : & le demeurant de la vie, il l'attribuë au ſeptieſme âge. Le Philoſophe Solon, ſelon le meſme Cenſorin met ces ſept parties en dix, diuiſant la trois, la ſix, & la ſeptieſme par le milieu, en ſorte que chacune de dix parties dure ſept ans. Et là eſt la deſcription faite par les Philoſophes. Mais Iſidore l'a diſtinguée en ſix âges, s'accordant des deux premiers auec Hipocrates, faiſant chacun de ſept, & nõmant le premier enfance, & le ſecond puerilité, depuis le quatorze iuſques à ving-huict, il met l'adoleſcence, ou âge croiſſant de vingt-huict à quarante, il ſe nomme ieuneſſe, qui eſt le quatrieſme en ordre, le cinquieſme qu'il appelle declin, & commencement de vieilleſſe, il ſe fait de vingt ans, & ſont en tout ſoixante : le reſte de la vie il l'attribuë à vieilleſſe, la nommant le ſixieſme aage. Horace Poëte excellent, diuiſe auſſi l'aage de l'homme, mais c'eſt en quatre parties ſeulement, comme auſſi fait Pitagoras : Sçauoir eſt, Puerilité, Ieuneſſe, aage Viril & Vieilleſſe, leſquels il décrit eſlegamment en ſon art Poëtique, auec les conditions qu'ont les hommes en chacun de ce temps. Et toutesfois, ſelon la reigle de Philoſophie naturelle, la vie de l'homme ne ſe déuroit diuiſer qu'en trois aages : Le premier, de cognoiſſance : Le ſecond, auquel l'homme ſe tient en vn eſtat, le tiers de diminution : Pour ce que ſelon Ariſtote, toute choſe qui s'engendre

Iſido. li. 11. des Etimologies.

Horace en l'art Poëtique.

Ariſtote liu. 3. de l'ame.

s'engendre, à augmentation retenuë d'essence & diminution : ainsi se deuoit donner à l'homme trois aages : les Medecins Arabes ont esté de ceste opinion. Ce neantmoins Auicenne homme fort docte, distingue nostre vie en quatre aages, ou parties principales : la premiere est celle qui dure trente ans, il la nomme Adolescence, pour ce que pendant ce temps toutes choses vont en croissant : la secõde depuis trente iusques à quarante cinq, & se nomme aage arresté, ou de beauté, car en ce temps l'homme est en perfection de là en auant, & iusques à soixãte ans, il la nomme secrette diminution, & chemin de vieillesse : & ce que l'hõme vit par apres, il le nõme claire & descouuerte vieillesse, & aage caduc. Si faut-il toutesfois noter qu'encore qu'il fasse ainsi cette principale diuision, il ne laisse pourtant de diuiser la premiere de ces quatre qui est de trente ans, & fait trois parts : tellement que nous pouuons dire qu'il se conforme à ceux qui l'ont diuisé en six. Or apres auoir consideré ces variables opinions, ie ne sçay à laquelle me prendre pour la plus vraye, aussi à la verité on ne sçauroit donner reigle asseurée ny certain but, tant pour les diuerses complexions & dispositions des hommes, que pour habiter diuerses terres & prouinces : & se nourrir de bonnes ou mauuaises viandes : Par le moyen desquelles choses les hommes arriuent plustost, ou plus tard à la vieillesse. Pour ceste cause disoit Galien, qu'on ne peut donner temps limité aux aages : ce que bien consideré, fera que toutes ces discordances de plusieurs autheurs ne sembleront tant estranges, veu que chacun y a eu diuerse consideration. Ainsi qu'eut Seruie Tulle,

Auicenne en la propartie du 1. cha. des complexions.

Gal. l. 6. du regime de la santé.

Roy de Rome, lequel (ſelon Aulugelle) n'auoit eſgard qu'au bien commun, lors qu'il diuiſa le peuple Romain en cinq eſtats. Et ne ſepara la vie de l'homme qu'en trois parts, nommant l'âge premier de dix-ſept ans, Puerilité, & puis iuſques à quarãte ſix, il declaroit les hommes habiles à la guerre, & les faiſoit mettre en eſcrit: & apres les quarãte-ſix il les nommoit hommes meurs, & gens de conſeil. Cette diuiſion ne contrarie aux autres, pour ce qu'elle eſt vniuerſelle, & encloſt en ſoy les moindres & particulieres: & ſemble qu'il ſe conforme aux communes diuiſions, qui ont accouſtumé de ſeparer l'aage verd, & le meur, & le vieil. Le verd, dés lors que nous naiſſons, iuſques à la fin de ieuneſſe, qui va iuſques à quarante cinq ans, peu plus, ou peu moins: auſſi Virgile dit: *Viridiſq; iuuentus*, qui eſt à dire verde ieuneſſe: l'aage meur, enſuiuant iuſques à ſoixante ans, lequel Seruius attribuë aux hommes ſages & de bon conſeil: & le reſte eſt dit décrepitée vieilleſſe: leſquelles trois parties ſe peuuent diuiſer en moindres, & par ce moyen cõformer la varieté qui ſẽble eſtre entre les autheurs.

D'aucunes certaines années de la vie humaine, que les anciens iugerent les plus dangereuſes, & pour quelle cauſe.

CHAP. XLI.

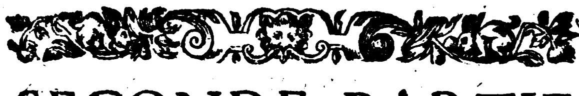
LEs Anciens Philoſophes & Aſtrologues ont prins garde, que certaines années de noſtre vie mortelle, eſtoient moult perilleuſes, leſquelles ils nommerent Climateriques, à cauſe de

la diction Grecque, *Climas*, c'est à dire eschelle, ou degré : pour denoter que telles armées sont limitées en façon de degrez, mais difficiles à passer, durant le cours de la vie humaine : car tout ainsi qu'ils soustenoyent les iours septiesme, neufiesme, & quatorziesme estre dangereux durant les maladies, & infirmitez des hommes : au cas pareil ils prindrent garde que tel nombre limité auoit lieu és armées de la vie humaine, à cause de la force des nombres, desquels ont fait si grand cas Pithagoras, Temistius, Boëce, Auerrois, & plusieurs autres : & aussi pour le regard des influences, & dominations des mauuais Planettes, comme ie puis dire Saturne, qui regne en diuerses saisons, & diuers aages : en sorte qu'ils sentoyent (ainsi que tesmoignent Marsil Ficin, Censorin, & Aulugelle) que toutes les années septenaires portoyent grand changement : & iugeoyent estre quasi impossible passer tels termes sans grand hazard, ou alteration de vie, d'estat, santé, ou complexions. Et à cette occasion l'an septiesme, quatorziesme, vingt-vniesme, vingt-huictiesme, trente-cinquiesme, quarante-neufiesme, & ainsi chasque septiesme année astoit à craindre. Et pour ce qu'ils maintiennent le nombre ternaire, estre semblablement de grande efficace : ils disoyent que trois fois sept, qui est vingt & vn, estoit de grande importance. Autant en disoient-ils de l'année quarante-neufiéme. parce qu'elle est composée de sept fois sept, mais la plus à craindre de toutes estoit l'année soixante-troisiesme : car tout ainsi que le nombre vingt & vn, prouient de trois fois sept, tout ainsi le nombre 63. s'engendre de trois fois

vingt & vn, ou de neuf mois sept, ou de sept fois neuf, qui sont nombres celebrez, & recõmandez des plus sages. Et quand vn homme venoit à l'entrée de cét aage de soixante-trois ans, il estoit soigneux de garder sa santé & sa vie, attẽdant de iour en iour le changement d'icelle, & ce qui en pourra aduenir, ainsi que Iules Firmique l'afferme en ces liures d'Astrologie. Aulugelle à ce propos fait mẽtion d'vne missiue de l'Empereur Octauius, par laquelle il signifioit à son nepueu Casius (estant eschappé de celle année dangereuse) le grand aise qu'il auoit d'estre entré en l'année soixante-quatriesme, & d'auoir éuité la soixante-troisiesme: de sorte qu'il auoit bonne intention de celebrer la seconde natiuité. Par ces raisons les Anciens redoutoient cette année soixante-troisiéme, voyans que plusieurs mouroient à l'arriuée d'icelle, durant laquelle mourut Aristote, & autres notables personnages. Et comme i'ay dit cy-dessus, le nombre neufiesme estoit fort à craindre: & pourtant ils disoient que celuy qui franchissoit les soixante trois ans, ne passeroit point les bornes de quatre-vingts & vn, par ce que tel aage estoit composé de neuf fois neuf: auquel mourut le diuin Platon, le grand Geographe Eratostene, Zenocrate Platonicien Prince de l'antique Academie, Diogenes le Cinique, & autres excellẽs personnages. I'ay voulu escrire ces choses, Messieurs, plus par curiosité, & exercice que pour foy que i'y aye adjousté, encore qu'elles ne soyent du tout impertinentes, ny hors de raison naturelle: car, comme nous voyons que la maladie & les humeurs prennent fin à l'homme, & qu'és animaux les dents se changent, les bar-

bes croissent, les voix s'augmentent, & que nature fait d'autres effects, & notables changemens sur les complexions qui sont cogneuës aux termes des ans : pourquoy ne croirons nous que par mesmes moyens tels temps limitez ne fassent autres changemens & impressions ? Pourquoy ne croirons nous que le corps humain n'ait communication auec les celestes influences, comme auec les humeurs, par quelque moyen qui nous est caché, encore que l'homme soit sujet à la volonté & gouuernement de Dieu : lequel combien qu'il ait formé toutes choses miraculeusement & surnaturellement, veut toutesfois que ses œuures soyent naturelles, excepté celles qui ont esté par luy formées contre les loix de nature, selon ses secrets & ineffables jugemens.

Fin de la premiere partie.



SECONDE PARTIE DES CHOSES MEMORABLES.

Par combien de diuers moyens François Sforce, & Nicolas Picchinin, ont acquis la renommée des plus sçauans en l'Art Militaire, qui ayent esté de leur temps.

Chap. I.

IL semble, selon la raison naturelle, que celuy qui a acquis aucun degré en quelque art ou faculté que ce soit, s'y doit du tout accommoder suiuant son commencement, pour y acquerir reputation : toutesfois nous voyons ordinairemẽt, que par diuers moyens, les hõmes paruiennent à vne mesme fin : nous en auons infinité d'exemples differẽs : entre lesquels me cõuient nommer François Sforce, qui depuis fut Duc de Milan : & Nicolas Picchinin Italien, fort excellent en armes, qui furent du temps du Roy Alphonse d'Aragon : & de Naples : & de Louys Marie Duc de Milan. Ces deux Capitaines furent fort contraires & enuieux l'vn de l'autre, pour ce que chacun d'eux pretendoit auoir l'honneur des armes par dessus son competi-

teur. Pour cette cause tous deux monstrerent tellement leur esprit & dexterité, que par long-tẽps on fut en doute, lequel estoit à preferer: & iusques à ce qu'apres longues années & plusieurs batailles, Picchinin y demeura vaincu: au moyen dequoy Sforce ayant de son costé le droit tout éuident, eut le pire, & fut Duc de Milan, demeurant maistre, ou du moins mieux fortuné. Ces deux cy (comme i'ay dit) paruindrent par diuerses manieres en grand estime & reputation, Nicollas Picchinin estoit si petit de corps, que pour ceste cause seule il estoit nommé Picchinin: mais comme il auoit petite stature, aussi estoit-il au contraire de grand cœur, & vaillant: il auoit peu de paroles, & encore mal ordonnées, toutesfois il comprenoit en icelles beaucoup de grandes choses: il estoit auec les soldats fort recreatif, & à ses amis liberal, mais aspre & furieux à ses ennemis: en guerre il estoit fort desireux de venir aux armes: aussi toutes les fois que l'occasion se presentoit, il donnoit batallles en laquelle il estoit de fort bon conseil, & prudent à s'exposer au peril: il ne pouuoit se tenir en repos & si estoit si prompt que bien souuent il prenoit ses ennemis à dépourueu: il desiroit tousiours faire eschauguettes & embusches, & s'aydoit plus en guerre de gens de cheual que de pied: & vouloit que ses gens fussent vaillans, aspres de nature & terribles. Ce Capitaine fut de si grand cœur, que iamais il ne s'esbahit, ny monstra signe de peur, encore que ses ennemis fussent en plus grand nõbre: il auoit singuliere grace & dexterité à faire marcher ses gens, & conduire à sauueté: pour conclusion, il obtint plusieurs excellentes victoires

en diuerses partie d'Italie,auec renommé d'vn tres bon Capitaine.Et quant à François Sforce son cõpetiteur, il auoit ses conditions & façons de faire toutes contraires à celles de Picchinin : il estoit grand de corps, bien proportionné, & fort de ses membres,de gentille contenance,les yeux éueillez chauue,fort,beau,copieux & bien orné en paroles vif d'esprit & bien aduisé, desireux de paruenir à grandes choses,patient en aduersité:il fuyoit tousjours le moyen de rompre la guerre:il s'efforçoit plustost de vaincre tenant le siege,ou temporisant, que cõbattant,iamais il ne donnoit bataille s'il n'y estoit forcé, ou qu'il ne se vist en grãde aduenture: il vouloit que ses gens marchassent en bon ordre,& par bon moyen:qu'ils fussent vaillans,& toutefois gracieux,& si faisoit plus de cas de l'Infanterie que de la gend'armerie:& la mettoit plustost en œuure comme celle qu'il estimoit le plus:il estoit ferme & constant en ses entreprises,vif & sage à tromper l'ennemy,& à descouurir les fausses algarades qu'õ luy faisoit,ou vouloit faire:& quant aux inuentiõs nouuelles, il estoit tousiours sur ses gardes : encor estoit-il homme de bon conseil en toutes choses, auec lesquelles reigles (bien qu'elles fussent fort differentes de celles de l'autre) il fut en estime de tresbon capitaine,& si paruint par plusieurs & diuers moyens à la Duché de Milan, & à estre l'vn des premiers hommes de son temps. De ces deux si notables hommes plusieurs modernes historiẽs ont escrit, principalement Eneas Syluius depuis Pape,en sa Cosmographie, & Anthoine Sabellic en ses Eneades, où les lecteurs pourront voir de braues gestes de ces deux hommes.

Que le Lyon, à peur du Coq, auec maintes autres choses notables de la bonté & douceur du Lyon.

CHAP. II.

DIEV n'a point fait de creature si puissante au monde, qu'il ne luy ait laissé cause de crainte, & quelque chose qui luy puisse nuire: aussi n'y a-il rien au monde de ferme & asseuré : car vne chose est destruite par l'autre, laquelle apres est pareillement ruinée par vn autre: tellement que ne sçauons dequoy nous garder, ny quelle chose conserue ou gaste. De là vient que bien souuent nous fuyons ce qui nous peut nuire & encourons par autre voye, au peril que ne cognoissons. Outre ce, il y a entre les animaux & autres choses creées certaine amitié, ou haine naturelle, par vne secrette proprieté : au moyen dequoy les vnes se cherchent & suiuent & les autres se fuyent. Quel animal est plus fort que le Lyon Prince des bestes ? nul, & pour ceste cause a ce nom, d'autant que (selon aucuns) Lyon en Grec signifie Roy : ou bien selon quelques autres, voir : & que pour auoir la veuë fort bonne, il est ainsi nommé. Mais quoy qu'il en soit, ceste puissante beste que chacun craint dés qu'il void le Coq il s'enfuit de peur, & ce par vne secrette proprieté de Nature, ainsi que le Liévre fuit le chien, & non seulement le fuit en le voyant, mais aussi en le sentant de loin, ou l'oyant chanter il en à merueilleuse crainte. Encore ne fuit-il pas seulement cét animal, mais aussi le bruit d'vn chariot allant par les chemins : & pareillement il fuit sans aucun arrest dés qu'il void vn homme portant

lumiere en sa main: ce qui semble estre incredible, & que ceste beste furieuse soit espouuantée pour si peu de chose: toutesfois on l'a veu par experiẽce, outre ce qu'en escrit Plutarque en son liure de la difference de haine & d'enuie, & Pline & S. Ambroise: Albert le Grand le tient aussi, & dit si le Coq est blanc, il donne dauãtage de frayeur à cette beste. Si ne peut-on de cela donner raison asseurée, pour ce que telle chose prouient (comme i'ay dit) d'vne secrette proprieté de nature. Toutesfois Lucrece ancien Poëte dit que le Coq & son pennage ont certaine proprieté ou qualité, que le Lyon le voyant en reçoit grande douleur, & ne la pouuant supporter il fuit. Quelques autres attribuent ceste peur aux causes suprémes & celestes influences, & non aux sentimens & à la matiere pour ce, disent-ils que ces deux bestes sont subjectes au Soleil, la vertu duquel touche plus le Coq que le Lyon: & de la vient que l'inferieur & moins vertueux en ceste partie (bien que majeur en grandeur & force) craint & obeyt au superieur: & disent encore que pour estre le Coq de la nature du Soleil, il se resioüit & chante du matin à la venuë & leuée d'iceluy. En quelque sorte que ce soit, le Lyon est le plus fort, & de plus grand cœur que toutes les autres bestes: & combien qu'il soit ainsi fier & cruel contre les furieux & terribles, si est ce que de luy nous auons infinité d'exemples, manifestans sa douceur & clemence: de partie desquels & mesmes des plus apparens, ie vous feray quelque recit. Apion Grec escrit (selon que recite Aulugelle) comme de chose qu'il a veuë, ce que pareillement est affermé par Ælian au liure de

Plutarque. Pli. l. 8. S. Abr. li. 9. de son examer. Albert le grand au liure des bestes. Lucrece Poëte. Ælian l. des animaux.

animaux, qu'en certaines festes qui se faisoient à Rome fort solemnelles, on auoit accoustumé qu'au grand Theatre, auquel estoient mises plusieurs sortes de bestes sauuages & cruelles, comme Lyons, Leopards, & autres, on y jettoit les hommes condamnez à mort, pour combattre ces bestes, afin d'estre ou deuorez par elles, ou qu'ils s'en deffendissent vaillamment, spectacle à la verité fort cruel. Or aduint vn iour, qu'entre les autres criminels qui y furent mis, on y exposa vn nommé Androde, serf d'vn Senateur de Rome : & entre les autres bestes qui estoient en ce theatre, y auoit vn Lyon de grandeur & puissance insigne, & tres-cruel, lequel auoit esté amené d'Afrique, & sur iceluy chacun arrestoit sa veuë : ce Lyon regardant la part où auoit esté jetté Androde, & l'ayant vn peu consideré & recogneu, s'en alla incōtinent vers luy pas à pas & tout doucement, donnant neantmoins opinion à tous, qu'il l'alloit mettre en pieces, mais il aduint au contraire : car le Lyon auec le chef enclin, s'approcha gracieusemēt d'Androde, qui tout tremblant attendoit la mort : toutesfois le Lyon, en le costoyant amiablement, se mit à luy faire grandes caresses, baisant & leschant ses mains & genoux, tout ainsi que les chiens sont coustumiers de faire festes à leurs maistres qu'ils n'ont veus de long-temps. Androde voyant la douceur & priuauté du Lyon, reprint courage, & festoya le Lyon, luy planissant le poil, & en le regardant ententiuement le recogneut, & luy mōstra grand signe de joye : dont le peuple estonné voyāt cet estrange cas, se print à bruire en voix-publiques, & en parloit chacun à sa fantasie. Au moyen

dequoy l'Empereur fit tirer Androde hors de là, & l'amener deuant luy, pour enquerir & sçauoir la cause de telle cognoissance & priuauté, & en quel lieu il auoit premierement veu ce Lyon : à quoy il respondit que luy estant en Afrique, du temps que son maistre estoit Lieutenant general, & grād Gouuerneur de ceste Prouince, pour les grands outrages, & excez que luy faisoit sondit maistre, fut contraint de se rendre fugitif : & n'ayant lieu de seur accez pour se retirer, se mit en vne grande forest, & entra dans vne cauerne qu'il y trouua, où tost apres arriua vn Lyon, qui non seulement ne luy fit aucun mal, ains en s'approchant luy monstra vne de ses pattes qui estoit blessée & sanglante, comme s'il luy eust voulu demander remede & guerison : dont luy s'aduisant print la jambe, & voyant qu'il auoit vne espine fichée en la patte, l'arracha le plus doucement qu'il peut, & luy estancha le sang, tellement que la douleur s'appaisa. Ce fait, le Lyon se mit à reposer, & dormir en son giron, & de là en auant, par chacun iour, le Lyon luy apportoit la meilleure partie du gibier, & proye qu'il prenoit à la chasse, & la luy faisoit cuire au Soleil de midy par faute de feu, puis la mangeoit : mais apres auoir esté en ceste sorte par l'espace de trois ans continuellement auec le Lyon, il s'ennuya de ceste maniere de viure : & voyant vn iour que le Lyon estoit allé à ses pourchas ordinaires, s'en partit pour chercher son aduenture. Or ne fut-il gueres loin hors du bois qu'il fut rencontré par aucuns qui le recogneurent, & le renuoyerent à Rome vers son maistre, qui incontinent le iugea digne de mort, comme serf fugitif : & le fit

mettre auec les autres criminels, pour estre exposé aux bestes en plein Theatre, où il fut recogneu par le Lyon, comme vn chacun auoit peu voir. Ces choses entenduës par l'Empereur, & à la clameur du peuple, Androde fut deliuré, & mis en liberté, ensemble le Lyō, duquel il auoit receu ceste grace: lequel deslors, & long-temps apres alloit par les ruës de Rome en la compagnie d'Androde, sans faire mal à personne : qui fut cause que plusieurs citoyens de Rome l'aymoient, & luy faisoient presens, le nommant le Medecin du Lyon: & le Lyon, l'hoste d'Androde. Ceste infortune aduint au Lyō d'auoir l'espine dans la patte : & Dieu, par instinct naturel, luy donna cognoissance de recourir à l'homme pour sa santé. Cela semble bien veritable, pour ce que nous en trouuons assez d'autres exēples, escrits par plusieurs Autheurs dignes de foy. Pline au lieu preallegué raconte d'vn Siracusain nommé Mutor, lequel estant en Syrie, rencontra vn Lyon qui se presenta deuant luy, & se couchant par terre, faisoit plusieurs signes de supplication, dont le Siracusain estonné de peur se mit en fuitte : mais le Lyon tousiours le suyuoit & deuāçoit, le flatant & lechant : en fin le Siracusain aduisa que le Lyon estoit blessé au pied, & le print, & luy en osta vn escot de bois qui estoit dedans, & ainsi le Lyon fut guery. Ceste histoire depeinte par le mesme Mutor en vn tableau qui est en Siracuse, en fait le tesmoignage. Le mesme Autheur recite pareillement d'vn nommé Elpis, natif de Samos, lequel s'estant desembarqué en Afrique, vid assez pres du port venir vers luy vn Lyon rugissant, & se plaignant merueilleusement, dont il eut si grand

peur qu'il se sauua sur vn arbre, au pied duquel le Lyon faisant plusieurs cris & plaintes, se renuersa par terre, haussant, & luy monstrant sa patte toute sanglante, comme voulant esmouuoir l'homme à commiseration : dequoy s'aduisant Elpis, en s'asseurant descendit de l'arbre, & tira l'espine du pied du Lyon : lequel en recognoissance de ce bien fait, tout le temps que ceste barque fut à bord, il y portoit la chair de sa chasse, qu'il faisoit en la forest, de laquelle Elpis & ses compagnons furent long-temps alimentez. Ceste chose est renduë plus croyable, par le semblable cas aduenu à S. Hierosme, par vn autre Lyon qui fut guery d'vne pareille playe, lequel puis apres recogneut le bien fait, car il accompagnoit l'asne chargé de bois, iusques à ce qu'il fust en l'hermitage. Nous lisons encores que Godefroy de Boüillon, apres auoir conquis la terre saincte, & allant vn iour à la chasse parmy la Iudée, trouua vn Lyon combattant auec vn serpent, qui le tenoit estroitement lié & ceint, auec sa queuë en grand danger de mort : & ayant le serpent esté tué par Godefroy, le Lyon en remuneration de ce benefice, le suyuit & accompagna tousiours, sans partir de sa garde : & quand il alloit à la chasse, il luy seruoit de léurier. Aduint depuis qu'en vne nauigation que fit Godefroy, estant le Lyon demeuré à terre, & ne voulant son maistre retourner pour le mettre en sa nauire, le Lyon afin de le suyure se jetta en l'eau, où il fut noyé auant qu'on le peust secourir. Quant est des Lyons qui ne firent en Babylone aucun mal à Daniel, ny des autres, qui du temps de Diocletian, & Numeriã Empereurs de Rome, ne faisoiẽt mal aux

Chrestiens qui leurs estoient jettez pour viande & pasture, ie ne les mets pour exemple du naturel des Lyons, d'autant que telle chose procedoit par miracle de Dieu. Entre les choses notables de la noblesse de ceste beste, on dit qu'il ne fait mal aux hommes, s'il n'y est contraint par grande necessité de faim : & s'il rencontre l'homme & la femme ensemble, il s'adresse plustost à l'homme qu'à la femme : iamais, ou peu souuent ne fait mal aux enfans. Il semble que le Lyon à l'imitation de l'homme, ait quelque audace és choses qui touchent l'honneur, auec vne crainte d'y déroger : car s'il se sent poursuiuy & sçait estre veu, il fuit d'vn pas lent & tardif, pour ne monstrer faute de courage en sa fuitte : mais s'il sçait estre à couuert parmy les bois, & qu'on le voye, il fuit tant qu'il peut. Et disent plus ceux qui en ont escrit, que quand il va ainsi suiuant il ne regarde iamais derriere luy, pour monstrer le mespris qu'il fait de ceux qui le suyuent. Le Lyon par vn instinct naturel, est de si grãde cognoissance, que si quelqu'vn le blesse, encore qu'il soit entre plusieurs hommes, si est-ce que le laps du temps n'empesche qu'il ne le recognoisse & prenne vengeance s'il peut. A ce propos Elian recite d'vn enfant nourry & esleué par Iuba Roy de Mauritanie : lequel allant à la chasse auec le Roy, frappa vn Lyon d'vne lance : mais le Lyon quelque temps apres guerit, & passant le Roy par celle montagne auec plusieurs ieunes hommes, ce Lyon recogneut celuy qui l'auoit blessé : parquoy d'vne grande fureur se mesla impetueusement parmy eux : en sorte que sans que le pauure ieune hõme peut estre deffendu, il le mit en pieces. Les

mesmes autheurs disent encore vne autre grande merueille, que si la Lyonne a eu compagnie d'vn autre Lyon, son masle le cognoit à l'odeur, & l'en chastie & la bat griefuemẽt: & quand le Lyon est si vieil, qu'il ne peut plus combattre, ny chasser aux autres bestes, les ieunes Lyons plus forts & puissants aydent à pourchasser sa proye : laquelle ils tuënt, puis le conduisent où elle est pour en mãger. De toutes ces choses sont autheurs Pline, Aristote & Albert le grãd, & si en écriuent beaucoup d'autres choses que ie ne dy point. I'ay voulu seulemẽt raconter ces exemples, en la cõfusion des hommes ingrats, leur monstrãt que mesmes és bestes brutes se trouue clemence, & recognoissance de bien fait.

Qui fut le premier qui appriuoisa le Lyon: & ce que Lisimaque Capitaine d'Alexandrie fit à vn.

Chap. III.

Ceste puissante beste, dont nous auons parlé au chapitre precedent, cõbien qu'elle soit furieuse & cruelle, peut neantmoins estre appriuoisée par la dexterité des hommes. Le premier qui paruint fut vn Carthaginien nõmé Hannõ: mais la remuneration qu'il en eut, fut d'estre banny du pays, car ils disoient que cét acte de dompter le Lyon estoit vn indice de se vouloir faire seigneur du pays & Pline dit que les Carthaginois le bãnirent, pour ce qu'ayant dompté le Lyon il pourroit aysément persuader, & faire ce qu'il voudroit des citoyens de la ville. Il raconte semblablement de Marc Anthoine, cousin d'Octauius, qu'il fit tellement ap-

priuoiser les Lyons, & reduire à telle douceur, qu'il les mettoit sous le joug, & faisoit tirer son char par tout où il alloit. Il se trouue que le semblable a esté fait par l'Empereur Eliogabale. Le Roy Iean Castille, second du nom, auoit vn Lyon si domestique & priué, que toutes les fois qu'il tenoit son siege, il le vouloit auoir aupres luy, Messire Iacques de Desse, Archeuesque de Seuile en auoit vn semblable. Louys Celie escrit auoir leu en vn autheur approuué, qu'vne brebis conçeut, & façonna vn Lion, chose fort monstrueuse en nature, Encore lisons nous de plusieurs hommes, qui auec leurs propres mains ont tué des Lyons, comme Samson, Hercules, & Dauid. Et si me souuiēt auoir leu, que Lysimaque, vn des Capitaines d'Alexādre le grand, tua vn Lyon en la sorte que s'ensuit. Alexandre auoit en sa compagnie le Philosophe Calisthene, lequel comme homme libre & sage, faisoit quelquefois des remonstrances, & reprehensions à Alexandre : au moyen dequoy il en fut par lui mal traicté: en sorte que quelquefois il le faisoit mettre en vne cage auec les chiens (vergongne & ignominie, certes impossible à porter, à l'esprit libre & vertueux de Calisthene, qui ayma mieux la mort volontaire) à quoy il fut secouru par le venin de Lysimaque son disciple, qui estoit fort dolent de telle chose: dequoy aduerty Alexandre, il le fit ietter par grand despit à vn Lyon pour le deuorer: mais Lysimaque, homme courageux s'arma secrettement le bras droit & la main: puis estant exposé au Lyon, & voyant que la beste venoit à luy pour le deuorer, luy d'vn grand cœur luy mit le bras armé dedans la gueule, sans receuoir aucun mal

de ses dents, & luy print la racine de la langue auec la main de telle sorte que (encore que le Lyon l'esgrafinast auec ses ongles, dont depuis fut en dāger de mort) il ne laissa iamais sa prinse, iusques à tant que le Lyon fust suffoqué à force de luy tenir le point serré dedans la gorge. Quoy entendu par Alexandre, il se desista du desdain & courroux qu'il auoit contre luy, & le fit diligemment medeciner, le tenant dés lors pour l'vn de ses fauoris: tellement qu'apres la mort d'Alexandre, il fut au nombre de ses successeurs, & Roy tres-puissant. Les autheurs de ses choses son Iustin, & Plutarque en la vie de Demetrie.

Iustin l. 5. Plutarque.

De l'ordre & Cheualerie des Templiers, combien ils ont duré.

CHAP. IV.

EN l'an de nostre Seigneur, 1096. aucuns Princes Chrestiens de diuerses nations firent vne congregation, par le conseil d'vn Hermite nommé Pierre, hōme honneste & de saincte vie: où fut determiné d'aller en cōqueste de la terre saincte, qui estoit entre les mains des infideles, il y auoit 490. ans, entre ceux qui y furent estoit Godefroy de Boüillon, Duc de Lorraine, le plus apparent de tous. Or pleust à Dieu qu'apres plusieurs batailles, qui durerent par l'espace de trois ans, la cité de Hierusalem, & plusieurs autres de la Syrie & Iudée fussent conquises, auec plusieurs Prouinces voisines: Puis ayans tous ces Princes Chrestiens regard à la vertu & grandes merites de Gode-

froy, l'esleurent Roy de Hierusalem : aussi fut Arnulphe, Archeuesque de Pise, creé Patriarche, par le Pape Calixte second. Demeurant donc Godefroy de Bouillon Roy de Hierusalem, demeurerent aussi en sa compagnie plusieurs grãds personnages Chrestiens, qui faisoient continuellement cruelle guerre sur les infideles, tant és enuirons de Hierusalem, qu'autres contrées circonuoisines. Ce qu'entendu par les fidelles Chrestiẽs des parties Occidentales, & en quel estat estoient les affaires d'outre-mer : il y alloit continuellement grand nombre de gens, les vns pour les secourir auec tres-grand zele de seruir Dieu, & regagner les terres vsurpées, les autres en voyage, à visiter le sainct Sepulchre. Or vn an apres son couronnement, Godefroy de Bouillon mourut, & fut Roy en son lieu, son frere Baudouin, homme égal aux merites du defunct : pendant le regne duquel, entre les autres qui passerent par delà, furẽt neuf Gentils-hommes, fort grands compagnons & amis : desquels il ne se trouue que deux hommes (qui peut-estre) estoient les principaux, l'vn Hugues de Paganis, l'autre Gadefrende S. Aldeman : lesquels arriuez en Hierusalem, & ayãt bien contemplé tout le pays & tous les lieux voisins, ils trouuerent qu'au port de Iaphé, & autres endroits de leur voyage, il y auoit plusieurs guetteurs de chemins, qui chacun iour tuoient & voloient les passans : au moyen dequoy apres meure deliberation, conclurent, auec l'aide de plusieurs autres (car il est à presumer qu'ils s'allierent auec autres gẽs de leur mesme vouloir) firẽt vœu (pour faire aggreable seruice à Dieu) d'employer toute

leur vie, à rendre le chemin seur & facile, où mourir en cette entreprinse, pendant que les autres Chrestiens estoient empeschez en autres lieux à combattre les infideles. Et perseuerās en ce sainct exercice ils prindrent pour leur retraicte, & lieu assigné vne Eglise nommée le sainct Temple, par la permission de l'Abbé du lieu : & pour ceste cause furent appellez Templiers, comme tousiours ils ont esté depuis. Ce que voyant le Roy, & le Patriarche de Hierusalem, & telle chose estre saincte & loüable, ils leurs administrerent toutes choses necessaires: & en ceste sorte vesquirent dedans ce Temple religieusement, en grāde chasteté: & qui plus est multiplioient & s'augmentoient de iour en iour. Toutesfois encore qu'ils fussent en grand nombre, si n'auoient-ils habits ne regle designée, ains viuoient ainsi en commun, obseruans leur vœu, par l'espace de neuf ans, pendant lequel temps, pour le grand seruice qu'ils faisoient à la Chrestienté, leur credit & bonne renommée s'aduançoit grandement, auec le moyen de leur bon exemple. Ils creurent semblablement en grand nombre: qui fut cause que le Pape Honoré secōd, à la priere & conseil d'Estiēne Patriarche de Hierusalem, leur fit depuis vne reigle, & ordre de viure, & ordonna qu'ils seroient vestus de blanc. Depuis le Pape Eugene troisiesme, leur adiousta vne croix rouge en l'estomach : ce qu'ils promirēt par vœu solemnel d'obseruer, comme font les autres religieux, & leur fut distribuée, & baillée par la main de S. Bernard, tres-sainct Docteur : qu'ils esleurent pour estre le maistre & chef de leur ordre, ainsi que sōt les autres religieux cheualiers. En

bref temps apres, ils creurent en si grand nombre, & firent de si hauts faits d'armes, que non seulement ils gardoient les chemins du sainct voyage, contre les larrons & brigans, mais aussi par mer & par terre, ils faisoient des grandes incursions, & fortes guerres contre les infideles, dont la bonne renommée en fut si bien esparse par toute la Chrestienté, que les Roys & Princes de plusieurs parts leur ordonnerent de grandes rentes qu'ils employoient en ces guerres, comme vrays Cheualiers de Iesus Christ. Et par succession de temps accreurent tellement d'heure à autre, en puissance & richesse, que par toutes contrées & Prouinces, ils auoient de grandes Villes & lieux forts, auec force subjects, principalement en la Terre Saincte, où residoit ordinairement le grand Maistre de l'Ordre, auec la plus grãde part d'eux, tenant continuellement vne armee entretenuë, tant là qu'aux autres lieux, où il leur sembloit le plus necessaire. Depuis aduint, par les pechez des hommes, par le discord meu entre les Chrestiens, & par la negligence des Princes, que la ville de Hierusalem, & autres lieux ainsi acquis, furẽt reconquis par les infideles, nonãte ans apres la conqueste de Godefroy de Boüillon: Ce neantmoins, cét Ordre de Cheualiers Templiers ne delaissa ce sainct labeur: ains chassez de là, se vindrent ranger en d'autres lieux, faisans de grandes guerres aux ennemis de nostre foy: & durerent encore six vingts ans, apres la perte de Hierusalem, gardans ce qu'il leur estoit demeuré en Orient: & iusques en l'an mil deux cens dix, ou enuiron, que tel ordre des Tẽpliers qui auoit duré enuiron deux cẽs ans,

fut entierement destruit par le Pape Clement V, qui lors tenoit sa Cour en la ville de Poictiers, qui est du pays de France : & ce (comme quelques vns disent) à la poursuitte du Roy Philippe le Bel. Ce qui aduint, ou pour la prosperité & tres-grandes richesses qu'ils auoient, par le moyen desquelles ils deuindrent meschans, & se ruinerẽt eux-mesmes, ou, peut-estre, que Philippe Roy de France lors regnant, ayant esté seduit par faux rapports, ou encore, parauanture, pour auoir les biens de ceste Religion, persuada au Pape de faire telle chose. En cela sont fort variables les opinions de ceux qui en ont escrit : toutesfois c'est assez de dire qu'ils furent condamnez, & les biens de ceste religion confisquez. Pour à quoy paruenir (pour ce qu'ils estoient fort puissans) fut contre eux faite vne seconde inquisition (fut fausse ou vraye,) apres laquelle, le Roy mit tel ordre en toutes les parties de son Royaume, qu'en vn certain iour assigné, tous les Templiers qui peurent estre trouuez, furent prins, & leurs biens saisis, & mis en la main de Iustice : Ce fait, l'on besongna à leur procez, & en fut le iugement executé tel que nous le dirons. Quant aux crimes qu'on leur mit sus, furent ceux-cy : que leurs predecesseurs auoient esté cause de perdre la Terre Saincte : qu'ils eslisoient leur grand Maistre en secret : qu'ils auoiẽt de mauuaises superstitiõs : qu'ils tenoient quelques propositions heretiques : qu'ils faisoient leur procession deuãt vne statuë ou image, vestuë d'vne peau d'homme : qu'ils beuuoient sang humain : qu'en secret ils iuroient de s'aider l'vn à l'autre, leur attribuant, par ce moyen l'abomina-

ble peché contre nature, & qu'ils en estoient tous coulpables. A ces causes, fut fait le procez contre le grand Maistre nommé frere Iacques, natif de Bourgongne, hõme issu de grande maison: & apres par consequent, contre tout le reste des Religieux. Finalement le Pape par sentence definitiue, les cõdamna au feu: plusieurs desquels furent executez & leurs biens confisquez: dont grande partie fut appliquée à l'ordre des Cheualiers de S. Iean de Hierusalem, qui enuiron ce temps, ou vn peu auparauant auoient conquis l'Isle de Rhodes dessus les infideles, autre partie de ces biens fut ordõnées à autres ordres, l'autre partie (par permission du Pape, ou autrement) demeura entre les mains des Princes, qui s'en estoient saisis & emparez lors de ladite prinse. Ceste sentence fut publiée par toute la Chrestienté, & si est approuuée bonne, & iuste par les Chroniques de France, & par Platine en la vie du Pape Clement V. & aussi par Raphaël Volateran, & Polidore Virgile. Toutesfois quelques autres soustiennent que ceste sentence fut injuste, & donnée sur faux tesmoins, chargeans principalement de ceste faute le Roy Philippe: disans que pour desir d'auoir leurs biens, il pourchassa leur destruction: & disent encore qu'au temps qu'ils furent iusticiez, le commun peuple les tenoit pour Saincts & Martyrs, reseruans des pieces de leurs habillements pour reliques. De ceste derniere opinion ont esté sainct Iacques de Magonce, Nauclet, & Anthoine Sabellic en leurs histoires, & Iean Bocace au liure de la ruine des Princes: & dit l'auoir entendu de son pere, qui se trouua present à l'execution de la sentence. Il semble aussi

Antonin en partie de son histoire.

que saint Anthonin Archeuesque de Florence soit de ceste opinion, & recite la chose estre aduenuë ainsi qu'il s'ensuit. Estant le Pape Clement & la Cour Romaine en France, où elle residoit : & se voyant fort stimulé en Philippe Roy de France, de tenir la promesse qu'il luy auoit faite, en le faisant eslire souuerain Euesque : qui estoit de condamner le Pape Boniface, & faire brusler ses os, ce que le Pape delaissoit à faire pour luy sembler fort difficile : aduint qu'vn Cheualier de l'ordre des Templiers, Prieur d'vne des Commanderies nommé Monfauçon, fut prins en la ville de Thoulouse, & mené prisonnier à Paris, par l'ordõnance du grãd Maistre, à cause de quelques crimes par luy commis, & encore (comme quelques vns disent) pour heresie. En ce mesme temps fut aussi mis en la mesme prison, vn autre natif de Florence, Cheualier de ce mesme ordre, par le commandement de leur grand Maistre, à cause de plusieurs autres delits. Ces deux ensemble, cognoissans que pour leurs malefices il n'y auoit aucun espoir de sortir, delibererent pour se deliurer de prison, & pour se venger (comme meschans qu'ils estoient) de leur grand Maistre, d'accuser la Religion des crimes que nous auons dit cy-dessus : & pour ce faire appellerent auec eux en ce conseil, & pratique quelques officiers du Roy, accusans de ces choses le grand Maistre, & les autres Cheualiers, disans qu'ils estoient dignes de mort, & que le Roy, cõme homme de bien & de bonne iustice, y deuoit pouruoit : consideré mesme le grand profit qui luy en viendroit, sçachant les biens d'icelle maison. Quoy entendu par le Roy, il y presta l'oreille, ordonnant

qu'on parlast plus amplement à ces deux prisonniers: puis le fit incontinent sçauoir au Pape, luy disant que tel ordre deuoit estre ruiné, & mis à sac: le Pape apres auoir ouy les prisonniers, ou bien la relation qui luy en fut faite par d'autres, ou plustost pour se deliurer de l'importune requeste que luy faisoit le Roy contre le Pape Boniface, sans en faire plus ample inquisition, ny procez contr'eux: ains seulement auec ces indices, escriuit secrettement par toute la Chrestienté, qu'en vn certain iour deputé, tous ces Cheualiers Templiers fussent prins, & tous leurs biens sequestrez, & à pareil iour que ces lettres furent expediées, le grand Maistre (qui pour lors se tenoit à Paris) fut prins auec soixante Cheualiers des principaux: lesquels apres les preuues faites, & venans aux confrontations, nierent fermement, & par grande asseurance auoir fait telles offences, non pas seulement pensées: & qu'ils estoient bons Chrestiens. Ce nonobstant fut le procez conclud contr'eux: & tous soixante (hors mis le grand Maistre, & quatre autres, qu'on reserua pour vne autre fois) furent tirez hors de Paris, & mis sur vn grand échafaut fait expres, sur lequel ils estoient iettez à la veuë du peuple, l'vn apres l'autre dans le feu: à fin que si quelqu'vn d'eux confessoit les fautes, ou partie d'icelles, dont ils estoient accusez, on leur peust sauuer la vie. Mais combien qu'ils fussent par leurs parens & amis exhortez à cõfesser le fait, encores qu'ils ne fussent coulpables, à fin au moins de sauuer leur vie, si est-ce qu'ils le nierent tousiours, appellans Dieu en tesmoignage de leur innocence: & furent ainsi bruslez sans iamais rien confesser.

Cela fait, le grand Maistre, & vn autre nommé frere Dauphin, & frere Hugues, & les autres qui auoient esté officiers en la Cour du Roy, furent menez ou demeuroient l'Empereur & le Pape: par lesquels il leur fut fait grands promesses, à fin que ils confessassent ces pechez, dont ils estoient accusez: desquels ils recogneurent partie, par le moyen de tant d'importunitez & autres choses: apres laquelle confession furent menez au supplice, où leur procez fut leu premieremēt, & la sentence par laquelle le Pape condamnoit le grand Maistre, & tous les Cheualiers de son ordre. Cependant qu'ils estoient en ces entrefaites, le grand Maistre se leua sur ses pieds, disant qu'il deuoit estre ouy: puis dit, que veritablement il auoit merité la mort, pour tant d'offences qu'il auoit faites enuers Dieu: toutesfois que de ces crimes dont luy & ses Cheualiers estoient accusez en ce procez, ils estoient innocens, & que s'ils en auoient confessé quelque chose, s'auoit esté par crainte, & à la suscitation & priere du Pape, & que ce qu'il disoit alors estoit veritable: autant en dit frere Dauphin, & voulans dire d'auantage, ils furent exposez au feu, & bruslez, appellans incessamment Dieu, auec vne grande cōstance & deuotion: mais frere Hugues, auec son compagnon pour sauuer la vie, confesserent encore ce qu'ils auoient confessé par le procez: lesquels neantmoins vesquirent peu de temps apres, & moururent semblablement: comme aussi firent les deux autres Cheualiers prisonniers accusateurs, l'vn desquels fut pendu & estranglé, & l'autre fut tué: ce qui sembla au peuple vn grand mystere de Dieu. Au moyen dequoy plusieurs

grands personnages & de grand sçauoir, tenoient pour certain que telle sentence estoit injustement donnée, & mal executée contre les Templiers, & qu'ils estoient condamnez pour auoir seulement leurs biens: Toutes ces choses sont recitées par S. Antonin au lieu préallégué auec les autres Autheurs, qui est la raison pour laquelle ie ne feray point de resolution là dessus, pour ce qu'il semble fort à croire, que le Pape ait failly en chose de telle importāce. D'autre costé il n'est pas croyable que tout vn ordre, où il y auoit tant, & si grāde diuersité de Cheualiers, fust entierement si meschant. Or ce secret, & beaucoup d'autres, qui nous sont cachez maintenāt, nous seront descouuerts au iour du Iugement: car toutes les coulpes de chacun seront cogneuës.

Par quel moyen le siege du Pape fut transferé en France, combien il y fut, & comme il retourna dans Rome.

CHAP. V.

PVIS que nous auons raconté l'histoire des Templiers, il semble venir bien à propos de faire mention pour quelle cause du temps de ce mesme Pape Clement cinquiesme, le siege Papal a esté transporté en France. Et faut entendre que mort le Pape Benoist onziéme, qui fut excellent Pontife, & duquel le corps fit plusieurs miracles apres sa mort, comme on dit, l'Eglise de Rome fut treize mois sans souuerain Euesque, au moyen du schisme & discord qui estoit entre les Cardinaux ellecteurs: qui pendant ce tēps ne bou-

gerent du Conclaue, sans iamais se pouuoir accorder en l'eslection : par ce qu'entr'eux il y auoit deux factions & brigues, l'vne tenoit la voix de la nation Françoise, & se trauailloit d'eslire vn homme qui fust à l'appetit de leur Roy : l'autre faction estoit de Cardinaux Italiens, qui essayoient faire vn Pape de leur nation : & pour autant que l'vne & l'autre partie estoit esgale en force & en nombre, demeurerent ainsi par long temps suspens, sans qu'aucuns d'eux peussent paruenir à leur intention. Quoy voyant les Cardinaux François, s'aduiserent d'vne finesse, auec laquelle ils deceurent les autres : car ils leur firent vn party, c'est à sçauoir, qu'ils nommeroient trois Italiens, l'vn desquels seroit esleu par les Italiens pour estre Pape: & s'ils ne vouloient ce party, eux-mesmes nommassent trois François, tels que bon leur sembleroit, l'vn desquels seroit esleu par les François à leur volonté. Or les Italiens (pensans estre en leur puissance d'eslire trois François si ennemis de la Couronne, qu'encore que le moindre d'eux fust Pape, il seroit neantmoins à leur intention) accepterent le party de les nommer : ainsi en nommerent trois, fort ennemis du Roy, lequel pour lors estoit mal estimé de l'Eglise Romaine, à cause des grands differens qui auoient esté entre luy, & le Pape Boniface, predecesseur de Benoist XI. L'vn de ces trois fut l'Archeuesque de Bourdeaux, nômé Bertrãd. De ceste nomination les Cardinaux François aduertirent le Roy, afin qu'il trouuast moyen de se reconcilier auec l'vn d'eux, & ce fait, qu'il les en aduertist en toute diligence : parquoy le Roy enuoya tres-affectueusement prier l'Archeuesque

de Bourdeaux, de se trouuer incõtinent en vn certain lieu deputé, pour chose de grande importance, touchant son honneur & profit, l'asseurant du grãd desir qu'il auoit de se tenir auec luy en amitié : A cette cause l'Archeuesque sans s'arrester, se retira au lieu designé par le Roy : où assemblez, le Roy luy dit qu'il le vouloit faire Pape, sous la cõdition de quelques promesses qu'il vouloit : ce qu'entendu par l'Archeuesque, il ne fit difficulté de promettre ce que le Roy luy demandoit, pourueu qu'il paruint à vne si grande dignité. Finalement par le moyen de plusieurs promesses signées, & seellées de juremens solemnels faits entr'eux, le Roy luy promit l'eslire par dessus les deux autres nommez : puis auec la plus grande diligence qu'il fut possible de faire, il escriuit aux Cardinaux qui fauorisoient, & tenoient son party, qu'ils nommassent cét Archeuesque de Bourdeaux : tellement qu'en son absence, il fut esleu Euesque souuerain, en l'an de nostre Seigneur selon Platine, 1205. & se fit nommer Clement, lequel ayant nouuelle de son eslection, & à la priere, & requeste du Roy s'en alla en la ville de Lyon, où il fit venir les Cardinaux, & toute la Cour de Rome, qui estoit vne des promesses qu'il auoit faicte au Roy. Au moyen dequoy les Cardinaux Italiens, se cogneurent deçeus & trompez, & encore contrains, contre leur volonté, de venir en France, pour satisfaire au vouloir du Pape : par ainsi la Cour de Rome s'arresta en France, & y fut continuée auec son grand honneur, & dommage de toute l'Italie. En cette mesme ville fut fait le sacre, & courõnement du Pape Clemẽt, en grãde solemnité : mais comme

Note de voir Platine pour acorder ce passage de temps auec celuy du chap. precedent.

ils estoient embesongnez, & tout le monde attentif à y voir faire les ceremonies accoustumées, il cheut vn pan de mur du lieu où telles choses se faisoient, qui tua plus de mille hommes : entre lesquels mourut le Duc de Bretagne, & autres grands personnages, & si aduint que la foule du peuple qui fuyoit, fit tomber le Pape de son cheual à terre, où il fut en danger de perdre la vie: pareillement le Roy se trouua en grande peine, qui sortit de la presse navré, & mal mené. Ces choses executées, le Pape fit plusieurs Cardinaux nouueaux, qui tous estoient du party de France: & enuoya trois Cardinaux à Rome pour gouuerner l'estat de l'Italie, se deliberant de mourir en Frãce, où il tint le siege huict ans, onze mois. Et luy succeda le Pape Iean vingt-troisiesme du nom, qui vescut aussi en France, mettant sa Cour en Auignon, pays de Prouence, & dit-on qu'elle appartient à l'Eglise, pour auoir esté acheptée par le Pape Clement sixiesme, de Madame Ieanne Royne de Naples, & Comtesse de Prouence. Il y eut six Papes qui y demeurerent l'vn apres l'autre : le siege desquels dura soixante ans: d'où prindrent occasion quelques Italiens de le nommer la transmigration de Babylone, & dura iusques au temps de Gregoire XI. homme docte. Or fut le siege remis en cette maniere : car passant par deuant luy vn Euesque de sa Cour, luy demãda pourquoy il n'alloit gouuerner son Euesché, & qu'il n'estoit point conuenable, de voir les brebis viure sans pasteur, & l'Euesque luy respondit: mais vous Pere sainct, à quelle fin me dites-vous cela? Veu que vous mesme, qui nous deuez donner exemple, n'allez pas

resider en vostre Euesché, qui est si long-temps delaissée de son pasteur. Au moyen desquelles paroles ce Pape esmeu, & cognoissant combien de maux estoient suruenus en Italie, pour l'absence du Pontificat, & encore, comme quelques vns disent, suscité par les lettres, & admonitions de Sainte Catherine de Sienne, il determina s'en aller à Rome : pour à quoy paruenir, il fit faire secrettement vingt & vne Galere, feignant les vouloir employer à quelques autres affaires, & les fit mettre sur le Rosne, & fournir de tout ce qui estoit necessaire : puis vn iour entra dedans, & paruenus à la mer, quelques iours apres il arriua à Genes, & de Genes à Cornette, où prenant terre il tira droit à Rome, en l'an 1394. où il fut receu en grande magnificēce, & incroyable plaisir, ainsi qu'vn pere fort desiré de ses enfans: lequel peu apres, comme bon pasteur, réedifia les Temples & edifices de Rome, qui estoient tombez en ruine, par vieillesse, & negligence des hommes : esquelles œuures, & autres saincts exercices, il despensa le reste de sa vie, laquelle il finit en l'an 1368. puis fut enseuely auec autant de plaintes & larmes, qu'autre qui eust esté auparauant luy. Apres le trespas duquel ny pour schismes, ou autres discords qui soient suruenus en l'Eglise, ses successeurs n'ont point laissé de demeurer quasi tousiours à Rome. De ces choses sont autheurs Platine, & Martin en la vie des Papes, Sabelic, Volateran, Antonin, & Nauclet en leurs histoires.

Quel danger il y a de murmurer contre les Princes, auec les los de leur clemence.

CHAP. VI.

IL y a vne sentence prise és prouerbes des anciens, qui dit, les Roys auoir les mains & les oreilles fort longues, inferant par la, que les Roys & puissans hommes, peuuent de loing prendre vengeance de ceux qui les offensent: & aussi qu'ils entendent tout ce qu'on dit d'eux en secret. Car il y a tant de gens qui cherchent de se faire aimer par ceux qui commandent, que rien ne leur est caché. Pour ceste cause les sages conseillent qu'on ne die rien de son Roy en secret, d'autant qu'en ce cas les murailles oyent & parlent : & Plutarque dit, que les oyseaux portent les paroles par l'air. Si donc nous voyons que pour leur dire verité, & parler librement, l'homme tombe en grand peril, que iugerõs nous de celui qui murmure contre les grãds? Les exemples qu'on pourroit amener à ce propos sont infinis : entre lesquels on lit és histoires Grecques & Latines, qu'Antigonus vn des capitaines & successeurs d'Alexandre le Grand, estant son armée à la campagne, & luy couché en son Pauillon, vne nuict oüit au dehors quelques-vns de ses Soldats qui murmuroient contre luy, ne pensant pas estre entendus: Toutesfois il n'en fit autre semblant, sinon qu'en feignant sa voix : comme si ce fust vn autre, leur dit tout bas, que pour tenir tels propos ils se deuoient retirer plus loing de la tente du Roy, à fin qu'il ne les entendit. Vne autre fois cét

Antigonus

Antigonus faiſant cheminer de nuict ſon armée par vn chemin fort fangeux, ſes gens qui ſe ſentoient las, s'en alloient murmurans, & diſans beaucoup de mal de luy. penſans qu'il fuſt loing derriere, & qu'il n'en ouyſt rien : & neantmoins luy qui eſtoit preſent, & qui auoit entendu beaucoup de leurs paroles injurieuſes, ſans qu'il fuſt cogneu, à cauſe de la nuict, apres auoir aydé à releuer, de tout ſon pouuoir, partie de ceux meſme qui diſoient mal de luy, leur dit, en changeant ſa voix, dites contre le Roy ce qu'il vous plaira, pour vous auoir cõduits en ce lieu fangeux : mais ſi eſt-il raiſonnable que vous me beniſſiez & aymiez, puis que ie vous ay aydé à en ſortir. La patience de Pyrrus Roy des Albanois ne fut pas moindre : car alors qu'il faiſoit la guerre contre les Romains, en Italie, eſtant logé luy & ſes gens en la ville de Tarente, il y eut quelques-vns de ſes jeunes ſoldats, apres auoir ſouppé enſemble, qui commencerent à parler mal de luy à table : dequoy aduerty, & les ayant mandez deuant luy, leur demanda s'il eſtoit vray qu'ils euſſent dit telles paroles : auquel l'vn d'eux reſpondit hardiment : Ouy, Sire, nous auons dit tout ce que vous dites : & ſoyez certain que ſi le vin ne nous euſt failly à table, nous en euſſions beaucoup dit dauantage : voulant par là monſtrer en s'excuſant, que le vin les auoit induits à meſdire de luy : deſquelles choſes Pyrrus non ſeulement ne ſe faſcha : mais au contraire s'en print à rire, les renuoyant en leur logis ſans autrement les reprendre. L'Empereur Tybere, encore qu'il fuſt grand tyran, entre autres choſes nous a laiſſé à ce propos de notables exemples :

car sçachant qu'on auoit fait contre luy vn libelle diffamatoire, & que tant de gens murmuroient de de ses cruautez, estant persuadé à en faire iustice & correction, respondit magnanimement que les langues deuoient estre libres en la ville, encore estant incité par quelques-vns du Senat de faire enquerir qui estoit l'inuenteur de ce libelle, ne le voulut pas : disant qu'il n'estoit point si hors d'affaires, qu'il se deust empescher à cela. La grande douceur de Denis tyran de Sicile (bien qu'il fust tres-cruel) fut merueilleuse enuers vne vieille : car estant aduerty que ceste vieille prioit deuotement les dieux pour sa santé & prosperité, l'enuoya querir & la fit amener deuant luy : puis l'enquit pour quelle cause elle prioit ainsi pour luy, veu que tout le reste du peuple, vniuersellemēt desiroit sa mort: à quoy la vieille fit responce : Sçachez, Sire, que quand j'estois ieune, nous auions en ce pays vn tyran tres-cruel, parquoy ie priay deuotement les dieux pour sa mort, & mon desir fut accōply: à cestuy-là succeda vn autre, qui tyrannisa ce Royame encore plus cruellement que le premier, & ie desiray pareillement sa mort: tellement qu'en grādes prieres & requestes ie requerois tres-instamment les dieux, que cōme ils m'auoient exaucée du premier, aussi fissent du second, ce qui aduint, & mourut : au lieu duquel tu es apres venu, encore pire que les deux autres : & pour ce que ie crains qu'apres toy il en viēne vn autre, qui soit pire que tous les trois, ie prie continuellement les Dieux qu'ils te maintiennent en vie longuement. Telle libre & audacieuse responce de la vieille ne despleut pourtant, ny indigna celuy qui desdaignoit tous

les autres : ains la laissa s'en aller ioyeusement & librement. Quand Platon, Prince des Philosophes, qui auoit long temps demeuré auec ce tyrã Denis, luy demanda congé pour s'en retourner en Athenes, & qu'il l'eut impetré, Denis en le conuoyant, luy demanda qu'il diroit de luy en l'Academie de tant de Philosophes en Athenes: auquel Platon en grande audace & liberté respondit : ceux qui sont en Athenes ne sont point tant oysifs, qu'ils ayent le loisir de parler de toy ny de tes faits : Denis entendit bien qu'il le reprenoit de sa mauuaise vie, & neantmoins il le supporta patiemment. Il me souuient de deux autres vieilles, qui auec non moins de liberté parlerent à leurs Rois, ce qu'ils supporterent en patience : l'vne fut de Macedone, au Roy Demetrius fils d'Antigonus dessus nommé: & l'autre Romaine, à l'Empereur Adrian : ausquels, toutes deux firent pareille responce, quand en demandant iustice leur estre administrée, fut respondu par Demetrius & Adrian qu'ils n'y pouuoient entendre : elles dirent, que s'ils n'y pouuoient entẽdre, qu'ils delaissassent donc l'Empire: & toutesfois nul de ces deux ne se fascha de la responce, ains les ouyrent, & leur firent bonne iustice. Philippe Roy de Macedone, disant adieu aux Ambassadeurs des Atheniẽs, & leur faisant de belles offres, cõme on a de coustume faire en tel cas, leur demanda s'ils vouloient qu'il fist autre chose pour eux, à quoy l'vn d'eux nommé Democrates, sçachant bien que Philippe auoit les Atheniẽs fort en haine, & ne pouuant celer son desir, respondit: Nous voudrions que tu te pendisses par la gorge. De laquelle responce tous ses compagnons furent

troublez, & aussi ceux qui estoient là presens, pour crainte qu'ils auoient que le Roy ne leur en fit quelque mal : mais auec sa naturelle clemence, ou peut estre simulée, n'en fit autre semblant, fors que se retournant vers les autres Ambassadeurs, leur dit : Vous direz aux Atheniens, que celuy qui supporte telles paroles, est beaucoup plus modeste, que les sages Atheniens, qui n'ont eu la discretion de se taire. Demarate Corinthien alla voir le Roy Philippe du temps qu'il estoit en courroux auec sa femme, & son fils Alexandre : & entr'autres propos le Roy Philippe luy demanda, s'il y auoit paix & vniõ entre les villes de Grece : & Demarate qui cognoissoit bien que le Roy prenoit plaisir à voir ses republiques en discord, luy respõdit, à la verité trop librement, consideré cõme il conuient respondre à vn tel Prince. Certainemẽt Roy, pour ce que tu es en discord en ta maison, tu demandes quelles sont les dissentions de nos villes : mais si tu estois en paix auec les tiens, il te seroit plus loüable, que de t'enquerir des aduersitez d'autruy. Et toutesfois le Roy ne s'en fascha point : ains considerant qu'à bon droit il estoit taxé, pourchassa la paix auec sa femme & son fils. Quant est de la liberté & audace, auec laquelle Diogenes parla à Alexandre, & en quelle modestie il le supporta, il en est fait ample mention au chapitre de la vie de Diogenes. Et si nous voulons exemple des Chrestiens : celuy du Pape Sixte quatriesme, qui estoit Religieux de l'ordre S. François, viendra bien à propos. Luy estant paruenu à la Papauté, vn de ses freres religieux fort ancien, l'alla voir auec son habit de Cordelier : auquel le Pape ayant monstré

quelques bagues & joyaux qu'il auoit bien riches, luy dit: Frater, ie ne puis pas maintenant dire comme S. Pierre: Ie n'ay or ny argent. Il est vray, respondit franchement le frere: mais aussi ne pouuez-vous dire comme luy aux impotens & paralytiques, leue sus & marche: luy donnant à entendre par là, que les souuerains Euesques estoient desià plus ententifs à deuenir riches que Saincts: & le Pape qui cogneut bien le frere auoir raison, le supporta patiemment. Il aduint quasi le semblable à vn Archeuesque de Colongne, auec vn laboureur des champs. Car vn iour que ce bon laboureur estoit aux champs à trauailler, l'Archeuesque passa aupres de luy, ayant suitte de Satelites armez à la coustume d'Alemagne: & le rustique, au passer de l'Archeuesque, se print fort à rire: dequoy il s'apperçeut, & luy demanda qui le mouuoit à rire, le villageois luy dit: Ie me ris de sainct Pierre Prince des Prelats, qui a vescu & est mort en grãde pauureté, pour laisser ses successeurs riches: l'Archeuesque qui se sentoit picqué, pour se iustifier luy dit: Mon amy, ie vois ainsi à belle compagnie, pource que ie suis Duc aussi bien qu'Archeuesque: ce qu'entendu par le laboureur, il se print à rire plus que deuant, & luy demandant encore l'occasion de plus grãd ris, il respondit fort hardiment. Ie voudrois bien Seigneur, que me disiez, si ce Duc, que vous dites estre, estoit en enfer, où pẽsez vous que seroit lors l'Archeuesque? voulãt inferer par là, que deux professions ne peuuent estre en vn homme: car pechant par l'vne, il ne se peut iustifier par l'autre: à laquelle respõce l'Archeuesque baissant la teste sans respõdre, & sans faire aucune

injure ou desplaisir au laboureur, s'en alla tout confus son chemin. Pour parler des Gentils, Artaxerces Roy de Perse sçeut qu'vn Capitaine nōmé Alcides, qu'il auoit nourry de ieunesse, murmuroit fort contre luy: dequoy il ne le chastia point autrement que par luy mander, qu'il pouuoit dire de son Roy ce qu'il luy plaisoit, pour ce que le Roy pouuoit aussi luy dire, & faire tout ce qu'il voudroit. Philippe pere d'Alexandre, ayant entendu que Nicanor disoit publiquement mal de luy, fut conseillé par quelques vns de le mander pour faire son procez: ausquels il respondit que Nicanor n'estoit point le pire homme de son Royaume, qu'il vouloit sçauoir s'il auoit besoin de quelque chose, pour ce qu'il se sentoit tenu de l'en ayder: parquoy estant aduerty que Nicanor souffroit grāde pauureté, au lieu de le chastier du despris qu'il auoit fait, luy fit vn riche present, cela fait, celuy qui l'auoit accusé, dit au Roy, que Nicanor s'en alloit par les ruës disant beaucoup de bien du Roy, auquel il dit: Or voy-ie bien Simice (ainsi se nommoit l'accusateur) qu'il est en ma puissance de faire bien, ou mal dire de moy par les hommes. Ce Philippe fut encore conseillé de bannir de ses terres vn homme fort mesdisant, & qui le scondalisoit beaucoup: à quoy il respōdit, qu'il ne vouloit aucunement que telle chose se fist, pour ce que puis qu'il l'auoit ainsi vituperé en son propre pays, il ne vouloit pas qu'il en allast faire autāt aux autres contrées estrangeres: donnant à entendre que ce qu'il faisoit par clemēce & magnanimité, procedoit de prudence: ce Prince là fut en ces choses, & plusieurs autres assez excellent, Il disoit

estre fort tenu de rendre graces aux gouuerneurs & principaux d'Athenes, pour ce que par le moyen qu'ils disoient continuellement mal de luy & de ses faits, à fin de les faire menteurs, il auoit tousjours de bien en mieux, amendé & corrigé son gouuernement. Il ne vouloit iamais chastier ceux qui disoient mal de lui, mais bien leur en oster l'occasion. Lesquelles reigles estans de nous bien obseruées nous feroient deux grands proffits: l'vn l'amendement de nostre vie: l'autre qu'il n'y auroit pas tant de detracteurs. C'est veritablement grãde vertu, ne faire cas du mal que l'on sçait estre dit de soy en abscence: toutesfois c'est plus grande temperance, ne s'émouuoir ou aigrir par l'injure qui nous est inferée en presence.

Que l'imagination est vne des principales puissances interieures prouuée par vrais exemples & histoires.

Chap. VII.

Tout ainsi que les sens exterieurs sont cinq en nombre, cõme chacun sçait: sçauoir est, l'ouyr, le voir, & les autres: aussi il y a cinq cens & puissances exterieures en l'homme: & encore quelques vns les reduisent en quatre: toutesfois la 1. est l'opinion vulgaire, sçauoir est, le sens cõmun, l'imagination (dequoy nous voulons parler) le jugement, la fantasie, & la memoire. De l'office & vertu desquels sens nous n'auõs pas entrepris traitter maintenant, ains parlerons sans plus de l'imagination, la proprieté & charge de laquelle est retenir les images & figures que le sens commun reçoit premie-

rement des sens exterieurs, & puis elle les enuoye au iugement, d'où elles vont apres à la fantasie, & de là en la caisse & coffre, qui est la memoire. Et si peut l'imagination s'alterer & émouuoir, auec ceste representation des choses, encore qu'elle ne les ait plus representées, quoy que les choses representées soient absentes: ce que ne peut faire le sens cõmun, sinon les ayant en presence, en quoy est demõstrée la grandeur & merueilleuse force de l'imagination. Nous voyons aussi que l'homme en dormãt & reposant, ses sens, son imagination, ne laisse de trauailler, & representer toutes choses, comme si elles estoient presentes, & l'homme bien esueillé. L'imagination est suffisante à émouuoir les passiõs & affections de l'ame: & si peut diuersement prouoquer le corps, & muër les accidents, tourner les esprits le dessus dessous, & mettre le dedans dehors, & pareillement produire diuerses qualitez aux membres. L'imagination peut faire vn homme malade, ou le guerir, & ainsi voit-on des autres effets. Quand l'imagination conçoit quelque chose de plaisir, la joye iette les esprits dehors, & si c'est de peur, la crainte les retire au dedans: La joye fait éuanoüir le cœur, & tristesse le reserre: l'imagination de peur, engendre froid, fait fremir le cœur, chasse la chaleur, & fait trembler la parole: la misericorde causee & poussée de l'imagination de voir souffrir autruy, fait bien souuent plus esmouuoir & changer l'Imaginatif, que le patient: ainsi qu'on cognoist en ceux qui aucunefois se pasment plus, en voyant seigner autruy, ou pencer, & medicamenter les playes, que ne fait le patient mesme. La forte imagination a encore vertu de trans-

muer les choses: qu'il soit vray, quand nous oyons ou voyons quelqu'vn qui mange choses aspres ou aigres, cela nous fait sentir ie ne sçay quelle aigreur en la bouche, & voyans manger choses douces & sauoureuses, il semble que le regardant sente en sa bouche ie ne sçay quoy de doux: autant en aduient-il des choses ameres. Si nous voulons des exemples d'estranges imaginations, nous en pourrons ouyr beaucoup. S. Augustin dit auoir cogneu vn homme, que toutes les fois qu'il vouloit, suoit fort abondamment, émouuant par imagination la vertu expulsiue. Il recite au mesme lieu, d'vn autre, qui au son d'vne chanson ou voix douloureuse qu'il eust entenduë (comme si vn homme ploroit) il cōmençoit à imaginer, puis s'éuanoüissoit en telle sorte qu'il demeuroit arresté sans aucun sentiment & pour quelque chose qu'on luy fist, voire l'eust-on bruslé il n'en eust rien senty, toutesfois il se reuenoit quand on chantoit aupres de luy quelque chanson joyeuse, cōme s'il l'eust entenduë de loin. Pline racōte quasi le semblable, d'vn nommé Hermotim, lequel quand il se mettoit en imagination, il s'alienoit de soy, en sorte que l'esprit s'en alloit hors du corps, & puis luy reuenu en son premier estat, il recitoit ce qu'il auoit veu. Guillaume de Paris dit auoir cogneu vn homme lequel en voyāt seulement vne médecine, sans la gouter ou flairer, prenant sans plus la similitude d'icelle par son imagination, s'en purgeoit, tout ainsi qu'vn autre qui l'eust prinse. Il en est ainsi de ceux qui songent: Car posé que ce soit l'imagination qui fait cét œuure, si est-ce que s'ils songent qu'ils se bruslent, ils en sentent peine & tourment, encore

Aul. 4. de [illegible] de [illegible]

qu'il n'y ait point de feu qui bruſle. La forte imagination peut auec telle force émouuoir les eſpeces ou genres qu'elle imprime en ſoy la figure des choſes imaginées, puis elles la mettent en œuure en leur ſang: & eſt ceſte choſe de telle force, que meſme elle s'eſtend aux membres de tierces perſonnes comme l'on void en la femme groſſe, laquelle par le moyen de la puiſſante imagination qu'elle a ſur la choſe dont elle deſire manger, elle imprime ſur ſon enfant pluſieurs ſignes: voire & quelquesfois l'enfant en meurt. Telle fois aduient que celuy qui eſt mordu d'vn chien enragé, par l'imaginatiō qu'il a de ce chien, il imprime en ſon vrine vne figure de chien. Quelques-vns eſcriuent d'vn nommé Cypus, qui fut Roy, lequel ayant par grande attention veu combattre deux taureaux, il ſe mit vn iour à dormir, ayant ceſte imagination au deuant, mais au reſueil, il ſe trouua des cornes de taureau, qui luy eſtoient venuës en la teſte. Si cela eſt vray, il doit proceder de ce qu'eſtant la vertu vegetatiue aydée & pouſſée de l'imagination, elle porta en la teſte les humeurs propres à engendrer cornes, & les produit. Et ſelon ce que nous auons dit, la vertu imaginatiue a telle force ſur le corps des tierces perſonnes que Marc Damaſcene recite, que ſur les confins de Piſe, en vn lieu nommé Pierre ſaincte, vne femme accoucha d'vne fille ſauuage ayant la peau de la forme & ſemblāce de celle de chameau: ce qui aduint pour ce que lors de la conception de cét enfant: la mere contemploit l'image S. Iean Baptiſte, qu'elle auoit en ſa chambre; par ainſi l'imagination a telle puiſſance qu'elle peut faire reſſembler les enfans aux perſonnes imaginées

par les Peres, Auicenne est aussi d'aduis, que l'imagination peut estre si forte, qu'elle rend vn homme (quand il luy plaist) perclus de ses membres, & le prosterne par terre, le tourmẽtant, cõme s'il estoit enragé. Encore, dit-il, que l'ensorcellement qui se fait par les yeux, trauerse vne personne en autre, par l'imagination de celuy qui fait le sort. Aussi S. Thomas parlant apres Auicenne dit: Qu'est-ce qui peut plus tuër le propre corps, ou l'imagination melancolique, ou l'agreable response, la violence de l'vn ou de l'autre: car la ioye chasse dehors tous les esprits, & laisse l'hõme sans vie: l'autre les resserre si fort dedans, qu'il en suruient vne violente suffocation. L'on vid en Seuille, Iacques Orose, qui fut prins du Roy Catholique, lequel Orose par la forte imagination de la peur qu'il eut, deuint vieil & chenu en vne seule nuict, estant le iour precedent fort ieune. Encore voit-on bien souuent, que l'imagination fait deuenir les hõmes forls, & telle fois si fort malades que c'est grãd merueille de ses effets.

S. Thomas l. 3. du sommaire cõtre les Gentils.

De quel pays fut Pilate, comme il mourut: du Lac nommé le Lac de Pilate: de sa proprieté: aussi de la Cauerne de Dalmatie.

CHAP. VIII.

PILATE, le plus meschant & inique Iuge qui iamais fut & sera, estoit selon l'opinion commune, natif de Lyon en France: toutefois quelques vns de ceste nation, n'ayant telle chose agreable, disent que ce nom, Ponce, vient d'vne maison d'Italie, & de Ponce Thelesin, Capitaine des Samnites, qui vainquit les Romains aux Fourches

Caudines. Quoy qu'il en soit, ce Pilate (ou fut pour le respect de sa personne, ou de sa parenté) paruint à estre des plus apparens de Rome : & estant cogneu de Tybere successeur d'Octauius, selon Iosephe & Eusebe, fut enuoyé par luy, en l'an douziesme de son Empire, pour gouuerner Hierusalem, & se nommoit en sa dignité Procureur de l'Empire. Ainsi donc Pilate gouuerna la saincte Cité, & toute la Prouince de Iudée, qui se nommoit Palestine, & dura son office par dix ans: au septiesme desquels, qui fut le dix-huictiesme de l'Empire de Tybere, selon Eusebe, & Beda, il dõna la sentence de mort contre le Sauueur & Redempteur de toute humaine generation, nostre Seigneur Iesus Christ Dieu & homme : auquel tẽps aduindrent les choses, que les saincts Euãgelistes recitent en sa mort & passion : la resurrection duquel fut si euidente & publique en Hierusalem, encore qu'on s'essayast grandement de la cacher, qu'il fut aduis à Pilate (bien qu'il fust meschant) que telle resurrection & miracles de Christ n'estoient point de puissance humaine, ains de Dieu. Pour ceste cause, selon que recite Paul Orose, Eusebe, & Tertulien en vne Apologie, il en aduertit l'Empereur Tybere, car c'estoit la coustume que les Consuls, & Proconsuls mandassent à l'Empereur, ou au Senat, les choses qui suruenoiẽt en leurs Prouinces. Ces nouuelles esmerueillerent grãdement l'Empereur, qui les fit referer au Senat, & mettre au Conseil, à sçauoir s'il sembloit bon que ce Prophete fust adoré pour Dieu : ce qu'il faisoit, pour ce que sans l'authorité du Senat, il ne pouuoit faire adorer à Rome aucun Dieu nouueau, outre & par

Iosephe en ses Antiquitez. Eusebe liu. 1. de son hist. Eccl. Eusebe li. 1. des temps. Beda en son liure des tẽps.

dessus la vanité de leurs dieux. Mais comme la diuinité n'a aucun besoin, & ne se peut cõfirmer par la probation des hommes seulement: Dieu permit que les Senateurs n'en voulurent rien faire : au contraire ils furent mal contens de ce que Pilate ne leur en auoit aussi bien escrit qu'à Tybere : ce neantmoins Tybere deffendit la persecution des Chrestiens. Apres ces choses demeurant Pilate à Rome, & confirmé par le diable pour son loyal seruiteur, il ne fit oncques puis en son office que choses iniustes & iniques. Dequoy estant accusé deuant Cajus Caligula, successeur de Tybere, & aussi d'auoir prophané le temple y mettant des statuës & images : & encore d'auoir desrobé les deniers cõmuns, & autres grands crimes & malefices, il fut banni en la ville de Lyon : autres disent à Vienne en Dauphiné: & pour ce que ce lieu luy fut assigné pour exil, quelques vns disent que c'estoit le lieu de sa naissance, où il fut tellemẽt traité que luy-mesme se tua de sa propre main : ce qui aduint par la permissian de Dieu, afin qu'il mourust par la main du plus meschant homme du monde. Ceux qui en ont escrit sont les autheurs alleguez: & Bede au liure des temps, & l'histoire Ecclesiastique sur les Actes des Apostres. Et dit Eusebe que telle mort aduint huict ans apres la mort de nostre Seigneur : de laquelle ce malheureux Pilate ne voulut tirer aucun profit, d'autant qu'il mourut cõme desesperé : car la bonté de Dieu est si grande, que cõbien qu'il eust condamné son fils à mort, si est-ce que s'il se fust repenti de son peché, celuy mesme qu'il auoit cõdamné à mourir, luy eust dõné la vie eternelle. A propos de Pilate, il me souuiẽt de par-

ler d'vn Lac ainsi nommé: ce Lac est en Suisse prés d'vne ville nommée Lucerne, en vne plaine enuironnée de fort hautes mõtagnes, du plus haut desquelles (comme disent aucuns) il se jetta en l'eau: & si est la commune voix, que tous les ans il se monstre là en habit de Iudicature, mais que celuy, soit hõme ou femme, qui d'auanture le voit, meurt dedans l'an. Outre ce, & par dessus la commune renommée, ie vous amene en jeu pour tesmoin Ioachin Vadian homme docte, qui a commenté Põponius Mela: lequel escrit aussi vne autre notable chose de ce Lac, bien certaine, & merueilleuse, disant qu'il a telle proprieté que si quelqu'vn jette dedans vne pierre, ou bois, ou quelque chose que ce soit, ce Lac s'enfle & croist en telle impetuosité & tẽpeste, qu'il sort de ses limites en grande furie, tellement qu'il noye beaucoup de pays, d'où procedent de grandes pertes, tant sur les semences, que sur les arbres & les bestes: & toutesfois si ces choses n'y sont jettées tout exprés, il ne s'enfle aucunement. Et dit encore ce Ioachin, qui est natif de Suisse, qu'il y a des ordonnãces qui deffendent, sur la vie à tous de jetter aucune chose dans ce Lac, & que plusieurs qui ont passé par dessus les deffences en ont esté iusticiez. Que cela procede naturellement, ou de miracle, ie n'en sçay rien: combien que les eaux ont de merueilleuses proprietez, de parties desquelles on peut rendre raison: des autres non. Pline recite vne chose semblable à ceste-cy: & dit qu'en Dalmatie il y a vne fort profõde fosse, en laquelle si on jette vne pierre, ou quelqu'autre chose pesante, il sort vn air si furieux, qu'il engendre aux circonuoisins de là

Pline li. 2. des choses naturelles.

vne dangereuse tempeste: Il pourroit bien estre (ce que ie n'asseure pourtant) que le corps de Pilate fut là jetté, & que le diable par permission diuine execute tels effects en ce lieu là.

De l'inuention & vsage des Cloches, quel profit il en vient & quel fut le premier qui coniura les diables.

CHAP. IX.

COmbien qu'il semble que ce soit vn bas subject que de parler de chose si commune que les cloches : si est-ce qu'en considerant qu'elles sont necessaires au seruice diuin, & cõuocation du peuple Chrestien, auec autres effets que nous dirons, il est à presumer que l'inuention & vsage d'icelles en l'Eglise de Dieu, n'est point sans quelque bonne raison. Au vieil Testament le Seigneur commanda qu'on fit des trompettes de metail, desquelles les Prestres sonnoient à fin d'appeller le peuple aux sacrifices diuins. Et nostre Seigneur parlant de sa venuë au iour du iugement, dit entre autres choses qu'il enuoyera les Anges auec des trompettes pour assemblet les esleus. Or suyuant cét exemple, venant le peuple Chrestien à s'augmenter en sorte, que pour assembler si grand nombre en vn mesme temps, pour faire oraisons & autres sacrifices aux Temples, les trompettes qui auoient esté sainctement instituées à cét affaire, ny les voix des hommes n'estoient suffisantes : il fut necessaire d'inuenter vne sorte d'instrument, par le moyen duquel on les peut aisément assembler. Et pour ce faire, entre tous ceux que les hommes

peurent songer, l'vsage de la cloche fut trouué le meilleur & plus propre, comme le plus fort sonnãt & qui se pouuoit oüir de plus loin. Ceste inuentiõ donc fut veritablement merueilleuse, & digne d'vn tant excellent personnage, comme fut Paulin Euesque de Nole, viuant du temps de S. Augustin & de S. Hierosme, lesquels luy escriuirent plusieurs lettres, qu'on lit encore aujourd'huy. Cestuy donc fut le premier qui introduisit en son Eglise, & Eueſché l'vsage des cloches, lequel depuis à esté cõtinué par toute la Chrestienté, comme chose fort necessaire, & de là vient que Nola en Latin signifie cloche. Et si est à noter qu'elles sont non seulement pour cela bonnes, car elles ont vn autre merueilleux effect : c'est que les diables qui vont par l'air fuyent tel son, & l'ont en horreur, comme chose instituée pour appeller les hommes à seruir Dieu : pour ce que, comme ils se delectent en la Musique qui prouoque les hommes à mal, tout ainsi fuyent-ils le son des cloches, qui leur fait nuisance : & au contraire, il esmeut le Chrestien à resueiller son esprit, comme chose qui ramentoit Dieu, & le temps esquels les hommes luy font des sacrifices & Oraisons : Car d'autant qu'elles sont à cela dediées, elles esmeuuent l'homme interieurement, & si esleuent son ame à Oraison. Elles ont encore vne autre proprieté fort profitable : c'est que le son d'icelles fend l'air, & chasse les nuës, départissant les tonnerres, & resistant éuidemment aux tempestes : pour ce que par la force, & promptitude de tels sons, les nuës tempestueuses se viennent à fendre & separer : & par ce moyen cesse ceste fureur & force, comme nous voyons chacun iour par

par experience, que quand il se fait quelque grand vent & tempeste, en sonnant multitude de cloches telle tourmente commence à cesser. Ie ne nie pas pourtant que les deuotes oraisons que les fideles Chrestiens font alors, ne soient de plus grande efficace & vertu: & toutesfois ce que i'ay dit est certain & chose bien naturelle, dont nous auons quelque apparence en vne grande trouppe de gens allans par les champs, qui tous se mettans à crier petit à petit l'air se depart, en sorte que si d'aduanture quelque oyseau voloit par dessus eux, il tomberoit à terre par faute d'air pour le soustenir: ce qui aduient, pour ce qu'à la verité les voix & les sons qui se forment, vont penetrans & separans l'air iusques au lieu où est leur but, & qu'elles finissent leur force. Or pour ce que quelques-vns pourroient trouuer estrange ce que i'ay dit, que les diables fuyent le son des cloches, d'autant qu'ils n'ont ny sentiment pour ouyr, & estre touchez, & qu'ils ont simplement intelligence incorporées : à cela ie respons, que les choses qu'ils ne peuuent comprendre auec sens corporel, qui leur deffaut, ils comprennent par cognoissance intellectiue : & voila cóme les esprits malins sont tourmentez par feu. Aussi nous lisons que S. Paul commandoit aux femmes, qu'estans aux temples, elles se tinssent hõnestement, & voilées par la teste, pour la presence & reuerence des Anges, encore qu'ils n'ayent ny yeux ny oreilles. Aussi est-ce chose tres-certaine que l'Ange Raphaël dit à Tobie, qu'il offrit à Dieu les oraisons qu'il faisoit: & que Dauid auec sa musique chassa le diable, qui tourmentoit Saül. A cét exemple il est escrit au sixiesme cha-

S

pitre de Tobie, que l'Ange Raphaël allant auec le jeune Tobie, apres qu'il eut tué le poisső du fleuue de Tygris, il luy en fit garder le foy, disant qu'en le jettant dedãs le feu, la fumée qui en sortiroit auroit pouuoir & vertu de chasser le diable, du lieu qui en seroit parfumé, & que iamais apres il n'y pourroit retourner. Et depuis au 8. chap. nous lisons, qu'il ietta ce foye sur de la braise ardente, & auec le parfum qui en sortoit, il chassa le diable qui auoit fait mourir les sept maris de Sarra, dont luy fut deliuré. De chasser aussi les diables, & les conjurer par paroles sainctes, & autres choses, cőme on fait aujourd'huy, est chose tant ancienne, que Iosephe escrit en ses Antiquitez, que Salomon en fut inuenteur, & le premier qui auec les paroles chassoit les diables, estant pour ce faire illuminé de Dieu. Il certifie aussi auoir veu vn Hebrieu, nőmé Eleazar, qui en la presence de l'Empereur Vespasian & de toute sa gendarmerie, guerissoit les demoniaques: & pour ce faire, leur mettoit contre le nez vn anneau, où estoit attachée la racine d'vne certaine herbe, qu'il disoit auoir esté enseignée par Salomon, & que moyennant l'odeur de ceste herbe (ou l'herbe mesme baillée au patient) le diable s'enfuyoit incontinent de luy. Retournons donc aux cloches: tous afferment que le son d'icelles afflige, tourmente, & chasse les mauuais esprits: & pour ceste cause, en dépit de luy, & à sa confusion, il ne se trouue secte ny religion de foy, ou de Loy quelconque, qui se serue des cloches, fors la Chrestienne & Catholique Eglise.

D'vn combat qui fut entre deux Cheualiers de Castille, auquel aduint vn cas notable.

CHAP. X. De pay. et ruypaez

IL est quelquesfois suruenu de grãdes aduantures en des duels, & combats singuliers, dequoy on pourroit par raisõ faire special memoire: toutesfois pour estre chose manifeste, ie n'en parleray point, sinon d'vne, pour ce que le cas est fort notable. Au temps du Roy Alphonse de Castille, qui fut pere du Roy Dom Petro, s'engendra vne querelle entre deux Cheualiers de sa Cour, l'vn nommé Ruypaez de Viedme, & l'autre Pay Rodiguez d'Auuille. La querelle vint de ce que Ruypaez dit en la presence du Roy, estãt lors à Valdoly, que Pay estoit traistre, pour ce que luy estãt né de Castille, & vassal du Roy, il estoit venu auec l'armée en Portugal, au prejudice de Castille, & cõtre son propre Roy, sans qu'il se fust tiré hors de son vasselage, ce qu'il luy offroit prouuer par tesmoins, & par armes, & quelqu'autre maniere de preuue à quoy il pourroit estre obligé, & sur ce le défia, Pay Rodiguez qui lors estoit absent, estant aduerty escriuit au Roy, qu'il n'estoit point tenu de respondre, pour ce que Ruypaez estoit traistre, & qu'il auoit voulu tuer son propre Roy Alphonse, dont il feroit preuue par les armes, & que sur cela il le défioit. Et pour ce que la preuue qu'il entẽdoit faire, estoit sur crime de leze Majesté, beaucoup plus grãd que ce qui luy estoit imputé, pleust au Roy luy donner sauf-conduit, moyennant lequel il se peut presenter seuremẽt à la Cour, pour

faire sa preuue par combat. Ce qu'entendu par le Roy, & estant en doute, lequel des deux estoit aggresseur, ou deffenseur, considerant que l'vn auoit premier accusé, & que l'autre estoit plus greué, eut sur ce conseil, & fut resolu de donner le sauf-conduit à l'accusateur de leze Majesté, au moyen dequoy il vint en Cour, & fit son accusatiõ en la presence du Roy, dont l'accusé le dementit. A ceste cause le camp fut assigné par le Roy: venu le terme duquel il fut prolongé de nonante iours, pour ce que Ruypaez demeura malade. Au iour escheu furent menez au camp, & apres les solemnitez accoustumées, commencerent à combatre, où s'estãt faits quelques playes, la nuict suruint qui les separa sans victoire l'vn de l'autre. Le iour ensuyuant furent remis au camp, auquel comme bons cheualiers, chacun d'eux s'efforça de vaincre: & cõbien qu'ils y missent tout leur pouuoir, & se fissent plusieurs playes, si est-ce qu'à nul d'eux deffaillit, ny force, ny valeur, ains consumerent tout ce iour sans qu'on peust discerner lequel d'eux auoit l'aduantage: parquoy ils furent sous égale victoire tirez encore vne autre fois du camp, auec grande merueille, & compassion de voir deux si vaillans Cheualiers en peril de mort. Reuenu l'autre iour ils furent encore mis au camp, auec ce mesme cœur qu'ils auoient auparauãt, bien qu'ils n'eussent plus leurs premieres forces, & là venus, cõtinuerent iusqu'à l'heure de Vespre sans nul aduantage. Quoy voyant le Roy, & luy semblant grand dommage de perdre deux si vaillans gens-d'armes, delibera les separer, cõsiderant mesmement, qu'il en auroit besoin en guerre cõtre les Mores, qui fut cause qu'il

les fit cesser, & oster les armes : disant par son iugemēt que puis que Pay Rodiguez auoit fait tout ce qu'il auoit peu, pour tuër Ruypaez, sans le pouuoir vaincre, il croyoit que l'accusé n'auoit point machiné sa mort, & le iugeoit homme de bien, & loyal Cheualier : & au semblable il absoluoit Pay Rodiguez de la coulpe que l'autre luy attribuoit, pour ce qu'à son aduis en trois iours qu'auoit duré la bataille, Dieu auoit monstré l'innocence de l'vn, & de l'autre en toutes les deux querelles, les iugeant bons, & loyaux Cheualiers. Ainsi furent tirez du camp en grand honneur.

De plusieurs choses esmerueillables.

CHAP. XI.

ENCORES que les œuures de Nature soyent merueilleuses, & argumēt de l'infinie puissance du Createur des choses : si est-ce que celles qui sont desia ordinaires, & que les sçauans ont entenduës, me donnent plus d'admiration : comme sont les naissances des hommes, des bestes, & plātes, & la production de leurs fruits, & toutes autres semblables choses ordinaires. Il y en a d'autres, non tant vulgaires, qui neātmoins ne nous esbahissent point par leur nature : combien que soyōs esmerueillez de les voir repugner à la commune essence & ordre des choses, comme sont celles que les hommes de grande authorité afferment. Pontan, homme tres-docte, dit que luy & d'autres ont veu en vne haute montagne sur la mer prés de Naples, vne grāde piece de pierre ou caillou, qui estoit tōbé par fortune : dedās lequel caillou estoit vn grand

arbre si bien lié & conjoint à la pierre, qu'il sembloit que nature l'eust fait croistre ainsi auec la pierre : voire que ce n'estoit qu'vn mesme corps, combien qu'il fust vrayement bois. Ce qui semble ne proceder d'ailleurs que de la terre, ou de l'eau meslée qui estoit contre l'arbre, & laquelle se vint à cõuertir en pierre, en le serrant de toutes parts: ce neantmoins, pour ce qu'il estoit (peut estre) en lieu, où peu souuent les hõmes hantent, & que c'est chose bien rare, cela semble difficile à cõprendre. Vne autre chose est recitée par Alexandre d'Alexandrie, aussi fort esmerueillable, qui est aduenu à Naples, où il estoit demeurãt : c'est qu'en taillant vne pierre de marbre, pour certain edifice, & la sciant par le milieu, il fut trouué dedãs vn diamant de grand valeur, qui estoit tout poly & accoustré de main d'hõme. Le mesme Alexãdre recite qu'en accoustrant encore vn autre marbre, & le voulant partir par le milieu il fut trouué fort dur, tellement qu'il le falut rompre auec des pics, & y trouua-on au milieu grande quantité d'huile enfermée, cõme dans vne bouteille ou autre vase, & que ceste huile estoit claire, belle, & de bien bonne odeur. Baptiste Fulgose, au 1. liure de son recueil, dict auoir veu qu'en vne mõtagne assez loin de la mer, fut trouuée en la prefondeur de cent brasses en terre, vne nauire terrassée, desia consumée de la terre: non toutesfois tãt qu'on ne cogneut bien sa forme, où il trouua pareillement les ancres de fer & ses masts & antennes, bien que rompus & consumez: & ce qui est plus esmerueillable, c'est qu'on y trouua les os & testes de 40. personnes. & fut ceste chose veuë en l'an 460. Quelques-vns qui la vi-

rent iugerent qu'elle auoit esté couuerte de terre, dés le temps du deluge vniuersel (si auparauant il y auoit des nauires, & qu'on nauigeast) ce qui est facile à croire, d'autant qu'auparauant le deluge, quasi tous les arts auoient esté trouuez. D'autres furent d'opinion que ce pouuoit estre quelque nauire qui auoit esté submergé en la mer, & que par l'interieure concauité de la terre, l'eau la poussa iusques là, où depuis par la mutation de temps, la terre est demeurée seiche, par ainsi elle s'arresta là plantée: mais quoy qu'il en soit, l'aduanture en est admirable. Ce mesme autheur recite encore, qu'estant vne pierre partie par le milieu, on trouua dedans vn ver tout vif, auquel estoit impossible tirer nourriture d'ailleurs que de la pierre. On presenta aussi au Pape Martin V. vn serpent au milieu d'vne autre pierre, & sembloit que la nature l'eust creé là dedans, & que sans autre nourriture il print substance de la seule vertu & proprieté de la pierre.

Les variables opinions des Philosophes touchant l'humain lignage: & du mariage auec son origine.

CHAP. XII.

DIEV crea l'homme apres auoir creé toutes autres choses, dont il le fit Seigneur: cela est veritable & le deuons tenir pour article de foy: mais ceste verité & lumiere estoit incogneuë aux anciẽs Philosophes, quand ils imaginoient & cherchoient l'origine du mõde, & de toutes choses quelcõques. Diodore Sicilien recite les opiniõs qui ont esté à ce propos, & dit que les vns furẽt d'aduis que le mõde & les hommes ont eu commencement: autres de

plus veines fantasies, disoiẽt que toute chose estoit eternelle, & que rien n'auoit eu commencement. Or entre les premiers de ces deux opinions, il y eut grande difference. Epicure & quelques-vns de sa secte (qui par ignorance nyoient la prouidence diuine) affermoient les hommes auoir esté créez casuellement, leur donnant commencement par les Atomes, ausquels il estoit coustumier d'attribuer l'origine de toute chose. Le Poëte Lucrece suyuit aussi ceste vanité, de laquelle Lactance Firmian se mocque eslegamment. Anaximandre trouua vne chose fort digne de risée : c'est que de l'eau & de la terre auec la chaleur du Soleil l'homme a esté produite comme si ce n'estoit de l'homme non plus que d'vne mousche. Empedocles a quasi esté de ceste mesme opinion, meslant la matiere de l'homme en eau & feu, & dit que chacun membre s'estoit creé premierement par soy-mesme, lesquels se conjoignans d'aduanture ensemble formerent & organizerent le corps de l'homme. Democrite les ensuiuoit aussi, disans que l'homme fut fait d'eau & du limon de la terre. Les Stoyques ont eu iugement plus sain, car ils confesserent que toutes choses se faisoient par prouidence diuine. Ils tenoient que Dieu auoit creé les hommes, & pareillement les autres animaux. Lactance en parle aussi. Le diuin Platon fut de ceste mesme opinion, & de luy, selon Lactance, les Stoyciens l'ont apris, & plus clairement Ciceron au premier liure des loix: car en loüant l'homme, il dit que cét animal plein de raison & conseil entre les autres, fut creé du Seigneur Dieu son maistre, en plus grande perfection que nulle chose animée. De l'au-

tre & seconde opinion, sçauoir est que les hommes sont eternels, & qu'ils dureront eternellement, fut Aristote, duquel Lactance dit en son Liure que pour se tirer des autres opinions il prit cette là, qui fut aussi tenuë par la secte des Peripateticiens, desquels il fut le Prince, Pline fut de ceste mesme opinion, laquelle Lactance Firmian reprend cõme fausse: aussi fait bien doctement sainct Thomas au sommaire contre les Gentils. Mais en laissans les opinions des hommes sans foy, il faut croire pour verité, que l'homme fut formé de Dieu Createur de toutes choses, & que pour multiplier ceste humaine generation, il fut cõuenable de creer la femme, ce qu'il fit de la coste du premier homme, & à fin qu'il ne se conjoignit indiscrettement à elle, cõme font les autres bestes ensemblement, il institua le mariage entr'eux, leur disant: *Croissez, multipliez, & remplissez la terre, & la possedez.* Cecy est témoigné par Moyse en Genese, & par Iosephe en son premier liure des Antiquitez. Toutesfois les Gentils, priuez de ceste saincte sacrée histoire, en attribuent l'inuention à d'autres : entre grand nombre desquels, Troge Pompée dit que Cecrops Roy d'Athenes, inuenta le mariage. Finalement le Redempteur de tout le monde est venu, & l'a approuué, l'honorant de sa presence, & reprouuant la repudiation permise aux Iuifs, pour oster la rigueur de leurs courages : comme S. Mathieu le recite au dix-neufiesme chapitre, & aussi S. Marc & Sainct Paul. Le Mariage donc fut institué, conjoignant vn homme à vne femme, & non auec plusieurs : ny vne femme à plusieurs hommes : ce qui est bien fait, pour ce que le contraire contredit totale-

Aristote Prince des Peripateticiens.

Lactãce liu. 2.

Pli. l. 2. chap. 2.

Lactãce liu. 2.

S. Tho. au sommaire contre les Gentils.

ment à la raiſon naturelle, outre que telle choſe eſt par ordonnance & loy diuine. Dauantage quelle choſe peut-eſtre plus conforme à la reigle naturelle (encore que ny la loy ny la foy ne le commandaſſent) que d'auoir vne ſeule compagnie, & non la confuſion de deux ou pluſieurs femmes? en laquelle confuſion quand on ne veut, on doit demeurer auec ſon mary, les autres ſe retirent: ce qui eſt contre la loy de nature, qui deffend faire à autruy, ce qu'on ne voudroit eſtre fait à ſoy-meſme, & puis l'amitié conſiſte en certaine partie de perſonnes. Comment eſt-ce donc que l'amour & l'amitié pourra eſtre parfaite, où il y a tant d'inegalité? & que l'homme ait liberté auec pluſieurs femmes, & qu'elles ſoient eſtraintes & ſujettes à vn ſeul homme? Il n'eſt poſſible que la vraye & parfaite amitié ſe puiſſe ainſi departir & eſtendre d'vn à pluſieurs, comme le prouue bien Ariſtote. Ce ſeroit pluſtoſt vne eſpece de ſeruitude, ainſi qu'on le void entre les Barbares, qui ont pluſieurs femmes, deſquelles s'aydent pluſtoſt par forme de ſeruantes que de compagnes, ou amies: & puis la multitude des femmes, empeſche le bon ordre qui ſe doit tenir és affaires domeſtiques. Encore voyons nous naturellement qu'en toutes eſpeces de beſtes, les peres ont quelque ſolicitude, & reſpect à leurs petits, tant à les eſleuer que nourrir, & ſont touſiours, ou le plus communément apariez, car le maſle n'a point plus d'vne femelle, comme on void en tous oyſeaux, & en beaucoup de beſtes à quatre pieds. Par là cognoiſt-on combien les hommes portent, ou doiuent porter d'amour, à leurs enfans, & que nul homme ne doit auoir plus

d'vne femme: puis donc qu'il en eſt ainſi de la part des hommes, par les meſmes raiſons ſe preuue, que la femme ne doit auoir plus d'vn mary : d'autant que ſi elle en auoit d'auantage, il en ſuruiendroit de tels inconueniens, voire plus grands : pour ce que les enfans qui naiſtroient de cette femme mariée à pluſieurs, ne pourroient auoir pere certain: au moyen dequoy, le ſoin d'eſleuer les enfans ſe periroit, auec l'amour, & reuerence paternelle: outre ce, la difference du lignage, & parenté ne ſeroit diſcernée, partant s'enſuiuroient les damnables, & illicites copulations. Le premier homme, qui oſa contre la loy de nature, auoir deux femmes, fut Lameth ſeptieſme homme, à conter d'Adam en deſcendant par la lignée du peruers & malheureux Caïn : comme il ſe trouue au cinquieſme de Geneſe : à l'exemple duquel Lameth, pluſieurs Iuifs, & autres nations Barbares, & beſtiales, s'accouſtumerent à tenir pluſieurs femmes, en quoy ils faillirent, & pecherent grandement. Iacob, & Dauid, & pluſieurs autres ſaincts de la loy, eurent plus d'vne femme pour quelques occaſions : mais les autres Iuifs qui en eurent de leur particuliere diſpenſe, ils pecherent : & auec eux auſſi ont failly pluſieurs nations Barbares, comme conformes à leurs brutales inclinations. Entre leſquels furent les Numidiens, les Egyptiens, les Indiens, les Perſes, les Parthes, les Tharſiens, & quelques autres qui tenoient autant de femmes qu'ils en pouuoient nourrir. Auſſi le mal-heureux Mahomet en ſa fauſſe loy le permet, afin d'attirer à ſoy les Iuifs, & tous ces autres charnels. Mais les Romains & Grecs, & autres

nations qui ont eu meilleures loix & coustumes, n'eurent plus d'vne femme, ny vne vefue plus d'vn seul mary.

De quel estat, & à quel aage se doiuent marier l'homme & la femme.

CHAP. XII.

Les anciens Philosophes moraux eurẽt diuerses opinions sur l'aage, auquel l'homme & la femme se doiuent marier : afin que l'aage, de l'vn soit proportiõné à l'autre. Aristote prenant (peut estre) son argument sur ce que naturellement les femmes conçoiuent & enfantent iusques à 50. ans, & que les hommes peuuent engendrer iusques à septante, dit qu'ils se doiuent marier ensemble en tel aage, qu'en vn mesme temps ils delaissent tous deux d'engendrer & conceuoir : en sorte que par la reigle d'Aristote, le mary doit auoir vingt ans ou enuiron plus que la femme. Hesiode Poëte Grec, & Xenophon Philosophes, leur donnent vn peu moins, disans que quand ils se marient, la femme doit auoir 14. ans, & le mary 30. ans. Lycurgue Legislateur de Lacedemone, se conforme quasi auec Aristote : car par ses loix il deffendoit que nul homme se mariast plustost qu'à trẽte-sept ans, & la femme à dix-sept ans. Ceste loy de Lycurgue a esté approuuée de quelques vns, afin que plus facilement la femme s'accoustume aux mœurs du mary, venant en sa puissance dés lors de son bas aage : car comme dit Aristote en son Economie, la diuersité des mœurs & conditions empesche l'amitié, & vraye amour, toutesfois ie n'approu-

ue point cette loy d'Aristote qui donne à l'homme vingt ans plus qu'à la femme, & ma raison est pour ce que nous voyons, que quand l'homme paruient à soixante ans, encore qu'il puisse engendrer, si est-ce que le plus souuent, s'il passe outre, le reste de ses iours est auec tant de maladies & passions, que si la femme demeure alors en l'aage de quarãte ans, il luy est plustost vne grande charge & peine, que mary, & consolation : parquoy quand il y a moins de difference en leur aage, leurs affections se mortifient quasi en vn mesme temps, & sont leurs vouloirs & intentions plus conformes, que quand il y a si grande inégalité en l'aage. Ie ne dis pas que l'homme ne doiue estre plus vieil, mais il suffiroit que ce fust de huict ou dix ans, sçauoir est, que l'homme fust de vingt-cinq ans, & la fille de seize ou dix-sept au plus, ayant esgard aux aages, & vies de nostre temps. Or que l'homme doiue prendre femme jeune, & peu fine, & encor fille, plustost qu'aagée, & vefue, jà imbuë des complexions d'autruy, ie le soustien : pour ce que certainement en la tendre jeunesse on imprime mieux & plus facilement les mœurs & conditions que l'on veut, la rendant sujette & obeyssante. A ce propos nous aurons pour exemple, Timothée l'excellent ioüeur de flustes, & qui pour l'argent en monstroit à ieunes-gens. Il auoit cette coustume auant que de prendre vn disciple, de sçauoir s'il auoit quelque commencemene de jeu : car il en prenoit plus grand prix la moitié, que de ceux qui ne sçauoient rien : la raison est, pour ce qu'il auoit plus de peine à oster le mauuais de ces disciples, que d'enseigner le bon à ceux qui n'y entendoient rien. Cette

exemple eſt pour les vefues qui ont eſté enſeignées par d'autres, & partant mal aiſées à changer les complexions eſtranges du premier mary. Pour ceſte cauſe, ie prefere le mariage des filles à celuy des vefues, outre ce que couſtumieremẽt ces femmes ont ſingulier amour & memoire de ceux, auec leſquels elles ont leur premiere accointãce. Quant à la parenté, & aux richeſſes de la femme, il ſe trouue qu'vn ieune homme Grec s'adreſſa vn iour à Pitaque, l'vn des ſept ſages de Grece, & luy demanda conſeil de ſon mariage, diſant, on me preſente deux femmes, l'vne eſgale à moy en biens & parenté : l'autre me paſſe de beaucoup : à laquelle me prendray-ie ? Pitaque luy reſpondit, voila des enfans qui veulent joüer à l'eſcrime, va vers eux, ils te conſeilleront, ce qu'il fit, & comme il approchoit, ils commençoient à ſe mettre teſte à teſte pour ioüer, parquoy eux voyans venir ce ieune homme qui les paſſoit en force & grandeur, penſans qu'il voulut joüer auec eux, luy dirẽt, chacun ſe prẽne à ſon pareil: Au moyen dequoy il cogneut qu'il ſe deuoit marier à ſa pareille. Plutarque au traicté de la nourriture des enfans, dit que l'homme ne doit marier ſon fils à femme plus riche que luy, ny de plus grand eſtat : diſant que celuy qui s'allie à ceux qui ſont plus riches que ſoy, au lieu d'acquerir des parens, il acquiert des maiſtres : & que ſi la femme riche ſe marie auec vn hõme pauure, iamais orgueil ne luy ſortira de la teſte, & ſi eſt le plus du temps indomptable, & incõpatible, par le meſpris qu'elle fait de ſon mary. Le Philoſophe Menandre diſoit, le pauure qui ſe marie auec femme riche, ſe donne en mariage à la femme qu'il eſ-

pouse, & non pas la femme à luy. Lycurgue ordonna par loy aux Lacedemoniens qu'ils mariassent leurs filles sans leur faire aucun doüaire, afin que chacune d'elles trauaillast à se doüer de vertu, & que par ce moyen elles fussent requises en mariage. Encore que ceste Loy semble rigoureuse à quelques-vns, si ne l'est-elle pas guere : pour ce que si elle estoit gardée en vne personne, elle le seroit aussi en l'autre : car si le pere n'auoit eu le mariage de sa femme en argent, ou autres biens, il seroit moins tenu d'en donner à sa fille : & par là peut-on cognoistre que l'homme qui se marie, ne doit auoir esgard aux richesses. Mais quoy? ce seroit temps perdu le penser persuader, veu que les hommes sont si accoustumez à cét abus que le mariage (pour le jourd'huy) ne se procure pour autre chose. Si dis-je neãtmoins que quand l'hõme riche se marie il ne deuroit point regarder aux biẽs, ains à femme vertueuse, noble: prenant l'exemple d'Alexandre le Grand, lequel (bien qu'il fust si grand Roy que l'on sçait) print pour femme Barsine fille d'Arbasse, sans biens, mais ieune, vertueuse, & de royale lignée, & toutesfois celuy qui est plus riche, cherche plus cette vtilité. De là vient le mécontentement : car en tirant à part les deniers qui couuroient les vices, tels vices demeurent nuds, & manifestes, & lesquels on ne voyoit point par l'aueuglement d'auarice : ou bien faisoit-on semblant de ne les voir. Ie ne desprise pas aussi qu'en pareille noblesse, l'homme cerche la meilleure, pour le regard de quelque chose, tout ainsi que ie blasme celuy qui est content de prendre femme vile, pour les biens. Il n'est besoin de beaucoup me trauailler

en cela, car la terre nous l'enseigne: pour ce que semant en terre aspre, & non labourée, il en sortira fruict sans goust ny saueur, encore qu'il procedast de lieu bien delicat, & au contraire, en semant vn fruict peu sauoureux en bonne terre, ce qui en prouient est bon & doux. Si pareillement nous faisons eslite de bonne race, pour auoir de bons cheuaux, combien plus deuons-nous auoir esgard aux enfans & successeurs? A la verité l'homme tiendra peu de conte de soy, & satisfera fort mal à l'obligation, pour laquelle il est né, s'il ne laisse à ses enfans vn aussi noble lignage, que celuy dont il a herité de son pere, ce qu'il ne fait pas, leur donnant mere de pire condition d'iceluy. Et d'auantage s'il a l'honneur en reputation, il accroistra à ses enfans plus de biens & dignitez, qu'il n'a eu de son pere. Combien plus donc est grande sa debte à leur laisser vn bon lignage, & bon sang? voire plus grand qu'il ne luy a esté delaissé, à fin de ne donner occasion à ses enfans de se plaindre de luy. Paul Emile recite que Manesteas d'Athenes, fils d'Iscrates excellent Capitaine, & duquel la mere estoit de basse condition & pauure lignée, laquelle neantmoins Iscrates auoit prise à femme, fut enquis qu'il aymoit le mieux, ou son pere, ou sa mere, il respondit, ma mere: dequoy ceux qui l'interrogeoient esmerueillez, luy demanderent pourquoy? Pour ce (dit-il) que mon pere pour son regard me fit natif de Thrace, & fils de pauure mere: mais elle m'a fait naistre Athenien, & fils d'vn excellent Capitaine. Quant à la beauté, en laissant derriere les opinions de ceux qui disent, qu'on ne la doit prendre ny belle ny laide, ains le moyen des deux: ie dy qu'on

qu'on doit toufiours au mieux que l'on peut, eslire la belle, pourueu qu'elle soit vertueuse, comme nous auons dit, car autrement ie conseillerois plustost prendre la laide vertueuse, que la belle de mauuaise nature : & la raison pourquoy on doit plustost prēdre la belle, est à cause de la generation & posterité, & à fin que les enfans soient beaux. Virgile raconte que la Deesse Iuno voulant faire grande promesse à Eolus, dit qu'elle luy donneroit vne des plus belles Nymphes qu'elle auoit, à fin qu'elle luy fit de beaux enfans. Nous lisons aussi que Archidame Roy d'Athenes fut condamné en amende pecuniaire, pour ce qu'il estoit marié à vne femme de petite stature disans les iuges, qu'il laisseroit race de Roy, petite de corporence. Ce que j'en dy ne sera prins pour cōmandement, ains pour conseil, qui se peut prendre & faire sans cōception de personnes: car le mariage qui se fait auec la laide est aussi sainct comme celuy d'auec la belle, & auec la riche, comme auec la pauure, auec la vefue, qu'auec la fille .:. pour ce que par tout où est vertu & charité, toutes les choses differētes prenēt égalité.

De la cordiale amitié de mariage, auec aucuns exemples de l'amour des mariez.

CHAP. XIV.

L'AMOVR & la Charité qui est entre deux conjoincts: doit bien estre loüable, puis que le mariage est chose excellente, tant pour le respect de celuy qui l'a institué, qui est Dieu, & le lieu de l'institution, qui est Paradis, que pour ce

qui en procede, qui est la propagatiõ & perpetuité de la generation humaine, auec remede contre les malignes concupiscences. Toutes les autres amitiez de ceste vie humaine, auec quelques hommes que ce soient, sont amours impropres : mais ceste amitié ast diuine : & à la verité c'est celle qui vnit & les corps, & les esprits, aussi est-elle seellée & confirmée par la force du Sacrement, & n'y a aucune chose qui entre deux conioincts soit particulierement propre, d'autant que le cœur & le corps sont communs entre les bons & loyaux mariez : ce qui n'est pas aux autres amitiez, car il faut peu de chose pour les destruire, & petites occasions les separent: & qui pis est, la plus longue dure peu de temps. Q'ainsi soit, il s'en est veu peu qui ayent duré iusques à la mort, que la volonté humaine est si muable, que bien souuent on void vn nouuel amy priuer le premier de son lieu: mais le vray amour d'entre le mari & la femme, ne peut estre separé, ny par infirmité, pauureté, infortune, ou desfaueur, estant par la mort seule separé: & si semble encore qu'elle dure apres la mort, comme l'on void quelques fois aux personnes vefues, dont les exemples sont infinis: entre lesquels sera par dessus tous cõsideré l'amour d'Adam & Eue: veu que leur estant le fruict de vie deffendu sur peine de la mort, Adam neantmoins pour complaire à sa femme s'exposa & submit à tout peril. Quand Pauline, femme du Sage & Docte Seneque de Cordouë, sçeut que Neron le cruel auoit fait mourir son mary, & qu'il auoit esleu sa mort : se faisant inciser les veines, ne voulut pas seulement l'accompagner par mort, mais encore auec la mesme maniere de

mourir, & pour ce faire, se fit fendre les veines, comme on auoit fait à Seneque : dequoy aduerty Neron, & cognoissant que telle chose procedoit d'amour notable: la fit en grãde diligence sauuer du peril de la mort : car estant quasi à la fin il luy fit lier les veines, & garder qu'elle ne se fist mourir : au moyen dequoy elle vescut le reste de sa vie fort affligée, & sans couleur, en signe de l'amitié & loyauté qu'elle auoit à son mary. On trouue en la vie des Empereurs, que Lucius Vitelle frere de l'Empereur Vitelle, estãt de nuict en perilleuse bataille, sa femme nõmée Triare, l'aimoit d'amour si grand qu'elle se mit entre les soldats pour accompagner son mary, & luy aider en la mort & en la vie, combattant cõme le plus vaillant de tous : par ainsi son grand amour luy fit oublier sa debilité feminine, sa vie & son propre salut. Quinte Curse recite que le Roy Daire estãt vainçu par Alexandre, & priué d'vne grande part de son Royaume, supporta tout patiemment & d'vn grand cœur, sans se troubler ou monstrer aucun signe de tristesse: mais quand on luy rapporta que sa femme estoit morte, luy pour monstrer qu'il l'aimoit plus que sa dignité Royale, ne se peut cõtenir de plorer ameremẽt. Ouide, Iuuenal, Marcial, & autres parlans de l'excellente femme du Roy Admetus, disent qu'elle, pour donner la vie à son mary malade, se tua ayãt ouy la responce de l'oracle qui disoit, qu'il seroit sauué si vn de ses plus grãds amis mouroient pour luy: toutesfois à cause du peu de creãce qu'on dõne aux Poëtes, ie m'en fusse teu, si S. Hierosme n'en eust fait mention. Le ieune Pline en vne sienne lettre, escrit qu'vn pescheur estoit malade d'vne

griefue & incurable infirmité, de laquelle chacun iour il enduroit grandes peines: dequoy sa femme esmeuë à grande compassion, & l'aimant sincerement, voyant l'esperance de guerison perduë, bien qu'elle l'eust cherchée par tous les moyens à elle possibles, conseilla son mary de ne plus viure en telle peine, luy disant: que puis qu'aussi bien il luy falloit mourir, que par sa mort il finit sa douleur, & à ce conseil s'accorda le mary: parquoy estans montez sur vn haut rocher, la femme se lia bien estroittement auec luy, puis se ietterent du haut en bas, & se briserent en pieces. Baptiste Fulgose recite d'vn laboureur du pays de Naples, lequel cheminoit auec sa femme le long de la mer, & elle s'esloigna vn peu de luy, pour quelque sien affaire, ce pendant arriua d'auanture aupres d'elle vne fuste de Mores, qui la prindrent, parquoy le mary ne la voyant plus, ains seulement la fuste, qui s'esloignoit du bord de la mer, cogneut bien que sa femme estoit prinse: dont il se mit fort à plorer & à nager par la mer apres la fuste, escriāt à ceux de dedans que puis qu'ils auoient prins sa femme, ils voulissent aussi le receuoir auec elle, ainsi fut receu au nauire, non sans grand esbahissemēt aux Mores & forces larmes de sa femme: puis furent menez tous deux par deuers le Roy de Thunes, à qui estoit le vaisseau, & luy reciterent le fait: dequoy meu à compassion, les deliura tous deux. Pour aussi tesmoigner l'amour qu'Artemise portoit à son mary Mausole: il ne faut cōsiderer que le sepulchre qu'elle luy fit bastir, & nōmer de son nom Mausolée, l'artifice duquel est mis au nombre des sept merueilles. L'amour que Tyberius

Graccus portoit à sa femme, estoit aussi fort merueilleux : & encore que l'exemple en soit assez commun, recité par Valere le grand, si en dirons nous quelque chose : luy ayant trouué deux serpens en la chambre où il dormoit, en demãda l'augure : à quoy leur fut respondu, qu'il falloit tuër l'vn de ces deux serpens, & que s'il tuoit le masle, il mourroit premier que sa femme : mais si la femelle estoit tuée, sa femme mourroit, & il demeureroit vif: luy donc qui aymoit mieux sa femme que soy-mesme, le monstra bien par effect, quand il choisit plustost la mort, que voir mourir sa femme, car il mourut, tuant le masle, & elle demeura vefue : mais on est en doute à sçauoir si elle fut plus heureuse ayant vn tel mary, qu'infortunée en la perte d'iceluy. Ie ne sçaurois de moy-mesme iuger, lequel des deux actes suyuans, est argument de plus grand amour : sçauoir est, qu'vne femme se tuë soy-mesme, pour le desplaisir & tristesse qu'elle a de la mort de son mary : ou bien s'en contrister, en sorte que le seul desplaisir la tuë. Quant au premier poinct, nous en auons desia parlé : du second il y en a vn notable exemple en Iulie, fille de Iules Cæsar, & femme de Pompée, à laquelle estãt portée vne robbe de son mary, toute sanglante, & pensant que ce fust son mary qui eust esté tué : elle (auparauant qu'en pouuoir entendre la cause) en receut telle alteration, & desplaisir, qu'elle perdit le sentiment, & enfanta vne creature dõt elle estoit enceinte, puis mourut incontinent, par la mort de laquelle finit la paix du monde, qui par son moyen se maintenoit en la parenté d'entre Iules Cæsar pere, & Pompée son mary. La loyauté de Lucrece

enuers son espoux est tant notoire, qu'il n'est là besoin d'en faire mention : car pour n'estre diffamée elle se laissa forcer par l'adultere, puis se tua à cause de telle force. L'amour de la femme du Comte Fernard Gonçales est encore fort notable, & pareillement le moyen par lequel elle deçeut le Roy : car elle demeurant prisonniere en habit d'homme, le mary s'enfuit, & se sauua estant vestu des habits de sa femme. Il y a sur ce propos infinité d'exemples, lesquels (encore qu'en nostre loy ne se permette de se tuër) sont neantmoins dignes d'estre bien considerez, attẽdu qu'ils ont esté executez par Payens, & Gentils, n'ayant aucunement la lumiere de nostre foy.

De diuerses coustumes que tenoient les anciens aux mariages.

CHAP. XV.

LE mariage se contracte auec le seul consentement de l'hõme, & de la femme: mais afin que ce consentement soit mieux authorisé, est requis de le monstrer par paroles, & signes exterieurs, pour ce que le Seigneur Dieu seul cognoit & penetre les cœurs. De là vient que les hõmes ont institué plusieurs ceremonies, & paroles solemnelles. Quant à celles des Chrestiens, elles sont assez notoires, parquoy ie traitteray seulemẽt de quelques coustumes que les nations Barbares, & les Romains auoiẽt en leurs mariages, dõt (peut estre) la diuersité pourra donner plaisir. Les anciens Romains, selon Ciceron se marioient en deux sortes, aussi auoient-ils deux manieres de femmes, selon les diuerses ce-

iceron n ses to- iques.

remonies des mariages : l'vne estoit plus commune, & se nommoit matrone : l'autre se nommoit Mere de famille. De celle-cy, il semble qu'elles se marioient quasi comme font maintenant les Chrestiens : car le mary demandoit à la femme, si elle vouloit estre mere, & Dame de sa famille, & elle respondoit, ouy : elle en pareil cas demandoit au mary, s'il vouloit estre son pere de famille, & il respondoit qu'ouy : adonc ils se prenoient & touchoient dans les mains, & estoit ceste forme de mariage tenuë pour la plus excellente : par ainsi ceste femme gagnoit en la maison & famille du mary vn tel lieu, qu'elle eust eu, s'elle eust esté la fille de la maison, pour ce qu'elle estoit mise au nombre du propre lignage, & comme fille, venoit à succeder à l'heritage du mari. Boëce en parle amplement, escriuant sur le 2. des Topiques de Ciceron : l'autre ceremonie estoit commune, & par paroles ordinaires, & ne se prenoient point pour meres de familles, ores qu'elles fussent appellées Matrones. Les Romains auoient encore ceste coustume, que menant l'espousee au logis du mary, elle s'arrestoit à la porte, & n'y entroit iusques à tant qu'elle y fust tirée par force, donnans à cognoistre par là, qu'elles alloient par contrainte au lieu où se deuoit perdre leur virginité : puis quād ils dōnoient la femme en la puissance du mary, ils la faisoient soir au giron de sa mere, où le mary la deuoit prendre par force, & la fille se tenoit fort à la mere, & l'embrassoit estroittement : & cela se faisoit en memoire de ce, qu'anciennement les filles Sabines auoient esté prinses de force par les Romains : au moyen de laquelle force, estoit succedé bien & accroi-

sement à ce peuple. Toutesfois auparauant que venu à ces choses, il falloit que la mariée touchast le feu & l'eau, ce qu'ils faisoient (selon Plutarque & Lactance) pour signifier la generation par ces deux elemens, pour ce que ce sont les deux principales causes generatiues, de toutes choses : autres disent que c'estoit à fin de monstrer à la femme la sincerité du cœur, & loyauté qu'elle deuoit garder : pour ce que l'eau laue & nettoye les immondices, & que par le feu se purgent les mauuaises mixtions, & s'affinent les metaux. Ils tenoient pour mauuais augure les mariages qui se faisoient au mois de May, & ce, pour quelques vanitez & superstitions qu'ils auoient entr'eux : ces choses sont certifiées par Ouide & Plutarque. Ils auoiét outre par coustume, que quand l'espouse entroit par la porte du logis de l'espoux, iceluy disoit à haute voix Caja Cecilia, & elle Cajo Cecilio : & cela se faisoit pour ce que Tarquin Prisque septiesme Roy des Romains, auoit vne femme treschaste, sage & doüée de beaucoup de vertus, qui se nommoit Caje Cecilie, & auparauant qu'elle vint à Rome s'appelloit Tanaquile : Parquoy le mary prononçoit ces mots, pour donner souuenance à la femme de l'ensuiure. On portoit aussi vne quenoüille chargée de laine, auec le fuseau de la mariée en allant au logis de l'espoux pour luy ramenteuoir qu'elle se deuoit exercer à filer : de ces choses parle Pline. Ces Romains auoient encore vne autre coustume, que quand vn homme se marioit à vne vefue, les nopces se faisoient vn iour de feste : mais quant aux filles, elles se faisoient à vn iour ouurier : Macrobe & Plutarque

Plut. en ... pro- ... emes. ... Lactã ... .2. ... s in- stitutiõs ... ... Ouide en ... fa- s. ... Plutar. ... ... Pli. l. 8. ... chap. 40

en sont les autheurs:& dit Plutarque, que la celebration des nopces qui se faisoit le iour de feste, estoit expres, à fin qu'estant tout le peuple occupé à plaisir & recreation, les épousailles des vefues fussent moins veuës, & au contraire, on celebroit les nopces des filles aux iours d'œuures, à fin d'estre veuës de tous: mais Macrobe dit, que les filles n'estoient mariées en iour de feste, pour ce que se faisoit la ceremonie de la prendre par force au giron de sa mere, ce qui ne se pouuoit faire vn iour de feste. Ie laisse à dire encore d'autres ceremonies des Romains, & pour venir à celles des Babyloniens: desquels la forme de marier leurs filles estoit, qu'en vn certain iour de l'année ils mettoiēt en lieu public les filles de la ville, & la plus belle de toutes estoit mariée, non pas pour doüaire que elle donnast: car elle estoit liurée à celuy qui plus bailloit d'argent pour l'auoir, & le mesme ordre se tenoit des moins belles en moins belles, & de degré en degré, iusqu'à ce qu'on venoit aux laides: lesquelles apres ils marioyent auec argent à celuy qui moins en prenoit, & ce doüaire procedoit des deniers baillez par ceux qui auoient achepté les belles: & par ce moyen les laides estoiēt aussi bien mariées que les belles, sans bailler argent. Marc Anthoine Sabelique dit que c'estoit anciennement aussi la coustume des Venitiens: toutesfois il faut entendre que celles qui estoient de moyenne beauté, ne bailloient point de doüaire, ne ceux qui les prenoient, ne les acheptoient point. Les anciens Gaulois à fin que leurs filles ne se plaignissent d'estre mariées outre leur gré, auoient accoustumé le iour qu'il les vouloient marier, de conuier

grand nombre de ieunes hõmes, de la qualité toutesfois de ceux qui leur sembloient conuenables à leur estat: auquel conuiue ils permettoient à leurs filles d'eslire vn mary, entre tous ces conuiez: pour monstrer par signe celuy qui plus luy estoit agreable, elle luy bailloit l'eau à lauer les mains. En vne ville d'Afrique, nõmée Leptine, estoit la coustume que le premier iour que la femme entroit au logis de son mary, elle enuoyoit emprunter vn pot de terre à sa belle mere, laquelle faisoit responce de ne luy vouloir prester: ce qui se faisoit, à fin qu'elle s'accoustumast dés le premier iour à supporter sa belle mere, & qu'auec la mauuaise responce faite, elle apprinst à endurer la vraye. Les Massagetes prenoient chacun vne femme en mariage, & toutes fois vne femme estoit commune à tous, & toutes les femmes communes à vn. Eusebe dit que les anciens Bretons auoient toute telle coustume. Les Arabes de l'Arabie heureuse, auoient anciennemẽt accoustumé que la femme qui se marioit estoit cõmune à tous les parens du mary, & selon Strabon, quand quelqu'vn alloit vers elle, il laissoit à l'entrée de la porte vne baguette, à fin que si quelque autre venoit, il cogneust que la place estoit prinse, & qu'il n'y entrast point: car ils auoient ce respect entr'eux, & si estoit puny de mort celuy qui entroit auec vne femme, s'il n'estoit de la parenté. Or il aduint qu'vne femme fort belle, estoit pour ceste cause souuent visitée des parens du mary, au moyen dequoy importunee de la si frequente visitation, elle mit à sa porte vne baguette, à fin que quiconque d'eux viendroit, pensast qu'il y en eust vn autre: & dura ceste tromperie plusieurs iours,

Eusebe l. 6. de la preparation Euangelique.

que nul homme n'y entra iusques à ce qu'vn iour estans tous les parens du mary auec luy en certain lieu, l'vn d'entr'eux delibera de la visiter, & trouuant le signe à la porte, & se souuenãt d'auoir laissé tous ses parens ensemble, pensa que quelque adultere y fust: parquoy il en alla aduertir les autres, & mesme le mary, lesquels là arriuez la trouuerent seule, qui leur cõfessa la cause pourquoy elle auoit fait telle chose : ce que consideré, & estre son intention fondée sur vertu, afin de fuyr la conuersation deshonneste de la grande quantité des parens de son mary : & encore pour viure en plus grande temperance & chasteté, qui estoit cõtre la brutalle coustume du pays, & ayant selon leur opinion iuste raison, elle en fut plustost louée que blasmée.

De l'excellence de peinture.

CHAP. XVI.

IL y a eu entre les Romains, & les Grecs, des hõmes fort excellens en l'art de peinture. Et combien qu'en nostre tẽps il y en ait de singuliers en cét art, si ne croy-ie point qu'ils se puissent cõparer aux anciens: veu l'excellence que nous lisons auoir esté en leurs œuures: cõme de deux tableaux faits par Aristides peintre bien renommé, lesquels furent, selon Pline, acheptez par Iules Cæsar, octãte talens, pour les dédier à la Deesse Venus : car encore que Cæsar fust Prince tres-puissant, si est-ce que tel prix estoit excessif, attendu que le talent selon l'opinion de Budée, & quelques autres curieux, valoit six cens escus d'or de maintenant: par

ainsi Cæsar achepta ces deux Tableaux quarante huict mille escus. Il est aussi escrit par le mesme Pline, que le Roy Attale bailla cent talens, qui valoient soixante mille escus pour vn Tableau peint de la main de cét Aristide. Il est donc à presumer, que par la croissance, ou diminution du prix, croissent aussi, ou diminuent les arts, & les sciences. Bref en ce temps-là fut la peinture tant honorée, qu'elle merita estre au nombre des sept Arts liberaux : car Pline le dit, & qu'elle fut mise en telle reputation, qu'en Grece il n'estoit permis aux seruiteurs de l'apprendre : seulement les enfans des nobles & grãds Seigneurs s'exerçoient à peindre, & pourtraire, tant estoit cét exercice reputé vertueux, & singulier : & non sans cause, veu qu'il est besoin que celuy qui veut estre parfait, cognoisse beaucoup d'autres choses : car la Geometrie luy est necessaire, pour entendre la Perspectiue : & si faut qu'il ait diuersité de sciences, afin qu'il puisse obseruer parfaictement la peinture, les raisons, & proportiõs deuës, auec le naturel de chacune chose : tellement qu'il luy est besoin, comme au bon Poëte, d'auoir cognoissance de toutes choses : car la peinture est nommée morte Poësie. Dauantage, il faut que les figures pourtraites soient parfaites, que la veuë se trompe soy-mesme à cognoistre la difference du certain, ou representé : comme nous lisons estre aduenu à Zeuzis, & Parrasie excellens Peintres, sur le different de leur preference : pour lequel vuider, determinerent que chacun d'eux feroit la plus parfaite peinture qu'il pourroit : & que celuy qui feroit le mieux, seroit reputé le plus excellent. Zeuzis presenta vn tableau, dans lequel

estoient peintes deux grappes de raisin, si bien au naturel, que volans au deuant d'icelles quelques passereaux, ils s'arresterent dessus pour les becqueter, pensant que ce fussent vrais raisins : ce qui fut iugé merueilleux, & singulier. Parrasie au contraire presenta vn tableau, où estoit peinte vne courtine, ou rideau, auec telle perfection, qu'estãt mis en presence de Zeuzis, lors espris de vaine gloire d'auoir trompé les oyseaux, il creut veritablement que c'estoit vn rideau là mis pour couurir la besongne, & qu'il y eust dessous quelques peintures. Au moyen dequoy il dit assez brusquement, que l'on tirast le rideau, & luy-mesme se mit en effet pour le tirer : mais apres se cognoissant estre deçeu, donna soy-mesme le iugement, disant que Parrasie estoit à preferer à luy, d'autant que par son ouurage, il auoit trompé celuy qui estoit maistre en cét art : & que c'estoit beaucoup plus, que d'auoir trõpé des oyseaux. Vne autrefois ce Zeuzis peignit en vn autre tableau vn enfant, qui portoit en vn plat certains raisins si parfaitemẽt bien faits, que les oyseaux s'y trompoient aussi, descendans de l'air pour les becqueter, comme vrais raisins: dequoy le Peintre fort indigné, & mal content, dit que s'il eust aussi parfaitement peint l'enfant que les raisins, les oyseaux n'eussent eu la hardiesse de descendre en bas pour les becqueter. Pline qui raconte ces choses, dit que Zeuzis estoit fort riche homme, pour ce que ce qu'il faisoit estoit tel, qu'il le vendoit à prix excessif : & si tenoit ses œuures en telle reputation, que s'il ne les pouuoit bien vendre il les donnoit plustost que d'en prẽdre petit prix : & disoit qu'il n'y auoit argent, qui peust

payer ce qu'ils valoient. Ce Zeuzis peignit vne Penelope en si grande perfection, que luy-mesme s'en contenta : en sorte qu'il escrit au dessous vn vers fort estimé de tous, qui disoit ainsi : *Il sera plus facile à celuy qui verra cecy, d'en auoir enuie, que de l'imiter.* Il fit d'auantage plusieurs autres grandes choses excellentes, & qui furent tant estimées, que Pline dit que iusques à son temps il y auoit vne Helene à Rome, & autres choses peintes de sa main, soigneusement gardée, & neantmoins, selon que dit Eusebe, il y auoit depuis le temps de sa mort iusques alors que Pline escriuit ces choses, cinq cens huict ans. Les Agrigentins luy voulurent faire-faire vn pourtraict pour l'offrir à leur Deesse Iuno, mais il n'en voulut rien faire, iusques à tant qu'il eust veu vne grande quantité de filles nuës : entre lesquelles il en esleut cinq qui luy semblerent les plus belles, & les mieux formées de tous membres : tirant de chacune d'elles la partie qui luy sembloit la plus belle, il en forma ceste excellente peinture. Nous trouuons aussi que Parrasie son competiteur fit des œuures merueilleuses : Strabon dit qu'entr'autres choses il peignit en l'Isle de Rhodes vn Satyre, prés d'vne colomne, sur laquelle estoit vne perdrix : mais combien que la colomne, & le Satyre fussent parfaitemẽt bien faits, si est-ce que la perdrix les passoit en perfection, pour ce qu'au iugemẽt de tous, elle sembloit viue, tellement que sans auoir esgard à tout le reste du tableau, chacun s'amusoit seulement à la perdrix : & si fut la perfectiõ de la peinture de cét oyseau si accomply, qu'y mettant des perdrix priuées (comme aujourd'huy on en peut

nourrir en des cages) elle la reclamoit en debatant des aisles, & chantoit en la voyant ainsi peinte : au moyẽ dequoy Parrasie pria les Magistrats de Rhodes qu'ils luy permissent l'effacer & oster de là, pour ce qu'elle abatardissoit l'autre peinture, qui estoit tant excellente. Pline en écrit aussi de merueilleuses choses, & dit qu'il y auoit encore quelqu'vne de ses œuures dans Rome : & si dit plus, que parmy ses perfections, il auoit vne si subtile maniere de faire en ses peintures, que outre la perfection d'icelle il donnoit beaucoup d'autres choses à entendre comme l'on dit de l'Idole des Atheniens, qu'il dépeignit en sorte, qu'en la seule peinture se cognoissoient les cõditions, mœurs & coustumes de ces Atheniens : car s'il estoit excellent en son art, aussi estoit-il en autres choses de singulier esprit, & n'auoit en tous ses traicts moins de hardiesse, que de douceur & gayeté : c'est pourquoy il disoit, que la peinture l'auoit accomply en sçauoir. Or puis que nous sommes tombez en ce propos il ne sera pas mauuais que nous fassions mention de l'excellent Apelles Prince des Peintres : & Protogenes pareillement, singulier en cét art.

De l'excellent Peintre Apelles : & de Protogenes autre Peintre de son temps.

CHAP. XVII.

CE que ie fais deux Chapitres en vn mesme subject, est pour deux causes : l'vne, pour ce que la longueur ennuye bien souuent les Lecteurs

& fait oublier le commencement pour la fin : l'autre pour la dignité de celuy dont nous voulons parler, qui merite bien auoir son chapitre à part, à fin de demeurer mieux imprimé en l'esprit des lecteurs: cestuy-là est Apelles, qui en cét art de peinture fut Prince de tous : il apprint sous vn grand personnage en ceste science, nommé Pamphile, si excellent, qu'il ne prenoit disciple à moindre prix que d'vn talent antique par an, valant six cents escus de maintenant. Du temps de cét Appelles il y auoit vn autre tres-fameux Peintre, nommé Protogenes, si docte en cét art, que l'on ne cognoissoit point l'excellence de l'vn à l'autre : au moyen dequoy Apelles aduerty de sa bonne renommée, determina de l'aller voir: & pour ceste cause fit voile à Rhodes, ou demeuroit Protogenes, là arriué, delibera de se dissimuler, & estre là venu par cas fortuit : venant donc à la porte du logis, d'aduanture Protogenes n'y estoit point : si le demanda à vne vieille qui là estoit: puis voulant partir, la vieille luy dit: qui diray-je qui l'a demandé? lors Apelles print vn pinceau qu'il trouua sur vne table : Puis dit à la vieille tu diras à Protogenes, mais qu'il vienne, que celuy qui a fait cela en ce tableau l'est venu chercher : & disant ces mots peignit vne ligne droite si bien eslabourée, qu'elle n'eust peu estre faite d'autre main que d'vn excellẽt ouurier. Estãt Protogenes retourné à son logis, & aduerty par la vieille de ce qu'elle estoit chargée, il cõsidera la perfection de ceste ligne, puis dit: Apelles a fait cecy, autre ne le pourroit faire: adonc print vn autre pinceau, & sur la ligne d'Apelles, il en fit vne d'autre couleur si desliée, & bien proportionnée, qu'au-

qu'autre que luy ne l'eust pû faire, & commanda à la vieille, que si Apelles retournoit, elle luy monstrast, & qu'elle luy dit que c'estoit de la façon de celuy qu'il cherchoit : peu apres Apelles retourna au logis où n'estoit lors Protogenes, & la vieille luy monstra ce que son maistre luy auoit commandé. Apelles tout honteux de voir tel aduantage dessus luy print le pinceau, & sur la subtilité de la ligne que Protogenes auoit faite sur la sienne, cõbien qu'elle semblast inuisible à l'œil, tant estoit dextrement tirée, toutesfois par la grande dexterité de sa main d'vne troisiéme couleur, il en fit vne autre si subtile, qu'elle diuisoit les deux premieres par le milieu, & si fut faite en telle extréme perfectiõ, qu'il ne laissa aucun espace pour en faire d'autre. Protogenes reuenu au logis, & voyant ceste chose, se confessa vaincu, & s'en court soudainement au port pour trouuer Apelles, à fin de luy faire honneur, & loger chez luy. Depuis ce tableau auec les lignes seulement, fut reputé miracle, & par long-temps gardé à Rome, où l'on l'auoit apporté, & ce, iusques au temps de Cæsar, qu'il fut bruslé par inconuient de feu. Apelles auoit ceste coustume quand il acheuoit vne œuure, de le mettre à la porte de son logis en la veuë des passans, & luy se cachoit derriere, pour sçauoir si quelqu'vn auec raison y reprendroit quelque chose, & à fin d'entendre le iugement du peuple : dont vne fois aduint qu'il fut reprins par vn cordonnier d'auoir mal peint les courroyes d'vn escarpin. Il mettoit dessous ses tableaux ces mots notables: *Apelles faisoit cecy, & ne l'a parfait*, donnant à entendre, qu'il ne les tenoit pas pour parfaicts. Or

aduint que cét excellent homme florissoit du temps d'Alexandre, le plus grand Roy qui fust, duquel il fit telle estime, qu'il deffendit par Edict public: que nul autre qu'Apelles fist son portraict, encore n'estoit-il point honteux d'aller souuent le voir en sa boutique: qui est vn bien grand argument, que cét art estoit en grande reputation en ce temps-là, & qu'Apelles estoit tres-excellent. Encores monstra bien dauantage Alexandre de quel amour il l'aymoit, car Apelles ayant par son commandement tiré sur le vif & à nud vne des fauorites d'iceluy nommée Campaspe, il la trouua si belle en telle perfection qu'il s'en énamourra : ce que venu à la cognoissance d'Alexandre, conclud de se l'oster à soy-mesme, ce qu'il fit, & la donna pour femme à Apelles : & si n'est point cét acte indigne d'estre mis au nombre de ses plus grandes Victoires, veu que vainquant sa propre affection (qui est la plus digne victoire) il se priua de s'amie pour la donner à autruy. Quelques-vns disent, que depuis Apelles peignit sur ce pourtraict de Campaspe, la figure de la Deesse Venus. Il estoit si excellent aux pourtraicts du naturel qu'vn iour Ptolomée Roy d'Egypte, & l'vn des successeurs d'Alexandre, dés le temps duquel, ce Ptolomée luy vouloit mal, fit vn festin auquel Apelles fut par tromperies inuité au nom du Roy, & s'y trouua, dequoy Ptolomée fasché, luy demanda qui estoit celuy qui l'auoit semond à ses conuiues : Quoy entendu par Apelles, il print vn charbon dans le brasier du feu qui estoit là, & sans dire autre chose peignit tout soudain vn visage, qui fut incontinent recogneu estre d'vn nommé Pline : maintes au

tres choſes merueilleuſes ont eſté peintes par luy, qui ſeroient trop longues à raconter. Les hiſtoires recitent qu'il dépeignoit les choſes, qui ne ſe pouuoient peindre, comme les rayons du Soleil, les foudres, les tonnerres, & autres choſes ſemblables. Ses œuures eſtoient tant ſingulieres, qu'vn tableau, où eſtoit peinte Venus ſortant de la mer, & qui fut mis par Octauius au temple de Iules Cæſar, fut depuis gaſté en quelque endroit : mais il ne ſe trouua iamais homme qui euſt la hardieſſe de racouſtrer ce qui eſtoit gaſté : cognoiſſant n'auoir le moyen de le conformer à ſa perfection premiere. Sur la fin de ſa vie, il commença à faire vn autre pourtraict de Venus, tant belle & tant bien proportionnée, que mourant ſans l'acheuer, ne ſe trouua homme qui l'oſaſt parfaire, pour la rendre conforme à ſon commencement. Vne autre fois il auoit peint vn cheual, apres, le vif duquel aucuns peintres en ayants peints d'autres voulans faire experience du plus parfait, on fit tirer des cheuaux vifs hors de l'eſtable, puis mettre deuant eux les cheuaux peints des autres Peintres : mais quand ce vint à preſenter celuy qu'Apelles auoit fait, les vifs commencerent à s'eſmouuoir & hennir, ce qu'ils n'auoiēt fait pour la preſence d'aucun des autres, à quoy fut iugé le grand aduantage de l'œuure de cét excellent Apelles. Toutesfois ſon bon eſprit ne fut pas cogneu ſeulement en la peinture, ains auſſi en ſes notables propos : car Protogenes le loüant fort de ce qu'il paſſoit tous les autres en peinture, reſpōdit : vous meſmes eſtes auſſi bons maiſtres que moy en cét art : mais vous auez vn ſeul deffaut, c'eſt que

vous ne cessez iamais de peindre : monstrant par là, que la trop grande diligence & continuel labeur surpassant le deuoir, est nuisible : pour ce que l'esprit se gaste, & est confus, quand on se tient tant sur vn œuure, & que de se diuertir à autres choses pour quelque temps, soulage beaucoup le principal exercice. Vn peintre luy monstroit vn de ses tableaux, & se vantoit qu'il l'auoit fait en grande diligence : auquel respõdit Apelles : ie le voy bien à la peinture, sans que tu me le die. Nous pourrons bien aussi parler de Protogenes, & de ses fort loüables œuures, & sentences, combien qu'il suffiroit assez à sa gloire seulement que fit Demetrius, estant au siege deuant Rhodes : Car vn iour il eust peu facilement entrer en la ville, s'il eust fait mettre le feu en vn certain endroit : toutesfois il ne le voulut aucunement permettre, estant bien asseuré qu'en ce mesme endroit y auoit vn tableau peint de la main de Protogenes, & ayma mieux faillir à prendre la ville, que brusler ce tableau, tant il l'auoit en estime, & de fort grand prix. Le iour que la ville fut assiegée, Protogenes estoit en vn jardin au dehors, où le trouuerent les gens de Demetrius : car encore qu'il sceust leur venuë en armes, si ne voulut-il pourtant laisser sa besongne encommencée : Estant donc amené deuant Demetrius, ce Roy luy demanda pour quelle asseurance il estoit ainsi demeuré hors la Ville : ie m'asseurois, dit-il, que tu auois la guerre seulement contre les Rhodiens, & non contre les arts : ce fait Demetrius le bailla incontinent en garde à quelques vns de ses soldats, afin qu'on ne luy fist aucun desplaisir en parfaisant son œuure, & sou-

tentesfois l'alloit voir besongner. Il y a eu en cét art de souuerains & excellens ouuriers, & tant qu'il seroit impossible les nommer tous: Aristides en fut, Asclepiodore, Nicomath, Panée frere de Fidias, & maints autres, dont Pline traicte en son 35. liure. Et afin que les hommes seuls ne prennent ceste chose à leur aduãtage, il y a aussi des femmes fort singulieres en cét art, & qui ont fait des œuures merueilleuses : Thimarette fille de Miconis peignit Diane, en vn tableau qui fut long-temps conserué en Ephese. Il y a eu vne Irene, vne Calipse, & vne vierge nommée Lala Cizicena, & semblablement Olympia, & autres. Vray est qu'en nostre temps il y a des hommes fort excellens : mais ie m'en tais en cét endroit afin que parlãt d'vn, ou de deux, ie ne tourne aux autres.

Quelle forme doit auoir l'homme, pour estre bien proportionné.

CHAP. XVIII.

PVIS qu'aux Chapitres precedẽs, nous auons parlé en beaucoup de sortes de peintres tres-excellens: il me semble venir maintenãt bien à propos, de parler de ce grãd Peintre, Createur de toutes choses, qui a voulu garder la reigle, & art en la cõposition de l'homme. Entre les autres merueilles que nous auons à considerer en la composition de l'homme, faut sçauoir qu'il est cõposé d'vne mesure si parfaite, & chacune partie si bien cõpassée auec le tout (comme nous monstrerons presentement) que les anciens Architectes, & edificateurs, ayans

efgard à la proportion gardée par Dieu en sa creation de l'homme, en ont tiré leur composition, & mesure, pour edifier leurs maisons, Eglises, Chasteaux, Tours, Nauires, & instrumens de guerre, & de là ont prins leurs proportions. Et en bien considerant les mesures de la stature, & les membres les vns apres les autres, ils ont trouué tel compas, qu'ils en ont basty leur labeur, & de merueilleux edifices: ce que confessent tant les modernes, que les antiques qui en ont parlé: & principalement Vitruue, encore que l'experience le nous enseigne. Or partie de ceste proportion par eux trouuée, & considerée, est que, que combien qu'en la stature de l'homme, il n'y ait mesure certaine, ny arrestée, pour ce que les vns sont plus grands que les autres: toutesfois les Anciens iugerent, que pour former l'hõme de parfaite grandeur, il doit auoir six pieds de long, ou du moins, qu'il ne passe point sept: & que ceux qui ont passé ceste mesure estoient faits contre la reigle naturelle. Aussi Vegece parlant de quelle stature se doiuent eslire les hommes pour aller à la guerre, dit que le Consul Marius eslisoit les nouueaux soldats de six pieds de hauteur, ou du moins de cinq pieds, & dix poulces, qui sont les dix parts des douze portions d'vn pied. Et pour confirmer ces choses, Vitruue dit aussi au lieu allegué que le pied de l'homme fait la sixiesme partie de sa longueur: toutesfois ceste reigle prinse par le pied commun est incertaine: car i'ay veu des hommes & des femmes plus grands, que ne portoit sept fois la longueur de leurs pieds. Pour accorder donc Vitruue & Vegece ensẽble, il faut sçauoir que Vi-

truue entendoit des pieds de Geometrie, qui e-ſtoient de quatre paulmes de main, chacune paulme de quatre doigts, & chacun doigt de quatre grains d'orge: car tous les autheurs anciens & modernes, qui en ont eſcrit aſſeurent que le pied de meſure vient à la grandeur de douze points que nous appellons, poulce. De ces pieds là, l'homme en doit auoir ſix, pour eſtre de bonne hauteur : & celuy qui vient à ſept eſt fort grand, & quiconque le paſſe doit eſtre nommé geant & monſtrueux, ſelon la regle du tres-ſage Marc Varron, recitée par Aulugelle, à quoy s'accorde Suetone en la vie d'Octauius parlant de la forme, où il dit, qu'il eſtoit de petite ſtature, non tant toutesfois qu'on s'en apperceuſt à cauſe de l'égale proportion de ſes membres, ſinon quand il eſtoit aupres de quelqu'vn, qui fuſt plus grand que luy : & dit que ſa meſure eſtoit de cinq pieds & neuf poulces, & pour ceſte cauſe le deffaut de ſix pieds le faiſoit nommer petit : venons donc à la proportion des membres, & combien les vns auec les autres doiuent auoir de longueur. Or en premier lieu, les anciens Philoſophes ont trouué, que la figure ronde & circulaire (comme la plus parfaicte de toutes les autres) eſt parfaictement en l'homme: car l'homme ſe couchant ſur terre, la face vers le Ciel, & eſtendant les bras & les mains, aux mieux qu'il peut, & pareillement les iambes & les pieds, pour ouurir vn compas de ſix pieds, & en mettre l'vne des pointes droit au nombril, comme en vn centre, & tourner le compas à l'entour par les extremitez, il fera vn rond & cercle parfaict, à prendre par les bouts des pieds & mains. Cela eſt vne

regle certaine commune en tous hommes, d'vne bonne & bien commensurée proportion. Vitruue le dit au lieu préallegué, aussi font plusieurs autres autheurs. Pline escrit, que la figure de l'homme est angulaire & quadrangle, pour ce qu'en ouurant les bras, & estendant les doigts, ceste largeur se trouuera selon la mesure de la longueur de l'hôme : de là vient, que tenant les pieds ioints, & les bras ainsi estendus, il est quadrangle de quatre lignes égales, car vne luy passe par la cime de la teste l'autre par les plantes des pieds, la troisiesme par l'vne des mains: & la quatriesme par l'autre. Mais venant à la proportion des membres ensemblement, & de tout le corps auec iceux, il y a quelque difference entre les anciens autheurs, & les modernes, Vitruue dit, que la face de l'homme, à prendre du bas du menton iusques à la premiere racine des cheueux vers le front, doit auoir de longueur, vne dixiesme partie de tout le corps: & que la longueur de la main, à prendre depuis la ioincture iusqu'au bout du grand doigt, a pareillement la dixiesme partie de l'homme : & depuis le bout du front iusqu'au commencement de la poictrine, c'est la sixiesme partie, & de la cime du chef, iusques à ce mesme commencement de la poictrine, en est la quatriesme partie. Ils diuisent aussi la face en trois égales portions : l'vne à prendre depuis le bout du menton en montant iusques aux narines; depuis là iusques au sourcil : l'autre & la troisiesme est du sourcil à la racine des cheueux : le pied comme nous auons dit, doit estre la sixiesme partie de tout le corps, le coulde la quarte partie, & pareillement la poictrine vne autre quarte

partie : voilà donc ce que les anciens ont eu pour reigle, qu'ils ont tirée de Vitruue ſelon la terre. Or ceſte reigle doit eſtre en l'homme, pour auoir bõne proportion, & diſpoſition en tous ſes membres. Ie le dy, pour ce qu'il n'y a ſi grãde reigle qui n'ait quelque exception, parquoy cette-cy ne ſe trouue pas en tous les hommes, mais bien en la plus grãde partie d'eux, tellement que celuy qui ſera plus cõforme à ceſte regle, aura la meilleure diſpoſition. Il y a pluſieurs autres proportiõs entre les membres de l'homme, & de l'vn à l'autre, toutes leſquelles choſes ſeroient longues à raconter (toutesfois i'en diray quelques-vnes pourſuiuant ma couſtume) eſtre bref entre leſquelles eſt cette-cy, que la plus grande iointure du gros doigt nommé le poulce, eſt la meſure de la hauteur de la bouche, quand elle eſt amplement ouuerte, & encore ceſte meſme iointure, eſt la meſure parfaite du bout du menton, iuſques à la baleute quand la bouche eſt ſerrée, l'autre iointure plus petite de ce poulce, c'eſt à dire celle où eſt l'ongle, eſt la diſtance qui eſt de la lévre iuſques au bout du nez. La grande iointure de l'autre doigt prochain, que les Latins nomment *Index*, eſt de la longueur du front à prendre depuis le haut des ſourcils iuſques à la premiere racine des cheueux : Ce qui reſte de ce doigt nommé *Index*, iuſques au bout de l'ongle, qui ſont les deux autres iointures, eſt la vraye longueur du nez, depuis le bout iuſqu'aux ſourcils. La grande iointure du grand doigt, qui eſt celuy du milieu, eſt la diſtance du bont du menton iuſqu'au commencement du nez : & toute la main entiere eſt eſgale à la grandeur de la face.

Toutefois les petites iointures des doigts, ont telle mesure, que la grãdeur de l'ongle, qui est la moitié de toute ceste petite iointure : parquoy c'est chose merueilleuse des proportions qui sont en l'hõme, & des raisons d'icelles. Dauantage, la hauteur du front, la longueur du nez, & des lévres, doiuent tousiours estre égales. La distance qui est entre le talon, & le col du pied, doit estre égalle à celle qui est depuis le col iusqu'au bout des orteils Nous auons desia dit, que la face doit estre la 10. partie du corps, en sorte que toute la stature se doit diuiser en dix parties, ou faces, car les anciens en ont ainsi fait: car du sõmet de la teste iusqu'aux narines, est vne 10. partie, & du bout du nez au haut de la poictrine, est vne autre partie: de là, à la bouche de l'estomach vne autre: de l'estomach au nombril, la quarte partie: du nombril aux parties honteuses, la cinquiesme : là est la moitié de la grandeur de l'homme: & depuis cét endroit iusques à la plante des pieds, y a cinq autres parties: l'vne se cõmence au lieu du gros de la cuisse: l'autre descend iusques contre le haut du genoüil, le reste en décendant se diuise en trois autres parties. La grosseur de l'homme à le ceindre dessous les esselles, doit estre la moitié de sa longueur, toutesfois encore que cette proportion ne se trouua iuste en tout, si est-ce que celuy en qui elle sera trouuée la plus iuste, sera le mieux accomply. En sorte que les anciens Sculpteurs, Imagers, & autres de pareils arts, considerans ces reigles, faisoient des statuës de plusieurs pieces de diuerses portions que ils conjoignoient ensemble, les rendans aussi conformes, comme si elles eussent esté d'vne pie-

ce. Les modernes de nostre temps, ont prins vne autre reigle en cette diuision de l'homme : car ils l'ont diuisé en neuf parts, ou faces, & le tiers d'vne face. Le principal de ceux-cy est Philippe de Bourgongne singulier sculpteur, qui faict sa diuision ainsi : Du sommet de la teste iusques au front, il fait vne tierce partie de face : & l'autre tiers, du commencement du front iusques au bout du menton : de là iusques au haut de la poictrine, vn autre tiers : de la poictrine, iusques à l'estomach vn autre : de l'estomach au nombril vn autre, & autant du nombril aux parties honteuses : de la longueur de la cuisse deux autres : vn autre en la jointure du genoüil : deux autres en la jambe : depuis le bas de la jambe iusques à la partie du pied, vn tiers, qui sont en tout neuf faces, & vn tiers. Icy est à voir, & bien considerer à la verité, pour satisfaire à ceux qui desirent en auoir quelque contentement, que cette est la reigle que tiennent & obseruent encore aujourd'huy les modernes : Derechef soit plus consideré qu'en la composition & quantité d'iceux membres, se garde vne fort conuenable & bien seante proportion, auec vne armonie tres-merueilleuse. Pline dit que iusques à vingt & vn an l'homme communément croist en hauteur, & de là en auant engrossit, & ne se hausse plus : encore dit, que quand l'enfant a trois ans, il a prins la par faite croissance de la moitié de ce qu'il peut plus croistre. Il dit aussi que les humeurs du corps biẽ sain, & bien proportiõné, doiuent auoir le poids qui s'ensuit. Le sang doit peser 8. parties égales en poids, le flegme en doit peser quatre, la colere deux, & la melancolie

vne, & non plus, & par ainsi il semble que l'vn se double sur l'autre, du moindre iusqu'au plus grãd. Cõclusion, cét artifice admirable, en se contẽplant luy-mesme, doit bien esmouuoir l'homme à aimer & loüer l'ouurier, qui est Dieu, & que puis que nous auons si belle proportion en la structure corporelle, c'est bien raison que nous rengions nos mœurs à la perfection de nostre ame, afin qu'elle soit belle, & parfaite en vn corps biẽ proportiõné.

D'vne notable maniere d'exil vsitée en Athenes : par laquelle les principaux estoient quelquesfois bannis sans offence.

CHAP. XXI.

LA Republique & seigneurie d'Athenes (cõme chacun sçait) fut vne des plus illustres & puissantes du monde : car depuis qu'il n'y eut plus de Roys, & fut reduite en liberté, elle produisit grand nombre d'hommes excellens en lettres, & en armes, dont les histoires sont pleines. Or entre toutes les autres loix & loüables coustumes qu'ils auoient pour la conseruation, & entretien de leur bon gouuernement & liberté, il y en auoit vne fort estrange, qui leur sembloit propre & necessaire, pour reprimer & chastier l'ambition de quelques vns de leurs principaux, qui se faisoient si grands, que les peres ne s'en pouuoient deffendre, & estoit telle. En vn certain temps, le peuple, auquel tous les estats de la ville estoient comprins, auoit puissance de bannir (encore que ce fust sans cause) par l'espace de dix ans, vn de ses plus grands personnages, tel qu'il leur plaisoit, ou

que plus ils craignoient se vouloir emparer de la seigneurie, & faire tyran de ceste Republique, où contre lequel ils auoient quelque haine commune, & ce, se faisoit en cette sorte. Les Magistrats ausquels estoit donné la commission de ce negoce, en cõuoquant le peuple, bailloient à chacun vne pierrette blanche, ou petit tuileau, & de ceux qu'ils vouloyent estre bannis, chacun escriuoit son nom sur les tuileaux, & les bailloient aux Magistrats, lesquelles pierrettes ou tuileaux, estoient par les Grecs nommez *Ostraci*, & de là print son nom cét exil appellé *Ostracisme* : estans ces pierrettes rassemblées auec les inscriptions de chacun, ils les mettoient ensemble, & les contoient toutes, & si d'auanture il n'y en auoit iusques au nombre de six mille (car en telles assemblées, personne n'estoit obligé de donner son buletin, s'il ne luy plaisoit) ils ne faisoient aucun bãnissement pour ceste année là : mais s'il y en auoit six mille, ou plus, ils faisoient conter à part les nõs de ceux qui estoiẽt escrits dans les pierres, & celuy qui auoit le plus de voix, encore que ce fust le plus homme de bien, & le plus riche de la ville, estoit incontinent banny pour dix ans sans aucune remission, toutesfois on ne luy faisoit point de tort en son bien, & ses gens le pouuoient gouuerner, & en ordonner à sa fantasie. Et combien que cela ne fust introduit pour corriger & chastier les vicieux, ains pour appaiser l'enuie du commun populaire à l'encontre des plus puissans, & oster toute ambition, si peut-il estre aduenu, que ce peuple iouïssant de ce priuilege, & authorité, ait banny tel dont il est sorty profit, & vtilité à la Republique, & quelquefois dommage

en commettant le vice d'ingratitude. Qu'il soit vray, par ce mesme moyen fut bāny Themistocles, excellent Capitaine, par le conseil & diligence duquel Xerxes fut vaincu, chassé de Grece, & son armée desfaite en pleine mer, & non seulement Athenes fut par luy mise en liberté, mais aussi toute la Grece. De ce mesme salaire fut remuneré Simon Athenien, qui estoit de ce mesme temps, lequel tant de fois auoit combatu pour la liberté du pays, & mesmement ayant fait acte tant vertueux, que parauanture iamais homme ne peut atteindre, c'est qu'il gaigna par mer la bataille cōtre les Perses, où il print deux cens galeres, puis le mesme iour n'ayant à peine obtenu ceste victoire, fit descendre son armée en terre, laquelle estant en bonne ordre, il presenta contre le reste des Perses, qui auoient auparauant prins terre en grand nombre, & neantmoins les vainquit & rompit, demeurant victorieux, & sur mer, & sur terre. Outre lesquelles choses vertueuses, il estoit fort liberal de ses biens, en quoy fortune l'auoit grandement enrichy: car il faisoit ouurir ses jardins & metairies, afin que chacun peust librement prendre des biens qui y estoient, & si faisoit donner secrettement de grandes aumosnes aux pauures de la ville. Il auoit encore expressément ordonné à tous ses seruiteurs, que si en leur chemin ils rencontroient quelqu'vn plus vieil qu'eux, mal vestu, ils se despouillassent de leurs habits neufs, & les changeassent aux autres: Dauantage il faisoit tous les iours le festin aux pauures mendians de la ville, en quoy il despēdoit toutes les richesses que luy auoit laissé son pere Miltiades. Toutesfois ses liberalitez

ne le peurent deffendre & sauuer de cét exil & ingratitude de sa patrie, comme le tesmoigne Cratin le Comique, & Gorgeas Leontin. Aussi fut injustement banny Aristides fils de Lysimac, lequel pour ses vertus & saincte vie estoit de tous nommé le juste, & neãtmoins il ne peut viure sans estre craint & soupçonné du peuple. Aduenant lequel cas, il en aduint vn autre digne & notable : car au temps que le peuple donnoit son opinion pour faire le bannissement accoustumé, vn des citoyens qui ne sçauoit écrire, & ne cognoissoit Aristides, sinon par renommée, s'adressa à luy mesme, afin qu'il luy escriuit sur sa pierre le mesme Aristides, pour ce que il vouloit par sa voix le bannir. Aristides émerueillé de telle chose (car il ne l'eust iamais pensé) luy dit : viença bon homme, Aristides t'a-il fait quelque déplaisir? Non, dit l'autre, toutesfois il me déplaist de ce que ie l'oy par tout nõmer Aristides le Iuste. Plutarque le recite ainsi, mais Paul Emile dit que le citoyen luy fit responce : ie ne cognois Aristides non, pourtant il me semble que c'est son desauantage de ce qu'en telle diligence il a pourchassé l'honneur d'estre nommé Iuste. Et neantmoins Aristides ne luy fit aucune responce, ains escriuit son nom en la pierre. Depuis estant ainsi relegué, il ne s'en courrouça point contre sa patrie, au contraire il en sortit volontairement: disant ie prie aux Dieux que les Atheniens ne viennent à telle necessité, qu'ils puissent auoir besoin d'Aristides. Aussi monstroyent bien les Atheniens, qu'ils cognoissoient la faute qu'ils auoyent faicte de le bannir, car auant que les dix ans du bannissement fussent expirez, mesmes dedans les six ans, par le consen-

tement & vouloir du peuple, il fut reuoqué de cét exil: depuis lequel il fit de notables faits d'armes, se trouuant en bataille sur mer prés Salamine, où Xerces fut vaincu, & aussi en telle place où fut surmonté Mardonie. Par ainsi, comme i'ay dit, cét exil aduenoit tousiours aux meilleurs & plus apparens hommes. Toutesfois encore que le dommage en fust grand, si portoit-il quand & soy vne certaine maniere de dignité & hõneur, à cause de la crainte & enuie qu'on auoit qu'ils ne se fissent tyrans, cõme auoit fait Pisistrate. Plutarque recite que florissant Athene en puissance, richesse & exercice militaire, il y auoit deux grands personnages, l'vn nõmé Nicias, & l'autre Alcibiades: qui estoiẽt en toutes choses curieux & ambitieux de gloire à l'enuie l'vn de l'autre: & approchant le temps de l'Ostracisme, cy-dessus mentionné, se deuoit faire, chacun d'eux craignoit pour soy-mesme, & mettoient chacun de son costé toutes les peines qu'il estoit possible pour empescher de tomher en cét inconuenient. En ce mesme temps il y auoit en Athenes vn nommé Hiperbole de basse condition, toutesfois fort superbe, & encore plus seditieux: Luy voyant cette inuention de Nicias & Alcibiades, essaya par tous moyens de semer grands discords, esperant par cela s'acquerir quelque reputation, presupposant aussi, qu'estans (comme il croyoit) ces deux-cy ennemis, l'vn d'eux seroit bãny par l'Ostracisme, aduenant lequel cas il gaigneroit la place de sa grandeur, & seroit fait vn des principaux de la ville: mais ceste brigue venuë à la notice de ces deux, & ayãs honte qu'vn homme de si basse condition se voulust esgaler à eux, se paci-
fierent

ferent secrettement, & deuindrent amis, aymans mieux déposer leur rancune, que de souffrir telle honte. Ce fait chacun d'eux brigua de son costé à faire bannir Hiperbole par l'Ostracisme, en quoy ils s'employerent si bien qu'ils le firent, luy procurant ce qu'il auoit pourchassé aux autres. Dont depuis il y eut grande risee parmy tout le peuple, voyant vn hõme si vieil estre passé par là où les excellens hommes passoient. Mais en fin, ces ris se conuertirent en courroux, en telle sorte qu'oncques puis la Loy de l'Ostracisme n'eust lieu.

De plusieurs excellens hommes qui furent bannis par l'ingratitude de leur patrie.

CHAP. XX.

LEs histoires sont toutes pleines des ingratitudes, desquelles ont vsé les anciennes bonnes villes & fameuses citez, à l'encontre de ceux qui les auoient honorablement seruiçs & secouruës en la nécessité. Nous n'en dirons donc gueres d'exemples pour estre ceste matiere assez cõmune aux studieux amateurs d'histoires. Le grand pere de la lãgue Latine, & souuerain orateur en icelle, qui auoit deliuré Rome de la perilleuse conjuration de Catilina, fut neantmoins banny au pourchas & instance de son ennemy Clodius. Lequel exil fut tant ploré à Rome, qui s'y trouua vingt mille personnes qui muerent d'habits, & se vestirent en dueil, qui fut cause de le restituer en sa premiere liberté en grande ioye, & à son grand honneur. Demosthene pareillement Prince de l'eloquence Grecque, deffen-

ſeur de ſon pays d'Athenes fut banny par les Atheniens, & encore qu'ils en euſent eu occaſion, ſi n'eſtoit-elle ſuffiſante pour ſe priuer eux-meſme de la preſence d'vn tel homme. Il fut exceſſiuement dolent de ſe voir banny du pays, tellement qu'il s'en partit en grande melancolie, & rencontrant à la ſortie quelques Atheniens ſes capitaux ennemis, il ſe douta fort d'eux, mais ils ne luy firent aucun mal, au contraire, le conſolerent, & luy aiderent à leur pouuoir de ce qui luy eſtoit neceſſaire. Ce que conſideré par luy, & ſe voyant repris de ce qu'il plaignoit le partemẽt de ſon pays, il dit à ceux qui luy faiſoient ces remonſtrances: Comment, voulez vous que ie ne pleure point me cognoiſſant banny de mon pays, où les ennemis ſont tels, que l'homme ſeroit heureux, qui trouueroit en autre part les amis pareils à eux? Metele nommé Numidique, pour recompenſe de la victoire qu'il eut cõtre Iugurte Roy de Numidie, fut banny de Rome, pour ce qu'il ne voulut pas accorder vne loy qu'on vouloit faire. Annibal apres auoir executé tout ce qu'vn bon citoyen peut cõuenablement faire pour ſa patrie, cõbien qu'il fuſt le plus excellent Capitaine de ſon temps, ſi ne luy fut-il permis de viure ſeurement en ſon pays, car eſtant banny d'iceluy, fut contraint d'aller vagabond par le mõde. Le renommé Camile eſtoit injuſtement banni de la ville de Rome, lors que les Gaulois la prindrent, & que ils auoyent aſſiegé le Capitole: parquoy cependãt qu'il eſtoit en exil, il fut fait Dictateur, & ſouuerain Capitaine de ſon pays, où retourné il deliura de priſon ceux meſme qui l'auoient banni. Seruilius Hala, apres auoir conſerué la liberté de Rome,

de l'ambition de Spurius Emilius, maistre des Cheualiers, qui se vouloit faire Roy (lequel il tua & fit mourir) pour recompence fut banny, & enuoyé en exil. Ie ne sçay point de Republique plus tenuë à homme, que Lacedemonie estoit à Lycurgue, pour les loix qu'il leur auoit baillées, sur leur forme de bien viure. Et cõbien qu'il fut hõme de sainte vie, & loüables mœurs, & duquel pour ses vertus, selon Valere le grand, l'Oracle d'Apollo Pithien, répondit ne sçauoir s'il le deuoit mettre au nombre des hõmes, ou des dieux : neantmoins il fut maintesfois poursuiuy par ses citoyẽs à coups de pierre, & chassé hors de leur ville : & finalemẽt ayant vn œil creué fut chassé du pays. Le mesme salaire fut donné par les Atheniens à Solon, qui leur auoit institué tant de bonnes & saintes loix, & desquelles s'ils eussent voulu tousiours vser, leur Empire eust (peut estre) duré perpetuellement, ce neantmoins pour leur auoir conquis, & recouuré la ville de Salamine, & semblablement les auoir aduertis de l'entreprise de Pisistrate, qui se vouloit faire leur Roy & tyran, luy en sa caduque vieillesse fut banny, & ne peut tant impetrer enuers eux que de luy octroyer vn certain lieu en leurs terres pour finir le reste de ses iours, ains pour toute remuneration l'exillerent en l'Isle de Cypre. Scipion Nasica, qui fut esleu pour le plus homme de bien de Rome, qui ne meritoit pas moins d'hõneurs, en l'administration, & gouuernemẽt de la republique que les autres Scipions auec leurs armes en campagne. Ce neantmoins apres qu'il eut deliuré Rome de la subjection, & tyrãnie des Grecs, cognoissant les enuies d'aucuns citoyens, & mauuaise

opinion qu'ils auoient de ses vertus, feignant d'aller en ambassade, se retira volontairement en Pergame, où sans aucune mauuaise affection à son ingratte partie, il paracheua le reste de ses iours. En semblable Publius Lentulus, apres auoir vertueusement deffendu la Republique, & reprimé les furieuses entreprises des Grecs pour recompense fut banny de Rome, mais auant que de s'en aller demeurer en Sicile, pria les Dieux en presence de tous qu'il ne peust iamais retourner à vn peuple si ingrat. Boëce Seuerin homme illnstre, & fort vertueux fut banny par Theodoric qui auoit occupé Rome, & ce pour le soupçon qu'il auoit que Boëce pourchassast la liberté de la patrie. Pour ceste mesme cause le tyran Denis bannit Dion Siracusain excellent Capitaine, qui par le moyen de son exil deuint depuis si puissant, qu'il remit le pays en sa pristine liberté : bannissant Denis de sa seigneurie, & l'en priuant totalement. Il en aduint ainsi à Trasibule Capitaine Athenien, lequel estant banny d'Athenes par la puissance de trente tyrans qui la tenoient en subjection, ramassa plusieurs autres bannis, puis auec l'ayde de Lisandre Capitaine Lacedemonien vint contre Athenes qu'il deliura de la seruitude où elle estoit. Pub. Rutilie Consul de Rome estant banny par ceux qui tenoient le party de Sylla, encore depuis qu'il fut r'appellé de son exil si n'en voulut-il point iouïr : disant qu'il aimoit mieux faire honte au pays de l'auoir banny sans cause, que d'estre tenu à eux pour l'auoir tiré d'exil. Tarquin le superbe, bien que ce ne fut par ingratitude, ains pour meschancetez, fut banny de Rome, & perdit son Royaume, à cause de la force

dont vn sien fils auoit vsé enuers Lucrece Romaine. Milon Patrice Romain à cause de la mort de Clodius, bien qu'il fut deffendu de Ciceron, fut neantmoins relegué en Marseille. Clistenes fut le premier qui fit la loy du bannissement en Athenes, & si fut le premier qui en fut banny. Pareillement Eustache Pamphilie Prelat d'Antioche, fut banny pour ce qu'il contredisoit aux heretiques Arriens, au temps de Constãtin le Grand, Paul Diacre grãd Historiographe, & de grande authorité, dit que le Pape Benoist V, fut bãny de Rome par l'Empereur Otton, contre la loy diuine & humaine. Ce mesme Otton ayant vaincu l'Empereur Berenger, & son fils Albert, les enuoya en perpetuel exil. Ainsi ont esté bannis infinité de grands personnages. Et si estoit à Rome estimé l'exil vne si grande peine, que nul ne pouuoit estre banny, que premierement il n'en eust esté consulté auec tout le peuple. Aussi à la verité l'amour que l'on porte à sa nation, est si grande, que l'on ne peut en estre chassé sans grande & extresme douleur : pour la consolation desquels bannis, Plutarque fait vn singulier traité: & Erasme en escrit vn notable Epistre. Seneque aussi au liure de la consolation, adressé à Pauline, escrit vne notable sentence sur cela.

Fala en l Epis

Plu Era Sen

De deux grands personnages qui furent prins pour homicides, & lesquels furent faits Roys par le mesme moyen qu'ils pensoyent perdre la vie.

Chap. XXI.

Les moyens par lesquels Dieu ordonne toutes choses sont si secrets aux hommes, que

quand ils pensent perdre quelque chose par vn moyen, c'est lors que perduë elle se trouue recouurée. En sorte qu'en quelque grand estat que ce soit, l'homme ne se doit tenir asseuré, ny aussi se deffier en aduersité pour grande qu'elle soit. Dequoy suffira pour exẽple ce que nous dirons maintenant. Du temps qu'en Hongrie, & Boheme regnoit le Roy Ladislas fils du Roy Albert, ieune & nouuellement venu au gouuernemẽt du Royaume: & à ceste cause, contraint se gouuerner par l'opinion d'aucuns principaux Barons, il se meut entr'eux quelques discords, & particulieremẽt entre les enfans du seigneur Iean Vniades Wayuode, qui estoit mort, peu auparauant tuteur du Roy, & qui auoit eu le plus de puissance au gouuernement du Royaume d'vne part: & Henry Comte de Celie proche parent du Roy, d'autre part. Cette inimitié fut si grande, qu'estant vn iour le Comte Celie en vne Eglise d'vne des villes de Hongrie, il fut tué par les mains des enfans de ce Seigneur Iean Vniades Wayuode, qui est vn nom de grande dignité en ce Royaume là. Pour ce iour, le Roy ne fit semblant de s'en mescontenter, pource qu'il luy semble n'estre à l'heure assez puissant pour chastier telle presomption: mais depuis estant retourné en la ville de Bude, fit prendre les enfans de ce Wayuode, & au plus grand nommé Ladislas, fit trancher la teste, & quant à l'autre nommé Matthias, pour ce qu'il estoit encor petit, il n'en voulut pour lors faire iustice: toutesfois le fit mettre en prison, sous bonne, & seure garde au Royaume de Boheme. Estant ainsi cét enfant prisonnier sans esperãce de vie, ny de voir la fin de sa prison: aduint

qu'en cette mesme ville (où il estoit detenu) nommée Prague en Boheme, le Roy Ladislas mourut: au moyen dequoy le peuple de Boheme esleut vn Roy, nommé George Pogibrachio. Les Hongres d'autre costé estans aduertis de la mort de leur Roy, & meus à pitié de ce Mathias à cause principalement de l'authorité, que jadis auoit eu son pere en ce Royaume, declarerent Mathias Roy de Hongrie: lequel estant en la puissance de George nouueau Roy de Boheme, qui fut aduerty de l'élection des Hõgres, fut par luy deliuré, & luy fit de beaux partis, luy donnant sa fille en mariage, par ainsi de pauure & desesperé, se vid en vn instant Roy tres-puissant: & neantmoins s'il n'eust esté en telle aduersité, il ne fust iamais paruenu à ceste grandeur d'estat, pour ce qu'on y eust esleu vn autre que lui: ou son frere Ladislas l'eust precedé, ou le Cõte Celie, qui auoit esté tué l'eust empesché: & n'eust-on point eu en son endroit le respect de pitié & misericorde s'il n'eust esté prisonnier. Ainsi dõc il paruint à la Couronne par le moyen que la perdent ceux qui l'ont: & depuis fut cestuy vn des plus excellens Roys de son temps, & obtint de plus grandes victoires, & fit de plus excellens faits d'armes principalement contre les Turcs. Vn pareil cas aduint à Iacques de Lusignen, Oncle de Pierre, Roy de Cypre: car en la feste & solemnité qui se faisoit au couronnement du Roy, y eut controuerse entre les Geneuois, & les Venitiens là estans, pour la preference, car chacun d'eux vouloit auoir le premier lieu: & fut ceste chose si fort debattuë d'vne part & d'autre, que Iacques de Lusignen, qui fauorisoit les Venitiens, fit tuër quelques Ge-

neuois: dequoy aduertis les autres, qui estoient demeurez à Gennes en furent si courroucez que pour en prendre vengeance, leuerent vne grosse armée sous la charge d'vn Capitaine, nommé Pierre Fregose, fort excellent en guerre maritime, lequel s'y porta en telle sorte, que paruenu en l'Isle, il print la ville par force d'armes, en laquelle estoit Iacques de Lusignen, qui fut prins & mené à Gennes, là où par ordonnance du Senat fut mis en vne tour en intention de luy faire finir sa vie, & y demeura neuf ans sans espoir de liberté, ny bien aucun: mais en fin fortune tourna sa rouë: car au bout du temps le Roy Pierre mourut sans hoirs, au moyē de quoy ceux de l'Isle, dolens de la longue detension & prison de ce Iacques, ayans égard qu'il estoit parent de leur feu seigneur l'esleurent pour leur Roy, cōbien qu'il fut prisonnier: sans le moyen de laquelle prison, peut estre ne fust-il paruenu à ceste dignité encore qu'il l'eust pourchassee luy estant en liberté. Telles sont les inclinations & volontez humaines. Apres laquelle eslection les Cypriens enuoyerent des Ambassadeurs à Gennes, à fin qu'auec les meilleures conditions qu'il seroit possible, ils obtinssent la liberté de leur Roy: lesquels venus à composition, & ayans payé sa rançon, le tirerent de captiuité en grande pompe & feste, puis le menerent & conduisirent magnifiquement dans les Nauires, où entré, & les voyles leuez, fut conduit en Cypre & là reçeu pour Roy, bien obey, & y regna quelque temps,

D'vne estrange aduenture aduenuë à vn prisonnier, & comme il en fut mis hors.

CHAP. XXII.

LES choses admirables se doiuent raconter legerement: si n'en ay-je toutesfois écrit, aucune qui ne soit certifiée par fidelle autheur, comme ceste-cy que ie veux dire, recitée par Alexandre d'Alexandrie, homme bien meslé en sciences, cōme i'ay dit cy-deuant, & si l'a décrit comme chose bien certaine. Il dit qu'en vn certain lieu d'Italie (dont il ne veut nommer le nom) auoit esté mis pour gouuerneur vn homme, (que pareillement il ne vouloit point declarer) fort tyran & cruel. Aduint qu'vn de ses vasseaux, homme de basse condition, luy tua d'auanture vn lévrier qu'il estimoit beaucoup, à cause dequoy ce tyran fut si courroucé qu'il le fit mettre à vne forte & cruelle prison, fermée à plusieurs clefs, & dessous bonne & seure garde. Quelques iours apres, celuy qui auoit la charge de le gouuerner, en luy portant vn iour à manger, cōme il auoit accoustumé, trouua les portes tout ainsi closes & fermées, qu'il les auoit auparauant laissees: & quand il vint au lieu où le prisonnier estoit coustumier de se seoir, il ne le trouua point: mais bien trouua les fers esquels il auoit esté enserré, tous entiers & sans aucune rompure. Ce qu'estant reputé miracle, fut rapporté au Seigneur de la ville, qui à plus grande diligence qu'il fut possible, le fit chercher par tout, & de maison en maison, & si n'en peut ouyr ne vent ne voix. Et fut le cas trouué encore plus estrange, de ce que

les fers où il auoit esté enserré, furent trouuez en la prison sans estre aucunement rompus ne brisez, & les portes de la tour fermées. Trois iours apres estãs les portes closes, tout ainsi que quand le prisonnier y estoit & n'y pensans plus les gardiens, ils oüirẽt crier au mesme lieu où le prisonnier souloit estre: & quand ils y coururent pour voir qui crioit là, trouuerent que c'estoit le prisonnier qui demãdoit à manger, & fut trouué emprisonné comme il estoit auparauant, la face espouuentable, decoulorée & fletrie, les yeux enfoncez, & ternis & esgarez, & ayant la face mieux ressemblante, à homme mort que vif. Les Concierges espouuentez de cela, luy demanderent où il auoit esté, mais il ne voulut rien dire, sinon qu'on le menast incontinent deuers le seigneur de la ville, pour ce qu'il auoit beaucoup de choses à luy dire, & de grande importance pour luy : ce qu'entendu par le Seigneur de là, le fit venir en la presence de plusieurs, deuant lesquels vouloit dire sa charge : puis se mit à conter choses merueilleuses : luy disant que s'estant trouué en si obscure prison, il estoit entré en tel desespoir, qu'il auoit appellé le Diable à son secours, affin qu'il l'emportast hors de là où il voudroit, pour éuiter ceste misere & que le diable estoit venu à luy en figure fort laide & espouuentable, auec lequel il fit complot de le tirer hors de prison, à quoy il n'eust pas à peine si tost condescendu, qu'il se vid porter en l'air sans sçauoir comment, ny par qu'elle maniere, qu'à l'instant il estoit descendu par certains lieux horribles, tempestueux, obscurs, & tenebreux, & s'y auoit veu plusieurs millions

de millions de personnes qui souffroyent de griefs tourmens, tant par feu qu'autrement, & qu'ils estoient tourmentez par infinité de diables, & que de là il auoit veu de toutes sortes de gẽs, comme Roys, Papes, Ducs, Prelats, & mesmemẽt plusieurs gens de sa cognoissance : & si fit particulierement entendre à ce tyran, qu'il auoit veu là bas vn de ses grands amis & compagnons, qui luy auoit demãdé nouuelles de luy, de sa vie, & de ses mœurs, & s'il estoit encores aussi cruel tyran qu'il souloit: & que luy prisonnier luy auoit respondu, que le Roy n'auoit laisse ses anciennes coustumes : au moyen dequoy cét amy luy pria que quand il le reuerroit, il aduertist d'amender sa vie, sans tant opprimer & vexer son peuple de tributs & d'excez, pour ce que luy qui parloit sçauoit bien que sa place estoit preparée en enfer, où il seroit griefuement tourmenté s'il ne s'amendoit autrement: & afin qu'il fust creu de ce qu'il disoit, cét amy du Tyran dõna enseignes au prisonnier, luy disant : di luy qu'il se souuienne que quand nous estions ensemble en guerre nous auions tel mot de guet : ce que le prisonnier recita amplement. Toutes lesquelles choses ouyes, ce Seigneur s'espouuenta merueilleusement, car il sçauoit bien que Dieu seul, son amy, & luy sçauoiẽt ce mot de guet : puis demanda à ce pauure homme, en quel habit & en quelle forme il auoit troué ce Gentil-homme en ce lieu là : l'autre luy respondit tout ainsi qu'il estoit en ce monde vestu de satin cramoisi: toutesfois que cét habit qui sẽbloit estre tel, estoit vn feu terrible qui le brusloit: qu'il soit vray (dit-il) ainsi que ie pensois le toucher à sa robbe, ie me suis bruslé la main : & en ce disant la

monſtra toute bruſlée. Il recita encore maintes autres choſes grandes & eſpouuentables. Quoy voyant ce Seigneur, le laiſſa aller en liberté en ſa maiſon: & diſent aucuns qu'il eſtoit ſi paſle & ſi laid, qu'à peine ſa femme le pouuoit recognoiſtre, ny ſes parans auſſi, & qu'il veſcut peu de iours apres tout troublé de ſes ſens, debile & fort denué: & neantmoins tout ce qu'il luy reſta de vie, il le diſpenſa au ſalut de ſon ame, à l'ordre & diſpoſitiõ de ſes biens & en continuelle penitence de ſes pechez: Mais dequoy ſeruit cét aduertiſſement à ce Seigneur, Alexandre n'en parle point, ains ſeulement afferme ceſte hiſtoire veritable.

Que le ſang du taureau fait mourir ceux qui en boiuent, & qui fut celuy qui premier dompta les taureaux.

CHAP. XXIII.

VEv que le taureau eſt ſi domeſtique animal, que nous mãgeons ordinairemẽt de ſa chair: & de ce qu'il engendre, les hommes ſont plus alimentez nourris que de nulle autre viãde, il ſemble que ce ſoit contre nature que ſon ſang ſeparé de la chair beu tout chaud ait puiſſance de faire mourir les hõmes. Dioſcoride toutesfois, & Pline diſent que le ſang frais du taureau eſt venimeux, & qu'il tuë celuy qui en boit. Plutarque eſcriuant de Midas (celuy duquel tant d'hiſtoires, & tãt de fables font mention) dit qu'eſtant malade de quelques imaginatiõs eſpouuẽtables, & allant de pis en pis, ſans trouuer amendement, termina de boire du ſang d'vn taureau ſuffoqué, dont il mourut incontinent. Il eſcrit encore, que Themiſtocles Athe-

Dioſcoride liu. 6. Pli. l. 28 Plutarque au liure de ſuperſtition.

nien, excellent Capitaine, qui auoit deffendu la Grece des inuasions de Xerxes, estãt banny de son pays, s'en alla à la Cour du Roy Artaxerxes auquel (par le courroux & indignation qu'il auoit à sa patrie) fit promesse de luy donner le moyen de surmonter toute la Grece : mais quand le Roy le somma d'y satisfaire il ayma mieux mourir : car en feignant sacrifier à la Deesse Diane, il beut le sang du taureau qu'il auoit sacrifié dont il mourut incontinent, ce qui est certifié, par Plutarque. La raison naturelle que l'on peut donner pourquoy le sang chaud d'vn taureau fait mourir celuy qui en boit, est deduite par Aristote. Pline, & Dioscoride disent que c'est pour ce que le sang du taureau se caille & endurcit incontinent, voire beaucoup plustost que le sang de nulle autre beste : tellement que paruenu en quantité dans l'estomach, il se congele, & cause éuanouyssement, & suffocation, estoupant les voyes aspiratiues & sensitiues, dont soudainement s'ensuit la mort. Pline dit que les choux cuits en sang de taureau, guarissent de l'opinion : par ainsi ce sang seul est de soy-mesme venimeux, mais mis en composition auec autre chose il porte medecine. L'homme (auquel Dieu a sousmis toutes choses) tire grande vtilité, & seruice du taureau & de son espece : pour ceste cause Columelle le prefere à tous autres animaux. Aussi estoit-ce jadis vn grand crime de tuer vn taureau, & recite Pline d'vn homme qui fut banny pour en auoir tué vn. Le premier qui dõpta les taureaux, & s'en seruit au ioug, fut selon Diodore, vn nommé Denys, ou Dionysius fils de Iupiter, & de Proserpine : & selõ Pline au 7. liu. ce fut vn nommé

Plutarque en la vie de Themistocles

Arist. l. 3. des bestes.

Pl. l. 11.

Dioscoride l. 6.

Pl. l. 28.

Columelle en son agriculture.

Diodore l. 4. &c.

Briges, natif d'Athenes : autres disent que ce fut Triptoleme, duquel il semble que parle Virgile, disant : l'enfant maistre & inuenteur de la courbe charruë. Seruie dit, que cela se doit entendre de Triptoleme, ou d'Osiris. Ie pense moy que Virgile voulut couurir le nom de l'inuẽteur de chose si vtile & necessaire: pour ce qu'à la verité ce ne deuoit point estre l'inuention d'vn seul, au contraire, que l'esprit, & l'humaine necessité l'ont trouuée, en sorte que quelques vns en inuenterent vne partie, & autres le reste. Aussi Troge Pompée dit, qu'Auidis Roy d'Espagne fut le premier qui dompta les taureaux, & qui les mit au labeur : mais quoy qu'il en soit l'inuẽteur, telle chose est fort necessaire & profitable à la vie de l'homme. Ceste beste paist l'herbe autremẽt que les autres, pour ce qu'il recule tousjours en paissant, & les autres vont tousiours en auant. Aristote parle de certains taureaux qui sont en Frigie, desquels les cornes ne tiẽnent point aux os, ains seulement à la peau, & se peuuent manier comme leurs oreilles: Elian en dit autant. Le premier qui courut les taureaux à Rome, & les tua, fut Iules Cæsar, dequoy Pline fait tesmoignage. Cét animal a encore vn autre naturel, car il cognoit, & prognostique quand il doit pleuuoir, & le mõstre en haussant le mufle, & flairant l'air.

Virgile en ses Georgiques.

Aristote liu. 3. des bestes.

Combien l'eau est necessaire à la vie humaine, & l'excellence de cét élement, auec le moyen de cognoistre la bonne.

Chap. XXIIII.

IL semble qu'il n'y ait chose plus necessaire à la vie humaine que l'eau, pour ce que la

quelquesfois le pain deffaut, l'homme se peut nourrir de chair, & autres viandes, & si le feu defailloit il se trouue tant d'autres choses bonnes à manger cruës, & pourroit-on viure quelque temps sans feu: mais par faute d'eau, ny l'homme ny autre animant ne pourroit viure. Il n'y a herbe n'y aucune sorte de plante qui peut produire semẽce ny fruict sans elle: toutes choses ont besoin d'eau & d'humidité. Cela est tant veritable, que Thales Milesien & Hesiode ont pensé que l'eau fust le cõmencement de toutes choses, & le plus ancien de tous les esle-mens, & encore le plus puissant: car cõme dit Pline *Isidore*
& pareillement Isidore, l'eau ruine & humilie les *l.3. des*
mõtagnes & seigneurie la terre, esteint le feu, & se *Etimo-*
conuertit en vapeurs, surpasse la region de l'air, *logies.*
dont apres elle descend pour engendrer & produire toutes choses en la terre. Aussi Dieu a tant estimé l'eau, qu'ayant conclu de regenerer les hommes par Baptesme, il a voulu que sçait esté moyennant cét eslement. Et si quand il diuisa l'eau au cõmencement du monde, il l'eut en telle estime, que le texte dit qu'il laissa & mit les eaux au dessus du Ciel, sans en ce comprendre celle qui circuit la terre. La plus grande peine que donnoyent les Romains aux condamnez, estoit qu'il leur interdisoient l'eau & le feu, mettans l'eau deuant le feu pour dignité. Puis donc que l'eau est tant necessaire à la vie humaine, on doit auec soigneu- *Vitruue*
se cure chercher la meilleure, dont à ce propos *en son l.*
ie notteray quelques proprietez alleguées tant par *d'archi-*
Vitruue, qu'Aristote, Pline & Dioscoride & *tecture.*
autres parlans de l'eslection des eaux. Le pre- *Aristote en ses*
mier enseignement est, que si l'homme va en *problesmes,*

pays estranges, & il veut cognoistre si les eaux y sont bonnes pour s'en ayder-là, ou en faire transporter ailleurs selon la necessité, qu'il regarde, & considere les lieux circonuoisins du fleuue, ou de la fontaine, qu'elle est la vie, & disposition des hommes habitans là autour. S'ils sont sains, robustes, & bien coulorez en face, sans estre maleficiez des yeux, & des jambes, tels hommes portent tesmoignage de la bonté de l'eau, si le cõtraire se trouue, qu'elle est mauuaise: mais si l'eau est trouuée de nouueau tellement que ceste experience faille, il y a d'autres espreuues: Il faut prendre vn bassin d'airain bien net, & poly, & jetter dessus des gouttes de l'eau, dont on veut faire experience, & si apres que l'eau sera sechée, le vaisseau n'est point taché de ces gouttes, c'est signe que telle eau est bonne. C'est encore vne autre bonne espreuue, la faire bouillir en ce mesme vaisseau, puis la laisser refroidir & reposer, & apres la vuider: & si au fonds il n'y demeure point de arene, ou de limon, c'est à dire qu'elle est fort bonne, & de deux eaux celle qui en aura le moins sera la meilleure. Si en ces vaisseaux ou autres on fait cuire des grains à faire potages, comme pois febues, & autres legumages, la meilleure eau sera celle qui les fera plustost cuire. On doit considerer pour faire jugement certain des eaux, en quel lieu elles prennent leur source, si c'est terre sablonneuse, nette & claire, ou si elle est bourbeuse trouble, & orde, & qu'il n'y croisse point de joncs, & autres herbes pestiferées & mauuaises: mais pour meilleur remede & plus grande seureté de boire vne eau incertaine, ou qui n'est point reputée bonne, est de la faire cuire à petit feu,

feu, & puis la laisser refroidir. Pline dit que l'Empereur Neron la faisoit ainsi bouillir & refroidir dãs la neige, & se glorifioit d'auoir trouué ceste inuention. La raison pourquoy l'eau bouillie est plus saine, est pour ce que cét eau que nous beuuõs n'est point saine en sa propre nature, ains fort meslée auec la terre & l'air : mais par le feu la partie venteuse s'exhale, & resout en vapeur : la terrestre par la nature du feu (qui est d'affiner & separer les diuerses natures) descend en la partie inferieure, & là s'arreste par ce moyen l'eau cuite demeure moins enflant, par ce que la partie venteuse qu'elle auoit au commencement s'est euaporée. Elle est aussi plus subtile & legere, pour estre purifiée de la partie terrestre, & partant plus facile à garder & conseruer, tellement qu'elle refroidit & mouille competamment sans tant opiler n'y alterer. Et par là cõgnoit-on que l'eau des puits n'est pas si bonne que les autres, pour ce qu'elle participe plus de la terre & n'est point purifiée par la chaude visitation du Soleil, aussi est-elle plus aisée à corrompre. Toutesfois quand plus on tire de l'eau d'vn puits, tant moins elle est mauuaise, pour ce que ce continuel mouuement empesche la corruption coustumiere, de s'atacher aux eaux enfermées, & qui n'ont point de cours, & puis nature enuoye nouuelle & fresche eau à mesure qu'on tire celle qu'elle y auoit mise, Pour ceste cause l'eau des lacs, & des estangs est la pire de toutes : car par faute de s'escouler elle se corromp & engendre des choses mauuaises, & bien souuent infecte l'air, qui cause des maladies aux enuirons. Il faut encore considerer que les eaux qui ont leurs cours vers le midy ne

ſont pas ſi bõnes que celles qui vont vers le Septentrion : pour ce qu'en la partie du midy, l'air eſt plus meſlé de vapeurs & humiditez, qui gaſtent l'eau & luy font dommage, & du coſté de Septentrion l'air eſt plus ſubtil & moins humide:par ainſi il n'enfle point l'eau, ne l'agraue. A ceſte cauſe là, l'eau qui eſt la plus claire, la plus legere, la plus ſubtille & plus purifiée, eſt la meilleure, pour ce que comme nous auons dit elle eſt moins meſlée des autres eſlemens, & encore eſtant approchée du feu, elle s'échauffe pluſtoſt que les autres. Auſſi eſt-ce vne ſinguliere eſpreuue de deux eaux, de regarder à celle qui ſera pluſtoſt chaude par vn meſme feu, & en meſme eſpace de temps, & voir auſſi laquelle des deux ſera pluſtoſt refroidie, car ce ſont deux argumens de plus ſubtile & penetratiue ſubſtance, & pour autant que le meſlange de terre parmy ceſte eau, l'arguë de peſanteur, il eſt bon d'eſlire l'eau plus legere, laquelle ſe pourra experimenter en ceſte ſorte : il faut prendre deux pieces de toille d'vne meſme peſanteur, & mettre l'vne en l'vne des eaux & l'autre en l'autre, tant qu'elles en ſoyent abreuées, puis les en tirer, & les eſtendre à l'air où le Soleil ne donne point & apres qu'elles ſeront ſeches les repeſer, car la piece qui peſera le plus, monſtrera que ſon eau eſt la plus peſante. D'autres les peſent en vaiſſeaux bien nets, & qui ſont d'vne meſme peſanteur. Ariſtote & Pline diſent que la plus grande cauſe qui diuerſifie la qualité des eaux, vient de la ſubſtance de la terre, des pierres, des arbres & des minieres & metaux par où paſſent les fontaines & riuieres, & pour ceſte cauſe elles deuiennent

les vnes chaudes, les autres froides, les vnes douces, & les autres salées : parquoy c'est vne reigle certaine, que l'eau qui n'a point de saueur ny d'odeur, est cogneuë pour la meilleure. Tous ceux qui en ont escrit maintiennent, que celle qui passe par les mines d'or est meilleure : Qu'il soit ainsi, les fleuues les plus notables & excellens du monde, sont ceux qui engendrent & cõseruent l'or en leurs deliées areines : mais pour ce que nous deuõs traicter particulieremẽt de la proprieté d'aucuns fleuues & autres eaux, ie n'en donneray point d'exemple. Puis donc que nous auons parlé des eaux des fontaines & aussi des eaux des riuieres, c'est bien raison que nous parlions quelque peu de l'eau de la pluye, laquelle est prisée d'aucuns, & blasmée par autres. Vitruue, Columelle, & quelques Medecins, donnent beaucoup de loüange à l'eau de la pluye, quand elle tombe claire & nette : pour ce, disent-ils, qu'elle est legere, & non mixtionnée, d'autant qu'elle prouient de la vapeur, qui par sa grãde subtilité est montée en la region de l'air, & qu'il est à croire que le pesant & terrestre soit demeuré en terre. Et combien que quelques vns disent que l'eau descendant du Ciel se corrompt incontinent, comme nous voyõs aux estangs, qui engendrent mille ordures, si n'est-ce pas à dire que cela procede du deffaut de ceste eau, ains pour estre arrestée en lieu où s'assemblent bourbiers, infections & autres immondices, & encor' par le moyen de l'ordure qu'elle emmeine quant & soy, lauant la terre par où elle passe, lors qu'il pleut en abõdance : parquoy la cause de la soudaine corruption, procede de ce qu'elle est subtile

& delicate, & par le moyen de la chaleur du soleil, & humilité de l'eau auec la mixtion de plusieurs ordures : toutesfois si ceste eau ainsi subtile, purgée & claire, estoit recueillie tombant de dessus les couuertures bien nettes des maisons : ou bien lors qu'elle tombe du Ciel, passant par l'air sans toucher à aucune chose, & si elle estoit receuë en des vaisseaux bien nets, elle seroit meilleure que les autres & se conserueroit plus long temps. Il y a quelques autheurs qui tiennent l'opinion contraire, mesmement Pline, & dit qu'elle est si mal saine qu'on n'en deuroit point boire, pour ce que les vapeurs d'où elle prouient, procedent de plusieurs choses, & diuers endroicts : dont elle reçoit beaucoup de qualitez differentes, & aussi bien de mauuaises que de bonnes. Et en monstrant encores d'autres raisons, il respond à celles que nous auõs alleguées, & dit que l'espreuue n'est suffisante pour la dire bonne, de monstrer qu'elle est plus legere pour estre tirée en la region de l'air : car telle éuaporation est attraite en haut par vne secrette violence du Soleil : & qu'à semblable raison, c'est aussi vapeur celà dequoy la dureté pierreuse de la gresle est formée en l'air, laquelle eau est pestiferée, & pareillement celle de la neige. Il dit encore qu'outre ceste defectuosité, telle eau de pluye s'infecte par la vapeur & chaleur de la terre lors qu'il pleut : & pour argument de son impurité, ne faut que voir combien tost elle se gaste & corrompt : dont se fait vraye experience sur la mer, ou telle eau ne peut estre cõseruée, pour ceste cause sont reprouuez les puits & les citernes. Sur toutes ses opinions chacun donnera la sienne ainsi

que bon luy semblera : mais quant à moy ie loüe moins l'eau de pluye que l'autre, encore qu'elle soit plus necessaire, & que Pline qui la blasme die que les poissons s'en engraissent dans les estangs, lacs, & riuieres, & que quand il pleut ils deuiēnent meilleurs, & qu'ils ont besoin de l'eau du Ciel. Theophraste dit que les herbes jardinieres, & toutes autres pour abondance d'eau qu'on les puisse arrouser, ne croissent point tant cōme pour la pluye. Tout en pareil cas parle Pline des cannes, qui pour croistre ont besoin de l'eau du Ciel, Aristote pareillement sur l'abondance & croissance des poissons.

Par quel moyen on peut tirer quantité d'eau douce de la mer, & pourquoy l'eau froide faict plus de bruit en tombant que la chaude, & si vne Nauire porte plus pesant sur l'eau salée que sur la douce.

Chap. XXV.

ARistote & Pline disēt qu'il faut faire plusieurs vaisseaux de cire, creux par dedans & les lier le plus fort qu'il sera possible, & qu'il n'y ait point de trou, ny aucun vent, puis les mettre en des rets, ou autres choses semblables bien liez à des lōgues cordes, & les tenir en la mer l'espace d'vn iour entier : ce fait, les retirer, & on trouuera en chacun de ses vaisseaux quād on l'ouurira, quelque quātité d'eau douce cōme celle de fontaine. La raisō pourquoy l'eau salée deuient douce entrāt en vaisseaux de cire est donnée par Aristote, & dit que la cire estant douce, & poreuse, l'eau la peut penetrer, & que la partie subtile de l'eau de la mer passe par à

trauers, & s'adoucit, laissant la partie terrestre qu'elle auoit en la superficie de la cire. A la verité si ceste chose est vraye (ie dy si elle est vraye pour ce que ie n'en ay faict espreuue) elle pourroit beaucoup seruir en maintes necessitez qui s'offrēt ordinairement : toutesfois il me semble que si l'eau salée deuient douce pour entrer en des vaisseaux de cire, elle deuroit aussi s'adoucir estant coulée dans la cire, de laquelle on feroit des vaisseaux pareils à ceux qu'on fait maintenant de quelques pierres, pour couler & dessaler l'eau : car par mesme raison ces choses tendroyent à vn mesme effect, encore qu'il semble qu'il y ait quelque difference à entrer en vaisseaux vuides, ou sortir de vaisseaux pleins, d'autant qu'il y a apparence de plus grande force & violence au sortir du vaisseau plein, neantmoins l'homme curieux pourra experimenter l'vn & l'autre. Encore pour l'amour de ceux qui sont curieux de telles experiences & singularitez, ie veux dire vne autre chose qu'on sera ioyeux de sçauoir ; c'est qu'emplissant deux bouteilles de mesme mesure, & d'ouuerture esgale, pleines d'eau, l'vne boüillante, & l'autre froide, puis les reuuider toutes deux ensemble, l'eau froide sortira plustost que la chaude, & si fera en tombant plus grand bruit & plus aigu, au contraire, la chaude le fera plus sourd & moindre : la raison, c'est que l'eau chaude est plus legere que la froide, pour ce qu'auec la chaleur du feu, elle est plus euaporée: ainsi au commencement que l'eau froide sort du vaisseau, celle qui est dedans va deuant, en sorte que la pesanteur est cause que l'eau froide tōbe plustost que la chaude, & au cheoir fait plus

grand bruit. C'est la raison qu'en donne Aristote, lequel semblablement dit vne autre chose que nous voyons iournellement : c'est qu'vne nauire porte plus grande charge sur la mer que sur l'eau douce: pour ce que l'eau de la mer est plus grosse & épaisse, & soustient sur ses eschines quelque chose que ce soit, en plus grand poix que ne fait l'eau douce qui est plus subtile : qu'il soit ainsi, l'experience le monstre chacun iour : car si on iette vn œuf sur l'eau douce incõtinent il va au fond, mais si on le iette sur l'eau salée, il se soustiẽt dessus & n'enfondre point.

La raison pourquoy tous animaux ont autant de pieds d'vn costé que d'autres, & de quel costé ils commencent à marcher, & pour quelle raison.

CHAP. XXVI.

QViconque aura diligemment consideré le marcher de toutes les especes d'animaux, il aura trouué qu'ils ont nõbre de pieds en pair, tant ceux de deux que de quatre & plus : & si est encore à noter qu'ils leur sont en telle sorte cõpartis, que la moitié en est d'vn costé & l'autre moitié de l'autre, & si ne sont iamais nompair : dont la raison semble proceder du secret de la nature, dequoy ie parleray amplemẽt, selon l'opinion des plus spirituels & curieux Philosophes: entre tous lesquels sera Aristote au traicté de leur commune maniere de marcher : encore met-il ceste dispute en ces Problemes. Et pour l'entendre faut presupposer que le mouuement des animaux est composé de repos & trauail : car pour mouuoir vne partie, l'autre partie

doit estre ferme & en repos, puis elle s'émeut, en maniere que pour le mouuement du marcher, il séble qu'vn pied se repose & l'autre voise. Et cela est vne reigle certaine & necessaire, excepté le saut qui se forme de tout le corps, sans cercher le maniement des pieds l'vn apres l'autre. Ainsi donc necessairement quand vne partie des pieds s'arreste & repose, l'autre se meut, puis se met en repos, tandis que la premiere partie s'auance de marcher: & par ce moyen les pieds s'émeuuent ainsi alternatiuement. Pour donc faire icelles œuures, il fut besoin qu'il y eust plus d'vn pied, & encore qu'ils fussent pareils en nombre, c'est à dire, où deux, ou quatre, où dauantage, pour ce qu'ayant trois pieds la chose n'eust pas esté bien ordonnée ny égale: car quand les deux se fussent meus, il eust fallu que le tiers eust porté tout le fardeau: & pour ceste mesme raison tous animaux quelque quantité de pieds qu'ils ayent, sont de deux ou de quatre, ou plus, tousiours en nombre pair: ils en ont la moitié d'vn costé & l'autre moitié de l'autre, à fin que plus ordonnémét toutes les deux parties se puissent mouuoir en nombre égal, & en parties de trauail, cóme on void aux abeilles, aux mousches & scarbots qui ont six pieds, & encores en d'autres vermines, qui en ont quarante, & cent, qui sont également partis par moitié de chacun costé: & combien qu'en ces bestes ayant tant de pieds, il semble que l'inégalité fut supportable, ce neantmoins nature y a voulu mettre la plus grande perfection. C'est encore vne chose notable, ce que le mesme Aristote détermine par ces mesmes liures, cy dessus alleguez: il dit que les hommes & toutes sortes de bestes, commen-

cent tousiours leur mouuement par la dextre partie, dont nous auons bien éuidente experience en tout ce que nous faisons. Celuy qui veut partir pour courir, met tousiours le pied gauche deuant, afin de commencer apres, la cource auec le droit: & si quelqu'vn porte quelque chose pesante, ordinairement il l'a porte du bras gauche, ou sur la partie senestre, à fin d'auoir la partie dextre à deliure, pour aller plus legerement. Par là nous voyons que l'homme quãd il veut s'émouuoir à faire quelque chose, si ce n'est pour aucune cause expresse, ou pour quelque empeschement ou inconuenient, la premiere partie qu'il mettra en auant sera la gauche. Aussi voyons nous, quand aucun veut aller à l'entour de quelque chose, il tournoye tousiours à gauche, afin d'auoir le bras droit en liberté, encore quand on veut monter à cheual, ou sur quelque autre chose là où il est besoin de soustenement de la main (bien que la partie dextre soit la plus preste, pour l'œuure manuelle, & pour se mouuoir ou monter) l'homme met tousiours le pied & main gauche pour se ietter en selle: de sorte que le premier mouuement est en la main gauche, & la main dextre est celle qui en est conductrice.

Du tres-puissant Roy le grand Tamburlam, des Royaumes & Prouinces qu'il a conquises: & de sa discipline militaire.

CHAP. XXVII.

IL y a eu de fort excellens Capitaines entre les Grecs, Romains, Carthaginiens & autres

nations, lesquels cõme ils furent sages & bien fortunez en guerre, aussi furent-ils heureux à auoir des historiens, qui écriuent amplement leurs actes genereux. Mais en nostre temps s'est trouué vn notable homme que l'on pourroit meritoirement esgaler à tous les autres, tant soient-ils excellents, neantmoins infortuné en ce qu'il ne se trouue aucun qui ait décrit ses faits : tellement que moy qui veux parler de luy ay esté contraint le mendier enuers plusieurs autres, & encore n'en puis-je dire que bien peu & confusément. Cestuy fut le grand Tamburlam, lequel de son commẽcement estoit vn laboureur des chãps (comme disent quelques vns) pauure Soldat, & neantmoins il paruint en si grãdes Seigneuries & victoires, qu'il ne fut moindre qu'Alexandre, ou s'il le fut, c'estoit bien peu : & regnoit cét homme excellent, enuiron l'an mille trois cens nonante. Quelques-vns disent qu'il estoit descendu des Parthes, peuple tant redouté, du tẽps des Romains : & neantmoins peu renommé. Ses pere & mere estoient pauures : toutesfois il fut de bonne & gaillarde condition, bien composé des membres, fort & dispos, homme vif & soudain: d'esprit aygu, de bon & resolu iugement, & si auoit tousiours ses pensees à choses hautes, tant durant le tẽps de sa pauureté, que depuis estre paruenu à richesses ; il auoit le courage grand, tellement que dés son enfance, il estoit naturellement enclin à la guerre, & s'y adõna par telle solicitude & desir d'apprendre l'Art-Militaire, qu'à peine pourroit-on iuger en quoy il estoit plus heureux, ou en la dexterité & vaillance, ou en la prudence & bon esprit : auec lesquelles vertus & prompti-

tudes, & encore auec celles que nous dirons cy-apres, il acquit en peu de temps la plus grande reputation que iamais homme peut acquerir. Son commencement, selon que recite Baptiste Fulgose, fut que luy estant fils d'vn pauure homme gardant le bestail aux champs, & se nourrissant auec les autres enfans de son mesme exercice, aduint vn iour que ses compagnons en se joüant l'esleurent pour leur Roy, & combien qu'ils eussent fait cette essection par jeu, si est-ce qu'en joüant & gaudissant, luy qui auoit l'esprit appliqué à grandes choses, leur fit jurer qu'ils feroiét tout ce qu'il leur commanderoit, & luy obeïroient en tout cõme à leur Roy. Apres tel serment fait leur commanda que chacun d'eux vendist son bestail, qu'ils laissassent ce pauure estat pour suiure le train des armes, & le retinssent pour leur Capitaine: ce qu'ils firent, & en peu de iours assembla cinq cens pasteurs & laboureurs, auec lesquels le premier acte qu'il fit, fut de piller les marchands qui passoient par là, puis il departit le butin si iustement entre ses compagnõs, que puis apres ils le seruirent tous en grãd amour & fidelité: & fut cela occasiõ que plusieurs autres le seruirent encore de nouueau. Ces choses entenduës par le Roy de Perse, il enuoya vn de ses Capitaines auec mille cheuaux pour le prendre: à la venuë duquel il sceut si bien faire, que d'ennemy qu'il estoit, il le fit son compagnon & coadjuteur: tellement qu'ils joignirent leurs deux compagnies ensemble, & commencerent à faire de plus grandes entreprinses qu'auparauant. Pendant ces choses, aduint vn discord entre le Roy de Perse & vn sien frere: au moyen dequoy le Tamburlam

se mit du costé du frere du Roy, & par son industrie besongna si bien, qu'il luy fit obtenir la victoire, & en le faisant Roy, destruisit l'autre : puis estant par ce nouueau Roy creé Capitaine de la plus grande part de son armée, il fit semblant de luy vouloir acquerir nouuelles terres, & pour ce faire assembla encore dauātage de gens, qu'il trouua moyen de faire reuolter, & les rendre rebelles à leur nouueau Roy, cōtre lequel il alla tout à l'instant, & luy osta le Royaume qu'il auoit aydé à conquerir, & se fit Roy de Perse : ce qui ne se peut faire sans grands & notables faits d'armes & tres-grande industrie. Ce fait, il mit en liberté sa patrie, qui auoit long temps esté serue des Sarrazins & Roys de Perse, & les tirant de ceste seruitude se fit leur Roy. Depuis se voyāt auoir belle & grosse armée suscita les rebellions des Prouinces, & par ce moyen conquit par succession de temps la Syrie, l'Armenie, Babylone, Mesopotamie, la Syrie Asiatique, l'Albanie, la Mede, & autres Prouinces, auec grandes & tres-fortes Villes & Citez. Et combien qu'il ne se trouue rien par escrit des batailles & guerres qui se firent en l'acquisition de ces terres & Prouinces, si est-il à presupposer que l'on y executa de merueilleux faits d'armes, & de grandes inuentions : pour ce que tous ceux qui en ont escrit disent de grandes choses de cét excellent personnage, & qu'il estoit si bien duit à gouuerner son armée qu'il ne fut oncques sçeu qu'il y eust aucune mutinerie. Il estoit fort loyal, liberal, & vendant l'honneur à ceux qui le suiuoyēt, à chacun selon son merite, & partant craint & aimé : il cōduisoit & instruisoit ses gens par si bonne adresse,

qu'en vn mesme instant quand il en estoit temps, par vn signe qui se faisoit, chacun sçauoit ce qu'il auoit à faire, & se mettoit en son lieu : & si menoit vn exercité si grand, qu'il n'est point nouuelle que iamais homme en menast tant. Bref son camp ressembloit à l'vne des meilleures villes du mõde, car tous les offices y estoient par ordre, & s'y voyoit grand nombre de marchands bien fournis de toutes choses necessaires pour vn camp. Il ne souffroit point de pilleries, larcins, forces, ny violences: ains chastioit rigoureusement ceux qui en estoient coulpables : par ce moyen il conduisoit son camp aussi bien pourueu de toutes choses, que la meilleure ville de la terre au tẽps de la plus seure paix qu'il est possible souhaitter. Il vouloit que ses soldats se glorifiassent de leurs faits valeureux, vertus & prudence. Il les payoit fort bien, les honoroit, prisoit, & caressoit, & neantmoins il les tenoit fort subjets. Estant ainsi Roy & Empereur de plusieurs Royaumes & Prouinces en Asie, il y eut infinité de peuples de toutes parts qui s'y retirerẽt, sans ceux qui tenoient de luy, & ce pour la bonne renommée de sa vertu : en sorte qu'il menoit plus gros camp que ne firent le Roy Daire ou Xerxes : car ceux qui parlent de luy, disent qu'il auoit quatre cens mille hommes à cheual, & six cens mille hommes de pied, auec lesquels il alla en la cõqueste de l'Asie Mineur : dequoy aduerty le Turc, nommé Bajazet, qui en estoit seigneur, & qui tenoit le siege deuant Constantinople, & lequel auoit auparauant conquis plusieurs Prouinces de la Grece, & lieux circonuoisins, se rendant le plus riche Roy, & le plus craint de la terre, il fut contraint leuer in-

continuent le siege, & passer en Asie auec tous ses gens, & si en assembla encore tant qu'il en peut recouurer : & disoit-on qu'il auoit autant de gens de cheual que le Tamburlam, & grand nombre à pied, tous bien experimentez, principalement à cause des guerres qu'ils auoient tousiours euës de long-tẽps auparauant contre les Chrestiens. Ainsi ce Bajazet comme bon Capitaine, voyant qu'il ne pouuoit par autre voye resister à ce puissant Empereur, delibera d'aller à l'encontre luy presenter la bataille pour la confiance qu'il auoit en la grande vertu des siens. Parquoy s'estans approchez sur les confins d'Armenie, & ayans chacun d'eux cõme excellens Capitaines ordonné de leurs gens, commencerent au poinct du iour la plus braue & cruelle bataille qui iamais fut, comme ie crois, consideré le grand nombre du peuple, auec l'experience que chacun d'eux auoit au fait de la guerre, soustenuë par la valeur & dexterité de leurs Capitaines : tellement qu'ils combattirent cruellement quasi tout le iour, se tuans sans se pouuoir vaincre l'vn l'autre, ny cognoistre de quel costé la victoire balançoit, iusques sur la fin que ceux du Turc furent vaincus & deffaits, plus de la multitude que de la force : car il y mourut la plus grande partie d'eux : & dit-on qu'il y demeura deux cens mille hommes de sa part, le reste fut décõfit, & tourna l'espaule. Ce que voyant Bajazet pour donner cœur à ses gens-d'armes, & les retenir, resistoit d'vn fort grand courage à l'impetuosité de ses ennemis. Toutesfois il fut tãt chargé de coups, qu'on le rua sus de son cheual, & par faute de secours prins, & mené deuant le grand Tamburlan,

qui le fit enfermer dedans vne cage de fer, le faisant conduire par où il alloit, & nourrir des miettes de pain qui tomboient de sa table, & des morceaux qu'il luy iettoit, ainsi que s'il eust esté vn chien, (comme nous l'auons declaré en la vie de Bajazet) en quoy nous deuons prendre grand exemple afin de ne nous glorifier aux blandissantes richesses de ce monde: veu que celuy qui dominoit hier sur tous les hommes, est aujourd'huy reduit à cét extremité de viure comme les chiens & en leur compagnie: & cela luy est aduenu par la main d'vn homme qu'auparauant estoit pauure berger, ou selon plusieurs autres, pauure soldat paruenu à telle grandeur que de son temps il n'a point trouué qui s'osast ny pûst esgaler à luy, & l'autre qui estoit né en si grande hautesse & magnificence est en vn iour si abjectement oppresśé. Ces choses sont suffisantes, pour faire entierement retirer les hommes de ces desirs mondains, pour seulement aymer & suyure Dieu. Or ayant le grand Tamburlam surmonté toute l'Asie Mineur, auparauant sujette au Turc, il tourna vers l'Egypte & rauagea toute la Syrie, la Phenice & la Palestine, auec tous leurs voisinages, prenant par force d'armes plusieurs fameuses & notables villes, & entre autres Smirne, Antioche, Tripoly, Sebaste, & Damas. Puis paruenu en Egypte le Soudan & le Roy d'Arabie, auec maintes autres Prouinces s'assemblerent contre luy: mais venu à la bataille, ils furent mis en route, saccagez & vaincus, au moyen dequoy le Soudan se sauua par la fuite: toutesfois le victorieux luy eust facilement osté Egypte, n'eust esté qu'il trouuoit tres-difficile chose de con-

duire par ses aspres deserts vne si puissante armée, pour ceste cause il differa de poursuiure dauantage & neantmoins subjugua le reste des parties limitrophes. L'on dit qu'il estoit tres-aise quād il trouuoit grande resistance en son ennemy, à fin d'auoir occasion de mettre son industrie en œuure comme il luy aduint en la ville de Damas : car apres l'auoir prinse par force, les principaux, & plus vaillans hommes de leans se retirerent en vne forteresse si forte, que l'on la iugeroit imprenable à toute puissance humaine: puis voulurent venir à compositiō auec luy, à quoy il ne voulut les receuoir, ains les contraindre à combattre, ou bien se rendre à sa mercy: & voyant que l'assiete en estoit si bonne & haute, qu'il estoit impossible de la combattre, il fit en peu de iours en édifier tout aupres vne autre, plus haute & plus forte, & y besongna de tel esprit qu'il ne fut possible aux ennemis de luy empescher son dessein & entreprise, tellement que l'ayant esleuée, autant ou plus haute que l'autre, il fit commencer la batterie, qui ne cessa de nuict ny de iour, sans donner repos iusques à ce qu'il l'eust prinse. L'on dit qu'en ses assaux, il estoit coustumier de faire tendre vne tente blanche, qui signifioit (comme desia vn chacun l'entendoit) que si daus ce iour ceux de dedans se rendoient, il leur donnoit la vie & leurs biens sauues : le second iour il en faisoit tendre vne de couleur rouge, signifioit par là, que s'ils se rendoyent, il vouloit pour sauuer les autres, que les maistres & chef de maison mourussent : & le troisiesme iour, la faisoit tendre de noir, pour monstrer qu'il auoit lors fermé la porte à la clemēce, tellement que ceux qui en ce iour,

& autres

& autres ensuiuans seroient prins, mourroient tous sans auoir esgard à homme ny à femme, grands ny petits, & que la ville seroit saccagée & puis bruslée, par ainsi ne se peut nier que cét homme ne fust fort cruel, encore qu'il fust doüé de plusieurs excellences & vertus : Et partant c'est à croire que Dieu l'auoit suscité pour chastier ces Roys & peuples superbes : qu'il soit ainsi le Pape Pie second, qui estoit de son temps, au moins huict ou dix ans apres, en a escrit, disant que luy, ayant assiegé vne forte ville, qui ne s'estoit voulu rendre le premier, ny le second iour, qui estoient ordonnez pour obtenir misericorde, & venu le troisiesme, ceux de dedans se confians à vn incertain espoir d'impetrer de luy pardon & clemence ouurirent les portes, & mirent au deuant les femmes & enfans, tous vestus de blanc, & portans chacun d'eux en la main la branche de l'Oliuier, crians à haute voix, & demandans misericorde, en sorte qu'il ne se fust trouué autre que luy, qui n'en eust eu pitié : ce neantmoins le Tamburlam qui les vid venir en cét équipage, ne monstra aucun signe de douceur : au contraire, il appella vn esquadron de ses gens de cheual, & leur commanda d'aller contr'eux, & les fouler tous aux pieds de leurs cheuaux, sans en laisser pas vn en vie : puis fit ruiner & desmolir la ville iusques aux fondemens. Adonc estoit en son camp vn marchand Geneuois bien son familier, & qui parloit souuent à luy, & pour ce que cét acte luy sembloit fort cruel, il s'enhardit de luy demander, pourquoy il vsoit de telle cruauté, enuers ceux qui se rendoient & demandoient misericorde, auquel marchand il fit responce, en la

plus grāde colere qu'il est possible de penser, ayāt le visage rouge, enflāmé, & les yeux si ardans, qu'il sembloit que le feu luy saillist de toutes parts, & luy dit, il te semble que ie suis homme, mais tu t'abuses trop, car ie ne suis autre chose que l'ire de Dieu & la destruction du mōde : à ceste cause garde toy bien de te trouuer iamais en ma presence, si tu ne veux que ie te chastie selon le merite de ton audace: quoy entendu par le marchand, il se retira tout soudain, & oncques puis ne fut veu en ce cāp. Ces choses accōplies, & ayāt ce personnage cōquis de grands pays, vaincu & mis à mort plusieurs Roys, & Seigneurs, ne trouuant aucune resistāce en toute l'Asie, se retira en son pays chargé d'infinies richesses, & de la cōpagnie des principaux de tous les pays par luy supeditez, lesquels apportoient quant & eux la meilleure partie de leurs biens, & là fit édifier vne fort magnifique Ville, & habiter par ceux, que (comme nous auons dit) il auoit là conduits, des terres & païs estranges, par luy rangez en son obeyssance ; lesquelles compagnies de diuerses nations, estans grands personnages, & fort opulens en richesses, firent en brief temps auec l'aide de Tamburlam la plus somptueuse ville du monde, & laquelle à cause de tant de gens, fut ample & de grand circuit, la rendant, abondante & pleine de toutes richesses. Mais en fin ce grand Tamburlam, combien qu'il maintint son estat en ceste grande authorité, si est-ce que comme homme, il paya le deuoir de nature, & finit ses iours, laissant deux fils, non toutesfois tels que leur pere, comme il aparut depuis par signes euidens : car tant à cause du discord qu'ils eurent

ensemble, que pour leur incapacité, ne sçeurent maintenir, & garder l'Empire conquis par leur pere, pour ce que les enfans de Bajazet, qu'ils tenoiēt prisonniers, aduertis de telle dissention passerent en Asie, où auec grand cœur & diligence, moyennant le peuple qu'ils trouuerent de bonne volonté, recouurerent leurs biens, & possessions perduës: autant en firent les Roys & Princes, que le Tamburlam auoit despoüillez par succession de temps, cét Empire à tellement decliné, que de nostre tēps il ne se fait aucune mention de luy, ny de son lignage. Vray est que Baptiste Egnace grand Inquisiteur des antiquitez, dit qu'il laissa deux fils possedans les pays & Prouinces que le pere auoit conquises aux enuirons d'Euphrates, & que leurs successeurs en heriterent, iusques au Roy Vsuncasan, contre lequel, le Turc Mahomet eut bataille. Et que des heritiers de cét Vsuncasan, selon l'opinion de plusieurs, s'est esleué le premier Sophy, d'où est deriué l'Empire du Sophy, qui se maintient encore pour ce jourd'huy fort grand ennemy du Turc. Quoy qu'il en soit, il est aisé à presupposer que l'histoire de ce grand personnage (si elle est redigée par ecrit) doit estre assez belle, pource qu'on y peut voir de grandes choses: mais quāt à moy ie n'en ay veu nulle autre chose que ce que ie vous en di, & si ne pense pas qu'il y en ait dauantage de redigé par écrit. Vne seule chose est asseurée, par tous les autheurs qui en ont escrit, que iamais il ne vid les espaules de Fortune, iamais ne fut aucunement vaincu: iamais ne fit entreprinse dont il ne vint à effect, & ne luy defaillirent onques le courage, & l'industrie pour la mener à fin. Au moyen dequoy

nous le pourrõs raisonnablement égaler auec quelqu'autre que ce soit des plus renommez du temps passé. Ce que ie vous dy, ie l'ay tiré de Baptiste Fulgose, de Pape Pie, de Platine en la vie de Boniface 9. de Matthieu Palmier, & d'André Cambier Florentin, en l'histoire des Turcs.

Baptiste Fulgose en son recueil. Pape Pie en la 2. partie de la description de la terre.

Des estranges vices d'Eliogabale, Empereur de Rome.

CHAP. XXVIII.

NOVS auons traicté d'vn vaillant hõme, qui par le moyen de ses grãdes prouësses, aspira & paruint au plus haut degré de fortune: mais maintenant i'ay desir de parler d'vn Empereur le plus voluptueux & impertinẽt qui iamais ait esté. Cestuy fut nõmé Eliogabale Empereur de Rome, contre tout droit & raison. Ie veux parler de luy, afin qu'estant ces deux contraires mis au Paragon l'vn de l'autre, on cognoisse plus clairemẽt la force & prudence de l'vn, & la pusillanimité de l'autre. Si est-ce pourtant que le desordre, & les vices d'Eliogabale, & de plusieurs autres ses semblables, & vicieux cõme luy, sont en si grand nombre, qu'il ne me seroit pas possible les conter par ordre: outre ce que i'ay estimé bon de taire, & de laisser derriere telle infamie, pour la conseruation de la commune honnesteté. Car à la verité il y a eu aucuns Roys, & Empereurs si vicieux & meschans, qu'il semble bon n'en parler, pour ne disperser ne diuulguer la memoire d'eux: & encor' afin que les peuples n'en soient abreuez: & aussi que leurs successeurs n'entendissent point que telle meschãceté ait esté supportée & tolerée par les hõmes, ne si énor-

-mes & vicieux actes commis, & toutesfois ie suis contraint d'escrire de cestui-cy, qui en toutes especes d'iniquité a passé tous ses predecesseurs, & duquel on ne sçauroit faire comparaison à aucun autre qui le suiue, pour meschant & peruers qu'il puisse estre. Parquoy ie dy que le Philosophe naturel, qui d'escrit la nature des herbes, ne fait pas moins de bien & profit, en declarāt celles qui sont venimeuses, afin de nous en garder, que fait celuy qui en monstre les vertus pour en vser & s'en seruir : car le Prince qui vit maintenant, & celuy qui apres viendra, en voyant combien celuy fut detestable en la memoire des hommes, fuira l'occasion de luy ressembler : & aussi vn peuple qui au a vn Roy bon & sage, cognoissant combien d'ennuis & afflictions souffroient jadis les peuples pour estre regis & gouuernez par mauuais Princes, rend a graces à Dieu, de l'heureuse rencontre d'vn tant bon & notable Prince : Par ainsi prians pour la santé de tel Seigneur, ils le seruiront auec plus d'amour & loyauté : & encore le peuple qui aura le Prince moyennement mauuais, le supportera en patience, sçachant qu'il y en a eu de plus meschans. Dauantage le lecteur, en lisant les actes de ces mauuais Princes, considerera quelle malheureuse fin ils ont euë, & la briefueté de temps qu'ils ont duré en leur regne. Reuenons donc à nostre Eliogabale fils d'Antonin Caracale, quasi aussi meschant que son fils, pour la desobeissance qu'il fit à son pere: car il fit tuër son frere, & se maria auec la marastre mere du frere qu'il auoit fait mourir. Si tost que cét Antonin Caracale pere fut tué par ses propres seruiteurs domestiques, les sol-

dats & gens-d'armes du camp esleurent pour leur Empereur vn nommé Opile Macrin, qui estoit grãd Preuost de l'Hostel, lequel au bout d'vn an de son Empire fut tué en Bithinie, auec son fils, par le commandement d'Antonin Eliogabale, qui adjoignant auec soy la plus grande part de l'armée Romaine, s'estant acquis reputation en ceste armée, pour s'estre vendiqué ce nom d'Antonin tant celebré à Rome, il fut incontinent apres la mort de Macrin esleu Empereur par la gend'armerie, ce qu'il accepta, & enuoya ses lettres à Rome, où il fut aussi confirmé Empereur par le Senat, sous Esperance qu'il seroit bon Prince. Depuis retourné en la ville, & s'y voyant bien receu & obey, ne tarda gueres à descouurir sa vicieuse vie: & pour ce que ie ne me veux arrester à son histoire, ie viens à ses mœurs par lesquelles il estoit cogneu, tant impudique & despraué en ses concupiscences charnelles, lubriques affections enuers les femmes & autres abominations en luxure, que ie ne pense pas qu'il se peust trouuer homme si copieux en paroles, qui les sçeut toutes reciter. Semblablement il fut si prodigue & grand dépensier en superfluitez de bouche, en delices, & autres folies, que ie crains n'estre pas creu de ce que j'ay à dire, encores que telles choses soyent certifiées par autheurs approuuez. Outre, il fut si pusillanime & sujet aux femmes, que la premiere fois qu'il entra au Senat, il mena sa mere auec luy pour faire son entrée, & si voulut qu'on luy demandast son opinion & iugement sur le different des choses occurentes, & qu'elle fust tousiours presente à toute déterminations, & statuts du Senat: ce que iamais n'auoit esté veu n'y entendu,

que oncques femme eust voix au Senat Romain. Non content de ces choses, il érigea vn Senat, & congregation de femmes, pour iuger & decider de l'Estat, & choses concernans leurs loix & coustumes feminines : auquel Senat les seulles femmes presidoient. Outre ces choses, il auoit en son Palais au lieu des Pages & braues Escuyers, vne compagnie de femmes impudiques & communes, en la conuersation desquelles il prenoit tant de plaisir, qu'il fit venir dans Rome, de toutes parts de son Empire, toutes les femmes qui estoient de ceste qualité, & en fit vn chapitre public, où il entra en habit de femme, & leur fit (comme vn vaillant Capitaine parmy ces gens-d'armes) vne longue harangue, les nommant ses compagnons d'armes, qui sont les propres termes des excellens Capitaines, quand ils veulent congratuler leurs Soldats. Ce qu'il consulta & mit en deliberation en ce Senat de paillardes, furent nouuelles & inusitées façons de choses impudiques, & actes Veneriens. Il fit apres ce Senat & Capitole, vn receptacle & College de maquereaux & maquerelles, & de ces meschans & impudiques enfans, qui se prostituoient publiquement : pour la prouision & aliment desquels il ordonna certaine grande quantité d'argent. Cét impertinent & malheureux homme, fut si copieux en toutes sortes de villenies, que combien qu'il fust beau personnage si est-ce qu'il se fardoit comme les femmes, & se montra tellement effeminé & desireux d'estre femme, que pour y paruenir, il fit faire vne assemblée des plus excellens Medecins & Chirurgiens de son temps, ausquels il s'exposa, & permit de faire en

son corps telles playes & ouuertures qu'ils vouldroiét, pourueu qu'ils le rendissent habile à se pouuoir ioindre à l'homme, tout ainsi qu'vne femme : en sorte que pensant y paruenir il se fit à la fin coupper tout ce qu'il auoit d'homme, & d'autant qu'il se nommoit Bassian, se fit nommer Bassianne : mais le cherif demeura mocqué & trompé, pour ce qu'en fin il ne fut ny l'vn ny l'autre. Les plus meschans & abominables en cette infamie de lubricité estoient ses plus grands amis & fauoris, & leur bailla durant son regne l'administration de l'Empire & se gouuernoit par leur conseil, & si bannissoit tous les doctes & prudens personnages, entre lesquels furent deschassez ces deux tant fameux & renommez Iurisconsultes, Sabin, & Vlpian. Il fut fort curieux de trouuer nouuelles inuentions lasciues, & moyens de paillardise, qui iamais auparauant n'eussent esté excogitées. Il se faisoit trainer en son chariot par de grands & forts chiens, quelqu'autrefois par des Lyons priuez, mais c'estoit peu, car le plus souuent luy estand nud, seant sur son char, se faisoit tirer & mener parmy la ville par quatre des plus belles & ieunes femmes, que semblablement il faisoit despoüiller toutes nuës, en manifestant publiquement son excessiue turpitude. Sa derniere inuention & principale fin, estoit de s'accoustrer, polir, & composer, en sorte qu'il peut inciter ses semblables à suiure ses meschancetez. Encore viola-il vne des Nonnains & vieres Vestales, lesquelles en la vaine religion des Romains, estoient tenuës pour les plus sacrées, & dont la Chasteté estoit sur toutes choses recommandable, & en tels & semblables exercices

& combats, ce venerable Empereur dispensoit sa vie. Aussi n'employoit-il point ses richesses & reuenus aux guerres, ny en publics edifices, ains à rechercher & inuenter tous les moyens pour inciter & prouoquer les personnes à ceste insatiable luxure, voluptueuse, lubricité, & autres vices que nous dirons cy apres: mesmement les dissipoit en delicates & delicieuses viandes, rares, & peu vsitées. Iamais ne se seoit sinon entre les fleurs & choses odoriferantes, musc, & ambre, & autres singulieres, & excellentes odeurs. Iamais ne mangeoit viande quelconque qui ne coustast fort cher, disant qu'il n'y auoit aucune si bonne sauce ny appetit que de cherté : il se vestoit de robbe d'or & de pourpre, enrichies de perles, & autres pierres precieuses : il n'estoit pas iusqu'à ses souliers où il n'y eust des pierreries d'inestimable valeur : car en icelles estoyent taillées & insculpées des medailles & autres sculptures d'admirable artifice & valeur, & en ces choses despendoit le reuenu qu'auiourd'huy tiennent tous les Princes, tant Chrestiens que Payens encore n'y suffisoit-il pas : la chaire sur quoy il se seoit estoit paree & ornée d'or, & de soye, les chambres & garderobes couuertes de roses, & autres fleurs, & depuis ses chambres iusqu'au lieu où il montoit à cheual, ou dessus son char, tout estoit orné de tapisserie, à grosse perles, & riches pierres precieuses. Quand il vouloit monter à cheual, il faisoit couurir la terre, de limaille d'or & d'argent où il deuoit asseoir ses pieds, pour ce qu'il ne daignoit fouler ne presser la terre, comme les autres hommes. Ses chambres, sales, & autres lieux de delectation,

estoient tousiours couuertes de roses, violettes & lis. Il ne vestoit iamais vne chemise deux fois, ny ne couchoit en draps de lin qui eussent esté lauez. Il ne vestoit point vn habit ny vnes chausses ou souliers deux fois, & les anneaux qu'il auoit vne fois tirez des doigts, il ne les remettoit iamais: aussi ne beuuoit-il iamais deux fois en vn vase, fust d'or ou d'argent, ains demeuroit ce vaisseau à celuy qui auoit la charge ce iour là de le seruir. Les licts & matelats sur quoy il couchoit n'estoient point de coton où plume, comme ceux des autres hommes: ains les faisoit faire des peaux de liévres, & des plumes de ventre de perdrix. Les tables, les couches, les coffres, les sieges, & toutes autres choses de seruice, propre à sa chambre & cuisine, & de toute sa maison, estoient de fin or, voire iusqu'au vaisseau employé au plus vil seruice de l'hôme. Au lieu de mettre de l'huile dans les lampes, il y faisoit mettre du baume fort excellent qu'il faisoit apporter de Iudée & d'Arabie. Il n'estoit pas iusques aux vrinaux qui ne fussent faits de riches pierres precieuses. Quand il alloit par les champs, il menoit six cens chars & litieres, conduits par impudiques filles & garçõs, auec les maquereaux & maquerelles: il estoit tant plein de lubricité, qu'il n'auoit iamais deux fois cognoissance à vne femme. Ses viandes, cõme nous auons dit, estoient de grand frais: car il ne faisoit repas qui ne coustast soixante marcs d'or, qui selon la computation commune valent deux mille cinq cents ducats de maintenant, & telle fois il en fit qui coustoient plus de soixante mille: il cherchoit tous moyens, non iamais trouuez, pour faire extrémes despences, &

pour ce faire, il promettoit quelquefois à peine de deux mille marcs d'or, de faire manger d'vn Phœnix, qu'on dit estre seul au monde, & à faute de ce faire, il les payoit. En plein Esté il faisoit conduire des montagnes de neige en son Palais. Quand il alloit sur la riue de la mer, il ne mangeoit point de poisson, ains des oyseaux, & autres especes de chair, qui estoient apportées de bien loing : & quand il estoit fort esloigné de la mer, il vouloit manger des poissons qu'il faisoit porter vifs par la poste, afin qu'ils coustassent plus cher, & qu'il fust quasi impossible de ce faire, autrement il ne prenoit de goust à la viande. Il mangeoit des choses a quoy on n'auoit iamais pensé. Il faisoit faire des pastez de diuerses choses, comme de creste de coq, de langues de Paons, & de Rossignols, prenãt excuse sur ce qu'il disoit que cela estoit propre cõtre l'épilepsie. Il faisoit manger à tous ceux de sa maison des viandes fort delicates, cõme des foyes de Paons, des œufs de Perdrix, des testes de Papegais, Faisans & Paons. Il auoit grand nombre de lévriers, & autres chiens qu'il ne nourrissoit d'autres choses que de chair d'Oyes. Les Lyons qu'il tenoit appriuoisez, il les faisoit nourrir de chair de Papegais, & de Faisans. Par là on peut voir que tout son soin estoit à faire despences incroyables. En passant par la place de Rome, & n'y voyant que choses ordinaires, il disoit qu'il auoit compassion de la publique pauureté. Les desordres de cét Empereur estoient tels, & en si grand nõbre, que ie ne les peux mettre par ordre, tant sont confusément recitez. Il ordõna aussi pour le bon gouuernement de Rome, & pour nouuelle maniere de vice vne

chose, dequoy le diable mesme ne se seroit pas aduisé : car il commanda que les œuures qui se faisoient ordinairement de iour, se fissent de nuict, & celles de nuict se fissent de iour : aussi se leuoit il, quand le Soleil se couchoit, & luy donnoit-on le bon soir, alors qu'on souhaittoit aux autres le bon iour : par ainsi donc il sembloit que le monde allast tout au rebours. Il estoit extresme en toutes choses : les bains, en quoy il se baignoit, estoient tous pleins de precieux onguents : & seulement pour ceste cause, il en faisoit faire plusieurs en diuers lieux, pour ce qu'il ne se baignoit iamais qu'vn coup en l'vn des bains, puis le faisoit rompre pour en refaire vn autre neuf. S'il se trouuoit quelquesfoie en vn port de mer, il y faisoit enfondrer les nauires, & toutes les marchandises dont elles estoient chargées. Puis estant repris par vn sien amy pourquoy il faisoit tant de despence, qui seroit assez pour le faire tomber en pauureté : Il respondit, quelle chose pourroit estre meilleure, que se faire heritier de soy-mesme, & de sa femme ? Il disoit aussi qu'il ne desiroit point d'enfans, afin qu'ils ne conspirassent contre luy quelque chose : car si Dieu luy en donnoit, il luy bailleroit paraduenture, tel qui luy feroit le semblable qu'il faisoit aux autres. Il auoit des farceurs & bouffons, sur lesquels par jeu, & pour son plaisir, il faisoit aucunesfois jetter tant de roses, & autres fleurs, que quelques vns d'entr'eux en estoient étouffez. Vne fois il leur faisoit seruir au disner de tels mets qu'à luy-mesme, lesquels mets estoiẽt en grand nombre, & despence excessiue : autresfois il leur faisoit mettre ce mesme seruice deuant eux,

mais s'estoit viande contrefaite de marbre, ou de bois, en sorte qu'il les faisoit-là tenir sans manger: puis leur faisoit lauer les mains, cõme s'ils eussent mangé, & parmy ses viandes on leur presentoit à boire, & si vouloit qu'ils beussent : Autresfois il les faisoit conuier honorablement, tous les vaisseaux de seruice estoient de verre, dedans lesquels estoit la viande contrefaite de pareille estoffe. Vne autrefois leur seruice n'estoit que de bois peint, & figuré, en sorte qu'au lieu de les rassasier, il les affamoit dauantage. Bien souuent il faisoit des festins, où estoient semonds huict hommes chauues, & autres huict bossus, & boiteux, autres huict gouteux, huict sourds, huict noirs, huict fort gras, huict fort petits, & autres huict fort grands, afin que ces diuersitez esmeusent vn chacun à rire: puis au sortir du repas il donnoit aux conuiez tout l'or & l'argent en quoy ils auoient esté seruis. Il auoit de fort excellens cuisiniers, ausquels il donnoit de grands gages, & si faisoit de grands presens à ceux qui trouuoient nouuelles inuentions de friandise, & viandes inusitées. Et si quelqu'vn faisoit quelque nouuelle cuisine, que luy-mesme prisast, & qui neãtmoins ne fust agreable à l'Empereur, celuy qui l'auoit dressée ne mangeoit autre viande que celà, iusques à tant qu'il en vint vn autre, qui par nouuelleté le contentast. Depuis qu'il auoit conuié quelques siens amis à disner, & qu'il les auoit fait enyurer, il faisoit fermer les portes des lieux où ils estoient demeurez endormis, & mettre leans des Ours, & des Lyons, sans dents, & sans ongles: par le moyen desquelles bestes, il s'en trouuoit aucunesfois quelques vns

qui y mouroient de peur. Il faisoit excessiue despense à nourrir à Rome de furieuses bestes de toutes sortes, amenées de tous pays estranges, & lointains. Voyla les beaux excercices de ce bon Empereur. Mais estant lassé de parler d'vn si meschant homme, ie veux dire qu'elle fut sa fin, bien qu'il eust determiné de se donner la mort, autrement qu'elle ne luy aduind : pour ce qu'il s'estoit appareillé de precieux instruments, auec lesquels il se peut faire mourir, lors qu'il se trouueroit en necessité de le faire: car il disoit que comme sa vie estoit extréme, aussi vouloit-il que sa mort le fust à fin qu'on peut dire que iamais hôme n'estoit mort ainsi Il auoit premierement fait faire des cheuestres, ou licols de soye, pour se pendre quãd il en seroit besoin, d'autant que les meschans sont tousiours en crainte. Il auoit aussi fait apprester vn venin pour se faire mourir, & le tenoit enclos en des phioles faites d'emeraudes, & de jacintes, par grãde excellence. Encore auoit-il fait faire vne tour fort haute, toute couuerte, & couronnée de fueilles & plaques d'or & d'argent: & leans auoit fait accoustrer des pointes de riches & inestimables pierres precieuses, pour se precepiter du plus hant si d'auanture il estoit reduit à ceste extremité: & toutefois ces choses ne luy seruirent de rien, pour ce qu'estãt de longue main faite conjuration cõtre luy: apres que les soldats de sa garde mesme eurent tué tous ses adherans par le Palais, ils le trouuerent caché en vne petite, & sale couche, là où sans luy donner le loisir d'eslire sa mort, le tuërent, puis l'ayant trainé, comme vn chien par les rües & carrefours, & autres places de Rome, ils luy attacherent de grosses pier-

rés au col, & le ietterent dans le Tybre, à fin que son corps ne fust iamais depuis trouué, & demeurast sans sepulture: ce qui fut fait du consentement de tout le peuple. Et quand au Senat il commanda qu'on luy ostast ce nom Antonin, qu'il s'estoit attribué: & que quand on voudroit parler de luy, on le nommast le Tiberin, ou le trainé, pour ce que tels noms feroient memoire de sa mort, vrayemẽt digne & conforme à sa vie: car l'hõme qui la considerera, sera satisfait & consolé, approuuans les iugemens de Dieu. Ces choses sont racontées en la vie de cét Empereur, car plusieurs & diuers autheurs, entre lesquels sont particulierement, & à la plus grande seureté. Elie Lampride aussi en parle quelque peu: Iules Capitolin en la vie de Macrin. Spartian en la vie de Septime Seuere, & encore Sexte Aurelie, Victor & Eutrope aussi. Et pour ce que ce que i'en ay dit est de difficile creance, il m'a semblé bon vous alleguer ces autheurs pour tesmoignage & foy.

La continence d'Alexandre & de Scipion, & lequel des deux est à preferer pour icelle vertu.

CHAP. XXIX.

APres auoir leu les abominables faits & vices de ce mauuais Eliogabale, il est bon de raconter quelques vertueux actes d'aucuns Princes, à fin de nous oster ce mauuais goust, qui nous reste encore de ses ordes & sales œuures. Entre lesquels seront mis Alexandre & Scipion, desquels Aulugelle fait vn Probléme, à sçauoir lequel des deux fit plus vertueusement. Estant Scipion entré par forces d'Armes en la nou-

uelle ville de Cartage, entre autres captifs & prisonniers, qui y furent prins, y auoit vne damoiselle jeune, & de fort grande beauté, qui luy fut presentée: mais luy estant en sa fleur de jeunesse, fut vainqueur de ses propres affections, & ne voulut faire acte deshonneste à la pucelle: ains apres auoir esté informé qu'elle estoit de grand lieu, & noble maison, & fiancee à vn grand Seigneur d'Espagne, il enuoya querir ses parens & son fiancé, ausquels il la rendit entiere luy donnant pour doüaire ce que le pere auoit apporté d'argent pour sa rançon, acte certainement de grande continence, en vn Capitaine victorieux enuers sa captiue. On dit aussi pareillement d'Alexandre le Grand, qu'ayant vaincu en bataille le Roy Daire, ses gens prindrent la femme, & la mere de ce puissant Roy fuitif: laquelle femme estoit de si grande beauté, qu'en toute l'Asie n'y auoit point sa semblable, elle estoit fort ieune, & de gracieuse contenance, & luy qui estoit de l'âge de la Dame, n'ayant superieur à luy auquel il fut tenu rendre conte de soy-mesme: & encor combien qu'il fust assez aduerty par tous ses gens de sa grande beauté, si n'eust-il neantmoins enuers elle aucune mauuaise pensée, ains l'enuoya consoler par vn sien fauory, nommé Leonnat: & à fin de fuir tout soupçon & occasion, il ne la voulut voir, ny souffrir, qu'elle fut menée deuant luy, ains la fit seruir auec non moindre d'honneur & reuerence, que si elle eust esté sa propre sœur. Ephestion autheur Grec l'escrit ainsi, Aulugelle le recite, & Plutarque le confirme, & toutes fois Aulugelle laisse en doute, lequel des deux a vsé de plus grande continence. L'on peut bien dire qu'ils

qu'ils furent tous deux égaux, puis que tous deux determinerent de se contenir, estans les occasions esgales: mais ie veux ouurir le chemin de la dispute sur ceste question: & me semble que celuy qui voudra deffendre la faueur de Scipion, pourra dire qu'il s'asseuroit plus de sa continence, & auoit plus grand iugement, veu qu'il osa faire amener & conduire en sa presence celle tant belle & ieune Damoiselle: par la veuë de laquelle il ne se laissa tant gaigner par desordonné apetit, qu'il muast en rien son premier propos: ce que ne fit Alexandre, qui craignit de la voir, & ne sçait-on qu'il eust fait s'il l'eust veuë. D'autre part on pourroit alleguer en faueur d'Alexandre, qu'en cela il meritoit plus que Scipion, le passant d'vn poinct, c'est ne la point voir à fin de ne pecher mesmemẽt en la pensée, & qu'en sa vertu il a eu plus grande fantasie de conseruer la continence, veu que luy cognoissant la fragilité humaine, en voulut fuyr l'occasion, qui l'eust, peut estre, conduit en peril de tomber: en quoy nous pouuons dire, qu'il a esgalé Scipion en la continence, voire, & l'auoir precedé en la pensée, & diligẽce de la conseruer. I'ay touché ces deux poincts, à fin que chacun puisse iuger selon qu'il pense: vray est toutesfois que Quinte Curse & Diodore Sicilien escriuent en la vie d'Alexandre qu'il vid & salua la femme, & la mere du Roy Daïre le iour ensuiuant sa victoire, & que lors il profera vne parole de bonne & vraye amitié: car ainsi qu'il entroit au lieu où elles estoient pour les voir, il estoit accompagné de son singulier amy Ephestion, qui luy ressembloit fort en aage, & en habits: parquoy la mere de Daïre, qui pensoit de luy que ce

fust Alexandre, luy fit telle reuerence qu'il appartient faire par vne prisonniere à son victorieux : mais depuis se cognoissant trompée, elle en eut honte, tellement que voulant s'excuser, Alexandre qui s'en apperceut, luy dit: Mere ne te fasche de ce que tu as fait, il n'y a point d'erreur : car cestuy-cy est Alexãdre comme moy: voulant dire par ce propos: mon amy est vn autre moy-mesme. Il semble que ceste visitation contredit à ce que disoient les autres, qu'il ne voulut point voir ces femmes, toutesfois les deux opinions se peuuent deffendre: car ceux qui disent qu'il ne voulut point voir la femme du Roy Daïre, veulent dire, qu'il ne la voulut voir incontinent qu'elle fut prinse, ains l'enuoyã visiter par Leonnat, & qu'apres que son grand dueil fut appaisé, il l'alla voir & honorer. Quoy qu'il en soit, ce fut vn acte de grande honnesteté: & si elle n'est plus grande que celle de Scipion, si est-elle neantmoins esgale.

De plusieurs Lacs & Fantaines, dont les eaux ont de grandes proprietez.

CHAP. XXX.

EN ce chapitre où nous auons parlé des eaux, nous auons promis traicter de la proprieté & effect d'aucunes eaux particulieres : dont la premiere sera celle du Lac de Iudée, nommé Asfaltide, & qui depuis a esté nommé la mer morte. De ceste eau se racontent choses merueilleuses, par Pline & Columelle, & par Diodore Sicilien. Premierement, on recite qu'il ne s'y engendre aucun poisson ny oyseau, ny aucune autre chose vi-

uante, & que nulle chose viue n'offence: tellement que si on y iette vn homme, ou quelqu'autre animal, il ne s'y peut noyer, encore qu'il fust lié en sorte qu'il ne peust se mouuoir, & nager: ces choses sont recitées par Pline. Et Aristote, pour donner raison naturelle de cét effect, dit que l'eau de ce Lac est grosse, fort salée, & espaisse. Corneille Tacite y adiouste ceste proprieté, que pour quelque grand vent qu'il y fasse dessus, elle ne s'en esmeut, ny fait vagues aucunes. Ces mesmes Autheurs, & aussi Solin en son Polihistor, disent qu'en certain temps il se concroist en ce Lac vne maniere de lie ou escume, qui est vn tres-fort cimēt ou colle plus forte que nulle poix qui soit, & qui est nommée par Diodore Sicilien, Bitume & Asfalte: tellement qu'il semble que ce vocable Asfalte, est deriué de ce Lac, nommé Asfalcide. Nous lisons encores d'autres Lacs qui portent de ces cimens, comme il y en a vn pres Babylone, du ciment duquel Semiramis fit joindre les pierres des grands & renommez murs de Babylone. Dedans ce Lac de Iudée descend le fleuue Iourdain, dont l'eau est excellente: mais en tōbant là dedans, ceste bonne eau pert sa grande vertu par l'incommodité du Lac. L'on dit que Domician y enuoya pour en faire l'experience, qui fut trouuée telle. Pline en escrit d'vn autre en Italie nommé Auerne, prés la mer ou golfe de Bayas, & a ce Lac telle proprieté, qu'il ne passe aucun oyseau par dessus, qui ne chée mort en l'eau, & dit-on que le mesme aduiēt à Pozzuole. Le Poëte Lucrece en dōne raison naturelle, disant, que pour l'espesseur des arbres qui y sont, & à cause de la grand ombre, il en sort vne vapeur si

Pli. l. 5.
Arist. l. 2. en sa Meteore.

grosse & infecte, qu'elle estouffe les oyseaux : il dit encore, que cela procede à cause des minieres de soulfre qui sont là. Theophraste & Pline recitent d'vne fontaine nõmée Licos qui est en Iudée, & d'vne autre en Ethiopie, dont les eaux ont pareille efficace, & sont de la proprieté de l'huile, pour ce que mises en lampes elles bruslent. Pomponius Mela, & Solin escriuans d'Ethiopie, disent qu'il y a vn Lac, dont l'eau est fort douce & claire, toutesfois si quelqu'vn s'y baigne, il en sort aussi oingt que s'il sortoit d'vn bain plein d'huile. Autant en raconte Vitruue, & si dit d'auantage, qu'il y a en Cicile vn fleuue, & pres de Carthage vne fontaine, qui ont ces proprietez. Solin, Theophraste & Isidore parlent de deux fontaines, de l'vne desquelles, si vne femme en beuuoit, elle deuenoit sterile : au contraire, si vne sterile beuuoit de l'autre, elle la rendoit feconde. Ils escriuent encore d'vne autre en Arcadie qui faisoit mourir incontinent ceux qui en beuuoient. Aristote en ses questiõs naturelles, parle d'vne qui est en Thrace, ayant pareil effect, & d'vne autre en Samarie. Pareillement Herodote dit en sa quatriesme Muse, & Pline & Solin l'afferment, que le fleuue Hypenis, qui est grand, & qui descend de la Scitie, a son eau fort douce & bonne : & neantmoins il y a vne petite fontaine qui entre dedans, mais dés lors qu'elle y est, l'amertume de l'eau de ceste fontaine rend le reste du fleuue si amer, qu'il n'est pas possible d'en boire. Ces autheurs mesmes, & aussi Isidore escriuẽt de deux autres fontaines qui sont en Boëtie, dont l'vne fait totalement perdre la memoire, & l'autre la conforte, & fait que ceux qui en boiuent

se souuiennent de tout ce qu'ils auoient oublié. Et d'vne qui tempere les aiguillons de la chair, & d'vne autre qui les prouoque. Il y en a vne en Sicile, nommée Aretuze, de laquelle (outre ce que l'on escrit qu'elle auoit infinité de poissons, & qu'il sembloit que ce fust peché d'en manger) ils escriuent vne merueilleuse chose, c'est que dedãs cette fontaine on y a maintesfois trouué des choses notables, qui auoient esté iettées dans le fleuue Alfée, qui est en Achaye contrée de Grece. A ceste cause ils maintiennent tous que l'eau de ce fleuue va par les entrailles de la terre en ceste fontaine, par dessus la mer, qui est entre la Sicile & Achaye, Les autheurs qui en traictent sont si grãds personnages, & dignes de foy, qu'ils donnent hardiesse à l'homme de l'escrire & certifier. Seneque l'afferme, Pline, & Pomponius Mela, Strabon, & Seruie sur la dixiesme Eclogue de Virgile. Solin, & Isidore racontent d'vne fontaine, sur laquelle mettant la main celuy qu'on faisoit iurer, & faire le serment, s'il affermoit par icelle chose contre verité, les yeux du parjure se desseichoient, & amortissoient. Et Pline dit en pareil cas, d'vn fleuue qui brussoit la main du parjure, qui auoit iuré par luy, en mettant la main dans son eau. Philostrate en son second liure de la vie d'Apollonie : Tianée dit, qu'il y auoit vn fleuue, auquel lauant ses pieds, & ses mains dedans, si celuy qui iuroit estoit faux & parjure, il estoit incontinent couuert de lepre. Diodore Sicilien en dit autãt d'vn autre fleuue : & s'il sembloit à quelqu'vn que telles choses fussent difficiles à croire, il doit sçauoir que Isidore homme sainct, & tres-docte, & qui en a traicté, fuit en

beaucoup d'endroits les Autheurs alleguez, & en parle de maintes autres, comme de la fontaine de Iacob en Idumée, disant que quatre fois en l'an, elle mue de couleur, & que de trois mois en trois mois elle se trouble, enorgueillit, rougit, verdit, puis deuient claire, & d'vn lac qui est parmy les Troglodites, lequel trois fois le iour, & de nuict, change sa saueur douce en amere, & l'amertume en douceur. Et encore d'vn autre ruisseau en Iudée, qui tous les iours de Sabath deuenoit sec: ce qui est affermé par Pline escriuãt encore d'vne autre fontaine, qui est en la contrée de Garamantes, laquelle de iour est douce, & si froide qu'il est impossible d'en boire, & de nuict si chaude, que quiconque y met la main se brusle: & fut nommée la fontaine du Soleil. De ceste fontaine ont escrit pour chose vraye, Adrian, Diodore Sicilien, & Quinte Curse en l'histoire d'Alexandre le Grand, aussi fait Solin: Lucrece Poëte naturel en donne la raison. C'est encore chose esmerueillable de la fontaine Eleusine, qui est fort claire & reposee: & neantmoins si on sonne quelque instrument si prés d'elle, que l'eau en puisse vray semblablement ouyr le son, elle se mettra si fort à boüillir, que l'eau sortira iusques par dessus ses bords, comme si elle se resiouyssoit du son de la musique: cela est certifié par Aristote en son liure des Merueilles de Nature, par Solin & par le vieil Poëte Ennie. Vitruue parle aussi du fleuue nommé Chimere, duquel l'eau est fort douce, & neantmoins se partissant en deux ruisseaux, l'vn est doux, & l'autre amer: parquoy il est à supposer qu'il tire ceste amertume de la terre par où il passe, & partant cela ne semble point esmerueil-

lable: encore qu'il soit aisé à croire, que les diuerses proprietez des autres eaux, dont nous auons parlé, ne nous esbahiroient point dauantage, quand nous en sçaurions les occasions. Les mesmes autheurs font encore mention d'vn fleuue nommé Siler qui conuertit en pierre quelque branche ou baguette, qui est mise dedans. En l'Illitique y a vne fontaine d'eau douce, qui brusle tout ce qu'on met dedans, comme si c'estoit feu. Il y a en Epire vne autre fontaine en laquelle mettant vne torche ardante, elle s'esteint, & si on l'y met esteinte, elle s'allume tousiours à midy elle se seiche, puis venãt le iour à decliner, elle commence à croistre: tellement qu'à minuict elle deuient si pleine, qu'elle regorge par dessus. Ils disent qu'en Perse y à vne fontaine, qui fait tomber les dents à ceux qui en boiuent. Il y a en Arcadie certaines fontaines qui coulent, & desgoutent de quelques monts, dont l'eau est si froide, qu'il n'y a aucun vaisseau, soit d'or ou d'argent, ou d'autre metail, qui la puisse endurer: car à mesure qu'ils s'emplissent ils se rõpent en pieces, & ne se peut tenir en autres vaisseaux, qu'en ceux qui sont faits de la corne d'vn pied de mulle. Nous ne croirons pas, que des riuieres (encores qu'elles soient grandes) il s'en trouue quelques-vnes qui se cachent incontinent en terre, puis vont sortir bien loin de là, si nous en voyons les exemples, mesmes de Vadiane en Espagne: Tygris se fait aussi en Armenie, qui est en Mesopotamie, & Licus en Asie. Il y à aussi des fontaines d'eau douce, qui comme en la mer vont sur l'eau salée: du nombre desquelles est vne entre Sicile, & vne Isle nommée Enarie.

sur la coste de Naples. Nous sçauons bien qu'en Egipte il ne pleut point, mais que naturellement le fleuue du Nil se desborde & arrouse toute la terre la laissant humide, & propre à porter fruict. Il y a deux riuieres en Boëtie, l'vne desquelles est cause que toutes les brebis qui en sont abreuuées portẽt laine noire, l'autre leur fait porter toute blanche. En Arabie il y a vne fontaine, qui fait deuenir vermeille la laine des bestes qui en boiuent, de toutes lesquelles eaux, qui ont ceste proprieté, Aristote en parle assez copieusemẽt. Le fleuue Lincestis à ceste proprieté, qu'il enyure celuy qui en boit tout ainsi que le vin. En l'Isle Cea, selon Pline, y auoit vne fontaine, que celuy qui en beuuoit demeuroit tout hebeté de sens. Il y a vn lac en Trace qui fait mourir celuy qui en boit, ou s'y baigne. Il y a aussi en Ponte vn autre fleuue, qui produit vne espece de pierres qui bruslent, & quand il fait vent elles s'allument, & tant plus sont en l'eau, tant plus bruslent. Ils ont encore escrit de diuerses eaux qui guarissent de plusieurs sortes de maux, dont il y en a vne en Italie nommée Zire, qui guarissoit du mal des yeux: vne autre en Achaye, que si les femmes grosses en beuuoient, ne faisoient point mauuaise couche. Plusieurs autres aussi guarissent d'autres infirmitez; comme de la pierre, de la lepre, de la fiévre tierce & quarte, dont parlent Theofraste, Pline, & Vitruue. Il y a en Mesopotamie vn autre fleuue, dont l'eau iette fort bonne odeur. Baptiste Fulgose en son recueil recite que de nostre temps il y auoit vne fontaine en Angleterre, en laquelle iettant du bois, il deuenoit pierre en vn an. Luy-mesme certifie ce dequoy parle Albert le

Grand, d'vne fontaine qui est en haute Allemagne; & dit Albert que luy-mesme mit de sa propre main dedans ceste eau vne boëtte qui deuint vrayement pierre, le reste qui n'entra point dedans demeura bois en son vray naturel. Le mesme Fulgose raconte vne autre proprieté d'vne fontaine fort estrãge, car si vn homme se pourmeine à l'entour, en se mirant dedans, sans dire mot, il la trouue claire, & coye, mais s'il parle tant soit peu, quand il est aupres, ou s'il s'en retourne, l'eau se trouble & commence à boüillonner, & si en porte tesmoignage pour l'auoir veu, & en auoir fait luy-mesme l'experience: pour ce que regardant la fontaine ententiuement, & sans mot dire, il la vid belle & claire, mais quand il parla, l'eau se troubla, & s'esmeut, comme si on l'eust troublée, en foüillant dedans auec quelque chose. Il escrit encore qu'en France y en a vne tres-froide, & neantmoins bien souuent on void qu'il sort des flammes de feu de l'endroit de son cours. Pline dit que plusieurs feroient conscience d'adjouster foy a telles choses, mais si se peuuent-ils bien persuader, que les grands effects de nature se demonstrent plus euidemment en ce seul element d'eau, qu'en tous les autres. Et en sont les merueilles en grand nombre, qu'on n'en doit reputer aucune chose impossible: & mesmement celles qui sont certifiées par tels authenrs, que ceux que ie vous ay alleguez. Encore sommes nous assez certifiez par tesmoignage de ceux qui l'ont veu de nostre temps, qu'en vne des Isles de Canarie, nommée Ferre, il y a vn lieu fort habité de gens, duquel, & assez loin és enuirons, les habitans ne se seruent d'autre eau, que de celle qu'ils

puisent en vn timbre ou bassin, auquel elle distille & découle abondamment de la sueur d'vn arbre, qui est au milieu de cette Isle, au pied duquel arbre n'y à l'encontre d'iceluy, n'y a fontaine ny ruisseau, & neautmoins l'arbre est tousiours si humide, que de ses fueilles, branches & rameaux, incessamment l'eau degouste & coule dedans ce bassin en si grãde abondance, que nuict & iour on en reçoit assez pour subuenir aux necessitez, seruice & vsage des habitans de ceste Isle. Ce que difficilement nous croirions si tant seulement le trouuions par escrit. Partant nul ne doit trouuer estrange, ce que nous auons recité : car cét eslement d'eau est si puissant, & necessaire, que ses forces & qualitez ne sont iamais incogneuës. Quant à la mer, ils disent qu'elle est plus chaude en Hyuer qu'en Esté & plus salée en Automne qu'en autre temps. C'est encore chose de plus grand esbahissement, qu'en iettant de l'huile en la mer, sa tourmente & furie s'appaise. Encore sçauons-nous pour certain, que iamais il ne neige aux endroits de la mer, qui sont fort esloignez de terre ferme. De toutes ces choses plusieurs donnent maintes raisons, dont la plus grande partie est attribuée à la proprieté, & qualité de la terre, & minieres où croissent fontaines, & courent les eaux des riuieres. Qu'il soit vray, il se prouue par ce que nous voyons iournellement, que les vins & autres fruicts de la terre, sont meilleurs en vn endroit qu'en l'autre: pour ce que les vns sont doux, les autres aigres & aspres : les vns bons & bien profitables, & les autres dommageables, & mortiferes. L'air mesme se corrompt, & deuient pestilentieux en passant par vn mauuais pays,

Quelle merueille est-ce doncques, si l'eau qui laue, & penetre la terre, les pierres, & metaux, les herbes, & racines des arbres, en prend les bonnes ou mauuaises conditions, pour estranges qu'elles soient, & par special estant aidée de la force des Planettes, & des Estoilles.

En quel iour de l'année fut l'Incarnation, Natiuité, & mort de nostre Seigneur Iesus Christ: & en quel aage il mourut: des heures anciennes: & de l'erreur qui est maintenant és communes années.

CHAP. XXXI.

NOVS auõs parlé au traicté des âges du monde, combien il y a de temps depuis la creation d'iceluy iusques au tẽps que nostre Seigneur Iesus Christ, Dieu & homme, voulut prendre chair humaine, & naistre de la tres-pure, sainćte, & immaculée Vierge. Parquoy il me semble bon, & profitable de monstrer & certifier en quel iour de l'année, & à quelle heure fut faite cette sainte Natiuité, & pareillement la tres-sainte Incarnation, & sa mort, selon les saints, vrais & approuuez historiens qui en parlẽt. Faut donc sçauoir que regnãt à Rome l'Empereur Oćtauius Auguste, le premier qui propremẽt se pouuoit nommer Monarque, & Empereur de tout le mõde, pour ce que son oncle Iules Cæsar fut seulemẽt dićtateur, & encor peu de tẽps: & ayant ce Monarque fermé les portes du temple de Ianus, & mis la paix vniuerselle par tout le mõde dedans les 42. ans de son Empire, & au 741. de la fondation de Rome, selon Paul Orose, & autres Autheurs, le 25. de Decembre nasquit le Sauueu

S. Aug. l. 15. 18. & 21. des sermons de la Natiuité. Leõ Pape en la dist. 75. c. Quod dic. sa. p. 1. 8.

& Redempteur Iesus Christ. S. Augustin l'atteste, suiuant l'histoire Ecclesiastique, & autres historiens, & si faut entendre que ce iour estoit le plus court de toute l'Année, pour ce que le Solstice de l'Hyuer estoit lors le 25. Decembre. Le mesme S. Augustin en parle encore en ses Sermons de la Natiuité, & neantmoins nous dirons cy apres à quels iours de Decembre nous auons le Solstice en nostre temps. Les Saincts escriuent pareillement, que le iour que nostre Seigneur nasquit, il estoit Dimanche : ainsi le certifie Leon Pape, & Vincent Historial en ses histoires, & l'heure qu'il nasquit, fut minuict, ce que l'Eglise nous donne à entendre en chantant cette authorité de la Sapience. *Dum quietum silentium tenerent omnia, & nox in suo cursu medium iter haberet, sermo tuus Domine à regalibus sedibus venit.* La pluspart des historiens tiennent, qu'à la minuict aussi la salutation de l'Ange fut faicte à la Vierge Marie, & qu'elle conçeut à vn Vendredy, en l'équinoxe de Mars. Vray est, que quelques vns maintiennent, que cette conception fut le soir, au commencement de la nuict : & que de là est venuë cette loüable coustume obseruée en l'Eglise Catholique, de dire au soir apres Vespres la salutation Angelique, vulgairement appellée le Salut : en sorte que nous conclurrons qu'il nasquit le Dimanche à minuict, & fut incarné & conçeu le Vendredy, & selon la plus commune opinion, à pareille heure la Natiuité en Decembre, & l'Incarnation en Mars, la mort & Passiõ de nostre Seigneur, selon que tous sont d'accord, fut à pareil iour de l'Incarnation, ayant accõply les ans qu'il luy auoit pleu de demeurer en terre auec les hommes, & que

ce fut le 25. de Mars. S. Augustin le dit aux lieux préalleguez, aussi font Tertulien, S. Chrysostome, S. Cyrille, S. Hierosme, & autres Saincts Docteurs, & fut en l'equinoxe du Printemps, selon le mesme S. Augustin aux liures de la Trinité, & des Sermõs alleguez : pareillement Paul Orose dit, qu'il venoit au vingt & cinquiesme de Mars, & que cét esgalité de iours & de nuicts, nommée Equinoxe, estoit lors en ces iours que nous disons. Les prophanes historiens le disent aussi, mesme Macrobe en son premier liure, & autres. A ce propos il y a vne chose à noter, en laquelle peu de gens ont pris garde, & si ne croy pas que chacun l'entende : c'est qu'à bien considerer le vray cours du Soleil, & de l'an & le iour que nostre Seigneur vint à naistre, ce iour là ne vient point maintenant au 25. de Decembre, ny sa Passion & mort le vingt-cinquiéme iour de Mars, pour ce que le Solstice d'Hyuer s'est aduancé, & est maintenant l'onziesme de Decembre, & l'Equinoxe du Printẽps est l'onziesme de Mars, peu plus ou moins, comme pourra cognoistre celuy qui aura quelque commencement de cognoissance en l'Astrologie, tellement que pour le iourd'huy l'année de la naissance de nostre Seigneur s'accomplit parfaitement l'onziesme de Decembre, & les ans de l'Incarnation & Passion, l'onziesme de Mars, pour ce qu'à present le Soleil fait à ces onze iours ce qu'il souloit faire les vingt-cinq. Et combien que ce soit chose longue à faire, de declarer la cause de cette variation, si m'est-il aduis qu'il est bon de la monstrer, pour satisfaire aux hõmes de bõ esprit. Or cela prouint de ce que l'an accoustumé, auec lequel on conte ordinaire-

Paul Orose l.7.

Macrob. lim. 1.

ment, & lequel fut ainsi ordonné par Iules Cæsar, ne se conforme parfaitement auec le vray du Solaire, qui contient en soy le vray cours, & reuolution du Soleil : pour ce que l'an commun (comme les faiseurs d'Almanachs , & autres computeurs des Calendes demonstrent) est presupposé auoir 365. iours & six heures, les quatre années font vn iour par dessus l'an, qui se nomme Bissexte: toutesfois en cette obseruance, y a erreur generale, pour ce qu'à la verité le vray an & cours du Soleil, a 365. iours cinq heures quarante-neuf minutes & six secondes au plus, qui sont cinq sixiesme d'vne heure, ou quelque peu moins. Par ainsi n'estant pas les six heures parfaites, ains s'en faut vne sixiéme partie, les quatre ans ne peuuent faire vn iour entier de vingt-quatre heures, y deffaillans deux tiers d'heure, & quelque peu plus. Vray est que cestuy erreur est petit larcin, desrobant en quatre ans seulement deux tiers d'heure, & quelque peu plus, sur mil cinq cens & tant d'ans, & neātmoins en ceste espace de temps, ce sont quatorze ou quinze iours : partant ces iours si notables, viennent aux onziesmes iours de Decēbre, & de Mars, qui souloient estre le vingt-cinquiesme. Cét erreur n'est pourtant procedé des Astrologues : car ils font leur compte parfait de l'an, par le vray cours du Soleil : toutesfois les Calendaires, & computeurs tiennent l'an commun, le faisant de 365. iours & six heures, combien que la quantité soit moindre, cōme nous auons dit : par ce moyen il aduient souuent que Pasques, & les autres festes Mobiles sont solemnisées à autres iours qu'on ne les doit celebrer, à cause des regles & ordres que

les anciens ont tenuës en faisant les Calendriers & Almanachs, où ils ont presupposé qui l'Equinoxe estoit ferme : ce neantmoins considerant que cela n'importoit en rien au salut des ames, on n'en a point fait de cas: si seroit-il bon toutesfois de le corriger, & si croy qu'au premier Concile general on corrigera ceste regle, & y sera pourueu comme il appartient: il se trouue que beaucoup d'hommes notables en ont escrit plusieurs traictez, cõme sont Stoefler, Albert, Poge, Iean Fernel, & maints autres. Or pour reuenir au precedent propos, à sçauoir de quel âge estoit nostre Redempteur quand il mourut, la plus grande part des saincts Docteurs qui en parlent, disent qu'il estoit en l'âge de 33. ans, & plus, d'autant qu'il y a du iour de la Natiuité vingt-cinquiesme de Decembre, iusqu'à pareil iour du mois de Mars qu'il souffrit: autres croyẽt qu'il mourut à 32. ans & trois mois, & par chacune de ces deux opinions y a des raisons bien apparentes: toutesfois ie ne veux point ennuyer le lecteur à les reciter. La Passion de Nostre Seigneur fut en l'an dix-huictiesme de l'Empire de Tybere, successeur d'Octauius, selon que recite Eusebe & Beda, au liure des temps. Quand à ceux qui escriuent qu'il souffrit la quinziesme année, comme sont Eutrope, Lactance, & autres, il me semble qu'ils ont failly, pour ce qu'eux-mesmes disent qu'il nasquit au quarante-deuxiesme an de l'Empire d'Octauius, en sorte qu'en regardant que cét Empereur regna encore quinze ans apres, & cõferant le temps à l'aage de Iesus-Christ, on cognoistra éuidemment que Tybere auoit regné 18. ans, quand nostre Seigneur souffrit. Outre ces choses il me souuient

d'en escrire vne autre plus hautement recerchée & notée par Albert le Grand, en son liure des choses vniuerselles, & qui à mon iugement est notable; C'est qu'estant chose certaine, comme il est prouué par l'authorité des saincts Docteurs, que nostre Seigneur nasquit, estant le Soleil au premier degré du signe de Capricorne, & iustement à minuict, en ce mesme instant montoit en l'horizon de la partie Orientale, le signe de la Vierge: & par ainsi les estoilles monstroient que celuy qui naissoit de la Vierge, auoit pour ascendant le signe de la Vierge: Et aussi que quand le Soleil de iustice mourut, & fut exalté en l'arbre de la Croix, qui fut à midy, cõme disent les Euangelistes, la Planette du Soleil estoit au signe du Mouton, où se fait l'Equinoxe, & là où est son exaltation, & est ce signe accõpagné de treize estoilles, qui peut signifier Christ, & ses douze Apostres. Si ne décriuent-ils pourtant ces discours, que pour mõstrer que toute chose obeissoit, & se rangeoit à la volonté de son Createur, ce qui est plus amplement descrit par Albert le Grãd, Qu'il soit vray que nostre Seigneur souffrit à midy ie l'espere prouuer plus amplement. Les Saincts Euangelistes escriuent qu'il fut crucifié à l'heure de Sexte, & qu'il mourut à None: & faut entendre que l'heure de Sexte, estoit iustement à midy, car les Iuifs, & autres nations diuisoient anciennement tous les iours de l'an, pour grand ou petits qu'ils fussent, & pareillement les nuicts en douze portions esgales, qu'ils nommoient heures planetaires, tellement que les heures des iours d'Hyuer estoient petites, & celles d'Esté grandes, & les heures de la nuict à l'opposite. Les heures

du iour

du iour commençoit au leuer du soleil, & celles de la nuict à son coucher : par ce moyen à six heures il estoit midy, & à neuf heures il estoit trois heures apres midy : pour ce que le iour que le Seigneur souffrit, estoit égal à la nuict, comme nous auons dit: & partant les heures de ce iour là estoient égales aux nostres. A ceste cause il faut entendre que ces heures d'alors doiuent estre entenduës pour celles dont le Seigneur parle, en disant: N'y a-il pas douze heures au iour ? de ces mesmes heures est parlé en l'Euägile de la vigne, disant que le pere de famille estant sorty dehors à onze heures, pour prendre les ouuriers, il les paya tout ainsi que les autres, qui estoient à la besongne dés le commencement du iour, au moyen dequoy les premiers se plaignoient: disans, ceux-cy n'ont besongné qu'vne heure, les veux-tu égaler à nous ? Par là on peut voir clairement, que d'onze iusqu'à douze heures estoit la fin du iour, ainsi disoient-ils, ceux-là n'ont besongné qu'vne heure : car si les onze heures eussent esté cõme maintenãt, il y eust eu mēterie. Puis S. Luc Euangeliste dit, en l'endroit de la Passion, que le soleil s'obscurcit depuis l'heure de Sexte iusqu'à None: ainsi donc, on cognoit encore par là que l'heure de Sexte estoit l'heure de midy, & dura l'obscurité iusqu'à None, qui est à nous trois heures apres midy: car s'il eust entendu aux six heures du iourd'huy, c'eust esté chose naturelle, que le Soleil se fust couché, & obscurcy à six heures du soir en Mars: parquoy estans les six heures d'alors, le midy de maintenant, ce fut vn merueilleux miracle.

De plusieurs choses aduenuës à la naissance, & mort de nostre Seigneur, recitées par plusieurs historiens outre ce qu'ont dit les Euangelistes.

CHAP. XXXII.

Encore que les choses certifiées par les Euangelistes estre par grandes merueilles apparuës lors de la naissance & mort de Christ, soient les plus certains & dignes de foy : si est-ce qu'il me semble conuenable de faire quelque mention des autres choses émerueillables, qui furent veuës par autres personnes qui l'écriuent. Paul Orose, & Eutrope écriuans d'Octauius, pareillement Eusebe, disent, qu'au temps que Iesus Christ nasquit sur terre, aduint à Rome, que dans vne tauerne publique se découurit & saillit vne fontaine de pur, & excellent huyle, qui par l'espace d'vn iour entier, incessamment issoit, & découloit en grande abondance. Il semble que telle source d'huyle voulut signifier l'aduenement de Christ, c'est à dire oingt, par lequel tous Chrestiens le sont. : & la tauerne publique, en laquelle tous indifferemment sont receus & logez, signifie la vraye Eglise, la grande hostellerie des Crestiens : de laquelle doiuent issir & proceder incessamment toutes gens de bien & Catholiques. Eutrope y adjouste encor, qu'à Rome, & lieux circonuoisins, en plein iour, clair & serain, fut veu vn cercle à l'entour du Soleil, aussi luisant, & resplendissant que le Soleil mesme, qui rendoit autant ou plus de clarté. Paul Orose escrit aussi qu'en ce mesme temps, le Senat & peuple de Rome offrit à Octauius Au

gust. de le nommer seigneur, ce qu'il refusa, & ne le voulut accepter, prognostiquãt, sans y pẽser, qu'vn plus grand Seigneur que luy estoit sur terre, à qui ce titre appartenoit. Comme Estor en son histoire scholastique, afferme qu'en ce mesme iour, dedans Rome, le tẽple dedié par les Romains à la Deesse Paix, tomba par terre en ruine : & dit que dés le temps qu'il auoit esté edifié par les Romains, ils cõsulterent l'oracle d'Apollõ, pour sçauoir cõbien de temps il dureroit, lequel fit responce, iusqu'à ce qu'vne Vierge ait enfanté : ce qu'ils iugerent impossible, & par ce moyen, que leur tẽple dureroit eternellement : toutesfois à l'enfantement de la Vierge, il cheut par terre. Dont Lucas de Tuy, en la Chronique d'Espagne, escrit, qu'il a trouué aux anciennes histoires du pays (ayant cõferé, & computé les temps) que la mesme nuict, en laquelle nostre Seigneur nasquit, il apparut en Espagne, sur l'heure de minuict, vne nuée qui donna si grande clarté, qu'il sembloit qu'on fust en plein iour de midy. Il me souuiẽt aussi auoir leu en S. Hierosme, que lors que la Vierge s'enfuit auec son fils en Egypte, toutes les idoles, & images des dieux qui y estoient cheurent par terre, de dessus leurs autels, & que les Oracles que tes dieux, ou pour mieux dire ces diables leur faisoient, cesserẽt, & oncques puis ne leur donnerent response. Ce miracle allegué par S. Hierosme, semble estre approuué par Plutarque, excellent hõme, bien qu'il fut Payen, sans croire ces choses, ny pourquoy elles estoient aduenuës, a fait vn particulier traicté du defaut des Oracles : car desia de son tẽps, qui estoit apres la mort de Christ les hommes s'apperçeurent, que

tels Oracles leur manquoient : & ne peut en ce traicté alleguer autre raison, sinon qu'il mourut quelques démons : mais il le disoit cõme homme sans foy, pour ce qu'il n'entendoit pas les esprits estre immortels. Toutesfois ceste chose est esmerueillable, & vrayement digne de grande consideration, de voir si apparemment, que le diable se demonstra incõtinent abbatu & déconfit, & qu'apres la mort de nostre Seigneur il resta tellemẽt vaincu, que oncques puis il ne peut donner responce. Et que les Gentils, sans entendre la cause, eurent cognoissance de ce deffaut : au moyen dequoy Plutarque fit ce traicté, dedans lequel il escriuit ces mots, (dont Eusebe fait mention, escriuãt à Theodore, cõme de chose notable) il me souuiẽt, dit-il, auoir ouy dire sur la mort des démons à Emilian, Orateur, homme prudent, & humble, & cogneu de quelques vns de vous, que son pere venant vne fois par mer en Italie, & passant & costoyant de nuict vne Isle inhabitée, nommée Paraxix : ainsi que tous ceux du nauire estoiẽt en silẽce & repos, ils ouyrent vne grande, & espouuentable voix, qui venoit de ceste Isle, laquelle voix appelloit Attaman, ainsi se nommoit le Pilote du nauire, qui estoit natif d'Egypte : & combien que cette voix fut entenduë vne fois ou deux, par cét Attamã & autres, si n'eut-il onc la hardiesse de respondre iusqu'à la tierce fois, qu'il respondit : qui est là, qui est-ce qui m'appelle? que voulez-vous? adõc la voix prononça encore plus haut, & luy dit: Attamã, ie veux, que quand tu passeras aupres le Golfe, nommé Laguna, il te souuienne de crier, & luy faire entendre, que le grand Dieu Pan est mort. Quoy entendu,

ceux du nauire eurent grand peur, & conseillerent tous, que le patron du nauire ne se souciast point d'en dire mot, ny s'arrester à ce Golfe, au moins si le temps estoit propre à passer outre, ains entẽdre à parfaire leur voyage : mais venant à joindre à l'endroit du lieu, que la voix luy auoit dit, & designé, le nauire s'arresta, & la mer fut calme, & sans vent, tellement qu'il ne pouuoit plus voguer : au moyen dequoy ils resolurent tous qu'Ataman feroit son ambassade : & pour ce faire, il se mit à la poupe du nauire, & cria ce nocher le plus hautement qu'il peut, disant : Ie vous fay à sçauoir, que le grand Dieu Pan est mort : mais si tost qu'il eut dit ces mots, ils entendirent tant de voix crier, & se plaindre, que toute la mer en retentissoit, & dura ceste plainte longue espace: dont ceux du nauire estonnez, & ayãt vent prospere, suiuirent leur chemin : puis arriuez à Rome reciterent leur aduanture. Ce que venu aux oreilles de l'Empereur Tybere, il voulut en estre informé, & trouua-on que c'estoit verité. Pourquoy il est éuidẽt que de toutes parts les diables se plaignoient de la natiuité du Seigneur, pour ce que c'estoit leur destruction: car par la supputation des temps on trouua, que ces choses aduindrent au temps qu'il souffrit pour nous, ou peu deuant, lors qu'il les chassoit & bannissoit du monde. Il est à presupposer, que ce grãd Pan (à l'imitation du grãd Pan Dieu des Bergers) qu'ils disoient estre mort, estoit quelque maistre diable, qui lors perdit son Empire & force, comme les autres. Outre ces choses, Iosephe Iuif escrit, qu'en ces mesmes iours, fut ouy dans le temple de Ierusalem vne voix (bien qu'il n'y eust creature

viuante leans) qui disoit: Abandonnõs & vuidons ce pays vistement : c'estoit à dire, qu'ils s'apperçeurent de la persecution qu'ils auoiẽt à souffrir, & qui les pressoit de pres, par la mort que receuoit le donneur de la vie. En l'Euangile des Nazariens se trouue, que le iour de la Passion, cheut la porte du temple, qui estoit si somptueuse, & de perpetuelle structure. Voila comme on trouue les choses admirables qui aduindrent en ce temps-là, encore que les Euangelistes n'en fassent point de mention, comme de chose non necessaire. Si faut-il entendre que ce grand Eclipse du Soleil, qui dura trois heures auant que Christ fust en la Croix, n'estoit pas naturel, cõme celuy que nous voyons quelquesfois par la conionction du Soleil, & de la Lune, ains fut miraculeux & contre tout ordre, & cours naturel. Ceux qui ne sçauent pas comme se fait l'Eclipse du Soleil, doiuent sçauoir qu'il ne peut estre sinon par la conionction du Soleil, & de la Lune, estant la Lune interposée entre le Soleil, & la terre : & toutesfois l'Eclipse qui aduint lors de la Passion, fut en opposition, estant la Lune en son plein, & distant du Soleil de cent octante degrez, en l'autre hemisphere, inferieur à la ville de Ierusalem : pour monstrer que cela est vray, outre ce qu'en escriuent plusieurs historiens, le texte de la sainte Escriture le prouue : car cela est certain, que iamais on ne sacrifioit l'agneau, sinon le 14. de la Lune, lequel Agneau fut mangé par Iesus Christ, & ses disciples, le iour precedẽt sa mort, ainsi qu'il estoit commandé en Exode 12. ch. & Leuitiq. 23. Et le lendemain, qui estoit la solemnité des Azimes, Christ (l'agneau immaculé) fut crucifié, la

Lune estant par necessité en son plein, & opposite du Soleil, sans le pouuoir faire esclipser, ce que ne pouuoit non plus faire aucun des autres planettes: partant donc il fut miraculeux, contre l'ordre de nature, & en la puissance du seul Dieu, qui priua le Soleil de sa lumiere, par cét espace de temps. Au moyen dequoy ce grãd personnage S. Denis Areopagite, estant ce iour là en Athenes, & voyant ainsi obscurcir le soleil, & aussi cognoissant, comme hõme bien docte en Astrologie, & cours celestes, tel Esclipse estre contre la reigle de nature, dit à haute voix : ou le monde veut finir, ou le Dieu de nature souffre. Pour ceste cause dit-on, que les sages d'Athenes estonnez de cela, firent edifier incontinent vn Autel au Dieu incogneu : où depuis arriuant S. Paul, leur declara qui estoit ce Dieu incogneu, que c'estoit le Christ nostre Redempteur, Dieu & hõme, qui lors auoit souffert, au moyen dequoy il cõuertit beaucoup de personnes à la foy. Quelques gens ont esté en doute, à sçauoir si cét esclipse & obscurité du Soleil fut vniuerselle par tout le monde, & fondoient leur ergument sur ce qu'ils disoiẽt, que quand l'Euangeliste dit par toute la terre, c'est à dire, par maniere de parler, tout pays d'enuiron, & fut Origene de ceste opinion, mais quoy? nous voyons qu'en Grece, mesmement en Athenes, cette tenebrosité fut veuë, qui me fait croire que tel Esclipse estoit vniuersel par tout nostre Hemisphere, & par tout où le Soleil pouuoit estre veu. Ie dis ainsi pour ce qu'en toute l'autre Hemisphere, où il estoit lors nuict l'on n'en pourroit rien voir, ny estant point pour lors la veuë du Soleil : car il ne peut illuminer en vn instant que

la moité de la terre, à cause de l'ombre qu'elle se fait à soy-mesme : toutesfois nous deuons sçauoir qu'estans lors la lune en son plein, & n'ayant lueur que celle qu'elle prend de la splendeur du Soleil, & encore estant en l'hemisphere, qui est sous nous, elle viët à estre violentement esclipsée & obscurcie à cause seulement du deffaut de la lueur du soleil : par ainsi l'obscurité fut vniuerselle par tout le mõde pour ce que la lune & les estoilles ne peuuent donner lumiere que premierement elles ne la reçoiuët du soleil.

De plusieurs passages cottez par maints autheurs qui ont fait mention de Christ & de sa vie.

Chap. XXXIII.

I'Ay maintesfois ouy plusieurs gens doctes & curieux, qui demandoient raison pourquoy, d'où procedoit que les Gentils & Ethniques, ont par leurs escrits si peu fait de mention de la vie de Iesus Christ, & ses miracles, qui furent en si grand nõbre, & tant publiez, & manifestez mesmement par ses disciples : veu que ces Ethniques ont bien fait mention en leurs liures d'autres choses particulieres aduenuës en leurs temps, & neantmoins qui n'estoient de si grande importance, à quoy ie respons premierement, que c'est contre verité, de dire que les historiens prophanes n'en ayent point parlé : car il y en a infinité desquels i'ameneray quelques exemples pour ceux qui n'ont pas grãde cognoissance des anciennes histoires : ma seconde raison, c'est qu'il faut cõsiderer sur ce passage, que la saincte Foy & Loy de grace donnée par Iesus

Christ, cōmençant par luy, & les Apostres à se publier par le monde, fut acceptée par quelques-vns qui delibererēt de viure & mourir en icelle: autres obstinez en leurs vices & pechez, non seulement la refuserent, mais la persecuterent. Il y en eut encore quelques-vns qui tenoient le milieu: car bien qu'elle leur semblast bonne, si est-ce que pour crainte des tyrans & persecuteurs, & autres humaiuns cōsiderations, que ceste saincte profession veut estre deprisée, ils ne voulurent l'embrasser ny accepter. Estant donc le monde ainsi party en trois opinions, ceux qui confesserent Christ firent choses notables & merueilleuses, dont plusieurs portent grand témoignage de verité: du nombre desquels furent S. Denis Areopagite, Tertulien, Lactance Firmian, Eusebe, Paul Orose, & maints autres, qui seroient longs à reciter. Les autres mauuais, qui la persecuterent, comme chose estrange, & abhorrée de leur Loy, pourchasserent totallement de la ruiner, & cacher les miracles, la vie, & la doctrine de Christ: pour ceste cause ils n'en parlerent point, ou ceux d'entr'eux qui en parlerent aucunement, le firent à fin de la contemner & obscurcir, comme firent les malheureux Porphire, Iulien, Vincent, Celie, Africain, Lucian, & autres tels hommes diaboliques, contre lesquels ont doctement escrit Sainct Cyprian, Origene, Sainct Augustin & autres. Les autres qui par crainte, ou considerations mondaines ont delaissé à estre Chrestiens, & à aymer & cognoistre la verité pour ces mesmes occasions delaisserent à en parler, & si aucuns en ont touché quelque chose, ç'a esté auec bourdes & menteries, encore assez sommairement. Et neant-

moins, tout ainsi que quand on veut cacher la verité sous voile d'aucunes coulourées mensonges. Il aduient souuent à la verité certaine occulte proprieté de la verité, que celuy qui la veut cacher, la déguise, & pallie en telle sorte que par son mesme propos se descouurent les menteries, & se cognoit la verité apparente & manifeste : aussi en est-il aduenu en ceste sorte, à ces deux manieres de gens: car encore qu'ils s'efforçassent d'exterminer & destruire les miracles de Christ, & sa doctrine : si est-ce que toutes les fois qu'ils en parloient ils disoient quelque chose par laquelle on cognoissoit leur malice, & la bonté de ceste doctrine. Ie pourrois bien dire beaucoup de choses, que les Sybiles en ont dit & escrit : mais pour ce que ce qu'elles en dirent ne procedoit de leur propre iugement : ains par esprit de Prophetie, & selõ que Dieu leur en auoit communiqué, bien qu'elles fussent infidelles, ie m'en tairay pour venir aux autres authoritez. Le premier & plus éuident tesmoignage, combien que ce soit le plus commun, est celuy de nos plus grands ennemis, du nombre desquels est Iosephe Iuif de lignée & de nation, & aussi pour la vie, & pour la profession, il dit ces mots. En ces mesmes temps viuoit Iesus, homme fort sage, s'il est licite de le nommer homme, pour ce qu'à la verité il fit des choses merueilleuses, & fut maistre & docteur de ceux qui aymoient & cherchoient la verité : il assembla, & fut suyui de grandes troupes Iuifs, & Gentils, & estoit le Christ, & combien que par apres il fut accusé par les principaux de nostre foy, & crucifié, si ne fut-il abandonné de ceux qui l'auoient auparauant suiuy, ains trois

Iosep. l. 1. des Antiq.

iours apres sa mort, il s'apparut vif à eux, selon que les Prophetes inspirez de Dieu auoient predit & prophetisé de luy, & encore de nostre temps, la doctrine & le nom des Chrestiens, perseuere par le monde. Voila les paroles de Iosephe, lequel a escrit de la destruction de Ierusalem, comme tesmoin de l'auoir veu, ce qui aduint 40. ans apres la Passion de Christ. Pilate pareillement qui auoit donné la sentence de mort, cõme luy porta neantmoins tesmoignage de ses grands miracles, les mandant par lettres à l'Empereur Tybere, tellement qu'il fut mis en conseil au Senat, à sçauoir s'ils receuroient Iesus Christ pour Dieu : & combien qu'ils n'y donnassent consentement, Tybere deffendit neantmoins de persecuter les Chrestiẽs. Quant est du tremblement de terre, & obscurcissement du Soleil, pendant le temps que le Christ souffroit en croix, nous en auons aussi des tesmoins Ethniques. Flegon historien Grec, natif d'Asie, duquel Suidas fait speciale mention, dit pour chose esmerueillable; qu'au quatriesme an la deux cens dixiesme Olimpiade, qui joindra, en bien contant, à l'an dix-huictiesme de l'Empire de Tybere, qui fut lors que le Seigneur souffrit, il y eut aussi Eclipse de Soleil, le plus grand qui iamais fut veu, ne qui se trouua par escrit, & qu'il auoit duré depuis Sexte iusques à None : & que pendant ceste Eclipse, tremblement de terre fut si grand en Asie, & en Bytinie, qu'il y eut infinité d'edifices qui tomberent par terre. Il semble que outre ce Flegon, qui estoit du temps mesme qu'il escrit, que Pline ait senti, & escrit la mesme chose, *Pli. l. 2.*
car il dit, que du temps de l'Empereur Tybere, le

tremblement de terre fut plus grand, que iamais n'auoit esté, & dit-on, que par iceluy furent tombées & ruinées douze villes en Asie, sans vne infinité d'autres edifices, en sorte que les historiens qui furent Gentils, bien qu'ils ne sçeussent la cause, n'ont point laissé d'escrire les miracles de Christ. L'autre miracle du voile du Temple qui se rompit, Iosephe le recite pareillement. De la cruelle mort des Innocens, qu'Herodes fit mourir, en est faite mention par vn autre Iuif, nommé Philon, historien de grande authorité, en son abbregé des temps, où il dit qu'Herodes fit tuër certains enfans, & auec eux son propre fils, pour ce qu'il auoit ouy dire, que le Christ, Roy promis aux Hebrieux estoit né : & fut cét Autheur du temps de l'autre Herodes nommé Tetrarque, comme luy-mesme le dit. Ceste histoire des Innocens est encore plus amplement recitée par Macrobe, historien Ethnique, & Latin fort ancien, lequel en racõtant quelques mots ioyeux, & facetieux de l'Empereur Octauius (au temps duquel nasquit nostre Seigneur) dit qu'ayant l'Empereur ouy parler de la cruauté d'Herodes enuers son fils, & les autres enfans, il dit qu'il estoit meilleur estre en la maison d'Herodes son porc, que son enfant : & cela disoit il, pour ce que les Iuifs ne tuënt point les porcs: laquelle facetie est aussi alleguée par Dion Grec en la vie de ce mesme Empereur: tellement qu'il y a beaucoup de miracles, dont les Iuifs, & les Gẽtils sans y penser portẽt tesmoignage d'auoir esté faits par Christ, outre ceux qu'escriuẽt les Chrestiens. Que dirons nous plus, de ce que les anciẽs Empereurs ont senty de nostre foy, & de ce qu'ils ont

fait à l'encontre des fideles ? En premier lieu S. Pierre, & semblablement S. Paul, moururent par le commandement de Neron Empereur 36. ans apres la mort de nostre Seigneur: & alors fut grãde persecution de l'Eglise, de laquelle les Gentils ne laissoient de faire mention, & particulierement Suetone Tranquille, & Corneille Tacite, qui furẽt de ce temps, & de grande authorité. Suetone en la vie de Neron, parlant de quelques vnes de ses ordonnances, dit, qu'il tourmentoit, & assiegeoit auec grandes peines, & diuers tourmẽs, vne espece de gens qui se nommoient Chrestiens, & suyuoient vne certaine croyance, & nouuelle religion. Et Corneille traitant des faits de ce mesme Nerõ, dit, qu'il persecutoit, & chastioit auec des terribles tourmens vne maniere de gens, que le vulgaire appelloit Chrestiens, & que l'autheur de ce nom estoit Christ de Ierusalem, que Pilate gouuerneur de Iudée auoit fait crucifier, & que par le moyen de sa mort, sa doctrine auoit commencé s'esleuer. Or voyons maintenant ce qu'en escriuent les autres Gentils, qui ne sont point de moindre authorité. Pline nepueu, par quelques vnes de ses élegantes Epistres, demandoit à l'Empereur Trajan, duquel il estoit Proconsul en Asie, comment il vouloit que fussent chastiez les Chrestiens, qui estoient accusez, & menez deuant luy, & afin de bien informer son Seigneur, de ce qu'il trouuoit cõtr'eux, il disoit entre autres choses, que ces Chrestiens se leuoient à certaines heures de la nuict, & s'assembloient pour chanter des Hymnes, & loüanges à Iesus Christ, qu'ils adoroient pour Dieu : estãs ensemble en congregation, ils faisoient des vœux, non

Corneille le Tacite.

pour faire mal, ny dommage à autruy, ains promettoient de ne rien desrober : de n'estre adulteres : de ne point faillir à promesses, ou serment : & de ne nier ce qui leur auoit esté presté, ou baillé en garde. Et dit outre, ce Pline, qu'ils mangeoient tous ensemble, sans posseder aucune chose en propre. Par là peut-on cognoistre quels estoient lors les exercices des Chrestiens, & pour quelle chose le monde les abhorroit & persecutoit : ces choses sont escrites par vn infidele & idolatre, 60. ans apres la Passion de Iesus Christ. Ausquelles lettres l'Empereur fit responce : que puis qu'ils n'estoient accusez d'aucuns excez ou malices, qu'il ne se souciast point de les chastier, ny de faire aucune inquisition contre eux : toutesfois quand ils seroient accusez deuāt luy, qu'il cherchast le moyen de leur faire laisser ceste religion : mais encor qu'ils ne la vousissent laisser, qu'il ne leur en fit pourtāt aucune chose. Vray est neantmoins qu'auparauant, cét Empereur Trajan, comme infidele, & trompé par les accusateurs auoit persecuté les Chrestiens. A l'Empire duquel vint à succeder Adrian son neueu, duquel Elie Lampride historiographe, escrit qu'il commença à honorer les Chrestiēs, leur permettāt viure en leur loy, & luy-mesme adoroit Christ, & fit bastir des temples : mais depuis il changea de propos, & deuint odieux & cruel aux Chrestiens estant deceu, & abusé par les maistres de ses fausses ceremonies, & par les Euesques de ses faux dieux : luy disant, que s'il fauorisoit aux Chrestiēs, tout le monde seroit cōuerty en ceste loy, par ainsi se perdroit la religion de leurs dieux. Cela mesme est certifié par Pierre Crinit. Il se trouue en la vie

de Saturnin qu'à ce mesme Adrian fut enuoyée vne lettre par Seuerin Consul, où il manda qu'il y auoit en Egypte plusieurs Chrestiens, entre lesquels aucuns se nommoient Euesques, & que nul d'eux n'estoit oysif, ains que tous trauailloient, & s'employoient à quelques exercices, & qu'il n'estoit pas iusqu'aux aueugles & gouteux, qui ne vesquissent du labeur de leurs mains, que tous adoroient vn seul Dieu, lequel estoit aussi adoré des Iuifs. Nous lisons semblablement aux histoires, qu'ayant cét Empereur recommencé à mal traicter les Chrestiens, à la persuasion de ses faux Pontifes, il y eut vn sien Ambassadeur nommé Serene Eramie, Ethniques, comme luy, qui luy escriuit vne lettre, par laquelle il luy mandoit, qu'à son aduis, c'estoit cruauté de consentir à l'oppression des Chrestiens n'estant accusez d'autre chose, sinon que d'obseruer leur religion, veu mesmemẽt qu'ils ne se trouuoient chargez d'autres crimes ou coulpe : au moyen de laquelle lettre l'Empereur Adrian deffendit à Minus Fondan, Proconsul en Asie, de condamner aucun Chrestien, s'il n'estoit conuaincu d'autre crime, que de celuy de la religion Chrestienne.

Quelles opinions les anciens Empereurs ont eues de la personne de Christ, par le tesmoignage qu'en rendent les historiens Ethniques.

CHAP. XXXIV.

A Cét Empereur Adrian (duquel nous auons parlé par le dernier chapitre) succeda Antonin le debonnaire, lequel encore qu'il eut ce

nom, estoit peruers & meschant. Il sentit mal de la foy de Christ, & persecuta les Chrestiens: mais son successeur Marc Aurelle, fut en cela plus modeste: car au lieu de les persecuter, il les conduisoit auec soy en son armée: par l'oraison desquels elle fut deliurée du danger en quoy elle estoit, pour faute d'eau que les ennemis leur auoient couppée: pour ce que Dieu luy en enuoya, & à ses ennemis, foudres & tonnerres. De ces choses est faite mention en l'vne de ses lettres: & Iules Capitolin en parle aussi, encore qu'il ne l'attribuë pas du tout aux Chrestiens. Ces choses aduindrent enuiron 145. apres la mort & Passion de nostre Seigneur. La 15. ou 20. année ensuyuant, estant Seuere esleu Empereur, Elie Spartien Ethnique comme luy, escrit, qu'il fit vne loy, par laquelle il deffendit sur grandes peines, qu'aucun se conuertist Chrestien ny Iuif. Apres lequel Seuere fut Empereur Antonin Eliogabale, duquel nous auons décrit sa vie & dissolution: & recite Lampride, (qui a escrit sa vie) qu'il fit faire à Rome vn temple dedié à son Dieu seul, & qu'il vouloit que les Chrestiens y entrassent pour y sacrifier, toutesfois les Chrestiens n'en voulurẽt rien faire. A cét Eliogabale succeda l'Empereur Alexandre Seuere, en l'an de nostre Seigneur 193. & fut en grand bransle de se faire Chrestien. Aussi nous trouuons, qu'il auoit bonne opinion de nostre foy, & qu'il honoroit fort les Chrestiens, & leur donna lieu & assiette à Rome, pour faire faire des temples & lieux d'Oraison. Il tenoit l'Image de Christ en son Oratoire: Cecy est escrit par Elie Lampride, outre ce qu'en escriuent les Chrestiens, & si dit, que plusieurs tauerniers, &

patissiers,

patissiers, s'en allerent vers l'Empereur, se plaindre des Chrestiens, disant qu'il auoient osté leurs logis & maisons, pour faire leur bigotages, & qu'ils obseruoient vne Religion contraire à celle des Romains. A laquelle complainte l'Empereur fit respõse, qu'il valoit mieux que Dieu y fut adoré, que d'employer tels lieux aux affaires de leurs vacatiõs. Ce Seuere mort, luy succeda Maximin, ennemy & persecuteur des Chrestiens: mais il vesquit peu & finit de male-mort, Depuis lequel, & encore deux autres qui durerent peu, l'Empire vint entre les mains de Philippe, qui fut baptisé comme disent quelques-vns, & le premier qui receut les Chrestiens, Eusebe l'afferme, toutesfois les historiens Gentils n'en écriuent rien. Chacun iour Dieu illuminoit de plus en plus les cœurs des hommes, & grand nombre s'en conuertissoit à nostre Foy, malgré l'Empereur Decius & Diocletian, & autres semblables, & iusqu'à ce que lassez de les persecuter, ils les dissimulerent, & souffrirent quelques temps, comme ils les dissimulerent par vne lettre de Maximin Empereur, compagnon de Diocletian, qui fut deux cens tant d'ans apres nostre Redemption: laquelle lettre, dit, en nostre langue ce qui s'ensuit: Cæsar Maximin inuincible, grand Pontife de Germanie, d'Egypte, de Thebes, de Sarmacie, de Perse, d'Armenie, de Carpi, & encor Victorieux des Medes, & pour ses Victoires, nommé dix-neuf fois Empereur, & huict fois Consul, & Pere de la Patrie: Au commencement de nostre Empire, entre autres choses, que nous determinasmes faire pour le bien public, ordonnasmes que l'ordre qui se tiendroit en toutes choses, fut con-

forme aux anciennes Loix, & la publique discipline de Rome conseruée: & par ce mesme moyen commandasmes que ces hommes qui se nomment Chrestiens, & qui ont laissé nostre antique religion fussent pressez, contraints & forcez de laisser la nouuelle qu'ils auoient prinse, & qu'ils obseruassent la nostre ancienne, establie par nos predecesseurs: mais estans venus à nostre cognoissance, que nonobstant ce commandement, & rigueur vsee cõtr'eux pour leur faire obseruer, ils n'ont point delaissé de suiure leur vouloir, & qu'ils sont si fermes & cõstans en leurs propos, qu'il n'y a force ny peines si griefues qui les puissent retirer de leur religion, & leur faire garder la nostre: ains ont plus aymé s'exposer à grief tourment & mort, & qu'ils sont encor aujourd'huy en ceste mesme constance, sans vouloir reuerer ny honorer aucuns des dieux de Rome. Nous memoratifs de nostre accoustumée clemence & pitié, deliberons en vser enuers les Chrestiens: à ceste cause nous permettõs que d'huy en auant toute personne se puisse faire & nommer Chrestien, auoir lieux pour faire assemblees, & edifier temples, où ils puissent prier & sacrifier: Laquelle licence & faculté nous leur concedons, par condition qu'ils ne feront aucune chose contre nostre republique & religion, & qu'en autre chose ils obserueront nos loix & constitutions, & encor que pour recognoissance de ceste permission, ils seront tenus de prier leur Dieu pour nostre vie & santé, & pareillement pour l'estat de la rebublique de Rome, à fin qu'estant la ville prospere & entiere, ils puissent eux-mesmes viure de leur labeur en repos & seureté. O veritablement in-

fortuné Empereur, si tu eusses forcé les Chrestiens de laisser & renoncer leur foy, comme mauuaise, comment eusses-tu voulu les faire prier pour toy, & les forcer à faire memoire de toy en leurs oraisons? A tout le moins ceste lettre nous seruira en ce que toy-mesme tu tesmoignes de la constance, vertu, & esprit qu'auoient les martyrs Chrestiens, en souffrant patiemment les tourmens & supplices qui leurs estoient donnez pour l'amour de Christ. Or quelque temps apres Maximin, vint à succeder à l'Empire Constantin, qui fut surnommé le Grand, fils de ceste bonne Dame Heleine, qui trouua la vraye Croix, qui fut enuiron 292. ans apres la redemption de l'humain lignage: il fut bon Chrestien, & fit tant de biens en l'honneur de Dieu & de la saincte Eglise, & au ministres d'icelle, que ce seroit chose longue à reciter. Il permit à tous indifferemment d'estre Chrestiens, pour lesquels il fit bastir de somptueux temples, & ceux qui premierement estoient dediez aux idoles, il les dedia au seruice de Christ, & des siens. Depuis ce temps combien, que l'Eglise de Dieu ait souffert des scandales, & persecutions, comme furent celles de Iulian l'Apostat, & autres, si est-ce que tousiours & en plusieurs parties du monde, Christ a esté publiquement adoré. Et de là en auant toutes les histoires sont pleines des actes des Saincts: encore la plus grande part de subsequens Empereurs ont esté fideles & Catholiques, comme furent Theodose, Iustinian, & autres semblables. Ie pourrois bien amener plusieurs autres authoritez d'historiens Ethniques, qui ont parlé de Christ, mais ie me suis voulu ayder de ce petit nombre seule-

ment, pour ce qu'ils sont fameux & de grande authorité.

Que les hommes venus de basse condition ne doiuent laisser d'essayer à se faire illustres, & de plusieurs exemples à ce propos.

CHAP. XXXV.

ON voit que naturellement les hommes descendus de haute & genereuse lignée deuiennent le plus souuent grands & excellens personnages, imitans la naïfue noblesse, & ancienne vertu de leurs ancestres : toutesfois pource qu'il n'y à loy, ny reigle si certaine qui n'ait quelque exception, ceste-cy se trouue du nombre: car quelquesfois les peres qui sont gens de bien, doctes, & sçauans engendrent des enfans oyseux, abjets, & inutils, & neantmoins posé le cas que ceste reigle fut encore plus certaine, & absoluë qu'elle n'est, si est-ce que ceux qui descendent de basse race, & aussi de pauures parẽs, ne doiuent delaisser à mettre toute peine de se rendre vertueux & bien loüables: pour ce que les maisons, qui aujourd'huy sont tenuës & reputées anciẽnes & nobles, ont prins leur origine de vertu, & ont rendu nobles leurs successeurs. Parquoy à fin d'esmouuoir & donner cœur aux hõmes d'aspirer à choses hautes, ie me delibere reciter les exemples de quelques vns nais de pauures parens, qui toutesfois sont deuenus grands personnages, & excellens en vertu, & noblesse. Pour le premier nous mettons en auant Tiriat Portugalois, tant estimé par les historiens, & méme par les Romains, au sang desquels il y a tant de fois baigné son espée.

Cestuy estoit fils d'vn berger, & de son ieune aage aidoit à son pere à garder les brebis : mais ayãt le cœur enclin à plus grande chose, delaissa la garde des bestes domestiques & priuées pour s'adonner à la poursuitte des sauuages, & deuint grand chasseur. Depuis venant les Romains à mener guerre en Espagne, il assembla plusieurs de ses cõpagnons, auec lesquels il escarmouchoit bien souuent ses ennemis, & aucunefois ses amis: & fut si vaillant & adextre aux armes, qu'en peu de iours il assembla des gens en nombre suffisant pour dresser vne armée, & tenir camp: auec lequel il cõmença à faire la guerre aux Romains, pour la deffence de son pays, ce qui dura 14. ans : pendant lequel temps il obtint contr'eux plusieurs grandes victoires. Et a esté tant qu'il a vescu puissant, craint & redouté de ses ennemis : mais à la fin il fut malheureusement occis en trahison, au grand regret de toute sa gendarmerie, par laquelle il fut noblemẽt mis en sepulture. Arsaces Roy des Parthes, fut de si basse & infime lignée, qu'il ne s'est trouué aucun qui ait entendu quels furent ses parens : apres qu'il se fut retiré de la subiection & obeyssance d'Alexandre le Grand, il fut le premier qui constitua Royaume entre les Parthes, peuples tant renõmé & craint par les Romains, & au moyen de ses grandes prouesses & vaillances, les Roys ses successeurs, pour memoire & reuerence de son nom, encore qu'ils n'eussent le Royaume par heredité & succession, furent à cause de luy nommez Arsacides comme les Empereurs Romains ont pris le nom de Cæsar, à cause du grand Cæsar Octauius Auguste. L'excellent Capitaine Agatocles qui pour son sça-

uoir & grand cœur fut Roy de Sicile, & fit cruelle guerre aux Carthaginiens, estoit de si basse parenté, qu'il me semble auoir leu qu'il estoit fils d'vn potier de terre, & que depuis qu'il fut paruenu à cét honneur & dignité de Roy, toutes les fois qu'il faisoit festin, il vouloit que parmy les vases d'or & d'argent, auec lesquels il estoit seruy, on entremeslast des vases de terre, pour demonstrer qu'il se souuenoit du bas lieu de son origine. C'est encore vn autre grand exemple celuy de Ptolomée, vn des meilleurs Capitaines d'Alexandre, aprés la mort duquel il fut Roy d'Egypte & de Syrie: & tel qu'à cause de son nom ses successeurs Roys d'Egypte furent nommez Ptolomées. Ce Ptolomée estoit fils d'vn escuyer nommé Lac, qui iamais ne seruit d'autre chose que d'escuyer en l'armée d'Alexandre. Isicrates Athenien, fut en l'art & science militaire, fort illustre, car il vainquit les Lacedemoniens en bataille rangée, & resista vaillãment à l'impetuosité d'Epaminõdas de Thebes, Capitaine excellent: & fut celuy qu'Artaxerxes Roy de Perse, esleut Lieutenant general de son armée, quand il voulut faire guerre aux Egyptiens. Si sçauons-nous pourtant (selon ce que tous en escriuent) qu'il fut fils d'vn Sauetier. Ie m'estois oublié d'Eumenes, l'vn des plus excellens Capitaines qu'eut Alexãdre en vaillance, sçauoir & bon conseil: la vie duquel & ses grands faits d'armes sont descrits par Plutarque & Paul Emile, lequel encore qu'il ne fust fauorisé és biens & succez de Fortune, comme les autres, si ne laissoit il pourtãt marcher aucun deuant luy quant à l'art militaire, & si acquit ses vertus & gloires de luy-mesme, sans estre aduancé, que par

son labeur luy estant fils d'vn homme de basse condition, qui selon aucuns estoit chartier. Entre les humaines seigneuries & dominations, il n'y en a point eu de si grande & puissante que l'Empire Romain, lequel a esté regi & gouuerné par tant de grands personnages excellens en mœurs & vertus, & neantmoins plusieurs ont aspiré, & atteint ce souuerain degré de gouuernement, qui estoient de basse & infirme parẽté. Elie Pertinus Empereur de Rome, fut fils d'vn artisan, son ayeul auoit esté Libertin (c'est à dire qu'il auoit autrefois esté de seruile condition, & depuis auoit acquis liberté) ce neantmoins à cause de sa vertu & valeur, il paruint à l'Empire, puis à fin de dõner exemple aux autres de bas estat, & les inciter à la vertu il fit couurir de marbre bien ellabouré, toute la boutique où son pere souloit besongner de son mestier. Cét Empereur Elie ne fut pas seul de bas lieu qui paruint à l'Empire: car Diocletian qui tant illustra Rome de triomphantes victoires, estoit seulement fils d'vn Scribe: aucuns disent que son pere estoit Libraire, & luy-mesme esclaue. Valentinian aussi acquist l'Empire, bien qu'il fut fils d'vn Cordier. L'Empereur Probus estoit fils d'vn Iardinier. Aurelian, de qui la renommée & vertu fut si grande, estoit de si basse lignée, que les autheurs ne sont pas seulement d'accord du lieu de sa naissance. Marc Iules Licinie & aussi Bonose gouuernerent l'Empire de Rome, dont le premier estoit fils d'vn villageois de Dace: & l'autre fils d'vn Maistre d'Escole Assez d'autres Empereurs de ce calibre furent à Rome, lesquels pour briefueté ie laisse arriere : comme Maurice, Iustin, predecesseur de Iustinian

& Galere qui fut berger premier qu'estre Empereur. De ceste haute & supréme dignité, venons au Pontificat & S. Siege Apostolique, auquel sont aussi paruenus des hommes de basse cõdition. Le Pape Iean XXII. fut fils d'vn Cordonnier natif de France, lequel pour sa vertu & sçauoir vint à ce degré, & augmenta le patrimoine & Seigneurie de l'Eglise. Le Pape Nicolas V. auparauant nommé Thomas, estoit fils de pauures parens, qui alloient vendre par les ruës des poules & des œufs. Le Pape Sixte IV. premierement nommé François, & Cordelier, estoit fils d'vn marinier. I'en pourrois nommer assez d'autres, que tout expres ie laisse en arriere, pour ce que ceste dignité ne se doit acquerir par noblesse de sang, ains par vertu. Iesus Christ nous en fait exemple: car le meilleur qui se soit assis en la chaire, & que luy-mesme y mit, fut Sainct Pierre qui souloit estre pescheur de poisson, mais il le fit pescheur d'hommes. Et descendant encore aux Roys & Princes, les Romains esleurent pour leur Roy Tarquin Prisque, fils d'vn marchand de Corinthe, & encore banny de son pays: lequel estant Roy augmenta les confins de son Royaume, & le nombre des Senateurs, & de la Cheualerie: Il institua de nouueaux Estats pour le seruice & ceremonies de leurs Dieux: tellement que le peuple ne se repentoit point d'auoir esleu pour leur Roy vn estranger. Seruie Tulle qui fut pareillement Roy de Rome, regna long-temps auec grandes Victoires, & qui triompha par trois fois, & en la fin re[illegible] Roy fort excellent, estoit reputé de plusieurs, [illegible]ne pauure seruãte, dont il a tousiours retenu [illegible]de Seruie. Les Rois des Lombards, s'ils

ne furent aussi anciens que les Roys de Rome, au moins furent-ils pour leur regard aussi puissans : le troisiesme desquels, nommé Lamusie, estoit fils d'vne pauure femme publique; qui en accoucha auec deux autres fils tout en vn coup, laquelle cõme peruerse & mauuaise mere, les ietta dans vn grand fossé, où il y auoit quelque peu d'eau : d'auanture le Roy Agelmond passant par là, vid cét enfant en l'eau, & le toucha tout doucement du bout de la lance qu'il tenoit en ses mains, à fin de sçauoir que c'estoit, mais l'enfant tout ieune qu'il estoit, se sentant touché empoigna le fust de la lance auec la main sans le laisser: ce que voyant le Roy fut esmerueillé qu'vne si petite creature eust montré telle force, le fit tirer dehors & nourrir auec grand cure & soin, & pour ce que le lieu où il l'auoit trouué estoit surnommé Lama, il le fit nommer Lamusie : lequel deuint tel, & eut fortune si fauorable qu'il fut Roy des Lombards, & dura sa succession iusques au Roy Albotiin, en la personne duquel elle fut perduë. Vn autre cas non moindre que cestuicy aduint au Royaume de Boëme : car vn nommé Primislas fils d'vn paysan, fut esleu pendant qu'il labouroit la terre emmy les champs: pour ce que estant les Boëmiens en doute quel ils deuoient eslire Roy, mirent aux champs vn cheual sans bride, ny sans frein, & le laisserent aller à son vouloir ayant ferme propos d'eslire pour leur Roy celuy auquel le cheual s'arresteroit : il aduint d'auanture que ce cheual s'arresta tout droit deuant Primislas, qui alors tiroit & labouroit la charruë aux champs : parquoy ils l'esleurent pour leur Roy, où il se gouuerna excellemment & sage-

ment. Il fit plusieurs loix, & entourna de murailles la ville de Prague, auec plusieurs autres notables choses. Le grand Tamburlam, duquel nous auons recité les merueilleux faits, estoit pasteur de son commencement. Le vertueux & vaillant Capitaine pere de François Sforce, les enfans & successeurs duquel furent iusqu'à nostre temps Ducs de Milan, estoit natif d'vn village nommé Cotignol, & fils d'vn pauure Laboureur : mais estant naturellemẽt enclin aux armes, auec le bon cœur qu'il auoit laissa la vacation de son pere pour suiure vne troupe de Soldats qui passoient par sa contrée, & deuint tres-loüable Capitaine. C. Marius Consul Romain, issu de basse race, né d'vn pauure village nommé Arpinas, fut en son temps tel, & si vaillant Capitaine de guerre que chacun sçait : mesme a esté Consul de Rome par sept fois, pendant lequel temps il obtint de grandes victoires, & eut dedans Rome deux magnifiques triomphes. Marc Tule Ciceron Prince de l'Esloquence Latine, & tres-docte en toutes disciplines, fut Consul à Rome, & Proconsul en Asie : & neantmoins son origine n'estoit que de ce pauure Tuguriole d'Arpinas, & si n'estoit point de lignage plus apparent. Ventidie fils d'vn homme fort abject, estoit muletier : mais il laissa ceste vacation, & vint à estre cogneu en la guerre de Cæsar : moyennant la faueur duquel il obtint par sa vertu & vaillance, qu'il fut chef de bande, puis Mareschal de Camp, & en apres fut Pontife, & depuis Consul de Rome : & combattant contre les Parthes, les vainquit, & triompha d'eux, & fut le premier qui en r'apporta la victoire apparente & notable. Ce seroit chose fort lon-

gue de vouloir amener pour exemple tous les descendus de bas lieu, qui par leurs sciences & lettres sont paruenus à grands estats & renommée. Virgile estoit fils d'vn potier, & neantmoins il fut le meilleur Poëte des Latins. Quinte Horace, qui à mon aduis n'eut son pareil en poësie. Eustache & Pepin furent enfans d'Esclaues affranchis : l'excellent Philosophe Theophraste estoit fils d'vn rapasseur d'habillemens : le Philosophe Menedeme, pour la doctrine duquel les Atheniés luy dresserent vne statuë, estoit fils d'vn homme mequanique ; il y a encore vne infinité d'autres, dont ie ne parle point. Par ces exemples l'on peut cognoistre que l'homme de quelque estat qu'il naisse, peut, s'il veut pourchasser, deuenir grand, pourueu qu'il prenne le chemin de vertu, qui s'aquiert par trauail & peine, sans toutesfois s'esgarer du chemin du Ciel : pour ce que faisant autrement, que luy vaudroit l'acquisition de tout le monde, quand son ame souffriroit perpetuel tourment.

De diuerses choses aduenuës à l'Empereur Iustinian, & maintes autres de son temps, & celles de Louys Sforce.

Chap. XXXVI.

En l'an de nostre Seigneur 686. estant reduit l'Empire en Constantinople, Iustinian fut le 2. Empereur, qui par aucuns a esté nommé Iustin: il fut mauuais Chrestien, & suject à tres-meschantes inclinations. Au commencement, ses affaires luy succederent assez bien pour ce que les Sarrazins qui auoient vsurpé l'Afrique, firent paix auec ses Capitaines ; mais à cause de sa cru-

auté, il fut mal voulu, tellement qu'il receut la punition meritée: car en l'an dixiesme de son Empire, fut conjuré contre luy par Leonce Senateur Constantinopolitain, & Galenie patriarche, voire au temps qu'il pensoit estre en sa plus grande prosperité. Ce Leonce, auec la faueur du peuple, & autres principaux en l'Empire, vint au Palais, où sans trouuer aucune resistance, print Iustinian & luy couppa le nez: quelques vns disent aussi la langue: & se nommant Empereur il relegua en la ville de Chersonne sur la mer de Pont, où se trouua Iustinian seul, pauure, & sans nez. Estant donc Leonce paruenu à son intention, & se voyant Empereur pacifique, enuoya vn de ses Capitaines nommé Iean, en Affrique contre les Sarrazins, qui encore la possedoient, desquels ayāt eu la victoire, & laissant-là son armée au meilleur équipage, & bon ordre qu'il peut, s'en alla vers Leonce pour luy rēdre compte de sa charge. Ce pendant s'esleua en son armée vn nōmé Asimare, qui depuis par les Soldats fut appellé Tybere: lequel se faisant Empereur du consentement de tous, la chose luy succeda si heureusement, que en toute diligence il vint en Constantinople, où il print Leonce, qui auoit esté Empereur trois ans, & luy fit coupper le nez, comme il auoit fait à Iustinian, & le mit prisonnier en vn monastere pour luy donner plus de tourment, & puis la mort. Semblablement fit releguer, & bannir en Cefalonne, vn nommé Philippique, pour ce qu'il auoit songé qu'vn aygle s'estoit mis sur sa teste, ce qu'il luy sembloit presage que l'Empire luy deuoit venir entre ses mains. Par ce moyen demeura Tybere Empereur pacifique, & regna six ou

sept ans sans crainte de personne : pendant lequel temps, le diable regna tellement en luy, qu'il delibera de faire mourir Iustinian, doutant qu'il eust machiné aucune chose contre luy : dequoy aduerty Iustinian, s'enfuit à recours en la maison d'vn Prince de Barbarie, duquel il fut bien receu : lui promettant sa fille en mariage, & autres grandes choses. Ainsi estant là, en quelque esperance, & luy semblant n'auoir plus cause de crainte, fut aduerty que son nouueau beau pere le vouloit prendre, & l'enuoyer pour de l'argent à Tybere, parquoy il s'enfuyt, & se retira vers le Roy de Bulgarie, nommé Vuelle, par l'aide duquel (luy ayãt promis de prendre sa sœur en mariage) il assembla vne armée qu'il mena contre Tybere & le vainquit en bataille : ce qu'il n'eut iamais peu faire, si Tibere l'eut laissé en repos, sans le molester en son exil, en cette sorte recouura Iustinian, son Empire, bien qu'il n'eust plus de nez, & qu'il eut fait experience du pouuoir de fortune, qui s'estoit lors retirée en arriere. Luy arriué en Constantinople, il trouua en prison ce Leonce qui luy auoit osté l'Empire & le nez, lequel apres plusieurs tourmens, il fit mourir auec Tybere : & toutes les fois qu'il songeoit à son nez coupé, il faisoit mourir vn de ceux qui auoient conjuré contre luy. Quand il fut reintegré en sa dignité, il pensa faire vne chose, qui fut cause que derechef il perdit son Empire : & delibera de faire mourir ce Philippique, dont nous auons parlé, qui fut banny à cause du songe de l'aigle, & qui estoit en son exil, sans penser, ny machiner aucune chose, & pareillement il querella contre les habitans de Cherbonne, disant qu'ils l'auoient mal traicté pendant

son exil, & leua gens pour cét effect : ce neantmoins il fut tres-instamment prié d'auoir pitié du pauure banny : dont il ne voulut rien faire. Au moyen dequoy voyant ce Philippique, que l'Empereur alloit contre Chersonne, luy comme tout desesperé, print par contrainte cœur de se deffendre, & n'ayant autre remede, se mit auec si peu de gens qu'il peut assembler, & se presenta cõtre Iustinian qu'il vainquit, & luy fit trancher la teste & aussi à son fils : ce fait, banny qu'il estoit, demeura Empereur. Et en cette sorte se ioüa Fortune auec Iustiniã, iusques à ce qu'elle luy eut fait perdre la vie & l'Empire. Le semblable aduint à Philippique : car au bout de six mois, vn nommé Anastase s'esleua contre luy : & apres luy auoir creué les yeux, luy osta l'Empire, le retenant pour soy, par l'espace d'vn an seulement, pource qu'au bout de l'an, vn autre nõmé Theodose, se banda contre luy, & le fit faire Moyne en le priuant de son Empire. Voyla cõment Fortune se maintenoit sur les affaires de Iustinian, & des autres, en faisant Empereurs les exilez, & exilant les Empereurs : rebaillant aux depossedez plus qu'ils n'auoient auparauant, afin de les despoüiller d'auantage, & si fut en fin cruelle contre tous, ne faisant aucun bien aux vns, pour mal que souffrissent les autres : car à aucuns elle osta ce qu'elle dõna aux autres, pour à la fin leur oster tout. Dés le commencement elle leur eust bien peu donner fin, lors qu'il n'estoient en si grands estats : mais elle les vouloit hausser, pour les abbaisser d'auantage, & leur donna beaucoup, à fin de ne leur oster peu. Elle n'en fit mourir aucun en sa prosperité, ains se virent depossedez auparauant que de mourir.

Et cōbien que cette histoire soit certaine, & qu'elle d'eust seruir d'exēple, si se trouue-il tousiours quelqu'vn qui pourchasse & souhaite l'Empire : les autheurs de ces choses sont, Blond, Platine, Antonin, & autres. I'ay recité ce que la fortune fit à plusieurs, maintenant ie veux conter ce qu'elle a fait à vn seul qui fut Duc de Milan, nommé Louys, frere de Galeas Sforce Duc de Milan, qu'vn nommé Iean André, qu'il auoit nourri & esleué, tua en l'Eglise S. Estienne de Milan, oyant la Messe. Ils furent tous deux enfans de cét Illustre Capitaine Frãçois Sforce. Ce Louys fut nourry auec ses autres freres en grand estat, comme enfans d'vn des plus apparens Princes de son temps, & qui fut pareillement Capitaine fort excellent. Par la mort de Galeas, demeura pour successeur vn sien fils, en grand ieunesse, nōmé Iean, en la tutelle & gouuernement de Bonne sa mere, & d'vn nommé Chico, natif de Calabre, qui auoit esté bien fauorisé du pere & de l'ayeul: lequel Chico bannit incontinent les freres du Duc mort: au moyen dequoy ce Louys, l'vn d'iceux, allant fuitif par le pays, aprint à gouster les mutations de Fortune, ou pour mieux dire, du monde: & à la verité sa douleur estoit grande, voyant en vn mesme temps, à l'entrée de sa ieunesse, son frere mort par trahison, & le bien de son nepueu, que par raison il deuoit administrer, estre mis en main d'vn estranger de basse condition, & à l'occasion duquel il ne tenoit point sa vie asseurée: toutesfois cette roue se tourna, & luy comme sage, & d'vn grand cœur, chercha le moyen de faueur, & secours, & le trouua : car il entra par force dans Milan, & déchassa Bonne, & Chico : Parquoy il

demeura pacifique, gouuerneur de tout le bien paternel. Son néueu estoit si debile, & luy si vaillant, qu'il gouuerna tout plus de 20. ans pendant lesquels, moyennãt son grand cœur, & sçauoir, il augmẽta ses biens en paix & guerre, estant riche, craint & bien voulu par toute l'Italie, & luy particulierement aymé. Il acquit grand honneur en paix, & encore plus en guerre, principalement en celle que les Florentins auoient lors cõtre le Pape Sixte IV. & contre le Roy Ferrand de Naples : en laquelle guerre les Florentins furent en danger d'estre destruits & ruinez: mais l'authorité de ce Louys leur fut remede propice, & les mit en paix & seureté. Ayant aussi ce Roy Ferrand perdu quelques places aux guerres qu'il auoit euës contre le Turc en Calabre, il luy donna secours d'hommes, & d'argent pour les recõquester, il deffendit par armes le Duc Ferrare contre la puissance des Venitiens qui l'auoient reduit à telle extremité, qu'il ne se pouuoit plus deffendre : depuis ayans les Venitiens émeu guerre contre luy, il se deffendit en sorte qu'il entra iusques dedãs leurs terres, & fut en son pouuoir de leur accorder paix quand il luy fut agreable, & non plustost. Vne autrefois au Roy de Naples, estant fort empesché pour aucuns des principaux de son pays qui luy estoient rebelles, il donna tel ayde & support, qu'il se conserua en son Royaume, & en ses Estats. Gennes qui luy fut rebelle, auec Bonne sa belle sœur, il reduisit de nouueau en son obeyssance: il donna telle ayde au Duc de Sauoye, les vaisseaux duquel ne luy vouloient obtemperer, qu'il les rendit tous obeïssans. Cognoissant aussi que le Pape Alexandre sixiesme, si tost qu'il fut esleu,
cheut

cheut en grande necessité, il le secourut gracieusement auec grande somme d'argent. Il maria le Duc son nepueu auec la fille du Roy de Naples, & donna sa niepce pour femme à Maximilian Roy des Romains. Il remit le Marquis de Saluces en ses biẽs & estats. Apres toutes ses prosperitez, mourut son nepueu Iean, laissant vn enfant fort petit: parquoy luy comme seigneur absolu, par la permission de l'Empereur Maximilian, se nomma Duc de Milan. Alors il estoit ja vieil & se tenoit au dessus de toutes ses prosperitez & honneurs quand Fortune luy tourna le dos, & luy furent les Venitiens ennemis, en faueur de Louys 12. Roy de France, qui disoit la Duché de Milan luy appartenir à cause de sa sa mere. A cette cause il eut guerre des deux costez: & combien qu'il fut fort puissant Prince, toutesfois ou pour ce qu'il se défioit de ses gens, ou pource qu'il luy sembloit n'estre assez fort pour resister à cette impetuosité, sans les espaules & secours d'aucuns des Princes, qui auoient receu de luy tant de biens-faits & aydes, il conclud de ne point attendre le choc: ains en mettant par tout le meilleur ordre qu'il peut, abandonna son estat, qui en moins d'vn mois fut tout perdu. Il n'arresta gueres apres que Fortune recommença son esperance, car estant fuitif en Alemagne, il trouua faueur & secours, tellement qu'au bout de 5. mois il retourna auec gros exercite, & luy succeda son entrée assez bien: car il print plusieurs lieux, & villes de son territoire, & si estoit en esperance de reconquerir le tout, mais estant prest de combattre, non seulement les Suisses refuserent la bataille, mais aussi le prindrent & liurerent entre les mains des François qui le

menerent en France, où finalement il mourut prisonnier au Chasteau de Loches en Touraine: & ne luy seruit aucunement d'auoir esté puissant & riche pour ce que Fortune lui donna tous ces biens pour luy donner en fin plus grande aduersité. Mais quoy ce sont des trauerses qui fait faire le monde. Parquoy ie dy que celuy qui moins a & moins desire auoir, est le plus content & asseuré. Que les hommes donc soient cōtens de leur biens, & qu'ils vsent & se seruent en paix de ce que Dieu leur donne: car j'ay leu de plusieurs qui ont desiré maintes choses, lesquelles apres qu'ils les ont euës, ont esté cause de leur faire perdre la vie: & Dieu sçait où vont leurs ames apres ces entrefaites.

De l'opinion que les Romains & autres anciens auoient de Fortune qu'ils mettoyent au nombre des Dieux: en quelle forme & figure ils la peignoyent: & qu'il n'y a point de Fortune entre les Chrestiens, pource que tout se doit referer à Dieu.

Chap. XXXVII.

Pvis que nous auons monstré l'instabilité du monde, par les exemples de tant d'hommes (ce que chacun attribuë faussement à Fortune) c'est bien raison que maintenant nous parlions quelque peu de ce que les Ethniques & Gentils ont senty de ceste vanité, puis conclurre auec les Chrestiens. Entre les autres erreurs, que ces sages Philosophes ont euës en la sapience humaine, estans priuez de la vraye & diuine, fut ceste-cy la principale occasion que ne cognoissent les causes d'où procedoient les effects, & ne sçachans qui les faisoit & ordonnoit, plusieurs d'entre-eux

nommerent œuures de Fortune, tous soudains euenemens, & choses non esperées : & toutesfois ils s'arresterent pas seulement là, ains n'estāt Fortune autre chose qu'vne imagination sans essence, plusieurs l'ont creuë estre vne diuinité, & particuliere Deesse: à laquelle ils attribuerēt tous accidēs humains fust en prosperité ou aduersité ils la reputoient gouuernāte, & administratrice de tous biēs, & de tous maux : & est ceste folie venuë iusques à tel poinct, que Virgile la nomme Toute-puissante: & Ciceron en ses offices a osé dire ces paroles: Qui est celuy qui ne sçait que le pouuoir de Fortune est tres-grand esgalement en bien & en mal, pour ce que si elle nous aide de son vēt prospere, nous paruenons au but de nos desirs: si au cōtre, nous sommes affligez iusqu'à l'extremité. Saluste historiographe dit, que Fortune est maistresse sur toutes choses. Iuuenal s'accorde auec eux disant : si Fortune veut, de simple aduocat tu seras faict Consul: mais si au contraire tu deuiēdras de Cōsul simple aduocaceau : en sorte qu'ils attribuoiēt toute puissance à Fortune. Et toutesfois c'est chose esmerueillable, qu'estās en cette opiniō ils blasphemoiēt si fort contre elle, qu'ils luy imposoient des noms, & epithetes abominables, hors de toute reuerence & honneur. Pline dit: Certainement en tous lieux à toutes heures, & par toutes personnes, la seule Fortune est inuoquée, elle est seule appellée, seule accusée, & poursuiuie: en elle seule on pense, seule loüée : seule blasmée auec injures & reproches, seule honorée, reputée muable, & d'aucuns aueugle, instable, inconstante, incertaine, variable, & aux indignes fauorable, à elle seule on refere

toutes misses & seceptes, en tous les contes & raisons des hommes mortels elle tient l'vne & l'autre page du liure : de sorte que nous sommes de subiecte condition, que ceste Fortune est par nous reputée Dieu, & par ce moyen nous approuuons Dieu estre incertain, voila les mots de Pline. Ces antiques luy faisoient aussi des statuës de diuerses formes, selon les effets qu'ils se persuadoient estre en elle : quand ils luy vouloient attribuër victoire, ils la peignoient forte, & virile, aussi auoient-ils vn temple particulier dedié à la forte Fortune, (lequel selon Tite Liue) fut edifié par Camille Consul, de la proye & butin des Getrusques : & long temps apres fut ordonné, que sa feste seroit celebrée le vingt-cinquiesme iour de Iuin, pour ce qu'à tel iour Asdrubal fut vaincu, & défait, & que le Roy Massinisse amy des Romains, auoit ce mesme iour vaincu le Roy Sifax. Outre ce les Romains, luy firent vn autre tẽple, à deux petites lieuës pres de Rome, où elle fut dépeinte en figure de fẽme, pour ce qu'en ce lieu Coriolan venant en armes contre sa patrie, ayans executé la priere de sa mere, & s'en estoit tourné pardonnant à Rome, sur laquelle il venoit de propos deliberé pour la saccager, & destruire de fons en cõble. Et en cette forme de femme enleuée en statuë, le diable s'y estant mis, rẽdit responſe par plusieurs fois, & la tenoiẽt pour oracle. Ils auoient aussi vn autre temple particulier, dédié à male Fortune : & estoient en cette aueuglée deuotion, qu'ils croyoient que celuy qui estoit fort deuotieux enuers cette Fortune, toutes choses luy succedoient en bien : & à celuy qui ne l'estoit point, toutes choses luy tournoient en mal-heur.

Et de toute cette troperie estoit autheur le diable, afin qu'ils y creussent d'auantage : cõme il aduint à Galba, auquel pour auoir osté vn colier d'or à cette statuë de Fortune pour le dédier à Venus selon que disent les historiens, Fortune s'apparut à luy la nuict ensuiuant, le menaça, dont tost apres s'en ensuiuit la mort. La vanité de ce peuple estoit si grãde qu'ils auoient vne statuë de Fortune barbuë, & pensoient que les iouuenceaux qui l'auroient en deuotion, porteroient belle barbe, & ceux qui la mespriseroient, l'auroient aussi tout au contraire. Toutes ces choses ils faisoient pour la diuersité des respects & considerations : & neantmoins pour signifier tout le pouuoir, que selon leur opinion, elle auoit, & la diuersité de sa nature, ils la figuroient en diuerses sortes. Le Philosophe Cebes la dépeignoit en figure de femme, comme furieuse, aueugle, & sans sentiment, ayant les pieds sur vne pierre ronde, pour signifier son instabilité. Vupal fut le premier en Grece qui fit statuë à Fortune en la ville de Smirne : elle auoit le Ciel sur sa teste & en l'vne de ses mains vne corne d'abondance. Les Scites la peignoient en femme sans pieds, ayant toutesfois des mains & des aisles. Autres la peignoient auec vn timon de gouuernail de nauire en l'vne de ses mains, & en l'autre la corne d'abondance : voulans inferer qu'elle gouuernoit tout, & concedoit les biens au monde. D'autres la faisoient de verre, pour ce qu'elle est fragile, & se rompt en moins de rien. Quelques autres la peignoient tournant vne rouë, sur le haut de laquelle aucuns estoient assis, autres vouloient mõter, & les autres en tresbuchoient. L'vn disoit qu'elle estoit

comme vne comedie, en laquelle les vns entrent quelquefois comme Roys & grands Seigneurs, & tantost apres changeans de vestemẽt, entrent comme esclaues & serfs) pour ce que cette vie humaine est ainsi gouuernée, y estant aujourd'huy vn riche qui demain sera pauure. Socrates l'accomparoit à vne place publique, ou theatre sans ordre, là où le plus souuent aduient que les meilleurs sont au pire lieu. Les anciens la peignoiẽt aueugle: & à ce propos Apulée en son asne doré, dit ces mots: Non sans cause les hommes de la vieille doctrine, ont peint Fortune aueugle, veu que tousiours elle dõne ses richesses aux peruers, & indigens d'icelles, & ne fait iamais bonne eslection entre les hõmes, ains le plus communément fauorise & se communique aux meschans, & si elle auoit des yeux, elle fuyroit. Il y a infinité d'authoritez qu'on pourroit amener sur les noms bons & mauuais, qui ont esté attribuez à ceste Fortune, Valere, & Claudian l'appellerent enuieuse: Ouide en ses Fastes la nomme forte & douteuse, & en ses Epistres, meschãte: Iuuenal en ses Satyres, mauuaise & peruerse: Lucian, traistresse & parjure: Silius Italicus, cauteleuse: Virgile en vn endroit la nomme toute puissante, & ailleurs la nomme incõstante, infidele, & desloyale: Ciceron, de qui nous auons parlé, & qui luy attribuoit tant de puissance, qu'il l'appelloit la guide & conduite des hommes à bien viure, dit qu'il n'y a rien si contraire à raison, & constance que la Fortune: & toutesfois la vanité des anciens Romains estoit si grãde, qu'ils adoroiẽt celle qu'ils cognoissoient aueugle, fausse, & inconstante, & luy faisoient des tẽples, & si curieusement s'employoiẽt

à ses superstitions, que les Empereurs de Rome tenoient la statuë de Fortune en la mesme chambre où ils dormoient: & quand l'vn deux mouroit, elle estoit transportée en la chambre de son successeur. Le premier qui luy fit édifier temple à Rome (selon que recite Tite Liue) fut Seruie Tulle, 6. Roy des Romains. Et Plutarque au liure de la Fortune des Romains, dit la Fortune virile que bien que Marcius 4. Roy, fut le premier qui luy édifia temple, si est-ce que ce Seruie Tulle, luy imposa plusieurs noms: pour chacun desquels il fit faire vn téple l'vn à fortune virile, à la petite fortune à la prospere, à la mauuaise, & autres tels noms. Le temple de la Fortune virile estoit basty aupres du Tibre, & selon quelques vns prés d'vn lac: auquel temple les filles qui estoient en aage nubile, s'en alloient presenter en grande deuotion, & se despoüillent en chemise en la presence de cette statuë de Fortune: & puis lui découuroiēt tout leur deffaut, si aucunes en auoient sur elles, croyans que Fortune le tiendroit occulte & caché, si besongnant en sorte que ceux qui les prendroient à femme ne s'en apperceuroient point: ce que tesmoigne Ouide en ses Fastes. Et quand la puissance des Romains vint à croistre, & s'augmenter, de tant plus creut ceste religion de Fortune, luy faisant édifier des temples selon la diuersité des noms qu'ils luy imposoient, & non pas seulement à Rome, mais aussi en d'autres contrées d'Italie. Si faut-il croire que toutes ces vanitez, & maintes autres qui se pourroient descouurir à ce propos, estoient vne vraye deception, & tromperies d'hommes cheminans sans lumiere, & qui se confioyent seule-

ment en leur sçauoir : car suiuant la verité toutes choses qui se font en tout l'vniuersel, soient-elles en la terre ou au ciel, ou aux enfers, procedent & prouiennent de l'inscrutable prouidence & souueraine sapience de Dieu, ce n'est ny fortune ny cas d'auãture, pour ce que toutes choses ont en soy cause & ordre émerueillable. Et plus (soit qu'entre nous hommes bien souuent ne l'entendions, ny cognoissions) aucunes causes en engendrent d'autres, qui ne viennent de cas fortuit, & en fin toutes se vont arrester à la premiere cause, qui est Dieu, motif, facteur & gouuerneur de tout, c'est la verité, que doit croire, cognoistre & tenir tout fidele & vray Chrestien. Lactance Firmian se mocque sagement de ceux qui attribuënt les aduantures du monde à Fortune. Et S. Augustin en ses retractions, se dédit de ce que par la commune maniere de parler, il auoit attribué à Fortune le bon-heur d'vn homme, & loué en ce mesme endroit Dauid, de ce qu'il attribuë toutes ses tribulations au iugemẽt de Dieu; ainsi donc le Chrestien doit croire, que tout prouient de Dieu. Or outre ce, que plusieurs anciens ont cogneu ceste verité. Saluste dit, que chacun est la principale cause & motif de sa Fortune : & en son Poëme de la guerre de Iugurta, dit que les paresseux & negligens se plaignent de Fortune sans occasion: Iuuenal en la dixiéme satyre, dit plus clairement, que là où est prudence, Fortune n'a force ny dignité, combien que nous la fassions Deesse, & la mettions iusques au Ciel. Il y a eu d'autres Philosophes, lesquels encore qu'ils disent que Fortune de sa propre vertu, & puissance, ne pouuoit rien faire, croyent qu'elle fut ministre & instrument de

la diuine prouidence, comme si Dieu auoit besoin qu'vn autre besongnast pour luy, qui n'est moindre vanité que celles qu'auons recitées, & autres que ie laisse en arriere, pour ce qu'il me semble que ie suis prolixe: ce neâtmoins ie l'ay voulu dire, à fin que le simple peuple Chrestien, trop ignorât, perde ceste mauuaise coustume, qu'ils ont de se plaindre de Fortune, quand quelque chose leur vient au cõtraire de ce qu'ils pensent : car il faut croire, qu'il n'y a rien qui dispose que Dieu seul, auquel il faut auoir recours pour les necessitez humaines.

Qu'outre les proprietez des choses elementaires, il y a beaucoup d'autres proprietez occultes, & merueilleuses, qui ne sont des elemens.

CHAP. XXXVIII.

AYans quelques-vns des anciens Philosophes découuert par leur science infinies proprietez & vertus des herbes, des planettes, & des pierres, ie dy de celles que l'esprit & industrie des hommes a peu atteindre, outre ce que la necessité & le temps auec l'experience en ont monstré, & d'où tant de remedes & biens sont venus, & aussi pour ce que l'intelligence humaine n'a aucun repos, & ne luy est iamais aduis qu'elle sçache parfaictement les choses, iusqu'à ce qu'elle cognoisse les causes & raisons & en voye les qualitez & effets : ils se sont mis à prescrupter, & sonder l'origine d'où prouiennent telles forces & vertus: & ont troué en ceste contemplation maintes occasions certaines, qui se pouuoient entendre & cognoistre, ayans mesmement aucuns principes naturels, & cognoissance de la

qualité des eslemens, desquels sont composees toutes choses inferieures, ainsi que sont les causes, & proprietez des choses qu'on nomme eslementaires: comme eschauffer, refroidir, humecter & desseicher, qui se nomment qualitez principales ou premieres. Ces Philosophes ont cogneu, que cela procedoit des quatre eslemens, eau, terre, air & feu: dont les qualitez sont, froideur & seicheresse, humidité & chaleur. Il y a encore d'autres qualitez és choses qu'ils ont cogneu deriuer semblablement des eslemens, & par la mixtion d'iceux, & les ont nommez qualitez secondes: comme vne chose auoit proprieté d'adoucir, vne autre de mollifier, ou affermir, de conseruer, estre doux ou amer: lesquelles proprietez ou forces, se trouuēt és choses composees de quatre élemens encore que cela ne se cognoisse point aux quatre élemens simples: pour ce que la meslange d'iceux cause telles proprietez. Par ainsi ces hommes là, qui entendent d'où procedent ces causes, les tiennent pour claires & certaines: toutesfois il y a d'autres proprietez, & vertus és choses qui se nomment occultes, & merueilleuses, pour ce qu'on ne sçait d'où elles viennent, & n'en est point la raison entenduë: combien qu'on cognoisse clairemēt, que cela ne se deriue des qualitez élementaires: & de ces choses cy, nous parlerons cōme de choses les plus desirées, & les moins entenduës. Nous voyons que la pierre d'Aimand, autrement nommée Calamite, esleue de terre les pieces d'acier, & de fer, qui pesent le quart de son poids, & si l'occasion n'en est point manifeste, encore qu'on cognoisse bien que ceste qualité ne procede des élemens: ce n'est point la chaleur du feu,

qui la cause, ny la secheresse de la terre : ains est vne autre vertu secrette & cachée. Encore ceste pierre de Calamite n'a pas seulemẽt ceste proprieté en soy, ains la communique aux autres choses: qu'il soit vray, si on en frotte la pointe d'vn cousteau, ceste pointe reçoit & participe tant de ceste vertu, qu'elle esleuera vn clou ou vne esguille, ou quelqu'autre petite piece de fer ou d'acier sans y toucher du cousteau. Encor l'acier ainsi touché, prend aussi vne autre proprieté merueilleuse de la mesme piece : car estant mis en liberté, il se dresse & tourne vers le pole artique : & à ceste occasion les Mariniers ont inuenté l'vsage de la bonzole, & si ne sçauons pourquoy ny commẽt. On sçait aussi pour chose certaine d'vn poisson fort petit, nõmé en Grec Echeneis, & en Latin Remora, s'il s'attache à vne nauire, encore qu'elle voise à voile ouuerte, il la retient, & ne la laisse aller : si voit-on bien qu'il est impossible que cela se fasse par sa force, estant si petit, ains par quelque proprieté & occulte vertu. L'agaric purge le flegme, la Rubarbe desseiche & purge la colere, l'herbe nommée Epitimie nettoye la melancolie, sans qu'on sçache d'où leur vient ceste proprieté. Si quelqu'vn dit c'est pour ce que ces drogues sont chaudes, il s'ensuyuroit que l'Orpigment qui est chaud feroit semblable effect, & toutesfois nous voyons que de sa nature il eschauffe & restreint. L'Austruche mãge & consomme le fer, & ce par secrette proprieté, & non pour estre fort chaud : car le Lyon l'est d'auantage, & si ne le fait pas. Les Cailles mãgent de l'Eslebore sans qu'il leur fasse mal, & si les autres oyseaux en mangent ils en meurent incontinent. Le

feu brusle & consume toutes choses, & neãtmoins quelques vns disent que la Salemandre, & vn papillon nommé par les Grecs Pirausta, par vn secret de nature s'y nourrissent. On dit que si vn homme ayant vne chienne auec soy, frappe vne fois vne couleuure, elle meurt, & s'il la frappe deux fois, elle sera guerie : le Iaspe, & quelques autres pierres estanchent le sang, l'Escarboucle illumine & reluit de nuict, & en tenebres : la Iacinte selon aucuns, est bonne contre la foudre : la Turquoise est bonne pour garder l'homme d'vne cheutte casuelle, car en se brisant dans le chaton l'homme est sauué du mal : le Diamant est bon aux femmes grosses, & si on demande d'où viennent ces proprietez, peu d'hommes le sçauront dire. En ces proprietez & forces ainsi secrettes & merueilleuses, y a vne autre chose digne de cõsideration : c'est qu'aucunes de ces choses ont telles proprietez en toute la mesme chose, & non en partie : comme nous auons parlé du poisson Echeneis, qui est suffisant à retenir le cours d'vne nauire : ce qui n'est propre en vne seule partie de ce poisson, ains en tout le corps : aussi l'ombre de la Hiene fait les chiens rauques, & enroüez : mais il faut entendre que c'est l'ombre de tout le corps, & non partie d'iceluy. Il y a d'autres choses qui ont la proprieté en leur tout seulement, & non en partie, cõme l'herbe Celidoine nommée Esclere en François, qui est bonne pour la veuë en tout, & en partie, aussi bien les racines comme les fueïlles, & la semence. D'autres y a qui ont de secrettes vertus seulement en partie de soy, comme on dit des yeux du loup, que s'il void l'homme premier, que l'homme fait veu,

cét homme deuiendra enroüé. La mesme Hiene a particuliere proprieté aux yeux, car si elle regarde quelque beste arrestée en vne place, elle l'endort, & fait deuenir si estourdie qu'elle ne se peut mouuoir. Le Basilic a seulement le venin aux yeux, & tuë auec le regard. On dit que les formis fuyent le cœur de la Hupe, & non pas les pieds ny la teste. Aucuns disẽt que le cœur du chien a telle proprieté que celuy qui le portera sur soy, fera fuyr de luy les chiens : & que le fiel de chiéure mis en vn vaisseau d'airain, en lieu où il y ait des grenoüilles, elles s'assemblerõt toutes à l'entour. Encor est à sçauoir que quelques vnes de ces choses, & mesmement les bestes n'ont ceste proprieté, que pendant qu'elles sont en vie, & les perdent par la mort: autres durent apres la mort comme l'Aigle, laquelle comme pendant sa vie est victorieuse de tous les oyseaux, aussi apres sa mort, sa plume mise auec les autres, les deuore & consume. La peau d'vn Lyon gaste les peaux des autres animaux : & celle du Loup, mange & cõsume celle de l'agneau. Nous voyons pareillement aux herbes, que depuis qu'elles sont seiches, elles ne laissent pas d'auoir, & conseruer leur proprieté. Ces vertus, & quelques autres ont esté veuës, & cognuës par la curiosité de l'homme qui ne les a nommées secrettes & occultes, pour ce qu'elles ne sont tenuës pour bien certaines : encores qu'elles ayent esté experimentées, & qu'on ne sçache la cause d'où telle vertu prouiẽt. Alexandre Afrodise au commencement de ses Problemes, les appelle incognuës, & dit que seulemẽt Dieu autheur de tous les cognoist : Aussi y a-il eu quelques autheurs qui ont écrit de la proprieté des

choses, faisant les causes d'icelles, comme chose estant hors de leur cognoissance : & en ceste sorte sont passez Theophraste, Dioscoride, Isaac Iuif, & plusieurs autres. Toutesfois il y en a eu d'autres, qui ne voulans confesser leur ignorance en cela, en ont donné quelque origine, mais ils sont differens en leurs opinions. Platon, & les Academiques attribuẽt l'origine de ceste vertu immediatement aux Idées de toutes choses, qu'ils mettent en Dieu, cõme origine, principe, & premiere cause. Autres Philosophes naturels attribuent les causes de ces operations aux esprits celestes, ou aages. Albert le Grand le dit, prouenir de la speciale forme, & substance de chacune chose : à quoy se conforme Leonard Camille, au second liure du miroir des pierres. Hermes, & maints autres Astrologues, auec lesquels s'accorde Marcile Ficin, en attribuẽt le tout aux estoilles, & figures celestes: & ceste cy est la plus commune opinion, que nous suyuons maintenant, encore qu'il semble, qu'ils soyẽt d'vne opinion par conformité de subject, s'arrestans tous en Dieu, qui est la premiere cause, & Createur de tout. Mais reuenons à nos estoilles & planettes, qui sont les instrumens, & gouuerneurs de ce bas monde : car ces secrettes, & particulieres proprietez, dont nous parlons en deriuent. Et si faut entendre, que ces forces secrettes des chosee, sont aussi variables, & diuerses, comme elles sont subjectes à diuerses & variables estoilles, & images celestes: pource que des diuerses natures, & forces de l'influction qu'ont les estoilles auec leur lumiere (moyennant le mouuemeni celeste és choses inferieures qui particulierement leur sont

subjettes (se causent les excellences particulieres d'aucunes choses: & aduient encore, qu'vne chose peut auoir deux vertus, & proprietez secrettes, par l'influence de diuerses estoilles. Et ces forces ainsi singulieres, sont de plus grand effect, & efficace, quand les qualitez élementaires de la chose ne sont contraires, & repugnantes. Et ce que les exemples rendront les choses plus claires, nous en donnerons quelques vns: & quiconque en voudra voir dauantage, lise Porfire, Sinese, Marsile Ficin, au liure de la triple vie, Leonard Camille, au miroir des pierres, Corneille Agrippa, Albert le Grand, & autres.

Plusieurs proprietez merueilleuses d'aucunes choses, & à quelles estoilles, & planettes elles sont suiettes.

Chap. XXXIX.

PRemierement le Safran à la force de réueiller les esprits, & la vertu va incontinent jusqu'au cœur, prouoquant risée, & allegresse: & dit on que telles proprietez, lui procedent par influence particuliere du Soleil, à qui il est subjet: à quoy il est encore aydé par sa nature subtile, luysante & aromatique. Le Mirrhe, l'Encens, le Baume, le bois d'Aloës, l'espi de Narde, sont aussi subjets au Soleil. On dit encore, que l'or, pour estre de la nature du Soleil, à la vertu de conforter, & resiouyr le cœur, & d'estre reluysant. Le mesme Soleil donne à l'Escarboucle la vertu de reluire de nuit, & d'estre propre contre le venin. La proprieté qu'à la Iacinte cõtre le foudre, ils disent qu'elle vient de l'influence du planette Iupiter, pour ceste cause: il est bon que l'hõme

la porte sur soy. La pierre du nid de l'Aigle, entre les autres vertus, est merueilleusement propre à l'enfantement des femmes, quand elles en sont touchées, ce qui vient par la vertu de Venus, & de la Lune : Rasis afferme l'auoir experimenté. Si on se touche de l'herbe nommée Piuoine, mesmement du masle, la personne touchée, sera deffenduë du mal caduc, ce qui aduient par l'influence du Soleil, auquel ceste herbe est subiecte. Le Coral, & la Calcidoine sont de mesme efficace par particuliere influence de Iupiter, & Venus. Par la vertu que le Soleil communique au Gingembre, s'il est prins auec les viandes, il est propre contre la debilité, & desuoyement d'estomach. Iupiter donne vertu à la Sauge, contre la Paralisie. Les animaux qui sont subjets au Soleil, & qui de luy reçoiuent l'influence, sont vaillans & courageux, aymans les Seigneurs & à dominer les autres, entre lesquels sont le Lyon plus que tous les autres, le Cocodrille, & le Taureau : & selon qu'vne planette, ou vne estoille influent dauantage qu'vne autre, sur vne beste, ou autre chose, aussi à ceste chose, receuant influxion, plus d'excellence entre les autres choses, ou animaux sujets à ce planette : & voila cõment il aduint au Lyon, duquel nous auõs dit, qu'il craint, & fuit le coq, pour estre tous deux subjects au Soleil, & que le coq est superieur en cét ordre. La force, & vertu de l'Aimant est infuse de l'image celeste, nommée Ourse mineur, qui contient vingt-sept estoilles. Et pour ce que l'acier est subjet à ces mesmes estoilles, & que la premiere est plus qualifiée, & en plus grãd degré, elle est suffisante à l'esmouuoir, & attirer à soy, & encore luy communiquer ceste vertu. Aucuns

cuns disent l'aigle est subjette au Soleil, autres disent à Iupiter, & de Iupiter luy aduient ceste proprieté de ne pouuoir estre frappée de foudre. Et à cause de l'influence du Soleil, elle a vne autre merueilleuse proprieté, qui est d'estre dame, & se faire craindre des autres oyseaux, & auoir la veuë plus forte que nuls des autres: & encor que ses plumes mangent & consomment celles des autres oyseaux, si elles sont mises ensemble. La Lune communique tant de vertu à la pierre nommée Selenites, qui se troune en Arabie, & de laquelle parle Pline, que dans le corps de ceste pierre se monstre la Lune, & croist, & descroist comme le cours du Ciel. Les chats ont vne proprieté par la domination de la Lune, que les paupieres des yeux leur croissent & descroissent chacun iour, selon le cours diurnal de la Lune, & ses aspects: ce que pourra voir celuy qui en voudra faire experiēce par chacun iour. Entre les plus renōmées pierres du Soleil, celle qui a le plus de force, est la pierre nōmée Pantaure, que l'on dit auoir esté trouée par Apollon Tianée, & à laquelle le Soleil donne tant de puissance, qu'elle tire à soy toutes les autres pierres, cōme l'aymant tire l'acier: & à celuy qui la porte, nulle poison ne peut faire mal: & si dit-on dauantage, que ceste pierre seule a en soy toutes les proprietez des autres pierres, Pline, & autres disent, que la pierre Acates pour la domination de Mercure, ayde à la veuë de celuy qui la porte, fait bien parler, & librement, & si oste encore tout venin. Le mesme Mercure, par l'influxion qu'il donne à quelques bestes, qui luy sont subjettes: comme chiens, signes, renards, & autres telles bestes, leur donne engin, & aduis

merueilleux. La palme, & le Laurier sont pareillement subjets au Soleil, & de luy ont leur particulieres proprietez contre le foudre, tempeste, & orage, & contre toute poison & venin. Pour ceste méme occasion le Lierre, le Cedre, & le Fresne, sont propres contre le venin, & sont verds tout le long de l'an. Pareillement la pierre, nommée Heliotrope, de laquelle Pline, & plusieurs autres disent choses merueilleuses, c'est qu'elle prolonge la vie, & qu'elle fait les hommes constans, & bien voulus: & encore, qu'elle peut rendre l'homme inuisible, pour la proprieté que le Soleil, luy influë. La pierre Iacinte, par la communication du Soleil, à qui elle est particulierement subjette, & semblablement de Iupiter, si l'homme la porte sur soy, & qu'elle touche à la chair tant soit peu, elle le preserue, & deffend contre tout venin, & aussi contre toutes les mauuaises vapeurs, & air corrompu: elle resioüit, & conforte le cœur & l'esprit: & dit-on encore plus, qu'elle rend les hommes fort aymables, & bien voulus. Il y a aussi vne autre sorte de Iacinte, nommée Crisolite, qui tire sur la couleur de vergay, & participe de la vertu du Soleil, elle est propre, & fort bonne contre la frenesie, & humeur melancolique, contre les fantosmes. Le Scarabée, qu'en François nous nommons foüille-merde, petit, & vil animal, est si merueilleusement subjet à la Lune. qu'il se trouue par escrit, & par experience, qu'il fait, & amasse des pelotes d'excremens humains & y enfermes ses petits œufs, lesquelles pelottes il tient cachées vingt-huict iours, pendant lesquels la Lune fait son cours: & le vingt-neufiesme il les tire hors, puis les recache sous terre:

& cependant que la Lune est cõjointe auec le Soleil, ce que nous disons communément nouuelle Lune, ils sortent dehors tous vifs, & esleuez. La Lune à pareillement seigneurie & domination sur beaucoup de choses, & particulierement sur les blanches, & sur les verdes, & sur l'argẽt entre tous les metaux. Pour ceste cause tous les arbres en la croissance, & decours de la Lune, estendent ou resserrent leur humeur & force : aussi luy sont sujets tous oyseaux qui hantent, qui viuent és riuieres, & lieux marins, & semblablement le Cameleon, qui d'elle prend la proprieté de changer, & muer selon la couleur, qui luy est approchée. Les proprietez des Mirobalãs sont infinis, ils preseruent la vie de tous ceux qui en mangent bien souuent, prolongent la jeunesse, & fortifient les sentimens, auec les esprits de l'homme, & la bonne memoire, & confortent l'estomach, & resiouissent le cœur. Tous ces dons & vertus prouiennent des planettes Iupiter, & Mercure, selon que le certifient plusieurs doctes personnages. Le Iaspe, par l'influence du planette Saturne, à la force & puissance de mitiguer & esmouuoir les esguillõs de la chair, & arreste le sang qui descoule par le nez, ou par la playe. Nous pourrions dire & reciter beaucoup de proprietez & qui sont merueilleuses & grandes, & des excellentes qualitez des pierres, & autres choses, que les sept planettes, & principales estoilles estans és orbes des Cieux influent és choses qui sont inferieures : mais ce que nous en auons peu dire nous suffira, & dirõs seulement des vertus de certaines choses, qui prouiennent des estoilles fixes du huictiesme Ciel, lesquelles ont grande domination

& force ſur les choſes qui participent és qualitez, que les autres Planettes influent. L'eſtoille nõmée teſte de Meduſe donne vertu & force au Diamant, & l'Armoiſe nommée herbe de S. Iean, donne hardieſſe & cœur à celuy qui la porte : & eſt cette eſtoille de la nature de Iupiter, & de Saturne. Les eſtoilles Pleyades ont puiſſance ſur le Criſtal, & ſur la greine de Fenoil : de là vient qu'elles cõfortent la veuë, pour ce que telles eſtoilles ſont lunaires & martiales. L'armoiſie, la Mãdragore, la Mente, le Safir, le Rubis, reçoiuent vertu des eſtoilles Bouines, & diſent que celuy qui les porte eſt rendu aimable. La vertu que nous auons dite eſt pareillement en la pierre Agate, & diſent qu'elle prouiẽt d'vne autre image celeſte, nõmée la petite Chiẽne, la vertu de l'Eſmeraude & de la Sauge, leur eſt cõmuniquée par l'eſtoille nõmée l'Eſpi de la Vierge. La vertu de la Celidoine & du Maſtic, pour reprimer l'humeur melancolique, prouient de l'eſtoille nommée cœur de Lyon, ou l'eſtoille Royale, qui eſt de la nature de Iupiter & de Mars. Le Iaſpe reçoit la vertu de reſtraindre le ſang, de l'eſtoille Ariamech, ou Bootes en Grec. La Topace & la Treſle, qui ont la proprieté de chaſteté, & de reprimer la chair, & de donner allegreſſe à qui les porte, reçoyuent ceſte vertu de l'eſtoille nommée Alphera, ou Couronne Septẽtrionale, de la nature & de Venus, & de Mars : l'Amatiſte & l'herbe nõmée Ariſtolochie, ou la Sarrazine, & auſſi le Saffran font beau teint, & l'eſprit vif à qui la porte : & encore chaſſent les malins eſprits, & leur eſt cette vertu cõmuniquée par l'eſtoille appellée cœur de Scorpion, de la nature de Iupiter, & de Mars. Par ainſi

donc ces secrettes proprietez des choses, qui ne prouiennent des élemens, ains de l'influence des estoilles, doiuent estre fort estimées, non pas desprisées, mesmement estant escrites par si grands personnages & par experiences approuuées. Puis nous lisons au 3. liure des Roys, & 9. de Sapience, que Salomon cogneut l'occasion des choses, la nature des animaux, & les forces des herbes, Iosephe (afin que ie ne sois si long) escrit en son liure de la guerre Iudaïque d'vne racine nommée Barharas, qui croissoit prés d'vn lieu nommé Mecherãte, & dit qu'elle reluisoit de nuict comme feu, & qu'elle auoit vertu de guerir les demoniacles, & autres bõnes proprietez : mais il y auoit tant de peine à la cueillir, que personne ne la pouuoit arracher : pour ce que combien qu'elle se vid de bien loin, toutesfois quand on s'en approchoit, nul ne la pouuoit prendre ny toucher, iusques à tant que (faisant experience de ce que le diable, ou plustost l'Ange descouurit) l'on cogneust qu'en se baignant en l'vrine de femme qui eust ses fleurs, on la pouuoit prendre & cueillir : toutesfois celuy qui l'arrachoit en mouroit, sinon qu'il portast vne autre pareille racine quant & luy : ou que pour plus grande seureté, quand on voyoit la racine apres s'estre baigné comme i'ay dit, ils fouyssoient la terre d'alentour, puis faisoient vn laqs d'vne forte corde à la racine, & à l'autre bout de la corde ils lyoient estroitement vn chien, lequel se voyant lié tiroit si fort qu'il arrachoit ceste racine, & puis mouroit incontinent : ce fait chacun la pouuoit prendre qui vouloit seurement, & s'en seruir. Les autheurs de ces choses sont ceux que i'ay alleguez au Chapi-

tre precedent, & encores plusieurs autres que ie laisse pour abbreger.

Quelles bestes brutes ont enseigné aux hommes plusieurs medecines, & la proprieté de beaucoup d'autres choses.

CHAP. XL.

CE n'est point de merueille, si les hommes ont en cognoissance la proprieté des choses, veu que les bestes par vn instinct naturel en cognoissēt beaucoup, desquelles se seruent à se medeciner, & si pouuōs dire dauantage, que les bestes ont monstré la medecine aux hommes, voyās que plusieurs d'elles se guarissent, & cherchent leurs remedes sans Medecins : & toutesfois les hommes ne sçauent point d'autres cures, que celles dont ils oyent parler, & qu'ils apprēnent par autruy. Au moyen dequoy à bonne cause Pline dit, que les hommes doiuent rendre graces aux bestes de plusieurs medecines, & remedes qu'ils ont apprinses d'elles. Les Cerfs nous monstrent que l'herbe nommée Dictame, est bonne pour tirer le trait, ou les pieces de fléche, de celuy qui en est feru, puis que les mesmes Cerfs, quand sont naurez, vsent de ce remede. Aristote dit, que les Chévres sauuages de Candie. font le semblable. Les Cerfs, quād ils sont piquez d'vne espece d'araignées venimeuses, nommées Falages, se guarissent māgeant des écreuisses. La proprieté de l'herbe Celidoine, autremēt nommée Esclere, nous a esté enseigné par les arōdelles, qu'elle estoit propre pour la veuë, voyās qu'elles en vsoient pour les yeux de leurs petits. La tortuë

en mangeant la marjolaine ſauuage, ſe deffend des ſerpens : & de là eſt cogneuë la proprieté de ceſte herbe, contre la poiſon. La bellete mange de la ruë pour combatre les rats. Les porcs ſangliers ſe guariſſent de leurs maladies, en mangeant du lierre, ou bien des eſcreuiſſes, meſmement celles que la mer pouſſe au riuage. La couleuure, pour deſpoüiller ſa peau gaſtée de s'eſtre tenuë l'Hyuer en terre, prend du jus de fenoüil, & pour ſe nettoyer la veuë qu'elle auoit gaſtée, & eſblouye. Eſtant ſi long-tẽps ſous terre en tenebres, elle ſe frotte les yeux de fenoüil, que les Grecs apellẽt *Maratrum*, qui luy reſtaure, & rafraiſchir les yeux, & par là peut-on cognoiſtre la vertu de ceſte herbe. Les Ours enuenimez du fruict d'vne herbe nommée mandragore, ſe purgent en mangeant des formis. Nulle herbe pour venimeuſe qu'elle ſoit, ne peut nuire au Cerf, qui a mangé d'vne eſpece de chardon, que Pline nomme Cynara. Le dragon en mangeant des laituës ſauuages, ſe purge & cure. Nous voyons tous les iours que les chiens en mangeant vne herbe, que Pline dit, ne pouuoir eſtre cogneuë, ſe prouoquent à vomiſſement, pour nettoyer l'eſtomach. Les ramiers, les jais, les merles, les perdrix, vſent des fueilles de Laurier pour leur purgation, Les autres pigeons, torterelles, & poulailles pour ſe purger, prennent de la Paritoire, que Pline appelle Helxine, c'eſt vne herbe qui vient ſur les murailles : les canarts, les oyes, & autres oyſeaux de riuieres, ſe ſeruent auſſi pour leur ſanté de l'herbe nommée Siderite, ou eſpargoute. Les gruës, & autres oyſeaux ſemblables vſent de jonc de marais. L'oyſeau nommé Ybis,

quand il sent auoir besoin, de son propre bec, se purge auec de l'eau par la partie inferieure : & dit Pline, que de cét oyseau, les hommes ont trouué le remede de clistere : les chiens ne reçoiuent aucune playe, qu'ils ne se guarissent eux-mesmes, s'il y peuuent atteindre de la langue, pour la lescher. Quand à la Panthere qu'Auicenne nõme Leopard, a mãgé d'vne herbe venimeuse, nommée Pardalianche, elle se guarit en mangeant de la fiente & excrement de l'hõme; ce que cogneu par les chasseurs, ils en mettent dans vn vaisseau, qu'ils pendent à vne haute brãche d'arbre, là où la Pãthere s'arreste & amuse sous esperance de l'auoir : tellement que les chasseurs ont le moyen & loisir de la tuër. Aristote l'escrit, & Pline plus amplement que luy, & Albert le Grand. Et encore Pline, que par le bon aduis des bestes, les hommes pourroient éuiter plusieurs perils, & quelquesfois la mort ; Pour ce, dit-il, que quand aucun édifice est en danger de tomber, les rats & souris sortẽt, & s'enfuyent, & l'abandõnent, monstrans aux hommes qu'ils doiuent faire le semblable: & que les araignées chéent toutes des murs estans en ruyne, prest à tomber. Encore escrit-il, que les arondelles ne se reposent iamais, ny ne font leur nid en lieu qui soit prest à tomber.

[A]ristote [de]s ani[ma]ux, [l]i.l. 8. [A]lbert Grãd [de]s bestes.

Que plusieurs bestes, par instinct naturel ont cognoissance des choses à venir : & de plusieurs pays, que petites bestes ont rendus inhabitables.

CHAP. XLI.

NON seulement l'instinct naturel d'aucunes bestes, a esté suffisant pour nous donner à

cognoistre la naïfue proprieté de quelques choses & à quoy elles nous pourroient seruir, par medecine ou autrement : mais encor plusieurs d'icelles, tant terrestres que volatilles, ont cognoissance de la mutation des temps, s'il doit faire vents, pluyes, tempestes ou beau temps, & en donnent certains signes aux hommes : Comme nous voyons que les moutons en sautant çà & là, se resioüissans, pronostiquent pluyes. Le pareil nous est demonstré par le bœuf, quand il se leiche à contre-poil, & hausse le mufle vers le Ciel : & encore quand il mugit, & fleure la terre, & s'efforce de manger vistement, & plus que son ordinaire. Ce que fait pareillement la brebis, quand elle gratte la terre auec les pieds : & aussi les chévres, quand elles dorment fort prés l'vne de l'autre, & quand les formis marchent plus dru, & en plus grande trouppe, que de coustume, se rencontrans l'vn l'autre, comme estourdies, elles dénottent la pluye. Si les Lyons vont habiter d'vn pays en autre, c'est certain signe que l'année doit estre seiche. Ælian escrit des chévres de Libie, que elles cognoissent la venuë des iours Caniculaires, & sentent & monstrent quand il doit pleuuoir. Quand on void que les loups entrent aux maisons, & aux terres labourables, & s'approchent des gens, ont dit qu'ils fuyent la grande tempeste prochaine. Les poissons ont aussi vne merueilleuse proprieté à sentir la mutation des temps. Quand les Dauphins saittent, & se descouurent sur l'eau, c'est à dire qu'il viendra grands vents du costé dont ils sautent, & quand ils troublent l'eau & se debattent en icelle, c'est signe de serenité, & beau temps. Quand la grenoüille chante plus haut, &

plus fort que de couſtume, c'eſt ſigne de pluye, & de tempeſte. Les oyſeaux ne ſont fruſtrez de ce priuillege : car nous pourrons, autant ou plus parler d'eux à ce propos, que toutes les autres beſtes. Quant les oyſeaux aquatiques ſortent de la mer, & viennēt aſſez auant ſur la terre, c'eſt ſigne de pluye, & de tempeſte. Si les grues volent en l'air, ſans faire bruit, c'eſt ſigne de beau temps, & ſi elles crient, & vont ſans ordre, c'eſt ſigne contraire. Quand la corneille va droit vers la mer, c'eſt pronoſtication de pluye, & pareillement, quand elle ſe tient ſur le bord de la mer en melancholie, & que ſon chant eſt triſte. Si le Cheueſche chante beaucoup en temps de pluye : cela denote que le temps ſe veut eſclaircir, & ſi au contraire elle chante au beau temps, c'eſt ſigne de pluye. Plutarque dit que quand le corbeau chante en voix enroüée, & qu'il ſe bat des aiſles, c'eſt ſigne de vents, & tempeſte. Ceſte meſme choſe nous eſt par eux deſcouuerte, ſi eſtant le Soleil bas en Occident, ces corbeaux, corneilles, & pies, ſe mettent à chanter, & ſauter, en volettant vers le Ciel, puis ſe laiſſer tomber en bas, & recommencer comme deuant: car par ces mines, ils menaſſent le froid, & la pluye. La congregation de pluſieurs oyſeaux blancs, ſe fait ordinairement en precedant grandes tempeſtes. Quand les poules, & autres oyſeaux domeſtiques ſe battent des aiſles, & ſautent en chantant, & ſe reſiouyſſant, c'eſt ſigne qu'ils ſentent venir le vent, & la pluye. Quand l'aloüette chante fort la matinée, & les canards ſe baignent volontiers & ſe peignent, épluchent, & dreſſent leurs plumes auec le bec, c'eſt ſigne de vent, & tempeſte. Si l'on void que les arondelles

volent si prés de l'eau qu'il semble qu'elles frappēt contre, cela denote qu'il pleuuira bien tost. Ælian dit que l'oyseau nommé Ybis, cognoit le croissant & decours de la Lune. Mais, ô mes amis! ie crains d'estre importun auec exemples, que i'ay alleguez: parquoy nous parlerons d'aucunes bestes, qui ont chassé les peuples, & habitās de plusieurs cōtrées: & non pas seulement grandes bestes, mais des plus petites. A ce propo Ælian escrit d'aucuns lieux en Italie, où grande multitude de rats, par la destruction qu'ils firent és racines des arbres, & des herbes, sans qu'on y pût mettre remede, causerent telle famine, que les habitans furent contraints abandonner la contrée. Marc Varron, dit qu'en Espagne y eut vn gros bourg, scitué en pays sablonneux, qui fut tellement foüy, & caué par les connils, que finalement il fut ruyné. Et non seulement, telles choses sont aduenuës en terre ferme: mais aussi en des Isles enuironnées de mer, les rats & souris ont eu cette audace, & malignité, qu'ils ont dechassé les habitans du lieu: dont porte tesmoignage l'vne des Isles Ciclades, nommée Gyare, qui par le moyen de telles bestes, demeura inhabitée. Ces mesmes autheurs disent, qu'il y a eu en France vne ville rēduë inhabitable, à cause de la multitude des grenouilles, en Afrique pareil cas aduint par des Locustes, & Sautereaux. Theophraste escrit d'vn pays que les Chenilles firēt deshabiter. Vne autre Prouince en Libie fort fertile, fut abandonnée par les hommes, déchassez des Lyōs: toutesfois ce ne fut point grande vergongne aux hommes d'estre surmontez des lyons: mais la debilité humaine est bien declarée, par ce que Pline recite, d'vne Prouince sut les

limites d'Ethiopie, où les formis, scorpions, & autre petite vermine, en exilerent les hômes qui l'habitoient. Les mousches firent fuyr de leur contrée les Megarensiens en Grece: & les guespes, les Ephesiens. Antenor escriuant de l'Isle de Crete, selon qu'en parle Ælian, dit qu'vne quantité d'abeilles chassa d'vne ville tous les habitans d'icelle, & de leurs maisons, ils en firent des ruches. Maintes autres choses sont aduenuës au monde, qui se peuuent voir aux histoires anciennes.

D'vne subtile inuention que trouua Archimedes pour cognoistre combien vn Orféure auoit meslé d'argent en vne Couronne d'Or, sans que pour le cognoistre la Couronne fust brisée, ny endommagée.

Chap. XLII.

Jamais les historiens ne se trouuerent las, ny ennuyez de reciter les subtiles inuentions, l'esprit & la science d'Archimedes de Siracuse, & principalement en Astrologie, & Geometrie. Entre lesquelles ie veux reciter vn subtil moyen fort notable, dont il s'aduisa, & que Vitruue raconte. Ce Philosophe viuoit en Siracuse ville de Sicile, du temps qu'Hieron y regnoit, Roy fort riche, & bien amy des Romains. En la seconde guerre de Carthage, ce Roy fit faire par vn sien Orféure, excellent ouurier, vne Couronne d'or qu'il auoit promise à ses Dieux, & pour ce faire, apres auoir conuenu du prix de la façon, qui coustoit beaucoup, le Roy fit deliurer à l'orféure l'or au poids, selon la pesanteur que deuoit auoir la Courõne, qui fut faite fort ingenieusement, & de grand artifice, & du mesme or

qui pour ce faire auoit esté baillé : toutesfois l'orféure comme larron subtil, la falcifia, y meslant quelque quantité d'argent parmy l'or. La courõne acheuée, on la porta deuant le Roy, qui la fit peser, & trouuant son poids en fut tres-content, & satisfit entierement l'ouurier de sa façon. Mais en fin ayant esté certifié, qu'il y auoit meslé de l'argent, le Roy eut desir d'en sçauoir la quantité sans desfaire la couronne. Et pour ce qu'Archimedes estoit en grande reputation au pays, il fut presenté au Roy pour ce faire, qui luy en donna la charge. Or ainsi qu'il en songeoit le moyen, aduint qu'il se mit en vn bain pour se lauer, & nettoyer, & s'estãt mis dans la cuue pleine d'eau, il considera, qu'il sortoit de cette cuue autant d'eau que son corps occupoit de place, & tellement y mit son entendement, qu'il en sortit fort ioyeux, disant auoir trouué leans ce qu'il cherchoit. Puis fit faire deux lingots de mesme poids, l'vn d'or, & l'autre d'argent : & estoit la pesanteur de chacun lingot, pareille à celle de la couronne. Apres il fit faire vn vaisseau assez grand, fort bien fait, & l'emplit d'eau, & là dedans y mit le lingot d'argent, adonc sortoit du vaisseau, autant d'eau que le lingot tenoit de place : & pour sçauoir combien d'eau s'estoit respanduë, fit subtilement tirer hors le lingot, & auec vn autre vase de mesure, fit par compte remplir d'eau le vaisseau, & auec ce compte, & mesure, (car il sçauoit bien le poids du lingot) il cognoissoit combien le marc, ou la liure d'argent, iettoit d'eau dehors, par le moyen de ce qui restoit d'eau dans le vaisseau ; & par le poida du lingot. Quand il eut fait ce cõpte, disant en soy-mesme, le marc, ou la liure d'ar-

gent, tient place de tant de mesure d'eau, il vouloit aussi sçauoir en pareil cas de l'or, qui estoit de semblable poids que celuy d'argent : mais il ne sortoit pas tant d'eau qu'il auoit fait, quād on y auoit mis le premier lingot d'argent, combien qu'ils fussent esgaux en poids, pour ce que (cōme chacun sçait) le pareil poids de l'or, ne tient pas tant de lieu que celuy de l'argent, par ainsi respandit moins d'eau. Apres ayant retiré l'or, il fit remplir par mesure le vaisseau, comme on auoit fait au poids de l'argent, & en comptant les vaisseaux qu'on y versoit, il fit compter combien chacun marc ou liure d'or auoit peu ietter d'eau dehors. Cela fait, en retenant bien ces deux mesures, il print la courōne que l'orféure auoit faite du mesme poids que chacun de ces deux lingots d'or, & d'argent, la mit dans le vaisseau, & l'eau se respandit selon la grandeur, & retirant la couronne dehors, il mesura l'eau, qui ne suffisoit pas pour emplir le vaisseau, & se trouua qu'elle auoit ietté plus d'eau dehors que n'auoit faict le lingot d'or, & moins que celuy d'argent, & sçachant desià combien de poids s'en falloit, pour correspondre à chacune mesure, il fit son compte en ceste sorte : ceste couronne jette tant de vases d'eau dehors, plus que ne fait le lingot d'or : consequemmēt il y a autant d'argent meslé parmy l'or en la couronne, cōme elle iette dehors plus d'eau que le lingot d'or : ce qui est facile à entendre: car si la couronne eust esté toute entierement d'or, elle n'eust ietté plus grāde quantité d'eau hors du vaisseau, que le lingot d'or : mais pour ce qu'elle en auoit ietté plus, ce plus dōna à cognoistre ce qu'elle auoit en soy d'argent meslé : car on sçait bien que

deux lingots d'vn mesme poids, & d'vn mesme metail, doiuent necessairemẽt estre d'vn méme corps, & quantité : par ainsi mis en vn vase plein d'eau ils doiuent ietter pareille quantité d'eau dehors, d'autant que deux corps ne peuuent estre en vn mesme lieu, ains en mettant le corps de l'or, ou de l'argent dedans l'eau, il faut que l'eau sorte, & leur fasse place : & tant plus le corps est grand, tant plus fait vuider d'eau. De là vient que la couronne jetta plus d'eau dehors, que le lingot d'or, pource que la couronne occupa le lieu, auec poids esgal. A la verité ceste inuention d'Archimedes fut ingenieuse & subtile, & encores que d'autres choses de plus grande importance, ayent esté trouuées par l'esprit & industrie de cét homme. Et qui voudra voir de luy choses merueilleuses, lise Plutarque en la vie de Marc Marcel, & Tite Liue, au 4. & 5. de la 3. Decade: où l'on trouuera, que les machines & engins faits de l'inuention de cét Archimedes, furent suffisans pour deffendre par long-temps Siracuse, contre les Romains : & entre autres choses se recite, que n'ayant peu toutes les forces humaines tirer vn gros nauire hors de l'eau, auec infinité d'instrumens : Archimedes seul la tira par terre, comme si elle fust allée vogant par la mer. Pendant que les Romains tenoient Siracuse assiegée, il fit de telles machines, que jettant de dessus les murs de grands crocs de fer attachez à de puissantes chaines, & faisant le contrepoix dedans la ville, il enleuoit en l'air vne Galere, de laquelle il faisoit tomber, & perir tous les hommes dans la mer : car il la laissoit tomber à plomb, en sorte qu'elle se rompoit par pieces, & auec d'autres instrumens & agraffes,

il enferroit les galeres & nauires de telle force, & les tiroit de telle impetuosité contre vn roc, qu'il les brisoit en pieces. Encore bastissoit-il de pareils engins sur terre, auec lesquelles il faisoit ordinairement mourir plusieurs des ennemis. Et fut telle la resistance que faisoit Archimedes dãs Siracuse, que Marc Marcel excellent Capitaine des Romains, fut contraint changer de forme de faire, pour assaillir la ville : auquel siege il se vid en grand peril & confusion: car Archimedes auoit mis en telle crainte les soldats Romains, que quand ils voyoient descendre des murs de la ville, quelque chaine, ou seulement vne simple perche, ils se retiroient & fuyoient au loin, craignant les inuentions & machines de cét exellent ouurier. Ciceron attribuë aussi à ce Philosophe, d'auoir inuenté & fait la sphere materielle, en laquelle se voyoit à l'oeil le mouuement de toutes les planettes, auec leurs cours, passions, & aspects, Claudian dit, qu'il en fit vne de crystal : ce qui semble auoir esté confessé par Ouide. Il n'estoit pas studieux & contemplatif, que docte, & sçauant. Et venant Siracuse a estre prinse par force, apres toutesfois auoir esté par luy seul deffenduë long-temps: Marcel deffendit que nul fut si hardy de tuër Archimedes sur peine de la mort, encore qu'il eust tant fait mourir de Romains. Toutesfois, d'auenture vn soldat le rencontra sans le cognoistre, faisant vne figure en terre, & luy demandant le soldat qu'il estoit (autres disent qu'il luy commanda d'aller parler à Marcel) Archimedes ne luy respondit mot, ou ne vouloit faire, tant il estoit ententif à son cercle, dequoy le soldat courroucé le tua : ce qui despleut grandement à Marcel,

Ciceron en 1. liu. des Tusculan. Ouide. 6 des Fastes.

Marcel, & luy fit faire honorable sepulture. Cecy est escrit par Pline, Valere, Tite Liue, & Plutarque. Ciceron se glorifie d'auoir trouué sa sepulture, & en fit vn grand cas : aussi l'esprit & l'industrie d'vn docte homme peut beaucoup plus que la force de mille milliers d'hommes ignorants. Par l'industrie des sages hommes, les bestes fieres & terribles ont esté apprivoisées, les choses fortes ont esté rendues debiles, & les debiles fortes: par eux le petit nombre est demeuré victorieux du grand, pour ce qu'vne multitude desordonnée, & sans industrie, se rompt, & ruine soy-mesme.

La maniere par laquelle Socrates persuade à Alcibiades de deuenir Orateur.

CHAP. XLII.

L'Vne des plus grandes hardiesses, à mon aduis, & audace que puisse auoir l'homme en soy, c'est de parler en sorte qu'il donne occasion à tous d'escouter ce qu'il dit. Pour ceste cause estoient anciennement loüez les Orateurs qui oroient en public: mais combien plus le deuroient estre les bons Predicateurs de ce tẽps cy? Ce que consideré par Alcibiades Athenien, se voyãt jeune n'osoit aucunemẽt oser, combien que ce fust chose vsitée, & necessaire aux principaux hommes de la ville, du nombre desquels il estoit. Dequoy s'apperçeuant ce grand Philosophe Socrates, & luy voulant donner courage, & persuader de deuenir orateur, pratiqua vne façon & subtil moyẽ, auec lequel il luy fit abandõner ceste crainte, & trop curieuse cõsideratiõ qu'il auoit. Car le trouuant vn iour en vn endroit, où

il y auoit grãde multitude de peuple de toutes sortes, il luy dit : dy moy Alcibiades, craindrois-tu point de parler deuant ce sauetier : à quoy il respondit, non vrayement Socretes, & il luy repliqua, craindrois-tu point d'auantage deuant vn trõpette? aurois-tu crainte deuãt luy? Alcibiades dit que non, & qu'il ne craindroit de parler deuant telles gens. Socrate luy nomma encore plusieurs gens de mestier & de basse condition, puis il nomma les hommes de grãde qualité, & tousiours il respõdoit que deuant chacun de ceux-là, il oseroit parler sans crainte. Or luy dit Socrates : le peuple est composé de tous ceux que ie t'ay nommez, & non d'autres, & de tous ceux se fait l'auditoire des Atheniens, là où tu dois orer : en sorte que ceste crainte que tu n'as point de parler vn à vn, te doit moins espouuãter pour parler à eux tous ensemble : car ceux-là qui sont ainsi à part sont tous vnis. Par ceste raison Alcibiades fut vaincu : & en la bien considerant, il perdit la fausse peur qu'il auoit, & en practiquant ceste exhortation, de là en auant deuint Orateur fort excellent. Par là se cognoist combien vaut vn bon conseil, donné en temps, & en saison.

Le commencement, & les causes de la faction des Guelphes, & des Gibelins.

CHAP. XLIV.

AV temps de l'Empereur Federic second de ce nom, & de Gregoire neufiesme entre lesquels il y eut grand discord, y auoit en la ville de Pistoye deux Factions, l'vne nommée les Panciatiques, & l'autre les Chanceliers. Or aduint d'auan-

ture que deux freres, l'vn nommé Guelphe, l'autre Gibelin, eurent diuerses opinions en ceste ville: l'vn suiuoit vn party, l'autre suiuoit l'autre. De là vient qu'à cause de ces deux hommes fort notables, vne partie commença à se nommer Guelphes, & l'autre Gibelins: l'vne desquelles parties qui furent les Guelphes, chassa les Gibelins hors de la ville. Et pourtant que c'estoit chose notable voir deux freres si contraires, chacune des deux factions, s'acquist la faueur de plusieurs de leurs voisins: en sorte que cõme vne peste contagieuse, ce diuorce se dilata petit à petit par toute l'Italie, sans cause, & se diuiserent toutes les controuerses en Guelphes, & Gibelins. Aussi ce feu s'alluma tellement, que l'Empereur Federic, qui estoit ennemy capital du Pape, estant lors dans la ville de Pise, en l'an mil trois cens quarante: & ne sçachans quelle factiõ estoit de son party, & quelle du party du Pape, dit, & declara qu'il prenoit le nom & party des Gibelins. Cela fait il mena cruelle guerre aux Guelphes: & à cause de ceste declaration, toute l'Italie se diuisa en ces deux noms: parquoy en chacune ville naissoient scandales, & grandes mortalitez: mesmes aux familles particulieres, on voyoit le fils se diuiser du pere, freres contre freres, & ce seulement pour s'affectionner vne partie aux Guelphes, l'autre partie aux Gibelins: voire iusques à chasser l'vne partie l'autre. Encore voyoit-on que les plus forts ruinoient & mettoient les maisons des deschassez par terre, & en destruction, & si estoit ceste querelle si grande, qu'elle n'eust sçeu causer d'auantage de crauté, entre les infidelles & les Chrestiens. Antonin Archeuesque de Flo-

rence escrit que pour ces factions il y eut en cette ville de Florence, 35. maisons des plus apparentes mises bas à rez de terre : & que ces mesmes cõtentions estoient par toute l'Italie. Plusieurs peuples prindrent le party de l'Empereur, chassans dehors les Guelphes, & les autres aussi faisoiẽt le cõtraire. Desià la plus grande part de Rome estoit en voye de prendre le party de l'Empereur. Ce que voyant le Pape, il fit faire vne solemnelle procession, où furent portées les clefs de S. Pierre & S. Paul, suppliãt Dieu qu'il luy pleust tirer ceste cruauté hors du cœur des hommes. Et apres la procession, il fit vne oraison publique au peuple, ou pour mieux dire vn sermon, remonstrant qu'elle folie c'estoit de persecuter & tuër ainsi les hommes, pour la faueur seulement de ces deux noms que le diable auoit mis aux champs, pour la persecution publicque de l'Italie. Outre ce, il remonstra plusieurs autres choses, de si grande efficace, qu'il prouoqua le peuple à misericorde, & à laisser son opinion: au moyẽ dequoy ils s'accorderent à deffendre le souuerain Pontife contre l'Empereur Federic, qui pensoit ruiner & destruire la partie des Guelphes. Ceste playe par le peché des hommes dura long-temps en Italie, par laquelle en moururent plusieurs miliers d'hommes, & y eut grand nombre de bannis & destruits : plusieurs edifices ruinez, & maintes maisons bruslées. De ces choses sont autheurs Platine en la vie du Pape Gregoire 9. & Anthoine Sabellic en la 3. partie de ses histoires, & plusieurs autres hommes de grand sçauoir.

Fin de la seconde partie.

TROISIESME PARTIE DES DIVERSES LEÇONS DE PIERRE Messie, Gentil-homme de Seuile.

Combien fut profitable l'inuention des Lettres: qui les a trouuées: & comme les caracteres Hebraïques ont signification: ce que n'ont pas les autres.

CHAPITRE I.



I l'on doit estimer loüables & dignes de grandes graces, ceux qui ont esté inuenteurs des arts liberaux & mecaniques, & pareillement ceux qui ont trouué diuerses choses & doctrines, tãt celles qui appartiennent à la culture & reigle de l'ame & de l'esprit, comme à l'exercice & vsage corporel: cõbien plus cét honneur est-il deu à celuy qui a inuẽté les lettres, lesquelles sont conseruatricea & garde certaine de toutes les autres in-

uentions : veu encore outre cela, que les Lettres rendent les hōmes quasi immortels. Elles font que les choses passées il y a mille ans nous sont presentes, en nous les communiquant, tout ainsi que si le temps ne nous en eussent separez, par icelles on fait & apprend toutes les disciplines: elles font sçauoir aux hommes d'aujourd'huy ce que ceux de jadis sceurent & apprindrēt, pour nous l'auoir laissé par escrit : & ce que les hommes de maintenant trouuent ou inuentent, est conserué par les lettres aux hommes à venir : Elles monstrent & representent ce qui a vne fois esté fait : en sorte qu'il sēble qu'il a tousiours depuis duré, ce qui ne fust aduenu si ce n'eust esté les lettres: Platon ny Aristote ny grād nombre d'autres sages Philosophes, ne fussent en la reputation que nous les tenons: pour cōclusion, il n'en faut dire autre chose, sinon que la plus grande & meilleure des inuentions humaines, est celle des lettres, qui ne le voudra croire, cōsidere & regarde ce qui en est escrit, afin de cognoistre que tout cela seroit perdu, & n'en seroit point de nouuelles sans les lettres. Puis donc qu'elles sont cause d'vn grand bien, c'est raison que nous sçachions de qui elles furent trouuées. Toutefois il y a grāde difficulté à le bien certifier, pour ce que les opiniōs en sont fort diuerses. Les Gentils discordēt en cela aux Chrestiens, & les Chrestiens n'en sont point
l. 7. ensemble conformes. Pline met plusieurs opinions & y donne la sienne, qui à mon iugement approche plus de la verité que les autres. Premierement il dit que les lettres furent trouuées par les Assyriens en Assyrie, & que d'autres disent que Mercure les trouua en Egypte. Autres disent que les Pe-

giens les porterent en Italie, & qu'elles furent portées en Grece par les Pheniciens , auec Cadmus leur Capitaine, qui n'en porta que seize: & qu'en la guerre de Troye, Palamedes y en adjousta quatre; mais apres que Pline a donné plusieurs opinions, il conclud que selon son opinion les lettres furent eternelles, qui est quasi à dire, qu'elles commencerent auec le monde. Que les lettres ayent esté portées en Grece par les Pheniciens, Herodote & maints autres l'afferment : les Egyptiens aussi se veulent glorifier de l'inuention des lettres , & des arts. Diodore Sicilien tient que Mercure les a trouuées en Egypte, combien que le mesme Diodore en son 4. liure dit, que quelques-vns ont opinion que les Ethiopiens ont eu premierement les lettres, & que les Egyptiẽs les ont apprises d'eux: par ainsi nous ne pourrons tirer de ces autheurs la verité que nous cerchons. A ce propos il y en a d'autres tant Iuifs que Chrestiens , qui afferment Moyse le premier, qui trouua les lettres au monde; car il fut plus ancien qu'aucunes autres lettres, ny écritures des Gentils: pour ce que Cadmus, duquel nous auons parlé, estoit du temps d'Othoniel, Duc & Capitaine d'Israël, qui regna quarante sept ans apres que les Loix escrites furent baillées à Moyse. Ceux qui sont de cette opinion, entre lesquels sont Eupoléme, & Artabam , historiens Ethniques, afferment que les Egyptiens ont appris les lettres de Moyse, & qu'ils les donnerent à ceux de Phenice, d'où depuis Cadmus les transporta en Grece. Cét Artabam soustient que ce Mercure, que tous disent auoir enseigné les lettres en Egypte, estoit Moyse, nommé Mercure par les Egy-

piens. Philon Hebrieu homme de grãde authorité fait les lettres plus anciennes: car il dit qu'elles furent trouués par Abraham, mais à la verité elles furent inuentees par Adam, ou du moins par ses fils, ou arriere fils, au premier âge du monde, auparauant le deluge, & furent conseruées par Noé & ses successeurs, iusques à venir à Abraham, & puis à Moyse. En voyla le iugement & opinion de Sainct Augustin. Ce qui est encore plus verifié par l'authorité de Iosephe disant, que les neueux d'Adam fils de Seth, firent deux colõnes l'vne de pierre & l'autre d'argille, dans lesquelles ils écriuirent & insculpterent tous les arts: & si afferme auoir veu l'vne de ces colomnes en Sirie. Nous trouuons aussi que S. Iude allegue en vne sienne Epistre, le liure d'Enoc, qui fut auparauant le deluge. Tellement qu'il ne faut point douter qu'Adam & ses enfans n'ayẽt esté les inuẽteurs des lettres: & que Noé qui estoit docte & lettré les sauua en l'Arche: combien que depuis en la confusion des langues, aduenuë en l'édification de la tour de Babel, il peu-estre que la plus grand' part du monde perdit la cognoissance d'icelles lettres qui demeura en la seule famille d'Eber, de qui sont depuis décendus les Hebrieux, lesquels comme nous auons dit, ne perdirent leur premiere langue. S. Augustin le certifie au liure preallegué, aussi fait Eusebe au liure premier de la preparation Euãgelique, & pareillement la plus grãde part des doctes de nostre temps. Parquoy Philon, & ceux qui ont pensé que Moyse auoit trouué les lettres, ont eu de grandes occasions pour s'abuser en ce qu'ils en pensoient, pour ce que c'est chose notoire que les liures & histoires escrites par

Moyse, sont premieres que nulle autre qui soit ny que la philosophie & sagesse des Grecs : comme le preuue suffisamment S. Augustin au mesme lieu, & Iosephe contre le grammairien Appion, & semblablement Eusebe, & Iustin Martyrs. Il faut donc conclurre que les lettres estoient auant que Moyse pour ce que nous trouuons par écrit que Moyse apprint en Egypte tous les arts & sciences des Egyptiens: si ne sçay-je comme il peust peu faire, si auparauant ils n'eussent eu des lettres, encore que nous sçachions qu'ils auoient des figures appelées lettres hieroglifiques, par lesquelles comme nous auons dit, ils s'entrentendoient. Nous conclurrons donc que les lettres estoient dés le temps d'Adam, & depuis Abraham en eut cognoissance en Syrie. De là vient que Pline a varié à tenir l'opinion, dont nous auons parlé. Il n'est point toutesfois besoin de chercher l'origine & cause des caracteres des lettres, pour ce qu'ils peuuent estre faits à la volonté, comme nous voyons aujourd'huy, que chacun fait des chifres à sa volonté, & des signes au lieu des lettres : comme S. Ierosme au prologue des liures des loix dit, que quand Esdras grãd scribe & docteur de la loy, la rescriuit & restitua, il trouua de nouueaux caracteres des lettres, dont les Iuifs se seruoient encore au temps de S. Ierosme comme ils font encore aujourd'huy, lesquelles lettres Hebraiques ont vne proprieté, qui n'est point en nulle des autres nations : car la voix & nom de chacune d'elles dõne signification de quelque chose. La premiere qui est nommée Aleph, signifie discipline: la seconde Beth, qui signifie maison: Gimel, qui est vne autre lettre, signifie remplissement &

abondance : & Daleth, tablettes ou liures, les autres lettres signifient d'autres choses, que ie laisse pour n'ennuyer. Le curieux les pourra trouuer en Eusebe, l. 1. de la preparation Euangelique.

En quoy les anciens escriuoient auparauant l'inuention du papier, & auec quel instrument : comme le papier & le parchemin furent trouuez : qui a inuenté l'Imprimerie, & de quel profit elle est : & encore par quel moyen les aueugles peuuent escrire.

CHAP. II.

NOus auons aucunement parlé de l'inuention des lettres au chapitre precedent, maintenant il nous reste voir en quoy les anciens écriuoient : & bien que ne puissions bonnement dire en quoy escriuoient les premiers peres, au premier âge precedent le deluge, pour estre la chose douteuse, à sçauoir si dés lors ils auoient lettres, encore que nous l'ayons prouué par l'authorité de Iosephe, aydé de quelques raisons, si est-ce que selon ce que tous en disent les premiers écriuains n'auoient point de papier, ains écriuoient en fueilles de palme, de là vient qu'aujourd'huy on dit le fueillet du liure. Depuis ils écriuirent en écorces d'arbres, & principalement de celles qui plus aisément se separoiét de l'arbre, comme le Bouleau, le Platan, le Fresne & l'Orme, dont ils prenoient l'écorce interieure, entre le bois & la grosse escorce noire : desquelles desliées escorces tirées subtillement, ils faisoient des liures, les conjoignans artificiellement l'vne auec l'autre : & pour ce que telle escorce estoit ancien-

nomeent nommée par les Latins *Liber*, de là ont prins leurs noms les liures, encore que maintenant ils ne facent plus de telles choses. Depuis on trouua encore moyen d'escrire en lames de plomb fort subtiles, desquelles aucunes curieuses, & particulieres personnes faisoient des colomnes, & liures, ou s'escriuoient tous les actes publics. Les anciés trouuerent encore la maniere d'escrire sur des drappeaux de lin, licez & polis auec vne certaine sorte de couleur. Et si faut entendre qu'ils n'escriuoient point auec des plumes, ains auec vne petite canne que nous appellons en Latin *Calamus*, dont quelques-vns s'aydent encore aujourd'huy. Apres on trouua vne autre sorte de carte à escrire, qui se faisoit de certains petits arbrisseaux nommez Papiers, qui est vne aspece de joncs, qui s'engendrent, & croissent dans les marais du Nil : & dit Pline qu'il y a encore en la Syrie prés du fleuue d'Euphrates, nommez Papiers, qui ont certaines petites fueilles, ou toilles entre l'escorce, & le bois, lesquelles estans subtilement tirées auec la pointe d'vne esguille, & accoustrées auec vne certaine colle faicte de farine bien passée, & destrempée en eau boüillie, & en vinaigre, on en faisoit du Papier, & escriuoit on dessus, & que de la plus prochaine du bois se faisoit la meilleure & plus deliée : par ainsi selon la sorte, & difference on les nommoit diuersement. Pline l'escrit amplement. Et pour ce que tel jonc, ou erbuste est nommé Papier, ce nom est demeuré au Papier, sur quoy l'on escrit maintenant, qui est fait de lambeaux, & drapeaux de toille de lin vsée. Marc Varron dit que la premiere inuention de faire fueilles de ces Papiers

Pl.l.14. c. 11.12

& jonc fut trouuée du tẽps d'Alexandre le Grãd, lors qu'Alexandrie fut fondée : toutesfois Pline la preuue plus ancienne par les liures que Cn. Terence trouua en faisant foüiller dans vn de ses heritages, lesquels liures auoient esté à Numa Pompilius Roy de Rome, & furẽt trouuez en vne tõbe: où il auoit esté inhumé, & en estoient les fueillets de ceste escorce de papier. Or nous tenons certainement, que Numa auoit esté long temps auparauant Alexandre, encore que Tite Liue recite de ceste tombe autremẽt, disant, qu'il y en auoit deux qui furent trouuées par L. Patilius. Auec ce Tite Liue, s'accordent Lactance, & Plutarque en la vie de Numa, ce neantmoins l'intention de Pline est approuuée. Quelques-vns disent, que ce nom de Carte a prins son origine d'vne ville assise prés de Tyr, nommée Carta, d'où print Dido son nom, & la nomma Carthage. Les anciens escriuoient encore en tablettes cirées, & bien lissées, & formoient leurs lettres auec des poinçons fort agus, qu'ils nommoient stils : de là vient par vsage que celuy qui escrit bien, on dit, il a bon stile d'escrire, prenant le nom de l'instrument. Encore faut-il noter qu'auparauant que le papier surquoy nous escriuons fust trouué, c'estoit de coustume ancienne, que sans chercher tous ces remedes, on escriuoit en parchemin fait de peaux de moutons, dont parle Herodote, laquelle inuention est attribuée par Varron, à ceux de Pergame, ayant pour leur Roy Eumenes, que de là il est appellé en Latin *Pergamenum*, que nous disons en François Parchemin. Et encore qu'en Latin quelques-vns le nõment *Membrana*, si print-il le nom de l'inuenteur. Toutesfois

à mon iugemẽt l'on escriuoit en peaux, bien auparauant le tẽps y assigné par Varron, & referé apres luy par Pline, pour ce que Iosephe dit, que les liures des Hebrieux, qui procedoient de lõg temps. Eumenes, & plusieurs autres liures, estoient escrits en peaux. Aussi quand il recite qu'Eleasar Prince des Prestres enuoya les liures de la saincte Escriture à Ptolomée, auec les 72. Interpretes, afin de les luy traduire de langue Hebraïque en la Grecque, il dit que le Roy Ptolomée Philadelphe s'estonna, & s'esmerueilla fort de la subtilité, & conjonction de ces peaux en parchemin. Par là cognoit-on que l'escriture qui se faisoit en parchemin, estoit plus facile, & de longue durée, que l'autre des escorces, & des fueilles, encore qu'elle fust plus antique. Au moyen dequoy cét vsage de parchemin, ne s'est iamais perdu : & puis le papier dont aujourd'huy nous vsons, est si facile à faire, & de telle abondance, que cela ayde à promouuoir aux lettres vne infinité d'hommes. Mais sur toutes choses nous faut librement confesser, que l'Imprimerie par le moyen de laquelle on Imprime tant soudainement vne grande quantité de liures, fut & est aujourd'huy la meilleure inuention du monde, de laquelle on dit estre autheur vn Allemand de la ville de Magonce, nommé Iean Fauste (combien que Polidor le nomme Pierre) & que là fut faite la premiere Impression de liures, en l'an 1453. Et quelque temps apres vn autre Allemand nommé Conrad, apporta cét art en Italie. Volaterran neantmoins dit, que c'estoient deux freres Allemands qui allerent en Italie, & que l'an 1465. ils imprimerent à Rome, & que les premiers liures

d'impreſſion furent les liures de la Cité de Dieu, & les diuines inſtitutions de Lactance Firmian. Depuis il y a eu en cét art des excellens perſonnages, tant en Allemagne & en France, qu'en Italie, leſquels outre leurs impreſſiõs eſtoiẽt fort doctes, comme furẽt Alde Manuce, Balde, Colinet, & Frobene tres-diligens en la correction & verité de la lettre, & pluſieurs autres deſquels ie laiſſe les nõs pour briefueté. Au moyen dequoy tant de liures qui eſtoiẽt perdus & cachez, ſont venus en lumiere, au grand profit & vtilité des hommes, auec l'ayde deſquels ſe ſont faits tant de gẽs doctes, que l'on voit par toute la Chreſtienté: & auparauant pour paruenir à tel degré on auoit beaucoup de peine: poſé le cas que ce n'en ſoit point la cauſe principalle, ſi crois-je que s'en eſt la plus grande pour ce qu'à moindre peine on recouure les liures qui ſont plus correcƚs, & voit on dedans de diuerſes cauſes & matieres qui eſtoient corrompuës & gaſtées par la faute de l'eſcriture, & s'il s'en trouuoit de correcƚs, ils eſtoient ſi difficilles à auoir, que les eſtudes ne ſe trouuoient tant vniuerſelles que de preſent. Vray eſt que depuis l'on a prins ceſte licence deſmeſurée d'Imprimer les liures de fables & de peu de fruit, en ſorte qu'il ſeroit meilleur, que pour tels liures il n'y euſt point d'Impreſſion, pour ce qu'ils deſtruiſent & aneantiſſent les eſprits, principalement des jeunes gens, & les abatardiſſent des bonnes, & ſainctes eſtudes & leçõs. Laiſſant à parler de l'Impreſſiõ, & venãt à l'écriture manuelle, ie peux dire qu'elle eſt aujourd'huy en plus grãde perfection qu'elle ne fut onc ſelon mon iugement. Pour en prendre la perfection, Quinti-

lien dõne quelques reigles qu'on y peut tenir, aussi faict le docte Erasme au liure qu'il a fait de la prononciation : & de ceste là seulement ie parleray auec laquelle Erasme dit, que quelques aueugles ont apprins à fort bien écrire. Ils faisoient faire vne table de porfire, ou d'or, ou metail, & dans icelles engrauer toutes les lettres a, b, c. Puis l'aueugle prenoit vn poinçon, dont la pointe estoit si fort aiguë & subtile qu'il pouuoit libremẽt la mener par toute les lettres engrauées en la table, estãt sa main conduite par quelqu'vn : & cela faisoit-il tant de fois, qu'il sentoit à tastons la forme de chacune lettre, & s'y accoustumoit tant que petit à petit auec grande attention il s'imprima si bien en la memoire l'image de chacune de ces lettres, que puis apres il s'aprint à les faire sur autre chose que sur ceste table : tellement que quelquesfois il failloit & quelquesfois en faisoit bien : finalement il aprenoit, en sorte qu'auec vne plume il escriuoit ce qu'il se representoit en l'esprit.

De la premiere Librairie du monde, & de maintes autres notables choses: & comme en icelles on mettoit l'image, & portraict des hommes doctes.

CHAP. III.

IL est à croire que les premiers liures & Librairies, qui ont esté au monde, estoient entre les mains du peuple Hebrieu : car comme il est certain que là estoient premierement les lettres & l'vsage d'icelles, aussi est-il à presumer qu'ils auoient soin de conseruer ce qu'ils escriuoient. Et cela se verifie par l'authorité de Iosephe cy-dessus

allegué, & aussi par ce que nous lisons de la saincte Escriture. Isidore recite qu'apres que les Caldéens eurent bruslé la Librairie Hebraïque, auec tous les liures des loix, estant les Hebrieux retournez en Hierusalem, le Prophete Esdras illuminé du sainct Esprit, repara la faute, escriuant de nouueau ces liures: & qu'il les reduisit au nombre de vingt deux liures, qui estoit le nōbre des lettres de l'Alphabet. L'on void par là que puis que Moyse eut écrit, les Hebrieux eurent Librairie pour la cōseruation des liures de la Loy, tant ceux que nous voyons maintenant du vieil Testament comme des autres, desquels nous auons desia fait mention: entre lesquels est le liure d'Enoc, allegué par S. Iude Apostre, en son Epistre, de laquelle auons n'agueres parlé, & le liure des guerres du Seigneur, duquel est fait mention au 21. chap. des Nombres, & le liure des Iustes du Seigneur, allegué au 2. li. des Roys 1. chap. & liure de Samuël le Prophete, allegué au dernier chap. du liure Paralipomenon, au liure de Natan le Prophete, & maints autres, qui semblent auoir esté tous troublez & perdus. Par ainsi l'on peut voir, que les Iuifs auoient Libraries, & que toutes celles des Gentils sont posterieurs, & plus recentes. Tous les Grecs disent que le premier qui fit publique Libraire, fut Pisistrate, tyran d'Athenes, qui depuis fut augmentée par les Atheniens: & que venant Xerxes en Athenes, il fit enleuer tous les liures, & transporter en Perse, mais que depuis, & long-temps apres, le Roy Seleuque nommé Nicanor les rachepta, & fit rapporter en Athenes. Ces choses sont certifiés par Aulugelle, & Isidore, disant que ceste Librairie, fut depuis
bien

bien fort augmentée. Toutesfois celles d'Alexandrie en Egypte, que fit le Roy Ptolomée Philadelphe, fut à la verité la plus excellente de toutes les autres du monde, pource qu'en icelle estoit l'ancien Testament, & toute la saincte Escriture des des septante deux Intrepretes, & aussi pour la grande multitude des autres liures qui y estoient. Pline dit neantmoins, que le Roy Eumenes en fit vn autre en la ville de Pergame à l'enuy de Ptolomée. Aulugelle & Ammian Marcelin disent, qu'en la Librairie d'Alexandrie en Egypte, y auoit sept cens mil liures: Seneque est quasi d'accord du nombre: & combien qu'il semble excessif, si est-ce que celuy qui aura leu les despenses & grands frais des Roys d'Egypte pour faire faire des obelisques, pyramides, temples, edifices, nefs & autres choses d'inestimable coust, de partie desquelles choses parlent Budée aux annotations des Pandectes, & Lazare de Bayf, de l'art nauale, ceste Librairie ne semblera à son iugement impossible. On y auoit apporté des liures de toutes les nations du monde, & en toutes langues, & ceux qui en auoient la charge estoient gens tres doctes. Les vns pour les liures de Poësie, les autres pour les histoires & en toutes les facultez & sciences [illegible] tout cela fut bruslé par les soldats de Iules Cæsar, quand il suiuit Pompée iusques là & qu'il combattit les gens de Ptolomée frere de Cleopatra. Quand à l'autre Librairie qui estoit à Eumenes en Pergame, Plutarque en la vie de Marc Anthoine, dit qu'il y auoit deux cens mille volumes. De la Bibliotecque de Grece, Strabon dit qu'Aristote fut le premier qui fit Librairie, & assembla liures en la ville d'Athenes: ce qui con-

tredit aux autres historiens, qui disent que ce fust Pisistrate, lequel estoit long-temps auparauant Aristote: parquoy il faut entẽdre que Strabon vouloit parler d'vn homme particulier, qui n'estoit Roy ny Prince, encor qu'il fut aisé à croire qu'en cela Aristote eut esté fauorisé & secouru par Alexandre. Les Librairies & dernieres lettres, furent en la ville de Rome, & le premier qui y fit publique librairie fut Asinius Pollio, duquel Pline dit qu'il fit de l'esprit des hommes vne chose publique. Le premier qui y conduisit grande quantité de liures fut Paul Emilie, ayant vaincu Perseus: & depuis luy, L. Luculle de la proye de pontes Iules Cæsar augmenta & enrichit fort les Libraires qu'il mit en la garde de Marc Varron: toutes lesquelles estans à Rome furent depuis quasi bruslées & mises à neant par les frequentes armes, & saccagemens qui se faisoient en ceste ville: mais ce dommage fut reparé par l'Empereur Domician, car il fit chercher force liures par tous pays, & manda en Egypte que la Bibliotecque qui y estoit fust transportée à Rome, qui donne assez à cognoistre, que les liures de Ptolomée n'auoient pas esté tous bruslez comme nous l'auons dit, ou bien qu'apres en auoir esté recouuré grande partie. Or Paul Orose me fait croire que tout ne fut pas bruslé, quand il dit qu'il fut bruslé quatre cens mille liures, car par le recit des autres historiens nous trouuons qu'il y en auoit sept cens mil, partant il semble qu'il en fut sauué trois cens mil, & toutesfois il semble que les historiens veulent inferer que tout a esté bruslé. Or pour reuenir à la Librairie de Rome, le mesme Paul Orose dit, que du temps de l'Em-

pereur Cōmode, elle fut vne autre fois bruslée, & que depuis Gordian assembla septante & deux mil volumes, & ce qui est plus notable il en herita par le testament de Seran Samonique, auquel ils estoiēt, selon que dit Iules Capitolin. Il y eut assez d'autres grandes & belles Librairies entre les anciens, tant aux personnes priuées qu'aux Princes. Le premier d'entre les Chrestiēs qui fit Librairie, fut selon Isidore, Pamphile martyr, la vie duquel est escrite par Eusebe, & auoit en sa Librairie trēte mil volumes. Vne notable coustume que les anciens auoient en leurs Librairies, c'est qu'ils tenoiēt en icelles les portraits ou statuë des hommes qui auoient esté fort excellens és lettres. Pline dit, que Marc Varron, estant encore viuant, merita par sa doctrine que sa statuë fut mise en la Librairie d'Asinie Polion. Ciceron escrit à Fabien Gaulois qu'il achepte des statuës pour mettre en sa Biblioteque. Le ieune Pline escriuant à Iules Seuere, dit qu'Erenie Seuere, homme docte, vouloit mettre en sa Librairie, entr'autres images celle de Corneille, & de Titus Arius : nous auons assez de tesmoignage de ces choses. Or ces Librairies, & celles de plusieurs autres doctes hōmes, & des Princes qui sont depuis ensuiuis ont esté destruites par les Gots, Alains, & Vandales, & iusques à ce que par la bonté de Dieu de nostre tēps, & de ceux de nos peres, il s'est trouué plusieurs hommes doctes, qui en ont encor fait des amas, bien que ie croye que ce n'en soit pas la dixiéme partie de ceux que les anciēs ont laissé par escrit. Et encor ceux qui ont esté trouuez sont fort incorrects, corrompus & mal escrits, en sorte que sans la grande diligence que y ont mise

quelques grands personnages, à peine eussent-ils esté reduits à bonne correction.

De l'amitié & inimitié qui par secrette proprieté sont entre plusieurs choses.

CHAP. IIII.

L'ANCIEN Philosophe Heraclite, & plusieurs autres depuis luy, ont eu opinion que toute chose estoit causée par concorde & discorde, & que par la paix & inimitié (qui est en toutes choses humaines) prouient la generation, & corruption d'icelles, de laquelle Philosophie ie ne traicteray pour le present, tant pour ce que la matiere seroit difficile pour moy, que pour ce que le lecteur en receuroit peu de plaisir. Toutesfois nous parlerons de l'amitié, & inimitié qui est entre plusieurs choses, sans que personne sçache vrayement d'où procede la cause : qui à la verité est chose merueilleuse. Cõme celle qui est entre le Chien, & le Chat, entre l'huile, & la poix, le Cerf, & la Couleuure, & tels semblables, dont nous parlerõs, qui se hayẽt naturellement, sans que telle inimitié procede des élemens : car la contrarieté, & inimitié qui est entre les choses qui en sont composées, est toute claire : comme nous voyons que l'eau est ennemie du feu, pour ce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide, en sorte que ces deux élemens sont totalement contraires. L'eau, & la terre sont amis, entant qu'ils sont tous deux froids : mais ils ont cõtrarieté, entant que l'eau est humide, & la terre seiche. Entre le feu, & la terre y a conformité à cause de la secheresse d'eux-deux, & difference

pour la chaleur du feu, & froideur de la terre. Par ainsi entre les élemens y a contrarieté, & neantmoins en partie d'eux, il y a quelque conformité. Estant donc toutes choses composées des élemens, c'est de necessité, qu'entre elles soient ces contradictions & conformitez qu'ont ces élemens, desquels elles sont composées. Parquoy la chose en quoy domine plus la qualité élementaire, prend le nom de la qualité, & la nōmons chaude ou froide, humide ou seiche, les aucunes en plus haut degré que les autres, selon que plus est qualifiée la chose d'vne de ces quatre premieres qualitez, & voila comme vne chose est contraire à l'autre faisant diuers effects : laquelle contradiction est fort manifeste, & si sçauons bien que nous en venons de rendre la raison. Mais ceste autre inimitié qui ne vient point des élemens, ains de proprieté occulte & secrette, ou d'influence superieure, requiert bien qu'on contemple, & recherche d'où en procede la cause. Le Chien, & le Chat (comme nous auons dit) se veulent mal, & si ne sçauons pourquoy. Nous voyons aussi d'autres choses qui s'entr'ayment, & si cét amour ne deriue point des élemens dont ils sont composez. Les Asnes desirent, & trouuent bonne vne herbe nommée Ferule, qui est venimeuse aux autres bestes cheualines. Les renards sont amis des couleuures, qui sont ennemies de toutes les autres bestes. Cecy n'est pas de moindre consideration entre les hommes qu'entre les bestes : veu que sans sçauoir pourquoy ny cōment, vn homme qui en verra vn autre de prime face, sās iamais l'auoir veu, l'aura en desdain, & en haine, vn autre luy sera aggreable : & quelquesfois si tost

qu'il en verra vn qu'il ne cognoistra point il luy portera affection, & l'aura en reuerence, & hõneur, encore qu'il soit moindre que luy : autres seront desprisez, bien qu'ils soient grands personnages & grands Seigneurs. Il s'en trouue d'autres qui semblent estre nais pour endoctriner. Encore voit-on deux hõmes dont l'vn se laisse gouuerner par l'autre, & en cela bien souuent le Seigneur par le seruiteur : en sorte qu'il semble que naturellement il luy soit subjet sans en sçauoir donner raison. Tout en pareil cas voit-on aduenir aux bestes telles subjections, & inimitiez comme l'on voit entre l'Aigle & le Cygne, entre le Corbeau & le Milan, & bien souuent voit-on que le Milan arrache la proye des grifes du Corbeau. Il y a pareillement haine entre le Milan & la Choüette, l'Aigle hayt l'Oye, tellement que si on met vne plume d'Aigle auec celle d'vne Oye, elle les consomme toutes Le Cerf persecute les Couleuures : car auec forte respiration qu'il fait à l'entrée du trou de la Couleuure, il la tire hors par son haleine & la mange : qu'il soit vray qu'entr'eux y ait telle inimitié, il se preuue en faisant brusler de la corne de Cerf: car toutes les Couleuures en fuyent la fumée. Il y a aussi grãde haine entre les Corbeaux, & les Asnes & Taureaux, pour ce que le Corbeau tasche tousiours de les frapper de son bec, & leur creuer les yeux : l'Aigle plus grand de tous les oyseaux persecute la Poule d'eau : la Poule d'eau veut mal à l'Aloüette, & luy casse ses œufs. L'oyseau nommé Flore contrefait le hannissement du Cheual, l'espouuante & estonne, pareillement le Cheual luy. Les plus grands ennemis du Loup, sõt le Renard, l'Asne, & le Taureau,

Il y a auſſi touſiours querelle naturelle entre le Vautour, & l'Anguille. Le Lyon craint & fuit le Coq, il fuit le feu, & le bruit du charroy: la Panthere a la Hienne pour ennemie, le Scorpion veut mal mortel à la Tarentule, que les Latins appellent Falanges, de laquelle la morſure (comme on dit) ne ſe peut guerir que par muſique: & y a ſi grande haine entre ces deux beſtes, que celuy qui ſera mordu du Scorpion, guerira auec de l'huile où les Tarentules auront eſté ſuffoquées. L'Elephãt qui eſt vne puiſſante beſte, craint & fuit la Couleuure, & a peur du mouton, & encore s'eſtonne du grongnement d'vn porc. Les Cheuaux Aſnes, & Mules fuyent les Belettes, & s'en eſpouuantent: les Francolins, & les Coqs ſe portent grande inimitié. Il y a vne eſpece de Faucon que Ariſtote nomme Tico, qui a vne grande guerre contre les Renards, & toutes les fois qu'il peut il les perſecute. Ælian certifie qu'il y a grande inimitié entre le Corbeau & vne eſpece de Faucon qui ſe nomme Pelagre, & encore entre le Corbeau & la Tourterelle. Haine naturelle eſt entre le Hiboux & la Cigogne, & entre la perdrix & la Tortuë. Le Pelican perſecute la Caille ſur tous autres oyſeaux: & le Cheual a plus peur du Chameau que de nulle autre beſte. Il y a auſſi entre les poiſſons grande inimitié: l'Eſcreuice de mer fuit la Pulpe, les Dauphins ſont ennemis de Balenes: le Congre eſt naturellement ennemy de la Lamproye, des Pulpes & des Anguilles. La Pulpe a telle domination ſur l'Anguille, & l'Anguille a telle peur de la Pulpe, qu'elle meurt en la voyant. Il y a guerre entre le Loup marin & vn poiſſon nommé Mongile ou Mygre. Si la Couleuure void

l'homme vestu, elle luy veut mal, & à bien la hardiesse de l'offencer, & si elle le void nud, elle s'enfuit. Les Rats & les Couleuures sont grands ennemis, quand elles couuent leurs œufs l'Hyuer, & qu'elles ne sortent point dehors, ils les persecutent & leur font la guerre : & elles qui par instinct naturel cognoissent cela, font en leurs nids prouision de viures pour les Rats qui s'amusent à manger, & les laissent. Le Rat à si grand peur de la Foüine, que si on auoit mis tant soit peu de moüene de Foüine dans le caillé dont on fait le fromage, iamais apres le Rat n'en mãgeroit. La haine du Loup & des brebis est si naturelle, que si on faisoit vn tabourin de la peau d'vn Loup, les brebis fuiroient le son, tout ainsi que si le Loup estoit encore viuant prés du troupeau. Plus il y à aussi quelques autheurs qui disent, que si on faisoit les cordes de violes des boyaux d'vn Loup & d'vne Brebis, il ne seroit possible de les accorder ensemble, ny d'en faire bonne harmonie. Si la peau d'vn Loup est penduë en l'estable, ou au lieu où les Brebis doiuent manger, la peur qu'elles en auront leur fera cesser la pasture. La Guenon fuit merueilleusemẽt la Tortuë. Les Rats par secrette proprieté sont si contraires au Scorpion, que la morsure du Scorpion se guarit, quand dessus on y met vn Rat. La Couleuure & la Vipere craignent naturellement le Cãcre, qui à sur ceste espece si grande puissance, que si le Porc est mors de la Vipere, il se guerit en mangeãt du Cancre. Et ce qui est encore plus esmerueillable, quand le Soleil est au signe du Cancer, les serpens souffrent grande douleur. Le Scorpion poisson, & le Crocodille se guerroient conti-

nuellement, & se tuënt l'vn l'autre. La Panthere craint l'once, en sorte qu'on dit qu'elle se laisse tuër sans se deffendre: & si la peau de Panthere est penduë aupres celle de l'once, celle de la Panthere se pellera toute, & consommera. L'inimitié de la corneille auec la Choüette est si grande, qu'Aristote dit, qu'elles se dérobent les œufs les vnes aux autres. Les mousches Guespes ont ordinairement la guerre contre les Araignées, aussi ont les Poules d'eau & Canards, auec les Rats, & se tuënt & entre-mangent leurs petits. Le Milan & le Renard se hayssent pareillement. Il y a vne sorte d'oyseaux de proye fort petits, que Pline nomme Esalons, qui veulent si grand mal aux Corbeaux, qu'ils en cherchent les nids: & leurs cassent les œufs. Les Porcs hayent naturellement les Belettes. Les Loups seruiers, & les Lyons se hayent mortellement, & en sorte que le sang de l'vn ne se peut mesler auec l'autre. Les Taupes ont les Formis en telle horreur, qu'elles fuyent l'arbre, où il y en a. L'Araignée à guerre auecques la Couleuure, & dit Pline, qu'elle la fait mourir ainsi; quand l'Araigne void que la Couleuure dort sous l'arbre, où elle demeure, elle se laisse décédre par le fil qu'elle fait, puis entre au cerueau de la Couleuure, où elle la mord, & s'y attache en sorte qu'elle ne la laisse iusqu'à tant qu'elle l'ait fait mourir de son venin. Il y a encore entre les autres choses inanimées naturelle cõtradiction & inimitié: Car l'huyle est ennemie de la poix, pour ce que mettant de l'huyle en vaisseau poissé par dedans, la poix consume toute l'huyle: l'huyle est encore ennemie de l'eau: aussi l'est la chaux, mais l'huyle & la chaux se joignent ensemble, &

s'aiment naturellement. L'oliue a naturelle proprieté contre les charnels & luxurieux, & telle qu'il se trouue par escrit que si vne femme impudique la plante, elle meurt & ne prend aucune racine. Les choux ne profitent point s'ils sont aupres de l'herbe nommée Marjolaine d'Angleterre. L'eau salée deuient douce si elle est meslée auec de la fleur de farine, en sorte que dans deux heures apres, on la peut boire. Nous pourrons amener tant d'exemples de ces naturelles haines qui sont entre les choses animées & non animées, que ce seroit grande longueur : & pareillement des choses qui s'entr'aiment, comme les Paons ayment fort la compagnie des Pigeons, les Tourterelles auec les Papegais, & les Merles auec les Griues. Aristote dit qu'il y a tant d'amitié entre vne sorte de Passereaux, & les Cocodrilles, que ceste grande beste ouure sa bouche, afin que ces petits oyseaux luy voysent curer & nettoyer les dents & genciues auec leur bec, & que ces Passereaux se nourrissent de cela. Ils disent aussi qu'il y a bien grande amitié entre le Renard & le Corbeau, entre la Corneille & la poule d'Inde, & semblablement entre l'Aloüette & vn oyseau qu'on appelle Ionc: le Renard n'est point disconuenable auec les Couleuures : les poüailles aussi ne sont point en danger auec les Couleuures : les Pigeons & Tourterelles conuiennent bien ensemble, & les Perdrix auec les Pigeons Ramiers. La Taupe marine est tant amie de la baleine, que Pline dit qu'elle va noüant au deuant d'elle, & l'aduertit des fosses & profõditez. Voila des œuures merueilleuses de nature, dispercés par l'ordre & volõté de Dieu, par l'influence des estoilles & planettes,

& dequoy ſont autheurs Pline, Ariſtote, Albert le Grand, Ælian, & le Poëte Marbodée au liure des pierres, auec maints autres autheurs anciens & modernes, qui ont eſcrit de la nature des beſtes, & d'autres choſes.

Par quel moyen les amitiez, & inimitiez procedent des influences celeſtes, & pourquoy vn homme aime, ou hayt vn autre.

CHAP. V.

COMME nous auons dit au Chapitre des choſes occultes & cachées : il y a quelques Planettes & eſtoilles qui ont domination particuliere ſur certaines choſes plus que ſur les autres, & influent de particulieres proprietez, qui ne ſont cauſées par la qualité des élemens : & toutesfois on ne peut proprement dire que les planettes, eſtoilles & ſignes du Ciel, ayent quelque inimitié entr'eux. Ce neãtmoins les anciens Philoſophes & Aſtrologues, conſiderans les diuers & contraires effects des influences que les eſtoilles & planettes cauſent és choſes par leur mouuement & lueur leur ont attribué diuerſes qualitez, & pareillement des inimitiez entr'eux ſelõ Guido Bonat, Schonner, & maints autres. Mars & Venus ſont ennemis du planette Saturne. Iupiter & Mercure ſont ennemis auſſi, le Soleil & la Lune, & tous les planettes ſont amis de Iupiter, excepté Mars qui eſt ennemy de tous, fors de Venus. Iupiter & Venus aiment le Soleil, & les contraires ſont Mars, Mercure, & la Lune. Venus eſt amie de tous, excepté de Saturne. Ainſi donc il y a entr'eux telle amitié & inimitié, que ie les

les laisseray à dire pour briefueté. Or estant ainsi, les choses qui sont sous l'ordre & gouuernement d'vne Planette, seront par naturelle inclination amies ou ennemies de celle qui sera obeyssante à vn autre Planette, Signe, ou Constellation, selon la cōformité ou diuersité, qui sera entre ces estoilles dominantes les choses : & si est cette inimitié plus grande & de plus d'efficace, quand entre les natures & qualitez des Planettes à qui elles sont subjectes, il y a plus de repugnance : & au contraire l'amitié sera trop plus viue, quand plus la conformité sera grande entre ces Planettes. Et s'entend aussi bien cela sur les hommes que sur les bestes : toutesfois les hommes estans de franche & libre volonté, encore qu'ils sentent ceste repugnance ou inclination, ils y peuuēt resister par grace : mais les bestes qui sont priuées & hors de ce priuilege, se laissent gouuerner selon leur naturelle inclination, & la mettent en effect le plus qu'ils peuuent : aussi font les herbes & les plantes. Quant est de l'amour d'entre les hōmes, les Astrologues disent, mesme leur Prince Ptolomée, que les hommes qui à leur naissance auront vn mesme signe pour ascendant, ils s'entr'aymeront volontiers, & pareillement ceux qui auront le Soleil & la Lune en vn mesme signe : encore disent-ils qu'à ceux qui ont vn mesme signe pour dominateur en leur natiuité, cela engendre & infuse naturellement amour & conformité de nature : & encore que ce ne fust vn mesme Planette, il suffit que les deux Planettes soient amis, & non ennemis, ou qu'ils se regardent de bon œil : ce qui se pourra cognoistre en faisant les figures de la natiuité de l'vn

& de l'autre : & qui ayde encore bien fort à leur conformité, c'est auoir la partie de Fortune en vn mesme signe ou maison, & que la maison ou signe où sera la Lune à la naissance de l'vn soit en bon respect vers l'autre: car selon que plus ou moins ils auront de ces cōditions, aussi sera plus ou moindre l'amour naturelle. De là vient que deux hommes ayans à faire vne mesme chose, cét homme prendra plus estroitte & particuliere amitié à l'vn, & au contraire il portera haine & mal-vueillance à l'autre, sans qu'il l'ait en rien offencé : ce qui pourroit aduenir à deux personnes qui auroiēt leurs signes ascendans contraires en leur qualité, & de cōtraire triplicité, & les Planettes Seigneurs de leur natiuité ennemies & contraires : comme le Soleil & la Lune en opposition & signes diuers, & que ceux d'vne naissance regardent de mauuais œil ceux de l'autre: car ces choses & autres que nous pouuons dire, sont causes qu'vn homme en voyant l'autre, a plaisir, ou desplaisir interieur (comme il est apparent en voyant deux hommes ioüer ensemble, disputer ou combattre) pour ce que lors sans estre obligé à l'vn n'y à l'autre, ny cognoistre quels ils sont, celuy qui les regarde est plus affectionné à l'vne partie qu'à l'autre, & luy desire la victoire. Touchant l'autre, dont nous auons parlé, qu'il semble qu'vn homme sans aucune occasion craint vn autre, & se laisse gouuerner par luy, bien qu'il soit plus grand & son superieur, nous le voyons aduenir souuent. De ces choses le mesme Ptolomée donne raison disant, que celuy qui à sa naissance aura vn signe ascendant, camme par grace d'exemple l'vn en Orient, & l'autre sur le Midy, ce-

ſtuy-là aura naturellement vne maniere de ſubjection & ſeigneurie. Le pareil aduient en celuy qui à ſa naiſſance à le ſigne dominant, & l'autre l'a obeyſſant. Et ſi deux ont vn meſme ſigne pour aſcendant, ou pour ſeigneur vn meſme planette: celuy qui en la force & ordre de ce Planette ſera ſuperieur, aura la naturelle domination ſur l'autre. Or quand cét aduantage vient en celuy qui eſt amy & fauory de l'autre, il en a tant de faueur qu'elle le gouuerne : & ſi c'eſt en l'endroit d'vn ſeruiteur, il eſt ſeruiteur fidelle, loyal & bien obeïſſant : ſi ceſte choſe aduient entre deux amis eſgaux en biens, & qualité (comme on void ſouuent) ils ſe trouuent fort grands amis, & ſemble que l'vn gouuerne la plus grande part de l'autre.

D'où vient qu'vn chemin de pareille longueur, plus eſt court & vny, moins il ennuye, & s'il eſt fort long, & vny, plus il faſche, & pourquoy le marcher en tournant fait tomber.

CHAP. VI.

ENCORE que ce chapitre ne ſoit de telle importance que le precedent, ſi ne doit-on deſpriſer le doubte qui y eſt debatu, puis qu'Ariſtote n'a deſdaigné de le determiner. Nous voyons ſouuentesfois que celuy qui va par vn chemin qui eſt court, comme vous diriez de demy lieuë, peu pleu ou moins, ſi le chemin eſt vny ſans montagnes ou valées, on ne s'en ennuye pas tant que s'il eſtoit boſſu : mais ſi le chemin eſtoit long, comme de huict ou dix lieuës, peu plus ou moins, & tout vny, à la verité il ennuyeroit d'auantage que

s'il y auoit quelques montagnes & vallées à passer: la raison, c'est qu'on ce lasse pour deux causes : la premiere: pour estre le trauail fort long & durable encore qu'il ne soit point fort aspre, & l'autre pour estre aspre, bien qu'il dure peu. Pour le premier poinct dont nous auons parlé, qui est que voyage court, montueux & costier, lasse plus que celuy qui est plain & vny de la mesme longueur. Il faut entendre que ce fatigue bien qu'il soit petit, est plus aspre que si on alloit par plaine, pour que c'est chose plus repugnante à nostre nature, d'aller sautant & grimpant, que d'aller vniment nostre chemin. Mais que le voyage long & plain doiue plus lasser que l'autre qui a quelques montagnes ou vallées, la raison vient d'vn long & semblable chemin, pour ce que les membres vont tousiours d'vne façon sans muër d'alleure, qui ordinairement donne quelque repos, en sorte que le monter semble aucunemēt plus penible que d'aller par le chemin vny, si est-ce que ceste mutation donne repos & soulagement, pour ce que les membres prennent nouuelle forme, & est leur mouuement d'autre maniere: comme nous voyons qu'il aduient quelques-fois à ceux qui vont à cheual, lesquels (bien qu'il soit plus penible d'aller à pied) descendent neantmoins, & marchent quelque temps pour se reposer. Il aduient donc par ce moyen au chemin vny & en plaine, que les membres n'ont qu'vn esgal mouuement d'vne mesme sorte, sans estendre ny retirer les membres, plus vne fois qu'à l'autre: & partant quand le voyage dure long-temps, il est plus ennuyeux, & combien que le monter & descendre durast plus que la planeure, si

est-ce que le chemin plat qui seroit parmy, ameneroit auec soy vne mutation, par laquelle les membres reçoiuent quelque soulagement & repos: dont nous pourrons prendre exemple sur ce qu'on se lasse d'estre long-temps assis & en repos sans cheminer: tellement que quelquesfois on estend ses membres, puis on les retire & resserre. Voyla les opinions d'Alexandre Aphrodisé en ses problemes de Macrobe au liure premier du songe de Scipion, & de Platon en son Timée. Et si font encore ceste demande, pourquoy l'homme en tournoyant, ou estant mené d'vn autre, cela luy est si nuisible qu'il tombe esbloüy. A quoy tous deux respondent, & principalement Macrobe, que les mouuements de toutes les choses corporelles sont sept en nombre, dont l'vn est pour le mouuement du bas au haut, & l'autre pour du haut au bas: & qu'il y a mouuement pour vn lieu en auant, & vn autre pour vn lieu en arriere, sans monter ne descendre, vn autre pour le costé dextre, l'autre pour le senestre, & le dernier est de tourner à l'entour, qui n'est ny par haut ny par bas, ny à gauche ny à droit, ains en rond & circuit, ce qui est le propre mouuement du Ciel, la proprieté duquel est de tourner ainsi, & n'est point commun ny ordinaire à l'homme, comme les autres six ou chacun deux. De là vient que pour n'auoir iamais esté veu, ny fait par l'homme quand il s'y esmeut par luy ou par autre, il s'en espouuente & trouble, & luy en aduient vn accident, & mutation notable, pour ce qu'il trouble au cerueau tous les esprits, & altere les humeurs de la teste, en telle sorte que les organes des sentimens ne peuuent receuoir la vertu &

puissance

puissance animale. Ainsi la charge & pesanteur corporelle n'estant soustenuë de l'ame, cher en terre sans force, sans veuë, & sans le pouuoir soustenir. Mais si l'homme faisoit le mouuement petit à petit, nature ne s'en fascheroit, ains sans aucun dommage, il le pourroit bien faire.

Combien la memoire est excellente, & pourquoy ceux qui ont l'esprit aigu, ont la retention debile : & encore pourquoy les hommes ont si bonne souuenance de leur ieunesse.

CHAP. VII.

ENtre les sentimens interieurs de l'homme, la memoire est la plus excellente, & est le thresorier & garde de tous les autres. Le bien que Dieu a fait aux hommes, en leur donnant memoire, est si grand, que seulement les loüanges d'icelle & le recit des biens qui aduiennent à l'hõme par ce moyen, pourroient consommer grand temps à l'escrire & reciter; & y faudroit beaucoup de papier. Ciceron dit que la memoire est l'argument de l'immortalité de l'ame, & diuinité de l'hõme. Pline l'appelle bien extresmement necessaire à la vie : & Plutarque, Antistrophe de diuinité, c'est a dire équiualant ou semblable à la diuinité, veu que du passé elle en fait le present: pour ce que le temps passé ressemble à celuy qui porte de l'eau courante, mais la memoire le retient, & semble qu'elle y donne resistance auec essence à ce qui n'est point. Autres appellent la memoire le thresor de science. De là vient que sapience est fille de memoire & d'experience, d'autant que la memoire est vn coffre ou-

cabinet de tout ce que nous apprenons, entendons & voyons. Le Sauueur & Redempteur de tout le monde l'a beaucoup estimée, veu que quand il nous laisse le Sainct Sacrement de son corps, il dit que nous le deuions receuoir en memoire de luy. L'Eglise chante, & dit que les iustes seront en la memoire eternelle. Il faut donc dire que le lieu du bien de ceste memoire est fort grand. Memoire des biens que nous auons receus : memoire des maux que nous auons faits, pour nous desplaire, nous feront auoir ceste memoire eternelle : Mais venant aux lettres humaines, nos orateurs les mettent pour vne des principales parties d'oraison. Nous sommes enseignez en vain (dit Quintilian) si nous oublions ce que nous auons aprins, parquoy luy-mesme commande, que ceste puissance soit souuent exercée, pour ce que l'vsage & exercice l'augmente. C'est chose merueilleuse que la mettant en œuure, & l'ayant en recommandation, elle se souuient du passé ; celuy qui l'a ploye d'affection, est moins capable d'apprendre : & celuy qui en cela s'est donné le plus de peine pour retrouuer le passé, se rend plus habile pour l'aduenir. Or ceste vertu à deux moyens. Vn homme qui a la memoire & preste & prompte à receuoir l'enseignemẽt qui luy est donné, ne le garde pas long-temps, & l'autre qui est de longue apprehension la conserue bien. Sur quoy Aristote nous donne la raison naturelle : disant que les hommes qui ont l'esprit vif & aigu sont de prime face faciles à enseigner, & debiles à la retention, au contraire, les lourds, & rudes d'esprit, apprennent & conseruent par grande difficulté : mais ils retiennent mieux. Plu-

tarque dit que ces choses aduienent aux hommes, ainsi qu'il fait aux vaisseaux qui ont bouche & entrée petite, & partant difficiles à emplir : mais aussi ils ne sont pas en si grand danger de se respandre, ne si tost: & dit que les vaisseaux representent les hommes de rude entendement, & que ceux qui ont l'esprit si prompt, sont comme les vaisseaux qui ont grande ouuerture d'entrée, lesquels plus facilement on remplit : aussi plus facilement respandent ce qu'ils contiennent. S. Thomas qui n'a rien laissé (ou bien peu, qu'il n'ait fort doctement espluché ou examiné) dit à ce propos, que par les diuerses dispositions corporelles, paruiennent les diuerses promptitudes & operations de l'ame : car comme nous voyons que les choses où on faict quelques impressions & caracteres à peine & difficulté, comme sont les metaux, ou la pierre, conseruent plus ces impressions, que ne font les autres choses, esquelles on imprime plus facilement, comme est la cire, & autres choses molles, aussi la memoire (qui est gardienne de ce que l'on apprend) estant au chef d'vn homme de dur entendement, quand elle reçoit quelque chose bien imprimée, elle est mieux conseruée en cette dureté qui l'a receuë auec peine & difficulté : mais quant à ceux qui sont vifs & prompts, & qui reçoiuent ces choses à moindre trauail, ils les laissent aussi tomber de tant plustost. Il y a vne autre chose en la memoire, qui est seulement digne de noter, c'est que nous voyons que ce qui s'imprime en ce tēdre esprit d'enfance, nous ne l'oublions point deuenans hommes. Auicenne liure six des choses naturelles, dit que cela vient de ce que ceux qui ont

l'entendement à repos & sans charge de grands pensemens, ont memoire plus certaine, & pour ceste cause ce que les enfans apprennent en leur grande ieunesse, ils le retiennent par long-temps: car ils ne sont point molestez de pẽsees & trauaux. Toutesfois S. Thomas donne encore vne autre raison, selon mon aduis, plus valable: c'est que la chose qui est occasion de plus notable mouuement en l'homme demeure plus ferme en sa memoire, comme sont choses fort nouuelles & merueilleuses: par ainsi comme aux enfans toutes choses sont fort nouuelles, & semblent grandes, aussi est-ce la cause qu'elles s'impriment fermement en leur memoire. Mais laissons l'enfance, & reuenons aux hommes, desquels il s'en trouue de tant capable & singulier entẽdement, qu'il semble estre chose trop merueilleuse. Pline, Solin, & Quintilian en dõnent plusieurs exemples. Nous lisons de Cirus qu'il cognoissoit tous ceux de son armée, qui estoit fort grande, & les nommoit par nom & surnom, chose veritablement esmerueillable. Solin en escrit autant de Lucius Scipion, & toutesfois bien que cela soit merueilleux, il semble que par la conseruation frequente & continuée par long-temps, il se peut faire: mais ce que l'on dit de Cinas, Ambassadeur du Roy Pirrhus vers les Romains, donne plus d'esbahissement, pour ce qu'estant arriué de deux iours seulement à Rome, il sçauoit tous les noms des Senateurs, bien qu'ils fussent grãd nombre: il sçauoit encore tous les noms des Gentils-hommes & principaux de la ville, & les cognoissoit de veuë, & si parloit d'eux par leurs noms: Sparcian en la vie d'Adrian loue fort sa memoire, di-

Pli. l.7. Solin ure 9. Quint. ure 1.

ſant que ſi on liſoit vn liure en ſa preſence (encore qu'il ne l'euſt iamais veu ny ouy) apres que la lecture eſtoit acheuée, il recitoit de mot à mot tout le contenu du liure ſans en rien faillir, & ſi recognoiſſoit à iamais ceux qui parloient vne fois à luy. I'ay leu quelquesfois, qu'vn iour vn homme qui eſtoit vieil, & auoit la barbe & les cheueux blãcs, le requit de quelque choſe, dont il fut refuſé: au moyen dequoy cét homme apres s'eſtre fait tondre & auoir prins vne fauſſe perruque & raſer ſa barbe (il ſemble par là que ce n'eſt pas du iourd'huy que telles gaillardiſes & deſguiſemens ſont en regne) il retourna de nouueau vers l'Empereur, & luy demãda cela meſme qu'il auoit deſia requis: lequel eſtant recogneu de l'Empereur Adrian, afin de le gaudir de ce qu'il s'eſtoit fait tondre les cheueux, luy dit que volontiers il luy euſt accordé ſa requeſte, ſi n'eſtoit que puis peu de iours, ſon pere meſme luy auoit demandée, & luy en ayant fait le refus, il ne luy ſembloit pas raiſonnable d'accorder au fils ce dequoy le pere auoit eſté refuſé: parquoy le beau mignon de ieune fils contrefait, s'en alla tout confus, chargé de l'expedition qu'il meritoit. Nous liſons de Mitridates Roy de Pont, *Valer. li. 8.* qu'il auoit ſous ſon ſceptre vingt-deux langues, & qu'il eſcoutoit toutes ces nations ſans interpretes, & reſpondoit à chacun en ſa langue: la memoire de Themiſtocles fut pareillement bien grande: Ciceron parlant de luy dit, qu'il apprenoit tout ce qu'il vouloit, & qu'il deſiroit oublier maintes choſes des moins bonnes qu'il auoit apprinſes, mais il ne pouuoit. Simonides luy demãda vn iour, s'il vouloit vne recepte pour auoir bonne

memoire, & il respondit qu'il voudroit bien trouuer la maniere d'oublier quelque chose: mais pour auoir memoire, il n'en auoit point de besoin. Quintilian recite de P. Crassus, qu'en vn instãt il escoutoit parler de cinq sortes de langues vsitées en Grece, & qu'à chacun il respondit selon icelles. Seneque en la preface de ses Declamations, dit que Portius Latro (qui tant illustra les escoles du docte Rodolphe Agricola) auoit par nature & art, telle memoire, qu'elle sembloit incroyable, pour ce que tout ce qu'il apprenoit, il le retenoit fidellement, & qu'estant deuenu Orateur, toutes les harãgues qu'il auoit faites, il les recitoit par cœur mot à mot sans faillir. Il disoit que c'estoit vn trauail inutile que l'escriture, pour ce qu'il escriuoit en sa memoire toutes ses inuentions. Ciceron escrit semblablement d'Hortensius grand Orateur, & dit que tout ainsi qu'il dressoit son oraison il l'escriuoit, puis la prononçoit par cœur sans faillir. Seneque au lieu mesme preallegué, dit que ce mesme Hortensius estant vn iour à voir vendre les biens d'vn inuentaire, laquelle vente dura le iour tout entier, apres que tout fut fait, recita par ordre toutes les choses qui auoient esté venduës, disant les noms de ceux qui auoient achepté, & tout le prix des choses venduës, sans aucunement faillir de l'ordre qu'on y auoit tenu. De soy mesme comme bon tesmoin, escrit Seneque qu'en sa jeunesse il auoit telle memoire, que si on luy eust dit deux mille noms de choses, il les reduisoit toutes par le mesme ordre qu'ils eussent esté nõmez, sans y faire faute aucune. Il dit encore d'auantage que du temps qu'il apprenoit, telle fois deux cens

disciples alloient deuant son maistre, reciter chacun vn vers different, & tout aussi tost qu'ils auoient acheué de reciter, il commençoit à les repeter vn à vn sans y faillir d'vn seul mot. Entre les exemples de grande capacité, se peut nommer celuy de Iules Cæsar, qui en vn mesme temps escriuoit à quatre personnes choses differentes, auec quatre secretaires. Pline escrit de luy qu'en vn mesme temps il nommoit vne lettre à vn secretaire, & lisoit vn liure, & oyoit parler vn autre. Sparcianen escrit quasi autant de l'Empereur Adrian. A ce propos il me souuient d'vne subtile responce de Scipion Africain le petit, qui contendoit auec Apius Claudius pour l'office de Controlleur de Rome, lequel Claudius pour attirer le peuple à soy nommoit chacun Romain par son nom, disant que c'estoit bien signe qu'il les aymoit tous, veu qu'il auoit memoire de les nommer tous, & que Scipion n'en cognoissoit pas vn, & si ne sçauoit point de leurs nõs: à quoy Scipion respondit, vray est Claude, que ie n'ay point pourchassé d'en cognoistre: mais i'ay tasché de faire en sorte qu'il n'y eust homme de la ville qui n'eust cognoissance de moy. Ie vous pourrois encore donner beaucoup d'autres exemples de la grande memoire des hommes, mais le curieux lecteur les pourra voir aux Tusculanes de Ciceron, & en Quintilian, & semblablement dans les histoires, cotez par Iean Camers sur le 7. ch. de Solin.

Que la memoire se peut maculer, & si peut estre fortifiée par art.

CHAP. VIII.

POVR ainsi que la memoire est excellente, aussi est elle delicate, & plusieurs choses la peuuent corrompre & empescher: comme font les maladies les playes & naureures en la teste, la vieillesse, soudaine peur, & cheute de haut. Toutes telles choses troublent la memoire, pour ce qu'elles endommagent le lieu, les organes & instrumens d'icelle. Cecy est encor à noter, qu'aucuns par la liberté de leur memoire, s'oublient en toutes choses : aucuns en vne seule la sentent esgarée : comme Pline escrit de Messale Coruin, qui à cause d'vne maladie, demeura en telle sorte, que iamais ne se souuenoit de son propre nom, mesme quand il en estoit enquis. Valere parlant des merueilles, recite d'vn homme docte, que d'vn coup de pierre qu'il eut en la teste, oublia tout ce qu'il auoit apprins des lettres & sciences, neantmoins il auoit bonne memoire en toutes autres choses : vn autre homme, à cause d'vne cheute perdit la cognoissance de sa mere, & ses parens. I'ay leu & ouy dire à plusieurs que François Barbare homme de nostre temps, fort docte, mesmement és lettres Grecques, par vne certaine maladie qu'il eut, oublia particulierement tout ce qu'il sçauoit en Grece, demeurant au reste comme auparauant : chose à la verité fort merueilleuse. On dit que George Trapesonce homme fort docte, & qui fut du temps de nos peres, oublia en sa vieillesse tout ce

qu'il auoit peu apprēdre. Or cōme il se trouue que particulierement la memoire se destruit par quelque occasion, aussi s'est-il trouué des hommes qui de leur nature l'auoient fort debile. L'Empereur Claude estoit de memoire si labile, que Suetone écrit en sa vie, que quelquefois ayant sa femme couchée aupres de luy, apres auoir parlé à elle, il ne s'en souuenoit plus, & en la demandant, vouloit qu'on dist la cause pourquoy elle ne s'en alloit coucher: vne fois il auoit fait mourir vn homme, & le iour ensuyuant il le demanda pour aller au Cōseil. Herodote Sophiste eut vn fils de si pauure memoire & entendement, qu'il ne pouuoit en aucune maniere apprendre ne retenir les lettres de l'alphabeth, & le pere eut tel desir qu'il apprint, que pour luy en dōner moyen il faisoit nourrir auec luy vingt quatre enfans de son âge, & à chacun d'eux il imposa vn nom de chacune des lettres de l'alphabeth, à fin qu'en les nommant & cognoissant il apprit ces lettres là. I'ay dit par cy deuant que la soudaine peur ou alteration est coustumiere d'empescher la memoire: aussi est il vray que bien que telle peur ne destruise du tout la memoire: si est-ce que pour quelque temps elle fait oublier à l'homme ce qu'il auoit bien arresté & fiché en la memoire: comme il aduint à Demosthene Orateur tres-illustre, lequel estant allé en Ambassade par deuers le Roy Philippe de Macedone, il entra en telle alteration se voyant en la presence d'vn tel Roy, qu'ayant encommencé son Oraison, qu'il auoit composée & retenuë en sa memoire, il demeura court, & l'oublia totalement sans pouuoir dire mot. Nous en lisons tout autant de Theofraste,

qui vouloit orer en la presence du Conseil des Areopagites, & pareillement d'Herodes Athenien estant en la presence de l'Empereur Marc Anthoine & d'Eraclides Licie en la presence de Seuere Empereur, selon que recite Philostrate. Quasi de nostre temps Barthelemy Socin natif de Siene bien docte en loix, estant ambassadeur de sa patrie par deuers le Pape Alexandre, commença son oraison qu'il auoit fort bien estudiée : mais il s'altera tellement de la presence des Princes là estans, qu'il l'oublia du tout, & ne péut prononcer vne seule parole. Moy-mesme traducteur de ce liure, porte tesmoignage, que telle alteration que celle de Demosthene (non que ie me compare à luy) m'est aduenuë en presence de gens de iudicature, & ce pour la grande affection que i'auois à la iustice de mon oraison, qui m'altera en sorte qu'il ne me fut possible de continuer le peu de mon commencement, bien que i'eusse assez estudié mon ordre. Or que la memoire puisse estre aydée & cõseruée par artifice, c'est chose toute certaine, & se trouue plusieurs autheurs qui en ont escrit. Solin en son Polihistor en traite, & Quintilian plus au long. Seneque moral, au bien allegué, fait cét art si facile, qu'il dit qu'en peu de temps vn homme le pourroit faire. Et se trouue par escrit que Cineas Ambassadeur de Pirrhus l'auoit pratiqué. Pline & Quintilian disent, que Simonides fut inuenteur de l'art memoratiue, combien que le mesme Pline die, que Metrodore la mit à perfection, & qu'il s'en aydoit merueilleusement bien. Ciceron en son liure de l'Orateur, & Quintilian, & Valere en ses merueilles aussi, disent qu'estant Simonides conuié en

vn feſtin, auec pluſieurs autres, la ſale où ils banquetoient cheut, & y moururent tous, fors Simonides, qui auoit eſté en l'inſtant appellé par quelqu'vn, eſtoit ſorty dehors, ſans auoir ſçeu qui l'auoit appellé, & par ce moyen ſauua ſa vie. Et diſent ces hiſtoriens, qu'en recherchant les morts qui auoient eſté conuiez, & qui eſtoient en grand nombre, Simonides les marqua tous, declarant en quel ordre ils eſtoient aſſis à table, quand la Sale cheut. Vne autre choſe eſt à noter, c'eſt que tous les Philoſophes naturels, & principalement Ariſtote, font difference entre la memoire, & le ſouuenir : pour ce, diſent-ils, que la memoire peut auſſi bien eſtre aux beſtes, comme aux hommes, bien que ce ſoit imparfaitement : mais le ſouuenir eſt en l'homme ſeulement, qui eſt ſe recorder auec diſcours, & penſer la choſe, comme en contemplation, diſcourant du general au particulier, de la circonſtance, & du temps, auec conſideration, & intelligence : parce que les beſtes ſe ſouuiennent du lieu où elles ſont vne fois cheutes : vn cheual du lieu où luy aura eſté fait mal, & autres beſtes pareillemēt plus ou moins en diuers degrez. Mais comme nous auons dit, le ſouuenir de l'homme eſt plus parfait, auec diſcours, & intelligence, en courant d'vne choſe en autre. Par ainſi, ſelon Ariſtote, celuy des hommes qui a l'entendement plus vif, a plus de ſouuenance, encore que l'autre ait plus de memoire : pour ce que le ſouuenir eſt vne maniere d'inueſtiquer, qui eſueille la memoire à quelque choſe pour faire recorder : parquoy le meilleur & plus vif entendement fait dōner meilleur moyen, & pour ceſte cauſe il y a meilleure

souuenãce. Les Grecs entre autres vanitez de leurs Dieux auoient vne Deesse de Memoire, en sorte que ce sentiment memorial a tousiours esté en grãde estime. Voila pourquoy les hõmes doiuent bien rẽdre graces à Dieu, de ce qu'il leur a donné, & si le doiuẽt bien garder. Marsile Ficile au liure qu'il a fait de la triple vie, donne de grandes receptes & enseignemens pour conseruer la memoire.

Combien les Philosophes & autres hommes de sçauoir, en quelconque science que ce fust estoient aucunement prisez, & estimez des Empereurs & Roys.

Chap. IX.

Novs ne nous deuons plaindre que de nostre temps il n'y ait des excellens esprits en toutes sortes de sciences, & arts, mais ie voy bien souuent les lettres se plaindre qu'ils ne sont en telle estime, ne si bien recompensez des Princes du iourd'huy, que les doctes hommes de jadis le furent par les Empereurs, Roys & grãds Seigneurs de leur tẽps. De vous dire, & conclurre s'ils ont raison, ie m'en passe legerement: & au lieu d'en parler, i'en rameneray en memoire aucunes histoires, & exemples des Roys anciens, qui ayderent & fauoriserent les Philosophes, les doctes & lettrez, afin que faisant comparaison de tels actes à ceux de cét aage, on cognoisse s'ils ont raison de se plaindre. Et pour le premier, ie mettray en jeu l'excellent Capitaine Pompée duquel nous lisons, qu'apres auoir vaincu le puissant Roy Mitridates, & obtenu plusieurs autres victoires, & aduãtures d'armes, estãt paruenu

en Athenes auec son appareil, que les Consuls & Capitaines Romains auoiét accoustumé faire porter, & conduire deuant eux, fut aduerti que le Philosophe Possidonie gisoit au lict malade, & le voulant aller voir, n'eut pas desir de l'honorer seulement de visitation personnelle: car approchant de la porte de sa maison voulut que les estendarts, & enseignes Imperiales, qu'il auoit quant & luy, fussent portées là dedans: pour ce qu'à son aduis tous regnes & Empires, deuoient obeyr à la vertu, & aux sciences: ainsi fit-il à ce Philosophe, ce qu'il n'auoit fait à nul de tous les Roys. Denis le tyran Roy de Siracuse, ayát pourchassé que Platon l'excellent diuin Philosophe le vint voir en Sicile, & sçachant qu'il venoit, alla au deuant de luy, & le fit mettre en son chariot tiré de cheuaux blancs, au plus grand triõphe, & solemnité qu'il luy fut possible, pour la grande reputation qu'auoient en ce temps là les sages & sçauans. Alexandre le Grand voulant destruire, & ruiner la ville de Thebes, cõmanda premierement que la maison du Poëte Pindare demeurast en son entier. De vous dire combien Virgile estoit prisé & honoré par Octauius Auguste, c'est chose cogneuë & notoire à tous, sans que ie le die, veu que ce peuple de Rome l'auoit en ceste reputation, que selon Pline, liure septiesme, quand il entroit au Theatre pour prononcer ses vers, tout le peuple se leuoit en pied, luy faisant toute telle reuerence qu'à l'Empereur mesme: qui plus est, Syluius Italicus Poëte Espagnol, celebroit chacun an le iour de sa natiuité, voire plus deuotement que le sien propre. Les dons & presens que luy faisoient Octauius, & Mecenas, & plusieurs

autres, furent si grands, selon que dit Seruius, qui a escrit de luy, que son bien valut en peu de temps six mille sesterces, qui montoient deux cens cinquante mille escus : & si auoit en Rome vn fort honorable Palais : au moyen dequoy Iuuenal Satyre 7. le met au nombre d'vn des riches de ce temps là. Vn iour Virgine en la presence d'Octauius, & de Liuie sa femme, mere de Marcel, prononça quelques vers de ses liures des Eneïdes : mais venant à la fin du sixiéme, où tant elegãment il parle de ce Marcel, qui desia estoit mort, le cœur de la mere s'esmeut si fort, que perdant sentiment, elle cheut esuanoüie, sans pouuoir ouyr le reste : & depuis qu'elle fut reuenuë à soy, commãda que pour chacun vers qu'elle auoit perdu à ouyr, en dõnast à Virgile dix sesterces : parquoy y ayant de reste 21. vers, ce don monta la valeur de cinq mille ducats du present. Il se trouua par escrit, que les Siracusains auoient quelques prisonniers Atheniens, qui sçauoient par cœur certains vers d'Euripide Poëte Grec, & les prononcerent pour laquelle occasion seule en l'honneur de ce Poëte, ils les deliurerent & laisserent aller librement en leur pays. Scipion l'Africain durant sa vie auoit tousiours en ses guerres la statuë d'Ennius, puis en mourãt ordonna qu'elle fust mise en son propre sepulchre. L'Empereur Domitian fut trois fois Cõsul de Rome. Siluius Italicus, diligẽt Poëte natif d'Espagne, comme tesmoigne Martial en vne Epigramme qui commence, *Augusto pia thura.* Mais quoy ? de nostre tẽps ie ne sçay quel hõneur les Princes modernes ont fait à vn Politian, à vn Pontan, à vn Saunazar, & autres excellẽs Poëtes: mais ils sont encore

dedans le temps d'y paruenir, pour ce qu'ils sont jeunes d'âge, & vieux de sçauoir, & intelligence, tous lesquels se pourroient égaler à plusieurs des anciens. Le Roy Mitridates (pour parler des anciens) eut Platon & sa doctrine en telle reputation que voulant auoir sa statuë, il fit chercher vn nommé Silan, pour la faire, pour ce qu'il estoit fort excellent ouurier: car c'estoit en ce temps-là grand honneur d'auoir aux lieux publics vne statuë, & ne s'y en permettoit mettre, si elles n'estoient d'hõme, qui eust fait quelque acte de vertu notoire, & pour grande doctrine & dignité. Pour ceste cause ceux d'Athenes en eurent vne de Demosthene, auec vn tiltre de plus grand honneur que iamais eut esté donné à d'autres : & disoit ce tiltre, que si la force & puissance de Demosthene eut esté esgale à son esprit & sçauoir, le Roy de Macedoine n'eust point surmonté les Grecs. Iosephe le Iuif estant du nombre des captifs de Ierusalem, fut conduit prisonnier à Rome, & toutesfois à cause des liures qu'il auoit faits de l'antiquité des Iuifs, il merita d'y auoir statuë. Les Atheniens considerans la doctrine, & prudence de Faleric, disciple de Teophraste, firent mettre sa statuë en trente parts de la ville. Or si ceux-là estoient grandement honorez, ils n'estoient pas moins salariez, car Athenée escrit au liure neufiesme des Gimnosophistes, qu'Aristote pour son liure des animaux, receut d'Alexandre huict cens talens, lesquels à la monnoye qui court maintenant en France, valoient quatre cens octante mille escus : ce qui est verifié par Pline liure huictiesme, disant qu'Alexandre desiroit si fort, que ce liure fut faict

par Aristote, qu'il enuoya plusieurs milliers d'hõmes par toute la Grece, & l'Asie, auec lettres, & commandemẽs exprés, qu'ils fussent obeys en tout ce qu'ils voudroient, touchant le fait de la chasse, du vol, & de la pesche, & autres semblables exercices, afin qu'ils peussent entendre, & sçauoir les proprietez, & nature de toutes sortes de bestes, oyseaux, & poissons, pour en aduertir Aristote. Si Homere le meilleur de tous le Poëtes Grecs, eust esté du tẽps d'Alexãdre, il est à presumer qu'il luy eust fait de pareils biens & benefices qu'à Aristote pour ce que luy estant presenté vn coffre, dans lequel le Roy Daire tenoit ses plus precieux onguens, luy estant ce coffre fort aggreable, il dit: Ie feray que ce coffre sera conseruateur d'vn autre plus precieux thresor, & là dedans fit mettre les œuures d'Homere, ausquelles il prenoit plaisir les lisant continuellement. L'Empereur Trajan à cause des lettres seulement, honora tant le Philosophe Dion, que quand il alloit par les champs, il le faisoit seoir tout au plus pres de luy en son propre chariot, & ainsi le conduisit dans Rome y faisant son entrée triomphale. En la guerre que l'Empereur Octauius fit en Egypte contre Marc Anthoine, il disoit qu'il auoit laissé de destruire Alexandrie, ayant ce respect à ce qu'Alexandre l'auoit édifiée, & encore pour l'amour du Philosophe Arrian. Ce mesme Empereur fit, Cornelius Gallus Tribun du peuple, pour ce seulement, qu'il estoit Poëte élegant. Suetone en la vie de Vespasien, monstre quels gages on donnoit anciennement aux lettrez: car il dit, combien que Vespasien fust notté d'auarice, il fauorisoit neantmoins les exer-

cices

tices & les arts, & donnoit pour pensions à chacun maistre d'icelles, telles quantité d'especes d'or, que les reduisant à nostre monnoye, selon Beroalde & Budée, leurs gages valoient deux mille cinq cents ducats. Par le tesmoignage de Pline en son septiéme liure escriuant d'Isocrates Orateur Grec, on cognoist en quelle estime furent les lettres : car il dit que cét Isocrates ayant fait vne oraison pour vn homme, il luy vendit vingt talens, qui valoient selon la computation presente douze mille escus. Il se trouue aussi par escrit en la vie de l'Empereur Antonin fils de Seuere, qu'il fit donner à Oppian autant de ducats d'or qu'il y auoit de vers en vne grande œuure qu'il auoit faite, touchant la nature & proprieté des poissons. L'Empereur Gratian sçachant qu'Ausone composoit bien en vers, luy donna pour ceste occasion le Consulat, qui estoit la plus grande dignité apres celle de l'Empereur. Domician, bien qu'il fut tres-meschant, fit de grands honneurs & presens au Poëte Eustathie, & en vn solemnel festin le fit seoir à sa table, & couronner de Laurier, qui est ce dequoy anciennement les Poëtes se couronnoient. Seleye Base Poëte Lirique, fut caressé par l'Empereur Vespasian auec paroles honorables, non moins que cét autre, auec presens de grandes sommes de deniers. Arrien pour l'histoire qu'il auoit faite en Grec des faits d'Alexandre le Grand, & aussi pour ce qu'il estoit homme lettré, il fut fait Consul de Rome par Adrian & Antonin. Encore ne furent ces hommes doctes honorez pendant leur vie seulement, mais aussi apres qu'ils furent mors, comme on void de Ptolomée qui estoit Roy d'Egy-

pte qui fit faire à Homere vn temple & statuë comme à ses autres dieux : de Virgile aussi fut faite la statuë dans Mantouë long-temps apres sa mort : L'excellent Poëte Horace, encore que ne soyons certains s'il fut fort riche, eut neãtmoins par Octauius de grandes dignitez à Rome. Ie pourrois amener beaucoup d'exemples à ce propos, que ie delaisse pour n'estre importun. Et si quelqu'vn me veut alleguer que le sage Seneque mourut par le commandement de Neron : ie vous respons que ce fut le tres-cruel Neron qui fit cela, & qu'auparauant sa mort il obtint en Rome de grands biens & dignitez, par le moyen de ses lettres. C'est vn prouerbe veritable que les honneurs & les presens font les arts, & augmentent les sciences: aussi trouuons nous que du temps que les Roys & Empereurs fauorisoient les studieux & lettrez, il se trouuoit des hommes bien doctes, comme du temps d'Octauius, de Claude, d'Adrian, & de Vespasien, & d'Antonin; & pour modernes, de l'Empereur Sigismond, de Robert Roy de Sicile, de Nicolas V. souuerain Euesque, du Roy Alfonse de Naples, de Mathias Roy de Hongrie : comme aussi ont fait en Florence ceux de la maison de Medicis: la fleur de laquelle portant pour le jourd'huy la couronne de la France sur son chef, en porte encore bon témoignage en ce Royaume, ayant retenu l'exemple de ses predecesseurs, & par special du bon Roy François: du temps duquel la France s'est tant enrichie de doctes hommes, qu'elle se peut nommer vne autre Grece.

Que les lettres sont fort necessaires aux Princes, & semblablement aux capitaines qui suyuent l'exercice & art militaire.

CHAP. X.

IE pourrois alleguer plusieurs histoires, outre les vrayes & bonne raisons que les anciens Princes cognurent, que pour bien gouuerner, les lettres sont necessaires : mais pour estre maintenant telles choses notoires, j'en parleray seulement vn peu. Nous lisons que le Roy Philippe voyant Alexandre luy estre né, & sçachant Aristote estre en Athenes, il luy enuoya vne lettre fort notable recitée par Plutarque & par Aulugelle, au liure 15 chap. 4, par laquelle il remercioit Dieu, non tant pour auoir eu ce fils, que pour ce qu'il estoit né au temps d'Aristote: Par là veritablement on voit en peu de paroles, cõbien ce Roy estimoit la doctrine & le sçauoir pour son fils, afin qu'il deuint tel Capitaine & Roy qu'il fut depuis: aussi tost incontinent qu'il deuint grandelet il luy donna pour maistre Aristote, & luy fit de grands presens : & pour l'amour de son fils il réedifia vne ville qu'il auoit destruite, & luy fit bastir vne escolle d'vne merueilleuse sorte & sculpture, là où le Philosophe Aristote y pouuoit enseigner. Le Roy Antigone de Macedoine, sçachant combien la doctrine estoit necessaire pour se bien gouuerner, & stimulé de la renommée de Ze[illegible]ngulier Philosophe, & Prince des Stoïcien[illegible]sira fort de l'auoir auec luy ; & tascha de le pratiquer par lettres & autres ambassadeurs : desquelles lettres, Diogenes Laërtien en

recite vne en ceste sorte : Antigone Roy, à Zenon Philosophe salut. Ie cognois bien que ie te passe en biens & faueurs de fortune, & en la reputation de telles choses : toutesfois ie cognois aussi que tu as beaucoup par dessus moy, en la vraye felicité, en la science & discipline és estudes & arts liberaux. A ceste cause i'ay desiré que tu fusses auec moy : ce que ie te prie m'accorder, afin que ie puisse iouyr de ta conuersation & compagnie, en quoy faisant, sois certain que tu ne feras seulement maistre de moy, ains enseigneras aussi tous les Macedoniens pour ce que celuy qui instruit le Roy, & le rend vertueux, il enseigne force & bonté à tous ses subjets : qu'il soit vray, on void communément, que tel Roy, tels les vassaux, & tel le Capitaine, tels les soldats. Ces lettres receuës par ce venerable Philosophe, il ne luy fut possible, à cause de sa grande vieillesse, condescendre aux prieres de ce Roy, mais bien luy enuoya deux de ses disciples des plus sçauans & doctes qu'il eust, par lesquels il fut fort bien appris & enseigné. La doctrine d'Aristote, sous lequel Alexandre apprit par cinq ans continuels, eut telle efficace enuers le disciple, qu'il deuint si excellent Roy, qu'il n'y en a point eu au monde qui ayt esté plus grand que luy. Estant au milieu des armées, il ne delaissoit iamais l'estude : ains faisoit tousiours mettre auec son espée au cheuet de son lict, les Iliades d'Homere, & autres liures : & si semble qu'il estima tant les lettres & la Philosophie, qu'il les apprenoit aussi bien comme il conqueroit les Royaumes. Et disent Plutarque, Aulugelle & Themistocles, qu'estant Alexandre en la conqueste d'Asie, il fut aduerty

qu'Aristote auoit publié certains liures de Philosophie naturelle, desquels il auoit esté auditeur sous Aristote : au moyen dequoy il luy escriuit vne lettre, disant ces mots : Veritablement Aristote tu as mal fait d'auoir publié ces liures de Philosophie speculatiue par toy composez : car à ton aduis en quoy pourray-ie passer les autres hommes, si ceste science que tu m'as apprinse, vient à estre commune à tous ? sçaches que ie voudrois plustost preceder tous hõmes en science & doctrine, qu'en richesses & dominations. Quoy entendu par Aristote, il falut que pour le cõsoler luy mandast que ses liures mis en lumiere, estoient si obscurs, qu'il n'estoit pas possible les entendre sinon par l'interpretation de luy-mesme. Pirrhus excellent Capitaine & Roy des Epirotes, qui eut grandes guerres contre les Romains, & quelquesfois les vainquit, s'exerçoit, non seulement en la lecture des sciences, mais composoit des liures, entre lesquels estoient les preceptes de la guerre. Que dirons nous de Iules Cæsar premier Empereur, & sans comparaison le meilleur Capitaine de tous ceux qui ont mené guerre? nous pouuons dire à la verité, qu'il estoit aussi enclin aux lettres comme aux armes, car il se fit lettré auparauãt que soldat: & depuis toutes les fois qu'il auoit loisir, il s'en alloit aux Academies des Poëtes, & en cheminant il lisoit & escriuoit. Vne fois estant en Alexandrie d'Egypte pour se sauuer d'vn grand peril, il se mit à nager en l'eau, portant en l'vne de ses mains les liures qu'il auoit escrits : monstrant par là qu'il les tenoit aussi chers que sa propre vie, puis qu'il met-

toit aussi grande diligence, à sauuer l'vn que l'autre: & pour sçauoir quelle estoit sa doctrine, ses Commentaires qu'il a laissé par escrit le demonstrent. Non seulemẽt Cæsar, mais tous les autres Romains portẽt tesmoignage de ce que nous disons, lesquels à mon opinion sont tenus & reputez bons Capitaines, & Gouuerneurs: en la premiere chose qu'ils faisoient à leurs enfans, c'estoit de les bien endoctriner, leurs donnant de bons Precepteurs qu'ils faisoient venir de Grece. Chacun sçait combien les deux Catons furent excellens en lettres & en guerre. Le grand Censorin fut extremement adonné aux lettres, il a laissé plusieurs liures qui en font foy: il fut fort grand orateur, historien, & plein de beaucoup de doctrine: sur la fin de son aage, il apprint la langue Grecque. L'autre Caton Vticense, encore qu'il n'eust l'esprit bien adroit pour apprendre les sciences, chercha neantmoins d'excellens Precepteurs entre lesquels estoit le Philosophe Antipater, & s'adonna tellement à l'estude, que Ciceron dit en son liure des fins, qu'il ne faisoit autre chose que lire: que mesme dans le Senat, il auoit tousiours quelque liure sur luy, pour lire quand il pouuoit. Scipion Africain victorieux d'Annibal, aymoit souuerainement les lettres, & si auoit tousiours le Poëte Ennius auec luy: apres toutes ses victoires il se remettoit de nouueau aux lettres, & à la lecture. Annibal son competiteur: bien qu'il fust d'Afrique, auoit des liures en ses tentes & pauillons, ny pour le temps de guerre ne delaissoit les lettres: ains en quelque lieu & pour quelque temps que ce fust, il auoit tousiours Silan & Salsias Lacedemoniens, si

estoit fort bien instruit en la lãgue Grecque. Nous auons leu par cy-deuant, que Denis tyran de Sicile eut Platon pour maistre, & qu'en sa compagnie estoient tousiours de doctes hommes : depuis estant chassé de son Royaume, quelqu'vn en se mocquant luy demanda, que luy seruoit la Philosophie qu'il auoit apprinse de Platon: auquel il respondit, elle me sert à supporter en patience la presente aduersité. Themistocles Capitaine excellent, ne monstroit moins de diligence aux lettres qu'aux armes : son maistre fut Anaxagoras Milesien, Epaminundas, & les autres Capitaines de Grece furent tous studieux, & grands Orateurs. Mitridates en la guerre qu'il eut contre les Romains, par l'espace de quarante ans, pour la fureur des armes ne desista d'estudier, & menoit quant & luy des Precepteurs & Philosophes. Octauius Auguste auoit des heures certaines au iour pour son estude : & ne laissoit iamais l'estude en temps de guerre, ayant pour ceste occasion des maistres excellens: comme Apollodore de Pergame, le Philosophe Asperarée, Asinius Pollio, Valere, Messale, Virgile, Ouide & maints autres. Il y auoit auparauant cét Empereur vn excellent Capitaine nommé Lucius Lucullus, qui pendant la guerre s'adonnoit à l'estude : les guerres cessées il mettoit grande diligence à entretenir & caresser les hommes lettrez. Paul Emile victorieux du Roy Persee, outre ce qu'il estoit fort docte, mit peine de faire que ses enfans le fussent aussi, tellement qu'à son instante requeste les Atheniens luy donnerent Metrodore pour les endoctriner. Pourquoy prens-je peine d'en nommer tant l'vn apres l'autre ? Pompée

Quinte Fabien le Grãd, Marc Brute, Trajan, Adriã, Marc Anthoine, furent tous doctes & composerẽt liures & oraisons & lettres de grande doctrine. Somme si ie ne faux grandement, il me semble qu'il se troune peu de Capitaines anciens, qui ayent esté excellens sans lettres. Il y en a deux desquels on ne troune point par escrit qu'ils fussent lettrez, l'vn nommé Cajus Marius, l'autre Marc Marcel: toutesfois on lit que Marcel ayma & fauorisa fort les hommes de sçauoir, tellement qu'il est à croire qu'il fut aussi lettré, encore qu'on n'en escriue rien: & le demonstra par la deffence qu'il fit (comme nous auons dit) en la prinse de Siracuse qu'Archimedes ne fut tué: toutesfois nonobstant ses deffences il le fut, non sans estre bien regretté dudit Marcel. Or donc que les Capitaines de maintenant disent tant qu'ils voudront, que les lettres ne leur sont necessaires (ie dy de ceux qui le maintiennent) cherchans auec leur opinion, voire obstination couurir leur lourdise & ignorance. Nous voyons bien que les anciens estimoient autant les lettres, & les liures, comme la vaillance & la force d'vne infinité de Capitaines, qui furent affectionnez aux lettres, comme est fait mention en vn liure de la guerre, fait par Robert Valturin.

D'aucunes proprietez de la Vipere; & comme seurement l'on peut manger sa chair.

CHAP. XI.

LA Vipere est vne espece de serpent assez cognue de plusieurs: & combien qu'elle soit petite, est neantmoins fort venimeuse: car d'vne

petite pointure elle tuë l'homme. Mais le seigneur Dieu n'a rien fait sans profit, aussi ceste beste auec tout son venin, sert aux hommes pour quelques medecines & maladies, & principalement pour la douleur de la gorge, c'est chose fort bonne par secrette proprieté porter de la teste de la Vipere, en sorte que viue elle tuë, & morte elle guarit. Le Theriaque est propre contre le venin: & faut qu'en faisant la confiture, il y ait de ceste beste, à fin que elle soit plus parfaite, & de plus grande efficace: & est ainsi nommé Theriaque, pour ce que Thirion en Grec signifie Vipere, ou beste venimeuse: vray est que quelques-vns donnent vne autre ethimologie, & raison à ce nom. Mais auant que nous disions les profits qui viennent de la Vipere, il est bon de reciter ce qu'en disent Pline, Isidore, & Ælian. Ils disent que quand ceste beste conçoit, le masle met sa teste en la bouche de la femelle, dont elle reçoit telle delectation, qu'auec ses dents aiguës elle estraint & troncit la teste du masle: parquoy elle demeure vefue & empraintе, & que ce qu'elle conçoit sont des œufs, qui se forment dans son corps comme aux poissons: desquels œufs sortent Viperes à son temps conuenable de faire ses petits, & en vuide chacun par vn, iusques à vingt: & pour ce qu'ils sont beaucoup, ceux qui demeurent dedans ne pouuans plus attendre la sortie, creuent le ventre de leur mere, tellement que par sa mort ils naissent & viuent: s'il est ainsi la chose est bien esmerueillable, car il semble que les enfans vengent la mort de leur pere. Auec ceste opinion de Pline s'accordent plusieurs autres, comme Plutarque au traicté qu'il a faict contre les gaudisseurs. Tou-

Pli. l. 28 chap. 62. Isi. li 11. des ethimologies Ælian l. des animaux.

tesfois il y en a beaucoup qui contrarient à cela, & nient que la Vipere meure en son faonnement: à laquelle opinion ie m'arreste : pour ce que l'autre ne me semble naturelle, & que ie n'en ay point veu l'experience, & si n'y a personne qui die l'auoir veuë aussi Philostrate y contrarie en la vie d'Apollonius Tianéen, introduisant Apollon, qui recite auoir veu vne Vipere, qui apres auoir acheué de faonner leschoit ses petits, & estoit saine. On en peut autant recueillir des paroles d'Aristote, qui dit: la Vipere seule entre les serpens fait ses petits, pour ce que premierement se forment en son corps des œufs, comme ceux des poissons ; puis les ayant formez ils demeurerent trois iours enuelopez en vne tendre pellicule, qui rompts au bout du temps & restent les petits en liberté (à cause dequoy Apulée en son Apologie les appelle Ouiperes, & non Viperes, c'est à dire enfantans des œufs) & bien souuent aduient que ceste toile se rompant au ventre de la mere, sortent chacun iour vn, iusques au nombre de plus de 20. voila les mots d'Aristote. En vn autre lieu, liure troisiesme des bestes, il dit, en parlant du faonnement des serpens : la Vipere auparauant qu'elle fasse ses petits, forme les œufs au dedans. Et ie pense que de là procede ceste opinion de dire que les petits rompent le ventre de la Vipere, car il a semblé à ceux qui le soustiennent que quand Aristote parloit de ce premier fondement, il vouloit dire qu'ils rompoient & creuoient le ventre de leur mere. Or en laissant ce propos, ie dy que la Vipere pour mauuaise qu'elle soit, donne secours à l'homme. Dioscoride dit, que la chair de Vipere cuitte, se peut manger seu-

Arist. l. 5. des bestes.

rement, & qu'elle est fort medecinalle pour les nerfs, & pour la veuë, & que pour la manger il faut luy oster la teste, la queuë, puis escorchée & bien appareillée, la faire cuire en vin & huyle: auec force anis. Il dit aussi que ceste chair ce fait vne maniere de sallé, ou saupoudre, qui donne grand appetit, & s'appareille de ceste sorte: il faut prendre vn pot de terre tout neuf, & mettre dedans la Vipere, accoustrée ainsi que ie l'ay dit, puis y mettre du sel & des figues pillées auec quantité cõpetente de miel: & le pot estant bien couuert, la mettre cuire, & rostir par long-temps en vn four, & apres la piller & reduire en poudre, & quiconque en voudra par apres vser auec les autres viandes, la trouuera fort profitable & sauoureuse. Paul Eginette dit aussi, que la chair de Vipere est fort singuliere contre la lepre & ladrerie, & pour ceste cause il estime fort ce saupoudré dont ie viens de parler: & dit Pline que certaine nation des Indes mãgent la chair de Vipere. Dioscoride dit aussi que quelques vns qui souloient manger de ceste chair, vesquirent long-temps, & fort sains. Contre la morsure de cet animal: il y a beaucoup de remedes, mais Theophraste en met vn, disãt qu'à celuy qui en est mors, le son & chant melodieux ayde beaucoup: pour ce que la musique est fort medecinale, comme nous dirons. Galen dit que ceste beste ne mange point tout le long de l'Hyuer: qu'elle se tient comme morte cachée en terre, & qui la trouueroit lors & la toucheroit & manieroit, elle ne mordroit point, & que venant l'Esté, elle reprend ses forces. Autant en raconte Pline des Lesars, Couleuures, & toutes sortes de reptiles. Aristote dit qu'elles

Pli. li. 7 chap. 2.

Pli. li. 8 c. 38. Ari. li. 8 des bestes

se tiennent ainsi trois ou quatre mois cachées sans manger. Ælian dit que les Viperes qui croissent en la Prouince d'Arabie, encore qu'elles mordent, leur morsure n'est venimeuse, pour ce qu'elles mã-gent du bausme, & se couchent dessous son ombre. Et dit Aristote qu'elles sõt fort desireuses de boire vin, & que plusieurs gens les prennent en mettant des vaisseaux de vin au lieu où elles sont, d'autant qu'elles s'enyurent, puis on les prend dormãt. Il y a encor' assez d'autres choses à dire de la proprieté de la Vipere, que ie laisse pour estre bref.

De l'admirable proprieté d'vne petite beste, la morsure de laquelle se guarit par le son de la musique: & aussi de quelques autres infirmitez qui se guarissent par ceste mesme medecine.

CHAP. XII.

CE qu'au Chapitre precedent nous auons dit par l'authorité de Theophraste, que la morsure de la Vipere se peut guarir auec musique, rendra plus croyable ce que nous dirons maintenant. Alexandre d'Alexandrie en son liure des iours geniaux, & Pierre Gilie autheur moderne, afferment & disent qu'en la Poüille, contrée d'Italie, y a vne espece d'araignées, que ceux du païs nommẽt Tarentule: (L. Cel. Rhodigin la nõme Phalãge) qui sont au commẽcement de l'Esté si venimeuses, que quiconque en est mordu, s'il n'est bien soudainement secouru, il pert les sentimens & meurt, & si quelqu'vn eschappe de la mort, il demeure insensé & totalement hors de soy, auquel mal, l'experiẽce a

L. Cel. Rhodigin l. 6. c. 16.

trouué vn remede, qui est la musique. Ce que les autheurs disent, est comme de tesmoins de l'auoir veu, disans que si tost que quelqu'vn est mordu, on fait venir le plustost qu'on peut deuãt luy des gens qui joüent de violes, de fleutes, & autres instrumẽs dont ils sonnent & chantent diuerses chansons: laquelle musique entenduë par le navré, il commẽce à baller en faisant diuerses muances, & cadences, comme si tout le temps de sa vie il auoit esté accoustumé au bal: en laquelle furie & force de baller, il continuë iusques à ce que ce venin se dissipe. Et dit cét Alexãdre auoir veu qu'vn navré de ceste beste, ballant ainsi, les ioüeurs se trouuans las, cesserent, & le pauure balleur cheut en terre comme mort, ayant perdu ses forces: mais si tost qu'ils recommencerent à sonner, il vid le pauure malade se releuer de nouueau, & recommencer, & baller auec telle force qu'auparauant, iusques à ce que la playe fust entierement guarie. Encore dit-il plus, qu'il est aduenu que quelqu'vn qui n'auoit pas esté bien guary auec ceste musique, aucun tẽps apres oyant sonner instruments, commençoit à demener les pieds, & estoit force qu'il allast iusques à pleine guarison, ce qui est fort esmerueillable en nature. Asclepiades escrit que le chanter & sonner doucement en musique, ayde beaucoup aux frenetiques. Nous lisons aussi qu'Ismenias le Thebain, a guary plusieurs maladies & douleurs, en sonnant doucement des flûtes. Theophraste & Aulugelle disent que la musique appaise la douleur de la Sciatique & de la goutte. Encore trouuons nous en l'Escriture Saincte, que Dauid auec la musique, ostoit à Saül la passion que le mauuais esprit luy donnoit,

tant est grande ceste proprieté qui procede à cause de la grande amitié que la nature de l'homme porte à la musique. Et si on vient à bien considerer, on ne troune point estrange, que plusieurs infirmitez soient gueries par ce moyen de musique, veu que nous voyons qu'il y a des bestes qui tuënt en riant, autres en plorant, & autres en dormant; comme Plutarque escrit de Cleopatre.

D'vne medecine estrange, auec laquelle Faustine fut guerie de l'infirmité d'amour deshonneste & de plusieurs autres remedes contre ceste passion.

CHAP. XIII.

QVE l'affection & prison de la volonté qu'on nomme ordinairement amour, soit vne forte passion & de grand effect en l'ame, qu'on en demande jugement aux hommes qui par experience l'ont cogneu, & desquels les exemples sont tous notoires: mesmement és forts excellens personnages qui se sont laissé transporter de la volonté iusques-là, que quelques vns en sont morts. Iules Capitolin, entr'autres exemple recite ce qui aduint à Faustine fille d'Antonin: & femme de l'Empereur Marc Aurelle: laquelle s'enamoura d'vn Gladiateur, en sorte que pour le desir qu'elle auoit de se trouuer auec luy, elle en fut en danger de mort, tant elle se consommoit, quoy entendu par Marc Aurelle, incontinent il assembla grand nombres d'Astrologues & Medecins, pour trouuer là dessus conseil & remede: finalement il fut conclu qu'on feroit mourir le Gladiateur: & que

de son sang on en bailleroit secrettement à boire à Faustine, & qu'apres qu'elle l'auroit beu, l'Empereur son mary se couchast aupres d'elle. Ce remede fut merueilleux, car il luy osta cette affection, en sorte qu'oncques puis elle ne se souuint de luy, & dit l'histoire que de ceste copulation que l'Empereur eut alors auec elle, fut Engendré Antonin Commode, qui deuint si sanguinaire & cruel qu'il ressembloit plus au Gladiateur, du sang duquel la mere auoit beu lors de sa conception qu'à Marc Aurelle, duquel il estoit fils : à cause dequoy ledit Commode estoit ordinairement auec les Gladiateurs, tesmoin Eutrope en la vie dudit Commode. Les Medecins Grecs, & les Arabes mettent ceste maladie d'Amour entre les griefues infirmitez du corps humain, & sur cela donnent plusieurs remedes. Cadmus Milesien, comme recite Suidas en ses Collectes, en escrit vn liure, traitant des remedes particuliers pour chasser dehors cét amour. Ouide aussi en dit assez en son liure. Doncques entre les autres remedes que les Medecins donnent sur ceste maladie, c'est qu'à vn passionné d'amour on luy mette en main de grands affaires, importans son honneur & profit, afin que l'esprit occupé à diuerses choses, se retire de l'imagination qui luy donne peine : si disent encore qu'il luy faut laisser faire caresses, & conuersations auec d'autres femmes. Pline dit que contre cette ardeur il est fort bon prendre de la poudre sur laquelle vne mule se sera veautrée, en ietter sur l'amoureux & l'en poudrer, ou bien de la sueur d'vne mule eschauffée, comme l'afferme Cardan en son liure de la subtilité. Les Medecins enseignent aussi, à

quoy on peut cognoistre, quel personnage est aymé de l'amoureux, & est la mesme reigle par laquelle Erasistrate medecin du Roy Seleuque, cogneut l'amour qu'Antiochus portoit à la Royne Stratonique, sa maratre: car luy estant malade à l'extremité & mieux aymant mourir que découurir la cause de sa maladie, procedant de l'amour qu'il portoit à la femme de son pere, elle entra dedans la chambre lors que le medecin tenoit le poux de son patient, qui s'émeut si fort voyant entrer la Royne, qu'Erasistrate cogneut qu'il estoit amoureux d'elle, & que c'estoit la cause de son mal: parquoy il trouua façon de le faire entẽdre au Roy par si bon moyen qu'il seroit long à reciter, & aussi que l'histoire en est assez commune, ce qu'experimenté par le mesme pere, & le voyant en danger s'il n'y pouruoyoit, trouua bon (bien que ce fut contre l'intention du fils, qui choisissoit plustost la mort, que de guerir auec la perte de son pere) de se priuer soymesme de la Royne, pour la donner à son fils malade, aussi à la verité, l'âge, la beauté de la dame, & pareillement le mariage, estoient trop plus conformes auec le fils, qu'auec le pere, & cela fut cause qu'Antiochus vescut sain & gaillard par longues années, auec sa bien aymée Stratonique, l'histoire en est fort belle, & recitée par Plutarque en la vie de Demetrie. Voila pourquoy les Medecins disent qu'il faut taster le poulx de l'Amoureux, & luy nommer plusieurs noms, entre lesquels sera le nom de celle qu'il ayme, car lors qu'il l'entendra nommer, le poux luy battra dru, & fort, par ce moyen on cognoistra celle qu'il ayme. Par assez d'autres signes on peut cognoistre quand quelqu'vn

qu'vn

qu'vn est amoureux, & de qui : lesquels signes les laisse à dire pour estre assez cogneus à tous.

De l'estrange & furieuse amour, d'vn ieune Athenien, & du ridicule amour du Roy Xerxes ; & comme les bestes ont maintesfois aymé les hommes, & les femmes.

CHAP. XIII.

DE voir l'homme affectionné à la femme, & la femme à l'homme est chose naturelle, & digne d'estre creuë, mais l'aueuglissemẽt en est venu à tel but, que ce que ie me delibere de dire, semble impossible & incroyable. Les Historiographes escriuent pour chose vraye qu'en la ville d'Athenes il y auoit vn ieune homme yssu d'honneste maison, riche competemment, & qui estoit fort cogneu, lequel ayant curieusement regardé vne statuë de marbre, fort excellemment elaborée, qui estoit en vn lieu public d'Athenes, il s'enamoura tellement, qu'il ne pouuoit s'esloigner du lieu où elle estoit assise, ains l'embrassoit moult doucement, & tout le tẽps qu'il n'estoit auptes d'elle, il se trouuoit mal content, & déploré. Si vint ceste passion à telle extrémité qu'il recourut au Senat d'Athenes, où faisant offre de grands deniers, il suppliast qu'on luy fist grace de la pouuoir emporter chez luy : il ne sembla point au Senat, que de son authorité il peust permettre cela, ny vendre vne statuë publique : Tellement que celle requeste luy fust refusée ; dont il receut en son cœur vne merueilleuse tristesse, & s'en alla vers la statuë, qu'il enrichit d'vne couronne d'or, luy donnant vestemens & ioyaux de grandes richesses, puis l'adoroit & contemploit, & auec ce-

ste folie perseuera par plusieurs iours, iusques à ce que luy estant telles choses deffenduës par le Senat, il se tua soy-mesme du courroux. Ceste chose fut vrayemẽt merueilleuse: mais s'il est vray ce qui se trouue par écrit du Roy Xerxes, & affermé par tant d'autheurs, à la verité il excede en folie tous les hommes du monde. On dit qu'il s'énamoura d'vn Platan, arbre bien cogneu, & qu'il l'aimoit & carressoit, tout ainsi que si c'eust esté vne belle femme. Puis donc que ces choses sont aduenuës entre les hommes raisonnables, nous croirons ce qui est escrit des bestes brutes, qui ont aimé quelques hõmes & femmes, mesmement quand on le trouue certifié par les grands & fameux historiens: cõme nous trouuons de Glauque, tant aymé d'vn mouton, que iamais il ne le laissoit: chacun tient que les Dauphins s'en amourent des hommes. Elian recite au liure des bestes vn cas digne d'estre leu, il dit qu'vn Dauphin, voyant sur vn riuage de la mer où se joüoient les enfans, vn entr'autres, qui luy sembloit fort beau, il s'énamoura tellement, que toutes les fois que ce Dauphin le voyoit, il s'approchoit du bord de l'eau, & se monstroit: du commencement l'enfant estõné s'enfuyoit de luy, mais depuis par la perseuerance que le Dauphin fit ce iour, & autres ensuyuans, à mostrer signe d'amour à cét enfant il s'asseura & sur les caresses du poisson, il s'enhardit d'aller noüant par l'eau vers luy, & iusques à monter sur son eschine, & le Dauphin le portoit par grande espace de temps au fond de l'eau, & iusques à ce que l'enfant luy faisoit signe de retourner en ce soulas & passe-temps, ils consommerent plusieurs iours: pendant lesquels le

Dauphin se venoit tousiours presenter à la riue: mais vne fois l'enfant allant nud sur la mer, & n'estant pas bien aduisé, en se voulant bien tenir, il se mit dans le ventre vne de ces espines aigues, que les Dauphins ont à leurs aisles, dont la playe fut telle, qu'incontinent l'enfant mourut en l'eau : dequoy s'apperceuant le Dauphin, voyant le sang & l'enfant mort sur son eschine, il retourna tout soudain vers la terre: & comme s'il eust voulu se corriger de la faute, en nageant par grande fureur, il sortoit hors de l'eau portant au mieux qu'il pouuoit l'enfant mort, qu'il aimoit tant, & luy pareillement demeura mort. Ceste mesme aduanture est aussi recitée par Pline, qui raconte d'autres exemples de Dauphins, qui ont encore porté amour & amitié aux hommes : & signamment il dit, que du temps de l'Empereur Octauius, vn autre Dauphin tout en la mesme sorte, print amitié à vn enfant sur le bord de la mer, qui est pres de Pussol : & que toutes les fois que cét enfant appelloit Simon (on dit que ces poissons accourent à ce nom) il venoit incontinent à la riue, & l'enfant montoit dessus son dos, puis estoit porté par la mer, tant & si peu qu'il vouloit, & rapporté à terre seurement. Il dit aussi, qu'estant cét enfant mort par maladie, & veant ce Dauphin par plusieurs iours au lieu accoustumé, ny trouuant l'enfant, mourut de douleur. Pline le second, nepueu du grand Pline, recite aussi merueilles du Dauphin, au liure 9. de ses Epistres, en vne Epistre qui commence: *Incidi in materiam veram.*

D'vn qui en receuant vne playe de son ennemy fut sauué d'vn mal qu'il auoit, auec semblables exemples.

CHAP. XV.

ON ne tiendra point incroyable ce que nous auons dit par cy-deuant, que par le moyen de la musique on guerit de quelques maux, veu que nous trouuons que par autres modes estranges, il se fait des guerisons. Plutarque en vn traicté notable qu'il a fait, pour monstrer comme les hommes peuuent tirer profit de leurs ennemis, racõte d'vn qui auoit vn ennemy, nõmé Prometée, qui le haïssoit, en sorte qu'il cerchoit le moyen de le tuër. Si aduint vn iour qu'il le trouua, & luy fit beaucoup de playes, & entre les autres le frappa en vne cicatrice qu'il auoit fort grande, & de laquelle il n'auoit iamais peu receuoir guarison, & toutesfois ceste playe fut cause qu'il en receut santé: ainsi dõc celuy qui le pensoit tuër, & luy dõner la mort, luy donna la vie, à tout le moins santé. Valere recitant le mesme fait entre ses merueilles, dit que l'hõme qui fut guary de sa playe, par la playe, estoit nommé Iason Pherée. Pline escrit d'vn autre, qui se nommoit Falerée, qui auoit vne maladie incurable, d'vn flux de sang continuel par la bouche, à cause d'vne veine rõpuë, & se trouuant desesperé de guarison, se mit en vne bataille, & s'y presenta sans armes, afin que les ennemis le tuassent, pour sortir de ceste douleur : or aduint qu'il fut navré en la poictrine, & de la playe en sortit, abondance de sang, cessant le flux de la bouche : depuis les Medecins

en guerissant sa playe, consoliderent la veine rompuë, & demeura sain, & guery de toutes les deux playes. Il escrit encore que Quintus Fabius, qui auoit eu la fiéure quarte par longues années : vn iour en donnant la bataille aux Allobroges, maintenant nommez Sauoisiens, la grande ardeur qu'il auoit de combattre, chassa la fiéure dehors, & onc puis ne l'eut. Moy-mesme le tesmoigne auoir veu & cogneu vn hôme, qui d'vne playe qu'il auoit euë à la cuisse, estoit demeuré boiteux, sans qu'on y peut trouuer remede : depuis se trouuant en vne autre querelle, il receut vn coup au mesme li[illegible] où il auoit esté blessé : & se faisãt medeciner, les nerfs qui auoient premierement esté couppez, se commencerent à estendre, & restaurer en telle [illegible] qu'estant guery de la seconde playe, sa iambe [illegible] demeura droite. Ainsi en aduint-il à vn des fils d'Hercules, nommé Telese, Roy de Misie, qui [illegible] blessé en son pays par Achiles : & huict ans apr[illegible] il fut guery par le mesme Achiles, qui au mesme endroit le blessa deuant Troye lors assiegée.

Qui fut le premier qui planta la vigne, & qui commença à mettre de l'eau dans le vin, & à qui, & comme les Romains le deffendirent; auec maintes autres choses notables.

CHAP. XVI.

DE tous les fruicts que la terre produit (i'entends de ceux desquels on fait liqueur) il n'y en a point, à mon aduis, de plus profitable que le bon vin, pourueu qu'il soit temperément beu : pour ceste cause disoit Anacarsis que la vigne

produisoit trois grappes: la premiere de plaisir: la seconde d'yurongnerie, & la tierce de pleurs & de tristesse: tellement que celuy qui passe le premier coup, c'est à dire peu & temperé, il prend honte & dõmage. Les autheurs prophanes, non sçachans l'histoire de la saincte Escriture, donnent diuers inuenteurs du vin: Diodore Sicilien en son 4. liure, attribuë l'inuention du vin & de planter le vigne à Denis fils de Iupiter, nommé Bacchus, & pere Liber, qui fut ainsi nommé pour la liberté du vin: & pour ceste inuention luy firent à Rome vn temple au dessous du Capitole, où se celebroient les festes appellées les Dionisiaques ou Bacchanales, fort deshonnestes & de grande lubricité. Que ceste inuention fust de ce Denys, Virgile l'asseure à l'entrée de son 2. liure des Georgiques, encore que Marcian Capelle dit, que Denys enseigna seulement aux Grecs la maniere de faire le vin: autres disent que ce fut Icare pere d'Erigone, qui donna l'industrie de faire vin aux Atheniens, & que s'estant depuis enyuré, le peuple le tua. Ils disent que en Italie Saturne fut le premier sommelier, y portant les marcotes de l'Isle de Candie. Plutarque escrit qu'Arrus Errusque porta les vignes en Frãce: Mais la vraye histoire, c'est que le premier inuenteur du vin fut Noé, & le premier qui s'en enyura: dequoy sont autheurs (outre ce qui se trouue par escrit au 9. chap. de Genese,) Lactance Firmian, & Iosephe: lequel Noé, à la sortie de l'Arche, planta la vigne de sa main propre, & beut du jus du raisin dont il s'enyura: & en dormant se descouurit, dõt il luy aduint par ses enfans ce qui est escrit en Genese. Depuis les hommes cognoissans la saueur

Lactance 2. des Institutions diuines.

du vin, le beuuoient au commencement tout pur & sans eau : car selon que dit Pline, vn nommé Stasie fut le premier qui mit de l'eau dedans le vin pour le temperer : par le moyen duquel aduis il est aduenu grand bien & santé au monde, pour ce que le vin ainsi temperé a des effects tres-excellens : aussi Platon referé par Macrobe liure second, dit que le vin moderément pris, fortifie l'entendement de l'homme, augmente la force & vigueur, rend le cœur deliberé, & oste les ennuis & pensemens fascheux. Pline dit que l'vsage du vin temperé, multiplie les forces, le sang & couleur de la face, les nerfs sont fortifiez par le vin, la veuë en est fortifiée, l'estomach en prend vigueur, l'appetit s'en resueille, il prouoque l'vrine, il atteint le sommeil, il empesche le vomissement, il chasse la melancholie, il rend le cœur gay, & si sert à maintes autres bonnes choses. Le Medecin Asclepiade a fait vn liure à part de la vertu du vin. Sainct Paul escriuant à Timothée, luy conseille de boire vn peu de vin temperé pour luy fortifier l'estomach. Les Medecins s'aydent du vin en beaucoup de medecines, pour ce que le vin restaure toutes les humeurs, renforce le sang qui deffaut, resiouyt les melancolique, dissipe & desseiche le flegme, humecte, & ayde à purger la colere. Platon introduisant Socrates, louë le vin disant, ainsi que la pluye moderée fait croistre les herbes, & que les tempestes & inondations d'eaux les arrachent & destruisent, aussi le vin resiouyt l'esprit & fortifie la vertu, & au contraire le trop & intemperé destruit tout. Il n'est pas iusques à l'odeur du vin qui ne soit fort loüée entre toutes les autres

odeurs par les Philosophes naturels, pour ce que elle est confortatiue, donne grande vigueur aux esprits, & est fort viue & penetrãte; mais quoy qu'il en soit, la vertu du vin est tousiours entenduë quãd il est temperé. Les anciens Romains osterent entierement l'vsage du vin aux femmes & aux enfans, comme dit Valere parlant des coustumes & Loix Romaines; tellement que Pline dit, qu'au temps que Romule regnoit à Rome, vn mary tua sa femme, pour ce qu'elle auoit beu du vin, & d'autant que ce meurtre estoit ensuiuy à ceste occasion, Romule luy pardonna; ils estimoient cela si vicieux de voir boire du vin aux femmes, que Fabius Pictor escrit que pour ce qu'vne femme Romaine auoit desrobé la clef d'vn celier pour boire du vin qui y estoit, ses parens la firent mourir de faim; Pour ceste cause les hommes auoient accoustumé de baiser leurs parentes en la bouche, pour sentir si elles auoient beu du vin. Il est escrit que N. Domicius, estant iuge de Rome, priua vne femme de son doüaire, pour ce qu'elle auoit beu d'auantage de vin qu'il ne luy en auoit ordonné pour sa santé. Nous trouuons que Salomon en ses Prouerbes, deffend le vin aux Roys, & leur conseille de n'en boire, pour ce dit-il, que le secret ne se peut tenir auec yurongnerie, & aussi à fin que par le troublement qu'on reçoit du vin, la cause des pauures ne tombe en mauuais iugement. Nous lisons aussi, qu'il fut permis aux Roys d'Egypte de boire vin moderé & par certaine mesure. Vne fois Romule Roy de Rome estant conuié, ne voulut boire vin qu'vn bien peu, disant, que le lendemain il auoit à determiner vn

[Margin: ...lere ...re 2. ...l. 14]

affaire d'importance. Auicenne dit qu'en donnant du vin à boire aux enfans, c'est mettre feu auec du feu. Aristote deffend le vin aux enfans, & pareillement aux nourrices qui les alaitent. Platon par les loix qu'il a faites au liure de la Republique, encore qu'il semble qu'au premier il permette le vin si est-ce qu'au second il dit que l'homme en doit boire peu & bien temperé: & que ce soit depuis dix-huict ans seulement, iusqu'à quarāte, en la presence des vieillards, à fin qu'il soit reprins s'il excede. Depuis les 40. en auant, il permet qu'on luy en baille vn peu plus s'il en demande, pour rendre la froideur & melancolie de cét arge plus temperée: toutesfois il veut que ce soit par mesure: il ueut qlus que les serfs ne boiuent vin, ny aussi les Iuget & Magistrats, ny ceux qui ont charges publiques: & aux ieunes qui estudient, il donne conseil de n'en boire: quant à son opinion touchant les esclaues, elle estoit obseruée dans Rome. Auicenne met les Loix de Platon pour regle de medecine, auquel Galen se conforme. Alexandre Afrodisee, dit en ses Problesmes que celuy qui ne boit que de l'eau, à la veuë & les autres sens plus vifs que celuy qui boit du vin. Or en la maniere & façon de tremper le vin, y a diuerses reigles & diuerses opinions. Hesiode Poëte Grec, dit qu'en vn quart de vin, il en faut trois d'eau, Athenée dit que les anciens Grecs mettoient en deux parts de vin les cinq parts d'eau, & bien souuent trois parts d'eau sur vne de vin, qui est la reigle d'Hesiode. Et si est à noter que les Grecs ne mettoient l'eau en leur vin, ains mettoient leur vin en l'eau: & Theophraste asseure que par ce moyen l'vn & l'autre se mesloit

mieux. Encore ces hommes anciens non seulement moderoient ainsi le vin, mais tout trempé qu'il estoit, ils en beuuoient peu. Eubole Poëte Grec le tesmoigne, introduisant Bacchus qui dit aux sages: Ie ne donneray point le vin plus de trois fois: la premiere, pour la santé: la seconde, pour la saueur: & la troisiesme, pour dormir: le reste est desordre & yurongnerie. Apulée Paniasis qui escrit des viãdes, donne pareil iugement attribuant toute la premiere fois qu'on boit aux Graces: la seconde, à Venus: & la tierce, à la honte & dommage. Iules Cæsar fut fort temperé au vin, ce que certifie Suetone par le tesmoignage de Caton, ennemy mesme de Cæsar. Demosthene excellent Orateur en faisoit autant. Et Appollonius Tianeius, dont tant de choses sont escrites, ne beuuoit point de vin, ny ne mãgeoit point de chair. En nostre religion Chrestiẽne la temperance du boire est fort loüée. S. Iacques le Mineur ne beuuoit iamais vin ny ceruoise, & ne mangeoit point de chair, imitant S. Iean Baptiste. Nous en trouuons autant de S. Fulgence Euesque, & d'Emeri fils de S. Estienne Roy de Pologne. Iosephe, des Antiquitez, en loüant la saincteté des Esseées, qui tenoient l'vne des trois sectes des Iuifs, dont les deux autres estoient Pharisée & Saducées, dit que ces Esseées ne beuuoient point de vin. En vne Epistre S. Ierosme reprend les Prestres addonnez au vin, disant que S. Paul le deffend, & qu'en la Loy ancienne ceux qui seruoient au temple, ne beuuoient ny vin ny autre breuuage qui peut enyurer. Les bons beuueurs disent que le bon vin doit auoir quatre proprietez, & satisfaire à quatre sentimẽs du corps, au goust par saueur, au flen-

Iosephe liu. 8 des Antiquitez.

rer par la bonne odeur, à la veuë par la couleur nette & claire, & à l'oüye par la bonne renommée du pays où il est creu. De ce bon vin, il se fait du vinaigre qui a plusieurs proprietez, & incommoditez aussi, desquelles ie me tais, pour ce que c'est chose trop commune & vulgaire.

De plusieurs dommages que fait le vin intemperé, & quels medecins ont dit que c'est chose saine de s'enyurer aucunefois.

CHAP. XVII.

ENCORE que la liqueur du vin soit propre à aucunes maladies, si est-ce qu'il en prouient tant de maux & de dommages, quand il n'est temperement pris, que les maux abondent des biens, tellement qu'il semble qu'il eust esté meilleur ne le cognoistre, ains se contenter de l'eau que Dieu nous auoit donnée à boire; veu qu'il ne se peut imaginer chose meilleure, & aussi que tous les autres animaux s'en contentent: consideré mesmement que le vin a esté cause que plusieurs ont perdu le sens, autres la vie, & les autres l'ame mesme, & leur propre salut. Et combien que le dommage que le vin fait aux hommes se cognoisse euidemment, si est-ce que tant s'en faut que les hommes le fuyent, que mesmes ils cherchent les occasions & appetits de boire, & en bon François les vns appellent tels appetits, esguillon de vin, les autres le cõpulsoire à vin: & tels se trouuent qui d'vn osselet de jambon, feront droite relique, en sorte qu'il se passera peu d'heure au iour qu'ils ne le baisẽt, auec deuotion d'en boire cinq ou six coups d'auantage.

Encore Pline dit qu'il s'en trouue aucuns qui le boiuent sans soif ? & que le vin seul a ceste proprieté entre les autres breuuages, qu'il se laisse boire sans qu'on en ait besoin. Mais aussi il traite ceux qui boiuent en la sorte qu'ils meritent : car il leur donne incontinent la peine du peché, pour ce que la vapeur monte au cerueau, & leur oste tout sentiment, en maniere qu'ils demeurent là comme insensez : puis apres qu'il s'est bien ioüé d'eux, il fait comme le chat de la souris, il les tuë, ou pour le moins il leur engendre plusieurs maux & infirmitez, pires que la mort mesme, comme sont gouttes, trẽblement de pieds & de mains, fait les yeux bordez d'escarlatte, brusle le foye, & illumine le visage, auec autres belles & honnestes proprietez, & de fort bonne grace. Caton disoit qu'yurongnerie estoit vne folie volontaire. Pline dit qu'elle hebete la memoire & prouoque des songes espouuentables. Seneque escriuant à Lucile, dit qu'il rend impotens les bras & les iambes, & fait deuenir les hommes luxurieux. S. Denys Areopagite allegue Platon auoir dit, yurongnerie estre vn galãd luiteur & bien adroit, pour ce que dés le commencement il fait faillir les jambes, en baillant (ce que nous disons en France) le croc en iambe, & si me semble qu'il nous enseigne à le faire, en regardant la contenance de ces soldats qui chacun iour sont yures. S. Paul Apostre escrit aux Ephesiens, qu'ils ayent à fuyr le vin, pour ce qu'en iceluy est la luxure. Autant en dit Salomon qu'entre les imperfections du vin, celuy qui en boit excessiuemẽt, ne peut fidelement garder vn secret. A ceste cause l'on disoit pour Prouerbe ancien, que le vin vaſſins

souliers, c'est à dire secrettement, doucement, & en cachettes: pour ce qu'on ne s'en apperçoit point & qu'il descouure toutes les parties secrettes & vicieuses. A ce propos le Poëte Eschile disoit, que le miroir fait cognoistre les gestes du corps, & le vin est le miroir de l'ame & volonté de l'homme. Platon aussi disoit, que principalement le vin demonstre appertement les mœurs & conditions de chacun. Nous en auons exemple en Noé, & en Loth: car le premier estāt yure descouurit ses parties honteuses, dont il fut mocqué & raillé: & contre Loth Sodome n'eust aucun pouuoir, ce que depuis eut le vin, le faisant coucher auec sa propre fille: voila les œuures que le vin fait faire. Entre les loix que Solon, vn des sept sages de Grece donna aux Atheniens, il estoit ordonné que le Prince qui s'enyureroit fust tué. Pittaque vn autre des sept Sages, ordonna que les yurongnes faisant quelque delit ou malefice, fussent doublement punis, vne fois pour le delit, & l'autre pour l'yurongnerie qui en seroit cause. Aristote en ses Problesmes, dõne la raison pourquoy les adonnez au vin sont inhabiles à engẽdrer: & là mesme d'où vient que des yurongnes, les vns sont plaisans, les autres terribles, autres tristes, & les autres ioyeux. Il y a toutesfois quelques Medecins, entre lesquels sont Auicenne & Rasis, qui disent que c'est chose saine de s'enyurer quelquefois: mais les raisons qu'ils donnent ne me contentent aucunement, ie n'approuue point leur opinion. A la verité, il y a eu de grands personnages subjets au vin, mais si est-ce que s'ils en eussent esté exempts, leur gloire & leur renõmée en eust esté plus grāde. Alexādre

le Grand fut taxé de ce vice, en ſorte que les hiſtoriens diſent, qu'eſtant en ceſte fureur il tua quelques vns de ſes amis, & qu'apres venant à recognoiſtre ſa faute il ſe vouloit tuër ſoy-meſme : encore eſt-il croyable, qu'à cauſe de ſes homicides il fut empoiſonné. Marc Anthoine qui eſtoit l'vn des trois chefs de l'Empire de Rome, & marié auec la ſœur d'Octauius l'Empereur, eſtant adonné au vin, & par cõſequent à laſciuetez auec Cleopatre Royne d'Egypte, à la par fin perdit l'eſtat & la vie, & fut vaincu par Octauius, pour ce qu'il s'eſtoit laiſsé vaincre au vin. L'Empereur Tybere fut deffectif en pluſieurs choſes, mais ce qu'il eſtoit grãd beuueur, fut cauſe de la plus grande partie des autres : & qu'au lieu de ſon nom Tiberius, fut quelquesfois appellé Biberius, & fina mal-heureuſement. Denis le plus jeune tyran de Sicile, fut tant adonné au vin qu'il luy diminuoit la veuë, tellement qu'il deuint quaſi aueugle. Cleomedes Roy des Spartiãs, voulant imiter & enſuiure les Scytes à boire beaucoup de vin, à la fin deuint fol demeurant inſenſé & ſans jugement : L'on dit que le Philoſophe Archeſilas mourut de grande yurongnerie. Le Poëte Anacreon fut grand beuueur, & en beuuant s'eſtrangla d'vn pepin de raiſin ſec qui luy entra dedans la gorge. L'Eueſque Flauie hiſtorien digne de foy, eſcrit que l'Empereur Bonoſe eſtoit ſi adonné au vin, qu'Aurelian dit de luy, qu'il n'eſtoit point né pour viure, mais pour boire, & ſi auoit en cela vne proprieté merueilleuſe : car pour grande quantité de vin qu'il beuſt il n'eſtoit iamais yure, ie penſe que telle choſe procedoit de ce qu'il vuidoit par la verge tout ce qu'il beuuoit : toutesfois il receut

en fin ce qu'il meritoit, pour ce qu'estant vaincu de Probus Empereur, il fut pendu & estranglé. L'on dit que le Roy Antiochus, qui fut vaincu par les Romains, beuuoit tant qu'il dormoit la plus grand' part du temps : pour ceste cause il donna la plusspart du gouuernement de son Empire, à deux de ses plus fauoris : & pour autant qu'il s'estoit adonné aux bãquets & aux amourettes d'vne ieune Damoiselle, quand ce vint à combattre auec les Romains, son armée fut rompue & luy vaincu. Athenée escrit qu'Eschile Poëte Grec s'enyuroit, pourquoy Sophocles luy disoit : Eschile ce que tu deuines & faits, est cas d'auanture : & non par cognoissance que tu en ayes, ou que tu l'entendes. On a voulu faire telle experience du vin, que Pline dit que pour planter & faire croistre les plantes, il y faut verser du vin à la racine.

Aucuns enseignemens pour faire hair le vin, & pourquoy deux choses semblent trois aux yurongnes.

CHAP. XVIII.

QVelques-vns disent qu'il y a des receptes : ie ne sçay si elles sont certaines, par lesquelles le vin, en quelque grande quantité qu'il soit beu, n'a point ces fascheux effets recitez par cy deuant. Pline & Solin disent, qu'il y a vne pierre noire ayant des veines vermeilles nommée Dionise qui a proprieté, que si elle est mise en l'eau, elle donne parfaite saueur de vin, & que celuy qui boira de ceste eau tant qu'il voudra ne se pourra enyurer. Les Medecins disent que pour ne s'enyurer, il faut auant que boire manger du miel, ou autres choses

douces: & à celuy qui est yure, qu'on le face vomir puis manger vne soupe trempée au miel, & qu'il sera incontinent guari, pour ce que le miel empesche que les vapeurs montent au cerueau. Drusus fils de l'Empereur Tibere, auoit vn Medecin, la medecine duquel fut merueilleuse, pour le garder d'enyurer, encore qu'il beust plus de vin qu'hôme qui fust de son temps: car il resistoit contre tous, sans iamais s'enyurer ny perdre le iugement, dequoy chacun estoit esmerueillé. Mais en fin l'on sçeut qu'il estoit coustumier auparauant qu'entrer en ses beuueries, de manger de cinq ou six amandes ameres, la force & proprieté desquelles empeschoit que le vin luy alienast les esprits: dont l'experiéce fut depuis cogneuë: car en luy ostãt le moyen de manger des amandes ameres, & le faisant boire comme auparauant, il s'enyuroit comme les autres. Que les amandes ayent ceste proprieté, Pline l'afferme, & dit ainsi, que manger raues auparauant le boire empesche l'yurongnerie. Il dit aussi que les choux mangez auant le repas gardent d'enyurer, & manger apres ils desenyurent, & pareillement de Safran prins tout de mesme. Plusieurs autres remedes s'y trouuent, que ie laisse, & en diray vn seulement recité par Pline, il dit que prenant quantité de vin meslé en des œufs Chucas: puis en faire boire par deux ou trois iours, celuy qui en boira hayra tellement le vin que iamais il n'en voudra boire. Il dit encore qu'il faut prendre l'arondelle, & la brusler tant qu'elle soit en cendre, puis la piler & mesler auec du myrrhe en du vin, & celuy qui en boira ne s'enyurera point: Ce remede fut experimenté par Horus Roy des Assiriens.

Aristote

Aristote en la tierce partie de ses Problesmes, & Auicenne au 6. des bestes, donnent la raison pourquoy à vn yurongne quand il regarde vne chose, il est aduis qu'il en void deux : & combien que tous deux donnent plusieurs raisons, si n'en ameneray-je qu'vne de chacun, la premiere sera d'Aristote qui dit que par l'excessiue chaleur des vapeurs du vin qui montent au cerueau, les petits nerfs nommez Optiques, qui vont aux yeux se meuuent & agitent de telle sorte que la vertu visiue & les esprits visifs s'en esmouuent & alterent, cause que ce que les yurongnes voyent leur semble mouuoir bien fort, pour ce que l'organe de la veuë se meurt ainsi, & fait que le sens commun reçoit les images des choses multipliées à la veuë: car tel mouuement fait sembler vne chose estre double, pour le moins à cause que ceste émotion est si soudaine & insensible qu'elle fait apparoir à la veuë deux choses pour vne: comme le pourra experimenter tout hõme qui en mettãt son doigt sur la paupiere de l'œil & la remuant, il luy semblera que ce soit cela qu'il regarde qui se remuë. Auicenne donne vne autre raison, disant que les vapeurs du vin qui montent au cerueau de celuy qui est yure, sont humides, & partant ces petits nerfs & muscles qui tendent aux yeux, s'engrossissent par ceste humidité, & plus l'vn que l'autre, s'esleuant l'vn plus haut, l'autre plus bas: de là vient que les rais visibles, ne partent pas également droit de tous les deux yeux, ny par vne droite ligne, qui est cause que les images des choses visibles vont à chacun œil à part soy : par ainsi la chose simple semble double, receuant le sens commun deux images pour vne seule ; & pour le

soustenement de son opinion il donne le mesme exemple qu'Auoit donné Aristote.

En qu'elle sorte se peut sçauoir & mesurer la rotondité de toute la terre, & combien elle à de tour.

CHAP. XIX.

IE sçay bien que le sujet de ce chapitre ne sera pas delectable à tous, d'autant que pour birn l'entendre, il est besoin d'auoir aucuns des principes de Mathematique, toutesfois i'en ay voulu parler, pour le contentement de ceux qui sont enclins en la science dont il traite. Or donc pour le propos de maintenant, il est necessaire de presupposer les premiers élemens de telles sciences, lesquels pource qu'ils sont communs ne sera besoin prouuer. Le premier est, que ce que nous auons dit de la grandeur de la terre, emporte auec soy la terre & la mer pour ce que Dieu les a ainsi disposez, quand il a dit qu'elle apparoisse seiche: car des deux vnis ensemble se fait vn corps parfaitement rond. Aussi faut-il entendre qu'en toutes actiõs qu'on donne à la terre, est aussi comprinse la mer: car quand on dit, la terre a tant de degrez en rotondité, ou il y a tant de degrez de tel lieu en tel autre, il s'entend de la mer aussi bien que de la terre: & tout ainsi se considerent les éclipses, les hauteurs & largeurs, & si ont vne pareille certitude: si est-ce toutes-fois qu'en ceste rotondité, ne sont comprinses les montagnes, & vallées, ny semblablement les bois, ny les forests que la terre contient en soy, pour ce que telles choses ne sont dignes de conte aupres de la grandeur de ce merueilleux corps. Ceste rotondité

d'eau & de la terre, est assise au milieu du circuit du ciel, de sorte que le poinct & centre de ce corps rond fait de terre & mer, est pareillement le centre & nombre de tout le monde, tant du Ciel que des élemens. Outre ceste definition, il y en a vne autre vraye & absoluë, c'est que la terre & l'eau (eu esgard au Ciel estoillé, que nous appellons firmament) sont si petits que le tour de ces deux élemens luy sert de centre, & est ainsi qu'vn petit poinct au respect de sa circonference, tellement qu'en quelque part d'icelle, que l'hôme se voudra ayder d'vn Quadran ou de l'Astrolabe, son labeur sort à tel effet, comme s'il se faisoit au vray centre de la terre : car en quelque lieu que nous soyons de la terre (pourueu que ce ne soit en lieu profōd & creux) nous descouurons la moitié du Ciel : ce qui procede à cause de l'incomprehensible distāce, qu'il y a d'icy bas iusques au firmament, auec son incomparable grandeur. Qu'il soit vray, la moindre estoille que nous voyons au Ciel, est plus grāde que toute la terre, & neantmoins elle ne nous semble, qu'vn petit poinct au respect de tout le Ciel : de la moindre desquelles choses, l'on pourroit faire preuue par suffisante demōstration, mais il suffit que l'experience le monstre. Ptolomée le preuue au 20. chap. du 1. liu. de sa Geographie : Alphangan en la 4. difference : Cleomedes liu. 1. Geber. liu. 2. & Iean de Sacrobosco, comme aussi font tous ceux qui ont escrit sur la Sphere. Cela donc presupposé, imaginons en nostre esprit, que l'eau & la terre fassent vn cercle rond, & que le Ciel en soit vn autre fort grand, comme aussi est-il, que ces deux cercles n'ont qu'vn centre commun,

dedans lequel ainsi imaginé on mettra deux lignes, d'esgale grandeur, qui sortiront communes aux circonferences de tous les deux cercles : comme l'enseigne Euclides, couppant & partissant par égales portions ces deux cercles, chacune portion égalée au respect de chacun d'iceux : c'est à dire que si ces deux lignes ainsi sortans droit, font huict parts du grand cercle, elles en feront autant du petit: i'entẽs chacune huictiesme partie à l'esgard de chacune grãdeur. Or les anciens pour mesurer le monde aduiserent de diuiser le Ciel en 360. parts égales, que nous appellons degrez, & par' consequent la rotondité de la terre, en autant de parts par imaginations de lignes, portans du centre, & faisans la diuision, de sorte que pareille quantité qu'à chacun de ces degrez, au respect du tour du Ciel, toute pareille sera celle de chacun des degrez de la terre, eu esgard à la rotondité & circuit d'icelle. Et comme ces portions, ou degrez, sont entr'eux égaux, qui sçaura ce que l'vn contient de lieuës, sçaura en multipliant ce que contiennent tous les autres. Pour donc en sçauoir l'vn degré, ils firent en ceste sorte : Le Pole est vn poinct fiché au Ciel, dessus lequel le Ciel fait son mouuement, & luy demeure ferme & stable. Parquoy auec vn Astrolabe, ou autre instrument propre à cela, estans en vn lieu descouuert, ils prenoient la hauteur que le Pole auoit par dessus l'horison, en la borne de la veuë mesme, & notant le lieu qui estoit conuenable à l'éleuation ou hauteur dudit Pole, ils cheminoient droit vers iceluy sans extrauaguer au Meridien, iusques à ce qu'auec ce mesme instrument, ils le trouuoient en vn degré plus haut qu'au pre-

mier lieu ? & par là cognoissoient qu'ils auoient cheminé vn degré de la terre, depuis le lieu d'où ils estoient partis, iusques au lieu où ils estoient arriuez, veu qu'ils auoient cheminé par le respect du Ciel, eu esgard aux regles susdites des deux cercles ; Puis ils mesuroient ce que contenoit ce degré par stades ou miliers : cela cogneu par eux, ils firent ainsi leur compte : si vn degré contient tant de lieuës, toute la rotondité de la terre en cõtiendra tant, puis qu'en icelle il y a 360. degrez, tels & aussi grands que cestui-cy. Voila la forme & maniere qu'ils tenoient, & se peut encore chacun iour tenir pour mesurer la terre, cõme la plus certaine. Il faut neantmoins sçauoir, cõbien est grand chacun degré de la terre, & par consequẽt ce qu'elle contient de rotondité, la mesurant par sa grosseur de tout selon l'experience des anciens & modernes qui s'y sont estudiez. La plus commune opinion qui soit, est que chacun degré ou portion de trois cens soixante contient cinq cens stades de chemin, & chacune stade est de six vingts cinq pas geometriques, & chacun pas est autant que deux de nos communs : de sorte que le degré contient soixante deux milliers & demi, qui valent soixante deux mil cinq cens pas geometriques : Ptolomée le dit, & pareillement Marcien Capelle & la plus grand' partie des sages Cosmographes anciens, encore est-ce l'opinion cõmune de la plusspart des modernes. Oronce Finée le tient ainsi, & dit se pouuoir experimẽter en allant de Paris à Tholose. Glarean & Anthoine de Nebrisse hommes doctes, diligens & curieux, disent auoir fait semblable experience : tenant doncques cela pour certain, bien

qu'Erastotene, & autres Grecs eussent opinion que tous degrez auoient 700. stades, en quoy ils se sont abusez, peut estre pour auoir mesuré leurs pas trop petits : ie dy donc qu'estant chacun degré d'iceux, des 360. long de cinq cens stades, tous les 360. contiennent ensemble, vingt-deux mil cinq cens milliers, qui sont 180. mil stades. Par ainsi la rotondité de toute la terre, compris en icelle toute la machine de l'eau, estant reduite à mille pas, contiendra vingt-deux millions & cinq cens mil pas. Et si voulez sçauoir cõbien tout le tour de la terre contient de lieuës Françoises, il faut donner à chacune lieuë deux mil d'Italie : parquoy si vous diuisez 22. mil 500. pas en deux, vous trouuerez que le circuit de la terre contient onze mil deux cens cinquante lieuës Françoises : & si le diuisez par quatre, tout l'enuiron de la terre contiendra 5625. lieuës d'Allemagne : car les quatre mil d'Italie ne font qu'vne lieuë d'Allemagne. Et voila quãt à la dimention de la terre selon la cõmune opinion.

Pourquoy c'est que la neige couuerte de paille se conserue en sa froideur, & l'eau chaude en sa chaleur, veu que ce sont deux contraires effects par vne mesme chose, auec quelques autres secrets.

CHAP. XX.

AVx hommes d'esprit, & amis de la contemplation des œuures de nature, ne se presentera chose si legere, ny de si peu de valeur, où ne se trouue quelque chose notable, & qui ne rende leurs esprits contens, apres qu'ils en ont cognoif-

ſance. On trouuera plusieurs perſonnages, auſquels ſi on demandoit pour qu'elle cauſe la neige couuerte de paille ſe conſerue long-temps en ſa froideur, ſans ſe fondre, ils ne ſçauroient que dire. A cela reſpond Alexandre Afroidiſée excellent Peripateticien, que la paille n'a point de qualité manifeſte, & cogneuë, elle n'eſt ny chaude ny froide, en ſorte que quelques vns l'ont nommée ſans qualité: pour ceſte cauſe eſtant ainſi ſingulierement temperée & delicate, iuſques a eſtre quaſi à ce degré de la pouuoir dire, ny chaude ny froide, elle ſe conuertit facilement en la qualité de la choſe qu'on luy adjoint: tellement que mettant en icelle de la neige qui eſt froide, ceſte paille en prend la froide qualité, & par le moyen d'icelle eſt aidée, & ſouſtenuë la froideur de la neige, comme vne choſe d'vne qualité aide l'autre ſans luy donner aucune chaleur, pour ce qu'elle ne l'a pas: ainſi la neige eſtant accompagnée de froideur, & deffenduë cõtre la chaleur, que la paille en garde d'entrer, ſe conſerue en ſon eſtre aſſez plus long-temps, que ſi elle n'eſtoit point couuerte de paille. Pour ceſte meſme raiſon aduient effect contraire en l'eau chaude, pour ce qu'eſtant couuerte de paille, ceſte paille reçoit incontinent la qualité de la chaleur de l'eau, & eſtant ainſi incontinent eſchauffée, elle ayde, & conſerue l'eau en ſa chaleur, & deffend de l'air qui la refroidiroit. Pour ceſte raiſon nous pourrons donç entendre d'autres difficultez & doutes, que perſonnes curieuſes nous ameneroient cõme ceſtecy. Nous ſçauons bien qu'outre noſtre chaleur naturelle & interieure, ce qui nous cauſe chaleur en eſté, c'eſt l'air, qui en ceſte ſaiſon eſt beaucoup plus

chaud qu'en autre temps de l'année, de sorte que plus l'air est chaud, & plus nous sentons de chaleur: si donc il est ainsi, cõment est-ce que nous sentons plus de fraischeur, & moins de chaud, en vous donnant air en Esté & en nous émouuans pour l'auoir, veu que selon Aristote, le mouuement cause plus grande chaleur, tellement que l'air par ceste agitation se deuroit eschauffer, & donner plus de chaleur, que s'il estoit en repos: la cause prouient de ce que nous auons plus de chaleur en nostre corps qu'il n'y a en l'air, tant à cause de nostre naturel, que de ce que l'air a operé en nous: car venant l'air fraischement (ce dis-je, pour ce qu'il est plus temperé que nous mesmes) il nous tempere aucunement, mais demeurant en repos prés nous, il s'eschauffe en nostre chaleur: tout ainsi que nous auons dit de la paille, il nous conserue, voire augmente ceste chaleur: toutesfois s'il est agité, & souuent renouuellé, en venant plus temperé que nous ne sommes, ceste temperature & difference que nous sentons de moindre chaud, nous modere le nostre mesme. C'est la responce d'Alexandre, & mesmement Aristote donne à ceste question: il faut neantmoins noter, que s'il se trouuoit vn air plus chaud que celuy que nous habitons, l'agitation de tel air ne seroit pas si bonne, pour ce que nous sentirions plus grande chaleur, comme il aduient bien souuent. Ainsi voyons nous aduenir en l'eau chaude que si nous mettons la main dedans, à peine l'y pouuons nous tenir, & toutesfois si nous y tenons la main ferme, elle dõne moins de passion, que si nous la remuons: pour ce que du moins l'eau qui enuironne la main froide, se tempere quelque peu à

fentour d'icelle, mais en la remuāt parmy ceste eau, elle se renouuelle en chaleur & s'approprie à chaque fois nouuelle force: ainsi le plus puissant opere de nouueau enuers le plus debile. On demande encor pour quelle cause il fait plus chaud à la fin du mois de Iuin, & le long du mois de Iuillet, estant le Soleil plus esloigné de nous, qu'il ne fait au commencement de Iuin, veu que lors nous sommes au solstice du Soleil, & frappe plus droit auec ses rais: à quoy respond Aristote au 2. de ses Meteores, que le chaud du Soleil n'est point cause, ny ne sent point dauantage pour estre le Soleil plus prés de nous, ains quand plus il y a de temps qu'il est sur nous: pour ce qu'en Iuin & Iuillet il a esté plus long-temps à s'approcher de nous, aussi en declinant il cause plus grande chaleur, car il réchauffe en deualant la partie, & la trace de l'air, qu'il auoit desia en montant eschauffée.

D'aucuns grands personnages qui sont morts, estant appellez par quelques-vns de ceux qu'ils auoient fait mourir iniustement, & si moururent au temps qui leur fut assigné auec vne histoire notable d'vn Archeuesque de Magence.

CHAP. XXI.

QVAND le secours des hommes a cessé à ceux à qui on faisoit tort, si la verité est iamais celuy de Dieu ne leur a failly, & combien qu'il n'arriue point si tost, ne si visiblement comme on voudroit bien, si est-ce que Dieu sçait, quand & comment il doit venger les iniures qu'on fait aux innocens, & si permet aucunesfois qu'on co-

gnoiſſe en public le tort qu'on fait à aucuns, & les faux iugemens contr'eux. Dequoy nous pourrons amener pluſieurs exemples: entre leſquels nous liſons qu'vn Cheualier de ces Templiers (deſquels nous auons parlé en la ſeconde partie des Diuerſes Leçons) eſtant ſelon l'opinion de quelques-vns conduit à mort injuſte: ce Cheualier qui eſtoit Italien, natif de Naples, voyant en vne feneſtre le Pape Clement cinquieſme, qui l'auoit condamné à mort, & pres de luy Philippe le Bel Roy de France, il dit à haute voix: Tres-cruel Clement puis qu'il n'y a point de Iuge au monde, par deuant qui l'homme puiſſe appeller de l'iniuſte ſentence, que tu as contre moy donnée, j'appelle de toy cõme de Iuge iniuſte, par deuãt le juſte Iuge Ieſus Chriſt, deuãt lequel ie t'adjourne, & pareillement le Roy Philippe à la pourſuitte duquel tu as donné iugement de mort contre moy, & ce dans vn an à comparoir deuant le Tribunal de Dieu, pour eſtre à droit auec moy, & là ie propoſeray ma cauſe, qui ſe determinera ſans auarice ou paſſion aucune, comme vous auez fait. Or leur en aduint-il ainſi qu'il auoit demandé: car au bout du temps, le Pape eſtant paſſioné d'vne douleur d'eſtomach mourut, auſſi fit le Roy Philippe: quoy qu'il en ſoit, il ſemble que cela procedoit d'vn iugement de Dieu. Le pareil cas aduint à Ferdinand quatrieſme Roy de Caſtille: lequel faiſant mourir deux Cheualiers, plus par courroux que par iuſtice, & auſquels ny larmes, ny ſupplications ne peurent en rien ayder, ils citerent le Roy deuant le Tribunal de Chriſt, à comparoir dans trente iours, au dernier deſquels il mourut preciſément. Il en aduint autant d'vn

Capitaine de Galeres de Gennes, duquel Baptiste Fulgose escrit, qu'en faisant vne course sur mer, il prit vne fuste de Catelongne, en laquelle y auoit vn Capitaine, qui iamais n'auoit fait tort aux Geneuois : ce neantmoins pour l'inimitié que ce Geneuois portoit aux Catelans, il commanda que ce Capitaine prisonnier fust pendu, lequel en respādant plusieurs larmes requeroit qu'on ne le fist mourir à tort, veu que iamais il n'auoit offencé, ny sa nation aussi : mais en fin ne trouuant aucune misericorde en luy, recourut à la iustice, disant à ce Capitaine cruel, puis qu'il vouloit executer contre luy ceste iniuste sentence, qu'il en appelloit deuāt Dieu, qui chastie les iniustes : & de fait l'adjourna pour comparoir à vn iour dit, afin de rendre conte deuant Dieu du tort qu'il luy faisoit : auquel iour le Capitaine Geneuois ne fit faute, car il mourut, & alla rendre compte à celuy qui en deuoit rendre raison. Ie pourrois bien amener plusieurs autres tels cas ; mais pour le plus estrange de tous, ie veux dire celuy qui aduint à Magonce en Allemagne, qui generalement cousta si cher à toute la ville, selon que briefuement le recite Gontier Poëte renommé, qui a escrit les faits de l'Empereur Federic premier de ce nom : l'Euesque Conrad le raconte pareillement en son histoire de plusieurs choses qui aduindrent du temps de ce Federic, & de Henry VI. son fils, & en voicy le fait : En ceste ville de Magonce, en l'an mil cent cinquante, ou vn peu plus, il y auoit vn Archeuesque nommé Henry homme singulier en toutes vertus. Cét Archeuesque comme bon Pasteur qu'il estoit, chastioit seuerement les pechez publics, & ayant grand soin

de ses brebis, estoit fort jaloux de l'honneur de Dieu, & de l'amour du prochain : au moyen dequoy les meschans luy porterent telle haine & enuie que par fausses informations, il fut accusé deuant le Pape à Rome, comme inhabile de ceste dignité, luy mettant sus plusieurs crimes & delicts. Quoy entendu par le Pape, qui le reputoit iuste & sainct, & ne pouuant neantmoins denier audience à qui luy demandoit iustice, il l'aduertit de l'accusation. A ceste cause pour purger son innocence, il esleut entre ses amis, celuy que plus il aymoit, & auquel il auoit fait plus de bien qu'à tous les autres, c'estoit vn Prestre nommé Arnaud, qu'il auoit fort esleué en dignité : or estoit cét Arnaud riche d'esprit, d'éloquence & de deniers : parquoy luy arriué dans Rome, institué & poussé du diable, pensa faire priuer son Seigneur de ceste dignité, & se l'appliquer à soy-mesme : pour à quoy paruenir il suborna, moyennant grande somme de deniers, deux malins Cardinaux : puis au lieu de parler en la faueur de son maistre, il parla contre luy, disant estre plus obligé à Dieu & à la verité, que aux hommes, & que de vray l'Archeuesque estoit coulpable de ce qui luy estoit mis sus : au moyen dequoy le Pape imbu & abusé du rapport, delibera d'y enuoyer deux de ses Prestres pour en faire information, & y enuoya les deux Cardinaux confederez d'Arnaud, pour parfaire le procez, lesquels arriuez en Allemagne firẽt venir l'Archeuesque deuant eux, & fut ouy, en sorte qu'on donna sentẽce contre luy, par laquelle il fut priué de son siege & dignité, & en son lieu fut mis Arnaud, qui l'auoit vendu, cõme Iudas vẽdit nostre Seigneur : en pro-

nonçant lequel iugement, l'Archeuesque Henry present, dit ces mots : Dieu sçait que ie suis iniustement condamné, toutesfois ie me soucie peu d'appeller icy de vostre sentence, pour ce que vous serez plustost creus en mensonge, que moy en verité : pour ceste cause ie reçoy ce jugement en la remission de mes pechez : toutesfois i'appelle de vostre sentence deuant le iuste Iuge eternel, qui est le Christ, deuant lequel ie vous adjourne : Ce que entendu par les Iuges, s'en prindrent à rire, disans que s'il alloit deuant, ils le suiuroient: ceste sentence fut donnée en l'an 1156. que l'Archeuesque priué supporta en grande patience, & s'estant retiré en vn Monastere, il y obserua l'ordre de la vie, sans toutesfois prendre l'habit. Conclusion, Dieu ne voulut souffrir ceste meschanceté sans punition, afin que l'innocence du iuste fut cogneuë. Vn an & demy apres Henry mourut en son Monastere en grande saincteté, & comme il est à penser il monta en la gloire tant desirée. La nouuelle de ceste mort venuë à Rome, les deux Cardinaux y estãs vn iour se gaudissoient ensemble, disans qu'il leur falloit aller trouuer l'Archeuesque Henry : mais peu de iours apres l'vn des deux estant accoudé sur l'espaule d'vn de ses gens, fut si presé de mal, que les tripes & boyaux luy saillirent par le fondemẽt & mourut : l'autre en grinçant les dents, se rompit & mangea les mains, & mourut enragé. Quand est d'Arnaud pour ses cruautez, & les seditions qu'il entretenoit parmy le peuple il fut tant hay de tous, qu'vn iour estant assiegé en vn Monastere, il y fut tué, puis laissé trois iours dãs les fossez de la ville, où tout le peuple, hommes & femmes exerçoient

sur son corps toutes les cruautez possibles de songer à hommes.

De deux Cheualiers qui s'estoient persuadez par imagination qu'ils deuoient estre pendus : & en quelle sorte ils furent destournez de ce pensement.

CHAP. XXII.

SI les contes couchez sous fictions poëtiques & inuentez, donnent quelque plaisir aux lecteurs, par cõsequent les veritables, & qui ne sont pas moins estranges meritent bien estre contez. En la Prouince d'Estirie, ainsi nommée de tout temps, qui est aux fins & limites d'Austrie & Pannonie, y auoit vn Gentil-homme fort honorable, lequel par forte tentation du diable, prit vne diabolique imaginatiõ, telle qu'il se persuadoit se deuoir pendre, & auec ceste apprehension fut par plusieurs fois en dãger de le faire: toutesfois secouru du bon Ange il descouurit ceste intention à vn Religieux, lequel apres l'auoir fort bien consolé, luy cõseilla d'auoir tousiours vn Prestre en sa compagnie, & que tous les iours il oüist Messe : car par ce moyen Dieu y mettroit remede: par le conseil de ce Moyne, le Gentil-homme se retira en vn chasteau qu'il auoit aux champs, où il demeura l'espace d'vn an, oyant tous les iours Messe, par ainsi ceste imagination luy cessa. Vn iour aduint que ce Prestre luy demanda congé d'aller à vn petit lieu prochain, pour ayder à vn autre Prestre son amy, à faire vn office solemnel, ce que luy accorda le Gentil-hõme, en intention de le suyure incontinent, pour y ouyr la Messe: mais ayant esté retardé de le suyure, pour

aucuns negoces qu'il auoit à faire, il estoit quasi midy quand il partit de sa maison, bien ennuyé de ce qu'il ne pouuoit arriuer à temps pour ouyr Messe: tellement que son viel pensement de se prendre, luy remit les premiers aguets & persuasions en auant. Or en cheminant, il rencontra vn vilageois qui venoit de là où il alloit, duquel il sçeut que la Messe estoit dite & le seruice fait, dōt il reçeut grād desplaisir, se nommant mal-heureux, de n'auoir peu ce iour-là ouyr Messe: ce que voyant le laboureur, luy dit qu'il ne s'en deuoit fascher: & que s'il vouloit, il luy vendroit le merite qu'il auoit acquis en oyant ceste Messe: à quoy s'accorda le Gentil-homme, & pour cét achept luy bailla vne robbe qu'il portoit: puis arriuant à l'Eglise fit deuotement son oraison à Dieu: ce fait, en retournant en son logis, & se trouuant vn peu plus auant que l'endroit où il auoit trouué le laboureur, il leua les yeux en haut, & le vid pendu à vn arbre: il est donc à presuposer que ce fut par la permission de Dieu, pour ce que ce villageois auoit vendu son merite, en vendant lequel il auoit achepté le droit de la penderie du Gentil-homme. De là en auant le Gentil-homme vesquit tousiours sain & de hait ayant retiré de son esprit ceste mauuaise pensée. Ces choses sont escrites par le Pape Pie second en sa Cosmographie de la description d'Europe, & par M. A. Sabellique au 3. liure de sa dixiesme Decade. En vne ville d'Espagne y eut semblablement vn homme, qui fut en pareille fantasie de se pendre, & disoit auoir vne certaine reuelation qu'il deuoit aller en enfer sans pouuoir estre sauué: tellement que par plusieurs fois il delibera de se pendre, & s'en

mit en effort. Au moyen dequoy ses parẽs luy baillerent des gardes, essayans par toutes voyes luy oster ceste diabolique pensee, tant par prieres & oraisons, que par admonestemens & remonstrãces de plusieurs Religieux: & toutesfois il n'estoit possible de s'en diuertir. Aduint vn iour qu'il fut visité d'vn Religieux de l'ordre de S. Dominique, hõme bien lettré & de saincte vie, lequel apres auoir essayé par tous moyens de le remettre en son bon sens, & voyant ny pouuoir aduenir, il s'aduisa d'vne finesse: & luy dit qu'il estoit vray que ceste reuelation luy auoit esté donnée, toutesfois qu'il sembloit estre vne grande folie, de ne pas tâcher à prolonger son chemin, à fin de n'aller si tost en enfer, & qu'il deuoit prier Dieu qu'il luy prolongeast sa vie, à fin que pendant le temps qu'il viuroit, il fust exempt de ces peines infernales: encore de tant plus deuoit-il prier Dieu, à qui rien n'est impossible, à fin qu'il luy pleust reuoquer ce iugement. Ceste raison entenduë du Gentil-hõme tourmenté luy fut aggreable, & delibera de se trauailler au plus qu'il pourroit, pour y aller le plus tard qu'il luy seroit possible: ainsi viuant en ceste opinion, il perdit en peu de temps ceste imagination terrible, & si vesquit depuis, & mourut en bonne disposition auec l'aide de Dieu.

De la cruauté qu'Alboüin Roy des Lombards exerça contre sa femme Rosemonde. & par quel moyen elle se vengea de luy.

CHAP. XXIII.

ENTRE les peuples belliqueux qui sont sortis d'Alemagne, & de ces parties Septentrionales

trionales pour descendre en Italie, sont nommez les Longobards, qui occuperent par l'espace de 200 ans & plus, tout ce qui est pour le jourd'huy nommé Lombardie, & iusques à ce que Charlemagne les en chassa, dont l'histoire est amplement declarée par Paul Diacre, en son particulier liure qu'il en a fait: car il dit que quand ils laisserent l'Hongrie (où ils auoient habité quelque temps) pour venir en Italie, ils auoient pour leur Roy vn nõmé Alboüin, homme de grand esprit, & vaillant au faict de la guerre: car il vainquit en bataille Cunimond Roy des Girpides: puis luy ayant fait trancher la teste, fit faire de son test vne tasse, en laquelle il beuuoit pour triomphe de sa victoire. Et tenant encore prisonnier la fille de ce Roy nommée Rosemonde, il la print à femme puis vint conquerir l'Italie, ayant ceste femme auec luy, en l'an 862. Et apres auoir prins plusieurs villes & citez, paruint finalement en la ville de Pauie: où depuis ses successeurs Roys ont fait leur siege & continuelle residence, comme la principale ville de leur Royaume. Or ayant regné trois ans, & trois mois, & se trouuant à Verone, il ordonna vn solemnel festin, auquel il fit boire la Royne dans la tasse faite du test du chef de son pere: dont elle print tant de honte & de desplaisir, que toute l'amour qu'elle luy auoit porté auparauant fut conuertie en vne haine mortelle, concluant de le tuër, pour venger la mort de son pere, & pour ce faire s'en conseilla auec vn iouuenceau nommé Helmechild, qui luy dit qu'à telle execution elle deuoit appeller vn puissant Cheualier nommé Peredée: ce qu'elle fit, mais il n'y voulut consentir, luy semblant ceste

chose estre trop grande trahison : toutesfois elle pour paruenir à son entreprise, postposa toute hõnesteté:car estant aduertie que ce Peredée aymoit vne de ses Damoiselles, elle se mit vne nuict secrettement , au lieu où Peredée & la Damoiselle se deuoient rencontrer:où arriué,il fut long-temps auec la Royne,pẽsant que ce fut la Damoiselle. Parquoy la Royne qui n'auoit point encore parlé voyant à son aduis l'heure propre,luy dit, sçais-tu bien auec qui tu es maintenant Peredée?à laquelle respõdit, vous estes vne telle,& nõma le nom de sa mie. Adõc la Royne luy dit:tu faux Peredée , ie suis la Royne Rosemõde, & non pas celle que tu penses:tu as fait chose pour laquelle il te cõuient mourir de la main d'Alboüin, ou toy mesme le tuëras:& pourtant aduise lequel tu aymeras le mieux. Quand Peredée considera les termes où il estoit, il conclud de tuër le Roy , & pour ce faire , luy, la Royne & Helmechid ensemble aduiserent le moyen qui fut tel:que le Roy sentant la grande chaleur du iour , voulut dormir , & la Royne faisant semblant de le laisser reposer plus à son ayse, commanda que chacun se retirast de la chambre , puis print l'espée du Roy, qu'elle lia en sorte, que quand il s'en fust voulu ayder , il n'eust peu : ce fait Peredée & Helmechild, qui n'attendoient que l'heure, entrerẽt en la chambre:toutesfois ne sçeurent marcher si doucement, que le Roy ne les ouyt, & se leua : mais aussi-tost qu'il vid en sa chambre venir deux hommes à l'improuiste & si d'aguet , il eut par grand fureur recours à son espée, pour le soupçon qu'il auoit de la verité, toutesfois ne pouuans s'en ayder , les deux qui estoient armez, commencerent à le frapper de

toutes parts, parquoy il print vn ſcabeau auec lequel il ſe deffendit quelque peu, ce neantmoins il fut en fin tué par eux, ſans qu'aucun s'en apperceuſt : au moyen de laquelle mort Helmechild s'empara du Palais, penſant ſe faire Roy en prenant la Royne à femme : comme il fit incontinent. Mais quand les Lombards entendirent la forme de la mort de leur Roy, ils empeſcherent leur deſſein. A ceſte cauſe, apres auoir fait vn paquet des plus riches bagues & joyaux du threſor Royal, furent contrains s'enfuyr en menans auec eux Aluicinde fille d'Albouin, & de ſa premiere femme : & pour ſeureté ſe retirerent à Rauenne, où lors eſtoit vn Lieutenant de l'Empire, nommé Longin, qui tenoit le lieu pour Tybere fils de Conſtantin Empereur de Conſtantinople, lequel Lieutenant les receut courtoiſement : mais quelque temps apres, vouloir luy print de ſe marier auec Roſemonde, & ayant accordé auec elle, luy conſeilla de faire mourir Helmechild, & puis qu'il l'eſpouſeroit. Elle qui auoit perdu l'amour de Dieu, & la honte des hommes, deſirant ſe voir Dame de Rauēne, luy donna au ſortir d'vn bain vn breuuage empoiſonné, luy diſant qu'il eſtoit fort bon pour la ſanté, à la perſuaſion de laquelle il print le breuuage, duquel ſe trouuant peu apres trauaillé dās le corps, il ſe cogneut eſtre empoiſonné : parquoy tirant ſon eſpée de grand cholere, contraignit Roſemōde à boire le demeurant : par ainſi en vn meſme temps ils payerent tous deux l'offence de la mort d'Albouin. Quoy entendu par Longin, il fit prēdre Aluiſinde la fille, qu'il enuoya vers l'Empereur Tybere, auec ſon threſor en Conſtantinople, & fut par

reillement conduit Peredée, qui y vescut, & finit miserablement sa vie, apres y auoir eu les yeux creuez.

D'vne belle tromperie qu'vne Royne fit à son mary, & comme fut engendré le Roy Iames d'Arragon, ensemble de sa naissance & de sa mort.

CHAP. XXIIII.

IL me souuient d'auoir leu en la Chronique des Roys d'Arragon, que Dom Petre, Comte de Barcelone, qui fut septiesme Roy d'Arragon, eut en mariage Dame Marie fille du Comte de Mõt-pellier, nepueu de l'Empereur de Constantinople, assez belle & honneste. Ce neãtmoins le Roy s'estoit fort adonné aux autres femmes, & n'aymoit gueres la Royne, ne luy faisoit telle cõpagnie qu'il estoit tenu faire : dont elle se contristoit fort, pour ce que le Roy n'auoit aucun enfant à luy succeder au Royaume. Parquoy auec l'ayde d'vn sien Chambellan, qui peut estre en telles affaires l'auoit autrefois seruie, trouua moyen que sous le nom d'vne des fauorites, il l'introduisit à coucher vne nuict auec le Roy, où estant secrettement conioincte, & sentant le Roy que le iour approchoit qu'il voulut pour son honneur la faire retirer : mais elle luy dit, Monseigneur & mary, ie ne suis pas celle que vous pensez : ains sçachez que vous auez eu vostre femme aupres de vous, faites moy endurer tel mal qu'il vous plaira, si est-ce que ie ne bougeray d'icy de vostre presence, iusques à ce que quelque homme digne de foy, soit tesmoin que ceste nuict i'aye

couché auec vous, afin que si Dieu me fait la grace que i'aye de vous le fruict que ie desire, le monde sçache qu'il est vostre. Le Roy voyant l'honneste tromperie de sa femme, fut constant, & fit venir deux de ses Gentils-hommes pour tesmoins de ceste verité. Si pleust à Dieu qu'à temps conuenable la Royne se sentit grosse, & au bout du terme enfanta vn fils le premier iour de Feurier, l'an 1196. lequel si tost qu'il fut né, la mere le fit porter à l'Eglise, & (qui fut digne de memoire) tout ainsi que ceux qui le portoient entrerent en l'Eglise, les Prestres qui estoient dedans commencerent à chanter, *Te Deum laudamus.* Et de là estant porté en vne autre Eglise, ainsi que ceux qui le portoient entrerent dedans, les Prestres commencerent ce Psalme, *Benedictus Dominus Deus Israël*, qui estoit grande prognostication, & bonne esperance de la grande bonté qui deuoit regner en luy. Et ne sçachans le pere ne la mere quel nom ils luy deuoient donner, firent allumer douze torches esgales, portant chacune le nom d'vn Apostre, auec deliberation que le nom de la torche qui premiere faudroit, seroit donné à l'enfant: la premiere qui faillit fut celle de sainct Iacques. Par ainsi on le nomma Iames, pour ce que c'est le nom que les Arragonnois donnent à cét Apostre. Il fut Prince excellent, & de bon gouuernement en paix & en guerre: il fit cruelle inuasion sur les Mores, il estoit fort liberal aux soldats, & entre autres choses notables, il leua vne grosse armée, qu'il mena en l'Isle Majorque, qui lors estoit en la puissance des Mores, où il eut de grandes batailles: mais apres auoir longuement tenu le siege

le siege deuant la ville, à la fin il gaigna, & pareillement les autres Isles voisines : puis venant sur son Royaume des Mores, & mesmement en la ville de Carthage, il eut plusieurs enfans, tant fils que filles, ausquels pendant sa vie il donna grãds biens & estats. Dom Petro qui depuis fut Roy d'Arragon, estoit son fils, aussi l'estoit Dom Iacques Roy de Majorque & Minorque : vn autre qui fut Archeuesque de Tolete, Dame Yollant qui fut Royne de Castille, & Dame Ysabeau qui fut Royne de Frãce, & Dame Vtraque qui fut mariée auec Dom Emanuël Prince de Castille, & Dom Petre qui espousa la fille du Roy de Nauarre, il vesquit 72. ans, & mourut Catholiquement, & à sa mort print l'habit de Moine, renonçant au sceptre Royal auec propos deliberé, s'il eschappoit de ceste maladie d'employer le reste de son aage au seruice de Dieu; mais renforçant son mal d'heure à autre, il mourut en la ville de Valence en l'an 1266. au commencement du mois d'Aoust.

D'vne ancienne & gracieuse coustume obseruée par les habitans de la Prouince de Carinthie, au couronnement de leur Prince, & comme ils chastient cruellement les larrons.

CHAP. XXV.

LE Pape Pie second de ce nom, qui fut de grande doctrine, & diligent inquisiteur des histoires veritables, comme nous l'auons par plusieurs fois par cy-deuant allegué, dit en la description du monde, que la Prouince de Carinthie est enclose au territoire & sous la Seigneu-

rie d'Austrie : & si recite vne coustume que les habitans de ceste Prouince tiennent au couronnemēt de leur Prince, qui est merueilleusement estrange, & neantmoins fort gracieuse : laquelle coustume est pareillement declarée par A. Sabellique en la sixiéme Decade, & par Sebastien Monster en sa nouuelle Cosmographie. En ceste Prouince de Carinthie, il y a en vne grande pleine, des vieux édifices ruinez, qui representent les vestiges de quelque ancienne ville. En ce lieu là y a aussi vne grande pierre, & quand on doit donner obeyssance à la nouuelle creation d'vn Seigneur, il y a vn iour deputé, auquel on met sur ceste pierre vn Laboureur qui à ceste preéminence, à cause de son lignage, & tient en la main droite prés de la pierre, vne vache qui a veslé, & à main gauche vne jument fort maigre & debile, & tout à l'entour y à infinité de Laboureurs & autres villageois : en ce lieu là vient encore cōparoir celuy qui doit estre Prince, auec grand nombre de gens à cheual, fort bien en ordre, ayans douze bannieres deuant eux, entre lesquels y en à vne plus grande & plus apparente que les autres, qui est portée par vn Comte par special priuilege : & l'Archiduc, ou Seigneur vestu d'habit de Berger, vient à la pierre où est ce Laboureur, lequel en le voyant approcher s'escrie à haute voix, & demande qui est cestuy-là qui vient auec telle gloire & felicité? à quoy ceux qui sont là respondent, cestuy-là qui vient est Prince de ce pays. Adonc comme le son d'vn tonnerre, ce vilain crie, est-il juste Iuge, gardera-il bien la Iustice? pourchassera-il bien le salut & la deffence du pays? est-il franc & libre de lignage? est-il vaillant &

digne d'honneur & reuerence? est-il Chrestien: est-il deffendeur de la foy de Iesus Christ: & toute la compagnie luy respond, il l'est, & le sera, puis il recommence encore de nouueau à demander: quel droit & raison a-il de me venir oster de ce lieu où ie suis maintenant? à laquelle demande le Comte qui porte l'estendart, respond: pour quitter ce lieu on te donnera soixante ducats d'or: & ceste vache, & ceste iument seront à toy, & la riche robbe que nostre Roy a dernierement despoüillée sera tienne: & encore toy & ta famille serez libre de tout tribut. Apres ces mots, le Prince approche de la pierre, & le laboureur luy donne gracieusement vn soufflet sur la jouë, l'aduertissant d'estre bon iusticier, puis en descendant de la pierre, il prend la iument & la vache, & s'en va: & le Prince apres estre descendu à pied, monte sur ceste pierre & desgaine son espée, de laquelle il fait quelques tours, & vireuouste de tous costez, promettant à tous à haute voix, estre bon Iuge & bon Prince, & ce fait, on luy apporte dans vn bonnet pastoral, vn peu d'eau à boire, puis il descend de la pierre. remonte à cheual, & s'en-va auec sa compagnie ouyr la Messe en vne Eglise. Cela fait, il change ses habits des champs & de Laboureur, en habits Royaux, & apres le repas royallement prins auec la compagnie, il retourne en la campagne, où il escoute toutes gens de Iustice, ainsi voila les ceremonies obseruées en la creation de ce Prince. Vne autre coustume est obseruée à ce peuple en la punition des larcins, laquelle est iniuste & trop cruelle, principalement entre les Chrestiens: car ayāt seulement des indices qu'vn homme soit larron, ils le

font mourir sans luy faire son procez, & trois iours aprez qu'il est mort, ils examinent les tesmoins en grande diligence, & si par telles inquisitions il est prouué coulpable, il le laissent au gibet iusques à ce qu'il tombe par pieces : mais s'il est trouué innocent, ils l'ostent de là & luy font honorables obseques & funerailles, auec plusieurs oraisons & aumosnes pour le salut de son ame. Ceux-cy chastient les larrons auec telle seuerité : & toutesfois il y a d'autres nations qui les ont grandement suportez, cōme les Egyptiēs, desquels écrit Aulugelle en ses nuicts Attiques : & pareillement des Lacedemoniēs qui permettoient aux enfans d'estre larrons, d'apprendre à sauter, afin qu'ils fussent plus hardis & adroits en la guerre. Toutesfois Dracon, celuy qui donna les loix aux Atheniens, en fit vne, où il commanda que toute espece de larrecin fut punie de peine de mort. Au moyen dequoy Solō disoit qu'il auoit escrit la loy auec du sang, laquelle il mitigua, & adoucit depuis la coustume qu'on tient maintenant de pendre les larrons, fut premierement ordonnée par l'Empereur Federic troisiesme, selon que l'escrit ce docte homme en tous arts & sciences, Loys Viues, au 7. liure de ses disciplines.

En laquelle part du Zodiaque se trouuerent le Soleil & la Lune, & aussi les autres planettes, quād ils furent faits & quel fut le commencement des ans & des temps.

CHAP. XXVI.

COMME dit le Philosophe, les hommes sont naturellement curieux de sçauoir : & encor

en ce cas est telle leur cupidité, & l'auidité de leur humain entendement, qu'ils ne se contentent pas seulement de sçauoir les choses qui se peuuent cõprendre auec repos : mais en outre ils cherchent & taschent par grande presomption de sçauoir, & cognoistre les impossibles ou fort arduës. Si est-ce pourtant que ce penible desir n'a point esté totalement, vain, encore qu'il ait par plusieurs fois failli: pour ce que la contemplation & continuel estude, ont trouué des choses qui semblent impossibles & surnaturelles pour venir à la cognoissance des hõmes, comme sont les mouuemẽs des cieux, le cours des planettes & des estoilles: l'influence & la force d'icelles, & semblables choses: entre lesquelles est comprins ce que ie veux maintenant traiter qui est de sçauoir en quel temps de l'année, & à quel iour le monde commença, ou pour mieux dire, quand & en quelle saison Dieu crea le monde, quand commencerent les temps & l'an : & où estoit le Soleil, où Dieu le mit premierement lors qu'il commença son cours, & semblablement la Lune, & autres planettes. Aristote se soucia peu de ces questions, comme aussi firent infinité d'autres Philosophes, qui, par faute de lumiere de foy, croyent que le Monde fust eternel & sans commencement : mais ceux qui n'ont pas ignoré ces choses, ains ont creu ce commencement des temps, se sont quasi diuisez en deux opinions. Quelques-vns d'entr'eux disent, qu'en cét instant que le monde fut creé, le Soleil se trouua au premier poinct du Mouton, qui est en l'equinoxe de l'Esté, venant en ce temps-cy à l'onziesme iour du mois de Mars. Autres disent que le monde com-

mença estant le Soleil au premier poinct des Balances, qui est l'autre equinoxe de l'Hyuer, communément venant en ce temps-cy, au 13. ou 14. de Septembre. De ceste opinion furent aucuns Egyptiens, & Arabes, & semblablement des Grecs, selon que le recite Linconiense, en vn traicté qu'il a fait au Pape Clement, & Vincent en son Miroir historial. Ceux qui suiuent ceste opinion alleguent vne raison, mais à la fin ie monstreray combien elle est foible & debile : car (disent-ils) alors les principaux fruits de la terre estoyent meurs, assaisonnez : aussi qu'il estoit raisonnable que la terre se presentast au commencement parfaicte : & à ce propos alleguent l'authorité du Deuteronome, où il est dit que Dieu fit toutes choses parfaictes & accomplies. Il y en a eu d'autres qui ont dit, que l'entrée des tẽps & des ans, fut au plus grand iour de tous les autres, qui est lors que le Soleil entre au signe de Cancer, l'onze au 12. de Iuin. Iules Firmique autheur ancien, & de grande authorité en Astrologie, dit à l'entrée de son tiers liure, qu'au commencement du monde le Soleil estoit au 15. degré du signe du Lyon, qui est le signe auquel il y a plus de seigneurie, pour ce qu'il est nommé en la maison du Soleil, ainsi dit-il en discourãt des autres planettes. Mais le plus raisonnable aduis de tous, & plus conforme à la verité, c'est que quand le temps & les Cieux commencerent à ce mouuoir, le Soleil estoit au 1. poinct du Mouton, qui est à nous en Mars, auquel est quasi l'entrée de l'Esté : Ce qui est affermé outre les raisons que nous dirõs, par la plus grande partie des historiens, tant Chrestiens, qu'Ethniques : entre lesquels sont S, Hierosme,

Deuter. ch. 3. 2.

S. Ambroise, S. Basile, & autres qui tous mettent le commencement du monde, & de l'an en l'equinoxe de nostre Esté, & combien qu'il semble qu'il y ait quelque difference entr'eux, pour ce que l'vn veut que ce commencement soit en Mars, & l'autre le veut en Auril, cela se peut supporter: car ils sont tous d'accord que ce fut en l'equinoxe qui maintenant est en Mars, toutesfois cõme nous auons desià dit par cy-deuant: l'equinoxe n'est pas ferme: car Iesus Christ souffrit le 25. de Mars, qui tenoit lors l'equinoxe, & maintenant il est en l'onziesme: partant il est à presupposer qu'auparauãt il estoit en Auril. Pour ceste cause quelques vns ont mis Auril pour le premier mois, & les autres Mars: & neantmoins veulent tous dire, que quand le Soleil entre au premier poinct du Mouton, c'est l'equinoxe, & en est l'opinion fondée sur l'Escriture saincte, & signamment au 12. chapitre d'Exode, où il est dit que le mois Nisan (qui est Mars à nous) est l'entrée de leur an. Aussi Vincent au cõmencement de son Miroir historial dit, que les Hebrieux commençoient leur an en Mars, pour ce qu'à tel mois est l'equinoxe, par où le monde commença. Ceste opinion est pareillement tenuë de quelques Gentils, comme Elpaco en son traicté d'Astrologie, où il dit que les Chaldées, fort grãds Astrologues, croyent aussi que le 1. iour auquel le monde fut creé, le Soleil entroit au 1. poinct du signe du Moutõ, ce qu'est aussi soustenu par la plus-part des Astrologues, tant anciens que modernes. Quand donc le Soleil se joignit là, ce fut le commencement de l'année, & de là vient le principe ou 1. iour: car c'est chose toute claire, que le premier

iour qui a esté au monde fut fait le premier iour de l'an, veu qu'auparauant il n'y auoit ny temps, ny ans. Pour ceste cause le signe du Mouton est de tous compté premier en l'ordre des douze signes. Et comme pour iuger de la reuolution des ans & des choses àduenir, il est besoin d'égaler les figures par ce commencement du monde: aussi est-il aisé à prouuer que Dieu mit le Soleil au premier poinct de ce signe, lors du commencement du monde, & de la creation d'iceluy: ce qui est encore de facile conjecture, pour ce que nous auons prouué au chapitre du tēps, & du iour que le Seigneur souffrit, que le Soleil estoit au mesme poinct de la creation, lors que le grād Soleil fit la regeneration du monde, souffrant mort & passion en chair humaine, ce qui aduint comme nous auons dit, en cest equinoxe d'Esté, qui est argumēt & presuppositiō, qu'il le mit ainsi lors qu'il le crea. Il semble encor croyable, que cela ait esté fait ainsi, pour ce que ceux qui cognoissent quelque chose en Astrologie, & en la Sphere, verront bien que le Soleil entrant au degré de ce signe, & faisant sa reuolution pour l'espace d'vn iour entier, il n'y a partie au monde qu'il ne voye, & illumine de sa clarté, ce qu'il ne fait point en aucun autre endroit du Zodiaque, pour ce qu'en quelqu'autre partie qu'il soit, il y a quelque endroit de la terre où il n'est point veu: mais estant à ce 1. poinct, comme nous auons dit, il n'y a lieu où il n'esclaire en faisant son tour journal. Or estoit-il conuenable, que le premier iour que le Soleil tourna, il commençast en endroit, duquel auec ses rais, il peust visiter toutes les parties du monde: & que ce soit plustost au signe du Mouton

qu'en celuy des Balances, il en appert par cela que nous en auons dit, qu'au iour de la Passion du Seigneur, le Soleil estoit en ce mesme lieu: aussi y a-il en ce signe particuliere puissance. Tenant donc ceste opinion pour la plus certaine, ie dy que la raison alleguée, par ceux qui disent le cõmencement du monde auoir esté en l'equinoxe de Septẽbre, est debile, & ne leur sert de dire, que tous les fruicts estoiẽt meurs, & assaisonnez, pour ce que cela n'est point reigle vniuerselle: car quand les fruicts sont meurs vers la latitude Septentrionale, ils ne le sont pas en l'Australe, ains sont tous au cõtraire: & pour ceste cause ie ne me suis voulu ayder de la raison de ceux qui disent, que l'equinoxe de Mars, que i'approuue est le commẽcement du Printemps, & des fleurs par toute la terre, & que toutes choses se procréent: car si à nous il est commencement de Printemps, il est Hyuer aux parties Australes: Suffisent donc nos raisons, & l'authorité de si grãds persõnages: & que nul ne soit plus en doute, voyãt que l'an Romain qui est en vsage, semble cõmencer le premier iour de Ianuier: car telle chose est adueнuë pour la superstition, & deuotion, que les Gentils auoient à leur Dieu Ianus: & voulurẽt que leur an commençast par son nom, cõme les Chrestiens commencerent le leur à la Natiuité de Iesus Christ, encore que de là ne cõmence l'année. Aussi les Romains commençoient l'an en Mars, comme l'escrit Marc Varron, & Macrobe en son premier liure: Ouide en ses Fastes, & maints autres. Aussi Dieu monstra son immense bonté, en mettant les premiers hommes, Adam, & Eue, en ces parties Septentrionales de la terre, lors qu'il les bannit du

Paradis terrestre, & la premiere saison qu'ils virẽt au monde fut le Printemps, ausquels ils trouuerent la terre verde & fleurie, & l'air doux & temperé, & ce pour la consolation de leur misere & nudité, ce qu'ils n'eussent trouué, si ce n'eust esté au printẽps. Or estant ceste chose assez prouuée, sçachons qu'il est de mesme des autres planettes, & premieremẽt de la Lune, comme l'vn des principaux, laquelle aucuns disent, que le premier iour qu'elle fut creée, Dieu la mit en conjonction auec le Soleil: autres disent que ce fut en opposition, & qu'elle estoit au plein. S. Augustin recite toutes ses deux opinions, sur Genese 5. ch. & dit que ceux qui maintiennent qu'elle estoit en opposition & pleine, disent pour leur raison, qu'il n'estoit pas conuenable que lors de son commencement Dieu la creast deffectueuse en aucune chose. Les autres disent au contraire, qu'il est plus croyable qu'elle fut creée en son premier iour estant pleine qu'autrement : mais pour abreger, ie dy selon mon opinion, que Dieu, lors qu'il la crea la fit entierement pleine & en opposition du Soleil, & si semble que ceste opinion soit la plus receuë. S. Augustin au lieu allegué, & Raban sur le 12. chap. d'Exode le disent, & semble qu'il se conforment à la saincte Escriture, où il est dit que Dieu fit deux luminaires, vn grand qui esclaire le iour, & vn moindre qui esclaire la nuict. Or en l'instant mesme que le Soleil commença sa lumiere, il illumina la moitié du monde : par ainsi en la moitié du monde il faisoit iour : mais l'autre moitié ne pouuoit auoir lumiere du Soleil, à cause de l'ombre de la terre : toutesfois il semble raisonnable, qu'en l'autre moitié de la terre, où il

estoit nuict, la Lune fit son office de luire, pource que tout ainsi qu'ils furent tous deux creez en vn mesme instant, aussi firent-ils tous deux leur office en vn mesme instant, & l'vn preside sur le iour, & l'autre sur la nuict, comme dit le texte, car alors estoit verifié la parole de la saincte Escriture, & fut le monde illuminé par tout : & au contraire si la Lune eust esté en conjonction, cela n'eust peut-estre que quinze iours apres, & se fussent passez trois ou quatre iours auparauant qu'elle eust donné lumiere à la terre, encore c'eust esté bien peu, comme nous voyons quand elle est de quatre ou cinq iours : parquoy il est conuenable que ces deux luminaires illuminassent la terre en vn mesme instant, ie dy encore, que si la Lune eust esté en opposition du Soleil, par necessité elle se fust trouuée de l'autre costé au signe de la Balance : estant donc ainsi elle fit ce iour là le mesme effect, que le Soleil, esclairant par tout le monde à mesure qu'elle faisoit son tour ceste iournée là, ce qu'elle n'eust sçeu faire si elle eust esté en autre endroit : au moyen dequoy ceste opinion semble plus vray semblable, encore que Iule Firmique vueille dire que la Lune, lors qu'elle fut creée, eust sa premiere assiete au quinziéme degré du signe de Cancer, où elle s'ayme le plus : de laquelle opinion est Macrobe en son 1. liu. du songe de Scipion. Quant aux autres Planettes : il seroit plus difficile de le certifier, & moins vtile à le sçauoir, pour ceste cause ie ne suis pas d'aduis d'y employer beaucoup de tẽps. Toutesfois Iules Firmique au 2. l. allegué, à bien eu la hardiesse de nõmer les lieux, esquels chacun d'eux estoit, disant que Saturne estoit au signe de la

Chévre

Chéure, Iupiter au signe du Sagittaire, Mars au signe du Scorpion, Venus en la Balance, & Mercure en la Vierge, qui sont les signes esquels ils ont plus de force : aussi sont les signes designez de ces Planettes. Espaque en dit tout autant, selon qu'en recite Iean Agrica en sa somme nommée Agricane. Macrobe au liure allegué du songe de Scipion, s'y accorde auec Iules Firmique, & nomme signamment ces mesmes signes : & s'il y en a d'autres qui ont pensé qu'en cét instant toutes les Planettes se trouuerent en conjonction auec le Soleil. Le Moine Gautier le dit en son liure des aages du monde, disant, que les antiques Indiens tenoient fermement ceste opinion. Et quand à moy, ie suis d'aduis, que Dieu mit lors les Planettes en tels lieux distans l'vn de l'autre, & mesmement du Soleil, que ce iour-là chacun d'eux pouuoit auec ses rais illuminer la terre, ce qui ne pouuoit estre, estans en conjonction auec le Soleil : pour ce que sa presence en certaine espace & proportion empesche que leurs rais & lumiere ne peuuent estre veus de la terre. Toutesfois ayans esté créez à la volonté de Dieu, il suffit (comme dit S. Augustin) qu'ils furent faits en estat parfait de la main de Dieu, les œuures duquel en quelque sorte que ce soit sont parfaites.

Que les hommes peuuent prendre exemple des oyseaux, & autres animaux, pour vertueusement viure.

CHAP. XXVII.

EN vn autre endroit nous auons monstré que les bestes & oyseaux ont enseigné aux hommes, grande partie de la proprieté des mede-

cines pour ſe purger & preſeruer de mal : maintẽnant ie veux briefuement traicter, comme leur exẽple nous peut eſtre profitable au corps & à l'ame. Et à la verité quiconque conſiderera & contemplera la nature & la proprieté des beſtes, non ſeulement il y en tirera des enſeignemens pour la vie & pour le ſalut du corps humain: mais reglé & exemples des vertus & bonnes mœurs. Pourquoy eſt-ce que les hommes ne pourchaſſerent paix auec leurs prochains, voyans la concorde & amitié d'entre les beſtes de toutes ſortes, & comme ils s'accompagnent, s'vniſſent enſemble de chacune eſpece, & ſe deffendent des autres ? Comme n'aura-il honte d'eſtre pareſſeux & negligent, voyant & notant le penſement & la ſolicitude de la formis, & la maniere & façon qu'elle tient faiſant ſa prouiſion en Eſté pour l'Hyuer ? Quels ſont les vaſſaux & ſubjets qui ne ſeruiront & honoreront leur bon Prince, voyans en quelle obeyſſance & amour les gueſpes & abeilles ſeruent & honorent leur Roy, & ce qu'elles font pour luy ? Pour quelle cauſe les republiques qui n'ont point de Prince, ains ſont en commun, ne prendront-elles exemple de viure en paix & concorde, à l'imitation des meſmes formis, qui ſont en ſi grande multitude, & neantmoins ont paix & ordre de juſtice & d'amour entr'elles? Et les Princes conſidereront-ils point la menſuetude & clemence à laquelle ils ſont obligez, quand ils verront que le meſme Roy des abeilles ne les offenſe point, & ne fait deſplaiſir à aucunes d'elles ? Les grands ſeigneurs & autres pourront prendre exemple d'humilité ſur le Chameau, qui ſe baiſſe quand on le veut charger. Les bons & loyaux

mariez, auront pour exemple la bonne coustume d'aucuns oyseaux, & principalement de la Colombe & de la Tourterelle, lesquelles tant au masle qu'en la femelle, si ce n'est pas mort, ne laisseront iamais la compagnie, auec laquelle ils se seront premierement conioints: Encore escrit-on de la Tourterelle, que mourāt l'vne, l'autre qui est demeurée vefue acheue le reste de sa vie en viduité. S. Ambroise escrit, que les femmes vefues doiuent apprendre des Tourterelles à estre chastes. Touchant la continence, quasi toutes les bestes nous en dōnent exemple: car iamais depuis que la femelle a conçeu, elle ne cherche ny appete le masle, iusques à vn autre long-temps determiné: ils sont pareillemēt exemples de temperance en tous vices, pour ce qu'ils ne mangent point plus que ce qu'il suffit à maintenir leur vie, ny ne dorment plus que leur necessité le requiert, pour apprendre à se tenir propremēt, & bien ordonnément, la diligence du Paon nous le monstre. Pour deffendre & maintenir sa maison, & estre liberal auec les siens, le Coq nous en donne exemple: car il oste la viande de son bec pour la donner aux gelines, & si a le soin de les caresser & garder, & encor s'exposer à tout peril pour elles. L'obligation grāde des enfans enuers leurs peres, & comme ils leur doiuēt seruir & subuenir, la Cigongne nous le demonstre en nourrissant ses peres vieux dans leurs nids, comme elle a esté subuenue & substātée en sa ieunesse. Pourquoy l'hōme n'a-il honte & vergongne de commettre fragilité & peché par crainte, cognoissant le courage inuincible du Lion? La foy, l'amitié, la recognoissance du bien fait, nous sont notamment enseignées par la feau-

té des chiens, qui iamais ne mescognoissent les maistres qu'ils ont eus,& tousiours les ayment, ny iamais ne cessent de leur rēdre grace du pain qu'ils ont mangé. L'homme pour cognoistre la maniere de s'aider des choses d'vn amy sans l'endommager, prendra l'exemple de la mousche,qui tire miel des fleurs sans gaster le fruict. La maniere que doit tenir l'homme à la conseruation de sa vie, nous est enseignée non par vne seule beste,ains par plusieurs qui ont cognoissance des viandes qui leur peuuent nuire, & de se tirer d'vn lieu en autre, selon la mutation des temps: & encore à s'habituer és lieux conformes à leurs complexions & natures, surpassans les hommes en cela, aussi bien qu'en toutes autres choses. Pourquoy les hommes ne sont-ils dociles? & pourquoy ne voudront-ils apprendre ce qu'ils ne sçauent pas, puis qu'ils ont entendement & ouye, veu qu'vn Elephant apprend ce qu'on luy monstre? & qui n'en aura veu l'experience,considere ce qu'on fait apprēdre à vn chien, & qu'on apprend aux oyseaux à parler. Celuy qui oyt le chant du Rossignol, & d'autres semblables oyseaux, pourquoy ne desirera-il sçauoir chanter en musique? Pourquoy l'homme ne sçaura-il edifier, voyant le bastiment que fait l'arondelle pour se loger, & comme auec diuerses manieres elle se fortifie & compose? Quelle meilleure geometrie que celle de l'araignée? Quelle meilleure Astrologie que celle des Formis,& d'vn poisson (selon Galen) qui se nomme Vranoscope? pour ce qu'il a ordinairement la veuë dressée vers le Ciel. Pourquoy donc les hommes ne donnent-ils iugement & enseignement de ces arts? Quant és autres in-

duſtries & ſageſſes qui ſont és beſtes, deſquelles les hommes ont apprins ou peuuent apprendre. Le conſeil de faire des caues ou cauernes en terre, & cognoiſtre qu'on y peut habiter, nous a eſté dõné par les renards. Certains petits vers, nommez Serez en Latin, nous monſtrent l'induſtrie & la maniere de filer & faire la ſoye, & par là ſe peut apprẽdre à filer autre choſe. Apres l'araignée nous apprend à filer la toile, & par meſme moyen à pourchaſſer & prendre les oyſeaux. De nager en l'eau les beſtes nous l'ont pareillement apprins: car il n'y en a vne ſeule qui ne le ſçache faire, ce que ne peuuent les hommes, s'ils ne l'apprennent. Des medecines qu'ils nous ont enſeignées, nous en auons parlé en autre endroit, & des choſes qu'elles ont faites aux changemens de temps: Et toutesfois nous en faiſons nos biens & preuoyãces de nos corps, en telle ſorte que ie ne ſçay que nous feriõs ſi ce n'eſtoit les beſtes. Nos veſtemens ſont faits des leurs, nous mangeons leur chair. Elles nous apportent des pays loing-tains tout ce qui nous eſt neceſſaire, & nous y portent pour le chercher. Elles labourent, & entament la terre, d'où nous procede le pain, & la pluſpart des autres fruicts: tellement qu'elles ſont le principal ſouſtien de noſtre vie, & combien qu'elles ſoient trauaillées, perſecutées, & mal traictées des hommes, iamais ne delaiſſent à luy obeyr, le cognoiſtre & ſuyure. En la bataille elles meurent & combattent pour nous: & en la paix elles nous ſeruẽt & ſubſtãtent. Or venons aux exemples de l'ame, comme choſe de plus grande importance. De qui pourroit-on tirer meilleur exemple pour les vertus & bonnes

mœurs des hommes, que des bestes ? Toutes les vertus que les Philosophes naturels nous persuadent, sont fondées sur les similitudes & paraboles des bestes, d'elles se seruent les Orateurs, & tous ceux qui ont bien & élegamment escrit & parlé. Dieu & les saincts nous ont le plus souuent en la saincte Escriture enseigné, & persuadé par la proprieté & condition des bestes, la perfection de nostre vie: & les reigles de la vertu & bõnes mœurs, disant que nous deuons estre prudens comme Serpens, simples comme Colombes, doux comme Aigneaux, forts & constans cõme Lyons. Ainsi doncques par exẽples des bestes brutes, & sans aucune raison, nous sommes enseignez à estre hõmes raisonnables & spirituels. Aussi trouuons nous plusieurs des offices & estats de l'Eglise, appliquez & figurez par les bestes selon leur proprieté. Par les Bœufs (selon S. Augustin sur le second chapitre de S. Iean) sont signifiez ceux qui publient & dispensent la saincte Escriture: & en ceste opinion il dit que les Prophetes & les Apostres estoiẽt Bœufs, qui cultiuoient & labouroient nos ames, semans en icelles la parole de Dieu. S. Paul & Salomon en ses Prouerbes disent: Tu ne lieras point la bouche d'vn Bœuf qui laboure. Les saincts Docteurs & Predicateurs de l'Eglise, qui auec leurs loix & doctrine la gouuernent & deffendent, sont nõmez Chiens. S. Gregoire le dit sur ces paroles de Iob: *Quorum non dignabar partes ponere cum canibus gregis mei.* Le mesme S. Gregoire inuite l'homme à cõtemplation par l'imitation des Chéures, qui vont tousjours aux lieux hauts. & nõme la vie cõtemplatiue par la Chéure, en declarãt ces mots du Leuitique:

S. Greg. l. 2. des moraux.

Du troupeau ſoit offerte la Chéure : & ſi dit que les meſmes Predicateurs imitent les Cocqs, ſe fondans ſur la parole de Iob, lequel dit : Qui a donné intelligence au Coq ? diſant que (comme le Coq) ils annoncent parmy les tenebres de ceſte vie la lumiere future & nous eſueillent auec leurs voix, nous tirant du ſommeil, & diſans comme S. Paul: La nuict eſt paſſée, & le iour vient & l'autre encore : Il eſt heure de nous leuer du ſommeil, voyez juſtes & ne pechez point. L'Egliſe meſme pure ſaincte, & ſans macule, eſt comparée à la Colombe, Salomon le monſtre en ſes Cantiques diſant : O que tu es belle, tes yeux ſont de Colombe, & encore : O ma-mie, ô ma Colombe. Nous voyons auſſi que des quatre Euangeliſtes, les trois ſont figurez par trois beſtes. Si ie voulois monſtrer toutes telles authoritez j'aurois beaucoup à diſcourir : Mais ſur toutes celles de noſtre Sauueur & Redempteur Ieſus Chriſt eſt notable, lequel voulut eſtre figuré en vne beſte, comme S. Iean dit en ſon Apocalypſe : Le Lyon de la lignée de Iuda a eſté victorieux, & Dauid aux Pſalmes dit, Reſuſcité comme vn Lyon : & en pluſieurs autres lieux qui ſeroiēt long à dire, & luy meſme en S. Matthieu ſe nomme Poulle, diſant: O Ieruſalem, combien de fois ay-je voulu aſſembler & congreger tes enfans, ainſi que la geline amaſſe ſes pouſſins ſous ſes aiſles, & tu ne l'as pas voulu. Ainſi donc, puis que le Chriſt compare ſes œuures aux proprietez des beſtes, les hommes feront bien de prendre enſeignement d'icelles, à bien & ſainctement viure. Au contraire ce nous eſt grande confuſion & vergongne, de voir & cognoiſtre que toutes les beſtes ſuyuent parfaite-

ment leurs naturels, & l'homme seul raisonnable vse si mal du sens bõ: car luy seul qui plus deuroit honorer Dieu, l'offence d'auantage que tous animaux, peruertissant, & adulterant ses œuures, tellement qu'il y a quelques bestes à qui les hommes doiuent plustost prendre exemple qu'à quelques vns des autres hommes : car elles ont plus de cognoissance que les hommes mesmes. Et pour ce dit Dieu, par Esaye. Le bœuf cognoit son seigneu, & l'asne sa creche, & Israël ne le cognoist, ny mon peuple ne l'entend point.

Pourquoy se concedoient à Rome les triomphes, & combien y à de triomphateurs.

CHAP. XXVIII.

POur parler humainement & morallement, il y à principalement deux cas qui esmeuuent les hommes à faire grandes choses, en la paix & en la guerre. La premiere est l'honneur & la renommée. La seconde est le profit & vtilité. Les cœurs nobles & magnanimes desirent principalement la premiere : & les bas & non nobles cherchent l'auarice & les salaires. Ciceron dit en vne oraison qu'il a faite pour le Poëte Archias que nous sommes tous attirez du desir de loüange, & que le meilleur & plus grand est le plus poussé de renommée, & ne demande autre payement ou guerdon de sa vertu, que la gloire. Le mesme Ciceron en vne autre oraison deffendant Milon dit, que les forts & sages hommes ne se trauaillent point tant d'exercer la vertu pour en receuoir salaire, comme pour l'honneur qui s'ensuit. Ce consideré par les Romains ils ont cher-

ché plus que toutes autres nations, d'honorer outre le salaire, & illustrer ceux qui s'efforçoient faire notables & vertueux faits, tellement que de là en auant il se trouua à Rome, plus que nul autre lieu, si grandes abondance d'hommes excellens en armes & gouuernement, que par là il l'en acquirent l'Empire de tout le monde. Au moyen dequoy pour l'exemple & enseignement du temps present, & aussi pour les curieux des antiquitez, il m'a semblé bon en cét endroit declarer la maniere que les Romains tenoient pour honorer & donner renommée aux hommes, qui auoient obtenu les victoires. Et pour ce qu'entre tous les honneurs, le triomphe estoit le plus grand, nous en traicterons & dirons que le triomphe estoit vne forme d'entrée & bien venuë, qui se faisoit à Rome aux Capitaines generaux, auec la plus grande pompe & solemnité qui se peust faire aux hommes: & combien que les triomphes fussent fort vsitez entre les Romains, si n'en furent-ils pourtant les inuenteurs, pour ce que Diodore Sicilien & Pline, disent que Denis anciennement appellé Dionyse, & nommé Pere Libre, fut le premier qui triompha au monde. Il semble aussi que les Carthaginiens vserent de triomphe: car Iustin dit entre les grandeurs d'Asdrubal Capitaine de Carthage, qu'il auoit quatre fois triomphé. Nous lisons pareillement des triomphes des Roys d'Egypte, & principalement du Roy Sosestris. Toutesfois à vray dire iamais le triomphe n'a tant esté solemnisé des autres nations, comme des Romains: car le iour que quelque Capitaine triomphoit, le peuple de Rome cessoit de toutes œuures, & n'estoit permis de fai-

re aucune chose de profit. Les habitans de tous les lieux circonuoisins y accouroient pour voir : & toute la ville, temples, ruës, portes & fenestres estoient tenduës & enrichies de draps d'or, dargēt, de soye, de fueilles, de fleurs, de bonnes senteuts & de toutes autres mignardises & magnificences qui donnoient signe de ioye. Le Senat, & tous les Prestres, auec toute la Noblesse de Rome, & generalement la meilleure & plus saine partie du peuple sortoient aux champs honorablement accoustrez, pour receuoir le triomphant qui entroit à Rome, vestu de pourpre, & couronné de Laurier, monté sur vn chariot d'or, tiré par quatre cheuaux blancs. Tous les prisonniers marchoient au deuant de luy en habits de serfs, ayans les testes rases, & le Capitaine ou Roy de ces prisonniers qu'il amenoit vaincu, alloit plus prochain du chariot que nul des autres. Les gens de son armée entroient par ordre tenans Lauriers en leurs mains. On conduisoit aussi deuant luy vn chariot plein de toutes les armes, qu'il auoit ostées aux ennemis, & pareillemēt les vases d'or & d'argent, & la monnoye, & tous autres joyaux, despoüilles & trophées, auec les dons & presens qu'il auoit receus des Roys, & des amis & alliez de Rome. On portoit encore des chasteaux, des tours, & autres machines de bois, faictes par grād artifice, qui representoient les villes & forteresses qu'il auoit debellées, & en marchant faisoyent aucunes representations des batailles qui estoient aduenuës en celle guerre, representées si au vif, qu'elles espouuentoient ceux qui regardoient ces choses : & si estoyent en si grand nombre, & tant diuerses, que le triomphe

se diuisoit bien souuent en trois iours, affin que toutes ses representations se peussent faire amplement. En chacune triomphe on faisoit diuerses inuentions, & beaucoup de choses qui seroient longues à raconter. Si n'estoit pas pourtant le triomphe permis & accordé à tous Capitaines, n'y pour toutes victoires, ains y auoit loix & occasions notables qui estoient pour obtenir. Le Capitaine qui le vouloit demander n'entroit point à Rome, ains le Senat luy respondoit au Vatican s'il luy doit estre permis, ou non. Premierement nul chef d'armée ne pouuoit triõpher sans estre Cõsul, Proconsul ou Dictateur : car le triomphe ne se donnoit à homme de moindre office, & par faute de cela, Marc Marcel ne triompha point pour la victoire de Siracuse, ne Scipion pour auoir surmonté l'Espagne, & falloit que la bataille eust esté grande & notable contre l'ennemy, & qu'il y fut mort plus de 5000. hommes. De ces choses est autheur Valere le Grand. Aussi lisons nous que Caton, & L. Marius estans tribuns, firent vne loy, par laquelle ils ordonnerent grande punition au Capitaine qui auroit rapporté faux nombre de morts. Encore n'estoit-ce point assez qu'il eust vaincu & gaigné la bataille, pour cruelle & douteuse qu'elle fust : car il falloit qu'il subjuguast la Prouince, la laissant pacifique à son successeur, & ramener auec luy son exercite victorieux. Pour ceste cause Tite Liue dict, que le triomphe fut nié à Titus Manlius, encore qu'il eust eu grandes victoires en Espagne, pource qu'il falloit que l'acquisition fut de terre neufue, ou de nouuelle guerre, & non pour deffendre ce qui estoit acquis. A ceste mesme occasion le

grand. Quintus Fabius ne triompha point pour auoir vaincu ceux de Campagne, comme l'escrit Valere le Grand. C'estoit vne coustume, que le iour du triomphe le Triomphateur conuioit les Consuls à souper auec luy, ce qu'ils refusoient faire, afin qu'à ce festin ne se trouuast personne, à qui l'on doit faire autant, ou plus d'honneur qu'à luy. La fin du triomphe se faisoit au temple de Iupiter, dans le Capitole, où s'offroit toute sa proye conquise sur les ennemis, là se faisoit public & solemnel conuy. Et afin que ce Capitaine ne se glorifiast de la faueur & hõneur qu'il receuoit, quelques vns disent que l'on faisoit asseoir aupres de luy vn seruiteur, qui auoit permission de le gaudir le long du iour, de telles injures que bon luy sembloit : dont nous auons plusieurs exemples aux historiens. Or pour faire que plus amplemẽt ces triomphes s'entendent, nous en reciterons quelques vns, & premierement celuy de Paul Emile excellent Capitaine de Rome, qui l'obtint pour auoir vaincu & pris le puissant Persée Roy de Macedone, conquerant & ruinant son Royaume, & fit son triomphe comme le recite Plutarque en ceste sorte. En premier lieu on voyoit tout le peuple de Rome & des lieux circonuoisins, fort richement accoustrez, chacun taschant à prendre place en quelque lieu ou feneistre, pour voir aisément ce triomphe. Tous les temples de Rome estoient ouuerts, tendus & accoustrez de riches draps & de verde ramée, auec bonnes senteurs & parfuns, & pareillement les ruës. Et pour autant qu'en la ville y auoit infinité de peuple, qui estoit venu de dehors pour voir, il y auoit des hõmes deputez auec bastõs, qui auoient

charge de faire cheminer les triomphans, & serrer le peuple, & furent les choses du triomphe en si grãde quãtité que ce fut force de le partir en trois iours. Le premier desquels à peine fut suffisãt pour l'entrée des bannieres, estendarts & enseignes des vaincus, & pour faire passer les Statuës, Colosses, tableaux & images: car tout estoit cõduit sur chariots peints & bien accoustrez. Au second furent conduits en la ville, les armes du Roy vaincu, & de tous les Macedoniens, lesquelles armes riches & luisantes estoiẽt bien proprement agencées, sur les chariots à cela propres & deputez. Apres ces chariots entrerent 3000. hommes, qui portoient l'argent monnoyé à descouuert, dedans grands plats & vases aussi d'argent, pesant chacun trois talens: desquels vaisseaux y auoit 350. en nombre, & quatre hommes à porter chacune piece. Les autres qui faisoient le reste de trois mille hommes, portoient des fontaines fort richement élabourées, & autres sortes de vases d'argent grands & magnifiques: & dura tant ceste compagnie à passer que tout le second iour y fut employé, & à les faire marcher d'ordre. Venuë la troisiéme iournée iustement à l'aube du iour en la premiere bãde commencement du triomphe, entrerent fiffres, tabourins, naqueres & trompettes sonnans, non point delicatement ny doucement, ains en son terrible & vigoureux, comme s'ils vouloient entrer en bataille: & derriere suiuoient six vingts vaches blanches ayans les cornes dorées, & couuertes de certains voiles, qu'ils tenoient cõme sacrées, auec des guirlandes & chapeaux de fleurs, cõduites par des iouuẽceaux dispos & bien accoustrez pour faire le

sacrifice d'icelles; & les suiuoient apres des enfans portant de grands plats d'or & d'argẽt pour le sacrifice : Apres les vaches, suiuoient ceux qui portoient les deniers d'or en vases d'or, & estoient en nombre 77. & les suiuoient derriere ceux qui portoient la grande tasse, ou coupe d'or, pesant dix talens, laquelle Paul Emile auoit fait faire, & enrichir de plusieurs pierres precieuses : & ceux qui portoient les vases d'or, estoient aucuns de ceux qui souloiẽt estre au Roy Antigone, Seleuque & autres Roys de Macedone. Apres suiuoit le chariot du Roy vaincu, auec les armes de sa propre personne le diademe & la courõne, auec le sceptre royal mis sur les armes. Derriere le chariot marchoient prisonniers les enfans de ce pauure Roy, auec grand nõbre de ses officiers, cõme les maistres d'hostel, secretaires & autres semblables de sa famille, tous plorãs & mõstrans douleur si grande, pour se voir reduits à telle seruitude, qu'ils esmouuoient à pitié tous ceux qui les regardoiẽt. Des enfans de ce Roy y en auoit deux masles & vne femelle de si petit âge qu'ils n'estoiẽt encore capables de cognoistre leur infortune, en quoy le peuple estoit encor d'auãtage esmeu à compassion, & luy faisoit mal de les voir en tel estat. En ce triomphe le pere suiuoit les enfans, vestu à l'vsage de son pays, de couleur noire, & marchoit fort craintif & troublé, comme il estoit raisonnable, veu le cas present, & ce qui estoit passé. Apres le Roy, suiuoient ses amis & fauoris, auec grand nõbre de ses familiers, qui tous regardoient leur Roy en plorans si amerement, qu'ils forcerent plusieurs Romains à plorer leur malheur. On portoit apres les couronnes d'or que les

villes anciénes de Grece auoient presentées à Paul Emile, lequel venoit apres triomphammeut monté sur vn grand chariot, & vestu de pourpre tissu d'or portant vn rameau de laurier en sa main, auec vne couronne de mesme sur sa teste: & derriere luy suyuoient ses gens de pied & de cheual, armez en tel ordre, ayans les rameaux de Laurier, & les palmes eux mains, auec leurs bannieres & squadrons ordinaires chantans en l'honneur de leur Capitaine triõphant de ses victoires auec autres choses delectables. Voyla l'ordre auec lequel Paul fit son triõphe à Rome. Les autres pareillement le faisoient ainsi, en y adjoustant toutesfois, ou diminuant quelque chose. Puis ils alloient offrir leurs despoüilles au tẽple de Iupiter dans le Capitole, & en la forme & maniere que le requeroit leur vaine & aueugle religion, rendoiẽt graces à leur Dieu de la victoire obtenuë. Et neantmoins qu'en ceste maniere s'obseruassent coustumierement les triõphes, si est-ce qu'il y auoit loy, selon laquelle on donnoit le triõphe par le merite, faisant distinction des portes & des ruës par où deuoiẽt entrer & passer: les temps mesmes estoient ordonnez: mais quant aux autres choses comme jeux & festes de diuerses manieres, il estoit permis à chacun d'augmenter & enrichir son triõphe, & du chariot pareillement: car il se trouue par escrit, que c'estoit la coustume de les faire tirer par 4. cheuaux blancs, & toutesfois quelques vns les firent tirer par deux taureaux. Le grand Pompée quand il triompha de l'Afrique, entra dans vn chariot trainé par des Elephans. Suetone dit que Iules Cæsar, quand il fit son entrée en triomphe, son chariot estoit conduit de quarante Elephans.

Auec pareilles bestes triompha l'Empereur Gordian. Et Flauie escrit de l'Empereur Aurelian qui estoit Roy des Gots, qui triompha en vn chariot trainé par des Cerfs. Nous lisons aussi de Marc Anthoine, qui en son triomphe fit mener son chariot par des Lyons. Ces Capitaines Romains auoient encore accoustumé, quand ils triomphoiẽt, de mettre dans leur chariot vn enfant ou plusieurs fort jeunes: dequoy Ciceron fait mention en l'oraison pour Murene. Autres faisoient mener en leur triõphe vn infini nombre de bestes estranges & sauuages, comme Lyons, Onces, Ours, Tigres, Pantheres, Dromadaires, & autres especes de bestes, comme firent Tite & Vespasien ainsi que le recite Iosephe: Il y en auoit d'autres qui entroient auec diuersité de musique, tant en instrumens comme en voix, auec infinité d'autres semblables delectations: entre lesquels triomphes quelques vns furent plus singuliers que les autres, comme ceux de Pompée & de Cæsar, des deux Scipions freres, & aussi des Empereurs: dont parle Blond au liure de Rome triomphante, & selon que dit Paul Orose il y eut 320. triomphateurs à Rome, le dernier desquels fut l'Empereur Probus: du temps duquel desia l'Empire alloit en decadence. Il y auoit encore à Rome, vne autre maniere de solemnelle reception & bien venuë, qui estoit vn peu moindre que le triomphe, & se nommoit Ouation, qui se donnoit pour les victoires, selon ce que dit Aulugelle, quand quelque cause deffailloit des conditions necessaires pour acquerir le triomphe: comme pour exemple, si le Capitaine n'estoit Consul ou Proconsul, ou auoit fait guerre sans

trouuer

trouuer grande resistance, ou pour auoir esté la bataille peu sanguinaire, ou pour auoir vaincu des gés de peu d'estime, ou que la guerre eust esté faite sans expresse authorité du Senat & semblables conditions, alors au lieu du triomphe, on luy donnoit ceste Ouation, qui se faisoit comme s'ensuit. Le Capitaine entroit à Rome sur vn cheual en lieu de chariot: quelques vns au temps ancien entroiét à pied, couronnez d'herbes, qui estoient offertes à Venus, pour ce que tel triomphe n'estoit point Marcial, mais quasi Venerien selon que ledit Aulugelle. Les gens de tel Capitaine n'estoient point armez, on n'y sonnoit point de trompettes ny de tabourins, ou autres instrumens de guerre, ains flutes & doux instrumens de musique legere & delicate : toutefois ils entroient en ordre auec leur butin, & le Senat sortoit hors la ville au deuant de luy pour le receuoir, luy faisant grande feste, en le prisant & loüant grandement: & si se trouue que plusieurs excellens Capitaines, ont requis & accepté cét honneur : le premier desquels fut Posthumus Libertus, ayant vaincu les Sabins, & Marc Marcel pour la victoire de Siracuse. Suetone escrit, qu'Octauius Cæsar y entra aussi apres les batailles Philipiques, & la guerre de Sicile. Pline pareillement escrit de plusieurs Capitaines ausquels le triomphe fut denié, & obtindrent l'Ouation. La cause pourquoy ce petit triomphe estoit ainsi nommé, c'est pour ce que le sacrifice que le Capitaine faisoit ce iour-là, estoit d'vne Oüaille, qui en ceste langue Latine se nommoit *Ouis*, & les triomphateurs offroient vn Taureau : par ainsi de ceste *Ouis*, fut nommé Ouation, ceste reception & bien venuë qu'on

leur faisoit. Autres disent qu'elle a prins son nom de ceste voix du peuple Oe ou bien Oue, mais pour ce que cela est de peu d'importance, il suffit dire que telle chose se nommoit Ouation, soit qu'elle vienne de l'Oueille, ou de ceste voix Oe ou Oue. Il estoit aussi permis aux triomphateurs, mettre leurs statuës aux temples, & places communes, & edifier & faire des arcs & colomnes, qui se nõmoit triomphes, basties de pierre de marbre, & en icelle faire insculper excellemment leurs batailles & victoires en leurs perpetuelles memoires: les vestiges en sont encore pour le jourd'huy dans Rome, & se faisoient ces choses à l'imitation des trophées, vsitez anciennemẽt par les Grecs dont ils s'aidoient comme s'ensuit: Au lieu mesme où le capitaine auoit obtenu quelque victoire, on dressoit vn grand arbre, le plus grand qui se trouuoit aux enuirons, auquel on couppoit toutes les branches, puis on attachoit au tronc, toutes les armes du vaincu, en la memoire & honneur du victorieux, & se nommoit Trophée, de ce mot Grec *Tropè*, qui signifie conuersion, fuite, ou retraitte, pour ce qu'il auoit en ce lieu-là fait fuyr l'ennemy: depuis les Romains se sont aydez de ceste maniear de faire. Car Saluste escrit que Pompée ayant surmonté les Espagnols, planta ses trophées au sommet des monts Pyrenées, lequel vsage fut par cours de temps en tel estime qu'on les fit de pierre: mais ceste chose se monstre encore plus ancienne, & que d'autres nations s'en sont aydées, pour ce que nous lisons au quinziesme chapitre du premier liure des Roys, que Saül ayant vaincu Agag Roy des Amalechites, & paruenu au mont Carmel, il edifia

vn arc triõphal en memoire de ses victoires. Somme l'honneur du triomphe estoit estimé & desiré, plus que nul autre honneur de Rome : tellement que pour l'obtenir, les Capitaines s'exposoient à tout peril & trauail. Encore paruenoient ces triomphateurs en grandes richesses, des despouilles des vaincus, & par les presens des amis. Ce que i'ay recité ces choses, est afin que les Princes prennent exemple à honorer & remunerer leurs Capitaines & gens de guerre selon leur merite : Car pour le iourd'huy, les paresseux & fayneants sont aussi bien & mieux venus, que ceux qui s'employẽt corps & biens pour le seruice de leur Prince & profit de la patrie.

Des noms que les Capitaines Romains gaignoient par leurs victoires.

CHAP. XXX.

LES Capitaines Romains estoiẽt encore honorez outre leurs triõphes, par nõs & surnoms à eux imposez des peuples & Prouinces qu'ils auoient cõquises : qui fut à la verité notable maniere de les honorer: encore acqueroient-ils d'autres noms pour les glorieux & vaillans faits d'armes, d'où est aduenu qu'à Rome se sont faites des familles fort illustres, En premier lieu, nous pouuons prendre pour exemple les trois Metelles: dont l'vn selõ que dit Saluste, & quelques autres pour auoir vaincu le Roy Iugurte, & conquis ses terres, & son Royaume de Numidie, fut nommé Numidique: l'autre Quintus Metellus pour la victoire obtenuë contre le Roy de Macedone, fut nommé Mace-

donique, & le troisiesme Cretique, à cause de l'Isle de Crete. Plus anciens que cestui-cy, furent Martius Coriolenus, & Sergius Fidenas: le premier fut nommé Cariolanus, pour vne ville qu'il conquit & subjugua, nommée Coriolis, & l'autre pour vne nommée Fidene en Italie. Finalement vn autre Metellus fut nommé Balearique, pour auoir conquis à l'Empire Romain les Isles Baleares, maintenant nommées Majorque & Minorque, & leurs circonuoisines. L. Mummius fut nommé Achaïque, pour auoir subjugué Achaye & Corinthe, l'autre Brut, pour ce qu'il sousmit les Gaules, fut nommé Gaulois. Les deux freres Scipions, furent honorez des noms de deux peuples qu'ils vainquirent, l'vn Afrique, & Carthage, & l'autre Asiatique, pour cela qu'il vainquit en Antioche, & en Asie, & si fut le premier qui mit les enseignes Romaines en Asie. Depuis l'autre Scipion, le fils de Paul Emile, du triomphe duquel nous auõs parlé, & nepueu adoptif du grand Scipion, fut aussi nommé Africain, pour ce qu'il assaillit & gaigna la grãde & puissante ville de Carthage: ce neantmoins il reçeut bien pour grand guerdon le nom de Numantin, & s'en fit grand honneur, pour ce qu'en Espagne il destruisit Numance, & vainquit les Numantins. Il se trouua que mesmes les Empereurs attribuoient les noms des lieux conquis, & en leurs lettres & instrumens: mesme Seuere, & depuis luy ses successeurs: cõme pour Arabie, Parthe, Armenie, Germanie, & autres Prouinces qu'ils subjuguerent, ils se nommoient l'vn Arabique, l'autre Parthique, Armenien, Germanique, & Asiatique, chacun selon les victoires qu'ils auoient obtenuës, se

magnifioit. Encore pour d'autres choses &raisons, les Capitaines Romains estoient illustrez par des noms grands, afin de les magnifier, & aggrandir: comme on void de Marc Manlie, lequel pour auoir deffendu le Capitole de la force des François, fut nommé Capitolin. La famille des Torquats print ce nom pour auoir tiré du col d'vn ennemy vn collier, qui en Latin se nomme *Torquis*. Quintus Fabius le grand, pour ce qu'auec longueurs, & dissimulations, il entretenoit Annibal à la guerre, pour la deffence de Rome, fut surnommé Cunctateur, c'est à dire temporisant, & pour ceste mesme raison estoit-il encore nommé le Pauois de Rome, ce qui tournoit à son aduantage, & honneur. Et Marc Marcel, qui fut de ce mesme temps, pour sa grande force, & vaillance, & pour les continuelles batailles, que sans cesse il pratiquoit sur l'ennemy, fut nommé le cousteau d'Annibal, & cét excellent Capitaine Sylla, bien que cruel, fut nommé Heureux, à cause de ses prosperitez & victoires. Pompée pour ses tant renommées victoires, fut nommé le Grand, ie ne sçay quel nom l'eust plus esleué ny contenté: & tellement s'estendoit la grandeur de ces noms enuers les Capitaines vertueux, que les conducteurs & Capitaines generaux, estoient nommez Empereurs, qui pour le jourd'huy est nom de supréme dignité, & lequel ne se pouuoit donner sinon à Capitaine, Preteur, Cõsul, ou Proconsul, qui eust esté victorieux en quelque notable bataille, & eust desolé la Prouince ennemie, auec la mort d'vn grand nombre d'ennemis: comme si deux mil des siens estoient morts, il falloit qu'il en fut demeuré de morts dix mil des ennemis, & non

Aulug. lib. 6. c. 6. des noicts Attiq.

autrement. De ce tant heureux nom, fut iouyssant Iules Cæsar pere de Iules Cæsar, pour la victoire qu'il eut contre les Samnites, & Lucans du tẽps de Sylla. Pompée fut aussi appellé Empereur, pour la memorable victoire qu'il obtint en Afrique contre Domitius. M. T. Ciceron estant Proconsul en la guerre contre les Parthes, fut par ceux de son armée nommé Empereur, pour la victoire qu'il obtint. Iules Cæsar aussi, auant que d'estre appellé à l'Empire, fut nommé Empereur à cause de ses victoires; mais si ce Capitaine n'auoit eu grande resistance en ses batailles, il n'estoit digne de ce nom, & toutesfois il en fut repris, tellement que Marc Anthoine en murmura: & pour ce qu'il auoit pris vne grande ville de l'autre costé du fleuue d'Euphrates, il se voulut faire nommer Empereur. Depuis Iules Cæsar, & ses successeurs, se voulans inuestir de la Seigneurie de Rome, & sçachans combien ce nom de Roy estoit en horreur, & detestation enuers le peuple, se voulurent nommer Empereurs, lequel nom a duré iusqu'aujourd'huy, qui est le plus grand de tous. Si est-ce que pour tels hõneurs, les Romains ne laisserent d'honorer, & gratifier aussi bien leurs amis estrangers, estans à leur soude, comme les propres enfans de Rome; pour ce que tout ainsi qu'ils furent forts & rigoureux en cõbattant contre les ennemis, aussi estoient ils fort gracieux, & liberaux à ceux qui leur aydoient, en sorte que par ce mesme benefice, ils donnerent au Roy Attale la Prouince d'Asie, auec tiltre de Roy, dont depuis il ne fut ingrat, car par son testament, il en fit lez au profit de Rome. A Eumenes frere de cét Attale, pour ce qu'il auoit bien

aydé & seruy les Romains en la guerre contre Antiochus, le Senat luy donna toutes les villes qui auoient esté conquises sur Antiochus en Asie. Au Roy Dejotare de Galacie, pour auoir aidé à Pompée en la guerre contre Mitridates, les Romains luy donnerent la Prouince de la petite Armenie. En pareil cas fut guerdonné le Roy Massisse de Numidie, ayant esté reçeu par Scipion pour compagnon, & amy du peuple Romain, car il luy fut dõné tout ce qui auoit esté conquis du Royaume de Siphax, qui auoit aidé les Carthaginiens : encore ne faisoient-ils point ces dons, & presens, seulement aux Capitaines, & gens apparens, mais aussi à gens de bas estat ils faisoient des presens, prerogatiues, & honneurs. Le Consul Marius, cognoissant le deuoir que deux compagnies auoient fait à combatre vaillamment contre les Cimbres, peuples d'Alemagne, qui estoient descendus en Italie, les reçeut pour citoyens de Rome: dequoy estant repris pour auoir fait telle chose contre leurs loix, il fit responce qu'au retentissement, & cliquetis des armes, il n'auoit point ouy la voix de la loy.

Des couronnes, & autres recompenses, & salaires que les Romains donnoient aux soldats: & la punition des coulpables, comprenant en cela vn fort bon ordre de guerre, & gouuernement de Republique.

CHAP. XXXI.

LEs Romains ne penserent pas seulement d'honorer, & gratifier leurs Capitaines par la soulde ordinaire, mais en leur faisant encore infinité de graces, & presens, les honoroient de plusieurs, & diuerses manieres de couronnes

& joyaux, & les tenoient en particuliere estime & reputation, selon le merite de leurs faits d'armes: & se faisoient ainsi. Quand vn Capitaine auoit eu victoire d'vne bataille notable, fut sur mer, ou sur terre, ou qu'il eust pris quelque ville par force, ou fait quelque singuliere entreprise, il auoit accoustumé tout incontinent apres de faire diligente inquisition des proüesses des particulieres bandes & squadrons: puis montoit sur vn Theatre, où apres auoir rendu graces aux dieux de la victoire obtenuë, il loüoit en general toute son armée, & signamment il collaudoit les squadrons, ou bandes qui auoient plus vaillamment combatu: puis en nommant les particuliers de celle compagnie par leurs noms, publiquement les loüoit de leur vertu & valeur, selon le merite, les nommant amis de la patrie; & disant que la Republique leur estoit fort obligée. Cela fait il leur faisoient dons d'or, d'argent, de couronnes, de ceintures, de bracelets, de joyaux, & harnois de cheuaux forts excellẽs, & faits de tel artifice, & auec telles prohibitions & deffences, qu'il n'estoit permis à personne d'en porter de semblables sans auoir merité de les receuoir en ceste sorte. Les histoires sont toutes pleines de ces choses, & particulierement Tite Liue raconte du Consul Papirius le Censeur, qui donna des bracelets d'or à 14. Centurions: puis à vn sqadron il donna je ne sçay quels autres ornemens: il en dit autant de Scipion estant en Espagne, & autres lieux. Les couronnes qu'on donnoit, auoient diuers noms selon les degrez & merites. Il y auoit la couronne Obsidionale, la couronne Triomphale, la couronne Ouale, la Ciuique, la Morale, la Nauale, &

la Castrense : Pline parle & Aulugelle: la plus excellente & plus prisée de toutes estoit l'Obsidionale, qui vient du cercle ou siege de camp, & se donnoit seulement pour auoir deliuré quelque exercite assiegé en ville close, ou en camp estroittement enuironné: en sorte que par tel fait d'armes la partie ou géd'armerie se reputast deliurée de mort ou de prison: car nulle autre espreuue que ce fust, on ne donnoit point tel honneur & prix. Ceste couronne estoit d'herbe, & ne se soucioyent pas de la faire d'or ny d'autre metail, ains de l'herbe mesme du champ d'où les ennemis auoient esté chassez: de ceste couronne fut couronné le grand Quintus Fabius, pour ce qu'estant Annibal contre Rome, il la deffendit & deliura de ce siege. Æmilius Scipio en fut aussi couronné en Afrique, pour auoir deliuré le Consul Manlius auec certaines bandes: Calphurnus l'obtint aussi en Sicile: & pareillement le vaillant Romain L. Cincinius Dentatus, & quelques autres. La couronne Cinique, ou Citoyenne, estoit de fueilles de rameaux de Chesne auec le fruict, & se donnoit à celuy qui tiroit d'extrésme peril quelque citoyen Romain, tuant l'ennemy, & deffendant le lieu où ceste chose aduenoit. Ceste couronne estoit tant estimée, que quelquefois il se trouua homme ayant sauué vn citoyen Romain, lequel à ceste deliurance tua deux de ses ennemis: mais pour ce qu'il ne peut deffendre & soustenir le lieu comme il estoit tenu, on fut en doute s'il auoit merité ceste couronne Cinique, toutesfois il fut conclud qu'il seroit dispensé, & luy fut accordée, veu qu'il auoit deliuré le citoyen, & tué deux de ses ennemis, en lieu tant perilleux, qu'il n'estoit en sa puis-

sance le garder : ce neantmoins la loy estoit telle. Et combien qu'on eust deliuré vn Roy, ou vn Capitaine des confederez & amis, ceste couronne n'estoit pourtant donnée, sinon qu'on deliurast vn Romain. Ie trouue que Pline dit que ceste mesme couronne se donnoit à celuy qui tuëroit le premier des ennemis qui monteroiẽt sur les murs de quelque ville ou forteresse deffenduë par les Romains. Or, ceste couronne Cinique, estoit la plus excellẽte apres l'Obsidionale, & se pouuoit porter tousjours & en tout temps: & si celuy qui auoit merité ceste couronne estoit en telle estime, qu'en festes ou Theatres il auoit tousiours son lieu au plus pres du Senat : & quand il entroit le Senat se leuoit sus en pieds pour luy faire honneur: il estoit aussi exempt & libre de quelque office, ou charge que ce fust, s'il ne luy plaisoit l'accepter, & encore à cause de luy en estoit exẽpts ses pere & ayeuls s'il viuoient. Plusieurs Romains obtindrent ceste couronne, & par special le tres-vaillant Cincinius Dentatus, cy-deuant nommé, en obtint quatorze. L'autre surnommé Capitolinus en eut six, & à Ciceron par particuliere dispense, en fut concedée vne pour auoir deffendu Rome de la conjuration de Catilina: Ces couronnes dont nous auons parlé, bien que elles ne fussẽt que d'herbes & de fueilles, que plus proprement on pourroit nommer guirlandes, ou selon les François, chappeaux de fleurs, estoient neantmoins plus estimées que si elles eussent esté d'or. Quant à la Muralle, elle estoit d'or, & se donnoit à celuy qui à l'assaut du mur de ville, ou chasteau, montoit premier en l'eschelle & franchissoit le mur, & la faisoit-on en guise du mur. Le

premier, selon Pline, qui l'obtint, fut Manlius Capitolinus, Scipion aussi la donna à Quintus Trebellius, & Sextus Digitus, pour ce qu'eux deux ensemble gagnerẽt premiers le mur des ennemis que les autres. La couronne Castrense se donnoit à celuy, qui au cõmbat entroit le premier dans les barrieres des ennemis : elle estoit aussi d'or faicte à la semblãce de bastions & rẽparts de cãps de guerre. De pareil metail estoit la couronne Nauale, qui se donnoit au premier qui en guerre Nauale se jettoit dans les vaisseaux des ennemis : & estoit faicte en forme de proüe ou pointe de nauire. Marc Varron ne desdaigna ceste courõne, quand elle luy fut offerte par le grãd Pompée en la guerre des Corsaires : Octauius la presenta pareillement à Marc Agrippe & à Sylla : plusieurs autres aussi l'ont acquise dont ie me tais : & quand quelque soldat Romain, fust noble ou ignoble, auoit fait quelque autre espreuue de son corps, fust à course de lance ou en dueil, les Capitaines Romains, selon Pline & Suetone, estoient coustumiers de leur donner des colliers d'or & d'argẽt, ou des bracelets ou ceintures, comme nous auons dit, auec d'autres priuileges & preéminences : & de ce prix, il s'en pouuoit donner aux amis qui auoient aydé à la guerre : mais quant aux courõnes, elles estoient reseruées pour les Romains. De toutes lesquelles choses, nous trouuons notables exemples és histoires Romaines. Suetone escrit, qu'Octauius permit à Marc Agrippe, qu'il peust porter bãniere d'azur, à cause d'vne victoire obtenuë en mer contre Sexte Põpée : Et si dit que ce fut luy qui diuisa des coliers, de jaserãs & autres dons, qui estoient particulierement deputez pour

cét affaire, ce seroit chose longue à reciter tout. Toutesfois est à noter, que les Romains furent si vaillans que quelques-vns ont acquis toutes ces choses, ou la plus grande partie: car Pline & Solin en nomment quelques vns entr'autres, que Marcus Sergius en obtint la plus grande part, & qu'en la guerre de Trasmenon, & Creuie, ou les Romains furent vaincus par Annibal, il y acquit la courōne Cinique, & pareillement en la deffaite de Cannes. Cestui-cy fut si vaillant homme, qu'ayant perdu la main droite à la bataille, il s'adestrit si bien de la gauche, & auec vne main de fer qu'il s'estoit fait faire au lieu de la perduë, qu'vn iour il défia quatre hommes en champs de bataille, l'vn apres l'autre, & les vainquit: auquel duel & autres batailles, il receut au corps par deuant seulement 23. playes. Et toutefois ce Marcus Sergius ny aucuns autres n'ōt point merité ny tant acquis, que Lucius Cincinius Dentanus Tribun du peuple, dont nous auōs parlé cy-deuant, duquel escriuent Pline, Solin, Valere le Grand, & Aulugelle: & disent qu'en ioyaux & presens de prix les vns plus grands que les autres, il en obtint par grands faits d'armes 320. & plus, & qu'il entra auec neuf Capitaines, en faisant leurs triomphes, & ausquels il auoit aydé en leurs victoires. Il eut grande quantité de simples lances, ou hantes de lances, ou piques sans fer, qui se donnoient par grand honneur, il eut 18. coliers d'or, 83. d'argent: de harnois & accoustremens de cheuaux, à cela particulierement deputez, il en eut vingt-cinq, cent quarante bracelets, quatorze couronnes Ciniques, huit Castreses, trois Murales, vne Obsidionale; & ie ne sçay combien de Nauales. Il

auoit esté navré en ces batailles de 45. playes toutes au deuant du corps, & pas vne seule au derriere : il auoit par trente-quatre fois desarmé & despoüillé l'ennemy, & s'estoit trouué en six vingts batailles rangées. Il fut si vaillant & fortuné aux armes, qu'on le nómoit l'Achille Romain : & combien que ses faits semblent incroyables, ce neantmoins la multitude & conformité des histoires les verifient. Les Romains pour les grands faits d'armes concedoient encore d'autres honneurs & preéminences, comme de pouuoir aux iugemens publics se seoir en la chaire Curale, qui estoit le siege des Ediles & Preteurs, ce qui fut permis à Scipiō: & quelquesfois ils accordoient aux soldats des plus grādes authoritez, selon ce qu'il estoit permis au peuple de faire : qui estoit vn degré ou estat sousmis à la liberté des Patriotes, & du peuple. Ils permettoient aux Capitaines d'esleuer des statuës triomphales, & de se vestir & accoustrer tout ainsi que s'ils estoient Consuls. Le Senat permettoit par forme de salaire & congratulation, qu'ils peussent mettre aux tēples les armes & despoüilles des ennemis par eux vaincus en bataille, & se nōmoient ces choses Manubies, c'est à dire, Butin de l'ennemy. Les Romains auoient encore vne loüable coustume, de dōner aux enfans de ceux qui auoiēt esté tuez en la guerre, pareille solde que l'on donnoit à leurs peres lors qu'ils viuoient : & aux vieux soldats qui auoient long-temps suiuy la guerre, on leur donnoit tant de terre en fonds, qu'ils en pouuoient aysément viure, & les souffroient habiter és Villes & Prouinces vaincuës & conquises, telles qu'ils leur plaisoit eslire. En ceste sorte la vil-

le de Seuile fut faite par Cæsar, Colonie Romaine, lesquelles Colonies nous pourrons proprement nommer selon nostre diction Françoise, nouuelle habitation, transmigration des peuples. Cordouë fut aussi faite Colonie par ce moyen, & vne infinité d'autres en diuerses Prouinces. Sõme les Romains ne laisserent iamais vn bien fait irremuneré, & sans grand priuilege: pour ceste cause il s'est trouué entr'eux des plus vaillans hommes, qui ayent esté en toutes autres nations: car chacun d'eux taschoit d'acquerir ces degrez auec la vertu. I'ay delaissé plusieurs sortes de salaires, que les Romains faisoient à cause des armes, ce que ie fais pour en auoir assez dit; toutesfois c'est chose certaine, que s'ils ont passé toutes autres nations à recognoistre & salarier les bien-faits, aussi n'y en a-il point qui en doctrine & correction les ait surmontez. Car si quelqu'vn estoit poussé de l'honneur & de la vertu, ou de la necessité & du gain, si estoit-il forcé à ne faire chose vile, fust par vergongne, ou par la crainte de punition: pour ce que les peines estoient grandes & rigoureuses, contre ceux qui monstroient lascheté: car ou ils perdoient l'honneur, auquel ils estoient appellez, ou l'on les flagelloit iusqu'au sang: les aucuns on mettoit aux fers comme esclaues: & s'ils fuyoient à l'abandon, laissant leurs Capitaines en la bataille, on les empaloit ou crucifioit: ainsi selon le delict, leur estoit donné la peine. Tite Liue escrit, que les gens d'vn escadron d'Appius Claudius, auquel auoit esté donné vn lieu en garde, l'abandonnerent & perdirent, dequoy les voulant punir, & neantmoins vser de misericorde, luy fut permis les mettre par dizai-

nes, puis jetter au sort, & que ceux sur qui le sort tomberoit, fussent punis par mort pour tous les autres. Iules Frontin dit, que Marc Anthoine en fit autant à vne bande qui n'auoit pas bien deffendu les rempars, ausquels les ennemis auoiẽt mis le feu. Ils vsoient encore de plusieurs autres punitiõs aux soldats desobeyssans, qui seroient longues à dire: parquoy ie diray seulement, que comme en ce tẽps-cy il y a deffaut à remunerer en honneur les biensfaits, aussi y a-il deffaut de la punition des malfaits.

Quelles furent les sept merueilles du monde.

CHAP. XXXII.

CEVX qui ont leu les Historiens, Orateurs, Poëtes antiques, auront trouué qu'ils font mention en plusieurs de leurs liures des sept merueilles du monde, qui furent en diuers endroits. Tous ceux qui en ont escrit s'accordent de 6. mais de la 7. il y a des opinions variables, & pareillemẽt differentes à les mettre les vnes deuant les autres: toutesfois ie me delibere parler premierement des murs de Babylone, qui sont mis au nombre de ces merueilles, & à bonne cause, pour ce que la grãdeur du lieu & son assiette semble incroyable: nous en auons parlé suffisamment au chapitre de la diuersité des langues, & dit qu'elle a esté fondée au lieu où Nembrot edifia la tour de Babel, de laquelle la ville print le nom. Les murs desquels nous parlons selon la plus saine opinion, mesme selon Troge Pompée, & comme dit Iustin, ont esté fondez, par la fameuse Royne Semiramis, mere de Ninus. Diodore Sicilien, Amian Marcelin, & Paul Orose

Iust. li. des histoires abregées. Diod. l. 3 Amian Marcelin li. 23 Paul Orose li. 2.

S. Aug. l. 1. de la Cité de Dieu. le maintiennent, auec la plus grande partie des autheurs Gentils : ce neantmoins S. Augustin & Iosephe en ses Antiquitez, disent qu'elle est edifiée par Nembroth, aidé de Geans superbes : toutesfois soit ou fondation ou reputation que fit Semiramis, il suffit qu'elle fut grandement ennoblie par elle. L'assiette de cette ville est en vne plaine d'vn costé, & de l'autre passe le fleuue Euphrates. Le plan & figure de ceste ville estoit en quadrãglé, & les murs merueilleusement hauts, & eslabourez d'vn esmerueillable artifice : la matiere estoit de pierre jointe auec chaux viue, & ciment qui estoist és minieres de ce pays-là. Par especial dans le grand lac de Iudée, où furent jadis Sodome & Gomorrhe, nommé Alphaltide, qui jette vn limon, tenant comme poix ou glus, la plus forte qui se puisse trouuer. Les historiens sont discordans de la hauteur & largeur de ce circuit, ce qui peut aduenir pour estre diuerse la mesure qu'ils en font. Pline dit que le circuit de ces murs estoit de 60. mil pas, tellement qu'vn des quarrez estoit de 15. mil. Il dit aussi qu'ils estoient de deux cens pieds de haut, lesquels pieds excedoiẽt de trois doigts la mesure des pieds Romains, & d'espesseur cinquante pieds de la mesme mesure qui est à la verité chose admirable. Diodore Sicilien dit, que les murs de ceste ville auoient en tout 360. stades, & qu'ils estoient si larges, que l'on y pouuoit trainer de front six chariots, sans qu'ils nuisissent l'vn à l'autre. Les ponts, les roches, les tours, & les jardins, Semiramis les fit faite, ce qui estoit de grand esbahissement. Il se trouue par escrit qu'elle tenoit à cét ouurage, trois cens mil hommes, de tous les Royaumes qui luy estoient subjets.

Iosephe li. 6. des Antiq.

Pli. li. 6 ch. 26.

Dio. li. 1

ſubjets. Quinte Curſe y adiouſte encores huict ſtades de lõgueur, & les fait de cent coudées de haut: mais Paul Oroſe dit, qu'ils eſtoient long de 480. ſtades qui montent (à prẽdre ſix ving cinq pas pour ſtades) les ſoixante mil pas que dit Pline. Strabon dit & afferme, qu'ils contenoient trois cens octante 5. ſtade, & qu'ils eſtoient ſi larges, que les chariots pouuoient aller deſſus, ſans ſe heurter, ny empeſcher le chemin. Encores diſent ces autheurs choſes eſmerueillables, des jardins faits ſur les arches & tours, où il y auoit des arbres de demeſurée hauteur : Iules Solin en la lettre ſe conforme auec Pline. Quelques vns de ces autheurs diſent, qu'au dehors ils eſtoient enuironnez de foſſez pleins d'eau, auſſi larges & profonds, qu'vne mediocre riuiere. En ceſte ville y auoit cent portes de metail fort merueilleuſes: & pour concluſion tout ce qu'il s'eſcrit de la grandeur & hauteur de ſes murs ſe peut croire, pour ce qu'à la verité ceſte ville fut la plus ſuperbe du monde : & eut long-temps la monarchie vniuerſelle, qui eſt vn grand argument de ſa grandeur eſcrite par Ariſtote au troiſieſme de ſes Politiques : en diſant, qu'eſtant vne fois priſe des ennemis, ceux qui demeuroient à l'autre bout de la ville n'en furent aduertis que trois iours apres. Le ſecond lieu de ces merueilles du monde, nous le donnerons au Coloſſe du Soleil qui fut à Rhodes : c'eſtoit vne ſtatuë ou figure d'homme offerte par les Gentils, dediée au Soleil, aucuns diſent à Iupiter. Elle eſtoit faite de metail, d'vne incroyable grandeur & hauteur, ainſi comme vne grande tour, de ſorte qu'on ne peut imaginer comment on l'auroit peu hauſſer & fabriquer. Pline qui

Strabon liur. 16

traicte de toutes choses, dit qu'elle auoit septante coudées de haut, & combien que pour la faire ils fussent plusieurs bons ouuriers continuellement besongnans, si furent-ils douze ans à la parfaire, & cousta trois cens talens. L'entrepreneur d'icelle fut Cares Indien disciple de Lysippe. Ceste statuë estoit si demesurément grande, qu'il sembloit que la terre ne la peust soustenir long-temps, pource que selon Pline & Paul Orose, elle ne fut que 56. ans debout, à la fin duquel temps elle cheut par vn grand tremblement de terre: apres laquelle cheute, & du temps mesme de Pline, plusieurs l'alloient voir pour chose merueilleuse: pource dit-elle que peu d'hommes se trouuerent qui peussent embrasser le gros doigt de ceste statuë, tellement que le moindre de ces doigts estoit plus grand qu'aucune autre statuë pour grande qu'elle fut. Si parle-il toutesfois de cent autres Colosses de moindre grãdeur qui estoient à Rhodes: mais cela ne fait à nostre propos, selon que quelques vns ont voulu dire, qu'à cause de grãd & les autres moindres, les Rhodiens souloient estre nommez Colossenses: mais telle opinion n'est approuuée par Erasme: car il dit que les Colossenses à qui sainct Paul escriuoit, estoient peuples d'vne ville de Phrygie nommée Colossas. Retournons donc à ce merueilleux Colosse: ie dis qu'il demeura là ruiné en terre fort long-temps, iusques au Pape Martin premier qui fut en l'an six cens, que les infidelles, & Soudan d'Egypte leur Capitaine, vindrent sur les Rhodiens, & selon ce qu'en escrit Platine en la vie de ce Pape Martin, & Anthoine Sabelique en la troisiesme partie de son liure, ils emporterent ce que

ils trouuerent des reliques de ce Colosse : & s'en trouua neuf cens Chameaux chargez de metail. Des autres Colosses qui estoient à Rhodes, & autres lieux, nous n'en parlerõs point, pour ce qu'en cest endroit nous ne traittons que des sept Merueilles du mõde : la 3. desquelles sont les Pyramides d'Egypte : & à la verité si ce que les historiens en disent est vray, ceste chose est fort admirable. Les Pyramides estoient certains edifices, qui commençoient en quadrangle, & alloient ainsi iusques au sommet en amenuissant, à la forme d'vne pointe de Diamant : & toutesfois elles estoient de telle grandeur & hauteur, & de tant & telles pierres, & en telle perfection, qu'il seroit fort difficile de l'escrire, & aussi que tous ne le voudroient croire : ce neantmoins ces choses sont tant authorisées par autheurs Chrestiens, & Gentils bien approuuez, que l'on ne peut en nier la creance. Ces Pyramides donc sont Tours fort hautes, qui finissent en pointe fort aiguë. L'étymologie de ce nom vient de *Tyr* en grec, c'est à dire feu, pour ce qu'il semble que le sommet vient à faillir comme flambeau de feu. Entre toutes les autres Pyramides, les Historiens font particuliere mention de trois qui estoiẽt en Egypte, entre la ville de Memphis, qui est aujourd'huy le Caire, & l'Isle que fait le Nil, nommée Delta, l'vne desquelles est mise au nombre des sept Merueilles : car on dit qu'à la faire il y auoit continuellement trois cens soixante mil hommes, qui y furent 20. ans entiers. Plusieurs l'obseruent, & particulierement Pline en parle amplement, & allegue douze autheurs pour seureté ; Diodore, Strabon, Pomponius Mela, Herodote, Amian, &

Pl. l. 37. c. 12. Diod. li. Strab. l. Hernier. Pompo. Mela li. Herod. liu. 2. Amian. liu. 2.

maints autres : les vns disoient que le fondemēt & le plan de ceste pyramide empeschoit & couuroit huict iournaux de terre, qui sont enuiron 40. arpens : autres de sept iournaux, & plusieurs autres de six, & autant ou plus de hauteur. Pline dit que chacun quadrangle auoit 883. pieds. Les pierres estoiēt de marbre, apportées d'Arabie, & de Pomponius Mela, que la plus grande part d'icelles auoient 30. pieds de largeur : par ainsi on peut cognoistre que tant de milliers d'hommes y estoient occupez, les vns à porter les pierres, les autres à les tailler, & les autres à les asseoir, sans la multitude qui besongnoit aux ferremens, & autres choses necessaires. Des autres pyramides on en parle ainsi, au moins de deux autres allegueés, vne desquelles se faisoit par la vanité des Roys d'Egypte, qui furent les plus riches du monde, tant pour la fertilité de la terre, que pour ce qu'en ce pays-là, nulle personne ne possedoit aucune chose en propre, fors le Roy, & ce depuis que Ioseph fils de Iacob, conseilla à Pharao de conseruer les bleds és sept années abondantes pour le temps de la famine, pendant lequel par le moyen de ce bled, il eut toutes les terres de ses vassaux. Voila comment ces Roys estoiēt riches, & se faisoient seruir par leurs subjets comme s'ils fussent serfs. Et disent les historiens que les Rois faisoient fabriquer ces pyramides, pour donner à manger à leur peuple qui trauailloit : & aussi pour ne laisser leurs thresors à leurs successeurs : car ils aimoiēt mieux les despēcer ainsi entre leurs gens, que donner occasion à leurs heritiers d'auācer leur trespas pour heriter à leurs biens & deniers. Il se trouue par escrit que ces pyramides

ſeruoient de ſepulchres aux Roys, & bien conſiderera la multitude du peuple Hebrieu qui ſeruoit en Egypte, & par leſquels les Roys faiſoiẽt edifier villes & fortereſſes, il ne s'en eſbahira point, veu que c'eſt choſe certaine que 600000. hommes de pied, ſans grande multitude de femmes & petits en[redacted]nt de ceſte ſeruitude, & qui eſtoient tous [redacted]yez à ſeruir à ces œuures merueilleuſes : ainſi ce n'eſt point de merueille, que ces edifices peuſſent eſtre faits : car ils diſent qu'en raues, aulx, & ciboules pour ſubſtanter ceſte multitude d'ouuriers, il fut deſpencé 1800. talens, qui valoiẽt au prix du jourd'huy 1800000. eſcus. Diodore dit qu'en l'entour d'icelle, & bien loin à l'enuiron, il n'y auoit pas vne ſeule petite pierre, ny apparence qu'vne ſeule perſonne y euſt eſté, ny ſigne d'aucun fondement fors l'arene menuë cõme ſel : tellement qu'il sembloit que ceſte pyramide euſt eſté là miſe par la main de Dieu, & qu'elle y fuſt naturellement creuë, & ſembloit que ſa hauteur touchaſt au ciel. Si nous laiſſons les anciens liures derriere, nous trouuerons des teſmoins de noſtre temps, Pierre Martyr Milannois, homme docte qui fut Ambaſſadeur pour les Roys Catholiques, Dom Ferdinãd & Dame Iſabel, vers le Soudan d'Egypte, en l'an 1501. a fait vn liure de ce qu'il vid, & en fit ſon ambaſſade : là dedans il recite, cõme auſſi a-il fait de bouche, auoir veu de ces pyramides : & ſe conforme auec ce que les autheurs anciens ont eſcrit : & particulierement il parle de deux qu'il a veuës qui eſtoient d'incroyable hauteur, & dit qu'il meſura les quarres d'vne, qui eſtoient chacun de 315. pas, & quaſi 1300. de circuit : & qu'en chacun coſté

il y a de fort grandes pierres assemblées pour autres edifices. Et dit plus, que quelques-vns de la compagnie monterent en l'vne d'icelles auec grand' peine, & par longue espace de temps, & qu'ils luy reciterẽt qu'au plus haut il y auoit vne pierre toute vnie, si grande que 30. hõmes se fussent aisément tenus dessus : & quand ils furent en bas, ils disent qu'il leur estoit aduis qu'ils auoient esté es nuées tant ils estoient hauts : & qu'il leur sembloit perdre la veuë, & que le cerueau leur tournoit le dessus dessous. Tellement qu'il dit, qu'il ne faut point douter du grand nombre de gens, ny de la despẽce que l'on dit auoir esté faite en ces choses. Le 4. miracle estoit de Mausol, Artimise fut femme d'vn nommé Mausol Roy de Carie, Prouince d'Asie la grande. Ceste femme (selon Aulugelle & autres historiens) ayma tellement son mary, que tous la mettent pour exemple notable. Le Roy mourut le premier, pour laquelle mort elle elle fit des pleurs & des plaintes extrémes plus que de coustume : & si voulut luy faire faire vn sepulchre conforme à la grande amour qu'elle luy portoit, & fut tel qu'il a esté mis au nombre des sept Merueilles du monde. La pierre de tout cest édifice estoit d'vn marbre excellent, qui faisoit tour & circuit de 411. pieds, & 25. coudées de hauteur, il y auoit à l'entour 26. colõnes de pierre merueilleuse, & d'admirable sculpture. L'edifice estoit couuert de tous costez, auec des arcs de 73. pieds de large, & fut basty par la main des plus excellẽts ouuriers qui fussent alors. La partie d'Orient fut faite & insculpée par Scopas : celle du Septẽtrion par Briax : le Midy par Timothée : & celle d'Occidẽt par Leocrates. La perfe-

Aulug. l.10. des nuits ...tiques

ction de ceste œuure fut telle, & l'edifice si somptueux & beau, que pour ce il fut nommé Mausole à cause du Roy pour lequel il fut fait:tellemēt que tous les autres sepulchres, que iusqu'auiourd'huy on bastit, s'ils sont d'excellente manufacture, on les nomme Mausoles. De ces choses font mention Pline, Pomp. Mela, Herodote, Strabon, Aulugelle & plusieurs autres historiēs. Il se trouue qu'Artemise apres la mort de son mary, vesquit en continuelles pleurs & tristesse, & qu'elle mourut auant que son bastiment fust acheué, ayant beu en poudre les os de son mary, qu'elle fit brusler pour l'enseuelir, & luy faire vn sepulchre de son corps. Le 5. édifice de ces merueilles fut le temple de Diane, que la folie des Gentils adoroit pour Deesse, & fut basti dans la ville d'Ephese en Asie, en la prouince de Ionie. Pline dit que les Amazones le firent édifier. De ce temple fut faite grande mention par tout le monde, tellement qu'vn nommé Democrite en fit vn particulier liure. Pline écriuant de ce tēple dit qu'il contenoit quatre cens vingt cinq pieds de longueur, & 2. cens vingt de largeur. L'œuure estoit de si merueilleuse artifice, qu'on fut 200. ans à le parfaire, & fut basti en lac pour éuiter le peril du tremblement de terre, & dit on qu'au fondement fut mis force poudre de charbon, & dessus de la laine pour affermir le lieu humide & marescageux. Il y auoit cent vingt colomnes de marbre excellent de soixante dix pieds de hauteur, & chacune d'icelles auoit esté faicte faire par tous les Roys d'Asie. Les 27. estoyent de singulier sculpture & artifice, & les autres de marbre esleu. Le principal maistre de ceste œuure, selon Pline, fut Cresiphon, &

Pl. li. 35 chap. 5. Pomp. Mela au 1. li. Herodot. Strab. li. 7.

Pl. li. 16 chap 34

selon Strabon ce fut Archiphron. Toutesfois, ceste diuersité d'opinions est supportable, considerant par combien de temps il fut necessaire d'y besongner: & partant y auoit plus d'vn maistre, mesmement pour auoir esté racoustré par plusieurs fois & en diuers temps. Solin & Pomponius Mela disent que les Amazones édifierent & dedierent ce temple, & dit encore Solin, que quand le puissant Roy Xerxes alloit à la conqueste de Grece, & qu'il brusloit tous les temples, il reserua cestuy-là seul. Tous les historiens disent d'vn accord que les colomnes de ce temple supportoient le plancher de bois le plus excellemment élabouré qu'il estoit possible faire, & estoit ceste couuerture de Cedre, selon Pline, & les portes & les lambris de Cypres: Depuis vn meschant voyant ce solemnel & souuerain édifice, eut volonté de le brusler, ce qu'il fit, & estant pris pour ce delict: cõfessa ne l'auoir fait pour autre chose que pour laisser renommée de luy au monde, & dit Valere le grand au tiltre du desir de renommée, & Aulugelle, qu'il fut deffendu sur grande & griefue peine que nul escriuit son nom, afin qu'il perdit ce bruit & renommée qu'il desiroit. Mais cela seruit peu: car Solin & Strabon disent qu'il se nommoit Erostrate, & que de luy vint le prouerbe, que quand quelqu'vn se vouloit rendre fameux par vn vicieux acte, on disoit, c'est la renommée d'Erostrate: Encor peut-on dire pour chose notable, que le mesme iour que ce temple fut bruslé nasquit Alexandre le Grand, qui subjugua toute l'Asie: de ce sont autheurs Plutarque en la vie d'Alexandre, & Cicéron au second liure de nature des dieux le dit en deux endroits, & par

Solin ch. 14. Pomponius Mela li. 1.

Pli. li. 6 cha. 46.

Aulug. liu. 2.

reillement au liure de Diuination, & si dit que pendant que ce temple brusloit, les sages pronostiquerent la destruction de toute l'Asie, comme aussi depuis elle fut surmontée par Alexandre. Quelques vns disent que ce temple fut reédifié beaucoup plus grand & excellent qu'auparauant & que le maistre de l'œuure se nommoit Democrates. La sixiesme merueille, fut le simulachre ou image de Iupiter Olympique, qui estoit en son temple en Achaye, entre les villes d'Elide & Pise, le lieu estoit nommé Olympie, & pareillement le temple, à cause de Iupiter Olympique, duquel Strabon escrit, & Pomponius Mela, & disent que ceste statuë ou image qui estoit en ce Temple fut renommée, tant pour l'artifice de sa perfection & œuure admirable, que pour sa grandeur. Elle estoit faite de Porphyre, aucuns disent d'Yuoire, par la main de Phidias, le plus excellent sculpteur & imagier qui fut iamais: Pline en fait mention aussi font plusieurs autres. Strabon dit que l'excellence d'icelle estoit en la grandeur, & qu'encore la rendoit plus admirable, c'est qu'elle estoit de Porphyre: assemblé en infinité de fort petites pieces. Ils disent que Phidias fut taxé d'vne seule imperfection, c'est qu'il n'auoit pas bien compassé la proportion de l'image auec le temple, pour ce qu'il la fit assise, & si grande, que quand on consideroit qu'elle eust esté sa hauteur, si elle eust esté debout & sur pieds, on trouuoit qu'elle n'eust aucunement peu se tenir dedans le temple. Toutesfois la renommée de ceste image, illustra beaucoup d'auantage, & fut ce temple plus cogneu qu'il n'estoit, encor qu'il fut auparauant en grand estime, pour ce qu'en ce mesme lieu se faisoient

Stra. l. 8
Pomponius Mela li. 2.
Pli. l. 34 & 35.

les jeux ou luittes nommées Olympiques. De là vint qu'on contoit les ans par Olympiades, qui ſe faiſoient de cinq en cinq ans, leſquels jeux furent premierement inſtituez par Hercules: depuis eſtant delaiſſé cét vſage, ils furent reſtituez & reſtablis par Emonies, & ſelon quelques autres, par Sphiron 4. ou cinq ans apres la deſtruction de Troye, meſme ſelon Euſebe, & là commença l'an de la premiere Olympiade. Quand à la ſeptieſme merueille, aucuns diſent que ce fût la tour qui eſtoit en l'Iſle de Pharos pres la ville d'Alexandrie en Egyte. Pharos eſtoit vne petite Iſle, longue, & eſtroitte, aſſiſe en la coſte d'Egypte: vis à vis des bouches du Nil, laquelle au temps jadis, ſelon Pomponius Mela, & Pline, eſtoit quaſi toute encloſe de terre ferme: & depuis au temps de ces meſmes autheurs elle embraſſoit la terre ferme moyennant vn pont par lequel on alloit de l'vn en l'autre. En ceſte terre ferme eſt la grande ville d'Alexãdrie, édifiée par Alexandre le Grand, laquelle ville fut depuis Colonie de Iules Cæſar. En ceſte Iſle (ainſi nommée Pharos, à cauſe du nom d'vn grand Pilote qui eſtoit à Menelas, & lequel y fut enterré) les Roys d'Egypte firent édifier vne tour de marbre merueilleuſe en hauteur, & artifice, ſur vne montagne euuironnée d'eau: l'artifice de laquelle eſtoit telle qu'elle couſta 800. talens, qui valent 48000. eſcus à la computation de Budée, & ſi ne fut édifiée pour autre choſe, que pour allumer de nuict du feu deſſus afin de guider & dreſſer les nauires qui venoient y prendre port: laquelle ſelon la plus grande opinion, fut conſtruite par le Roy Ptolomée Philadelphe, & le maiſtre Architecteur qui la fit, ſe nõ-

moit Sistrate, ce qui nous est certifié par Pline. *Pli.l.33*
Cæsar en ses Commentaires, prise fort la hauteur & l'œuure de ceste Tour, & dit qu'elle fut nõmée Pharos, prenãt le nom de l'Isle. Autãt en dit Amian Marcelin, traictant de l'histoire de ceste Tour, & Solin en son Polysthor, à la fin du chap. 34. dit, que toutes les tours qui depuis furent faites, pour pareille occasion furent nommées Phares du nom de ceste-cy, comme fut le Pharos, ou Phar de Messine & autres lieux: encore ie croy que les feux qu'on porte ordinairement dans les nauires pour garder de nuict les autres, à ceste occasion sont nommez Phares: ainsi ceste Tour est la derniere des sept Merueilles, encor que de plusieurs elle ne soit mise au nombre d'icelles, ains en son lieu y mettent les jardins pensiles de Babylone. Lactance Firmian le dit, & que ces Iardins estoient sur des Arches, & Tours, en sorte que dessous on se logeoit, & au dessus estoient les Arbres admirables en grãdeur: auec grande abondance de fontaines: la forme de cét edifice est amplement escrit par Diodore Sicilien. Celie Rodigin traictant des sept Merueilles, ne met point pour la septiesme ceste Tour de Pharo; ny ces Iardins Pensiles, ains l'Obelisque de Semiramis, qui estoit de mesme structure, & façon que les Pyramides: car il commençoit ainsi en quadrangle, & finissoit en pointe, & n'y auoit aucune difference entre la Pyramide & l'Obelisque, sinon que l'Obelisque estoit d'vne piece, pour cela non gueres moins haute que les Pyramides: & se trouue par escrit, que quelques vnes estoient grandes comme Tours, & de fort belle pierre: il y en a pour le jourd'huy vne à Rome nommée l'Esguille,

Amian Marcel. liu. 1.

qui fut apportée d'Egypte, & est chose esmerueillable de voir sa grandeur, & considerer la maniere comme elle y fut cõduite. De l'Obelisque de Semiramis que Celie, comme i'ay dit, met au nõbre des sept merueilles, il trouua par escrit qu'elle auoit 50. pieds de haut, & 24. pieds de grosseur en quadrãgle: par ainsi tout son circuit estoit de 96. pieds, & fut ceste pierre ainsi entiere, tirée des mõtagnes d'Armenie, & par le commandement de Semiramis conduite en Babylone Caldeïque: mais à la verité quand on considereroit comment on la peut tirer, hausser, & conduire, cela semble incroyable, si l'antiquité n'auoit eu des choses autãt ou plus estranges, qui nous sont certifiées vrayes par autheurs dignes de foy, & autres grands Obelisques que firent faire les Rois d'Egypte. Pline dit la maniere de les tirer entiers hors de ces carrieres & minieres de pierre. De ces Pyramides, Obelisques, Statuës & Colosses, fait mention le docte autheur du Polyphile au commencement de son Hypnerotomachie.

Pli. l. 6. chap. 6. & 9.

Quelles furent les Sibylles, & de leurs Propheties, & principalement de ce qu'elles ont dit de la Religion Chrestienne.

CHAP. XXXIII.

L'Histoire des Sibylles est generalement tenuë pour certaine, pour ce que chacun sçait qu'elles ont prophetisé plusieurs choses: toutesfois de sçauoir particulierement, quand & quelles elles furent, ce qu'elles ont fait, & en quel temps elles ont escrit & prophetisé, celuy seul le sçait

qui a leu les liures antiques: Parquoy i'ay voulu recueillir icy leur histoire, d'autant que c'est chose esmerueillable de contempler le don de Prophetie, que Dieu a dõné à ces femmes en plusieurs manieres, & particulierement à prophetiser l'aduenement du Christ, & sa vie, & passion, & autres grands mysteres de nostre saincte foy: dequoy nous traicterons en partie, afin que l'Ethnique Payen ne se puisse aucunement excuser, encores qu'il ne voulust lire que ses propres liures seulement, non plus que le Iuif a d'excuse en lisant les siens, & ne voulant croire ny accepter nostre foy, ie le dy pour ce que d'vn commun consentement, tels liures furent receus de toute la Gentilité, & ces Sibylles creuës, par special des Romains, qui en toutes leurs affaires & necessitez auoient recours aux liures Sibyllains, & se conseilloient sur iceux. Tant d'historiens Grecs & Latins escriuent d'elles, que ce sera le meilleur d'en eslire les principaux, pour n'en assembler vne si grande abondance, Diodore Sicilien, Pline, Solin, Seruie, Marcian Capelle, Lactance Firmian, Ælian, Suidas, Strabon, Marc Varron, Virgile, auec la plus saine partie des Poëtes. S. Augustin, Eusebe, Orose, & la plus grand part de nos historiens escriuent, & traictẽt d'icelles. Diodore dit, que Sibylle vaut autant à dire, comme femme Prophetesse, & pleine de Dieu: Seruius sur le quatriesme des Eneïdes, & Lactance en son premier liure des Institutions diuines les nomment conseil de Dieu: Suidas la nomme Prophetesse. Les autheurs ne sont point d'accord, combien il y a eu de ces femmes, & encor moins, & en quel tẽps, pour ce que les vns en mettent plus, les

autres mains. Marcian Cappelle ne fait mention que de deux, autres en mettent quatre, comme fait Ælian en ses diuerses histoires, Marc Varron en met dix, lesquelles Lactance Firmian raconte en son premier, que i'entens suyure. La premiere fut Perse nommée Samberte, de laquelle fait mention Nicanor, qui a descrit les faits d'Alexandre le Grand : autres disent qu'elle estoit de Chaldée, & d'autres qu'elle estoit Iuifue, née d'vne ville assise prés la mer rouge, nommée Noé, le pere de laquelle se nommoit Berose, & la mere Erimãte: elle composa 24. liures en vers, esquels elle conta de merueilleuses choses touchant l'aduenement de Christ, & ses miracles, & sa vie, bien que ce fut sous couuerture, & auec artifice obscur, comme mystere reuelé, qui n'estoit pour estre entendu de tous : à quoy toutes les autres Sybilles se conformerent, en sorte que Lactance Firmian au quatriéme liure, & autres lieux, sans particulariser aucunes d'elles, descrit leurs particulieres Propheties de Christ. S. Augustin fait vn sommaire d'aucunes choses que ceste-cy, & les autres ont dit de Christ, & entre autres choses ces paroles. *Puis il sera prins par les iniques mains des infidelles, & luy donneront des coups en la face, auec leurs sacrileges mains, & cracheront sur luy, auec leurs sales & maudites bouches, & il leur donnera ses espaules, permettant d'estre en icelles flagellé, & si se taira sans dire aucun mot, par ainsi on ne cognoistra point d'où procedera sa parole: il sera pareillement couronné d'espines, ils luy donneront du fiel à manger, & du vinaigre à boire. Voila le festin qu'ils luy ferõt: tellement que toy gent ignorante, & aueuglée, tu ne cognoistras point ton Dieu conuersant entre les hommes,*

ains le couronneras d'espines, mettant pour luy fiel, & vinaigre. Apres, le voyle du temple se fendra, & de plein iour à midy il sera nuict obscure par l'espace de trois heures, ainsi mourra le iuste, & sa mort, & dormie dureront trois iours: & quand il aura esté aux enfers, il retournera en vie & ressuscitera. Ces mots sont si fort preignans, que ce sont les propres termes Euangelistes escriuans de Christ, & ce que les Prophetes en ont Prophetisé, & principalement Esaye. Et sont ces Propheties des Sibylles tirées de Lactance Firmian, de sainct Augustin & de Ciceron, de Marc Varron & autres autheurs Gentils, qui sont morts auparauant la naissance de nostre Seigneur Iesus-Christ, comme le prouue Lactance: qui dit encores d'elles mesmes, qu'elles disoient: il ressuscitera les morts, les estropiats, & impotens iront, & courront gallamment, les sourds oyront clair, les aueugles verront, les muets aussi parleront librement: Et vn peu plus deuãt: De cinq & de deux poissons, il nourrira dans les deserts cinq mille hommes, & ce qui demeurera sera pour satisfaire à l'esperance de plusieurs. La seconde, ils disent qu'elle estoit de Libye, & en est faite mention par Euripide au prologue de Lamie. La troisiesme se nommoit, Themis, surnommée Delphique, pour ce qu'elle estoit natifue de Delphos, & d'icelle par le Chrysique au liure de deuination : à ceste-cy, selon Pline, les Romains firent vne statuë, elle estoit auparauant la destruction de Troye, tellement qu'Homere adjoignit en ces œuures plusieurs des vers d'icelle. Diodore Sicilien dit que s'estoit Daphné fille de Tiresias, & que les

Argiues ayant subjugué Thebes, l'enuoyerent en Delphas où depius elle se fit Prophetesse en l'oracle d'Appollo: en sorte que de là (selon luy) elle fut nommée Delphique. La quatriesme se nommoit Cumée, ou Italienne, & non Cumane Amalthée, de laquelle nous parlerons bien tost. Elle estoit natiue de Cimerie, ville de Campagne prés Cumas: les Propheties de laquelle sont escrites par Neuius, aux liures Puniques, & par Pison en ses annales, & referées par Lactãce & par Virgile en son Eglogue qui commence *Sicelides musæ*. La cinquiesme est ceste tant ramentuë Erytrée, qui a Prophetisé la plus grande part de nostre religion: parquoy, comme dit Lactance, au temps iadis ces Gentils deuoient reputer à folie & deffaut de cerueau les vers de ces Sibylles, d'autant qu'ils n'entendoient point comment il se pouuoit faire qu'vne vierge enfantast, & autres choses supernaturelles qu'elles dirent, recitées és liures des historiens & anciens Poëtes. Apollodore escrit de ceste Sibylle, qu'allans les Grecs assieger Troye, elle leur prophetisa que Troye seroit destruite, c'est pourquoy tous ceux qui en parlent la font plus ancienne que la destruction de Troye. Eusebe la fait fort nouuelle, car il la fait viure du tẽps que Romule viuoit à Rome. Strabon dit qu'elle estoit du temps d'Alexandre le Grand. De ceste Erytrée sont les vers recitez par Eusebe, les premieres lettres desquels estãt traduites en François, disent ces mots, I. C. fils de Dieu saluateur: qui est chose admirable à penser. La sentence d'iceux vers est mise par sainct Augustin au 18. liure de la cité de Dieu, & sont traduits en vers Latins, disans ces mots: *La terre suëra, signe du*

iugement

iugement, du Ciel viendra vn Roy, qui sera Roy tousiours, sçauoir est, en chair humaine, afin que par sa presence il iuge le monde, par ainsi l'incredule aussi bien que le fidele verra Dieu de ses yeux, esleué parmy ses Saincts: & en la fin de ce siecle apparoistront les ames des hommes en leur propre chair, & les iugera luy mesme quand la rotondité de la terre inculte sera pleine de mottes de terre & d'herbe. Les hommes ietteront au loin les idoles & simulachres, tous les ioyaux & richesses, il penetrera les parties inferieures:& rompra les portes du tenebreux enfer. Alors à la chair des Saincts sera donnée la lumiere libre & claire, & la flamme du feu eternel bruslera les meschans. Tous secrets seront descouuerts: chacun sçaura celuy de son compagnon, & Dieu descouurira la conscience & les cœurs de tous: là seront pleurs & grincements de dents, & le Soleil & les estoilles s'obscurciront, les cieux se rompront, la Lune perdra sa lumiere, les montagnes s'humilieront, & les vallées se feront esgales aux monts, il n'y aura rien au monde qui soit plus haut ou plus bas l'vn que l'autre, les montagnes & vallées seront en plan, & toutes choses finiront: la terre sera desseichée & mise en poudre, les fontaines & les riuieres brusleront, & de ce mesme feu seront bruslées la terre, & la mer, & l'air aussi: Adonc du ciel sonnera vne trompette d'vn son espouuentable & horrible, & la terre en s'ouurant descouurira l'obscurité & confusion d'enfer, & les tourments & peines des miserables condamnez. Ces choses & plusieurs autres ont esté dites par ceste Sibille en ces vers: monstrant clairement Christ Dieu incarné, auec dernier iugement, la resurrection des morts. Or ces choses, auparauant qu'elles fussent aduenuës n'estoient point intelligibles: c'est pourquoy les Ethniques & Gentils les pouuoient tenir pour

folies & mocqueries : aussi ceste Sybille Erytrée, cognoissant bien ce qu'en estoit à aduenir, dit de soy-mesme ces mots. Ils me reputeront Prophetesse aueuglée & mocqueresse : toutesfois quand ces choses que ie dy seront accomplies & verifiées, ils se souuiendront de moy, & ne m'appelleront plus mensongere, ains Prophetesse du grãd Dieu. Les Romains auoient beaucoup de vers de ceste Sibylle Erytrée, dõt parle Fenestelle en ses quinze Forces : & dit qu'ils enuoyerent par ordonnance du Senat, des ambassadeurs vers elle, à cause de ses propheties, & qu'ils en rapporterent des vers en grande quantité, qui furent mis au Capitoie, auec ceux qu'ils auoient auparauant. Elle estoit d'Erytrée ville d'Ionie, prouince en Asie la mineur, & contiguë de Carie, ie le dy pour ce qu'il se trouue plusieurs autres villes auoir esté de ce nom, comme vne en Libye, en Boëtie en Locres, & en l'Isle de Cypre : mais que ceste soit de ceste Erytrée en Ionie, Strabon en est autheur, & dit qu'il y a vn Port de mer prés d'vne montagne. Vne autre sixiesme Sibylle natifue d'vn lieu nommé Phiton en l'Isle de Samos, qui est dedans la mer Egée prés la Thrace, ou bien de l'autre Isle de Samos en la mesme mer vis à vis d'Ephese, pour ceste cause fut nommée Sibylle Sammiẽne : de laquelle escrit Erosthenes. La septiesme en ordre, est la Sibylle Cumane nommée Amathée, autres la nomment Demosile. Suidas la nommoit Hierophile : on la nommoit Cumane, pour ce qu'elle demeuroit & prophetisoit en la ville de Cumes en Italie, prouince de Campagne, prés Bayes : de ceste-cy escriuent Denis de Halicarnas, Solin, Aulugelle, & Seruie;

Strabon liu. 2.

Elle porta vendre à Tarquin le superbe Roy de Rome, neuf liures, toutesfois Suidas dit que ce fut à Tarquin le Prisque, pour lesquels liures elle demãda trois cens pieces d'or, mõnoye d'alors: mais pour ce que ce prix sembloit excessif au Roy, il ne les voulut acheter: au moyen dequoy elle en brûla trois en sa presence, & si ne laissa point de demander le mesme prix pour les six qui luy estoient demeurez, dont le Roy qui trouua ceste demande encore plus impertinente que la premiere, se mocqua d'elle: parquoy des six elle en brusla encore trois: puis luy dit, qu'il n'auroit point ces autres qui luy estoient demeurez, s'il ne luy bailloit ce qu'elle auoit demãdé pour les neuf: le Roy esbahy de ceste determination & confiance de soy, & iugeant à son aduis, qu'ils deuoient contenir quelque grand mystere, achepta les trois seuls, le prix qu'elle auoit demandé pour tous: & furent ces trois liures mis au Capitole, où ils furent tousiours tenus en souueraine reuerence & veneration. Pline dit qu'elle n'auoit que trois liures en tout, & que elle en brusla deux, & neantmoins qu'elle eut d'vn seul autãt qu'elle auoit voulu auoir des trois: mais il suffit que ces liures furent conseruez en grande reputation, auec ceux que les Romains peurent auoir des autres Sibylles: car comme dit Marc Varron, recité par Lactãce, les Romains mirent toute peine & diligence d'auoir de toutes les villes d'Italie, de Grece, & d'Asie, & faire porter à Rome, tous les vers & propheties que l'on pouuoit recouurer des Sibylles, & particulierement d'Erytrée: pour le soin desquels liures il y auoit 15. hõmes deputez, & n'y auoit nul autre qu'eux qui y

touchast. Fenestelle dit, que quand le Capitole fut bruslé, le Senat renuoya de nouueau prier Erytrée leur aider de ses liures : à ceste cause il est à presumer qu'il n'y auoit pas à Rome seulemẽt les liures de la Sibylle Cumane, mais aussi de toutes les autres : & que la Sibylle de laquelle Virgile faict mention au commencement du 6. des Eneïdes, qui se tenoit en Cumes, où il dit qu'Eneas s'embarqua deuoit estre l'autre Cumée, dont nous auons ja parlé, & non ceste septiesme : Car il n'est point vray semblable, que Virgile ait supposé vne Sibylle du temps qu'Eneas entra en Italie, ny qu'elle vesquit iusques au temps du 5. Roy de Rome. Aussi Seruie interprete ce passage, disant : ou bien il faut que ceste-cy qui vendit les liures estoit nommée Cumane, encore que ce ne fut son nom : & neantmoins elle mourut en ceste Isle là. On dit que la 8. estoit natifue du territoire de Troye, en vn lieu nommé Marmise, & est ceste-cy fort antique : car Heraclides Pontique dit, qu'elle estoit du temps de Solon le Philosophe, & du grand Roy Cyrus. La 9. Sibylle, ils disent qu'elle estoit du pays de Phrygie, & qu'elle prophetisoit en la ville d'Ancyre. La 10. se nommoit Albunée natifue de Tybur, qui est onze mil loin de Rome : de là fut nommée Tiburtine. Or toutes ces Sibylles laisserent plusieurs liures & vers, esquels elles prophetiserent ce qui estoit à venir, & principalemẽt des fortunes de Rome, fussent bonnes ou mauuaises : tellement qu'aux affaires d'importance, les Romains faisoiẽt diligẽment reuisiter les liures Sibyllins, & se gouuernoient par iceux : & tout ainsi quand nous voulons estre creus, nous disons cét Euãgile, aussi eux

disoient ses paroles de la Sibylle, tant elles auoient de credit enuers eux. Et pour ceste cause disoit Iuuenal : *Credite me vobis folium recitare Sibyllæ.* Pour ce que l'on dit que ces Sibylles donnoient leurs responces en fueilles d'arbres escrites, comme le tesmoigne Virgile en la sixiesme Eneïde. Ciceron parle de ces Sibylles en grande reuerence, au secōd liure de la diuination, où il dit : cōme nous auons desià fait, que des lettres capitales de leurs vers, on tiroit de grandes sentences & bons mots. Entre plusieurs autres choses elles ont parlé de nostre Religion Chrestienne, de la naissance, de la vie & mort de Iesus Christ, comme nous auons dit par cy deuant, & mesme la Sibylle Delphique dit : Le Prophete naistra d'vne Vierge sans copulation charnelle : & vne autre, celuy qui est à venir viendra, & regnera en pauureté, cassant sa seigneurie, & sortira du ventre virginal. Et Iosephe (bien que Iuif de race & de profession) parlant de la tour de Babylone, dit ceste chose : la Sibylle s'en souuient disant, lors que les hōmes n'auoient qu'vn seul langage, aucuns d'eux edifierent vne tour fort haute, comme si par icelle ils eussent voulu mōter au ciel, mais Dieu y enuoya grands vents qui la ruinerent, & diuerses langues se mirent parmi les ouuriers, & pour ce fut la Tour nommée Babylon. Ces choses, & autres semblables sont escrites des Sibylles, par Chrestiens, Iuifs, & Gentils, ce que les Gentils par leurs pechez n'ont peu entendre : mais si firent bien depuis les Chrestiēs, entre les mains desquels vindrent ces liures, comme Lactance Firmian, Eusebe, S. Augustin, & autres, la cognoissance desquels liures, ou du moins de ces prophe-

ties, edifie grandement le Chreſtien, & confond le Payen & Gentil. Il y en a eu encore quelques autres, qui furent nommées Sibylles, pour ce qu'elles furent reputées deuineresſes & Propheteſſes, comme Caſſandre fille de Priam, & Campuſie Celophonie fille de Calcas, & Mante Theſſalique fille de Cireſias le Thebain : mais les hiſtoriens parlent ſeulement de ces dix.

Pourquoy le ſommeil fut donné à l'homme, & comme le trop dormir eſt dommageable & vicieux.

CHAP. XXXIIII.

LE dormir fut naturellement donné à l'homme pour ſa conſeruation, pour ce qu'il n'y a œuure naturelle qui n'ait beſoin de repos. Ariſtote dit que tout animant qui a ſang dort, & là il preuue par raiſon & par experience que les poiſſons dorment. Le ſõmeil eſt vn repos de tous les ſentimẽs, & procede des euaporations & fumées, qui à cauſe des viandes vont de l'eſtomach au cerueau, pour la froidure duquel ces vapeurs chaudes la tẽperent & endorment les mouuemens & ſentimens exterieurs, alors ſe retirant l'eſprit vital au cœur, tous les membres s'endorment & repoſent leur trauail, iuſqu'à ce qu'ayant cét eſprit vital (qui eſt l'inſtrument par lequel l'ame fait ſes operatiõs, gouuerne & commande à tout le corps) recouure nouuelles forces, & que ceſſans ou diminuans ces vapeurs, l'homme vient à ſe reſueiller, & lors les ſentimens & puiſſances retournẽt de nouueau auec plus grãde force à faire leurs operations. De ces occaſions de ſommeil Ariſtote traicte lõguement au liure du

Ariſt. au 4. li. des animaux.

Sommeil, & du veiller, & Plutarque recite diuerses opinions des philosophes auec plusieurs autres naturelles. Mais combien qu'il soit repos & salut au corps, si est-ce qu'il le faut prendre moderément, pour ce que le long dormir selon Aristote, affoiblit les esprits corporels & animans, tout ainsi que la moderation d'iceluy leur donne vigueur: car plusieurs choses sont necessaires, qui neantmoins sont dommageables, si on en prend excessiuement, le manger est necessaire & sauoureux, & toutesfois s'il passe mesure, il nuit, & n'a point de goust, aussi le trauail moderé est salutaire, au contraire il fait dommage: pareillement le dormir ne doit estre prins sinon par necessité, pour la recreation & repos des sentimens, & des esprits, & aussi des membres. Or le trop dormir (outre ce que les membres & sentimens s'en appesantissent, & deuiennent paresseux, & s'affoiblissent par oysiueté) engendre tant d'humiditez du corps, qu'il le rend malade & le tuë: pour ce qu'en dormant, toutes les humiditez du corps se retirent auec la chaleur naturelle, aux parties exterieures, & ne se fait aucune éuacuation des superfluitez & humiditez d'iceluy. Aussi non seulement le dormir, outre le deuoir est deffendu par les medecins & Philosophes naturels, mais encore est bien fort reprins des sages & bien nais. Aristote dit que pendant que l'on dort, il n'y a aucune difference entre le sage & le fol, & à la verité encores que le sage n'eust point d'autre occasion pour le faire dormir peu, sinon à fin qu'il ne s'égalast à celuy qui ne l'est point, si le deuroit-il fuir (bien que le dormir substāte la vie, & soit salutaire) en considerāt que celuy qui dort n'est point

viuant. Et comme dit Plutarque au liure de la contention du feu & de l'eau, celuy qui dort n'a non plus de force, ny de sçauoir en dormant, que s'il estoit mort. Pline est de ceste opinion, disant que le sommeil nous oste la moitié de la vie : veu que quand nous dormons nous ne sçauons, ny sentons si nous viuons. Ouide auec d'autres Poëtes & hõmes doctes, appelle le sommeil similitude de mort. Et en la sainte Escriture le sommeil est figuré à la mort. S. Paul dit, Freres nous ne voulons point que vous ignorez de ceux qui sont endormis : en disant ces paroles il parle des morts & vn peu au dessus, Dieu tirera auec luy ceux qui auront dormi en Iesus Christ. Le dormir est pareillement la figure de negligence & paresse : le mesme sainct Paul le demonstre, disans mes freres il est maintenant temps de se resueiller du sommeil. Il signifie aussi le peché & la coulpe selon S. Gregoire qui dit, que le dormir est se tenir & perseuerer en ses pechez. Si le dormir n'eust esté entendu pour le peché, S. Paul n'eust point dit tant de fois : Veillez iustes, & ne veuillez plus pecher. Que celuy-là dont ait honte de despenser la pluspart de sa vie dans le lict à dormir : car il ne peche pas moins, que celuy qui tout le iour est assis à la table & mange: veu que ces choses se doiuent prẽdre pour le soustenement de la vie, & non pour le dommage d'icelle, & de l'ame pareillement : ainsi le dormir ne doit estre prins que pour le soustenir, & non pour volupté. Puis donc qu'on le doit employer au seul salut du corps, sçachons maintenant en quelle sorte l'hõme se doit mettre dans le lict pour dormir, afin qu'il luy soit profitable. L'on dit que le plus pre-

li.1.36

Paul .4. de 1. aux hessal.

Greg. 8. des orales.

fitable sommail pour la personne bien disposée, est de se trouuer au premier dormir sur le costé droit, & puis la plus grande partie de la nuict sur le gauche, & à la fin du sommeil: se retourner vn petit sur le droict : la raison est pour ce que l'estomach de l'homme est situé en sorte, que la bouche est vn peu plus vers le costé droit, que vers le gauche, & le fond & creux d'iceluy decline vn peu vers la partie senestre : ainsi en se mettant à dormir sur le costé droit vne heure ou deux, l'estomach s'estend & auale sur le foye: & de cela viennent deux vtilitez. l'vne que l'estomach se dresse : & en se dressant la viande descend plus aisément en bas: la seconde, que l'humidité de la viande, rafraichit le foye, & auec se rafraichissement, la chaleur naturelle prend force à l'estomach, pour commencer à faire digestion. Apres que ces deux bons effets s'en sont ensuiuis, c'est bien fait se retourner de l'autre costé, pour ce qu'estant ainsi tourné le foye vient à couurir l'estomach, & l'embrasse auec ses aisles, tellement que la viande retient plus de foye & ainsi se parfait la digestion, toutesfois il est bon sur la fin du sommeil, de se retourner encore sur le costé droit, afin que l'estomach se commence à redresser & descharger du foye & à déchasser l'air ou superfluité de la digestion passée. Ceste reigle est bonne, & se cognoist bien par iceluy qui a le foye temperé ; & l'estomach non froid & duquel ces deux membres sont sains & temperez, mais à celuy qui à le foye trop chaud & l'estomach froid: comme souuent il aduient, il ne luy est pas bon de dormir dessus le costé droit, pour ce que tombant l'estomach dessus le foye, & l'esteignant de toutes parts, il s'en eschauffe & en-

flamme excessiuement, & demeure l'estomach descouuert de la partie superieure, & se refroidit d'auantage, auec ce la plus grande chaleur du foye emporte, & prend pour soy ce peu qui est en l'estomach: de là vient la mauuaise digestion, & consequemment la disposition mauuaise. Parquoy à celuy qui aura l'estomach froid & le foye chaud, il luy est sain de dormir tousiours sur le costé gauche, pour ce qu'en l'estomach estant de toutes parts couuert du foye, il faict sa digestion: & quât au foye estant ainsi en la partie superieure, il est découuert & déchargé, & par ce moyen il se rafraischit, & ne s'enflamme point. Il y en a aussi quelques vns qui s'accoustument à dormir le ventre dessous, ce qui ayde & conforte la digestion, pour ce qu'il ressemble & retient la chaleur naturelle à la partie stomachale, qui est en meilleure disposition d'éuacuer les superfluitez: le côtraire de quoy aduient à ceux qui dorment sur le dos, ayant la face au découuert, pour ce que la chaleur naturelle s'estend: & par ce moyen elle debilite la digestiô, & les superfluitez ne peuuent courir iusques à la bouche, ny par les conduits ordinaires, ains s'arrestēt en la poictrine & en la gorge, ce qui cause bien souuent des estouffemens, des epilepsies & autres infirmitez. Les sages conseillent encore, qu'on ne dorme point fort estendu dans le lict, pour ce que la digestion en est plus debile: Car selon les Philosophes, quand les vertus & forces sont vnies ensemble, l'operation en est meilleure: & puis estant ainsi mediocrement entassé, la carnosité qui couure l'estomach se ioinct mieux à luy & l'eschauffe & fortifie d'auantage. Ces reigles que le

dy sont necessaires à ceux qui sont delicats & debiles: car au sain & gaillard, la meilleure reigle qu'on luy peut donner, c'est qu'il obserue & tienne la coustume qu'il a prinse.

D'où vient l'origine qu'on auoit accoustumé en Espagne, de compter depuis la Here de Cæsar: & quelle chose est Here: & pourquoy & quand cét vsage fut delaissé.

Chap. XXXV.

ON auoit anciẽnement accoustumé en Castille quand on vouloit dabter des instrumens & escritures, d'escrire la Here de Cæsar, en la sorte qu'aujourd'huy en France on met l'an de grace: & s'obseruoit ce mesme stil és Chroniques & histoires, comme peut auoir veu celuy qui les a leuës, & cõbien que ceste chose soit veuë & traitée de tous, peu de gens ont voulu sçauoir l'occasion & origine de cét vsage, & comme, & pourquoy a esté dit ce mot Here, en cecy selon mon aduis se peuuẽt tenir deux opinions, la premiere que ce mot Here, s'escrit auec aspiratiõ, & ainsi l'ay-ie trouué en l'histoire d'Espagne, en quelque lieu, encore qu'en quelques autres elle n'y soit point. Or estant ainsi, nous dirons qu'il vient de ce mot Latin *Herus*, qui veut dire Seigneur: & partant il s'ensuiuroit que Here se peut entendre pour Seigneurie, ou regne, & que Here de Cæsar veut dire Monarchie de Cæsar, c'est à dire commẽcement de Monarchie, qui s'entend d'Octauian. De ceste mesme opinion a esté Antoine Nebrisence: car en son vocabulaire de la langue Espagnole, il dit Here de Cæsar, sçauoir

est Monarchie de Cæsar. Les Astrologues en leur compte, & par especial le Roy Alfonse en ses Tablettes, nomme le cõmencement des regnes, Here, comme celuy de Philippe, celuy d'Alexandre, celuy de Nabuchodonosor, celuy de Cæsar, & maints autres. Et toutesfois encore que ceste chose semble toute claire, i'y ay pourtant vne difficulté, à laquelle il est besoin de satisfaire : c'est que comme Eusebe, Paul Orose, & maints autres escriuent, Christ nasquit en l'an 42. de l'Empire d'Octauius, estant ainsi donc, il semble que Here deuroit anticiper de 42. ans la natiuité de Christ, veu qu'il a respect au commencement de l'Empire de Cæsar, selon ce que nous auons consideré, ce neantmoins, il n'anticipe que de 38. ainsi le met le Roy Alfonse, ce qui se voit clairement par toutes les chroniques d'Espagne, parquoy le texte n'auroit pas failly : car tousiours la Here de Cesar precede la naissance de Christ de 38. ans. Ce que i'entens vient de ce que Eusebe, Orose, & tous ceux qui mettent la naissance de Christ à la 42. année de l'Empire d'Octauius : commencent le compte de son Empire dés le premier iour qu'il entra dans Rome, tost apres la mort de son oncle Iules Cæsar : ou luy arriué fut Capitaine auec les Consuls Hircius & Pausa, contre Marc Anthoine : car faisant le compte dés ce temps-là, & non autrement, la naissance de Christ vint iustement en la 42. année de son Empire : ce neantmoins ceux qui faisoient ce compte de Here, laisserent les quatre premiers ans de ce commencement. Et semble qu'ils auoient raison, pour ce qu'en ces quatre premiers ans, Octauius ne commanda point à Rome, & ne tint le gou-

uernement ſans reſiſtance, ains dés l'entrée de ces quatre ans il euſt guerre contre Marc Antoine: depuis allant à Rome auec gens de guerre, il eut le Conſulat par force au lieu de Hircie qui eſtoit mort : apres ces choſes, il fit vn accord & conuention auec Marc Antoine, & Lepide, par lequel ils deuoient tous trois l'vn apres l'autre gouuerner par certain temps, & firent la cruelle proſcription en laquelle ils firent mourir beaucoup des principaux de Rome: & encore, luy & Marc Antoine paſſerent en Grece à la pourſuitte des meurtriers de Cæſar, où ils eurent bataille contre Brutus & Caſſius: apres la deſconfiture & mort deſquels, il laiſſa Marc Antoine és parties Orientales, & luy retourna en Italie, où il s'eſleua cõtre Lucie Antoine, frere de Marc Antoine, & l'aſſiegea en Peruſe, le cõtraignant ſe rendre à luy. Ainſi ayant vaincu & chaſſé tous ſes ennemis, il vint ſans cõtredit à Rome pour gouuerner Italie, France, Eſpagne, & Allemagne: car Lepide eſtoit en Afrique, & Marc Antoine en Aſie, partant ſon entrée & ſeigneurie, fut quatre ans apres ſa venuë de Grece. Au moyen dequoy le compte de Here & ſeigneurie, commença à bonne cauſe de là, qui eſt 38. ans auparauant la naiſſance de Chriſt : tellement qu'Euſebe, Oroſe, & tous les autres qui mettent la naiſſance au 42. an de l'Empire d'Octauius, commencerent à compter du iour que Iules Cæſar ſon oncle fut tué : ce qui ſe prouue clairement, pour ce qu'il appert par toutes les hiſtoires, que Iules Cæſar fut tué en l'an 710. de la fondation de Rome, & noſtre Seigneur naſquit en l'an ſept cens cinquante deux, par ainſi il y a diſtance de quarante deux ans, tous leſquels

sont donnez à l'Empire d'Octauius. Pareillement selon Eusebe, Iules Cæsar fut tué en l'an de la creation du monde, 5000157. & le Seigneur, selon le mesme Eusebe, nasquit en l'an 5000199. qui faict difference de l'vn à l'autre des mesmes 42. ans : & en comptant par Olympiades, Iules Cæsar fut tué au second an de la 184. Olympiade, & Christ nasquit au 3. an de la 194. inclusiuement, qui est encore en la mesme difference des 32. Par ce moyen ils mettoient l'Empire d'Octauius quarante-deux ans auant la Natiuité : combien que son vray Empire commençast quatre ans apres le temps que commença sa Here, & trente-huict ans auant la Natiuité : car pendant les quatre ans, il ne fut pas seigneur, comme toutes les histoires Romaines le demonstrent. Plutarque, Appian, Dion, Suetone, & plus que tous les autres, Tite Liue, ou pour mieux dire, Lucius Florus, en son Epitome dit, qu'Octauius venant à Rome, quand son oncle fut tué, n'auoit que 18. ans, & fut Consul au 19. Puis estât les guerres passées, & tous ses ennemis vaincus & surmontez, il retourna victorieux à Rome, & seigneur en l'an 23. de son aage : de sorte qu'à ce compte, & pareillement au compte de Tite Liue, l'Empire d'Octauius commença quatre ans apres la mort de son oncle Iules Cæsar, ce qui viêt auec le compte de la Here 38. ans auât la Natiuité: On peut prêdre encore vne autre opinion ou consideration sur ceste Here, qui sera en l'escriuant auec vne diphtongue Æ sans aspiration, qui se dit de ce mot Latin, *Aera*, pour pecune, *ex Aere conflata*, & qu'elle a eu son origine du cômencement du cens, ou tribut, qui se payoit à Octauius, & se

nommoit Ære, ou tribut de Cæsar, & non l'Empire de Cæsar, & qu'il se dit, *Aera*, *Aerae*. Et comme on dit, restoit le nom du coin qu'on mettoit en la monnoye d'vne certaine valeur, & que du temps que ce tribut fut acquis & imposé, se nombra, & compta la Ære, Isidore est de cét aduis: car au cinquiéme liure de ses Etimologies au chap. 36. il dit ces mots : *Aera singulorum annorum constituta est à Caesare Augusto, quando primo censu excogitato Romanorum orbem descripsit. Dicta autem Aera, quod omnis orbis aes reddere professus est reipublicae.* Partant il appert clairemēt que ceste maniere de compter vient & a pris son nom de ceste monnoye, & cens qu'on payoit : autant en dit au Chapitre subsequent, en parlant des années quinquemnales, où il dit, *Adhuc enim Consules, adhuc Aerae non erat.* Semblablement il semble qu'Ambroise Calepin en son dictionnaire, donne à ceste diction telle origine, disant : *Astrologi quoque initium à quo supputationes incipiunt, Aëram vocant : dicta Aëra, ex eo, quod omnis orbis aes reddere professus est reipublicae.* Frere Alphonse de l'ordre de sainct Dominique suit ces autheurs en son Enchiridion des temps, où il dit ces mots : Autres commencemens à compter de la Ære de ce mesme Octauius, lequel ayant tout le monde en sa main, voulut sçauoir quelles gens il auoit sous son Empire, & commāda par Edict, que chacun se fist enregistrer en la ville de sa naissance, afin qu'il leur donnast en signe de seigneurie, vne espece de monnoye, & pour ce que ceste monnoye estoit de metail, telle description fut nommée *Aëra*, telement que selon ces autheurs, ceste maniere de nombrer les ans par Heres vient du

tribut qui se payoit, & s'escriuoit ainsi en Latin *Aera*. Toutesfois il reste vne autre difficulté de non petite importance, c'est qu'il semble que l'Edict de Cæsar ne commença si longt-temps auparauant la natiuité, comme ils disent des trente huict ans que ce compte la Here. Aussi semble-il par le deuxiesme chapitre de S. Luc, qu'il commença en l'an que nostre Seigneur nasquit : car il dit : *Exit edictum à Cesare*. Par ainsi commencement ne s'accorde point auec celuy de la Here. A quoy selon mon aduis, on peut respondre que deçà és parties Occidentales, sçauoir est d'Italie, de Frãce, & d'Espagne: cét Edict pouuoit estre commencé par le commandement d'Octauius, deslors qu'il se fit seigneur, & Empereur paisible de Rome, qui fut 38. ans auparauant que Iesus Christ nasquit, & qu'en Assyrie, & Iudee cét Edict ne se fit, pource que ces prouinces demeurerent sous le gouuernement de Marc Anthoine, iusques à ce qu'il paruint sous la monarchie de Cæsar, & ne se trouue point de contradiction, que 38. ans auparauant il ne se seigneuriast France, & Espagne, & qu'à mesure qu'il s'empatronisoit des Prouinces, il faisoit publier la Here : parquoy il peut estre que la premiere qui fut faicte en ce pays, fur celle dont parle sainct Luc, & neantmoins, il y auoit d'autres Prouinces ou ceste Here auoit prins son commencement. Ce que monstre clairement Beda, sur le mesme chapitre de sainct Luc, exposant la parole, *vt describeretur vniuersis orbis*, où il dit, *Signant hanc descriptionem, vel primam esse harum, quæ totum orbem concluserint, quia pleráque iam parte terrarum legenter fuisse descripta*. C'est à dire, & semble ceste description, estre la premiere qui fut

vniuersel-

vniuerselle à tout le mõde, pour ce qu'auparauant icelle, il se trouue plusieurs villes particulieres auoir esté descrites, S. Ambroise en dit autant sur ce cha. de S. Luc, disant qu'il se trouue maintes autres terres & prouinces, auoir esté enregistrées, Lucius Florus en l'abreuiation des liures de Tite Liue, escrit que Cæsar peu apres qu'il eust vaincu Marc Anthoine, mit tribut à toute la France, qui fut peu moins de trente ans parauant que le Christ nasquit. Mais ou soit à cause de la premiere raison, ou de la derniere qu'on disoit Here, il suffit qu'on cõmença de compter par Heres 38. ans auparauant la natiuité. Ceste coustume est fort antique, mesmement en Espagne, & aussi entre les Arabes & Sarrazins, & si ie pense que depuis que les Goths en vserent, elle ne fut point delaissee, tant que le regne des Romains dura. Isidore écriuant de ces Goths, & de ceste Here, en parle comme de chose fort antique. Et combien que ie ne puis dire, quand on cõmença à s'en ayder, si sçay-je bien qu'elle a esté vsitée par long-temps, comme on peut voir par les Chroniques d'Espagne, & iusques à ce que le Roy Iean premier d'Espagne, qui perdit la bataille d'Aliubarate en l'an cinquiesme de son regne, commanda que de là en auant on ne mist plus, ny en instrumens, ny en histoires, de la Here de Cæsar, ains de la naissance de Christ: ce qui fut fait en l'an 1383. & en la Here de Cæsar 1421.

Fin de la troisiesme partie.

QVATRIESME PARTIE DES DIVERSES LEÇONS DE PIERRE Messie, Gentil-homme de Seuile.

Trois notables doutes que les anciens Philosophes n'ont oncques sçeu resoudre, & pourquoy

CHAPITRE I.



ES Anciens Philosophes illuminez par le don de Dieu, ont curieusement cherché les causes de toutes les choses de nature, & ont verifié toutes leurs propositions, sans contradiction ou repugnance d'autres propositions naturelles. Toutesfois ils ne sçeurent oncques resoudre trois choses douteuses, & d'importance, ny cognoistre les causes de leur naissance. La premiere est, qu'ils cognoissoient estre donné à l'homme par la nature, vn desir de ne vouloir iamais mourir, ny sentir douleur, ou auoir fascherie aucune, ains viure heureusement à plaisir en ce monde, sans auoir faute de chose qui soit: & neantmoins ne pouuoient obtenir la fin d'iceluy. Et d'autre part ayans proposition que Dieu, & la nature ne font rien en vain; & que cét appetit prouient d'icelle, pen-

ſant en trouuer la cauſe : & attendu qu'en tous autres effects naturels, ceſte propoſition ſe verifie, ils ſe confondoient, & n'en ſçeurent oncques venir à bout. La ſeconde fut, qu'ils diſoient, que naturellement chacun ſentoit en ſoy vne peruerſe inclinatiõ en ſa chair, & vne ſenſualité toute contraire à l'appetit ſuſdit, de ne vouloir iamais mourir, comme en l'appetit charnel qui fait encourir l'homme en diuerſes maladies, qui luy abregent ſa vie, & voire iuſques à la mort, & le ſemblable fait la gueule : outre pluſieurs deſirans paruenir à richeſſes, & pompes, ſe mettent à faire guerre, là où le plus ſouuent ils meurent, ou bien en rapportent troublement d'eſprit, ou quelque autre grãd mal'heur, qui eſt vne fin contraire à leur appetit. La 3. eſt qu'en l'ordre de nature, toutes les choſes inferieures ſont gouuernées par les ſuperieures ; comme on void les elemens obeyr aux corps celeſtes, & les cieux aux intelligences mouuantes, & toutes les intelligences à la premiere, qui eſt Dieu aymé & deſiré : ſeulement par l'homme eſt peruerty cét ordre, car eſtant compoſé d'ame & de corps, nous voyons que la chair qui eſt la partie plus vile, eſt repugnante à la raiſon, & à l'ame partie plus noble, & qui pis eſt l'attire à ſon vouloir, & pour ce diſoit l'Apoſtre, ſentir en ſes membres vne loy repugnante à la loy de ſa penſée, & l'attirer à peché. Les Philoſophes qui ont eſté auant l'aduenement de Chriſt, n'ont oncques ſçeu trouuer l'occaſion de ſe deffendre : le voulans plus curieuſement chercher ſont tombez en pluſieurs, & diuerſes erreurs : Pourtant diſoit Anaxagoras, ceſte monſtruoſité eſtre aduenuë au cõmencement du monde, & lors

que toutes choses estoient confuses en l'antique Chaos : car separant cét intellect par la discorde, & le rejoignant par la concorde, il crea toute chose bonne, & bien ordõnée en son espece, fors l'homme, duquel il vnit la chair mal disposée, & discordant auec l'ame raisonnable. Et pourtãt ainsi comme en ce Chaos ces deux choses estoiét discordantes, ainsi depuis elles sont tousiours demeurées repugnantes contre la reigle, & ordre de toutes les autres choses du monde : en ceste maniere ce pauure Philosophe donnoit la coulpe du tout au diuin intellect, qui est Dieu mesme. Autres disoient cela proceder des celestes constellations, sous lesquelles l'homme est engendré, & a pris naissance. Aristote n'eust iamais la hardiesse de vouloir appertement resoudre ceste difficulté, ains semble qu'il se cõtredit aucunesfois, disant la sensualité estre naturellement inclinée au mal : combien qu'auec grande difficulté, elle se puisse dompter quelquesfois, auec les vertus morales. Et en autre endroit il dit que la felicité qui s'acquiert par les vertus morales, & don de Dieu : par consequent doncques ces vertus morales, en l'operation desquelles consiste la felicité de l'homme seroient dons de Dieu, & non pas naturelles. D'autre costé les Manicheens voyans rendre raison de ce peruers desordre, disoient qu'en l'homme y auoit deux ames, l'vne bonne, faite de la substance du Prince de la lumiere, & l'autre mauuaise, faite de la substance du Prince des tenebres, cause qu'en l'hõme estoit ce continuel debat. Origene a dit apres, que deuant la creation du monde toutes les ames estoient conseruées au Ciel, qui pecherent contre Dieu, pourquoy pour punition,

furent colloquées en corps mal complexionnez, & que de la naist ceste controuerse en l'homme. Toutes ces detestables opinions sont confutées par S. Augustin contre les Manicheens, au liure de *Duab. anim.* & au liure de *Natur. bonit.* Car auec longues raisons, il preuue que la cause pourquoy ils n'ont sçeu entendre l'occasion de la subuersion de cét ordre : & pource qu'ils n'auoient cognoissance de la saincte Escriture, par laquelle nous est declarée la resolution de ces doutes, & voit-on par icelle, que ces deux propositions sont bonnes & vrayes toutes deux en l'ordre de Nature, à sçauoir, que Dieu & Nature ne font rien hors de propos, & qu'il est conuenable que l'homme ait de la nature ce desir de ne vouloir mourir, & de mener vie heureuse, sans toutesfois le pouuoir obtenir : non pourtant, qu'il luy ait donné ce desir en vain, car il est veritablement naturel, mais n'obtenir la fin & effect d'iceluy, est chose accidentale à l'homme, & non naturelle : car Dieu crea l'homme immortel, de sorte qu'effectuellement, selon la plus saine opinion des Theologiens, il ne fust point mort ny submis à misere aucune, obseruant son commandement : mais l'ayant transgressé, il doit souffrir la mort, & les miseres du monde : pour ce donc qu'il n'a obey à son commandement, il est encouru à la mort, & aux afflictions. Tellement que par le peché d'inobedience (comme dit l'Apostre) la mort fut introduite au monde. Par ce appert doncques la mort n'auoir esté naturellement en nostre premier pere, ny successiuemẽt en nous, mais accident : car ce n'estoit pas l'intention de Dieu. Ainsi donc vint à estre resolu ce doute : que le desir de ne mourir iamais

ny endurer peine, nous est donné par la nature, & non vain, d'autant que le pouuoir nous estoit donné d'en obtenir l'effet : mais pour ce que ne fusmes obeyssans, nous est demeuré le desir, & le pouuoir nous en est osté. Auec la mesme raison est resolu le second doute : car nous mesmes par paillardise & gourmandise, nous pourchassons la mort, prouenante de ce mesme desordre. Pareillement le 3. est resolu par le peché commis par Adam pour lequel il vint à perdre la iustice originelle que Dieu auoit donnée, qui luy seruoit de bride pour moderer soy mesme par ieusne ordre, parquoy ceste harmonie se trouua en confusion : car l'ame qui deuoit gouuerner le corps, comme chose excellente & noble, est puis venuë à estre gouuernée par le sens & par le corps. Pour ce void-on clairement que ceste submersion n'est point naturelle, mais accidentale, Par ce moyen dōc demeure ferme & vraye la proposition, que la chose plus digne & plus noble, doit gouuerner la chose plus basse & moins noble, & cela ne faut point, ny peut faillir, cōme bien voyons és corps celestes : & si en l'homme se faict autrement, c'est par l'accident de la coulpe, qui meritoit cela, & pis, & non par nature.

Les ceremonies que les Romains vsoient deuant qu'esmouuoir guerre.

CHAP. II.

CEVX qui liront les sainctes ceremonies & religieuses obseruations qu'vsoient les Anciens Romains, tant aux choses de paix comme aux entreprises de guerre, ne s'esmerueilleront

point des grandes victoires qu'ils ont obtenuës cõtre tant de furieux peuples & tres-puissantes prouinces: & au contraire ne s'estonneront point de la décadence de cét Empire, laquelle cõmença quand eux commencerent à les mépriser : car on voit par exemples infinis d'histoires, que d'autant qu'ils estoient plus obseruateurs de la religiõ, tant mieux prosperoient ces republiques, & plus heureusemẽt succedoient les entreprises des Capitaines d'alors: comme on void des succez de Pompée, de Brenne, & autres infinis, lesquels bien qu'ils fussent idolatres & ne cogneussent le vray Dieu, il sembloit neantmoins que par certain moyen auec vne terrestre retribution, Dieu fauorisast ceux qui estoiẽt Religieux, & ce, peut-estre, à celle fin que tout ainsi que ces gens estoient ialoux de celle religion, de laquelle ils n'auoient fondement de parfaicte creance, ils seroient par plus forte raison bons obseruateurs de sa vraye foy, si elle leur eust esté reuelée comme à nous: Tant y a donc qu'on voit par les effects, qu'il ne les a voulu laisser sans quelque peu de proprieté, auec cét heureux succez temporel. Les ceremonies que les anciens Romains obseruoient en temps de paix, sont plusieurs & diuerses, desquelles ie me tais, pource que les recitant toutes, seroit chose trop longue, & seroit mal d'en raconter vne partie seulement. Pourtant mon intention est d'en raconter cinq seulement qu'ils obseruoient auant que s'émouuoir à faire guerre contre aucune prouince : afin que les Princes modernes voyent combien ils errent à intenter la guerre inconsiderément, & sans se cõsulter à Dieu, & qu'ils iugent que ce n'est pour autre occasion

qu'il leur en vient mal, & de combien ils sont de religion inferieurs aux Ethniques & idolatres. Quãd on apportoit nouuelle à Rome à la rebellion de quelque prouince, ou de trouble, que quelque Prince barbare eust dõné à leur propre pays, ou à leurs confederez, ils luy enuoyoient des ambassadeurs, par lesquels le Senat luy faisoit remonstrer par bon moyen de vouloir reparer le dommage passé, & s'abstenir de tels assaux, pour l'aduenir, & s'il estoit obstiné en son entreprinse, la guerre luy estoit intimée. Le Senat apres auoir creé le capitaine pour ceste expedition, faisoit appeller les sacrificateurs ausquels estoit cõmandé de faire oraison aux dieux: car iamais les Romains ne sortoient pour l'effusion du sang de leurs ennemis, que premieremẽt les Prestres n'eussent ploré, & fait oraison aux temples. En apres le Senat s'assembloit & s'en alloit au temple de Iupiter, où auec tres-solemnel serment tous iuroient que toutes les fois que l'ennemy (contre lequel la guerre estoit publiée) voudroit nouuelle cõfederation auec eux, ou demanderoit pardon de l'injure passée, que la clemence ne luy seroit deniée, Cela fait, le Consul esleu à celle entreprise, s'en alloit au Capitole, & là faisoit vn veu solemnel à cil des dieux, auquel il auoit eu plus de foy, de luy offrir vne chose singuliere qu'il auoit, s'il retournoit victorieux de son entreprise. Et cõbien que l'offrande fust de grande valeur le peuple neantmoins estoit tenu de le payer. En apres on tiroit dehors au camp de Mars la bãniere de l'Aigle : qui estoit l'enseigne ancienne des Romains, & cela se faisoit pour faire entendre au peuple, que dedans Rome on ne pouuoit celebrer fe-

stes ou spectacles, pendant que leurs citoyens & parens estoient à la guerre : & finalement vn Preteur montoit sur la porte Salarie, & là faisoit sonner vne trõpette pour soudoyer les gens de guerre & mettoit-on les enseignes hors pour les bailler aux Capitaines. Par cela peut-on cognoistre qu'ils ne mouuoient leurs exercites, qu'ils n'eussent premierement appaisé & honoré leurs dieux : & discourir, que Dieu faisoit prosperer ces Capitaines, à cause de la vertu qu'ils vsoient à la conqueste de leurs ennemis. Car si les Consuls qui estoient ordonnez à vne guerre, auoient la puissance de subjuguer vne prouince, ou vne cité par autre moyen que par la vertu ils ne l'eussent point fait : car ce faisant eussent esté griefuement punis par le Senat. De ce y a plusieurs exẽples, mais i'en reciteray deux seulement, l'vn de la vertu qu'ils vsoient, & l'autre du chastiment que receuoit celuy, qui pour estre victorieux faisoit œuure vicieuse. Fabriquer estant campé auec l'armée des Romains deuant la ville Fidene, vn maistre d'école de la ville sortit dehors auec les enfans d'aucuns citoyens principaux, lesquels (pensant luy gratifier) il luy presenta. Le Cõsul (combien que les retenant, il eust peu se faire seigneur de la ville) non seulement ne les accepta, mais ayant fait lier le maistre, & dõnant les verges entre les mains de ces enfans, pour le foüetter, les renuoya en ce point à leurs peres. Ceste benignité eut tant de puissance au cœur de ces citoyẽs, qu'ils se donnerent en la puissance des Romains. D'autre costé l'an de la fondation de Rome 318. la guerre fut deliberée par les consuls contre les Sarmates, & autres peuples habitans le mont Caucase, lequel

(selon les Cosmographes) diuisant l'Asie par le milieu, termine d'vn costé la Scytie, & de l'autre finit en Inde, où par l'extréme froid, ny croist point de vin. Lucius Pius fut crée Consul pour aller à ceste expedition, & là ayant meu cruelle guerre contr'eux, il eut quelquefois la fortune fauorable, & quelquefois contraire aussi. Mais durant vne tréve entr'eux accordée, Lucius caressa fort les Capitaines des Sarmates: & apres les auoir souuentesfois conuiez à banqueter auec luy, voyant qu'ils estoiẽt si friands du vin, pour la rareté qu'ils en ont, finalement leur fit vn festin où il leur donna à boire en si grande abondance, qu'eux se contentans fort de luy, dispoferent toute la prouince tributaire du peuple Romain. Ceste guerre finie, & le Consul retourné à Rome, il demanda le triomphe, qui luy fut non seulement denié par le Senat: mais aussi ceste forme de victoire tant abhorrée, qu'ils le firent mourir publiquement, & pour plus grand vitupere, fut mis vn Epitaphe sur sa tombe, qui disoit: Cy gist Lucius Pius Consul, lequel non par armes en campagne, mais auec viandes à table, ny aussi auec la lance, mais auec le bon vin vainquit les Sarmates. Le Senat non content encore de cela, fit crier publiquement dedans Rome, que tout ce que Lucius auoit fait au nom du peuple Romain, estoit declaré nul: & outre ce fut écrit aux Sarmates, que l'on les remettoit en leur ancienne liberté.

Qu'il profite assez à vn Prince d'estre de venerable aspect.

CHAP. III.

VNE des parties qui me semble rendre la maiesté du Prince plus venerable (parlant des graces exterieures) est la beauté du corps, que nous voyons accompagnée d'vne singuliere grauité, qui donne argument de prudence & sçauoir. Et combien qu'on voye souuent faillir la reigle de Pithagoras, qui dit qu'en corps tortu ne reside ame droite (d'autant qu'on voit souuent en corps mal proportionné regner grande vertu) si est-ce que le plus frequent est de ne voir point le cõtraire. Et quand l'honorable aspect, ou representation ne seruiroit d'autre chose à vn Prince, si luy fait-il accroistre son authorité & reuerence : mesmement s'il est accompagné, & qu'on y apperçoiue quelque signe de vertu & bonté ; ainsi comme au contraire se peut-il diminuër par la laideur : car comme dit Cicerõ, l'habitude de vertu est de telle efficace, que elle nous fait aymer celuy que nous sçauons la posseder. Ainsi la majesté de la personne d'vn Prince à vne veneration en soy qui attire les cœurs de ses vassaux à l'aimer, poussez possible d'vne fantasie non expresse, que le Prince doit estre vertueux, & conformer ses œuures à la beauté de son corps. Ceste raisõ peut estre a induit plusieurs peuples Barbares à iurer, qu'il n'y auoit hõme capable de son esprit, pour conduire à fin les grandes entreprinses, sinon ceux qui estoient doüez par nature de belle proportion de corps, & honorable prestãce. Macrobe

recite qu'en l'Isle de Meroë sur le Nil, les habitans (que l'on dit viure la moitié plus que nous) eslisent pour leur Prince celuy qu'ils cognoissent estre le plus fort, & de plus belle presence qu'vn autre. Il n'y a celuy qui ne iuge que le Prince laid & vertueux, est à preferer à vn beau qui est vicieux: mais estans esgaux, nostre affection plustost se rangera au beau, qu'au contrefait. Demetrie fils d'Antigone, fut de si belle & honorable representation, qu'il n'y eut peintre ny sculpteur qui osast entreprendre de le pourtraire: car il auoit en soy venusté, & terreur ensemble, conjoincte auec vne mansuetude & grauité, qu'il sembloit estre né pour se faire aymer & reuerer en vn mesme instant. On lit de Marius qui rapporta tant de triomphes, qu'il estoit de si venerable presence, qu'estant prisonnier de son ennemy Sylla, luy fut enuoyé vn François pour le tuër: lequel entré en la prison auec son espée toute nuë, & voyant vn si graue & furieux aspec, fut tellement espouuanté, que s'en retournant arriere, il laissa la prison ouuerte, & par ce moyen fut cause qu'il se sauua la vie. Alexandre Macedonien pour estre de petite stature, & non trop beau de visage, se promenant auec son bon amy Ephistion, la mere du Roy Daire voulant saluër Alexandre, s'adressa à Ephistion, & luy fit reuerence: car le voyant hõme de si belle & honorable representation, elle iugea que c'estoit Alexãdre. Les histoires recitent qu'Alcibiade, Scipion & plusieurs autres, honorerent & agrandirent beaucoup la dignité de leur office, par leur belle apparence, laquelle conjointe à leurs vertus, profita beaucoup à leurs republiques. D'autre costé nous

trouuons que plusieurs Princes & Capitaines, tant anciens que modernes, ont esté mesprisez par leur basse stature, & d'autres à faute d'honorable presence encourir peril de la vie : desquels i'ameneray deux seulement pour exemple, l'vn ancien, l'autre moderne, combien qu'on en pourroit racõter d'autres infinis. Philopœmen Duc des Acheyens, tant renommé, fut de petite stature, laid de visage, & de regard difforme, tellement que quand il se vestoit d'habits mechaniques, (comme il auoit de coustume bien souuent) il sembloit plustost estre de vil & vulgaire lieu, que digne du gouuernement du peuple. Il aimoit fort la chasse, & pour ce alloit bien souuent à Megare, Et vn iour la grande auidité de la chasse, le transporta plus loin qu'il n'eust possible voulu : tellement qu'il arriua en la maison d'vn citoyen de ce lieu, l'vn de ses singuliers amis, & lequel s'estoit nouuellement marié, & n'auoit qu'vn seruiteur auec soy, pour ce qu'il auoit enuoyé les autres en autres lieux : quand il fut arriué à la porte du logis de sondit amy, il heurta à la porte, lors la femme se mit à la fenestre, & leur demandant qu'ils cherchoient, son seruiteur respondit, que c'estoit Philopœmen Duc des Acheyens qui venoit pour loger leãs. La femme lors estonnée qu'vn tel homme si à l'improuiste deuoit estre son hoste : pensant que tous deux fussent seruiteurs du Duc, qui les vinssent aduertir de sa venuë, mesmes les voyans tous seuls, sans dire autre chose leur alla ouurir la porte : puis quãd ils furent venus en la sale, elle commanda à vn de ses seruiteurs, qu'il allast en diligence en aduertir son mary, qui estoit pour lors en vn village : &

puis dit à Philopœmen & à l'autre, qu'ils s'assissent pendant qu'elle appresteroit le soupper, & alors commença auec sa chambriere à tracasser par la maison, bien empeschée & confuse tout ensemble, commençant vne chose & vne autre, & rien ne parcheuoit: & peu apres cuidant n'auoir iamais fait à temps, regardant Philopœmen, qui s'estoit enueloppé en son manteau, & qui peut estre auoit plus de froid qu'il n'eust voulu, & auec plus de risée qu'il n'esperoit, de sa lourdise: elle luy dit qu'il despouillast son manteau, & qu'il luy aidast à faire le feu, en attendant que son seruiteur seroit de retour, afin que le soupper fust prest à tẽps pour son Seigneur: lors il print vne coignée, & commença à fendre du bois, ayant aduerty son seruiteur de ne faire semblant de rien, à ce que la Dame ne s'apperceust de sa propre trõperie. Et pendant qu'il estoit attentif à sa besongne, le maistre du logis suruint, qui recognoissant Philopœmen l'embrassa auec grande reuerence, & luy demãda: Que faites vous Monseigneur de ceste coignée: Auquel il respõdit tout en riant: Mon amy, laisse moy faire, car ie paye la peine de ma laideur. De nostre temps Ferdinand Roy d'Espagne, qui eut tiltre de Catholique, Prince fort sage & discret, mais de stature plustost petite que mediocre: cõbien qu'il eut face royale, & fut homme de grand gouuernement, si ne sembloit-il point que les autres mẽbres fussent correspondans, & joint qu'il auoit accoustumé de se vestir tousiours de drap, tellement que qui ne l'eut point cogneu, l'eust plustost prins pour quelque citadin, que pour vn Roy tant estimé. Ce Roy vn iour allant à Naples auec la Royne Isabelle, où il

estoit attendu auec grãde deuotion, arriua par mer vne matinée, & à l'impourueuë à Pozzuol, auec sa seule galere (estans les autres moins preparées, demeurées derriere) & là décendu & receu des habitans honorablement selon leur puissance : cependant que le manger s'apprestoit, & qu'on ordonnoit le palais, il se promenoit tout seul dans vne salle, en laquelle arriua vn pescheur du lieu, qui auoit tout alors prins vn fort beau poisson, lequel il auoit intention de presenter au Roy : ce pescheur lors ne le cognoissant luy demanda où estoit le Roy, auquel il respondit que c'estoit luy-mesme: le pescheur se print à rire, pensant qu'il se mocquoit: il le pria derechef luy vouloir dire où le Roy estoit lequel luy afferma que c'estoit luy-mesme: mais ne semblant au pescheur qu'il en eut la semblance, ne voyant en luy la prestance qu'il s'estoit imaginée, s'en retourne auec son poisson : dont le Roy se print fort à rire, & lors entrerent quelques-vns de ses fauoris, qui apres luy auoir fait la reuerence accoustumée le Roy leur dit en riant : Seigneurs, si vous ne faites foy à cét homme que ie suis le Roy, nous perdrons ce poisson pour ce matin : dont à l'instant retourna le pescheur, & voyant qu'il estoit si grandement honoré des siens, comprint que veritablement c'estoit le Roy, se mettant à genoux à ses pieds, luy presenta le poisson : mais ce tour fut fort plaisant au prix d'vn autre, qui luy aduint pour la mesme occasion. Car en autre temps estant ce mesme Roy à Barcelone, & allant auec sa Cour accompagner le Sainct Sacrement, le iour de la solemnité d'iceluy, il fut assailly par vn Espagnol à l'improuiste, qui luy donna si grand

coup d'vne grãde dague à trauers du col que n'eust esté vne grosse chaine d'or qu'il portoit qui soustint le coup, il luy eust osté la teste de dessus les espaules: l'Espagnol fut prins & doutant qu'il eust des complices, fut mis à la torture pour le luy faire confesser : mais pour tourment qu'on luy donnast, il ne confessa iamais autre chose, sinon qu'il estoit meu de sa propre fantaisie à ce faire, pour la haine qu'il portoit au Roy. Puis interrogé pourquoy il le hayoit ainsi, il répondit que non pour autre chose, sinon que sa physionomie ne luy plaisoit point, & qu'il n'estoit pas en sa grace, joint qu'il luy déplaisoit tant, que quand on le deliureroit, qu'il le tuëroit quoy qu'il en fust. Veritablement voila d'estranges cas, que n'estans formez au gré d'vn homme, nous deuions encourir danger de mort.

D'vn estrange accident aduenu de nuict en vne armée.

CHAP. IIII.

QVI aura leu les histoires anciennes, il ne s'émerueillera point des choses qu'il void aduenir de son temps, ou orra reciter à ceux qui les ont veuës : car on trouue qu'autrefois les mesmes cas, ou en parties semblables, sont aduenus en quelque autre lieu. Entre les merueilleux accidens que i'ay leu aux anciennes histoires ie trouue fort singulier, & digne d'estre noté, celuy qui aduint à Agatocles tiran de Sicile en Afrique. Cét Agatocles qui estoit homme fort vertueux aux armes, par lesquelles estãt de bas estat, à sçauoir fils d'vn potier de terre il se fit Seigneur de l'Isle de Sicile, & ayant grande

guerre

guerre contre les Carthaginois, & se voyans assiegé tant par mer que par terre dedans Syracuse, par Amilcar qui auoit grosse armée de Lybiens, il fut de si grand cœur, que laissant la ville à la garde de son frere Attendre, & ayant preparé quelques nauires, il sortit par vn beau stratageme, auec enuiron sept mille hommes de pied, & quelque petit nombre de cheuaux, & alla prendre terre au riuage d'Afrique: là où il assonda encore enuiron six mille Grecs puis assiegea Carthage, laquelle il mit en telle terreur, que les Senateurs de la ville ne sçauoiét quel party prendre. Là furent données plusieurs batailles, esquelles Agatocles demeura quasi tousjours victorieux; pour ce qu'il auoit attiré à soy plusieurs gens de cheual, auec le temps. Les Carthaginois (outre les citoyens, & plusieurs Soldats mercenaires qu'ils auoient à la garde de la ville en si grand nôbre, que leur caualerie se pouuoit égaler à celle d'Agatocles) firét encore venir de Lybie vn de leurs Capitaines, auec vne autre bonne armée, qui se mit en campagne pour donner la iournée à Agatocles. Or aduint qu'apres plusieurs escarmouches, vn iour Agatocles assaillit le camp de l'ennemy (car ses gens qui n'auoient des viures ne demandoient que de venir au fait des armes) mais les ennemis qui se trouuoient en lieu fort, ne vouloient point sortir, s'ils n'estoient assaillis en leur fort, qui leur estoit grand aduantage; sçachans la necessité d'Agatocles, & le desespoir des siens. Agatocles ne cessant de les assaillir à son desauantage porta la peine de son audace: car les ennemis le repousserent auec grande perte de ses Soldats, desquels fut tué vne partie, & l'autre vint

en la puissance des ennemis. La nuict ensuyuant apres ceste bataille, aduint vn cas que ie vous diray de merueilleux exemple. c'est que les Carthaginois apres telle victoire sacrifierent à leurs dieux pour les graces de la victoire, & auec vne cruelle superstition, vne grande quantité de ces prisonniers Italiens & Grecs, & mirent si grande quantité de bois pour brusler ces corps, que le feu deuint si impetueux, & qu'il brusla non seulement la tente du sacrifice, mais aussi le pauillon de leur Capitaine, & vne infinité d'autres, auec cruel spectacle d'vn chacun: par ce fait, il se leua vn grand tumulte entr'eux, tellement qu'il en mourut grand nombre, les vns voulans esteindre le feu tomboient dedans les autres en voulant fuir heurtoient entre les armes les vns des autres. A ceste ruine la nuict en adjousta vne bien plus grande, pour ce qu'au camp d'Agatocles il se trouuoit bien enuiron cinq mille Lybiens, ausquels il ne se fioit beaucoup, lesquels delibererent celle nuict de s'enfuir & de s'aller joindre auec les Carthaginois, par quoy l'obscurité d'icelle se mirent en chemin, & estans ouys des gardes & sentinelles du camp Carthaginois, qui pensans que ce fust l'armée d'Agatocles qui vint pour les assaillir, les cuidant trouuer desordonnez (cōme ils estoient par l'excez du feu) leuerēt vn tel bruit, que tout leur cāp se mit en fuite, & fut rompu, de sorte que nul ne se trouua qui fist teste, les vns fuyans par les champs, & les autres deuers la ville. Les citoyens oyans le bruit de leurs gens qui venoient pour se sauuer dans la ville, & cuidans que ce fussent les ennemis qui les venoient assaillir estimans que leur camp fut ja desfait, entrerent

en telle peur, que laissant la deffense, se mirent en tel desordre, que si Agatocles en eust eu quelque indice, & y fut allé leur donner vn assaut, il se fust fait celle nuict seigneur de Carthage, & du Royaume. La fortune ne s'arresta point encore là, car les cinq mille Lybiens retournans au camp d'Agatocles (voyans ce qui leur estoit aduenu) mirent en telle route & desordre le camp d'Agatocles, qui pensoit que c'estoient les ennemis qui les venoient assaillir, que fuyans les vns deçà, les autres delà, s'entre-heurtoient l'vn l'autre, pensans que leurs gens propres qu'ils rencontroient fussent Carthaginois, & ainsi se tuoient l'vn l'autre par grande cruauté, ne leur permettant la nuict de voir l'erreur où ils estoient, tellement que par inaduertance, moururent cinq mille Grecs, & autant auparauant de Carthaginois, en fuyant & s'entre-tuant par vne mesme confusion. De maniere que cinq mil hommes sans armes rompirent (contre leur vouloir) trois exercites, auec merueilleux exemple du pouuoir de fortune en la guerre.

De la tonsure des cheueux des Prestres, & à quelle occasion, auec autres choses notables.

CHAP. V.

C'ESTOIT anciennement vne grande mocquerie & derision, de raser la teste à vn homme, & possible que pour ceste occasion Dieu deffendit en la loy ancienne, qu'vn Prestre ne se deuoit raser, ny la teste, ny la barbe, & moins la laisser croistre, mais bien de la tondre; & se faisoit parauanture, pour mettre difference entre ces

Prestres, & ceux d'Egypte, lesquels cõmencerent à prendre coustume de se raser les cheueux, à la mort d'Apis, qui fut adoré en Egypte pour Dieu, & depuis ils s'accoustumerent encore à se razer tout le corps, afin qu'auec la mõdicité qu'ils vsoiẽt pour sacrifier à leurs dieux, ils n'eussent sur eux aucune ordure : Nous voyons au vieil Testament en plusieurs endroits, que la tonsure des cheueux estoit vn grand signe de mocquerie, & chose ignominieuse, & mesmement au Paralipomenon, où on lit que Dauid enuoya aucuns de ses ambassadeurs à Hannon, Roy des enfans d'Amon, pour le cõsoler de la mort de son pere, & Hannon soupçõnant qu'ils fussent là venus pour espier la situation & gouuernement de son Royaume, pour le luy vsurper, les fit prendre, & leur fit rongner leurs vestemens iusqu'aux fesses, pareillement leur fit raser les cheueux, en signe de mocquerie & vitupere dõt en apres se susciterent grandes guerres entr'eux. En l'histoire des Lombards on lit semblablement, que quand Archpert eut prins le Royaume, il fit raser la teste à Rotaire, lequel auoit donné faueur à Limpert. On void aussi dedans quelques liures, que quand S. Pierre preschoit en Antioche, aucuns meschans pour luy faire grand vergongne, luy firent la couronne sur la teste. Ce seroit chose de bonne consideration, que quand on voudroit cõsacrer quelque Prestre en l'Eglise Chrestienne, qu'il pleust aux Prelats de leur raser la teste : afin que cõme la croix qui estoit tant ignominieuse, fut renduë digne de si grande gloire, apres que le Redempteur du mõde eut souffert en icelle, aussi la tõsure des cheueux, qui estoit signe de vitupere, fut rend-

rée par les Chrestiens, puis que S. Pierre, successeur de Iesus Christ en terre, a esté mocqué & vituperé en icelle. Outre, que (comme dit Beda *hist. Ecclesi. Anglorum*) par la rasure des cheueux de la teste est demonstrée la renonciation que le Prestre doit faire des biens temporels qui luy sont superflus, n'estans les cheueux que superfluité du corps. S. Ierosme dit pareillement, que la rasure des cheueux d'vn Prestre, est faite en signe qu'il doit resequer de soy les richesses terriennes superfluës, que le reste des cheueux qui luy demeurent, signifie la partie que d'icelles il doit retenir pour le substantement de sa vie: autres y adioustent, que celle forme de couronne qu'on leur laisse, denote la couronne, & le guerdon qu'il aura de Dieu, se combattant vaillāment contre le monde, il en rapporte la victoire. S. Paul, outre l'ancienne loy, deffend aux Prestres de nourrir leurs Perruques. Il est semblablemēt prohibé par Anaclet premier Pape Romain, lequel a institué que les Prestres fussent consacrez par trois Euesques, & que le Pape qui estoit Euesque de Rome, fut aussi sousmis à ceste loy, & qu'il deuoit estre consacré de ces 3. Euesques, à sçauoir d'Ostie, de Port, & de Velitene. Anastase I. fut celuy qui ordonna, qu'on n'acceptast au nombre des Prestres, aucun estropié, ny mutilé de membres, ayant extrait ceste constitution de la loy ancienne. Car en ce tēps apres que les Prestres furent ainsi consacrez, il sembla bon aux peres de la primitiue Eglise, que les offices cōcernant le seruice diuin, & la cure des ames fussent entr'eux diuisez, afin qu'en l'exercice d'iceux ne vint à naistre confusion, ne sçachant chacun d'eux, iusques où

se deuroit estendre son authorité. Euariste donc fut le premier qui diuisa les tiltres aux Prestres de Rome, & institua les sept Diacres, à l'imitation de l'institution des Apostres. Depuis, & enuiron l'an de nostre salut 267. Denis diuisa les Parroisses, tãt aux Prestres de Rome, qu'à ceux d'autres lieux. Ce nom de Parroisses, selon Polydore & Virgile, semble estre tiré du nom d'vn Magistrat des anciẽs Romains, qu'ils nommoient Parrochien, lesquels auoient le soin de pouruoir & fournir aux Legats publics, du bois pour faire le feu, & du sel, parce que sans feu, & sans sel, les Hebrieux ne pouuoient faire sacrifice, dont les Chrestiens en ont prins plusieurs ceremonies : de là vient que les Prestres qui doiuẽt administrer à leurs subjets, les choses necessaires à salut, qui sont les Sacremens, furent nõmez en Latin Parroissiens (nous les appellons Curez) & ceux qui sont sous leur Cure, & charge, Parroissiens. Ie sçay qu'il y aura plusieurs Prestres qui seront bien aises d'entẽdre d'où est deriué ceste coustume de raser les cheueux : mais possible aussi qu'il y en aura bien peu qui se mettẽt à obseruer la signification du signe, qui est de renoncer au desir des richesses tẽporelles, retenans pour eux seulement ce qui leur est necessaire pour sobrieté.

Horrible tyrannie, & subiect de tragedie d'Aristotime.

CHAP. VI.

ARISTOTIME, sous les faueurs & force du Roy Antigone, auoit tyranniquement occupé la seigneurie des Eleusiens, en laquelle il

exerçoit sa puissance si intemperément, qu'il ne laissoit sorte de cruauté ou d'injure, par laquelle il n'affligeast ces miserables citoyens : car il estoit de sa nature, le plus inhumain, & cruel qu'homme de son temps. Il adjoustoit à sa cruauté le cōseil d'hōmes barbares & bestiaux, ausquels il auoit donné non seulement l'administration du Royaume : mais aussi la garde de sa propre personne. Entre les autres grandes cruautez qu'il commit, est digne d'estre recitée pour exemple, celle qu'il exerça contre Philotime citoyen assez honorable. Ce Philotime auoit vne fille d'excellente beauté & merueilleuse grace, nommée Micca, de laquelle estoit ardamment Amoureux vn Soldat fauori du tyran, appellé Lucius : lequel manda au pere de la fille qui la luy deust enuoyer : Philotime troublé d'vne si malheureuse requeste, & cognoissant le pouuoir qu'il auoit enuers le tyran, craignant que pis n'en aduint luy & sa femme exhortoient la fille d'y aller : mais la ieune fille, qui plus que sa vie aymoit sa pudicité, comme celle qui auoit esté noblement nourrie, se jettant à genoux deuant son pere, & l'embrassant le supplia ne vouloir permettre qu'elle s'exposast à tel deshonneur, & qu'il deuoit plustost desirer la voir morte deuant soy, que si vituperablemēt deshonorée : le pere émeu de ses larmes en grande compassion, commença à plorer chaudement, aussi fit la mere. Et ayant quelque temps demeuré sans resolution, Lucius impatient de son immoderée paillardise, & esbrieté, ne la voyant point venir, alla luy-mesme tout indigné en sa maison, où la trouuant à terre embrassant les genoux de son pere, par grandes menaces luy commanda

qu'elle se leuast sur ses pieds, & le suiuit incontinent: lors elle recommençant sa plainte retardant & refusant de se leuer, ce cruel homme luy mettant ses habillemens par pieces, la depoüilla toute nuë, & la batit tres-cruellement: mais elle supportoit les battures, auec telle constance de courage, que non seulement ne ietta vn moindre souspir: mais se monstroit encore preparée à en receuoir d'auantage. Le pere & la mere meus à cõpassion de si horrible spectacle, auec grands cris & larmes continuelles se mirent à genoux deuant luy, le priant de vouloir prendre pitié d'elle & d'eux: mais voyans qu'il ne pouuoient rien obtenir de ce cruel barbare commencerent à inuoquer l'aide des dieux, & des hommes, dequoy plus indigné ce Barbare, tira son glaiue, & tua la vierge, embrassant les genoux de son pere. De laquelle horrible cruauté, non seulemẽt ne s'émeut le tyran: mais des citoyens qui blâmoient cét acte, les vns il faisoit mourir, & les autres bannissoit: tellement que plus de 800. s'enfuyrent en Etolie, lesquels depuis écriuirent au tyran, le priant d'estre content de laisser retirer leurs femmes & enfans par deuers eux, ce qu'ils ne peurent aucunement obtenir. Quelques iours apres il fit cauteleusement publier par vn trompette, qu'il estoit content que les femmes des bannis peussent librement se retirer auec leurs biens & leurs enfans, par deuers leurs maris: dequoy les femmes toutes réjouyes, commencerent à faire leurs fardeaux, & à chercher les vnes des chariots, les autres des cheuaux, pour emporter leurs biens & enfans: mais au iour determiné, estãs toutes à la porte par où elles deuoient sortir, auec leurs chariots

chargez de leurs biens, & de leurs petits enfans, & comme elles vouloient s'acheminer, suruindrent les satallites du tyran, qui auec horribles menaces leur crierent de loin qu'elles s'arrestassent, & arriuant à elles leur commanderent retourner arriere: puis furieusement renuerserent leurs chariots par terre, auec leurs biens & leurs enfans. Les miserables par la grande presse ne pouuoient tourner arriere, ny seurement demeurer en ce tumulte, & ce qui estoit de plus grande compassion, estoit qu'elles voyoient leurs petits enfans mourir tous brisez sous les chariots, sans leur pouuoir dõner secours quelconques. Et apres, ces soldats ayãs assemblé les femmes, auec les enfans qui estoient échappez, les firent cheminer comme vn parc de brebis, auec des bastons vers le Palais du tyran: lequel apres leur auoir osté tous leurs biens, les fit toutes emprisonner auec leurs enfans. Ceste grande cruauté déplut grandement aux citoyens, lesquels ne sçachans comme mieux émouuoir le tyran à prendre pitié de ces femmes, prindrent les saize Vestales consacrées à Denis, & les firent vestir d'habits Sacerdotaux, & prendre les choses sacrées du temple: & en ordre de procession les acheminerent deuers le tyran, qui estoit pour lors en la place, à fin de luy demander misericorde pour ces femmes & enfans, les Soldats qui estoiẽt à la garde du tyran émeus de la reuerence de ces Religieuses, leur firent vne aisle, à ce qu'elles peussent paruenir iusqu'à sa presence: Aristotime s'arresta lors pour entendre que ces Dames luy vouloient dire, mais ayant compris par le commencement de leur harangue ce qu'elles deman-

doient il se tourna tout dédaigné a ses Soldats, & les reprint rigoureusement de les auoir laissé approcher de luy: parquoy ces Soldats n'ayant égard au sexe, ny à la religiõ, auec des hastes qu'ils auoiẽt leurs donnerent de grands coups de bastonnades: & par ce moyen furent déchassées de deuant luy: & si furent condamnées de ce qu'elles auoient fait, chacune à deux talens d'amende. Il y auoit vn noble citoyen en la ville nommé Ellanique, auquel le tyran auoit fait mourir deux enfans, & neantmoins à cause de sa vieillesse ne le tenoit aucunement suspect: cét homme ne pouuant plus supporter l'outrage & cruauté faite à sa partie détermina trouuer occasion de la venger par la mort du tyran: cependant les citoyens qui s'en estoient fuis (cõme nous auõs dit) en Etolie, ayãt fait vne assemblée de quelques gens vindrent en armes au pays des Eleusiens & occuperent quelques confins qu'ils fortifierent, & là s'arresterẽt, deliberans de ces lieux émouuoir guerre contre Aristotime: & auec eux se joignirent plusieurs autres citoyens, qui estoient sortis hors de la ville, tant qu'ils auoient desia forme d'armée. Ces choses donnerent si grande crainte au tyran, qu'il s'en alla vers les femmes de ces citoyens qu'il tenoit prisonnieres: & pour ce qu'il estoit de courage felon & cruel, il pensa plustost pouuoir obtenir d'elles par menaces, que par douces paroles ce qu'il leur demanderoit, pour ce leur commanda par paroles rigoureuses qu'elles récriuissent à leurs maris par Ambassadeurs qu'ils se desistassent de leur entreprise, autrement que il feroit mourir leurs enfans, & foüetter leurs femmes par toute la ville: à ces paroles les da-

mes ne respondirent rien : parquoy auec grande cholere s'escria, qu'elles luy donnassent resolution de ce qu'elles en vouloient faire ; lors aucunes d'elles n'eurent la hardiesse de respondre vne parole, mais sans dire mot se regardoiẽt l'vne l'autre, demonstrans ne faire grande estime de ses menasses. Or entre les autres y estoit Megestene femme de Timoleon, laquelle tant par la noblesse de son mary, que pour sa propre vertu, estoit cõme principale, honorée de toutes les autres : ceste-cy à la venuë du tyrã, ne se voulut leuer, & ne voulut permettre que nulle autre se leuast : mais quãd elle eut ouy les propos de ce tyran, sans soy leuer de terre, & sans aucun autre signe de reuerence luy respondit : Si en toy Aristotime, regnoit quelque prudence, tu ne t'adresserois aux femmes pour leur faire escrire à leurs maris ce qu'ils doiuent faire : mais bien les deuois renuoyer à eux, vsant de meilleurs propos, & auec meilleure consideration que tu n'as fait, quand te mocquant de nous, tu nous as ainsi trõpées : & maintenant que tu vois que tu ne peux faire autre chose, tu presumes par nostre moyen deceuoir nos maris par paroles, comme tu nous as trompées. De fait, tu t'abuses toy-mesme, car nous ne souffrirons estre par toy derechef trompées : & ne pense point qu'ils soient si fols, que pour remedier à la mort de leurs enfans, & au dõmage de leurs femmes, ils delaissent à faire ce en quoy ils sont tenus, pour la liberté de leur pays : car la perte de nous & de leurs enfans ne leur est point si griefue, qu'ils serõt satisfaits, s'ils peuuent deliurer leur patrie & leurs citoyens de ta cruauté. Megestene vouloit encore suiure plus outre, quand le tyran

ne pouuant plus refrener son ire, commanda qu'on luy apportast l'enfant de la Dame, & qu'il le vouloit occir en sa presence: mais tandis que les ministres le cerchoient parmy les autres enfans prisonniers, la mere auec grande constance l'appella par son nom, & luy dit: Viença vers moy, mon fils, afin que tu meures plustost par mes mains que d'esprouuer la cruauté du tyran. Ces paroles esmeurent Aristotime à plus grand desdain, lequel mit la main à l'espée pour la vouloir tuër: mais se trouuant prés de luy vn de ses grands familiers nommé Cilon, il l'embrassa, & le garda de si cruellement appaiser son ire: ce Cilon estoit vn de ceux qui pourchassoit auec Ellanique la mort de ce Tyran, ne pouuant plus supporter ses meschancetez: ce fait, il appaisa tellement Aristotime, qu'il luy fit remettre son espée en son fourreau, luy remonstrant que c'estoit chose vilaine, & indigne d'vn Prince de se souiller les mains du sang d'vne femme. Peu de temps apres aduint vn grand prodige de la mort du tyran, car estant au lict couché auec sa femme, pendant que les cuisiniers appareilloiẽt à manger, fut veuë vne Aigle voler impetueusement sur le couuert du Palais, qui laissa tomber vne pierre droictement sur le toict de sa chambre, & à l'endroit où il dormoit: puis jettant vn grand cry disparut de la veuë de ceux qui la regardoient. Le tyran lors s'esueilla par le bruit de ces gens qui auoient veu ce cas, & tout espouuenté de ce prodige qui luy fut raconté, fit venir à soy vn deuinateur, auquel il se fioit grãdement, pour sçauoir que cela signifioit: lequel luy fit respõce qu'il eust courage, que cela denotoit que Iupiter auoit soin de

luy, & le fauorisoit : mais il disoit bien le contraire aux citoyens, ausquels il se pouuoit bien fier pour la haine qu'ils portoient à Aristotime : car il leur disoit que pour le leur, la vie du tyran estoit menacée du plus grand peril qui fut iamais. Pour ceste cause Ellanique, & ses coniurez, penserent qu'il n'estoit plus temps d'attendre, & fut entr'eux resolu de le tuer le lendemain. La nuict ensuiuant Ellanique dormant, luy sembla en songe voir deuant luy vn de ses enfans qui auoit esté mis à mort par ce tyran, qui s'escriant luy disoit, Mon pere, pourquoy dormez-vous ? que tardez-vous ? auez vous doute de n'estre pas demain Prince de la Cité ? Ellanique donc confirmé par ceste vision, alla le lendemain de grand matin trouuer ses compagnons, qu'il exhorta donner execution au fait desiré. En ce mesme temps Aristotime eut des nouuelles que Cratere venoit à son secours auec force gens, & qu'ils estoient desià logez à Olympie : dont il fut tres-joyeux, que luy semblant n'auoir plus occasion de crainte, sortit hors du Palais accompagné seulement de Cilon, & n'attendit point les autres qui venoient vn à vn : quoy voyant Ellanique, & iugeant lors auoir bõne occasion de mettre l'entreprise à execution, sans donner le signe qu'il auoit ordonné à ses coniurez, leua les mains aux cieux, disant à haute voix : Qu'attendez-vous vaillans hommes, que ne faites vn beau spectacle au milieu de vostre cité ? Alors Cilon mettant le premier la main à l'espée, tua l'vn de ceux qui estoient ja sortis du Palais pour accõpagner le tyran : d'autre costé Aristotime voyant Thrasibule & Lãpide esmeus contre luy, cuidãt euiter leur furie, se reti-

ra au temple de Iupiter, où il fut occis par ses persecuteurs : puis estant son corps tiré dehors publiquement, fut criée la liberté au peuple : là s'assembloit la tourbe, mais peu de gens y arriuerẽt deuant les femmes, lesquelles de prime face, ioyeusement congratulerent à ceux qui par la mort du tyran auoient rendu le pays libre. Ce pendant le monde courut vers le Palais, la femme d'Aristotime auoit entendu la mort de son mary, & se doutant de ce qui luy seroit aduenu, s'enferma dans vne chambre où de soy-mesme s'estrangla. Ce tyran auoit deux fort belles filles prestes à marier, lesquelles ayans sçeu la mort de leur pere s'enfermerẽt toutes deux en vne chambre, d'où elles furent tirées par force par le peuple, dont quelques vns les vouloient tuer: mais Megestene auec autres Dames deliurées s'y opposerent, disans que ce seroit chose mal faite & digne de blasme, attendu que les cruels tyrans n'auoient eu le courage de ce faire à elles mesmes : aux prieres de ces Dames vn chacun s'arresta, & fut prinse resolution qu'elles mesmes se feroient mourir de leurs propres mains : eslisant telle mort que chacune voudroit. Lors elles furent mises en vne chambre, dont la plus grãde ne monstrant de visage, ny de fait, aucun signe d'estre espouuentée de mort, s'osta sa ceinture, & l'attacha à vne piece de bois pour s'y pendre, exhortant sa sœur auec viril courage de faire le semblable: mais la plus ieune prenant sa sœur par la main, la pria qu'elle la voulust laisser mourir la premiere, & elle respondit: Tout ainsi comme cependant qu'il nous a esté permis de viure comme sœurs, ie ne t'ay iamais rien refusé, aussi suis-je contente de t'accor-

der, ce que tu demandes en ceste derniere fin, qui est que ie suruiue à toy, combien que ce qui m'afflige le plus, soit de te voir mourir. Apres ces propos la ieune print sa ceinture, & l'autre l'admonnestoit de la bien accoustrer prés de l'os, afin qu'elle mourust plustost & plus facilement. Quand elle fut morte, l'autre dépendit son corps & le couurit du mieux qu'elle peut. Puis se tournant deuers Megestene, la pria qu'apres sa mort, elle ne permist son son corps demeurer sur la terre tout nud, & cela fait, elle se pendit aussi du mesme lacqs.

Pourquoy les hommes ne peuuent cognoistre la verité des choses pendant qu'ils viuent.

CHAP. VII.

IL y a cinq causes principales pourquoy l'homme ne peut sçauoir la verité des choses pendant qu'il est en ce monde, & s'il les sçauoit, il pourroit se reputer vrayement estre sçauant. La premiere est l'ignorance de sa fin : c'est à dire ne sçauoir à qu'elle fin il est crée, car c'est chose certaine que s'il le sçauoit, qu'il ne se trauailleroit pas moins pour y paruenir, qu'il fait pour acquerir dignitez & richesses, esquelles (parce que luy represente son appetit) il luy semble que doiue consister tout son bien. Mais il luy aduint en cela comme au fils d'vn Roy en son enfanceté, car qui luy demanderoit, qu'il ayme le mieux ou la succession d'vn Royaume, ou vne pomme, ou des cerises, qui lors on luy monstreroit. Il n'y a point de doute qu'il choisiroit plustost la pomme ou les cerises que le Royaume, d'autant qu'il les trouue meilleures, par ce qu'il en a veu & experimenté :

Ainsi en aduiét à l'homme, auquel si on demandoit lequel il ayme le mieux ou richesse ou science, il éliroit plustost estre riche & puissant : ignorant que le seul sçauant est riche : & qu'il est necessaire que le sage ordonne & gouuerne: & que sans la science le pouuoir n'est puissant, mais impuissant, & priué de puissance, & aussi que la richesse sans sçauoir est possession de bestise, abondance de presomption & accomplissement de lourdise, mais le sçauant suffit tousiours à soy-mesme, & à d'autres : ayant en luy vn thresor abondant, qui iamais ne peut faillir : ou tout cela procede à l'homme pour ne sçauoir quelle est sa fin. La seconde cause est de l'vsage des delectations corporelles, volontaires & sensibles, lesquels submergent & couurent les sentimens, non seulement du corps, mais aussi ceux de l'esprit & de l'intellect : tellement que cét homme ainsi enueloppé en la fange de ce Monde, est semblable à vne belle fille de Roy, à laquelle doit appartenir le Royaume du pere, & pour auoir commis adultere auec vn esclaue laid & noir, vient à prendre la succession. La troisiesme cause prouient de l'indisposition de la matiere, qui rend l'homme bien souuent incapable des sciences: & ce aduient quelquefois à cause des lieux & regions de sa naissance, par lesquels il vient à receuoir mauuaise complexion : comme en quelques parties Orientales & d'Afrique, où les hommes naissent si bestiaux, à cause de la trop grande chaleur, qu'ils ne sont capables d'aucune raison : & au contraire és parties Septentrionales en aucuns lieux, pour l'extréme froid, s'engédrent d'homes aussi furieux que sont les Goths & Ostrogoths, desquels au-

cuns

cuns mangent chair humaine. Et ces gens là se peuuent comparer à vne Aigle, au pied de laquelle on ait lié vne pierre qui la garde de s'enuoler, par la violence qu'elle fait à la nature de cét oyseau, qui est de voler par dessus les nuës. La quatriéme est la difficulté des sciences, car encore que l'hôme voye que le desir de son ame est de chercher attentiuement, & sçauoir la verité des choses hautes & profondes : toutes trouuant tant de difficulté à les entendre, il en abandonne l'entreprise, & se rend semblable à l'œil, qui se ferme ententiuement à regarder le Soleil, duquel sort vne splendeur si penetrante, qu'elle éclipse & le trouble tellement qu'il ne la peut regarder. La derniere & plus forte de toutes, est vne affection que l'homme a prinse en sa jeunesse, és choses esquelles il a esté instruict, & mesmement quand il a esté long-temps en ce desir: car lors la coustume se conuertit en nature, & pour ce est causée en l'ame de cét homme vne tres ferme foy, & vn amour singulier à ces choses, hayant ce qui leur est contraire: & tout le monde est presque enseuely en cét erreur. Ne voyons nous pas les enfans des Turcs, que deuant qu'ils ayent âge de raison, abhorrissent nostre foy, & semblablement font les Iuifs. Nous voyons pareillement que les paysans, pour estre accoustumez aux lieux champestres, viuans grossierement, abhorrent la conuersation des gens de cour & des villes: & de là est venu le prouerbe qui dit: que mal-heureux est l'oyseau qui est né en mauuaise vallée, car par l'vsage & conuersation d'icelle il ne s'en peut partir, encore qu'il en voyes de meilleures. Non seulement en cela se cognoist la force de ceste habitude: car

nous mesmes hayons ceux d'vn autre pays sans les auoir veus ou hantez, mais seulement pour en auoir eu mauuaise relation. Cét erreur est penetré iusques aux femmes, ausquelles est tant à gré ce qu'elles ont accoustumé, que combien qu'il soit mauuais elles ont en horreur le contraire, encore qu'il soit meilleur. Finalement cét amour de l'vsage, & l'abhorrissement de ce qu'on ne sçait, s'estend quasi en toutes les choses d'eslection. Pour ce est de besoin chasser de nos cœurs ces empeschemens, à fin que puissions cognoistre (s'il est possible) la verité des choses: car en la cognoissance d'icelles gist tout cõtentement en ce monde, & la voye d'auoir felicité en l'autre, imitans le bon laboureur, qui voulãt bien cultiuer vn champ, on oste premieremẽt les espines & mauuaises herbes, puis seme son grain. Aussi quand le Medecin veut donner santé à vn malade, il luy purge premierement l'estomach, des humeurs corrompuës, par ce qu'en matiere mal disposée, la forme ne se peut introduire. Nous nous deuons donc efforcer en toutes sortes, car l'homme raisonnable qui ne veut consentir à la raison, mais seulemẽt adherer en son apetit, est comme qui voudroit nauiguer par les montagnes, & bastir en la mer: car lors l'effect de l'vn & l'autre seroit priué de sa propre fin.

Des choses monstrueuses qui seruoient d'augures au temps passé.

CHAP. VIII.

AV temps passé, quand par la permission du vray Dieu, les oracles (qui estoient des faux

esprits cachez en ces simulachres) donnoient responce aux idolatres, on voyoit plusieurs prodiges en l'air, & en la terre. Et pour ce que de nostre temps, que sommes en la vraye foy, nous n'en voyons point, il nous est difficile à croire ceux-là que les autheurs recitent estre aduenus en leur temps. Et me semble que nous y deuons adjouster foy : car puis qu'ils ont escrit les histoires des guerres & autres choses aduenuës de leur temps, y estant inserée la memoire de ces prodiges, nous ne deuons point les croire en partie, ains estimer qu'ainsi qu'ils ont fidelement traitté d'vne chose, qu'ils ayẽt par la mesme fidelité traitté des autres, mesmement quand elles sont confirmées par plusieurs autheurs. Entre les autres prodiges du tẽps des Romains, le plus notable fut celuy du Modenois, sous le Cõsulat de Lucius Marius, & de Iulius Sixtius Consuls : Que deux montagnes se leuerent de leurs propres lieux, & se rencontrerent de telle impetuosité, que laissant grande flamme & fumée par l'air par leur heurt furieux, & leur retour en arriere, non seulemẽt destruiserent les villages qui estoient entre deux, mais aussi exterminerent toutes les bestes en la presence des voyageurs, & aussi d'vne compagnie de Cheualiers Romains. Pline raconte au mesme lieu, & dit que de son temps : & sous l'Empire de Neron, Vessus Marcellus Cheualier Romain, que l'Empereur auoit mis pour luy au Royaume de Naples, auoit au territoire de Marrucin, quelques champs, l'vn deçà, l'autre delà du grãd chemin, l'vn estant vn pré, & l'autre plein d'Oliuiers, aduint par vne esmerueillable vertu que ces deux champs changerent de place : car les

Oliuiers se transporterent là où estoit le pré, & le pré au cas pareil fut veu se trãsporter là où estoiẽt les Oliuiers, qui fut iugé proceder par force de tremblement de terre. Cela n'est pas seulement recité par Pline, mais est aussi raconté aux Chroniques de plusieurs hommes de sçauoir, & en vn liure de la guerre de ces deux montagnes, combien aussi que Pline ne croye pas que les hommes soiẽt transmuez en Loups, il recite neantmoins, qu'Euante autheur de nõ mediocre authorité entre les Grecs, raconte que ceux d'Arcadie ont escrit, qu'en Arcadie y auoit vn estang, auquel les hõmes estoient pour certain temps conduits par sort à le trauerser, & qu'ils se veautroient en l'arene d'iceluy, se transformans en figure de Loups: & qu'ayans demeuré en cét estat l'espace de neuf ans, ils reprenoient leur forme ancienne, selon que le recite Fabius; lequel adjouste ainsi que Copas, qui a escrit l'Olimpiade, raconte qu'vn nõmé Demarque, auoit mãgé les entrailles d'vn ieune fils, que ceux d'Arcadie auoient sacrifié à Iupiter Lycée, & qu'il s'estoit transmué en Loup, & qu'il demeura en ceste forme dix ans, & qu'apres estre retourné homme, il auoit obtenu la victoire de la luite, au mont Olympe. S. Aug. au 14. liure de la Cité de Dieu, dit que Varron recite le semblable. Ie ne puis croire que ce soient faites ces transformations, mais plustost qu'elles sembloient telles par art diabolique. On se deuoit émerueiller des choses merueilleuses que dit Pline, car il escrit plusieurs choses reputées impossibles, comme de transformation de femme en hõme, & toutesfois il ne le veut pas croire des choses semblables, au moins impossibles, & qui

sont apparuës comme i'ay dit. Neantmoins qui considerera bien les escritures, possible ne s'esmerueillera point de ces transformations reallement aduenuës, & non faintement. Car nous sçauons qu'il est contenu en Genese, que les verges des Magiciens furent non en apparence, mais en effet par voyes secrettes, muées en serpens. Or quelle chose est la plus facile, muër vne verge en serpent, ou en vray corps d'vn homme (ie ne dis pas l'esprit) transformer en beste? L'opinion de S. Augustin est vallable, par ce qu'il dit qu'il sembloit à vn certain homme que sa fille fust muée en vne ieune Iument, & l'ayant menée à sainct Hilarion l'ayant iceluy Sainct regardée, il dit qu'il voyoit vne femme, & non vne Iument: pour ce il fit son oraison, laquelle finie, le pere reueid sa fille en son premier estat; parquoy l'on peut iuger que telle chose se monstre à l'homme, qui n'est pas, & que telle chose est apparente, & non point existente. Mais retournons aux augures. On a veu par plusieurs fois, qu'à l'ouuerture d'vne beste, on ne luy trouuoit point de cœur: comme il aduint la premiere fois que Cæsar dictateur s'assit en la chaire dorée, & lors fut disputé entre les Aruspices, s'il se pouuoit trouuer vn animal sans cœur. Pline recite, & *Cicer. de Diuin.* que Cajus Marius immolant en Vrique, il ne fut point au cas pareil, trouué de cœur en la beste: mais on peut bien presumer que cela ne venoit point de la nature, ains de ce que ses faux esprits trompoient ainsi les gens, ostans le cœur des bestes lors qu'on en sacrifioit, sçachans bien ce qui en deuoit aduenir. Il s'est aussi maintefois trouué deux cœurs en vne beste: car nous lisons

qu'au ſacrifice que fit Marc Marcel, auant qu'il mourut en la bataille, qu'il eut contre Annibal, le premier iour il ne fut point trouué de cœur aux beſtes qu'ils ſacrifierent, & le iour ſuiuant en l'autre ſacrifice il en fut trouué deux. Pline recite au lieu préallegué, qu'en Paphagonie les Perdrix ont deux cœurs, ce que pareillement dit Theophraſte, entre les Philoſophes tres-experts aux choſes naturelles, comme recite Aulugelle en ſon 6. liure, 15. ch. Theopompe dit qu'en Biſaltrie, le liéure a deux foyes: & en aucuns lieux les brebis n'ont point de fiel, comme au pays d'Euboée. En Naſſe elles ſont tout au contraire, car elles l'ont tres-grand & double: & les grenoüilles qu'on appelle Rubettes ont deux foyes, l'vn venimeux, & l'autre medecinal: & quand elles meurent, les formis y accourent, & mangent le medecinal. On dit que le iour que mourut Pyrrhus, on vid en ſacrifiant les teſtes des beſtes mortes, qui leſchoient par terre leur sãg. L'an qu'Annibal fut vaincu des Romains, ſous Publius Ælius, & Cnejus Cornelius Cõſuls, on vid les formens naiſtre ſur les arbres: & Ariſtandre Grec, recite en ſon liure des prodiges, (& eſt confirmé par C. Epide Romain, en ſes Cõmentaires) que quelques arbres ont eſté muez en autre eſpece d'arbres. Nous liſons pareillemẽt, qu'en la guerre des Cimbres, fut ouy en l'air vn bruit d'armes, & ſon de trompettes; auſſi la troiſieſme année du Conſulat de Marius, furent veuës deux armées au Ciel, qui s'alloient rencontrer d'Orient en Occident, & pluſieurs ſemblables prodiges, deſquels fait mention ſainct Auguſtin, en ſon liure de la Cité de Dieu.

Combien est grande l'erreur des Princes Chrestiens de permettre le duel.

CHAP. IX.

TOVT ainsi comme l'abus est venu, quasi en toutes les choses du monde, par la froide charité qui est és hommes: & par leur malice tant augmétée, ainsi est aduenu du duel, lequel estant par les grands Princes, lors qu'ils s'exerçoient aux armes, tant honorablement admis en certains cas, & differens de tres-grande importance, qui ne se pouuoient terminer autrement : est venu a estre tellement corrompu, que tout simple & priué soldat, pour petite occasion presume luy estre licite de le tenter. Et ce qui me rend plus estonné, est de voir que les Princes Chrestiens seulement le permettét combien qu'à eux plus qu'à nuls autres par loy expresse il soit deffendu : & est augmenté tellement cét abus, que si Dieu ny pouruoit ie crains de voir vn iour, que les Prelats de l'Eglise le permettent aussi. Ce duel & combat est prohibé au Chrestien qui le fait: à celuy qui le permet, & à celuy qui le voit par raison diuine & humaine, tant Canonique, que Ciuile. Il est deffendu par raison diuine, par cét argument. Tout acte par lequel Dieu peut estre tenté, est prohibé au Chrestien par le commandement de Dieu : Car il est escrit ; Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu, que Dieu soit tenté, par lequel on le prouue en ceste sorte. Faire preuue des choses qui ne se peuuent conduire à fin, par voye naturelle, mais seulement par œuure diuine les tentant, est tenter Dieu : comme il

aduient aux choses de purgation, où il est tout notoire, que par voye naturelle le plus adextre & puissant vaincra le foible, & moins adextre ; & le contraire (qui est que le plus fort soit vaincu du plus foible) ne peut aduenir sinon miraculeusemẽt, mettant donc ces personnes en vn cāp si dissemblables, l'on cherche la victoire en celuy qui à la raison, à fin que la verité soit manifestée : ainsi donc l'on tente Dieu en voulant qu'il fasse miracle, ce qui aduiẽdroit si le foible estoit victorieux du fort, ce qui seroit contre nature. On le prouue encore estre deffendu par raison diuine, par cét autre argument : Quand vne loy deffend vne chose, elle deffend aussi de faire ce pourquoy on peut faire la chose deffenduë, estāt donc deffendu par la loy diuine de tuër personne : le duel est pareillemẽt deffendu, veu que par iceluy peut aduenir homicide. Il se prouue encore par cét autre : Le diuin cōmandement deffend toute action, qui s'éloigne de la fontaine de charité, laquelle est guide de toutes vertus, & déchassans tout vice. L'acte du duel est alienę de charité vny au vice, pour ce que charité n'est autre chose qu'aymer Dieu & son prochain, & venant au combat on cherche de tuër son prochain, en desobeyssant à Dieu. Il est pareillement prohibé par la Loy canonique, d'autant qu'elle suit tousiours la Diuine, & par la raison que l'vne le deffend, est deffendu par l'autre. Le duel est aussi deffendu par la loy des hōmes, & la preuue est que tout ce qui repugne & contredit à l'équité naturelle, est prohibé par la raison des hommes, car ceste raison fondée sur l'équite naturelle : l'équité de la raison des hommes, veut que celuy qui

commet crime soit puny, & que l'innocent soit absous: toutesfois par ce duel aduient bien souuent le contraire. Il se prouue encore par cét autre argument: l'équité naturelle sur laquelle (comme nous auons dit) est fondé la raison des hommes, est entierement pour la conseruation & augmentation d'iceux. L'action donc qui tourne en la destruction & diminution des gens est deffenduë: or que ce soit le duel, il se prouue, pour ce que par iceluy les hommes s'entretuënt, lesquels sont de plus grand prix que chose qui soit au monde. On le prouue encore par l'argument suiuant tout acte qui repugne aux preceptes de l'équité naturelle: est prohibé pour la raison des hommes, car elle est fondée sur icelle comme nous auons dit. L'vn de ces preceptes est que nul n'aquiere honneur ny profit au dommage d'autruy: l'autre que nul ne desire à autruy, ce qu'il ne voudroit pour soy-mesme: or cét acte de duel contredict à l'vn & l'autre, parce que celuy qui s'y conduit cherche sa gloire, par le vitupere & dommage de celuy contre lequel il combat, qui est son prochain, & desire à autruy ce qu'il ne voudroit pour soy-mesme, à sçauoir le vaincre & tuër. Il est deffendu encore de raison ciuile, par ceste reigle: Le droict Ciuil deffend tout acte par lequel la iustice soit déniée aux parties, ou fait e injure: or en ce combat aduient le plus souuent le contraire, c'est que l'innocent meurt & le coulpable reste en vie, tellement que par ce moyen, la Iustice n'a point de lieu.

Des merueilleuses proprietez de l'Asne.

CHAP. X.

ENtre toutes les proprietez des bestes, celle de l'Asne est émerueillable, car il est si domestic, qu'Isidore dit que son nom est prouenu de ce mot Asseoir, d'autant qu'anciennement les hómes mõtoient dessus: ou bien de la diction Grecque *Asinos* composee de A, qui est diction Grecque priuatiue, qui signifie Sans: & *zinos*, qui siguifie Sens: tellemét que ces deux dictions assemblées signifient, sans sens, aussi dit-on qu'il a peur de passer sur vn pont, sous lequel on peut voir passer l'eau, pour ce qu'ayant le cerueau debile, il a peur par instinct naturel de tomber dedans: il craint aussi pareillement d'entrer en l'eau pour basse qu'elle soit, craignant que par le cours d'icelle, son cerueau ne se trouble, & qu'il ne se noye, ce qui procede de la cognoissance qu'il a de son imperfection. Cét animal est paresseux, & melancolique, pour ce qu'il est froid, sec, sans memoire, laborieux, & propre à porter faix: par sa grande fragilité, il ne peut viure és regions froides, & s'il y vid d'auanture, il n'ayme point l'action generatiue, & ne peut engendrer. Il porte mieux sur les reins que sur le dos, ny sur les épaules: car estant melancolique, il a les os de derriere plus forts & plus secs, car là est le signe de la melancolie, & pour ce il a la peau si dure & espesse en cét endroit, que combien qu'on le frappe de gros bastõs, on ne le peut faire mourir sinon qu'à grãde peine: aussi parce qu'il est ainsi de terrestre nature il est peu disciplinable, & s'engraisse mal aisément.

Albert le Grand dit, que pour ceste mesme cause il endure grand mal de teste, & meurt souuẽt tresbuchant la teste d'vn costé, & que par la pesanteur de sa teste il luy tombe souuent sus le poulmon, vne humeur espaisse & visqueuse, qui luy cause difficulté d'haleine, & le fait tomber en pasmoison. Il mange peu, & tant plus s'enuieillit d'autãt plus boit qu'autre animal. Sa grande froideur & siccité, ne le permet esmouuoir à engendrer au temps des autres animaux, à sçauoir, auant l'équinoxe hyemal, ou bien sous l'équinoxe : ains au mois de May, quand le Soleil monte, quasi à l'angle droit de l'équinoxe, & lors sa grosse humidité estant dispersée, & diminuée, il s'esmeut à cét acte par telle furie, qu'il semble deuenir fol, & mesmement quand il est jeune. La grosseur de son cuir prouient comme nous auons dit, de ses grosses humeurs, & celuy qui fera semeler ses soulliers du cuir sur lequel l'Asne aura long-tẽps porté la charge, il ne les consumera point, les portast-il long temps, par long voyage & chemin pierreux, & à la parfin s'endurciront en sorte que les pieds ne les pourront endurer. Albert le Grand le raconte par preuue. De ceste siccité vient que le laict d'Asnesse est si subtil qu'il n'a en soy point de caillé, & pour ce on le baille aux ethiques, ou Phrysique: encore dit-on que la blancheur de ce laict, sert de beaucoup à faire belle chair, & la nettoyer : pour ce raconte Pline, que Poppée concubine de Neron, se baignoit souuent au laict chaud d'Asnesse. Cét animal a par coustume d'vriner au lieu où il sent qu'vn autre Asne aura vriné. Il est fort hay des petits oyseaux, pour ce qu'il ronge les espines

des buissons, où ils font leur nid, & auec son horrible voix les iette par terre, & les fait fuyr, s'ils sont dedans. Le Corbeau est son ennemy capital, tellement que s'il a quelque escorcheure sur l'eschine, il vole dessus, & l'y picque auec son bec, & par ce mesme moyen les petits oyseaux aussi se vengent de luy ; mais le Corbeau, sur tous les autres, tasche à luy creuer les yeux auec son bec, contre lequel luy sert de deffence la cõcauité d'iceux, la durté de la peau, & la propre agitation de ses oreilles: car en fermant les yeux il les chasse de ses oreilles. L'Ours est aussi son ennemy, lequel le cherche pour le tuër, desirant manger de sa chair cruë. Il ne veut boire qu'aux fontaines où il est accoustumé, & où il peut passer sans se moüiller : & ce qui est esmerueillable, est, que si on luy trouble l'eau, encore qu'il ait grand soif, à grand' peine voudra-il boire, si on ne luy baille eau semblable à ceste-là. Et dit Pline, qu'à fin qu'il boiue, il le faut descharger de son fardeau, si on ne l'y peut contraindre autrement. L'Asne aime son Asnon de si grande amour, que pour craintiue qu'elle soit de nature, ne craindra pourtant de passer à trauers d'vn feu pour l'aller trouuer. Aristote dit que l'Asnesse demeurera autant de temps à cõceuoir qu'on luy baillera à manger de grains d'orge, baignez en sang de Mulet, & qu'à la generation des Mules, on ne doit prendre Iument qui ait moins de quatre ans, ny plus de dix. Et pour ce que naturellement nulle beste n'habite auec autre que de son espece, les Pasteurs qui veulent faire engendrer vn Mulet, par vn Asne, & vne Iument, vsent de cét artifice, c'est qu'ils nourrissent l'Asnõ de jeunesse auec

Pli. l. 8. chap. 23

Arist. l. 2. de la generation des bestes.

laict de Iument en lieu obscur, afin qu'il le prenne: Par ce moyen paruenu en aage, comme adultere, vient à aymer les Iumens, & par mesme moyen nourrissent les poulains des Iumẽs auec laict d'Asnesse, puis apres habitent volontairement auec les Asnesses. Et s'il aduient que la Iument soit prinse, & que l'Asne vse encor auec elle, incontinent sa grossesse se corrompra, par la grande froideur de l'Asne: ainsi en aduient-il à l'Asnesse si le Cheual se joint à elle, & par la mesme raison. Le Mulet qui naist de l'Asne & de la Iument ne peut engendrer: la cause selon Aristote, est qu'estant (comme nous auons dit) la semence de l'Asne froide, & à icelle se joignant la semence de la Iument, laquelle (à respect du sexe feminin) est aussi de complexion froide, partant ce qui est engendré est si froid, qu'il ne peut estre propre à generation. Et combien que Pline dit, qu'elles ont souuent pouliné, ce n'est pas pourtant naturellement, ains plustost comme chose prodigieuse. Aristote concede aussi qu'ils engendrent: mais que le fruict ne se peut esleuer. Theophraste dit, qu'en Cappadoce ils engendrent & poulinent. Aristote recite, que l'Asne s'engraisse plus en beuuãt de l'eau trouble, que de la claire, & qu'il l'aime mieux au contraire de la vache. Le poulin de l'Asnesse est de si courte memoire qu'allant apres sa mere, si elle s'esloigne de luy de cinq pas, il ne la suit plus, mais s'arreste-là. On dit que l'Asnesse a par coustume quand elle veut pouliner, se retirer en lieu obscur: & l'opinion d'Albert le Grand est qu'elle le fait pour la debilité des yeux de son petit. C'est chose experimentée (selõ le mesme autheur) que prenant son

Arist. vt sup.

Pli l. 8. cap. 44.

Arist. ch. 3. des bestes.

foye, & le faiſant boüillir, pour roſtir en vn meſme iour, qu'il profite aux malades du mal caduc, moyennant qu'ils en vſent : & leur fait la meſme operation ſes ongles bruſlées, en beuuant en poudre le poids de trois ducats, & tous les iours vne once: l'emplaſtre qui ſera faite de ces ongles diſſoudra les eſcroüelles, & guerit les fentes qui viennent aux mains en hyuer, à cauſe du froid. Ses ongles pilées & mis en poudre, puis appliquez ſur vne apoſtume percée, ſeruent beaucoup. Son vrine eſt fort profitable à la douleur des reins, cauſée par groſſe humidité, & ſa fiente bruſlée ou non, ſi on en fait emplaſtre reſtreint le flux de ſang, & ſi on fait de la fumée en vne maiſon auec le poulmon d'vn Aſne, les vers s'enfuiront. Derechef ſa fiente baignée en vinaigre, & appliquée au nez en vn drapeau par pluſieurs fois, reſtreint le flux de ſang qui en vient, & mettant vn emplaſtre au front de la meſme matiere, fait le meſme effect. Et dit Pline que ſon laict, & ſon ſang ſeruent contre la morſure du Scorpion. Son vrine auec du nard, augmente & conſerue les cheueux : & ſes os pilez, & beus, deliurent l'homme de venin. Ariſtote, Albert le grand, & Pline recitent infinité d'autres vertus, qui ſont en cét animal tant meſpriſé, qui ſeroient trop longues à raconter.

La grande conſtance d'Aretaphile Cyrenée.

CHAP. XI.

LA conſtance de la noble Aretaphile de Cyrenée, eſt digne d'eſtre mentionnée par tous

les siecles: elle estoit fille d'Eglator, & femme de Fedin, qui estoit par noblesse & richesse vn des premiers de celle ville: elle fut de son tẽps non moins de beauté doüee, que de prudence, & éloquence en son parler. Aduint que Nicocrat ayant occupé la tyrannie, & condamné plusieurs citoyens à mort entre les autres cruautez qu'il commit, il tua Melampe Prestre d'Apollo, pour encore vsurper cét office sacerdotal. En apres ayant par tromperie fait mourir Phedin, mary d'Aretaphile, print à femme Aretaphile par force & contre sa volonté: & ne cessant de iour en iour à s'ennorguillir enuers les citoyens, vsant & augmentant sa cruauté, en fit par vne furie sienne mourir grand nombre: & pour ce qu'il les faisoit enseuelir hors de la ville: & estant aduerty qu'aucuns feignoient estre au nombre des morts, & se faisoient porter dehors pour échapper sa cruauté, il fit demeurer ses Soldats à la porte de la ville, lesquels auec dagues & grands poinçons de fer, tous rouges de feu perçoient ces corps pour s'asseurer s'ils estoient morts ou vifs. Ces choses déplaisoient merueilleusement à Aretaphile sa femme, laquelle meuë à grande compassion de sa patrie, outre la grande haine qu'elle luy portoit, pour l'assassinement qu'il auoit vsé enuers son bien aymé Phedin, determina hazarder sa vie pour luy faire perdre la sienne. Et combien que Nicocrat l'aymast tres-ardemment, & que pour luy complaire luy fist infinité de graces, non pourtant osta de son esprit ceste magnanime deliberation: & quand par la puissance du tyran tous les Citoyens perdoient l'espoir de la deliurance de ceste tyrannie, elle seule se confermoit tousiours en plus grande

esperance de trouuer l'occasion de le faire mourir. Elle adjoustoit à sa deliberation la memoire de la Thebaine Pherée, tant renommée au monde, & en desiroit fort l'imitation : mais pour ce qu'elle n'auoit la commodité des cõpagnes comme eut Pherée, delibera pour mettre à fin son entreprise, de faire mourir le tyran par venin: par lequel moyen elle encourut de grands dangers (comme nous dirons) d'autant qu'elle faillit par plusieurs fois à son dessein, & finalement y estant surprinse, ne fut suffisante sa dissimulation, laquelle fut conuaincuë auec tres-certains augumens. Alors Caluie mere du tyran qui grandement la hayoit comme femme de fier courage, persuadoit qu'on la fist mourir de grief supplice : mais la grande amour que Nicocrat luy portoit, & le grand cœur qu'elle monstroit, respondant à ses accusateurs, furent cause qu'on ne diligenta sa mort: toutesfois apres grandes contraintes, estant par clairs indices conuaincuë, & ne pouuant plus s'excuser qu'elle n'eust preparé ce venin pour luy, en la presence des Iuges courageusement luy dit: Ie confesse mon mary que ce breuuage a esté par moy apresté, pour te le donner, non toutesfois que i'aye iamais pensé, ny aucunement sçeu que ce fust venin, ains vn breuuage amoureux: car me voyant enuiée de plusieurs Dames, à cause de l'amour qu'elles cognoissent que tu me portes: & d'autãt que ie suis esleuée en gloire & richesses par dessus elles, doutant qu'elles ne procurent par tous moyens de te attraire à les aymer, i'ay fait ceste liqueur à fin que tu m'aymasses plus fermement: Parquoy si i'ay failly en cela, ie ne dois point estre punie, veu qu'à ce m'a incité l'a-

mour

mour que ie te porte, & non point par haine : & neantmoins si ie dois estre punie ie ne merite point la mort comme empoisonneuse, mais bien comme femme qui ay voulu pratiquer des enchantemens & breuuages par trop aymer mon mary, & pour rendre son amitié correspondante à la mienne. Se deffendant la Dame auec ceste constance, l'excuse sembla au tyran aucunement vray semblable, pour ce ne voulut qu'on la fit mourir : mais il permit bien qu'on la tourmentast par gehenne, pour luy faire confesser la verité. Caluie ayant fait appareiller les tourmens luy en fit tant donner, & tant elle mesme luy en donna qu'elle en fut lassée, toutesfois Aretaphile ne confessa aucune chose, au moyen dequoy elle fut deliurée & iugée incoulpable par Nicocrat, lequel se repentit fort d'auoir permis qu'elle fust tourmentée: bien peu apres vaincu de grand amour s'efforçoit auec plusieurs dons de la reconcilier en son amitié. Elle comme prudente & sage, dissimuloit de l'aymer au possible, mais retenant en son esprit le souuenir de tant d'offences receues attendoit le lieu & temps de s'en venger: & pendant qu'elle resolüoit en son esprit le moyen que elle pourroit tenir, se presenta à elle ceste occasion: Elle auoit de Phedin vne ieune fille, de grande beauté & vertueuses coustumes, & ayant Nicocrat vn frere nommé Leandre, jeune fort dissolu, & addonné à l'amour des femmes, elle tascha de l'attirer en l'amour de sa fille, en sorte que par enchantemens & breuuages amoureux qui luy auoiét esté enseignez, facilement l'attira à l'aymer principalement pour ce que la fille estoit instruite par la mere de luy monstrer signe d'amour:

Apres cela, elle fit tant que Leandre pria son frere de luy donner pour femme, ce qu'il obtint par le cősentement d'Aretaphile. Apres les nopces Leandre qui aymoit fort la ieune dame, ne se pouuoit saouler de luy faire des caresses, & luy donner cőtentement: parquoy vne nuict par le conseil de sa mere, elle l'exhorta par bon moyen de vouloir procurer la mort de son frere, & faire cét acte genereux de vouloir deliurer son pays de si grande tyrannie, & qu'il se tint tout asseuré que pour recompense de ce bien, il seroit esleu par les citoyẽs pour Roy legitime: joint que s'il ne le faisoit, & que son frere vint à estre tué, ce qu'il ne pouuoit aucunement échapper, sa vie mesme ne seroit pas trop seure, luy remonstrant par diuers exemples la cruauté de son frere, qui non seulement vouloit tenir les citoyens sous le dur joug, mais aussi lui-mesme qui estoit son frere: & qu'il soit vray, disoit-elle, regarde qu'il n'estoit pas en ta liberté de prendre femme sans l'en prier. Leandre à la persuasion de sa femme fut induit à l'instant à conspirer contre son frere, & mesmemẽt oyant que cela estoit agreable à Aretaphile. Parquoy communiquant son entreprise à Dannides, son familier & feal amy, auec l'ayde d'iceluy, vn iour le tua, & se fit Seigneur du Royaume, par la possession duquel il se fit si puissant, que méprisant Aretaphile & ses exhortations, il fit par effect cognoistre au mőde, qu'il estoit plustost homicide de son frere, que conspirateur de la mort du tyran: parce qu'il gouuernoit le Royaume, auec injustice & imprudence, encore qu'en apres il commençast quelque peu à auoir sa belle mere en aucune reuerence. Au moyen dequoy elle

voyant n'auoir encore deliuré ses citoyens de tyrannie, delibera de le faire mourir aussi : parquoy secrettement elle suscita Anabe, homme fort belliqueux, natif de Lybie, de faire la guerre à Leandre: ce qu'il fit, lequel s'estāt approché auec son armée, elle appella Leandre; & luy dit que ces Capitaines n'estoient esgaux ny en prudence ny en force à l'ennemy, & que ce n'estoit point son aduātage d'auoir noise à personne, iusques à ce que par puissance il n'eust bien asseuré son pied dans ce Royaume: pourtant le conseilloit de tascher par tous moyens à pacifier auec Anabe : luy promettant de trouuer moyen elle mesme, qu'il pourroit parler & communiquer facilement auec Anabe: Leandre trouua bon le conseil de sa belle mere, & l'accepta, lors elle commença à pratiquer l'assemblement d'eux deux; mais deuant le temps designé, elle enuoya quelques siēs messagers fiables pour prier Anabe, que quand Leandre sortiroit, il le tuast, ou fist prisonnier, luy promettant pour ce faire, grande somme d'argent. A quoy le Lybien prestant l'oreille, le promit faire. Leandre craintif de nature (comme sont coustumierement les tyrans) differoit tousiours ce partement : mais pour la hâte que luy faisoit sa belle mere, qui l'accusoit d'estre coüard, & voyant qu'elle s'offroit luy faire compagnie, finalement se mit en chemin, & sortant hors tout desarmé, & voyant approcher Anabe auec les siens il commença fort à craindre, & s'arresta, disant ne vouloir aller plus outre, ains attendre là ceux de sa garde : Aretaphile ores par remonstrances & ores par paroles ignominieuses, blasmant sa coüardise, taschoit tousiours le pousser auant, & finalement le

prenant par le bras, tant pour luy donner courage, que pour l'y pousser par force : tant fit qu'elle le conduisit deuant Anabe, & le liura prisonnier entre ses mains, lequel le fit curieusement garder, attendãt que la somme d'argent qu'on luy auoit promise luy fust enuoyée : Elle alors s'en retourna en la ville, où elle manifesta tout le succez, & ce qu'elle auoit fait pour deliurer la Patrie des mains du tyran : adonc fut amassé l'argent promis, & enuoyé à Anabe, lequel liura Leandre entre les mains d'Aretaphile, laquelle le mit en la puissance du Magistrat, qui le fit coudre en vn sac, & jetter dedans la mer, & sa mere Caluie fut bruslée. Adonc tous les citoyens accouroient vers Aretaphile, & se mettoient à genoux deuant elle, & la celebroient digne de grandissime loüange, pour auoir auec si grand danger de sa personne, sauué sa Patrie, & la forcerent de prendre auec le Magistrat la charge de les gouuerner : ce qu'elle fit, & s'occupa en ce gouuernemẽt iusques à ce qu'elle l'eust reduit en estat pacifique : & depuis ayant remis son office entre les mains du Senat, se mit en vn Monastere des Vierges sacrées, où elle vesquit priuément & paisiblement tout le reste de sa vie.

Vne lettre escrite par le Senat d'Athenes aux Lacedemoniens.

Chap. XII.

Entre les Atheniens, & les Lacedemoniens, fut suscité vne tres-cruelle guerre, sur le different de quelques confins, pour ce estans venus en bataille campée, les Lacedemoniens fu-

rent rompus & desconfits par les Atheniens : les vaincus demanderent trefues aux victorieux, & pour plus facilement les y disposer, y enuoyerent pour ambassadeur le renômé Philosophe, Euxin: lequel auec si éloquent stil parla à ce Senat en la loüage de la paix, & auec si belles & doctes raisons fit sa remonstrance, que non seulement la trefue leur fut accordée par les Atheniens, mais aussi leur remirent par don les confins qu'ils pretendoient leur appartenir, tant eüt de puissance la harangue d'Euxin : par lequel le Senat d'Athenes leur rescriuit ceste lettre. Le Senat & peuple d'Athenes, mãde salut & paix aux Lacedemoniens. Nous appellons les dieux en tesmoignage, qu'en la bataille passée nous auons eu plus de desplaisir de vous voir ainsi sanguineusement vaincus, que n'auons eu de plaisir de nous voir victorieux : parce qu'à la fin les effets de la guerre sont tels, qu'aux victorieux le dommage est certain ; & aux vaincus l'vtilité est douteuse. Nous eussions bien voulu que ce que maintenant nous demandez, eussiez demandé auparauant: mais qui peut-on faire si le sort est tõbé sur vous, & sur nous, & que vous ayez beaucoup perdu en ceste guerre, & nous n'ayons eu aucune vtilité de vostre perte ? Puis que la reigle est certaine, que tout ce que les dieux ont ordõné, ne se peut sçauoir par humain iugement, ny empescher par humaine puissance : vous nous demandez la trefue pour trois mois : afin que durant ce temps, accord soit traitté entre nous: Nous vous respõdons que le Senat d'Athenes n'a point accoustumé de faire tréue, pour en apres recommencer la guerre : ains a pour loy tres-ancienne, qu'il accepte librement guerre

cruelle, ou bien il accorde libremẽt la paix perpetuelle. Nous nous offrons en temps de paix d'attirer en nos Academies des hommes sages, pour nous valoir de leur conseil en temps de guerre : & iceux nous cõseillent maintenant de ne faire point trefue sous cõdition suspecte, & nous semble qu'il nous conseillent bien : car vne paix feinte est beaucoup plus dangereuse qu'vne guerre ouuerte. Le Philosophe Euxin vostre ambassadeur a si éloquemment parlé en ce Senat, que ce seroit chose irraisonnable luy desnier chose qu'il ait demandée : aussi est-ce chose plus honneste conceder la paix à celuy qui la requiert par paroles, que à celuy qui la demande auec la lance. Or nous disons, & vous faisons sçauoir maintenant, que nostre Senat accorde de bon cœur à vous Lacedemoniens, loyalle paix, vous deliurant du soupçon de la guerre : & ce faisons afin que le monde sçache que les Atheniens sont de si grand cœur contre les audacieux, & si grands amis des sages, qu'ils sçauent chastier les fols Capitaines, & se laissent commander par les sages Philosophes. Vous sçauez bien que tout nostre different est yssu par possession des Villes assises sur le riuage du fleuue Milin : Par ceste lettre donc nous vous disons, & iurons par les dieux immortels, que nous vous renonçons tout le droit que nous y pretendons, à la charge que à l'encontre, vous nous donniez Euxin vostre Ambassadeur : car l'heureuse Athenes ayme mieux vn Philosophe en son Academie, que toute vne Prouince pour sa Republique. Et vous Lacedemoniens, ne reputez acte de legereté, d'auoir changé l'Empire & seigneurie de plusieurs

pour nous laisser commander par vn seul homme: car ce Philosophe nous enseignera à bien viure, là où nous donnions en ce pays-là occasion de mal mourir. Et puis que de si anciés ennemis, nous nous declarons vos si vrais amis: nous voulons non seulement vous deliurer de la guerre, & vous enuoyer la paix: mais vous voulons encores donner conseil pour la conseruer: car la medecine qui conserue la santé est de plus grande excellence que n'est celle qui chasse les maladies: Or voicy le remede. Tout ainsi que vous souhaittez que vos jouuenceaux s'exercent aux armes, ainsi soyez diligens, que vos enfans apprennent les lettres au temps: car tout ainsi qu'on fait la guerre auec les cruelles lances, aussi auec douces paroles s'obtient la paix. Ne pensez pas Lacedemoniens, que nous vous persuadions cecy sans cause, car en delaissant le conseil des sages & laissant croistre oysiueté parmy le peuple, cela engendre les seditions & guerres ciuiles, pour se faire mourir l'vn l'autre. Et ne voulons point pourtant que vous pensiez que nous soyons amis des grands parleurs, car nostre pere ancien Socrate, ordonna que la premiere leçon qu'on liroit au disciple en l'Academie, fust que pour l'espace de deux ans, il n'osast aucunement parler: car il est impossible qu'aucun soit prudent en parler, s'il n'est fort patient à se taire. Plaise vous donc que Euxin reste auec nous: & imaginez que si nous esperons vtilité de sa presence, vous pouuez estre asseurez, que des conseils qu'il nous donnera, ne receurez aucun dommage: car c'est vne Loy fort ancienne en Athenes, que le Senat ne peut faire entreprinse de guerre, que premierement les Philo-

sophes n'ayent examiné, si elle est iuste. Nous ne vous dirons autre chose, fors que nous prions les Dieux immortels vostres & nostres, qu'ils soient garde de vous & de nous, & leur plaise nous conseruer perpetuellement en ceste paix: car cela seulement est perpetuel, qui est confirmé par la volonté des Dieux.

Comme Dieu a ordonné le gouuernement de la republique des Abeilles pour l'exemple des hommes.

CHAP. XIII.

LA republique des Mouches à miel, me semble si propre & conforme à la Republique des hommes, qu'on ne peut en presumer autre chose, sinon que Dieu leur a donné cét instinct naturel, pour l'instruction de nostre gouuernement. Ces petites bestes sont nommées des Latins, *Apis*, qui signifie sans pieds, non pas qu'elles n'en ayent, mais pour ce qu'elles les retirent & joignent si bien contre elles, qu'elles semblent n'en auoir point. Plusieurs ont écrit de leurs qualitez & proprietez, mesme Aristote, Pline & plusieurs autres; & se trouue qu'au siecle ancien Hilisque Thasie, voulant noter la proprieté de ces bestes, & en rendre bonne raison, auec tres-grande diligence se mit à la considerer par les forests, & lieux solitaires. On dit pareillement qu'Aristomaque, par l'espace de quarante ans sans faire autre chose, s'exposa à ceste mesme peine, & tous deux en ont escrit des liures qui ont esté fort aggreables à la posterité. La premiere & plus notable chose qui en doit estre escrite, & qu'i

a esté apperçeu par hommes modernes & diligens en ce petit animal, vne merueilleuse religion, car quant qu'elles sortét de leurs ruches, elles croisent leurs iambes en telle sorte qu'elles en font vne forme de croix, laquelle faisant, se baissent au deuant comme si elles se mettoient à genoux: qui nous demonstre qu'elles ont vn instinct de nature de ne commencer aucune chose, sans premierement auoir honoré Dieu: ce qui peut seruir d'exemple à l'homme, qui ne doit sortir le matin de sa maison sans faire le signe de la croix, & se recommander à Dieu, à fin que ses œuures soient commencées à son nom. Elles sont fort soigneuses, auec le nourrissement qu'elles prennent des fleurs, à produire le miel, au benefice de nous, & d'elles mesmes, pour démonstrèr que l'homme par œuures vertueuses doit tascher de produire bon fruict durant qu'il est en vie, tant pour luy que pour autruy: veu que c'est le propre de l'homme n'estre point né seulement pour soy, mais aussi pour son pays, & pour ses amis. Elles s'arrestent en leur propre demeure, & aucune ne va prédre son viure en la maison d'vne autre, ce qui nous enseigne pour la paix de la Republique que chacun se doit contenter du sien, sans couoiter ou occuper autruy. Chacune ruche à son Roy: elles fuyent le vent & le bruit, qui nous démonstre que nous deuons auoir vn chef en nostre Republique, à ce que les autres en soient bien gouuernez: & que nous deuons fuir la fumée d'ambition d'estre plus grand l'vn que l'autre en la Republique, à fin qu'il y ait bonne correction: & fuir les vents, à sçauoir les vanitez, les tumultes des partialitez & les inimitiez. Le voler, la peine,

la viande, & le fruict est commun à toutes, pour nous donner à entendre la charité & l'amour qui doit estre entre les citoyens, qui se doiuent ayder les vns aux autres, & participer au mal l'vn de l'autre: par lequel moyen, les cœurs des citoyens s'enchainent par telle amitié, que la Republique se maintient en paix & en bon repos. Ces animaux sont sans lubricité, encore qu'ils engendrent plus que d'autres, qui nous enseignent que pour la paix & repos du peuple, les hõmes doiuent entendre à la generation des enfans, pour perpetuër leurs especes & la Republique, sans conuoiter adulteres: ains viure chastes & temperez au plaisir charnel, duquel naissent haines, inimitiez & morts. Elles ont leur Roy en tel amour & obseruance, qu'elles reputent chose honorable, mourir pour luy: & dit S. Ambroise, qu'elles ne sortent point hors, qu'elles n'ayent premierement veu s'il veut sortir, à fin de luy tenir compagnie à trouuer pasture: & autres effects pour le bien commun: & ce pour donner exemple aux hommes d'honorer leur Prince, auquel Dieu a donné telle principauté pour l'ayder & imiter en la peine qu'il prend pour le bien du peuple, cõme chef de la Republique. Elles taschent tousiours d'eslire pour leur Roy celuy qui est d'apparence le plus noble & le plus doux, & qui ne s'ayde point contre personne de l'éguillon, duquel elles vsent à poindre pour vengeance, nous enseignans par cela à eslire des gouuerneurs & Magistrats, qui soient de nature genereuse, discrets, prudens & debonnaires. Ces petites bestes sont telles de nature, que celles qui sont les plus grandes de corps, sont les plus humaines & gracieu-

ses,qu'vne nous signifie autre chose,fors que celuy doit estre le plus gracieux & courtois, lequel en la Cité est esleué en plus grande dignité, tant en noblesse de sang,qu'en richesses & vertus, lesquelles choses naturellement engẽdrent enuie aux autres, laquelle neãtmoins se destruit par ceste humanité, & se conuertit en amour. Elles sont tres-obeissantes à leur Roy, & si quelqu'vne a vsé par desdain d'aucune inobedience, s'en estant apperçeuë, n'en attend point la correction,mais auec l'aiguillõ s'occit soy-mesme,par cela sommes admonestez à porter fidelité & amour à nostre Prince, ou magistrat, & deuons craindre de l'offencer iusques à la mort. Nulle abeille n'est oysiue en la ruche: car les vnes sortent hors, pour combattre contre les autres en campagne, les autres veillent pour chercher des viures, autres contemplent le temps,pour voir s'il viendra des nuées ou pluyes: les autres composent les rayons du miel: autres mettent la cire à part,& d'icelle l'autre fait des petites logettes,carrées ou rondes, auec ordre esmerueillable: toutefois en tant diuers exercices,il n'y en a pas vne qui cherche d'occuper la besongne de l'autre, ne qui pourchasse sa vie en desrobant sa compagne: ains par sa propre vertu, & labeur, se va paistre dehors entre herbes & fleurs, & apres elle rapporte vne partie de sa viande en sa Republique. Nous auons icy vn notable enseignement,qui nous mõstre d'abhorrer,& ne point consentir en nos villes les occieux & vagabonds, qui ne viuent de leur mestier, ce que deuons faire à l'imitation des nobles & anciẽnes Republiques. Car par l'oysiueté & desbauchement des hõmes,naissent dedans les villes tous

vices, qui corrompent les bonnes mœurs : point ce que chacun doit viure de son labeur sans vsurper l'autruy, & du superflu, en commun ayder à la Republique, & aux necessiteux. Nature leur a donné vn esguillon pour se deffendre, & offencer ceux qui les veulent assaillir ou entrer en leur cité, & cõbien qu'elles ne soient de grande corporence, elles ont neantmoins grand courage & prudence : car auec gomme d'arbres elles oignẽt la superficie de leurs ruches, afin que les autres bestes n'y puissent entrer par aucune fente ou creuace : & si le trou en est trop large, elles taschent à le restreindre, par cét exemple, les hommes sont admonestez à estre virils, pour la deffence de leur pays, & prudens à preuoir qu'en leur Republique ne puissent entrer les vices, qui la peuuent corrompre & enuenimer. Elles ont par instinct naturel, que chacune d'elles s'arreste en la premiere fleur qu'elle trouue, & ne se partent de là qu'elles n'ayent prins leur refection & nourrissement, puis se chargent du reste, sans en aller chercher ailleurs. Elles frequentent fort les fueilles & fleurs de l'Oliue, & s'y tiennent long-temps : ce qui nous mõstre autre exemple, que la sobrieté que les hommes doiuent tenir quant au viure. Et paissant les fleurs des amãdiers, leur miel en est plus sauoureux & temperé : & au contraire si elles paissent d'herbes ameres, il en est moins doux, toutesfois il est appetissant, fort mondificatif, & profitable pour l'opilation du foye, & pour les hydropiques, & guerit la morsure d'vn chien enragé. Ceux qui ont veu l'experience de ces animaux, disent, que quand leur Roy ne peut voler, il est porté par la troupe d'icelles, & cependant

qu'il vit ainsi malade, les femelles sont separées des masles, & puis quand il est mort elles conuersent toutes ensemble: laquelle chose nous demonstre la pitié, que nous deuons auoir de nostre Prince, & de nostre pays : & que les hommes doiuent volontiers supporter & endurer pour l'vn & pour l'autre. L'esguillon des femelles est plus aigu, que celuy des masles, & encore y a-il plusieurs masles, qui n'en ont point, qui nous donne à entendre que les langues des femmes sont plus poignantes que celles des hommes, & causent quelquefois de grãds maux : & pour ceste cause nous les deuons tenir de court & attremper, afin que par leur caquet ne sorte haine & debat entre les citoyens. La bonne abeille doit estre petite, ronde, serrée, courbe au milieu, & moyennement peluë. Les vnes se paissent de fleurs des montagnes, les autres de celles des jardins & lieux cultiuez, dont les premieres sont plus petites, plus fortes & robustes à la peine: & selon Pline, de plus furieux regard, & habitent és creux des arbres, où en quelque petite grotte. Et quel plus bel exemple nous peut donner la nature d'icelles que de la force ? Car les citoyens qui ne sont point nourris en delices, ains en continuels exercices d'esprit & de corps, sont les plus vtiles pour la Republique. Elles ont accoustumé de se tenir sur leurs ruches, pour manger ce qui leur sur-abonde de leur crousteau, cognoissant par l'instinct naturel, que si elles ne faisoient ainsi, les araignées y viendroient, & les feroient mourir. Et quand elles n'ont gueres de miel, elles se tiennent dehors pour deffendre qu'il ne leur soit osté: ce qui sert d'exẽple aux hõmes de chasser de leurs Repu-

blique les choses superfluës, afin qu'à l'occasion d'icelles, ne s'engendre entr'eux le venin de haine, qui les pourroit faire mourir : & aussi quand la cherté suruient dedans les villes, les citoyens doiuent estre vigilans à conseruer ce qu'ils ont, afin qu'il ne soit transporté ailleurs, de peur que le public n'en souffre. Il y a vne sorte d'abeilles, qui ne trauaillent point à produire le miel, mais manger celuy qui est fait, & sont icelles plus longues que les autres, & les bonnes combattent cõtr'elles pour les déchasser de leur Republique : ce qui ne nous signifie autre chose, fors que doiuent estre deboutez de la compagnie des autres hommes, les occieux, & ceux qui sans rien faire, veulent mãger le bien d'autruy. Leur Roy ne sort point dehors qu'il ne se voye enuironné de grãde multitude d'abeilles : & quand il sort ainsi, si elles trouuent vne autre compagnie d'abeilles auec vn autre Roy, elles laissent le leur propre pour s'accompagner auec le nouueau, & s'il aduient qu'elle s'efforce de les retirer sous son empire, elles le tuent, & suiuent celuy qu'elles ont nouuellement esleu pour Roy. Ces excez aduiennent peu souuent, & est l'vne des deux imperfections qu'ont ces animaux, en leur gouuernement : aussi il est necessaire qu'en toute espece il y ait quelque vice. Si d'auãture elles poignent fort, y mettant toute la longueur de leur esguillon, elles mesmes en meurent : car leurs boyaux sortent auec l'esguillõ. Leurs Roys & gouuerneurs ne poignent que bien peu souuent : encore qu'ils y soient prouoquez, & disent aucuns qu'ils n'ont point d'esguillon, toutefois Pline dit n'estre certain, s'ils en ont ou non, mais qu'il est bien chose

certaine, qu'ils n'en piquent point: aussi ne se soucient elles point que leur Roy soit armé, pourueu qu'il soit de bon gouuernement, vaillant & de bonne Majesté, cecy denote que les Princes doiuent estre benins & doux & patiens, & qu'ils ne doiuēt prendre plaisir à cruauté, ains à douceur & misericorde. Ces animaux sont fort nets, tellement qu'ils ne peuuēt endurer ny sentir mauuaise odeur pourtant quand ils veulent retourner en leur cité, premierement ils déchargent leur ventre en l'air, & bien souuent par la mauuaise odeur ils deuiennent malades: si elles fientent en leur cōgregation: elles le serrent tout en vn lieu puis le iettent dehors, & incontinent que quelqu'vne d'elles meurt, les autres la iettent hors de la ruche. Elles deuiennent malades pour demeurer oysiues; pour ce ne veulent-elles point souffrir les oysiues, elles meurent par l'odeur de l'écreuisse cuit, & autres mauuaises senteurs. Exemple merueilleux à l'homme, qui doit estre en son viure pur & net, sans mener vie vicieuse, & mondifié principalement de l'ame & du corps. Le vent est fort contraire à ces bestes, pour ce quand il est grand on doit couurir leurs ruches. Elles ayment les lieux chauds en Hyuer cōme les autres bestes, & en Esté les lieux frais leur sont agreables. Il est necessaire qu'on vse de grande diligence quand on leur oste le miel, pour ce que si on leur en oste trop, elles trauaillerōt peu, & si on leur en laisse plus qu'il ne faut, elles seront moins diligentes à en faire d'autre: pour ce on leur en doit laisser raisonnablement, selon la quantité qu'elles sont. Et quel plus grand exēple pouuōs nous auoir que cestuy-cy pour monstrer qu'en la Republique

on doit moyenner & mesurer les choses, à fin que les trop grandes pompes & luxurieuses viandes ne fassent perir les familles qui abondent en choses superfluës, ny aussi ne doiuent estre si écharsement traittées, que de les rendre souffretteuses des choses necessaires : car en premier lieu les enfans & seruiteurs deuiennent oysifs & negligens, & secondement iniques & desesperez. Vne autre diligence doit vser encore celuy qui a le soin de ces animaux; c'est que quand il oyt qu'ils font grand bruit dedãs leurs ruches, cela signifie qu'ils s'en veulent aller & delaisser celle demeurance, mais en arrousant leurs ruches auec du vin doux ils ne s'en irõt point & de cecy se pourra aysément apperceuoir le gardien d'icelles, par ce qu'ils ne font ordinairement autre bruit que de leur vol : & cecy nous enseigne, qu'auec nostre douceur & gracieuseté nous pouuons appaiser les courages de nos freres indignez: Aristote en son quatriéme liure dit, ce qu'on voit par experience, que leurs pieds de deuant sont plus courts que ceux de derriere, ce qui leur a esté donné par la nature, pour plus aisément le pouuoir leuer de terre, & si dit encore que quand le miel se corromp en la ruche, il s'y engendre certains vers, qui font vne toille comme les araignées, par laquelle ils deuiennent malades & meurent, qui denote à l'homme estre vigilant & se garder que la douceur de la prosperité du monde ne le corrompe : en sorte que, le ver d'ambition ne s'y engendre, & ne le tuë. Ils se multiplient fort en temps de pluye à cause de l'humidité, & au contraire, ils se diminuënt au temps de seicheresse, par faute d'humeur, & en Hyuer leurs forces leur deffail-

lent

sent en sorte, à cause du froid, des neiges & vents Septentrionaux qu'ils ne peuuent faire fruict, parquoy ils demeurent cachées : mais quand les febues commencent à fleurir, ils sortent hors pour trauailler, & premierement s'employent à faire leurs maisons de cire : puis à engendrer, & puis à produire le miel. Ils mettent trois ramparts au deuant de leur crouteau pour leur garde : car ils font la premiere croute amere, vne autre vn peu plus douce, & vne autre vn peu plus grosse qui se conioint au crouteau : cecy est le fondement de leur deffence. Qui est enseignement aux hommes de trauailler pour habiter au monde, & vser de diligence à faire prouision, entant que l'on peut, des choses necessaires, & de se marier & engendrer enfans, & de s'employer aux exercices naturels. Quand elles sortent pour quelque occasion, & qu'elles sont preuenues de la nuict, en sorte qu'elles ne puissent retourner en leurs logis, elles dorment à l'euers, à fin que les brouillards, ou la pluye ne leur gaste les ailles, dont ne pourroient voler pour retourner en leur maison, ou executer leur entreprinse. Elles ordonnent leurs sentinelles, qui au poinct du iour font bruit, auquel elles s'eueillent toutes, & se tournans sur leurs pieds, font quelque bruit en se deschargeant en signe de ioye : mais aussi quand la mesme sentinelle leur fait signe, elles se taisent toutes : qui est pour nous enseigner qu'en la guerre on doit estre vigilant, bien pourueu, & non negligent. Elles ont iugement quand il doit plouuoir, & faire mauuais temps, lequel preuoyant bon, sortent le soir pour aller à leur expedition, & le cognoissant mauuais, elles ne

bougent. Il y a encore vn merueilleux ordre entre elles, c'est que les plus ieunes vont dehors trauailler, & apporter les viures, & les vieilles demeurent en la maison pour les apprester & ordonner, & ce qui est encore plus émerueillable, quand les ieunes arriuent ainsi chargées d'herbes & de fleurs, aucunes des plus vieilles viennent au deuant, pour les ayder à décharger. Celles qui sont chargées cerchent en volant l'air doux, & craignent que quelque grand vent ne leur fasse tomber leur recueillie, & ne desseiche leur miel : & pour ce quand il fait vent elles volent pres de terre, & celles qui ne portent rien sont coustumieres de se charger de petites pierres, à fin que par la pesanteur d'icelles elles puissent mieux resister à l'impetuosité des vents. Par cela nous sommes admonestez, que les jeunes hommes doiuent trauailler en la Republique : & les vieils la doiuent cōseruer, & que ces jeunes gens qui se trauaillent aux soufflemens d'ambition, doiuent voler d'vne pensée basse, & prés de terre, & ne doiuent s'estimer plus qu'hommes, & penser que le proffit qu'ils font par leur trauail à la Republique, est par obligation. Parquoy nul d'eux ne se vueille tant estimer ou hausser, pour vouloir estre de plus que les autres, sinon entant que ce seroit la commodité & profit de la Republique. Cependant que ces bestes sont dehors à trauailler, leur Roy demeure dedans, lequel à aupres de soy vne multitude bien armée de leurs esguillons, pour la garde de son corps. Il sort bien peu souuent dehors: mais quand il sort, il a pareillement grande compagnie : & s'il veut aller auec son exercite à quelque expedition, trois iours

deuant, elles font la criée de se mettre en ordre, & s'il s'esgare quelque trouppe d'elles de leur ordre, elles sentent à l'odeur par où leur Roy a passé, & se logent en cét endroit pour le suiure. C'est chose esmerueillable, combien elles sont consolées de sa presence: car quand elles l'ont perdu, leur exercite se perd, & chacune d'elles se va joindre à vn autre Roy. Pline recite, qu'il y a certaines fausses abeilles, qui entrent dedans leurs ruches, & leur mangent le miel : mais quand elles les y attrapent, elles les tuënt. Quand l'Hyuer est fort humide, elles se multiplient, & augmentent comme nous auons ja dit : & au contraire elles diminuent en Esté: vray est qu'elles sont plus abondantes en miel. Quand la viande leur deffaut en leurs ruches, la necessité les contraint d'aller impetueusemét dans les ruches d'autruy, pour leur en oster ; mais les autres se deffendent, & alors cõbattent en bataille rangée. Elles ont aussi contentions en la presence de leur Roy, & pour peu de chose : mais incontinent leurs differens sont appaisez. Celles qui en piquant tirent tout leur esguillon, si elles n'en meurent, elles ne sont non plus propres à la generation que si elles estoient chastrées, & encores moins peuuent produire le miel. Quand leur Roy meurt, elles sentent vn si grand desplaisir, qu'elles ne mangent point, ny sortẽt à la pasture, & si on ne l'ostoit de deuant elles, elles mourroient de douleur : qui est pour nous enseigner, que le desdain qu'auons l'vn contre l'autre, ne doit durer long-temps, & quelle douleur nous deuõs auoir de la perte de nostre chef & Prince qui nous gouuerne. Et ainsi que ces bestes sont delicates ; aussi sont-elles sujettes à

Pli l. ch. 1

maladies soudaines : car elles y tombent par oysiueté, & quand elles n'engendrent en saison, & leur est fort contraire le resson de l'Echo, ou retentissement des valées qui les espouuente. Les areignées qui entrent dessous les ruches, les rongent, & leur donnent ennuy, & y a certains papillons qui leur ostent & succent le miel, & les nuées corrompent les fleurs dont elles se paissent, & en tombent malades. Quand elles ont grand faim, & qu'elles mangent trop plus gloutonnement, cela leur est fort contraire : l'huyle les tuë, & le vinaigre leur profite quand elles en sont arrousées. Auicenne dit, que quand elles sont malades, elles ne sortent point de leurs maisons, & mangent le miel, & qu'elles font volötiers le miel en vaisseau net, duquel elles resserrent la bouche auec quelque amertume : cela nous demonstre, que nous deuōs hayr les humeurs, & ne deuons estre auides en nostre manger outre le deuoir, ains nous contenter de peu, & au reste on cognoit leur prudence. L'ordonnance qu'elles tiennent est esmerueillable, tant en leurs logis que dehors : car en leurs maisons elles ordonnent leurs chambres, & leur crouteau auec grande prudence, mettans communément beaucoup de miel dessous, & peu dessus, & au sortir dehors, s'esleuent en haut en forme de Pyramide. Le mesme Auicenne au mesme lieu, dit que le Roy de ces animaux est au double plus grād que les autres, & qu'ils ont de nature cêt esguillon duquel ils piquent, pour deux raisons : l'vne pour consommer leur humidité superfluë, l'autre pour ce qu'il fait purifier & cōseruer le miel. Elles sont molestées par aucunes mousches qui leurs

percent les aisles, toutesfois elles les dechassent sans les laisser approcher : & quand elles font le miel ; si les masles les faschent elles les tuënt : & mesme leur propre Roy, s'il ne les gouuerne bien, ou s'il mange trop de miel : & pour ceste mesme occasion, elles tuënt aussi les mousches longues inutiles, qui ne font point de miel, & les mangent, & par leur fuite le miel en est meilleur. Voyons donc pour nostre exemple, combien elles sont attentiues à leur exercice, & comme elles persecutent les oyseuses, qui mangent sans trauailler, afin que cela nous soit enseignement en l'ordre de nos Republiques. Il y a vne sorte d'abeilles nommées Labiones, qui tuënt les autres qui font le miel, & qui gastent, & destruisent leurs ruches, & sont si glouttes de miel, qu'elles se plongent dedans, d'où ne pouuans sortir, les autres suruiennent qui les tuënt là dedans. Auicenne dit encore, que chacun Roy a vne multitude de ses adherans, qui tousiours luy assistent, & qui ne veulent point d'autre Roy que celuy qu'ils ont premierement esleu. Et si quelqu'autre auec tous ses complices, aspiroit au Royaume, ils combattent contre eux, & tuënt s'ils peuuent celuy qui se veut faire Roy. Il n'y a creature plus ardente à la vengeance, qu'est l'abeille : car pour resister à ceux qui luy veulent oster le miel, elle fait tout effort, & renuerse tout ce qu'elle trouue pour sortir à la deffence. Les ieunes abeilles, & qui sont encore vierges, font meilleur miel que les vieilles, & si ne picquent pas si fort. Elles font le miel au Printẽps, & en l'Authomne : mais celuy du Printemps est meilleur à cause des fleurs. Auicẽne afferme en-

core qu'elles boiuēt en eau claire, & bien purifiée; & qu'elles ne beuroient aucunement de l'eau où elles auroient purgé leur ventre. Il dit encore, & Pline le confirme, qu'elles aiment le son, & l'harmonie, tellement que quand elles sont dehors, elles se r'appellent au son de l'airain : combien qu'Aristote die, qu'elles n'ont point de sentiment, mais que la repercussion de l'air, que fait le son, les fait retourner. Or cognoissons donc maintenant, combien les Republiques de ces bestes, sont conformes aux Republiques, que les hommes deuroient tenir.

Combien le mal est grand de desirer auoir reuelation, des choses de l'autre monde.

Chap. XIIII.

Tout ainsi que Dieu qui nous a créez sans nous, ne nous veut sauuer sans nous ; aussi nous a-il donné le fondement de tous les moyens de nostre salut, qui est la foy auec l'esperance des biens qu'il nous a promis en l'autre vie, pour l'ancienne Loy : & lequel il nous est reuelé par son propre fils, & ne pouuons les obtenir, sans croire, & esperer en luy. Mais l'humaine fragilité, ou (pour mieux dire) la foy de l'homme est si debile, que quand on luy presche que la gloire de Dieu luy est appareillée par delà, il dit qu'il la croit ; mais toutefois il dit que c'est grand' chose, que de tant d'hommes qui sont morts, il n'en soit reuenu vn seul par deçà, pour nous dire les secrets de l'autre vie. Le plus grād signe d'incredulité qui

soit au cœur de l'homme, est (à mon aduis) ce grād desir de vouloir auec Dieu, auoir reuelation de l'autre vie: car puis que la foy consiste en croire, & esperer les choses qui ne sont apparentes, si elles nous estoient reuelées, ce ne seroit plus foy, & partant nous seroit osté ce moyen singulier de saluation. Encore dis-je plus, que non seulement par ceste reuelation la foy seroit destruite, mais aussi elle seroit occasion de nous faire encourir en grāde erreur contre Dieu, comme pourrons facilement iuger par cét argument. Posons le cas, que nostre pere, mere, ou frere retournast en ce monde & fust ressuscité auec la mesme chair qu'il auroit laissee, & qu'à fin que nous creussions fermement que ce fust luy-mesme, il conuersast, beust & mangeast auec nous, (comme fit le Sauueur du monde auec les Apostres, à fin qu'ils ne fussent en doute que ce fust phantosme ou ombre) & qu'iceluy nostre parent nous reuelast les choses qui sont en l'autre vie, il n'y a point de doute que l'écouterions & croirions indubitablement que ce qu'il diroit seroit vray. Or cestuy-là seroit homme, pour ce qu'il auroit ame & corps, & croyans à luy, nous croyrions à vn homme, qui de sa nature est menteur: par ainsi s'ensuiuroit qu'en luy prestant foy, nous monstrerions plustost croire à vn homme, menteur de nature, qu'à Dieu, qui est souueraine verité, & qui ne peut mentir, & lequel nous a dit & reïteré tant de fois, le guerdon qui est par delà appareillé aux bons, & à la punition des mauuais: Il n'y a donc personne qui ne confesse que ce seroit vn grief peché, si nous prestions foy à ceste reuelation tant desirée par l'homme, croyant plu-

stoit la creature que le Createur. Que l'homme donc ne soit plus desireux d'obtenir ce qui pourroit tourner à sa damnation, & qu'il considere tout ce que Dieu nous donne, & aussi qu'il nous dénie estre pour nostre salut, lequel il procure plus que nous mesmes. Et si tous se doiuent renger à ceste fin, de tant plus appartient au Chrestien, auquel le Sauueur voulant démonstrer que nous deuons croire ce qui nous en est reuelé par luy en l'escriture, dit en la parabole du riche, que pour sçauoir les choses de delà, nous deuons lire la saincte Escriture, la Loy, & les Prophetes qui nous le declareront.

Fin de la quatriesme partie.



LA CINQVIESME PARTIE DES DIVERSES LEÇONS DE PIERRE Messie, Gentil-homme de Seuile.

De la premiere inuention de porter anneaux, & à quelle fin ce fut: aussi de plusieurs choses antiques, & admirables faisant à ce propos.

CHAPITRE I.

ENTRE toutes bagues & ornemens inuentez de l'esprit & industrie, ou plustost de la vanité de l'homme pour s'embellir, il n'y en a point à comparer aux anneaux, soit en richesse, ou en subtilité d'ouurage : car outre qu'ils sont faits en figure ronde & circulaire, qui est la plus parfaite de toutes, ils sont d'ailleurs si subjets & legers, que mesmes on les porte au petit doigt de la main. Et neantmoins on le fait tousiours de plus riche metal de tous, accompagné de pierres les plus precieuses & exquises qu'on peut rencontrer : qui sont choses les plus estimées en ce monde. Voila donc les moyens que l'ambition humaine a trouuée

de porter en vn doigt la valeur d'vne ville: car comme chacun ſçait, il y a des pierres precieuſes qui ſont eſtimees vn monde d'or : & toutesfois cela n'empeſche l'exercice de la main en ſorte que ce ſoit. Et jaçoit que les anneaux ayent ſeruy & ſeruẽt encore en partie à autres effects plus neceſſaires que ceux que deſſus : ce neantmoins le principal poinct qui les mit en vſage, fut pour réjouyr l'œil, & pour donner parade de nobleſſe, & monſtrer qu'on à dequoy. Et pour ce qu'ils ſont fort communs & eſtimez à preſent, ie mettray en auant certaines hiſtoires anciennes faiſans à ce propos, qui ne ſeront faſcheuſes à ouyr. En premier lieu on ne ſçait reſolument qui en fut le premier inuenteur: toutesfois aucuns diſent que les premiers anneaux qu'on porta fut en memoire de Prometeus, lequel comme feignent les Poëtes, eſtant enchainé par l'ordonnance de Iupiter, en vn roc, fut deliberé par Hercules auec la permiſſion de Iupiter : à la charge toutesfois que pour memoire perpetuelle de ſa priſon, ledit Prometeus fuſt tenu porter inceſſamment vn anneau d'or, auquel ſeroit enchaſſée vne pierre du roc où il eſtoit priſonnier, & tiennent que l'vſage des anneaux ait là prins ſon commencement. Pline & pluſieurs autres Autheurs tiennent cecy pour fable, comme auſſi tous Chreſtiens le doiuent tenir: Et pour ce que c'eſt choſe menſongere & controuuée, ie n'ay deliberé m'y arreſter d'auantage. Quand à moy, ie tiens que l'inuention des anneaux n'eſt venuë d'vn homme ſeul, ains de pluſieurs, & en diuers temps: veu meſme, qu'il n'y gilt grand eſprit à prendre la groſſeur de ſon doigt auec vn fil, pour faire ſur ceſte meſure, vn

Anneaux remarquës richeſſes & nobleſſes.

Inuention des anneaux

anneau d'or ou de fer, tels que portoient anciennement les plus grands seigneurs de Lacedemone, & de Rome, auant qu'ils fussent abandonnez aux superfluitez & dissolutions qui regnerẽt par apres en toutes choses. Et de fait, ceste coustume & ceremonie dura long-temps entre les Romains, que l'anneau d'honneur que le mary enuoyoit à son espousée le iour de ses nopces, fust de fer. Pline traitant de l'antiquité des anneaux, dit qu'ils n'estoient en vsage du temps des guerres des Grecs & des Troyens, veu qu'Homere, qui les a descrit bien amplement, n'en fait point de mention : & moins qu'on cachetast lors auec anneaux : & neãtmoins il parle assez des chaines & bracelets qu'on portoit lors, & de la maniere de clorre & cacheter lettres, & de plusieurs autres choses qui estoient lors en vsage : tellement que si les anneaux eussent esté vsitez, Homere ne s'en fust teu. Mais le bon homme de Pline se trompe auec ses conjectures & arguments de triquenique : car nous lisons en Genese que Ioseph (qui fust plus de cinq cens cinquante ans auant la guerre de Troye (ayant declaré le songe à Pharaon Roy d'Egypte, fut estably dudit Prince superbe intendant sur son Royaume: & que pour l'ensaisiner dudit estat, le Roy luy bailla l'anneau qu'il portoit en son doigt. Et certes les Roys seuls ne portoiẽt anneaux en ce temps-là : car nous lisons que Thamar voulant auoir par surprinse de la race de Iuda son beau-pere, qui estoit frere de Ioseph, eut sa compagnie sous couleur d'estre putain publique : & eut de luy pour present, sa baguette & son anneau : au temps de Moyse, qui fut plus de quatre cens ans auant la guerre de Troye,

on trouue que les anneaux estoient en vsage : car ils estoient comprins és ornemens que deuoit porter le Sacrificateur Aaron, & ceux de sa posterité, selon que dit Iosephe. Et par ainsi on peut aisément voir, que l'vsage des anneaux, est beaucoup plus ancien que Pline n'estime auec ses cõjectures; mais comme il estoit Payen & ignorant des saintes Lettres, ce n'est de merueille si ces choses ont passé son sçauoir. Ce que plus il manifeste, parlant mesme de ceux de sa patrie : car il dit l'vsage des anneaux auoir esté anciennement si rare à Rome, & principalement de ceux d'or, & qu'il n'y auoit statuë ancienne où on en veid : horsmis en celles des Rois Numa, & Seruius Tullius, & que toutes les autres statuës estoient sans anneaux. Dit outre, que là ordinairement on ne portoit qu'anneaux de fer à Rome : & que la coustume des Romains lors estoit, de donner des anneaux d'or par maniere de prerogatiue, aux Ambassadeurs qu'ils enuoyoient vers quelque Roy, ou nation estrange : & neantmoins ceux qui entroient en triomphe à Rome, ne portoient qu'anneaux de fer, encore qu'on leur baillast couronnes d'or en la teste : & dura ceste coustume longuement. Du depuis les Romains deuindrent plus somptueux & braues : toutesfois il estoit deffendu à Rome à toutes gens mecaniques, ou de basse cõdition, de porter anneaux d'or, sinon qu'ils fussent des ordonnances de la gendarmerie ou cauallerie Romaine, qui estoit vn tiers estat entre l'ordre des Senateurs, & le commun populaire: comme encore aujourd'huy est la Noblesse. Et de fait les anneaux estoient si priuilegiez, que de donner licence à quelqu'vn de porter vn anneau d'or

ſtoit autant que l'ennoblir, & paſſer Gentil-homme : car comme Pline, Dion, & pluſieurs autres ont laiſsé par eſcrit, on cognoiſſoit les Cheualiers Romains, & ceux des ordonnances, parmy le commun peuple, aux anneaux qu'ils portoiẽt au doigt : tout ainſi que les Senateurs eſtoiẽt cogneus à leurs longues robbes de pourpre , brodées de larges testes de cloux. C'eſt pourquoy le Poëte Horace attribuë les anneaux à la caualllerie : les attirant de ce nom Equeſtre. Ce priuilege donc de porter anneaux d'or ne ſe donnoit ſinon à ceux qui auoiẽt paracheué quelque haute entrepriſe, ou qui eſtoiẽt gens de pouuoir, & de bonne maiſon. Et certes ceſte prerogatiue eſtoit ſi ſouhaittée d'vn chacun, que Iules Cæſar voulant enhardir ſes ſoldats par remunerations & promeſſes , apres les auoir longuement preſchez , hauſſa le doigt en ſigne qu'il leur tiendroit tout ce qu'il leur promettoit : mais toute ſon armée eſtimant que par ce ſigne il promettoit aux ſoldats de porter anneaux d'or , qui eſtoit autant que de les paſſer Cheualiers , print meilleur courage de le bien ſeruir en ſes affaires: vray eſt que du tẽps des Empereurs ceſte préeminence fut permiſe à pluſieurs qui ne la meritoient, ſelon qu'on peut voir en Iuuenal, & Suetone, meſme és Chroniques de Iules Cæſar, & de Vitellius. Toutesfois l'Edict par lequel eſtoit prohibé aux gens mechaniques de porter anneaux d'or, n'eſtoit en rigueur du temps de la ſeconde guerre cõtre les Carthaginois , & de la deffaite des Romains qui aduint à Cane : car ſelon que diſent Pline & Tite Liue, Hãnibal mãda à Carthage trois muids pleins d'anneaux des Romains qui eſtoient demeurez

en la journée de Cane. Plutarque aussi dit en la vie d'Annibal, que les Carthaginois auoient licence de porter autant d'anneaux que de fois ils s'estoiẽt trouuez en journées de batailles. Mesme selon que dit Ciceron en son cinquiesme plaidoyé contre Verres, quand vn General de l'armée Romaine obtenoit quelque victoire, il donnoit ordinairement à son secretaire vn anneau pour le remunerer de sa fidelité: estoiẽt en coustume de plusieurs autres choses que nous toucherons préalablement auant que monstrer par exemples & histoires, à quelle fin on portoit anciennement les anneaux. En premier lieu donc la pluspart des anciens portoient les anneaux au prochain doigt du petit de la main gauche, selon qu'on pouuoit remarquer par les statuës de Numa, & Seruius Tullius Roys Romains, à cause dequoy ce doigt fut appellé Annulaire. Et certes selon que dit Pline, ce qu'on les portoit à la main gauche estoit par vne certaine modestie, estimans les Romains que porter anneaux fut chose par trop curieuse & superfluë: tellement que pour les mettre en si grãde monstre ils les portoient à la main gauche. Car comme dit le mesme Pline, on ne sçauroit dire que cela fut pour auoir la main droite plus libre à manier les armes: car aussi les soldats auoient la gauche empeschée à manier leurs Tolaches & Pauois. Toutesfois il y en a qui disent qu'on portoit les anneaux à la main gauche, pour ce qu'ils y sont plus asseurez, attẽdu que c'est la main qu'on manie le moins, & que le doigt annulaire fut esleu pour ce mesme respect, pour ce que c'est le moins mis en œuure de tous les doigts, selon que dit Macrobe, lequel poursuiuant

Anneaux portez à la main gauche, & pourquoy.

son dire, & alleguant Pline sur ce poinct, dit qu'il y a vne veine ou vn nerf venant du cœur, lequel prend fin au doigt annulaire, & que pour ceste cause ce doigt merite couronne d'or. Aulugelle aussi est de ceste opiniõ. Les autres disent qu'on portoit les anneaux au doigt annulaire pour medecine: & que la vertu des pierres precieuses y enchassees, penetroit iusques au cœur par le moyen de la veine susdite. Macrobe se fondant sur les nombres Pithagoriques dont les Egyptiens vsoient, alleguent plusieurs autres raisons sur le fait des anneaux, lesquelles ie passe de leger, pour me sembler choses de peu d'importance. Nous nous resoudrons donc sur la derniere opinion, qui nous semble la plus receuable, encore qu'on porte differemment les bagues en tous les doigts de la main. Macrobe neantmoins dit que la principale cause de l'inuention des anneaux, fut pour seruir de cachet: car anciennement chacun faisoit grauer les pierres y enchassees, ce qui luy venoit en opinion pour cacheter lettres. Voila dõc d'où est venu l'vsage des anneaux, lequel neantmoins est bien autre à present, que du passé. Et certes les anciens estoient si curieux de bien garder leurs anneaux & signets, qu'ils ne les posoient iamais, ce que ie ne pense auoir esté vsité entre les Romains: car ils estoient de si pres prenãs, que non seulement ils cachetoient les lettres de leurs signets: mais aussi en séelloient les coffres, les armoires, & les bourses où estoient les clefs de la maison: iusques à séeller & cacheter le vin de peur qu'il ne fust desrobé: car Ciceron dit que sa mere en vsoit ainsi. Et de fait l'vsage de cacheter auec vn anneau est fort ancien, selon qu'on peut

anneaux portez pour medecine.

anneaux seruans de cachets.

voir en plusieurs exemples & histoires, mesme en la saincte Escriture, où est dit que la Royne Iezabel femme d'Achab Roy de Samarie, séella auec l'anneau du Roy, le mandement par lequel estoit mandé de faire mourir Naboth: & neantmoins cela fut plus de quinze cens ans auant la fondation de Rome. Item quand le Prophete Daniel fut mis, par l'ordonnãce du Roy en la fosse des Lyons, la pierre qui fermoit la bouche de ladite fosse fut cachettée auec les anneaux des principaux du Royaume, en quoy il appert que lors on se seruoit des anneaux à cacheter, comme on vse des seaux en Castille, quand le Roy veut confermer quelque priuilege. Car anciennement on enchassoit és anneaux des pierres grauées de plusieurs & diuerses figures, pour cacheter: c'est pourquoy le Poëte dit: Ie cognois la lettre, & la pierre fidele, c'est à dire, la figure grauée en la pierre de l'anneau: comme s'il vouloit dire. Ie cognois le cachet. A cause dequoy chacun s'estudioit de faire son anneau à cachetter, le plus riche qu'il pouuoit, & principalement les Rois & autres grands Seigneurs, témoin le renommé cachet de Polycrates tyran de l'Isle de Samos. Et jaçoit que plusieurs tiennent le narré de ce cachet pour chose fabuleuse, ce neantmoins Ciceron, Pline, Strabo & Herodote le tiennent pour vraye histoire: disant que c'estoit vne Esmeraude grauée, dont ce Prince se seruoit à cachetter ses missiues & patentes: & de fait ce Prince ayant long-temps vescu en grande prosperité, sans iamais auoir eu fortune contraire, & cognoissant d'ailleurs l'instabilité de fortune estre telle, qu'il est impossible à l'homme de passer ceste vie sans experimenter ses trauerses,

trauerses, fut content de tomber en vne des fortunes volõtairement, estimãt par ce moyen satisfaire à la destinée de Fortune : à ceste cause prenant son cachet, qu'il estimoit tant, il le ietta en la haute mer pour auoir moins d'espoir de le recouurer : ce qu'il fit selon que dit Herodote, par le conseil d'Amasias Roy d'Egypte son confederé. Mais aduint que quelques iours apres vn pescheur luy fit present d'vn poisson marin de grandeur fort remarquable : & comme le cuisinier de Polycrates le vouloit curer, il trouua dedans ses boyaux le cachet que son maistre auoit jetté en la mer, qui fut vn cas fort admirable, & bien aduantureux pour Polycrates. Ce qu'ayant entendu Amasias Roy d'Egypte se departit de la ligue & alliance qu'il auoit fait auec Polycrates: luy mandant par ambassade expres, qu'impossible estoit qu'vn homme si fortuné, ne tombast en peu de temps en defortune si grande, que mesme ses amis s'en ressentiroient: ce qui aduint peu de temps apres : car le Roy Darius eut guerre contre luy, en laquelle il fut prins par Orandus, Lieutenant general de Darius, pour lequel le fit pendre & estrangler : cela aduint enuiron deux cens trente ans auant la fondation de Rome. Pline dit que la pierre de ce riche cachet estoit vne cornaline ; toutesfois Herodote dit que c'estoit vne émeraude : mais il semble qu'il y ait faute en cecy, car comme dit Pline, comme seroit-il possible qu'en ce temps-là on grauast les émeraudes ? en somme c'estoit vn ordinaire entre les Princes de seeller auec leurs anneaux : ainsi qu'on peut voir par Alexãdre le Grand, lequel selon que dit Quintus Curtius, & plusieurs autres voulãt de

L'homme fortuné espié de mauuaise fortune.

monstrer à Epheſtion ſon grand fauory, qu'il tint ſecret le contenu d'vne lettre qu'il luy auoit monſtrée tira l'anneau de ſon doigt, & le mit en la bouche d'Epheſtion, en ſigne de taciturnité. Suetone dit que l'Empereur Octauian vſoit d'vn * Sphinx en ſon cachet. Et de fait les Poëtes feignoient les Sphinx, eſtre vn monſtre ſemblable à vne Arpie, lequel interrogeoit les paſſans de pluſieurs doutes, precipitant & tuant ceux qui ne luy ſçauoiẽt reſoudre ſes queſtions. Les Romains donc blaſonnant le cachet d'Octauian, diſoient d'ordinaire que ſon Sphinx cauſeroit quelquedoute qui ſeroit fort faſcheuſe à reſoudre, & cela fit chãger de cachet à Octauian, & lors fit grauer en ſon cachet l'image d'Alexandre le Grand. Mecenas grand fauory dudit Octauian auoit vne grenoüille pour ſon cachet, & encore que cét animal ſoit fort timide, ce neantmoins les Romains craignoient fort la grenoüille de Mecenas: pour ce qu'en vertu des mandemens cachetez de ce cachet, on payoit grands ſubſides & tributs. Pompée le Grand auoit vn Lyon en ſon cachet. Et ſomme les cachets eſtoient ſi reſpectez, que pour raiſon de l'anneau & cachet de Silla, s'émeut vne grande guerre ciuile, & tant cruelle qu'il mena contre Marius: En ce cachet eſtoit grauée l'image de Boccus Roy de Cartay, que Silla print auec le Roy Iugurtha, ce que dépleut tant à Marius, duquel Silla eſtoit Lieutenant, qu'il print occaſion de là, de luy mener guerre. Pline dit auſſi que la guerre Sociale que les Romains menerent contre leurs confederez, s'eſmeut à cauſe d'vn cachet, qui cauſa inimitié entre Druſus & Scipion. Laiſſans donc en arriere les cachets par-

* C'eſt vne ſorte de Guenon.

ticuliers de plusieurs Princes, faut noter que les Romains faisoient grauer leurs figures propres en leurs cachets, ce que bien demonstre Plaute, lequel introduit vn ruffien en ses Comedies, qui cogneut à l'empreinte d'vn cachet, les gestes & le visage d'vn soldat sien amy. Toutesfois quand les Empereurs regnerent à Rome, ceux qui leur vouloient complaire portoient leurs images empreintes en leurs cachets. Veu donc ce que dessus, ie tiens pour certain que quasi dés le commencement du monde on a commencé à porter anneaux : maintenant encore on en vse fort en Castille; car on voit plusieurs armoiries & deuises grauées és pierres enchassées és anneaux que les Castillans portent ordinairement. Nous conclurrons donc que les anneaux se firent du commencement pour bragardise, & pour donner seulement plaisir à l'œil, & pour autres raisons que nous deduirons cy apres. Et certes la coustume d'en porter est venuë de si longue main, que outre les exemples & histoires que dessus, nous lisons de la magnanime Iudith, qui ayant iuré la mort d'Holofernes, elle posa son habit de dueil, & pour executer son dessein, se para de ses beaux habits, enrichissant son beau teint de bagues, anneaux & ioyaux. Les Romains aussi portoient des bagues & anneaux en tous les doigts de la main, horsmis au doigt du milieu, qui est le plus grand de tous, lequel ils tenoient pour infame, pour vne raison que ie ne diray pour le present. Pline dit qu'apres la victoire que Pompée obtint en Asie, les Romains s'accoustumerent fort à porter anneaux, & que la braueté deuint si grande, qu'en Hyuer on portoit de gros anneaux, mais que

ceux pour l'Esté estoient minces & subtils : mesmes ils nommoient leurs anneaux selon les doigts où ils les mettoient, ainsi que dit Iulius Pelagius. Pline dit que le second doigt où les Romains commencerent à porter anneaux, apres l'annulaire fut le premier doigt, qui est prés du poulce: & que par apres ils en porterent au petit doigt, dit outre que plusieurs de son temps portoient trois anneaux en chasque doigt : toutesfois les plus mignards n'en portoient qu'vn en toute la main. De là vient que toutes nations commencerent à recercher curieusement les pierres de grand prix pour s'en seruir en cachets, & y grauer leurs deuises. Toutesfois entre les Camahus & cachets de prix, celuy de Pyrrhus, qui mena guerre aux Romains, fut anciennement iugé tres-excellent. Car on voyoit en ce Camahu (sans toutesfois aucun artifice humain) le pourtrait de neuf deesses, & d'vn ieune enfant sortant d'vne nuée, tellement que les anciens iugerent que c'estoit le pourtrait des neuf Muses, & d'Apollo : qui est vn cas fort estrange, & bien difficile à croire : toutesfois plusieurs Autheurs dignes de foy le tiennent pour vraye histoire, & specialement Pline, & certes selon l'opinion des Philosophes, cela peut aduenir naturellement, par la grande & demesurée chaleur de la matiere, dont fut faite ladite pierre : ou par quelque rapport celeste, & influence des astres & planettes: ny plus ny moins qu'vne femme peut produire vn monstre du tout diuers à la forme humaine, par les mesmes influences. Albert le Grãd dit auoir veu vne pierre à Colõgne, en la chappelle des trois Rois, où estoient naturellement figurées deux testes d'hommes po-

ſées ſur vn ſerpent. Leonard Camillus dit en ſon miroir des pierres precieuſes, que cela ne peut aduenir naturellement : diſant outre auoir veu ſept arbres tous d'vne forme, naturellement pourtraits en vne pierre. Et pour ne m'arreſter aux teſmoignages d'autruy, i'ay veu des marbres & iaſpes où y auoit des hommes pourtraits, & pluſieurs autres figures qu'on pouuoit remarquer és diuerſitez de couleurs & és ombrages qui y eſtoient. Par ainſi veu que tant de gens dignes de foy eſcriuent du Camahu du Roy Pyrrhus, peut bien eſtre que neuf Muſes y furent naturellement pourtraites. Au reſte, ce qu'on dit de l'anneau de Gygez Roy de Lydie, ſemble choſe eſtrange & incroyable. Pline attribuë cét anneau au Roy Midas : mais ie penſe qu'il s'abuſe. Cét anneau donc auoit telle proprieté que le tenant au doigt, & tournant la pierre au dedans de la main, on eſtoit inuiſible, & la remettant en dehors de la main, on eſtoit viſible, & veu de tous comme auparauant, & de fait cela eſtoit ſi public, qu'vn homme ſe ſentoit outragé quand on l'appelloit anneau de Gygez. Platon ce diuin Philoſophe, dit en ſes liures de la Republique, que par vne certaine tempeſte & tremblement de terre, la terre s'ouurit, & fit vn grand abyſme, auquel deſcendant Gygez, qui eſtoit paſteur & homme de cœur, y trouua vn grãd cheual de bronze, qui eſtoit creux : au dedans duquel y auoit vn corps mort, de grandeur gigantale & prodigieuſe, & comme il conſideroit ce corps mort, il luy veid vn anneau au doigt, lequel il print, & l'ayant mis au ſien, s'en retourna vers ſes compagnons garder ſon baſtail: aduint par cas de fortune que Gygez ayant tourné

vers la paulme de la main la pierre de son anneau, ouyt ses compagnons parler de luy comme s'il fut absent : mais luy qui estoit cauteleux & fin, comprint incontinent que cela procedoit de la vertu de son anneau. Et de fait, se confiant en la vertu d'iceluy, il s'en alla à la Cour de Candales Roy de Lydie, où il fit tant qu'il acquit l'amour de la Royne: de sorte qu'ayant tué le Roy, par le moyen de sa femme, il s'empara du Royaume de Lydie, & s'en fit Roy, voila qu'en dit Platon. Toutesfois Ciceron prend ce narré de Platon pour vne fable morale appliquée par Platon, pour dõner couleur à son dire : Philostrate parlant des Serpens & Dragons des Indes, dit qu'en certaines pierres on void des testes de Serpens & Dragons naturellement pourtraites, & que cela se peut prouuer par l'anneau de Gygez. Veu donc qu'il y a tant de grands personnages qui font mention de l'anneau de Gygez, nous pouuons tenir ce qui en est dit pour vraye histoire, & non pour fable.

Des vertus & proprietez des pierres precieuses, & d'où procede la vertu qui est és anneaux magiques.

CHAP. II.

TOUCHANT l'anneau de Gygez, encore que ie ne vueilles affermer resoluëment ledit anneau auoir eu telle proprieté, & que d'ailleurs selon qu'on void par experience, & qu'on peut lire és Autheurs, les pierres precieuses ayent de grandes & indicibles vertus : ce neantmoins, pour ne trouuer cét anneau si estrange, les magi-

ciens promettent d'executer par leurs sorcelleries de plus grandes choses que l'anneau de Gygez ne faisoit. Et de fait, si ce qu'on écrit de Gygez est vray i'ay opinion qu'il vsast plustost d'art magique que d'autres choses : comme encore font ceux qui font toutes choses par le compas de l'Astrologie, prenans garde au temps, & aux aspects & influences des astres, dequoy mesme ils en establissent reigles desquelles nous parlerons aucunement. Mais pour retourner aux vertus & proprietez des pierres precieuses, il est certain que les anciens enchassoient les pierres precieuses en leurs anneaux, pour se ressentir de leurs proprietez, les portans au doigt. Toutesfois encore qu'elles soient doüées de grandes vertus: ce neantmoins elles n'ont les proprietez si grandes que l'on crie. Pour ne m'arrester donc à déchiffrer par le menu leurs vertus, ie renuoyeray les Lecteurs aux liures qui ont esté particulierement dressez pour monstrer leurs natures, me contentant de dire quelques mots d'aucunes particulieres. En premier lieu on dit que le Diamant est singulier contre les sorceleries, & fortifiant naturellement le cœur par sa vertu, & principalement contre les illusions des fantosmes, & esprits qui pourroient esbranler la personne. On dit qu'il est bon aux femmes enceintes pour conseruer leur fruit. L'Amathiste sert de contre poison, & garde la personne de s'enyurer. Le Balais refrene les appetits desordonnez de la chair, & ayde fort à la santé de la personne. Le Carboucle & Rubis est bon contre l'air pestilentieux & infect. Il modere les appetits de la chair, & réjouït le cœur. Le Corail porté sur soy à de grandes proprietez :

Diam[ant] & [ses] propri[e]tez.

Am[a]thiste

Balai[s]

Carb[ou]cle.

Rubi[s]

Cora[il]

car il estanche le sang, & preserue la personne de visions & songes epouuentables; mesme on dit qu'il réjouyt le cœur. Quand au Crystal il est souuerain contre ceux qui ensorcellent par leur regard & si garde de songer choses fascheuses. La Iacinthe resiouyt le cœur, comme fait le Corail, & preserue de la peste. On dit que portant vne Esmeraude au doigt, elle rend la personne plus chaste, comme celle qui refrene les appetits de la chair: mesmes on dit que ceste pierre se rompt estant au doigt d'vne fille qui perd son pucelage: elle sert aussi contre les mauuais esprits, contre la tempeste, & contre l'apoplexie. Item elle fortifie la memoire, maintient la veuë, & guarit toutes morsures venimeuses. La Cornaline modere les appetits de luxure, & neantmoins réjouyt le cœur: ceste pierre est la meilleure de toutes à faire cachets, car la cire n'y prend iamais. La Topaze appaise les passions de l'esprit, modere l'impetuosité de la colere & frenesie: destrempe & mitigue l'humeur melancolique, & finalement purifie le sang. Voila quand aux vertus des pierres que dessus. Il y en a plusieurs autres qui sont de grande vertu, desquelles ie me passe de leger, remettant le lecteur à Aristote (encore que le liure des pierres intitulé de son nom, semble n'estre de sa facture) à Albert le Grand en son traicté des choses minerales; & au Poëte Marbodeus au liure qu'il a fait des pierres precieuses: Serapio en son liure des simples: Isidore au sixiéme liure de ses Etymologies, Barthelemy Anglois en son traicté de la proprieté des choses naturelles, & sur tous à Leonard Camille en son miroir des pierres precieuses. Pline aussi en a escrit en plusieurs

Chrystal. Esmeraude. Cornaline. Topaze. Autheurs qui ont escrit des pierres precieuses.

ndroits,aussi à Vincentius & plusieurs autres autheurs dont ie me tais à cause de briefueté. Mais ie vous prie, considerons vn peu la perspicacité de l'esprit humain, qui a trouué maniere d'enchasser les pierres precieuses és anneaux pour iouyr de leurs vertus & proprietez. Mesmes il y en a qui y enchassent du poison pour se faire mourir, si d'auãture ils se trouuoient en quelque extréme desastre: toutesfois cela est venu de l'instigation du diable qui induisoit à ce desespoir les anciens Payens, selon qu'on peut voir és anciennes histoires, mesme à l'endroit du renommé Annibal, qui portoit ordinairement du poison en vn anneau, duquel il se fit mourir en Bithinie, pour ne tomber és mains de Titus Flaminius Ambassadeur des Romains son ennemy capital, à cause du pere de Flaminius qu'il auoit tué en Italie, auquel Prusias Roy de Bithinie vouloit rendre Annibal, pour acquerir par ce moyen la grace des Romains. Pline dit que Demosthenes ce grand orateur Athenien en vsa de mesme. Heliogabale aussi Prince fort mal conditionné portoit ordinairemẽt du poison en vn anneau pour cét effect: toutesfois, selon que dit Lampridius en sa vie, il ne merita vne mort si honorable que poison; en somme Pline parle de ceste maniere de porter poison, comme d'vne chose ordinaire & cõmune de son temps. En outre les anciens obseruoient singulierement les aspects & influences des astres, tant à forger leurs anneaux qu'à grauer les pierres qu'ils y enchassoient, pour leur donner vertu: chose malheureuse, meschante & indigne d'estre recitée entre les Chrestiens. Et de fait, il y a plusieurs Autheurs, qui traittent de ces images,

& charracteres ainsi faits sous l'obseruation des cõstellations astronomiques, & qui promettent mõts & merueilles par ce moyen: disans qu'outre la vertu naturelle qui est en la pierre : elle acquiert vne nouuelle force par l'image qui y est grauée sous l'influence de certaines estoilles, & par l'alliance qu'elle a auec le metail, auquel elle est enchassée: & disent que les astres & estoilles influent, & communiquent leurs vertus à ces anneaux, ainsi scrupuleusement forgez comme à chose sujette à leurs influences, & que par ce moyen la vertu naturelle des pierres est fortifiée par la vertu magique qu'elles ont acquises. Et de fait, ils baptisent du nom de magie naturelle ceste liaison & meslange qu'ils font d'herbes, metaux, parfums & charracteres qu'ils vnissent ensemble en vne bagũe : disans que les anneaux ainsi composez sont bons pour l'apoplexie, ou douleurs de costé : qu'il y en a qui sont propres à réjouyr le cœur, à guarir de la rage, à mitiguer la furie d'vn homme insensé : & que mesmes ils seruent de contrepoison, & à plusieurs maladies, & que finalement ils conseruent l'homme, mesme luy augmenter sa force naturelle. Et somme ils attribuent plusieurs proprietez à ces anneaux, desquelles ie me tais à cause de briefueté. Toutesfois qui en voudra estre bien informé, pourra auoir recours au miroir des pierres precieuses de Leonard Camille, & à Agrippa en son Liure de la Philosophie occulte. Albert le Grand, & Tabit, Philosophes fort renommez en ont parlé: comme aussi ont fait Iustinianus, Stoflerinus, & plusieurs autres : Toutesfois ie ne m'asseure beaucoup sur ce qu'ils en disent : car ie n'ay ex-

anneaux magiques faits sous l'obseruation des Astres.

perimenté la vertu de ces anneaux magiques. Vray est que ceux qui en font profession disent, qu'obseruant les constellations requises, tant en la forge du metail, qu'en la graueure de la pierre enchassée en l'anneau sous la planette de Mars, ceste bague fortifie le cœur, & a la vertu retentiue, & opere plusieurs autres grāds effects quasi incroyables. Pareillement ceux qu'on fait sous l'influence de Mercure, ornent le parler de l'homme, & le font grand Orateur, & propre à mener marchandise: & ainsi peut-on dire de ceux qu'on fera sous l'obseruation des autres Planettes. Les autres grauent és anneaux les characteres des signes du Zodiaque selon leurs triplicitez: disans que ceux de la premiere triplicité, à sçauoir, Aries, Leo, & Sagittarius, seruent aux maladies froides, aux fiéures prouenantes de flegme, & aux appoplexies. Item que les characteres de ceux de la seconde & aërienne triplicité, à sçauoir, Gemini, Libra, & Aquarius, sont singuliers contre les corruptions & putrefactions du sang: & ainsi disent des autres triplicitez des signes, selon leurs qualitez élementaires. Et de fait ceste obseruation est fort antique, & practiquée de longue main entre les anciēs Philosophes, tant Caldéens, Egyptiens, que Iuifs. Aussi tient-on que les sept anneaux fortunez que le Roy Iarcas dōna à Appollonius Thyaneus, selon que dit Philostrate, estoient de cette trempe: disant que ledit Prince mettoit tous les iours vn anneau, selon la Planette qui regnoit ledit iour: & que par ce moyen il se maintint cent ans estāt tousiours comme en fleur d'aage. L'ayeul aussi du Roy Iarcas auoit vescu 130. ans, par la vertu desdits anneaux,

Anneaux faits sous chacune Planette.

Anneaux fortunez.

ayant tousiours verdeur d'homme. Et de fait, les anciens Grecs vsoient fort de ces anneaux magiques & sophistiquez, selon qu'on peut voir és Comedíes d'Aristophanes : lequel introduit vn maquereau se rebecquant contre vn certain Diseus, qui le menaçoit, où il dit ainsi : Ie ne me soucie des menaces qu'on me fasse, ayant au doigt ceste bague que sa Signore me vendit pour vne dragme. Et monstrant l'anneau, il dit ainsi : Auec cét anneau ie me garderay de sa dent, & de ses abbois. Erasme aussi parlant de ces anneaux magiques, dit ainsi: On porte aujourd'huy des anneaux où y a certains characteres grauez, sous l'obseruation des constellations & aspects des Astres: & tient-on qu'ils seruent au mal de costé, & qu'ils sont propres à plusieurs autres maladies; d'autres estimans la chose estre ainsi, les contrefont, mais le tout n'est qu'abus : car pour leur donner celle vertu, il faut obseruer diligemment le cours des Astres, & les cõstellations, quand on les fait : toutesfois plusieurs ne regardent point aux influences des Astres, ains ont esgard seulement à la nature de la pierre qu'ils enchassent en l'anneau, & aux characteres qu'ils y grauent : cela se peut voir au liure des aisles de Roger, & és escrits de Leonard Camille, & de Tetel, & de Caclus en ses liures qu'on attribuë à Salomõ pour leur donner credit, lesquels en traictent amplement. Car selon que dit Tetel, vn Iaspe enchassé en vn anneau, où il y ait l'image d'vne fille grauée, preserue la personne des mauuais esprits, & de l'eau. Et y grauant vn auneau, ceste bague preserue d'Apoplexie, & guerit de la fiéure quarte. Vne Cornaline aussi y ayant graué la figure d'vn homme te-

Aristoph. in Pluto.

nant en sa main quelque chose belle & respectable, estanche le flux de sang. En somme on en dit tant de choses qui sont plaisantes à ouyr, & fort mal aisées à croire, que ie ne sçay qu'en dire : toutesfois l'experience n'en est trop mal aisée à faire. Pour retourner donc aux anneaux, & cachets, on s'en sert en Espagne en tous contracts, en lieu d'Arrest: mesme és traictez de mariage, les deux parties s'entre-donnent des anneaux pour signal & confirmation de la promesse mutuelle qu'ils ont faicte l'vn à l'autre. Pareillement quand les Religieuses prennent le voile en signe de profession, on leur baille des anneaux, tant du costé de la religion, que de leurs parens, en signe de vray mariage. Au reste, il y a encore vn poinct à toucher sur ce faict, qui est de petite importance, toutesfois il sert de beaucoup : c'est que plusieurs changent leurs anneaux d'vn doigt en autre, pour se mieux souuenir de quelque faciende qu'ils ont à faire. Et par ainsi qui bien considerera l'vsage des anneaux, il n'est tant à blasmer que Pline, & plusieurs autres le font : car de tout temps les gens d'honneur & de vertu en ont vsé. Ioint que Dieu a creé l'or & les pierres precieuses pour le seruice de l'homme, & pour le maintenir en santé, leur baillant les proprietez que dessus, afin de s'en seruir selon la commodité de l'homme. Finalement les anneaux sont particulierement attribuez aux Euesques, en signe de dignité.

D'où est venu que ce nom de Gentil-homme a esté attribué tant aux Cheualiers, qu'aux enfans des Presidens & Conseillers : & quelles armoiries portoyent ancienement les Romains : & d'où est venuë l'inuention de blasonner les armoiries en escusson.

CHAP. III.

LA coustume de France, d'Italie & d'Espagne, est d'appeller ordinairement Gentil-hōme vn Cheualier, extraict de noble maison : mesme quand il est Gentil-homme de nom, & d'armes. Aussi quand vn Roy dépesche pour Ambassade quelque homme de noble maison, il met en ses Patentes. Ie vous enuoye vn Gentil-homme de ma maison. Les Roys & Princes tant de maintenant que du passé, auoient ordinairement en leurs Cours des hōmes doctes, & des Cheualiers qui estoient nōmez Gentils-hommes de la maison du Roy, ou Gentils-hommes seruans. Et estoient ces Gentils-hommes yssus des plus grosses maisons du Royaume, tant de longue que courte robbe: & demeuroient ordinairement à la Cour, suiuans le Roy en temps de paix & en temps de guerre: par ainsi donc Gentil-homme signifie autant qu'homme noble, & extrait de noble lignée. Toutefois il me semble n'estre hors de propos de parler d'où sont venus les noms de Gentil-homme, & de Gentillesse, ensemble la coustume de porter armes en escusson. Quant au premier poinct, ce nom de Gentil est venu des Latins qui appelloient Gentils ceux qui estoiēt d'vne mesme race & d'vn mesme nom, estans libres & de

franche condition de toute ancienneté, & appelloient ces maisons ainsi antiques Gentilles : cōme encore aujourd'huy nous appellons les maisons noble de race, maisons de Gentils-hommes. Ce que bien démonstre Ciceron en ses Topiques, disant ainsi. On appelle Gentils ceux qui sont d'vn mesme nom, & qui de tout temps ont esté de franche cōdition : de sorte que iamais aucun de leur race ne fut serf ny esclaue, & moins degradé de l'honneur & de la Bourgeoisie Romaine. Boëce aussi en ses Topiques dit qu'on appelloit anciennemēt Gentils tous ceux qui estoient issus d'vne maison & race antique, franche & libre: cōme estoient les Scipions Brutus, & autres nobles maisons de Rome. Ciceron prend aussi ce nom de Gentil, pour vn qui est de nostre race, & qui porte mesme non & armes que nous. Le docte Budée parlant des deuoirs de parentage obseruez entre les Romains, dit qu'il y en auoit trois : c'est à sçauoir deuoir de consanguinité, deuoir de sang & de lignage en droite ligne, & deuoir de Gentilité : c'est à dire, quand on estoit d'vn mesme nom & armes. Ce tiltre de Gentil & de Gentilité s'attribuoit seulemēt aux maisons nobles. Et par ainsi ce nom de Gentil-homme enuers les Romains valoit autant qu'hōme noble entre nos Castillans & entre les François. Et de fait les Gentils-hommes Romains mettoient tousiours en mōstres les images & deuises de leurs predecesseurs, qui auoient illustré leur memoire par leurs hauts faits, & estoit ceste representation fort estimée entre les Romains: comme encore aujourd'huy sont les armoiries anciennes, & les penons & estendarts des predecesseurs des Gentils-hommes,

Cic. de cl. orat. & act. 1. in Ver.

lesquels n'oublient rien de l'antiquité de leur lignage, és harangues funebres qu'on fait és obseques de leurs parens : de sorte que tant plus les estendarts & enseignes sont anciennes, tant plus vn homme estoit estimé noble. Et c'est ce que Ciceron reproche à Piso, au plaidoyé & changement qu'il fit contre luy : disant que les honneurs & estats qu'il auoit obtenus, luy furent donnez seulement pour le respect des images enfumées de ses predecesseurs ausquelles il retiroit de couleur seulement : de sorte qu'il ne pouuoit nier qu'il ne fust Gentil-homme. Et en vn autre passage parlant de soy-mesme, il confesse n'auoir aucunes images de sa race : car par son sçauoir excellent, prudence admirable, & elloquẽce souueraine, il s'ennoblit tellement, qu'il vint à estre Consul de Rome, jouyssant des autres estats & prerogatiues, comme s'il eust esté Gentilhomme de race, & issu de maison de Senateur : ce que luy mesme confesse au dernier plaidoyé qu'il fit contre Verres : disant que luy estant grand Voyer de Rome, pour les grands seruices par luy faits à la Republique, luy fut permis mettre son image en la place, & ioüir des priuileges des gentils-hommes. Et de fait, les Gentils-hõmes Romains estoient fort soigneux de ces images que ils appelloient Stemmates, elles estoient communément de cire : & les mettoient sur les portails des maisons : ou bien les gardoient curieusement en quaisses & armoires, selon que disent Iuuenal, Martial, Seneque, Pline, & plusieurs autres : & quand il estoit question de quelque ceremonie, publique, ou de quelques funerailles, ceux de la maison mettoient en monstre, & parade les images de

leurs

leurs ancestres, auec leurs noms, selon que dit Pline. Lequel aussi raconte que les Romains mettoient au deuant de leurs maisons les enseignes, penons, & autres armes & dépouilles qu'ils auoient acquises sur l'ennemy en guerre: lesquelles y demeuroient à perpetuité: de sorte qu'encore que la maison se vendist, il n'estoit loisible à l'acheteur les oster: car cela seruoit d'honneur & de preéminence à ceux de la race. Et de là vient la coustume de porter armoiries en escusson, comme encor' font aujourd'huy les Gentils-hommes. Toutesfois il semble que les blasons des armoiries ayent prins leur commencement des deuises qui estoient és bannieres & enseignes, qu'estant les Romains, qu'autres nations estranges portoient en guerre: comme nous voyons aujourd'huy les Empereurs porter vne Aigle en leurs armoiries, pour ce que Iules Cæsar premier Empereur de Rome la portoit en ses enseignes. Autant en peut-on dire des fleurs de Lis que les Roys de France portent: & ainsi des autres. Quant à moy ie trouue que long-temps auant que les Romains fussent, les armoiries de Gentils-hommes estoient en estre: car il est dit au 1. liu. des Machabées, que Simon Capitaine general de l'armée des Iuifs, fit vn sepulchre fort somptueux à ses pere & mere, & à ses freres, lequel estoit enrichy de piramides & colomnes, esquelles il fit grauer des nauires par maniere de deuise: y ayant au préallable attaché les armes, auec lesquelles il auoit vaincu ses freres, Messala Coruinu en l'oraison qu'il fit à l'honneur de la lignée de l'Empereur Octauius (jaçoit que ceste oraison ne merite le tiltre de Messalla, alleguant Virgile, sur ce qu'il dit qu'An-

tenor Troyen en fonda Padouë, & y mit les armes de Troye) dit que les armes Troyennes furent posées par Antenor au temple de la nouuelle Padouë: & que le blasõ des armes estoit vne Truye en chãp doré: de sorte que si Messala dit vray, l'vsage des armoiries est fort antique. Et de fait, ie pense que les blasons des Gentilshommes prindrent le nom d'armes ou armoiries, pour ce qu'on les grauoit tousjours aupres des armes : car comme dit Messala, les anciens apres auoir obtenu quelque victoire, mettoyent ordinairement és temples, les armes & enseignes auec quoy ils auoient obtenu la victoire sur l'ennemy. Et par ainsi nous pouuons dire que le nom de Gentil-homme, & la maniere de porter armes en écusson n'est pas moderne, ains fort antique : & que le nom de Gentil est venu de ceux des Ordonnances de la Gendarmerie & Caualerie Romaine, qui estoit vn tiers estat entre le commun peuple, & ceux de lõgue robbe, c'est à sçauoir l'ordre des Senateurs & de leurs enfans qui estoiẽt anciennement appellez Patricij : c'est à dire, issus des peres: car du temps de Romulus, selon que dit Tite Liue, les Senateurs estoient appellez Peres, & leurs enfans Patricij : & estoit cét estat le plus Noble & le premier de Rome : les autres Gentilshommes qui n'estoient de cét Estat, estoient dits Cheualiers : de là vient qu'on appelle les Gentilshommes d'Espagne, Cheualiers. Aussi tenons-nous les gens de longue robbe, qui ont à commander au peuple, comme Senateurs : toutesfois ils vont apres les autres. En somme, ce nom de Cheualier est venu en tel credit, que les plus grands se tiennent honorez d'estre appellez Che-

ualiers : encore que le nom de Cheualier soit proprement le nom d'vn soldat des Ordonnances, ou de Caualerie legere.

Des septante qui traduirent le vieil Testament d'Hebrieu en Grec : de l'authorité de ladite traduction : & en quel temps, & pourquoy elle fut faite.

CHAP. IIII.

CHACVN est abbreué de la traductiõ des 70. qui traduirent le vieil Testament d'Hebrieu en Grec : mais peu de gens sçauent quand cela aduint, pourquoy ceste traductiõ fut dressée : en quoy certes plusieurs qui se meslent de prescher, monstrent bien leur grande paresse & lascheté. En premier lieu donc il faut noter que ceste traduction des septante a esté seule en l'Eglise, sainctement & religieusement obseruée : mais au temps du Pape Damasus, S. Ierosme la traduisit en Latin. Et de fait la traduction des septante a esté de telle authorité, qu'elle estoit alleguée comme diuine : ainsi qu'appert par nostre Seigneur, & les Apostres, qui alleguent souuent l'Escriture selon ladite traduction. Et pour ce que l'histoire de ceste traduction est fort belle, ie mettray icy ce qu'en disent S. Augustin en son liure de la Cité de Dieu, Iosephe Hebrieu, Eusebe, Irenée, Iustin, Ruffin, & plusieurs autres. Il faut donc noter que les cinq liures de Moyse, les Prophetes, & autres histoires de la saincte Bible furent premieremẽt écrites en langue Hebraïque, qui fut la premiere langue vsitée entre les hõmes, auant la confusion des langues, qui aduint en l'edification de la forteresse de Babylone. En ceste langue Dieu parloit à ses Prophetes : aussi faisoit nostre

Dieu parloit en Hebrieu.

Seigneur lors qu'il conuersoit entre les hommes. Ceste langue donc estant particuliere aux Iuifs, & les mysteres des Propheties, & l'aduenement de Iesus Christ, estans cõme cachez en icelle, il estoit bien requis que tels misteres fussent escrits en langue plus commune, que n'estoit l'Hebraïque: comme estoit celle des Grecs, qui estoient lors dominateurs de l'vniuers, par les fraisches & recentes victoires d'Alexandre le Grand, tellement que par la frequentation & traffique des hommes, la langue Grecque auoit cours par tout, & estoit estimée la plus commune de toutes. Afin donc que les mysteres de la saincte Escriture fussent entendus d'vn chacun auant l'aduenement de Iesus Christ, il estoit requis par necessité, que la saincte Escriture fust fidellement traduite en langue commune & vulgaire: de peur qu'à la venuë du Messias, les Iuifs n'assopissent l'Escriture saincte, ou ne la falsifiassent (car ceste race de gens estoit de tres-malin courage) ou qu'on ne dist que les Chrestiens eussent adjousté ou diminué à l'Escriture selon leur fantasie. Et par ainsi, enuiron deux cens septante ans auant l'Incarnation de Iesus Christ, il pleut à la bonté de Dieu d'inspirer Ptolomée Philadelphe Roy d'Egypte, à faire traduire la saincte Bible. Mais puis que nous sommes tombez sur le propos dudit Prince, nous reprẽdrons son histoire vn peu plus haut. Apres qu'Alexandre le Grand eut subjugué l'Asie, ce qu'il fit en peu de tẽps, & qu'il eut rangé vne bonne partie de l'Europe & d'Afrique, il mourut sans laisser aucun heritier legitime, qui peust succeder à si grands Empires: luy donc estãt decedé, les Princes & Capitaines de sa Cour, qui

tous estoient illustres & vaillans, tascherent par force d'armes de s'emparer de ce qu'ils peurent: de sorte que les Royaumes d'Alexandre furent diuisez en plusieurs parties: car Antigonus s'empara de l'Asie: Seleuchus de Chaldée: & de plusieurs autres Prouinces: par mesme moyen aussi Ptolomée, fils de Lagus se fit Roy d'Egypte, de Phenice, de Cypre, & de plusieurs autres contrées, entre lesquelles Iudée fut. Estãt donc seigneur de Iudée, il fit de grands butins: mesmes il mena plusieurs Iuifs captifs en Egypte, où il auoit mis le chef de son Royaume, tellement que ce fut le premier Roy d'Egypte qui s'appella Ptolomée: lequel nom demeura hereditaire és successeurs dudit Royaume: car auparauant que Cambyses fils de Cyrus Roy de Perse eut conquis l'Egypte, les Roys Egyptiens s'apelloient Pharaons. Mais pour retourner à nostre Ptolomée, apres qu'il eut long temps regné il mourut: & à celuy succeda Ptolomée Philadelphe, lequel aussi regna paisiblemẽt en Egypte. Ce Prince donna congé & remit en liberté tous les Iuifs que son pere auoit menez prisonniers en Egypte. Aduint donc comme il pleut à Dieu, que ce Roy dressa vne grande Librairie en Alexandrie ville capitale d'Egypte, par le moyen de Demetrius Phalereus Athenien, homme de grand sçauoir, auquel il auoit donné ceste commission, de sorte que par la diligence de Phalereus, il fit la plus belle & la plus renommée Librairie qui depuis ait esté veuë au monde, tant en nombre de liures qu'en qualitez d'autheurs, & diuersité de disciplines. Ce Prince donc ayant entendu que les liures des Iuifs contenoient des mysteres admirables & inenarra-

bles, delibera les faire traduire en langue Grecque: & à cét effect dépescha vne Ambassade pour enuoyer à Eleazar Prince de la Synagogue des Iuifs, auec de grands presens, le priant qu'en memoire des plaisirs qu'il auoit faits à ceux de la nation, & pour le bon voisinage qui estoit entr'eux, il luy enuoyast vne Bible en Hebrieu, auec gens sçauans & idoines pour la traduire en langue Grecque. Iosephe & Eusebe, mettent la teneur de la lettre, qui est telle : Ptolomée Roy, au Sacrificateur Eleazar, salut. Nul ne peut ignorer que plusieurs Iuifs n'ayent habité en ce pays d'Egypte, y ayãs esté menez prisonniers par les Perses, lors qu'ils subjuguerent la Iudée: & d'autres que le feu Roy mon pere y amena, ausquels neantmoins mondit seigneur & pere se fia, qu'il s'en seruoit au fait de ses guerres, mesme les mit és places fortes, par maniere de garnison, pour tenir les Egyptiens en crainte. Quant est de moy, dés que ie paruins à la Couronne, i'ay tousiours humainement traitté ceux de vostre nation : mesme i'en ay renuoyé plus de cent mil, qui estoient icy tenus comme esclaues, payant leur rançon à ceux qui les tenoient prisonniers : à ceux qui ont voulu suiure les guerres, i'ay donné solde, mesme leur ay départy les charges selon qu'ils meritoient : & en ay couché plusieurs en l'estat ordinaire de la maison, estimãt par ce moyen faire chose aggreable à Dieu, qui m'a mis ce Royaume entre mains. Pour mieux monstrer l'affection que i'ay de faire tout plaisir à vous, & à ceux de vostre natiõ, tant de present, qu'à l'aduenir, i'ay deliberé de faire traduire vos liures d'Hebrieu en langue Grecque, à ce que la Librairie que ie dresse n'en soit

dépourueuë, & par ainsi me ferez grand plaisir de choisir de châque lignée six hommes anciens, bien expers en vostre Loy, & bien versez en la langue Grecque, pour les traduire, esperant faire par ce moyen, chose qui me redondera à honneur, & cõtentement d'esprit. A ceste cause, j'ay depesché par deuers vous André, & Aristeus, lesquels vous informeront plus amplement de mon intention, ausquels i'ay fait deliurer bonne somme d'or & d'argent pour faire les sacrifices selon que leur ay ordonné : vous priant me mander par iceux ce qui pourra estre de ce negoce: vous asseurant que plus grand plaisir ne me sçauriez faire, & qui serue plus à entretenir l'amitié qui est entre nous, que d'executer en bref ce dont ie vous prie. Apres que le Sacrificateur Eleazar eut receu les lettres du Roy, & entendu la creance des Ambassadeurs, il les receut honorablement : receuant d'vn bon visage l'or & l'argent que le Roy Ptolomée enuoyoit, qui estoit en grande quantité selon que dit Iosephe. Et ayant assemblé les principaux des 12. lignées d'Israël, il leur declara l'intention du Roy, & à quelle fin il auoit enuoyé ses Ambassadeurs, pour auquel satisfaire ils esleurẽt de châque lignée six hommes vieux experimentez en la loy, & expers en la langue Grecque (car les Iuifs auoient de coustume d'enuoyer de leurs gens en Asie, pour apprendre les lãgues Grecques & Latines : & les arts & sciences comprinses sous lesdites langues, comme encore aujourd'huy on fait) de sorte que tous ceux qui furent esleus furent en nombre 72. Apres donc qu'ils furent choisis, il les enuoya auec les Ambassadeurs du Roy Ptolomée, & auec eux les liures du vieil

Testament, écrits (selon que dit Iosephe) en lettres d'or en plusieurs endroits, & ce en vn parchemin le plus subtil qui ait esté depuis veu. Et outre il enuoya audit Prince de grands presens : luy faisant responce à la maniere que s'ensuit: Eleazar au Roy Ptolomée son amy, salut. Ie suis fort ioyeux du bon portement de vous, de la Royne Arsinoë vostre femme, & de Messieurs vos enfans, aussi de ce que toutes choses vous viennent à souhait. Quand est de mon portement, il est tres-bon. Au reste ayant entendu par ce que m'auez mandé la bonne volonté & amitié que portez à ceux de nostre nation, i'ay fait lire vos lettres publiquement deuant le peuple. Et pour luy faire entendre au plein la deuotion qu'auez à nostre Dieu, i'ay déployé publiquement les 20. vases d'or & 30. d'argent qu'auez enuoyez: ensemble les 50. couppes, & la table d'argent pour faire les sacrifices auec 50. talens d'or, & autant d'argent, qu'auez mandé pour faire les ornemens de nostre temple: lesquels i'ay receus par les mains des Seigneurs André & Aristée vos Cõseillers & Ambassadeurs fidelles: ausquels auons dit amplement ce qui est à faire au cas que demandez: & par ainsi nous les vous renuoyons: nous offrans par iceux d'accomplir à vostre bon plaisir, Et pour ce que les grãds biens qu'auez faits à ceux de nostre nation, sont tels, qu'il nous est impossible vser condignement de reuenche: nous nous conuertirons à faire Prieres & Sacrifices pour la prosperité de vous, de la Royne, & de Messieurs vos enfans: à quoy tout le peuple s'employera pour prier Dieu de vouloir acheminer vos affaires selon que desirez, & qu'il luy plaise conseruer

nostre estat & Royaume en gloire & honneur. Et quant à la traduction des liures de nostre loy que tant desirez, nous auons esleu de chaque lignée six anciens, lesquels nous vous enuoyons, auec les liures de nostre Bible : toutesfois quand la traduction sera parfaicte, il vous plaira les nous renuoyer : en quoy ferez l'estat de Roy iuste & amiable. Apres que le Roy Ptolomée eut receu la lettre d'Eleazar, auec les liures de la Bible, & les presens qu'Eleazar luy enuoyoit, il caressa fort les septante anciens, s'éjouyssant fort de leur venuë, selon que dit Iosephe. Et ayant pourueu à leurs logis, & à toutes choses necessaires, ils se mirent à traduire la Bible. En quoy il aduint vn cas admirable & & miraculeux : c'est que les septante deux traducteurs estans mis separément par la commission du Roy, sans pouuoir conferer les vns auec les autres, apres auoir fait separément chacun sa traduction ; comparurent deuant le Roy, tous auec leurs traductions, lesquelles neantmoins furent trouuées si conformes, qu'il n'y auoit vne syllabe plus en l'vne qu'en l'autre : ce que ne pouuoit estre sans l'operation & grace speciale du S. Esprit, selon que disent S. Augustin, Irenée, & Tertulien : lequel dit auoir veu de son temps à Alexandrie d'Egypte, les liures escrits de la main des septante deux traducteurs, qui estoient en Hebrieu & en Grec : autant en dit Iustin Philosophe, au liure des aduertissements qu'il fait aux Gentils & Payens, où il dit que le Roy Ptolomée fit bastir hors la ville d'Alexandrie septante deux salles, pour y loger separément les septante deux traducteurs : & que là ils les pourueut honorablement de tout ce qui

Aug. l. 8. de ciu. Dei. Iren. cont. Valent. Tertul. contra Gentiles.

leur estoit necessaire : auquel lieu lesdits traducteurs demeurerent sans se voir l'vn l'autre, iusques à ce que leurs traductions fussent parfaictes : & afferme auoir veu encore les ruines & vieilles murailles de ce bastiment, lesquelles on tenoit comme reliques & choses sacrées. Et jaçoit que S. Hierosme & Ruffinus ne conuiennent au nombre desdites chambres, toutesfois cela ne sert de grand cas, veu que selon S. Augustin & plusieurs autres autheurs chasque traducteur faisoit sa traduction à part, sans conferer auec les autres : & neantmoins toutes les traductions se trouuerent conformes. Et certes quand ie pense à ce mystere, ie tiens pour grand miracle ceste conformité de stile, & d'ordre de traduire vne chose si diuerse & si longue : encore que tous les traducteurs eussent esté ensemble, & qu'ils eussent commencé cét oeuure tous par ensemble : car nous voyons qu'il y a assez à faire à accorder des hommes en vn seul poinct, quand ils ont à demesler quelque chose par ensemble. Apres que la traduction fut acheuée, les Iuifs qui demeuroient en Egypte, & qui estoient bien versez en leur loy, recommanderent au Roy ceste Escriture Saincte : dequoy le Roy fut tres-content. Et de faict selon que disent Iosephe & Eusebe, le Roy Ptolomée s'estonnant de l'Escriture saincte, des mysteres y comprins demanda à Demetrius Phalereus, qui auoit la charge de sa Librairie, d'où venoit que Lycurgus, Solon, & les autres Legislateurs n'estoient tous de la Loy des Iuifs. A quoy Demetrius respondant, dit : Sire, ceste loy, comme pouuez assez voir, vient de Dieu : aussi n'y a eu Legislateur si hardy de la toucher, n'y d'en prendre

quelque traict. Mesme Theopompe fut frappé de la main Diuine, de perturbation de sens, & de Cardiaque passion, pour auoir voulu mesler l'histoire saincte des Hebrieux parmy la sienne, l'enrichissant de belles paroles, & de couleurs de Rethorique : toutesfois se retournant à Dieu, & se recommandant à luy, il luy fut reuelé en songe que ce desastre luy estoit aduenu pour s'estre aduantagé de vouloir embellir & enrichir la sincerité de l'Escriture, par paroles ornées & agencées, & la communiquer par ce moyen aux nations Payennes & infideles. Il me souuient auoir entendu que Theodore Poëte Tragique perdit la veuë subitement pour auoir prins vn passage de l'Escriture pour argument d'vne sienne Tragedie: & que se repentant de cela, & faisant penitence de ce forfait, il recouura la veuë comme auparauant. Le Roy Ptolomée estonné du dire de Demetrius, fit mettre la Bible traduicte en sa librairie, & ayant traicté & remercié les anciens Iuifs, il les licencia, donnant à chacun de riches presens, remerciant par lettres le Prince Eleazar, auquel il enuoya encore de grands presens. Voilà comme la traduction des septante fut faite : lesquels, comme disent S. Augustin, & S. Hierosme, eurent lors l'esprit de Prophetie : ce qu'appert assez en ce que nostre Seigneur & les Euangelistes alleguent l'Escriture selon leur traduction. Et si d'auanture on trouue quelque chose en la Bible Hebraïque, qui ne soit en la traductiō des septante, nous dirons que le sainct Esprit ne l'a voulu reueler par leur moyen : & au contraire, s'il y a quelque chose en leur traduction qui ne soit en texte Hebrieu, il faut tenir & croire que le

Theopompe puni pour auoir prophané la saincte Escriture.

S. Esprit a voulu reueler ce passage par leur moyẽ. Car le mesme esprit qui poussoit les Prophetes, lors qu'ils escriuoiẽt leurs Propheties, gouuernoit les 70. traducteurs lors qu'ils traduisoiẽt la Bible. Voila que dit S. Augustin touchãt ceste traduction du vieil Testament; qui fut la premiere auant l'aduenement de Iesus Christ: car apres la Passion de nostre Seigneur, Aquila Iuif en fit vne autre. Du depuis furent faites encore deux autres traductiõs: mais par qui, on ne sçait: toutesfois elles tõberent és mains de S. Hierosme, & d'ailleurs Eusebe en fait mention au 6. liure de son histoire Ecclesiastique. Sur ces traductions on a traduit la Bible de Grec en Latin, toutesfois S. Hierosme l'a traduite d'Hebrieu en Latin sans s'arrester à la traduction des 70. ny aux autres traductions Grecques. Et de fait en l'Eglise Romaine on chante des Pseaumes, & autres choses de l'Escriture, selon la traduction commune, laquelle il faut suiure sans s'arrester à disputer, si elle est de S. Hierosme ou non.

Des vertus & proprietez admirables de la Formis, & quels exemples on peut prendre dessus.

CHAP. V.

IL ne me seroit trop difficile de parler de la nature & proprieté des animaux, ayant pour patron Aristote, Pline, Elian, & plusieurs autres qui en ont escrit: pour ce que mon dessein est de traicter des choses curieuses, & cognuës à peu de gens, ie parleray de la Formis: encore que pour sa petitesse aucuns pourroient mespriser son dis-

cours : pour cela neantmoins ie ne la chasseray hors de nostre forest : car il n'y a jardin, pour bien clos qu'il soit, que la Formis n'enfonce malgré le maistre d'iceluy. Et certes sa petitesse n'a pas gardé plusieurs autheurs renõmez de dire d'elle choses merueilleuses. Vray est que Pline dit cét animal estre inutile, & de point de profit, sinon pour soy-mesme: & qu'au contraire, la mouche à miel, encore qu'elle soit petite, donne neantmoins goust aux viandes pour la douceur de son miel, au lieu que la Formis les ronge & mange. Toutesfois en vn autre lieu il dit merueille des Formis, & parle fort à leur aduantage. Car quant à ce qu'il les blasme, cela procede d'vne certaine auarice, qui fait tant adonner l'homme à son profit particulier, qui voudroit tirer profit de tous animaux pour petits qu'ils soient : estant marry si nostre pauure Formis se pouruoit d'vn petit grain de froment. Mais si nous considerons les choses comme il appartient, nous trouuerons qu'on trouue plus de profit de la Formis, que du miel des Abeilles. Car la Formis nous sert d'exemple, d'industrie, de prudence, d'amitié, & de plusieurs autres vertus, desquelles parle Salomon en ses Prouerbes : lequel renuoye l'homme paresseux à la Formis, pour considerer la peine & solicitude qu'elle prend, & son industrie, & pour apprẽdre l'adresse & pouruoyãce qu'elle a : attendu que sans guide ny Capitaine, & sans auoir qui luy monstre ou commande, elle se pouruoit de viures l'Esté pour l'Hyuer. D'où vient que S. Ambroise parlãt de ce petit animal, dit ainsi. Les desseins & entreprises des Formis, à les bien considerer, surpassent de beaucoup leurs forces. Et

jaçoit qu'elles n'ayent personne qui les incite au trauail, ce neantmoins par vne certaine domination elles pouruoyent à l'aduenir & aux necessitez futures : voila qu'en dit S. Ambroise, lequel parle bien amplement des proprietez de ceste bestelette. De laquelle aussi traictant Ciceron, dit que la Republique des Formis est à preferer à toute Cité, pour belle qu'elle soit : car non seulement elles ont sentiment comme les autres animaux : mais aussi elles ont entendement, raison, & memoire. Pline, Aristote, & Elian se sont fort arrestez sur la consideration de la Formis, & non sans grande raison : car à bien considerer sa forme, laideur de son regard, sa dureté, sa viue couleur, & son musle picquant, il n'y a Lyon si fier que cét animal, s'il estoit aussi grand qu'il est petit, tāt hardi, fort, & espouuētable. En premier lieu, il n'y a animal qui puisse porter son pesant : mais la Formis porte & traisne dix fois plus pesant que soy, tellement que si ceste bestelette estoit grosse comme vn cheual, elle porteroit aisément la charge de quatre charrettes: D'ailleurs, il est bien difficile se deffendre contre ses assauts : car encore qu'elle soit bien petite, elle a neantmoins les dents si fortes, que le grain de froment qui est bien dur, n'est assez fort contre ses dents : mesme elle fait mestier d'emporter des pierres dures, lesquelles elle casse auec les dents, & quelque part qu'elle mette la dent, elle serre si fort, qu'il n'y a tenaille ny ferrement qui luy puisse faire ouurir la bouche: ains est si opiniastre, qu'elle se lairra plustost mettre en pieces que de lascher ce qu'elle tiēt: laquelle force seroit grāde, si elle auoit le corps à l'equipolent. Laissant donc sa force,

dont on fait peu de cas, pour ce qu'elle est petite, considerons vn peu son instinct naturel, & la prudence & vertu de cét animal : car nature n'en a point produit en son vniuers, qui ait plus grande monstre de vertu, que cestuy, lequel fait profession d'amitié, d'industrie, de prudence & de plusieurs autres vertus que nous déduirons cy apres. En premier lieu, les Formis tiennent forme de Republique entre-elles, selon que dit Pline: car elles n'ont ny Roy ny Seigneur qui leur commande: autant en disent Aristote & Salomon, & est leur republique si bien policée & ordonnée, qu'il n'y a iamais guerre, ny contention ciuile entr'elles : aussi ne les void-on point iamais combattre & s'entretuër, comme font les hommes : ains, comme chacun peut voir, toutes trauailler pour le bien public, sans faire le leur à part soy, comme les autres animaux qui combattent pour sa tripe. Les Formis s'aydent l'vn l'autre à conduire leur munition, & faire la prouision generale pour toutes, & s'il s'en trouue vne par trop chargée ou fort lasse, sa proche voisine luy donne ayde, & ce auec tel ordre, que l'vne n'empesche point l'autre. Et s'il y a quelque chose trop pesante qu'elles veulent trainer à leur munition, elles s'y mettront tant que de besoin pour la trainer, cheminans ensemble tant vniment & si dextrement, qu'on diroit que ce sont gens faicts & duits au mestier de porter. Les autres animaux ont leurs nids & retraictes à part, de sorte que souuentesfois leur conuient auoir guerre contre ceux de leurs especes, pour leurs nids & giste : Mais les Formis n'ont qu'vne sale & tasniere generale pour toutes, sans auoir

chambrettes ny chambrillons particuliers, & pa-
ainsi elles s'entretiennent en amitié les vns auec les
autres, nous donnant vn grand exemple d'vser de
mesme comme elles font. Dauātage c'est chose mi-
raculeuse de l'industrie qu'elles ont à faire leur tas-
niere : car s'il leur est possible elles la feront tous-
jours aupres d'vne riuiere, ou d'vn ruisseau courāt,
& mettent la terre qu'ils en tirent à la bouche de
leur tasniere, pour seruir de rempart en Hyuer, de
peur que l'eau n'y entre : le dedans de l'entrée va
tournoyant deçà & delà, à fin de ne trouuer si ay-
sément leur tasniere, & font l'entrée plus estroite à
la bouche qu'au dedans. Au reste il y à trois estages
en leurs tanieres : dont l'vn est pour les masles, &
l'autre pour les femelles, lesquelles y font leurs pe-
tits : car il y a masles & femelles en ces animaux,
lesquels parient ensemble & font des petits, les-
quels ils nourrissent selon leur instinct naturel. Au
troisiéme estage elles font leur grenier, auquel el-
les mettent leur prouision & munition, selon que
dit Aristote: vsans de leur prouision auec telle me-
sure qu'elles n'ont iamais faute de viures. Et pour
ce que la pluspart de leur prouision est de fromēt :
pour garder que l'humidité ne la fasse germer, el-
les rongent & cōcassent le dedans du grain de fro-
ment d'où sort le germe (chose admirable & mira-
culeuse en nature) toutesfois Pline, Elian, & plu-
sieurs autres autheurs la tiennent pour certaine &
veritable: mesme si leur munition se trouue mouil-
lée des pluyes d'Hyuer, elles ont bien l'entende-
ment de la rafaischir & secher au soleil pour la gar-
der de pourrir: tellemēt que cét animal n'est iamais
oysif, ny de iour ny de nuict à la Lune : ce qui leur
vient

vient de grande Prudence. Car comme disent ceux qui en ont écrit, ce que l'experience ordinaire mõstre, on void les Formis les plus duites à ce mestier sortir tous les iours de leurs tasnieres, pour y apporter nouuelle munition : & apres qu'vne a apporté la prouision fraische, soit qu'elles la cognoissent à l'odeur, ou que l'instinct admirable que Dieu leur a donné, leur enseigne où elles se prennent, toutes sortent pour rafraischir leur munition : & suiuans leurs guides à grande foule, apportent leur munition par vn mesme chemin, sans toutesfois s'entreheurter l'vn l'autre : car vsans de courtoisie l'vne enuers l'autre, elles s'entre-font place pour passer, & quelquesfois cheminent ensemble. Cependant toutesfois il faut noter l'ordre qu'elles tiennent estant paruenuës au lieu où elles chargent leur munition : car les vnes tirent le grain hors de la paille & le portent hors : les autres le portent à la tasniere, à l'entrée de laquelle y en a d'autres qui reçoiuent la munition, & la portent au grenier : de sorte que chacune rend son deuoir selon son estat. Et quand elles apportent vn pois ciche, ou quelque autre grain plus pesant que le grain de froment, elles se mettent trois ou quatre, ou tant que fait de besoin pour le porter, & cheminent vniment ensemble sans aucun desordre. Et si dauanture elles rencontrent quelque lieu fascheux à passer, c'est merueilles de l'ordre qu'elles tiennent à le passer : car les vnes soustiennent le fais d'enhaut : & les autres le poussent contremont : mesmes celles qui suruiennent là par cas fortuit leur aident à monter ce fardeau. Et estans paruenuës à l'entrée de la tasniere, si le grain est

plus gros que la bouche de l'entrée, elles le mettent en quartiers, & ainsi les portent au grenier: cependant neantmoins les autres ne laissent de retourner à la prouision: si qu'on peut dire, par conclusion, que toutes trauaillent generalement pour le bien public. Apres que leur prouision est faite, & qu'elles ont de munition assez pour leur saison, elles s'enferment & se fortifient en leur tasniere, contre les pluyes de l'Hyuer: & cependant elles se nourrissent de la prouision qu'elles ont faite: lequel instinct naturel est dénié à tous autres animaux, horsmis à l'homme: & encore y a-il plusieurs hommes qui n'ont point soucy du lendemain. Dauantage, ce que la Formis fait double prouision pour sa vieillesse est bien considerable, car selon que dit Virgille, elle pouruoit à ses vieux ans: ce qui luy vient d'vn instict naturel, par lequel elles preuoiẽt tous les ans vn Hyuer à venir. Item cét animal à vne certaine inclination naturelle, contraire à sa brutalité: car il semble qu'il a cognoissance de Dieu & quelque sentiment de religion, attendu que selon que dit Pline & Elian, elles obseruent religieusement certains iours de festes, comme toutes nouuelles lunaisons: chose fort mal aysée à croire, & neantmoins possible. En outre selon que disent les mesmes Autheurs, elles ont vne certaine charité entr'elles: car elles enseuelissent celles qui meurent par vne certaine compassion. Cleante Philosophe recite vne Histoire admirable, touchant la Formis, si toutesfois elle est veritable: car selon que raconte Elian, Cleantes estant vn iour assis aupres d'vne formiliaire, pour bien considerer leur naturel, vid certaines Formis portans vn au-

tre Formis morte, lesquelles arriuées à l'entrée de la tasniere de celle qui estoit morte, s'arresterent, & vid d'autres sortir de la tasniere qui se joignirent à celles qui venoient de dehors, comme si elles parlementoient ensemble: & comme les vnes sortoient & entroient en la tasniere, il vid en fin que celles de dedans apporterent vn petit ver hors de leur tasniere, lequel celles de dehors prindrent comme pour payement de leur peine, & s'en allerent, laissant-là le corps de la Formis, qu'elles auoient apporté à celles de sa tasniere pour l'enseuelir; ce qu'elles firent soudain que les autres furent parties. Et certes c'est chose admirable que ces animaux si petits, qu'à peine les peut-on voir, seruent d'exemple à l'homme pour estudier à paix & concorde, & pour estre mesnager, laborieux, prudent, & charitable: de sorte qu'il sert à instruire l'esprit & entendement humain: & par ainsi ne le faut iuger si inutile que Pline le fait, encore qu'il ne produise ny miel ny autre viande: car il sert encore à la santé de l'homme, & principalement ses œufs, lesquels, selon Pline, incorporez en laict de chienne guerissent les douleurs des oreilles. Item apres qu'on les a mollifiez, on en fait vn lauement auec du sel, qui est fort propre à oster les taches & feux volages qui viennent au visage. Outre plus si on mange des Formis, elles guerissent le mal des yeux. Et neantmoins pour ce que ce pauure animal se paist de grain d'herbes, & des fruicts d'arbres, seulement pour se conseruer en son essence, & perpetuer sa generation, & que par ce moyen il peut faire quelque dommage par les champs: l'homme vindicatif se sentant offensé

Œufs de Formis

de ce petit dommage, a inuenté mille moyens pour faire mourir ces pauures bestes : car selon que dit Pline, l'Origan pulverisé & incorporé en souffre auec vn peu de chaux viue, fait mourir les Formis: Dit d'auantage, que rembouchant l'entrée de leur tainiere de limon marin & de cedre, elles n'en sortiront iamais. Toutesfois il n'y a chose plus propre à les faire mourir, que l'herbe nommée Heliotropium. Et de fait, Auicenne par vn chapitre entier s'est estudié à mettre en auant plusieurs moyens de faire mourir ce pauure bestail : & y a pris autãt de peine que s'il eust voulu chasser vne peste ou fiéure quarte. Ce que dessus s'entend de nos Formis : car en la region des Dardes, qui habitent és Indes Orientales vers la plage Septentrionale, y a des Formis de la grosseur & grandeur d'vn Loup, que les gens du pays craignent autant que Lyons, selon que tesmoignent plusieurs Autheurs. Et dit-on qu'en foüillant & tournant la terre, elles iettent hors grande quantité d'or, lequel les gens dudit pays vont amasser, quand ces Formis espouuentables sont retirées : ce qu'ils n'oseroient faire les sentans en campagne : mesme quelquefois ce bestail ayant esuenté ces rechercheurs d'or, sort dehors, & tuë tous ces pauures arpailleurs qu'ils rencontrent. Et n'y a autre moyen de chercher l'or en asseurance, que d'y venir sur des Chameaux legers, afin d'auoir meilleur moyen de fuyr, si d'auanture les Formis éuētent les rechercheurs d'or: mesmes ils laissent tomber de guet à pēd quelque piece de chair pour amuser lesdites Formis, & auoir moyen cependant de pouuoir eschapper. Finalement, il semble que ce soit chose monstrueuse

que nos Formis chargent aisles : toutesfois il y a vn Prouerbe commun, qui dit qu'au dam de la Formis les aisles luy viennent : en quoy il appert qu'il en est quelque chose : car dés que ce bestail a chargé aisles, le vent l'emporte où il luy plaist.

D'où vient que les vns viuent longuement, & les autres peu, & quelle complexion est la meilleure pour viure longuement. Item comme se doit entendre ce qu'on dit que les iours de l'homme sont nombrez.

CHAP. VI.

L'APOSTRE S. Paul dit que tous hommes sont sujets à mourir vne fois, & en cela tous hommes sont égaux. Toutesfois il y a difference és termes de la vie : car les vns viuent plus, & les autres moins : & toutesfois selon que dit Iob, le temps de nostre vie est compassé : & n'est possible à l'homme de passer les bornes que Dieu a plantées & determinées pour nostre vie. Les choses donc estans ainsi comme à la verité elles sont, il n'y aura point de mal d'entendre ce qui cause la vie à l'homme : pourquoy l'vn vit plus que l'autre : qu'elle cõplexion est la plus propre pour viure longuement : & en fin comme se doit entendre ce qui est dit, que nos iours sont contez & determinez, & qu'il n'est possible de passer outre : qui sont poincts assez obscurs & entendus de peu de gens. Pour bien entendre donc ce qui concerne de la longueur de la vie, il nous faut presupposer en premier lieu que la vie de l'homme, & l'entretien du corps humain, cõsiste en l'accord & harmonie des quatre qualitez elemẽtaires dont il est composé : à sçauoir du chaud, du

froid, de l'humide, & du sec : & par expres en l'armonie proportionnelle de la chaleur & de l'humidité : ce que bien demonstre Aristote, lequel fait seulement mention de la conuenance de ces deux qualitez, pour l'entretien de l'hõme. Aussi void-on par experience, que l'homme n'a garde de faillir pẽdant qu'il a sa chaleur naturelle : car à ceste chaleur est le principal instrument pour conseruer l'ame vegetatiue. Et de fait la vie de l'homme ne consiste en autre chose qu'en l'entretien des instrumẽs & origines de l'ame : entre lesquels la chaleur naturelle tient à bon droit le premier rang : car ceste chaleur est si necessaire à l'entretien du corps humain, que defaillant, l'ame est contrainte abandonner le corps, & mettre fin à la vie de l'homme. Et pour ce que ceste chaleur naturelle tient du feu, qui de son naturel, consume tout ce qu'il rencontre, il luy conuient opposer vne autre qualité contraire pour conseruer les corps inferieurs : à ceste cause Dieu mit l'humeur radicale ou naturelle, auec ceste chaleur naturelle, pour la nourrir & entretenir, tout ainsi que le feu se nourrit en l'huile. Et pour ce que ceste humeur radicale se consume & diminuë iournellement, pour l'entretenir, il falut que tous animaux beussent & mangeassent : & que par ce moyen l'humeur causée de la digestion suppleast au deffaut de la naturelle. Mais attendu que, comme dit Aristote, l'humeur causée de digestion n'est si parfaite, que la radicale, & naturelle, encore qu'elle serue beaucoup à l'entretenir : par necessité l'humeur radicale se diminuë tousiours : (car l'humeur accidentale, causée de la digestion, n'est iamais si parfaite que la radicale, qui s'est

Humeur radicale

éuanouye) & par ce moyen s'éuanouyssent entierement, la chaleur naturelle se perd, & le corps prend fin. Car si l'humeur radicale, causée de la digestion, estoit si parfaicte que l'humeur naturelle qui s'est éuanouye, l'homme viuroit infiniment, selon que disent les Theologiens, lesquels maintiennent que la proprieté de l'arbre de vie, que Dieu mit au Paradis terrestre, conciftoit en ce principalement que mangeant son fruict il restablissoit l'humeur radicale qui seroit perduë & éuanouye. De là vient que cét arbre fut prohibé à Adam & Eue apres qu'ils furent chassez du Paradis terrestre. Mais si nos premiers peres se fussent maintenus en leur Iustice originelle, eux & leurs successeurs, mangeās du fruit de cét arbre, eussent vescu eternellement en fleur d'âge sans se refsētir d'aucune corruptiō, ou vieillesse, iusqu'à ce que Dieu eut glorifié leurs corps sans passer le passage de la mort: mais attendu que l'humain lignage a perdu ceste prerogatiue par son peché, qui a introduit la mort au monde: ce n'est de merueilles si ce deffaut se remarque en nous. Or pour retourner à nostre propos ie dy, que la vie dure plus ou moins selon que la chaleur & humeur radicale seront accordantes & proportionnées: car ceux en qui ces qualitez se rencontreront plus temperées & mieux proportionnées viuront dauantage, & non ceux qui abonderont esdictes qualitez. De là vient qu'on voit plusieurs petits animaux, où y a peu de chaleur & d'humidité, qui néantmoins viuent plus longuement que ceux qui sont plus grands & qui abōdent plus esdites qualitez: ce qu'aussi aduient tant és arbres qu'és hommes; tellement qu'on peut dire que la longue vie

Arbre de vie.

consiste en la temperance & iuste proportion de la chaleur & humidité laquelle défaillant, la compagnie, c'est à dire la vie se dissout. Car quand la chaleur surpasse l'humidité, elle consume en peu de temps le corps, ainsi qu'on peut voir és hômes coleriques : au contraire quand par l'humidité excessiue la chaleur se trouue esteinte, comme on void és flegmatiques, il en aduient de mesme. Par cecy toutesfois il ne faut entendre qu'il y ait autât d'humeur que de chaleur, ains conuient que la proportion y soit gardée: c'est à dire que la chaleur surpasse l'humidité proportionablement ; car vne chose agente n'a pas grande vertu d'operer sur l'autre, si elle surmonte la partie passiue : ce que tacitement demonstre Aristote, quand il dit que parmy les deux qualitez que dessus, y doit auoir quelque peu de froideur meslée, pour moderer la chaleur du feu radical, & ce qu'il ne consume entierement l'humeur naturelle, & que le sec aussi y est requis pour desseicher l'humeur radicale, de sorte qu'il ne puisse esteindre le feu naturel: comme souuent on void aduenir aux petits enfans qui meurent de trop grande humidité: toutesfois entre ces quatre qualitez le chaud & l'humide sont tenus pour les principales, comme estant complexions vitales & causans la vie. Quand au froid & sec encore qu'ils seruent grandement à la conseruation de la vie, neantmoins on tient ces deux qualitez pour l'entrée & commencement de la mort : car le froid est ennemy du chaud, auquel principalement consiste le poinct de vie: & le sec est opposite & côtraire à l'humeur, qui neantmoins nourrit la chaleur naturelle ; ainsi qu'on peut voir és vieilles gens,

lesquels viennent secs & froids quand ils approchent de la mort: mesmes en tous corps morts, qui ordinairement sont secs & froids. L'homme donc, moyennāt la bonne temperature du ciel, doit temperer sa complexion, parmy ces quatre qualitez, de telle sorte qu'il maintienne sa chaleur en premier lieu, & l'humidité apres, faisant seruir le froid & le sec selon leurs offices & quartiers : par ainsi ceux qui ne se trouuent ainsi proportionnellement temperez, ont naturellement courte vie : voila donc quant aux causes de la longue & courte vie. Reste maintenant à toucher quelle est la meilleure complexion de toutes, pour viure longuement. En premier lieu il faut noter que des quatres complexions qui sont en l'hōme, à sçauoir, colerique, flegmatique, sanguine, & melancholique, la sanguine est la meilleure, pour rendre la personne de longue vie : car le sang est chaud & humide, lesquelles qualitez sont propres à entretenir la vie. Item son humidité n'est point aqueuse, ains est aërienne, estant chaude & humide, & conforme à la complexion sanguine, & par ainsi ceste complexion sanguine participant à quelque chaleur temperée, & à humidité suffisante pour nourrir la chaleur, est la plus propre de toutes les complexions pour faire viure longuement. Quand à la colerique elle dure moins, par ce que la force & viuacité de son feu & de sa chaleur, ne peut longuement durer auec le sec, la flegmatique & aqueuse ne peut estre digerée de la chaleur, à cause de son humidité excessiue, & par ainsi elle tombe aisément en corruption, qui en fin cause la mort. La melancolique estant terrestre, abbrege la vie auec sa froideur &

Sang. *Colere.* *Melancolie.*

ficcité, sont qualitez contraires à la chaleur & humidité : parquoy ce n'est de merueille si elles accourcissent la vie, quand elles abondent en quelque corps. Toutesfois si la colere se mesle auec le flegme, & qu'elle surmonte proportionalement le flegme, ceste complexion est assez resseante pour donner longue vie. Quand aussi le sang surpasse la melancolie en bonne proportion, ceste complexion est bonne, car le chaud & l'humide du sang se trempent au froid & au sec de la melancholie : & par ainsi il y a des complexions composees, qui sont beaucoup meilleures que la simple sanguine pour donner longue vie. Par ce que dessus donc, on peut voir que la vie de l'homme est limitée par la vertu & force de sa complexion, & par la proportion des qualitez élementaires, de sorte que les diuerses proportions causent la diuersité des termes de la vie de l'homme: aussi dit-on que l'hõme peut viure pendãt que sa chaleur naturelle dure, & que l'humeur radicale l'entretient. Et quant à ce qu'on dit que la vie a ses limites qu'il est impossible de passer, faut noter qu'encore que la complexion & vertu naturelle de l'homme ne puisse porter & entretenir iusques au dernier poinct : ce neantmoins de mil, vn ne vient à ce poinct, il y a tant de desastres qui viennent accidentalement, ou par quelque desordre, que la pluspart meurt auãt que nature leur défaille, soit par famine, par peste, par poison, par gourmandise, par paillardise, par mauuaises viandes, ou par maladies causees d'infinis excez que les hommes font, & par ainsi le vray terme naturel de la vie de l'homme, est quand nature deffaut: de sorte qu'il est impossible de passer

ce poinct. Et c'est comme il faut entendre ce passage de Iob, où il dit : Seigneur, tu as estably des bornes à l'homme qui luy est impossible de passer. Par ce passage on peut voir clairement que l'homme peut bien abbreger sa vie, mais non l'alonger: tellement qu'on void plusieurs de bonne complexion, & qui deuoient viure vn monde d'ans, lesquels neantmoins sont de courte vie, par quelque cause exterieure qui leur aduance leurs iours. Toutesfois ce passage de Iob se peut autrement entendre, pour le regard de la presence de Dieu, lequel donne à vn chacun son terme de viure, soit par la complexion naturelle, ou par quelque autre but qu'il assigne à la vie de l'homme. Et pour ce qu'il n'y a rien de caché à la sapience de Dieu qui sçait toutes les causes & accidens qui peuuent venir à l'homme : il est impossible à l'homme, de pouuoir allonger sa vie outre l'ordonnance de Dieu, encore que ce soient causes contingentes. Et par ainsi on peut dire qu'il y a deux termes en la vie de l'homme: dont l'vn dépend de l'harmonie & proportion des qualitez élementaires, & que l'autre est selon la préordonnance & prescience de Dieu. Entre lesquels termes y a seulement ceste difference, qu'on peut paruenir iusqu'au premier, sans toutesfois le passer : mais tous viennent au second. Et encore que par cours de nature on puisse passer ce second terme : ce neantmoins il n'y a nul qui le passe. Autant en peut-on dire des autres animaux & des plantes.

Comme la vie de l'homme s'est abbregée dés le commencement du monde, & ce en diuers temps: & des termes diuers de l'homme, auec plusieurs histoires faisan. à ce propos, mesme de ceux qui ont vescu longuement.

CHAP. VII.

APRES auoir monstré la maniere de pouuoir entretenir ceste vie, & declaré la raison pourquoy les vns viuent plus & les autres moins, sera bon d'entendre en quel temps l'armonie naturelle des qualitez élementaires, qui entretient le corps humain, a cõmencé à venir en décadence, laquelle dés le commencement du monde iusques à present est venuë tousiours en diminuant, tant en temperature de complexions, qu'en qualité des viandes, qui conseruent & restablissent ceste vie, de sorte que la vie de l'homme est venuë tousiours en accourcissant. Au premier monde les hommes viuoient huict & neuf cens ans, selon que i'ay demonstré au premier liure de ces diuerses leçons: où i'ay amplement traitté des ans des anciens, & des nostres. Pour maintenant ie parleray de la décadence de l'aage de l'homme, chose fort notable, & dont la sainte Escriture fait mention. Car il est escrit que la premiere décadence de l'âge de l'homme, fut reiglée & limitée à cent & vingt ans, incontinent apres le Deluge, selon qu'on peut voir en Genese, où le Seigneur dit que la vie de l'homme sera de 120. ans, non qu'il die que l'hõme ne puisse passer six vingts ans, mais il veut dire que l'homme pourra viure six vingts ans en bonne disposition,

de sorte que le reste de sa vie ne sera que vieillesse fascheuse & insupportable. Abraham qui fut long temps apres le deluge vesquit 175. ans. Iacob auoit 130. ans lors qu'il vint en Egypte, où il vesquit encore dix ans : & de fait plusieurs autres, que nous pourrons alleguer, vesquirent longuement. Du depuis la vie de l'homme fut encore accourcie du temps de Dauid, lequel dit ainsi en ses Pseaumes: La vie de l'homme est de 70. ans, & celle des plus robustes de 80. tellement que qui passe cét aage il tombe en vne vieillesse fort fascheuse à supporter. Aujourd'huy nous voyons que ceux qui sont de foible complexion ne passent point cinquante-cinq ans, & les plus robustes soixante & cinq, (i'entens pour estre dispos aux operations & actions de l'homme) & par ainsi la vie de l'hôme aujourd'huy ne dure pas la vingtiesme partie de celle des hommes du premier siecle. Quant à ce qui est à venir Dieu le sçait. Les anciens Philosophes ont fort trauaillé à rechercher la raison de ceste difference, & décadence d'âge. Aucuns attribuoient cela aux influences celestes, les autres alleguoient d'autres raisons, comme Pline, & plusieurs autres qui limitent la vie de l'homme à six vingts ans. Berose n'en met que cent dix-sept. Petosiris cent vingt & six : mais Censorinus suiuant l'opinion du Philosophe Eslafez, n'assigne pour viure à l'homme que 80. ans. Dioscoride suiuant les Egyptiens, dit que la vie de l'hômme est longue, ou courte selon le poids de son cœur, ainsi que plus amplement auons demonstré en la premiere partie de ce traicté, où auons allegué plusieurs raisons, faisans à ce propos, sans toutesfois entrer aux secrets de la vo-

lonté de Dieu. En premier lieu Dieu ordonna aux animaux de boire & de manger pour entretenir l'humeur naturelle, & radicale, leur donnant aussi moyen de perpetuër leur espece par l'acte de generation: mais comme le boire & le manger n'est assez suffisant pour restablir l'humeur radicale qui se diminuë & s'esuanoüit iournellement, de sorte que sa vie se perd quand & luy: aussi n'est-il possible de rendre, par l'acte de generation, vn corps si parfaict qu'estoient ceux du premier siecle: car la vertu & force de la complexion radicale, qui est appellée principale complexion, est grandement diminuée: & de là vient que la vie des hommes s'abbrege & s'accourcit tous les iours. L'autre raison qui neantmoins dépend de la premiere, est telle: c'est que les viandes dont l'homme se substante, ont beaucoup diminué & perdu de la vertu qu'elles auoient au commencement du monde: de sorte qu'il est impossible de rendre le genre humain de telle perfection corporelle, qu'estoient ceux du premier siecle. Et par ainsi défaillant la vertu de la complexion de l'homme, & l'harmonie des qualitez élemẽtaires estant abastardie, & finalement les viandes diminuées en bonté: ce n'est de merueille si la vie presente est bien accourcie. Et jaçoit que le temps que dessus serue quasi de limite ordinaire à la vie de l'homme: ce neantmoins on trouue assez de personnes qui ont vescu d'auantage pour estre de bonne & forte complexion: pour ce aussi qu'il plaist ainsi à Dieu, la main duquel n'est iamais liée, & moins sujette à aucune loy. Toutesfois afin que ne nous plaignions du peu de temps qu'auõs à viure, pour nous cõsoler en ceste brieffe

ueté de vie, ie mettray en auant quelques exemples de plusieurs qui ont surpassé les autres hommes en longueur de vie, sans toucher au premier siecle: car ceux dont ie parleray, ont vescu si longuement, dés que la vie de l'hõme fut retranchée: Arphaxad, fils de Sem, nepueu de Noé, nasquit deux ans apres le deluge, & neantmoins vesquit 330. Salé son fils, en vesquit 433. Heber fils de Salé, dõt les Hebrieux prindrent le nom, vesquit 467. ans, de son temps la confusion des langues vint : mais luy garda l'Hebraïque, qui estoit la premiere langue du monde, pour ce qu'il ne consentit au superbe bastiment du fort de Babylone: Tharé pere d'Abraham, vesquit deux cens ans : & Abraham cent soixante : Isaac cent octante cinq : & Iacob cent soixante & cinq: Depuis la vie de l'homme commença à diminuer. Moyse neantmoins vesquit six vingts ans: & Aaron six vingts & trois: Sarra ancienne matrone fort renommée, vesquit six vingts sept ans: & la vaillante Iudith, qui couppa le col à Holofernes, vesquit cent cinq ans, selon qu'on peut voir en la saincte Escriture qui rend tesmoignage de tout ce que dessus. Quand aux Histoires prophanes, on y trouue plusieurs qui ont vescu longuement, comme Nestor fils de Nelus, lequel vesquit si longuement, que les anciens souhaittans à quelqu'vn longue vie, luy desiroient les ans de Nestor, lequel à son dire auoit vescu trois cens ans. Et de fait, Homere dit, que le Prince Nestor ayant quasi trois cens ans, vint au secours des Grecs contre les Troyens, auec vne grosse armée de mer. Autant en disent Iuuenal, Ouide, Tibulle, & plusieurs autres Autheurs. Argantonius Roy d'Andelouze, ancien-

nement appellée Turdetanie, vesquit cent cinquãte ans, selon que dit Strabo, apres le Poëte Anacreon: toutesfois selon Herodotes, & Silius Italicus Poëte Espagnol, ce Prince vesquit trois cens ans. Valere le Grand, & Pline disent qu'il regna quatre-vingts ans, & en vesquit six-vingts. Pline aussi fait vn grand narré de certains Roys d'Arcadie, & de plusieurs autres, tant hommes que femmes, qui vesquirent longuement: mais pour ce que les choses de si longue main me tiennent aucunement en doute, ie mettray icy certaines Histoires que ie tiés pour veritables. Marcus Valerius Coruinus vesquit cent ans, selon que dit Valere le Grand, ayant esté six fois Cõsul à Rome: dit outre qu'il auoit 46. ans entre son premier Consulat; & le dernier an qu'il fut fait Consul, & qu'il vesquit le reste de son aage en bonne disposition, tellement qu'il pouuoit exercer les Estats qu'on luy donnoit. Stephanus Romain, estant desia de bonne aage, seruit de Baladin deuant l'Empereur Octauius, és jeux seculaires qu'il fit à Rome, & 73. ans apres, il balla encore és jeux de l'Empereur Claudius, & vesquit depuis longuement. Titus Fulonius Bolognois vesquit 150. ans, ainsi qu'apparut par les dénombremens & recognoissances, qu'on faisoit anciennement de cinq ans en cinq ans, à quoy l'Empereur Claudius print grand peine pour en estre informé au vray, car il estoit fort curieux de telles choses. Et pour n'estranger les Dames de nostre discours, & leur donner espoir de longuement viure, faut noter que Terentia femme de Ciceron vesquit cent dix-sept ans. Claudia femme d'Offellus, paruint iusques à cent & quinze ans, ayant eu quinze enfans

C'estoient ceux qui se faisoient de cent ans en cent ans.

enfans masles. Samura Romaine auoit cent dix ans quand elle mourut: mais sur toutes femmes Valeria Capriola me fait estonner, laquelle ayant cent & quatre ans, seruit de Balladine és jeux seculaires de l'Empereur Octauius : ayant desia ballé és autres jeux seculaires, où y auoit quatre vingts & onze ans passez. Pline aussi dit vne chose fort admirable, & neantmoins veritable : c'est qu'és rôolles & dénombrements faits par Titus & Vespasian Censeurs, on trouua à Parme trois hommes ayans chacun six vingts ans : & deux qui en auoient chacun six vingts & dix : & vne femme ayant six vingts & douze ans : dit outre qu'en la Romanie on trouua cinquante quatre hommes ayans chacun cent ans : cinquante sept de cent & dix, quatre de cent & trẽte, & autres quatre qui auoiẽt chacun six vingts quinze ans, dit aussi qu'on en trouua encore quatre qui auoient chacun cent quarãte ans, chose inusitée & qui n'est veuë maintenant. Or laissans l'Italie, parlons vn peu des estrãgers qui ont vescu longuement. Gorgias Leontin Philosophe fort renommé, vesquit en bonne disposition plus de cent ans, iceluy ayant cent sept ans fut interrogé pourquoy il prenoit si grand plaisir de demeurer au monde, à quoy respondant il dit : que de la grace à Dieu il n'auoit iamais fait chose pourquoy on le peut blasmer en sa vieillesse, qui est vne responce grande & bien notable à qui la peut dire en verité : Seneque Philosophe de Cordouë, vesquit cent & quatorze ans : le renommé Apollonius Tyaneaus auoit cent ans passez lors qu'il mourut. Democrite, par le tesmoignage de Diogenes Laërtius, vesquit cent neuf ans, & mourut sans sen-

tir aucune fiévre, ny autre mal : Galen Prince des Medecins vesquit en bonne disposition cent quarante ans, & mourut par deffaut de nature, sans sentir aucun mal : Attila, Roy des Goths, qui de son temps fut fort cruel, & de grand pouuoir, vesquit cent & quarante ans, seruant de fleau au genre humain, & gastant tout par guerre, & infinies cruautez qu'il exerçoit. Massinisse Roy de la Guinée, vesquit quatre vingts & dix-sept ans, ayans regné soixante : ce Prince n'eut iamais la teste couuerte pour le Soleil, pour vent, ny pour pluye qu'il fit : mesme sur ses derniers iours il en vsoit de mesme, & se tenoit debout la pluspart du iour, marchant à pied auec ses armes aussi dextrément que le plus ieune Soldat de son armée : il engendra vn fils à quatre vingts ans, & laissa apres sa mort quarante quatre fils qu'il auoit engendrez. Quant aux Hermites & Peres anciens, on trouue que plusieurs ont vescu longuement par leurs abstinences, mesme Paul, premier Hermite, lequel vesquit six vingts ans : Anthoine Hermite Egyptien, vesquit cent cinquante ans, & Crenius son compagnon cent. Maintenant on ne trouue point de gens qui viuent tant, car de iour en iour la vie de l'homme va accourcissant : en quoy appert que la fin du monde s'approche, toutesfois Dieu monstre en tout temps ses grandes merueilles : car du temps de l'Empereur
L'an 1140. Conrad, qui fut l'an de nostre Seigneur 1140, ou enuiron, mourut vn homme, qui auoit seruy l'Empereur Charlemagne en ses guerres : de sorte que il fut trouué cét homme auoir trois cens soixante ans, & estoit appellé Iean des temps, lequel nom luy fut donné, comme ie pense, à cause de

Iean des temps ayant vescu 360. ans.

son grand aage. Mesme ie pense, que de luy est venu ce prouerbe qu'on dit communémẽt, Iean, Iean, fie toy en Dieu.

La maniere de cognoistre la vraye opportunité de faire quelque chose, & comment les anciens peignoient Occasion.

CHAP. VIII.

IL gist grande prudence, à sçauoir prendre l'opportunité, & faire les choses en temps: car il y a grand esgard à faire ou ne faire vne chose en temps, attendu qu'il est bien difficile de retourner au poinct, quãd on l'a vne fois failly. Et de fait, les Philosophes Grecs ont laissé par escrit plusieurs sentences notables, faisans à ce propos: lesquels ont tousiours estimé grande prudence de sçauoir cognoistre l'opportunité des temps, & prẽdre l'occasion quãd elle s'offre. Salomon dit en son Ecclesiastique, que toute chose à sa saison, qu'il y a temps de naistre, temps de mourir, temps de planter, tẽps d'arracher, temps de tuer, temps de guerir, tẽps de rire, temps de pleurer, temps de se taire, temps de parler, temps de bastir, temps de ruiner, temps de guerre, & temps de paix: en somme on pourroit alleguer plusieurs autres exemples, pour mõstrer qu'elle perte c'est de faire vne chose hors du tẽps, & quel profit reuient à l'homme de faire vne chose en temps & lieu. Menander Poëte Grec dit, que toutes choses faites à propos & en tẽps, ont grãde grace: car l'opportunité à plus de force que la loy: tellement qu'vn peu donné en temps, est estimé beaucoup. Hesiode Poëte Grec nous ordonne de

te. ir moyen, & obseruer le temps : car l'importãce de tous affaires gist à attẽdre le temps, & l'opportunité. Pindare dit que le temps a grande force en toutes choses : aussi selon Horace, l'homme se doit tousiours acheminer aux affaires, quand il void le temps. Socrates escriuant à Democrite, dit que toute chose est mauuaise estant faite hors saison: en somme, il n'y a homme experimenté qui ne face cas des choses faites en saison. Cependant toutesfois il faut noter que comme il est bon d'attendre l'opportunité du temps à faire quelque chose, que aussi il ne faut laisser couler le poinct de bien executer vn affaire, quand il vient : c'est ce qu'on dit communément qu'il ne faut mespriser l'occasion: car toutes choses faites hors de la constellation & consentement des Astres (encore que l'occasion vienne d'ailleurs) ne vient iamais en bonne perfection. Et de fait l'occasion & opportunité des choses a esté tant estimée des anciens, tant Grecs que Latins, qu'ils auoient tousiours son pourtraict, cõme pour miroir deuant les yeux. Les Latins la peignoient en habit de femme : mais les Grecs la peignoient en forme d'vn ieune enfant, ayant vn pied sur vne rouë tournant, & le deuãt du visage tout couuert de cheueux rabbatus dessus, & le derriere de la teste chauue & rase: c'est le pourtraict que luy donnerent Posidius Poëte Grec, traduit en langue Latine, par le docte Erasme, & Ausone Poëte Lõbard, que le seigneur Thomas Morus Anglois, homme fort renommé par son sçauoir, de nostre temps a traduit en langue Castillane par forme de dialogue : car Morus dit que ce qu'Occasion se tient debout sur vne rouë, monstre son insta-

Occasion & son image moralisee.

Messie se trompe: car le Poëte Ausone estoit Bourdelois.

bilité, & ce qu'elle a des aisles aux pieds, monstre qu'elle passe legerement sans s'arrester: dit outre, qu'elle a le front & le deuant du visage fort touffu de cheueux, pour estre aisément prinse de ceux à qui elle se presente, & que d'ailleurs elle a le visage couuert, pour passer sans estre cogneuë, estant chauue du derriere, de peur d'estre arrestée quād elle est eschappée. En quoy on peut comprendre, que l'occasion vne fois perduë, ne se peut recouurer, quelque peine qu'on mette apres. Ausone adjoustant à ce pourtraict, met l'image de repentance és espaules d'Occasion : monstrant, par ce, que tout ce qui peut aduenir d'vne occasion perduë, est de s'en repentir. Et de fait, il y a deux sortes de gens qui doiuent prendre de grands exēples en cecy : car aucuns sont si soudains en leurs affaires, que iamais ils n'en viennent à bout : pour n'attendre le temps opportun : les autres au cōtraire, sont si longs à conclurre leurs affaires, & s'arrestēt sur tant d'inconueniens qui peuuent aduenir . que ce pendant l'occasion de bien negocier se passe: lesquelles extrémitez sont à fuir à tous hommes de bon jugement, lesquels en attendant le tēps de bien faire leurs besongnes, ne laisseront ce pendant couler les occasions qui se presentent, autrement ils tomberont en vne tardiue repentance, qui sera de peu de profit,

---

Du pourtraict de Faueur, & de sa signification.

CHAP. IX.

LE discours du pourtraict d'Occasion m'a remis deuant les yeux celuy que les anciens

Romains assignoient à Faueur, tant pour le grand rapport que ces deux choses ont ensemble, que aussi pour ce que le vray temps & la vraye occasion de bien faire vne chose, est quād on a la faueur pour soy, c'est à dire, quand le Prince nous preste l'oreille, & nous fait bon visage. Car l'homme qui est en credit enuers le Prince, est caressé de tous: chacun trouue bon ce qu'il dit, & ce qu'il fait, & en fin toutes choses luy succedent en bien & à son honneur; car chacun luy porte faueur, ou de bon cœur, ou par feintise. Et certes il n'est ja besoin amener en jeu histoires, ny exemples pour prouuer ce fait: attendu que cela est pratiqué de tout temps, & que chacun en est abbreué, & par ainsi ie m'arresteray seulement à representer le vray pourtraict de Faueur, selon le traict des anciens, lequel se trouuera aucunement conforme à celuy d'Occasion. Car pour representer Faueur, ils peignoient vn jeune enfant aueugle, estant seul & sans compagnie. Barthelemy Dardan moralisant ceste peinture, s'introduit luy-mesme parlant au peintre Appelles en vn Dialogue, où il dit ainsi: O Appelles, veu la grande peine que tu prens à pourtraire l'image de Faueur, ie te prie dy moy de quelle race elle est sortie? A quoy respondant Appelles, dit que sa race est cogneuë de peu de gens. Et de fait, on trouue peu de resolutiō sur la source de Faueur: car les vns disent que la Faueur vient de beauté corporelle, les autres tiennent que c'est de bonne aduanture. Il y en a qui la font fille de Fortune ou d'Accident, & neantmoins plusieurs tiennent que elle procede des dons de la noblesse de l'esprit, ce qui est aisé à voir au Dialogue suiuant, où le Poëte

parlant à Apelles, dit :

Poëte. Qui est celle femme qui est à son costé, & qui ne l'abandonne point? *Apelles.* C'est Flaterie. *Poëte.* Et qui est celle qui la suit? *Apelles.* Enuie. *Poëte.* Qui sont ces gens qui l'enuironnent? *Apelles.* Ce sont ceux qui accompagnent Faueur, & luy obeyssent : c'est à sçauoir, Richesses & Plaisirs, source de tous vices. *Poëte.* Pourquoy as-tu mis des aisles à Faueur? *Apelles* Pour ce qu'elle ne peut marcher le pas, ains se jette en haut quand le vent de bonne fortune tire. *Poëte.* Pourquoy l'as-tu faite aueugle? *Apelles.* Pour ce que ceux qui sont en credit ne cognoissent plus leurs amis anciens. *Poëte.* Pourquoy luy as-tu assis le pied sur vne rouë? *Apelles.* Pour ce qu'elle suit les pas de la Fortune, estant inconstante comme elle. *Poëte.* Pourquoy la fais-tu tant enflée? *Apelles.* Pour ce que la prosperité aueugle l'entendement de l'homme. Ce Dialogue recité en sa langue originaire auroit plus grāde grace qu'il n'a en François : toutesfois messieurs nos fauoris y doiuent bien prendre aduis pour cognoistre les choses qui accompagnent Faueur, & l'instabilité d'icelle, afin de se gouuerner modestement en leur credit, sans s'enorgueillir; car outre ce que Dieu en est grandement offencé, il y a du danger d'ailleurs : ainsi qu'on a pû voir du passé, par la fin pitoyable & malheureuse de plusieurs fauoris des Princes, qui n'auoient sçeu vser sagement de leur credit.

Dialogue declaratif du sens moral de l'image de faueur.

Des sept Sages de Grece, auec plusieurs sentences notables qu'ils ont laissé par escrit.

Chap. X.

LEs Anciens Grecs appelloient Sages, ceux que nous appellons maintenant Philosophes: mais Socrates estimant ce nom de Sage estre trop arrogant, pour ce que c'est le propre de Dieu d'estre appellé absoluëment Sage, inuenta ce nom de Philosophe, c'est à dire amateur de Sapience, comme estant plus moderé que le nom de Sage, de sorte que tous les sçauans hommes qui ont esté depuis Socrates, se sont contentez du tiltre de Philosophe. Ce nonobstant il y en a eu sept à qui le nom de Sage a esté attribué du commun consentement de toute la Grece, à cause de leur grande science & vertu. Et de fait, plusieurs autheurs, tant anciens que modernes en font mention, & des Sentences notables qu'ils laisserent par memoire, desquelles j'ay proposé faire icy vn sommaire recueil, en langue vulgaire, à fin que chacun l'entende, monstrant qui furent ces sept Sages dont on a tant parlé: laissant donc à part ce fol liure des sept Sages qui a couru le pays, ensemble plusieurs opinions qu'on a semées touchant leur vie, qui neantmoins a esté d'écrite par Diogenes Laërcien, ie me tiendray à ce qu'en disent S. Augustin, Erasme, Philippe Berolde Raphaël de Volaterran, & plusieurs autres Autheurs renommez. Leurs noms donc furent, Solon, Chilo, Cleobule, Thales, Bias, Pittaque, & Periander, & furẽt quasi tous d'vn mesme temps: encore

Les nõs des sept Sages de Grece.

que les vns fussent plus vieux que les autres, & qu'il y en ait qui ayent vescu plus longuement que les autres: car tous estoient en estre durant le regne de Cyrus Roy de Perse, au temps que les Iuifs estoient captifs en Babylone: qui fut enuiron cinq cens cinquante ans auant l'aduenement de nostre Seigneur Iesus Christ, selon que dit Eusebe. Nous parlerons donc d'eux en particulier, quand nous toucherons les principales sentences qu'ils nous ont respectiuement laissees, encore qu'ils ayent laissé par memoire vne infinité de sentences communes: comme font ordinairement tous autheurs qui couchent par escrit. Ausone Poëte * Lombard a reduit en vers fort élegans plusieurs Sentences notables desdits Sages: desquels il parle amplemẽt en trois diuers lieux: venant donc premierement au Sage Bias, il nasquit à Priene ville maritime d'Ionie Region de Grece: ayant eu pour pere vn nommé Toramus. Ce Bias estoit grand Orateur, bon Aduocat, & bien versé en toutes sciences: estãt d'ailleurs doüé de plusieurs vertus: entre lesquelles il auoit cela de singulier qu'il m'éprisoit grandement les richesses & honneurs de ce monde. Ciceron dit de luy, que comme les ennemis saccageassent la ville où il demeuroit, & que chacun taschast de sauuer & d'emporter auec soy le meilleur de son bien, Bias seul ne voulut sauuer aucune chose de ses biens: & estant interrogé pourquoy il faisoit cela, il respondit qu'il emportoit tous ses biens auec soy: entendant sa Sagesse estre ses vrais biens. Sur toutes choses ce personnage taschoit d'entretenir vne amitié: aussi fut-il tenu tousiours des premiers de sa republique. Il disoit ordinairement

* Bourdelois, s'il n'en desplaise à Messe.

Bias Sage de Grece.

qu'il ne voudroit iamais estre iuge entre deux siés amis, ouy bien entre deux ennemis siens : car condamnant vn amy on perd son amitié : mais si on iuge entre deux ennemis, celuy pour qui on aura iugé deuiendra amy. Vn méchant homme luy demanda vne fois que c'estoit que pitié ou religion, auquel Bias ne respondit mot: dequoy marry celuy qui l'interrogeoit, Bias luy dit, pourquoy me demandes-tu vn cas qui ne te touche en rien. Auint vne fois que courant fortune sur mer, en vn nauire où il y auoit plusieurs gens qui ne valoient gueres, lesquels pleuroient & inuoquoient les dieux. Bias leur dit: Taisez-vous mes amis, car il n'est pas bon que les dieux sçachent que vous prenez ceste route. Il disoit ordinairement que la plus grand part des hommes est la pire. Aucone se trauailloit fort à confirmer ceste sentence: mais elle est si manifeste & tant veritable qu'elle n'a besoin de confirmation, comme estant conforme à l'Euangile, qui dit que plusieurs sont appellez, mais qu'il y en a peu d'esleus. Ciceron aussi le dit bien, affermant la race des méchans estre fort grande. Platon dit à ce propos, que les manieres de faire des gens de bien sont aneanties & submergées : & qu'au contraire les vices des meschans croissent iournellement comme l'herbe qu'on arrouse. Il y a des Autheurs qui alleguent plusieurs autres sentences de Bias, qui sont fort vtiles & necessaires, comme : Attribuë à Dieu le bien que tu feras: Ne porte iamais enuie au riche : Le seul auaricieux est pauure: Celuy peut estre dit homme de bien qui n'a aucuns remors de conscience : Le plus grand danger qui puisse aduenir à homme, vient de l'homme : L

Plato in Timaeo

plus riche don d'vne femme, est d'estre honneste & femme de bien. Aristote aussi attribuë ceste sentence à Bias. Les offices & estats monstrent l'hôme tel qu'il est : car plusieurs semblent estre gens de bien, comme aussi à la verité ils le monstrent par effect estans personnes priuées : qui ayans puissance de commander, manifestent & descouurent la malignité de leurs courages. Il disoit aussi qu'il se falloit porter enuers l'amy comme si vn iour il deuoit estre ennemy : & qu'il falloit traitter l'ennemy auec espoir que quelque iour il seroit amy. Aristote reprend ceste opinion en sa Rethorique : toutesfois à bien considerer comme se manient les amitiez aujourd'huy, on trouuera ceste sentence bien veritable : il y a encore plusieurs autres sentences dignes de memoire qu'on attribuë à ce Philosophe qui seroient par trop longues à raconter, & par ainsi ie les laisseray, ayant au préalable aduerty le Lecteur qu'apres la mort de Bias ses funerailles furent somptueusement faites aux despens de la Republique, en signe d'honneur perpetuel. Le second Sage de Grece fut Solon, encore qu'aucuns le mettent au premier rang. Plutarque, & plusieurs autres ont escrit amplement de sa vie: disans qu'il estoit né en Salamie, Isle sujette aux Atheniens, & yssu de noble & ancienne maison: son pere auoit nom Ecestides. Les Atheniens firent si grand cas de Solon, tant à cause de sa sapience & des victoires qu'il auoit obtenuës contre ceux de Mytilene, que de plusieurs autres entreprises qu'il auoit mises à fin fort dextrement, qu'ils s'assujettirent à ses ordonnances qui estoient grandes, selon que dit Plutarque, qui en fait mention

Solon.

d'aucunes. Mesmes il modera les loix de Draco, qui estoient si rigoureuses, que pour la moindre faute qu'on eust faite à Athenes, la vie y pendoit. Aussi Demas Orateur, disoit que Draco auoit escrit ses loix auec sang humain. Solon donc les corrigea, & establit à Athenes le conseil des Areopagites, selon que disent Aristote & Plutarque. Il eut pour concurrent à Athenes vn sien parent nommé Pisistrate : de sorte que tant plus Solon pourchassoit la liberté de sa patrie, tant plus l'autre s'estudioit à l'opprimer, toutefois en fin l'eloquence de Pisistrate eut plus de force que la bonté de Solon: tellement qu'il s'empara de la seigneurie d'Athenes : ce que Solon eut fait plus aisément que luy, s'il eust voulu. Car comme ceux d'Athenes luy eussent offert la souueraineté de leur Cité, il leur respondit que la maison de tyrãnie estoit fort plaisante : toutesfois qu'il y falloit vn escalier, & que par ainsi il ne vouloit estre tyran ny sujet à vn tyran. Et de fait, apres que Pisistrate se fut emparé d'Athenes il s'en partit, & demeura dix ans, allant par le pays, tant en Egypte, qu'ailleurs, iusqu'à ce qu'en fin il arriua à la Cour du riche Crœsus Roy de Lydie : lequel luy ayant monstré ses grãds thresors, luy demanda s'il auoit iamais veu vn plus bel équipage que le sien : auquel Solon respondant en Philosophe & en homme libre, luy dit que l'équipage des Paons, des Coqs & des Chapons luy sembloit plus beau, pour ce qu'il estoit naturel. Interrogé derechef si iamais il auoit veu homme plus riche ny plus heureux que luy, il luy respondit sans le flatter, qu'il auoit cogneu vn homme en son pays nommé Tellus, qui a son aduis estoit plus heureux

que Crœsus: car il estoit homme de bien & de vertu, & auoit veu ses enfans, & les enfans de ses enfans auancez, de sorte qu'il en tira seruice en vieillesse: plus, estãt venu en extréme vieillesse, il mourut combattant pour sa patrie à la chasse de l'ennemy: le Roy despité de la respõse de Solon luy dit: Pourquoy ne m'attribues-tu quelque degré de felicité? Auquel respondant Solon, luy remonstra les grandes mutations & trauerses qui peuuent aduenir à ceux qui sont constituez és grãds estats: & qu'estant subjet à mutation, il ne se pouuoit dire veritablement heureux: alleguant le prouerbe commun des Atheniens, qui disoit qu'on doit attendre la fin de la vie pour asseoir iugemẽt dessus. O sentence notable, encore qu'elle ne semble receuable à Aristote: car pendant que l'homme est en vie, il est tousiours incertain de son estat, & de sa renommée; ce que bien demonstre le Sage en l'Ecclesiaste qui dit ainsi: Ne loüe personne auant sa mort. Nostre Seigneur aussi voulut que ses Apostres & disciples ne s'arrestassent à saluër personne par les chemins: ce qu'aucuns exposent selon le dire de Solon, lequel disoit que pendant ceste vie l'homme ne se peut asseurer de tomber en inconuenient. Pline aussi se conformant à Solon dit, qu'vn iour iuge l'autre, & que le dernier iuge tout. Ouide pareillement afferme, qu'à considerer le dernier iour de l'homme, qui luy est incertain, il n'est possible qu'on le puisse dire veritablemẽt heureux. Mais pour retourner à Crœsus, quelque sage responce que luy fit Solon, il ne tint conte de luy, ny du grand bien qui luy pouuoit aduenir par la presence d'vn si grand personnage: n'asseant aucun

iugement sur les choses futures: de là vint que Solon se partit de sa Cour assez mal traicté : mais du depuis les affaires luy donnerent à cognoistre son erreur, & combien estoit veritable le dire de Solon. Car le grand Roy Cyrus ayant mené guerre contre luy, & l'ayant vaincu & fait prisonnier, ordonna qu'il fust bruslé vif : comme il estoit prest d'estre jetté au feu, se souuenant de ce que Solon luy auoit dit, qu'aucun ne se deuoit reputer heureux pédant ceste vie, s'escria à haute voix, ô Solon, Solon : dequoy estonné Cyrus fit arrester ceux qui auoient charge de brusler Crœsus, pour entendre de luy pourquoy il auoit ainsi reclamé Solon : auquel Crœsus raconta tout ce que luy auoit predit Solon: & qu'alors il cognoissoit son dire estre veritable: dequoy marry Cyrus & considerant en soy-mesme les grandes mutabilitez de Fortune, deliura de mort & de captiuité Crœsus : auquel dés lors il fit si grand honneur qu'il l'associa auec luy en ses Royaumes : en quoy on peut voir que ceste sentence de Solon a deliuré vn grand Roy de mort, & rendu vn autre plus sage qu'il n'estoit. Solon donc estãt paruenu à l'aage de 80. ans mourut à Rhodes: ordonnant par son testament, selon que dit Aristote, que son corps fust bruslé, & ses cendres semées par l'Isle de Salamie, à ce qu'elles ne fussent portées à Athenes, pour contraindre les Atheniẽs par ce moyen à garder ses ordonnances : car auant que partir d'Athenes, il fit promettre par serment aux Atheniens d'obseruer inuiolablement ses loix, iusqu'à ce qu'il fust de retour de son voyage: & de fait, selõ que dit Aristote, la republique d'Athenes se maintenoit en prosperité pendant qu'ils obser-

gerent les ordonnances de Solon. Au reste la plus-part des sentences de Solon sont conformes à la Religion Chrestienne, & à toute ciuilité, comme: Honore Dieu; Subuien à ton prochain; Soustien la la vertu de ton amy; Obeis aux loix; Refrene ta colere; Honore ton pere & ta mere; Ne iure point; Garde toy d'entrer en enuie; Ne sois leger à confermer vne amitié, & la maintiens quand tu y es; Marie toy à ta semblable; Reprês ton amy en secret lequel tu loüeras en public; Apren à gouuerner premier que prendre charge ny estat public; Fuy la compagnie des méchans; Loué & suy la vertu. Il disoit dauãtage que les loix estoient comme vne toile d'aragne, où les mousches & autres petits animaux s'attrapoient, mais que les grands & robustes animaux la rompoient aisément. Telles & semblables sentences notables se trouuent parmy ses loix & ordonnances: voila donc quand à Solon. Chilo fils d'Amaratus fut aussi mis du nombre des sept Sages de Grece: il estoit de Lacedemonie, cité fort renõmée en Grece, où il fut esleu au conseil des Ephores, à cause de sa grande prudence: cét estat estoit entre les Lacedemoniens, comme les conseruateurs & Tribuns du peuple estoient entre les Romains, Chilo estoit fort sommaire en ses discours, comme estoient ordinairement tous Lacedemoniens: aussi il fut appellé Aristagoras à cause de ce. Mesme quand quelqu'vn troussoit vne harangue en peu de paroles, on disoit qu'il auoit escrit sa harangue à la Chilonique. Il vesquit si longuement, selon que disent Pline, & plusieurs autres, que nature luy deffaillit: Toutesfois il mourut de joye, voyant vn sien fils auoir emporté le

prix és jeux & tournois Olympiques : & apres sa mort les Lacedemoniens firent ses funerailles fort solemnellement. La grande prudence de ce personnage se monstre assez és sentences notables qu'il auoit accoustumé de dire: & principalement en ce qu'il exhortoit vn chacun à se cognoistre soy-mesmes: ce qu'estant bien obserué, les hommes ne seroient si desordonnez & superbes qu'ils sont : car quasi tous vices & desordre procedent d'vn amour, & mécognoissance qu'on a de soy-mesme: c'est pourquoy l'Eglise Chrestienne admoneste vn chacun Chrestien tous les ans au commencement de nostre vie, se souuenir que nous sommes terre, & qu'en terre nous retournerõs. Platon recite que ceste Sentence de Chilo, Cognois-toy, estoit escrite en lettres d'or sur le portail du temple d'Apollo. Iuuenal dit ceste Sentence estre décenduë du Ciel. Macrobe au traicté du songe de Scipion, dit que l'oracle d'Apollon estant interrogé du moyen qu'il falloit tenir pour paruenir à felicité, respondit que c'estoit par la cognoissance de soy-mesme. Dominique interrogé en quel temps il commença à estre Philosophe, respondit que ce fut lors qu'il se commença à cognoistre. O reigle necessaire : car si l'homme se consideroit bien soy-mesme, & qu'il estudiast à cognoistre sa condition, son estat & sa vacation, & qu'il vesquit selon icelle, il ne seroit si alteré des choses qu'il ne doit, & ne peut faire, & n'y auroit tant de desordre au monde qu'il y a. Solon aussi auoit accoustumé de dire vn Prouerbe quasi semblable à cestuy : C'est à sçauoir, Souuienne-toy qu'il faut mourir : & par ainsi pouruois à ton Salut. Honore gens vieux : ne sois

murmura-

murmurateur: ne dy mal d'vn trespassé: choisi plustost la perte que le gain deshonneste. Estant forcé sois doux & humble: Tasche tousiours d'estre plustost estimé que craint. On éprouue l'or à la touche, & l'homme à l'or. Qui dit tout ce qui luy vient à la bouche, & souuent contraint ouyr choses qu'il ne voudroit. Chilo estant interrogé d'vn nommé Esope que c'est que faisoit Dieu: il luy respondit, qu'il exaltoit les humbles & déprimoit les superbes & hautains. Interrogé qu'elle chose estoit la plus difficile à faire en ce monde, il respondit que c'estoit de bien dispenser & employer le temps, & de pardonner les outrages & injures, qu'on a receuës, en somme il auoit de coustume de dire, qu'il vouloit tellement disposer sa maniere de viure: que les plus grands ne le méprisassent, & les moindres ne le craignissent point. Finalement Chilo fit en son temps, & dit plusieurs choses notables, qui seroient longues à raconter, & par ainsi nous departans de luy, nous viendrons au quatriesme Sage.

Suitte du discours des sept Sages de Grece.

CHAP. XI.

CLEOBVLE, qui fut l'vn des sept Sages, nasquit à Linde ville de l'Isle de Rhodes: ou selon aucuns, à Carie ville d'Anconie, region de Grece: son pere eut nom Euagoras. Ce Cleobule outre ce qu'il estoit fort prudent, estoit d'ailleurs de fort belle taille: & fort adroit de sa personne: tellement que l'vn & l'autre le rendoit fort admirable entre tous: Il s'adonna si fort à l'estude des lettres, qu'il abandonna patrie & parens pour

aller en Egypte, où y auoit grandes & fameuses Vniuersitez: il eut vne fille nõmée Cleobuline, qui couchoit fort bien en prose, & qui estoit fort stilée à proposer questions difficiles à soudre, comme ceste: Vn pere eut douze enfans, & châque enfant eut trente fils blancs, & trente filles noires, qui sont immortelles, & neantmoins on les void mourir tous les iours, & par lequel enigme est signifié l'an qui a douze mois: & chasque mois trente iours & trente nuicts. Or pour retourner à Cleobule, apres son retour d'Egypte, il merita par sa Sapience d'estre mis au rang des sept Sages de Grece. Aussi tenoit-on ses Sentences comme pour reigle de bien viure. Entre autres il auoit accoustumé de dire, que mediocrité estoit tres-bonne, & certes ce propos est bien conforme au dire de Chilo, qui vouloit qu'on se cogneust soy-mesme: car si nous nous cognoissions bien, nous nous gouuernerions par moyen en toutes choses. Au dire donc de Cleobule, qui fait si grand estat de mediocrité, il faut conclurre que toutes extrémitez sont vicieuses: c'est à dire, quãd il a du trop & du peu, c'est pourquoy les anciens Philosophes auoient accoustumé de dire. Garde toy du trop, monstrant par celà, que tous les excez sont mauuais. Aristote attribue ceste Sentence au Sage Bias, & les autres à Solon: mais soit comme soit, la vertu consiste tousiours en mediocrité, c'est ce que dit Aristote, que vertu se corrompt par le trop & par le peu, n'estant vertu autre chose qu'vne mediocrité qui consiste entre deux extrémitez. Horace ordonne en ses Sermons, qu'il y ait moyen en toutes choses, disant que tout ce qui auancera, ou passera en

Medio-crité.

arriere de ce moyen, ne pourra estre iugé bon ny bien fait. On pourroit aussi alleguer à ce propos vne infinité d'exemples, mesme touchant les quatre principales vertus, qui sont appellées Cardinales. Car force est logée entre crainte & hardiesse, & liberalité tient le moyen chemin entre auarice & prodigalité, ce qu'aussi on peut dire des autres vertus & operations humaines, qui se doiuent toutes reigler par le temps, & par la necessité, à la charge toutesfois de se garder du trop. Qui est vne doctrine conforme au dire d'Hesiode, allegué souuentesfois par Erasme, par lequel il veut qu'on tienne mesure. Autant en dit Platon, Terence, Plaute, & plusieurs autres autheurs, tant anciens que modernes : mesme on dit communement que les bien heureux ont tousiours suiuy le moyen chemin. Et de fait, la raison en est peremptoire : car toutes choses sont comme vn rien à leur commencement, sur la fin elles passent : par ainsi donc il faut conclurre, que leur perfection gist au milieu des cinq Zones & plages qui ceignent cét Vniuers, les deux extrémes sont tenuës pour inhabitables : & au contraire celle du milieu est tenuë pour la plus parfaite. Le Soleil qui est tenu comme Prince des Planettes, est au milieu des Estoilles errantes. Entre les hommes, le lieu d'honneur est au milieu : mesme il est bien difficile de faire quelque accord ou appointement sans vn tiers qui serue de moyen. Pour conclusion le moyen est si recommandable en toutes choses, que Iesus Christ mesme a voulu estre appellé mediateur entre Dieu & les hommes, & par ainsi Cleobule auoit grāde raison de faire si grād estat de mediocrité. Il vsoit aussi de plusieurs

autres ſentences notables, comme : garde toy de donner occaſion à ton amy de te reprendre : & te garde des embuſches de ton ennemy. Auant que ſortir de ta maiſon penſe à ce que tu as à faire : & eſtant de retour, aduiſe ce que tu as fait. Marie toy à ta ſemblable : car prenant femme de meilleure maiſon que toy, tu te rendras eſclaue à ſes parens. Pardonne aux fautes d'autruy, & n'eſpargne les tiennes. Tant plus tu as liberté, tant moins en vſe. Ne t'enorgueilly en proſperité : & ne perds cœur en aduerſité. Accouſtume toy à porter patiemment les trauerſes de Fortune. Il y a auſſi pluſieurs autres ſentences notables, longues à racõter dudit Cleobule, qu'Auſone & Diogenes Laërtien ont redigées par eſcrit. Il mourut à l'aage de 70. ans. Reſte maintenant à parler de Pittaque de Mytilene, ville capitale de l'Iſle de Leſbos, aujourd'huy appellée Mytilene. Son pere fut appellé Hirradie. Il fut de telle prudence, & de ſi bon cœur, que les Grecs le mirent au rang des ſept Sages de Grece. L'amour de ſa patrie l'eſmeut à mener guerre contre le tyran Meleager qui s'en eſtoit emparé, de ſorte qu'il le chaſſa. En la guerre qui s'eſmeut entre les Atheniens & ceux de Mytilene, pour raiſon d'vne certaine campagne, il fut general de toute l'armée Mytilenoiſe : auquel tẽps il vainquit & tua en champ clos Frimenes general de l'armée des Atheniẽs : de ſorte que les Atheniens quitterẽt à Pittaque ce qu'ils querelloient ſur la campagne cõtentieuſe, à cauſe de la victoire par luy obtenuë : meſme luy donnerẽt le gouuernemẽt de leur republique, laquelle il regit & gouuerne l'eſpace de dix ans : mettãt ſus pluſieurs bonnes ordonnãces, pour

le profit de la Republique : ce qu'ayant faict il se demit volontairement du gouuernement qui luy auoit esté donné, & vesquit iusques à septãte ans, estant aimé & honoré d'vn chacun. Ses propos & sentences ne sont moins considerables, que celles des autres Sages, ny sa maniere de viure. En premier lieu il faisoit si peu d'estat de l'or & des richesses, que Crœsus Roy de Lydie, luy ayãt enuoyé grande somme d'or & d'argent, il ne les voulut receuoir : ains luy mãda qu'il n'auoit besoin ny d'or ny d'argent, & qu'il auoit deux fois plus qu'il ne voudroit : donnant à entendre par cela, que mesme il estoit marry de la succession de son frere qui luy estoit aduenuë : parce qu'il aimoit mieux son frere que son propre bien. Il disoit souuent que les choses à venir estoient fort difficiles à entendre, qu'il n'y auoit rien de plus certain en ce monde, que la terre, & qu'au contraire il n'y auoit aucune certitude en la mer : disoit aussi que l'homme prudent doit penser & préuoir les desastres qui luy peuuent aduenir, pour y obuier & se garder d'iceux, & qu'on doit recourir à patience quand on se sent forcé. Itẽ qui ne se sçait taire, ne sçait que c'est de parler. En tẽps de prosperité, disoit-il, acquiers des amis, & les essaye en temps d'aduersité. Ne dis iamais ce que tu veux faire, de peur d'estre moqué si tu n'en viens à bout. Tel que tu seras enuers ton pere, tels te seront tes enfans, voila donc quant à Pittaque. Thales, 6. sage de Grece, estoit natif de Milet, cité fort renommée en Grece. Et de fait, les grandes vertus qui regnerent en luy meritoient bien de luy assigner le premier rãg entre les Sages de Grece: car en premier lieu, il estoit souuerain en

Geometrie, & fut le premier qui descouurit les principaux secrets d'Astrologie: comme le cours du Soleil, la raison des Eclypses du Soleil & de la Lune, & les Equinoxes. En somme il mit en lumiere le cours des Planettes, & plusieurs autres secrets de Philosophie naturelle. Outre cela, il fut cause que ce nom superbe de Sage demeura aux sept Sages de Grece. Le cas fut tel: Vn iour certains compagnons & jeunes hommes de Milet, auoiét achepté des pescheurs vn trait de filé qu'ils alloient jetter. Or aduint vn cas admirable: car il se rencontra au filé vne table d'or, enrichie d'ouurages fort riches & somptueux. Ceux qui auoiét achepté le trait vouloient la table d'or. Les pescheurs au cõtraire, disoient que ce n'estoit poisson, & que les autres auoient achepté le poisson qu'ils prendroient; & par ce moyen ils n'auoient rien en la table d'or. Les parties donc estans en cõtention de ce fait, enuoyerent d'vn commun accord à l'oracle d'Apollo pour en auoir la resolution, lequel, ou bien le diable qui parloit en iceluy, fit responce que ceste table fust donnée au plus sage de Grece: ce qu'entendu elle fut mandée à Thales, comme au plus sage de Grece: mais il fut si modeste qu'il la renuoya à vn des autres Sages, cy dessus nommez (car ils furent tous d'vn temps) lequel la renuoya à vn autre, tellement que ceste table d'or estãt renuoyée de main en main, tomba en fin és mains de Solon: lequel ne la voulut prendre, ains la renuoya au tẽple d'Apollo en Delphos: Ausone, Callimach, & plusieurs autres, escriuent que par la courtoisie des autres Sages de Grece, ceste table estãt retournée és mains de Thales, auquel premier elle auoit

esté presentée, il la renuoya au temple d'Apollo, Delphique, & combien que les autheurs écriuent diuersement touchant ceste histoire: ce neantmoins tous conuiennent, en ce que Thales fut le premier à qui la table d'or fut enuoyée. Aristote faisant mention de Thales, recite plusieurs Sentences venuës de luy, en ses liures des Politiques: & mesme qu'il disoit ordinairement que quand il luy plairoit qu'il seroit riche: dequoy il fit preuue suffisante: car preuoyant par Astrologie qu'il y deuoit auoir bõne saison d'Oliues: & que par apres l'huile d'Oliue seroit fort chere, il mit tout son bien à achepter de l'huile d'Oliue lors que la saison fut bonne: lequel par apres il vendit à tel prix qu'il vouloit, non que par cela il se voulut enrichir, mais il vouloit bien monstrer que quand il luy plairoit il se feroit riche, veu la cognoissance qu'il auoit des abondances & chertez qui deuoient aduenir. Aduint vne fois, comme il consideroit le cours des astres, qu'il tomba en vne fosse, ce que voyant vne vieille qui estoit venuë au cry qu'il faisoit pour auoir ayde, luy dit en se mocquant: dy moy Thales comme oses-tu presumer de predire les choses à venir par la consideration des astres, veu que tu ne vois ce qui est deuant tes pieds en terre? ce neantmoins il fut tenu pour vn homme fort sage: il disoit ordinairement que trop grande asseurance & confiance estoit tousiours accompagnée de repentance. Et que bien souuent ceux qui se confient de la foy d'autruy, sont contrains payer ce qu'ils ont cautionné pour vn tiers. Disoit outre, que le vray moyen pour apprendre à viure vertueusement estoit de ne faire ce que trouuons mauuais

en autruy. Interrogé qu'elle estoit la plus difficile chose à faire en ce monde: il respondit, que c'estoit de se bien cognoistre soy-mesme. Interrogé derechef quelle estoit la plus facile chose, il respondit que c'estoit de cognoistre les fautes d'autruy. Disoit aussi qu'on voyoit peu de tyrans deuenir vieux. Diogene suyuãt l'opinion de Hermippe disoit que Thales auoit accoustumé de remercier Dieu de trois choses (toutesfois on attribuë ce dire à Socrates) c'est de ce premierement qu'il l'auoit fait hõme & non pas beste: secondement de ce qui l'auoit fait homme & non femme: tiercement, de ce qu'il l'auoit fait naistre Grec, & non Barbare. On luy attribuë encore ce prouerbe de Chilo. Cognois-toy; & celuy de Cleobule, par lequel il disoit que le trop estoit vicieux, voila quant à Thales. Reste maintenant à parler de Periander dernier Sage de Grece, duquel ie n'ay grand cas à dire: car selon aucuns, il n'estoit du rang des sept Sages de Grece, encore qu'il fust fort Sage & de bon entendement: Periander donc estoit Roy de Corinthe: estant fils du Roy Cipsele. Sa maniere de viure estoit plustost tyrannique, & sembloit plustost vn Soldat ou Capitaine, qu'vn Philosophe, de là vient qu'Heraclides, & plusieurs autres estiment ce Periander n'auoir esté vn des sept Sages de Grece que c'estoit vn autre Periander qui fut grand Philosophe, & homme fort vertueux: toutesfois la plus grande voix donne ce tiltre de Sage au Roy Periander: car encore qu'il regnast par force à Corinthe, ce neantmoins il estoit si discret, si vaillant, & de si bon entendement qu'il acquist ce nom de Sage entre les Grecs. Interrogé pourquoy il ne se departoit de sa

tyrannie, & de son Royaume: pour ce, dit-il, que ie tomberois en aussi grand danger, me démettant de mon Royaume volontairement, que qui m'en dessaisiroit par force: Il vsoit ordinairement de plusieurs Sentẽces notables, & auoit tousiours ce mot de Consideration en la bouche: monstrant par cela que le principal poinct que nous auons à garder, est de bien considerer ce que nous entreprenons à faire. Le Poëte Ausone exposant ce mot de Consideration, dit qu'il faut penser dix fois à la chose auant que l'entreprendre: car on tombe souuent en de grands dangers par inconsideration, & principalement quand on ne se gouuerne par prudence ou conseil, ains se laisse ou guider à Fortune: Periander disoit aussi que vertu estoit immortelle; mais que les plaisirs de ce monde estoient de peu de durée. En temps de prosperité, disoit-il, sois prudent & modeste: & en aduersité prudent. Vis en sorte que tu ayes honneur en ta vie, & qu'apres ta mort on te puisse dire heureux. Sers toy des anciennes loix & ordonnances, voulant dresser quelque chose de nouueau en la Republique. Le profit soit tousiours accompagné de bonne grace & d'honnesteté. Fay de bon gré ce que tu ne peux euiter. En somme il estoit consommé en son propos, duquel ie me tais à cause de briefueté.

Que la veuë est le principal sens de l'animal, & de plusieurs aueugles qui ont esté gens de grand renom.

CHAP. XII.

ARISTOTE auec grande raison, dit que la veuë est le principal de tous les autres sens

corporels, aussi est elle assise comme en donjon, & en la plus grande partie du corps, en quoy on peut cognoistre qu'elle tient grandement du feu, par la vertu & force duquel elle est posée par dessus tous les autres sens. Le toucher tient du terrestre, car la terre est la plus touchable & maniable de tous les elemens : le goust tient de l'aquosité & humidité; car sans humidité on ne sçauroit gouster vne chose. Quant au fleurer, Aristote l'attribuë au feu, disant la chaleur estre le fondement de l'odeur, & sa fin consiste en vapeur, jointe à vn gros, & plein d'exhalaison. Quant à l'oüye, chacun sçait bien qu'elle participe à l'air, lequel entrant és oreilles, par le son, cause l'ouye; mais la veuë participe du feu. Et jaçoit que l'œil soit composé d'vn corps humide & aqueux: ce neantmoins sans feu, il ne seroit possible de voir, enquoy on peut voir que la veuë tient plus du feu, que tous les autres sens. Et pour ce que l'œil (selon que dit Aristote) represente plus de figures de choses à l'homme que tous les autres sens, on luy attribuë le commencement de la contemplation & cognoissance de toutes choses: car de la veuë procede l'admiration, & consideration que l'homme a : Aussi fait le desir qu'il a de venir à vertu : De sorte qu'à bon droict on peut appeller l'œil autheur & inuenteur de tous les arts & disciplines. En premier lieu, par l'œil on considere l'Architecture admirable des Cieux, & des autres corps : on void par l'œil leurs couleurs & grandeurs, leurs formes, le nombre, les proportions & mesures, leur assiette, leur sens, mouuemens, & leur repos. Et jaçoit que l'oüye ait quelque concurrence en cét endroit auec la veuë,

de sorte qu'on la peut appeller sens de doctrine & de discipline, par ce que les hommes apprennent la vertu pour ouyr & entendre : ce neantmoins ce tiltre appartient principalement à la veuë comme à celle qui donne le moyen à l'entẽdement de s'enquerir par le plein des choses, qu'il oit, pour paruenir à la vraye cognoissance d'icelles, afin de communiquer ce sçauoir par apres aux autres, par ainsi donc la premiere source de doctrine vient de la veuë, laquelle par apres rend l'oüye maistresse ouuriere de cõprendre les choses admirables representées par icelle. En quoy aussi on peut voir que l'oüye ne peut rien comprendre de soy sans vser du moyen d'autruy : mais la veuë comprend quasi toutes choses de soy-mesme. D'auantage la veuë surpasse tous autres sens en vistesse & promptitude de ses operations : car en vn instant, & à vn seul ject d'œil elle parfait son dessein, au lieu que les autres sens sont longs & planieres en leurs operations : car il faut pour toucher vne chose, qu'elle s'approche de la partie qui la touche. Le goust attend par necessité la chose qui luy cõuient gouster, Pareillement le fleurer met quelque temps à receuoir l'air qualifié qui penétre és narines : aussi fait l'oüye, pour comprendre la voix qui entre en l'oreille : mais la veuë seule opere en vn instant, & comprend soudain par vn moyen indicible, l'image des choses qui se representent à elle, ainsi qu'õ peut voir és coups qu'on oit donner de loin : car encore qu'on n'oye le son du coup si tost, ce neantmoins rien ne se sçauroit bouger pour donner le coup, que la veuë ne le descouure soudain. Item la veuë surmõte les autres sens en ce qu'elle s'estẽd plus loin

Et de fait par plusieurs histoires & exemples que Pline raconte, on peut voir aisément que la veuë s'estend plus loin sans comparaison, que les autres sens, sans toutesfois se lasser, comme les autres font. Car le goust se fasche de trop mãger, l'ouye se sent importunée de trop oüir caqueter, le fleurement est trauaillé de continuations d'odeurs: mais la veuë seule n'a aucune peine en son operation, aussi ne se lasse-elle iamais, tellement qu'on ne vid onc fermer les yeux de lassitude, pour estre saoul de voir. En somme l'excellence de la veuë est si grande, qu'on attribuë ce nom de voir, à tous les auttes sens & leurs operations. Car on dit ordinairement, voyez vn peu l'excellence de cét odeur, ou la douceur de ceste musique, ou le bon goust de ce fruict. Mesme ce nom de veuë s'estend iusques aux operations de l'entendement: car on dit ordinairement, regardez comme ce dessein deuoit aller. Il est dit aussi en l'Euangile, que nostre Seigneur voyoit, c'est à dire cognoissoit les pensées des Scribes & Pharisiens. Et de fait entre les miracles & œuures que nostre Seigneur faisoit en ce bas territoire, on tenoit pour œuure singuliere ce qu'il rendoit la veuë aux aueugles: aussi n'y a-il chose où les Medecins prennent plus de peine qu'à conseruer & accroistre la veuë aux hommes. Sannazar se trouuant en vne consultation que plusieurs Medecins faisoient en la presence de Federic Roy de Naple, sur l'entretien de la veuë de l'homme, dit, quand son rang de parler vint, qu'il n'y auoit chose meilleure à conforter la veuë que enuie, par ce qu'elle fait paroir le bien d'autruy tousiours plus grand qu'il n'est. C'est ce que dit

Ouide, qu'ennie trouue tousiours le bled de son voisin plus beau que le sien. Toutesfois selon l'opinion commune d'vn chacun, les lunettes seruent de beaucoup à maintenir la veuë, & certes ce fut vne fort bonne inuention, encore que le premier inuenteur ne se sçache. Mesme i'ay ouy faire recit d'vn grand seigneur de ce Royaume, qui auoit accoustumé de manger les cerises auec lunettes, afin de luy sembler plus grosses & mieux nourries: toutesfois ceste gourmandise est par trop exorbitãte. Vn autre Gentil-homme brocardé du Roy Philippe, de ce qu'il mangeoit ordinairement auec lunettes, respondit au Roy, Sire, vous ne trouuez estrange que ie prenne mes lunettes pour lire vne lettre, où n'y a point de danger: pourquoy donc me donnez-vous ces atteintes de ce que ie mange le poisson, ayant mes lunettes, veu qu'il y a vne infinité d'arestes, dont la moindre me pourroit estrangler, lesquelles ie ne sçaurois voir sans lunettes? Les lunettes donc seruent de beaucoup. Au reste, encore que la veuë soit la guide de l'homme, ce neantmoins il y a eu plusieurs aueugles qui ont esté gens de grand renom, ayant nature suppleé à l'entendement, ce qui defailloit à la veuë. Appius Claudius grand Orateur, & fort estimé de Ciceron, & de Tite Liue, ne laissa pour estre aueugle, d'estre esleu Censeur à Rome: auquel estat il se maintint en si grãde authorité, que luy seul empescha la paix, que tout le Senat Romain auoit cõcluë auec le Roy Pyrrhus. Ciceron traicte amplement au cinquiéme liure de ses questions Tusculanes, de l'aueuglissement d'Appius Claudius, & des remedes contre le mal des yeux. Cajus Drusus Iuris-

Lunettes.

Gentilhomme Espagnol mãgeant cerises auec lunettes.

Caius Drusus.

consulte, Aduocat fort renommé, estoit aueugle, & neantmoins sa maison estoit tousiours pleine de gens, qui aymoient mieux se guider par vn sage aueugle, que par leurs yeux propres. Cajus Ausidius grand compagnon de Ciceron, en sa jeunesse fut Preteur à Rome, & estant aueugle ne laissoit d'opiner au Senat: mesme tous ses amis accouroiẽt à luy pour auoir conseil de leurs principaux affaires: & ne laissa pour estre aueugle de rediger par escrit vne Chronique notable, & dont on faisoit grand estat. Diodore Philosophe Stoïque fort renommé, estoit aueugle: pour cela neantmoins il ne laissoit d'estudier la nuict, & toucher de la viole le iour à la Pythagorique: qui plus est, il enseignoit publiquement la Geometrie, chose incredible: attẽdu qu'elle ne se peut practiquer qu'à l'œil. Antipater Cirenaïque, & Asclepiades Critique furent tous deux aueugles, & neantmoins portant en patience leur desastre, ils ne laissoient pour cela à continuer l'estude de Philosophie, où ils se rendirent cõsommez. Et comme certaines Dames, marries de sa fortune, pleurassent aupres d'Asclepiades, il leur dit: Taisez-vous, mes Dames: car vous ne sçauez quel plaisir il y a de venir en obscurité. Interrogé quel profit luy auoit apporté son aueuglissement, c'est, dit-il, que i'ay vn garçon d'auantage pour cõpagnon. Homere Prince des Poëtes, estoit aueugle: aussi son nom le portoit, selon que dit Ciceron: toutesfois on ne sçait en quel temps il perdit la veuë: vray est qu'Ouide dit, que ce desastre luy aduint en sa vieillesse. Didime Alexandrin peut estre aussi mis au rang de ceux que dessus: lequel estãt aueugle dés sa ieunesse, ne laissa

Caius Ausidius.

Diodore Philosophe aueugle, & grãd Geometrien.

Didime Alexãdrin.

pourtant d'estre parfaict Dialecticien, & d'estudier en toutes disciplines humaines : mesme il fit vn cõmentaire fort notable sur les Pseaumes. Ceux dont nous auons parlé, se voyant priuez de la veuë s'éuertueren à faire choses memorables, comme necessité est tousiours industrieuse. Mais ce que Democrite fit, fait estonner & rire le monde tout ensemble : car selon que disent Lucrece, & Aulugelle il se creua les yeux soy mesme pour estre plus libre en ses contemplations. Tertulien neantmoins (qui est autheur digne de foy) dit qu'il fit cela pour refrener les appetits desordonnez de sa chair, causez des œillades, & regards lascifs qu'il auoit. Mais sur tous aueugles il faut faire cas de Ciscas Boëmien, lequel estant aueugle ne laissa d'estre esleu chef, & Capitaine de tous ceux de la secte : & executa si bien sa charge, qu'il obtint plusieurs grãdes victoires contre ses ennemis : se portant si dextrement en sa charge, qu'il acquit vn los immortel. Belas, aussi second Roy de Hongrie, estant esleu chef de l'armée Hongriesque, eut les deux yeux creuez par le moyen du Roy Coloman son oncle, & estant aueugle il se retira en Grece, où il se monstra de si bon cœur, & de telle prudence, que le Roy Estienne, fils du Roy Coloman le rappella, & luy dõna pour femme la fille du Comte de Seruie: auquel estat il se maintint si sagement, & auec telle prudence, qu'apres la mort du Roy Estienne, il fut esleu Roy de Hongrie, nonobstant qu'il fust aueugle, & regna neuf ans, pendant lequel temps il eut plusieurs guerres, & signamment contre Brocus, bastard du Roy Coloman, lequel neantmoins il deffit, de sorte qu'il laissa le Royaume d'Hongrie

Democrite se creua les yeux.

Ciscas Roy des Boëmiẽs

paisible à ses enfans. Cela fut enuiron 1140. ans apres la mort de nostre Seigneur. Le dernier aueugle dont nous parlerons, est le Roy Iean de Boëme qui estoit en regne l'an de nostre Seigneur, 1350. ou enuiron. Et certes c'est grand miracle, que du fait dudit Prince. Car encore que le Capitaine Cilcas ait maintenu à force d'armes son Estat de General de l'armée Boëmienne, & que d'ailleurs Bala n'ait laissé de regner en Hongrie pour estre aueugle, ce neantmoins ie tiens cela pour rien, au regard du Roy Iean de Boëme, qui eut la cœur de venir au secours de Philippe Roy de France son parent, qui auoit guerre contre le Roy Edoüard d'Angleterre, mesme ce Roy aueugle ne craignoit point de se trouuer en la foule en plein camp de bataille, aussi y demeura-il auec le Comte de Flandres & plusieurs autres Princes François.

Qu'auarice est vn peché fort énorme, & suiet à de grands dangers: auec plusieurs exemples de personnages extrémement auaricieux.

Chap. XIII.

L'Avarice de nostre temps, m'induit à traicter de ce vice, comme d'vne chose perilleuse, & d'extréme danger, & mesler parmy mon discours certaines histoires de plusieurs auaricieux, qui doiuent seruir d'exemples aux autres, priant cependant tous Lecteurs vouloir considerer l'estat de l'homme auaricieux, de mesme œil que le commun peuple regarderoit curieusement vn monstre, qu'vn bateleur, ou autre personne ameneroit en leur ville par singularité. Pour entrer

trer donc en ieu, il faut noter qu'Aristote, Ciceron S. Thomas d'Aquin, & plusieurs autres autheurs ont defini diuersement que c'estoit qu'auarice: toutesfois on peut tirer ceste resolution de leurs definitions, qu'auarice est vn appetit desordonné de s'enrichir sans faire part de son bien à personne: tellement qu'on peut dire ce vice estre excessif à desirer & prendre: & froid & remis à dõner. Sous ce vice y a mille desordres, mille iniustices & abominations cachées, qui ne se trouuent és autres vices: car comme dit Virgile: Execrable famine d'or, y a-il vice à quoy tu n'induises le cœur humain? Aussi S. Paul dit, qu'auarice est la source & racine de tous maux, laquelle a fait déuoyer de la Foy tous ceux qui l'ont voulu suiure. Qu'auarice soit vice fort abominable, il appert assez en ce qu'elle fait haïr l'hõme à Dieu & aux hommes, estant de soy contraire à charité, qui est vne vertu conjoignant l'hõmme auec Dieu, & les hommes: mesme ce vice fait que l'homme se haït soy-mesme: car l'amour de nous-mesmes est tant enraciné en nos cœurs, que ne nous soucions de chose qui soit au regard de nous: & aymons mieux nostre profit que celuy d'autruy: & neantmoins l'auarice gagne tant l'homme, qu'il ne pense qu'à amasser deniers, & ne se soucie de soy-mesme, ny de boire, ny de manger, ny de se vestir honnestement, ains est content de jeusner, & se mal traiter pour amasser deniers. Mesme on ne craint point d'hazarder le corps & l'ame pour en auoir: qui est chose repugnante à la loy naturelle, qui nous ordonne de nous aymer, & entretenir nous-mesmes, & de postposer toutes choses à nostre vie: mais l'auaricieux perd & damne son

ame, & abregé sa vie, la perdant souuent pour gaigner l'escu. Et certes c'est vn grand malheur qu'vn homme ne se soucie, ny de parens, ny d'amis, ny de soy-mesme, pourueu qu'il se veautre és biens, & richesses de ce monde, tel estoit le mauuais riche dont parle l'Euangile. Voire mais, quelle folie & rage est-ce d'endurer faim, soif, froid, estre mal vestu, ne dormir, ny iour, ny nuict, mettre à toute heure sa vie en danger, & n'oser vser de ce qu'on a gaigné, qui deuroit seruir à la substentation de ceste vie, pour attraper argent? c'est ce que dit nostre Seigneur: Que reuiendroit-il à l'homme d'auoir cõquis tout le mõde, & que ce pendant son ame, c'est à dire sa vie, fust en danger? certainement ie pense cela venir d'vne permission diuine, qui fait tomber les auaricieux en sens reprouué, afin qu'ils meurent en ceste auare volonté. Et neantmoins Dieu permet que ce qu'ils ont acquis à grand trauail, tombe és mains d'vn autre qui dissipe tout, & en fait grãd chere. C'est ce que dit Salomon en son Ecclesiastique: que qui acquiert richesses par injustice, les acquiert pour autruy: car comme seroit bonne vne chose pour vn autre, qui est mauuaise pour celuy à qui elle est? Iuuenal aussi sur ce propos dit ainsi: Aucuns gaignent, & font profit seulement pour substenter leur vie: mais il y en a d'autres qui ne viuent que pour gaigner. En somme, ce maudit vice captiue tellement l'homme, qu'il le priue de l'amour de soy-mesme, de sorte qu'il n'y a meschanceté en ce monde qu'il ne faille esperer d'vn homme auaricieux. Aussi le Sophiste Bion disoit auarice estre le chef de toutes méchancetés. Euripides dit que le Iuge ambitieux & auare, ne

sçauroit penser, ny desirer chose iuste. S. Augustin dit en son traicté du Franc Arbitre, que quiconque se laisse gouuerner à auarice, se rend suject à tous vices, & à toutes malheurtez, & ce auec grande raison. Car auarice rend l'hôme tenteur, mauuais payeur, vsurier, trompeur, traistre, donnant de la queuë larron, & idolatre : de sorte qu'il n'est possible qu'vn auaricieux soit bon à estre, ny seigneur, ny vassal, ny gouuerneur, ny sujet, ny pere, ny fils, ny amy, ny voisin : & en fin, il ne fait iamais bien sinon quand il meurt. Lucillus disoit que l'hôme auaricieux n'estoit bon pour personne : mesme que pour luy-mesme il estoit mauuais. Democrite affermoit l'extréme auarice estre pire, que l'extresme pauureté. Aristote dit en son premier liure des Polytiques, que le desir de deuenir riche ne prend iamais fin : & que par ainsi les richesses seruent de pauureté à l'auaricieux, pour ce qu'il n'en ose vser, de peur de s'en desemparer. Les Stoïciens disoient que les souhaits, & la necessité, ne venoient de pauureté, ains d'abondance : car tant plus vn homme a de quoy, tant plus il est necessiteux : concluans qu'il estoit bon d'auoir peu, pour n'estre gueres necessiteux. Platon conseilloit à vn auaricieux, que pour estre riche il n'augmentast son bien, ains diminuast son auarice. Toutes les sentences notables que dessus sont entierement conformes à la saincte Escriture, qui dit, que les yeux de l'homme auare sont insatiables. Salomon dit aussi en son Ecclesiastique, que l'homme auaricieux n'est iamais saoul d'argent : & que qui s'adonne aux richesses ne iouira d'elles. S. Augustin parangonne l'auaricieux à Enfer, lequel ne

regorge iamais, & ne dit iamais qu'il a assez, encore qu'il y ait si long tẽps qu'on est apres à le saouler : aussi l'auaricieux n'est iamais saoul : ains tant plus il gagne, & tant plus est apres le gain, se faisant tousiours pauure. S. Hierosme dit que l'auaricieux est aussi necessiteux de ce qu'il a, que de ce qu'il n'a point : & que l'auarice croit tousiours comme le feu parmy le bois sec : autant en ont dit plusieurs autres saints personnages, qui tous ont eu en detestation ce vice abominable. Toutesfois pour ne fascher d'auantage le lecteur, ie diray auec S. Augustin. Quel desir insatiable est-ce que les hommes ont ? les autres animaux ont leurs appetits limitez, car ils chassent pendant qu'ils ont faim, & estant saouls ils laissent la proye, mais l'auarice des riches de ce monde, est insatiable : car ils cerchẽt, & foüillent tousiours, & prennent à toutes mains, sans craindre Dieu, ny les hommes : ils ne cognoissent ny pere, ny mere : & ne font rien pour freres, ny pour amis qu'ils ayent : ils ne tiennent point de parole : ils oppriment les vefues, pillent les orphelins, & se font seruir à gens libres, comme d'esclaues : ils sont faux tesmoins, & ne craignent s'emparer des biens des trespassez : voila les belles qualitez des auaricieux. Fuyõs donc ce maudit vice, lequel, outre les malheurs que dessus, est incurable, selon que dit Aristote : car il croist auec l'âge : de sorte qu'auarice est en son regne quãd les forces corporelles defaillent en l'homme. Pour ne tomber donc en ce vice, i'allegueray quelques exemples des maudits auaricieux du passé, entre lesquels Iudas Iscariot peut estre mis au premier rãg : lequel estãt Apostre & disciple de Iesus Christ fut si subjet à auarice,

qu'il desroboit les deniers de la cópagnie de Iesus Christ, qu'il auoit entre mains: mesme ceste passió l'auoit tant aueuglé, qu'il tenoit pour perdu ce precieux onguent donc Marie Magdaleine oignit les pieds de nostre Seigneur: car si cét onguét eust esté vendu, il eust desrobé vne partie du prix: En fin ce vice le domina tant, qu'il vendit son maistre & son Seigneur. Ce seul exemple pourroit suffire pour approuuer ce qui a esté dit cy dessus, touchát auarice: toutefois ie suis content en alleguer d'autres, entre lesquels Tybere Cæsar Empereur de Rome est le plus auant: & certes il n'y a vice au monde dont on ne puisse prendre patron, & exemple sur les Empereurs Romains. Ce Prince donc entre les autres dont il estoit suffisamment meublé, estoit si subject à la pince, qu'encore qu'il fust seigneur de tout le monde, ce neantmoins il fit mourir Cneus Lentulus, qui l'auoit institué son heritier, pour auoir son bien: autant en fit-il au Roy des Parthes qui s'estoit venu ráger par deuers luy auec bon sauf-conduit, & ce pour iouir des thresors dudit Prince: il chargeoit si fort le peuple de tailles, & gabelles, que les pauures gens estoient contraints abádonner leur patrie: de sorte que les villes demeuroient desertes, & inhabitées: en fin poursuiuant tousiours son auarice insatiable, Caligula l'estouffa entre deux oreillers. Domitian Empereur fut encore plus auaricieux que luy: & plus encore l'Empereur Commodus, lequel vendoit ordinairement la Iustice: Aussi Dieu permit que tous deux furent tuez à coups de poignelades. Achelonus Roy de Lydie fut si auaricieux, que ne se contentant de son domaine, & reuenu ordinaire,

il chargea tant son peuple de tailles, & d'imposts, qu'en fin il s'esmeut contre luy, & l'ayant prins, le peuple le tua miserablement, & le pendit par les pieds. Pontan fait mention d'vn Cardinal si auaricieux, qu'il se déguisoit souuent en habit de valet, pour aller desrober l'auoine deuant les cheuaux. Horace dit, qu'à Rome y auoit vn certain nommé Ouide, tant riche en deniers qu'il pouuoit mesurer son or à pleins boisseaux : & neantmoins il alloit tout nud, & ne mangeoit à demy son saoul: de sorte que craignant de tōber en pauureté, il vesquit pauurement toute sa vie. On trouue plusieurs autres hommes de renom qui ont esté fort sujets à l'auarice : comme Primalcon frere de Dido, qui tua son cousin pour auoir son tresor. Polistus aussi Roy de Troye, fit mourir vn des fils du Roy Priam qui luy auoit esté enuoyé, pour honorer sa Cour: mais c'est trop parlé de gens qui ne valent rien, contentons nous de cognoistre qu'il nous faut fuyr ce vice, qui cause tant de maux : veu que l'hōme est tousiours plus enclin à l'auarice, qu'à liberalité.

Cardinal d'extreme auarice.

Primalion.

Raison fort viue du Philosophe Phauorin, sur ce qu'il n'est bon de demander aux Astrologues les choses à venir.

CHAP. XIIII.

LES Anciens, & les Modernes ont tousiours esté en doute sur le fait de l'Astrologie iudiciaire, qui traicte des choses futures qui doiuent aduenir aux hommes, tant en particulier, qu'en general à tout l'vniuers : les vns la condamnent & rejettent entierement : les autres l'approu-

uent en partie: & y en a qui la soustiennent, & par raisons & par experiences. Et de fait il y en a des liures assez, que ie mettrois bien en ieu, ne voulant trauailler mon esprit en ce poinct, ie passe outre: encore que i'ay assez estudié en celle partie d'Astrologie, qui traicte de cours, & mouuemens des astres. Pour ne toucher donc à l'honneur de personne, ie diray seulemẽt ce qu'en dit le Philosophe Phauorin, selon que recite Aulugelle : lequel voulant retirer, & destourner les hommes de ne s'arrester aux Astrologues, Chaldées, ou Mathematiciens : pour cognoistre les choses à venir, vsoit d'vne raison fort aiguë, & subtile, disant ainsi : Garde toy de te fier aux Astrologues en sorte que ce soit: car encore qu'ils te disent vray, ce qu'ils te diront sera bon ou mauuais: pourquoy estant bon, ou c'est verité ou mensonge. Si c'est verité, tu reçois double dommage à la sçauoir: car en premier lieu tu és en peine de desirer que ce bien t'aduienne bien-tost, secondement vn bien à venir, dont tu és aduerty est estimé tousiours moindre: de sorte que tu n'en reçois si grand plaisir qu'autrement. Si c'est mensonge, tu attendras en vain le bien que l'Astrologue te promet: car il ne t'aduiendra pas. Que si ce que l'Astrologue prédit est mauuais pour toy, estant mauuais & certain, quelle plus grande disgrace te pourroit aduenir, que d'estre abbreuué d'vn malheur que tu dois receuoir, sans qu'il soit en toy le pouuoir éuiter ? Et si c'est mensonge, qu'a-on que faire d'attrister vne personne d'vn malheur qui ne luy doit aduenir ? Et par ainsi, en sorte que soit, il n'est bon de s'enquerir des choses futures. Quant à moy, ie trouue le conseil de ce Philosophe fort

bon, comme estant conforme à l'Euangile qui dit, que ce n'est à nous de cognoistre le temps, ny les momens.

De la fondation de Ierusalem, des fortunes qu'elle a euës, & des Roys qui y ont regné.

CHAP. XV.

IL n'y eut onc ville ny cité quelle qu'elle soit, qui ait eu tant de priuileges, & de graces de Dieu, n'y où ayent esté faits tant de mysteres qu'en Ierusalem, quand encore il n'y auroit que ce seul poinct que nostre Seigneur y a esté crucifié, mort, & enseuely, & que les mysteres, & secrets de nostre Redemption y ont esté paracheuez. Au contraire il n'y a ville au monde qui ait enduré tant de maux, ni qui soit tombée en telle seruitude qu'elle: comme encore on peut voir aujourd'huy. Quant aux thresors & bastimens somptueux, elle n'estoit à égaller à ville du monde: aussi Pline la louë par dessus toutes les citez du Leuant. Cornelius Tacitus décrit amplement son assiete, par laquelle on peut cognoistre que c'estoit vne des plus fortes villes du monde, autant en fait Iosephe, lequel descrit les trois murailles dont elle estoit ceinte, qui neantmoins estoient fort enrichies de tours, bastions, & cazemates, outre l'excellence du Temple, qui estoit chose nompareille. Quoy consideré il m'a semblé bon de mettre icy la premiere fondation de ceste Cité, auec les fortunes qu'elle a euës, tant bonnes que mauuaises, recueillant sommairement tout ce qui est comprins en ses Chroniques. Ierusalem donc fut fondée au milieu de Iudée, à la

Iud. l. 6. de bel. Iosephe.

croupe du mont de Sion, qui est tenu & reputé communément le milieu, & le centre de la superficie de la terre. Ezechiel aussi dit qu'elle fut assise au milieu des nations, Dauid pareillement dit que le salut des hommes fut parfait au milieu de la terre, ce que monstre bien amplement Sainct Hierosme escriuant sur ce passage d'Ezechiel, cy-dessus allegué. Au reste, il escrit en Genese, que Melchisedec (qui selon l'interpretation de Sainct Paul, vaut autant à dire, que Roy juste, ou Roy de Iustice) ayant vaincu quatre Roys qui tenoient Loth prisonnier, fit sacrifice à Dieu : ce Prince Baptisa ceste Cité du nom de Salem, c'est à dire paix, à cause dequoy il fut appellé Roy de paix. Salem donc fut le premier nom imposé à ceste Cité, encore que S. Hierosme soit d'opinion qu'elle ait eu nom Iebus du commencement, Strabo, Cornelius Tacitus, & plusieurs autres autheurs l'appellent Solima, parlant autrement de la fondation que ce qui est mis cy-dessus. Ceste Cité aussi fut appellée Iebus, & Ierusalem, ainsi qu'on peut voir en la Saincte Escriture. Sainct Hierosme escriuant à Dardan luy donne trois noms : toutesfois, en fin elle fut appellée Ælia, à cause de l'Empereur Ælius Adrian, qui la fit rebastir & fortifier. S. Hierosme dit qu'elle porta le nom de Iebus, à cause des Iubuséens qui l'auoient fondée iusqu'au temps de Dauid. Iosephe & Egesippus, disent que Melchisedec luy mit le nõ de Ierusalem, c'est à dire vision de paix, faisant vn mot de Iebus, & Salem, de sorte que Ierusalem se trouuast cõposé de ces deux nõs, changeant seulement vn b. en r. Les autres disent, que son nom est prins de Here, c'est à dire vision, à cause de l'Ange,

Salem.

Ios. c. 15
Isa ca. 1. & 19.

qui apparut à Abraham lors qu'il vouloit sacrifier son fils Isaac. Il y en a qui disent qu'elle fut appellée Ierusalem, c'est à dire maison & Palais de Salomon, à cause des grandes fortifications que le Roy Salomon y fit. Il y a plusieurs autres opinions sur ce fait, dont ie me passe de leger: car quand à moy, ie tiens que comme les Iuifs l'appelloient en leur langue, Ierusalem, que les Grecs & Latins le nommoient Ierosolima, ainsi qu'on peut voir en Iosephe, & Egesippe autheurs Grecs. Nicolas de Lyra n'est à receuoir, en ce qu'il dit que Ierusalem fut premierement nommée Luca, & Bethel: car selon S. Hierosme, Bethel est loin de Ierusalem douze mil, ainsi que mesme on peut voir par Iosephe. Cependant, toutesfois il faut noter que Ierusalem eut plusieurs noms particuliers, qui luy furent attribuez à cause des hauts mysteres qui ont esté paracheuez en elle: comme Saincte Cité, Cité Sacrée, Cité de Dauid, & plusieurs autres semblables nōs, outre son nom propre. Or pour venir à son Histoire, les Iebuséens & Cananéens, qui estoient vne mesme nation (car Iabus fut fils de Canan, fils de Cham, nepueu de Noé, duquel ces nations prindrent le nom) estoient Seigneurs de Ierusalem, au temps que les enfans d'Israël deliurez de la captiuité d'Egypte, s'emparerent de la Palestine, & de la Iudée, & aduint qu'au partage que les douze lignées d'Israël firent de la terre à eux promise, Ierusalem écheut à la part de la lignée de Benjamin. Toutesfois, parce que ceux de la lignée de Benjamin, quelques efforts d'armes qu'ils fissent ne peurent nettoyer entierement le pays des Iebuseens: ils furent contraints les souffrir auec eux plus de

trois cens septante ans, mesmes iusques au temps de Dauid : lequel estant Prophete, & Roy, issu de la lignée de Iuda, chassa les Iebuséens, s'emparant de leurs forteresses, lesquelles il fortifia de nouueau, & y fit des Palais somptueux, selon qu'on peut voir au liure des Rois : & en Iosephe au liure de ses Antiquitez Iudaïques ; Dauid donc ayant chassé les Iebuséens, appella Ierusalem, Cité de Dieu, la faisãt chef, & ville capitale de toute Iudée. Iosf. c. 18
Durant le regne de Dauid, Ierusalem estoit en son triomphe, & fort renommée entre les nations, à cause des grãdes victoires que Dauid obtint : apres la mort duquel, le sage Salomon luy succeda. Et encore que ce Roy s'estudiast à viure en paix : ce neantmoins Ierusalem croissoit tousiours en renommée, en richesses, & en bastimẽs somptueux : car Salomon amplifioit les murailles d'icelle, & y fit faire de grandes fortifications. D'ailleurs, il y fit plusieurs bastimens fort somptueux : & signamment ce Temple tant renommé, à cause de ses richesses, & l'artifice de son bastiment, qu'il n'y eut oncques, & n'y aura bastiment qu'on puisse esgaler, ny parangonner à iceluy ; car comme on peut voir en la saincte Escriture, & en Iosephe, l'appareil de ce Temple estoit infiny. & incomprehensible : de sorte, que pour la seule renommée d'iceluy, la Royne de Saba vint visiter le Roy Salomon : plusieurs Roys luy enuoyerent de grands presens pour cét effet : l'or, & l'argẽt qu'on luy apportoit par mer, estoit en si grãde quantité, qu'on n'en tenoit non plus de conte que de pierres. Ce Roy neantmoins mescognoissant ces grands dons de Dieu, deuint idolatre : aussi Dieu permit que son Par. l. 3 Reg. l. 2. Iosephe, Antiq. Iud. l. 8.

Royaume fut diuisé apres sa mort. Ayant donc regné quarante ans, Roboam son fils luy succeda: cōtre lequel se reuolterent deux lignées, qui esleurent Ieroboam pour leur Roy, Roboam donc estāt seulement Roy de deux lignées, à sçauoir de Iuda, & Benjamin, se fortifia en ses villes: & du depuis ce Royaume demeura à ses successeurs qui prindrent dés lors le nom de Iuifs, à cause de la lignée de Iuda: Ieroboam, & ses successeurs s'appellerent Roys d'Israël, & esleurent Samarie pour ville capitale de leur Royaume: & de fait, ces Roys furēt tousiours en guerre continuelle l'vn contre l'autre. Toutesfois encore que Roboam n'eust que deux lignées subjectes à luy, ce neātmoins sa reputation estoit si grande pour ce qu'il estoit issu de Dauid, & qu'il auoit quasi tousiours du meilleur, qu'il estoit plus craint, & plus obey que le Roy d'Israël: de sorte que Ierusalem n'estoit en rien diminuée, ny en forces, ny en richesses. Mais dés que les Rois de Iuda, & le peuple offenserent Dieu par idolatrie, ceste pauure Cité souffrit plusieurs miseres & calamitez. Roboam donc ayant fortifié ses villes en grande prosperité, deuint neantmoins idolatre, selon qu'est escrit és Chroniques sainctes, & en Ioseph: à cause dequoy Dieu esmeut contre luy Sisar, ou Susac Roy d'Egypte, lequel vint courir le pays auec douze cens chariots, soixante mille cheuaux, & vn nōbre infiny d'infanterie Egyptienne, Ethiopique, Trogloditique, auec plusieurs Lybiens qui estoient venus de la Guinée à son seruice: & de fait, entrant par force en Ierusalē, il saccagea la ville & le Temple, duquel il tira des thresors infinis, selō qu'on peut voir en sa Chronique:

s lequel chaſtiment, l'ire de Dieu eſtant appai-
Roboam demeura paiſible en ſon Royaume le
de ſa vie. Et eſtant decedé, Abias luy ſucce-
equel défit Ieroboam Roy d'Iſraël : en laquel-
éfaite demeurerent cinquante mille hommes
gens de Ieroboam. Apres la mort d'Abias, qui
uit peu (auſſi eſtoit-il idolatre: & neantmoins
u luy permit auoir ceſte victoire, en conſide-
on de Dauid ſon biſayeul) Aſa luy ſucceda : ce
ice eſtoit bon, iuſte, & craignant Dieu : auſſi
u luy donna pluſieurs grandes victoires, & ſi-
mment contre Zarab Roy d'Ethiopie, qui auoit
gaigné de pays qu'il tenoit Ieruſalem aſſie-
. De ſon temps le Royaume de Iuda eſtoit ſi
iſſant, que de compte fait, on y trouua cinq
s octante mil hommes portans ar.... : auſſi
que-on en la ſaincte Eſcriture, que ce Roy fit
:ir, & fortifier pluſieurs Citez. Apres le decez
eluy, Ioſaphat ſon fils paruint à la Couronne,
ant le regne duquel Ieruſalem fut en grande re-
ation : meſmes à cauſe des Prophetes, Abdias,
cheas, Oſias, Elie, & Eliſée, qui furent de ce
s-là. Ce Roy fut ſi agreable à Dieu, ſelon qu'on
d és ſainctes Chroniques des Rois, que les Moa-
es, Ammonites, & les Montagnars de Seïr s'e-
ns amaſſez, auec vn nõbre infiny de peuple pour
irir ſus à ce Prince, Dieu mit telle diſſention
r'eux, qu'ils conuertirent, & employerent leurs
ces à ſe défaire eux-meſmes : de ſorte que ſans
ip frapper, le Roy Ioſaphat retourna en Ieruſa-
n en grand triõphe: où ayant regné paiſiblement
grand pouuoir, il deceda, laiſſant le Royaume
Ioram ſon fils : donnant pour appanage à ſes au-

tres enfans d'autres villes, auec grandes sommes d'or, & d'argent. Ioram donc estant paruenu à la couronne, ne suiuit le trac de son pere, ny de son ayeul : ains s'adonna à impieté, & cruauté, faisant mourir ses forces propres : il tascha d'auoir l'alliance d'Achab Roy d'Israël, le conseil duquel il suiuoit en ses affaires : & de fait, il print sa fille en mariage : dequoy Dieu irrité, permit que ceux d'Edon se reuolterent contre luy. Il esmeut aussi les Arabes à luy mener guerre, laquelle fut si cruelle, que tout le pays de Iudée en demeura ruyné. Apres son decez Ozias, ou Ochozias son fils succeda au Royaume, auec sa mere Athalia, & comme tous deux fussent de tres-mauuaise vie, aussi moururent-ils malheureusement. A iceluy succeda Ochozias, lequel donna grãde apparence, du commencement de son regne, de toutes choses bonnes, tant pour le regard de la religion, que pour le fait de la police: car il remit le Temple en son premier estat : & restablit tous les dommages que les Rois d'Egypte, & mesme Ozias son pere y auoient fait. Mais par apres il s'adõna à idolatrie : de sorte que par la commune voix du peuple, il fit mourir le Prophete Zacharie : dequoy irrité la bonté Diuine, enuoya vn terrible chastiment sur Ierusalem: & ce du temps du Roy Amasias fils d'Ochozias: lequel ayant guerre contre Ioas Roy d'Israël, & mescognoissant les grandes victoires que Dieu luy auoit données contre les Iduméens, & plusieurs autres nations, fut défait, luy & ses gens : & estant mené prisonnier en Ierusalem mesme, fut contraint de sousmettre la ville à la mercy de Iosias : lequel la fit démanteler, & abbatre quatre cens brasses

de murailles. Il s'accagea aussi le Temple, & s'empara de tous les thresors du Roy Amasias, puis retourna en grand triomphe en sa Cité de Samarie. Outre cela Amasias fut tué en trahison, auquel succeda Azarias , ou Ozias son fils : lequel fut fort vaillant & puissant Prince. En premier lieu il fortifia Ierusalem, & toutes les villes demantelées: enrichissant ses païs , par les grandes victoires qu'il obtint contre les Philistins, Arabes, & Ammonites lesquels il rendit tous tributaires à sa Couronne, de sorte que la renommée de Ierusalem croissoit de iour en iour durant son regne : il fonda , & fit bastir plusieurs villes & citez. Toutesfois l'orgueil luy fit oublier son deuoir : car se voyant trois cens mil hommes sujects à luy , tous pouuans porter armes, il deuint si arroguant qu'il vsurpa l'Office de Sacrificateur : mais comme il faisoit le Sacrifice au Temple , Dieu le frappa d'vne ladrerie, qui luy dura iusques à la mort. Apres son decez , Ioatan luy succeda, qui fut fort prudent, Iuste & vaillnt; augmenta fort Ierusalem, & y fit de grandes reparations. Il fonda plusieurs autres villes , & vainquit les Ammonites : desquels il tira grandes sommes d'or & d'argent. Mais depuis sa mort les grãds triomphes se perdirent, & tout malheur aduint au peuple de Iuda : Car Achaz son fils surnommé Eleazar estant paruenu à la Couronne, s'adonna à Idolatrie, introduisant les ceremonies & superstitions des Payens : à cause dequoy Dieu le chastia par les mains de Rasis Roy de Syrie, & de Ezias Roy d'Israël , qui luy tuërent pour vn iour six vingts mil hommes: apres laquelle défaite ils coururent tout le pays de Iudée, lequel ils pillerent,

& saccagerent : toutesfois pour ce que Ierusalem estoit forte, il s'y maintint contre le siege desdicts Rois. Ce neantmoins il fut contraint d'achepter à grande somme d'or le secours de Salmanazar Roy d'Assirie : pour à quoy satisfaire il print les vases d'or & d'argent dont on se seruoit au temple. Salmanazar donc venant au secours du Roy de Iuda, défit le Roy d'Israël : & neantmoins emmena auec luy grand nombre de Iuifs prisonniers, ausquels il donna la region d'Irene pour habiter : & ceste fut la premiere captiuité & dispersion des Iuifs, dés qu'ils sortirent miraculeusement d'Egypte : mesme peu de temps apres cela, le Roy Assirien contraignit les Rois d'Israël luy payer tous les ans tribut. En ce temps-là, les Prophetes Osée, Esaye, Amos, Michée, & Ionas estoient en regne. Apres la mort du desfortuné Achaz, Ezechias son fils paruint à la Couronne. Ce Prince fut bien autre que son pere : car il estoit prudent, juste, religieux, & craignant Dieu. Aussi Ierusalem reprint son premier credit de son temps : car il reforma tellement la police, & remit le seruice de Dieu à telle perfection, que cõme l'Escriture Saincte luy rendit témoignage le Royaume de Iude n'eut onc vn tel Roy : aussi vesquit-il en grande prosperité : & obtint de grandes victoires. Ce Prince ne se contentant d'arracher toute l'Idolatrie à laquelle il voyoit le peuple fort encliné, & voulant remettre sus entierement le seruice de Dieu, somma les autres dix lignées d'Israël de viure selon la Loy que Dieu leur auoit donnée par la main de Moyse : à quoy condescendans plusieurs vindrent sacrifier en Ierusalem, & celebrer la Pasque selon l'ordonnance de Moyse.

Et

ieantmoins, selon qu'on peut voir ês saincts Es-
s, les autres perseueroient en leur Idolatrie, &
nocquoient de ses sommations, quelques aduer-
:mens que les Prophetes leurs donnassent : à
se dequoy ils furent souuentesfois chastiez des
ges de Dieu, tant par Salmanazar que par Sen-
herib, qui les oppressa grandement le premier
du regne d'Ezechias. Mesme le quatriesme an
regne d'Ozias, Roy d'Israël : ce Prince Assi-
n mena si forte guerre contre les sept lignées
sraël par l'espace de trois ans, qu'ils les contrai-
t d'abandonner leur patrie, & aller demeurer
nme esclaues entre les Medes : & voila comme
Iuifs furent dispersez çà & là parmy les natiõs
ranges, sans iamais retourner en leurs maisons,
sorte qu'on ne sçait qu'ils deuindrent depuis
i fut la fin & ruine du Royaume d'Israël qui
oit duré trois cens septante ans, Salmanazar au
ntraire enuoya en Samarie les Assiriens pour y
biter, lesquels s'emparans de tout le pays iadis
bité par les Israëlites, prindrent le nom de Sama-
:ains. Eusebe toutesfois prend ce nom comme
»ur garnison : mais son opinion ne me semble re-
uable; car ils s'appellerent Samaritains pour rai-
n de Samarie ville capitale de ceste contrée. Ces
ssiriens meslerent la loy des Iuifs auec leurs Ido-
tries : aussi les auoit-on en abomination, comme
:ns excommuniez. Quant à leurs faits ie m'en
iray, pour ce qu'ils n'attouchent en rien mon dis-
»urs : & si en cecy ie commets quelque faute, ie me
iusmets à la correction de l'Eglise.

Eee

Suite de l'histoire de Ierusalem iusques au temps des Empereurs Titus & Vespasian.

CHAP. XVI.

APRES la deffaite & ruine des Israëlites, le Royaume de Iuda seul demeura sur pied: car le bon Roy Ezechias, pour sauuer son peuple de la fureur du Roy Salmanazar, & maintenir les siens en paix luy donna grandes sommes d'or, achetant par ce moyen la paix pour long-temps: toutesfois ce Roy infidele luy faussa la foy, & vint auec grosse armée en intention de ruiner le Royaume de Iudée comme il auoit fait celuy d'Israël. Mais Dieu voulant preseruer son peuple, mãda le Prophete Esaye vers le Roy Ezechias pour le consoler (car ce Prophete viuoit alors) & par vne nuict l'Ange du Seigneur défit cent octante mil hommes au camp Assirien: lequel carnage contraignit les autres à se retirer. Et par ainsi Ezechias estãt échapé de ce peril & luy & son peuple, vesquit le reste de ses iours paisiblement en son Royaume. Et ayant Dieu monstré éuidemment de grãds miracles pour le respect dudict Roy, il mourut paisiblement, laissant Manasses son fils & successeur au Royaume. Ce Prince ne suyuit le chemin de son pere: ains s'adonna entierement à toute idolatrie: commettant plusieurs choses abominables contre la loy de Dieu: à quoy aussi il induisit le peuple. Donc estant Dieu offencé, il suscita les Assyriens contre luy, qui le chastierent si bien, qu'outre la deffaite de ses gens, il fut fait prisonnier, & mené captif en Babylone: toutesfois il se repentit de son peché-

i causa que Dieu le deliura des mains des Assy-
és, de sorte qu'il retourna en ses estats, & y mou-
t paisiblement. A celuy succeda l'inique Amon
n fils, lequel fut tué miserablement: les Prophe-
s Ioël, Nahum, & Abacuc furent de son temps.
pres luy succeda Iosias son fils, qui fut Prince
aignant Dieu, & fort vigilant à la reformation de
n peuple. Car il chassa toute idolatrie hors de son
oyaume, qui neantmoins estoit fort enracinée és
œurs des hommes, & repara le Temple, faisant
lusieurs autres actes dignes d'vn Roy sainct & iu-
te. Pour cela neantmoins l'ire de Dieu ne se pou-
oit appaiser contre les Iuifs, pour raison des ido-
atries commises du temps des Roys Amon, & Ma-
asses: toutesfois pour le respect de Iosias (qui
nourut pauurement par sa grande sottise) Dieu
liffera de chastier le peuple Iudaïque, comme il
it par apres. Ce Roy mourut d'vne playe qu'il re-
ceut en la iournée qu'il eut contre Necar Roy d'E-
gypte: & de fait ce fut bien employé: car Necar
ne luy demandoit rien, ains cerchoit son amitié
tant qu'il pouuoit: n'ayant autre intention que
d'employer ses forces contre le Roy d'Assyrie: &
neantmoins Iosias en voulut à luy, d'vne certaine
gayeté de cœur, qui luy cousta la vie. Sa mort fut
fort regrettée, mesme du Prophete Ieremie, qui fit
ses lamentations à cause d'icelle. Ioachas son fils
luy succeda, lequel fut adonné à toute iniquité &
meschanceté: aussi Dieu ne le permit regner plus
de trois mois: car Necar qui auoit desià defait son
pere le priua de son Royaume: rendant le pays de
Iudée tributaire de cent talens d'or, & vn d'argent
tous les ans: Ioachas donc estat priué de ses estats,

& mené prisonnier en Egypte, où il mourut. Ioachin son frere fut installé au Royaume, où il se porta fort mal : car il estoit adonné à toute idolatrie, & induisit le peuple à en vser de mesme. A cause dequoy Dieu luy suscita pour ennemy le Roy Nabuchodonozor, qui auoit desia regné quarãte quatre ans en Babylone. Ce Prince ayãt obtenu victoire contre le peuple Iudaïque, emmena pour esclaues les plus grands de tout le païs : & emporta les vases du Temple. L'occasion de ceste guerre vint de ce que Ioachas dõna aide au Roy d'Egypte contre Nabuchodonozor, outre le conseil de Ieremie : Ioachas donc ayãt regné onze ans, & demeuré prisonnier trois ans, mourut en grande pauureté. A iceluy succeda Ioachin ou Iechonias, lequel suiuit le train de son pere, estant meschant comme luy : aussi de son temps, Dieu cõmença à desployer les rigoureuses verges de long-temps apprestées contre Ierusalem, & differées pour le respect de Iosias, selon que les Prophetes auoient predit : car Nabuchodonozor vint en propre personne auec vne grosse & forte armée assieger la Cité de Ierusalem : auquel ne pouuant resister le Roy Ioachin, sousmit à sa volonté, luy, sa mere, sa femme, & les principaux de sa maison : & outre cela luy fit present des vases & thresors qui estoient encore au Temple. Au moyen dequoy le Roy Ioachin, & les principaux de sa Cour furent menez captifs en Babylone. Mais Nabuchodonozor prenant toutes les asseurances & fidelitez qu'il peut de Mathias, oncle du Roy Ioachin, le fit Roy de Iudée, & l'appella Sedecias. Ce Roy fut vn des iniques & mal-heureux Princes qui regna oncques : car non seulemẽt il fit

grat enuers Dieu des grandes graces qu'il luy
ioit faites, auquel neantmoins il tourna le dos,ne
oulant entendre à chose que le Prophete Ieremie
iy dist : ains aussi faussa sa parole au Roy Nabu-
hodonozor qui l'auoit installé au Royaume, luy
eniant son amitié. Et si ce Prince ne valoit gueres,
es Sacrificateurs valoient encore moins, & moins
ncore le commun peuple:de sorte que toutes abo-
ninations & idolatries regnoient en Iudée,iusques
à profaner le Temple, qui estoit tenu si sacré. Et
quelques remonstrances que fissent à ce Roy Iere-
mie, Ezechiel, & les autres Prophetes, l'obstinatiõ
neantmoins croissoit tousiours. A ceste cause Dieu
suscita le Roy Nabuchodonosor : lequel pour se
venger du tort que tenoit de luy Sedecias, l'an 9. de
son regne, vint courir le pays de Iudée auec vne
grosse armée : & tint Ierusalem assiegée deux ans
durant, où le Roy Sedecias s'estoit retiré pour sa
seureté. Mais le pauure peuple alangui de la fami-
ne & de peste, ne pouuant plus supporter le siege,
fut contraint se mettre à la mercy de l'ennemy: le-
quel entrãt dans la ville, la mit à feu & à sang. Le
Roy Sedecias fut prins comme il s'enfuyoit, &
estant amené deuant le Roy Nabuchodonosor, il fit
mourir ses enfans deuant ses yeux : & quant à luy,
il luy fit creuer les yeux, & le mena en cét équipa-
ge en Babylone. Apres son retour il mãda en Ieru-
salem Nabuzardan, qui estoit vn de ses principaux
Capitaines, auec charge de faire ruiner le Temple.
Cela fut 400. ans apres l'edification du Temple,
faite par Salomon:autant en fit-il de toutes les for-
teresses & bastiments somptueux de Ierusalem,
abattãt les murailles de la cité, & ruinant le Palais

des Roys de Iudée. Il emporta aussi tout le metail qui estoit au temple : & emmena les Sacrificateurs & tous les principaux tant de Ierusalem que de tout le pays, auec leurs femmes & enfans : lesquels demeurerent captifs en Babylone, enuiron 60. ans. Cela fut la captiuité de Babylone, dont on parle tant : laquelle aduint enuiron 600. ans auant l'aduenement de nostre Seigneur : voila cõme la pauure cité de Ierusalem demeura deserte & desolée. Quant au menu peuple on le laissa au pays pour cultiuer la terre, sous la charge toutesfois de Godolias deputé gouuerneur en Iudée : mais ce peuple se mutina, & tua Godolias : parquoy craignant la fureur de Nabuchodonozor, ce qui estoit resté des Iuifs, s'en alla habiter en Egypte, laissant Ierusalem deserte, & despeuplée. S. Hierosme dit en son liure des Questions Hebraïques, que depuis la prinse & le sac de Ierusalem, il passa bien 50. ans, sans que homme, ny beste, ny oyseau y entrast : en quoy on pouuoit assez cognoistre la grande punition qu'auoit merité ce peuple tant caressé & priuilegé de Dieu. Septante ans passez, Dieu regarda de son œil de pitié la captiuité, & misere de son peuple, qui fut lors que l'Empire tomba en la domination des Perses, qui en dessaisirent les Assyriens, & ce du temps du Roy Cyrus. Lequel esmeu de l'esprit de Dieu, permit à cinquãte mille Iuifs retourner en leur patrie, sous la conduite de Zorobabel leur Capitaine, & de Iosué souuerain Sacrificateur : lesquels estans de retour en Iudée, commencerent à rebastir les ruines de leurs villes, & principalement Ierusalem, laquelle ils rebastirent en grande ioye : offrans sacrifices à Dieu selon l'ordonnan-

ce de la Loy, ainsi qu'on peut voir au premier liure d'Esdras, en Iosephe, & en plusieurs autres autheurs dignes de foy. Les Samaritains neantmoins qui estoient leurs voisins, les empeschoient tant qu'ils pouuoient de rebastir, & fortifier Ierusalem & de reparer les ruynes du Temple : le mesme firent plusieurs autres nations. Et toutesfois quelque empeschement qu'on leur mist, le Temple fust rebasty, & parfaict au temps que Darius fils d'Hydaspes regnoit en Babylone. Dequoy tout le peuple Iudayque mena grande feste : toutesfois les plus vieux qui auoient veu l'estat ancien du Temple, ne se pouuoient contenir de pleurer, de le voir si diminué de richesses, & sumptuosité de paremens. Du depuis, le Roy Artaxerxes permit à Esdras de remmener auec luy vn grand nombre de Iuifs, lesquels retournerent en Iudée : où Esdras dressa vne reformation selon la loy : conformant entierement le seruice ce Dieu aux ordonnances de Moyse. De ce temps mesme les Prophetes Agée, Zacharie & Malachie estoient en regne. Ierusalem donc estant aucunement repeuplée, le Roy Artaxerxes permit à Nehemias de la fortifier & d'y bastir, ce qu'il fit: de sorte que la Cité de Ierusalem se peuploit de iour en iour, & croissoit en richesses, & & en force. Cela fut enuiron cinq cens ans auant l'aduenement de Iesus Christ. En ce temps-là le peuple estoit gouuerné par les Sacrificateurs & Capitaines esleus par le peuple sans aucun tiltre ny preeminence de Roy : car dés la captiuité de Babylone aduenuë sous Sedecias, qui dura 70. ans iusques à Aristobulus, qui premier porta le tiltre de souuerain Sacrificateur, & de Roy, y eut quatre

cens quatre vingts & quatre ans, selon que dit Eusebe. Le reste de l'histoire qui s'ensuit est prinse des Machabées, de Iosephe, d'Affricanus, d'Eusebe, d'Europe, & de plusieurs autres renommez autheurs. Pour commencer donc, il faut noter que la restauration du temple, iusqu'au temps d'Alexandre le Grand, où y a plus de cent cinquante ans, on ne trouue chose digne de memoire faite par les Iuifs, hormis l'histoire de la Royne Ester dont la Bible fait mētion: laquelle aussi dit, que Bages, vn des principaux Capitaines d'Artaxerxes Roy de Perses pour venger la mort de Iesu Sacrificateur, que Iean son frere auoit fait mourir, vint assieger Ierusalem auec vne forte armée : laquelle il tint de si pres, qu'il la print d'assaut, & l'ayant saccagée il s'en retourna ayant imposé de grands tributs sur le peuple Iudaïque à payer annuellement aux Rois de Perse. Suruint par apres Alexādre le Grād Roy de Macedoine: lequel apres la victoire qu'il obtint contre Darius Roy de Perse, fut tenu pour le plus grand Roy de la terre. Iosephe raconte de luy, qu'au siege de Tyr ville assise à la croupe du mont Liban, il māda requerir secours de viures, d'armes & autres choses necessaires pour son camp, vers le grand Sacrificateur Iadus. Lequel comme Prince hardy luy fit responce que par la ligue qu'il auoit auec le Roy Darius, il ne deuoit fournir de munition le camp de son ennemy: dequoy indigné Alexandre, apres qu'il eut prins Tyr, vint en grande diligence contre Ierusalem, rasant & mettant à feu & sang tout ce qu'il rencontroit. Et comme Iadus grand Sacrificateur vit l'armée approcher, cognoissant bien qu'il ne luy estoit possible resister à la

puissance d'vn si grand Roy, il vint au deuant d'Alexádre, auec ses habillemens de sacrificateur, accópagné du peuple qui estoit vestu de blanc : ce que voyant Alexandre oublia tout son mal-talent : & vsant de grande douceur, non seulement pardonna au peuple: mais aussi receut fort honorablement le grand Sacrificateur: & entrant en la Cité de Ierusalem paisiblement, il s'estóna fort de la sumptuosité du temple: & fit de grands presens, non seulement au Sacrificateur, mais aussi vsa de grande liberalité enuers le peuple, tellement que pendant qu'il vesquit, le peuple Iudaïque fut bien traité. Apres son decez Ptolomée, vn des Princes qui s'empara d'vne partie du Royaume d'Alexandrie, vint assaillir Ierusalem vn iour de Sabbat. Et par ce que les Iuifs ne firent point de deffence ce iour-là, il y entra par force: & l'ayant saccagée, emmena captifs en Egypte grand nombre de Iuifs : lesquels furent mis en liberté du depuis par Ptolomée Philadelphe son fils: lequel fit traduire la Bible, selon qu'auons móstré cy-dessus. Du depuis Ierusalem souffrit beaucoup de trauerses, durant les guerres des Roys d'Egypte & de Sirie, pour ce qu'elle estoit au milieu desdicts Royaumes, selon qu'on peut voir és liures des Machabées. Antiochus aussi Roy de Syrie, mena forte guerre contre ceux de Ierusalem, laquelle il print par force: & l'ayant saccagée, & le temple aussi, il fit mettre ses Idoles au temple, contraignant le pauure peuple Iudaïque à les adorer: Voila donc comme ce peuple estoit trauaillé de toutes sortes d'afflictions, plus que iamais peuple ne fut. Toutesfois comme ils estoient prés d'estre entierement ruinez. Dieu leur suscita Iudas Ma-

chabéen, qui fut vn des premiers Capitaines du monde, lequel ſuiuant le trac de Mathias ſon pere, gouuerna tellement le peuple Iudaïque, qu'ayant défait pluſieurs Capitaines du Roy Antiochus, il remit ſa patrie en ſa premiere liberté : & ayant oſté & abbatu toutes les Idoles qui eſtoient au temple, reforma le peuple ſelon la loy de Dieu. Ce Prince eſtant grand Sacrificateur, eſtoit de ſi grand renom que les Romains, qui tenoient lors le premier rang du monde, tâcherent d'auoir ſon alliance & amitié. Apres ſon decez, Ionathas ſon frere luy ſucceda: lequel fut fort vaillant & hardy Prince: auſſi maintint-il la partie en ſes libertez contre tous. Ceſte proſperité des Iuifs leur dura cinquante ans, encore que ce ne fut ſans auoir guerre: leſquels paſſez ils voulurent derechef auoir vn Roy : errans comme leurs predeceſſeurs : & par ainſi Ariſtobulus fut eſleu pour Roy, lequel eſtoit vaillant & hardy Prince, mais cruel & tyran. Ianeus ſur-nommé Alexandre luy ſucceda : qui fut fort cruel de ſon temps: & neantmoins il ſe porta vaillamment neuf ans que dura ſon regne : apres ſon decez, Alexandra ſa femme demeura regente, laquelle ſe porta fort ſagement en ſa regence : auſſi ſe gouuernoit-elle par le conſeil des Phariſiens. Le Royaume de Iudée eſtoit lors fort grãd & puiſſant: car les Iuifs auoient défait les Samaritains, & pluſieurs autres nations voiſines, que Ioſephe recite, auquel on pourra auoir recours: de ſorte que c'eſt choſe fort miraculeuſe à bien conſiderer les grandes mutatiõs de ce peuple tant Noble, & d'vne Cité tant illuſtre: voyant d'vn coſté la grande puiſſance de Dauid, la grande paix, & le grand repos qui fut du-

temps de Salomon, & le pouuoir de ces deux regnes : & d'autre costé la ruine, & destruction totale du Royaume d'Israel : la ruine du Temple, & de la Cité de Ierusalem : les captiuitez du peuple, la reédification du Temple : & en somme tout ce que nous auons dit cy-dessus.

Comme les Roys de Ierusalem tomberent en la subjection des Romains, & de l'estat du peuple iusques à sa totale destruction.

CHAP. XVII.

APRES la mort de la Royne Alexandra, Aristobulus, Hircanus ses enfans, furent en grande cõtention à cause du Royaume : mais les Romains, qui estoiẽt fort puissans, sous couleur de se vouloir mesler d'appointer ces deux Princes, s'emparerent du Royaume de Iudée : Car Pompée le Grãd estãt en Asie solicité respectiuemẽt de ces deux Princes, chacun à part, pour auoir sa faueur : mais ayant eu parole fascheuse auec Aristobulus, qui estoit le plus puissant des deux freres, vint auec son armée contre Ierusalem, où il entra par force, & la saccagea, profanant le tẽple, & le *Sancta Sanctorum*, où nul n'entroit que le grand Sacrificateur : Ce qu'ayãt fait il enuoya Aristobulus prisonnier à Rome : laissant le tiltre de souuerain Sacrificateur à Hircanus : & à Antipater fils d'Herodes Alconite, le gouuernement de toute la Palestine. Et voila cõme la Iudée tomba sous la main, & sujettion des Romains, & comme elle deuint tributaire. Quant à Hircanus, & Antipater, ils eurent plusieurs trauerses à l'occasion des guerres ciuiles de Pompée, & de Cæsar,

de Brutus, & Cassius : d'Octauius, & Marc Anthoine, & mesme Ierusalem fut subjette à beaucoup de mutations, pour raison de ce : car Cassius s'en empara par force, & emporta les thresors du temple, auquel Pompée n'auoit voulu toucher. Herodes Ascalonite se porta si vaillamment, & si sagement en son gouuernement, que les Romains luy octroyerent le Royaume de Ierusalem, auquel il se maintint de telle sorte, qu'encore qu'il eust donné aide à Marc Anthoine contre Octauius Auguste : ce neantmoins il acquit sa bonne grace, tellement qu'il luy confirma son Royaume: Herodes donc fut le premier Roy estranger qui regna en Iudée : car son pere estoit d'Ascalon, & sa mere estoit venuë d'Arabie. Tellement que lors la Prophetie fut accomplie, qui dit que le sceptre ne sortiroit de Iuda, iusques à ce que celuy, qui deuoit estre enuoyé vint. Aussi le peuple n'auoit iamais esté sans Rois, ou sacrificateurs de leur nation iusques à Herodes : au temps duquel nostre Seigneur nasquit, selon que le bon homme Iacob auoit prédit. Durãt son regne Ierusalem se maintint en grande prosperité : de sorte que selon les autheurs elle estoit aussi riche, & aussi somptueuse en bastimens qu'elle fut oncques : de là vient que ce Prince fut surnommé le Grand, à cause de sa vertu : apres donc qu'il eut regné trente six ans, il deceda laissant trois fils, entre lesquels l'Empereur Octauius diuisa le Royaume de Iudée: Moyennant lequel partage le Royaume de Ierusalẽ paruint à Archelaus, qui neantmoins en fut dejetté par l'Empereur Tybere, lequel enuoya Põce Pilate pour gouuerner en Iudée. A Philippes, qui estoit l'vn des fils d'Herodes le

Grand, il bailla en appanage la region de Traconitide, & au jeune Herodes la Galilée. Ce fut luy qui fit mourir sainct Iean Baptiste, & qui renuoya nostre Seigneur à Pilate, apres s'estre mocqué de luy : aussi leurs pechez meriterent de receuoir les punitions de Dieu, qui aduindrent de leur temps. Pour retourner donc à Ierusalem, le plus grand bien qu'elle eut oncques, fut de voir le fils de Dieu en chair, preschant parmy son peuple, & faisant vne infinité de miracles, selon qu'auoient predit de luy les saincts Prophetes : & neantmoins ce malheureux peuple mescognoissant la noble visitation de nostre Seigneur, le crucifia comme vn brigand. Au reste, Suetone, & Cornelius Tacitus, disent que durant le regne du cruel Neron, les Iuifs furent les premiers qui se voulurent reuolter contre les Romains : à quoy ils furent induits, selon que recitent lesdits autheurs, par vne certaine Prophetie, qu'ils tenoient veritable, laquelle portoit qu'enuiron ce temps-là les affaires des Orientaux auanceroient grandement : & qu'vn sortiroit de la nation Iudaïque qui deuoit subjuguer tout le monde. Cornelius Tacitus entendoit ceste Prophetie simplemẽt de l'Empire de Titus, & de Vespasian Empereurs : mais elle s'entendoit du regne spirituel de nostre Seigneur, lequel prenant son commencement en Ierusalem, s'amplifia par le monde vniuersel. Comme donc la reuolte des Iuifs fut descouuerte, Vespasian & Titus son fils, qui furent puis apres Empereurs, furẽt enuoyez en Iudée auec vne grosse armée : & fut ceste guerre fort cruelle, pẽdant que Vespasian y demeura. Apres son retour à Rome, Titus demeura au camp Lieutenant general de l'ar-

mée Romaine : lequel ayant prins par force plusieurs villes de Iudée, vint en fin assieger Ierusalem, laquelle se trouua lors fort peuplée, par ce que de toutes les parties du monde, y estoit venu vn nombre infiny de Iuifs celebrer la Pasque, & manger l'Agneau Paschal : Titus donc tint Ierusalem de si prés assiegée, que nul n'en pouuoit sortir, & moins y entrer, sans y estre descouuert, & prins. Ce siege fut grand, car il dura cinq mois bien battu, & bien opiniastrement deffendu. Or la famine estoit si grande en Ierusalem, qu'vne mere Iuifue tua son propre enfant allaictant, pour le manger. Finalement, Ierusalem estant prinse par force, tout eust passé par le fil de l'espée, si Titus n'eust faict cesser les Soldats Romains : toutesfois il fit ruiner & démolir ce grād & fameux temple de Salomon, & raser les murailles, & forteresses de la ville, qui estoient si superbement basties : & fit brusler, & raser la ville, apres l'auoir saccagée : laquelle chose auoit esté long-temps auparauant prédite par les Prophetes, selon que dit Paul Orose, Eusebe, & plusieurs autres docteurs Chrestiens. Ceste guerre, qui dura quatre ans, fut si opiniastre, qu'il y demeura six cens mille hommes, tous portans armes du costé des Iuifs, tant de ceux qui passerent par le fil de l'espée, que des autres qui moururent de pauureté & de famine : outre quatre-vingts dix-sept mille hommes qui furent vendus comme esclaues, selon que disent Iosephe, & Egesippe. Cette horrible destruction aduint soixante & dix ans apres la mort de nostre Seigneur, 590. ans apres la reédification du Temple, faite par Zorobabel, & 1200. ans depuis la premiere fondatiō d'iceluy, faite par

Salomon. Eusebe dit qu'il n'y demeura pierre sur pierre, à fin que la parole de Iesus Christ fust accõplie. De là en auant, le pays de Iudée fut vny au domaine des Romains, de sorte qu'il estoit compté pour vne Prouince. Et n'y demeura ny Capitaine ny Sacrificateur Iuif, comme aussi ils n'en auront iamais. Icy l'Histoire de Ierusalem pourroit prendre fin: toutesfois pour ce qu'elle a esté reédifiée, ie passeray outre. Surquoy il faut noter que deux cens ans apres la destruction de Ierusalem, l'Empereur Adrian qui fut enuiron cent trẽte ans apres la mort de nostre Seigneur, voyant que les esclaues Iuifs multiplioient fort, encore que du temps de l'Empereur Trajan on en eust fait grand carnage pour vne rebellion, & munition que les Iuifs auoient faite: entre autres ruines qu'il fit reparer ordonna qu'on rebastist Ierusalem, & qu'on la nõmast Ælia Adria. Ce qui fut fort promptement executé par les Iuifs qui y retournerent habiter. Lesquels ayans regret de voir Payens & Chrestiẽs meslez parmy eux, qui viuoient chacun selon leur religion, par la permission d'Adrian, se reuolterent en secret contre l'Empereur. Dequoy aduerty l'Empereur Adrian, il enuoya Seuerus en Iudée auec vne tres-grosse armée: lequel apres plusieurs rencontres & écarmouches, mesme apres auoir tenu longuement le siege deuant Ierusalem, y entra en fin par force, & la mit à feu, & à sang. Dion Cassius recite qu'il y demeura à ce sac cinquante mille hommes, de fait, tous portans armes, sans le menu populaire, qui tous passerent par le fil de l'espée. Cela fait, Seuerus fit démanteler & raser cinquante forteresses: & fit mettre le feu en neuf

tens quatre-vingt trois, tant bourgades que villettes. Il bannit perpetuellement tous les Iuifs de la nouuelle Adria : de sorte que du depuis Ierusalem demeura dépeuplée & sans Seigneur. Europe neãtmoins dit, que les Chrestiens eurent licence d'y aller habiter, lesquels maintindrent en grande reuerence les Saincts lieux, où nostre Seigneur Iesus Christ fut crucifié, & enseuely. Nous trouuons aussi que dés le temps de Sainct Iacques, qui fut le premier Euesque de Ierusalem, ce nom d'Eueschẻ demeura à ladicte Cité, encore que les Payens l'ayent souuent ruynée & contaminée par leurs Idolatries & Paganismes. Mesme Saincte Helene, qui fut mere de l'Empereur Constantin, allant visiter les Saincts lieux de Ierusalem, y trouua la Croix où nostre Seigneur fut crucifié, qui fut enuiron trois cens ans apres la mort & Passion : & fit ruiner le Temple de Venus, que les Payens auoient fait bastir. Sainct Hierosme dit, que dés le temps de l'Empereur Constantin, qui fut bon Prince, & qui aduança grandement la religion Chrestienne, Ierusalem commença à se peupler, & à deuenir marchande, & riche, comme encore elle estoit de son temps, selon qu'il dit. L'an de nostre Seigneur, six cens douze : durant le regne d'Eraclius Empereur, Cosroas Roy de Perse vint courir la Syrie & la Palestine, & entrant par force en Ierusalem, mit tout à feu & à sang: de sorte qu'il y demeura bien trente mille Chrestiens, tant hommes que femmes Iceluy ayant trouué la Croix de nostre Seigneur Iesus Christ, que Saincte Helene y auoit laissée, l'emporta auec luy en Perse, l'ayant neantmoins en grande reuerence : & emmena prisonnier Zacharie,

rie Patriarche de Ierusalem. Quatorze ans apres ce temps-là, ou enuiron, Ciroas Roy de Perse, fils & successeur de Cosroas, se souuenant de l'ayde & faueur qu'il auoit receuë de l'Empereur Heraclius, és guerres qu'il auoit menées cõtre son pere, rendit à Heraclius la Croix de nostre Seigneur, & mit en liberté le Patriarche Zacharie. En memoire dequoy on fait la Feste de l'Exaltation de la Croix, le 14. de Septembre en l'Eglise Romaine. Toutesfois l'allegresse du retour du Patriarche Zacharie, & de la restitution de la vraye Croix ne dura gueres. Car Mahomet qui fut du temps de Heraclius, s'estant emparé du Royaume de Perse & de la Iudée, vint assaillir Ierusalem. Ce que preuoyant l'Empereur, fit aporter la vraye Croix en grãde reuerence à Constantinople. Mahomet donc poursuiuant sa pointe viuement, print Ierusalem par force. Toutesfois aucuns disent que ce fut vn de ses successeurs. Mais comme que ce soit, ceste Cité tomba és mains des Payens & infidelles, lesquels la tindrent 480. ans. & plus. Toutesfois Dieu ayant touché le coeur de l'Empereur Henry 4. du Pape Vrbain 2. & de plusieurs autres Princes Chrestiens, tous d'vne ligue, à la persuasion d'vn S. Hermite, passerent au Leuant, auec grosse armée, & auec l'authorité du Pape pour conquerir la terre saincte. En ceste expedition se trouuerent plusieurs Princes & grands Seigneurs renommez, & signamment le Duc Godefroy de Bouïllon, lesquels apres plusieurs grãds faits d'armes qu'ils firent durant trois ans que ceste guerre dura, prindrent en fin Ierusalem: qui fut l'an de Nostre Seigneur mille nonante-neuf. Le Duc Godefroy fut esleu Roy de Ierusalem du

consentement de tous, par les grandes entreprises qu'il auoit executées en ceste guerre. Le reste du pays de Syrie fut distribué entre les autres Princes & Capitaines. Apres la mort de Godefroy, le Royaume vint à ses successeurs iusques à neuf Roys, qui tous s'estoient portez vaillamment durãt leur regne: toutesfois en fin les Chrestiens en furent dechassez, à cause de leurs pechez, qui prouoquerent l'ire de Dieu: de sorte que Ierusalem fut la premiere forteresse prinse par l'ennemy. Ce qui aduint comme s'ensuit: le Roy Guy de Ierusalem, accompagné du Prince d'Antioche, du Compte de Tripoly, du grand Maistre de S. Iean de Ierusalem, des Patriarches de Ierusalem, & d'Alexandrie, & plusieurs autres, auoient dressé vne grosse armée de trente mille cheuaux, & de quarante mille hommes à pied, comprins le secours qui luy estoit venu de la Chrestienté, pour aller au secours de Tyberiade, que Saladin tenoit assiegée, lequel estoit le plus puissant Roy qui fut de ce temps-là: car il tenoit Egypte, Damas, l'Alapie, Mesopotamie, & vne grande partie d'Armenie, outre plusieurs autres prouinces qui luy estoiẽt suiettes. Saladin dõc aduerty de l'armée des Chrestiens, leua le siege, & leur vint à l'encontre en diligence, pour s'emparer d'vn lieu où y auoit force eau, dont y à grande faute en ce pays-là, sçachant que les Chrestiens y vouloient loger leur camp. Et y estant paruenu, il fortifia tellement son camp, que les Chrestiens furent cõtraints de camper en vn lieu sec, & dépourueu d'eau. Voyãt donc qu'ils n'y pouuoient longuement durer sans mourir de soif: eux & leurs cheuaux, ils furent contraints liurer bataille à

Saladin : Mais les pauures Chrestiens qui estoient alanguis de soif, & leurs cheuaux aussi, furent aisément desfaits : tellement qu'il y demeura grand nombre de Chrestiens. Le Roy de Ierusalem fut prins en combattant, aussi fut le Duc d'Antioche, & plusieurs autres Cheualiers de l'ordre de S. Iean de Ierusalem. Le Comte de Tripoly, qui auoit esté cause de ceste Iournée, s'enfuit. Saladin donc ayāt obtenu ceste grande victoire s'en alla contre Ptolemaide, laquelle il print de volée : autant en fit-il de Tyr. Si qu'en fin il vint assieger Ierusalem. Ceux de dedans ayans soustenu le siege trente iours, se rendirent en fin. Et voila comme Ierusalem tomba entre les mains des Turcs, qui fut 1187. apres la mort de nostre Seigneur, & 80. ans dés la reduction d'icelle entre les mains du Roy Godefroy de Bouillō : durant lequel temps y eut neuf Roys Chrestiens en Ierusalem. Et voila comme Ierusalem est demeurée entre les mains des infidelles, en la sujettion desquels elle est encor de present. Toutesfois en l'an 1229. l'Empereur Federic II. estant d'accord auec le Soudan, s'en fit Roy : mais cela ne dura rien. Car dés que le Roy Federic fut party, les Turcs chasserent les Chrestiens. De sorte que du tēps de l'Empereur Rodolphe, il n'en demeura aucun, ny en Syrie, ny en la Palestine, que tous leurs biens ne leur fussent ostez. De nostre temps Soliman Ottoman, ayant chassé le Soudan, & s'estant emparé de ses terres, fut par mesme moyen seigneur de Ierusalē, laquelle encore tient aujourd'huy Soliman son fils. Voila donc quant à Ierusalem.

Comme on peut dire mensonge sans mentir.

CHAP. XVIII.

MENSONGE est vn des plus grands vices que l'hõme sçauroit auoir : car il n'est possible de negocier, ny de conclurre aucune chose auec vn mẽteur: pour ce que la mensonge rend toutes choses suspectes. Outre cela l'horreur de mensonge se monstre assez en ce qu'elle est directemẽt opposée à la verité, qui est Dieu : aussi le diable est appellé pere de mensonge. Salomon en ses Prouerbes met la mensonge au second rang des sept vices qui desplaisent grãdement à Dieu. En somme ce vice a esté de tout temps si abhorré, & des infidelles, & des Chrestiens, qu'on reputoit vn homme menteur, comme vne peste en vne Republique : ainsi qu'on peut voir par Euripides, selon que recite Stobée. Or pour ne m'arrester trop à monstrer combien la mẽsonge est pernicieuse & detestable, pour ce que cela est commun, & vulgaire : il me semble bon de declarer quelle difference il y a entre mentir, & dire mensonge, selon le dire d'Aulugelle, & de plusieurs autres : car souuentefois il y a grande difference entre ces deux choses. A cét effet dõc il faut noter, que mentir, est affermer le contraire de ce qu'on sçait à la verité. Mais dire mensonge, est affermer la mensonge, en intention de dire vray : en quoy l'homme ne peut estre dit auoir menty, quand il ne parle contre ce qu'il tient pour vray. Au contraire, vn homme peut mentir disant neantmoins verité, quand il parle contre ce qu'il pense, encore

Difference entre mentir, & dire mensonge.

que ce qu'il dit soit veritable : Mais quād vn homme dit vne mensonge, sçachant la chose estre autrement qu'il ne dit, il ment, & si dit mensonge. De là vient qu'il est impossible de mentir sans vice : mais celuy qui dit vne mensonge, pensant dire vray, ne ment point. C'est ce que disoit Nigidus, selon le recit de Gelle, qu'vn homme de bien ne mentira iamais, & que l'homme sage ne dira iamais mēsonge. Quand à moy, ie conseilleray à toute personne de fuir l'vn, & l'autre vice, encore qu'on pēse dire vray. Item il faut noter, qu'encore que la langue se taise, les œuures neantmoins démentent quelquesfois la personne. Car comme dit sainct Ambroise, iceluy qui fait profession de Chrestien, sans se conformer aux œuures de Christ, ment. Comme fait celuy qui promet obseruer vne religion, & neātmoins ne l'obserue point. Autant en peut-on dire de nos laiderons de femmes, noires comme beaux diables, qui se fardent pour estre blanches, & auoir beau teint : & de nos vieux rassotez qui se font jeunes à la lessiue : cōme estoit ce vieillard dont parle Theophraste, lequel, estant de grande authorité, & credit, & ayant affaire par deuant le Senat de Lacedemone, auoit regret de se monstrer si vieil qu'il estoit : de sorte qu'il se fit teindre & noircir la barbe, & les cheueux. Et comme il debatoit sa cause, Archidamus qui parloit pour sa patrie, remonstra au Senat qu'il ne se falloit arrester aux paroles d'vn qui portoit la mensonge en sa teste. Tellement, que selon Archidamus, tels & semblables radotez font la mensonge sans la dire.

De l'ancien, & moderne pourtraict des douze mois, & des mysteres representez par iceluy.

CHAP. XIX.

IL n'y a grād mystere à cognoistre la signification des pourtraicts des 12. mois. Toutesfois attendu que personne n'en a escrit en langue vulgaire, i'ay bien voulu prendre ceste peine d'en faire part à nos gens, à ce que ceux qui verrōt leurs portraits, puissent entēdre leurs significations. Et pour cōmencer à Ianuier, il y a en son pourtrait vn homme assis à table, tenant vn verre plein de vin qu'il veut boire. En quoy est demonstré qu'en ce mois tous animaux ont meilleur appetit de boire, & de manger, qu'en autre temps : car la chaleur se retire en dedans, & fortifie l'estomach pour pouuoir mieux digerer. Feurier est vn homme vieil qui se chauffe. Aussi le feu est fort requis en ce mois, à cause des grādes froidures causées en Hyuer, pour l'absence du Soleil. Mars est dépeint en forme de jardinier : car en ce mois les pores & souspiraux de la terre s'ouurent, de sorte que l'humeur de la terre se vient rendre aux arbres, & aux herbes. A ceste cause il faut retrancher toutes superfluitez, afin que l'humeur nutritiue s'estende seulemēt és branches viues qui portent fruict. Auril est fait en mode d'vn ieune homme tenant des fleurs en sa main : car en ce mois la terre ayant communiqué la vertu aux arbres, & aux herbes, fait que tout verdoye, & est en fleur. Pour May on peint vn jeune Gentil-homme estant à cheual brauement vestu, & portant vn oyseau sur le poing. Car en ce mois

Ianuier. *Feurier.* *Mars.* *Auril.* *May.*

les arbres commencent à porter fruict: les oyseaux se déguisent, & tous animaux tâchent à prendre leur plaisir, & à faire l'amour. Iuin porte vne faux, pour ce qu'en ce mois on fausche les prez. Iuillet tient vne faucille pour coupper le blé. Et pour ce qu'on recueille les bleds au mois d'Aoust, & qu'on les serre és greniers, on le peint en forme de chartier, estant sur son chariot, ayant vn foüet en la main. Septembre est habillé en vendengeur: signifiant le commencement de vendanges estre en ce mois. Octobre porte vn sac sur ses espaules, & seme du blé. Aussi ce mois qui est froid & sec, est fort propre à semer le blé. Nouembre abbat le gland auec vne perche: pour ce qu'en ce mois on meine les pourceaux au gland pour les engraisser. Et pour ce qu'on tuë ordinairement les pourceaux gras en Decembre: on le peint en forme de boucher qui tuë vn pourceau. Voila comme on peint les douze mois. Et quant à l'An son pourtraict estoit fait en mode d'vn serpent couché en rond, qui tient sa queuë en sa bouche: pour ce que la fin de l'An est tousiours iointe à son commencement.

Iuin. *Iuillet.* *Aoust.* *Septembre.* *Octobre.* *Nouembre.* *Decembre.*

Conjuration subite aduenuë à Florence, & les carnages qui s'en ensuiuirent.

CHAP. XX.

TOVT le monde est curieux d'oüir & entendre les grandes entreprinses, & cas estranges qui aduiennent aux hommes, à fin de se pouuoir garder de tomber és inconueniens de l'instable & inconstante fortune. Et par ainsi, j'ay deliberé de declarer vn cas fort estrange qui aduint

en la riche Cité de Florence, lequel est vn des plus merueilleux qui oncques aduint au monde. L'an mil quatre cents septante huict, la Cité de Florence estoit en grande paix, & abondoit de iour en iour en richesses & sumptuositez, & alloient si bien les affaires de celle republique qu'on n'eust iamais pensé que defortune luy eust peu aduenir. De ce temps-là l'Illustre maison de Medicis (dont le Duc Cosme, qui aujourd'huy le Duc de Florēce est descendu) gouuernoit ladite republique : tellement que toutes affaires passoient par les mains des Seigneurs Iulien & Laurent de Medicis freres, qui estoient fort estimez entre le peuple à raison de leurs ancestres, & signāment pour raison de Cosme de Medicis leur ayeul, qui auoit esté le plus riche Marchand d'Italie, encore qu'il y eust à Florence des Marchands fort riches. Or y auoit-il en ladicte Cité plusieurs autres Gentils-hommes, & riches Marchāds, qui s'estimoient aussi bastans pour manier les affaires de la Republique, que ceux de la maison de Medicis. Tellement que d'enuie qu'ils portoient à ceste maison, ils se pleignoient fort de leur gouuernement. Toutesfois ceux de Medicis estoient bien venus & bien aymez du peuple. En fin ceux de la maison de Pazzi, Saluiati & plusieurs autres, issus des maisons Nobles & anciennes de Florence, esmeus de passion & d'affections particulieres conjoinctes à vne enuie qu'ils portoient à ceux de Medicis, firent vn complot secret de oster le gouuernement de la Republique d'entre les mains de ceux de Medicis. Et ne pouuans executer leur desseing, sans faire mourir les Seigneurs Iulien, & Laurent de Medicis, pour ce qu'ils

estoient riches & puissans, Fráçois & Iean de Pazzi, cousins germains de Iacques de Pazzi, chef de celle maison, entreprindrent de tuër lesdits freres de Medicis. Et se joignant auec ceux de la maison de Saluiati, signamment auec le Seigneur François Saluiati Archeuesque de Pise, ils entreprindrent de tuër encore le Pape Sixte 4. oncle de ceux de Medicis, & le Roy Ferdinand de Naples, qui estoient contraires à leur ligue, estimans que s'estans desfaits de ceux-là ils n'auroient aucune resistance à executer le dessein. Ce complot fait, & auoir pourueu à tout ce qui estoit requis à paracheuer leur entreprise, l'Archeuesque de Pise vint à Florence: où sous autre couleur ils firẽt entrer à la file quelque nombre de Soldats tous cogneus: sans toutesfois se découurir à personne de ce qu'ils auoient à faire. L'Archeuesque de Pise, duquel on ne se fust iamais douté, trouua moyen qu'vn ieune Cardinal nepueu du Pape Sixte, qui estudioit à Bologne vint passer le temps à Florence, à fin de se seruir de ses gens à son dessein, sans toutesfois luy declarer son intention: Cét appareil fait, qui demeuroit secret entre les principaux de la conjuration, les conjurez conclurent de faire mourir les deux freres de Medicis tous deux ensemble à la grande Eglise, ou bien où le Cardinal oyroit Messe. François de Pazzi & Bernard Bandini prindrent la charge de tuër le Seigneur Iulien de Medicis: & la mort du Seigneur Laurent fut commise à Anthoine de Volterre, & Estienne Prestre. L'heure que Iacques de Pazzi donna pour faire ces deux meurtres estoit quand le Prestre leueroit l'Hostie de la Messe: Encores que les deux freres fussent en diuers lieux. Le Di-

manche apres ceste conclusion prinse, qui fut le 3. de May 1478. le Cardinal vint à la Messe, & auec luy le Seigneur Laurent de Medicis, seul sans son frere: car par deliberation entre eux prise, ils n'alloient iamais ensemble par la ville, de peur de tomber en desastre tous deux ensemble: sçachans bien que nul n'entreprendroit de les offencer quand on sçauroit que l'vn d'eux demeureroit en vie. Les cõjurez voyãs que le Seigneur Iulien ne venoit point, François de Pazzi, & Bernard Bandini qui auoient iuré sa mort, sous ombre de luy faire la cour, le vont trouuer en sa maison, & firent tant qu'ils l'amenerent à l'Eglise où estoit son frere, encore qu'il se tint assez loing de son frere. Les conjurez se mirent aupres de luy en tel lieu qu'aisément ils pouuoient executer leur entreprinse, & estoient bien suiuis, & de gens dont on ne se dõnoit garde. Venu le point d'executer leur dessein, Bernard Bandini donna vne poignelade au Seigneur Iulien, qui luy trauersa le corps dés l'estomach par les espaules, de sorte qu'il tomba. François de Pazzi de haste qu'il auoit de ne faillir le Seigneur Iulien se blessa de la dague propre en l'estomach. Toutesfois le seigneur Iulien demeura mort sur la place: aussi fit François Neri, lequel Bernard Bandini tua, pour ce qu'il auoit mis la main aux armes pour deffendre le Seigneur Iulien. Anthoine de Volterre, & Estienne Prestre assaillirent bien aussi le Seigneur Laurent de Medicis: mais ce fut auec si peu de dexterité qu'auec la bonne deffence dont il vsa, il fut seulement vn peu blessé en la bouche. Ces conjurez se sauuerent, & le Seigneur Laurent se retira auec certains ses amis en la Sacristie de

l'Eglise. Bernard Bandini qui auoit tué le seigneur Iulien, entendant que ses compagnons auoiét failli à tuër le Seigneur Laurent s'achemina pour l'aller dépescher : mais, il se trouua enfermé en la Sacristie. Cét assaut fut executé si soudain, qu'on ne sçauoit ceux qui l'auoient fait : car le cry du peuple estoit tel, qu'il sembloit que l'Eglise deust fondre en terre. Le Cardinal eut assez à faire de se mettre comme en franchise & en sauueté vers le grand Autel. Toute la ville s'esmeut à fureur sur ce bruict : car les vns disoient que les deux freres de Medicis estoient morts, & les autres disoient que non, & ainsi se mirent en armes. Ceux de la maison de Pazzi, & Salniati commencerent à crier, Liberté. La Seigneurie se retira au Palais en grande diligence : où le Gonfalonier estant arriué, ils se fortifierent de gens & d'armes là dedans. Les Conseillers de la ville, & ceux qui tenoient le party de ceux de Medicis, allerent querir le seigneur Laurent, & le conduirent iusqu'en sa maison, où se trouua plus de huict mille hommes armez. L'Archeuesque de Pise poursuyuant sa pointe auec les Saluiati, accompagné de plusieurs de leur ligue, & de ceux de la suitte du Cardinal, alla au Palais, en intention de faire trouuer bonne leur intention à la Seigneurie. Ceux de la Seigneurie, encore qu'ils tinssent le party de ceux de la maison de Medicis, auoient esté neantmoins si pressez qu'ils n'auoient eu le loisir de faire aucune prouision d'armes, ny de mettre garnison au Palais. Toutesfois ils sçauoient bien que le seigneur Laurent n'estoit gueres blessé, & que ses gens estoient vaillans & hardis. L'Archeuesque donc voyant que

la Seigneurie ne donnoit aucune resolution sur ce qu'il auoit proposé, partit les gens de sa suitte en deux : ordonnant que la moitié de ses gens s'emparassent de la porte du Palais. Luy auec l'autre moitié monta au Palais, & fit entendre à la Seigneurie qu'il auoit quelque chose à proposer pour le bien de la Republique. Surquoy estant admis auec quelque peu de ses gens qui ne sçauoient rien de son meschant propos, la porte du Palais fut fermée, de sorte que l'Archeuesque ne pouuoit auoir secours des siens, & de l'autre costé la Seigneurie ne pouuoit estre secouruë. L'Archeuesque donc parlant hautainement proposa plusieurs choses si desordonnées que la Seigneurie cognoissant son intention mauuaise, le Gonfalonier s'empara de luy, de Iacques Saluiati, & de Iacques fils de Messer Poggio de Pazzi, & fut le tumulte si grãd, que ceux qui les auoient accompagnez furent tous depeschez à la fureur : de sorte qu'on jetta par les fenestres du Palais plus de trente corps morts de ceux qu'on auoit tuez. Vn peu apres le commun peuple qui fauorisoit à ceux de Medicis, vint à grand' foule au Palais : où tous les gens de l'Archeuesque de Pise, qui estoient demeurez à la porte du Palais, furent prins & dépeschez sur le chãp, sans aucun respect. Quant à l'Archeuesque il fut pendu luy troisiesme, pour donner crainte aux autres. Iacques de Pazzi, & les autres conjurez alloient à cheual crians par la ville, liberté, liberté. Mais voyant que nul ne leur respondoit, ains que tous mõstroient visage de tenir le parti du seigneur Laurent, ils se sauuerent eux & leurs gens, horsmis Bernard Bandini, qui estoit au lict bien malade de

la playe qu'il s'estoit fait luy-mesme : car il n'eust peu se tenir à cheual. La ville donc se mit en armes pour le party du seigneur Laurent, lequel comme fort marry de la mort piteuse du seigneur Iulien son frere, faisoit grande poursuitte contre ceux qui estoient de ceste cõspiration : de sorte que plusieurs qu'on tenoit pour suspects de ce fait, passerent le pas, encore qu'il n'y eust rien d'aueré contre eux. Les conjurez manifestes furẽt griefuement punis. Le Cardinal nepueu du Pape fut fait prisonnier au grãd peril de sa vie. Toutesfois en fin son innocence estant cogneuë, il fut deliuré, & neantmoins il demeura plusieurs iours prisonnier. Bernard Bandini fut mené tout nud au Palais, & fut pendu en cét équipage aupres de l'Archeuesque. Quant à Anthoine de Volterre, & Estienne Prestre, qui auoient voulu tuër le seigneur Laurent, ils furent tuëz à la foule, & fureur du peuple qui alloit par la ville criant Medici, Medici, tuant & saccageant toutes les maisons de ceux du party contraire à Medicis. En somme le desordre fut tel qu'il n'est besoin de mettre par escrit les cruautez, & malheurs qu'on cõmit en ceste furie. Iacques de Pazzi fut pris comme il s'enfuyoit, & mené à Florence où il fut pendu & estranglé par le col, & depuis mis en pieces, & enterré en terre prophane. Tous ses biens, & finances qui estoient si grandes furent cõfisquez & adjugées à la Seigneurie. Apres qu'on eut paracheué la punitiõ des malfaicteurs, le corps du seigneur Iulien fut enterré en grande põpe. Voila l'issuë de la conjuration de Pazzi, qui fut fort estrange. Car en moins de trois heures le seigneur Iulien de Medicis, qui estoit si riche fut tué, l'Ar-

cheuesque de Pise pendu auec plusieurs conjurez, & les maisons des aduersaires saccagées. Le Pape Sixte, & le Roy Ferdinand de Naples prindrent ce fait de Florence si à contre-cœur, qu'ils dresserent par ensemble vne grosse armée contre les Florentins : lesquels auec l'ayde de leurs alliez se deffendirent si bien qu'il n'y eut autre aduantage sur eux, horsmis que la guerre fut longue, & fort cruelle: car il y eut grande effusion de sang humain: Voila la pauure & malheureuse fin de ces conspirateurs: lesquels pensans acquerir honneurs, & estats par moyens indiscrets, perdirent la vie, mirent leur patrie en des-vnion, & pique, & rendirent leur ennemy plus puissant : car le seigneur Laurent de Medicis gouuerna Florence tant qu'il vesquit.

La vie, & histoire du Capitaine Castruccio Castracagne.

CHAP. XXI.

LE Capitaine Castruccio Castracagne peut estre mis à mon iugement, au rang des plus grands, & des plus renommez Capitaines de ce monde, veu sa pauure origine, & le peu de bien qu'il auoit, sans estre fauorisé de personne, consideré aussi les grandes trauerses que fortune luy peut donner. De sorte qu'on trouuera plus de Capitaines, qui auec si peu d'appareil soient paruenus aux honneurs, & estats que le Capitaine Castruccio paruint. Et par ainsi il m'a semblé bon d'entrelarder icy son histoire, comme chose admirable. Toutesfois ie ne veux estre long en ce discours, non plus qu'és autres : car il me suffit de monstrer sommairement la magnanimité de ce

Capitaine. Et commençant à son origine, qui fut fort estrange, faut entendre qu'à Luques Cité fort renommée en Italie, y auoit vn Chanoine de l'Eglise S.Michel, nommé Messer Anthoine Castracagne. Ce Chanoine auoit vne sienne sœur auec luy, qui estoit vefue, & fort honneste femme. Ioignant la maison de ce Chanoine, il auoit vn petit clos d'Autins, qui estoit fort garny d'arbres fruictiers selon la coustume d'Italie. La sœur de ce Chanoine par fortune alla vn matin dedans ce clos pour cueillir quelques herbes, sans penser aucunement à la grãde fortune qui aduint. Et estant au clos elle ouyt vne voix comme d'vn petit enfant qui ne fait que naistre. Elle tirant la part où elle auoit ouy le cry de l'enfant trouua parmi les fueilles de vigne vn enfant fraischement né, qu'on y auoit mis: lequel monstroit bien à son pleurer qu'il ne demandoit qu'ayde. Ceste bonne vefue marrie du commencement de ceste aduanture fut en fin esmeuë de compassion: & emportant cét enfant l'alla monstrer à son frere le Chanoine. Lequel estonné de ceste rencontre, par pitié neantmoins delibera de le faire nourrir. Et pour ce que c'estoit vn masle, il luy bailla le nom de son pere, & l'appella Castruccio. Ayant donc fait venir vne nourrisse, il le fit nourrir comme s'il eust esté sien. Et quand le garçon fut grand, il l'enuoya à l'école pour apprendre, en intention de luy resigner sa Chanoinerie. Mais quand l'enfant eut 14. ans ne se souciant de liures, ny de liurets, car il n'estoit adonné aux lettres, il commença à charger l'espée: & pour ce qu'il estoit fort dispos, il monstroit à sauter, à voltiger, & à luiter aux autres ieunes enfans ses semblables. En

somme il estoit si adroit en tout ce qu'il faisoit, qu'il n'y auoit piece de ses compagnõs qui approchast de son adresse : de sorte que Castruccio estoit cogneu d'vn chacun. Par fortune le Capitaine Frãçois Guiniguo, fort renõmé à cause des hauts faits d'armes qu'il auoit fait és guerres de Lombardie, estoit lors à Luques : Lequel entendant parler de Castruccio, & le voyant & hardy, & fort adroit, trouua moyen de l'auoir à son seruice, Castruccio donc estant où il se desiroit, se fit en moins de cinq ans le plus adroit Soldat qu'on eust sçeu trouuer tant à pied qu'à cheual: car il picquoit aussi bien vn cheual que Caualcador d'Italie. Estant en l'aage de dix-huict ans le Capitaine Guiniguo son maistre se partit pour aller à Milan au secours des Viscontins qui estoient en armes contre les Turiani, & plusieurs autres Gentils-hõmes Milanois: & mena Castruccio auec luy, lequel se porta si vaillamment & si sagement en ceste guerre, qu'il emporta le bruit de tous les Soldats de leur cãp. Ceste guerre dura cinq ou six ans. Laquelle finie, ou par paix, ou par trefues, le Capitaine Guiniguo retourna à Luques auec son Castruccio : lequel estant à Luques fut caressé de tous, tant en general qu'en particulier, pour le grãd bien qu'on auoit ouy dire de luy; de sorte qu'il estoit aymé d'vn chacun : mesmes on faisoit plus de cas de luy que du seigneur Guiniguo son maistre : car il estoit si doux & si gracieux enuers vn chacun, que iournellement sa bonne renõmée croissoit. Quelque temps apres le Capitaine Guiniguo se sentant malade, & en danger de mort, remit la tutelle, & le gouuernement de Pagolo, ou Paul fils à Castruccio. En laquelle charge Castruccio

struccio se porta si fidellement, que tant qu'il vesquit il eut les affaires de Pagola pour recommandez, cõme s'il eust en fin esté son fils propre. Apres le decez du Capitaine Guiniguo, la reputation & le credit de Castruccio croissoit de iour en iour. Toutesfois pour ce qu'il estoit impatient & vindicatif quand on luy faisoit quelque tort, les Luquois le prindrent en soupçon qu'il ne se voulust faire Seigneur de Luques, & non sans quelque occasion. A ceste cause la Seigneurie luy fit commandement de vuider la ville. Ce que Castrucio print tellement à cœur qu'il delibera de s'en venger à la ruine, & cõfusion de ses ennemis. En ce temps-là les sectes des Guelphes, & Gibelins regnoient fort en Italie : & par fortune les Guelphes auoient chassé les Gibelins hors de Luques. De ce mesme temps le Seigneur Hugues Fagiuola estoit en regne, lequel s'estoit emparé de la Seigneurie de Pise. Castruccio donc pour s'insinuer en la faueur, & bonne grace du Seigneur Fagiuola fit vn complot auec les Gibelins de faire Fagiuola Seigneur de Luques. Et menant ceste trame secrettement, il fit tant par le moyen d'aucuns siens amis qui estoient en la ville, qu'à poinct nommé il gaigna vne porte de Luques: au moyen de quoy les Gibelins rentrerent dedans auec le secours que le Seigneur Hugues Fagiuola leur auoit dõné: lesquels en chasserent les Guelphes apres leur auoir fait du pis qu'ils peurent. Castruccio donc vint en plus grand credit que iamais : de sorte qu'on le tenoit comme pour Seigneur de Luques, encor qu'il fust inferieur au Seigneur Fagiuola auquel il auoit eu recours en temps de necessité. Les Florentins qui vouloient mal de mort

Ggg

à Castruccio entendans le succez de ses affaires, leuerent vne grosse Armée moyennant l'ayde de ceux de leur ligue, pour courir sus à Castruccio. Mais le Seigneur Fagiuolla & Castruccio se disposerent de les bien receuoir: de sorte que ceste guerre fut fort cruelle & sanguinaire. Entre les hommes de renom qui estoient au camp des Florentins, Dom Petro Frere du Roy Robert de Naples y estoit, accompagné de Dom Carlo son nepueu, fils de Philippe. Mais la vertu du Seigneur Fagiuola, & de Castruccio seruoit bien de contre-poix à la grandeur des autres. Apres que ceste guerre eut duré quelque temps, le Seigneur Fagiuola fut aduerty qu'il y auoit grãde émotion à Pise. A quoy voulant prouuoit le Seigneur Fagiuola laissa la conduite de son Armée à Castruccio. Lequel se porta en ceste charge si vaillamment & si sagement, qu'apres plusieurs saillies & écarmouches, il vint en bataille contre les Florentins: où Castruccio se maintint auec tel iugement & ordre, qu'encores qu'il fust le plus obstiné qu'oncques nasquit en Italie, ce neantmoins la victoire luy demeura: & fut le carnage si grand, qu'il y demeura plus de dix mille Florentins, entre lesquels Dom Petro, & Dom Carlo son nepueu furent trouuez morts. Ceste victoire asseura plus le Seigneur Fagiuola en ses estats qu'il n'estoit auparauant: & augmenta le credit & reputation de Castruccio. L'Hyuer venu Castruccio retourna à Luques par le commandement du Seigneur Fagiuola auquel il se rendoit fort obeyssant. Mais comme ordinairement les grands honneurs & richesses causent enuie & crainte, le Seigneur Fagiuola voyant le credit & faueur de Castruc-

cio croiſtre tous les iours, delibera de le faire mourir de recompenſe des grãds ſeruices qu'il luy auoit faits. Et à cét effet manda vn de ſes fils à Luques, lequel fit priſonnier Caſtruccio ſous la couleur de certaines choſes qui luy mettoit ſus à tort. Mais la priſon de Caſtruccio dépleut tant aux Luquois, que le peuple ſe commença à mutiner cõtre le Seigneur Fagiuola. Lequel aduerty de ce, ſortit de Piſe auec vne groſſe armée pour venir chaſtier les Luquois. Mais il luy aduint vn cas eſtrange, lequel neantmoins il meritoit bien par ſa laſcheté. Car les Piſans aduertis de la detention de Caſtruccio, l'a prindrent ſi fort à cœur, qu'ils firent paſſer par le fil de l'épée le gouuerneur que le Seigneur Fagiuola auoit laiſſé à Piſe, & ceux de ſon ſeruice: de ſorte qu'ils s'affranchirent eux-meſmes de la tyrannie de Fagiuola. Lequel aduerty de ce, voyant que le moyen d'entrer à Piſe luy eſtoit forclos, pourſuyuit la pointe pour donner eſtat aux affaires de Luques. Mais il y fut auſſi déſortuné au fait de Piſe. Car les Piſans auoient aduerty les Luquois de leurs beſongnes en telle diligence, que le courrier des Piſans arriua pluſtoſt à Luques que le Seigneur Fagiuola. Ce qui émeut les Luquois à prendre les armes: de ſorte qu'ayans chaſſé le fils de Fagiuola hors de Luques, ils ne receurent le pere: ains mirent en liberté Caſtruccio en dépit de luy. Aucuns dirent que Fagiuola entra à Luques: mais que par apres il en fut chaſſé: & que perdant l'eſpoir de recouurer ſes eſtats, il ſe ſauua en Lombardie. Toutesfois comme que ce ſoit, il perdit la Seigneurie des deux Citez en vn iour, penſant mieux aſſeurer ſes eſtats par la detention de

Castruccio. Lequel estant mis en liberté fut esleu Capitaine general de Luques du commun consentemẽt de tous. Et ne voulant demeurer oysif, dressa vne grosse armée, auec laquelle il recouura plusieurs forteresses que les Florentins auoient vsurpées sur les Luquois, & en gaigna d'autres assez sur les Florentins malgré leurs forces, encores qu'elles fussent grandes. Castruccio donc estant de retour à Luques, où il fut receu tres-honorablement à cause des victoires par luy obtenuës, fut esleu seigneur de Luques. Et dés lors il commença à estre craint de ses voisins, & specialement des Florentins qui estoient les plus puissans de la Toscane. Car il eut plusieurs guerres contre eux, & vsurpa sur eux plusieurs chasteaux, & forteresses, mesmes il les défit en bataille assignée. Or comme les affaires de Castruccio allassent de mieux en mieux, l'Empereur Federic vint en Italie pour se couronner Empereur : lequel estant abbreué des bonnes parties qui estoient en Castruccio, tascha de l'attirer à son seruice. Castruccio donc laissant Pagola Guiniguo (duquel il auoit esté tuteur) pour son Lieutenãt à Luques, il alla trouuer l'Empereur Federic, lequel il suiuit iusques à Rome. Mesme on tient que Castruccio aduança fort son couronnement. Et apres que l'Empereur fut de retour en Allemagne, Castruccio fit tant par bons moyens que ceux de Pise le choisirent pour leur Prince. Ce qu'estant venu à la notice de René Roy de Naples son ancien ennemy, cõmença se douter de Castruccio, voyant son pouuoir augmẽter de iour en iour. Et par ainsi ayant ligué auec les Florentins contre Castruccio, il proposa de voir vne fin de luy. Et de

fait le Roy de Naples, & les Florentins dresserent vne grosse armée, qui fut si brusquement receuë de Castruccio, que tousiours il auoit du meilleur, encores que ce ne fut sans grande effusion de sang humain: mesme il leur print plusieurs places. Tellement que les Florentins furent contraints à parlementer de trefue pour certain temps, durant lequel Castruccio augmenta grandement sa puissance. Car cõme ceux de Pistoye fussent en pique les vns contre les autres dans la ville, Castruccio se fourrant parmy ceste guerre ciuile s'empara de Pistoye, & de toutes les places subjectes à ladicte Cité. Les Florẽtins donc se voyans de iour en iour en plus grand danger, firent tous leurs efforts d'amasser gens de tous costez pour trõper les forces de Castruccio, ou bien les chasser de Pistoye. Et de fait, le secours qui leur vint tant du Royaume de Naples, que d'ailleurs, fut si grãd qu'ils pouuoient auoir de nombre fait, trente mille hommes. Se voyans donc vne si belle armée, ils commencerent à marcher droit contre Pistoye, où Castruccio auoit son camp, lequel auoit beaucoup moins de gens que les Florentins. Toutesfois il menoit sa guerre si sagement, & vsoit de tant de surprinses, escarmouches, & rencontres, que tousiours il auoit du meilleur. En fin venãt à iournée de bataille, il y proceda en si bon ordre qu'il défit les Florẽtins, en laquelle défaite y eut grand carnage, & butin : car tous les principaux de Florence y demeurerent morts, ou prisonniers, Castruccio neantmoins y fut blessé, & sans luy grand nombre de gens y fut demeuré: toutesfois voulãt suiure sa victoire, fit marcher en diligence son armée contre Plato, lequel il

print de volée, & toutes les villes & chasteaux d'alentour, de sorte que sans aucune resistãce il vint poser son camp à deux mille pres de Flocence: dequoy les Florentins se trouuerent fort estonnez. Et comme il s'essayast par tous moyens d'entrer en Florence, il fust aduerty que les Pisans machinoiẽt secrettement quelque chose à son desaduantage: tellement que laissant l'entreprinse de Florence, il retourna à Pise triomphant & victorieux. Et apres auoir fait punition des mutins, il alla visiter toutes ses places: donnant ordre à toutes choses necessaires au fait de la guerre: car il s'asseuroit de ne demeurer guere en repos sans auoir guerre. Les Florentins fort estonnez de la défaite de leurs gens, & de la perte de leurs villes, se donnerent au Roy de Naples: auquel ils promirent annuellemẽt deux cens mille escus de tribut. Le Roy de Naples accepta l'offre des Florentins, & enuoya Dom Carlo son fils à leur secours, auec le plus de Caualerie & Infanterie qu'il peut faire: autant en firent les autres villes d'Italie, qui craignoient toute la puissance de Castruccio: de sorte que l'armée des Florentins estoit de dix mille cheuaux, & de trente mille pietons. En cét Equigage donc, estimans que Castruccio n'oseroit se mettre en campagne, ils delibererent de l'assieger à Pise: mais Castruccio qui estoit vn des plus vaillans & accords Capitaines du monde, leur alla à l'encontre auec quatre mil cheuaux, & vingt mille hommes de pied. Et comme les deux camps commencerent à s'approcher, il y auoit tousiours escarmouches en campagne, esquelles Castruccio emportoit ordinairement le meilleur. Finalement Castruccio

cherchant ſon opportunité de liurer bataille aux Florentins, paſſa à gué la riuiere d'Arno, & print tellement les Florentins en deſſoude, qu'il les contraignit de venir en bataille, en laquelle y eut grand carnage d'vn coſté & d'autre: toutesfois la victoire demeura à Caſtruccio: car il y demeura vingt mille hommes du camp des Florentins, outre deux mil priſonniers: entre leſquels Dom Carlo fils du Roy de Naples ſe trouua, & pluſieurs autres Capitaines de nom. Et certes il n'y a point de doute, veu ceſte grande victoire, que Caſtruccio ne ſe fuſt emparé de Florence, & d'vne grande partie d'Italie. Mais chacun pourra icy voir, combien eſt foible la force de l'homme: car il n'y a verre pluſtoſt caſsé qu'eſt l'homme, & ſa force, quand Dieu l'abandonne. Caſtruccio donc ayant chauſsé de pres l'éperon à l'ennemy, & fait la prinſe que deſſus, alloit coſtoyant la riuiere d'Arno, cõme bon Capitaine qu'il eſtoit pour r'amaſſer ſes gens, & neantmoins il eſtoit ſi las, & trauaillé de ſueur (car il auoit combatu tout le iour) que le frais de la riuiere le ſurprint, tellement que la nuict ſuiuante il tomba en vne fiévre continuë, de laquelle (comme il pleut à Dieu) il mourut au ſeptiéme iour, eſtant encore en la fleur de ſon aage. Et certes ſi Caſtruccio eut eſté natif de Rome, où d'Athenes, comme il eſtoit de Luques, où il naſquit ſans auoir cognoiſſance de pere, ny de mere, ou bien qu'il euſt eſté eſleué, & nourry en vne Cour d'vn Roy de Macedone, il euſt eſteint la renommée de Scipion, de Philippe, & meſme d'Alexandre le Grand: toutesfois s'il euſt veſcu ſon aage, quelque Luquois qu'il fuſt, il n'euſt eſté guere moindre de ceux de deſſus. Or pour

retourner à nostre Histoire, Castruccio fit son heritier Pagola Guiniguo : les autres disent qu'il eut des enfans lesquels il institua ses heritiers. Mais comme que ce soit, comme il auoit acquis ses estats par force & vaillance, ses successeurs les perdirent par fetardise, & nonchalance : selon que disent Aretin, Blond, Antonin, & Machiauello.

Des vents, & de leurs noms, tant anciens que modernes.

CHAP. XXII.

LEs vents, selon que dit *Senéque*, sont tres que necessaires en cét vniuers, pour conseruer la temperature du ciel & de la terre, chasser les pluyes & broüillarts, & pour ayder aux arbres à produire & meurir les fruicts. Nature aussi les a creez pour dõner moyen aux hommes de nauiguer, communiquer les vns aux autres les biens de la terre, de sorte que les regions fertiles d'vn bien, en puissent faire part aux autres qui en sont dépourueuës. En somme les vents causent vne infinité de trafiques entre les hommes, que ie laisse en arriere à cause de briefueté ; car i'ay seulement proposé de monstrer cõbien il y à de vents, quels ils sont, d'où ils viennent, & comme on les appelle, en quoy ie pense faire chose qui reüssira au profit de ceux qui font professiõ de nauiguer sur la mer. Pour entendre donc que c'est que vent, ie ne m'arresteray aux diuersitez des opinions de ceux qui ont écrit : ains suiuant Aristote, & la plus commune opinion des sages, ie dis que le vent est vne vapeur, & exhalation chaude & seche, attirée en l'air par la vertu, &

force du Soleil, laquelle poussée en haut par sa chaleur & legereté, & estant paruenuë en la moyenne region de l'air qui est tousiours froide, vient à estre repoussée de ceste qualité cõtraire, de sorte que ne pouuant monter plus haut, elle va en tourbillon où elle peut, & ne pouuant décendre en bas à cause de la legereté, est contrainct de pousser & émouuoir l'air çà & là, qui plus, qui moins, selon la force de la matiere dont il est causé. Tellement que la définition de Seneque n'est receuable : lequel dit que le vent n'est autre chose que l'air émeu, sans autre matiere: car ce sont les exhalations & vapeurs qui esmeuuent l'air, car apres qu'elles sont consommées le vent cesse. Quãt à leurs noms, les anciens les leur imposent selon la partie, & region du monde d'où ils viennent. Toutesfois anciennement on n'auoit remarqué tant de vents comme on a fait depuis : car selon que disent Pline, Gelle, & Vegece, Homere & les autres Poëtes anciens ne font mention que de quatre vents, qui viennent des quatre parties du monde : c'est à sçauoir, Orient, Occident, Septentrion & Midy, qui sont les quatre parties les plus remarquables qu'on puisse voir en cét vniuers: car comme dit Dauid & Lucian, le iour, & la nuict en viennent. Selon donc ceste proportion, les anciens Latins appelloient Subsolanus le vent qui vient de l'Orient Equinoxial. Les Grecs l'appellent Appeliotes, ou Eurus. En Italie, & Espagne on le nomme Leuante, Les mariniers François l'appellent Est. Quant au droit vent du Couchant, qui est contraire, & opposite au precedant, les Grecs l'appellent Zephirus, c'est à dire, Viuifiant : car il fait florir toutes plantes, Les Latins le

nomment Fauonius, & les Italiens & Castillans, Ponente. Mais les Mariniers François le nomment Ouest. Les autres disent que le mot de Zephirus signifie Couchât. Le tiers vent est appellé des Latins Septentrion, à cause des sept Estoilles qui tournoient à l'entour de l'Estoille du Nort. Par mesme raison les Grecs l'appellent Apparetias, ou Boreas: Les Latins l'appellent Tramōtane, & les Espagnols Norte Bila, les François luy baillent le tiltre de Nort. Le quatriesme vent, qui est opposite au Nort est appellé des Latins Auster, comme s'ils le vouloient appeller puiseur d'eau, à cause que ce vent est le plus souuent pluuieux, qui fait aussi que les Latins l'ont appellé Notus, c'est à dire eau, ou humeur. Les Italiens le nomment Mezodi, les Espagnols, Abrego sur, & Vendeual, & les François, Sud. Voila quant aux quatre vents dont seulement parle Homere, & Ouide en sa Metamorphose. Nostre Seigneur aussi ne fait mention que des quatre vents, parlant du dernier iour du iugement en S. Matthieu, & en S. Marc, où il dit qu'il enuoyera ses Anges auec trompettes pour assembler ses esleus, des quatre vents : quant aux qualitez des vents, nous en parlerons discourans des autres vents subalternes : Depuis les temps d'Homere, on adjousta autres quatre vents aux precedents, assignant entre le Leuant & le Midy, vn vent que les Latins appellent Vulturnus, pour ce que ce vent siffle comme l'aisle du Vautour quand il desloge, les Grecs l'appellent Eurus, aucuns le nomment vulgairement en Italien, Leuante, ou Siroc, ou Suest. L'autre vent qui vient du lieu où le Soleil se leue à my-Iuin, n'a point de nom entre les Latins:

toutesfois aucuns l'appellent Ardant, ou Ellespontique, pour ce qu'il vient du costé de la mer Ellespontique, nos mariniers l'appellent Grec, ou Nort est, Gelle & Vegece luy attribuēt le nom d'Aquilo qui neantmoins est le nom d'vn autre vent. Au reste il y a deux autres vents opposites à ces deux: dont l'vn vient de la region où le Soleil couche en Hyuer, que les Latins appellent Aphricus, pour ce qu'au regard de Rome, ce vent vient droictement d'Affrique: les Grecs aussi l'appellent Lybs, pour ce qu'ils nomment la Guinée, Lybie: nos Italiens l'appellent Lybechio, & les François & Espagnols Su ouest, ou Garbin. L'autre vent est iustement entre la droite Bize & le Couchant, & vient du lieu où le Soleil se couche és grands iours: Aucuns le nomment Auso, ou Cancro, les Grecs l'appellent Argestres: c'est à dire plein de rais, son impetuosité est nommée Apix, pour ce qu'il vient d'vn quartier d'Italie, ainsi nommé, les autres luy baillent le nom d'Olimpique, nos Italiens l'appellent Mestral, & les François & Espagnols Nort-ouest. Voila donc ce qui est des huict vents, desquels font mention Aulugelle & Vitruue. Au reste Andronique Philosophe Atheniē fit bastir vne tour à Athenes à huict angles de Marbre, & à chacun angle fit peindre l'image du vent qui souffloit contre ledict angle, au dessus de ladite tour, il fit mettre vn Triton d'or (qui estoit tenu pour Dieu de la mer) ayant vne verge en sa main, & estoit ce Triton posé de telle sorte, qu'à chaque vent il se tournoit, comme aujourd'huy font les banderoles, & girouëttes qui sont sur les Chasteaux & maisons hautes, monstrant auec sa verge quel vent regnoit. Outre

les huict vents que dessus, on en a encore adjousté autre quatre, pour faire le nombre de douze, mettans deux vents deçà & delà du Nort, qui est la haute Bize, & deux autres és deux costez du Sud qui est le droict vent du Midy, & appellent celuy qui est à costé droit de la Tramontane entre elle, & le vent Cœsias, Aquilo pour raison de son impetuosité, qui est plus soudaine que l'aisle du plus viste faucon qui soit: les Grecs aussi l'appellent Boreas, à raison du grand bruit qu'il meine quand il souffle, les autres le nomment Meses. L'autre vent qui est du costé du Couchant, entre la Tramõtane, & le vent Cancio, est appellé des Grecs Thrassias, Seneque ne luy donne point de nom Latin: toutesfois il y en a qui le nomment Circius, ou Cirzus, les Castillans l'appellent Galego. Les deux autres vents sont opposites à ceux-cy, dont y en a vn qui sort d'entre le droit vent du Midy, & la region ou le Soleil se couche en Hyuer: aussi est-il appellé Euro auster, ou Euronotus. Aristote dit que de son temps on l'appelloit Affrique, Phenicias. L'autre vent est entre le droict vent du Midy, & le Garbin, ou Su-vest, c'est pourquoy on l'appelle Lybonotus, ou Libo auster: voila quand aux douze vents selon les quatre regions du monde. Aristote en son liure du Ciel, & du monde, & en ses Meteores fait mention des vents: mais il ne leur assigne, ny noms, ny nombres. Pline neantmoins, Seneque & Vegece en font mention de douze, cõme encore font les modernes Astrologues, & Cosmographes: c'est à sçauoir, Oronce, Appien, Gemme, Frisien, Henry Glarean, Stofleria, Iean Berenus, Iean Fernel, Robert Valturin, & plusieurs autres. Vitruue

neantmoins apres auoir assigné les regions à huict vents principaux, baille à chasque vent 2. vents subalternes, de sorte qu'à son conte y auoit 24. vents: toutesfois pour mieux donner à entendre la matiere des vents, il presuppose 3. cercles, dont l'vn sert à l'opinion des 4. vents: l'autre à celle de huict, & le dernier à celle de 12. Il met dauãtage les noms des vents selon que les mariniers, & principalemẽt les Espagnols les nomment. Cependant il faut noter que les vents sont tousiours conformes aux qualitez des regions dont ils viennent: car les 3. vents Orientaux, c'est à sçauoir Subsalanus, Cæcias, & Vulturnus sont chauds & secs: au cõtraire, Zephirus, & ses voisins, qui viennent du Couchãt, sont froids, & humides: car l'absence du Soleil rend ces regions froides, où ces vents soufflent, ce qui est aisé à cognoistre par la nuict qui est tousjours froide, & par les lieux qui sont à l'ombre, car ils sont ordinairement frais. De ceste mesme cause procede l'humidité: car comme la chaleur du iour desseiche les vents Orientaux, aussi au contraire l'humidité croist par la froideur de la nuict. Quant aux trois vents Septẽtrionaux ils sont froids & secs, car ils viennent des regions froides: aussi ont-ils leurs rais pliez, & recoquilez. La froideur aussi cause la seicheresse, laquelle ils empruntent des vents Orientaux qui leur sont voisins, & neãtmoins ils ne prennent point l'humidité des vents Occidentaux, pour ce que le sec & humide sont directement contraints. Quant aux vents Meridionaux, ils sont chauds & humides: car ils tirent leur chaleur des regions chaudes dont ils viennent, où le Soleil bat à plomb. Ioint aussi qu'ils

font voisins des vents Orientaux qui sont chauds. Quand à l'humidité, ils la tirent des vents Occidentaux, & des vapeurs de l'Ocean & de la terre. Es regions montueuses & chargees de neiges, le vent Meridional y peut charger son humidité: aussi fait-il és lieux fangeux & marescageux, tout ainsi que la siccité peut-estre causée és plaines & campagnes: de sorte que selon les occurrences les qualitez des vents se peuuent changer. Cependant il faut noter qu'en chàque region, les 3. vents qui en viennent sont d'vne qualité, & produisent mesmes effects, qui causent d'autres effects grands ou petits, selon qu'ils se rencontrent: reste maintenant à parler de la qualité particuliere de chaque vent. Cõmençant donc à droit vent Oriental, c'est le plus sain de tous: car il est subtil, & pur, & si participe plus à la colere, que ses compagnons. Son voisin tirant entre le Midy, est plus humide & plus furieux que le precedent, & charge l'air de nuées. Aristote dit, que quand ce vent tire, toutes choses semblent plus grandes & plus grosses qu'elles ne sont. Le droit vent du Midy cause pluye, tempeste, il charge l'air de nuées, & cause peste & corruption. Le vent Gardin, qui est voisin du droit couchant, est fort tẽpestatif selon que dit Virgile. Mais le droit Ouest augmente le flegme, & cause tonnerres: il cõmence à souffler vers le commencement du Printemps. La droite Tramontane, que nous appellons droite Bize, cause froideurs & gelées, elle brusle les fleurs & les fruicts, & purifie l'air corrompu & putrefié, & pour ce qu'elle resserre les pores du corps humain, on tient ce vent fort propre à la santé de la personne: autant en peut-on dire des autres vents Septentrionaux qui sont ses compa-

gnons. Pour conclusion donc il faut tenir que les vents procedent de vapeurs & chaudes exhalatiõs, & qu'en tout y en a 12. sans nous arrester aux allegories qu'ils assignẽt aux vents des enfans. Les Espagnols tiennent pour vents principaux les 4. vents qui viennent des 4. parties du mõde, à sçauoir, Est, Ponant, Nord, & Sud. Les 4. autres ont pris leurs noms des precedens : car le Nort-est, est entre le Nort & le vent Est. Celuy qui est entre le Couchãt & le Midy, est aussi appellé Su-ouest, & l'autre qui est entre le Leuant & le Midy, est pareillement Su-est: voila doncques les 8. vents. Du depuis on en a mis autres 8. qui sont également mi-partis parmy les 8. premiers : aussi les appelle-on vents collateraux. Celuy qui est entre le Nort, & le Nort-est, est appellé Nort, Nort-est. L'autre qui est entre Est, & Nort-est, est nommé des Espagnols Zeseur-dest, & des Mariniers François, est Nort-est. Celuy qui est entre Sud & Su-est, est appellé Suest: & l'autre qui est entre Est & Su-est, est nommé Est, Su-est. L'autre qui est entre Sud & So-uest, est nõmé Su-ouest. Et celuy qui est entre Suouest, & Ouest est appellé Ou-est, Su-ouest. Quant à l'autre qui est entre Ouest, & Nort Ouest, est aussi nommé Ouest, Nort Ouest. Finalemẽt celuy qui est entre le Nort Ouest & le Nort, est appellé Nort NortOuest, & par ainsi il y a 16. vents également épandus par la terre. Aucuns y adjoustent encore autre 16. vents qu'ils appellent vents quaterols : de sorte que ce moyen y auroit 32. vents : mais les derniers prennent tousjours le nom du vent voisin. Voila donc ce que ie trouue touchant les vents.

Fin de la cinquiesme Partie.

LES SEPT DIALOGVES DE PIERRE MESSIE.

DIALOGVE DV SOLEIL.

ENTRE-PARLEVRS,
Florio, Melisée, Pompée, Siluio.

ARGVMENT.

En ce Dialogue se prouue que le Soleil est plus grand que la terre, & la terre plus grande que la Lune, & pource que la terre est ronde, & que les hommes se soustiennent de toutes parts dessus icelle : auec l'authorité d'aucuns anciens disputans, s'il y a des Antipodes, ou non.

SILVIO.

NOVS sommes venus icy pour estre participans de vos deuis, si ce n'est chose de secret. *Florio.* Seyez vous, Messieurs, car nostre deuis est de la chose commune du Monde : qui est le Soleil, que Pompée dit estre cent fois plus grand que toute la terre, & plus que la Lune, & ie dis que ie ne crois point toute ceste sienne Astrologie : pource que ie considere, le Soleil estre trop plus grand que ce qu'il semble, pour la grande distance qu'il y a d'icy au Ciel, où il est, si ne puis-je pourtant croire qu'il soit plus grand que la terre. Et enco-

re qu'il fust vray, les Astrologues ne le peuuent sçauoir, & moins le doiuent affermer, puis qu'en ce ils donnent iugement d'vne chose si lointaine. Et ie dis que la Lune me semble, quant à moy, plus grāde que le Soleil, & s'il est ainsi, comme pourroit estre la Lune plus petite que la terre, si la terre est de tant plus petite que le Soleil, comme ils disent? Cecy est tout ce dequoy nous deuisons. *Melisée*. De ma partie suis fort ioyeux d'estre arriué à ceste heure, pour ce que c'est vne chose que souuentesfois j'ay ouy dire, & ie desire grandement l'entendre. Il est bien vray que quand encore ie ne l'entendray, si me deliberay-je le croire, pour ce que ie voy que ceux le disent, & afferment lesquels sont en reputation de le bien sçauoir : pourtant Messieurs, suiuez (ie vous prie) vostre propos. *Pompée*. Cecy n'est article de foy, qu'il faille croire sans l'entēdre, & sera bon que Florio le declare, s'il veut que nous l'entendions. *Flor*. Messieurs, ie ne le vous vends pour article de foy, & n'importe si le croyez ou non, mais bien me suffira de le donner à entendre & le prouuer, de sorte que non seulement ayez à le croire, mais à l'entendre encore. Mais c'est vn sujet qui requiert grande attention, & le Seigneur Melisée n'a accoustumé d'auoir si bonne patience qu'il vueille tant attendre, joint que ceste matiere est vn peu delicate, & n'est point pour tout le mōde, & pourtant sera meilleur de laisser cecy & chāger de propos & parler de chose laquelle tous quatre puissions gouster. *Siluio*. Ie voy bien que vous dites cecy pour ce que ne me peustes l'autre iour faire entēdre qu'il y ait des hōmes en l'autre partie de la terre droitement dessous nous : mais sçachez

pourtant qu'encore que ie n'entende la langue Latine, & moins ces choses, si auray-je grand plaisir d'en ouyr deuiser, & vous promets de demeurer grandement attentif, quand bien ie n'en comprendray pas vn mot. Pourtant ne laissez pour moy de complaire à ces Cheualliers, lesquels vous entendront mieux que ie ne pourray faire. Et soyez asseuré qu'aurez vn bien de moy, que ie ne vous contrediray, n'y argueray de parole, pour ce que ie suis si ignorāt en ceste matiere, que ie n'en sçaurois pas faire argumēt qui vaille. *Melisee.* Et moy ie m'asseure de ne vous faire quelque argumēt, mais bien de vous escouter auec silence, & de ce ie vous donne asseurance. Pourtant ie vous prie, si cecy du Soleil se peut en aucune maniere donner à entendre, de vouloir entierement satisfaire au seigneur Pompée, auec lequel vous auez commencé ce propos, pour ce que le seigneur Siluio, & moy demeurerons attentifs, & si receurons de vous faueur. *Pompée.* Ie suis content de ce faire : mais pource que n'auez commencement aucun d'Astrologie, & moins de Perspectiue, qui sont necessaires pour cecy, ie ne sçay si ie le pourray dire de sorte que le puissiez bien entendre : toutesfois puis que me le commandez, ie m'efforceray de le vous monstrer par les meilleurs termes que ie pourray, encore qu'il y en ait d'autres plus propres. Mais il est besoin que seigneur Pompée nous croye en aucunes choses, lesquelles il n'entendra pas trop bien, s'il luy semble qu'il n'y ait quelque couleur de verité : comme, croire que la nuict est ombre de la terre, & absence du Soleil, & que quand la Lune s'éclypse, c'est l'ombre de la terre qui la couure, laquelle

paruiēt iusques à elle, & aussi d'autres choses semblables, que nous sommes contraints de toucher, lesquelles combien qu'il vous semble que ne viennent à propos, vous verrez puis apres de quelle importance elles sont. *Pom.* Ie suis content de ce faire, en ce qui sera raisonnable, comme maintenāt en cecy : cōbien qu'en ce que vous dites, que l'ombre de la terre fasse ecclipser la Lune, ie n'en suis pas bien asseuré : toutesfois ie le veux croire, pour ce que ie ne puis deuiner quelle autre chose ce peut estre, que ce que vous dites, estant la Lune, comme tous afferment, qu'elle est au premier ciel. Mais ce que vous dites de la nuict, ie voy clairement que ce n'est autre chose que l'absence du Soleil, & ombre de la terre. *Florio.* Encore est-il de besoin que croyez que l'ecclipse du Soleil vient de ce que la Lune se met deuant, entre nostre veuë & luy. *Pom.* Ie le croy, pour ce que ie l'ay veu en vn miroir, mis deuant vn bassin d'eau en ceste eclypse grande, l'an que mourut l'Imperatrice Royne, nostre Dame, & maistresse, l'an mil cinq cens trente neuf. Et lors ie vis dedans le miroir, comme clairement la Lune se mit deuant le Soleil. *Florio.* De sorte que vous ne croyez sinon ce que vous voyez, pour ressembler à sainct Thomas, cela me plaist, pour ce qu'auec vn peu d'auantage que ce que nous auons dit, vous entendrez, & ces Seigneurs aussi, que le Soleil est plus grand que toute la terre. *Siluio.* Dites donc promptement ce qui reste : car encore que m'estimez grossier, sçachez pourtant que i'entens ce qui s'est dit. *Florio.* Ce qui reste est plus clair, au moins plus probable, si bien vous y mettez vostre esprit. C'est que quand vn feu, ou

corps lumineux qui fait & rend ſplendeur, eſt plus grand que l'obſcur, qui fait, & cauſe l'ombre, ceſte ombre là que fait le corps obſcur, va touſiours en diminuant, & finit en pointe à vn certain but, ſelon la proportion qui eſt entre les deux corps : & au contraire, ſi le corps ou choſe obſcure, qui fait l'ombre, eſt plus grand que le lumineux qui l'illumine, l'ombre de l'obſcur ſe fait plus grande que luy, & s'en va en groſſiſſant, & ne finit en pointe, mais va touſiours croiſſant ſans fin. Et ſi vous voulez le voir clairement, imprimez cecy en voſtre eſprit, que ſi vous mettez deuant la lueur d'vne torche vne noix, pour ce que ladite noix eſt plus petite que la lueur de la torche, ſon ombre ne paruiendra iuſques à vn mur qui en ſera beaucoup plus eſloigné, pour ce qu'elle finit auant que d'y pouuoir arriuer : mais ſi vous y mettez vn bonnet, eſtant plus grand que la lueur de la torche, ſon ombre, quand elle paruient au mur, eſt plus grande qu'vne tarque, & ainſi va croiſſant auec proportion, & ſans fin. *Sil.* Certes vous auez tort de dire que cecy ſoit choſe obſcure, pour ce qu'encore que ie ſois le plus ignorãt homme du monde, ſi l'entens-je aſſez bien : & ce que premierement auez dit, ie l'ay noté & conſideré allant à la chaſſe. Quand le Faucon ne vole gueres haut ie voy ſon ombre en terre ; & s'il va trop haut, me ſemble voir le Faucõ voler en l'air ſans en faire icy bas aucune. Et pourtant me ſemble bien eſtre ainſi que vous le dites, pour ce que le Faucon eſt moindre que le Soleil, ce qui eſt cauſe que bien toſt ſe finit ſon ombre. Et quant à l'autre que dites apres, tous les iours nous le voyons : car s'il ſe met vn page de-

uant la chandelle allumée, son ombre suffira à obscurcir la moitié de la chambre où elle sera, par ce que le page qui la fait, est plus grand que la lueur de la chandelle. *Pompée.* Iusqu'icy nous auons tout entendu, mais ie ne sçay combien cela seruira à nostre propos. *Florio.* Maintenãt le sçaurez vous clairement, souuenez-vous que m'auez confessé que la nuict est l'ombre de la terre, & que ceste ombre est ce qui fait l'éclypse de la Lune. Sçachez donc que de ces choses que maintenant nous venons de dire des ombres, procede que la terre est moindre que le Soleil: car si la terre estoit plus grande que luy, son ombre ne se finiroit premier que d'estre arriué au Ciel des estoilles comme elle se finit, mais plûtost iroit en croissant, & on verroit la nuict obscurcir vne grand' part des estoilles, lesquelles ont toute leur clarté du Soleil, ce que cõme nous voyons, ne se fait ainsi, & non pour autre chose; sinon que l'ombre de la terre se finit auant que paruenir à ce ciel là, & encore premier qu'atteindre les autres Cieux. Vous auez donc entendu assez clairement, comme la terre est moindre que le Soleil, puis que son ombre se finit, & va en diminuant. *Pompée.* Maintenant ie confesse que vous dites verité, pour ce que certainement il est ainsi: & est assez clairement demonstré par vos raisons, que le Soleil est trop plus grand que la Lune. *Florio.* Par cela mesme que nous auõs dit, est encore claire la preuue de cecy, c'est puis qu'elle éclypse auec l'ombre de la terre, & nous auõs desia prouué que cét ombre est plus menuë, & moindre que la terre, & va en diminuant, & incontinent s'y ayant diminué son diametre, elle est encore suffisante quand elle

paruînt à la Lune, pour la couurir entierement, cõme on voit souuent : il est assez manifeste que la Lune est moindre que la terre, puis qu'elle s'éclipse auec ombre beaucoup moindre que la terre. *Siluio.* Ie cõfesse que dites verité, & puis que ie l'ay bien entendu, il n'est aucun qui en doiue douter. *Mel.* I'ay tousiours escouté, pour ce que le Seigneur Florio ne pensoit que ie deusse auoir ceste patiẽce, & n'ay laissé de l'entendre aussi bien que vous, tant que vous estes : mais puis que le Seigneur Siluio est maintenant si sçauant, il sera bon que luy donnez, ce qu'il ne peut comprendre l'autre iour, c'est qu'il y ait des gens qui habitent icy dessous, de l'autre costé de la terre. *Flo.* Aussi facile est cela, que ce que nous auons desia dit, mais il ne me veut iamais bien écouter. *Siluio.* Maintenant ie le feray volontiers: suiuez ie vous prie : car en verité ce suject me plaist grandement. *Florio.* Ie suis content, pour ce que nulle chose ne peut tant plaire à celuy qui enseigne, que de voir ses auditeurs attentifs à ce qu'il dit. Pourtant pour l'intelligence de cecy, vous est besoin, sçauoir qu'en tout le monde n'y a autre haut que le Ciel, ny autre bas que la terre, & que le plus profond est le centre d'icelle. Sçachez encore, qu'il est rond de toutes parts, & que le Ciel, au regard de la Terre, est comme l'escaille d'vn œuf, au regard du moyeu : qu'enuironne ainsi toute la Terre, & que de quelque costé qu'il vienne quelque chose du Ciel vers la terre, c'est descendre, & au contraire de quelque costé qu'il parte quelque chose de la terre vers le Ciel, c'est monter, & telle est la forme & nature, que il a pleu à Dieu donner au monde. Apres donc

auoir entendu cecy, entendez encore que par l'autre costé de la terre, qu'improprement nous disons estre dessous nous, passe le Ciel, & le Soleil, comme par le nostre, qui vers eux est leur haut, & leur semble que nous soyõs ceux qui sont dessous, pour ce que comme ie vous ay desia dit, de toutes parts de la Terre est le bas, & le plus profond, le centre d'icelle: & considerant que cecy est ainsi, entendez que naturellement demeurent les hommes de l'autre costé, comme cy apres nous arresterõs. Et cecy auons desia entendu par experience, sans autre consideration ou raison naturelle: pour ce que l'vne des Nauires que mena auec luy Magalanes pour descouurir les espiceries, par le commandement de l'Empereur, tournoya toute la Terre. Car entrant par ce destroit, qui a pris de luy le nom de Magalanes, & nauigeant vers le Ponant, en la protection des autres Nauires iusqu'à ce qu'il arriua aux Isles Moluques: & apres ceste seule Nauire, estant venuë par la partie du costé de Leuant, & par la nauigation que font les Portugais, & entournant toute l'Asie & l'Afrique, en fin retourna sur le fleuue nommé Guadalchibir, & de là en Seuile, & en Europe, d'où elle estoit partie, & où ie la vis deuant que de partir, & aussi apres qu'elle fut de retour arriuée à bon port. De maniere que si ceste Nauire auoit laissé marque où elle passa, elle auroit laissé vn cercle à l'entour de la Terre, non pas du tout droit, par ce qu'en se destournant elle a beaucoup allongé son chemin: mais pour conclurre, l'auroit circuite tout à l'entour, comme vous entournez vostre ceinture. *Siluio.* Hé cela est-il possible? *Pem.* Si bien il m'en souuient, ie l'ay

desia ouy dire, & Florio le me monstra l'autre iour en vn Globe, ou Mappemonde. *Siluio.* Ie vous asseure Pompée, que ie n'auois iamais entendu que ceste nauigation eust esté telle. *Florio.* Sçachez qu'il est ainsi, & semble que Dieu a gardé ceste excellence & preeminẽce entre plusieurs autres à l'Empereur, que cela ait esté fait en son tẽps, & par son commandement. Ce que les hommes n'auoient iamais fait, & moins bien entendu depuis que Dieu crea le monde : & est chose dequoy beaucoup de sages anciens ont douté, sçauoir si c'estoit possible. En sorte que pour conclurre nostre propos par ce que nous auons dit, croyez que ceux qui habitent en la partie de la terre que nous nommons Antipodes, demeurent comme nous icy, naturellement & proprement: & que si l'autre partie de la terre n'estoit comme est ceste-cy, & les choses pesantes peussent aller vers le Ciel, Magalanes, & ses nauires n'auroient sceu s'arrester iusqu'à ce qu'elles fussent paruenuës là. Mais ja vous auez entendu que le haut Ciel de toutes parts, & le centre de la terre, est le bas, vers lequel naturellement võt toutes choses pesantes, de quelque costé du mõde que ce soit; de sorte que si Dieu auoit fait vn trou, qui par droit Diamettre trauersast toute la terre du point où nous sommes, iusqu'à l'autre opposite & contraire à cestui-cy, de l'autre costé de la terre, qui passast par le centre d'icelle : alors si l'on jettoit vn plomb, comme font les Maçons, sçachez qu'il ne passeroit de l'autre part de la terre: mais s'arresteroit & poseroit au centre d'icelle : & si de l'autre costé s'en jettoit vn autre, se rencontreroient ensemble au mesme centre, & là s'arresteroient. Il

eſt bien vray que la furie pourroit bien faire, que le plõb paſſeroit plus outre, pour ce que ſon mouuement d'autant qu'il yroit vers ſon centre naturellement luy accroiſtroit, paſſant aucunemẽt plus outre, mais en fin retourneroit-il en ſon lieu. *Meliſ.* Ie n'entends point ceſte augmentation de mouuement, que dites du plomb: declarez le moy ie vous prie. *Florio.* Ie le vous feray promptemẽt entendre. I'ay dit qu'allant vers le centre il s'augmenteroit, pour ce que toute choſe peſante agitée, naturellement vient en bas, & allant touſiours de force, va croiſſant ſon mouuemẽt: de ſorte que ſi du clocher de ceſte Egliſe, l'on jettoit vn caillou, en approchant de la terre, il décendroit auec plus grande force & furie, qu'il ne ſeroit parti, pour ce que ce mouuement luy eſt naturel. Et ſi l'on le iettoit en haut, encore que ce fuſt auec grande force, allant cõtre ſon propre naturel, partiroit auec plus de force, & iroit en diminuãt quand à ſon mouuement, iuſqu'à tant que fut finy l'effort qui luy ſeroit donné en le jettant, & lors retourneroit en bas, ſe haſtant touſjours, comme i'ay dit en décẽdant, iuſqu'à ce qu'il fuſt paruenu à la terre, & pour cela i'ay dit, qu'auec la furie que porte auec ſoy le plombet, paſſeroit bien aucunemẽt le centre: mais qu'en fin s'arreſteroit en iceluy. *Siluio.* Dites moy ie vous prie, ceſte pierre ou plombet ſurquoy ſeroit-il ſouſtenu eſtant ce trou tout vuide? Il me ſemble que c'eſt choſe impoſſible de ſe ſouſtenir ainſi, ſans auoir où s'appuyer. *Florio.* Ce trou ou mine ne ſeroit vuide, pour ce que la nature n'endure aucune choſe vuide, mais s'empliroit d'air: parce que ie preſuppoſe qu'il n'y euſt terre ny eau, & le plombet s'arreſte-

soit au poinct correspondant au centre de la terre. *Siluio.* Se soustiendroit-il bien en l'air cõme le corps de Mahomet ? *Florio.* Quelle merueille seroit-ce, puis que nous voyons qu'vne esguille, ou vn cousteau, se soustient en l'air auec la proprieté de la calamite, s'il la touche ? Sçachez doncques, que sans comparaison les choses pesantes ont plus grande force, & proprieté d'aller vers le centre : & puis que toute la terre ensemble auec toutes les montagnes, qui sont sur icelle, se soustiennent en l'air naturellement, sans decliner d'vn costé ny d'autre, pourquoy vous esmerueillez-vous, que le plombet se soustient comme il a esté dict ? & que les hommes, & les arbres soient de l'autre costé de la terre, veu que comme i'ay dit de toutes parts le ciel est le haut, & la terre le bas ? *Melisée.* En cecy n'y a que douter, & en verité il est si bien declaré, que desià i'entens que les hommes, & les autres choses, qui sont de l'autre costé, & à l'entour de toute la terre, naturellement demeurent comme nous : mais pourtãt ie m'esmerueille grandement, & pour cela ie voudrois sçauoir, quelle fut la cause, pourquoy sainct Augustin n'a sçeu cecy, & a affermé, que de l'autre part de la terre contraire à ceste-cy ne sont point ces hommes qu'on appelle Antipodes, ce que mesme dit Lactãce Firmian. *Florio.* Il est bien vray que S. Augustin, au liure 9. de la Cité de Dieu, nie cecy, comme vous dites, aussi fait Lactance : mais le tres-sainct & tres sçauãt docteur Augustin, ainsi que l'on peut appertement colliger de ses paroles, ne nie point cecy, pour ce qu'il luy sẽble impossible, qu'il se soustienne & habitent là des hommes naturellement : mais

plustost le confesse, & monstre que c'est chose naturelle : mais seulement nie que de fait il soit ainsi, & croit que cela n'est point, encore qu'il soit possible, & dit, pourquoy croyons-nous ceux qui disent & afferment, ce qu'ils ne sçauent point, & encore moins en ont fait le chemin, mesme, que peut estre que de l'autre part c'est toute eau ? & quand ce seroit terre, par quelle histoire, ou tesmoignage, croyons-nous qu'elle soit habitée de personnes ? Ce qu'il disoit, pour ce que de son temps n'estoit memoire de telle chose, & encore moins auoit-elle esté descouuerte comme ie pourrois maintenant dire, qu'il n'y a habitation d'hommes sous le cercle du pole Antartique, qui est l'autre que nous ne voyons point, pour ce qu'on n'en sçait rien : & neantmoins peut-estre, qu'auec le temps s'y pourra descouurir habitation d'hommes. Et outre, S. Augustin pour vn autre motif, & regard, n'a confessé cecy. C'est, qu'anciennement l'on tenoit d'vsage, & plusieurs ont esté de ceste opinion, que c'estoit chose impossible, de passer sous la ligne Equinoctiale, au costé de l'autre pole. Et pour ce qu'alors c'estoit vn erreur, comme maintenant l'on sçait, & tient-on par experience le cõtraire du tout, & qu'habiter à l'autre part opposée, que nous disons diametralement, il estoit necessaire de passer dessous la ligne Equinoctiale, il n'a pas voulu confesser, qu'il y eust là des hommes craignant qu'on ne luy dist, qu'iceux n'estoient point descẽdus d'Adã, puis que d'icy en là n'estoit possible de passer: donc pour donner lieu à cét erreur (car certes ce seroit heresie) voulut plustost nier, ce qu'on ne luy eust sçeu prouuer : mais non pourtant qu'il ne veist

& n'entendist, que naturellement là les hommes pouuoient habiter, & de ses paroles nul ne les peut ainsi comprendre: de sorte que sur le dire de sainct Augustin ne faut arrester son esprit. Quant à Lactance Firmian, ie dis, que combien qu'il fust tres-éloquent, & tres-sainct homme: qu'il entendoit mal ceste matiere, & se trompe éuidemment en ce qui a esté dit d'icelle, comme mesmement il s'est trompé en autre chose de plus grande importance, que pour ceste heure n'est besoin disputer, bien qu'il eust en toutes choses bonne & saincte intention: donc en cecy n'y a plus que douter, ny à redire. *Melisée.* Ce discours m'a pleu grandement, & ie tiés tout cela pour arresté. Mais dites moy seigneur Florio, ie vous prie, quelle est la cause pourquoy vne chose est pesante, & l'autre legere, comme ja vous auez dit. *Florio.* A cela est besoin que Dieu responde luy-mesme, auquel il a pleu de l'ordonner en ceste sorte, c'est que de quatre élemens, le feu fut le plus leger, & montast en haut, & la terre fust la plus pesante, & apres elle, l'eau, & que l'air fust moins leger que le feu, mais plus que l'eau, & que la terre: & tout ainsi que de ces 4. élemens se composent toutes les choses, selon que plus ou que moins elles participent d'iceux, pareillement elles sont plus pesantes ou plus legeres les vnes que les autres: de sorte que celles qui participent plus de la terre sont plus pesantes. Et celles qui participent plus du feu, sont plus legeres: pourquoy nous voyons que le sureau nage sur l'eau, & la pierre s'y enfonce: pource que le sureau participe grādement du feu, & de l'air, qui sont plus legers que l'eau, & la pierre participe plus de la terre qui (comme i'ay

dit) est plus pesante. *Siluio.* Ie croy, si nous ne changions d'aujourd'huy de propos, que sans aucune doute nous deuiendrions tous Philosophes. Souuenez-vous qu'il est heure (comme il me semble) d'aller disner. *Melisée.* Seigneur Siluio, n'interrompez, ie vous prie, vn propos si agreable & vtile qu'est cestuy-cy; attendez que midy soit sonné, qui encore ne l'est, & ayez patience, que nous parlions d'auantage vne heure posément. *Siluio.* Ie ne mange point quand la cloche veut, mais quand le veut mon estomach : mais pourtant pour l'amour de vous demeurons vn peu, & non plus, par ce que ma teste ne pourroit fournir à tant, & si me parlez d'auantage, vous serez cause de me faire tout oublier. *Melisée.* I'en suis de mesme. Mais perdant le terme que donnez, ie veux demander à Florio, si l'eau comme il dit, est plus pesante que l'air en certain degré, qui est la cause, qu'entre les eaux mesmes s'en trouuent aucunes plus pesantes que les autres. *Fl.* La raison est que les quatre élemẽs, pour la plusspart ne sont en telle simplicité, & pureté, qu'ils ont esté crées : mais plustost participẽt l'vn de l'autre, pour ce qu'ainsi il a fallu pour la substentation des hommes, & des animaux, & pour la generation d'iceux, & des autres choses : dont aduient qu'vne terre est plus legere que l'autre, si elle participe plus d'air ou de feu. Et ainsi l'eau qui a plus de messange de terre est plus pesante que celle qui en a le moins, comme ie croy que soit celle de la mer, & celle d'aucuns puits, & lacs dont se faict le sel. *Pomp.* Cela me plaist : mais ie vous auois dit au commencement, que ie ne voulois asseurer de ne vous faire aucun argument, pourtant ie dis à ceste

heure, qu'il me semble qu'il y a contradiction en ce que vous dites, à cause que nous voyons clairement qu'vne pierre à plus de terre qu'vne piece d'or d'égale quantité, & toutesfois l'or pese plus que la pierre. *Florio.* Sçachez que cela procede pour ce que la pierre est plus claire & poreuse que le metail, & pourtant elle participe plus d'air & de feu que l'or: à raison que l'or est plus espais, & sans air, dont il aduient qu'il est plus pesant. Et pour la mesme cause il y a des pierres plus pesantes les vnes que les autres, comme nous voyõs en la pierre ponce. Ce qui la fait legere, c'est pour ce qu'elle est fort claire & abondante en pertuis. *Pompée.* Ce que vous dites me contente: mais ie voudrois sçauoir, lequel pese plus l'or ou le plomb, estans tous deux d'égale quantité. Qu'il ne vous soit ennuyeux ie vous prie de le dire. *Florio.* L'or pese d'auantage, pour ce que veritablement il est plus serré & espais, ce qui se prouue, parce que selon qu'afferment tous les Orféures & artisans de metail, il n'y à metail qui plus se puisse tirer & subtiliser que l'or, & par ceste mesme cause, vn bois est plus pesant que l'autre, comme nous voyõs tous les iours. *Pompée.* Dites moy encore puis que vous dites que le feu fait les choses plus legeres, pourqoy le fer chaud qui participe tant du feu, si on le met dedãs l'eau s'enfonce, non autrement qu'il feroit auant que d'estre eschauffé. *Florior.* Cela procede pour ce que le feu n'est naturel ny vny à la forme du fer, mais luy est vn accident & cas à part, & à tousiours le fer poix terrestre qui surmõte le feu accidental. Et ie vous dis dauantage, qu'estant ainsi le fer chaud il s'enfonce plustost en l'eau, pour ce que

la force du feu va separant & esloignant l'essement contraire. *Silvio.* Tout ce que vous auez dit me plaist. Et sçachez que de cecy, j'ay aujourd'huy cõpris, qu'aucuns hõmes que ie cognois, sans doute ont plus de terre qu'aucuns autres, combien que ceux-cy soient plus gras qu'eux, & partant ils sont si pesans qu'il n'est aucun qui le puisse sousleuer, & croy s'ils se mettoient en ceste mine que tantost vous disiez, ils ne s'arresteroient au centre du monde, & de ce lieu ie vous en pourrois monstrer quelqu'vn. *Florio.* Ce propos ne pouuoit passer sans piquer quelqu'vn, n'allez pas plus auant: mais s'il vous plaist Messieurs allons disner, puis que i'ay fait ce que m'auez commandé. *Pompée.* Nous sommes contents auec accord pourtant, que vous nous direz premier, qui est la chose plus pesante de toutes. *Florio.* L'or à mon iugement. *Pompée.* I'en sçay vn autre, laquelle sans comparaison est plus pesante. *Florio.* Qu'est-ce, enseignez-là ie vous prie, en payement de ce que i'ay dit. *Pompée.* Comment, ne vous semble-il pas, que ce soit plus pesant qui suffit à tirer apres soy, du Ciel en enfer grandes parties des Anges, qui estoient plus spirituels & legers, que tout le feu, & l'air du Monde? *Florio.* Vous dites vray, mais quelle chose fut cela? *Pompée.* Le peché qui suffit à tirer apres luy iusques au centre de la terre, en enfer, les ames (sans corps) qu'Homere appelle feu simple. *Florio.* Vous sautez de la Philosophie naturelle, en la Diuine, & Saincte, & pour cela m'auez-vous assailly: Mais en verité il est ainsi, pour ce que nulle chose n'est plus pesante que le peché, & l'or, & le plomb sont plumes, au regard

gard d'iceluy. *Siluio.* Dont le miserable pecheur, lequel se void en ceste vie chargé de pechez, que fera-il pour monter au Ciel, à fin qu'il n'aille en cét abysme? *Florio.* Qu'il se décharge & dépoüille d'iceux, comme celuy qui a sauter veut gaigner le prix, lequel se dépoüille, & oste ses habillemens. *Siluio.* Certainement la fin de nostre propos n'a esté mauuais, & si tous les iours nous en faisons autant, en fin de l'an ie n'en sçaurois moins que le Docteur Naruaes nostre amy.



DIALOGVE DE LA TERRE.

ENTRE-PARLEVRS, Siluio, Florio, Melisée.

ARGVMENT.

Icy se demonstre auec merueilleux artifice, le lieu & situation des élemens, & pour quelle cause la Terre est découuerte de l'Eau, il se preuue encore que le lieu de feu est voisin au Ciel de la Lune, combien qu'il ne se voye.

SILVIO.

TRES-BEAV est veritablement ce pré, Seigneur Florio, ie ne sçay si en l'autre costé de la terre, où l'autre iour vous nous demonstrates qu'il y auoit des hommes, y en a de tels. *Florio.* Il n'en faut pas douter, pour ce que la raison naturelle n'y contredit point, & tenons de foy, que toutes choses sont œuures de Dieu, lequel peut autant icy que là. *Melisee.* Il n'est besoin de dire autrement, sinon que tout le monde, comme on dit, est vn, & que toute la terre est enuironnée de montagnes, prez, fontaines, fleuues, & mers, & autres choses sembla-

bles, comme font celles-cy que nous sçauons aucunes égales, & les autres meilleures, selon la scituation, & disposition de la terre, comme nous voyons aux terres que nous cognoissons, & ainsi en portent tesmoignage ceux qui ont nauigué, & veu les parties Orientales, les Isles, & la terre ferme de ceste part, & l'autre de la ligne Equinoctiale: mais laissans à ceste heure cela, comme chose claire, pendant que personne ne nous empesche, faites tant de faueur au seigneur Siluio, & à moy, de nous dire, comme la Terre est descouuerte de l'eau, veu que selon la nature, & la scituation des quatre élemens, comme auant hier vous nous disiez, la terre est arrestée au centre, & au plus bas, & l'eau deuroit circuir, & couurir la terre, l'enuironnant comme l'air couure ceste terre, & l'eau, encore, & selon que tous disent & afferment, que le feu circuit l'air, & puis qu'il semble que cecy deuroit estre ainsi, ie voudrois bien sçauoir, de la terre estant descouuerte, si la partie qui est descouuerte, l'est naturellement, ou bien par miracle, ou bien comme cela se fait: pour ce que si nous l'auons pour habitation, il est raisonnable que sçachions quels fondemens elle a. *Siluio.* Vous auez demandé vne chose bien à poinct, que i'auray tres-grand plaisir d'entendre, pour ce que souuentesfois i'entends dire, que si la mer s'estendoit elle couuriroit toute la terre. Et quand ie la voy, me semble qu'elle s'estend tant qu'elle peut, & qu'elle demeure à tel poinct, qu'elle ne la peut couurir, & pour ce tirez moy ie vous prie de ceste doute, & les dites de sorte que ie les puisse entendre: car vous sçauez en cõbien de pieds d'eau pesche ma barque,

Flo. Belle veritablement est nostre doute, laquelle a esté traictée de plusieurs: mais ce n'est chose trop obscure, & qu'en peu de tẽps ne se puisse traicter. Sçachez donc qu'au commencement que Dieu crea le monde, auant qu'il dist : Que la terre se descouure, & qu'elle se descouurit, & auant qu'il creast les plantes, & les arbres, & depuis les animaux en icelle, qui fut la cause finale pour laquelle elle se descouurit, l'eau l'enuironnoit de toutes parts, sans qu'aucune partie d'icelle fust descouuerte, comme l'air couure l'eau, & l'air est couuert du feu : laquelle chose outre que la raison naturelle le confesse, & tous les Philosophes encore, est prouuée par la saincte Escriture, quand elle dit : qu'elle se descouure, & qu'on voye la terre: dont on cõprend qu'elle estoit couuerte. Duquel descouurement il y a eu diuerses doutes, & opinions, comme est maintenant la vostre, entre les Astrologues, & entre les Philosophes encore, disans : Comme c'est fait cecy : & se soustient encore. Aucuns sont d'opinion qu'ensemble, auec le commandement de Dieu, ait rencontré la cause & raison naturelle, laquelle iceux disent estre la grande seicheresse de la terre, qui a resisté & repoussé l'eau de soy, des parties lesquelles sont maintenant descouuertes : ainsi que nous voyons quand il s'espãd de l'eau en quelque lieu poudreux & fort sec, qu'il demeure quelques places, lesquelles ne sont couuertes d'eau, pour la resistance que fait la seicheresse à l'humidité, cõme deux proprietez en soy contraires. Et que cecy soit aduenu en aucunes parties, & non en autres, ils disent que c'a esté par l'aide & influẽce des Estoilles qui sont de vertu froide, & seiche, prin-

cipalement de celles qui sont aux parties Septentrionales. Ceux-cy mesmes afferment (non sans grande hardiesse toutefois) que quād Dieu au tiers iour n'eust commandé, comme i'ay dit, que l'eau se separast, & que la terre fust descouuerte, comme elle fut, que toutesfois peu à peu par la seicheresse, & par ladite influence, elle seroit descouuerte naturellement, comme maintenant elle est. Autres plus reiglez en cecy ont esté d'opinion que ceste seicheresse, ou influence n'auroit suffy pour la descouurir, en peu ny en beaucoup de temps, si miraculeusement ne s'estoit descouuerte cōme elle fit: mais qu'elle eust esté suffisante pour l'entretenir ainsi naturellemēt, presupposant le miracle en son descouurement. Pour ce qu'ils disent qu'il faut moindre force pour maintenir vne chose en son estat, que pour luy mettre: comme nous voyons souuentesfois, qu'vn homme suffit à porter & soustenir vn poids dessus luy, sans l'ayde d'vn autre, lequel ne le pourroit hausser de terre, & se le charger tout seul. Entre ces opinions s'en sont trouuez aucunes qui afferment que ce que certaine partie de la terre est ainsi descouuerte, vient à cause que la terre quant au centre de sa grandeur n'est point au centre du monde, mais est vn peu destournée à costé, & que pour cela, s'en peut alors descouurir toute ceste quantité, qui est descouuerte. Lesquelles opinions veritablement ne me plaisent, & les tiens pour incertaines & deuinées. Pour ce que quant aux deux premieres, ie voudrois qu'ils me dissent d'où il est arresté, & comme ils ont entendu qu'il y ait telle seicheresse, & force de la terre, que elle soit suffisante à chasser dehors & separer l'eau

rellement : & moins, que l'influence des estoilles, ou bien de la dixiesme sphere, comme aucuns veulent ; face & opere la mesme : veu que tout cecy est vouloir deuiner ce qu'ils ne sçauent, & encore moins peuuent prouuer. Mesme ne se trouue aucune raison, par laquelle vne partie de la terre soit plus seiche que l'autre, ne que celle-là se descouure, & non l'autre : estant tout cét élement, & toutes ces parties, d'vne proprieté, comme de fait il estoit. Ce que mesme ie dis de l'influence des Estoilles Septentrionales, puis que nous sçauons qu'il y a de grandes terres en icelles, aussi bien du costé de Midy, comme du Septentrion : qu'on a descouuert des Isles voisines à l'autre Pole : ou presque sous iceluy, cõme il s'en trouue au nostre. Et moins me plaist la tierce opinion, que cecy soit, pour ce que la terre est esloignée du centre : car à mon iugement, c'est la plus impropre, & debile de toutes les autres : pour ce que ce n'est autre chose qu'imaginer la terre hors de son lieu. Et aduenant que nous voulussions confesser cela, ce seroit venir aux mesmes, & plus grandes difficultez & doutes, de traicter sur cecy, comme la terre peut demeurer, & de fait demeure ainsi, c'est miraculeusement, ou naturellement : & comme l'eau & elle meslées ensemble, se repousset l'vne l'autre : qui seroit entrer en vn autre labyrinthe trop plus grãd. Pour lesquelles choses ie suis d'opinion en cecy, de nous arrester au plus veritable & certain : c'est à la verité de la saincte Escriture, & que croyons fermement, que la terre se descouurit, et ce qu'on en void de descouuert, par la seule vertu diuine, & par la parole & commandement de Dieu. De-

quoy est faite mention au premier chapitre de Geneſe, quand il eſt dit: Se raſſemblent toutes les eaux qui ſont ſous le Ciel, en vn lieu, & ſe découure la terre. Dont par la vigueur & efficace deſdites paroles, l'eau & la terre ſe mirent en la maniere & ſituation, que maintenant ſe voyent: & ainſi ſont demeurées & demeureront iuſques à la conſommation du monde, faiſans & compoſans enſemble elles deux, vn corps rond & ſpherique, comme Ptolomée, & autres grands Aſtrologues afferment & l'experience le nous demonſtre: duquel le centre eſt le centre de toute la machine du monde: & ainſi demeure, & eſt découuerte la terre, ce qui eſtoit de beſoin, pour l'habitation des hommes, & des autres animaux, & pour les herbes, plantes, & arbres, qui ſe nourriſſent & viuent hors de l'eau. Toutes leſquelles choſes auant ce commandement de Dieu (comme ie vous ay deſia dit cy-deſſus) eſtoient couuertes de l'eau, ſans que d'aucun coſté ſe viſt vn ſeul pied de la terre. Et quand bien il ſeroit vray qu'il y euſt aucunes eſtoilles, deſquelles l'influence aydaſt, & euſt part en cét œuure & effect (pour ce que Dieu ſouſtient & conſerue beaucoup de choſes, prenant pour inſtrument les cauſes ſecondes & naturelles, leſquelles au commencement il a creées & ordonnées par luy ſeul immediatement) toutesfois ie n'oſerois affermer cecy, puis que la Saincte Eſcriture ne fait de telle choſe mention, mais abſolument attribuë toutes choſes à Dieu, & non ſeulement au lieu allegué: mais en pluſieurs autres, comme nous liſons aux Prouerbes de Salomon, au 18. chapitre. Qu'il marquoit entour le lieu de la mer, & donnoit loy &

commandement aux eaux, qu'elles ne passassent leurs bornes. Et en vn autre endroit est dit, qu'il enferma les eaux comme en vn vestement. Et plus clairement encore dit le Phophete Dauid au Psalme 103. Toy Seigneur, as assigné les bornes aux eaux, lesquelles elles ne passerōt, & moins retourneront à couurir la terre. Et quoy clairement il demonstre ce qui est dit, c'est que l'eau couuroit toute la terre: & par special commandement de Dieu fut découuerte, puis qu'il dit: Et moins retourneront à couurir la terre: en sorte, Messieurs, que ceste cy est la formè selon laquelle la terre fut, & est découuerte des eaux. Et puis que cét œuure & miracle se doit attribuer à Dieu seul, il n'est besoin que nous recherchions autres causes, ne raisons au Ciel ou en terre, de seicheresse ny d'influence. *Melisee.* Vous l'auez bien declaré, & croy certainement qu'il est ainsi comme vous le dites: mais il me semble que de ce qu'auez dit, s'ensuit que non seulement se découure la terre par miracle, mais encore miraculeusement demeure ainsi descouuerte: & que tousiours Dieu fait miracle, & chose supernaturelle, en la conseruant en tel estat. *Flori.* Cela n'est pas ainsi, pour ce que le seul commandement de Dieu suffit; car l'eau & la terre maintenant demeurent sans nouueau miracle, auec le seul premier, & celuy seul suffit pour continuer ainsi, sans aucun autre nouueau: veu que les creatures naturelles ne sont desobeyssantes, comme l'homme. Auquel pour son inclination, & promptitude à desobeir, est besoin souuentefois d'ordonner & deffendre vne mesme chose. *Sylui.* I'ay entendu ce que vous auez dit, ce qui me plaist

beaucoup, & pour tel ie l'approuue & croy : mais neantmoins me semble que de cecy pourroit bien suruenir vn inconuenient d'importance. C'est que presupposant cecy estre veritable, sçauoir est, que le découurement de la terre se fit ainsi au commencemẽt par miracle, encore que Dieu n'en face de nouueau pour la soustenir, & qu'estant comme vous dites, la force de ce premier precepte suffisante, semble qu'il se pourroit dire que les eaux de la mer, estans ainsi forcées, & violentement diuisées & empeschées d'enuirõner la terre, apres eussent esté leuées de leur lieu & situation naturelle qu'elles auoient premierement, & pour éuiter l'inconuenient de ceste force, deuoient peut-estre, ces Astrologues & Philosophes, cercher les causes & forces naturelles, que vous auez dites, pour à icelles attribuer tel effet. *Florio.* Vous vous trompez en cecy, par ce que nous deuions plustost considerer l'opposite à cause que si la seicheresse de la terre, & influences des estoilles, eussent comme ils disent, fait separer l'eau par force : alors on eust peu dire, que force & violence faisoient cecy, puis qu'vne creature forçoit l'autre à laisser son propre lieu & naturel. Mais cecy ayant esté fait par la volonté & commandement de Dieu, lequel est createur, entreteneur, gouuerneur de toute nature humaine, & n'ayant les choses plus de proprieté, d'inclination, de force, ny de lieu, que ce qui dépend de la diuine volonté, on ne peut dire que ce soit chose violente, que l'execution du commandement de Dieu, demeurant l'eau au lieu par luy ordonné, encore qu'elle n'enuironne toute la terre, comme elle faisoit au commencement. Veu qu'on ne peut di-

re que ce soit chose violente ny contraire à l'inclination naturelle, ce qui procede de la volonté & cõmandement du Roy de nature, duquel nous sçauons & croyons qu'il gouuerne & dispose toutes choses, auec tres-grande Sapience : certainement non plus, mais encore beaucoup moins, qu'on pourroit dire que vous ferez violence en vostre maison, en ordonnant qu'on changeast vne quesse d'vne place en l'autre, pour certaine cause ou respect. De sorte, Messieurs, que l'eau ne reçoit tort ne violence aucune, pour ne circuir la terre, & demeurer en obeyssance separée, iusqu'à ce que si c'est son bon plaisir, en la consommation du monde, quand les bestes brutes, & les choses meslées seront dissipées & consommées, n'ayant plus affaire de lieu : derechef il viendra à commander qu'elle enuirõne encore vn coup la terre, comme elle faisoit en son commencement. *Melisée.* Vous nous auez bien resolu les doutes qu'auions proposees, & croy que le Seigneur Siluio soit content de sa part. *Siluio.* Certainement ie le suis, & tant qu'ayãt égard à ce qu'a dit le Seigneur Florio, il me semble que celuy ne seroit Chrestien, qui ne croiroit qu'il ne peut estre chose plus naturelle à l'eau, ny aux autres elemens que d'obeyr à Dieu, & faire sa volõté, & que ceste obeyssance ne peut estre appellée force. Mais puis qu'auons le temps & cõmodité pour cecy, ie veux maintenant faire du Philosophe, & veux demander aucunes choses, en ce qui concerne la situation de l'élement du feu, puis que comme auez ja dit, & tous afferment, le feu circuit l'air, & demeure dessus les autres elemens, quelle est la cause que nous ne le voyons, veu qu'il est d'vne couleur si luy-

santes & claires, au moins pendant les claires & seraines nuicts, quand il n'y a ne Soleil, ny nues qui le puissent empescher. Et encore ie vous demande pour quelle cause le feu, puis que nous le voyons icy, si tost qu'il n'a aucune matiere pour brusler, & d'où il se puisse nourrir, subitement s'esteindre, de quelle chose il se nourrit là haut, mesmement n'ayant aucune humeur à consumer. Pour ce que considerant cecy, i'ay quelquesfois soupçonné que c'estoit vne chose vaine, ce qui se dit, que dessus l'air il y ait du feu, & ie croirois plustost que tout fust air iusques au Ciel, ne doutant point de l'air puis que ie le vois. *Meli.* Ie n'eusse iamais pensé qu'eussiez si bien douté, & à l'vne de vos doutes, i'eusse bien sçeu respondre, mais le seigneur Florio vous pourra mieux satisfaire. *Florio.* De vos deux doutes, seigneur Melisée, la premiere procede de vouloir plustost croire au sens qu'à la raison : & pour ce que ne voulez autre chose croire, que ce que vous voyez auec les yeux : & le second vient de ce que n'auez bien entendu la nature de l'element du feu : ie vous veux donc satisfaire en tous les deux. Mais neantmoins il seroit bien raisonnable, si bien n'auez entendu cecy, qu'au moins vous n'eussiez doute du lieu & scituation du feu : principalement veu que vous sçauez que c'est l'vn, & le principal des quatre élemens, & que de necessité il doit auoir quelque lieu, qui ne peut estre autre, que le plus haut, puis que le feu est plus leger de tous, comme cõfesse & enseigne toute la Philosophie du monde. Et pour ce i'ay dit que la cause de vostre premiere doute est, que vous croyez plûtost au sens qu'à la raison,

veu que vous iugez du feu élementel & ſimple, par le meſlé & materiel, que nous auõs, & duquel nous vſons icy, & pourtant vous ſemble que comme ceſtuy-cy a couleur, & ſe void & juge en la chandelle, ou au charbon allumé, qu'ainſi ſe doit voir l'autre. Ce qui eſt tres-grande erreur, pour la grande difference qu'il y a de l'vn à l'autre: veu que celuy dont nous vſons n'eſt vray feu, mais vne certaine choſe allumée, & ardente de feu, partant qu'il eſt eſpais & quaſi ombrageux meſlé, & composé: & l'autre au contraire, tres-rare, & inuiſible, comme maintenant verrez. L'eſpeſſeur donc & ombrage de ce feu materiel, ſe void tous les iours clairemẽt, pour ce que ſi auprés d'vne chandelle allumée on en met vne autre, ſoudain la flamme & lueur d'icelle fait vne ombre, laquelle elle ne feroit point, ſi la flamme n'eſtoit ombrageuſe. Et encore ce le demonſtre clairement, qu'on void que ce qui eſt derriere vne flamme de feu eſt caché, en ſorte qu'on ne le void point, pour ce noſtre veuë ne peut paſſer au trauers de ce feu: & l'autre élementel en ſa ſphere eſt dix fois plus rare que l'air, & s'il ſe trouue aucun élement ſimple, ſans aucune mixtion (comme enſeigne Ariſtote) tel eſt le feu, par ce qu'il eſt proche du ciel, & a moins d'occaſion de ſe pouuoir meſler: dõc ſi l'air, pour eſtre de tant moins rare que le feu, ne peut arreſter noſtre veuë, mais pluſtoſt elle paſſe librement ſans le voir, en ſorte, que ſi ce n'eſtoit par l'attouchement, & par le mouuement d'iceluy, moins par la veuë pourriez-vous dire ne croire, qu'il y euſt de l'air: pour quelle raiſon donc vous eſmerueillez-vous, que ne pouuez voir le feu en ſon lieu, veu qu'il eſt

beaucoup plus rare, & transparant que l'air : Et respondant à ce que vous dites, qu'il est coloré & luisant, ie dis que c'est erreur, pour ce que le feu en sa sphere n'a aucune couleur ne splendeur, veu qu'en vn corps simple, comme il est, ces qualitez ne peuuẽt estre ne demeurer, pour ce qu'elles prouiennent de composition des élemens : & encore si la rareté de l'air (s'il n'est deuenu fort espais) n'est capable de couleur, de combien moins le sera le feu, trop plus rare & simple ? Quant à ceste splendeur & couleur que voyez au feu materiel & commun, ie vous ay dit qu'elle procede de sa meslange, & composition. Et estoit de besoin, que le feu élementel fust ainsi transparent & inuisible : car s'il estoit semblable à celuy d'icy bas, il eust empesché la veuë des Planettes, & des Estoilles. De sorte, Messieurs, que vous n'auez raison de douter du feu ny de son lieu, à cause que ne le voyez : & moins encore en la seconde doute que vous faites, de ce que là haut il n'a point de nourriture, ny chose qu'il puisse consumer, pour autant que le feu n'a besoin de cela, sinon quand il est en estrange matiere & hors de sa place & scituation, comme vous voyez en iceluy duquel nous vsons tous les iours : mais en sa propre matiere, & lieu, n'a besoin de chose aucune pour sa nourriture, pour ce qu'il est en sa propre scituation & lieu : cõme l'eau & la terre n'en ont besoin aux leurs, lesquels élemens estans tirez hors de leur place, s'ils ne sont soustenus de quelqu'autre matiere, ne s'arrestẽt iusqu'à ce qu'ils aillẽt en leur lieu, auquel ils reposent. Ce que mesme fait le feu en sa sphere, en laquelle il se maintiẽt en sa propre qualité, sans qu'il ait besoin d'hu-

meur aucune. Pourtant, Messieurs, faictes bien de ne douter plus de ceste Philosophie, veu qu'elle est si claire & facile à entendre. *Sil.* Quant à moy ie me tiens pour content de ce qui a esté respondu, & croy fermement la situation des quatre élemens. Et ne croyez point que ie doutasse tant que ie vous disois, car ie l'ay fait seulemẽt pour vous faire dire ce qu'auez dit : & encore vous demanderois-je volontiers aucunes autres choses touchant ce propos, mais il n'est possible, pour ce qu'il faudroit interrompre nostre deuis, pour les personnes qui arriuent icy. Le reste donc sera pour vn autre iour plus commode, auquel nous deuiserons plus longuement. *Melisee.* Vous dites bien, qu'on ne parle plus d'aujourd'huy de ceste matiere, afin que ie la puisse mieux gouster.



DIALOGVE DES METHEORES.

ENTRE-PARLEVRS, Melisée, Florio, Siluio.

ARGVMENT.

En ce troisiéme Dialogue briefuement est declaré comme se font, & d'où procedent les Nuës, les Pluyes, les Neiges, la Gresle, la Rosée, la Bruine, les Broüillards, les Tonnerres, la Foudre, les Esclairs, & les Cometes qui apparoissent en l'air, & comme se cause le tremblement de la terre.

MELISEE.

SI bien il me souuient, Seigneur Siluio, aujourd'huy fait le huictiesme iour, que par fortune, nous estions tous trois assemblez, comme de present, en ce mesme lieu, & lors le Seigneur Florio se promenant par ce pré, nous dit, & fit entendre aucunes choses assez delectables de la situation de la terre & de l'eau, & des autres élemens, lesquelles de vray me pleurent tant, que maintenãt ne me seroit ennuyeux l'écouter, si encore il vouloit dire quelque chose de ce mesme sujet. *Sil.* Vous m'auez osté de la bouche le sẽblable, car ie voulois aussi mettre ce propos en a-

uant, & le prier de continuer ce qu'alors de luy-mesme il eust fait, si ceux ne fussent suruenus, qui nous interrompirent. *Florio.* Il y a tant peu de gens qui prennent plaisir de parler de telles choses, & qui se trauaillent pour les entendre, que peu volõtiers j'en parle, si ie n'en suis interrogé : mais pour ce faire il n'est besoin de me prier, car ce que j'en sçay, j'ay plaisir de le communiquer & enseigner à tous. *Siluio.* Puis qu'ainsi est, & que nous auons bõne commodité, ie delibere de me faire maintenant Philosophe. Et ayant l'autre iour entendu cõment, & pour quelle cause la terre est découuerte de l'eau & comme les elemens s'enuironnans sont joincts, & serrez les vns auec les autres, & le reste que lors sur le mesme propos se recita, ie vous prie que nous entendions maintenant en quelles manieres sont engendrées ces choses que nous voyons tous les iours aduenir en iceux : dont viennent les nuës, les pluyes, les foudres, les esclairs, les tonnerres, & encore les Cometes, que aucunesfois apparoissent, lesquelles quelquefois nous voyons courir ardantes, de sorte qu'elles sembloient Estoilles, & dont vient que la neige & la gresle se congelent, la bruine, la rosée, le broüillards, & de quelle matiere se font toutes ces choses, & d'auantage ie voudrois sçauoir dont vient le tremblement de terre, auec tout le surplus de ce qui se peut dire de cecy. pour ce qu'il est fascheux de voir tous les iours ces choses, & n'entendre dont elles prouiennent, ny comme elles s'engendrent. *Melisée.* Vous n'auez proposé vne seule chose en tout cela que ie n'aye tres-grand plaisir d'entendre traicter, bien que j'en sçache desia vne partie, ayant vn villageois

aux

rux champs, qui le me declare, lequel croit certainement que tout cecy soit ainsi qu'il dit, mais ce sont à mon iugement de grandes sottises que les siennes. *Florio.* Dites nous ie vous prie, ce qu'il vous dit, car peut-estre que ce vostre Philosophie me releuera de quelque peine. *Melisee.* Sçachez donc qu'il me dit, que l'eau qui pleut est eau de la Mer, que les nuës vont tirer en icelle: comme nauigeant sur la mer, i'ay souuentefois veu que les nuës venãs en bas en façon de manches, s'emplissent d'eau, & soudainement apres cela vient la pluye. Et les tonnerres se causent du cõbat de deux vents entr'eux contraires, & dure iusqu'à ce que l'vn vainque & surmonte l'autre. Et les Cometes souuentesfois se voyent, pour ce que ce sont Estoilles qui apparoissent à certain temps, & celles que nous voyons courir ardantes, ce sont Estoilles qui courent, & vont d'vn lieu en autre, Et ainsi il me dit beaucoup d'autres bonnes choses, auec lesquelles il se retrouue plus cõtent & heureux, qu'Aristote auec tout son sçauoir. *Florio.* Vostre villageois n'est seul de ceste opinion, car la plus part du vulgaire croit qu'il soit ainsi, & ne vous en émerueillez: car on trouue de celebres Philosophes, qui ont dit sur ce propos plusieurs grandes sornettes que ie ne veux maintenant raconter, craignant de perdre temps: mais si les voulez sçauoir, vous les auez en Plutarque & Aristote qui les écriuent. Mais le Seigneur Siluio a demandé tant de choses ensemble, que ie ne sçay s'il y aura du temps assez pour tout traicter, & moins sçay-je par quel costé ie dois commencer. *Siluio.* Commencez donc par tel poinct qu'il vous plaira, car du reste j'en tien-

dray bon compte pour vn autre iour. *Florio.* Toutesfois, si ie ne me trompe, il en demeurera peu: car comme ie vous ay dit, ie ne me soucieray de l'opinion des autres, & moins d'alleguer les autheurs, mais ie suiuray la commune doctrine, & principalement celle d'Aristote. Et encore ie vous asseure, que ce que ie diray sera auec toute briefueté, ne disant d'auantage que ce qui me semblera estre conuenable pour vous le faire entendre: car pour traiter ceste matiere dés son commencement, & fondement, on auroit besoin de plus long-temps, & que vous eussiez d'autres principes, lesquels on ne peut dire sçauoir en vn iour. *Melisee.* Il est besoin de faire ainsi: car encore moins voulons nous tãt trauailler pour l'entendre si subtilement, estans contens de l'entendre du mieux que nous pourrons. *Florio.* Sçachez, Messieurs, que pour bien entendre tout ce que desirez sçauoir, qui est, de quelle cause procedent ces choses, est besoin d'en presupposer aucunes aux autres, combien qu'elles ne se puissent si bien traiter, comme il seroit necessaire. Ne vous ennuyez donc de les écouter du commencement. car en la fin on verra le profit & l'vtilité qui ressortira de les auoir ouyes. *Siluio.* Quand il vous plaira nous écouterons volontiers. *Flo.* Vous deuez donc cõsiderer, que tout ainsi que de quatre élemens par l'influence du Soleil & des autres Estoilles, se font, & composent toutes les choses meslées du monde, comme les animaux, les pierres, les arbres, ainsi que l'autre iour nous discourusmes en vn autre propos, & par corruptiõ reuiẽnent chacun en leur premier estat, comme tous les iours vous voyez: aussi semblablement deuez-vous encore sçauoir,

que partie d'vn élement se peut cõuertir, & transmuer en vn autre, pour ce que la force du feu peut estre si grande dessus l'air, que l'air perd sa forme, & se transmuë en feu. Et au contraire le feu en air, ce que semblablement aduient aux autres élemens mutuellement : combien qu'à aucuns cela soit plus facile, aux autres plus difficile, l'accord, ou conuenance qui est entre leurs qualitez, ou la contrarieté d'icelles. Et sçachez que cecy n'aduient si subitement qu'en vn instant l'air se fasse, ou eau, ou feu: mais qu'il faut qu'il precede certaines alterations, & degrez, ausquels ils sont disposez, comme ordinairement nous voyons que premier que l'air s'enflamme, & se conuertisse en feu, il s'espessit, & s'eschauffe, & se tourne en fumée, & apres il prend la forme du feu : ainsi aduient-il quand le feu se conuertit en air, comme pouuez voir en la pointe, & extremité de flamme qui ne luit, ny ne retient maniere de feu, ne d'air, mais d'vne certaine chose moyenne entre les deux. Et le mesme aduient aux autres élemens, dequoy ne vous est maintenant besoin d'entendre profondement la Philosophie, & cause d'icelle, pour ce que ce seroit chose trop longue : mais sçachez qu'il est ainsi, & passons outre.

Siluio: Cecy est si bien fait, que cõbien que comme vous dites, on ne sçache la premiere cause de ce, nous voyons pourtant tous les iours qu'il est ainsi, & presque ie l'entens, quand ie voy vn drap de lin trempé d'eau sur lequel quand la chaleur du Soleil donne, l'eau petit à petit se conuertit en vapeur, & se tourne en air, & quand on jette vne poignée de terre en grande quantité d'eau, premierement elle s'espand en icelle, & apres se desfait, & me sem-

ble qu'elle se conuertit en eau, en sorte que comme ie voy cela, ie puis croire le reste, encore que ie ne le voye. *Florio.* Vous dites bien. Ayant dōc presupposé cecy, vous deuez sçauoir que la maniere selon laquelle s'engendre, & produit l'eau qui pleut, les broüillards, les bruines, les tonnerres, les neiges, & les autres choses que vous demandez, est telle: c'est qu'auec la chaleur du Soleil, & par son influēce, & des Estoilles en leur mouuement se leuent au dessus de la terre, de la Mer, des fleuues, & des lacs, plusieurs fumées, & vapeurs, desquelles aucunes sont seiches, fort chaudes, & subtiles, comme la petite fumée d'vne torche, & cela s'appelle exhalation: il y en a d'autres plus espesses, & plus humides, & non chaudes en tel degré, qui se nomment vapeurs: comme celles-là que nous voyons monter de l'eau mise deuant le feu. Et sçachez que de la premiere exhalation, ou fumée, que ie dis estre seiche, & fort chaude & subtile, se font & engendrent les Cometes, les foudres, les esclairs, les tonnerres & autres choses de mesme façon: & de la vapeur humide & espaisse, & moins chaude, se causent les nuës, la bruine, la neige, la pluye, la gresle, & la rosée: & tantost ie vous declareray appertement comment, & en quel temps se faict cecy particulierement: mais pour ce que toutes ces choses se forment en l'air diuersement, & en diuers lieux, il est besoin de dire premieremēt leur diuerse scituation & disposition qui cause telles choses. Et pourtant vous deuez sçauoir, que cét element de l'air qui circuit la rondeur de l'eau & de la terre, & s'estend iusques à la sphere, ou element du feu (comme nous disions l'autre iour en ce mesme

lieu) n'est en tout dispofé & qualifié d'vne mesme maniere en haut, en bas, & en son milieu, & pourtant nous le conceuons diuisé en trois regions ou parts, desquelles la plus haute est tousiours fort chaude, tant pour son mouuemẽt, lequel en ce lieu est plus grãd, pour ce qu'il est plus proche du mouuement du Ciel, que pour le voisinage du feu, lequel l'enflame : & la partie plus basse d'iceluy, & plus proche de la terre est (mesmement) chaude, à l'occasion de la reflexion des rayõs du Soleil, qui refleschissent de la terre, & par les ja dites vapeurs & exhalations chaudes qui sortent d'icelle: & l'autre partie de l'air qui est entre ces deux, est notablement tousiours froide, parce qu'elle est esloignée de la chaleur du feu : & qu'à icelle n'atteint la reflexion des rayons du Soleil, & ne se meut tant que la plus haute, & la froidure de ceste region du milieu, se fortifie & renforce d'auãtage, pour estre circuite de la chaleur de deux autres regions, haute & basse : ce que les Philosophes nomment Antiperistase, qui n'est autre chose que la contrarieté & compression que fait vne qualité contraire à vne autre, l'enuironnant de toutes parts, ne la laissant estendre ne sortir. Ce qui fait que la vertu & force de ceste qualité ainsi enclose se rend plus forte, & de plus grande efficace, se resserrant & vnissant, comme nous en voyons l'experience en nous mesmes, pour ce qu'en Hyuer nous auons plus de chaleur & force en l'estomach: car quãd la chaleur naturelle est enuironnée & resserrée du froid, elle se restreint & fortifie d'auantage : & au contraire en l'Esté : pour ce qu'elle ne trouue resistance, se relasche & diuertit : ce que mesme aduient au feu,

& beaucoup d'autres choses : & pour cela encore, ceste region du milieu est plus froide & auguste en Esté, pour ce qu'elle est restreinte de la chaleur de la basse, laquelle alors est plus grande, que la force des rayons du Soleil. *Siluio.* I'ay autrefois ouy deuiser de ce que vous auez dit de l'air, combien que ce n'ait esté si distinctement, comme maintenant: iusques icy i'ay bien tout entendu, passons plus outre. *Melisée.* Ie l'entens aussi, & à ceste heure ie voy, que ce conuient auec la raison naturelle, qu'on dit qu'vne Cité est bastie en montagne, ou bien en vn lieu haut, elle est plus froide qu'vne autre qui sera en lieu bas, encore que toutes deux soient en vne mesme scituation & climat. Pourtant de ce que vous auez dit, on peut comprendre que le haut touche la region du milieu, & participe du froid d'icelle, & ne participe tant de la chaleur de la basse, de laquelle l'autre iouit. *Florio.* Vous dites bien, & pour ceste mesme raison se conserue tant la neige sur les hautes montagnes, qu'elle dure toute l'année : & en la plaine & lieux bas, elle se fond incontinent. Or puis que vous entendez cecy, venons maintenant à ce que vous auez demandé, & traitons premieremẽt des choses qui s'engendrent de l'humide vapeur, qui sõt les nuës, l'eau, la pluye, la bruine, la rosée, les foudres, & les gresles : & venant à cecy, ie dis, que les vapeurs humides, & chaudes, qui montent & se leuent au dessus de la terre (quand sa chaleur est suffisante pour ce faire) montant iusqu'à la moyenne region de l'air, que i'ay dit estre froide, qu auec la force de l'air froid, lequel naturellemẽt estreint, elles s'espessissent, & engrossissent tant qu'il se fait ce que nous appellons

nuées: lesquelles sont plus grandes ou moindres selon la quantité des vapeurs : & apres que les nuës sont ainsi faites, l'air les murs d'vn costé en vn autre, iusques à tant qu'auec la force des rayōs du soleil, estreintes comme vne esponge, & abādonnées de la chaleur qui les a portées là haut, toute leur humidité se conuertit en eau, laquelle auec sa pesanteur retourne en bas & fait la pluye. Ce que pourra facilement entendre qui voudra considerer les vapeurs d'vn alambic, comme elles montent auec la force du feu, & retournent en bas sortans dehors par le canon de l'alambic. Dōc de ceste eau qui ainsi pleut, a accoustumé de s'engēdrer la gresle, quand le froid de l'air est tant grand, qu'il est suffisant pour congeler les gouttes, auant qu'elles décendent : lesquelles se font rondes, pour ce que ceste forme est plus disposée & aspre à resister à l'air, par lequel elles passent, & encore pour ce que l'eslement de l'eau naturellement s'encline & appete ceste forme. Et quant à la neige, de laquelle encore vous voulez sçauoir, ie dis qu'elle se fait de ces mesmes nuës en lieux fort hauts & fort froids, là où la froidure de l'air est tant grande, que les nuës se congelent auant qu'elles soient cōuerties en eau, & ainsi congelées, la pesanteur les tire à terre, en pieces, en mesme forme qu'elle estoit dedans les nuës. Et cecy comme i'ay desia dit, aduint aux lieux hauts & froids, & non aux chauds, pour ce qu'en iceux la chaleur de la premiere region est suffisante pour fondre la neige, deuant qu'elle arriue en terre, encore que aucunesfois elle s'engendre bien aussi en la seconde. *Siluio*. Combien que ie vous interrompe le parler, craignant de l'ou-

blier, ie vous prie seigneur Florio, dites moy pre-
mier que passer outre, ce que maintenant ie vous
veux demander de la pluye, c'est qu'elle peut estre
la cause qu'en Esté communément ne pleut : veu
qu'en ce temps il n'y a faute de la force du Soleil
pour tirer à soy les vapeurs humides qu'auez dit,
& mesme que la region de l'air est plus froide alors
qu'en Hyuer, pour congeler les nuës & engendrer
l'eau? *Florio.* Ie le vous diray volontiers. Sçachez dōc
qu'à cause que le Soleil en Esté frappe plus droict
auec ses rayons, s'approchāt de nous, & dure plus
de temps icy, pour cela il opere & échauffe d'auā-
tage, & la region de l'air inferieure & basse en est
beaucoup plus chaude : en sorte que luy-mesme
consume en icelle toutes les vapeurs qu'il a tirées à
soy, lesquelles ne peuuent monter ny paruenir ius-
ques à la moyenne region, pour ce que deuant que
y arriuer, elles se conuertissent en exhalations, &
sont dissipées, iusques à ce que le temps estant d'a-
uantage raffraichy, le Soleil est suffisant pour les
attirer à soy, & non pour les consumer, & apres
qu'elles sont conuerties en eau, elles tombent dere-
chef : ce que la terre & l'eau reçoiuent, pour le luy
rendre vne autre fois, & en ceste maniere, donnant
& receuant s'entretient cét ordre merueilleux, que
Dieu a mis en toutes les choses. *Siluio.* Ceste raison
me plaist, quant à ce qui touche la pluye : ve-
nons maintenant à la gelée blanche & à la rosée,
qui souuentefois profitent beaucoup aux bleds. Et
encore que ie vueille entendre dont procedent la
broüée ou broüillards, si ne le voudroi-je jamais
voir, pour ce qu'il est trop dommageable en ce
pays *Florio.* La rosée se fait quand la vapeur humide

que le Soleil du iour tire à soy, est petite & subtile, & n'y a chaleur qui suffise à la tirer, iusques à ladite region du milieu, ny n'a le Soleil force pour la consumer, & venant la nuict auec la froideur d'icelle, se conuertit en eau, en ceste premiere region, & se fait & engendre la rosée, qu'ordinairement nous voyōs en temps temperé. Ce que mesme aduient quand il est Hyuer, & la froidure de la nuict est tant grande, qu'elle à force d'englacer lesdictes vapeurs, & les congeler, les conuertissant en gelée blanche, que les Latins appellent bruine, & pourtant nous voyons ceste gelée blanche aduenir au temps froid, & la rosée au chaud, & l'vne & l'autre se font aux iours que l'air n'est point agité, en sorte qu'il les puisse lauer en haut. Et le broüillards, lequel vous voyez s'engendre quand ceste mesme vapeur est encore plus subtile, & auec si peu d'humidité, qu'elle n'est suffisante pour se conuertir en eau qui puisse tomber en bas, comme la rosée, & est de chaleur si debile, qu'elle ne peut arriuer ny monter au lieu plus haut, & ainsi nous la voyons prés de la terre, cōme fumée, & de nous est appellée broüillards, lequel souuentefois est consumé & dissipé du Soleil. En sorte que vous voyez maintenant comme de toutes ces choses la matiere est vne mesme, excepté que selon la quantité, la disposition du lieu & du temps, elle se tourne en diuerse maniere, & engendre de diuerses choses, comme il a esté dit. Et respondant au reste de ce que demandez, ie dis que le tonnerre, les esclairs, & les foudres encore, s'engendrent en la mesme region, en la maniere qui s'ensuit. Desia ie vous ay dit, que de deux fumées & vapeurs qui montent de la

terre, & s'esleuent en haut, ce qui est sec & chaud s'appelle exhalation. Or sçachez que ceste exhalation par sa seicheresse & plus grande chaleur auec force & vitesse va en haut, & peut aucunefois auec impetuosité trauerser la region seconde & froide de l'air, & arriuer iusques à la 3. chaude & plus haute, où se font les Cometes, en la maniere que ie vous diray puis apres. Mais le plus souuent aduiét qu'en la premiere region, ceste exhalation trouue aucunes nuës, qui ont esté engendrées, cõme nous auons dit, de vapeur humide, lesquelles sont arriuées deuant, ou auec ladite exhalation: dont celle empeschée & enuironnée de la nuë ja froide & humide, se ramasse & reserre, iusqu'à ce que le chaud estant fort estreint du froid, par cét effect que nous auons appellé Antiperistase, pour ce que nostre langue vulgaire n'a mot qui le signifie, s'efforce & échauffe d'auantage, & naturellement va cherchant par où il puisse sortir, & en fin rompt & brise la nuë : & de ce rompement, non autrement que du brisement d'vn parchemin, & par ce que le chaud passe par l'humide, se cause vn certain son, que proprement est ce que nous nommons Tonnerre, semblable à celuy qui se cause d'vn fer chaud qu'on met en l'eau, ou comme nous voyons souuent aux choses humides, qui enferment en soy quelque vent ou air chaud, comme vous pouuez auoir faict experience au gland, ou au marron, le iettant au feu entier sans le rompre, lequel se creue auec vn certain tonnerre : & ceste exhalation, laquelle de telle maniere sort ardante, par la collision ou rupture de la nuë (comme vne pierre à feu battuë auec le fusil, s'enflamme

cause la lumiere ou splendeur, que nous appellons Esclair. Et saillant en ceste maniere impetueusement dehors, aucunesfois en bas, vne autrefois de costé, & autre en haut rompant la partie de la nuë, qui là est plus debile, vient à sortir auec telle violence, & force si grande, que toute chose qu'elle trouue, quelque forte & dure qu'elle soit, elle la rompt & deffait : & est tant subtile, qu'elle peut penetrer les vestemens de l'hõme sans aucun dommage, luy brisant les os, qui est ce que nous appellons foudre. De maniere que toutes ces trois choses se causent ensemble en vn temps, c'est à dire, la foudre, qui est ce qui sort : l'esclair qui est la splendeur qui engẽdre la lumiere : & le tonnerre, le son que nous oyons. Combien que ce mot esclair, proprement aucuns veulent que ce soit quand l'exhalation ne sort dedans, & ne vient vers la terre, mais se rompt vers l'autre costé que i'ay dit : ou quand sa matiere & substance est si petite, qu'en ce rompement (& inflammation) elle s'est du tout consumée, & n'a apporté autre dommage ny effect. *Melisée.* Encore veux-je faire quelques questions, comme le seigneur Siluio : dites-moy, ie vous prie, si toutes ces choses que vous dites se causent en vn mesme temps, pourquoy on voit l'esclair premier qu'on oye le tonnerre. *Florio.* Cela vient de ce que le sens de la veuë est plus grand & prompt que tous les autres, comme nous experimentõs tous les iours : pour ce que si nous voyons couper vn arbre, ou vn bois de loing, nous voyons donner le coup, & n'entendons le son d'iceluy, iusques à tant que celuy qui le dõne hausse le bras pour en dõner vn autre. Ce que donne bien à entendre Aristote

en la vogue d'vne galere : pour ce que nous voyõ entrer les rames dedans l'eau, & n'en entendons l[e] son, iusques à ce qu'elles soient haussées, pour le[s] remettre derechef. *Melisée.* Vous dites vray, & i'ay consideré cecy quelquefois : mais dites-moy est-il certain ce qu'aucuns afferment, & i'ay leu qu'vn chapeau de Laurier mis sur la teste a vert[u] de deffendre de la foudre. *Florio.* C'est vne chos[e] que ie n'oserois asseurer : mais Pline au liu.13. ch. 30. & autres autheurs le disent, pour ce que le Laurier iamais ne fut touché de la foudre : & on dit qu'vn Empereur, quand il tonnoit se couronnoit la teste des branches : mais plus veritable est ce que les autres ont escrit, c'est que celuy, lequel se mettra dessous terre quand il tonne, sera asseuré de la foudre, pour ce que iamais ne s'est trouué, que la foudre ait penetré plus de cinq pieds dedãs la terre. Encore d'autres afferment, que la foudre ne peut frapper celuy lequel se vest de peau de loup marin : & que pour cela se faisoient d'icelles les tentes & pauillons des Capitaines & Empereurs Romains. *Mel.* Ie voudrois plustost me fier à ce que vous dites des caues & lieux sous terre, qu'à ces peaux : au moins si ce qu'on dit est veritable, qu'auec la foudre tombent des pierres, lesquelles on m'a monstrées quelquesfois, affermant que s'en estoient. *Fl.* Vous dites bien, & quât aux pierres il aduient aucunefois. Ce qu'Aristote confesse au liure 3. de ses Meteores : & dit que comme en la terre se produit & engendre des pierres & metaux, de la meslãge des exhalatiõs & vapeurs humides : ainsi, & non autrement, du serrement de l'exhalation de la nuë humide, & froide, s'elle du-

re trop, se congelent, & font ces pierres, lesquelles souuentesfois tombent auec la foudre. Et pour ce que nous ne mettrions iamais fin à cecy, venons aux Cometes, & tremblement de la terre. Quant à ces Cometes, ie vous ay dit comme elles se font de l'exhalation ou fumée chaude, qui monte de la terre en la tierce & plus haute regiõ de l'air: maintenant oyez comment, pour ce que veritablement c'est chose digne de consideration. Sçachez donc, que par la force des rayons du Soleil, & par l'influence d'aucunes malignes Planettes & Estoilles, montent de la terre cesdites exhalations, mesmement en l'Automne, à cause de la grande secheresse, qui alors y est: icelles ne sont si cõmunes comme les autres impressions: mais sont certaines fumées visqueuses, grosses, chaudes, & fort onctueuses, qui par la mesme influence, & par leur chaleur montent iusques à ceste haute region, se resserrant, & se faisant chemin: là où estant arriuées, desià conuerties en vn corps, auec le mouuement de l'air chaud, & aussi à raison du voisinage de l'element du feu, s'enflamme, & se fait ce que nous appellons Comete, rendant vne certaine splendeur comme vne estoille, ainsi que nous voyons tout le tẽps qu'elle dure, par la distance & hautesse qu'elle a de la terre: & pour ce qu'elle se meut auec le mouuement du Ciel (car aussi ceste region de l'air a son mouuemẽt, comme i'ay desià dit) & la cause pourquoy elle dure tant de iours ardente, est pour ce que sa matiere est visqueuse & onctueuse, cõme vne petite lumiere dedans l'huile d'vne lampe: & encore, pour ce qu'elle tire à soy des autres exhalations & fumées, lesquelles apres montent de la

terre, & d'icelles se nourrit. Ces Cometes sont d
diuerses façons, c'est à dire aucunes cornuës, l
autres auec les cheueux, qui est la raison pourqu
elles furent nommées Cometes, de Komi, paro
Grecque, qui s'interprete cheuelure, ou cheueu
& pourtant la Comete est appellée des Latin
estoille cheueluë; cõbien qu'elle ait d'autres nom
selon la forme & couleur, dont ie ne veux maint
nant parler, pour ce que cela succede selõ la dispo
sition & situation de la matiere, ou exhalation: c'est
qu'estant plus gros & espais le dedans que le de-
hors, ou parce qu'elle n'est esgalement enflamme
de toutes parts; ou qu'elle est longue & non bien
ronde, & d'autres formes semblables. Et de là ont
origine les diuers noms que Pline & Aristote luy
donnent: mais communément toutes sont nõmées
Cometes, & n'est besoin que nous nous amusions
à chose de si peu d'importance. Les Astrologues
traictent cecy à suffisance, attribuant leurs diuerses
formes & façõs, à diuerses Planettes, par l'influen-
ce desquelles elles sont engendrées: disans qu'au-
cunes d'icelles sont causées de Iupiter, & quelques
autres de Mars, & d'autres ainsi, selon le nom des
autres Planettes, & leur donnent diuers nõs, com-
me Rose, Lance, Olata, & Matutina: & les autres
disent ce que chacune d'icelles pronostique, ce que
ie laisse à dire, craignant d'estre prolixe: Celuy
qui voudra voir cecy pleinement, lise Ptolomée,
Albumasar, Leopolde, & Guy Bonat. Les Cometes,
comme i'ay desia dit cy dessus, ont tant de simili-
tude auec les estoilles, en l'apparence, que plusieurs
trompez par la veuë, ont creu le mesme, que vostre
villageois: c'est, que veritablemẽt fussent estoilles,

ſquelles fuſſent aſſiſes en quelqu'vn des Cieux : Mais nous auons demonſtré combien ils ſe ſont trompez, & eſt fauſſe leur opinion, auec l'authorité d'Ariſtote & des meilleurs Philoſophes. *Meliſee.* Certainement Seigneur Florio, vous auez declaré ecy fort bien, & croy que ceux ſe trompent de beaucoup qui pēſent que les Cometes ſoient eſtoilles : mais ie voudrois ſçauoir ſi quelqu'vn ne vouloit croire cecy, comme vous luy pourriez prouuer puis que nous les voyons ordinairement ſe mouuoir au Ciel comme des eſtoilles, & que l'air ne les jette ny haut ny bas, ny en vn coſté ny en l'autre. *Florio.* En ces choſes obſcures l'authorité des Sages deuroit bien ſuffire pour ceux qui l'entendent : mais outre ce il y a de ſuffiſans argumens, leſquels conuainquent l'erreur de ceux principalement qui croyent que les Comettes ſoient eſtoilles. Premierement elles ne peuuent eſtre aucunes des planettes, pour ce qu'elles apparoiſſent le plus ſouuent hors du Zodiaque, & les planettes iamais ne paſſent les limites d'iceluy, & moins peuuent eſtre eſtoilles fixes, veu qu'elles ne ſont fermes en vn lieu comme eſtoilles : mais ont diuers mouuemens & changent de place, en ſorte qu'elles ne ſont ne l'vne ne l'autre, & pourtant ce ne ſont eſtoilles : & encore cecy ſe voit clairement, pour ce qu'elles ne durent en vne meſme grandeur & ſplendeur, & n'à leur mouuement reiglé, ny ordre, & n'apparoiſſent à certain & ordonné temps, comme les autres eſtoilles : mais pluſtoſt nous voyons l'oppoſite, pour autant qu'elles ſe conſument & finiſſent en bref temps. Il y a beaucoup d'autres differences & diſſimilitudes, par leſquelles l'on peut con-

clurre, que ce ne sont estoilles, mais bien ce qu nous auōs dit. Et quant à leur mouuement, il pro uient à cause que la part & region de l'air, en la quelle elles apparoissent, se meut aussi, & elle quand & quand, & aucunefois se meuuēt selon l succez des signes, par l'influence de la planette, q meut & enflamme ceste exhalation, de laquelle l Comete est engendrée. *Siluio*. Il n'est besoin d'em ployer plus de temps à cecy, car nous croyons & entendons tout ce qu'en auez dit: mais dites moy le vous prie, est il vray ce que communément o afferme, que les Cometes tousiours signifient & annoncent mort de Princes, ou pestilences, o guerre, ou famine, ou autres infortunes & mal heurs? *Florio*. Ie ne veux respondre à cela comm Astrologue, combien que me tenez pour tel, pou ce que vous ne me croirez point, moins voudrois je que vous me creussiez: neantmoins Ptolomée, & autres autheurs, que i'ay nōmez, écriuant ce qu chacune d'icelles Cometes signifient, lesquelles ils disent, qu'aucunes pronostiquent guerre, autre pestilences, & ainsi d'autres effets selon les forme les couleurs, & leurs lieux, & pourtant leur don nent les nōs que nous auōs dit: & quand l'on verr aucunes de ces choses, nous traicterons de cecy suffisance si vous me payez bien. Mais parlōs main tenāt par authorité & histoire, & par experience, & encore par Philosophie naturelle: Ie dis, Messei gneurs, qu'il est vray que tous sont d'opinion, que tousiours les Cometes soient signes de quelque grand effet & infortune, & cōme dit bien Virgile, *Nunquam cœlo spectatum impune cometam*. & Lucian, *Mutant regna cometam*: & se trouue tant d'authoritez & exem-

& exemples des Cometes qui sont apparuës, & ont pronostiqué la mort des Roys & Empereurs & autres guerres & calamitez qui sont apres aduenuës, que iamais ie ne pourrois acheuer d'en conter. Pline Suetone, & Seneque, en mettent aucunes, & toutes les histoires en sont pleines, & nous en auons veu aucunes de nos propres yeux apres lesquelles sont ensuyuis les effets desia dits, principalement mort de Princes: desquelles choses encore qu'aucuns rendent la raison, ie tiens qu'elles sont enuoyées immediatement de Dieu, pour annoncer & aduertir le chastiment & vengeance que sa diuine iustice veut faire, à fin que les hommes se chastient de leurs pechez. *Melisee.* C'est à mon iugemēt la meilleure raison, pour ce que par Philosophie ie ne sçay quelle cause naturelle on en pourroit donner. *Flora.* Aucuns en donnent veritablement, qui ne sont esloignées de la verité, pour ce que quand à ce que les Cometes pronostiquent seicheresse & famine, ils disent que la cause est, qu'elles sont engendrées de la fumée & exhalation chaude. Ce qui est argument que la terre, de laquelle elle a esté esleuée, demeure fort enflammée & seiche: & icelle fumée se respand par l'air pour ce qu'elle est de mauuaise qualité, l'infecte & desseiche, dont se causent les secheresses & famine. Et encore elle altere les humeurs, & pour cela s'en ensuyuent les maladies: pour ce que la vicieuse & mauuaise qualité & temperature de l'air engendre toutes ces choses, par la grande force qu'il a d'alterer & mouuoir les corps humains: lesquelles impressions aux corps, & humeurs mouuent & inclinent aussi les esprits à passions & querelles. Et pour-

ce que les hommes resistent peu à ces passions, & inclinations naturelles, s'ensuit de cecy la guerre & les mutations des regnes que les Sages disent estre pronostiquées par les Cometes. *Silvio.* Cecy me cõtente, quant à ce qui touche la seicheresse & famine & encore quant aux maladies & guerres, mais au reste, quant à la mort des Princes, ie ne sçay pourquoy elles le touchent plustost que les autres, ie vous prie dites m'en la cause. *Florio.* En cecy i'aurois l'oppinion, que desia ie vous ay dit : c'est que ce soyent particuliers aduertissemens de Dieu, mais pourtant ce qu'en disent les Sages est, par ce que les princes sont plus delicats & de nature plus passibles que les autres, tant pour les viandes desquelles ils vsent, que pour les delices & delicatesses, auec lesquelles ils ont esté nourris, & viuent, & pour cela s'alterent des premiers, & en iceux se faict plus prompte & notable impression de l'air, & de l'influence: ce que mesme aduient aux enfans, & à ceux qui sont ainsi delicats. Telles raisons, & autres, sont coustumierement amenées comme naturelles, vaille cecy que l'on voudra, car ie ne suis obligé à dauãtage, que de declarer comme se font ces choses, & dont elles procedent : & non à dire ce qu'elles signifient, & de cela me reste peu. *Melis.* Ces raisons ne sont pas mauuaises, & quant au principal, vous l'auez assez bien dit : mais vous vous estes oublié de dire, qu'elles Cometes sont celles qui semblent estoilles, qui courent & disparoissent, dites-le ie vous prie : car encore le vous auois-je demandé. *Florio.* Ie ne l'ay point oublié, car en fin ie le vous voulois dire, comme chose de peu d'importance, veu que cecy se cause au

haut de la premiere region de l'air d'vne seiche & subtile exhalation, laquelle auec sa chaleur & l'air va d'vn costé en autre, iusques à tant qu'auec le mouuement elle s'enflamme, auec tres-grande vistesse brusle tout du long, & semble que ce soit vne estoille qui coure, & est le feu qui va la bruslant, tout ainsi comme qui verroit de loing brusler de la poudre en long espanduë par terre, il luy sembleroit que le feu cheminast : c'est ce que dit vostre villageois que ce sont estoilles qui courent par le Ciel. Et pour ce que tantost ie suis las, & est heure que nous entrions en ville, ie veux dire en deux paroles dont procede le tremblement de la terre, laissant à part le nombre & diuersité d'opinions des Philosophes que Pline, Seneque, Aristote, & autres tiennent touchant cecy. Sçachez doncques que ce tremblement se cause de certaines exhalations, & vents gros, qui par la vertu & force du Soleil s'engendrent dedans les cauernes & concauitez de la terre, lesquelles quãd elles sont en grande abondance, & qu'elles n'ont aucune sortie, pour certains empeschemens : principalement la terre estant par humidité serrée & retrainte, ou pource que lesdites exhalations qui par leur grossesse ne peuuent sortir dehors, naturellement s'efforcent de chercher lieu pour pouuoir sortir, auec si grande impetuosité, qu'elles font mouuoir & trembler grande partie de la terre ; & aucunesfois, auant le tremblement l'on oyt certains sons en maniere de tonnerre, que cause l'air des cauernes de la terre, cerchant, comme nous auons desia dit, par où il puisse sortir. Et celuy qui aura enduré tous ces tremblemens, & indisposition que cau-

sent les ventositez au corps humain, cõbien qu'elles soient en petite quantité & subtiles. quãd elles suruiennent au cœur, ou à quelqu'autre membre d'iceluy, ne s'esbahira de sentir que l'air & le vent fasse cecy en la terre. Ces tremblemens de terre, le plus souuent aduiennent aux lieux maritimes, & aux terres hautes & cauerneuses: & auec cecy ie conclus, touchant ce qui m'a esté demandé: & si ie ne l'ay sçeu declarer comme il est cõuenable, pour le moins ie m'en ay bien sçeu en brief dépescher. Pourtant allons-nous-en, car maintenant il est tẽps & s'il vous semble bon, entrons par ceste porte de Ceres, & nous irons en la place. *Sil.* Certainement vous auez tant bien declaré cecy, & de telle sorte que ie l'ay bien peu entendre: & vostre courtoisie m'a en telle sorte obligé, que ie ne vous ose importuner dauantage, bien que i'auois aucunes autres choses à vous demander, qui ne sont de moindre importance, ne moins plaisantes que les passées, c'est, dont vient la tourmente de la mer, & pourquoy se meuuent les vents & les tourbillons. & en quelle maniere s'engendrent & se font les fontaines, & la naissance des fleuues, qui courent & sourdent tousiours sans auoir fin, & autres choses semblables. *Florio.* Si au commencement vous me l'eussiez demandé, i'eusse traicté cela auec les autres choses, mais il est trop tard. & ne se peut: s'il vous plaist, qu'il demeure pour vn autre iour, & que ce suffise pour maintenant. Et puis que nous sommes desià dedans la ville deuisons d'autre chose, car il ne manquera de matiere.

Fin du troisiesme Dialogue.



DIALOGVE,
LE BANQVET.
ENTRE-PARLEVRS,
Igniço, Ordogno.

ARGVMENT.

Au quatriesme Dialogue, premier du Banquet, sont introduicts cinq Gentils hommes, lesquels se rencontrent fortuitement, conuiennent de disner le lendemain ensemble, en la maison de l'vn d'entr'eux, & inuitent aussi vn sçauant Gentil-homme, nommé le seigneur Velasque, lequel fait vn discours sur les Banquets, à sçauoir s'ils doiuent estre permis, ou non.

IGNICO.

ATTENDEZ-moy vn petit, ie vous prie, seigneur Roderic, puis que vous, & moy, comme i'estime, ne tenons qu'vn mesme chemin. *Rod.* Si vous allez à la grande Eglise, vous dites vray. *Ignico* C'est pourquoy ie le dy: car ie m'en allois droit à l'Eglise. *Rod.* Allons doncques, parce que ie suis si accoustumé de tenir ce chemin, que certainement aux iours ouuriers ie ne sçay point aller ouyr Messe ailleurs, & aux Festes, ie ne laisse d'aller faire mes prieres à la grande Eglise, apres auoir ouy Messe, en ma

parroisse. *Ignico.* Ie ne puis croire que vous y veniez par deuotion, ains plustost, pour y chercher compagnie, laquelle n'y deffaut iamais, & mesmes de fort sortable, & gracieuse. *Roderic.* Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais ie vous puis bien asseurer que quand ie m'y achemine apres auoir ouy Messe, il n'y a iamais faute de bonne compagnie, pour deuiser, & entendre des nouuelles de toutes parts, s'il s'en presente. D'auantage ceux qui manient des affaires, trouuent assez de personnes pour negocier. Tellement qu'il semble que chacun soit tenu d'y faire vn tour vne fois le iour, tant pour ce qui concerne l'honneur de Dieu, que pour en sçauoir des affaires du monde. *Ignico.* Vous auez raison. Et veritablement entre vous autres seigneurs de Seuile, vous pouuez vous vanter à bon droict d'auoir vn temple en vostre ville, qui surpasse en grandeur, hauteur, & beauté, tous les autres du monde, d'autant que ie ne trouue point, que de toutes les plus belles Eglises que i'aye peu voir en la Chrestienté, il y en aye qu'on puisse parangonner à la vostre, soit en grandeur, soit en beauté : ores que possible il s'en pourroit trouuer quelqu'vne qui la surpasse en richesses, & en precieux ornemens. *Rod.* Certainement ie suis de cét aduis: Et nous ne sçauons pas trop loüer nos ancestres, qui ont eu long-temps y a le courage, & le moyen d'ordonner, & bastir vn temple si excellent, & magnifique, tel que le nostre, & encores aussi ceux-là qui apres eux ont poursuiuy, & parracheué vne si rare fabrique. Et si vous eussiez veu la belle partie de la muraille, qui tomba par terre vous auriez beaucoup plus d'occasion de le loüer

La maison de Dieu toutesfois n'est faite pour y traicter & parler des affaires mondaines.

d'auantage, pour ce qu'outre le merueilleux ouurage, & artifice d'iceluy, il égaloit en hauteur, les cloches de son clocher. *Ign.* Ie l'ay ainsi entendu, & pour certain j'ay opinion que ce ait esté autresfois vne œuure admirable, & me semble, que craignans qu'vn semblable inconuenient ne vous aduienne, vous n'auez plus osé depuis bastir si haut. Mais neantmoins la fabrique de maintenant est si haute, que celuy qui n'a veu la premiere, n'y trouue rien à redire. *Rode.* Descendons deçà vers ceste porte, & cependant nos seruiteurs meneront nos monteures à l'endroit du clocher, où est nostre chemin ordinaire. *Igni.* I'en suis content. Ho voicy vn bon rencontre? Ie voy venir ensemble les sieurs Beltramo, & Ordogno, faisons premierement icy nostre priere, puis nous les irons trouuer. Car ie m'asseure que nous aurons le loisir, & du plaisir à discourir ensemble. *Rode.* Ne vaut-il pas mieux d'ouyr premierement Messe. *Ign.* Non parce qu'ils s'en pourroient aller cependant, & si nous estions trop tardifs à ouyr la Messe des paresseux, qui se dit la derniere, ne nous peut point faillir. *Rod.* Vous dites bien, sus donc, faites vostre Oraison courte, à fin qu'elle ne nous incommode plus que la Messe mesme, *Igni.* Que faites vous de bon, Messieurs. *Beltr.* Nous parlions de vous maintenant. *Rod.* S'il est vray que vous parlissiez de nous à celle heure, les oreilles nous eussent corné. *Belt.* Ne donnons point, ie vous prie, commencement à nos discours par tels cornemens d'oreilles. Mais ie vous aduise bien, que vous estes demain semonds à disner de la part du Seigneur Dom Bermudes, qui est aussi

assis de là, & le Seigneur Ordogno, & moy nous y deuons trouuer, à la charge toutesfois de vous y mener auecques nous. *Rod.* I'en suis content d'autant que le repas, & la cōpagnie ne peut estre que tres-bonne. Et puis que suiuant le prouerbe, vn conuié en peut mener vn autre, ie semonds aussi le Seigneur Ignico, qui est icy present. *Rod.* Vous sçauez assez que celle coustume estoit anciennement obseruée aux banquets qui se faisoient à Rome, que ceux qui estoient inuitez, pouuoient amener auec eux vn amy, ou compagnon, qu'ils nommoient ombre, & ce nous seroit à tous vne grande courtoisie, si le Seigneur Ignique nous vouloit aussi faire cét honneur. *Ignico.* Quand bien vous ne me conuieriez point, ie ne laisseroy pourtant d'y aller: mais voicy venir celuy qui nous doit banqueter. Oyons ce qu'il voudra dire. Ie vous sçay bon gré, Seigneur Dom Bermudes, de vostre banquet, ores que vous ayez mis en oubly vos seruiteurs. Mais ie ne laisseray pourtant d'aller disner chez vous. *Bermud.* Vous me ferez vn singulier plaisir, & nous vous oyrons disputer ensemble vous, & le Seigneur Beltramo touchant vos discours Philosophiques de l'antiquité, & le Seigneur Ordogno, Gentil-homme, qui se plaist aussi aux lettres, sera de la partie. Et puis, celuy qui se conuie soy-mesme, est aisé, comme on dit communément, à contenter. *Ordo.* Ains il me semble tout le contraire, par ce qu'il est vray semblable, que celuy qui presume de se conuier soy mesme, n'est point desgarny d'appetit: mais sçachez que nous auons desia semond le Seigneur Ignico, & partant n'ayez point peur de luy,

Berm. Ie n'ay crainte d'autre chose fors qu'il se vueille mocquer de nous, & qu'il ne s'y daigne trouuer, d'autant qu'il va mal volontiers aux festins d'autruy, *Ignico.* Ie ne crains autre chose, sinon que quand on est à vos tables, vous voulez assommer les personnes, par tant de sortes de viandes que rien plus. *Berm.* Vous vous trompez: Car on n'apreste gueres bien les viandes en ma maison: Toutesfois vous mangerez de ce qu'il y aura, puis que ie ne vous pourroy traicter comme vous meritez. *Rod.* Vous ressemblerez tantost à vn Iardinier mien amy, lequel me conuiant vn iour, ensemble Madamoiselle Catherine, pour nous venir esbatre en vn sien Iardin, il taschoit de le nous persuader, disant, que nous y allassions comment ce fust, par ce qu'il nous feroit toutes les courtoisies du monde, voire plus que nous ne meritions. *Ignico.* Certainement, Seigneur Roderic, ce vilain auoit bonne grace. Toutesfois selon le dire du Gentil-homme du penache, qui se pourmeine delà, il faisoit plus de tort à Madamoiselle Catherine, qu'à vous. *Rod.* Vous dites vray, Seigneur Ignaco, & i'estime que s'il m'eust conuié tout seul, il ne se fust point mesconté en ce qu'il disoit, & possible qu'à la fin nous eussions trouuez parens. *Bel.* Soyez asseuré que toutes les fois que vous direz que les oreilles vous corneront, ou que vous murmurerez autrement, que ie vous prendray à party. Parlons dõc ie vous prie d'autre chose, & quant à maintenant, il me semble qu'aussi-tost que le Seigneur Velasque se sera departy de la compagnie du Gentil-homme, auec lequel il se pourmeine, nous ferons bien de le prier de venir aussi demain disner auecques

nous. *Ordogno.* C'est tresbien dit, s'il luy plaist nou faire ceste faueur, à ce que nos esprits soient aussi repeus suffisamment comme nos corps ne peuuent faillir de l'estre. Et combien qu'il se pourmein auecques ce sien amy, nous ne deuõs faire difficult de luy parler, & de le semondre par mesme moye tous deux, ores que le Gentil-homme n'aye gard de nous prendre au mot, quand bien le Seigneu Bermudes luy donneroit le meilleur de ses cheuaux. *Bel.* Sur cela ie respondray, comme fit autres-fois, Dom Iehan mon pere, à vne Dame tres-laide : laquelle luy disoit, que d'autant qu'elle desiroit grandement de le voir carresser sa femme, ma mere, il luy pleust faire de mesme enuers elle en la recherchant d'amour, comme si c'estoit ma dite mere, pour sçauoir s'il estoit bon Maistre à mener l'amour : A quoy mon Pere fit telle responce, sur ma foy, Madame, ie n'en feray rien, pour ce que ie craindroy que vous me laissiez faire. *Ordogno.* Certes sa responce estoit bien subite, c'est pourquoy craignant de mesme d'estre pris au mot, vous ne vous estes point hazardez. Mais ne craignez rien, pour ce que l'autre s'en est allé, & voicy le Seigneur Velasque qui s'en vient droit à nous. *Berm.* Allons nous-en au deuant de luy. Ie ne vous sçauroy dire, Seigneur Velasque, qui de nous desiroit plus, que les propos que vous tenez auec ce Gentil-homme qui vous vient de laisser, prinssent fin, ou vous pour estre deliuré de luy, ou moy de ces Gentils-hommes que voicy, pour deuiser auecques vous. *Bel.* Dieu le sçache, lequel seul range les desirs & affections des hommes, d'autant que nous ne pouuons com-

prendre ny mesurer que les choses basses & corporelles, & en cela nous nous abusons le plus souuent. *Roderic.* Il me semble que ie deuineroye facilement surquoy estoit fondé vostre discours. *Velasque.* Ie n'en doute point, mais il n'est besoin d'en parler d'auantage. *Bel.* Laissons ces propos là, seigneur Velasque, ie vous prie, car ie veux estre plus presomptueux ce iourd'huy que les autres. Vous deuez sçauoir, que nous alions tous cinq disner en la maison du seigneur Bermudes, pourtant nous vous prions tous d'vne voix, qu'il vous plaise aussi estre de la partie, par ce que combien que la plus-part de nous soient gens laics, & ne fassent autrement profession des lettres, il ne se traitera neantmoins rien, qui ne soit plein de modestie. *Velasque.* Certes ie n'en doute point, attendu qu'il y aura si bonne & honorable compagnie. Mais ie vous laisse à penser, que peut estre vn homme d'Eglise parmy tant de gens laics, veu que sainct Hierosme n'approuue point que les Ecclesiastiques frequentent les festins & banquets. D'ailleurs ils sont le plus souuent soupçonneux & sujets d'estre repris. *Ordogno.* On trouuera donc mauuais de conuier ses amis? Certainement ie ne sçaurois dire pourquoy. *Velasque.* Ne vous esbahissez point de cela, seigneur Ordogno, par ce que S. Gregoire asseure, qu'à peine se peut passer vn banquet, sans plusieurs paroles superfluës, ne qu'il y ait de l'excez, & desordre: alleguant à ce propos l'authorité de Moyse en l'Exode, où il est escrit, que le peuple s'assit pour manger, & boire, & se leua pour ioüer & pecher. Nous lisons aussi en l'Ecclesiastique, qu'il

Còme[nt] sur l[e] li. 1. S. M[...] cap. [...] Exod. ch.

vaut mieux aller à la maison de larmes, qu'au banquet, & non sans cause. Attendu qu'en la maison de pleurs, on y exerce les œuures de misericorde : & au festin, on s'expose au hazard d'executer des mauuaises œuures, d'autant, qu'à la verité, nous auons veu & leu beaucoup de mauuais exemples auoir esté pratiquez aux banquets. S. Hierosme escriuant sur Daniel, dit que la ville de Babylone fut prinse, cependant qu'on s'amusoit à banqueter & faire bonne chere. Nous sçauons que le Roy Herodes ordonna que sainct Iean Baptiste eust la teste tranchée, se laissant transporter par la dissolution d'vn festin, & par la dance & desbordement de la fille. Nous lisons pareillement infinis autres pechez & estranges accidens estre suruenus à plusieurs personnages, à l'occasion desdits festins & conuiues, tels que l'on pourroit nommer les folies, ou plustost rages d'Alexandre le Grand, & d'autres Princes & grands seigneurs. Et entr'autres les fautes de Flaminius Capitaine Romain, lequel en banquetant fit trancher la teste à vn certain homme, pour plaire & donner du plaisir à ses amours, qui auoient dit, la compagnie estant à table, n'auoir oncques veu trancher la teste à aucun. Ce qui fut cause qu'iceluy Flaminius fut par apres degradé de la dignité de Senateur, & banny de Rome. Ie pourrois mettre en auant plusieurs autres exemples sur ce fait, outre les precedẽtes. Car qui est celuy qui en pourroit plus amener que moy ? Cela fut cause que Pericles, ce grand Capitaine, excellẽt Orateur, & sage Citoyen, ne se voulut iamais trouuer aux festins, ores qu'il fust souuent inuité par de ses plus intimes amis ; excepté

qu'vne seule fois aux nopces de Enrytolemus, d'où il se partit hastiuement, dés le commencement du souper. Ie ne dy point cecy. Messieurs, pour crainte que semblables desordres interuiennent en nostre banquet dont on prenne occasion de le blasmer, ainsi que i'ay protesté au commẽcement: ains ie croy qu'en tout & par tout on y donnera vn bon ordre, conforme selon les loix conuiuales que les sages ont autresfois introduites & obseruées. Il me semble neantmoins, qu'il n'y aura point grand excez, & que i'osteray toute occasion de murmure & scrupule, quand on verra vn Prestre se trouuer en festin, & se donner du bon temps. *Bel.* Ne pensez pas, Monsieur, de vous excuser par ce moyen. Par ce qu'il n'y aurá en nostre banquet chose digne de reprehension, & ne craignez que rien de tout ce que vous venez de dire y puisse interuenir : trop bien aux festins excessifs & desbordez, contre lesquels furent faites les loix somptuaires des Romains, par lesquelles y auoit vn taux & certain prix estably pour la despence des bãquets. De ceste sorte furent les banquets pleins de tout luxe, de Caligula Empereur de Rome, qui faisoit dissoudre & liquefier dans du vinaigre, des perles tres-precieuses pour les manger, faisoit seruir de pains d'or, & mille autres telles folies. Ie ne parleray point des excessiues prodigalitez de Cleopatre Royne d'Egypte, pour traiter Marc Anthoine, laquelle despendit en vn seul repas, 250000. escus, comme afferment Pline, & Suetone, par ce qu'elle fit dissoudre dans du vinaigre, la plus belle & precieuse perle qui fut au monde, pour seruir de viãde à sa table. Ie pourrois adiouster les banquets de

Vitellius l'Empereur, qui se fit seruir à table tout vne fois sept mille oyseaux, & deux mille poissons, accompagnez de mille autres dissolutions. Quant aux desbordemens de cét autre abominable Heliogabale, le seigneur Dom Bermudes nous en faisoit le discours, extraict du liure des diuerses leçons. Ce sont donc tels banquets, & autres semblables, qui sont reprehensibles, & que vous, seigneur Bermudes, deuiez aussi éuiter : d'autant qu'outre l'extresme prodigalité qui s'y trouue, ils sont pleins d'infinis autres excez & dissolutions. Mais ceux qui sont faits par mesure, & entre gens sages & discrets, tels que les nostres, ils sont non seulement loisibles & permis, ains ils meritent aussi d'estre loüez, comme estans vtiles & necessaires, d'autant que c'est le moyen d'entretenir la societé, & augmenter l'amitié entre les personnes. Iesus Christ nostre Sauueur a purgé les honnestes banquets des taches qui les souloient auparauant soüiller, & par sa diuine presence, les a authorisez en y faisant miracles. Le droit Canon ne les rejette pas, pourueu qu'il n'y interuienne aucunes paroles, contentions, ny choses vituperables. Touchát ce que vous auez allegué de Sainct Hierosme, il ne pretend point de blasmer les Prestres qui sont inuitez à des bâquets moderez, mais trop bien les gens d'Eglise, qui font souuent des banquets excessifs : la Saincte Escriture est pleine de plusieurs banquets bons & loüables. Et pour ne parler des similitudes & paraboles posées par Iesus Christ, sur ce sujet : ne du festin que fit le bon pere, apres auoir recouuré son enfant perdu : nous lisons qu'Abraham fit vn solemnel festin, le iour que son fils Isaac fut sevré, &

quë Loth a conuié les Anges, & quë les enfans se conuient ordinairement les vns les autres, ie pourrois sur ce propos deduire plusieurs autres exemples que i'obmets pour éuiter prolixité. Ne laissez donc d'accepter nostre semonce ; & quand bien vous auriez mauuaise opinion de nos deportemens, vous vous y deuriez plustost trouuer, à fin de nous retenir par vostre presence, à ne tenir langage qui ne soit sainct & honneste. *Velasque.* Veritablement ie pensois auoir plustost affaire à des gens versez aux lettres humaines, qu'à des Theologiens. Mais ie voy bien maintenant que j'auray fait meilleure rencontre que ie ne pensoy, & que vous me guiderez par vn droit chemin, où n'y aura que toutes choses sainctes, selon le temps qui court. *Igni.* Tout beau, Seigneur Velasque, Nous vous prouuerons bien sans auoir faict profession de la Theologie, par des raisons viues, & bons exemples, que les banquets ne sont à condamner, & qu'ils ont esté loüez, & recommandez par les plus Sages. Mesme Platon, au premier de ses Liures des Loix, les aduouë estre vtiles : comme fait aussi Ciceron, lequel donne l'origine du mot *Conuiuium*, de la communauté de vie que nous deuons auoir ensemblement, comme le lien qui estraint & vnit la vie & l'amitié. D'auantage nous sçauons que les Romains, dont le gouuernement politique a esté estimé le plus excellent qui fut oncques, faisoient iournellement plusieurs banquets semblables, tant à leurs triomphes, pompes pontificales, sacrifices & funerailles, que particulierement en se traittans les vns les autres, comme chose qu'ils trouuoient estre loisible & vertueuse.

Ciceron confessoit qu'il estoit bien ayse de se trouuer aux Banquets en termes & lieu, pour estre à quoy & ioüir de la douce conuersation de ses amis & familiers. Plutarque parlant de Paul Emile grand personnage & valeureux Capitaine Romain recite que luy estant quelquefois reprins à cause de ses magnifiques & somptueux banquets, fit response que de sçauoir bien dresser vne armée, & bien ordonner vn banquet, cela dépendoit d'vne mesme prudence & courage, à fin de se rendre à l'vn plus épouuentable aux ennemis, & en l'autre plus agreable aux amis. *Val.* Excusez-moy, Seigneur Ignique, si pour vous releuer de peine, j'interromps vostre propos. Par ce qu'il n'est pas besoin de perdre plus tant de temps pour verifier que s'entre-banqueter est vne chose honneste & raisonnable, quand on se comporte comme il appartient: ie le croy, & est veritable. Et ce que i'en ay dit, & que ie pourray alleguer, n'est que pour les excez & abus qui s'y commettent ordinairement, d'autres dissolutions que vous autres sçauez mieux que moy y estre le plus souuent commises. Partant ie feray fin à ce propos, & puis qu'il vous plaist ainsi, ie suis content de m'y trouuer, à la charge que toutes bonnes coustumes & sainctes, y seront obseruées. *Ber.* Ce nous sera vne singuliere faueur. & premier que passer plus outre, Seigneur Baltramo, ie vous diray que ie ne sçay si ie dois croire, ce que vous auez dit du soupper de Cleopatre, qui cousta 250000. escus, ayant fait dissoudre ceste excellente perle: non plus que de la plus grande prodigalité du banquet de Caligula, ne pouuant imaginer, comme, ny en quoy, ils eussent

peu

peu tant despendre. *Beltramo* Il y à plusieurs choses escrites en ceste sorte lesquelles estant bien examiné s & rapportées au niueau du temps qui court, semblent estre incroyables & presques impossibles. Mais qui considerera bien neantmoins l'antiquité & les histoires, elles ne sembleront si mal-aisées, mesmement celle icy, dont est question attendu que tous les plus doctes & grands personnages l'asseurent ainsi, & la croyent, & principalement le tres-sçauant Budée, amenant sur ce propos tant de conjectures, raisons, & authoritez, qu'on n'en doit nullement douter, lesquelles ie pourroy déduire si le temps le permettoit. Considerez que ces Empereurs, qui faisoient ceste desbordée despence, estoient souuerains Seigneurs de de tout ce que possedent aujourd'huy tous les Princes Chrestiens & infidelles, que nous pouuons cognoistre: A sçauoir de l'Europe, d'Asie & de l'Afrique. Non comme de present, que chacun à sa cour particuliere, & ses richesses separée: mais que le reuenu de tant de Prouinces s'assembloit, se portoit & se dépensoit à Rome en diuerses sortes, tant à boire & à manger, qu'à des festins & autres desordonnées prodigalitez. De maniere que nous ne pouuons douter que leurs richesses & puissances ne fussent grãdes. Et quant aux moyens & choses où ils dissipoient leurs facultez & grãds tributs croyez qu'il n'y auoit point de faute d'inuentiõs & subtilitez diaboliques, pour assouuir les cupiditez les plus abandonnez, dont nous en pouuõs lire aucunes en certains liures assauoir qu'ils enuoyoient par tous les costez du monde, pour recouurer les plus rares, exquises & delicieuses viandes qu'on

pourroit trouuer, à quelque prix & difficulté que ce fust, & recherchoient de toutes parts les plus experts en l'industrie de bien cuisiner, & en la cognoissance des plus rares poissons, oyseaux, & autres animaux estranges & plus difficiles à recouurer: dont le plus souuent de leurs foyes & ceruelles de toutes sortes ils faisoient de menestres potages, saulces, & autres allechemens de friandise & gourmandise, & quand aux perles, comme dessus a esté dit, & autres pierreries, ils les faisoient dissoudre pour encherir d'auantage, & rendre plus precieux leurs mets & seruices de table. Quād aux apprests & preparatifs qui se faisoient à ceste fin, iusques à dorer le bois qui deuoit estre mis au feu, & y employer du Cedre, & autres bois precieux & odoriferans pour brusler, & du bois de baulme au lieu de cire, chose tres-riche & magnifique, practiquée par Heliogabale, les tables de marqueterie & vases de valeur inestimable, non seulement d'or, & d'argent, enrichis de perles, & pierres precieuses : ains aussi de Porcelaine, Christal, & de terre tres-industrieusement ouurée: à fin qu'à cause de leur fragilité ils fussent de plus grande despence, qui seroit vne chose incroyable de raconter. Nous lisons de Vitellius qu'il fit vn four, ou alambic de terre, si grand qu'on le nommoit le fosse, cōme celuy qui sert à receuoir les eaux : car il estoit si grand, qu'on y dépensa bien cinq mil escus, tant pour le salaire des ouuriers, que pour l'excellence de l'ouurage. Et encores, qui est plus estrange, on ne l'emplissoit que de langues de Carpes, Paons, & Faisans, de foyes de Lamproyes, & d'autres poissons delicieux, & de ceruelles plus exquises

& rares, & d'oyseaux achetez au poids de l'or. Voila comment la dissolution s'estoit desbordée à toute extremité. Tellement que ce seroit vne grande obstination, de faire doute, de ce qui est arresté côformement par l'euident tesmoignage d'infinies histoires, dont ie ne reciteray pour le present, que deux authoritez. La premiere est de Seneque, auquel nous ne deuons faire difficulté d'adiouster pleine creance, tant pour auoir esté tesmoin occulaire, escriuant choses aduenuës de son temps, qu'à raison de sa bonté & incomparable vertu, lequel parlant de l'Empereur Caligula, vse de ces paroles. L'Empereur Cajus Caligula, qui semble auoir esté produit de nature, pour faire apparoistre combien peut l'excessiue hauteur, & extremité de tous vices, en la plus excessiue & supréme grādeur & éminente prodigalité qui se peut imaginer, despendit en vn souper, ou banquet, 250000. escus, en quoy il se seruoit du ministere de plusieurs, pour chercher de toutes parts les viendes, & aussi pour les apprester. Et qui est vne chose du tout sauuage & bestiale, il trouua moyen, apres y auoir beaucoup trauaillé, de despendre en vn repas, tout le reuënu de trois Prouinces. Voila ce que descrit Seneque. L'autre autheur, est Iosephe, historien tres-approuué, & veritable, & encore qui n'estoit rien, cela qui fut notoire de son temps, il dit donc: Il y a 8. mois que Vitellius ayāt le gouuernemēt de l'Empire, fut occis au milieu de la ville de Rome, auquel s'il eust vescu plus longuement, tout le reuenu de l'Empire n'eust esté suffisant pour fournir aux excessiues despéces de ses bāquets & voluptez. En apres il deteste, en poursuiuant son histoire, les

diſſolutions dudit Vitellius. Ie pourrois produire pluſieurs autres exemples de ſemblables hommes monſtrueux, qui ne ſont gueres differens de ceux-là, comme de Cornelius Tacitus, & de Pline, hiſtoriens renommez & veritables : Mais ce que i'ay dit ſuffira pour vous monſtrer que ie ne mets rien en auant, qui ne ſoit de bon aloy, bien éuident & approuué. *Velaſque.* Ce que le ſeigneur Beltramo allegue eſt veritable, & l'a pris des plus fidelles hiſtoriens, & les plus gens de bien & de ſçauoir qui oncques furent, tant anciens que modernes, n'en ont fait aucune doute. *Beltramo.* Ie vous en croy, mais ce n'eſt point ſans m'en donner grande merueille. Et ie louë Dieu, de ce que iaçoit que nos banquets de maintenant, ne ſoyent exempts de diſſolutions, ils n'approchent neantmoins aucunement de ces horribles extrémitez. Or puis que ie m'en ſouuiens, me ſçauriez-vous dire quelles bonnes conditions ſont requiſes à vn honneſte feſtin, à ce que ie les faſſe demain obſeruer au mien. *Roderic.* Ie ne ſouhaiteroy & ne vous demande autre choſe, fors que nous puiſſions boire frais. *Ignico.* N'ayez point de peur de cela. La couſtume du téps qui court, nous aduertira aſſez de ce faire : mais ſi vous le trouuez bon, ie vous declareray les conditions que les Philoſophes requierent deuoir eſtre en vn banquet. *Ordogno.* Ie vous voulois faire recit de ce que ie me ſouuiens auoir leu aux liures que François Patrice Siennois a fait, touchant la Republique, que ie lis quelquesfois, & les entends ſelon ma portée, & non du tout ſi bien que ie deſirerois; & par ce que l'autheur eſt moderne, ie n'en veux dire autre choſe. *Ignico.* Marcus Varro ſur-

ommé tres-ſage, & plus docte de tous les Ro-
nains, eſt celuy qui nous a donné de plus clairs &
ertains enſeignemens ſur cela, que tout autre, il
iſoit, comme teſmoigne Aulugelle, que quatre
hoſes eſtoient neceſſaires en vn banquet accõply:
ue les conuiez ſoient gens d'honneur & vertueux,
 quant à ce point, ie diroy qu'il ſe rencõtre bien
n voſtre banquet, ſi ie n'eſtois du nombre. Que
 lieu ſoit propre & commode: cela ne peut fail-
r en vne ſi bonne maiſon que la voſtre. La troi-
eſme choſe, que le temps ſoit conuenable: ſur
uoy on pourroit demander, ſi le ſoupper ſeroit
eilleur, ſuiuant les anciens, ou bien, le diſner.
Iais cela n'importe pas beaucoup. Et finalement
ue le ſeruice ſoit propre, & les viandes bien ap-
reſtées, en quoy le ſeigneur Bermudos fera plû-
oſt faute pour eſtre tres-exceſſif, que deffectueux:
e façon qu'en tout & par tout, ce que deſſus, ſe
rouuera en noſtre banquet. *Velaſque.* Vous dites
ien ſeigneur Ignico, & ces conditions cõcernent
rincipalement celuy qui traicte les autres, leſ-
uelles ie ſuis certain n'y manqueront point. Mais
 croy qu'on en ait oublié aucunes de celles qui
ppartiennent à ceux qui ſont inuitez. *Bel.* C'eſt
ela que ie voulois dire, & me ſemble qu'elles ſont
ontenuës au meſme lieu, à ſçauoir que les cõuiez
e ſoient grands parleurs, ny trop taciturnes.
D'autant qu'on dit qu'vn grand langage ſiet mieux
 vn qui preſche en chaire & le taire à ceux qui
ont couchez en vn lict. Il eſt requis auſſi, qu'il n'y
t point à table de diſcours trop graues, ne, tou-
hant d'affaires ennuyeux, ains allaigres & faciles
 demeſler. Afin qu'en telle conuerſation, y aye du

plaisir meslé auec l'vtilité. Et en fin que le banquet se ressemble plus d'vne gayeté que d'vne austerité. Ce que donna bien à entendre Isocrates, tres-excellent Orateur : lequel estant prié en vn certain festin, de discourir sur quelque poinct de sa profession Rethorique, fit telle responce. Ce que ie sçay, & ce qui est de ma profession, ne peut commodement estre traicté en ce temps, ny en ce lieu, & ignore les choses, qui sont propres pour y estre traictées. *Bermudes.* Ce que vous dites me plaist bien, mais faisons ainsi que ie vous diray. Vous & le seigneur Velasque, & les autres raisonnerez sur ce qui est profitable, & les sieurs Roderic, & Ordogno, traicteront ce qui semblera plus propre pour donner plaisir, entrelassant leurs propos par fois de quelque histoire gaillarde, sornette, & plaisanterie, combien que ce ne soit peu de cas de redire les bouffonneries, & les dits d'autruy, où il a du plaisir, & quelque chose de gaillard, pourueu qu'ils soient traictez de bonne grace, que les assistans les goustent bien. *Roderic.* Vous dites fort bien, parquoy voyant que souuent celuy qui tasche de faire quelque plaisant conte, que ceux qui l'oyent ne comprennent pas bien, demeure tout confus, ie ne me veux astraindre à rien. *Ordogno.* Certainement i'en cognoy qui ne sçauent faire autre chose, ne prononcer parole qui soit de leur creu, ains recitent a tout propos les sentences, & les plaisans contes & facecies de l'autruy. *Ordogno.* Ceux-là, disoit Dom Ioan de Figheroa, sont semblables aux grands cloux, qui ne peuuent qu'entrer par le trou qui a esté fait par vn foret. *Velasque.* Il disoit vray : mais vous estes hors de ce danger

Car vous tomberez plustost en l'extremité d'estre trop sage, toutesfois par ce que nous auõs dit qu'il faut que la hantise & frequentation soit plaisante & agreable. Ie vous y veux adjouster, qu'il ne faut point non plus qu'il y ait occasion de mécontentement, ores qu'aucuns prennent plaisir aux gausseries & à brocarder la compagnie. C'est l'vne des anciennes reigles des honnestes banquets: surquoy Sainct Gregoire dit en vne sienne Epistre, au chapitre 27. de son second liure, qu'on ne doit ronger aux repas la vie des absens, ny se mocquer l'vn l'autre des assistans. Mais nous n'auons rien dit touchant le nombre des conuiez, chose qui a aussi esté limitée par les anciens, s'il n'y a point plus de gens au banquet de demain, que nous sommes icy presens, nous n'outre-passerons point le nombre, qui a esté arresté par les anciens. *Rode.* Vous trouuerez tant en fin de Loix pour nostre banquet, qu'il n'y en a point tant aux refectoires des Moines. Ne chargez point, ie vous prie la barque qu'elle soit submergée. *Ignico.* Vous ne vous estes pris pris garde iusques à present, de ce que nous auons dit dés le commencement, qu'il ne falloit point murmurer, prenez donc vn peu de patience, car vous n'auez pas grand raison de vous plaindre, encores. *Roderic.* Ie la prens volontiers, parce que ie ne sçay point quel goust on puisse prendre en vne compagnie, sans vn peu de gaillardise. Mais il me desplaist qu'on vueille prescrire le nombre des banquetans, & sçaurois volontiers, iusques à quel nombre on le peut estendre, à fin de m'en seruir en temps & lieu. *Ignico.* Le mesme Aulugelle qui a posé les reigles susdictes,

adjouste encore de plus ceste-cy : disant qu'il ne faut point que le nombre soit moindre que de 3. ny plus haut que de neuf, à cause des trois Graces, & des neuf Muses. Cela estoit ainsi obserué à Rome, & anciennement en disnant, attendu que communément, où y à grande multitude, y à aussi desordre & confusion. Tellement qu'aucuns ne vouloient point, que le nombre sextenaire fust excedé, & à ce propos alleguoient vn certain Prouerbe, qui dit : de sept personnes se fait vn banquet legitime, de neuf, c'est plustost vn conuice, c'est à dire confusion : par ainsi Pline afferme, qu'anciennement ne se souloit trouuer en vn banquet plus de cinq. Il est vray que le Poëte Horace, s'eslargit iusques à douze, lors qu'il dit : *Sæpè tribus videat lectis cœnare quaternos*. *Beltramo*. C'estoit pour accomplir les Graces auecques les Muses, parfaisans ensemble le nombre de douze. *Rodo*. Il m'est aduis qu'on s'abuse de vouloir rien determiner de certain en cela. Et s'il est ainsi, il doit auoir plustost lieu aux banquets qui se font entre parens familiers & amis, & non point aux publics & solemnels, qui se faisoient aux festins & triomphes, dont nous auons tantost parlé. Mais puis qu'il vient à propos, dites moy, ie vous prie, si ce que j'ay ouy dire plusieurs fois est veritable, que les plus anciens Romains ne mangeoient qu'vne fois le iour, & que ce n'estoit que le soir à soupper. *Ber*. Que le Seigneur Beltramo responde à ceste demade, & sur cela nous qui auons ouy Messe, suiuons nostre chemin, & ceux qui ne l'ont point encores ouye, demeurent : car l'heure du disner s'approche. *Bel*. Touchant ce

que vous dites plusieurs ont esté de mesme opinió que vous, que les Romains ne mangeoient qu'vne fois le iour, & que c'estoit à souper. Et adjoustent que les Goths possedans l'Italie, introduirent d'y faire deux repas le iour, ce qu'ils firent aussi dans nostre Prouince, à quoy se raportent toutes les histoires faisans mention du souper, sous lequel elles ont entendu le nom des banquets. Mais à ce que j'ay peu comprendre & entendre, en lisant les anciens autheurs, c'est qu'ils disnoient & soupoient aussi bien que nous, ores que leur principal repas fust le soir, qui leur venoit mieux à propos, s'il est vray que la lueur de la Lune aydoit grandement la digestion comme ils disoient, & à disner ils mangeoient volontiers seuls, & leurs semonces & festins se faisoient plustost le soir, ainsi que d'autres ont remarqué. De là est aduenu que leurs banquets se nommoient Cenes, ou soupers, tant ceux qui se faisoient aux pompes des triomphes, des Pontifes & funerailles, que par tout ailleurs, desquelles le Seigneur Ignico a fait mention, & s'ils traittoient quelque amy arriuant de dehors en leurs maisons, ils nommoient tels banquets, forains, & le souper juste, celuy qui se faisoit à propos où il n'y auoit faute d'aucune chose. Et semble que le souper douteux, duquel parle Terence, soit tout de mesme: voulant donner à entendre, vne table couuerte de tant de sortes diuerses de viandes exquises, que les hostes & assistans, ne sçauent à quel plat mettre la main. Festus Pompeius escrit, que ce que nous appellons le disner, les Romains le nommoient *prandium*, & le plus souuent, le nommoient aussi *Cœna*; ce que declare

aussi Cornelius Celsus au premier liure chapitre 3. Lors qu'il parle du vomissement: auquel lieu il cõseille à celuy qui se sentira offensé d'vn trop grãd mouuement & bruslement, si c'est deuant midy, qu'il se pourmeine, & apres estre oint, qu'il mange, vsant de ce mot *Cœnare*: duquel lieu on peut conclurre, qu'ils appelloient aussi bien, *Cœna*, le repas du matin, que du soir: *Vel.* Ie me souuiens auoir leu de mesme dans Sainct Gregoire sur Sainct Matthieu au chapitre second. *Bel.* Ie ne suis point recors d'auoir iamais leu telle chose: mais ie le croy ainsi que dict Sainct Gregoire: Partant nous ne lisons autre chose aux anciens Autheurs Latins, que parler des repas qu'ils nommoient *Cœna*: dequoy les modernes ont prins occasion de croire, que de tout le iour ils ne faisoient qu'vn repas, qui estoit sur le soir: Combien qu'il est certain, qu'ils se mettoient deux fois à table le iour, le premier repas du iour ils le nommoient *prandium*, & celuy du soir, ou de la nuict, *cœna*, comme on fait pour le jourd'huy en Italie & Espagne, jaçoit qu'ainsi que i'ay monstré, ils nommassent aussi le disner du nom de *Cœna*, suiuant l'intention de plusieurs autheurs, que ie me deporte de r'apporter, pour estre chose de peu d'importance. *Bern.* Mais vous me ferez faueur, à fin qu'on voye que nous ne sommes pas plus intemperez, que furent les anciens, à leur boire & manger, puis qu'ils mangeoient deux fois le iour aussi bien que nous. *Bel.* Sçachez donc que d'infinis autheurs, par lesquels ie pourray verifier cela, ie ne vous allegueray que deux, ou trois. Le premier sera Iustin l'Historien, lequel parlant de ce valeureux Capitaine,

qui pour dõner courage à ses soldats de bien combattre, leur parloit ainsi. Disnez de bon courage mes amis, comme ceux qui possible irez soupper aux Enfers. Seneque aussi blasmant la dissolution de ceux de son temps desbordez à boire, & à manger, disoit qu'ils prolongeoient le disner iusques au soir, & le souper toute la nuict, iusques au iour ensuiuant. Et encore Ciceron en sa premiere oraison contre Verres, dit ainsi : Pourquoy feray-je mention des disners, & soupers de cét homme? Lampridius pareillement parlant de l'Empereur Seuerus, escrit qu'aussi tost que de matin il reuenoit des estuues, ou des bains, il mangeoit du laict, & du pain, & par fois des œufs, & apres il mangeoit son disner ordinaire. Mais que d'autres fois, il se passoit en celle façon iusques au souper. Ie pensois mettre en auant beaucoup d'autres exemples, & tesmoignages, qui font pareillement mention de disner, & de souper, comme de choses ordinaires, accoustumées, & communes enuers les anciens, combien que le souper estoit leur principal repas, & que plusieurs se contentans de peu de chose demeurassent sans manger iusques au soir, comme escrit Pline que le faisoit son oncle. Et ceux qui faisoient ainsi estoient estimez tenir bon regime, & estre moderez, là où d'autres prisent plus de disner bien, & souper legerement. Or ie pense auoir satisfait à ce qui m'auoit esté enjoint de dire sur cela, & sera tantost temps de nous retirer. Mais ceux qui n'õt encores ouy Messe la pourront ouyr de ce Prestre qui sort dehors. *Ord.* Vous auez tres-bien dit en tout, & par tout : mais le seigneur Bermudes ne nous veut conuier, & traicter

demain à soupper comme n'estant Romain. *Bel.* Vous qui auez leu, releu, & sçauez les histoires des Romains pouuez manger, & boire comme faisoient les Romains : car ie pretends de faire l'vn, & l'autre comme Chrestien, ainsi que vous pourrez voir demain. Dieu vous conduise, le seigneur Velasque & moy nous en allons de compagnie. *Bel.* Le seigneur Ordogno & moy ferons de mesme, & le seigneur Ignico & Roderic iront ouyr Messe.

Fin du Dialogue.

DIALOGVE SECOND, DV BANQVET.

AVQVEL SONT INTRODVICTS les mesmes Entreparleurs, qu'au Dialogue precedent.

ARGVMENT.

Au cinquiesme Dialogue, second du Banquet, les mesmes personnages qui auoient esté inuitez le iour precedent: estans à table, discourent de plusieurs choses memorables, & finalement. s'il est plus sain de n'vser que d'vne seule viande, ou de plusieurs.

ORDOGNO.

HE! Il nous fait beau voir, nous pensions estre arriuez icy les premiers, & le seigneur Ignico, & Roderic, y sont deuant que nous, comment se peut faire cela, ne les auons nous pas laissez maintenant à la place. *Bermudes.* Il est vray, mais souuenez-vous que nous nous sommes vn peu arrestez à la boutique d'vn Libraire. *Ord.* C'est bien dit, ils ont volontiers passé cependant que nous visitions ces liures nouueaux, Dieu vous doint bon iour, Messieurs. *Bel.* Certainement ce iour ne peut estre pour moy que bien-heureux ayant à disner vne si honorable compagnie. Mais ie

me suis fasché de la blesseure de mon cheual, voila comment vous apprédrez à chasser aux taureaux. *Ordogno.* Ie l'auois assez appris, ou pour mieux dire, ie l'auois assez appris à mes despens, & d'autant que ie ne m'y sens point propre ny capable, & me fit-on aller malgré moy en la place, & prendre la lance contre le taureau. Mais il n'importe guere. *Bermudes.* Il semble que la playe soit dangereuse. *Ordogno.* Elle n'est pas beaucoup perilleuse, mais mon cheual se meurt sur la litiere. *Berm.* Ce dommage est arriué en bon lieu. Parlons d'autre chose: enuoyons appeller le seigneur Velasque. Car il est temps de disner, & possible il ne se souuiédroit point de sa promesse, comme il a accoustumé de faire souuent. Garçon, va t'en d'vne course chez le seigneur Velasque, & dy luy de nostre part que ces Gentils-hommes, & moy n'attendons que luy. *Ordogno.* C'est bien fait, & cependant nous nous chaufferons vn peu, attendu qu'il fait aussi grand froid qu'il sçauroit faire dans Bruges, ou dans Segobia. *Ignico.* Il semble que le seigneur Bermudes ayt leu ce que disoit vn certain Philosophe, que le feu estoit la meilleure sauce, & le meilleur fruict qu'on sçauroit presenter à manger. *Ordogno.* Comment est-il possible que nos Philosophes discourans des Banquets, y meslent le feu mesmes. S'il est ainsi, on pourroit aussi bien parler du bois, & du charbon dont il est fait. *Ignico.* Sçachez que pour certain il n'y a chose si basse, & contemptible en apparence, en laquelle n'y aye quelque consideration remarquable: plusieurs desquelles, n'ont esté mises en arriere par des Philosophes, & autres autheurs anciens. Et afin que vous le croyez, sçachez qu'

sainct Augustin ameine des particularitez notables du charbon (duquel vous parliez maintenant en vous mocquant) au douziesme liure de la Cité de Dieu, chap. 47. sur ce fait, en considerant que le feu, qui affine, & embellit presque toutes choses, d'vn beau bois en fait vn charbon si laid, & noir, bien que le feu soit clair & luisant, & comment le bois estant tres-ferme & solide, il le fait fragile & foible, & estans propre & naturel au feu de consumer, & desfaire les choses, il donne neantmoins telles forces aux bois estant deuenu charbon, qu'il dure long-temps sans se corrompre, ores qu'il soit sous la terre, ou dans l'eau, & partant qu'on auoit de coustume l'enterrer pour borner les limites des champs comme chose perpetuelle, & de plus grande durée que n'est le bois le plus dur, ny la pierre, ny chose semblable. Par ainsi il remarque plusieurs choses memorables touchant le charbon pour le subiect dont il parle : de maniere que vous ne deuez donner merueille, si l'on fait si grand estat du feu, estant l'vn des quatre eslemens desquels nous sommes composez, & desquels toutes choses consistent. Y à il choses au monde (ainsi que Sainct Augustin le considere bien) plus agreables à la veuë, plus claire, plus belle que les tres-ardantes & resplandissantes flammes de feu, telles que celtes icy, & ses braises qui reluisent comme de Rubis ou d'Escarboucles? quelle chose pourroit estre plus sainè & profitable que la chaleur du feu, pour échaufer, renforcer, raffiner, & nettoyer : pour purger & alterer : pour molifier & endurcir, & pour plusieurs effets que nous en tirons? *Bel.* Plutarque donc dit bien, que le feu est l'instrument de

tous les arts & mestiers quand on le sçait bien mettre en œuure. Vne bonne vieille que i'ay en ma maison, dit encores (à fin que vous ne pensiez que ie ne sçache bien aussi alleguer d'autheurs) que le feu en ce temps d'Hyuer est la moitié de la vie, & la moitié du vestement de l'homme. *Ber.* Le Seigneur Velasque est desia arriué, & le disner nous attend : allons nous mettre à table s'il vous plaist. *Bel.* Il ne le faut pas, parce qu'il y a icy vn bon brasier, & la chambre est eschauffée. *Vel.* Ne me dites point ie vous supplie que ie vous aye trop fait attendre: parce que tout à ceste heure ie viens de cõpter neuf heures & n'estoit besoin de m'appeller: car ie venois lors que le page est arriué, mesmes j'auois fait faire la sentinelle pour sçauoir quand tous les conuiez seroient venus. *Rod.* Ces Messieurs disoient que vous ne vous souuiendriez point de venir. *Vel.* La famine m'en auroit fait souuenir, joint qu'il n'y auroit rien plus froid chez moy que la cheminée. *Ber.* Vous estes venu bien à point, & puis que nous n'attendons plus personne, mettons nous à table. *Vel.* Ceste chambre est accoustrée magnifiquement, & la tapisserie est tres-riche. Diogenes prendroit bien la hardiesse de sallir tant de paremens qui l'embellissent, voire de soüiller & gaster la couche à tous ses pieds salles. *Ord.* Il eust esté en celle sorte de mauuaise grace. Mais comment dites-vous cela de ce Philosophe, duquel i'ay entendu dire & leu beaucoup de bonnes choses. *Vel.* Soyez premierement assis, & puis ie le vous diray. *Bel.* Que le Seigneur Velasque s'assie au haut bout de la table, & faisons le tous Roy de nostre banquet, on dit aussi que cela s'est autresfois

trefois pratiqué par les Romains. *Vel.* Puis que cela s'obseruoit, on la deuroit faire par sort, selon l'opinion de Pline & d'Horace. *Bel.* Quand il se presente quelque chose de doute ou difficulté en vne eslection : il est bon alors d'auoir recours au sorts : mais nous sommes icy tous d'vn accord, & vous defferons ce iourd'huy tout pouuoir de nous commander. *Vel.* Ie m'assis en ce lieu pour vous obeir, car ie ne me sens autrement capable d'auoir aucun commandement, & ne le sçauoir faire. *Ordo.* Ie me veux asseoir icy prés de la terrace du charbon, d'autant que (si ie ne me trompe) ie suis plus frilleux que nul autre. *Ignico.* Reculez-là vn peu loin, à ce que la nape ne se brusle point, par ce qu'elle n'est point de ce lin qui ne peut brusler, que Pline nomme lin vif. *Rode.* Le Seigneur Pline m'excusera, s'il luy plaist : car ie n'en croy rien. *Igni.* Ie n'en eusses non plus rien creu si on ne l'auoit veu. D'autant que le tres-docte Viuez recitat l'opinion dudict Pline en ses commentaires sur les Liures de la Cité de Dieu, de Sainct Augustin, tesmoigne d'auoir veu du linge, lequel estant jetté dans le feu ne se brusloit point : & l'en retirant dehors, il estoit par maniere de dire, plus blanc que neige. *Rod.* Certainement c'est vne chose fort estrange. Mais passe sans fleux, n'oubliez pas pourtant ce qu'auez proposé touchant Diogenes. *Vel.* Affin qu'on prenne goust à ce que i'en diray : Sçachez, Seigneur Roderic, qu'il fut vn Philosophe qui sembloit estre plus vertueux en apparence qu'il n'estoit par effect : Veu qu'il auoit certains vices & opinions deshonnestes, telles que ie vous reciteray : jaçoit qu'il eust quel-

ques autres bonnes parties & ses propos fussent sententieux. Estant quelquefois conuié par Platon ensemble d'autres Philosophes & siens amis, & ayant ledit Platon fait parer magnifiquement vne chambre pour le receuoir, Diogenes, pour se mõstrer contempler d'vne telle esllegance honorable, commença auec ses pieds salles, comme de coustume, soüiller tout le plus beau, sans espargner la couche, ne autre chose quelconque : Dequoy s'esmerueillant Platon, & en estant fasché. Que fais-tu là Diogenes ? dit-il. Ie foule aux pieds la pompe & arrogance de Platon. Voire mais respondit alors Platon, c'est auec vn plus grand orgueil & desdain. *Ordog.* Certes il fut bien brocardé. Et de ma part i'en cognois deux Diogenes, lesquels puis qu'il n'a pas pleu à Dieu leur donner vne bonne maison, & vn bon cheual, grondent & murmurent incessamment contre ceux qui en ont, disans que ce n'est que vanité & superfluité, & ne reprennent les riches pour autre occasion, sinon que parce qu'ils sont pauures & necessiteux. *Velasque.* Nous voyons tous les iours des gens de ceste estoffe : mais si ie suis du nombre, vous me deuez excuser, cependant ie consacreray la table : car nous autres gens d'Eglise auons commandement de Dieu de ce faire. *Rod.* Il n'y a celuy de nous qui ne le trouue bon, ie croy encore qu'il y en a qui ne se soucient pas tant du lauement des mains, comme ils font quand la Benediction deuant le repas est par trop longue. *Bel.* L'eau tiede est propre pour conseruer la force, attendu que l'eau froide l'offence, comme aucuns estiment, & principalement aujourd'huy, mais on ne doit laisser

d'obseruer vne coustume si loüable & ancienne. *Roderic.* Donnez-moy ce bassin, & que celuy qui ne voulut se lauer, demeure sans manger, ou bien qu'il mange, ainsi que ie veis vne fois faire à vn certain docteur de Grenade, qui pensant estre plus net & propre, mangeoit vne couple d'œufs à tout ses gands, & quis les ayant tiré les mains, laua les mains. *Ignico.* Veritablement ce deuoit estre quelque ferlal docteur, & si vous ne le dites comme l'ayant veu vous-mesme, ie ne le pourrois croire. Mais vous me ramentetiez sur ce propos que les Romains ne se lauoient les mains au commencement du repas, suiuant le tesmoignage de Ciceron, ains aussi à tous les mets, & seruice de table, comme semble vouloir Lampridius en la vie d'Eliogabale. *Bermudes.* Cela seroit bon selon les viandes qu'on mange : mais pour le present, que le froid est rigoureux, i'aymerois plus cher auoir vn bon brasier à table, qu'vn bassin d'eau fraische. *Celtramo.* Ces capitellins sont tres-sauoureuses. Ie ne sçay s'ils sont meilleures auec du miel, ou auec du sucre. *Roderic.* Faites comme moy, mangez le auec l'vn & l'autre ensemble. *Ordogno.* Ie ne vous vois iamais manger chose par raison, ains seulement pour contenter vostre appetit. Quant à moy i'ay combattu auec les figues & douces oranges, parce que ie crains de mãger des capillates. *Ignico.* Ces carbonnades & saucissons sont beaucoup meilleurs, ma foy elles sont merueilleusement bonnes. Mais ne voyez-vous pas en quel équipage la hure du Sanglier, parée de fueillages marche en compagnie, elle est veritablemẽt belle. Mais aussi-tost que ie l'ay descouuerte de loin, i'auisois à l'entour de

de moy, si quelqu'vn de la compagnie s'en estonnoit, combien que, graces à Dieu, nul n'aye occasion de s'en troubler. *Ordogno.* Voila comment le seigneur Dom Bermudes fait preuue de ses amis, auec des testes de porc, comme celuy qui veut faire passer sa mule par la ruë, où il y a force tonneliers & mareschaux. *Bermudes.* Certainement ceste teste est la plus tendre & sauoureuse que i'aye oncques mangé en ma vie, & à la verité c'est grand merueille que la chair soit si bien & proprement accommodée, qu'elle ressente tantost la venaison, tantost point. Il n'y a chose en vn pourceau, qui ne soit de tres-bon goust, tellement que Pline escrit que l'on peut tirer du pourceau cinquante sortes de saueurs differentes. *Velasque.* Ie le croy volontiers, attendu la diuersité des choses & saueurs qui sont au pourceau, & de celles que l'on faict de sa chair, gresse, boyaux, & autres matieres. Cela me fait souuenir du dire de Quintus Quintius, Capitaine general des Romains, lequel estant les Grecs de son arriuée estonnez pour le grand nombre de Caualerie & infanterie du Roy Antiochus, seul fit vne harangue, leur remonstrant qu'ils ne deuoient pas s'effrayer des trouppes de l'ennemy, d'autant que l'exercite d'Antiochus estoit semblable à ce qui luy estoit aduenu à vn souper, qui luy auoit esté donné par vn sien hoste & amy, en la ville de Calcedonie, auquel y eust tant de diuersité de plats, de mets, & de viandes, qu'il paroissoit y auoir grande quantité & nombre d'animaux & de chair, ores qu'il n'y eust d'autre viande que d'vn pourceau domestique, nourri en l'auge de sa maison, signifiant par ceste comparaison, que les gens d'Antiochus

n'estoyent qu'Asiatiques, bien que ordonnez & équippez diuersement & magnifiquement. *Ignico*. Il est ainsi, & l'exemple n'estoit mal à propos. Ie dy dauantage que sans sa saueur & le goust, qui est tres-bon, sa chair n'est point si mal saine qu'on estime communément : Galien & Auerrois, si ie ne m'oublie, la louent grandement, & la preseruent aux autres chairs. De maniere que suyuant ces raisons, nous deuons estimer les Iuifs fort ignorans, de n'auoir voulu vser de ceste chair si agreable au goust & sauoureuse. *Velasque*. Les Iuifs ne failloiét pas en s'abstenans de manger de la chair de pourceau, estans obligez d'obseruer la loy Mosaïque deuant l'aduenement de nostre Seigneur IESVS CHRIST, laquelle ainsi qu'elle leur estoit tres-deffenduë par cõmandement, ainsi ce seroit maintenant vne erreur, voire vne heresie de s'en abstenir par ceremonies, comme leur estant deffenduë. Mais celuy qui n'en mange point à cause de l'imbecillité de son estomach, ne peche point en cela. Il est bien vray que les Iuifs estoient tant opiniastres obseruateurs de leurs ceremonies & des choses exterieures de leurs loix, qu'ils eussent plustost massacré vn homme, que mangé vn morceau de porc. Et pour cét effet, ils estoient remarquez & hais de tout le monde. Et lors que le Roy Herode fit tuër tous les petits Innocens, entre lesquels estoit son propre fils, comme escrit Macrobe, l'Empereur Auguste dit, qu'il estoit meilleur de naistre vn pourceau en la maison d'Herode, & plus asseuré que de naistre son propre fils. *Rod*. Pour certain s'estoit rencontré fort subtilement. Mais il me semble que l'appetit de vomir qu'aucuns ont de

la chair de pourceau, me tient iusques icy pour le long discours qui en a esté fait. Par ce que i'ay autresfois entendu d'vn quidam de ma parroisse, qui fait profession d'estre grand gausseur & plaisanteur, que venant vn iour vn sien voisin à la maison luy demander vn pot pour cuire son disner, il le luy fait prester, & luy dit, qu'il se print garde de n'y mettre cuire de la chair de pourceau, autrement qu'il le luy romproit sur la teste. *Bermudes.* Certainement si vous continuez à nous donner de si belles sornettes, elles pourroient estre telles qu'elles pourroient passer l'eau, & encores bien equippées & accompagnées. *Bel.* On fait volontiers autant de compte de telles plaisanteries & bonsonneries, que de celuy qui les recite. *Bermudes.* C'est pourquoy l'Escot disoit bien à propos, qu'il loüoit Dieu de l'auoir fait vieil Chrestien, d'autant qu'il pouuoit iouïr & manger des fruicts qui prouiennent entre le Catholique & l'Heretique. *Ignico.* Il auoit bien raison. Ne voyez-vous point combien & quantes choses portoit ceste teste, afin que ie die, du porc Troyen, qui portoit tant de personnes. *Roderic.* I'ay bien ouy parler du cheual Troyen, mais non pas du pourceau. *Ignico.* Vous sçauez donc qu'à l'imitation du cheual du Troyen, qui estoit remply d'hommes, les Romains, en leurs festins dissolus, presentoient à manger vn pourceau, farcy de diuers oyseaux, auec force espiceries & semblables drogues, & le nómoient le pourceau de Troye. Pline escrit que P. Seruilius, fut le premier qui dóna vn pourceau entier à manger : & que Marcus Apicius les engraissoit en leur dónant force figues seiches, & quand il les vouloit faire

tuer il leur donnoit à boire du vin miellé. *Berm.* Ce seroit vne belle chose que de mettre sur table vn pourceau tout entier, mesmement s'il estoit engraissé de figues seiches, & semblable ceste façon de manger vn pourceau, se rapporter à celle que nous auons veu, quand on donnoit vn ieune asnon tout entier à des banquets. Cela est vray : & ie pense que cela se fait plustost par vne vaine ostentation, que pour appetit ou saueur qu'on y puisse gueres gouster, ainsi que de certaines autres choses qui sembleroient incroyables, desquelles nous en recitasmes hier quelques vnes : comme les pastez aussi grands comme des fours, & semblables autres bestialitez. *Ordogno.* Nos pastez du iourd'huy, bien que plus petits, sont beaucoup meilleurs & plus sauoureux. Et auec le congé du Seigneur Velasque, i'enuoyerois volontiers vn de ces pastez à ma femme. *Vel.* Il ne faut point demander licence pour cela à celuy qui preside : d'autant que c'est vne chose licite, honneste, & pratiquée par les Anciens, d'enuoyer des plats, bouteilles, & autres presens, aux vns & aux autres. Xenophon escrit en sa Ciclopedie, que Cyrus enuoyoit à ceux qu'il prisoit & vouloit le plus honorer, ce que bon luy sembloit des viandes de sa table. *Ordogno.* Ie luy enuoye donc ce pasté, qu'elle acceptera de bon cœur. Mais sçauez vous dequoy ie me suis aduisé, c'est nous auons bien beu frais, & du meilleur, sans auoir loüé le vin, ny remercié l'hoste. *Rod.* Le temps est tel aujourd'huy, qu'il n'est point de besoin de rendre graces à l'hoste. *Berm.* I'ay toutesfois eu tel soin de la boisson, que nonobstant le froid i'ay fait rafreschir

l'eau & le vin. *Velasque.* Nous vous eussions certes bien dispensé de ce faire, en ce temps froid, & la fraischeur du vin & de l'eau ne m'a point fait de bien : ie ne puis faire autrement que ie ne vitupere ceste coustume qui court de procurer si curieusement, que le vin soit trouué bon : en quoy y à plustost de la vanité, de vouloir faire comme les grands Princes, pour auoir le bruit d'auoir de bon vin & de boire frais. *Rod.* Pourquoy, Seigneur Velasque, est-ce mal fait de boire frais. *Vel.* Non, non, ce n'est pas peché, ains vne chose permise à chacun selon son goust & naturel. Car la soif, comme escrit Aristote, est vn appetit & conuoitise de froid & humide : ainsi que la faim est vn desir & appetit de la chaleur & humidité. Partant nous appetons naturellement que nostre boisson soit froide, & la viande chaude, excepté que les fruicts, lesquels il semble qu'on mange pour attremper & humecter la chaleur, de maniere que le boire frais n'est point chose mauuaise, mais qu'il n'y ayt point d'extremité, qui a tousiours esté reprouuée. Ie ne puis croire que celuy qui se donne si grande peine, pour auoir la reputation, comme s'il estoit question d'vn poinct d'honneur, à qui feroit boire plus frais, puisse estre exempt de peché, non plus que ceux qui s'en mocquent des autres qui ne s'en soucient point, ou ceux qui font semblant de s'y plaire. Et de fait, j'ay cogneu vn certain personnage, lequel attiedissoit l'eau pres du feu, qui luy auoit esté versée trop froide, & vn autre iour prenant son repas en la compagnie de plusieurs il se plaignoit fort qu'on ne luy auoit mis rafraischir sa boisson, ores qu'elle fut plus

fraische que le iour precedent : de façon qu'il y a vne maniere de gens, qui feignent ce qu'ils disent & veulent : & d'autres qui prennent goust & appetit par la bouche d'autruy, mesmement les Princes & grãds Seigneurs. *Bel.* En bõne foy le Seigneur Velasque dit vray en partie : ie me souuiens qu'auparauant trente ans, on ne faisoit point sur cela tant de mysteres, comme maintenant : & que nos Peres, plus gens de bien que nous ne sommes, se contentoient de boire en hyuer, ainsi que le vin sortoit du tonneau : & en Esté, le mettoient rafraischir, sans vser des inuentions des glaces & neiges pour les caues & puits, ny d'autres telles extremitez recherchées iusques aux abysmes. Duquel excez ie croy que les spasmes, indigestions d'estomach, douleurs de costé, les pierres aux reins & à la vessie, difficulté d'vrine, paralisie & plusieurs autres maladies qui regnẽt aujourd'huy, sont procedées. Or cõme dit le Seigneur Velasque, la pluspart font cela, à l'exemple d'autruy, ou pour estre veus delicats & courtisans. *Rod.* Si vous autres, Messieurs m'auez dit, que depuis qu'vn homme se plaist & affectionne à vne chose, il y prend goust, & la continuë : i'en suis d'acord. Mais ie ne sçaurois croire pourtant, que pour voir faire & vser d'vne chose à l'autruy, puisse alterer le goust, & que la seule opinion nous rende en effet la chose plus douce ou sauoureuse, comme si elle, ou bien la coustume, auoit quelque puissance ou iurisdiction sur les sentimens, comme sur la façon de se vestir & accoustrer. *Bel.* Ie vous l'ay desia dit, & le vous replique, encores que plusieurs Seigneurs prennent goust à boire frais, combien que leur goust soit

contraire. Mais vous voyez maintenant que le voir faire vne chose & en vser, à pouuoir d'alterer & changer les sentimens, & le contentement des sens mesmement quand l'exemple des Roys & Princes interuiennent. Ne vous souuient-il point de m'auoir dit autrefois, que la premiere fois que vous fustes en Flandres, d'autant que l'Empereur vsoit en ses repas de bourraches pour la santé, que tous ceux de la Cour commencerent d'en vser: tellement qu'il n'y eut table où l'on n'en apprestast de deux ou trois sortes differentes, & affermoient tous à l'enuy que c'estoit le plus sauoureux mãger du monde, ie pourrois dire le semblable de la veuë nous soulions infiniement loüer n'a gueres les lõgs cheueux, * & par ce que l'Empereur se fit vne fois tondre, nous en auons tous depuis fait de mesme, & tenons ores pour chose asseurée, que cela est bien seant & tres-beau. Le semblable a esté obserué aux vestemens longs & cours, & en plusieurs autres choses, comme au fleurer, flairer & odorer, d'autant que ie suis records, qu'il y a enuiron 25. ou 30. ans, qu'on se mocquoit de ceux qui brusloient du storax pour parfum, & à present il est en vogue & grandement prisé, attendu que feu nostre bonne maistresse l'Imperatrice (que Dieu absoluë) en vsoit quelquefois. Pareillement le sens de l'ouye, en foy dequoy ie mettray en auant quelques chansons barcelettes, qui se chantent par tout, comme melodieuses & harmonieuses, pour ce que le Duc de Calabre * les a fait chanter deux ou trois fois.

Ordogno. Vous estes grand Rethoricien & ne pouuez manquer de raisons, pour nous faire entendre ce qui vous semblera bon, Mais ie me

* *On tient que c'estoit le Roy Frãçois premier, qui se fit couper les longs cheueux & perdre l'vsage, de plus les nourrir tels.*

* *C'estoit vne maniere de coupletz*

veux attacher à l'oppinion du seigneur Roderic, & boire frais, & cependant que vous disputez & discourez, ie prendray ce blanc manger, qui est le meilleur que i'ay oncques gousté. *Velasque.* I'ay aussi prins patience que le seigneur Beltramo nous ait entretenu quelque temps. *Rod.* Parler & mãger ensemble, ne me donne point grand empeschemẽt, par ce que ie me sçay acquiter tout à vn coup de l'vn & de l'autre. Mais pour reprendre nos brisées, puis que ces bons seigneurs disent que le boire frais, a esté introduit par vsage, & pour les suiure, ie dy que les hommes doiuent ensuiure l'vsage, & fuyr les extremitez. *Velasque.* Messieurs, combien que vous m'auez esleu Roy, pour ce iourd'huy, ie ne veux toutefois que mon commandement serue à quelque d'occasion de pecher mortellement. Mais ie dy que ces glaces, neiges, & autres extrémitez froides, sont à condamner, & si i'estime d'auantage qu'elles sont dommageables au salut de l'ame, & à la santé du corps. D'ailleurs, c'est vne chose iniuste que pour vostre friandise ou gourmandise, on employe tant de temps, prenne tant de peine, à faire si grande despence, comme on fait plus souuent que tous les iours. Finalement, par ce qu'elle nous porte vn tres-grand dommage, tout ainsi que si nous nous bruslions en mangeant vne chose trop chaude. Parquoy ie suis d'opinion que toutes telles extrémitez froides soient rejettées pour le grand dõmage qu'elles nous portent auec le temps. Les poissons qui font mourir les personnes par leur extresme froidure, nous seruent assez d'exemple, que la temperance de nostre corps ne peut supporter : de sorte que ie ne sçay cõment on

en rhime appelez ainsi, dont iadis les anciens Poëtes Espagnols & Italiens vsoient comme des strabates & autres.

se tourmente tant pour rendre venimeux ce qui nous doit seruir d'aliment, & de medicament : subrogeant au lieu de la vertu nutritiue, vne dangereuse extremité. *Beltramo.* Le seigneur Ignico & moy, auons tousiours presté l'oreille à ce discours, sans dire mot, & dit qu'il ne laissera pour tout cela d'auoir des bouteilles, & du vin frais en sa maison. Mais en cela ie suis galant homme : car ie m'ayde de mes moyens, & me trouue bien de boire frais, sans m'en donner autrement grand peine. Par ce qu'il m'est aduis, qu'en gardant la mediocrité, sans estre ny par trop delicat, ny par trop curieux, ie me garentiray de tout soucy & fascherie, que ie pourrois prendre si cela me defailloit. Et mon opinion est telle que nul Gentil-homme se deuroit tant abandonner à ses delices, & delicatesses, d'autant qu'il se pourroit trouuer vn iour en quelque grand peril, & peine de consequence, s'il se trouuoit en auoir faute de ce qu'il a accoustumé en vn voyage, par mer ou par terre. *Ignico.* Vous vous estes tous bien portez iusques à telle heure. Quoy que ce soit, ie vous aduise que chacun fasse comme bon luy semblera. Quant à moy, ie vous donne l'absolution, i'attends en bonne deuotion le Paon, lequel à mon aduis nous pouuons faire changer de langage. *Ordogno.* C'est bien le plus beau & le plus grand que i'aye iamais veu, les Paons des Indes ont veritablement la chair plus sauoureuse que les autres. *Roderic.* Ie le croy ainsi. Mais ne voyez-vous pas que nous en auons grand disette en ce pays, de sorte qu'on n'y en voit plus. I'ay peur qu'en fin la race en soit perduë, il souloit estre à bon droit de requeste sur tous autres oyseaux. *Beltramo.* Vous

gnoistrez en cela qu'elle puissance à nostre fanta-
e , & la commune reputation des choses que les
ommes s'impriment en la ceruelle, dõt nous par-
ons maintenant. Par ce que selon Pline, Varron,
: autres autheurs, Hortensius fut le premier qui
iit sur la table le Paon, & fut depuis trouué si ag-
reable, qu'il fut vendu la valeur de 50. escus, & vn
uf de la femelle, deux escus. Ce qui fut causé
ue par toute la ville de Rome, on print plaisir
'en nourrir : les mesmes autheurs afferment, que
1 certain Romain, appellé M. Aufidius, en nour-
t, & fit engraisser si grand foison, qu'il en retiroit
nnuellement mil cinq cens escus de profit. *Ord.*
'est vn grand cas, ce que vous dites ; mais il n'est
as vray semblable qu'ils fussent à si haut prix , y
n ayant telle abondance. Depuis on s'est adonné à
n esleuer vn si grãd nombre que merueilles. Car
ors que l'Empereur passa par la France, il y auoit
grande affluence, & nombre de Paons, que nous
uons par deçà de poules. *Velasque.* Ie sçauray vo-
ontiers si leur chair se pourroit conseruer sans se
orrompre, cõme celles de plusieurs autres chairs,
'autant que ce que remarque sainct Augustin, est
dmirable. *Bermudes.* Ie ne sçay point bonnement
ombien de temps elle se pourroit garder, mais il
a bien six, ou sept iours, que cestuy-cy est mort.
rdogno. C'est pourquoy il est si tendre, & sauou-
eux. Ie veux en enuoyer à ma maison, vn petit plat
e la chair de la poictrine, par ce qu'il y en a assez
our vingt personnes : i'auray aussi fort à gré qu'il
leust au seigneur Velasque poursuiure son propos
e S. Augustin. *Velasque* S. Augustin escrit que luy
stant presenté à table vn Paon, dans la ville de

Carthage, il voulut garder du blanc de l'aisse pou
esprouuer, si au bout de quelque temps il seroi
entier, & bon : depuis il en fit garder iusques à 30
iours, & fut trouuée de bon goust, sans aucune cor
ruption, ne mauuaise odeur. En apres il en fit ser
rer iusques au bout de l'an, & fut trouué aussi bo
qu'auparauant, fors qu'il estoit deuenu vn peu plu
sec. *Roderic.* C'est sans doute vne chose remarqua
ble, & si autre que S. Augustin l'escriuoit, ie ne l
sçaurois croire : nous en aurons icy assez de rest
qui voudroit estre si curieux d'en faire l'experien
ce : excusez moy, si ie veux pour ceste fois estr
curieux, & vous demander ce que vous a dit vost
Page, qui est venu si hastiuement, & vous a parlé
l'oreille, il me semble estre fort troublé. *Ordogn.*
Il me vient de dire que mon cheual est mort.
Aduisez si cela meritoit de m'estre rapporté en ce
ste sorte, & en compagnie. *Bermudes.* Il m'en de
plaist, mais ne voyez-vous pas quel visage a le gar
çon, il semble plus mort que vostre cheual mesme
Rod. Le seigneur Ordogno pourroit dire, ce que d
Aquilano sur ce propos. *Ord.* Contez moy ce qu
dit, ie feray possible de mesme que luy. *Rod.* Celuy
là auoit vn cheual blanc, tresbeau & de grãd prix
& aduint qu'vn sien garçon, qu'il aymoit bie
tomba malade : or vn iour que ledit Aquilano pa
soit son temps en vne compagnie, vn sien seruiteur
luy vint dire en grande haste, que son cheual blan
estoit mort, & que le susdit garçon estoit à l'artic
de la mort, à quoy il respondit, sans autremẽt s'al
terer. Puis qu'ainsi va, retourne t'en viste à la mais
& dis au garçon, qu'il se despesche tost, pour alle
trouuer le cheual. *Ordogno.* Il respondit certes fort

gracieusement. Mais toy garçon, garde toy bien de mourir, & ayes bon courage, tu t'en iras à pied, à faute de pouuoir attendre le cheual. *Rod.* Or bien va-t'en auec ceste bonne despesche. *Vel.* Ie veux maintenant parler, puis que nous ne disons mot. Et ie m'attaque à vous, Seigneur Bermudes, on nous fournit icy tant de viandes, que vous & nous seriõs coulpables de peché. Il eut mieux valu, que nous fussions vos hostes à table garnie six iours durant, que de nous donner largement ce qui suffiroit pour autant de iours. *Ign.* Vous auez raison. Mais cependant ceste chair sallée, & ce qui est dans le mesme plat est de bon appetit. *Rod.* Asseuremẽt vous trouuez tout bon, & le mõstrez bien: car vous auez tout seul mangé la perdris, & auez voulu taster de tout. *Ign.* C'est d'autant que i'ay meilleur estomach que vous autres, mais ce soir i'en payeray la moitié, & cõme de coustume ie ne souperay pour auoir trop mangé. *Bed.* Ce remede est meilleur que celuy de plusieurs dissolus, lesquels estans farcis de viandes prouoquent le vomissement, en quoy le remede qu'ils pourchassent est plus sale & vilain, que le vice mesme de gourmandise. *Ord.* I'en cognois bien qui n'ont pas besoin de l'vn ou de l'autre, quãd bien ils deuoreroient tout ce que nous auons mangé tous ensemble. *Ign.* Ie ne sçay qui sont ceux-là, mais nous lisons des choses incroyables de ces grands assommeurs de viandes, comme d'vn certain Claudius Albinus, duquel Partian escrit qu'à vn seul repas il mangea cent pesches, cent figues, dix melons, & cent estourneaux : & de l'Empereur Maximiam qui mangeoient 40. liures de chair à vn disner, sans parler de leurs semblables. *Ordogno*

Ie m'estonne plus de l'Empereur, que non pas de Albinus, attendu que ce qu'il mangeoit estoit de la chair, sans d'autre meslange de viande, par ce que l'homme ne saoule pas si tost de plusieurs viandes, attendu que la varieté aguise & esueille l'appetit. *Bel.* Il est ainsi, mais toutesfois cela est dommageable à la santé, & à la digestion. *Ign.* Et moy i'estime tout le contraire, & me semble que la diuersité des viandes se rapporte mieux à nostre nature, & à la santé. *Bel.* Vous vous abusez, & ie pense que vous vous voulez mocquer. *Ign.* Mais ie pense estre bien fondé, & ie dy comme ie l'entens, & croy que le Seigneur Velasque est de mon opinion, ie ne veux point juger temerairement de celle cause sans ouyr les parties. Mais d'autant que celle question ne me semble pas impertinente pour le present, que le Seigneur Beltramo qui l'a mise en auant, die le premier son opinion, & vous seigneur Ignico direz apres la vostre, puis ces Gentils-hommes & moy, aprés vous auoir ouy, iugerõs qu'elle sera la meilleure. Et cependant que vous vous amuserez à parler, nous entrerõs à nos coustumes. Mais pour vous releuer de peine, sçachez que Macrobe traicte celle question. *Bel.* I'ay tousiours tenu & ouy tenir ceste maxime si certaine, que ie n'eusse pas estimé pouuoir trouuer aucun contredisant, & m'esbahy que le seigneur Ignico se puisse trouuer mieux en se repaissant de diuerses choses, c'est ce qui l'endurcit en ceste opinion. Mais la mienne est approuuée de tous les Medecins, & se rapporte à la nature de l'homme, comme ie prouueray en peu de paroles, sans qu'il soit necessaire d'employer beaucoup d'argumens, ne raisons,

sons, en vne chose si claire; & si i'auois affaire à des gens de peu de ceruelle, qui se laissent plus vaincre par exemples que par raisons viues, ie n'en manquerois point. Le premier, & qui doit suffire seroit des oiseaux & autres animaux, qui se paissent d'vne seule viande, & sont plus sains prix pour prix que les hommes: & les animaux que nous appastons, auec pluralité de viandes, nous endommagent plus que les autres, & alterent nostre nature & complexion. Car ils n'appetent naturellement que la simplicité des viandes. Les bœufs & les brebis veulent paistre l'herbe, & le Loup cherche la chair. Et tous les autres animaux procurent ce qu'il leur est propre, les sçauent, cognoissent, & pourchassent, s'en entretiennent: sauf que la necessité les contraint de chercher autre nourriture. Et de là s'ensuit, que tous les animaux, selon leur espece, sont sans estre sujects aux infirmitez comme nous, à cause de nostre si grand desordre & multiplicité & accumulation de viandes. En secōd lieu i'employeray le conseil des Medecins, par ce que la principale diette qu'ils ordōnent aux malades, est de leur oster les grosses & diuerses viandes, ne leur en laissant qu'vne seule de facile digestion, laquelle a esté le motif de nostre dispute. Ie pourrois adjouster l'vsage du vin, lequel estant broüillé auec d'autre vin, nous trouble, & enyure plustost, que s'il n'y en auoit que d'vne sorte. Nous en pouuons donc dire tout autant des viandes, ie pourrois produire force autres exemples, mais les raisons auront plus d'efficace en vostre endroit, parquoy i'en ameneray de pregnantes & veritables. La premiere, que les indigestions & cruditez

n'engendrent beaucoup de maladies, il n'y a aucun qui en doute : tant à cause de la qualité de la substance en laquelle la viande est cõuertie, n'est point conforme ny proportionnée à la nature de l'hõme, qu'aussi à raison de la quantité de la viande pour laquelle digerer, nature ne peut estre assez forte. Touchant le premier de ces deux inconueniens, il est éuident, que celuy qui ne mange que d'vne viãde ordinaire, cognoistra facilement laquelle sera la plus pesante à l'estomach, ou plus legere, profitable, ou plus dommageable, & ce faisant se pourra prendre garde, de ce qui l'offence le plus. Ce que ne sçauroit, ny pourroit faire celuy, qui prend & vse de plusieurs diuerses viandes à la fois : car il ne pourroit discerner la plus préjudiciable. D'auantage il faut que la substance, qui est receuë par celuy qui se nourrit de plusieurs & diuerses viãdes soit aussi par force de diuerses qualitez, tellement que les humeurs, qui procedent de diuerses matieres, ne se pourroient bien conformer entr'elles, & n'engendreront point vn sang pur, & liquide: joinct qu'il est notoire, que certaines viandes sont de facile digestion, & se corrompent soudain, & d'autres qui sont plus mal-aisées à estre digerees & plus pesantes. Finalement les Medecins tiennent que nous auons trois digestions qui se font de la substance des viandes, outre la premiere qui se fait à l'estomach ou meslange de toutes les viandes que on nomme *chilus*. A sçauoir l'vne au foye, l'autre aux veines, & la derniere aux membres. Qui considerera doncques cela, cognoistra clairement le dommage qui procede de la pluralité, & varieté des viandes, d'autant que comme chacune de ces

..igestions se fait à part, & à diuers tẽps, il aduient
ue la viande qui est plus facile à digerer, ainsi que
ay dit, est conuertie la premiere en substance: &
cõme l'autre retarde à estre digerée, celle-cy se cor-
rõpt & aigrit, faisant lõgue demeure en l'estomach,
dont sont cause de rots, ventositez, & douleurs. Le
semblable aduiendra souuent aux autres digestions
par les raisons susdites, tous ces accidẽs cessent aux
viandes seules, & simples, parce qu'elles ne sont
qu'vne mesme substance, & en vn mesme temps.
Voila quant aux cruditez, & dommages que nous
causent, & engendrent les simples substances, des
differentes qualitez des viandes: quand bien les
viandes seroient en mesme quantité, & égales à cel-
les qui sont seules simples & d'vne mesme sorte. Or
venons au 2. poinct, c'est à dire, à la quãtité super-
flue susdite, qui endommage, & empesche la dige-
stion: dites-moy, je vous prie, qu'elle chose y a-il
qui nous incite & induise à trop manger, que la va-
rieté des viandes diuersement accoustrées, laquelle
éueillant l'appetit, fait qu'on mange plus qu'on ne
peut, & qu'on n'eust voulu, ainsi qu'il nous est ad-
uenu ce jourd'huy: là où au contraire, si vous ne
mangez que d'vne seule viande, pour bonne qu'elle
soit, vous n'en mangez que ce qui est honneste, sans
plus. Et par ce moyen on n'engendre point de ven-
tositez ny cruditez en l'estomach, ny d'autres mala-
dies procedãtes de diuerses viãdes. C'est pourquoy
Socrates commandoit à bon droit, que les hõmes
deuoient en toutes sortes éuiter toutes les viandes
qui allechent leurs appetits: de maniere que ce
que dessus suffira pour sçauoir, combien l'vsage de
diuerses viãdes est cõtraire & pernicieux à la santé

Ooo 2

& à la vie de l'homme, comme i'auois proposé de monſtrer. Et quand bien ils n'apporteroient aucun détriment, ſi eſt-ce qu'ayant égard à la ſeule vertu, qui eſt contraire au vin, & à l'appetit ſenſuel, & delectation, nous nous en deurions abſtenir : attendu que l'abſtinence & continence ſont fort propres & vnies inſeparablement auec la vertu. Surquoy ie n'en diray autre choſe, d'autant que i'ay affaire à des gens ſages, & vertueux : afin auſſi qu'il ne ſemble que ie vueille blaſmer le ſeigneur Bermudes, en ce qu'il nous a ſi bien, & copieuſement traictez, de ſa grace. *Bermudes.* Ie n'aduouë point cela, car ie croy d'auoir pluſtoſt failly à faute d'auoir fait mon deuoir à vous bien traicter, que pour auoir eſté exceſſif : mais quoy que ce ſoit, ſi veux-je entendre l'opinion du ſeigneur Ignico, parce que veritablement vous auez parlé cõme celuy qui n'eſt ſans cauſe docteur ordinaire de Rota. *Ign.* Vous en iugerez apres que i'auray reſpõdu aux raiſons qui ont eſté miſes en auant. Mais cependant ie voudrois qu'on deſſeruit la table, afin qu'on m'eſcoutaſt plus attentiuement. *Vel.* Nous en ſommes tous contens : mais ce deſordre pretendu, a beſoin d'vn ordre quant à vous, qui ne mangez plus, ne laiſſez de dire voſtre reſponce, puis que ce qu'on traicte eſt à propos, & ſe conforme aux loix des banquets. *Roderic.* Ie ſouhaiterois qu'il fuſt bien à ſon aiſe, & qu'il euſt le deſſus, à ce que le ſeigneur Beltramo ne nous rengeaſt à ne deuoir mãger que d'vne viande ſeule. *Ignico.* Certainement ſeigneur Beltramo, vous auez diſcouru ſi élegamment, qu'il ſembleroit de prime face que vous euſſiez la raiſon de voſtre coſté, principalement en ce qu'il

semble que vous vouliez courtiser la vertu, & mettre la temperance de vostre costé. Vous m'auez reduit à tels termes, qu'il me faut bien fourbir mon espée, pour me deffendre : afin que par faute de respondre, la verité ne soit point en souffrance, passant par vos mesmes brisées. Partant commençons à examiner vos propres exemples, qui ont esté plus beaux en apparence, que par effect. Quant au premier que vous auez allegué des oyseaux, & autres animaux, qui ne se nourrissent que d'vne seule viande, & partant qu'ils ne sont sujects à tant de maladies comme sont les hommes, vous vous trompez doublement. D'autant qu'ils ne viuent point d'vne seule viãde, & ne sont point exempts de maladies, non plus que nous. La preuue en est éuidente : la diuersité des herbes, plantes, & semences des fruicts de la terre, en font assez foy, dont aucunes sont douces & froides, aucunes froides & chaudes : tellement qu'il n'y a cuisinier qui puisse apprester tant de diuersité de viandes, que nature a sçeu diuersifier tant d'herbes que paissent les animaux, dont les oyseaux se nourrissent : Ainsi que monstre bien Eupolis Poëte Comique Grec, introduisant en vne sienne Comedie, les Chéures qui se vantent de leur iouïssance d'infinies herbes. Quant aux maladies, Homere seruira de tesmoin, lequel escrit, que la pestilence, eut sa source premiere des trouppeaux de brebis, & moutons, dont les hommes furent infectez : Mais qu'est-il besoin d'authoritez, où nous auons tant d'experiences iournalieres. Voulez-vous d'autres tesmoignages que leur courte vie, & que peu d'entr'eux arriuent à la vie de l'homme, fors que les Corbeaux, que

je pense neantmoins estre vne fourbe, lesquels ne se contentans d'vne seule viande, s'attachent à toutes les charoignes, & à tous les fruits, & n'est leur faim & gourmandise moindre que la longueur du temps qu'on dit qu'ils viuent. Le second exemple que vous auez amené, est des Medecins qui ordonnent aux malades de ne manger que d'vne seule viande, ne fait contre moy. Car cela ne se pratique point qu'au commencement de la maladie, & ce, afin que n'vsans que d'vne viande, ils mangent tant moins, & encores ne leur en laissent-ils prendre que bien peu, à cause de la foiblesse de nature: mais quand le malade à besoin d'estre nourry & fortifié, alors ils font tout le contraire, & leur permettent diuersité de viandes, a fin d'ouurir & exciter l'appetit, pourueu toutesfois que les viandes soient saines & contraires à l'humeur peccante. Vous voyez comment les manieres de proceder des Medecins, tendent à autre fin que vous ne pensiez pas. Touchant la meslange du vin, ce n'est pas grand' chose: attendu qu'il y a grande difference, entre le boire & le manger. Car celuy qui est saoul, ne s'enyure point, s'il ne boit, ores qu'il mangeast plusieurs & diuerses viandes: & celuy qui boit trop, son cerueau est aussi-tost troublé. Parce que le vin mõte hastiuement à la teste, à cause de sa chaleur & legereté, & partãt on deffend les vins broüillez & frelatez, à ce que les vapeurs & fumées ne montent pas de l'estomach à la teste, qui en seroit griefuement offencée par sa force deceuable, & in-accoustumée. Cela ne peut aduenir à la viande: parce que lors les vapeurs ne montent point tout à coup, ny impetueusement: ains tout

bellement apres le commencement de la premiere digeſtion. De façon que vos exemples ne nous font plus grand peur, n'eſtant de peu ou nulle force. Voyons maintenant ſi vos raiſons auront plus d'efficace. Elles ont quelque apparence, mais de vertu bien peu. Car ie ne doute point de ce que vous dites que le manger trop ne ſoit dommageable, & n'empeſche la digeſtion, & en cela nous ſommes d'accord. Mais cela n'a rien de commun auec la diuerſité des viãdes, cõme ie vous monſtreray. Quãd à ce que vous affermez que la diuerſité des viãdes prinſes également, nuiſent d'auantage, vous vous abuſez grandement : car cela eſt conforme à la nature, & ne donne empeſchement à la digeſtion, ny à la bonne nourriture. D'autãt que ie ſouſtiens que vous ſuppoſez vn faux fondement, diſant que, la ſubſtance qui eſt produite en nous, de la diuerſité des viandes ſoit cauſe de ſa varieté, pernicieuſe au corps, y engẽdre diſcorde & inequalité, ou diſproportion d'humeurs, parce qu'ainſi que nos corps ſont cõpoſez & formez de 4. diuerſes humeurs, la colere, la melancolie, le flegme & le ſang qui correſpondent aux 4. elemens, aſſauoir, la couleur au feu, la melãcolie à la teſte, le ſang à l'air, & le flegme à l'eau, qui participent de quatre qualitez, du froid, de l'humide, du chaud & du ſec: pareillement nous auons beſoin d'eſtre alimentez des choſes qui les puiſſent ſouſtenir & ayder à chacune de ſes humeurs : eſtant choſe notoire, qu'vn ſemblable ayme ſon autre ſemblable. Reſpondez-moy, ie vous prie, celuy qui ne mange que d'vne viande, laquelle (comme chacun ſçait) ne communique point ſa ſubſtãce, ſinon à la qualité cõforme, & do-

minante, comment soustiendra-elle en force & vigueur les trois autres humeurs à difficilement certes. Il appert doncques manifestement que l'hômme ne doit estre nourry d'vne mesme chose, puis qu'il n'est point composé d'vne seule qualité, ains de plusieurs & diuerses viandes, & de diuerses qualitez. Ce bon Dieu le nous donne bien à cognoistre, qui n'a point voulu que l'air qui nous enuironne, & celuy que nous humons & respirons, fussent d'vne mesme qualité: ains qu'il fust chaud & humide, & n'a voulu aussi qu'il demeurast tousjours en vn estat, ains qu'il s'alterast plus ou moins & eust comme vn meslange & participation auec les autres elemens. Car il estoit impossible d'estre soustenu d'vne seule qualité d'iceux, puis que comme il a esté dit, nous sommes composez de quatre elemens, & encore les autres trois elemens ont chacun d'eux diuerses qualitez susdites. Le feu est chaud & sec, l'eau humide & froide, la terre froide & seiche, & ses qualitez peuuent estre meslées & confuses ensemblement, dequoy procede la generation des choses, pour nostre nourriture. Or puis que cela est vray, comment, & pourquoy voulez vous que soyons nourris auec vn aliment d'vne seule sorte? touchant l'autre point par lequel vous disiez que celle diuersité de viãdes, engendroit vne crudité & indigestion: cela est aussi mal à propos que le demeurant. Et encore moins ce que vous adjoustastes, suiuant la tradiction des Medecins, des quatre digestions. Par ce qu'elles ne s'empeschent ny destournent point les vnes les autres par vne telle diuersité de viandes, soit qu'elles soient plus aisées à digerer, ou plus mal-aisees, pourcequ'

la qualité ne soit excessiue. D'autant que la nature n'est pas si mauuaise ouuriere qu'elle attende que la viande se confonde ou entremesle, comme vous dites, pour faire la 2. où la 3. digestion : & cela ne se fait pas en vn instant, par ce que les facultez naturelles operent en temps & lieu, & renuoyent la viande & aliments digerez en leur place & aux parties ordonnées, poussans le plus solide & feculent aux intestins : Parquoy les Medecins conseillent qu'on mange du commencement les viandes plus propres & faciles à la concoction, à ce qu'elles soient les premieres conuerties en nourriture, principalement d'autant que quand on ne mangeroit que d'vne seule viande, elle ne laisseroit de passer. Car ainsi que toutes les parties d'vne viande ne sont pas d'vn mesme poix ny force, la nature neantmoins, comme prudente maistresse digere prudemmēt les viandes plus faciles, & en fait son profit aussi-tost que la digestion est parfaite, de sorte qu'en cela la diuersité des viandes ne donne aucun empeschement : ains certainement nous experimentons à toute heure, que l'homme mange plus de diuerses choses, & le digere mieux, que quand il ne mange que d'vne seule chose, en mangeant toutesfois autant de l'vn que de l'autre, & semble que iusques à cela la nature se delecte en la varieté. Pour le regard de ce que vous dites, apres que la diuersité des viādes incitoit l'appetit, & fait qu'on mange trop, & que de là procedent les incōueniens susnommez. Ie responds, qu'en cela vous confessez, que c'est la quantité qui porte nuisance & non point la diuersité, qui est celle que ie deffends, & en cela vous n'auez pas de raison.

Car temperance & prudence des hommes discrets y doit donner ordre, lesquels ores qu'on leur presente les plus friands & meilleurs morceaux de la table, ils sçauent se commander, reigler leurs appetits, & n'en mangent que par mesure, & ceux qui sont dépourueus de iugement & prudence, ne mangent seulement, iusques à creuer, ains iusques à en deuenir malade, chose qui appartient à des bestes brutes. De maniere que quelconque viande leur est dangereuse, quand bien elles seroient seules & simples, quand ils outrepassent mesure. Et les Sages, parmy la varieté des viandes choisissent seulement ce qui leur suffit, se garantissant du danger, quand bien ils ne mangeroient que d'vne seule viande qui ne leur est point propre là où la necessité luy fait manger ce qui luy porte dommage. Or cela suffira pour respondre à ce que vous auez dit, que jaçoit que la diuersité des viandes ne portast prejudice à la santé, que neantmoins pour fuir la delectation & la saueur que vous disiez estre vicieuse, & contraire à la vertu, on s'en deuoit abstenir. Mais ie veux bien que vous sçachez que la saueur, delectation & volupté que l'on prend en mangeant, n'est pas tousiours vicieuse ny reprehensible, excepté que quand cela se fait auec desordre, par excez & contre la loy de Dieu. Car si cela estoit tousiours ainsi, on pecheroit ordinairement, à faire aprester les viandes, à fin de les trouuer meilleures à manger, iusques à ce que la faim fut du tout assoupie & estourdie. Nous pouuons prendre honnestement plaisir & n'offencer point Dieu en prenant goust aux viandes, & donner la musique, ou les instrumens : parce que tel-

les choses prinses par mesure, sont licites & naturelles. Ie ne puis bonnement blasmer le plaisir & l'appetit qu'on prend en mangeant, & le louë plustost, comme nous estant vtile & necessaire, attendu que ce que nous mangeons auec bon goust & plaisir, est plustost digeré, comme chose qui est receuë gayement & volontiers en l'estomach, & que nature consume & digere aussi tost ; au contraire, ce qui se prend sans goust ny appetit, vient à contre-cœur, & porte dommage. De maniere que vous vituperez à tort la diuersité des viandes, & ce qui les rend sauoureuses, & esueillent l'appetit : & principalement que la santé, qui conserue nostre vie, gist en ce que nous ayons tousiours l'appetit ouuert & vif, sans estre desgousté, qui est vn signe que l'estomach, & consequemment tout le corps est en danger de quelque indisposition. Car tout ainsi que quand on a bon vent sur mer, les mariniers ont le chois d'abaisser & plier les voiles si bon leur semble, ou bien de faire voile & nauiger : là où quand la mer est calme, ils ne peuuent tourner les voiles où bon leur semble, ny cheminer sur mer ; ainsi semblablement quand on a l'appetit gaillard & ouuert, l'homme le peut tenir auec iugement & raison ; mais si par accident & fortune il est perdu, & on n'a point la force ny moyen de le faire reuenir ny de l'affiler, c'est signe qu'on est au declin, puisque nostre nature ne peut estre soustenuë que par le boire & manger, dont le seul moyen gist prealablement à l'appetit & au goust. Parquoy nous deurions donc plustost tascher de l'entretenir, que de le laisser perdre, puisque estant par trop ouuert, il peut estre bridé & reiglé par

la raison. Conclusion, seigneur Beltramo, vos exẽples ny vos raisons ne sont valables pour condamner la diuersité des viãdes, estans les miennes plus que suffisantes, sans qu'il soit besoin de disputer plus longuement sur cela, ny employer plus de temps. Protestant neantmoins que ie n'entends y comprendre les excessiues superfluitez ny d'autres extrémitez, qui sont tousiours vicieuses & reprouuées. *Roderic.* I'ay pris vn singulier plaisir à vous entendre, & si le seigneur Velasque veut dõner sur cela sa sentence, ce qu'il dira sera de merite. Mais toutesfois i'acquiesce plustost à l'opinion du Seigneur Ignico; mais cependant qu'on consultera pour donner la sentence, ostez la nape, & enuoyõs querir nos montures, pour nous aller vn peu esbatre hors la ville. *Velasque.* Messieurs vous vous abusez de vous persuader que ie vueille estre vostre Iuge. Ie l'ay dit afin de vous donner occasion de si bien discourir où i'ay pris grand plaisir, parce que tous deux auez sur ma foy disputé fort doctemẽt: mais, parce que ceste matiere n'est pas de mon gibier, i'en laisse la resolution aux Medecins, qui en pourront prononcer la sentence. Et ce temps pendant chacun se gouuernera selon sa coustume, & qu'il verra estre plus propre à sa santé. D'autant qu'à dire vray, pour le regard du manger, les complexions, les estomachs & la disposition du foye sont differentes, qu'on n'y sçauroit donner autre reigle, fors que chacun a besoin de se reigler soymesme. De ma part, ie me resouls en vne chose seulement que ie sçay estre bõne pour toutes personnes, c'est d'estre sobre à mon manger & boire, soit qu'on vie d'vne seule viande, ou de diuerses. Si

nous approuuons & pratiquons aujourd'huy ceste reigle nous n'aurons point perdu le temps. A tant nous mettrons fin à ceste dispute, & apres auoir dit graces & prins congé de la compagnie, ie me retireray pour dire mon office, puis que vous vous voulez aller esbatre. *Beltramo.* Ie veux bien que vous sçachiez, Seigneur Ignico, qu'on pourroit bien respondre à tout ce que vous auez dit, mais ie ne veux outrepasser le commandement qui m'a esté fait : joinct que moy-mesme ay enfrainct le premier ce que ie deffends, ayant mangé de toutes les viandes. *Bermudes.* Vous faites bien, & certainement vous vous estes tous deux portez en galants hommes & grands Philosophes, sans que i'en parle d'auantage. Allõs donc aupres du feu, & puis nous irons où il vous plaira, & le seigneur Velasque fera de mesme.

Fin du Dialogue.



DIALOGVE DV CONTENCIEVX, OV CONTREDISANT.

ENTRE-PARLEVRS, Diego, Alphonso, Aluaro, le Docteur Naruaes.

ARGVMENT.

Au sixiesme Dialogue du Contredisant, vn Docteur nommé Naruaes : restrine & contredit à tout ce que luy est proposé : & en fin fait vne belle declaration, par maniere d'exercice, à la loüange de l'Asne, pleine d'Histoires ; & d'autres choses singulieres.

DIEGO.



E Seigneur Alphonso vient vers nous, pour auoir part à la plaisante compagnie de nostre voisin, comme vous luy promistes, prenez garde qu'il ne manque point de venir puis que nous luy en auons fait si grand estat, & si grande feste, côme si c'estoit vn ioyau de valeur inestimable. *Alphonse.* Vous & luy soyez les tres-bien venus, allons nous asseoir car Monsieur le Docteur ne faudra point de venir

comme il m'a promis, d'estre icy à dix heures, il est volontiers hôme de parole. *Alph.* Messieurs, ie suis party de mon pays pour voir toutes choses dignes de memoire: & vous ayant ouy parler du naturel si estrange de ce Docteur, ie feusse volontiers venu tout expres de Seuille, pour l'ouyr discourir & disputer, puis qu'il le sçait faire si dextremẽt, comme vous dites, encores qu'il n'eust esté si sçauant qu'il est. *Anl.* Le Seigneur Diego & moy vous cõptasmes hier qu'elle grace il auoit. Mais maintenant ie vous dy d'abondant, qu'il est non seulement cõtredisant: ains plustost l'esprit mesme de cõtradiction: parce qu'il n'entend rien dire à vn autre, qu'il ne s'efforce soudain d'y contredire, & ne soustienne tout ce qui est à rebours. Il n'a pas faute de raisons de tous costez, du moins en apparence. Au reste il est d'vn entendement vif & prompt, & a beaucoup veu & leu. *Alf.* Sans doute ie croy qu'on doit prendre aucunesfois vn grand plaisir de pratiquer auec ce personnage: parce qu'on fait tousiour tõber quelque propos & deuis en ieu, d'où l'on peut tirer beaucoup de profit. *Diego.* Il est certain. Mais on s'ennuye de l'ouyr si souuent estriuer, & maintesfois il parle tant, qu'il ne donne presque point à personne le loisir de parler, quand il est en lieu. *Alf.* Il se void donc en luy, ce que souloit dire Ferdinand de la Vega. Que c'est vne chose tresrare que d'estre Sage & retenu: Car la pluspart des gens ne font que babiller, & bauarder. *Anl.* Ie ne sçay d'où procede cela, mais quoy qu'il y aye, c'est vn grand causeur: & ce qui est de plus insupportable, il deffend aucunesfois d'opinions extrauagantes, sans auoir aucun fondement

raisonnable. *Alf.* Cela le plus souuent aduient aux plus grands, & aux plus sçauans, presumans par trop de leur esprit & doctrine. *Aul.* Ce que vous dites est si veritable, que mesmes il se verifie aux choses qui concernent nostre foy, attendu que les plus grands heretiques qui furent oncques, estoient gens d'esprit & de sçauoir, mais superbes & arrogans. Parquoy nous deuons tousiours inuoquer Dieu, qu'il luy plaise nous illuminer l'entendement par son Sainct Esprit, à ce qu'en toute humilité nous tenions le grand chemin certain & veritable de nos ancestres, sans nous arrester aux nouueaux sentiers des subtilitez & faussetez modernes, comme ont fait plusieurs de nostre temps. *Diego.* Il ne faut point craindre que ce personnage nostre amy tombe en cét inconuenient. Car il ne se mesle d'autre chose, que de la Philologie des lettres humaines, & des communs deuis. Ie ne veux oublier sur ce propos à vous compter la grace qu'eut vn Gentil-homme de ceste Cite. Lequel ne sçachant à peine lire vn liure en sa langue vulgaire, & n'ayant gueres plus de lettres dans sa caboche, entendant qu'en partie d'aucuns qui n'en sçauoient pas dauantage que luy pour estre reputé sage & sçauant, protesta en jurant qu'il se repentoit d'auoir iamais estudié, & voudroit payer tout ce qu'il auoit en ce monde, & n'auoir rien apris, & neantmoins le bon Seigneur ne sçauoit pas bonnement lire. *Alphonse.* Nous ne sçaurions dire autre chose, sauf qu'il auoit bonne grace, & de là nous pouuons bien comprendre, qu'il n'auroit eu grande cure de faire deuenir ses enfans grands Philosophes. Mais cependant ie voudrois que nostre grand argumentateur
s'approchast

s'approchast. *Alua.* Il ne peut gueres plus tarder, mais prenons garde de ne luy contredire de rien, à ce que le iour ne se cõsume en ne parlant que d'vne seule matiere. Et si ce qu'il dit ne nous semble à propos, changeons tout bellement de deuis, à ce qu'il y ait du plaisir en la varieté de ses discours. *Alf.* Ie le trouue bon ainsi : mais ie suis d'aduis qu'on luy contredise aucunemẽt pour l'éguillõner d'auantage. *Aul.* Ce ne sera pas mal fait. Toutesfois vous verrez qu'il ne le faudra gueres piquer pour le faire aller, & prenez vous garde, vous verrez qu'il ne vous orra dire chose qu'aussi-tost il ne la contredise & debatte. *Dio.* Parlez bas, Messieurs, le voicy qu'il vient vers nous ; vous soyez le tres-bien venu, Seigneur Naruaes. *Naru.* Vous soyez aussi les bien trouuez. Or certes ie ne puis autrement qu'estre le bien venu, mesmement en ceste maison où ie reçois tant d'honneurs & courtoisie. *Alu.* Ains vous nous faites tousiours vne grande faueur. & d'autant plus maintenant que vous aurez cognoissance du seigneur Alphonse, Gentil-homme tres-docte, & intime amy du Sieur Beltramo vostre tres-cher amy aussi. *Naru.* Chacune de ces deux choses m'oblige à luy demeurer tres-affectionné seruiteur. & pour tel ie m'offre à luy. *Alf.* Il me suffit que l'vne de ces deux choses vous induise, Monsieur le Docteur, à m'estre amy, & ce sera l'amitié du Sieur Beltramo, parce que de l'autre, ie me recognois si pauure & desnué, qu'elle ne merite de vous estre presentée. *Nar.* La mutuelle amitié de vous deux me tesmoigne assez le demeurant. Quand bien le Seigneur Aluaro ne m'en auroit rien dit. *Alf.* Comment que ce soit ; ie vous prie

de m'accepter pour l'vn de vos seruiteurs, & pour changer de propos, ie vous prie qui est ce liure que vostre garçon porte. *Nar.* Ce sont les vies de Plutarque nouuellement abregées : ie les porte quant & moy pour les rendre au Seigneur Diego, cõme ie fay de tout ce qu'on preste volontiers, & principalement des liures. *Die.* C'est en verité vne tres-belle conclusion & profitable aussi, attendu que selon ce commun prouerbe, le bon payeur ou rendeur est maistre du bien d'autruy. *Narn.* Ie trouue ce prouerbe tres-faux, & ie m'en rapporte au Seigneur Alphonse, qu'il luy plaise iuger lequel des deux est mieux maistre & seigneur du bien d'autruy : ou celuy qui ne paye & ne rend iamais, ou celuy qui paye & rend ce qu'il a emprunté. *Alf.* Voicy vn beau commencement, selon mon opinion, & dis que Monsieur le Docteur a raison. I'ay veu le liure, & y ay prins plaisir, & pour ne prendre tant de peine à fueilleter vn nombre infiny de liures d'aujourd'huy, ce seroit chose tres-vtile de les abreger & reduire en Epitomes, comme cestuy-cy a esté. *Naruaes.* Pardonnez-moy, s'il vous plaist, il me semble tout autremẽt. d'autãt qu'on ne rapporte point le fruict que vous dites de semblables extraits compendieux ou Epitomes, ains cela augmente plustost le nombre des liures, d'vn seul, on en fait deux : d'auantage on falsifie les œuures d'autruy, parce qu'on en tranche & retranche à plaisir, on change le stile, on diminuë l'eloquence & l'ornement de l'autheur, on amoindrit la matiere & le sujet, on vsurpe la peine & gloire d'autruy & veut-on paroistre ingenieux aux œuures des autres. Bref, c'est larcin & injustice de desseigner,

tailler & couper en l'edifice d'autruy outre & contre sa volonté. Dauãtage par le moyen de tels sommaires les liures principaux se perdent, comme il est aduenu à Trogus Pompeius, & à la pluspart de Tite Liue, qui se sont perdus, & leurs abbreuiatures, Iustin & Florus, nous sont demeurez entiers: le pareil est aduenu à plusieurs autres bons liures aussi. *Alfonse.* Ce qu'a dit Monsieur le Docteur est veritable, combien qu'on pourroit respõdre quelque chose là dessus: mais ie ne suis amateur de contradictions. *Naruaés.* Et moy, quand ie le voudrois faire ie ne sçaurois. *Diego.* Nous ne le pouuons pas croire, mais ne vous souciez point, car l'altercation n'est pas vne chose si mauuaise, qu'à mon iugement, c'est bien fait de ne le faire pas, & encores mieux de ne le sçauoir pas faire. *Naruaés.* Ie ne veux pas dire que ie ne sçache disputer, ou contredire, parce que ie ne le loue point, ains ie le iuge plustost estre bon, vtile & necessaire: mais ie veux dire, que ie ne me sens point capable de le pouuoir faire. *Diego.* Si vous voulez soustenir l'altercation, il faut donc que vous soyez bien versé en tout ce qui peut tomber en contention, veu que cela est contraire à la commune opinion, laquelle nous deuons suiure. *Nar.* Ie ne sçay comment ie deffendray l'altercation, mais encores que ie ne la deffende suffisamment, il ne s'ensuiura pourtant que l'altercation ne soit bonne: mais premier qu'en venir là, ie veux contredire l'autre opinion, par laquelle vous affermez que nous deuiõs suiure les populaires opinions, sans estre paradoxiques. Parce que cela est contreuenir à toute vraye Phi-

losophie, voire à la saincte Escriture : attendu que nous deuons adherer aux sages, ores qu'ils soient moindres en nombre, que le vulgaire ignorant. On nomme la commune opinion, celle qui a plus de suiuans. Aussi nous lisons aux sainctes lettres, qu'il ne faut point ensuiure la multitude, ny se departir de la verité, pour s'accorder au sens des autres. *Diego.* Ie ne dy pas que nous consentions aux ignorans, ores que le nombre en soit grand. Mais i'entens par la commune opinion, celle qui est tenuë par la pluspart des sages. *Nar.* Vous parez bien aux coups, en vous tenant couuerts en ceste maniere : mais quand il seroit ainsi, ie dy que la pluspart des sages, & sçauans, estiment que l'altercation, & dispute est vne chose necessaire, & saincte. *Alu.* Apprenez-le nous, ie vous supplie, & que ce soit sans altercation. *Nar.* Ie suis content de le vous monstrer, en sorte que vous ne me sçauriez contredire. Car sans l'altercation on ne paruiẽdroit iamais à la cognoissance des arts & sciences, & quicõque la vitupere, n'entend pas que c'est : bien que la dispute, & l'altercation ne sont qu'vne mesme chose, & n'est autre cas que de proposer vne opinion qui soit contredite, & debatuë par vn autre, & en cela gist l'exercice des arts & sciẽces. Puis dõc qu'il est ainsi, ie m'esbahis qu'ils se trouuent des gens qui osent ainsi blasonner vne chose tant necessaire, & frequente, comme la dispute, pratiquée jadis par infinis Philosophes, & saincts personnages, & mesmes aujourd'huy en toutes les escoles & Vniuersitez du monde. *Alf.* Certes il ne faut plus perdre du tẽps sur ceste matiere : parce que Monsieur le Docteur dit tres-bien, & n'est autre cho-

se en effect l'altercation que dispute, comme il a dit. Ie ne sçay toutesfois d'où procede, que le Contredisant & Contencieux engendre vn dégoustement & ennuy. *Nar.* Cela procede de ce que chacun se desplaist qu'vn autre entende mieux vne chose que soy, ou bien qu'il soit de contraire opinion à la sienne, & faisant celuy qui dispute vne de ces deux choses, ou toutes deux ensemble, le dégoustement & desplaisir en procede, jaçoit qu'il ne soit point ennuyeux, ny desplaisant, & certes c'est vne singuliere grace, & qui n'appartient qu'aux gens doctes, & de bon esprit, que de le sçauoir faire dextrement. *Diego.* Passons outre, afin que ceste nostre dispute ne sorte hors du chemin. Ie vous aduise neantmoins, Messieurs, que ie me tiens à mon opinion. *Nar.* C'est vne erreur commune, & n'estime de vous, que vous vueillez demeurer opiniastre. *Diego.* Si c'est vne erreur, ie me consoleray en ce qu'elle est commune, puis que ie ne seray pas seul, & que c'est vne consolation en vn mal, que d'auoir beaucoup de compagnons. *Nar.* L'erreur de ce prouerbe est si commun comme la proposition dont est question, pour laquelle vous l'auez allegué, & selon mon aduis, ce fut vne sentence de quelque cruel homme, & meschant. *Alu.* Comment donc, n'est-il pas vray ce que dit le Poëte, qu'aux affligez, c'est vne consolation d'auoir des compagnons en leurs aduersitez. *Naruaez.* Non, non, il n'est pas ainsi: ains c'est plustost vne sentence inhumaine, & pleine d'impieté, d'autant que quand nous n'auons d'autre consideration, que ce que nous sommes hõmes, nous deuriõs auoir pitié & compassion de voir endurer nostre semblable:

de façon que par celle seule raison, il appert que le dommage de plusieurs accroist plustost en nous la peine, qu'elle n'apporte consolation : puis doncques qu'il se ressent de son propre mal, & se desplaist de celuy de l'autruy, combien ce que ie dis se trouuera beaucoup plus veritable à l'endroit du Chrestien ? Lequel suiuant le commandement de Dieu, est tenu d'aymer son prochain, & se condouloir de ses afflictions. Or voyez quel aduãtage c'est, que d'auoir des compagnons en ses malheurs. *Alu.* Ie ne veux point contester contre ce Monsieur le Docteur, attendu qu'il n'a iamais faute de raisons apparentes, Ioinct que nous auons proposé de ne repliquer du iourd'huy à aucune de ses raisons. Mais ie vous diray bien, que Dieu vous fit belle grace de n'estre point Aduocat, car i'ay peur que l'enuie de contredire à quelconque partie, vous eust fait soustenir vne mauuaise cause, & iniuste. *Nar.* Vous me cognoissez mal. Ie ne desire point de contredire à aucun : mais ie fay cela quand ie voy qu'on n'a point de raison en ce qu'on soustien. En encore l'iniustice pourroit bien estre telle, que estant Aduocat, i'aurois occasion de la deffendre. *Diego.* Ie n'en doute point ; mais le seigneur Alfonse le pourroit trouuer estrange, d'oser dire, que l'iniustice aussi se puisse deffendre iustement. Ie ne sçay comment vous en pourriez venir à bout : mais ie vous diray bien, qu'il ne se trouuera iamais aucun sage, ny Philosophe, qui ne blasme l'iniustice, & ne louë la iustice. *Alf.* Messieurs, ie suis estranger, & nouuellement venu en ceste ville, non pour disputer, ains pour gouster & prendre plaisir à ce qui se traictera icy, & certes ce qui a esté dit

iusques icy, m'est bien agreable. Escoutons Monsieur le Docteur, lequel est Sage & sçauant, & qui peut bien respondre de son fait. *Nar.* Ne vous scandalisez point, ie vous prie, car si vous auiez tant leu que le Seigneur Alphonse, vous ne trouueriez, peut estre, tant hors de propos ce que ie vien de dire, qu'il se pourroit trouuer telle injustice, que iustement on la pourroit deffendre. Escoutez-moy, ie vous supplie patiemment; car j'espere vous faire cognoistre que ie ne me fouruoye pas beaucoup du droit chemin. Ie dis donc, que vous vous trompez grandement de soustenir qu'il n'y à homme Sage, ny Philosophe qui vitupere l'injustice, veu que plusieurs sçauans & grands personnages l'ont loüangée, pour monstrer la suffisance de leur esprit, ou parce qu'ils estimoient que c'estoit chose necessaire de permettre & tolerer quelque injustice, ou pour la deffendre, pour le soustien de la Republique & Police humaine. Car, comme dit Sainct Augustin en son liure de la Cité de Dieu, c'estoit vn Prouerbe communément vsité dans la ville de Rome, que la Republique de Rome ne pouuoit estre conduite ny gouuernée sans injure & injustice. Nous lisons que les Atheniens enuoyerẽt autrefois trois Ambassadeurs à Rome, Carneades Philosophe Academien: Critolaus, Peripateticien: & Diogenes Stoïcien; & que Carneades pour faire preuue de son eloquence fit vne excellente harangue à la loüange de la iustice, & le lendemain vne cõtraire harãgue pour la deffence de l'iniustice en laquelle il refuta les argumẽs du iour precedẽt, alleguant des raisons viues & preignantes en sa faueur & entre autres choses, ainsi que recite Lactãce

remonstra que l'iniustice estoit si necessaire pour la conseruation de la republique Romaine, que si les Romains vouloient obseruer la iustice estroictement en rendant à chacun les lettres qu'ils auoient vsurpées sur l'vn & sur l'autre, ils seroient cōtraints de retourner habiter leurs premieres cabanes, comme ils auoient fait deuant l'edification de la ville de Rome. Le mesme sainct Augustin escrit encores, que Ciceron en ses liures de la republique introduit vn certain Farius Pilus, pour loüer l'iniustice, le faisant prouuer, qu'elle est necessaire pour le gouuernement, & entretien de la police humaine. Et si vous en voulez sçauoir d'auantage, lisez Platon en son second liure de la Republique, vous trouuerez qu'il introduict vn certain Glaucus, pour deffendre de tout son pouuoir l'iniustice, par des raisons & argumens de tres-grande efficace en apparence. De maniere que vous ne douterez plus, Messieurs, qu'il n'y aye eu des Philosophes, & autres gens de sçauoir, qui ont extollé l'iniustice, soit à bon escient, ou autrement, chose qui vous semble incroyable : ores que ie pourrois bien adiouster, que s'ils le firēt, pour auoir esté totalement de ceste opinion, ils se trōpoient lourdement, d'autāt que l'iniustice est ennemie de la vertu & la iustice les embrasse toutes, & en appellans quelque hōme iuste, nous entendons & le presupposons estre vertueux. Mais touchāt ce que i'auois dit, que l'iniustice pourroit bien estre telle, qu'on le pourroit iustement deffendre. Ie le dy d'autant qu'il y à certaines operations & actions, qui sont en general reputées vicieuses & iniustes, qui ne se doiuent toutesfois reputer ny vicieuses, ny

njustes : selon les circonstances des temps & des lieux, ains peuuent estre deffenduës & loüées. Et afin que vous n'estimez que i'aye songé cela de ma teste. Xenophon au liure des faicts & des dicts de Socrate, en est l'autheur. C'est chose vicieuse & injuste que la tromperie, & vser de fraude & dol enuers l'autruy. Mais celuy qui deçoit son ennemy en vne guerre juste, ne pecheroit point, ains il sera plustost honoré & reputé habile homme, Celuy qui de fraude est injuste, mais en la guerre la picorée est permise. Ie pourroy amener plusieurs autres exemples, cõme brusler les grains, abbatre les villages & hameaux, démanteler les villes, & commettre plusieurs choses iniques d'elles-mesmes, mais tout cela reçoit exception selon les occurrences. *Die.* Vos exemples ne sont rien contre moy, attendu que cela qui se faict en vne guerre licite, & contre les ennemis de l'Estat n'est point injuste. Mais à l'endroit des amis, on est tenu en tout lieu & en tout temps de leur estre loyal & veritable, & de deffendre leurs personnes & biens. *Nar.* I'en pourrois autant dire des amis. S'ils sont malades, on les peut deceuoir en leur donnãt quelque breuuage déguisé pour leur santé, ou bien en leur ostãt leurs armes s'ils estoient tombez en terre. On peut aussi iustement abbatre leurs maisons & domaines pour la deffence de la cité, ou d'autre accident legitime. *Die.* Ce sont des faits speciaux, & particuliers, & permis pour diuerses occasions, partant ne sont comprins sous le nom d'injustice, & tant plus elle approche de la rigueur extréme, tant moins elle merite ce nom là, car autrement, qui est ce qui oseroit soustenir vn meur-

tre faict contre les loix, ou vn adultere & sembla-
bles meschancetez. *Nar.* Seigneur Diego, ie ne me
suis point obligé de soustenir vne pure & mani-
feste injustice: par ce que ie vous ay seulement dit
si bien me souuient qu'il se pourroit trouuer quel-
que forme d'injustice qui se pourroit deffendre
dequoy ie vous ay posé quelques exemples. Mais si
ie prouuois le semblable par les exemples mesme
que vous auez alleguez, que direz-vous? *Diego.* Cela
me semble si difficile que vous ne le pourriez faire.
Nar. Ie le vous feray voir bien facilement. Dites-
moy, Ne sçauez-vous pas que celuy qui trouuant
sa femme en adultere, la tuë, il luy est permis selon
les loix de ce faire, ores qu'il ne l'eust fait que pour
se venger seulement, & par haine, & si le mary ve-
rifie l'adultere, la loy veut que sa femme luy soit
baillée pour en faire à sa volonté, mesmes il peut
occire, Et toutesfois le mary faisant cela peche, &
commet chose injuste, puis que Dieu deffend de ne
nous vanger par nos mains propres, & ne nous
precipiter par haine, jaçoit que les lieux le permet-
tent pour retrancher toutes occasions d'adulteres,
& autres tels malheurs qui s'en peuuent ensuiure.
A vostre aduis pourrois-je si ie deffendois en iu-
gement vn tel mary, meurtrier de sa femme. Et
quant à ce que vous disiez de s'accoster d'vne au-
tre femme que la sienne. Combien y a-il de lieux, où
l'on s'ouffre publiquement les bordeaux, ce qui ne
se peut faire sans tres-grande injustice, & offence
enuers Dieu? Et toutesfois nous sçauons que tout
cela est permis par les Loix & les Princes. Pour-
quoy? pour obuier à de plus grands inconueniés, le
Magistrat les maintient en leur vie desordonnée,

ans qu'il leur soit faict aucun tort ny desplaisir. Partant Seigneur Diego, ne soyez vne autrefois si fiché, ny arresté en vostre opinion : car si vous n'auez presté l'oreille, i'ay prouué ce que ie pretendois. *Alfonse.* Ie vous supplie ne contestons plus là dessus, Monsieur le Docteur à raison, en prenant la chose ainsi qu'il l'entend & declare. *Diego.* Ie ne veux plus repliquer contre luy, iaçoit que ce discours n'estoit pas mauuais, en attendant que l'heure s'approche, pour pouuoir aller voir le port, & la riuiere que le seigneur Alphonse a fantasie de voir, auquel lieu, Monsieur le Docteur ne s'achemine point volontiers, ainsi qu'il dit. *Alphonse.* Ie ne sçay pourquoy ? Par ce que c'est vn beau pourmenoir l'Esté, que de prendre le matin la frescheur de la mer, qui est vn grãd aduantage que les villes maritimes ont par dessus les autres : veu que ceste Cité peut estre nombrée entre les maritimes, pour le grand traffic & commerce de la riuiere, combien qu'elle soit esloignée de la mer. *Naruaes.* Voulez-vous sçauoir la raison, Messieurs, pourquoy ie vay mal volontiers vers la riuiere. Parce qu'en Hyuer la fraischeur n'est ny saine, ny de requeste. Et en Esté, on ne la trouue point tousiours quand on y va : Ioint que ie n'y veux point aller à cheual, & le Roy ne veut pas qu'õ se serue des mules. Puis si i'y allois à pied la chaleur que i'aurois pour la peine du chemin, surpasseroit la frescheur que i'y pourrois receuoir, partant ie m'en deporte. Or pour reuenir à nostre propos, ie n'accorde pas que Seuile soit ville maritime, puis qu'elle en est esloignée enuiron quarante cinq milles, ny aussi que les terres maritimes

ayent meilleur aduantage que les mediterranée attendu que les sages anciens iugeoient que c'esto chose malsaine, que d'habiter prés de la mer. A Ie suis bien aise, seigneur Alphonse, que vous vous vanterez pas tout seul, que Monsieur le D ćteur ne vous ait attaqué, aussi bien que les autre *Alphonse* Il me le semble bien. Mais au demeura ie ne sçay point comment, ny auec quelle raison authorité, on puisse nier le pardessus aux lett maritimes, mesmement où y a vn port de mer : a tendu qu'elles ont la commodité de la mer & de terre, & que leur commerce & traffic se peut esla gir facilement & estendre par tout le monde. N Quant à l'authorité, Platon, & Caton le Cense me seruiront de bons garants : le premier au qu triesme liure de ses loix, & l'autre en l'oraison qu prononça (selon Appian) deuant les Cartagin ausquels lieux tous deux condamnent la demeu de la marine, alleguans des raisons tres-vrgen Mais veritablement quand bien il n'y auroit d'au raison, que le hazard & danger qu'encourent qui resident en tels endroits, d'estre plus sou que tous les iours assaillis & offencez au despo ueu, & en toutes saisons, par les corsaires, es meurs de mer, & toutes autres gens qui leur vo dront nuire : dequoy nous auons leu, ouy, & ve vne infinité de miserables exemples, celle-là tou seule deuroit estre plus que suffisante. Mais il y a d'autres importantes : à sçauoir le danger des in ondations & submersions, tremblemens de terr qui naturellement se rencontrent plus souuent, & plus estranges, à craindre aux lieux qui auoisine la mer, qu'aux terres esloignées d'icelle. Si vous

: voulez adjouster foy, ayez memoire de l'espountable tremblement, qui rendit l'Almerines inhabitable, & qui renuersa vne grande partie de la ville de Lisbonne, & des villes maritimes qui ont esté noyées, & submergées au pays de Flandres, tant que volõtiers, ceux qui habitẽt tels endroits, gens de riuiere & de marine, sont reputez turbulens, meschans, cruels, & iniustes, participans de l'inconstance, amertume, & autres proprietez de la mer. De là vient que la pluspart des insulaires sont estimez legers & perfides, & le Prouerbe ancien disoit, que tous les insulaires estoient meschans, & les Gandiots tres-meschans : d'autant qu'ils habitent à la mer, ou prés d'icelle. En apres les hommes maritimes sont lasches & poltrons, point trauaillans, ny labourans la terre, sous espoir de la pesche dont ils se nourrissent, & de pareilles commoditez de la mer. Parquoy laissez Seuile en sa situation, puis qu'elle est assez reculée de la mer, laquelle ayant beaucoup d'aduantages par le moyen de la riuiere, est asseurée des susdits inconueniens de la mer. *Alph.* Loüez tant qu'il vous plaira Seuile, ie ne voudrois neantmoins changer ma ville de Barcelone pour Seuile. Et ne parlons plus de cecy. Car ie ne veux point disputer contre Caton. Nous sçauons bien pourquoy vous ne vous seruez de cheual en allant visiter vos terres, surquoy ie ne puis croire ce qu'on dit de monter sur l'Asne. *Alm.* Ie vous prie, Seigneur Alfonse, ne parlons point de cela, puis qu'il se dit communément, qu'vn fol sçait plus en sa maison & de ses affaires, que ne fait le sage en la maison de son voisin & des affaires d'autruy. *Nar.* Ie ne veux point interrõpre nostre pro-

pos, mais ie vous diray bien que ie ne rougir
point de ce que vous dites, il est veritable, ie
confesse : Mais quant au Prouerbe que vous au
mis en auant du sage & du fol, pour mon regard
le trouue mal fondé, & suis d'opinion toute co
traire. *Diego.* C'est vne chose sauuage en bône fo
que vostre naturel, qu'il ne se puisse accommod
auec personne. Mais pourquoy est-ce qu'vn au
sçaura mieux gouuerner ma maison que moy m
me. *Narvaes.* Ie ne sçay point la cause. Toutefois
sçay que celuy qui gouuerne bien sa maison, reig
ra encore mieux celle d'autruy, s'il y estoit si b
obey, qu'en la sienne propre, & vne autre en d
bien tout autant. Or pour l'experience, ayez c
uenance combien de fois il vous est aduenu de bi
manier les negoces des grands Barons, de reig
leurs maisons, & en retrancher auec la raison
fautes & abus qui s'y estoient fourrez. D'autr
que naturellement nous sommes plus clair-voya
aux affaires d'autruy, qu'aux nostres propres, q
nous aueuglent le plus souuent. C'est pourquoi
les Medecins & Aduocats, ne conduisent si bie
leur train, ny leurs affaires qu'ils font ceux de
autres, voire qui est chose estrange, les voisins sç
uent mieux & plustost nos affaires particuliere
mesmes les choses plus secrettes de nos maison
que nous mesmes : telle qu'on dit qu'vn cornar
est le dernier aduerty des cornes que sa femme l
plante au front. *Alfonse.* Vous auez amené d
exemple si propre & à propos, qu'il semble qu
vous auez tousiours la raison de vostre costé, ore
que ces Messieurs l'attribuẽt à vostre naturel. Mai
ne laissons pas de retourner à nostre premiere

e, que nous auons entre-laissée. Dites-moy, ie
is prie, pourueu qu'il ne vous déplaise, se peut-
tire, que vous estant si Sage & si aduisé, puissiez
oir la patience de monter vn animal, si vil, vilain,
honteux, & de si peu de recours en guerre ou
paix, comme est vn Asne: ce que quád bien vous
onfesseriez, ie ne le pourrois croire. *Naru.* Cer-
nement vous ne pecherez point de le croire.
and ie marche aux champs, ie me sers d'vn Asne
oureau de poil, assez haut, bien proportionné &
harnaché, mais rarement parmy la ville, de
inte d'estre regardé par les artisans & gens de
sir. Au demeurant ie l'estime vne monture au-
it honorable, & plus qu'vn cheual. Et m'offre
prouuer premier que partir de ce lieu, si vous
prenez plaisir, que l'Asne est vn animal le plus
ile & plus commode pour toutes les necessitez
la vie de l'homme, & pour en tirer plus de ser-
ces, que tout autre animal, tant s'en faut qu'il
it contemptible ny plein de honte ainsi que vous
siez, & prouueray aussi que son excellente vertu,
rpasse toute celle des autres montures. *Aluaes.*
me semble que vous soyez au bout de vos con-
adictions: puis que vous mettez à extoller l'As-
, & despriser ceux qui font leur residence pres
la Mer. Ie ne me donneray desormais plus de
erueille de ceux qui ont hautement loüé autres
is la fiéure quatre, la mousche, la puce, la chau-
té, & semblables fredaines, ny encores d'E-
sme qui a tant excellemment aloüangé la fo-
. Parce que l'Asne cede à toutes les choses
essus dictes. Mais i'estime qu'à leur exemple,
ous vueillez faire monstre de la subtilité de

vostre esprit. *Alf.* Commmt que ce soit, escouton[s] paisiblement Mõsieur le Docteur, & voyons que[ls] beaux priuileges il attribuera à l'Asne, fors qu'il [a] belles oreilles. *Alm.* Qu'il commence quand il lu[y] plaira; Ie n'ay garde de luy contredire. *Nar.* Ie veu[x] pour ceste fois trancher du Rethoricien auec vo[-] stre congé: Par ce que, comme ie puis voir; Si vo[us] n'affectionnez l'Asne, i'auray besoin de toutes m[es] pieces: car i'espere vous ranger à mon opinion, [&] qu'apres m'auoir escouté attentiuement, vost[re] mauuaise affection enuers l'Asne, se moderera. [Et] pour cét effect, & ayant affaire à des gens doc[tes] & vertueux, il m'est necessaire d'amener de si ce[r-] taines raisons, bien que succinctement, touchant [les] perfections de nostre Asne, que vous soyez co[n-] traints de vous ranger à la verité. Partant ie vo[us] fais vne demande, laquelle estant iuste ne m[e] [se-] ra éconduite, c'est que vous rabbatiez quelque ch[ose] du peu, ou point d'estime qu'on faict ordina[ire-] ment de l'Asne, affin qu'ayant osté ce préjugé, [&] effacé vostre vulgaire opinion, au préjudice d[e l']Asne, laquelle ne peut rien diminuer de sa vale[ur]: affin que la bassesse, humilité, & abjection, la re[nde] plus loüable, comme le moyen par lequel chac[un] iusques aux plus moindres participe & iouyt [de] ses commoditez. Vne bague exquise ne perd po[int] sa valeur, pour estre ostée de la teste ou des main[s] & estre mise aux pieds. Pour le haut-loüer, ie [ne] parleray de son origine ny antiquité, cõme on a coustume de faire, attendu qu'elle est égalle à to[u-] tes sortes d'animaux, qui furent tous créez en [vn] iour pour le seruice de l'homme. Mais deuant q[ue] discourir de ses plus grãdes qualitez, ie diray p[re-] mier-

mierement, que iadis les plus gens de bien & d'honneur se seruirent ordinairement des Asnes, cõme de la plus honorable mõture qui fust de leur temps. Il n'est pas plus ancien que les autres. Mais on s'en est seruy plustost que des autres animaux. Nous ne lisons point d'histoire plus ancienne que celle d'Abraham, qui estant personnage de grand merite, & bien aymé de Dieu, ne se seruit point d'autre animal que de l'Asne, qu'il embasta luy-mesme pour le sacrifice de son fils Isaac. Lors que Saül fut oinct pour le Roy du peuple Hebraïque, il estoit allé chercher les Asnes de son pere. La tres belle & tres-riche Abigail, s'en allant marier auec Dauid, apres la mort du superbe Nabal, son premier mary, y alla montée sur vn Asne, accõpagnée de ses Damoiselles, lesquelles, comme il est vray semblable, estoient montées de mesmes. Assa, fille de Caleb, femme de Otoniel, Dame de plusieurs terres & citez, estoit montée sur vn Asne allant demander à son pere des champs & terres du costé de midy. La vefue Sinnamitide qui estoit grande Dame & opulente lors du temps de famine, & qui logea le Prophete Elizée, le suiuoit mõtée sur vne Asnesse, pour le prier de venir ressusciter son fils. Et par tout le vieil Testament, & principalement aux liures des Rois, les Prophetes se seruoient des Asnes. Mais afin que vous respõdiez que c'estoient des gens saincts, & faisans profession d'humilité & modestie, plustost que de pompe & de vanité. Il est escrit que les premiers Barons, & Courtisans, & mesmement les enfans des Rois en vsoient; Achitopsel, puissant & vaillant personnage prés le Roy Dauid, Prince & Iuge du peuple Hebrieu, & Rom. 1. ch. 10.

Qqq

Seigneur de trente villes, comme est escrit au liure des Iuges qui estoient montez sur des ieunes Asnes, & auprès d'Absalon son fils, lors qu'il se partit cõme desesperé, pour ce que le Roy n'approuuoit point son cõseil, il se retira vers sa maison mõté sur vn asne. Les enfans du Roy Saül cheuauchoient des Asnes: & entr'autres Misiboset qui cõmãda à son seruiteur de luy équiper son Asne pour mõter dessus, & aller accompagner son pere le Roy Saül, lequel comme on estime estoit monté sur vn autre Asne. Et les trente enfans de Galaatide, & de l'autre Iuge qui auoit quarante enfans & trente nepueux, il est escrit qu'ils monterent sur septante Asnes. Il s'ensuit dõc que cela estoit reputé honorable, puis que de personnes de telle marque en vsoient, les Gentils & autres nations ne les ont pas moins prisez. Higin afferme que lors que (suiuant les cõptes fabuleux) les Dieux eurent victoire cõtre les Geãs, Bacchus, Vulcain, & autres estoient montez sur des Asnes pour aller combattre. Mais qu'est-il besoin d'alleguer l'exemple des Rois & Princes, puis que le Roy des Rois, Iesus Christ nostre Seigneur, vray Dieu & vray homme, voulut faire son entree dans Ierusalem, estant monté sur vne Asnesse, au iour qu'il receut le plus grand honneur en terre, de maniere que nous en deuons vser auec vn grand respect. Outre cét ordinaire seruice, il a encores plusieurs autres belles parties qui le rendent recommandable, dont nous en toucherons aucunes. Aristote, Pline, Marc Varron & plusieurs autres Philosophes en ont fait grand estat, Apulée Philosophe Platonicien n'eut point de honte de confesser auoir esté transformé en vn Asne, d'où il

print occasion d'escrire son beau liure de l'Asne d'or, le descriuant en sondit liure, plein de sagesse. La saincte Escriture nombre entre les riches facultez du sainct & tres-patient Iob, qu'il auoit 500. Asnesses : les Romains aussi selon Varron, en eurét de grands haras. Et les Prouinces d'Arcadie, & de Reate fondoyent leurs richesses sur le grand nombre d'Asnes & Asnesses, comme escrit Varron. Pareillement la Cité d'Andron en Thessalie, a esté loüée pour la mesme occasion. Est digne de remarque ce que ledit Varron dit, qu'vn Asne fut vendu en son temps soixante sexterces, vallans selon le compte & calcul de Budée, la somme de 1500. escus, & quatre Asnes furent vendus quatre cens mil sexterces. Pline aussi escrit d'vn autre Asne qui fut vendu vne grosse somme. Ce n'est pas tout que le prix d'argent, pour designer la valeur d'vne chose, les anciens l'ont bien tant prisé, que de le iuger digne d'estre consacré à Bacchus, & depuis de le placer aux Cieux, de façon qu'il y a deux Estoilles au signe de Cancer, nommées *Asinelli*, & trois petites nuées appellées leurs creches, desquelles fait mention Lactance Firmian, au liure 24. ch. & Higin au liure 3. Par ainsi soit aux fables, soit en l'histoire, nostre Asne n'a pas esté mise en oubly. Et non sans cause, puis que la Ste. Escriture, & Dieu autheur d'icelle, l'ont fauorisé, distingué & priuilegié en plusieurs sortes par dessus les autres animaux, & mesme il en est fait mention honorable au dixiesme commandement du Decalogue, nous estát deffendu de ne desirer la femme du prochain, ny son asne, & ce qui s'ensuit. Il a pleu à Dieu que l'asnesse de Balaam veist l'Ange, qui se mettoit deuant

Pl. l. 7. ch. 43.

elle, & qu'elle parlast, chose certainement pleine d[e]
grandes merueilles & mysteres. pareillement le[s]
termes dont le Patriarche & Prophete Iacob v[s]
enuers son fils Isachar estat au lict de la mort, en l[e]
benissant, & ses freres, lors qu'il vsa de ses parole[s]
Toy Isachar, Asne fort & robuste, dormant à l[a]
cāpagne : puis il adjousta, qui presente son espau[le]
pour porter la charge. Surquoy il y a des Docteu[rs]
qui par l'Asne, entēdent sous le sens spirituel, Ies[u]
Christ estre compris à cause de son obeissance ple[i]
ne de fatigue. Certainement les excellences & par
ticularitez speciales de nostre Asne, sont dignes d[e]
grande consideration. Quand il pleut au Fils d[e]
Dieu de vouloir prendre chair humaine, il se lai[ss]
voir aussi tost à cét animal, comme aux personne[s]
& s'humilia pour prendre son premier logis dan[s]
sa creche, & depuis, cōme nous auons dit, il vo[u]
lut monter sur luy. Parquoy S. Augustin, & autr[es]
saincts Docteurs asseurent, que l'Asne est la fig[ure]
& le patron de la nouuelle Eglise des Chrestiens [&]
Gētils, & l'Asnesse de la vieille Synagogue des Iuif[s]
Partant S. Augustin, suiuant ceste signification, a[p]
pelle Asnes les Chrestiens. Nous deuōs donc gra[n]
dement cherir & priser l'Asne, nous estant par m[a]
niere de dire, si proche. Et m'esbahy comme il s'e[n]
trouue, qui l'osent tant blasmer & despriser, co[n]
tre les prerogatiues susdites, qui luy ont esté co[n]
seruées par tant d'exemples alleguez. Or si no[us]
nous arrestons au profit, qu'il peut rapoiter, il [a]
peu de chose en luy inutiles. Son foye mãgé à ieu[n]
guerit du haut mal, selon Dioscoride, comme aus[si]
font ses ongles pilées, broyées, & auallées. Le la[ict]
d'Asnesse oste la douleur de la goutte, & resiste à

oũs les venins, & estant beu auec du miel, est profi-
able contre le flux de sang, où mal des yeux, & à
ceux qui sont en chartre, estãt pris au mois de May.
Poppée femme de l'Empereur Neron se lauoit la
face auec du laict d'Asnesse, pour la rẽdre plus lui-
sante & belle, selõ Suetone. Et selon Pline elle s'en
lauoit tout le corps, & à ceste fin faisoit nourrir 500
Asnesses, ayans leurs Asnons qui la suiuoient quel-
que part qu'elle allast. Dauantage l'Asne seul entre
tous autres animaux, n'a point de fiel en sõ corps,
suiuant Aristote, lequel encores, ensemble Pline,
adjouste plusieurs autres raretez, que ie laisse pour
abreger, pour venir à la recognoissance que nous
deurions du moins auoir, de tant de peines que
nous luy donnons, tant de patience a, au lieu de le
nourrir si mal que nous faisons. Dites-moy, ie vous
prie, quels voyages, quelles campagnes, quelles
prairies, quelles villes peut-on voir sans Asnes, quel
animal est plus employé par nous, & auec moins
de despens? Il laboure la terre en plusieurs lieux,
comme les bœufs, porte charges & fardeaux cõme
mulets, nous portẽt plus doucement & seurement
que ne fait le cheual. Il est bon à toutes sortes de
moulins, il n'a point de cornes pour frapper, cõme
le bœuf, & ne le faut lier ny dompter, comme vn
ieune cheual, ou taureau: il ne se hausse sur pieds, &
ne saute pas comme le cheual: il n'est pas ombra-
geux, & ne ruë point comme la mule. Il ne luy faut
joug ny aiguillon pour s'en seruir, il marche sans
esperons, & s'arreste sans mords ny bride, il ne le
faut point manier, ny despendre deniers pour l'ap-
prẽdre d'aller: en somme c'est vn animal plus vtile
& de moindre despence, que nul autre, qui couste

peu, mange peu, trauaille beaucoup à la maison, aux champs, auec les brebis. Ie ne me puis tenir de retourner à la faueur que Iesus Christ luy fit, quand luy-mesme aduoüa d'en auoir besoin, disant à ses Disciples, qu'il enuoyoit pour luy amener vne Asnesse liée, & vn asnon auec elle ; que si aucun leur demandoit quelque chose, qu'ils respõdissent, que le Seigneur en auoit affaire. Voulez-vous vne plus grande, & meilleure preuue de l'vtilité, & necessite de l'asne ? Or penetrons plus auant iusques à l'interieur de cét animal, en quoy il nous pourra seruir pour former nos actions. Son trauail doit esueiller nostre mollesse & faineantise, sa patience doit moderer nostre courroux & cholere, sa douceur, nostre orgueil. Quant à ce que vous disiez, qu'il n'est bon à la guerre, ny pour combatre, ie l'impute plustost à vne grace speciale, qu'à vn defaut de nature, ou de commodité. Il n'est point propre pour nous seconder en nos cruautez, massacres, & carnages, ains trop bien pour nous seruir ailleurs, non point à faute de courage, Car nous lisons en la vie d'Alexandre le Grand, vn petit Asne auoir tué vn fier Lyon à belles ruades, tesmoin Plutarque: joinct la susdite fable des Dieux montez sur des Asnes pour combatre les Geants. Mais comment ne seroient les Asnes vigoureux en vie, veu qu'vne seule sienne machoire fut bastante pour assommer mille Philistins ? Ne luy peut non plus nuire de dire que la chair ne soit bonne à manger, car c'est plustost vn certain respect, & deuoir, afin que ie ne die religion que l'homme, que les Philosophes disent estre vn animal, ne mange point vn autre animal, duquel mesmement il tire tant de seruice, ce seroit vne in-

ratitude & cruauté, veu que par son moyen tant d'autres viandes sont rapportées à l'homme par d'autres voyes, par ainsi vn tel morceau nous en feroit perdre mille. Car quand au goust, i'estime que la chair ne cederoit gueres aux autres. Et de fait aux festins des grands les asnons sont de tres-grande requeste, mesmement au pays de Flandres, & quād la necessité qui n'a point de loy nous contraint d'en manger, chacun en desire auoir à quelque prix que ce soit. Il est escrit qu'estant Samarie assiegée par le Roy de Syrie, vne teste d'Asne fust venduë huict cens deniers, qui valoient quatre-vingt pieces d'argent. Plutarque raconte aussi qu'en l'armée d'Artaxerxes, vne autre teste d'asne fut venduë soixante dragmes, tellement que sa chair n'est point mangée, non point à faute de bon goust, ains parce qu'il est si necessaire à la vie. Touchant la laideur que vous brocardiez tantost, encores aurez-vous tort, estant selon son espece vn bel animal, bien proportionné, mal toutesfois pensé, ou point du tout, & plus mal nourry, ainsi qu'il aduiēdroit aux cheuaux qui n'en auroiet soin. La longueur de ses oreilles, crins & queuë ne gist qu'en opinion, attendu que chasque animal à sa forme propre, & en ces membres ou leurs accessoires se voit l'inconstance des hōmes qui taillent les oreilles, la queuë les crins aux cheuaux, & aux mules selon leurs capricieuses fantasies. Or craignant vous auoir esté ennuyeux par la prolixité de mon discours, ie concluray, apres vous auoir monstré, si ie ne m'abuse, comment au temps passé on se seruoit des Asnes, qu'ils ont esté prisez selon les lettres Sainctes, & prophanes : que c'est aussi le plus vtile animal

pour le seruice de l'homme, que tout autre: partant je ne dois estre blazonné, pour ne mõter ny picquer que l'Asne, me contentant de ce peu que i'en ay dit d'vne infinité d'autres excellentes parties qui le rendent loüable. *Alf.* Certainement, Monsieur le Docteur, vostre discours m'a esté tres-agreable: voyant principalement que vous auez trouué de si beaux traits sur vn si maigre suject, ie recognois maintenant estre veritable, qu'il n'y a chose si douteuse & incertaine, laquelle estant subtilement deduite & discouruë, ne soit renduë vray semblable, & sur cela ie me rends à vous touchant ce que i'en auois dit. Et d'abondãt ie dis pour vous faire plaisir que vostre Asne vaut plus que les deux meilleurs cheuaux que i'aye à mon estable, & que vous faites sagement de le monter, & que luy & toute sa race vous demeurent grandement obligez. *Alu.* Indubitablement, Mõsieur le Docteur a tres-bien dit, & ie n'eusse iamais pensé qu'vn Asne fust tant à priser, ne qu'on en deust faire tant d'estat, & vous promets de ne vouloir desormais tant despriser les ignorans, que i'ay fait, parce qu'ils ressemblent aucunement aux Asnes. *Diego.* Il me semble tout de mesme. Et suis tres-aise que le Seigneur Alphonse aye entendu que nous l'auons bien aduerty du naturel de Monsieur le Docteur, & s'il le trouue bon, il est temps que nous allions vers la riuiere, quant aux autres ils pourront s'en aller quand, & où bon leur semblera. *Alf.* Partons auec le congé du Seigneur Aluaro. Et vous Monsieur le Docteur asseurez-vous d'auoir aujourd'huy acquis en moy vn seruiteur & amy. *Nar.* Ie vous en rends graces, & vous offre le sẽblable de bon cœur. *Fin du Dialogue.*

DIALOGVE DES MEDECINS.

ENTRE-PARLEVRS, Consaluo, Ferdinand, Nugno, Velasco.

ARGVMENT.

Au septiesme, & dernier Dialogue des Medecins, on dispute, s'il est expedient qu'il y aye des Medecins aux villes, & republiques, ou non : puis y sont contenus deux Oraisons contraires, pour, & contre les Medecins.

CONSALVO.

IL semble veritablement que nous soyons tous deux en sentinelle l'vn contre l'autre; veu que tous deux sommes sortis en vn instant de nos maisons. *Ferdinand.* Vous dites vray, quel chemin tenez-vous ? *Consal.* I'irois volontiers pour ceste heure à la maison du Seigneur Dom Nugno, s'il ne vous plaist me commander quelque autre chose. Parce qu'il n'ose gueres sortir de la maison, n'estant encores bien remis de sa derniere maladie. *Ferdinand.* Ie suis aussi sorty tout expres pour faire de mesme. *Consaluo*, Il se rencontre bien sou-

uent que les hommes estans esloignez l'vn de l'autre sont poussez en vn mesme temps à vouloir, & desirer vne mesme chose, & auoir souuenance l'vn de l'autre : tellement qu'il semble que leurs esprits symbolisent en vne mesme sympathie. *Ferdinand.* Entant que nous sommes Spirituels, il ne faut s'ébahir si nous ressemblons aux Anges, lesquels se communiquent leurs secrets, & s'entendent ensemblement sans parler. *Consaluo.* Soit comme il vous plaira : Mais puis que Dieu vous a inspirez en vn mesme instant de vouloir faire telle bonne oeuure, allons l'accomplir de compagnie. *Ferdin.* I'en suis content, passons par cét autre chemin là, car cestuy-cy est par trop empesché à cause des mesures & maissonneries de ce Marchand qui fait icy bastir. *Consaluo.* Vous dites bien, ne voyez vous pas la face & le beau-deuant qu'il a fait à sa maison ? Certainement la ville de Seuille est grandement reparée, & armée par telles belles fabriques, & mesmes en ce que tous font le deuant de leurs maisons tres-beaux, & de belle perspectiue, de sorte qu'on a fait plus de fenestrages, galeries, & cages de fer depuis dix ans ençà qu'on n'auoit fait auparauant trente ans. *Ferdinand.* Il est ainsi: mais toutes les anciennes maisons ont autresfois esté basties de telle sorte, que tous ne peuuent point accommoder leurs maisons à la moderne comme ils voudroient. Combien que nous voyons la grãde difference qu'il y a des bastimens anciens aux modernes: toutesfois ie ne trouue point qu'en vne chose les nouueaux soient à preferer aux anciens, c'est qu'il s'en trouue peu qui fassent plus d'vn plancher en vne maison : de fait, que par ce

moyen les maisons sont basses, & auec vne moindre monstre, partant elle ne semble pas estre si aggreable aux estrangers, & à ceux principalement qui ont veu les superbes fabriques de Barcelonne, & des magnifiques villes d'Italie. *Consaluo*. Vous dites vray, mais il me semble que cela seroit mal entendu, que pour satisfaire à la beauté, & ornement de la ville, la santé des habitans fust incommodée: attendu que les édifices hautement esleuez, ne conuiennent point bien à ceste terre, & ce qui a esté basty iusques icy, n'a pas esté sans grande raison, & iugement. D'autant que ceste Cité, à cause de son assiette, est fort humide, & pour la constitution du Ciel, sujette à la chaleur. Et estant la fraischeur le principal remede pour resister à l'excessiue chaleur, il est besoin que les maisons soient basses, & les portes d'icelles soient couuertes, pour jouyr du frais. Et les maisons qui sont hautes, eschauffent d'auantage, & sont plus mal saines en Esté, à faute d'air. Il y a vne autre raison encore, pourquoy il est expedient que les maisons soient basses, c'est à cause de la grande humidité, laquelle seroit augmentée par l'obscurité, si le Soleil ne donnoit dans les ruës, & maisons, & ne les rendoit plus aisées, comme il fait. Or si les maisons de Seuille estoient trop hautes, la ville seroit plus froide & humide en Hyuer, & plus chaude & mal saine en Esté: D'autant qu'ainsi qu'auons dit, où y a vne grande humidité, il faut faire en sorte s'il se peut, que le Soleil eschauffe, & esclaire tout le long du iour, les principaux membres des maisons. Ce qui seroit impossible, si les faces, & perspectiues estoient haut esleuées, attendu que le froid

n'est point icy si penetrant, qu'il puisse aneantir & consumer l'humidité. Or jaçoit qu'en Castille, ny ailleurs l'humidité n'y soit si grande, si est-ce que la chaleur du Soleil, pour vehemente qu'elle soit, est bien requise, pour la pouuoir resoudre, & reduire à neant. C'est pourquoy aussi nos ancestres ont tenu les ruës larges, & que de nostre tẽps nos peres osterent tous les porches, & halles, qui rendoient les ruës humides, & ombrageuses : ainsi qu'il a esté recogneu par experience, à la grande commodité & fraischeur de la Cité. *Fer.* Vostre dire est certes veritable, & est fondé sur vne raison naturelle. Et combien que ie ne doutasse point que c'estoit la cause pourquoy les maisons auoiẽt si peu d'estages, toutesfois ie n'y auois pas prins garde de si prés. Partant i'estime, que c'est la consideration qu'on a deuë sur ce fait à Seuille, & qui deura estre obseruée à l'aduenir. Cela me semble encore estre la cause pourquoy on n'habite point volontiers aux terraces, ou hautes chambres, ou galetas des maisons. Parce qu'elles sont mal commodes en Hyuer, & en Esté, on ne sçauroit souffrir l'extremité de la chaleur, & à telles hautes chãbres les maistres ne s'y tiennent gueres, ains les seruiteurs seulement, ou bien elles leur seruent de greniers. Et au contraire en Castille chacun se plaist d'y demeurer. Tellemẽt que ce n'est pas par inaduertance que les maisons sont icy basses, ains de propos deliberé. Or allons voir Dom Nugno, & nous entẽdrons de luy comment il veut bastir ceste sienne maison, à laquelle pour vray il a donné vn beau commencement, & y voit-on vn bon bastelier pour la fabrique d'icelle. *Conf.* Sçachons s'il est en-

pesché, deuant que descendre de cheual. D'autant qu'õ ne doit point visiter les malades à toutes heures. *Fer.* Il n'en est pas de besoin. Car le Seigneur Velasque doit estre auec luy : comme ie voy par sa mule que voila. Entrons seulement, ie vous conduiray. *Cons.* Bon iour & bonne santé, seigneur Nugno. Vous soyez les bien venus, Messieurs. Ie suis tres-aise de vostre arriuée, attendu que le seigneur Velasque est icy, il vous entendra bien, quelque langue que vous vueillez parler, ou quelque discours, question & dispute que vueilliez faire. *Fer.* Il n'en sera pas de besoin, mais sommes maintenant bien d'accord, cõme de bons voisins : pourueu que vous ne nous jettiez aux champs comme de coustume. *Vel.* Le Seigneur Dom Nugno, ne fait point de mal en cela, car on tire tousiours quelque vtilité de tels differens. *Fer.* Vous vous en passerez bien, veu que nous pouuons tous apprendre de vous. Et d'ailleurs vous estes si accoustumé à toutes ces disputes que merueilles. *Nugno.* Au contraire ie m'y sens fort debile : d'autant que ma maladie, en laquelle on m'a tiré par trois fois du sang, a esté si lõgue, que ie ne puis reprẽdre bonnemẽt mes forces. Et puis la maladie m'a laissé vne si grande alteration, que ie ne me puis saouler de boire, & iamais les Medecins ne m'y ont sçeu ordõner quelque bon remede. *Fer.* Ie cognois vn certain personnage, qui ne se fust donné beaucoup de peine d'vne telle maladie. Parce que se trouuant vne fois malade d'vne fiéure continuë, auec vne grande alteration, comme le Medecin luy ordonnoit plusieurs remedes, pour l'vn & l'autre, il luy respondit en ceste sorte. Ie voudrois, Monsieur le Medecin, que vous me garan-

uissiez seulement de la fiéure : car ie ne me soucie pas beaucoup de la soif, si elle me demeure. *Nugn.* Ie ne suis point si subjet à boire, comme vous dites D'autant que lors que ie me trouue bien, i'esuite toutes choses qui prouoquent la soif. Mais certainement la soif que i'ay maintenant, m'est restee d'vne certaine medecine que ie prins vne fois. *Consal.* Voila pourquoy je deteste les medecines, & ceux aussi qui les employent. Et certes si vous n'eussiez point vsé de medecines, vostre maladie eust esté plus courte, & vostre foiblesse beaucoup moindre. *Velasque.* Les Medecins ne sçauent faire autre chose. *Consaluo.* Ie voudrois qu'ils ignorassent ceste mesme chose. *Nugno.* Si vous eussiez ouy leurs disputes, quand ils consultoient pour me purger, ou me saigner, vous auriez plus de raison de dire ce que vous dites. *Consalua.* Ie me passe bien de le sçauoir, parce que i'ay beaucoup d'autres raisõs, pour affermer ce que je dis : il y a long-temps que ie sçay, que les Medecins s'accordent rarement ; & oserois dire encores, qu'ils entendent peu souuent les maladies des patiens. *Fer.* Il y a aussi long-tẽps que ie sçay que vous estimez, que ce soit gaillardise de mesdire des Aduocats & Medecins. Vous direz donc tout ce qu'il vous plaira, si vous faut-il de gré ou de force, fier aux vns vostre vie, & aux autres vos biens. *Cons.* Ie puisse mourir de mille morts si ie le fay, car ie n'ay iamais esté saigné, & ne me suis oncques serui des Medecins, depuis que ie frequente le monde. Et me trouue mieux disposé que vous, qui auez tousiours quelque Medecin à vostre queuë. *Fer.* Vous ne craignez point le Taureau, estât en vn lieu bien asseuré. Mais ie vous promets

bien que si quelque maladie vous secoüoit vne bõ-
ne fois, vous appelleriez plus de sept fois les Me-
decins. *Conf.* Il se pourroit faire que le mal fust si
vehement, qu'il m'osteroit l'entendement & me les
feroit appeller. Mais n'ayez peur de cela tant que
Dieu me laissera à mon bon sens. I'ay vescu 50. ans
sans vser de Medecins. Et me suis guary de plu-
sieurs maladies, en tenant seulemẽt vn bon regime
de viure, de maniere que ce me seroit vne grande
folie, si maintenant ie me voulois ayder de nou-
ueaux medicamens contre ma coustume. *Nug.* Si le
Seigneur Ferdinand vouloit nous pourrions auoir
du plaisir à vuider ceste dispute, & me semble que
le Seigneur Consaluo est de mon opinion. *Ferd.* Ie
ne veux maintenant cõtester contre vous, ores que
ie me suis tousiours pleu à deffendre la verité. *Con.*
Il ne tiendra pas à moy, & partant cõmencez quãd
vous plaira, puis que nous auons la commodité
de ce faire. *Ferd.* Il me semble certes, Seigneur
Consaluo, que ce soit vne mocquerie de dire que la
Medecine soit vne nouuelle inuention, estant la
plus ancienne science du monde, comme vous sça-
uez, receuë & approuuée de Dieu & des hommes.
N'auez-vous point leu dans l'Ecclesiastique; Que
le Seigneur a creé de la terre la medecine, & que
l'homme Sage ne la doit point fuir, à cause qu'el-
le surhausse & honore la teste du Medecin, & que
par icelle il sera grandement loüé des Roys &
Princes. Nos Escriuains aussi, & les professeurs
des lettres humaines en font fort grand estat,
& jaçoit qu'ils ne s'accordent point touchant
son origine, ils sont tous neantmoins d'ad-
uis, que les inuenteurs d'icelle doiuent estre ho-

norez comme Dieux. Aucuns ont pensé que c'estoit Mercure, d'autres Apis & Apollon. Esculape la pratiqua, & mit en éuidéce, & partát il fut adoré comme Dieu. Homere vraye fontaine des bons esprits, l'a loüée en diuers endroits, & le glorifioit & reputoit bien heureux d'enseigner à tout le môde la forme & proprieté des plantes, & autres simples. Vous sçauez mieux que moy, quel compte en ont fait les Empereurs & grands Princes. Vous auez leu les graces & priuileges qu'Alexandre le Grand conferoit à Aristobule Medecin, & le Roy Ptolomée à Erasistrate. Pareillement les salaires incroyables qu'ils ont eu à Rome du temps des Empereurs, tesmoin Pline, & plusieurs autres Autheurs: bref considerez cóbien nous deuons priser la santé, qui excelle tous les biens de ce monde, fors que ceux de l'esprit. Nous pouuõs aussi comprendre cóbien est mauuaise la maladie, en ce que nous auons dit, qu'il faut honorer les Medecins & la medecine, qui conseruent la santé, & nous preserue des infirmitez. *Vel.* Ores que le Seigneur Ferdinãd n'aye pas allegué beaucoup de choses, est-ce qu'il faut qu'il aye leu beaucoup de liures. *Consaluo.* Vous vous estes porté en bon Orateur: puis qu'ainsi est, il m'en faudra faire de mesme. Mais neantmoins ie veux que vous sçachiez que ie ne blasme point la vraye Medecine, car ie vous ay dit, que ie me sers de la diette, & du bon regime quãd ie me trouue mal: quelquefois aussi des racinettes & herbes, & d'autres choses que i'ay experimentées. Mais ie reprouue les abus qu'on y fait: les ignorans Medecins, lesquels l'ont auilie, en faisant mestier & marchandise, & qui pour paro-

dett

d'estre quelque chose, sophistiquent & brouillent les receptes, & rendent plus obscur ce qui est assez clair de soy-mesme, cõme la vraye medecine a tousjours esté. Les hommes se medicamentoient au cõmencement l'vn l'autre gratuitement & charitablement, & non comme mercenaires. Encores cela se faisoit auec des herbes de grande vertu, & bien apprououées, & non point auec des drogueries venimeuses & brouillées. Car vous ne sçauez ce qui entre aux medicamens ny leurs vertus, ny d'où est-ce qu'on les a aportez, ny la quãtité d'iceux, car le plus souuent les ingrediens sont innumerables. La Medecine qui est loüée dans l'Ecclesiastique, est celle dont on vse, & qu'on vsoit anciennement, & est celle dont furent inuenteurs les hommes, qui furent honorez comme Dieux : ainsi que vous dites. Car ce furent eux qui descouurirent les vertus & proprietez des herbes, des pierres, & fruicts, & de semblables choses. Et s'en seruoient contre toutes douleurs, passions & maladies, sans qu'ils daignassent la reduire en art ny preceptes aucuns, ainsi que la malice & curiosité des personnes a fait depuis. C'est pourquoy nous ne lisons rien qui ait esté mis par escrit auparauant Hippocrates, lequel cõme témoigne Pline apres Varron, fut le premier qui mit par escrit la Medecine, & la reduit en art. Les Romains se passerent de Medecins, durant six cens ans, & ne les voulurent receuoir aucunement: & toutefois ne furent oncques si sains ny allegres, Vray est que l'an de la fondation de Rome, 535. estans Consuls. L. Emilius, & M. Libius, à la persuasion de ie ne sçay qui, on introduit dans Rome vn Medecin de la Morée, appellé Arcagathus,

auquel on donna vne maison, & luy fut assigné salaire du public. Vn tel cõmencement fut fort agreable, à cause de la nouueauté. Mais apres qu'on eut experimenté ses ordonnances, ses saignées, cauteres, & autres estranges manieres de remedes, il fut banny & ses compagnons de la ville de Rome, qui y estoiẽt desia abordez. Cela fut fait de l'authorité & conseil du grand Caton le Censeur, qui vesquit iusques à 85. ans, sans Medecins ny medecines. Apres la mort de Caton, les Medecins, ensemble plusieurs autres vices s'y glisserent auec le temps. Mais tout cela se faisoit sans aucune tyrannie: car les Medecins enseignoyent & ordonnoient à leurs voisins, ce qu'ils sçauoient leur estre bon, & qu'ils auoient experimenté. C'estoit l'amour & la charité, qui medecinoit, non l'ambition ny les poisons. Les Babyloniens aussi, qui furent reputez gens sages & sçauans, ne sçauoient que c'estoit des Medecins, comme racomptent Strabon & Herodote, ains ils faisoient conduire ou porter les malades és ruës & planetes publiques, afin que tous leurs voisins & amis, qui pouuoient auoir quelques experience ou cognoissance de semblables infirmitez, leur donnassent quelque bon conseil ou remede. Nous lisons pareillement que les Egyptiens en faisoient autant & en Espagne les Portugais. Depuis ce siecle d'or les Medecins se fourrerent aux maisons & Palais des Princes, & furent grandement honorez & renommez. Hypocrates fut le premier, la fontaine & le pere de tous les Medecins. Depuis Aristogenes fut fort aymé d'Antigonus Roy de Macedone, & Asclepiades son familier & compagnon, fut grandement chery du

grand Pompée. Antoine Musa, les deux Apollodores, & Cornelius Celsus Romain furent fort fauorisez d'Auguste l'Empereur. Erasistrate acquit vn grand bruit, pour auoir compris que la maladie du fils d'Antiochus, procedoit de l'amour qu'il portoit à sa belle mere. Maintenant Hippocrates, & Galen sont les deux grands porte-enseignes de la Medecine. Ie sçay bien toutesfois qu'aussi-tost que les Medecins commencerent à regner, la vie des personnes commença pareillement à s'abbreger. Car les anciens Romains estoient plus sains, & viuoient plus long-temps que vos Roys & Empereurs, qui constituerent forces salaires, & octroyerent de grands priuileges aux Medecins. Si vous ne voulez adjouster foy à mon dire, Alexandre le Grand, que vous auez amené pour exemple, vous en fera foy, lequel n'atteignit point l'aage de quarante ans. Interrogez les gens vieils des bourgades & montagnes, qui ne veirent oncques Medecins: & d'autre part enquerez-vous des jeunes hommes qu'on voit ordinairement nourrir aux Cours des Grands, & aux villes, entre les mains des Medecins. Sçauez-vous pourquoy les Medecins furent receus à Rome? Ce ne fut pour autre occasion, que celle que ie viens de dire, à sçauoir que l'intemperance desordonnée des personnes, & qu'à faute de vouloir tenir bon regime, & de se vouloir penser soy-mesme, les hommes commirent le soin, & la charge de leur santé aux autres, qui n'en pourroient auoir si bonne cognoissance. C'est l'opinion de Pline, & d'aucuns autres. Et de là est aduenu, qu'il y a eu grand changement & dommage à la santé, & aux mœurs des personnes. D'autant que chacun laissant la charge

Alexandre le Grand ne vesquit que 32. ans, ayant regné 12. ans, selon Arrien.

& le soucy de soy, pour le transporter à vn autre, & le confiant & remettant aux Medecins, qui ne regardent que leur profit particulier, & non ailleurs, ils commencerent à ne se seruir de remedes communs & accoustumez, & faire des compositions meslangées & sophistiquées, chercherent aux quatre coings de la terre, d'herbes & autres choses non veuës ny cognuës, deceuans les hommes, sous couleur de quelques proprietez occultes, supposées auec des noms nouueaux, & faux, & desguisans les appellations des remedes ordinaires & communs, & par ce moyen ils faisoient traffic & marchandise de leur science, & se fouruoyent du grand chemin battu, pour suiure les nouueaux sentiers, controuuez nouuellement. De là est venu la source des distillations, des choses plus ordes & sales qu'on sçauroit imaginer. De là sont procedez tant de syrops, & de iuleps, de breuuages, doux, amers, clairs, espais, de tant de sortes, que le diable seroit bien empesché de les nommer, tant s'en faut, que les anciens les ayent peu penser ny deuiner. De là a eu source aussi l'or potable, ensemble de mãger les pierres broyées, ou liquefiées, les cornes: le fer pareillement pour estre englouty, ainsi que le deuore l'Austruche, & ce contre toute nature d'hõme, de là finalement est venuë l'inuẽtion du Mithridat, de la Theriaque, & autres compositions qui sont meslées de plus de trois ou quatre cẽs ingrediens, dont vne partie sont venimeux. Et quand bien tous les simples, & autres choses qu'on y met, seroient bõnes d'elles-mesmes, si est-ce qu'vn tel assemblage de choses dissemblables, & incompatibles, rend tels medicamens veneneux, desplaisans & odieux.

Il y a enuiron cent cinquante ans, que Pline a laissé par escrit, que tout cela n'auoit esté inuenté par les Medecins, sinon pour faire parade, & ostentation de la vaine apparence de science. Par ce qu'il est impossible que la nature aye enseigné ny monstré aucune experience, de choses si discordantes, esquelles n'y a proportion, sympathie, ny par maniere de dire trempe aucune. Et toutesfois se sont trouuez des Medecins, qui ont faict des experiences si temerairement, & sans discretion, qu'ils ont plustost aduancé la mort du malade, que luy donner guarison, & se sont fait payer à leur volonté, & à leur mot, pour le salaire de leur auoir osté la vie. Et ce qui est pis, qu'ils commettent ces lourdes fautes sans crainte d'estre repris ny chastiez. Et de fait, la preuue est éuidente des Medecins qui tuent ordinairement les patiens, sans encourir aucune peine ny punition. En somme, Seigneur Ferdinand, la meschãceté des hõmes, a gardé la meilleure, & plus excellente chose du mõde, & au lieu qu'elle estoit naturelle, facile, & claire, ils l'ont artificiellement obscurcie, ont conuerty le deuoir de charité en profit particulier, la pitié & misericorde, en ambition & marchandise, broüillé, & desgüisé si bien toutes choses, qu'il semble que nul puisse exercer la medecine, s'il n'est Medecin iuré. Ils se mocquent des ordonnãces vulgaires & communes, s'en font à croire, touchant leurs mysteres, inuentions, & artifices: de maniere, que mesme les appellations des choses sont par eux cachées, mettans en auant des mots barbares & incognus, quãd ils voyent qu'on cognoit les noms Grecs & Latins. D'auantage ils ont controuué certains signes, cha-

characteres & chiffres, afin qu'aucun ne les puisse entendre, horsmis ceux qui sont du serment, au lieu que ceste science deuroit estre publiquemēt entenduë d'vn chacun. Que diray-ie de leurs opinions contraires. Les Arabes ne s'accordent point auec les Grecs, & les vns & les autres se contrarient entr'eux. La practique d'Auicenne est beaucoup differente de celle de Galen, & des anciens : de sorte qu'elle semble estre toute contraire. Les Medecins du iourd'huy, n'exercent point la medecine comme Auicenne, & les autres: ains ce sont toutes nouuelles inuentions & opinions. Si vous assemblez deux ou trois Medecins pour consulter, vous trouuerez que leurs opinions seront differentes: & si toutesfois elles s'accordent, ce sera auec grand danger du malade. Si vous recherchez leur opinion à part, [sa]ns que l'vn sçache rien de l'autre, c'est grand merueille si leurs ordonnances ne sont differentes & contraires. Il n'est pas necessaire que ie perde plus de temps touchant cecy, d'autāt que vous en auez tous les iours l'experience deuant les yeux. *Vitasque.* Certainement ces Gentils-hommes estoient preparez pour venir discourir de ceste matiere, afin de faire apparoir leur science & éloquence, veu qu'ils en parlent si bien à propos & d'affection. Partant ce sera bien fait de les interrompre, & d'abreger leurs discours. *Nugno.* Cela ne seroit maintenant beau ny honneste : & les Medecins ne demeureront pour cela, sans qu'on prēne leur deffence en main. Ie prendray vn singulier plaisir à les entendre disputer. pourueu que ce soit auec mesure, & (cōme les praticiens parlent) qu'on ne passera plus auant que les repliques, de façon que le Seigneur

Consaluo pourra encores à son tour dire son aduis vne fois sans plus, apres auoir ouy celuy de sa partie, ores qu'il a esté assez prolixe en son discours: & quand les discoureurs auront contesté & plaidé ainsi qu'Aduocats, par forme d'escritures, aduertissemens & contredits, vous Seigneur Velasque prononcerez l'arrest pour celuy qui aura meilleur droict. *Cons.* Quant à moy i'en suis content, sans préjudice neantmoins de me pouruoir par appel, au cas que l'on me fasse tort. *Fer.* I'en suis aussi content, & ay telle asseurance en la iustice de ma cause, & au sçauoir & bon iugement du Seigneur Velasque, que ie m'obligeray volontiers d'acquiescer à sa sentence. *Velasque.* L'affaire que vous me commettez est certainement fort difficile. Ie diray neantmoins sur cela, ce que Dieu m'inspirera pour terminer tout ce different, pourueu qu'il soit libre à chacun de croire ce que bon luy semblera. *Nugno.* Il semble que le Seigneur Ferdinand se leue de la chaise pour se preparer à maintenir sa cause. Qu'il vienne à la bonne heure quand il luy plaira. *Ferd.* Ie pensoy, Seigneur Consaluo, entendant le commencement de vostre discours, que vous ne parliez que par mocquerie, mais ayans prins garde qu'en iceluy vous remarquiez beaucoup de beaux enseignemens & d'histoires merueillables, il m'a semblé que vous auez entrepris ceste matiere à bon escient: partant ie vous veux respondre comme il appartient. Si i'ay bien conceu vostre dire, vous voulez inferer, qu'il ne faudroit point de Medecins qui fissent vne expresse & particuliere profession de leurs art, ains que nous fussions tous Medecins les vns des autres. Vous ne voulez

pas non plus que la medecine aye nuls preceptes de l'art ny fondement certain sur la Philosophie ou autre science; mais qu'il ne nous faut suiure que la seule experience, & les seules conjectures, en adherant à la voix du peuple : tout ainsi que si nous estions aux bois parmy les bestes sauuages, où n'y a raison, discretion ny police. Ce sont les deux points que ie pretends premierement refuter & destruire : puis ie respondray aux imputations que vous leur faites d'estre malicieux. Quant au premier, il est certain que vous n'auez point de raison de parler ainsi. Car le nom & l'office du Medecin est saint & desirable. Iesus Christ nostre Sauueur, ne dédaigna point d'estre appellé & se reputer Medecin, lors que parlant de soy-mesme, il dit que les sains n'ont point besoin de Medecins, & quand il illumina l'aueugle, luy remediant auec la bouë & de la saliue. Et lors que pour guarir le Samaritain, il voulut le medicamenter en épreignant de l'huyle & du vin. En apres sa diuine bonté n'est point en mespris de donner guerison aux malades, & de recommander le mesme à ses Apostres. D'auantage l'Apostre S. Paul, grande trompette de l'Euangile & Docteur des Gentils, fit office de Medecin, lors qu'escriuant à Timothée, il luy conseilla d'vser du vin qui ne fut guere fort, ny gros, pour conforter son estomach. S. Luc a aussi esté estimé & nommé Medecin. Cét estat n'a pas seulement esté attribué aux apostres, ains aussi aux anges. L'Ange Raphaël se porta comme Medecin, en tant qu'il donna conseil, & bailla vne recepte à Tobie, pour se medicamenter soy-mesme, & recouurer la veuë, de façon que pour ce regard il n'y a eu aucun lieu de

pouuoir cõtredire, attendu que l'art du Medecin est
utile & necessaire à tout le monde, & sa dignité
honorable. Or s'il s'est trouué des Medecins mali-
tieux, & pleins d'ambition qui en ayent abusé, suy-
uant ce que vous auez dit, les bons & sages n'en
doiuent pourtant estre repris. Il n'est pas aussi in-
conuenient qu'ils ne se trouuent tousiours quelques
particuliers, gens doctes & versez vniuersellement
aux sciences, que selon leur esprit & experience ne
la puissent exercer pour leur plaisir, & leurs amis,
sans se vouloir autrement qualifier Medecins, ny
trancher des Docteurs, ny l'exercer indifferemmēt
à l'appetit de l'ignorante populace, chose qui ne
leur seroit honneste ny fructueuse. Touchant les
Romains qui furent enuiron six cens ans sans en
vser. Vous dites vray: mais cela fut par ignorance,
ou bien parce que toutes choses estans en leurs cō-
mencemens rudes & imparfaites, se polissent peu à
peu, & en fin par succession de temps prennent ac-
croissement, s'approchans de quelque perfection:
comme il est aduenu qu'en la mesme ville toutes
les sciences qui florissoient en la Grece, & ailleurs,
y ont esté comme transportées, & consequemment
la medecine. Quand au second point, que vous auez
allegué: que les preceptes d'icelle sont incertains
qu'elle est sans nul fondement legitime, & qu'on
ne se doit tant arrester à la raison, ny aux premie-
res causes qu'à l'experience. Vous estes grande-
ment abusé en cela, & m'estonne fort que vous
n'ayez cognoissance de la forme, & des regles
medecinales, & de la composition de ses medica-
mens. Car vous ne pouuez ignorer en premier
lieu que les medicamens, que les Empyriques se

donnent, sans consideration, science ny iugemen
sont fort douteux & dangereux, veu que les com
plexions se changent communément auec le temps
les lieux, & plusieurs autres circonstances. Telle
ment qu'il est bien requis, que celuy qui se mesl
de faire la Medecine ou Chirurgie, entende tout
ces choses, ensemble les premieres & secondes ca
ses apparentes & occultes des maladies. Il est t
talement impossible que celuy-là sçache ny pui
guerir vne infirmité dont il ignore la cause. Il fa
qu'il entende de plus, la composition du cor
humain, par le moyen de l'Anatomie, les quat
humeurs qui l'establissent, celles qui abondent
pechent par deffaut: car il ne faut pas douter, qu
selon la varieté des causes & occurrences qui su
uiennent, il ne faille aussi changer les remedes. Il s
faudroit gouuerner autrement, si les maladi
procedoient des quatre humeurs, comme aucu
ont voulu dire, ou bien si elles ne prouenoie
que de la seule humidité, selon Erophilus, ain
que Cornelius Celsus a laissé par escrit, ou
elles sont causees par les esprits vitaux, comme
semble à Hippocrates, ou bien finalement, si, s
lon Erasistratus, estant le sang attiré par les ve
nes, transfus apres, & transmis aux arteres, o
veines des esprits vitaux & sang spirituel, il s'
ensuit inflammation, qui cause vn grand mouu
ment, ou frequence de poulx, qui est l'indice de l
fiévre. De maniere que celuy qui ne sçait la vra
source & origine des maladies, ne peut ordonn
les remedes conuenables. Vous voyez donc que
comment la Medecine est vne science, & qu
pour bien medicamenter, la Philosophie me

mes y est requise, & qu'il faut qu'vn bon Medecin entende les causes, & les effects des maladies; & en outre, les proprietez des metaux, mineraux, & des pierres, des arbres, fruicts, plantes, herbes & leurs racines: des animaux & de toutes les choses qui peuuent seruir, pour medicamenter : afin qu'on ne fasse point d'erreur en l'application des remedes. Ie ne nie point que l'experience ne soit bonne, vtile, & saincte : mais elle ne peut subsister, sans raison & causes fondamentales, & ie ne sçaurois croire que les anciens ayent pratiqué la Medecine fortuitement, & sans consideration. Mais ie croiray plustost, qu'apres auoir prealablemẽt examiné, & pourpensé, ce qui estoit plus propre, & meilleur, ils faisoient apres leurs experiences. Tellemẽt que nous ne deuons point attribuer tout l'honneur, à la seule experience, puis que le conseil, & la prudence, y ont la meilleure partie : attendu mesmement que tous les iours se descouurent & naissent plusieurs nouuelles sortes de maladies, esquelles l'experience ne peut pas beaucoup seruir, ny l'vsage aussi, veu que nous ne pouuons auoir des choses, que nous ne cognoissons, ny n'auons iamais veuës, & ne sçauons leur origine. Parquoy il faut cognoistre par art & science les causes plus obscures, & profondes les vices & corruptions qui peuuent proceder des humeurs, és membres interieurs de l'homme: comme la chaleur, frigidité, faim, trop grãde repletion, & choses semblables. Il faut qu'vn bon Medecin sçache, que nous appellõs les actiõs, & operations materielles : par lesquelles nous receuons, & rendons l'esprit & souffle: par lesquelles

nous mangeons, beuuons, & digerons les viandes, & breuuages, pour estre distribuez par tous les membres. Il faut aussi qu'il entende la raison du continuel mouuement du poux, des arteres, l'occasion des veilles, & songes : choses toutes necessaires, pour la conseruation de la santé de l'homme, & guerison des maladies. Les passions & douleurs innumerables des membres interieurs, luy doiuent aussi estre cogneuës, voire estre veuës & maniees, par le moyen de l'Anatomie qu'on fait des corps morts, ausquels il doit attentiuement considerer la figure, la couleur, la grandeur, ordre, durté, blancheur, & assiette de tous les membres : leurs varietez, differences, & functions, comment ils sont conioincts ensemblement, & cedent l'vn à l'autre, ainsi qu'il a esté pratiqué autrefois par Philus, & Erasistratus, qui manderent pour cét effect les corps de ceux, qui auoient esté iugez à mort : d'autant que c'est vne chose certaine que le Medecin ne pourroit cognoistre d'où, ny comment procedent les douleurs, ou accidens suruenus dans le corps, ny faire quelque bonne application des remedes, sans auoir l'intelligence de la composition, & fabrique du corps de l'homme. Or pour abbreger, ie vous dy, qu'vn bon Medecin doit sçauoir tant de choses, qu'à peine pourroient estre recitées, par les meilleurs Philosophes, tant s'en faut qu'on les puisse cognoistre, ny experimenter, tellement que selon Macrobe, Hypocrates disoit, qu'il seroit expedient, qu'vn bon Medecin cogneut les choses passées, entendit les presentes, & pronostiquast les futures. Si vous m'auez donc bien entendu, Seigneur Consaluo, vous serez contraint de

onfesser qu'il est necessaire, que les Medecins
ent des preceptes, regles, & maximes fondées és
ts, & sciences, esquelles ils soient aussi bien ver-
z, & d'autant que tous ne peuuent pas les auoir
prises, il est raisonnable, & necessaire, qu'il y ait
xprés des Medecins, qui en fassent profession par-
culiere, & qu'ils soient par tout respectez, & ho-
orez, selon leurs merites. Ie vous accorde bien,
ue les vices se sont fourrez dans Rome, en mes-
ie temps que les Medecins y furent receus, &
mble que Dieu l'a fauorisé en cela, luy enuoyant
remede, cõme, & sur le poinct qu'il presentoit,
ue le desordre, & les maladies y deuoient entrer.
ar, vueillez, ou non, vous me confesserez que les
ledecins n'estoient pas autheurs des dissolutions,
que quand ils en voyoient, ils taschoient de les
ster, & retrancher le mal, que l'intemperance y
uoit apporté. Vous n'auez non plus d'occasion
e vous plaindre de l'inuention des sirops, eaux
istillées, & autres compositions medecinales, &
euriez plustost loüer l'industrie de ceux qui ont
sté les autheurs, & l'attribuër à la bonté, & mise-
corde Diuine, laquelle nonobstant nos demeri-
s, nous enuoye iournellement de nouueaux re-
iedes, comme il nous visite aussi par diuerses ma-
dies. Or si les anciens ont ignoré les eaux odo-
intes, & alambiques, nous auons autant d'auan-
iges sur eux. Il y a beaucoup d'autres choses qui
ur ont esté cachées, comme l'Ambre, le Musq, &
Zibet, qui ont neantmoins vne odeur suaue, &
xcellente. L'ignorance aussi des ingrediēs du Mi-
idat, & Theriacque, auec leur proportion, vous
it pareillement aussi les blasmer: dont les effects

sont salutaires. Mais encores estes-vous plus re-prehensibles de dire, qu'il faudroit punir les Medecins, comme coulpables de ceux qui meurent entre leurs mains, & comme ayans malicieusement fait mourir les malades, plustost que par ignorance. Car si vn Medecin pense vn malade, & le traicte selon la methode, les reigles de son art, & sa conscience, l'interuention de la mort ne luy peut estre imputé, tant s'en faut que le Medecin soit aucunement punissable, suiuant l'opinion de Platon. Au reste il est bien raisonnable, qu'apres auoir choisi vne vacation, auoir beaucoup despensé aux estudes, & s'estre acquitté de son obligation & deuoir enuers vn malade, le Medecin soit satisfait de sa peine : attendu que selon la loy diuine, & humaine, tout mercenaire merite recompense, & que Dieu commande de ne fermer point la bouche à vn bœuf qui laboure la terre, ou triture le grain. Mais encore seroit-il plus intolerable si malicieusement ils sophistiquoient leur art, par des noms controuuez ; ce peut estre ils font pour rencontrer des noms plus propres aux choses, & conformes à leur origine, & proprieté, que le vulgaira ne peut ny entendre, ny cognoistre. Pour le regard de leurs lettres, characteres, & chiffres, c'est vne objection qui ne merite point de responce : chacun sçait que cela se fait pour euiter plus grande peine : d'ailleurs chacune science à ses propres termes de l'art, & manieres particulieres, abreuiatures, & chiffres differentes des autres sciences. Le blasme que vous leur donnez de leur diuersité d'opinions, s'en va aussi en fumée. Qui ne sçait l'incertitude, & diuersité des iugemēs humains, en toutes sciēces, & professiōs &

qui se presente, c'est peu de cas que de la verieté opinions, pourueu que l'institution soit bonne, cela peut estre sans nul danger : veu que par di-s moyens on peut paruenir à la cure d'vne ma-ie. Parquoy il me semble que vos allegations it sans nul fondement, & que sans disputer plus int, vous deuez changer d'opinion, & esperant e vous le ferez, ie ne passeray pas plus outre. *Nug.* :rtainement, Seigneur Velasque, combien que ie m'y cognoisses gueres, il me semble que le Seieur Ferdinand a discouru tres-élegamment & ctement declamé, & de ma part ie me renge du sté des Medecins. Ie ne sçay ce qu'en voudra -e le Seigneur Consaluo. *Velas.* Il dira ce qu'il luy iira, ie ne m'en formaliseray point d'auantage, is que vous m'auez constitué arbitre de vos dif-ens, c'est son rang de parler, il à de l'âge & de la scretion pour repliquer ce que bon luy semblera. *ns.* Ie suis si esloigné de croire ce que le Seigneur :rdinand a mis cy dessus en auant, que ie vous iure r ma conscience, que ses propres raisons m'ont ustost confirmé en mon opinion, qu'autrement, que ie n'estois tant ennemy des Medecins, au-rauant que ie l'écoutasse, comme ie suis mainte-nt : surquoy, si ie suis bien fondé où non, on le gnoistra par ma replique. Or pour venir à la ma-:re, ie ne veux point nier que ie n'aye dit, entendu que mō souhait ne soit tel, qu'il seroit bon qu'il eut point de Medecins aux villes ny aux chāps: s'il les y falloit souffrir qu'ils exerçassent la me-cine gratuitement & par charité. D'autant que cela se faisoit ainsi, qu'on vsast des remedes plus mmuns, cogneus, & approuuez, & de ceux

qui ont beaucoup veu & apprins, leu & experi-
menté, les inconueniens qui furuiennent seroient
moindres. & on n'ordonneroit point de medecine
que bien à propos, non plus que les seignées: &
par mesme moyen, il n'y auroit point de difficulté
ny en la profession ny au langage, ny en l'obserua-
tion des coustumes anciennes, & qui sont en vsage
& tousiours on suiuroit le grand & plus droit che-
min. De cela fait foy vne partie de la medecine ap-
pellée dietaire, qui consiste, à sçauoir quelle reigle
& regime de viure on doit tenir, pour la conserua-
tion de la santé, & guerison des maladies, quel
choix on doit auoir des viādes, plus ou moins, cha-
cun selon sa coustume: le tout neantmoins par bon
conseil, sans qu'il soit besoin de grandes ordonnan-
ces ny recepte. A ceste forme de medecine se ren-
gent tous volontiers, fors ceux qui veulent se de-
border par excez. Si donceques en cecy, qui est de
plus grande importance, nous pouuons viure sans
Medecins, ny autres maistres, pourquoy aux autres
parties de la medecine, ne ferons-nous en sorte
qu'elles soient si claires enuers chacun comme la
dietaire: puis que cela se feroit auec moins de diffi-
culté, moins de danger & moins de peine, comme
ie diray tantost apres auoir respondu à vos argu-
mens? car ie veux respondre d'vne autre façon, puis
que nous sommes contraires en opinions. La com-
paraisō que vous dites Iesus Christ nostre Seigneur
auoir fait de soy auec les Medecins, tend à vouloir
deffendre la cruauté des Lyons, attendu que luy
mesme se dit estre lyon, & sans cela vostre argument
seroit bien foible, & que le nom & l'office du Me-
decin seroit mieux seant à Iesus Christ, en le pre-
nant

uant cõme dessus, & non point comme mercenaire ny particulier comme vous. Que mon dire soit veritabl , souuenez-vous, qu'il a premierement approuu mon opinion que la vostre , puis qu'il ne fit point de distinction entre ses disciples , à fin qu'vn d'entr'eux medicamentast plustost que l'autre; ains il commanda à tous indifferemment, & leur dõna la grace de pouuoir guerir, comme vous auez dit. L'exemple aussi de l'Ange Raphaël, & de S. Paul fait contre vous, veu qu'ils ne renuoyerent point les malades aux Medecins particulieurs du peuple, ains ils les guerissoient sans eux ; non point auec vos medecines de Diacatholicon, Scãmonée, saignées: mais l'vn auec le remede du vin qu'il auoit experimenté, & l'autre auec la vertu & proprieté d'vn certain poisson que Dieu luy donna pour cét effect. De maniere que puis que Messieurs, cét office est commun aux Anges & aux hommes , il n'est pas raisonnable que deux ou trois particuliers se l'approprient, comme s'ils en estoient seuls les maistres (ainsi comme font les tyrans les terres d'autruy) sous couleur de dire, qu'ils sont Sages & seuls sçauans, comme vous dites; & à la mienne volonté qu'il fut ainsi, & s'il est vray, à la bõne heure: ie ne veux point nier que les lettres ne leur seruent beaucoup : mais ie veux dire , qu'elles ne sont pas necessaires pour medicamenter , fors que celles qui monstrent la vraye cognoissance des causes, tant éuidentes, que cachées, & mesmement de celles qui sont les premieres, & où le mal a prins son origine: mais ie veux dire, qu'il faut sçauoir sur & auant toutes choses , ce qui peut profiter pour la guerison de la maladie. Parquoy i'estime n'estre

chose necessaire, voire estre superfluë, & impossible en mon endroit, de rechercher l'intelligence des choses secrettes ou incogneuës, ny les questions, & controuerses des operations naturelles, ny tout le demeurant, que vous auez dit estre besoin de sçauoir & apprendre. Qu'il soit ainsi, nous voyons que les conseils de nature sont incomprehensibles: attendu que ceux qui les traictent, & ont tasché de les sçauoir tant Medecins que Philosophes sont si differens, & contraires en leurs opinions, qu'on ne sçauroit tirer d'eux aucune bonne reigle, ny certaine resolution: comment voulez-vous qu'vn Medecin sçache la vraye racine, cause intime, & premiere origine de toutes les infirmitez, puis que sur cela leurs opinions sont si diuerses, cõme vous mesmes cõfessez. Pourquoy dois-je plustost croire Hyppocrates, qui attribuë la cause des maladies aux esprits, qu'à Erasistratus, qui l'assigne à la transfusion du sang, des veines és arteres, ou bien à d'autres, qui alleguent d'autres principes desdites maladies? Comment voulez-vous qu'on sçache comme se faict la digestion dans l'estomach? De ma part ie n'adjouste non plus de foy à l'vn qu'à l'autre, puis qu'il y à vne telle varieté d'opinions. Aucuns tiennent que la viande se cuist dans l'estomach, par le moyé de la chaleur: les autres, qu'elle s'y corrompt, & d'autres qu'elle est cõme broyée minee & consommée: & entr'eux, l'vn denie le dire de l'autre, & chacun à des raisons apparentes & vray-semblables, pour soustenir son opinion, & à quelconque opinion qu'vn se vueille arrester, il faut que la forme de medicamenter soit contraire à l'autre. De maniere qu'il ne se faut point rom-

pre la teste, à les vouloir apprēdre, puis qu'il semble si difficile, voire impossible de les sçauoir, ains nous deuons contenter de bien entendre les remedes, que l'experience nous a enseignez. Puis donc qu'il ne sert de gueres de sçauoir d'où procede l'infirmité, moyennant que nous ayons cognoissance des remedes, ie me passeray bien de vouloir sçauoir, comment se fait la digestion des viandes, & me suffit de cognoistre quelle viande est plus facile à digerer, & comment nous pourrons ayder la digestion, pour obuier aux cruditez & indigestiōs, sans nous enquerir plus auant, comme elle se peut faire. Ie ne veux point aussi qu'on se mette en peine de sçauoir, comme est-ce que nous respirōs, ains comment nous preuiendrons toute difficulté de respiration, s'il est question d'y donner remede. Ie ne me veux point trauailler pour sçauoir qui fait mouuoir ou continuellement tressaillir les arteres, ny comment se fait ce remuëment, ains seulement que signifie son remuëment desordonné & inégal. Quant aux maladies que vous dites suruenir ordinairement de nouueau, cela ne vous sert de gueres, d'autant que quād cela aduiendroit, celuy qui entreprend la guerison d'icelles, se passe bien de sçauoir d'où elles sont venuës, attendu que la source des plus vulgaires & communes nous est incognuë, comme nous auons touché cy-dessus, ains il suffit d'examiner les remedes qui peuuēt apporter guerison, & comment se traitent les malades qui leur sont plus semblables, & en faisant telles experiences, on paruiendra à cognoistre la verité. Qu'il soit vray, prenez garde qu'en la verole, ceux qui pour leur guerisō se sont voulus gouuerner se-

lon l'art & science ordinaire & receuë, ont esté cause de la perdition des personnes, & que depuis que par experience, on a cogneuë la vertu du bois de Gayet, qu'on appelle bois sainct, la guerison s'en est ensuiuie, ores qu'on ne sçache point l'origine du mal, ny par quelle vertu occulte cela se fait. Vous est-il aduis que l'Anatomie, qui selon mon iugement est de peu d'effect, soit beaucoup necessaire? Elle me semble estre sans fondement, & pleine de cruauté. D'ailleurs és dilections des corps morts ou tuez, on n'y peut pas remarquer la couleur naïfue, ny la tendreté, ny dureté, ny les autres choses que vous auez alleguées, lesquelles sont, & voit-on aux hommes qui sont sains & en vie. Parce que si tant soit peu de froid, de peur, de lasseté, & quelqu'autre mediocre accident ou affection, peut faire & causer vn soudain & apparent changement exterieur, en la couleur & contenance de la face d'vne personne qui vit en bonne santé : combien est-il plus vray semblable que les membres interieurs, qui sont plus tendres & delicats, se changent & alterẽt, estans exposez en vn air non accoustumé, & à cause ou du sang perdu par les playes, ou à cause des maladies precedentes, & qui partant ne retiẽnent point leur assiette, ny ordre ensemble. Parquoy ie tiens pour asseuré, que c'est vne folie de croire, que la mesme harmonie & proportion qui se voit, & est au corps d'vn homme viuant, se puisse aussi trouuer au corps de celuy qui se meurt ou qui est mort. Et sans s'ayder de l'Anatomie, qui n'y peut de rien seruir, ceux qui suyuent la guerre, ou autremẽt peuuent voir ordinairemẽt beaucoup de playes & naureures, ou sans nulle cruauté on

eut voir de belles experiences, ny sans deschirer
u bourreler la chair humaine. De mesme peut-on
ire, à ce que vous proposiez, que les experiences
ont douteuses & frauduleuses, à cause qu'elles se
hangent selon le temps & les lieux. Ie dy que tels
hangemens sont procedez de l'experience, & non
le l'art : de façon, que c'est à l'experience que nous
ommes redeuables d'vn si grand benefice, pouuans mesmement par son moyen paruenir à la cognoissance de toutes choses. Quant aux responses
que vous faites à mes raisons, ie les trouue si debiles, qu'il ne m'est point besoin d'y repliquer. Car
le dire que les Medecins ne soient point cause des
desbordemens, attendu qu'ils ne donnent conseil
à nul d'estre dissolu, & qu'ils ordonnent les remedes aux excez, & dissolutions causée par l'intemperance. Ie vous dy, que les hommes deuiennent
plus desreiglez & intemperans, sous confiance que
les Medecins donneront bon remede aux maux Ps.108
qui en pourroient proceder, & que possible par ce
moyen eux-mesmes en sont cause. Or d'autant que
le Seigneur Velasque est icy present, ie veux alleguer, sur ce propos, ce que sainct Ambroise nous
enseigne, disant ainsi : Les commandemens & ordonnances des Medecins sont à la verité contraires à la loy de Dieu : parce qu'ils deffendent les
ieusnes & l'obseruation des Vigiles, & veulent tellement commander à l'homme, qu'il faut que celuy
qui veut adherer & croire les Medecins, renonce à
soy-mesme. Touchant l'exeption de la peine qu'ils
meritent, selon les loix de Platon, ie dy que vous
deuez quant & quant faire apparoir, de l'emologation & approbation d'icelles par les constitutions

Imperiales : car ſans cela, elles ne peuuent auoir grande vigueur. Et quand bien elles auroient lieu, Platon ne pretend point excuſer, fors ceux qui ſont gens de bien, & qui ſont innocens du danger, ou de la mort qui ſuruient au malade, & il n'entend comprendre que ceux, qui faillent à faute de ſçauoir bien leur office & deuoir, & comme diſent les Legiſtes, *qui ſunt in lata culpa.* Dequoy ie crie vengeance à Dieu, puis que ie ne puis auoir audiēce en la terre : attendu que ce ſeroit vne cōdition tres dure, de dire que les Medecins n'ignorent choſe aucune : là où ſi vous vous addreſſez à vn Aduocat pour conſulter voſtre procez, il vous reſpondra qu'apres auoir veu le ſac, il verra ce qu'il faut faire. Vn Theologien vous en dira le plus ſouuent de meſme, & pareillement les profeſſeurs des autres ſciences. Mais on n'a iamais veu vn Medecin, qui ne reſponde & die tout ſoudain ſon aduis, & ordonne quelque choſe à l'inſtant, pour infinis malades qu'il viſitera le iour, & à tant d'vrines qu'on luy monſtrera : aimant mieux faillir, que de confeſſer qu'il ignore le mal, & differer ſon ordonnance, iuſques à ce qu'il aura vn peu eſtudié ſur cela. D'autāt qu'ils ont leurs excuſes appareillées & promptes, pour rejetter ailleurs leurs fautes. Aſſçauoir, que le patient a fait quelque deſordre, que l'humeur eſt malicieux & reueſche: ſur quoy ie m'en rapporte à la compagnie, qui eſt icy preſente. I'aduoue bien que i'ignore les proprietez & vertus des ſimples, & de la compoſition qu'ils font de tant de drogues & medecines, & le confeſſe franchement : car ny Auicenne, ny les autres Medecins, ne les cogneurent oncques, eſtant impoſſible de comprendre l'harmo-

nie & proportion de trois cens drogues mises ensemblemẽt. Ie ne leur sçay point de gré de les auoir trouuées, s'il est vray ce que vous dites, pour estre chose detestable, & que nous deuons rejetter : ie n'estime non plus que le Musq ny le Zibet ou l'ambre soient sains ny profitables, ores qu'ils soient d'odeur plaisante, attendu que nous en fussiõs bien peu passer, comme choses inutiles à la santé du corps, & le plus souuent dommageables à celle de l'ame. Et puis que vous estes si sainct homme, & que vous auez opinion que les noms des drogues & des receptes ne soient point industrieusement & malicieusement obscurcies & déguisées, faites que desormais ils soient plus aduisez, & que leurs escrits & ordonnances soient intelligibles & escrites en caracteres communs, & lors ie confesseray qu'ils ne veulent donner occasion de mécontentement, ny de malfaire. De façon Seigneur Ferdinand, que puis que vos argumens & vos responses à mes raisons sont foibles & debiles, vous ferez bien de vous retirer de vostre opinion, & ne vueillez point, ie vous supplie, que la Medecine ne soit entenduë d'vn chacun, puis que cela ne se peut faire commodément & auec vtilité. Ne nous captiuons point à la mercy & volonté de deux ou de trois : à fin que nous n'ayons point d'occasion de nous plaindre auec Pline, à faute de nous sçauoir conduire, en ce que nous cheminons auec les pieds d'autruy, nous nourrissons selon l'appetit d'autruy, & que nostre santé & nostre vie, dépende de l'arbitre d'autruy. Ne nous posez tant de difficulté en cét affaire, qu'il soit besoin d'vser tout nostre aage, pour sçauoir bien me-

dicamenter, & que les Medecins acquierent presque plus de maladies, au trauail de leur vacation, que ne leur sont presentées pour estre gueries, en exerçant leur profession. Contentons-nous de pouuoir recouurer guerison, comme i'ay desia dit, par le moyen d'vne bonne diette, bon regime & gouuernement, sans aller chercher l'experience, qu'on appelle rationale, puis que la seule experience & pratique est suffisante. Ne croyez point que la raison ny methode ait inuenté la medecine, & que la raison l'ait procedée: par ce qu'estant trouuée, on l'a reiglée apres selon la raison. Les bons Laboureurs & Mariniers se rendent maistres par vsage & exercice, & non point pour estudier, à fin d'apprendre la proprieté des elemens, ny le cours des planettes, ny pour auoir leu les liures d'Aristote, touchant le Ciel & le Monde. Et puis que nous nauigeons ordinairement auec nos propres indispositions, parmy nos enfans, nos seruiteurs, nos voisins, il n'est pas raisonnable que nous soyons ignorans, de ce qui concerne nostre santé, pour auoir tousiours recours aux medecines: L'experience & les maladies nous y rendront assez diligens, adroits & propres. Il ne faut point chercher d'autre fondement, l'ancienne opinion & commune auec l'experience, nous seruira assez de guide, sans qu'il nous soit besoin de mettre la main à la bourse. Il messiet aux hommes d'estre moins habiles que les oyseaux & autres animaux, qui cognoissent, par vn instinct naturel, les choses Medecinales, pour se sçauoir guerir d'eux-mesmes. Le Cerf s'arrache la fleche de la naureure que le veneur luy a fait, auec l'herbe appellée dictam, ou Gin-

gembre du iardin. L'Arondelle remet la veuë à ses petits oysillons, auec la Chelidoine ou Esclere : le Porc sanglier se medicamēte auec l'herbe nommée Origanum ou Marjolaine bastarde, Plusieurs autres animaux en font de mesme, comme témoigne Pline. Pourquoy donc ne faisons nous comme les animaux nous enseignent ? Ne m'alleguez point qu'on ne pourroit viure ainsi, & quād bien il vous seroit aduis qu'à faute de Medecins on pourroit tomber en quelque inconuenient, les fautes qui se commettent par le grand nombre des Medecins, & l'abondance des medecines sont beaucoup plus grandes. La nature, tres-diligente ouuriere & sage maistresse, à le soin de guerir les maladies, mesmement quand nous l'aidons quelque peu de nostre costé, par ce que, comme les Medecins mesmes disent, c'est elle qui opere & guerit, & ils ne sont que ministres de la nature. Les Romains, & tout le monde aussi se gouuernoient en ceste maniere autresfois, premier que les Medecins eussent la vogue. Et aujourd'huy la plupart des gens de montagne, & qui habitent en de pauures terres, en vsent ainsi, & ce faisant sont plus sains, & viuent plus lōguement, que ceux qui demeurent és villes, où y a abondance de Medecins, & où les Medecines sont de requeste. Encore y en a-il plusieurs en icelles, qui ne veulent point voir de Medecins en leurs maisons, qui se medicamentent toutesfois par bon regime, par herbes & autres choses experimētées, dont i'en pourrois nommer aucuns : mais l'vn suffira pour tous, attendu que ie puis bien dire, que c'est l'honneur & la lumiere d'Espagne, en la connoissance des lettres humaines, & des autres

ſciences, & principalement à cauſe de ſon incomparable bonté & ſainĉteté de vie : c'eſt le Seigneur illuſtre & cõmandeur, Ferrant Nugnes, docteur & lecteur public en l'Vniuerſité de Salamãque, lequel ne s'eſt oncques fié de ſa vie aux medecins laquelle il a conſeruée iuſques à ſoixante & dix ans, en tres-bonne ſanté. D'auantage vous ſçauez bien que du temps du grand Pompée, lors que la Republique Romaine floriſſoit en bon-heur & puiſſance, & en de braues eſprits, que Aſclepiades, duquel i'ay fait mention cy-deſſus, Medecin tres-renommé, condamnant (comme recite Pline) toutes les reigles & preceptes de ſes deuanciers, n'vſoit d'autres medicamens ny remedes que de la ſeule diette, bon regime au boire & mãger, enſemble d'vne friction ou frotement des membres & ſemblables choſes: lequel d'abondant refutoit, reprenoit & blaſmoit les vomiſſomẽs, medecines & ſemblables drogues que les medecins donnoient de ſon temps aux malades. Il fut tant honoré & priſé, que chacun le recherchoit. Luy-meſme (ainſi que Pline a laiſſé par eſcrit) guerit vn certain hõme, qu'on portoit pour eſtre enterré ou bruſlé, ſelon la couſtume de ce temps-là, eſtimant qu'il fut mort. Il ſe jactoit d'eſtre ſi aſſeuré en ſa forme de medicaments, qu'il proteſtoit de ſoy-meſme qu'il ne tomberoit point malade, & que ſi toutesfois il ſe rencontroit n'eſtre pas bien diſpoſé qu'on ne luy adjouſt plus de foy, & qu'on ne le die plus eſtre Medecin. Il obſeruoit ſi bien ſes propres reigles, & ſa proteſtation, qu'il ne deuint iamais malade. Et en eſtant tres-vieil, il mourut apres eſtre tombé d'vne eſchelle en bas. Mon opinion doncques n...

as nouuelle, ny particuliere, ains pluſtoſt tres-anienne, commune, certaine & veritable : & comme elle, merite d'eſtre receuë & embraſſée. Et en cét ndroit, ie mettray fin à mon diſcours, laiſſant eaucoup de choſes à dire, pour éuiter prolixité. *Nugno.* Il me ſemble certainement, ſeigneur Conaluo, que tout ce que vous auez mis en auãt a eſté res-bien dit, ie ſuis ſi maniable, & facile, que celuy qui paracheue le dernier, m'attire volontiers le ſon coſté. Mais ie me veux vn peu arreſter, pour entendre la reſolution & arreſt du ſeigneur Velaſque. *Ferd.* Si vous me voulez diſpenſer de ma promeſſe, ie vous aſſeure que ie n'auray pas faute de dupliquer. Mais puis que le ſeigneur Velaſque doit prononcer ſon iugement, vne cauſe ſi iuſte que la mienne, & vn Iuge tant équitable que luy, n'ont point beſoin de plus grande inſtruction. *Velaſque.* Veritablement, ſeigneur Dom Nugno, ce me feroit vne grande faueur, que d'eſtre abſous & quitte d'vne telle charge que vous m'auez commiſe; d'autant que ie vous voy ſi reſolus tous deux en vos opinions, & chacun de vous a ſi bien ſouſtenu ſon party, que la definition m'en ſemble fort douteuſe & difficile : par ainſi quoy que ie die, chacun croira ce que luy plaira, attendu que ce n'eſt pas vn article de noſtre foy. *Nugno.* Si faut-il neantmoins que vous le faſſiez, parce que jaçoit qu'ils ſoient fort affectionnez tous deux à leurs opinions, ils le feront encore d'auantage à voſtre iugement, prudence & ſçauoir : partant ils ſe ſouſmettront volontiers à voſtre aduis, ainſi qu'ils ſont tenus de faire. *Ferd.* Le ſeigneur Dom Nugno dit vray. nous l'imputerons tous deux à vne ſinguliere courtoiſie,

& de ma part, ie vous en demeureray tres-oblig
Consaluo. C'est moy qui luy en auray plus d'obli gation que nul autre : car ie suis asseuré, qu'il don nera sa sentence en ma faueur. *Velasque.* Pour a tant que cét exercice est loüable, & la peine n'e pas sans quelque merite, i'obeïray à vos comma demens, & interposeray encore mon opinion, s la mesme matiere. Combien que ie ne me sen point capable, ny d'assez bon entendement po prononcer vne sentence, & que ie ne m'aduou pas auoir la puissance de vous y adstreindre, n vous non plus aucune obligation d'acquiescer à c que i'en diray. Si vous trouuez bonne mon op nion, chacun en croira ce que bon luy sembler attendu que ie ne pretends debattre, ny reprend aucun de vous, ains vous declarer en peu de paro les, ce qu'il m'en semble. Ie dis donc Messieurs, que tout vostre different, à ce que ie puis cogno stre par vos propos, consiste en deux poincts se lement : tout le demeurant de vostre discours, e superflu. Le premier poinct gist, en ce que l'vn d que l'art & la science ne sont point requis, pour l guerison des maladies, ains qu'on doit suiure l'v ge & l'experience. L'autre dit que la methode, l'ar & les preceptes y sont necessaires, & que le M decin doit estre sçauant, & bien versé en la facult de Medecine, & qu'il aye cognoissance des autre sciences, comme il a esté deduict amplement. L second poinct, & qu'il semble proceder du pr mier est, que le seigneur Cõsaluo, lequel n'est qu'a taché à la seule experience, voudroit qu'il n'y eu point de Medecins recogneus, & de profession pa ticuliere aux Republiques : ains que tous medica-

mentassent indifferemment & charitablement, & le
eigneur Ferdinand au contraire, soustient qu'il
aut qu'il y en aye. Certainement Messieurs, la
premiere & principale question n'est pas nouuelle,
& vous n'estes pas les premiers qui l'auez mise en
auant ny debatuë. Elle est fort ancienne, en la Me-
decine, & entre les Medecins, en sorte qu'il y a eu
d'Empyriques, ainsi nommez, par ce qu'ils ne sui-
uoient que la seule experience: & les autres qui
ont esté appellez Rationalistes, pour s'estre estu-
diez à sçauoir les raisons & causes. Corn. Celsus,
& d'autres en escriuent des vns & des autres, &
les deux costez y en a eu de grands sectateurs &
partisans. Or si nous estions rangez à ce poinct, de
prendre par force l'vne des deux premieres extré-
mitez, sans qu'on peut choisir d'autre remede, ce-
luy qui suit l'experience, sembleroit auoir plus de
raison, & estre moins dangereux, attendu qu'ainsi
escrit Aristote en ses Politiques, les personnes ex-
perimẽtées, sont plus propres & idoines pour ope-
rer & estre employées, que les sages & sçauans sans
experience. Et pour parler en particulier des Me-
decins: Platon en ses liures de la Republique, dit,
qu'il faut qu'vn bon & parfait Medecin aye practi-
qué auec les sains & malades, & encores qu'il aye
esté malade, & qu'il soit de grande experience. D'a-
uantage, il ne faut point douter que la medecine &
l'art d'icelles n'ait en son commencement de l'expe-
rience, plustost qu'autrement. Et certainement le
seigneur Ferdinand le nie sans iuste raison. Par ce
qu'à dire vray, apres qu'on eut veu plusieurs expe-
riences, & qu'elles eurent rauy les hõmes en admi-
ration, ils commencerent à Philosopher, à recher-

cher les causes & raisons, cõment cela se pouuoit faire. Le semblable a esté fait aux autres sciences & arts, ainsi qu'en la Medecine; cõme afferment Aristote, M. Manilius, & Virgile. Le premier dit, l'experience a produit l'art par diuerses preuues, & accidens. Et parce que ie ne me souuiens point, lequel de vous autres Messieurs, a allegué S. Ambroise, ie m'aduise de dire, que luy disputant *&* *contra*, de la Medecine, est de mon opinion. Et puis que son tesmoignage est de telle authorité, ie veux alleguer le sens de ses propres paroles, qui sont telles. D'où est-ce que la Medecine a eu son origine, sinon des infirmitez, & maladies? Parce que les personnes du premier aage, voulurent enseigner à leurs successeurs, & descendans, ce qu'ils auoient esprouué leur estre bon, pour leur indisposition: par ce moyen l'experience, & vsage establit l'art, & la maladie occasionne la maistrise & science. C'est veritablement la premiere, & suffisante Medecine, qui a esté engendrée par l'experience, & non point par conjectures, ny à la volée. Parce les Empyriques furent appellez, à cause de l'experience, qui vaut autant à dire comme experiment. De ceste secte, les autres prindrent leur origine, ensemble leur vsage, & la source. Voila de point en poinct le sens de sainct Ambroise, lequel contient me presque le mesme sur l'Hexameron. Mais pour n'allonger mon dire, ie ne m'arresteray point au recit de plusieurs autres raisons, & authoritez, comme ie pourrois faire. Il ne faut donc point douter, que l'origine de la Medecine ne soit venue de l'experience, laquelle est prealablement, & de necessité requise. Or nonobstant cela, les Em-

ques ne doiuent pas auoir le dessus, qui ne suiuent
ue la seule experience , ny les Rationalistes non
lus, qui se contentent de l'art tant seulement, d'au-
int qu'entre ces deux opiniõs, y en à vne moyẽne
: troisiesme, à laquelle il se faut tenir. A sçauoir
ue jaçoit qu'il fust vray , que l'experience aye esté
origine de la Medecine ; & que sans elle ceste sci-
nce ne puisse estre bien entenduë, ny practiquée:
est-ce neantmoins que l'art & les preceptes fu-
ent non seulement vtiles apres l'experience : ains
ncores necessaires , tant pour les changemens &
ncertitudes des experiences , & plusieurs autres
aisons qui ont esté exprimées cy-dessus , comme
ussi a fin de les coucher par escrit, & puis co-
noistre & faire choix des meilleures ; Ce qu'on
'eust sçeu faire sans les escrire & les reigler par
nethode : attendu que l'on ne sçauroit prendre vn
on aduis, ny faire vne bonne ellection d'vne cho-
:, si on ne la lit deuant vous, & n'est redigée en
ience: autrement vne grande confusion s'en ensui-
roit, & l'oubliance & diuersité d'opinions, auroit
tout mis en desordre. De maniere que quand
en on ne voudroit que suiure la seule expe-
ence, cela ne se peut faire sans l'art & ses regles
traditions, & sans auoir appris les circonstances
ecessaires, comme en quel temps , en quel lieu,
n quel aage, en quelle disposition , à quelle ma-
die, & à quelles occasions, & pourquoy les re-
edes sont bons à certains malades , plustost qu'à
autres. Et pour ce faire , il est force qu'il y aye
s preceptes & enseignemens methodiques,
ui se reduisent apres vn art. Car ores que l'expe-
ence aye esté (comme nous auons dit) la source

& l'origine de la Medecine, elle ne sçauroit pourtant cõseruer ce qu'elle a sçeu inuenter, sans le benefice de l'art. Nous ne deuons donc attendre les iours de nouuelles experiences, aussi bien est-il impossible que tous les sçachent toutes, ny se puissent souuenir de celles qui ont esté faites, ny sçauoir celles que les autres font, sans l'art & regles Medecinales. Pour verifier vne chose si manifeste, ie n'employeray beaucoup ny de raisons ny d'authoritez. Nous auõs l'experience iournaliere deuãt les yeux, puis qu'il n'y a ouurier ny estat si vil & abject, qui n'imite l'art & la raison mesme. Le marinier & le laboureur que le Seigneur Consaluo dit ne pouuoit deuenir bons maistres sans l'vsage, quand bien il seroit vray, si ne peuuent-ils rien faire sans regles & preceptes, fondez sur l'experience, lesquels les guident & dressent, & les ayans aprinses les enseignent & cõmuniquent aux autres. Les tailleurs de pierre charpentiers & menuisiers, & tous autres artisans en font de mesme, qui sont leurs regles fondamentales en main, ensemble l'vsage & l'experience. Or puis que la medecine à vn particulier & tant excellent suject, il n'est pas raisonnable qu'elle soit blasonnée par tels mechaniques ou artisans, attẽdu mesmement qu'outre tout ce que dessus, les Medecins ont beaucoup d'autres cognoissances des lettres, & autres choses susdites; ores qu'on vueille dire que le sçauoir n'y soit pas autremẽt necessaire, du moins on ne sçauroit nier, qu'il n'y soit tres-vtile, & combien que le Medecin n'en seroit pourtant plus habile, si seroit-il sans doute plus sage & accort, & si la science seule ne le peut rendre bon Medecin, du moins elle le rendra plus grand Medecin,

decin, & plus Sage: ce qu'il ne peut obtenir sans l'estude, ny sans apprendre les arts & sciences. Et cõbien qu'elles soient difficiles & de diuerses sortes, le Medecin ne doit neãtmoins perdre courage, comme a dit le Seigneur Consaluo: Nous sçauons bien que les sciẽces sont longues: mais il n'y a rien que la diligence, le labeur & bon esprit ne sut mõtẽt, & si l'vn ne peut tout apprẽdre, il faut au moins apprendre le plus, ce qui est plus possible & necessaire. Et jaçoit qu'entre les anciens, il y aye sur cela plusieurs oppinions differentes, cõme il a esté dit, encores y a-il des resolutiõs plus modernes, & des moyens & conseils pour pouruoir à tout: en quoy le Medecin doit estre plus instruit, & mieux que tout autre, comme la pluspart des Sages & sçauans croyent. C'est pourquoy Platon, dans son liure de Rethorique escrit que la Medecine est vn art, parce que c'est vne science qui considere & cognoit la matiere & complexion du malade, & la cause de l'operation des remedes & de sa pratique ; & de tout cela peut rendre raison & bon compte. Cela ne se doit seulement entendre estre necessaire pour medicamenter vne maladie : ains aussi pour la conseruation de la santé. D'autant que jaçoit que le Seigneur Consaluo aye voulu dire, que par le boire & manger on peut deuiner vne maladie auec la seule experience, sans qu'il soit besoin de conseil ny de l'art du Medecin, il est toutesfois veritable, que celuy qui l'accompagne de Sagesse, & la reigle bien à propos, il ensuit le conseil, les reigles & preceptes qu'on a oüy des Medecins, & des plus Sages, à faute dequoy procedent ordinairement les maladies: partant Ciceron, ce bon personnage, es-

crit que pour bien gouuerner & conseruer la santé il faut que chacun cognoisse son naturel & sa complexion, & qu'il s'abstine du fons de ce qui lui peut nuire, & vse de ce qui luy est vtile: ensuiuant neantmoins, en tout & par tout, le conseil & la maniere de faire, & l'art de ceux qui le doiuent sçauoir, c'est à dire des Medecins, tellement que pour conclurre ce propos, par ce qu'il ne faut pas vser de long discours à ce personnage si sage que vous, Messieurs, ma resolution touchant le premier point, à sçauoir-mon si l'experience seule est suffisante, ou bien si les arts & lettres sont necessaires, sera, que si deux choses défaillent à vn Medecin, ie voudrois plûtost qu'il fust ingnorant, que sans experience. Mais pour le mieux il faut qu'vn bon Medecin & accōply soit bien experimenté & sçauāt, de sorte que la Medecine doit participer des Rationalistes & des Empyriques, & faut que le Medecin soit versé és preceptes & fondemens de l'art, & en l'experience. Quand au second poinct, s'il est conuenable qu'en vne Republique y aye des Medecins particuliers & docteurs en l'art ou non: Ie dy, que selon ce que deslus, il s'ensuit resolutiuement, qu'il faut qu'il y aye des Medecins cogneus & d'expresse profession, & que tous ne peuuent exercer cét office indifferemment, & d'autant qu'ores que la seule experience eust esté necessaire, il n'estoit pas possible que tous fussent bien experimentez ni consommez en l'art de Medecine, ny que tous eussent iugement & discretion, pour pratiquer & mettre en vsage les choses experimentées, attendu principalement que nous auons prouué, que l'art, les reigles Medecinales, & la theorique, & diuerses autres sciences,

sont requises, chose qui ne peut estre commune à tous. Or attendu que tous les arts, voire des mechaniques; il y a des maistres recogneus pour tels, la Medecine seule aura-elle moins de credit & priuileges, qu'elle n'aye des maistres & Docteurs, ou des Medecins, lesquels ayans diligemment estudié, comme il leur est besoin de faire, pour paruenir & estre estimez, & auec la continuation estans deuenus doctes, & experimentez, ils puissent exercer sainctement, & à leur honneur, la medecine? Il ne faut point sur cela faire comparaison, de ce que nostre Sauueur Iesus Christ commanda à ses Apostres, qu'ils guerissent les maladies des hommes: car cela fut pour asseurer & fonder nostre saincte foy, & non tant pour auoir égard à la santé corporelle, dont nous parlons maintenant: attendu mesmes que pour l'vn & pour l'autre, il pleut à sa diuine bôté de choisir des personnes tres-dignes, leur donnant toute puissance & authorité absolue. Le nom & office des Medecins renômez, est plus ancien, Seigneur Consaluo, que vous n'auez dit. Vos autheurs profanes l'ont écrit: parce que la medecine estoit exercée cinq cens ans auparauât qu'Esculapius, Hippocrates, ny les autres qui succederêt apres, vinssent au môde. Nous lisôs en Genese que Ioseph enuoya en Egypte ses Medecins, pour oindre le corps de Iacob son pere qui estoit trespassé. Et en l'Exode est écrit. Qu'entre les loix que Dieu donna à Moyse, pour le peuple d'Israël, il y en eut vne entr'autres que celuy qui fraperoit, seroit tenu de luy payer ce qu'il pourroit gaigner de sa peine, & le salaire du Medecin. Duquel passage on peut aussi inferer, que le salaire & recompense, qu'on

donne au Medecin est fondée sur la iustice, & est tres-ancienne. Nous trouuons ailleurs en la saincte Escriture, qu'il est fait mention des Medecins. Cō-
.l.2 me au liure de Paral. où il est dit: Que le Roy Assa
16. fut repris, parce qu'en sa maladie, il n'eut recours à Dieu, ains qu'il se confioit plustost à l'industrie des Medecins. Vray est qu'en ce lieu est faite mention de l'art de medecine, & non point de l'experience, ce qui fait à nostre propos. On lit le semblable en beaucoup d'autres passages. L'histoire & l'exemple qui a esté allegué d'Asclepiades, qui vesquit du temps de Pompée le Grand. Il est vray que cela fut ainsi, & qu'Asclepiades trouua ceste nouuelle façon de medicamēter: mais certes ce fut vne tromperie & imposture qu'il faisoit, à faute de sçauoir medicamenter par science & preceptes, d'autāt aussi que sa principale profession estoit l'art oratoire, comme escrit le mesme Pline, auquel se voyant ne gaigner gueres, il se fit Medecin, & fut l'autheur de ceste nouuelle secte, ainsi qu'ils s'en sont trouuez d'autres aux autres facultez. Mais sa nouuelle heresie ne dura point beaucoup, comme n'estant pas bien fondée: joint qu'il ne l'a cōmuniqua point, ains voulut en estre le seul maistre. Tellement, Messieurs, que nous ne deuons point croire que l'experience ait engendré l'art de Medecine, qu'elle, & les lettres, soient profitables & necessaires, & qu'aux Republiques y doiuēt estre des Medecins par exprés, qui soient gens de bon sçauoir. Mais ie veux adjouster vn autre poinct que nous n'auiōs pas touché, qui me semble toutesfois estre le plus necessaire & important que tous les autres, à sçauoir, qu'il n'est pas seulement requis d'estre

doctes & consommez en l'art de Medecine, ains d'estre de bonnes mœurs, vertueux & bons Chrestiens, ialoux de l'hõneur de Dieu : sans quoy il n'y a profession, ne art qui puisse estre bien conduit & gouuerné. Ie ne sçache point qu'ils se commettent aucuns abus ne fautes au monde, de celles que le seigneur Consaluo a fait mention, & certainement ie voudrois y sçauoir mettre quelque bon ordre. Mais ie ne forme pas les Medecins tels qu'ils sont, ains tels qu'ils deuroient estre, & estans tels que ie dy, & comme i'en cognois d'aucuns, ils ne feroient pas les fautes qu'on leur impute, tant en la cognoissance & cure des maladies, qu'aux boissons & medecines. Parce qu'ils exerceroient la Medecine comme gens de bien, & bons Chrestiens, & appliqueroient les remedes conuenables, comme gens sages & bien aduisez doiuent faire, en iugeãt, s'il faut qu'vne Medecine soit simple ou cõposée, en quoy s'est le plus arresté le seigneur Consaluo. Car encores que les choses simples & point mixtionnées, soient singulieres & profitables, estans neantmoins composées & mises ensemblement, elles ne font point de nuisance. D'autant qu'il y a en icelles quelques vertus & proprietez, qui confortent les autres, & ce qu'vne seule ne peut effectuer, deux ou trois, ou plus, selon qu'il en sera de besoin, le feront. Or tout ainsi qu'il aduient raremẽt, qu'il n'y aye qu'vne seule humeur peccante au corps de l'homme, il faut auoir l'œil sur tout, & à la maladie composée de plusieurs causes, en y ordonnant aussi des remedes composez, & comme nous sommes composez de diuerses complexions & de quatre élemens, nous auons pareillemẽt besoin aussi bien

de remedes & medecines cōposées, que de simples, ainsi qu'il s'vse en toute autre chose. Nous meslons & composons ensemblement l'eau auec le vin, afin de nous estre plus profitables, Nous entremeslons les viandes, pour estre plus sauoureuses & medecinales. Nous meslōs le vinaigre auec l'huile, le succre auec le miel, & ainsi se composent, proportionnent, & temperent, cela estant fait en la Medecine, elle est de grande vertu. Si en cela, & d'autres choses semblables, il y a quelques Medecins, ou mauuais ouuriers, nous ne deurons pourtant vituperer les bons Medecins, ny la science, laquelle de soy est bonne, saincte & profitable: ains nous deuōs procurer qu'ils soient tous tels que nous desirōs pour le bien du public. Ceste magnifique cité de Seuile, peut bien loüer Dieu, selon mon aduis, à cause de l'abondance des bons & tres-sçauans Medecins qu'elle a, & qui y sont en bonne reputation. Entre lesquels i'en ay pratiqué familierement quatre ou cinq, & les ay trouuez ayant affaire d'eux en certaines maladies, doüez des qualitez & perfections susdites, d'estre experimentez, sçauans, & preud'hommes: i'ay vne mesme opinion de plusieurs autres. Puis que nous sommes donc si bien pourueus de Medecins en nostre ville, & que nous auōs conclu, & monstré qu'ils ne doiuent estre seulemēt contens des lettres & preceptes de l'art, ains encores y doiuent adjouster l'experience, le Seigneur Ferdinand deuroit acquiescer à mon opiniō. Vous aussi, seigneur Consaluo, ne deuez blasmer, ny rejetter la science, ny estre obstiné contre les Medecins, que vous ne vous medicamentiez quelque fois par leur moyen quand vous tomberez ma-

de. Ne dites point ie vous prie, qu'il y ait icy des Medecins à la façon d'vn bouffon & plaisant du Duc de Ferrare, duquel fait mention Iou. Põtanus. Ie ne veux point maintenant reciter ceste histoire, ores qu'elle soit plaisante, d'autant aussi que l'heure est desia tardée, & que j'ay fourni à ce que vous m'auiez cõmandé pour ce jourd'huy : en attendant que nous fassions le demeurãt vne autre fois. *Nug.* Certainement Seigneur Velasque, on ne pourroit mieux dire sur ceste matiere, que vous auec fait & sagement & doctemẽt. Quant à moy ie n'y sçaurois rien plus desirer. Et tout ce que pourroient amener ces Messieurs icy, n'auroit point grand poix, pour vous faire changer d'opinion, ne retracter vostre Sentence: ains j'estime qu'ils n'en appellerõt point, tant est grande la vertu & force de la varieté accõpagnée de l'Esloquence d'vn personnage d'authorité. *Ferdinand.* Ie me tiens pour content, de ma part, & m'accorde à ce que le Seigneur Velasque en a determiné, ayant opinion que le Seigneur Cõsaluo fera de mesme, & par ainsi nous pourrõs bien nous retirer. *Cons.* Ie me laisse aller au iugement du Seigneur Velasque, comme équitable, & d'autant plus qu'il est procedé de luy. Mais neantmoins ie me traiteray en toutes mes maladies, auec le seul remede de la diete, & bon regime de viure, pour maintenir ma santé. Ioint que ie leur ay ouy dire, que ceste façon de medicamenter est tres-bonne : de maniere qu'en cela j'ensuis l'experience & le cõseil, partant on ne me sçauroit reprendre. Touchãt les autres, que chacun se conforme, en bonne heure, au dire du Seigneur Velasque, & sur cela ie prens congé de la compagnie, priant Dieu que

sans auoir affaire de Medecins, nous puissiõs mourir chacun en vieillesse. *Nug.* La patience est bonne en aduersité. Mais ie ne partiray point de ce lieu, que le Seigneur Velasque ne raconte ce qu'il a touché en passant, du bouffon du Duc de Ferrare, à fin que ce conte paracheue nostre iournée, nous auõs assez de temps pour l'entendre. *Vel.* I'en suis content, à fin que le Seigneur Consaluo passe sa colere, cõbien que possible il l'a peu aussi bien lire que moy dans ledit Pontanus. Sçachez donc, que passant vn iour le temps le Marquis de Ferrare, Nicolas d'Est auec vn sien bouffon, il luy demanda de quel mestier & estat y auoit plus dans Ferrare, le plaisant luy respondit prudemment, que c'estoit des Medecins : le Marquis ayant oüy ceste responce se mit à rire, & luy dit : Ne vois-tu point sot que tu es, qu'il n'y en a pas dans la ville plus de cinq ou six, & qu'il y a plus de trente Cordonniers & d'autres mestiers, comme oses-tu dire cela? A quoy le bouffon repliqua, Monseigneur, Parce que vous estes tousiours occupé en affaires d'importance, vous ne prenez point garde à ces menuës choses, & encores sçauez-vous moins combien vous auez de vassaux. Mais ie veux que vous cognoissiez que mon dire est veritable, & gagerois contre vous deux cens escus, que ce que ie dy est vray. Le Marquis recommença à rire plus fort, & apres auoir quelque peu contesté, il gagea lesdits deux cens escus, & imputant telle gageure à vne sottise ou folie il oublia & le different & la gageure. Le bouffon lequel auoit desia deuoré l'argent par esperance, apres auoir bien medité son affaire, se leua le l'endemain de bon matin, & s'estant bien bandé la

iouës auec du linge & de l'estoupe, faignant d'auoir grande douleur de dents, se mit sur le portail du Dome de la ville vn iour de Dimanche, ayant prés de soy vn sien enfant petit garçon, auec vne plume & du papier pour faire ce que ie vous diray. Or luy estant fort cogneu, tous ceux qui entroient & sortoient de l'Eglise, luy demandoient quel mal il auoit, ausquels il respondoit, qu'il estoit tourmẽté d'vn grand mal de dents, les priant en l'honneur de Dieu de luy enseigner qu'il luy faudroit faire pour guerir, lors eux suiuant la coustume que nous auõs tous, de vouloir donner cõseil à ceux qui sont trauaillez de ce mal, à mesure qu'ils passoient prés de luy donnoiẽt quelque remede, qui estoiẽt aussi tost mis par écrit par son garçon, ensemble les nõs de ceux qui luy auoient donné le remede. Apres qu'il eut là demeuré bon espace de temps, & tant qu'il luy sembla suffire, & qu'il eust fait écrire vn grand nombre de Medecins & de remedes: il en fit autant le lendemain par les maisons & les ruës de la ville, accompagné de son fils, qui auoit tout écrit: finalement il s'achemina en ceste façon vers le palais du Marquis, qui ne se souuenoit plus de la gageure, lequel le voyant enuelopé auec des drapeaux, luy demanda comme les autres, quel mal il auoit, & luy estant respondu de mesme qu'aux autres: Monsieur le Marquis luy conseilla de faire ie ne sçay quoy pour guarir. Alors ledict bouffon remercia ledict Sieur Marquis, & tost apres s'en retourna chez soy, où il fit mettre au net le bordereau & la liste de plus de cinq cens Medecins, enroulant Mõsieur le Marquis le premier, ensemble son remede. Le iour ensuiuant, ayant osté toutes ses bandes &

drapeaux d'alentour de son col: s'achemina au palais, & dit à Monsieur le Marquis, Monseigneur, je suis guery, moyennant le remede du plus excellent Medecin qui soit en Italie, qui est vous-mesme. Parce qu'auec le bon conseil que vous me dõnastes ma douleur se passa. Cependant ordonnez que les deux cens escus que vous auez gagez & perdus cõtre moy me soiẽt payez, & sçachez que i'ay trouué dans vostre ville de Ferrare de tres-bõs Medecins, qui sont comprins dans ceste liste que voicy: & en eusse trouué dauantage si j'eusse mieux voulu m'enquerir. Ledit sieur Marquis prenant le roolle entre ses mains, & se voyãt estre mis au premier lieu, & en teste, auec plusieurs autres qui suiuoient apres confessa d'auoir perdu, & luy fit compter lesdic deux cens escus, ce que ne fut point sans rire. Et certainement, si le Seigneur Consaluo se cõtente de semblables Medecins, comme furent ceux-là, il n'a pas tort: car il n'y a celuy qui ne soit Medecin. *Ne.* En bonne foy c'est vne histoire tres-belle, & qui donne assez de suject pour rire. Mais ie ne me veux plus amuser icy. A Dieu. *Consal.* Certainement ce bouffon auoit bonne grace. Mais ie vous promets que quand bien il eust eu le mal des dents à bon escient, & sans faindre il eust pû trouuer guerison moyennant les conseils qui luy furent donnez, & pour mon regard, je m'adresserois plûtost aux deux cens Medecins qui estoient contenus dans son bordereau, qu'aux cinq ou six Medecins de la ville de Ferrare. Mais sur cela retirons nous, Seigneur Ferdinand, car nous ne laisserons de nous en aller bons amis, comme nous estions venus, nonobstant nostre contrarieté d'opinions.

FIN.

TABLE DES PLVS PRINCIPALES ET REMARQVABLES matieres contenuës es diuerses Leçons de PIERRE MESSIE.

A

B

[illegible]

Fin de la Table des diuerſes Leçons de Pierre Meßie.



